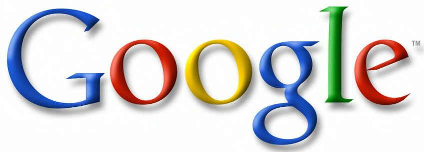


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


Digitized by Google

Or. Per. 25

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE ORIENTALE

ET

ALGÉRIENNE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ, RUE RACINE, 26.

Digitized by Google

REVUE ORIENTALE

ET

ALGÉRIENNE

RECUEIL DE DOCUMENTS

SUR

L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE, LES RELIGIONS, LES MŒURS, LES COUTUMES, LA LITTÉRATURE, LES ARTS, LES SCIENCES, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE

DES

DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT

RÉDIGÉ

PAR DES ORIENTALISTES, DES CONSULS, DES VOYAGEURS ET DES PUBLICISTES.

TOME PREMIER.



PARIS.

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1852

Digitized by Google

Digitized by Google

PROLÉGOMÈNES.

A TOUT LECTEUR.

Séduits, comme tous les hommes de notre époque, par l'attrait puissant qui pousse l'Occident vers l'Orient, nous entreprenons de fonder un Recueil pour répandre les lumières que chaque soleil apporte des terres primitives de l'humanité.

L'Orient ! ce mot que toute la civilisation européenne répète comme l'expression instinctive d'une tendance, d'un désir, d'un besoin de se rattacher au sein de la mère commune des sociétés ; l'Orient ! vers lequel tous les regards se tournent comme pour y chercher une nouvelle lumière ; — l'Orient est à découvrir ainsi qu'une terre inconnue dont quelques parages seuls ont été vaguement explorés.

Malgré tout ce qui a été décrit, dessiné par les savants et les voyageurs, le monde Asiatique et le monde Africain restent encore à connaître sous toutes les faces qui peuvent préoccuper la curiosité et l'intelligence humaines. La conquête scientifique, littéraire, morale et philosophique de l'Orient a été à peine ébauchée : et cependant c'est une conquête à faire d'une manière sérieuse, pittoresque, vivante et pratique. — La tâche est difficile : nous allons pourtant l'essayer dans la *Revue* à laquelle ces lignes servent de prolégomènes.

La *Revue Orientale et Algérienne*, rédigée par des hommes spéciaux, des orientalistes, des consuls, des voyageurs et des publi-

Digitized by Google

cistes, formera un recueil précieux de documents inédits sur l'histoire, la géographie, les religions, les mœurs, les coutumes, la littérature, les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie, le commerce des diverses contrées de l'Orient, et aussi sur les intérêts des possessions françaises en Afrique et dans l'Inde.

Le domaine de nos investigations est vaste. Nous avons des dogmes religieux à considérer, des théories philosophiques à raisonner, de la littérature à admirer, de l'histoire à élucider, des livres de toutes espèces à traduire, des mœurs et coutumes à rechercher, des arts à apprendre, des industries à importer, — des hommes enfin, des hommes à faire connaître, des hommes à faire aimer.

La *Revue* s'efforcera constamment de donner autant d'attrait que de gravité aux recherches, aux travaux de toutes sortes qu'elle est destinée à contenir. Elle interrogera sous leurs formes diverses le passé, le présent et l'avenir des nombreux pays qui composent le domaine de ses explorations.

La science des livres, la bibliographie, est une annexe indispensable à toute étude sérieuse. Dans nos critiques et nos bulletins bibliographiques nous tiendrons nos lecteurs au courant de toutes les publications nouvelles sur l'Orient, et nous les éclairerons consciencieusement sur leur valeur scientifique, littéraire ou artistique.

Indépendamment de l'importance des questions locales auxquelles elle se rattache et qu'elle doit contribuer à mettre au jour, la connaissance générale de l'Orient est un guide indispensable à la conduite intelligente de la France dans les provinces africaines et dans ses colonies de l'Inde, contrées où domine la même loi religieuse.

La destinée de l'Algérie, particulièrement, est le nœud d'une question du plus grand intérêt, non-seulement pour notre pays, mais pour l'humanité entière; et rien n'est à négliger pour parvenir à une heureuse solution. A l'aide des recherches que nous nous efforcerons toujours de diriger vers un but utile, on sera mieux renseigné sur l'origine et les mœurs des diverses peuplades de l'Algérie, et l'on comprendra dans toute son étendue, dans tous ses détails, l'état agricole et industriel, les mouvements et les besoins de la colonisation sur notre sol d'Afrique. Nous scruterons les principes et le caractère des actes des gouvernements européens dans leurs rapports avec les musulmans soumis à leur domination en Orient, et du parallèle entre leur situation et la nôtre, nous tirerons les inductions et les conclu-

Digitized by Google

sions qui peuvent s'appliquer à nos exigences dans des cas analogues ou identiques. A l'ethnographie, aux renseignements climatériques, bases de toutes les institutions, nous joindrons des études sur les cultures qu'on pourrait importer dans nos possessions; nous indiquerons aussi les perfectionnements à introduire dans divers modes d'exploitation, et nous ne négligerons pas les procédés de l'industrie et les éléments du commerce. Enfin nous nous occuperons à mettre en évidence, dans les investigations relatives à l'Orient, les notions qui peuvent servir aux progrès de la civilisation en général, et aux avantages particuliers de la France.

Mais, si dans ces divers examens nous cherchons spécialement tout ce qui peut assurer et accroître la prospérité de l'Algérie, nous offrirons en même temps d'amples satisfactions à d'autres besoins, à d'autres tendances — aux goûts intellectuels et artistiques. Nous nous efforcerons constamment de remplir le programme que nous nous sommes imposé par notre titre et dont le sens se résume en trois mots : — Utilité, instruction, plaisir.

AUX ORIENTALISTES.

La *Revue orientale* ne s'adresse pas seulement aux gens du monde, aux hommes d'État, aux littérateurs, à tous ceux qui aiment à lire et à s'instruire, elle s'adresse aussi aux philologues qui ont fait de l'Orient le sujet de leurs études. Cependant nous n'avons pas voulu hérisser notre texte de lettres orientales inconnues à la plupart des lecteurs, et pour concilier les exigences de l'orthographe avec les conditions de notre Recueil, nous avons dû adopter un système de transcription régulier, immuable, auquel seront ramenés tous les articles de nos collaborateurs.

Les alphabets européens ne renfermant pas les équivalents de tous les sons qui existent dans les idiomes asiatiques, les savants ont

Digitized by Google

adopté divers systèmes de transcription pour représenter en lettres *romaines* les caractères orientaux et indiquer les différentes prononciations des langues sémitiques. Le plus ancien système, qui s'est formé peu à peu par l'usage, n'est qu'une simple routine; les autres sont des méthodes de permutation plus ou moins rigoureuses et logiques, mais nul n'a été définitivement adopté.

Afin de procéder avec clarté et intelligence, nous avons dû aussi chercher une méthode de transcription pour conserver aux noms d'hommes et de choses l'importance, l'intérêt et la clarté qui leur sont nécessaires, et nous devons rendre compte du mode que nous avons suivi.

« Il est de vérité algébrique, dit W. Jones, qu'un son étranger à une langue ne peut y être figuré que par un signe nouveau et conventionnel. » L'adoption rigoureuse de ce principe présente des difficultés qui ne pourraient être levées que par la fonte de caractères particuliers, et aurait en outre l'inconvénient de forcer le lecteur à de fastidieuses études préparatoires.

Pour éviter cet écueil et aussi pour ne pas accoler fréquemment deux ou trois lettres afin d'exprimer un son étranger simple, nous avons généralement choisi parmi les caractères romains, ceux qui pouvaient sans inconvénient représenter un son homophone des langues orientales, et nous les avons signalés par des points, des apostrophes qui n'enlèvent rien à leur prononciation ordinaire, mais qui rappellent aux philologues la véritable valeur des lettres et leur prononciation originale.

Le système que nous exposons ci-après et que nous avons élaboré avec M. Perron, nous a paru plus simple que tous les autres et moins étrange pour les nombreux lecteurs qui n'ont pas l'habitude des langues orientales. Nous évitons autant que possible le grand nombre de consonnes les unes à la suite des autres, afin de ne pas offrir des noms qui semblent illisibles au premier aspect. La physionomie barbare de ces assemblages de lettres, rebute la plupart des lecteurs qui souvent alors passent les mots sans les lire, ou pensent, en les voyant, qu'il est presque impossible de les caser dans la mémoire.

Digitized by Google

ALPHABET HARMONIQUE

ARABE.	VALEURS.
ا	Å,å. A,a. É,é. I,i. O,o. U,u. Ou,ou.
ب	B,b.
ت	T,t.
ث	Ṭ, ṭ, le Th dur des Anglais.
ج	Dj, dj.
ح	Ḥ, ḥ, fortement aspirée.
خ	Ḳ, ḳ, grasseyement palatal comme le *jotá* espagnol.
د	D, d.
ذ	Ẓ, ẓ, le Th doux des Anglais.
ر	R, r.
ز	Z. z.
س	S, C, Ç, s, c, ç.
ش	Ch, ch.
ص	Ś, Ć, Ç, ś, ć, ç. } articulés d'une manière emphatique.
ض	Ď, ď.
ط	Ť, ť.
ظ	Ž, ž.
ع	A, E, I, O, Oụ, ', ạ, ẹ, ị, ọ, oụ, '.
غ	Ṛ, ṛ, grasseyée à la provençale.
ف	F, f.
ق	Ḳ, ḳ, articulé de la glotte.
ك	K, k.
ل	L. l.
م	M, m.
ن	N, n.
و	W, Aû, Oû, U, Au, Ou, U, w, aû, oû, u, etc.
ى	I, ī.
ه	H, h, aspiration douce.

Digitized by Google

LANGUE TURKE ET PERSANE.	VALEURS.
پ	P, p.
چ	Tch, tch.
ژ	J, j.
گ	G *dur*, ġ.
ڭ	N *nazal*, n.

LANGUE COPTE.	VALEURS.
ϣ	Ch, ch.
ϥ	F, f.
ϧ	K, ḳ.
ϩ	H, ḥ.
ϫ	Sj, sj.
ϭ	Ŝ, ŝ.
ϯ	Ti, ti.

Nota Bene. — Cette feuille n'a été imprimée qu'à titre de renseignement provisoire; elle sera remplacée par un tableau synoptique plus complet, que la fonte de nouveaux caractères nous empêche de donner dans ce numéro.

Digitized by Google

Nous devons prévenir les lecteurs qui ne s'occupent pas des langues orientales, que les points placés sous la lettre romaine et le signe ' entre deux lettres ou à la fin d'un mot, ne modifient en rien la prononciation française; mais dans toute circonstance il faut faire sonner toutes les consonnes.

Nous ajouterons encore que l'on doit prononcer :

ay, — comme l'interjection française *aïe;*

aî, — comme *è* dans *succès;*

eî, — comme *ei* dans *soleil*, c'est-à-dire en faisant légèrement sonner l'î;

aû, — comme *au* long, en faisant légèrement sentir l'a;

oû, — comme *ou* long, *oue* dans *boue*.

î, — comme s'il portait un tréma outre l'accent circonflexe.

A l'aide de l'alphabet harmonique que nous avons adopté et que nous suivrons ponctuellement, nous espérons que les orientalistes reconnaîtront facilement la transcription des sons et pourront reproduire l'orthographe du nom dans la langue originale.

Pour la rédaction :

PRISSE D'AVENNES.



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ORIENTALE.

JANVIER 1852.

RÉCITS ARABES.

Voyages antiques aux sources du Nil. — Données géographiques : les fleuves merveilleux qui, du ciel, viennent sur la terre. — Le célèbre Kâf, et les sept climats. — Voyages de quelques Pharaons aux sources du Nil. — Voyage d'un prophète musulman jusque près du Paradis, afin de découvrir les vraies sources du Nil.

I.

PROÈME.

Si nous étions musulmans, si nous étions capables d'admettre que le Koran est la loi définitive qui doit gouverner les cœurs et les sociétés jusqu'à la fin des siècles, si nous croyions au paradis de Mahomet, si nous pouvions n'espérer pour notre vie future que les Houris toujours vierges, nous commencerions ceci en traçant, comme dit l'Arabe, avec du camphre et du musc, ces mots sacrés :

AU NOM DU DIEU MISÉRICORDIEUX ET CLÉMENT,

préambule général de tout acte, quel qu'il soit, acte de jour, ou acte de nuit, et nous n'entamerions nos Récits qu'après une invocation

Digitized by Google

ou une magnification musulmane à Dieu, et après un vœu en faveur du Prophète arabe. Mais comme nous ne sommes pas musulmans, nous entrons tout de suite en matière.

Nous laisserons nos traditions et récits arabes tels qu'ils sont, dans leur couleur et leur allure. Cela n'empêchera nullement l'œil un peu pénétrant d'en découvrir le sens pour ainsi dire médullaire, d'apercevoir ce que le mythe, le mystique et le merveilleux cachent de réel; cela n'empêchera pas de comprendre que si, par exemple, un Pharaon a mis quarante ans à aller aux sources du Nil qu'il crut ensuite avoir trouvées, c'est que ce voyage est une œuvre ardue et difficile. Mais nous ajouterons, pour ne décourager personne: Que ne peut faire la race hardie de Iapet, *audax Iapeti genus!*

Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est.

Désormais, les Hercules ne sont plus rares.

II.

FLEUVES TERRESTRES QUI ONT LEUR ORIGINE DANS LE CIEL.

A dit le Prophète de la religion islamique, lorsqu'il a raconté son ravissement dans tous les étages des cieux, lorsqu'il a récité son ascension nocturne :

« J'arrivai au pied de l'arbre immense, le sidrat el-mountéha. Et voilà que les nabk ou fruits de cet arbre céleste, étaient comme les grandes cruches de la province de Hidjr; et ses feuilles étaient larges comme des oreilles d'éléphant. Quatre fleuves sortaient du tronc de cet arbre majestueux, deux pour l'intérieur, et deux pour l'extérieur. Et je dis à l'ange Gabriel, mon guide :

— » Quels sont ces fleuves?

— » Deux sont pour l'intérieur du paradis. Les deux autres vont sur la terre, ce sont le Nil et l'Euphrate. Le Nil arrose les contrées des Chusites ou descendants de Chus, et l'Euphrate longe la Mésopotamie. »

Ailleurs le Prophète a dit : « Dieu fit descendre du paradis sur la terre, cinq fleuves : le Sîhoûn (l'Indus ou Sindus), fleuve de l'Inde,

Digitized by Google

le Djîhoûn (l'Oxus), fleuve de Balk (Bactres), le Tigre et l'Euphrate, fleuves de l'Irâk, et le Nil, fleuve de l'Égypte. Ces cinq grands cours d'eau, Dieu les a fait émaner d'une des sources qui jaillissent des degrés inférieurs du paradis, et ils ont été portés en ce monde terrestre sur les deux ailes de l'ange Gabriel, qui les a conduits et déposés dans le sein des montagnes d'où ils s'échappent pour courir sur la terre et servir aux hommes. Et la preuve de cela c'est que Dieu a dit dans son saint Koran : « Nous avons envoyé des cieux une » certaine quantité d'eaux que nous avons fixées sur la terre; et nous » pouvons, à notre gré, les faire disparaître. »

» Généralement, on n'admet pas le Tigre au nombre des fleuves paradisiens Dans le paradis, le Nil est un fleuve de miel, l'Euphrate est un fleuve de vin, le Sîhoûn, un fleuve d'eau, le Djîhoûn, un fleuve de lait.

» Et quand, aux approches de la fin du monde, les affreux nains Yâdjôdj et Mâdjôdj (Gog et Magog) s'échapperont des espaces immenses où les tient emprisonnés le sedd ou la digue vigoureuse bâtie par Alexandre le prophète bicorne, quand ces nains infecteront notre terre de leurs innombrables hordes, Dieu enverra l'ange Gabriel qui enlèvera de ce monde l'Euphrate tout entier, les sciences humaines tout entières, et la Pierre noire implantée au mur du sanctuaire de la Mekke, et le Makâm ou pierre d'appui d'Abraham, voisine du sanctuaire, et le Tâboût ou coffre de Moïse, c'est-à-dire l'arche d'alliance cachée pour jusqu'alors en Syrie, et enfin les quatre autres fleuves issus des sources paradisiennes. A ce moment, l'humanité aura perdu sa religion et perdu les biens de ce monde. L'humanité n'aura plus qu'à se coucher et à mourir. »

Et, avant que vienne cette dernière désolation, voulez-vous savoir comment se succéderont les désastres et les ruines de nombre d'États et de contrées terrestres? Je vais le raconter, c'est-à-dire je vais laisser parler les textes arabes. Mais auparavant, je veux dire en quelques lignes ce que c'est que le sidrat el-mountéha, le sedd, etc., dont nous venons de voir les noms. Beaucoup de gens dans le monde ne sont pas obligés d'avoir ouï ces noms et d'en savoir l'intention.

Le sidrah est le nabk (*zizyphus spina Christi, lotus zizyphus, rhamnus lotus*), arbre très-commun en Égypte. Mais le sidrat el-mountéha est le plus grand arbre du paradis ou ciel musulman. Un cavalier au galop n'en traverserait pas l'ombre en cent années.

Digitized by Google

Chaque feuille porte écrits le nom et la destinée d'un individu, et au moment où une feuille tombe, la vie de celui dont elle a le nom enregistré, s'éteint. La qualification de mountéha, ou terminal, qui est à l'extrémité, a été appliquée au fameux nabk des musulmans, parce qu'il est, disent-ils, à la limite des choses connues des hommes et des anges, et qu'il n'est pas permis même aux anges de franchir cette limite. Par conséquent, Dieu seul connaît ce qui est au delà, dans les immensités infinies. Toutefois, Mahomet en a aussi connu une partie; seul des mortels, il a été transporté par delà le sidrat el-mountéha. Dans son ravissement, le Prophète était accompagné de l'ange Gabriel, qui lui servait de *cicérone* au milieu des merveilles des cieux. Mais arrivé au sidrat incommensurable, Mahomet dit à l'ange :

— « Continuons notre route.

— » Il ne m'est pas permis de dépasser ce lieu, » dit l'ange. Et Mahomet fut ravi seul au delà de l'arbre terminal. » Malheureusement le Prophète n'a jamais rien dit de bien précis sur cette partie de son voyage.

Quant aux quatre ou cinq fleuves d'origine paradisienne, il les a très-bien vus, et ses religionnaires ont pris sa parole au pied de la lettre.

Il paraît probable que l'idée d'attribuer à ces fleuves une origine céleste, vient de ce que l'Oxus ou le Djîḥoûn des Arabes n'est pas très-éloigné des Hautes-Alpes du Thian-Chan ou Monts Célestes. Et le Sîḥoûn de nos géographes, appelé encore Sir-Daria, a réellement sa source dans ces Monts Célestes. Mahomet aurait-il donc entendu parler de ces monts, et les aurait-ils donnés comme effectivement situés dans le ciel? En aurait-il imposé par un jeu de mots? Ou aurait-il, simplement, accordé droit de cité dans son territoire religieux, à une croyance d'une religion étrangère, du magisme? Il en serait de cela comme de la grande muraille de la Chine. Les islamiens en ont fait leur sedd ou digue élevée par leur prophète bicorne, à une coupure du mont de Ḳâf, afin d'arrêter l'invasion ou le débordement des Gog et Magog.

Digitized by Google

III.

YÂDJÔDJ ET MÂDJÔDJ. — MAKÂM. — PIERRE NOIRE.

Qu'est-ce donc que ces nains, les Gog et Magog de la Bible? qui les a vus? Un kalife les a vus; et ce kalife c'est El-Moutéwakkel, fils de Hârôun el-Réchîd, et son troisième successeur. El-Moutéwakkel entreprit tout exprès un voyage, pour aller voir, de ses propres yeux, la digue d'Alexandre le Bicorne.

« Le kalife partit avec une troupe de cavaliers... Il arriva à une contrée voisine de la digue ou sedd; il n'y avait plus que trois jours de marche. Mais l'espace qui restait à traverser était désert et sans eau, et les provisions de la troupe étaient presque épuisées. Le kalife s'arrêta, et planta ses tentes. Il choisit dans sa suite deux hommes des plus respectables, des plus dignes de confiance, et les envoya reconnaître la fameuse digue, bâtie en pierres énormes, cimentées et liées entre elles par des crampons de fer et par du plomb coulé dans les interstices.

» Les deux hommes parvinrent à leur but, et trouvèrent contre le sedd deux factionnaires chinois; tout près de là était un poste de soldats, également chinois, pour fournir à la garde de cette station et relever les factionnaires.

» La consigne est que, trois fois par jour, les soldats de faction frappent trois coups sur la digue, afin d'avertir les nains que la garde est toujours attentive et en éveil, et qu'ils aient à ne pas s'aviser de percer la digue et de vouloir sortir.

» Les nains entendirent, à l'arrivée des cavaliers du kalife, une conversation plus abondante que de coutume. Deux de ces horribles nains eurent la curiosité de grimper et de se jucher sur le mur de la digue, afin de voir ce qu'il y avait de nouveau, ce jour-là. Les deux curieux se laissèrent choir du côté des cavaliers, qui, vite, sautèrent dessus et les empoignèrent. Et voilà que c'étaient deux affreuses, hideuses créatures, d'un empan de haut, et d'un empan de large, comme deux cubes vivants, ayant poil au corps, ayant deux longues et larges oreilles, oreilles épaisses et velues d'un velu serré et dru,

Digitized by Google

oreilles dont l'une sert, à ces petits monstres, de coussin ou de matelas, et l'autre de couette-pointe.

» On emporta ces deux monstres, on les fit voir au ḳalife et à ses soldats, et tous en conservèrent bon souvenir dans leur esprit. »

Il est malheureux vraiment qu'on n'ait pu les conserver jusqu'à nos jours; les incrédules n'auraient plus rien à dire! Au moins il y aurait une des histoires du Ḳoran justifiée!

Les deux pauvres nains cubiques, une fois dépaysés, souffrirent mort et martyre du changement d'air, de nourriture, de régime, d'habitudes. Car ce qui, par-dessus tout, les affriole, les mets dont ils se délectent, ce sont des vipères bien venimeuses, des scorpions bien croquants, des crapauds bien onctueux, et autres douceurs *de même farine...* Et les petits malheureux cubes périrent bientôt, tristement.

Voilà un fait historique ou plutôt ethnographique donné sur la foi d'un ḳalife ou vicaire de Mahomet sur la terre.

Quant au Maḳâm, c'est une pierre qui porte l'empreinte du pied d'Abraham, trace nullement apocryphe, puisque tous les musulmans en reconnaissent l'authenticité. Le Maḳâm est simplement une pierre, placée dans l'enceinte sacrée du temple de la Mekke. C'est sur cette pierre qu'Abraham montait lorsqu'il rebâtissait la Ka'bah, sur ses fondements adamiques.

La Pierre noire que tous les pèlerins vont dévotement baiser et qui s'use sous les *basia humida* de leurs pieuses lèvres, est incrustée dans le mur de la Ka'bah ou sanctuaire de la Mekke. Primitivement, cette pierre était un ange; cet ange était chargé de veiller à ce qu'Adam et Ève, dans l'Éden, ne succombassent pas à la tentation, échappassent aux suggessions du Diable déguisé en serpent. L'ange faillit à sa mission, et il fut *lithomorphosé*. Il est pierre et restera pierre jusqu'à la fin des siècles; il a pour consolation les baisers des musulmans et musulmanes. La pierre était d'abord blanche comme du lait; mais par son séjour au milieu des vices des hommes, elle passa au noir de l'encre.

Disons maintenant nos prédictions de désolations. Il est peut-être curieux de voir comment les Arabes prédisent.

Digitized by Google

IV.

PROPHÉTIES OU PRÉDICTIONS.

Or, un très-ancien musulman, Abd Allah fils d'Amr, se sentit l'inspiration prophétique, et dit :

« Le ruine de l'Égypte sera précédée et annoncée par la ruine de Barkah ou Antâblous (la Pentapole cyrénéenne, ou *Libya Pentapolis*). »

Et ce même prophète de malheurs vaticinait encore sur un ton grave et imposant, plus dévot que modeste :

— « Moi, je sais de science certaine en quelle année on désertera l'Égypte.

— » Et qui donc, dit-on à ce Voyant, nous fera sortir de l'Égypte? Est-ce une puissance ennemie?

— » Ce qui vous chassera de votre Égypte, c'est votre Nil. Un beau jour, ses eaux disparaîtront, s'absorberont dans son lit, et il n'en restera pas une goutte. Alors, des monticules de sables s'amasseront dans sa route, et les quadrupèdes sauvages des déserts lui mangeront ses poissons. »

Et voici la succession des calamités dont quelques-unes sont déjà arrivées, et dont les autres sont réservées à différentes régions du monde. Ces prophéties sont émanées, les premières d'un appelé Ka'b el-Ahbâr, ami du kalife Omar, fils d'El-Kattâb; et les secondes, plus détaillées, mais un peu différentes des autres, sont la parole d'un certain Wahb, fils de Mounabbih, dévot enthousiaste du premier siècle de l'islamisme.

« La Mésopotamie, dit Ka'b, peut être tranquille; elle ne sera ruinée qu'après la ruine de l'Arménie. L'Égypte ne se verra ruinée qu'après la ruine de la Mésopotamie. Koûfah ne sera détruite qu'après le Grand Carnage ou bouleversement des nations armées les unes contre les autres et s'entre-déchirant dans les batailles. L'Antechrist n'apparaîtra sur la terre qu'après la prise de Constantinople par les peuples infidèles. »

Singulière annonce que cette prédiction du Grand Carnage, et de l'apparition de l'Antechrist! Paroles singulières, analogues aux

Digitized by Google

prophéties des magnifiques prophètes de l'antique Israël qui, jadis, disaient à Jérusalem les calamités qui devaient l'accabler, annonçaient l'abomination de la désolation, un grand désastre, un Grand Carnage! Quelques docteurs de l'islamisme ont assuré que ce Grand Carnage était déjà passé, et que ce fut le massacre qui, à Siffîn, laissa sur le champ de bataille soixante-dix mille musulmans, tués sans profit, dans la querelle qui avait armé Moâwiah contre le kalife Alî.

Mais la généralité des musulmans a prétendu et prétend encore que le Grand Carnage n'aura lieu qu'à l'approche de la fin du monde, que les grandes batailles qui dévoreront alors des nations, seront des signes précurseurs de la terrible catastrophe finale dans laquelle expirera le monde. A ce qu'il paraît, la terre tombera en agonie, entrera en convulsions, et les peuples agités par les souffrances cloniques de leur planète, se convulsionneront aussi, se tordront dans des cris de douleur. Tout le monde sera malade de la maladie de la mort, éprouvera les affres du trépas. Et, de là, les terribles secousses qui pousseront les nations à s'entre-choquer et à s'entre-assassiner, avant le dernier soupir du genre humain.

Prédiction qui fait trembler, que la prédiction musulmane que nous venons d'entendre! Car s'il n'y a plus que la prise de Constantinople qui nous sépare du dernier soupir de notre pauvre terre, « En vérité, je vous le dis, le jour n'est pas loin où vous verrez ces » choses s'accomplir. » Et je me sens presque pris de peur.

Mais les musulmans sont plus rassurés que moi à cet endroit; car pour eux, la prophétie veut dire que jamais, d'ici à l'approche du Jugement dernier, les kouffâr, c'est-à-dire les infidèles, les peuples non musulmans, ne réussiront à s'emparer de Constantinople, protégée de Dieu, et où est le siége sacré du Roi des rois de l'univers, le sultan-vicaire de Mahomet. Moi qui ne suis musulman que de curiosité et nullement de foi, je tremble que la sultanienne Constantinople ne soit prise avant un siècle d'ici. Ce délai peut paraître un délai à courte échéance; mais c'est tout ce que je puis accorder; certaines prévisions m'empêchent de consentir à plus large concession. — La fin du monde va donc venir? — Je n'en sais rien. Mais si nos prédictions musulmanes prophétisaient vrai! Il faut nous dépêcher de vivre. Je n'aimerais pas assister à la fin du monde. Cela fera trop de douleurs et d'éjulations; car enfin l'idée de la mort

Digitized by Google

de notre planète ronde me semble quelque chose de bien pathétique. Si on n'était pas mort, après, quels beaux feuilletons il y aurait à faire sur ce grand spectacle!...

Continuons nos prophéties. La seconde parle par la bouche de Wahb, fils de Mounabbih, et dit ceci :

« La Mésopotamie n'aura à craindre les ongles des chevaux et les armées ennemies qui la dévasteront, qu'après que l'Arménie sera ruinée, et l'Arménie, que bouleverseront la foudre et les tremblements de terre, ne sera ruinée qu'après l'Égypte. Mais l'Égypte ne sera ruinée qu'après la désolation de Koûfah; et les malheurs de Koûfah précéderont le Grand Carnage, qui lui-même sera l'annonce de la prise de Constantinople, par un homme de la postérité de Hâchem (bisaïeul du Prophète). Et cet homme sera le Mouhdî, ou dirigeant, sorte de prophète, qui, avant le dernier jour du monde, viendra sur la terre appeler les nations à la foi islamique.

» D'autre part, l'Éthiopie ira ravager l'Espagne, qui aura dévasté la vieille Afrique de Carthage. Et la désolation et la perte de l'Égypte seront amenées et par la disparition de son Nil dont il ne restera que le lit desséché et crevassé, et par des armes qui, de diverses nations conjurées, fondront sur cette terre en peine.

» Et l'Irâk, ou Chaldéo-Babylonie, mourra de faim, mourra par le sabre; et Koûfah sera dévorée par un ennemi caché derrière elle, qui la surprendra, la bloquera, ne lui laissera pas le moyen d'aller boire une goutte d'eau, une seule goutte de l'Euphrate. Mais, d'abord, l'Irâk ruinera Baśrah la grande. Âïlah sera culbutée par un ennemi qui lui arrivera l'assiéger par terre et par mer. Ray sera écrasée par des hordes descendues des rives de la mer des Ḳazar (mer Caspienne); le Ḳorâçân sera dépeuplé par les Tubet ou Tubétains, qui seront ensuite engloutis par la Chine, que plus tard les Indes engloutiront.

» Et dans la terre arabe, l'Yémen sera envahi et sera réduit à la misère par des hommes de mal et par un souverain de malheur. La Mekke tombera sous la main meurtrière de l'Éthiopie, et Médine expirera d'inanition.

» La terre de Baśrah et la terre d'Égypte seront peut-être, hélas! bientôt ruinées, peut-être ruinées les premières.

» — Mais qui donc, demanda-t-on à celui qui prophétisait ces phophéties, qui donc viendrait, qui donc oserait venir les assaillir,

Digitized by Google

les dévaster ces deux contrées où coulent des sources d'hommes et de richesses ?

» — Elles succomberont toutes les deux, vous dis-je; elles succomberont dans des guerres pleines de sang, et par la famine à la face blémie. Oh ! il me semble voir, je vois Baśrah comme une autruche accroupie et stupide; je vois, oui, je vois le Nil de l'Égypte absorbé, bu tout entier par son sable desséché et brûlant au soleil.

» Le Mouhdî, son arrivée s'annoncera par l'apparition de grands étendards jaunes qui viendront du Marreb, commandés par un guerrier difforme, du sang des Arabes kindides. Et des bataillons immenses, serrés, accourront se ruer, comme un torrent effréné, sur la malheureuse Égypte. Malheur ! malheur alors à l'Égypte !..... Et où donc se cachera la Syrie? Hélas ! elle n'aura plus pour réduit, pour asile que les entrailles de la terre. L'Égypte tombera la face dans la poussière, quand elle apercevra la pluie de flèches des quatre arcs : de l'arc de l'Espagne, de l'arc de l'Éthiopie, de l'arc des Turks sauvages du Nord, de l'arc des Syro-Macédoniens ! Si tu entendais jamais parler de la prise d'Alexandrie, ô ma fille, ton voile fût-il du côté du couchant, garde-toi, garde-toi bien, ma fille, de te retourner de ce côté; fuis bien vite, fuis, cours du côté de l'Orient. »

Que de douleurs, que de calamités prédites pour le compte de cette pauvre Égypte ! Que va-t-elle devenir? que deviendra-t-elle? Ces redoutables prophéties, qui ont presque la grandeur, l'enthousiasme du sublime et immense prophète Isaïe, doivent-elles donc être vraies, vérifiées jusqu'au dernier mot ! Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, saisir cette question trop pleine d'agitations, de prévisions dramatiques, de péripéties émouvantes, de vues toutes hérissées d'inquiétudes; car c'est de la destinée de l'Orient, de sa transformation qu'il s'agit. C'est une épopée à dérouler et dont le tableau final doit être le tableau de l'Orient islamique embrassant l'Occident chrétien, si l'Orient veut son salut, veut continuer à vivre.

Nous, dans ces quelques pages, nous devons simplement partir pour les sources du Nil. C'est là que les légendaires arabes nous ont donné rendez-vous. Mettons-nous en route avec eux; avienne ce que pourra. Est-ce pour ce siècle enfin que l'on doit *revoir* les origines du fleuve qui abreuve l'Égypte ? Je l'espère pour ce pays au beau soleil, et à propos duquel un auteur arabe en mauvaise humeur a dit :

Digitized by Google

« Les meilleures femmes qui soient sur la face de la terre, sont les femmes de Baśrah, excepté cependant les femmes de la tribu de Mahomet, les Ḳoréïchides. Les plus mauvaises femmes qui soient sur la face de la terre, sont les femmes d'Égypte. Quand le diable fut expulsé du ciel et relégué dans ce monde, il mit le pied à Baśrah; mais il pondit et couva en Égypte. Et l'Égypte est une femme sans amour pour son mari, c'est une femme impure; à cause de cela, le Nil, tous les ans, l'inonde pour la laver et la purifier. Quant aux habitants de l'Égypte, ils forment trois catégories : la première se compose de ceux qui sont hommes, la seconde de ceux qui ressemblent à des hommes, la troisième de ceux qui ne sont pas hommes. Les premiers ce sont les vrais Arabes, les seconds ce sont les appatriés parmi les Arabes, les troisièmes sont ceux qui se sont livrés, sans une résistance sérieuse, à la discrétion des Musulmans; ce sont les Coptes. »

V.

DE LA TERRE.

Maintenant, pour bien faire comprendre par quel endroit le Nil se transmet ici-bas, et pour qu'on puisse avec connaissance de cause réformer la géographie là où elle le réclame, il faut absolument que je parle de la Montagne-Mère, c'est-à-dire du relief apparent ou connu, qui, selon les Arabes, fournit les saillies extérieures de la charpente de notre terre. J'exposerai en même temps la division musulmane de cette terre (division infaillible et vraie, puisque Dieu l'a dit) en sept climats ou zones. Je donnerai même, en passant, la statistique musulmane du monde, en villes, villages, fleuves, etc. Cela n'est pas positivement d'invention arabe, mais cela a sa curiosité. Il y a aussi le côté sérieux; ainsi, on verra qu'il y a, dans cette géographie *à priori*, un analogue de l'idée qui admet la continuité des systèmes de monts dispersés en *sierras* sur les continents et à travers les mers. Chose singulière! la conception arabe sur le djébel Ḳâf, ou mont de Ḳâf, est une rêverie assise sur une réalité.

La majorité des musulmans prétend que la terre est portée sur une des cornes d'un taureau dont la tête est hérissée seulement de

Digitized by Google

trois cent soixante cornes d'une égale longueur. Et quand cet Atlas-taureau a la corne fatiguée, il passe la charge sur une autre corne, et de là des tremblements de terre.

Mais voici ce que nous dit Makrîzî, l'historien des hommes et des choses de l'Égypte, depuis les temps les plus anciens, depuis toujours, jusqu'au commencement du IXe siècle de notre ère.

« Selon les uns, la terre est un globe parfait; selon d'autres, elle n'a pas la forme arrondie. Elle est, avec toutes ses montagnes, mers, habitations, avec ses gouffres, au milieu de l'air dont elle est entourée, et toujours à égale distance du ciel, absolument comme le jaune de l'œuf est entouré de la masse albumineuse et de la coquille, qui représente la sphère céleste appelée aussi Atlas, sphère des sphères, sphère générale. Car les *félek* ou sphères sont au nombre de neuf: sept pour les sept planètes, une pour les étoiles fixes, et enfin l'Atlas qui enveloppe cet ensemble. Toutes ces sphères roulent les unes dans les autres (1).

» La masse terrestre, d'après l'opinion de Hichâm, fils de Ḥakam, repose sur une matière dont la propriété est de tendre à s'élever et à se porter en haut, et qui, en raison de cela, empêche la terre de s'incliner, de pencher d'aucun côté. Cette matière, d'ailleurs, n'ayant en elle que la force d'ascension et point du tout la force d'expansion, n'a nullement besoin d'un réceptacle ou récipient qui s'oppose à ce qu'elle puisse se disgréger et se répandre ensuite hors des limites qu'elle occupe. D'autre part, la terre presse de tout son poids sur cette matière et la maintient en place.

» Selon Démocratis (Démocrite), la terre repose sur le centre d'une masse d'eau qui se conserve en quantité toujours et parfaitement égale dans toute son étendue et qui ne peut s'échapper de dessous la masse terrestre; et le félek supérieur ou l'Atlas, qui est la sphère la plus élevée, la sphère extérieure, exerce sur la terre une attraction magnétique constante et uniforme sur tous les points, de manière à l'empêcher de se rapprocher vers cette voûte, d'un côté ou de l'autre.

---

(1) Voyez le *Traité des Instruments astronomiques des Arabes*, composé au XIIIe siècle, par Abu-l-Haçan Aly, de Maroc; traduit par J.-J. Sédillot, et publié par L.-Am. Sédillot. Paris, 1834. — Vol. I, chap. II.

Digitized by Google

» Car le félek supérieur est, par rapport à notre terre, un véritable aimant doué d'une puissante force magnétique, et de plus, par la rapidité extrême de son mouvement, lequel mouvement entraîne les astres, il fait rester la masse terrestre à une distance toujours égale de lui, et cela de la même manière qu'une quantité de sable, dans un vase de verre soumis à une rotation extraordinairement précipitée, se maintient au centre de ce vase.

» L'air, avons-nons dit, enveloppe la terre de toutes parts et exerce sur elle une force d'attraction. Par delà la masse de l'air et le Korat el-zamharîr ou région du froid, sont les neuf félek ou sphères proprement dites. Au delà du neuvième félek qui est la limite de toutes les choses créées, le plein ou le vide existe-t-il? A ce propos, les opinions ont varié et se sont multipliées à l'infini.

» Le globe terrestre nageant sur l'eau, comme nous venons de l'indiquer, est l'image d'un grain de raisin placé sur de l'eau : la moitié du grain émerge, et la moitié est immergée. Le segment émergeant est divisé en deux parties égales par une ligne qui correspondrait juste à la ligne équidiurnale céleste, et tous les pays situés sur cette ligne terrestre sont à zéro de latitude. Les deux pôles sont sur les côtés à distance égale des deux points de chute de la ligne équidiurnale. A mesure qu'on s'éloigne de cette ligne, d'un degré en direction prise du côté du nord, le pôle septentrional, qui commence au Capricorne, s'élève d'un degré, et le pôle sud, qui commence à Canope, s'abaisse d'un degré, et ainsi de suite. L'inverse a lieu pour la direction prise du côté du pôle austral. Et c'est dans ce sens que se comptent les latitudes ou distances de la ligne équidiurnale qui, en réalité, est une division fictive et n'est représentée par rien de sensible sur la terre, pas plus que les démarcations des climats, etc.

» D'après la division de la terre par la ligne équidiurnale qui va de l'est à l'ouest, et par le cercle aqueux qui limite l'hémisphère plongé dans l'eau sur laquelle nage notre monde, il suit que la surface terrestre est divisée en quatre parties ou quatre quarts. Le quart compris depuis les environs sud de l'équateur jusqu'au pôle nord est la seule portion habitée, et cette portion comprend, de l'ouest à l'est, 180 degrés, et du sud au nord, depuis le point d'intersection équatoriale de la ligne méridienne du Koubbet-Arîn jusqu'à la constellation de l'Ourse, 48 degrés, ce qui est le double de la déclinaison du soleil, et au-dessous du point d'intersection équatoriale, c'est-à-

Digitized by Google

dire au-dessous de la ligne et allant du côté du sud, 16 degrés : = 64 degrés.

» Le Ḳoubbet-Arîn, ou simplement l'Arîn, coupole d'Arîn ou dôme d'Arîn, est le nom du point du passage par lequel les anciens géographes et astronomes de l'Orient conduisaient un méridien de second ordre, c'est-à-dire leur méridien de séparation en deux parties égales de leur monde habité sous le rapport ou dans le sens occidento-oriental; car ils comptaient leur premier degré de longitude à partir de la limite occidentale de leur terre habitée.

» Quant au nord réel et au sud trans-équatorial tout entier, ils sont inhabités, car le soleil ne leur est perpendiculaire qu'une fois par année, et seulement encore lorsqu'il est à son apogée. S'il était plus rapproché des terres septentrionales, elles seraient peuplées, habitables, il les échaufferait et il en annulerait l'inclémence. Pour le sud, le soleil, en y arrivant, est à son périgée, et se trouvant alors trop rapproché des terres, il les rend impraticables et sans vie possible, en les desséchant et les brûlant. »

Il résulte de cet aperçu des Arabes, que *le bout du monde* est à 16 degrés au delà et au-dessous de l'équateur, pour le sud, et à la zone glaciale, pour le nord.

« Le diamètre de la superficie habitée de la terre, d'après un procédé de calcul rectifié qu'indique Maḳrîzî, est de 6,440 milles, ce qui, multiplié par la circonférence, donne en chiffre rond, une superficie de 132,150,000 milles; et la largeur de la partie habitée du quart de la terre, dans lequel se trouvent les hommes, ne forme que le sixième de la totalité de la terre, ce qui est une étendue égale à la distance qu'il y a entre l'Écrevisse et le pôle, c'est-à-dire 56 degrés du cercle céleste divisé en 360 degrés; la limite extrême de ce sixième habité, est à l'île de Tûleh (*ultima Thule*), dans le Bertâcah, au nord, ce qui représente 3,767 milles. Quant à la longueur de la partie habitée, elle n'est que de 4,080 milles.

» Ce quart de notre terre sur laquelle vivent les hommes, est occupé, quoique inégalement, par sept grandesnations ou races : — les Chinois, qui en habitent le sud-est; — les Turks (Turkomans ou Tatârs), qui en habitent le nord; — les Hindous, qui en possèdent le milieu méridional; — les Roûm (ou Roumains, Européens), qui en remplissent le milieu septentrional; — les Noirs et Nègres, qui en peuplent le sud-ouest; — les Berbères, qui dominent dans le nord-

Digitized by Google

ouest; — les Perses, qui jadis formaient un centre au milieu des six autres nations mères.

» Sur la terre habitée, il y a — sept grandes mers semées d'îles nombreuses; — sept petites mers ou grands lacs, les unes salées, les autres douces; — deux cents chaînes de montagnes; — et deux cent quarante grands fleuves.

» Lorsque Jules César fut devenu maître absolu de l'empire du monde entier, il choisit quatre savants et les chargea d'aller explorer chacun, un quart de la terre habitée, de reconnaître les limites du monde, de compter les mers ainsi que les régions ou grandes contrées. Un des quatre savants fut envoyé dans la direction de l'orient, un autre dans celle de l'occident, le troisième prit du côté du midi, et le quatrième du côté du nord. Il fallut près de trente ans pour parfaire ce grand voyage; la rédaction en fut exécutée en commun. Les quatre savants nommèrent dans la composition de la surface habitée de la terre : — vingt-neuf mers; — soixante-onze îles mères ou grandes îles et presqu'îles; — soixante-trois grandes montagnes ou montagnes mères; — deux cent neuf régions ou grandes contrées; — cinquante-six grands cours d'eaux, fleuves ou rivières. »

VI.

DES SEPT CLIMATS.

« On désigne par climat une étendue ou division terrestre arbitraire, se prolongeant de l'est à l'ouest, et ayant sa largeur dans le sens de la latitude.

» Les climats, au nombre de sept, mais différents entre eux de longueur et de largeur, ne comprennent que la partie de la terre où se trouve l'espèce humaine. Dans le sens de l'ordre de succession des climats, chacun d'eux a ses plus longs jours d'une demi-heure de plus que les plus longs jours du climat précédent.

» Au delà des limites méridionales du premier climat, il n'y a que la mer et pas de terre habitable. Au delà des limites nord du septième climat, on ne connaît pas non plus de terres habitées. A l'extrémité occidentale des terres peuplées, est l'Océan, vaste mer de flots agités, mer de ténèbres, barrière infranchissable. A l'extrémité de l'Orient,

Digitized by Google

d'immenses montagnes forment une autre barrière également insurmontable.

» Chaque planète tient un climat sous son influence. Le climat indien, c'est-à-dire celui dans lequel se trouve l'Inde, est sous l'influence de Saturne; le climat de Bâbel (Perse, Babylonie, etc.), sous celle de Jupiter; celui de la Tartarie, sous celle de Mars; celui des Roûm, sous celle du Soleil; celui de l'Égypte, sous celle de Mercure; celui de la Chine, sous celle de la Lune; et le troisième climat est sous l'influence de Vénus.

» Le premier climat est celui qui, à son centre, a ses plus longs jours de l'année de treize heures. Son étendue est de 440 milles. Il commence aux dernières limites de la Chine, marche obliquement vers le sud, dans le pays du Sind, passe de la mer sur la presqu'île arabique, dans l'Yémen, traverse la mer de Ḳoulzoum, comprend l'Abyssinie, le Nil, le Donḳolah (Dongolah), se prolonge aux rives occidentales par le haut sud au delà des pays des Berbères ou Azaniens (du rivage est de l'Afrique). En général les habitants de ce climat ont le teint noir, ou plus ou moins rapproché du noir. Dans la partie orientale est la mer qui se continue par delà l'Équateur et qui baigne les Indes et l'Yémen; dans la partie occidentale est le Nil et l'Océan.

» Le deuxième climat a une largeur de 400 milles. Il commence à l'Orient, passe par la Chine pour aller aux Indes et au Sind, puis rencontre la Mer-Verte (Bosphore), la mer de Baśrah, traverse le Nedjd et le Tihâmah, le Baḥreïn, la Mekke, Médine, le Ḥédjâz, la Mer-Rouge, la Haute-Thébaïde, le Nil, Ansina, Açouân (Assouan), le pays des Berbères, et se termine aux limites de l'Occident. Les habitants en sont, pour la plupart, nomades, et mulâtres.

» Le troisième climat a 350 milles de largeur. Il part de l'est en passant par le nord de la Chine, les Indes, Chîrâz, l'Irâḳ, Bagdad, Koûfah, traverse la Syrie en comprenant Damas, Tibériade, Jérusalem, la Basse-Égypte jusqu'au Faïioûm, le Barḳah, l'Afrique (carthaginoise), et se termine à l'Océan occidental. Les habitants en sont bronzé-clair.

» Le quatrième climat a 300 milles de largeur. Il commence à l'Orient, passe par le Tubet, le Ḳoraçân, par Samarcande, Bouḳârah, Hérât, Mérou, Niçapoûr, Ispahan, Moussoul, Raḳḳah, traverse la Syrie et embrasse Milet, Alep, Antioche, Ladaḳieh (Laodicée),

Digitized by Google

Ṣaïda, les îles de Chypre et de Rhodes, la mer des Roûm (ou Méditerranée) jusqu'auprès de Constantinople; puis il passe dans la *Tangitane* et se termine à l'Océan occidental. Les habitants de ce climat sont bruns.

» C'est dans cette partie du monde que parurent la plupart des prophètes, des sages, des philosophes, des hommes de toutes sciences. Car ce climat est au centre des sept climats, et sous l'influence du soleil. Les climats qui ont le plus de célébrité après le quatrième, sont le troisième et le cinquième. Dans tous les autres, les hommes sont d'une nature inférieure en intelligence, en caractère, en beauté. Les climats les plus peuplés sont le premier et le second. C'est dans une partie du sixième et du septième que se trouvent les Yâdjôdj et Mâdjôdj, les Barr (ou Tatârs du Nord), les Ṣaḳâlibah (Esclavons, Slaves), etc.

» Le CINQUIÈME CLIMAT a une largeur de 250 milles. De l'Orient, il va passer vers les contrées des Yâdjôdj et Mâdjôdj, et au nord du Ḳorâçân, embrasse dans son trajet le Ḳawârzem, l'Aderbidjân, le Sedjestân, traverse le pays des Roûm jusqu'à Rome la Grande, l'Espagne, et finit à l'Océan. La plus grande partie des habitants de ce climat sont blancs.

» Le SIXIÈME CLIMAT a 210 milles de large. Il va, de l'Orient, dans le pays des Turkomans ou Tatârs depuis les Djourdjir et les Tourourrour, près des frontières des Ḳazar, puis chez les Lân (Alani?) et les États de Constantinople; enfin il va couper le nord de l'Espagne, pour se terminer à l'Océan occidental. Les habitants de ce climat sont généralement châtains.

» Le SEPTIÈME CLIMAT a, en largeur, 185 milles. De l'Orient il va passer chez les Yâdjôdj et Mâdjôdj, chez les Turkomans ou Tatârs du nord de la mer de Djordjân (Caspienne), chez les Ṣaḳâlibah, et se termine à l'Océan occidental. Les habitants de ce climat sont blonds.

» Dix grandes villes d'Orient, citées comme types particuliers et comme caractères reconnus, avaient leur qualification distinctive pour elles et pour les contrées dont chacune de ces villes était le centre ou la capitale : — Les arts industriels étaient à Baṣrah, l'élégance du langage à Koûfah, l'affabilité à Bagdad, l'impuissance de l'élocution à Ray, la rudesse grossière à Niçapoûr, la beauté des formes à Hérât, la crédulité aux augures et les promesses menteuses

Digitized by Google

à Samarkand, la grandeur d'âme à Balk, le commerce au Kaire, et l'avarice à Mérou.

VII.

MONT DE KAF.

Toutes les montagnes sont des ramifications d'une immense montagne mère qui traverse la généralité de la terre habitée, soit sur le sol, soit sous la surface du sol, soit dans le sein des mers, soit sur la surface des mers. Cette montagne fondamentale porte le nom de Djébel Ḳâf, monts de Ḳâf. Elle forme une longue chaîne à intersections ou découpures, et constitue un cercle, c'est-à-dire un système sans commencement, comme toute figure circulaire. Selon d'autres, il y a deux sierras mères, l'une portant le nom de Ḳâf, l'autre portant le nom de Ḳâfoûn. Mais, en réalité, ce n'est qu'un seul et même système orographique : le Ḳâf entoure comme un collier toute la terre habitée; et le Ḳâfoûn n'est qu'un embranchement qui se dirige du côté du Nord.

» Le Ḳâf, dont le nom, d'après la racine verbale arabe ḳâfa (suivre, marcher à la suite) doit signifier *chaîne*, suite de montagnes, commence de l'épaulement ou côté oriental de la célèbre digue des Yâdjôdj et Mâdjôdj, derrière l'idole de Ḳaïâ, que jadis les peuples allaient visiter dans de pieux pèlerinages, et donne une chaîne extérieure qui forme la Porte de la Chine (les *pylæ sinenses*), puis se dirige à l'ouest, sur la Syn-Syn, puis se replie au sud et tourne vers l'est et du côté du Grand Océan ou Mer-Environnante, en envoyant une sierra qui s'avance entre cette mer et le golfe Indien. Ensuite le Ḳâf, au commencement du Grand Océan indien, coupe la ligne équinoxiale vers le 150e degré de longitude, et il avance, à partir du point de réunion de la mer et du golfe, dans le Grand Océan ou Mer des Ténèbres, en allant dans la direction est-sud. Puis, la mer se partage en deux parties séparées par la continuation du Djébel Ḳâf, qui semble alors surgir du sein dés flots. La chaîne se continue dans la *division occidentale* (c'est-à-dire à partir du Koubbet-Arîn) jusqu'au 65e de longitude du méridien de l'extrémité du Maṛreb (ou de l'Ile de Fer). »

Il est un peu difficile de se reconnaître dans ce tracé orographique; mais nous avons suivi et fait cheminer notre Djébel Ḳâf dans l'Océan

Digitized by Google

Pacifique, et nous l'avons observé jusqu'au 65e degré de longitude de l'Ile de Fer, c'est-à-dire jusque vers les côtes orientales de l'Afrique, parce que nous en avons besoin pour parler de notre Nil. C'est à 65 degrés de longitude que de la branche océanique du Ḳâf partent les monts de Ḳoumr, qu'en Europe on traduit, à contre-sens, par monts de la Lune. Car on a lu Ḳamar, lune, au lieu de Ḳoumr, que précisent les auteurs arabes. Et de plus, on a placé ces monts, aussi à contre-sens, vers les 7e ou 8e degrés de latitude. Pendant mon séjour en Égypte, j'ai vainement demandé aux voyageurs, habitants de ces contrées presque équatoriales, où étaient ces Monts de la Lune; personne n'a pu m'en donner nouvelle; on en ignore même le nom. On ne connaît que les monts de Ḳoumr, et les écrivains arabes les placent au 11e degré 30′ de latitude *méridionale* ou trans-équatoriale. Notre compatriote et ami M. d'Arnaud, et aussi M. d'Abbadie, sont parvenus jusqu'à environ 4 degrés de latitude nord, et ils n'ont pas atteint les sources du Nil. Si la donnée arabe est vraie ou seulement à peu près vraie, donnée d'ailleurs qui est l'indication de Ptolémée, on est resté, dans les voyages, encore à une quinzaine de degrés des sources du Nil. Et ces sources, les Arabes annoncent qu'elles sortent des monts de Ḳoumr, et que ces monts courent dans une étendue, en longitude, qui tient du 43e degré 30′ du méridien de l'île de Fer, jusqu'à la fin du 61e degré 50′; ce qui donne une chaîne ou sierra de 25 degrés 20′ de longueur. Quel voyageur d'Europe a vu ces contrées de l'intérieur profond de l'Afrique, ces régions laissées en blanc sur nos cartes géographiques?

Il y a une autre singularité dans la détermination orographique arabe, c'est qu'à cette longitude, l'extrémité orientale de la chaîne Ḳoumrique tombe dans l'Océan au-dessus du canal de Mozambique, et finit juste à l'est de l'île de Ménuthias selon Ptolémée, au-dessous du Sinus Barbaricus. C'est la limite du monde des anciens.

« Les monts de Ḳoumr présentent des blocs pierreux d'un aimant particulier, blancs, d'un éclat argenté éblouissant. Cette espèce de pierre est le sindjat el-bâhet, ou la castagnette de l'ébahi, de l'abasourdi. Quiconque les regarde et les fixe, se prend presque subitement d'un rire inextinguible, est attiré et tenu fortement appliqué et collé sur eux, et meurt ainsi attaché et enchaîné par l'aimant.

Digitized by Google

» De la chaîne Ḳoumrique part la sierra dite d'Acîfî, et habitée par une population sauvage. De cette sierra s'avance une autre chaîne tertiaire qui envoie un rameau considérable du côté de l'ouest jusqu'à l'océan occidental. Ce rameau forme les *Monts Sauvages* habités par des bêtes sauvages, armées de cornes, et auxquelles nul ne saurait résister.

» De la chaîne Ḳâfi-Ḳoumrique s'allongent plusieurs autres rameaux qui marchent au nord, vers la ligne équinoxiale, et dont deux forment au Nil une sorte de double conduite L'un, à l'est, constitue les monts Ḳâḳoûl et se termine à l'Équateur; l'autre, fournit les Monts Ademdîeh, au pied desquels coule le *Nil des Noirs*, appelé aussi le fleuve des Demdem. Cette dernière série de montagnes s'arrête vers le pays des Magâllat de l'Abyssinie, entre les villes de Samrarah (la Sangara des cartes) et de Hamî.

» De la montagne mère, dont se détache la sierra d'Acîfî, s'avance encore, vers le 20° de longitude, un autre embranchement : ce sont les monts Korouskâieh, repaires de bêtes féroces, et s'étendant jusqu'à l'Océan. Une autre branche passe par derrière les Takroûr, près de la ville de Ḳaltaboûra; c'est derrière cette branche que séjournent les Yemyem, tribus anthropophages.

» En Europe, disent nos récits arabes, les monts reparaissent au nord-est de Rome, comme se continuant sur une ligne qui serait le prolongement de la chaîne secondaire des Demdem. Cette série au nord-est de Rome est à peu près vers le 35° de longitude; son origine est vers le 50° de latitude. La chaîne se poursuit vers le Nord, s'interrompt, se replie ensuite à l'ouest du côté de l'océan occidental et au nord de la mer appelée *Mer des Inglich*, se reporte à l'est et, là, prend le nom de Ḳâfoûn, s'allonge derrière la mer Glaciale, se dirige dans le sens est-sud, pour se rapprocher du point de départ du Ḳâf, et former l'épaulement occidental du *sedd*. Ce sedd réunit les deux bouts du Ḳâf, qui laissaient une vaste gorge par où les Yâdjôdj et Mâdjôdj menaçaient sans cesse de se ruer sur le reste de la terre habitée. »

On voit qu'il n'est pas très-aisé de bien suivre le fameux mont de Ḳâf dans sa marche si compliquée. Et cependant j'ai facilité le moyen d'observer le trajet que parcourt la longue traînée de ce système de monts. Car si je vous avais traduit le texte mot à mot, vous vous seriez perdu et moi aussi.

Digitized by Google

Maintenant, la dénomination de Ḳoumr qui, par un hasard de coïncidence homophonique, se trouve être un pluriel d'un mot arabe signifiant blanchâtre, blanc-pâle, est venue du nom d'une grande île océanique. Malgré tout ce qui a été dit là-dessus, je ne puis pas ne pas l'amener des Comores. Je ne saurais me décider à l'amener du cap Comorin. Voici :

Quand la *Mer-Environnante* ou, pour mieux dire, *entourante*, a formé la mer des Indes, probablement le golfe gangétique des anciens, elle fournit une autre surface dont fait partie — la Mer des Zindj, *Avalites sinus* ou Mer de l'Éthiopie intérieure, au-dessous des rivages yéméniques, — et la Mer de Barbarâ, *Barbaricum pelagus*.

« Cette surface offre plusieurs îles, au nombre desquelles l'île de Ḳoumr, appelée aussi île Malâie (malaie), dont la longueur est de quatre mois de route et la largeur de vingt jours au plus. L'île de Ḳoumr est plus ou moins en face, parallèlement, de celle de Sarandîb ou Ceylan et elle renferme un grand nombre de localités populeuses. Telle est Ḳoumrîeh qui a donné son nom à la tourterelle dite Tourterelle Ḳoumrî. L'île de Ḳoumr a des arbres de taille gigantesque, dont la tige troncale atteint jusqu'à soixante coudées de haut, et sur laquelle peuvent se placer et manœuvrer cent soixante rameurs. Autrefois cette île, chargée d'une population exubérante, fut couverte de demeures jusque sur ses rivages. Une multitude immense se groupa, s'entassa auprès du mont de Ḳoumr; et enfin une émigration considérable en partit, passa sur le continent, et vint se répandre sur les environs des monts africains, appelés aujourd'hui du nom que donnèrent les émigrés à leur nouvelle patrie, les monts de Ḳoumr (Coumr), d'où le Nil verse ses premières eaux terrestres sur l'Afrique. »

Ce récit nous offre une donnée géographique et ethnographique curieuse. L'île en question me paraît être l'île de Madagascar, y compris l'archipel qui l'entoure. Ainsi que l'indique notre exposé arabe, Madagascar a une largeur qui n'est guère que le sixième de la longueur. Quatre mois de voyage, pour traverser cette île dans sa plus grande étendue, peut paraître exagéré. Mais cette exagération est moindre qu'elle ne semble au premier coup d'œil. Les distances évaluées par journées de marche, sont, non pas des distances à vol d'oiseau, mais les durées de temps que les terrains accidentés exigent

Digitized by Google

pour voyager. De plus, notre arabe entend bien sûrement ici les voyages à dos de chameau, c'est-à-dire des voyages plus longs d'exécution, coupés de haltes qui consomment un bon nombre de jours. Dans un voyage de quatre mois, il n'y a certainement pas trois mois de marche réelle.

D'autre part, notre nom de Ḳoumr a son analogue bien évident dans celui de la grande île *Comore*, qui a fourni l'appellation du groupe des Comores. L'Arabe précise le son Ḳoumr ou Ḳomr; dans le langage, Ḳoumr, Ḳomr, et Ḳomor se confondent; et, dans l'écriture, le tracé est parfaitement similaire, identique. D'ailleurs, la différence vient-elle du mot primitif dont nous avons fait comore, ou bien du mot ḳoumr? C'est ce qui est à voir. Seulement, notre auteur a confondu les récits qu'il a reçus, et il a fait de Ḳoumr ou Ḳomor non une dépendance séparée, mais une dépendance intégrante de la grande île. Nous voyons encore le même fait se renouveler pour l'île de Moạlla ou Moịlla, qui me paraît être la Mohilla des Comores.

Mais le plus piquant du recit arabe, c'est le nom de *Malaie* donné à l'île de Madagascar. Car aucun des ethnographes que je connaisse, ne doute que les Madécasses, à en juger par la conformation physionomique, ne soient d'origine malaie. Il semble positif, d'après la dénomination de *Malaie*, par laquelle notre arabe désigne son île de Ḳoumr, et quand même on refuserait d'admettre que cette île soit celle de Madagascar, que le nom des Malais était connu depuis bien longtemps des Arabes, avant les découvertes importantes des Européens dans l'Océan Indien. Le musulmanisme, au commencement du IXᵉ siècle de l'hégire, époque à laquelle écrivait notre auteur, Makrîzî, s'impatronisait depuis déjà plus d'un siècle et demi dans les îles de la Malésie. Selon les Annales d'Achin et de Malakka (Malacca), ce fut en (601 de l'hégire) 1204 de notre ère, jusqu'à 1406, que la religion islamique établit ses dogmes à Achin, à Malakka, à Java, et à Sumatra. 1204 fut aussi l'année de l'établissement de l'inquisition dans les états chrétiens, pour en extirper les hérésies; et, en 1246, par ordre de Louis IX, Marco-Polo voyagea dans l'Inde et en rapporta, dit-on, la boussole.

Quant à l'émigration madécasse sur les terres africaines, elle n'a rien d'inadmissible; car toutes les géographies vantent l'état autrefois florissant et populeux de Madagascar et de toutes les îles de son archipel.

Digitized by Google

« Dans l'île de Ḳoumr, il y a trois fleuves — l'un, à l'est, venant de Mouạlla ; — l'autre, à l'ouest, sortant des monts Ḳadam Âdam, pied d'Adam, courant vers la ville de Siçâ et passant près de la ville de Ferdâ au sud de laquelle il s'épanouit en un lac qui a, au sud, la ville de Kîmâ, dans une contrée d'anthropophages ;—le troisième, est aussi à l'ouest ; il s'échappe de l'extrémité brusque d'un mont, et enveloppe la ville de Dahmy dont il fait ainsi une île ; ce fleuve va se jeter dans la mer des Indes, à l'est de la ville de Fawârah. »

Ces indications serviront, je pense, aux géographes, à décider la question que nous avons soulevée.

Passons maintenant plus directement au Nil.

PERRON.

(La suite à un autre numéro.)

AUTHENTICITÉ DU SAINT-SÉPULCRE

A JÉRUSALEM.

De toutes les questions dont l'étude devait avoir pour un ecclésiastique le plus d'attrait à Jérusalem, on comprendra sans peine que c'était celle du Saint-Sépulcre.

Avant de partir pour l'Orient, M. de Saulcy et moi, nous avions pris note spéciale des objections d'un savant anglais, M. Fergusson (1), contre l'authenticité du Saint-Sépulcre, et, j'en fais l'aveu, son système, au premier coup d'œil, m'avait paru si séduisant, que je redoutais à l'avance l'épreuve que j'allais subir si l'étude attentive des lieux me forçait en conscience à le reconnaître pour vrai. C'eût été pour ma foi de chrétien non pas un écueil, mais une souffrance amère, que de venir avouer aux hommes de la science, qu'après un examen attentif des monuments religieux de Jérusalem, j'étais forcé de reconnaître que le monde chrétien se trompait depuis des siècles en vénérant

---

(1) Voyez *An Essay on the ancient Topography of Jerusalem, with restored plans of the Temple, etc., and plans, sections, and details of the church built by Constantine the Great over the holy sepulchre, now known as the mosque of Omar, and other illustrations*, by James Fergusson. 1 vol. grand in-8°. London, 1847.

Digitized by Google

le tombeau du Sauveur dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre, pendant que les musulmans le possédaient au centre de la magnifique mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement du Temple. Si telles eussent été toutefois mes convictions, je ne me fusse jamais décidé à les trahir, sachant à merveille que la destinée du christianisme n'est point attachée à la tombe de son divin fondateur, et que, lors même qu'une confusion eût pu avoir lieu sur l'identité de ce tombeau, dans le long cours des siècles et à travers les révolutions successives qui ont bouleversé cette contrée malheureuse, l'hommage rendu par la piété ardente de tant de milliers de pèlerins, ne serait pas moins agréable à Dieu dans un monument supposé que dans le monument véritable.

Je n'ai point eu heureusement à faire cet acte de courage, et il m'est doux de venir appuyer de quelques preuves sérieuses et tirées de l'étude spéciale du Saint-Sépulcre, la croyance générale qu'il est le véritable sépulcre où reposa pendant trois jours l'humanité du Sauveur, après sa mort douloureuse sur le Calvaire.

Pour traiter avec intérêt cette question, je m'étais proposé d'abord, et par principe de loyauté, de citer M. Fergusson lui-même et de le laisser exposer au lecteur son curieux mais étrange système contre l'identité du Saint-Sépulcre. Après le pénible travail d'une ennuyeuse traduction, je me suis convaincu que le public aurait encore plus d'ennui que moi à lire huit à dix longues pages dans lesquelles les assertions sont aussi abondantes que les preuves le sont peu. J'ai trop beau jeu contre mon adversaire pour vouloir tirer parti de l'impression pénible qu'on ressent de son argumentation diffuse; je préfère exposer moi-même son système tel qu'il avait pu un moment me séduire. Le savant anglais n'y perdra pas, et mon mémoire sera plus court.

Le tombeau de Jésus-Christ, selon M. Fergusson, tel que le vénèrent les chrétiens à Jérusalem, n'est qu'un tombeau fabriqué au moyen âge pour attirer les pèlerins. Ce sont les mahométans qui possèdent le véritable. Un rocher énorme s'élève au centre de la mosquée d'Omar. Il a été précieusement respecté au milieu de ce magnifique temple. Un escalier d'un grand nombre de marches vous conduit dans une chambre sépulcrale placée au-dessous de ce rocher. Un tombeau se trouve dans cette chambre. Voilà le véritable sépulcre de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Les preuves de M. Fergusson pour soutenir ce système sont de deux sortes : les unes sont négatives et elles établissent

1° Que le Calvaire ou Golgotha étant, selon lui, au nord du Temple, et l'église actuelle du Saint-Sépulcre étant à l'occident, il faut chercher ailleurs la véritable situation du Saint-Sépulcre.

2° Que les tours Hippicos, Hannaniel, Mariamne et toutes les constructions murales du premier Hérode ayant renfermé dans la ville le terrain où nous plaçons aujourd'hui le Saint-Sépulcre, ce lieu même ne peut pas être le Golgotha, qui d'après le texte précis de l'évangéliste était hors de la ville (1).

Les autres preuves sont positives. Elles tendent à montrer : 1° que le Calvaire est auprès de la mosquée d'Omar ; 2° que cette mosquée est « le temple d'une admirable grandeur » dont parlent Eusèbe et les itinéraires des premiers siècles, bâti par Constantin sur le lieu de la résurrection (2).

Nous allons suivre M. Fergusson dans le développement de son système, et après avoir démontré la faiblesse et l'insuffisance des preuves qu'il apporte pour le soutenir, nous établirons nous-même l'identité du Saint-Sépulcre sur des preuves autrement convaincantes.

J'attache une grande importance à cette discussion. M. Fergusson, qui n'a jamais visité le Saint-Sépulcre, qui ne juge la valeur des monuments que par des dessins toujours trompeurs, malgré leur fidélité, n'est pas toutefois un adversaire isolé, ou un écrivain fantasque qui ait voulu faire quelque bruit en avançant un système destiné à froisser les plus doux sentiments des âmes chrétiennes ; c'est un homme de sang-froid qui fait de cette question une affaire de lutte religieuse, et qui étale pour cela deux cents pages in-4° d'une immense érudition. Il n'est pas l'inventeur du système, mais il le développe et lui donne sa dernière forme. C'est donc toute une école d'écrivains anglais plus ou moins savants qu'il faut voir dans M. Fergusson. A ce titre, son livre, admirable du reste au point de vue de l'exécution typographique et de la finesse des gravures, mérite toute notre attention.

---

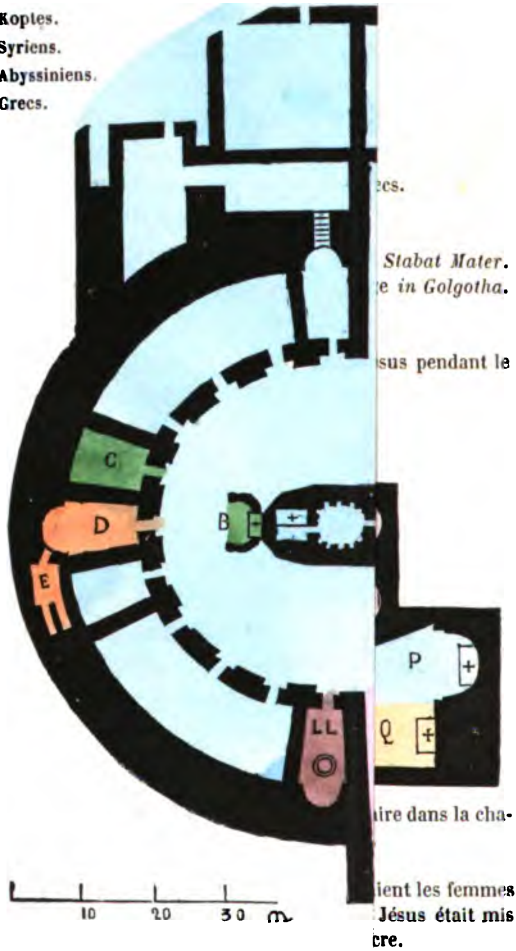
(1) Jean, XIX, 20.

(2) Euseb. *Vita Const.*, III, XXIII. *Iter Hierosol. ed. Wesseling*, p. 593.

Digitized by Google

PLA

Possession commune.
— des Latins.
— des Arméniens.
— des Koptes.
— des Syriens.
— des Abyssiniens.
— des Grecs.



ecs.

Stabat Mater.
e in Golgotha.

sus pendant le

ire dans la cha-

ient les femmes
Jésus était mis
cre.

N° 1. — ÉTAT DE P

Digitized by Google

I.

Le Golgotha, dit le savant anglais, était placé au nord du Temple; donc l'église actuelle du Saint-Sépulcre qui est à l'occident du mont Moriah, n'a pas été élevée sur le Calvaire. Et voici les preuves.

1° Le témoignage de Joseph est formel pour indiquer que le terrain au nord du Temple n'était pas occupé par des constructions au temps du siége de la ville par les Romains. Ce terrain était vide, hors des remparts de la cité; or la raison pour laquelle ce terrain était vide, c'est tout simplement que c'était « le Golgotha, le grand cimetière des Juifs (1). » La chose se trouve indiquée dans un passage du IVe livre des Rois (chap. XXIII, 6), où il est dit que Josias fit enlever le bois sacré planté dans la maison du Seigneur, « le fit brûler dans la vallée du Cédron, et en fit jeter les cendres sur les sépulcres du vulgaire. »

Donc le terrain placé au nord du temple était un cimetière, et si c'était un cimetière c'était le Golgotha.

2° Le monument du roi Alexandre, d'après Joseph, était au nord de la tour Antonia et de la galerie septentrionale du Temple. Or ce tombeau devait être dans un cimetière; donc c'était le Golgotha.

3° La vue du voisinage du lieu du jugement indique que le Golgotha devait être au nord du Temple. Le gouverneur résidait dans la tour Antonia : c'est le lieu à Jérusalem où la scène de la Passion s'établit le mieux. Or pour l'exécution de la sentence, on n'avait que quelques pas à faire pour sortir de la porte de la ville, « tandis que pour aller à l'église actuelle il aurait fallu traverser les rues de la ville (2). » Donc encore c'était le Golgotha.

4° Athalie fut traînée hors du Temple et mise à mort, lorsqu'elle fut arrivée à la Porte des Chevaux près de la maison du roi (3). Ce lieu est bien proche du Temple. Or ce n'était pas une chose fortuite, mais bien parce que c'était le lieu des exécutions; donc c'était le Golgotha.

---

(1) *Topography of Jerusalem*, p. 78. — (2) *Idem*, p. 79.
(3) Chron., II, XXIII, 14, 15; II, Rois, XI, 16.

Digitized by Google

5° Un passage de Jérémie (1) dit que Goatha était auprès de la Porte des Chevaux. Or Goatha, d'apres Krafft, hébraïsant distingué, signifie colline de la mort, ce qui est mieux « de la mort violente, » et Golgotha, comme on sait, signifie « le lieu du crâne : » il y a parfaite identité. Donc le Golgotha se trouve placé près de la Porte des Chevaux; la Porte des Chevaux est au nord; donc le Golgotha est au nord.

Telle est la première partie de l'argumentation du savant anglais, qu'il appelle « la preuve locale, celle qui consiste dans la nécessité de trouver un lieu qui soit parfaitement d'accord avec les incidents mentionnés dans le Nouveau Testament (2). »

Or, en reprenant ces preuves, il est aisé de voir combien peu elles ont de valeur.

1° De ce que le terrain au nord du temple était vide, il est difficile d'en conclure logiquement que c'était un cimetière. Dans une question aussi grave, nous voulons des preuves sérieuses, fortes, convaincantes. Au moins faut-il qu'elles n'établissent pas directement le contraire de ce qu'on cherche à prouver. Or le passage tiré du IVe livre des Rois cité par M. Fergusson dit formellement « que les arbres du bois sacré furent portés dans la vallée du Cédron et jetés sur les sépulcres du vulgaire. » En effet, les sépulcres du vulgaire, le grand cimetière des Juifs, était, comme il l'est encore, dans la vallée du Cédron; mais cette vallée, appelée aussi vallée de Josaphat, est bien nettement au vrai levant du Temple. Et le levant n'étant pas le septentrion, M. Fergusson prouve contre lui-même que le terrain situé au nord du Temple n'était pas, « quoique vide et hors des murailles de la ville, » le cimetière des Juifs.

2° Le tombeau du roi Alexandre était au nord du temple; cela est vrai. Il devait être dans le cimetière. C'est une erreur. Pour quiconque a vu l'immense nécropole qui entoure Jérusalem, il est évident, et cela est confirmé par beaucoup de textes des livres saints, que chaque famille un peu importante avait son tombeau, sa caverne sépulcrale dans le terrain, jardin ou villa qu'elle possédait hors des murs. Le tombeau du roi Alexandre, pas plus que celui des

---

(1) Jerem., XXXI, 38, 40.
(2) *Topography of Jerusalem*, p. 77.

Digitized by Google

rois, pas plus que celui d'Hélène et de tant d'autres, n'était pas dans le grand cimetière des Juifs, nettement indiqué par le texte que nous venons de lire, dans la vallée du Cédron, destinée au vulgaire, selon ce même texte, par conséquent distinct des tombeaux des familles riches de Jérusalem.

3° Le lieu des exécutions eût été plus près du lieu du jugement, si on l'eût placé auprès de la tour Antonia où résidait le gouverneur. Je reconnais avec M. Fergusson qu'il n'y avait que quelques pas à faire pour sortir de la ville. Cela prouve une seule chose, que la place des exécutions n'est pas toujours placée auprès du palais de justice. Il faut plaindre un écrivain d'être obligé de recourir à de semblables preuves. Ne sait-il pas que chez tous les peuples civilisés, l'instinct de l'humanité a fait toujours rejeter dans quelque recoin obscur et solitaire le lieu infâme du supplice? Comment peut-il supposer que les Juifs eussent voulu souiller le voisinage du Temple, ce Moriah où résidait, dans le Saint des Saints, la majesté divine, par la présence des cadavres? C'est ignorer complétement les mœurs antiques et particulièrement celles du peuple juif. D'ailleurs, M. Fergusson oublie que dans le tracé des remparts de Jérusalem, à l'occident du Temple, et en face de Golgotha, se voient encore les ruines d'une porte qu'une constante tradition a appelée la *Porte Judiciaire*. Selon les usages antiques, aux époques reculées qui précédèrent de beaucoup le temps où la puissance de vie et de mort fut enlevée aux Juifs, les anciens, les sénateurs s'asseyaient aux portes des villes pour y rendre leurs jugements. La Porte Judiciaire serait alors celle où les criminels étaient jugés, avant que les Romains exerçassent la justice dans le prétoire, et selon l'idée de M. Fergusson, il n'y avait pas de rues à traverser et l'on se trouvait de suite au lieu de l'exécution.

Cette troisième preuve n'a pas plus de force que la deuxième. Elle ne valait même pas la peine d'une réfutation.

4° Athalie fut mise à mort près de la Porte des Chevaux. Donc c'était la place des exécutions. La déduction n'est pas logique. Le but du grand-prêtre qui défendit qu'on l'immolât dans l'intérieur du Temple, était d'empêcher que le lieu saint ne fût souillé par un cadavre. Pour quiconque sait l'histoire de Joas, il est évident qu'on avait hâte de se défaire de cette reine impie, et que peu importait qu'elle fût mise à mort sur le lieu ordinaire des exécutions ou ailleurs. Mais ici M. Fergusson est encore malheureux dans ses citations. Le

Digitized by Google

texte qu'il rapporte dit que la Porte des Chevaux était près de la Maison du roi (ou à la Maison du roi). Ce n'est donc pas au nord du Temple, dans ce lieu vide de maisons, qu'il faut placer la Porte des Chevaux, puisque le texte y place la Maison du roi. Il y a là une évidente contradiction.

5° Goatha était près de la Porte des Chevaux. Goatha, c'est le Golgotha; donc le Golgotha était au nord où était la Porte des Chevaux.

Le Goatha de Jérémie peut bien être le Golgotha. Mais il est matériellement faux que Jérémie ait dit que la Porte des Chevaux fût placée au nord, comme il est faux qu'il ait placé Goatha près de cette porte. Le texte du prophète est assez intéressant pour être cité. « Un jour viendra, dit le Seigneur, où l'on bâtira la cité sainte, depuis la tour Hananiel jusqu'à la porte de l'Angle, et le tracé des murailles passera sur la colline de Gareb, renfermera Goatha ou la vallée des cadavres et de la cendre, et tout le terrain où sont les morts jusqu'au torrent du Cédron et à l'angle de la Porte orientale des Chevaux (1). » D'après ce texte, comment M. Fergusson a-t-il pu écrire ces lignes : « Il paraît tout à fait évident que la Porte des Chevaux était au nord (2)? » Jérémie la place formellement au levant; la preuve se trouve donc sans valeur.

Que le lecteur juge maintenant les raisons « locales » sur lesquelles M. Fergusson établit que le Golgotha était au nord du Temple, et comment il a rempli les conditions qu'il s'est imposées lui-même, lorsqu'il a dit qu'il fallait trouver un lieu qui fût parfaitement d'accord avec les incidents marqués dans le Nouveau Testament. Il ne pouvait rien dire sur ce sujet qui ébranlât bien fortement ce qu'il appelle lui-même la croyance générale à la tradition chrétienne, puisqu'il avoue que « les indications tirées du Nouveau Testament sont si faibles, si petites, que rien de positif ne peut s'en conclure directement en faveur d'aucun système (3). » C'est être de bonne composition.

Mon savant adversaire sera sans doute plus heureux dans sa seconde preuve qu'il appelle « historique, » c'est-à-dire « l'examen de l'évidence sur laquelle Constantin a pu affirmer sans erreur où fut le lieu du crucifiement, trois siècles après l'événement. »

---

(1) Jérém., XXXI, 38, 39.

(2) *Topography of Jerusalem*, p. 81. — (3) *Idem*, p. 78.

Digitized by Google

Embarrassé dès le début de sa preuve, il déclare « qu'il n'est pas aisé de disposer la partie historique de l'argument qui consiste à juger s'il a existé depuis le temps du crucifiement jusqu'à celui de Constantin, un corps de traditions capable d'établir exactement le lieu où le Christ fut crucifié et le sépulcre où il fut déposé (1). » En effet, de crainte de mal réussir, il commence par décliner la discussion des autorités qui établissent la valeur de ces traditions, et qu'il dit avoir été rapportées récemment et avec plus de soin par Châteaubriand dans le second mémoire joint à son *Itinéraire*. Cela est fort commode assurément. Mais dans une question aussi sérieuse, sur un sujet aussi grave, nous, lecteurs français, nous demanderions précisément cette discussion. Elle ne serait pas de trop dans le beau volume de M. Fergusson. Ne serait-ce pas un aveu de l'impossibilité où il se trouve d'en ébranler la puissance?

L'écrivain s'arrête à cette pensée : « quoique les preuves (données par Châteaubriand) paraissent enchaînées, je ne pense pas que personne soit tenu de les accepter si elles conduisent à une conséquence manifestement absurde. » Il arrive alors à la partie essentielle de l'argument que Châteaubriand a négligé, dit-il, « c'est l'époque dans laquelle on place les circonstances de la découverte du Calvaire et du Saint-Sépulcre. »

Or, dit-il, au lieu de preuves historiques capables de gagner toute confiance pour établir l'identité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, on a recours à un moine qui invente une légende et vient déclarer qu'un ange lui a apparu et lui a révélé le fait. M. Fergusson s'indigne alors; il n'a pas voulu discuter les preuves de la tradition chrétienne, mais il s'arme de toute son éloquence contre « des miracles inventés par quelque vieille momie, *by any and every old bone* (2). » A l'entendre, les hommes qui eurent ces pensées « auraient dû être bafoués comme des idiots ou lapidés comme des imposteurs. » Eusèbe pour lui est « le dernier des historiens, s'il n'est pas mieux de le placer au rang des premiers fabulistes. »

Je fais grâce au lecteur de ces déclamations contre la superstition du moyen âge et les fourberies de l'Église romaine, qui peuvent être de bon goût en Angleterre, mais qui ne le sont plus chez nous, pour

---

(1) *Topography of Jerusalem*, p. 81. — (2) *Idem*, p. 82.

Digitized by Google

entrer moi-même dans ce point historique de la question que M. Fergusson n'a fait qu'embrouiller.

Tous les écrivains qui ont parlé de l'invention de la vraie croix sous le Calvaire, par conséquent de la connaissance positive que dut avoir sainte Hélène du Saint-Sépulcre pour y bâtir une église, n'ont pas établi le fait sur des apparitions et des révélations miraculeuses.

Saint Paulin, évêque de Nole, sans nier l'instinct qui faisait connaître à Hélène le lieu où étaient les croix, dit que « non-seulement elle apprit des chrétiens les plus graves et les plus savants, mais encore des Juifs les plus instruits qu'elle avait fait venir à Jérusalem, le lieu du crucifiement, et que tous furent unanimes pour la confirmer sur l'identité du lieu. » Voici, du reste, le texte original cité par Quaresmius (1) : « Itaque non solum de christianis doctrinâ et sanctitate viros plenos sed et de Judæis peritissimos, et propriæ qua et miseri gloriantur impietatis indices exquisivit et accitos in Ierosolymam congregavit. Tum omnium unâ de loco testificatione confirmata, jussit illico, urgente sine dubio conceptæ revelationis instinctu, in ipsum locum operam fossionis accingi (2). »

Voilà nettement le lieu du Calvaire trouvé sur l'indication des habitants, sans qu'on ait eu recours à aucune voie surnaturelle. Le soin d'Hélène de s'entourer de chrétiens graves, même de Juifs, prouve bien qu'elle ne s'en rapportait pas aux visions que lui prête Eusèbe : « *Divinis admonita visionibus reperit* (3). »

Saint Ambroise, dans l'oraison funèbre de Théodose, raconte qu'après avoir trouvé les trois croix, Hélène hésita, *incerta hæret ut mulier :* mais l'Esprit saint lui inspire un moyen infaillible ; elle regarde quelle est la croix qui a conservé l'inscription : *Iesus Nazarenus rex Iudæorum*, et elle la découvre. « Hinc collecta est series veritatis, titulo crux patuit salutaris. » Le grand homme n'attribue la découverte de la vraie croix qu'à la présence de l'inscription qui l'accompagne.

Voilà les autorités graves, sérieuses que devait citer M. Fergusson. Nous ne donnons pas plus que lui de valeur aux légendes. Mais à

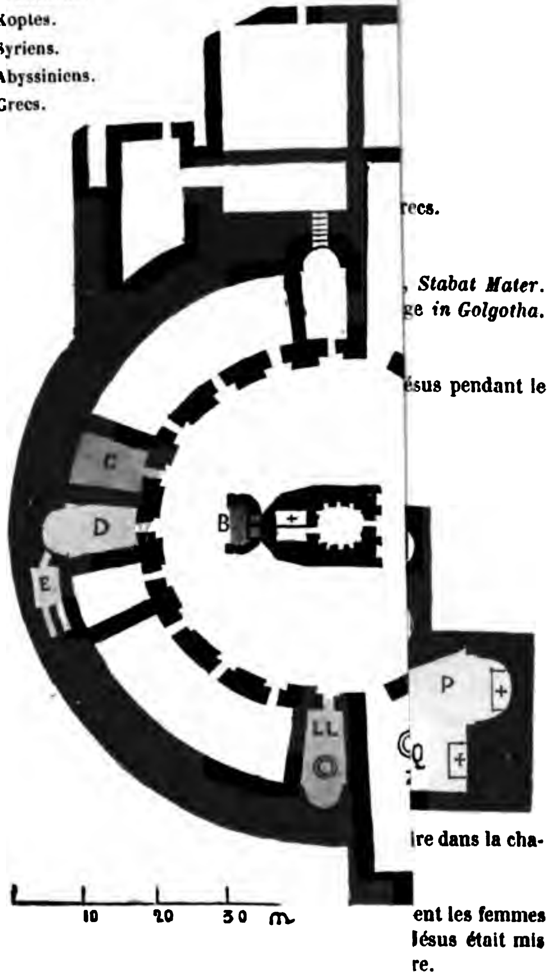
---

(1) *Elucid. Terr. Sanct.*, II, p. 411.
(2) *Bibl. vet.*, IV, ep. 11.
(3) Euseb., *Chron.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PLAN



recs.

, *Stabat Mater*.
ge *in Golgotha*.

ésus pendant le

ire dans la cha-

ent les femmes
Jésus était mis
re.

N° 2. — ÉTAT DE POSS

Digitized by Google

côté des légendes que j'abandonne au légitime courroux de son anglicanisme, il y a une histoire authentique qu'il faut chercher à ses véritables sources, tout en se servant d'une sage critique pour écarter ce que la crédulité ou l'enthousiasme portent naturellement l'esprit de l'homme à y jeter de merveilleux. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, dans son épître à l'empereur Constance, atteste la découverte des lieux saints comme un fait reconnu unanimement de tout le monde, et il était évêque de Jérusalem lors du voyage d'Hélène et de la construction des magnifiques édifices que sa piété lui fit ériger sur tous les lieux marqués par les pas de l'Homme-Dieu.

II.

M. Fergusson ne manque pas de faire la vieille objection que le Calvaire actuel se trouve au centre de Jérusalem, qu'il n'est donc pas le vrai Golgotha placé hors des remparts de la ville. La réponse est connue. L'enceinte de la Jérusalem primitive était très-étroite, comme celle de toutes les villes fortes de l'antiquité. Cette enceinte formait ce qu'on appelle proprement la ville, quelquefois distincte de la cité de David, quelquefois confondue avec elle. Quand on jette les yeux sur une carte de Jérusalem, quelque imparfaite qu'elle soit, on voit au premier coup d'œil que le mont Sion étant occupé par la citadelle, le mont Moriah par le Temple, l'intervalle qui les sépare, du côté du nord, avait été fermé pour former la ville par un mur qui partant du milieu du rempart septentrional de la citadelle s'avançait vers le nord, et tournant à l'est allait joindre l'angle nord-ouest du Temple. Il y a longtemps que les géographes, et notamment d'Anville, ont démontré cela. Et c'est sur ce vieux rempart d'époque salomonienne qu'il faut placer les tours que Fergusson transporte à dessein au tracé du mur bâti par Agrippa après la mort de Jésus-Christ, pour enfermer les murs qui occupaient le plateau septentrional. Les études de différents voyageurs, celles de M. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, les miennes plus récemment, démontrent ce fait jusqu'à l'évidence par l'inspection même des restes nombreux de cette enceinte primitive. Or le Golgotha était parfaitement hors de cette muraille, assez près, indique l'Évangéliste, pour que les habitants de la ville pussent voir des rem-

Digitized by Google

parts l'inscription en gros caractères placée sur la croix du roi des Juifs (1).

Il est inutile de traiter plus longuement ce point.

III.

Voici maintenant la curieuse théorie de M. Fergusson : Le Calvaire est auprès de la mosquée d'Omar, et cette mosquée est l'église chrétienne bâtie par Constantin.

En détruisant la croyance générale sur l'authenticité du Calvaire actuel, M. Fergusson établissait par là même qu'il fallait le chercher ailleurs, et à l'aide de quelques textes, il en fixait la position au nord du Temple. Nous avons vu combien ses preuves étaient faibles. Ce qui est intéressant à noter, c'est qu'il a été obligé de faire un plan topographique de Jérusalem qui pût se plier à sa théorie. Aussi ne tient-il aucun compte de ces notables parties de l'enceinte salomonienne du Temple, qui existent encore avec leurs assises gigantesques au nord-est, auprès de l'antique piscine Bethesda, et avec un incroyable sang-froid il dessine au milieu du mont Moriah un petit monticule sur lequel il a le courage d'écrire en grosses lettres : SION. C'est là qu'il place le Saint-Sépulcre. Contre la porte dorée, le long du rempart, il met trois croix et il fait le Golgotha de ce terrain qui se trouve au dedans de l'enceinte sacrée. Pour que le monticule de Sion, où il veut que soit le Sépulcre, soit au nord du Temple, il place le Temple antique, à qui il donne à peine le quart de surface du véritable emplacement encore parfaitement reconnaissable, à l'extrémité sud-ouest de l'enceinte occupée aujourd'hui par l'Akṡa. La forteresse Antonia, dont il reste encore deux bien remarquables fragments, une tour en grosses assises, sous le minaret nord-ouest de la mosquée, et l'arc de l'Ecce Homo, qui faisait partie d'une galerie destinée à faire communiquer de la forteresse à la colline de Bezetha, cette forteresse est mise par M. Fergusson à l'ouest de l'enceinte. Et comme les contradictions ne le gênent pas, il n'oublie pas d'indiquer sous le nom de porte de Sion, la porte qui conserve

(1) Jean, XIX, 20.

Digitized by Google

encore ce nom et qui conduit de la Sion habitée par les Arméniens et par les Juifs à la partie déserte et rejetée hors des remparts. Telle est cette bizarre topographie que l'écrivain anglais n'a pas hésité de faire graver avec ce titre : *Plan de Jérusalem*, par Fergusson.

Et d'abord je ne comprends pas pourquoi M. Fergusson veut absolument que la montagne de Sion soit sous la mosquée d'Omar. C'est une hypothèse dont il ne retire aucun avantage pour établir son système. Ce n'est qu'une impossibilité de plus.

Abordons maintenant les preuves qu'il donne. Il les tire de deux sources : 1° la présence d'un caveau sépulcral sous la roche de la mosquée; 2° le style grec de ce même édifice. Il y a là en effet de singulières coïncidences. Pourquoi ce tombeau, si ce n'est pas le tombeau de Jésus-Christ? Pourquoi cette énorme pierre décorée avec tant de soin au milieu de l'immense rotonde, si ce n'est pas la pierre qui recouvre le sépulcre? Pourquoi cette architecture grecque, si ce n'est pas l'église grecque bâtie par Constantin? Les mahométans, qui ont de la vénération pour Jésus-Christ, comme prophète, ont-ils pu laisser entre les mains des infidèles le tombeau de ce prophète, une fois qu'ils ont été maîtres de la ville sainte? Ils leur ont enlevé les tombeaux d'Abraham et des patriarches à Hébron, celui qu'ils attribuent à David sur le mont Sion; celui qu'ils attribuent aussi à Moïse, à Nabi-Mouça, dans lesquels ils ne laissent pénétrer aucun chrétien; pourquoi auraient-ils été moins ardents à s'emparer de celui de Jésus de Nazareth?

Je rends hommage ici à M. Fergusson de ce qu'il y a d'ingénieux dans son système. Quand on ne le regarde qu'à la surface, il peut séduire un moment; et je n'ai pas caché l'impression qu'il avait faite sur moi avant que j'en eusse fait, comme je me le proposai de suite, une longue et sérieuse étude.

Le caveau sépulcral, tel que le donne une magnifique coupe de la mosquée d'Omar dessinée par Arundale, n'a nullement la forme des monuments funèbres que nous trouvons sans nombre autour de Jérusalem. Il n'a pas les deux chambres, l'une qui servait de vestibule où l'on n'enterrait jamais, et l'autre où se trouvaient les cellules sépulcrales. Et nous savons par un passage formel de saint Cyrille que tel était le tombeau de Jésus-Christ. Dans la mosquée, le plafond est la roche brute elle-même avec des aspérités notablement saillantes. Or dans les milliers de tombeaux que l'on peut voir en

Syrie et en Palestine depuis Balbek et Damas jusqu'à Jérusalem, nous ne connaissons pas un seul exemple de plafond qui n'ait pas été dressé au ciseau. Puis le sarcophage que renferme ce caveau est orné d'une ogive trilobée qui m'indique fortement la fin du xiie siècle, ou au moins le xiiie.

Quand on n'a pas vu Jérusalem, qu'on ne la connaît que par les livres et les gravures, il y a quelque chose qui séduit dans cette bizarre coïncidence d'une magnifique mosquée musulmane ayant à son centre une roche élevée, un caveau sépulcral et un sarcophage, en même temps qu'on sait que le Saint-Sépulcre des chrétiens ne présente à l'œil qu'une construction moderne où rien ne rappelle un tombeau. La première pensée qui vient à l'esprit est celle-ci : les musulmans n'ont-ils pas le véritable Sépulcre? Cette pensée avait créé le système de M. Fergusson. « Du moment, dit-il, que je vis le plan du Haram, j'arrivai à la conclusion que la mosquée d'Omar et l'Akṣa étaient des édifices chrétiens dont les mahométans se sont emparés, comme ils ont fait de Sainte-Sophie à Constantinople et d'autres églises (1). » M. Fergusson, en le supposant de bonne foi, n'a établi son système que sur cette coïncidence, et il faut dire qu'en d'aussi graves matières, dans une question qui intéresse à un si haut degré le monde chrétien, il y a plus que de la légèreté à violenter toutes les traditions, toute l'histoire, en faveur d'une théorie qui ne repose sur aucune preuve.

Nous venons de voir qu'il est impossible *à priori* que le caveau de la mosquée d'Omar soit l'antique chambre sépulcrale creusée par Joseph d'Arimathie. Cette impossibilité est tirée de l'étude des monuments funèbres des anciens, et particulièrement de ceux de Jérusalem. M. Fergusson croit donner une preuve sans réplique de l'identité de la mosquée d'Omar avec l'*Anastasis* de Constantin, en avançant que la mosquée d'Omar est de style grec, et nullement de style arabe. Mais ici il se trompe complétement; et voici ce qui est la source de son erreur. C'est que la plupart des édifices musulmans ont été construits par des architectes grecs qui ont beaucoup conservé des traditions antiques. Ainsi, à la mosquée d'Omar, l'ordre inférieur, c'est-à-dire les colonnes et l'entablement, sont une imitation de l'art

(1) *Topography of Jerusalem*, préf., p. 9.

Digitized by Google

grec, imitation si parfaite qu'on serait tenté de croire que les colonnes et les chapitaux ont été empruntés à d'anciens édifices, ce qui du reste est arrivé fréquemment dans les constructions religieuses de l'Orient, soit chrétiennes soit musulmanes. Mais au-dessus de cet ordre inférieur, commence un art de fantaisie, un art moderne dont il n'y a pas de vestiges dans les édifices du temps de Constantin. Une belle gravure qui sert de frontispice au livre de M. Fergusson, présente un intérieur de la mosquée d'Omar, dessiné par Catherwood. Elle paraît faite avec une exactitude scrupuleuse. Ce précieux travail est un document que M. Fergusson ne récusera pas; ainsi que moi il ne connaît la Ṣakrah que par ce beau dessin. Or l'inspection du monument, d'après ce travail, confirme ce que je viens d'avancer. La colonne avec base, fût et chapiteau, est complétement antique; peut-être, je le répète, dérobée à d'autres monuments d'époque antérieure. C'est l'opinion de plusieurs savants voyageurs qui ont pénétré dans la mosquée. L'entablement continu qui fait la fonction d'une poutre, et sur lequel s'élèvent les cintres, est encore une imitation de l'antique; mais il faut s'arrêter là. L'énorme tailloir qui est fait de la moitié inférieure d'un cube pyramidal n'est pas assurément de l'époque de Constantin. Je l'ai retrouvé occupant la même place dans les bazars de Damas, au vestibule de la grande mosquée.

L'entablement de la partie circulaire de la Ṣakrah est formé d'une série d'arceaux à dents de scie, supportés par des colonnettes en fuseau. Or, cette forme est évidemment arabe; tout le reste de l'édifice chargé d'arabesques indique nettement le même style. L'argument de M. Fergusson prouverait seulement, ou qu'il y a dans la Ṣakrah des fragments d'architecture antique, ou que les architectes qui l'ont bâtie ont encore conservé dans quelques parties les traditions de l'art grec. Il y a loin, on le voit, de ce fait isolé à celui que l'écrivain anglais avançait avec tant de hardiesse, que la Ṣakrah était de l'époque constantinienne.

La brillante hypothèse de M. Fergusson résiste peu à un examen sérieux. Et sans me perdre avec lui dans la discussion d'une longue série de textes qu'il cherche à expliquer en sa faveur, je m'en tiens à l'examen même des monuments. Or, de même qu'une étude minutieuse de l'église du Saint-Sépulcre m'a fait retrouver les fragments des constructions successives qu'on y a élevées depuis sainte Hélène, de même l'étude de la mosquée d'Omar, soit de l'intérieur, à l'aide

Digitized by Google

du dessin de Catherwood, soit de l'extérieur, que j'ai examiné de mes yeux avec le plus grand soin, m'a convaincu que la mosquée d'Omar était réellement une construction arabe de la fin du VIIe siècle. Et sur ce point l'examen archéologique est en accord parfait avec tous les historiens.

M. Fergusson, dans son plan, tire un parti très-avantageux de la porte dorée; il en fait le vestibule de la basilique constantinienne. Ici il est encore contredit par l'étude du monument lui-même, dont la base antique est parfaitement liée au vieux rempart d'assises énormes qui sert d'enceinte au temple de Salomon. Tous les voyageurs qui ont visité Jérusalem, et qui ont écrit sur ses monuments, attribuent la porte dorée au moins à Hérode. Je crois qu'ils se trompent, et qu'il faut la rapporter à une époque plus ancienne, et qu'elle fut rebâtie au retour de la captivité, après la destruction du premier temple. Quoi qu'il en soit, M. Fergusson serait seul de son avis pour en placer l'âge au temps de Constantin.

Mais, dira M. Fergusson, si la roche de la Sakrah n'est pas le tombeau de Jésus-Christ, qu'est-ce donc que cette roche si bien conservée par les mahométans? qu'est-ce que ce tombeau placé au-dessous?

Il nous suffirait d'avoir établi, d'après les données de l'archéologie et de l'histoire, que cette roche et ce tombeau ne peuvent être le tombeau de Jésus-Christ, pour ne pas être obligés d'en savoir davantage sur ce point. Cependant il y a de curieux documents qui jettent quelque jour, au moins sur la destination de la fameuse roche.

Saint Jérôme, dans ses commentaires sur Isaïe, nous apprend que la statue équestre d'Adrien avait été placée sur le Saint des Saints, c'est-à-dire le sanctuaire du temple de Salomon. Et le pélerin de Bordeaux nous dit que « près des statues élevées par Adrien, était une roche creusée, que chaque année les Juifs viennent couvrir de parfums; et il ajoute qu'après s'être lamentés auprès d'elle avec des gémissements, et avoir déchiré leurs vêtements, ils se retirent. *Est et non longè à statuis lapis pertusus ad quem veniunt Judæi singulis annis...* » Or, d'après le plan donné par M. Fergusson, la roche de la mosquée est percée d'un large trou circulaire qui a un mètre de diamètre. Cette roche creusée, mentionnée par le pélerin de l'époque constantinienne, est évidemment la roche de la mosquée sous laquelle M. Fergusson place le tombeau de Jésus-Christ. On comprend que les

Digitized by Google

Juifs, auxquels, dit saint Jérôme, on ne permettait l'entrée à Jérusalem qu'à prix d'argent, vinssent sur l'emplacement même du temple se livrer aux gémissements et à la douleur.

M. Fergusson, qu'aucune objection n'embarrasse jamais, parle bien du *lapis pertusus*, mais il traduit ce mot par le vieux mur de l'enceinte extérieure, où se trouvent des cavités assez grandes, dit-il, pour que les bonnes femmes juives viennent y mettre la tête et pleurer. Nous serons plus précis que lui, et nous lui dirons que le *lapis pertusus* ne peut pas être la muraille extérieure, parce que le pélerin de Bordeaux en désigne particulièrement la place auprès du Saint des Saints, qui était assurément dans l'enceinte. Il n'a pas remarqué que les Juifs ne se rendaient à la roche creusée qu'une fois chaque année, *singulis annis*, pendant que de temps immémorial ils vont toutes les semaines pleurer auprès de la muraille occidentale dont leurs pélerins font fréquemment mention, et qu'ils appellent « l'une des sept choses remarquables à Jérusalem (1). » Un auteur juif décrivant les deux coupoles qui sont dans la Maison Sainte (le temple), dit que la plus grande est la coupole du parvis du temple. Ce lieu, dit-il, est le Saint des Saints. Au milieu on montre la pierre qui a servi de fondement au temple (2).

Le *lapis pertusus* ne peut donc pas être la muraille occidentale, et s'il est évidemment la roche sur laquelle s'éleva plus tard la célèbre mosquée, que répondre au pélerin de Bordeaux, qui, après avoir mentionné la statue d'Adrien placée sur le Saint des Saints, et la roche percée où viennent se lamenter les Juifs, vient nous parler de l'église magnifique récemment élevée par Constantin sur le tombeau de Jésus-Christ? Évidemment cette église était ailleurs.

William (3) rapporte une ancienne tradition parmi les chrétiens à Jérusalem, qui regarde la pierre de la mosquée comme l'emplacement de l'autel d'airain du temple de Salomon. Je puis confirmer cette tradition en citant un monument semblable que j'ai vu au sommet du mont Garizim, auprès du temple des tribus

(1) *Les Chemins de Jérusalem*, par Ishak Kelo, en 1333. *Itinéraires de la Terre Sainte*, traduits de l'hébreu par E. Carmoly. Bruxelles, 1847.

(2) Jichus ha-Abot, p. 438. *Itinéraires* de Carmoly.

(3) *Holy city*, t. II, p. 340.

Digitized by Google

d'Israël séparées de Juda. Chaque année les Samaritains de Naplouse vont immoler des victimes auprès de ce temple. L'autel, selon la loi mosaïque, est la roche brute elle-même; c'est un emplacement circulaire sur le rocher. A l'extrémité inférieure est un large trou par lequel le sang des victimes coule dans une caverne profonde creusée au-dessous. La roche célèbre de la mosquée est donc le lieu où s'immolaient les victimes dans le temple. Le large trou servait à l'écoulement du sang, et la caverne dont M. Fergusson veut faire le Saint-Sépulcre, était la fosse où le sang était reçu.

Quant au tombeau de style gothique ou arabe qui se trouve dans cette caverne, il n'y a pas d'écrivain chrétien ou musulman qui en parle. Je conjecture que c'est celui de quelqu'un des grands maîtres de l'ordre des Templiers, qui possédaient la mosquée sous les rois chrétiens de Jérusalem. Je suis d'autant plus fondé à avancer cette opinion, que la porte intérieure par laquelle on y descend, et qui se voit dans le dessin de M. Fergusson, n'est nullement du style du reste du monument. Elle rappelle par les nervures de son cintre aigu, un style ogival de la première époque, tel qu'il a été employé à la façade de l'église du Saint-Sépulcre.

Je ne pense pas qu'il y ait, dans les preuves apportées par M. Fergusson à l'appui de son système, de raisonnements un peu sérieux que je n'aie exposé avec une pleine bonne foi, et auquel je n'aie victorieusement répondu. Voici ce que j'ajouterai.

L'identité du Saint-Sépulcre se tire pour moi du site du monument, des fragments nombreux qui subsistent encore des diverses époques depuis Constantin jusqu'aux temps les plus reculés, de la tradition écrite des chrétiens, des juifs et des musulmans, constamment unanimes sur ce point. La topographie, l'archéologie architectonique et l'histoire se réunissent pour donner à ce fait, non pas seulement une forte probabilité, mais la certitude la plus absolue que la raison humaine puisse atteindre sur les choses matérielles.

L'étude topographique de Jérusalem a été faite dans ces derniers temps avec le plus grand soin. Il y a très-peu de points, même d'une faible importance, sur lesquels tous les voyageurs et tous les écrivains modernes ne soient pas d'accord. Mais ils sont tous d'accord sur le fait qui nous occupe, que le Golgotha ne peut pas se placer où l'indique M. Fergusson, dans l'enceinte du temple, ou, d'après son système, contre la galerie septentrionale de ce même temple. Lors même

Digitized by Google

qu'il serait prouvé que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas auprès du Golgotha antique, ce n'est pas assurément où M. Fergusson le place qu'il faudrait aller le chercher, mais bien dans les alentours du Saint-Sépulcre actuel, tant cette partie de Jérusalem répond parfaitement à l'idée qu'on se fait sur les lieux, que là, en effet, dans cet angle écarté, hors des remparts de la ville, devait être le lieu des exécutions.

Si le Goatha de Jérémie est le Golgotha, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la description topographique que donne le prophète s'applique clairement à la partie nord-ouest de l'ancienne Jérusalem. La preuve la plus simple qu'on puisse apporter contre M. Fergusson de l'impossibilité de choisir un autre lieu pour y mettre la scène sanglante de la passion, c'est que lui-même, pour soutenir sa théorie, a été obligé de commettre une grossière erreur, en retrécissant l'enceinte du Temple, pour la reculer dans la plus petite partie du mont Moriah vers le midi, pendant qu'elle s'étend au nord jusqu'à la piscine Bethesda, de construction évidemment salomonienne, ainsi que l'angle nord du Temple qui domine la vallée de Cédron, et touche presque la porte Sitti-Mariam, par laquelle on va au mont des Oliviers.

Il serait fatigant de s'appesantir sur cette preuve, tant elle a d'évidence surtout pour ceux qui ont la connaissance des lieux.

Je pourrais m'étendre avec plus d'intérêt pour le lecteur sur les notables fragments d'architecture qu'une étude attentive montre à l'archéologue, dans l'église du Saint-Sépulcre. On sait qu'il arrive rarement que des monuments détruits le soient d'une manière si complète, qu'un œil exercé n'en rencontre pas quelques débris. C'est ce qui arrive à l'église du Saint-Sépulcre.

Nous avons vu que M. Fergusson place le transport du Saint-Sépulcre dans l'église actuelle, au temps de Charlemagne; or quoique cette église pour la plus grande partie appartienne à l'époque des Croisades, et que le style accuse les dernières années du XIIe siècle, cependant les croisés conservèrent de notables parties de l'église ancienne. C'est ainsi que j'ai pu remarquer dans le mur circulaire de la rotonde qui forme proprement l'église de la Résurrection, l'*Anastasis*, des rangs considérables de l'appareil primitif que j'ai comparés au travail architectonique de l'église constantinienne de Bethléem. Cette rotonde ou église circulaire elle-même, si elle n'est pas dans la

Digitized by Google

masse de ses murs, de l'époque de Constantin, doit être rapportée au temps d'Héraclius, c'est-à-dire à la première moitié du VIIe siècle, deux cents ans avant l'époque que M. Fergusson assigne à la fraude des chrétiens. Nous en avons pour preuve les mosaïques nombreuses qui couvraient cette partie évidemment la plus ancienne ainsi que le Calvaire. Or ces mosaïques, d'après les détails de Quaresmius, qui nous en a conservé les inscriptions, paraissent être du même style que celles de l'église de Bethléem dont il subsiste une notable partie, et dont nous avons la date précise, 667. Les voûtes du Calvaire sont encore de cette époque, et j'en ai une preuve matérielle dans une très-belle mosaïque, la seule que les Grecs aient respectée dans leur restauration du Calvaire, après l'incendie de 1808. Elle représente le Sauveur, de grandeur naturelle, les pieds nus, la tête nue et, caractère d'antiquité bien frappant, sans le nimbe qui se trouve à toutes les têtes des mosaïques des Bethléem, et d'où je pourrais tirer logiquement l'assertion d'une époque plus ancienne que le VIIe siècle. Cette mosaïque, la seule que le regard curieux de l'archéologue puisse retrouver dans l'église du Saint-Sépulcre, est maintenant un monument historique d'une grande valeur. Je ne sache pas qu'elle ait été mentionnée par aucun voyageur.

Outre ces mosaïques, d'après l'étude desquelles on peut établir certainement au moins le VIIe siècle, nous avons une notable série de constructions de la même époque. Tels sont les sept arceaux de la Vierge avec leurs colonnes, dont les bases, les chapiteaux accusent nettement le style de Justinien, tel qu'on peut l'étudier à Sainte-Sophie de Constantinople. Quand les Latins, à l'époque des Croisades, construisirent l'église ogivale qu'ils ont adossée à la grande coupole, ils respectèrent les sept arceaux de la Vierge, au risque de produire à l'œil un effet choquant par l'accouplement bizarre des vieilles colonnes grecques avec les piles du monument gothique. Toute cette partie de l'église avec la riche galerie qui est au-dessus, et qui appartient aux Latins, est évidemment de style grec. Il en est de même des colonnes et d'une notable partie de l'église inférieure de l'Invention de la Croix. Les notions les plus vulgaires de l'archéologie suffisent pour assigner une date précise à ces constructions.

Nous avons donc dans ces nombreux fragments de l'architecture antique de l'église du Saint-Sépulcre, des preuves matérielles d'une

Digitized by Google

antériorité évidente de ce monument à l'époque que M. Fergusson assigne à la fraude des chrétiens qu'il suppose avoir eu lieu au IXe siècle, à l'aide de l'ignorance et de la barbarie du moyen âge.

La tradition constante des chrétiens prouve l'identité du Saint-Sépulcre.

Au IVe siècle, par Eusèbe de Césarée, le pèlerin de Bordeaux, saint Jérôme, et saint Cyrille évêque de Jérusalem. L'église du Saint-Sépulcre venait d'être construite récemment. Saint Cyrille nous apprend cette curieuse particularité, que dans les travaux somptueux qui furent faits pour décorer le sépulcre, on détruisit la première chambre sépulcrale que les chrétiens ont rétablie plus tard, et qui s'appelle la chapelle de l'Ange. Le pèlerin de Bordeaux a vu le Saint-Sépulcre et en même temps la pierre sur laquelle s'élève maintenant la mosquée d'Omar, sur laquelle les Juifs allaient déposer des parfums. Donc, au IVe siècle, cette pierre n'était pas sur le tombeau de Jésus-Christ. Donc le Saint-Sépulcre n'était pas dans l'enceinte du Temple.

Au Ve siècle, Théodoret fait un pèlerinage aux lieux saints et retrouve encore les ruines du Temple. Donc Constantin n'avait pas bâti le Saint-Sépulcre sur ces ruines.

Au VIe siècle, Antonin de Plaisance retrouve les ruines du Temple, et le Saint-Sépulcre se trouvait orné de pierreries, de couronnes d'or, d'une infinité de joyaux de grand prix. Le Temple et le Saint-Sépulcre sont donc encore bien distincts.

Au VIIe siècle, saint Arculfe décrit les lieux saints avec une grande exactitude par la plume d'Adamnanus. Il donne le plan de l'église ronde du Saint-Sépulcre, plan grossier dans lequel les distances ne sont pas gardées exactement, mais qu'il serait matériellement impossible de faire coïncider avec la mosquée octogone d'Omar.

Au VIIIe siècle, saint Guillebaud.

Au IXe siècle, le moine Bernard.

Enfin, au XIe siècle, les Croisades et les innombrables récits des voyageurs et des pèlerins, récits qui, de siècle en siècle, se continuent jusqu'à nous.

Or, dans tous ces écrivains, apparaissent des caractères si frappants d'identité du Saint-Sépulcre qu'il semblerait qu'ils se copient les uns les autres. S'il y a quelques différences, elles tombent sur des détails particuliers observés avec moins de soin.

Digitized by Google

Voilà une masse de témoignages que M. Fergusson essaye en vain d'expliquer en faveur de son système, et qui, établissant à la fois et l'état de splendeur du Saint-Sépulcre avec son église d'admirable grandeur, et les ruines du Temple qui apparaissent encore au VII[e] siècle, sont une preuve irrécusable de la simultanéité du Saint-Sépulcre, bâti sur le Golgotha actuel, et des ruines du Temple, où Omar jeta les fondements de sa mosquée.

La tradition des musulmans n'a pas moins de poids en faveur du Saint-Sépulcre. Ils sont bons juges dans cette question, car reconnaissant Jésus de Nazareth comme un prophète, s'ils se fussent emparés de l'église de Constantin pour la changer en mosquée et y vénérer Jésus, ils ne manqueraient pas de le dire et de reprocher aux chrétiens leur odieuse supercherie. Or ont-ils jamais tenu ce langage? N'ont-ils pas écrit que c'était le kalife Abd el-Mélik qui avait achevé la construction magnifique, commencée par Omar sur la Sakrah?

Reste l'opinion des Juifs qui n'ont jamais quitté Jérusalem et la Palestine, attachés à ces ruines saintes qui leur rappellent tant de grandeur passée. Ils connaissent parfaitement le Temple, ils viennent pleurer auprès des débris qui en subsistent encore. Disent-ils que Constantin ait jamais élevé une église au centre de l'enceinte du Temple? Ne distinguent-ils pas le Sépulcre de Jésus du Temple bâti par les musulmans?

« Hélas! à cause de nos péchés, dit un des itinéraires des Juifs, là où était jadis le temple sacré est aujourd'hui un temple profane construit par le roi des Ismaélites (Arabes) (1). »

Benjamin de Tudèle est plus explicite encore :

« Il y a une église, appelée le Temple du Seigneur, placée dans le même endroit que l'ancien Sanctuaire. Ce temple est une très-belle et très-grande voûte, construite par Omar. Il est à présent très-fréquenté par les chrétiens qui n'y ont aucune image ou tableaux, mais qui n'y viennent que pour y faire leur prière (2). »

Et, auparavant (3), il avait dit : « Ce qu'il y a de plus à Jérusa-

(1) *Les Chemins de Jérusalem*, Carmoly, p. 236.

(2) Carmoly, *Itinéraire*, page 187. — (3) *Idem*, p. 37.

Digitized by Google

lem, est un très-grand temple nommé la Sépulture (le Sépulcre) du lieu de la Sépulture de Jésus de Nazareth. »

Il est temps de clore cette discussion avec le savant anglais. Elle a son importance religieuse et historique : à ce double point de vue elle mérite toute l'attention de la science. Je crois avoir jeté quelque jour sur la question. J'ai cherché à le faire avec une modération dont mon adversaire ne m'avait pas donné l'exemple ; c'est que la vérité se contente de ses propres forces sans emprunter celles de la personnalité et du mépris. Quelles que soient les ténèbres du moyen âge, s'il faut gémir sur les malheurs de l'humanité dominée par la barbarie, il y aurait quelque justice à reconnaître l'effort admirable de l'Église, pour arracher le monde qu'elle conduisait, et s'arracher elle-même à l'ignorance qui l'enveloppait de toutes parts. Évidemment M. Fergusson n'a eu recours à ces déclamations contre les moines et le moyen âge, que pour rendre plausible son système de la fraude pieuse des chrétiens de Jérusalem, se fabriquant un nouveau sépulcre pour remplacer celui que leur enlevaient les mahométans. Si M. Fergusson avait eu une théorie basée sur de bonnes preuves, il ne fût pas allé s'arrêter à des hypothèses si peu valables, même à ses propres yeux, qu'il ne s'étonne pas, dit-il, « qu'on prenne sa proposition comme quelque chose de si absurde et de si invraisemblable que, sur le simple énoncé d'une pareille hypothèse, on ne jette le livre à terre, et qu'on ne se regarde comme la dupe d'une mystification ou des rêves d'un visionnaire. » Nous sommes trop polis pour jeter le beau livre de M. Fergusson parce qu'il fait honneur à la typographie anglaise. Nous sommes d'accord avec lui pour reconnaître qu'il a écrit une très-ingénieuse mystification.

L'abbé J. H. MICHON.

(Extrait inédit de la *Jérusalem des Croisades*, par M. l'abbé J.-H. Michon).

Digitized by Google

LES WAHHÂBI

ET

LA RÉFORMATION MUSULMANE.

Depuis douze cent soixante-huit ans que le Koran a été révélé par Mahomet aux peuples d'Orient, soixante-douze sectes rivales se sont attribué, à l'exclusion de toutes les autres, l'interprétation du Livre sacré. Si quelques-unes sont mortes d'inanité, d'autres n'ont rien perdu de leur nombre ni de leur activité. L'ancienne division des partisans d'Omar et d'Ali trouble encore parfois le monde musulman, mais il manque aux Sunnites et aux Chiites, les représentants de ce grand schisme, la foi vive et ardente des premiers temps, et leurs débats sont aujourd'hui bien plus politiques que religieux. — « Il faut, pour qu'une secte fasse naître de grands troubles, dit Voltaire, qu'elle attaque les fondements de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu et des hommes. » Le protestantisme musulman, le wahhâbisme a tout ce qu'il faut pour remuer de fond en comble les États soumis à la loi de Mahomet, si les guerres religieuses étaient encore possibles aujourd'hui. Bien que cette action de propagande armée ne puisse plus rayonner maintenant que dans un cercle restreint, la nature des lieux où elle est maîtresse peut influer fatalement sur le sort des États musulmans. En s'emparant plusieurs fois, depuis la fin du siècle dernier, de la Mekke et de Médine, en

Digitized by Google

saccageant les deux villes saintes, en interrompant le pèlerinage d'Arafât, les Wahhâbi ont déclaré la guerre à l'islamisme : ils l'ont fait avec toute la barbarie et le fanatisme que comportent à la fois des vengeances à satisfaire et une croyance à établir.

Écrasés par Mohammed Alî après une guerre de trente ans, les Wahhâbi se relèvent, dit-on, sous la main débile de la Porte, et menacent d'envahir toutes les contrées limitrophes. En de telles circonstances, un coup d'œil rapide sur l'histoire, les mœurs et coutumes de ces sectaires, ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

Les tribus arabes connues sous le nom de Wahhâbi, occupent tout le pays du Nedjd, ou l'Arabie centrale, vaste région presque inconnue des Européens avant les guerres de Mohammed Alî. Tout porte à croire que la principale tribu des Wahhâbi descend directement des *Karmathes*, peuple intrépide et belliqueux, qui, né dans les mêmes déserts et animé du même esprit, se rendit, sous les kalifes abbassides, le fléau de l'islamisme et la terreur de l'Arabie. Aux descendants des Karmathes, se réunirent, il y a près d'un siècle, diverses tribus qui commencent à figurer dans l'histoire moderne avec l'instigateur du protestantisme musulman, le cheik Abd el-Wahhâb (1) dont ces tribus adoptèrent le nom et propagèrent la réforme.

Vers le commencement du XIIe siècle de l'hégire, en 1110 (1691 de l'ère chrétienne), naquit au village d'El-Oyeïneh ou de Horeymlé dans la province du Nedjd El-Ared le cheik Mohammed Abd el-Wahhâb, le réformateur de l'islamisme. Il reçut de son père les premières notions du Koran, et fut envoyé à Basrah pour y terminer ses études. Après les avoir achevées il s'acquitta du pèlerinage de la Mekke, de celui de Médine, et revint dans son pays natal. Il y menait une existence des plus austères, portant pour tout vêtement un mouchoir sur la tête, une casaque de laine serrée par une ceinture de cuir, et ne se nourrissant que de dattes, de sauterelles et de miel sauvage. Son genre de vie et surtout son éloquence lui ac-

(1) *El-Wahhâb*, c'est-à-dire le Libéral, est une des quatre-vingt-dix-neuf épithètes de Dieu. Abd el-Wahhâb signifie l'esclave du Libéral.

Digitized by Google

quirent bientôt une grande réputation de sagesse et de sainteté. « Il réunissait l'audace et la prudence au grand art de persuader ses semblables en prenant avec eux ce ton d'autorité qui subjugue et entraîne les esprits susceptibles d'enthousiasme; art essentiel à tout législateur qui veut réformer sa nation et entraîner les masses. » Frappé des nombreux abus qui s'étaient glissés dans la religion musulmane, il parlait sans cesse de la pureté primitive du dogme, de la nécessité de ramener les croyances à l'adoration de Dieu seul et à l'observance de sa loi, enfin d'extirper les superstitions dont l'intérêt et l'imposture ont chargé l'islamisme. Plusieurs Arabes de sa tribu, convaincus par sa parole, adoptèrent ses principes de réforme, et dès qu'il se vit à la tête d'ardents prosélytes, il commença à prêcher publiquement sa doctrine.

Moḥammed Ạbd el-Wahhâb prétendait descendre en ligne directe du prophète arabe dont il portait le nom. A ce prestige de la naissance, ses prosélytes ajoutèrent une tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et qui a eu probablement beaucoup d'influence sur l'imagination des Arabes. On raconte que le père d'Ạbd el-Wahhâb, ayant vu en songe sortir de son corps une flamme qui se répandait au loin dans la campagne et consumait les habitants qu'elle rencontrait sur son passage, s'éveilla tout effrayé de ce songe et en demanda l'explication à quelques cheiḳ. Ceux-ci lui annoncèrent que son fils serait le fondateur d'une nouvelle puissance et soumettrait à ses lois tous les Arabes du désert. Le réformateur sut se prévaloir de cette prédiction et l'accrédita dans l'esprit de ses compatriotes.

La doctrine que prêchait le cheiḳ Ạbd el-Wahhâb avait pour base le texte même du Ḳoran, qu'il commentait d'une manière différente de celle reçue parmi les *mahométans* (1). Il regardait son auteur comme un simple instrument dont Dieu s'était servi pour faire connaître ses volontés aux hommes, ne le considérait pas plus que Moïse ou Jésus-Christ, qui n'avaient été que des intermédiaires entre

(1) Les mots *mahométan* et *musulman* sont ici employés dans une acception différente : le premier s'applique à celui qui admet la mission divine du Prophète et lui rend un certain culte; le deuxième, à celui qui met toute sa confiance en Dieu seul, aux Wahhâbi.

Digitized by Google

Dieu et sa créature; en conséquence, il rejetait toutes les pratiques superstitieuses, tous les hommages idolâtres dont Mahomet avait été l'objet. Ramener les hommes à la pureté primitive de la religion enseignée dans le Koran; ne reconnaître que Dieu, n'attendre que de lui seul tout secours, toute grâce, toute bénédiction : telle était sa doctrine.

Abd el-Wahhâb formulait ainsi sa réforme :

1° Prier cinq fois le jour; jeûner pendant le mois de ramadân; faire le pèlerinage de la Mekke; donner en aumônes la centième partie de ses biens; s'abstenir de liqueurs enivrantes et même de tabac.

2° Empêcher l'usure, prohiber les jeux de hasard et la magie, punir les faux témoins, châtier les hommes entachés du crime de Sodôme, ne point tolérer les prostituées; enfin, défendre aux croyants de se vêtir d'étoffes de soie.

3° Défendre d'élever des mausolées, abattre ceux qui existent, cette pompe favorisant l'idolâtrie et invitant trop souvent le malheureux à demander l'intercession d'un être en tout semblable à lui.

La plupart de ces préceptes sont des dogmes du Koran, dont les mahométans se sont écartés; les autres sont de rigoureuses applications du texte (1). Aussi cette hardie tentative de ramener tout un peuple dans la voie de Dieu, n'éprouva d'autre résistance que l'apathie et l'indifférence des hommes, que le réformateur se proposa de punir comme des impies, lorsque le nombre et la force de ses prosélytes le rendrait assez puissant pour oser le faire. L'ambition d'un homme lui donna l'appui qu'il cherchait.

Mohammed Ibn Souộûd, émîr de Derïeh et d'el-Ḥaçâ, se laissa persuader et devint bientôt le plus zélé partisan de la réforme à laquelle il apporta l'appui de son nom, de ses armes et de ses richesses. Cette conversion eut de nombreux imitateurs : plusieurs tribus adoptèrent les principes d'El-Wahhâb; d'autres, poussées par des motifs politiques ou des préjugés religieux, résolurent de résister : mais de nombreux prosélytes que les chefs empêchaient de suivre l'impulsion générale, venaient isolément, de toutes parts,

(1) Les ulémas les plus instruits du Kaire ont reconnu l'orthodoxie de la doctrine d'Abd el-Wahhâb sans oser cependant adopter la réforme.

Digitized by Google

offrir leurs services au cheik inspiré, qui, se voyant bientôt en mesure d'employer la force pour propager sa doctrine, déclara qu'il était prêt à faire la guerre à toutes les tribus que la vérité ne pouvait convaincre, et que la force seule pourrait tirer du sentier de l'erreur.

Ibn Souọûd, qui avait embrassé les croyances du réformateur, était chef d'une nombreuse tribu. C'était un homme audacieux, entreprenant et habile, qui avait déjà soumis et incorporé dans sa tribu deux peuplades affaiblies par la guerre, qui avait attiré sous ses tentes tous les Arabes vagabonds du désert. Son ambition, limitée jusqu'alors, vit dans la réforme un auxiliaire puissant et un prétexte spécieux à de nouveaux agrandissements. Le réformateur et le guerrier confondirent leurs intérêts, leurs projets respectifs, et parvinrent en se prêtant mutuellement les mains à étendre leur influence, à consolider leur puissance et à propager la doctrine. Les deux chefs se partagèrent le pouvoir : l'un fut déclaré pontife suprême ou Moufti, l'autre Émir, distinctions qui se sont conservées par la suite entre leurs descendants.

Ce fut en 1159 de l'hégire (1754 de J.-C.) qu'Ibn Souọûd entreprit de réunir à ses États toutes les provinces d'alentour. Les hostilités furent poussées avec vigueur; partout ses armes triomphaient et étendaient la doctrine. En peu de temps, il soumit presque toutes les peuplades du Nedjd, et la plupart des excursions qu'il tenta contre les provinces voisines eurent d'heureux résultats. Il mourut en 1765, laissant le pouvoir à son fils Abd el-Azîz que le peuple de Derîeh reconnut unanimement pour chef.

Ce prince, qui ne manquait ni de courage ni d'adresse, s'était déjà signalé dans plusieurs expéditions militaires dont son père lui avait confié le commandement. Il se remit aussitôt en campagne et accrut encore la domination et la puissance des Wahhâbi. Malgré un froid rigoureux qui dessécha toutes les plantations du Nedjd, en 1765, malgré une famine affreuse qui désola la contrée l'année suivante, malgré une terrible épidémie qui la ravagea quelques années plus tard, Abd el-Azîz n'en continua pas moins ses excursions. Aidé de Souọûd, son fils aîné, il étendit sa domination sur tous les pays environnants. Bientôt le vaste désert, compris entre la Mer Rouge et le golfe Persique, à l'exception de l'Yémen, ne se trouva plus peuplé que des sectateurs de la réforme.

Abd el-Azîz, en politique habile, sut profiter de ses conquêtes

Digitized by Google

pour augmenter ses ressourses en hommes et en argent. Les tribus qui lui opposaient quelque résistance étaient dépouillées, et toutes leurs richesses devenaient la proie du vainqueur. Si elles se soumettaient de bonne grâce, il exigeait seulement des nouveaux convertis, la dîme de tous leurs biens. Ce tribut ne se levait pas seulement sur les troupeaux, les denrées, les meubles et le numéraire, il se levait aussi sur les hommes; en sorte que, sur dix Arabes, il y en avait toujours un que le sort obligeait de servir gratuitement dans l'armée d'Abd el-Aziz. Par cette conduite, il amassa en peu de temps des trésors immenses, et se vit maître d'une formidable armée toujours prête à entrer en campagne. S'il faut ajouter foi aux rapports des Arabes, les forces d'Abd el-Azîz se montaient de cent à cent-vingt mille hommes, que commandait habituellement son fils Souoûd, *l'épée des épées de Dieu.*

Mohammed Ibn Abd el-Wahhâb sentant sa fin approcher, rassembla les principaux habitants de Derieh, pour faire assurer à ce jeune prince la succession d'Abd el-Azîz déjà vieux. Le cheik mourut quelques années après, en 1206 (1787 de J.-C.), à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; on lui rendit les derniers devoirs sans pompe et avec toute la simplicité qu'il avait ordonnée. Huceïn, le fils du réformateur lui succéda, avec le titre de Moufti ou chef de la loi; mais il n'exerça aucune influence : pouvoir spirituel et pouvoir temporel avaient été réunis sur une seule tête, celle de l'Émîr.

Cet événement ne ralentit pas le zèle des sectaires. Ils forcèrent différents chefs de tribus à demander la paix ou à se ranger sous leurs lois. Le chérif de la Mekke, qui avait lutté à différentes reprises contre la puissance toujours croissante de ses redoutables voisins, se vit contraint de traiter avec Abd el-Azîz, et de permettre aux Wahhâbi de faire le pèlerinage. Souoûd, accompagné de quatre mille pèlerins armés, alla remplir ce devoir de piété et exécuter lui-même cette reconnaissance militaire, qu'il devait mettre à profit peu de temps après.

Les villes des environs de Basrah, inquiétées sans cesse par les incursions des Wahhâbi, se virent forcés, en 1796, d'implorer la protection du pacha de Bagdad, qui fit marcher contre les sectaires des forces assez considérables. Les troupes du pacha furent repoussées par Souoûd qui, fier de ce nouveau succès, osa se porter l'année suivante dans la province d'El-Irâk, située entre Basrah et Bag-

Digitized by Google

dad, qu'il quitta chargé de dépouilles et après avoir exercé d'affreux ravages.

La puissance des Wahhâbi commença enfin à donner de sérieuses inquiétudes à la Porte, dont l'orgueil insouciant avait vu jusqu'alors sans crainte les progrès rapides de leurs armes et de leurs doctrines. Soleïmân Pacha, de Bagdad, reçut l'ordre d'aller les soumettre. Après une marche pénible dans le désert, son armée, composée de Turks et d'Arabes, arriva sur le territoire des Wahhâbi où elle fut constamment harcelée, sans jamais rencontrer l'occasion d'une bataille. Enfin, épuisée de fatigues, accablée de privations, elle dut renoncer à poursuivre la campagne, et pour regagner en paix ses frontières, fut contrainte de traiter avec l'ennemi. — Quelques écrivains, fourvoyés par les bulletins de Constantinople, disent que les Wahhâbi abandonnèrent lâchement le terrain, et qu'Abd el-Azîz fut forcé de prendre la fuite pour se dérober aux représailles des vainqueurs. Mais rien ne prouve la vérité de cette assertion; tout, au contraire, milite en faveur des sectaires.

En effet, l'année suivante, ils traversèrent le pachalik de Bagdad avec 20,000 hommes, commandés par Souoûd, et allèrent s'emparer de Kerbelah, ville située près de l'Euphrate et qui fait un commerce étendu avec la Perse et les pays environnants. Le 20 avril 1801, jour du Kourbân beïram, les Wahhâbi y pénétrèrent et n'épargnèrent que les femmes et les enfants. Après avoir pillé, puis démoli la coupole du tombeau de l'imâm Huceïn, fils d'Alî et de Fâtimah, but d'un pèlerinage révéré par les Persans, Souoûd se retira à Derîeh, emmenant avec lui cent chameaux chargés d'un riche butin.

Pour mettre le sceau à sa grandeur, pour porter le dernier coup aux croyances erronées des mahométans, il ne restait plus à Abd el-Azîz qu'à s'emparer de la Mekke, *la cité sainte, la maison de Dieu*, puis de Médine où est enterré le prophète. En 1802, il écrivit au chérif qu'il porterait la guerre dans ses foyers, s'il ne consentait à se soumettre et à payer tribut comme les autres chefs de l'Arabie. Sur le refus de Râleb, les Wahhâbi marchèrent sur la ville sainte, qui ne fut sauvée du pillage que par une épidémie survenue dans l'armée de Souoûd, qui lui-même se retira malade.

Peu de temps après, l'ancien chérif de la Mekke, dépossédé par son frère Râleb, s'étant réfugié chez les Wahhâbi, Abd el-Azîz lui accorda aide et protection et lui promit de le réintégrer dans le chérifat,

Digitized by Google

sous la condition de reconnaître sa suzeraineté. Bientôt 40,000 hommes, réunis sous les ordres de Souọûd, se dirigèrent sur le territoire sacré. Tâïf, petite ville située à 14 lieues de la cité sainte, et qu'on appelle le Jardin de la Mekke, fut prise et pillée. Le chérif Ṛâleb accourut trop tard pour la secourir; il fut battu sous ses murs et contraint de rétrograder avec les débris de ses troupes.

Sur ces entrefaites, l'émîr El-Ḥâdj arrivait avec la caravane sacrée à peu de distance de Tâïf. Rançonné par un détachement wahhâbi qui voulait exiger les droits de passage accoutumés, il refusa de s'y soumettre, battit les sectaires et les força de se retirer et laissant une centaine d'hommes sur le champ de bataille. L'Émir écrivit à Souọûd pour accuser ses gens d'avoir provoqué la lutte et lui demander si cette sanglante rencontre ne serait pas suivie d'hostilités plus sérieuses, si les pèlerins qu'il conduisait pouvaient se rendre sans crainte au pèlerinage d'Ạrafât. Souọûd lui répondit que la résistance aux Wahhâbi qui voulaient le rançonner était juste, qu'Ạbd el-Ạzîz, son père, ne faisait la guerre qu'au chérif Ṛâleb; qu'en conséquence, il lui accordait de séjourner trois jours à la Mekke, s'engageant à veiller lui-même à la sûreté des pèlerins.

Quelques jours après les cérémonies du ḥadjdj, les Wahhâbi se présentèrent devant la Mekke et s'en rendirent maîtres sans éprouver la moindre résistance. Aussi les habitants ne subirent aucune de ces violences qui signalaient ordinairement les victoires des réformateurs: une vingtaine de cheiḳ seulement furent mis à mort pour avoir osé condamner publiquement la doctrine des vainqueurs. Le chérif et le ḳâdi avaient cherché un refuge dans la fuite.

Le premier soin de Souọûd fut de proclamer pour chérif son protégé; ensuite, se conformant aux préceptes de sa loi, il fit abattre tous les mausolées sacrés qui s'élevaient pompeusement au dedans et au dehors de la place, les tombes d'Âminah, de Ḳadîdjah, d'Abou Bekr, d'Ọmar, etc., puis il fit démolir les boutiques que l'appât d'un gain sordide et l'impiété des Sunnites avaient établi dans le ṭawâf ou enceinte de la Kaʿbah, enfin, il fit enlever le riche tissu d'or qui couvrait le tombeau d'Abraham et s'appropria tous les objets de luxe et les effets précieux que renfermait le saint lieu.

Souhoud ne resta à la Mekke que le temps nécessaire pour affermir sa puissance. Il y laissa une garnison et se dirigea sur Djeddah pour en faire le siége. Dépourvus d'artillerie, ignorant les principes de la

Digitized by Google

tactique militaire, ces fiers guerriers, qui n'avaient rencontré jusqu'alors que des villes ouvertes et sans défense, échouèrent devant Djeddah dont les murailles résistèrent à leurs attaques. La peste s'étant mise dans l'armée, déjà rebutée de ses vaines tentatives, Souọûd se vit contraint de lever le siége et de laisser cette clef de la Mekke au pouvoir de ses ennemis. Pour réparer cet échec, il voulut tenter une expédition contre Médine, mais ses troupes démoralisées, y furent battues. Voyant leur vainqueur repoussé de tous côtés, les habitants de la Mekke s'enhardirent, profitèrent de la panique, chassèrent la garnison ennemie et rétablirent le chérif Ḡâleb. Affaibli, abattu par ses revers successifs, Souọûd regagna ses foyers, traînant les débris de sa malheureuse expédition. De nouveaux malheurs l'attendaient sous le toit paternel.

Dans l'impuissance de punir ouvertement la profanation et le pillage du tombeau d'Ḥusseîn, les Persans avaient chargé un fanatique de leur vengeance. Cet homme, qui avait perdu tous ses enfants dans le massacre d'Imâm-Ḥuceîn, vint à Derîeh sous le costume des Wahhâbi dont il professait ostensiblement la réforme, et le 27 de Redjeb 1218 (13 novembre 1803), saisissant une occasion favorable, il assassina Ạbd el-Azîz au moment où, isolé de tous, il récitait ses prières dans la mosquée. Le meurtrier fut saisi et brûlé vif. Le chef des Wahhâbi mourut le soir même, emportant avec lui les regrets de tous ses sujets, qui reconnurent et saluèrent pour chef le valeureux Souọûd.

Ce prince jura de venger la mort de son père, mais les pertes et les échecs que les Wahhâbi venaient d'éprouver l'engagèrent à réparer ses désastres en consolidant sa puissance autour de lui, avant d'entreprendre de nouvelles expéditions.

Tout resta assez calme jusqu'en 1806. A cette époque, les sectaires reparurent brusquement sur le territoire de la Mekke : la ville sainte tomba de nouveau en leur pouvoir. Souọûd, à la tête de 40,000 hommes, se porta en hâte sur Médine et s'en empara. Il entra dans la mosquée El-Nébawy, fit ouvrir le tombeau du Prophète, enleva les richesses qu'il renfermait et les fit vendre à l'enchère. Le produit, qui se monta à 250,000 francs environ, fut distribué aux troupes : Souọûd ne se réserva que des armes et des pierreries. Il laissa une garnison dans Médine pour empêcher le pèlerinage et l'arrivée des caravanes d'Égypte et de Syrie; puis il rentra à la

Digitized by Google

Mekke, où le chérif qui avait succédé à Ḥâleb le reçut en vainqueur et le combla de présents.

Maîtres du pays à l'époque du pèlerinage, les Wahhâbi massacrent sans pitié une partie des Ḥâdjî, soumettent les autres à un impôt énorme, pillent la caravane, brisent le Maḥmel (1) qui renfermait les pieuses offrandes que le sultan envoie chaque année pour être déposées autour de la Ka'bah ou sur le tombeau du prophète. Le pèlerinage de la Mekke, que tant de siècles avaient consacré, fut interrompu. Obligés de traverser le désert sans vivres, sans eau, sans escorte, la plupart des mahométans périrent avant de revoir le sol natal.

Après s'être rendus maîtres du territoire sacré et en avoir expulsé tous les Osmanlis sans distinction d'âge ni de sexe, les Wahhâbi, enivrés de leur succès, se dirigèrent vers Zeber, Baṣrah et Imâm Alî. Cette dernière ville ne dut son salut qu'à l'imprudence des Wahhâbi, qui, poursuivis par le pacha de Bagdad secondé par diverses tribus arabes, furent contraints de se retirer et de rentrer précipitamment sur leur territoire. Peu de temps après, avec la ténacité qui caractérise ces sectaires, ils se répandirent de nouveau sur les rives de l'Euphrate et promenèrent leurs dévastations depuis Ana et Hît, situés à quelques lieues de Bagdad, jusqu'à Deîr, c'est-à-dire à cinq journées de Ḥaleb. Malgré l'épouvante que causaient les Wahhâbi, une nouvelle caravane réunie à Damas se flatta, en cédant à toutes leurs prétentions, d'accomplir le saint pèlerinage : elle fut pillée et contribua à propager encore la terreur de leur nom.

L'audace croissant avec la puissance, Souoûd adressa, au commencement de 1808, une lettre aux cheik et aux ulémas de Damas, de Ḥaleb et d'autres villes de Syrie, exigeant qu'on reconnût sa doctrine, qu'on lui payât tribut, et menaçant de tout détruire si l'on opposait quelque résistance. Ses menaces ne firent pas l'effet qu'il en attendait : on s'apprêta de tous côtés à se défendre, et Souoûd voyant qu'il ne pouvait compter sur un triomphe facile, se retira en Arabie. La famine, résultat d'une longue sécheresse ; des maladies épidémiques attribuées à la même cause ; puis des divisions intes-

(1) Le mahmel est une espèce de litière d'un riche travail, couverte d'un drap vert ou écarlate magnifiquement brodé et porté sur un chameau superbement caparaçonné, qui marche toujours à la tête du convoi en mémoire de celui qui portait le siége du Prophète dans ses courses apostoliques et militaires.

Digitized by Google

tines et une véritable révolte causée par les taxes qu'il exigeait l'occupèrent sérieusement dans le Nedjd toute l'année. Affaibli par ses revers, Souoûd ne fit plus aucune tentative importante; mais ses Arabes continuèrent la guerre de partisans en se livrant au pillage des caravanes.

Cependant l'interruption de la plus sainte des cérémonies de l'Islamisme, le vol sacrilége de la mosquée El-Nébawy, la violation du tombeau du Prophète avaient indigné tous les mahométans et ne cessaient de provoquer leurs regrets. De tous les points de l'empire arrivaient au Grand-Seigneur, ce successeur des kalifs, des plaintes et des griefs. La Sublime Porte pressait depuis longtemps le pacha d'Égypte de marcher contre les rebelles et de leur faire une guerre d'extermination. Enfin, en 1811, après le massacre des Mamelouks, Mohammed Alî, paisible possesseur de l'Égypte, et jaloux de témoigner son zèle au sultan, s'occupa des préparatifs d'une expédition contre les Wahhâbi, dont la puissance donnait toujours de vives inquiétudes. Dix-huit bâtiments, portant 6,000 hommes d'infanterie, 12 pièces de canon et 2,000 hommes de cavalerie débarquèrent à Yambo. Le fils de Mohammed Alî, Toussoûn Pacha, qui commandait cette expédition, commença par s'attacher les Arabes des tribus d'alentour qui font toutes métier de la guerre. A force d'argent, moyen qui ne manque jamais avec ces tribus, il parvint à s'assurer des guides et des moyens de transport. — Après quelques succès d'avant-postes, Toussoûn fut complétement battu dans les défilés de Safra et contraint de se refugier à Yambo, abandonnant ses tentes, ses bagages, ses munitions et plus de 600 morts sur le champ de bataille. Les Wahhâbi croyant que la fuite des Turks était une ruse, n'osèrent point les poursuivre et rentrèrent dans leurs foyers chargés de butin : s'ils avaient su profiter de cette déroute, il ne serait pas échappé un seul homme pour porter en Égypte la nouvelle de ce désastre.

Une seconde expédition vint recompléter les forces de Toussoûn Pacha. Il marcha aussitôt sur Médine où il entra sans beaucoup de difficultés. De là à Tâïf, il eut différents engagements dans lesquels les Wahhâbi et leurs alliés furent constamment battus. Mohammed Alî, pensant qu'il ne pouvait détruire ces fanatiques que par un vigoureux et subit effort, partit lui-même de Suez avec un grand nombre de troupes, débarqua à Djeddah et se dirigea aussitôt sur la Mekke où

Digitized by Google

il entra sans peine. Dès son arrivée, il s'occupa des affaires du gouvernement, réintégra le chérif dépossédé Ṛâleb, puis il envoya une portion de ses troupes conquérir les provinces au sud du territoire sacré.

Les armes égyptiennes eurent des succès éclatants dans les plaines, des revers désastreux dans les montagnes : aux environs de Koumfoudah, un corps d'armée fut complétement battu par une tribu sous les ordres de Ṛâliah, femme courageuse et intrépide qui avait sur les Arabes une grande influence. Dans tout le Tihâmah la lutte fut longue et opiniâtre, mais les troupes du pacha, mieux disciplinées et pourvues d'artillerie, finirent par triompher.

Pendant que Moḥammed Ạlî soumettait les provinces du sud, le chef des Wahhâbi, Ạbd Allah Ibn-Souọûd, qui avait succédé à son père, ayant réuni toutes ses forces, marcha sur Ṭâïf, assiégea Toussoun Pacha qui, manquant de vivres, était réduit à la dernière extrémité. Informé de la détresse de son fils, le Grand Pacha partit aussitôt avec le peu de troupes qui restaient disponibles, parvint à faire lever le siége et entra à Ṭâïf. Bientôt après, jugeant sa présence nécessaire en Égypte, il quitta l'Arabie, laissant toutes ses troupes sous le commandement de son fils, qui devait achever la conquête du pays.

Ce succès engagea Toussoun à poursuivre les Wahhâbi et à pénétrer dans l'intérieur. Environné d'ennemis nombreux qui le harcelaient sans cesse en évitant toujours un combat décisif, il allait prendre conseil de la faim et rétrograder, quand il lui vint à l'esprit d'intimider Ạbd Allah par des propositions exorbitantes. Étonné de cette guerre opiniâtre, ignorant la détresse des Osmanlis, qu'il pouvait sans coup férir voir disparaître par la faim, la soif, les maladies, le chef des Wahhâbi accepta la paix que lui fit offrir le pacha, qui profita de l'empressement de l'ennemi pour lui dicter des conditions assez onéreuses. Toussoun rentra aussitôt à la Mekke ; puis fatigué de cette guerre, il abandonna le commandement de l'armée à un de ses lieutenants et retourna au Kaire.

A peine délivré de l'armée turke, Ạbd Allah, honteux de sa mystification, fit fortifier les puits et les places les plus importantes ; et se croyant en mesure de rompre ouvertement ses engagements, il recommença bientôt les hostilités. Sur ces entrefaites, Moḥammed Ạlî ne voulant point ratifier le traité conclu avec les Wahhâbi, fit partir une nouvelle armée pour l'Arabie sous les ordres de son fils Ibrâhîm Pacha. Dès son arrivée, le nouveau chef fit savoir à Ạbd Allah que

Digitized by Google

la paix n'était possible qu'à la condition de démolir toutes les fortifications qu'il venait d'élever et de se rendre en personne au Kaire portant les objets précieux enlevés au tombeau du prophète à Médine et dans le temple de la Mekke. Abd Allah ne voulut point souscrire à de si dures exigences, et se prépara de nouveau sinon à vaincre, au moins à ne plus céder du terrain que les grains de sable qu'emporte le vent.

L'issue de cette guerre longue et désastreuse fut la conquête du Nedjd et la destruction de Derieh, capitale des Wahhâbi. Cette ville, dans laquelle Abd Allah s'était renfermé après l'avoir fortifiée et munie de quatre-vingts pièces de canon, fut prise d'assaut. Vingt mille sectaires furent taillés en pièces. Leur chef fut fait prisonnier et conduit au Kaire, avec son frère et quelques autres personnages. La nouvelle de sa défaite l'y avait précédé et avait été célébrée par des fêtes religieuses et des réjouissances publiques qui durèrent toute une semaine. A son arrivée, Ibn-Souọûd remit au pacha les bijoux pillés dans le tombeau du prophète et dans la Ka'bah, recommanda avec noblesse et fermeté, sa famille à la clémence du vainqueur, puis attendit patiemment les décrets de Dieu. Sur un ordre du sultan il partit pour Constantinople, où il fut sacrifié au fanatisme du peuple. Après avoir été amené devant le Grand Seigneur qui l'accabla d'injures; après avoir été promené pendant trois jours, chargé de chaînes, dans les principales rues de la ville; après avoir enduré les plus cruelles tortures, Abd Allah Ibn-Souọûd subit le dernier supplice sur la place de Sainte-Sophie, le 17 décembre 1818, avec un courage qui ne l'abandonna pas un seul instant.

Un Imâm de sa secte qui l'accompagnait et devait partager son sort voulut mourir le dernier, et pendant le supplice d'Abd Allah et de son secrétaire, les chants et les prières de l'imâm ne cessèrent pas. Les trois têtes séparées des troncs furent exposées dans une niche à la porte du sérail, au-dessous d'un verset du Koran qui foudroie les impies et le même que l'imâm avait invoqué contre ses meurtriers quelques secondes avant sa mort.

Un an après cet événement, Ibrâhim, qui avait été nommé pacha de la Mekke, retourna au Kaire désespérant de réduire les tribus arabes et n'ayant conservé de ses conquêtes que Djeddah, la Mekke et Médine, où les troupes égyptiennes tenaient garnison afin de protéger le pèlerinage. Depuis l'expédition d'Ibrâhim Pacha, les tribus

Digitized by Google

réunies sous le nom de Wahhâbi ont cessé de former une nation, mais ont encore tenté plusieurs fois de recouvrer leur puissance. En 1824, ces courageux sectaires revinrent disputer aux Égyptiens la possession des Saints Lieux. Cette nouvelle guerre dura jusqu'en 1827, époque à laquelle ils furent encore réduits et les principaux chefs conduits en otage au Kaire.

Mais la puissance des Wahhâbi, brisée dans le Derîeh, tendait à se reconstituer ailleurs. Vers les confins du Ḥedjâz et de l'Yémen, existent plusieurs tribus belliqueuses connues sous le nom général de Haçir, chez lesquelles les doctrines des novateurs avaient poussé de profondes racines. Ces tribus menaçaient de répandre le Wahhâbisme et d'essayer encore de reconstituer la nationalité arabe. Moḥammed Alî résolut de s'y opposer et profita de cette circonstance pour tenter de s'emparer de toute la péninsule arabique. Il attaqua presque à la fois le Nedjd, l'Yémen et l'Açîr, mais des revers qui vinrent l'accabler dans cette nouvelle campagne lui firent sentir que les tribus du Ḥedjâz, fières, pauvres et indépendantes, n'étaient pas aussi faciles à vaincre que les Osmanlis et les Grecs : il temporisa. Mais il fut bientôt forcé par le traité que lui imposèrent les puissances européennes, de renoncer à cette conquête et à l'idée de faire de la Mer Rouge un lac égyptien.

Afin de ne pas interrompre fréquemment ce récit, nous avons omis toutes les petites expéditions maritimes entreprises par les Wahhâbi : il est nécessaire d'en dire quelques mots, pour compléter ce tableau historique.

La guerre sainte des réformateurs s'étendait au golfe Persique où ils avaient armé une flottille redoutable et donné l'essor à de nombreux corsaires.

Les Algiwasems, ou plus correctement El-Djiwâcem, habitants des îles de Baḥreîn, de Zebarah et des côtes occidentales, du golfe Persique, s'étaient soumis à Souoûd dès 1802. Ils interceptaient toute la navigation de cette mer, qu'ils sillonnaient en tous sens avec des bâtiments légers non pontés, appelés daw, armés de douze à seize pièces de canon, et portant quelquefois 2 à 300 hommes d'équipage. D'abord ils ne s'attaquèrent qu'aux navires turks et persans, mais bientôt le métier de corsaire dégénérant en celui de pirate, ils ne respectèrent aucun pavillon. Ils osèrent même s'attaquer aux bâtiments de la

Digitized by Google

Compagnie et s'emparèrent de la croisière anglaise *the Sylph* : mais cette arrogance fut punie par de terribles représailles qui mirent pendant quelque temps un terme à ces brigandages.

Malgré les mesures prises par le gouvernement de Bombay, et l'active surveillance de l'imâm de Mascate, un an après le bombardement de Râs el-Ḳeïmeh, en février 1812, ces infatigables corsaires avaient déjà des débris de leurs vaisseaux, su construire d'autres flottilles avec lesquelles ils capturèrent quelques buṛalah et daw de Baśrah et de Kongoun. Bientôt après, ils osèrent même s'emparer de bâtimens marchands naviguant sous le pavillon britannique.

A cette époque, un pirate arabe passait pour le plus terrible écumeur qui ait jamais infesté mer du globe. C'était un arabe Djiwâmicé, nommé Raḥmah Ibn-Djoubeïr, qui, quoique déjà bien connu par ses méfaits, avait su échapper à la vengeance des Anglais. Du reste, il avait toujours respecté leur pavillon; et s'adressait particulièrement aux navires persans, pour se venger de plusieurs insultes reçues à Bushire. Voici le portrait que le résident anglais en traça dans le journal de Bombay. Son costume aussi simple que celui des Arabes du golfe, consistait en une chemise assez courte, qui certes n'avait pas été lavée depuis le jour qu'il la portait. Un large ạbây enveloppait son corps décharné, et une koûffieh déchirée et flottante couvrait sa tête. Son corps était sillonné de nombreuses cicatrices qui défiguraient aussi son visage. Une balle l'avait privé d'un œil, mais celui qui restait semblait avoir hérité de tout le feu de celui qui avait disparu. Un coup de tromblon avait déchiré son bras gauche, brisé l'humérus en cent pièces qui, retirées de la plaie, n'avaient plus laissé que des nerfs, des tendons et des muscles qui liaient l'avant-bras à l'épaule (1). Malgré cela, le féroce Rahmah se vantait de manier encore une djenbieh aussi bien que quiconque, et disait qu'il ne désirait rien que d'avoir des ennemis à pourfendre autant qu'il en pouvait éventrer avec son bras désossé.

Ce hardi pirate s'était formé un équipage d'esclaves volés ou achetés et de tous les bandits échappés au dernier massacre. Le ter-

(1) Voyez sur cette guérison étonnante qu'un chirurgien n'eût obtenue chez nous qu'à l'aide de l'amputation : *An account of a curious case in Arabian surgery*, inséré dans le deuxième volume des *Transactions of the Litterary Society of Bombay*. London, 1819, in-4°.

Digitized by Google

rible Ráhmah exerçait sur ces hommes une autorité sans bornes ; il donnait large part au butin, mais frappait de mort, égorgeait de sang-froid le téméraire récalcitrant. Cet intrépide équipage montait trois ou quatre daw, à la tête desquels Rahmah s'empara un jour d'une grande flottille de bateaux de Bahreïn, Bushire, Kougoun et de Mascate, qui naviguaient de conserve : tout l'équipage fut égorgé et jeté par-dessus bord.

Il est inutile de nous arrêter à chaque capture : il suffit de dire que, croisant d'une extrémité du golfe à l'autre, aucun bâtiment ne lui échappait. Imperceptible comme un Djinn, rapide comme un éclair, il volait d'une île à l'île voisine, d'une côte à la côte opposée, et semblait être à la fois en tous lieux. Enfin, cette terreur du golfe osa, sur un mauvais daw, attaquer seul un large buralah : accablé par le nombre et sur le point d'être pris, il voulut se venger en faisant partager son sort à l'ennemi. Il défonça un baril de poudre, y planta une mèche, et saisissant son jeune fils dans ses bras, il se jeta à la mer. A l'instant les deux vaisseaux accrochés l'un à l'autre sautèrent, lancés dans l'espace au milieu d'un nuage de flammes et de fumée. Rahmah, vingt-cinq ans la terreur de ces parages, que Mascate et la Perse n'avaient pu réduire, trouva son tombeau au fond du golfe.

Cependant les pirateries continuaient toujours. Rahmah n'était plus, mais son âme semblait encore animer ses anciens compagnons. Le gouvernement de Bombay, fatigué de cet état de choses, fit de fortes remontrances au chef des Wahhâbi, qui répondit qu'il ignorait qu'aucun vaisseau anglais eût été insulté, qu'il donnerait de nouveaux ordres pour qu'on les respectât partout, mais qu'il y avait entre les Wahhâbi et les habitants du golfe du sang répandu, qui ne pouvait être vengé que par le sang ; enfin, qu'il devait continuer contre les États mahométans la guerre de réforme qu'il avait entreprise.

Malgré cette promesse, plusieurs bâtiments anglais furent pris par trahison et presque sans coup férir dans les ports de Râs el-Keïmeh et de Charkah ; enfin des navires de l'Imân, chargés de soufre et de chevaux de remonte pour la Compagnie, furent pillés. Les Djiwâcémi osèrent même, en 1816, attaquer *the Caroline*, frégate de 32 canons, qui ne leur échappa que par miracle, ainsi que le vaisseau américain *the Persian*. Une flottille ravageait les côtes de la Perse et de l'Inde, brûlait les villages, massacrait les habitants et fuyait emportant les richesses et les bestiaux. Enfin la capture de plusieurs na-

Digitized by Google

vires anglais, dont les équipages avaient été massacrés, amena de nouvelles remontrances et des menaces auxquelles le cheïk de Râs el-Keïmeh répondit qu'il ne respectait que les propriétés des croyants. Ce fut alors que les vaisseaux envoyés par la Compagnie brûlèrent tous les daw qu'ils purent atteindre et bombardèrent Râs el-Keïmeh. Peu après, en 1819, ils firent une nouvelle expédition sur El-katif, où ils débarquèrent 3,000 hommes qu'ils offrirent de mettre au besoin à la disposition du fils de Moḥammed Alî. Ibrâhîm Pacha, maître alors de Derîeh, remercia les Anglais de leurs bons offices, mais refusa les secours de ces dangereux alliés. Les nombreuses croisières de la Compagnie prirent, depuis cette époque, de si sévères et constantes mesures qu'on n'entendit plus parler dans le golfe que des rares méfaits de quelques petits pirates sur les barques des tribus voisines (1).

TYPE, MOEURS ET COUTUMES.

Les Wahhâbi, comme les Arabes de la partie centrale et méridionale de la péninsule, ont le teint d'un brun foncé, la taille moyenne, la constitution sèche et vigoureuse, une belle physionomie, des yeux vifs, des gestes pleins d'expression.

Leurs cheveux sont crépus sans être laineux; une partie pend en tresse, l'autre forme un toupet sur le sommet du front. Leurs sens, que rien n'a émoussé, ont toute la puissance de ceux des peuples sauvages; ils ont la vue perçante, l'odorat subtil et l'ouïe extrêmement fine. En se couchant sur le sol, ils entendent à de grandes distances le bruit sourd de la marche d'une caravane ou le chant monotone des chameliers. L'état de guerre et de rapine dans lequel vivent constamment les nomades, les a forcés à s'ingénier pour surprendre ou dépister l'ennemi. Ainsi dans un danger pressant il savent par-

(1) Voyez pour de plus amples détails un curieux ouvrage sorti des presses de Bombay et intitulé : *Some account of the exploits of the Joâssamee Pirates, in the Gulf of Persia, from their rise in the year 1770, to their suppression in 1821*, by Capitan Mignan attached to the political Resident in Turkish Arabia. — in-8°—Poonah, 1835.

Digitized by Google

faitement déguiser leur passage dans le désert: la fiente des animaux est enlevée, la trace de leurs pas effacée, et le regard inquisitif d'un ennemi n'y trouve que les rides du vent sur le sable.

On peut diviser les Wahhâbi en quatre classes, savoir : les gens de guerre (Ḡazou), les laboureurs (Fulḥ), les artisans (Ahl-el-ḥirfeh) et les nomades (Bédawî). Loin d'avoir pour l'agriculture la répugnance des Arabes du désert, ils s'y adonnent au contraire volontiers. Les habitants des villes s'occupent des arts mécaniques; leurs étoffes de laine et de coton, leurs ouvrages de cuir et de sparterie, et même de fer, de cuivre et d'argent ne le cèdent en rien à ceux des autres Arabes.

Les habitations des nomades ou Bédawî ne sont que de misérables tentes nommées beït el-cha'r (logement de poil). Les femmes en occupent ordinairement le fond et sont séparées des hommes par une simple tenture. Chameaux, chevaux, moutons et chèvres qui composent le bétail de la famille campent autour.

Les maisons des Arabes sédentaires ou Ḥadarî sont généralement en terre et en chaume; dans les villes principales elles sont bâties en briques ou en pierres. Elles n'offrent pour tout ameublement que des vases d'argile ou de faïence, des coffres, des nattes et des tapis, et des serîr, espèce de cadre supporté par quatre pieds, sur lesquels on se couche pour être à l'abri des insectes.

En général les Wahhâbi sont d'une frugalité extrême; ils ne se nourrissent que de dattes, de lait et de pain souvent fait de farine d'orge au lieu de blé; rarement la viande de mouton, les volailles, le riz apparaissent dans leurs repas; le poisson et les sauterelles y figurent plus fréquemment, selon que ces Arabes habitent le désert ou se sont fixés sur les côtes. Comme tous les Orientaux, ils prennent leur repas assis par terre, les jambes croisées, autour d'une peau taillée en rond qui sert de plateau et de table. Bien que l'usage du café et du tabac leur soit interdit par le Réformateur, ils en usent quelquefois. La force de leur tempérament et leur sobriété se font remarquer surtout dans leurs expéditions; ils n'emportent alors avec eux que deux outres pleines l'une d'eau, l'autre de farine, qu'ils chargent sur leurs dromadaires; quand ils sont pressés par la faim, ils délayent un peu de cette farine dans un vase d'eau et l'avalent sans autre préparation, si le temps et les moyens leur manquent pour pétrir des petites boulettes qu'ils font cuire sur la cendre. Accoutumés

Digitized by Google

à toutes espèces de privations, ils peuvent résister à la faim et à la soif pendant des jours entiers.

Le costume des Wahhâbi est très-simple et presque le même que celui des Arabes de toute la péninsule. C'est d'abord une ample chemise de toile jaunâtre qui couvre à peu près tout le corps et par-dessus laquelle ils revêtent une casaque appelée zeboûn qui descend jusqu'à mi-jambe et que les pauvres portent souvent sur la chair même; enfin un ạbâ de laine grossièrement tissé leur sert de manteau le jour et de couverture la nuit. La chemise ou le zeboun sont serrés aux reins par une ceinture de cuir dans laquelle est passé un poignard. Leur tête rasée ou chevelue est couverte d'une koûfûïeh ou mouchoir rayé de vert, de rouge et de jaune, serré par une corde de laine ou un cercle de bois orné de découpures d'étain et de nacre. Dans les expéditions où ils ne veulent pas être reconnus, ils ramènent un des pans du mouchoir sur le visage, de manière à ne laisser en évidence que la ligne des yeux. Leurs pieds n'ont pour toute chaussure qu'une paire de sandales plus ou moins riches. Les émîr et les chefs mettent un peu plus de luxe dans leurs vêtements, mais ils s'interdisent généralement l'or et la soie, qui sont proscrits par le Ḳorân. Leur chemise est brodée, leur koûfieh, de couleur variée, est ornée de longs glands; ils portent en outre sous l'ạbâ un djoubeh de drap de couleur éclatante; leurs sandales, artistement travaillées, sont ornées de dessins en cuir verni de diverses couleurs.

Les femmes portent à peu près le même costume que les hommes. Chemise, casaque et manteau ne diffèrent que par l'ornementation des broderies autour du col. Le mouchoir de tête appelé ṛadfah, plus ample que celui des hommes, leur sert à couvrir la gorge et une partie du visage jusqu'à la hauteur des joues. Une partie de leurs cheveux pend en tresses sur les côtés de la tête, l'autre forme un toupet sur le front. Elles portent pour ornements des bracelets, des pendants d'oreilles, des cercles d'argent aux pieds, et des anneaux d'or au nez. Le réformateur leur a interdit de se tatouer comme les autres bédouines; mais elles peuvent se colorer les mains en jaune orangé avec du ḥenneh et se peindre les paupières en noir avec du koḥl, usages qui paraissent être en Arabie, comme en Égypte, de la plus haute antiquité.

Bien différents des autres sectes qui admettent toutes une foule de

Digitized by Google

rêveries, sanctifient des hommes ou des choses au gré du caprice de leur fondateur, la réforme offre la rigide simplicité du Ḳoran, dont elle accepte uniquement les préceptes sans tenir compte des traditions de la sounnah, si révérée par les sunnites.

Le dogme fondamental de la croyance des Wahhâbi consiste à rejeter tout autre culte que celui du Créateur. Ils refusent à Mahomet la qualité de prophète, de sorte qu'en adoptant la profession de foi de l'islamisme, ils en retranchent les dernières paroles et la réduisent à celles-ci : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu*. Néanmoins, ils ont conservé la plupart des pratiques religieuses en usage chez les mahométans. Ils sont circoncis comme eux, récitent les mêmes formules de prières, font des génuflexions semblables et le même nombre d'ablutions, ils observent les mêmes abstinences, le même jeûne au mois de Ramadân, enfin ils regardent le pèlerinage de la Mekke, le Ḥâdj ou Mawsim comme une œuvre méritoire et en pratiquent toutes les cérémonies.

Leurs mosquées, dépourvues d'ornements, n'ont jamais ni minarets, ni coupoles; on n'y voit pas de tombeaux. Un imâm y fait aux heures de la prière lecture de quelques passages du Ḳoran, et chacun s'y acquitte de ses devoirs religieux sans que le nom de Mahomet y soit jamais prononcé. Les Wahhâbi réservent pour eux seuls le titre de musulmans, et emploient pour les sectateurs du prophète, qu'ils ont en horreur, le nom de mouchrikîn, c'est-à-dire qui donnent un compagnon à Dieu. Leur intolérance envers les mahométans est plus grande que celle qu'ils professent envers les juifs et les chrétiens. Le respect pour la mémoire des imâm et des walî est un sacrilége à leurs yeux; aussi se font-ils un devoir de démolir tous les oratoires que la dévotion des mahométans a élevés à ces saints personnages. Ils enterrent leurs morts sans leur ériger aucun monument, aucun de ces orgueilleux tombeaux qu'ils détruisent partout où ils passent.

Leurs coutumes sont aussi simples que leur culte. Une liberté illimitée amène nécessairement une grande égalité. Néanmoins il règne entre eux des distinctions qui les assujettissent moralement les uns aux autres. Les richesses, le renom, la naissance, établissent toujours des inégalités sociales, même dans le désert, où tout se règle encore d'après les mœurs primordiales. Ils se traitent mutuellement de frères et conservent une familiarité antique même avec leur chef,

Digitized by Google

tout en exécutant aveuglément ses volontés, mais ils ne donnent jamais leurs filles en mariage qu'à des gens d'une naissance au moins égale à la leur. Chaque tribu ou famille reconnaît pour chef l'homme le plus considéré de la tribu: c'est généralement le fils aîné ou le frère du dernier sayîd ou chef.

Les Wahhâbi ont toutes les qualités et les défauts des Arabes: graves, fiers, énergiques et grossiers, leur orgueil est autant dans leurs procédés que dans leurs sentiments. Les lois du sang pour le meurtre et la composition règnent dans toute leur rigueur primitive. Inviolablement attachés aux usages de leur pays, ils condamnent et méprisent ceux des autres peuples et rejettent dédaigneusement tout ce qui est en dehors de la sphère de leurs connaissances.

Comme les Arabes, ils sont en général très-hospitaliers, mais leur intolérance les empêche d'accueillir les mahométans comme les autres étrangers. Selon l'usage éternel du désert, l'hospitalité est considérée comme le droit du souverain, et échoit en son absence au personnage le plus influent. Souọûd était très-jaloux de cette prérogative royale. Il fut, dit-on, sur le point de déshériter son fils aîné Ạbd Allah, pour avoir donné à dîner à des étrangers et s'être ainsi mis en concurrence avec lui.

Quand les ordres de l'émir ne les appellent point sous les drapeaux, les Wahhâbi s'occupent de leur commerce, de leur profession, et peu font métier de la guerre. Leurs délassements consistent en spectacles bouffons que leur donnent des jongleurs ambulants, ou dans les chants des R â w î qui, conservant dans leur mémoire les traditions historiques du désert, sèment de poésie et d'histoires merveilleuses cette existence monotone.

Les trois grandes époques de la vie, la naissance, le mariage et la mort, se passent chez eux sans cérémonie remarquable. Les mariages se contractent sans pompe ni réjouissance: le mari achète la femme comme dans tous les États musulmans. Le mahr se paye en chameaux et en numéraire; puis un k â t i b dresse l'acte qui sanctionne cette union. — Quant aux enterrements, aussitôt que le mort est déposé dans la fosse, l'imâm invite les assistants à déclarer ce qu'ils pensent de la conduite du défunt, et s'il a toujours marché dans la voie droite. Chacun émet son opinion, l'imâm, comme un grand prêtre égyptien, résume l'arrêt des hommes en présence pour ainsi dire de l'arrêt de Dieu, puis le convoi funèbre se retire en silence.

Digitized by Google

En temps de guerre, les Wahhâbi portent une ceinture de cuir enjolivée par des ornements d'étain ou d'argent, et à laquelle est attachée la djenbîeh, espèce de poignard recourbé dont ils font un grand usage et qui est devenu dans leurs mains une arme terrible qu'ils lancent, dit-on, fort loin. Ils portent habituellement à cheval une longue lance dont le fer est orné d'une houppe de plumes d'autruche, et la hampe est formée d'un bois souple et dur qu'ils tirent de l'Inde par Baḥreîn. Quand ils cheminent, ils tiennent cette arme la pointe en l'air; mais quand ils veulent attaquer, ils mettent leur monture au galop, brandissent la lance horizontalement sur leur tête, et, après une longue oscillation la dardent à de très-grandes distances, puis courent sur elle et toujours au galop, la ramassent si elle a manqué le but.

Aussitôt qu'ils ont pris ou qu'ils peuvent acheter des fusils, la difficulté de trouver des pierres les forcent à y substituer des mèches. Dépourvus aussi de plomb qu'ils ont beaucoup de peine à se procurer, les Wahhâbi se servent fréquemment, au lieu de balles, de petits galets ou cailloux ronds qu'ils enveloppent d'une feuille de plomb ou de cuir pour leur faire remplir exactement le calibre du fusil. Les blessures faites par ces projectiles sont toujours très-dangereuses. Comme tous les Arabes, ils aiment à se charger d'un arsenal de poudrières, de sacs à balles et de gibernes, le tout orné d'arabesques d'étain et de cuir vernissé d'un effet très-pittoresque.

Les Wahhâbi combattent généralement à pied et à dromadaire. Ces animaux portent une selle à double bât et sont ordinairement montés par deux hommes qui se tournent le dos; chacun est armé d'un fusil, de javelines et de sa djenbîeh. A l'heure du combat, le second cavalier fait face à l'ennemi et tire, tandis que l'autre charge les armes et guide le dromadaire lorsqu'il faut fuir ou poursuivre. On appelle cet équipage Mardoûfah, et c'est ordinairement par ce terme qu'ils comptent leurs forces militaires: un mardoûfah s'entend toujours pour deux hommes. La sobriété des dromadaires, la rapidité de leur marche les fait préférer aux chevaux pour les expéditions de longue haleine. Ils peuvent rester environ cinq jours sans boire, intervalle que dans le langage du désert on appelle Ḳims ou quinte. On a vu des chameaux no'mâni supporter trois quintes de soif, c'est-à-dire douze jours, privation à laquelle nul cheval ne ré-

Digitized by Google

sisterait. La rareté des puits et des réservoirs s'oppose à ce que les Wahhâbi emmènent au loin beaucoup de chevaux.

Leur cavalerie est peu nombreuse, ils ne l'exposent jamais et elle ne charge qu'au commencement et à la fin de l'action pour engager le combat et disperser l'ennemi. Leurs selles ornées de plumes d'autruche, de verroteries et de corail, ne sont que de simples coussins assujettis sur les chevaux au moyen de sangles; elles manquent de croupières, et n'ont qu'un petit bourrelet au lieu de ces hauts troussequins qui couvrent généralement les Arabes jusqu'au milieu des reins et les rendent si solides à cheval, qu'ils semblent fixés sur le dos de leurs coursiers. Les étriers, au lieu d'être larges et tranchants, sont souvent formés d'un seul anneau ou tout simplement d'une corde dans laquelle le cavalier passe le gros orteil.

Les émirs et les chefs portent un casque, une longue et large épée à deux tranchants de fabrique indigène ou bien un cimeterre persan, un petit tarse au bras, et à la ceinture, un riche djenbîeh : une masse d'armes pend quelquefois à l'arçon de la selle. Deux vastes boucliers rhomboïdes, attachés de chaque côté sur les flancs du cheval, les défendent des coups de lance et de djenbîeh. Ces légers boucliers, formés de branches de dattier couvertes de feutre, de cuir et de chittes indiennes, donnent à l'équipage de guerre des chefs wahhâbi une tournure fort pittoresque.

Chaque tribu, chaque division a des drapeaux de différentes couleurs. Le privilége de les porter parmi les tribus, lorsqu'il s'agit de faire une levée de troupes, est réservé aux femmes. A la guerre, chaque djémâah a son porte-drapeau, son timbalier, son héraut d'armes et ses mokaddem ou gens de pied. Dans les marches rapides, ces serviteurs suivent l'armée, en prenant la queue des chameaux par lesquels ils se font traîner. Les cavaliers préludent à l'action en caracolant dans l'arène, en s'envoyant des défis et en se battant corps à corps : la fusillade engage de loin la bataille, et quand la poudre est épuisée, la mêlée commence à l'arme blanche avec un acharnement que les armes à feu ne donnent jamais. Dès que la déroute n'est plus douteuse, la cavalerie charge et se met à la poursuite des fuyards, tandis que les fantassins réunissent le butin et pansent les blessés. Les quatre cinquièmes du butin appartiennent à l'armée, aux veuves et aux orphelins des soldats morts sur le champ de bataille.

Digitized by Google

Quant aux qualités militaires des Wahhâbi, on doit en prendre une idée dans leur frugalité, leur insensibilité aux fatigues et aux privations. Ils affrontent avec un courage incroyable les dangers et la mort, surtout quand ils combattent pour la foi dans la guerre du Djihâd qui accorde la palme du martyre à ceux qui meurent les armes à la main pour cette sainte cause.

Par tout ce qui précède, on voit qu'il ne manque aux Wahhâbi pour être capables de soumettre toute l'Arabie sous leurs lois, que de joindre à leurs qualités physiques et morales, quelques mesures stratégiques, quelques connaissances de la tactique et de la discipline militaires. Ils en sont encore aux temps héroïques, et c'est avec les terribles ressources des armées organisées à l'européenne, que le pacha d'Égypte, après une guerre de trente ans, a pu réussir à les vaincre dans leur désert où ils avaient tout ce qui peut assurer l'indépendance, un rempart naturel, et la haine de l'étranger.

La persévérance et le courage que ces sectaires ont mis à repousser l'invasion de Moḥammed Alî et les prétentions de la Porte, tiennent plus à leur amour de la liberté qu'à leur zèle pour la religion réformée. Le wahhâbisme qui s'était assujetti par des conquêtes rapides presque toutes les tribus arabes de la Péninsule, semblait destiné à rallier sous une même loi ces peuplades éparses. Mais cette réforme prêchée par la religion du Ḳoran, propagée par le fanatisme, soutenue par l'ambition, entretenue par l'attrait des ṛâziah et l'habitude du pillage, a failli à la sainteté de l'œuvre, en substituant partout des actes de brigandage aux actes de l'apostolat. Si la réforme avait été pour les Wahhâbi, le but véritable, ils eussent essayé la prédication et la persuasion avant de recourir au glaive et à la violence. C'est pour avoir abandonné la voie du prosélytisme que le succès leur a manqué; c'est pour avoir négligé les éléments d'ordre et de justice qui font la stabilité des États, qu'ils n'ont pu réussir à fonder un empire. La terreur de leurs armes a été l'unique cause de leurs succès passagers : la réforme n'a pas su imprimer un caractère aux peuples islamiques qui l'ont vue naître; elle n'a pas su exercer sur leurs destinées une influence décisive, en liant la cause de l'humanité à la cause de Dieu. Mais ces tribus belliqueuses contre lesquelles Moḥammed Alî a guerroyé tant d'années sans pouvoir les soumettre entièrement, n'attendent qu'une voix aussi éloquente que celle d'Abd el-Wahhâb, qu'une main plus habile que celle de Souoûd, pour se

Digitized by Google

réunir encore et revendiquer les droits des fils d'Ismael à la souveraineté de l'Arabie.

Le protestantisme musulman a toute la rigidité du protestantisme chrétien : comme lui, il exclut l'art et les pompes du culte, comme lui aussi, il affranchit l'homme de la superstition, il le conduit à des idées plus rationnelles et plus vraies. Considéré à ce point de vue, le wahabisme est destiné à amener en Orient la même révolution que le luthéranisme a fait en Occident. L'armée wahhâbi anéantie, l'idée se fera jour en dépit des baïonnettes du sultan ; elle fera des enthousiastes, éclairera, subjuguera les esprits, si elle ne peut conquérir un empire. C'est un germe trop fécond pour être détruit par la faucille : comme les plantes du désert, il renaîtra plus vigoureux, et à chaque coupe s'enracinera plus profondément dans le sol, jusqu'à ce qu'il puisse y fleurir.

Le protestantisme musulman a évidemment, comme le protestantisme chrétien, marqué une phase de décomposition dans la croyance islamique. En cherchant à dépouiller l'idée première de sa gangue terrestre, il n'a pas produit une œuvre nouvelle, pas plus que le protestantisme chrétien n'a posé les fondements de l'Église future. La réforme religieuse des Wahhâbi ne s'arrêtera point aux efforts de lutte violente dans laquelle elle a succombé, comme la réforme protestante dans les guerres funestes dont elle fut la cause au XVI[e] siècle ; mais l'une comme l'autre de ces grandes phases des deux plus puissantes religions qui partagent le monde, servira à une transformation pacifique dont les éléments combinés uniront à l'autorité du dogme l'énergie vitale de la raison humaine.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

LES MEKITARISTES.

NOTICE SUR LE COUVENT DES ARMÉNIENS

A VENISE ET A PARIS.

Le couvent des Arméniens à Venise est situé dans l'île de *San-Lazzaro*, à un quart de lieue environ de la ville. De loin sur la lagune, l'enceinte du couvent avec ses immenses berceaux de vigne, ses bâtiments vermeils dont le soleil double l'éclat, et son campanille construit dans le style oriental des minarets, apparaît comme une oasis dans le désert; et rien n'est plus gai, plus charmant, plus poétique que ce séjour de science et de piété.

La première mention que l'histoire fasse de l'île de San-Lazzaro ne remonte guère qu'au XIIe siècle. Les chroniques nous disent qu'Hubert, abbé de Saint-Hilarion, abandonna ce terrain au signor Leone Paolini, homme d'une grande vertu. En 1182, la république de Venise l'acheta de Paolini et fit de cet ilot désert jusqu'alors, l'asile des lépreux arrivant d'Orient. De là lui vient le nom de Saint-Lazare, du patron des lépreux, auquel tous les établissements sanitaires ont emprunté leur dénomination de lazaret. Plus tard, la lèpre ayant disparu d'Afrique et d'Asie, l'île fut abandonnée et n'offrit plus aux regards que les ruines de l'ancienne chapelle et quelques bouquets d'arbres à l'ombre desquels s'abritait la cabane des pêcheurs.

Digitized by Google

Cinq siècles après, arrivèrent à Venise au mois de mai 1715, douze moines arméniens qui s'étaient enfuis de Morée en apprenant l'invasion du pays par une armée turque. Leur chef portait le nom de Mekitar (Consolateur). Né à Sébaste en Arménie, et doué d'une intelligence précoce, il avait reçu, à l'âge de quinze ans, de l'évêque Ananias, l'habit religieux et le diaconat. Ordonné prêtre à vingt ans, et bientôt après décoré du titre de *vartabied*, docteur ecclésiastique, il parcourut l'Asie, prêchant avec zèle et succès, enseignant la théologie, et s'efforçant de réunir dans la grande communion de l'Église romaine, les différentes sectes que l'ignorance des vrais principes et quelques subtilités de mots avaient fait surgir parmi les populations arméniennes. Fatigué par plusieurs années de voyages, il se retira à Constantinople avec trois de ses disciples, méditant les projets d'association qu'il avait formés. Persécuté par le patriarche de la métropole, il fut obligé pour lui échapper de demander asile et protection à l'ambassadeur de France. Dans ce séjour orageux de Stamboul, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur le repos si nécessaire aux travaux de sa société naissante, il se décida à partir avec quelques élèves pour la Morée, pays chrétien soumis encore aux lois vénitiennes. Il choisit pour résidence la ville de Modon. Les autorités, tout en considérant ces hommes comme sujets du Sultan, les secoururent avec une générosité digne de la grandeur de Venise.

Le premier soin de Mekitar fut de soumettre sa communauté à une règle fixe, puis de construire un couvent et une église. Le pape Clément XI avait consacré l'existence du nouvel ordre, sous la règle de Saint-Benoît, et reconnu comme abbé le savant Mékitar.

Après tant de fatigues et de craintes, l'avenir apparaissait heureux et calme; en effet, pendant douze années, l'état le plus prospère avait permis à la communauté de s'accroître en nombre, en science et en richesse, lorsque de nouveau, ces moines furent obligés de fuir précipitamment devant l'invasion turque. Privés de leur couvent qui avait été incendié et pillé, sans abri, sans ressources, ils furent, avec l'aide généreuse de l'amiral Mocenigo et du gouverneur de la Morée Angelo Emo, transportés à Venise sur un navire de l'État.

La République fit à ces moines un accueil hospitalier, et le 8 septembre 1717, Mekitar obtint du sénat la cession à perpétuité de l'île Saint-Lazare, les lois ne permettant l'établissement de toute congré-

Digitized by Google

gation nouvelle qu'en dehors de l'enceinte de la ville. Les pauvres Arméniens s'empressèrent alors d'occuper les ruines de cette île et de faire à la hâte les réparations les plus urgentes aux constructions à demi renversées qui s'y trouvaient encore. Soutenu par le pape, Mekitar fit élever sans délai les demeures de ses moines, compléta les règles de la communauté et se mit en mesure d'atteindre le but moral et politique qu'il se proposait.

Ce but, c'est la régénération du peuple arménien. Pour y parvenir l'association a compris qu'il fallait obéir patiemment au temps et que la précipitation ne produisait que désordre et ruine. Avant de récolter, ne doit-on pas préparer le terrain, l'ensemencer, surveiller la moisson qui grandit, la cueillir ensuite, puis enfin s'en nourrir et en profiter. Aussi les pères arméniens ont-ils fait de leur établissement une maison d'éducation et une imprimerie; dirigeant ainsi à sa source cette force intellectuelle qui change plus vite aujourd'hui la face des empires, que ne le faisaient jadis les hordes guerrières. Les moines de Saint-Lazare font venir d'Orient de jeunes compatriotes qu'ils initient à leur science, qu'ils associent à leur patriotisme, et qu'ils envoient ensuite de tous côtés, pour être les instruments d'une féconde et méritoire propagande. En même temps, sortent de leurs presses pour être répandus dans tout l'Orient, des ouvrages classiques, des journaux et des revues, écrits non-seulement en arménien et en turk, mais encore en arabe, en hébreu, en syriaque et en persan.

Le monastère fut entièrement terminé en 1740, sous Mékitar de Sébaste, premier abbé, ainsi que l'indique une inscription arménienne et latine, placée à l'entrée de la chapelle. En 1749, le vertueux chef de cette communauté consacrée à la Vierge, expira à l'âge de 74 ans. Son corps fut ensuite déposé au pied du grand autel. A partir de ce moment les moines de Saint-Lazare ont pris le nom de Mekitaristes, en souvenir du père qui avait donné la vie à leur association.

A Mekitar succéda comme abbé, Étienne Melchior, de Constantinople; puis, après la mort de ce dernier en 1800, le docteur Acontius Kõver, arménien, né en Transylvanie, de famille noble. Le pape le fit archevêque. Acontius était à la tête du couvent, lorsque Bonaparte, maître de l'Italie, s'empara de Venise. Alors le Consul vainqueur détruisait partout les couvents, et ce fut en faisant valoir avec

Digitized by Google

énergie la différence qui existait entre eux et les autres communautés, que l'abbé parvint à sauver la congrégation de Mekitar. Digne héritier du fondateur, il gouverna avec une grande sagesse, améliora les institutions et créa une académie arménienne dans la communauté. — En 1824 le docteur Sukias de Somal lui succéda comme archevêque et comme abbé. Agé déjà de 47 ans, lorsqu'il prit la direction du couvent, il mourut en 1846.

Après cet abrégé historique de l'île et du couvent de Saint-Lazare, entrons dans l'intérieur de cette habitation à la fois simple et élégante.

Au moment où l'éperon de la gondole touche l'escalier de marbre que baignent les eaux transparentes de la lagune, la porte du monastère s'ouvre comme par enchantement, et le visiteur s'avance sous l'*atrio* tout garni de fleurs et d'arbustes. Bientôt arrive un Père qui le complimente et lui fait les honneurs de la communauté, avec une grâce, une distinction qui frappe tout d'abord. Un de ceux qui s'acquittent le plus souvent de ces fonctions, est un jeune homme, plein de verve, d'intelligence et d'instruction; son grand œil oriental, à la fois doux et rusé, saisit la pensée avant qu'elle soit exprimée; il sait montrer sans fatigue les détails intéressants de cette heureuse communauté.

Le savant Père Pascal Aucher, auteur d'ouvrages estimés (1), remplissait aussi parfois ces fonctions auprès des étrangers de distinction. C'est un beau vieillard dont la barbe blanche et la physionomie ouverte inspire la vénération. Il fut le professeur d'arménien de Byron et son collaborateur pour une grammaire dont le noble écrivain parle dans ses mémoires.

Les Pères Mekitaristes de Saint-Lazare sont au nombre d'environ soixante, sous la direction d'un archevêque *in partibus*, leur abbé général, nommé par eux et confirmé par le pape. Le titulaire actuel de ces hautes fonctions est monseigneur George Hurmuz, prélat jeune encore et d'un grand mérite. Il a pour aides sept assistants, un secrétaire et un vicaire.

L'occupation des Pères se partage entre les soins de l'éducation,

(1) Le monde savant est redevable au P. Aucher d'avoir trouvé la version arménienne de la *Chronique* grecque d'Eusèbe, qu'il a traduite en latin et fait imprimer au couvent en 2 volumes in-4°. La traduction latine d'Angelo Maï est loin de valoir celle du savant Mékitariste.

Digitized by Google

les travaux scientifiques, ceux de l'imprimerie et les affaires du couvent. Les produits de leurs presses forment un des principaux revenus de la communauté et servent à couvrir les dépenses intérieures ainsi que les frais d'éducation des vingt-cinq ou trente élèves qui y sont admis comme novices ou séminaristes.

En pénétrant dans cette demeure paisible et solitaire, on traverse un préau entouré d'arcades, où croissent les plus belles fleurs. De larges escaliers aboutissent à des corridors dont la propreté, la blancheur, les nombreuses fenêtres ouvertes sur le paysage éblouissant, donnent l'envie d'échanger sa vie errante et sa destinée de voyageur contre le repos de cette retraite, à l'abri des orages dont on peut voir et entendre les éclats, sans rien perdre de la sérénité qui est le bonheur de l'âme.

La bibliothèque que nous visitâmes d'abord, se divise en deux parties : la salle occidentale, la plus grande, est presque un musée. A côté des armoires où sont placés des livres de science et de littérature, quelques-uns très-rares et très-précieux, comme des Elzévir, des Aldini et autres, on voit un papyrus birman en caractères *pali*, d'une conservation parfaite; un débris de pierre du mont Sinaï où sont gravés des caractères samaritains; puis une fort belle momie d'Égypte envoyée au couvent par l'Arménien Boghos Bey, qui fut premier ministre du pacha Moḥammed Alî. Cette momie, d'après les cartouches peints sur la boîte, paraît être celle d'un haut personnage. Un réseau à mailles de perles de couleur l'enveloppe tout entière. En voyant ce travail antique, on fait tout de suite ici une comparaison qui est un véritable renseignement archéologique. Ces perles qui ont trois mille ans peut-être, semblent sortir de la fabrique de *Murano*, toute voisine de Venise; et dans la ville même, on tresse avec ces petits grains de verre, des filets et des écharpes exactement pareils de forme et de couleur. Venise en se chargeant de transporter en Europe les marchandises de l'Orient, alla surprendre dans leur foyer les secrets industriels de la civilisation orientale, et c'est elle aujourd'hui qui fournit ces objets aux pays qui les avaient inventés.

On trouve rassemblés dans la bibliothèque orientale, quinze cents manuscrits arméniens, la plupart inédits. Quelques-uns sont d'un grand prix; nous citerons entre autres :

Digitized by Google

L'*Évangile* ayant appartenu à une reine d'Arménie, nommée Melkè; il a environ mille ans de date.

L'*Histoire fabuleuse d'Alexandre-le-Grand*, manuscrit arménien du XIIIe siècle, orné de curieuses peintures.

Les *quatre Évangiles*, manuscrit in-folio infiniment précieux par ses miniatures et son ancienneté, puisqu'il date du VIIe siècle.

La *Chronique d'Eusèbe*, *Philon* et d'autres encore que nous ne saurions énumérer ici.

N'oublions pas cependant la belle *Bible* arménienne in-quarto, écrite et peinte au XIIe siècle, pour l'usage d'un roi d'Arménie. Rien ne peut donner idée de l'harmonie parfaite des couleurs et de l'incomparable science de touche de ces miniatures, qui montrent à quelle élévation l'art oriental est parvenu. C'est la calligraphie traitée comme aucun artiste en Europe n'a jamais su le faire, lors même que les plus habiles peintres s'en sont mêlés. Dans les dessins de cette Bible, on retrouve le type persépolitain, parfaitement indiqué, et rien n'est plus original que cette écriture arménienne composée de tigres, de renards, de chats, d'oiseaux et de poissons, ainsi qu'on le voit dans les lignes majuscules qui commencent les chapitres. C'est ce même système de calligraphie koufique dont les manuscrits, les vases gravés et les sculptures de la première époque arabe nous offrent si souvent le modèle. Là, non-seulement les animaux, mais encore des personnages qui parfois même composent un tableau, affectent la forme de lettres d'une façon si détournée, qu'on ne songeait guère, il y a peu de temps encore, à chercher sous ce masque des caractères arabes. Au moyen âge aussi nous avons imité ce mode d'écriture ornementée. — La Bible arménienne de Saint-Lazare fut rachetée à Constantinople en 1784 pour 350 piastres (environ 80 francs), et envoyée au couvent qui la conserve précieusement (1).

C'est dans cette salle des manuscrits, sur la table qui en occupe le milieu, que lord Byron prenait ses leçons d'Arménien. Le bon Père Aucher, son professeur, y mettait, j'ai tout lieu de le croire, une bien grande complaisance : et le travail de son illustre collabo-

---

(1) Les Pères ont bien voulu me permettre d'en copier les pages principales, qui seront incessamment publiées dans le *Miroir de l'Orient*.

Digitized by Google

rateur se réduisit, pour la grammaire anglo-arménienne, à traduire en anglais une des grammaires déjà publiées par les Mekitaristes. Voici en quels termes l'illustre poëte parle de ses relations avec les moines de Saint-Lazare :

« Je vais, pour me divertir, étudier tous les jours la langue arménienne. Je me suis aperçu que mon esprit avait besoin d'être aiguisé sur quelque chose de dur, et j'ai choisi ceci comme la chose la plus difficile en fait d'amusement, pour me forcer à l'attention. C'est une langue riche cependant et qui récompenserait amplement celui qui se serait donné la peine de l'apprendre. J'essaye toutefois et je continuerai; mais je ne réponds de rien, ni de mes intentions, ni surtout de mes succès. Il y a dans ce monastère des manuscrits ainsi que des livres très-curieux; il y a aussi des traductions du persan et du syriaque et d'originaux grecs maintenant perdus, indépendamment des ouvrages des moines qui l'habitent. Il y a quatre ans que des Français fondèrent ici une classe pour l'enseignement de l'arménien; vingt élèves se sont présentés le lundi matin, pleins de confiance et d'une ardeur inébranlable. Ils persévérèrent avec une constance digne de leur nation et de son esprit de conquête universelle....... jusqu'au jeudi soir, où quinze sur vingt succombèrent à la vingt-sixième lettre de l'alphabet. Il faut dire en leur faveur que c'est le *Waterloo* des alphabets. — Mais il est complétement dans le caractère français de se dégoûter de tout et de tout abandonner comme ils l'ont fait si lâchement à l'égard de leurs souverains....... (1).

Et plus loin :

« Mon genre de vie est de la plus grande régularité. Tous les matins je vais dans une gondole balbutier l'arménien avec les moines de Saint-Lazare et aider l'un d'eux à corriger l'anglais d'une grammaire anglo-arménienne qu'il va publier..... Je vais dire aussi brièvement que possible de quelle manière j'ai participé à ce travail et les motifs qui m'y déterminèrent. A mon arrivée à Venise, en 1816, je m'aperçus, vu l'état de mon esprit, de la nécessité de m'appliquer à un genre d'étude qui fût un peu rude; et celui-ci

(1) Nous n'avons pas besoin de rappeler que l'auteur fait allusion à la chute de Napoléon.

Digitized by Google

» étant le plus difficile que j'aie pu trouver, servira de lime au ser-
» pent.....

» A cette époque, je fus frappé, comme l'ont été sans doute tous les » voyageurs, de la communauté du couvent de Saint-Lazare qui me » parut réunir tous les avantages d'une institution monastique sans » aucun de ses vices.

» L'ordre, la propreté, la douceur, la véritable dévotion, les ta- » lents et les vertus qu'on trouve chez les frères de cet ordre, sont » bien capables d'imprimer à l'homme du monde la conviction qu'il » en existe un autre et un meilleur.

» Ces hommes sont les prêtres d'une nation noble et opprimée » qui a partagé la proscription et l'esclavage des Juifs et des Grecs. » Sans être intraitable comme les uns et servile comme les autres, ce » peuple a amassé des richesses sans usure, et obtenu tous les hon- » neurs auxquels on peut parvenir dans l'esclavage, sans intrigue. » Toutefois ils ont fait partie, depuis longtemps, de la « Maison de » Captivité » qui, depuis peu, a pris une si grande extension. Il serait » difficile peut-être de trouver dans les annales d'aucune nation, » moins de crimes que dans celle des Arméniens, dont les vertus » ont toutes été pacifiques, et dont les vices ont été l'effet de la vio- » lence. Mais quelle qu'ait pu être leur destinée, et elle a été cruelle, » quelle qu'elle puisse être à l'avenir, leur pays sera à jamais un des » plus intéressants du globe, et leur langue n'a besoin peut-être que » d'être un peu plus connue pour présenter plus d'attrait Si l'on » explique bien l'Écriture, c'est en Arménie que le paradis fut placé, » dans cette Arménie qui a payé aussi cher que tous les descendants » d'Adam, la participation passagère de son sol à la félicité de celui » qui avait été créé de sa poussière. Ce fut en Arménie que le dé- » luge s'apaisa d'abord, et que la colombe s'abattit. Mais de la dis- » parition du paradis lui-même, on peut faire dater le malheur de ce » pays; car, bien qu'il ait formé un royaume puissant, il n'a presque » jamais joui de l'indépendance, et les satrapes de la Perse et les » pachas de la Turquie ont également ravagé la contrée où Dieu avait » créé l'homme à son image. »

En sortant de la bibliothèque, nous entrâmes dans les salles des classes. Il est intéressant d'y observer aux différents âges de la vie, toutes ces physionomies orientales aussi intelligentes que belles. Ces classes sont au nombre de trois, et situées dans une aile séparée. Dans

Digitized by Google

la première, les enfants depuis leur arrivée jusqu'à l'âge de dix-sept ans, apprennent les principes élémentaires. La seconde classe, où commence le noviciat, n'admet que les jeunes gens qui sortent de la première division, c'est-à-dire ceux qui ont fait preuve de capacité. Là, revêtus de la robe de l'ordre, en qualité de novices, ils poursuivent encore deux années leurs études ; le latin, l'italien, le français, la réthorique et les sciences exactes leur sont enseignés. La troisième classe est pour ceux des novices qui, après bien des examens et des épreuves, sont reconnus aptes à devenir prêtres. Ils passent encore six années à continuer leur éducation, apprenant le grec, les langues d'Orient, la philosophie et la théologie. Alors ils sont ordonnés prêtres et prennent le titre de *Père*. A partir de ce moment, chacun d'eux, toujours dans un but commun, développe à sa guise ses facultés spéciales, ce qui ne l'empêche pas de remplir une des fonctions que lui désigne le chef de la communauté. Le dernier degré ecclésiastique est celui de *vartabied*, docteur. Ce grade est conféré en grande pompe, après des examens longs et difficiles.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons l'imprimerie, vaste établissement toujours en activité ; c'est de là que partent pour les verser dans toutes les contrées de l'Asie, de l'Inde et de l'Afrique, les traductions des livres les plus célèbres, grecs, latins, italiens, allemands, français, anglais et orientaux ; en un mot, toutes les œuvres saines et morales qui instruisent et perfectionnent l'esprit, au lieu de le corrompre. L'énumération de ces travaux si importants serait impossible, tant la liste en est longue ; mentionnons seulement ce curieux volume contenant une prière transcrite en vingt-quatre langues, merveille bibliographique que les étrangers achètent en souvenir de leur visite au couvent.

En traversant le *cortile*, on arrive à la chapelle qui est fort simple, mais d'une tenue irréprochable. Aux deux côtés de la porte se trouve une inscription arménienne et latine rappelant la visite qu'y fit en 1800 le pape Pie VII. Il est fort intéressant pour celui qui ne connaît pas l'Orient, d'assister ici à une cérémonie religieuse. Le jour de l'Assomption de la Vierge, par exemple, est une des fêtes où l'on juge le mieux dans son ensemble la pompe arménienne, car c'est particulièrement au service de la Mère de Dieu que les Mekitaristes sont consacrés, ainsi que l'indique leur devise : ***Fils adoptif de la Vierge, docteur de la pénitence.***

Digitized by Google

Ce jour-là, l'archevêque, les diacres et les lévites sont revêtus de leurs costumes les plus beaux et célèbrent l'office divin, avec chants, parfums et processions. Les ornements d'étoffes précieuses aux nuances les plus tendres, sont couverts de magnifiques broderies en perles fines, pierreries, or, argent et soie de couleur représentant en relief des fleurs et des fruits d'un travail exquis, et comme les femmes arméniennes sont seules capables d'en exécuter, industrie antique et dont nous retrouvons la trace jusque dans Homère.

Les Mekitaristes ont conservé, autant qu'il leur a été possible, le rite arménien, et le célèbrent dans leur langue. Quoique le fond de la messe réponde à la messe latine, l'ordre des prières n'en est pas le même. Pendant l'office, les blanches vapeurs du benjoin séparent réellement le chœur et le grand prêtre du reste de l'église qui est plus bas, et font apparaître comme sur un nuage, le célébrant revêtu de la chape et de la tiare antiques. A certains moments du sacrifice, un rideau ferme le sanctuaire pour cacher aux yeux les mystères sacrés. Des enfants chantent la messe sur un rhythme plein de caractère et d'originalité. Un jeune ténor exécute sur une syllabe une suite de traits en vocalise, nuancés par des quarts de ton que nos oreilles occidentales ne peuvent guère saisir et qui, à dire vrai, sont plus intentionnelles que réelles. Les autres choristes murmurent à la basse, tandis que le ténor continue son trait dans les régions de soprano suraigu. Ces chants nasillards au premier abord, changent bientôt de caractère, dès que l'oreille s'y habitue; alors cette musique mélancolique finit par plaire et reporte la pensée vers l'Orient, ce pays où la poésie n'est pas une fiction comme dans nos climats attristés. Les chants des derviches-tourneurs à Constantinople ou des imâm au Kaire, ont à peu près le même sentiment mélodique et sont, en tout cas, fort religieux.

Chaque jour les habitants de Saint-Lazare vont trois fois à l'église, pour y faire les prières : le matin à cinq heures, puis à midi, et enfin à trois heures. Les musulmans ont choisi les mêmes heures pour se rendre à la mosquée.

A Venise, la petite église *Santa-Croce degli Armeni*, construite par le célèbre architecte vénitien Sansovino, aux frais des Arméniens, est desservie par les Pères Mekitaristes.

Suivant l'usage des ordres religieux constitués, celui-ci entretient à Rome près le Saint-Siége, un procureur général et son secrétaire.

N'oublions pas, avant de quitter ces lieux, de visiter aussi le jardin

Digitized by Google

tout garni d'épais berceaux de vignes qui recouvrent cette île féconde d'un dais pourpré de raisins. Il y a là un coin ombragé par de beaux oliviers, où l'on jouit d'une admirable vue. L'horizon fermé par la chaîne des Alpes juliennes, couverte de neige, s'arrondit en vaste bassin d'azur où flottent quelques îles; c'est Saint-Pierre du Château, Sainte-Hélène, puis, plus à gauche, le Jardin public, et en avant, Venise avec ses clochers, ses dômes et ses palais roses.

Tout en me promenant, je vis passer sous les vignes, un Père à barbe blanche qui jouait d'une flûte sauvage de la façon la plus originale et d'un air si préoccupé, que je demandai au P. Gregorio qui il était et ce qu'il faisait ainsi. C'est le P. Aristace, me répondit-il; il est né comme moi à Constantinople; sa tête s'est exaltée par le travail et la solitude, mais à part cela, sa santé est excellente. Dans sa jeunesse il s'occupait d'histoire et de traductions; maintenant il ne pense qu'à la poésie sous toutes ses formes: peinture, musique et littérature. Il fabrique lui-même ses flûtes avec des branches d'arbre, puis il va dans le jardin et reste là des journées entières à écouter les oiseaux et à les imiter. Il peint avec un sentiment incroyable de la forme et de la couleur; venez, me dit-il, je vous montrerai ses travaux. Nous allâmes lui demander permission, et malgré sa répugnance à faire voir ses œuvres, lorsqu'il sut que je m'occupais de peinture, il donna la clef de sa cellule et nous y montâmes. Là je vis un tas de papiers de toute espèce, pliés et jetés sans soin les uns sur les autres. C'étaient des fleurs, des fruits et des oiseaux peints à l'aquarelle, d'après nature, avec une vérité merveilleuse, mais sur les papiers les plus sales et les plus mauvais, avec des couleurs ternes et communes. Permettez-moi, dis-je au P. Grégoire, de lui offrir du papier et des couleurs! Il n'en veut pas, me répondit-il, et lorsque je lui apporte du bon papier, il le rejette en disant: Pourquoi abîmer ce qui est déjà beau par soi-même? C'est avec les fruits et les fleurs du jardin, dont il extrait le jus, qu'il compose ses couleurs. Parmi ces dessins, je remarquai surtout un verre contenant une grappe de raisin noir qui était un véritable chef-d'œuvre. J'entendis aussi quelques-unes de ses poésies, qui, bien qu'elles perdissent nécessairement à la traduction instantanée qui m'en était faite, respiraient la même naïveté que sa peinture et sa musique, copiées d'après la nature dont, en véritable artiste, il est un continuel observateur.

Digitized by Google

Le couvent de *San-Lazzaro* n'est pas la seule maison d'éducation dirigée par les Mekitaristes. Ils ont encore cinq colléges arméniens; un à Constantinople qui sert d'école préparatoire aux enfants qu'on envoie à l'âge de onze ans, en France et en Italie. Un à Trébizonde, un autre à Karaçou-Bazar en Crimée, un à Vienne, un à Venise et un autre à Paris.

Vers la fin du XVIII[e] siècle, Babik, un des Pères de Saint-Lazare, à la suite d'une discussion avec le supérieur du couvent, se retira à Trieste avec quelques-uns de ses collègues pour y fonder une maison d'éducation. Mais bientôt la conquête de l'Italie par les Français força ces religieux de se refugier à Vienne. L'empereur François leur céda l'ancien couvent des capucins, où ils s'établirent, et leur maison prit en peu de temps une grande extension. Le P. Babik en devint le chef, fonda une imprimerie qui sert, comme celle de Saint-Lazare, au but général de l'association et à pourvoir aux dépenses du couvent. Comme leurs confrères de Venise, les Mekitaristes de Vienne s'occupent de travaux littéraires sur l'Arménie et publient dans leur langue un journal intitulé *Europa* (l'Europe).

Les deux colléges de Venise et de Paris furent fondés par des dons particuliers. Deux riches Arméniens de Londres et de Madras laissèrent des sommes considérables aux Pères de Saint-Lazare, avec injonction de les faire servir à l'éducation de leurs co-religionnaires. Ce fut alors qu'on créa deux colléges : l'un placé à Venise, primitivement dans le magnifique palais Pesaro, en face du palais de la duchesse de Berry, a été transféré dernièrement dans le palais Zenobio; il porte le nom du donataire Raphaël. Trente élèves environ y reçoivent une éducation complète. L'autre était situé à Padoue, mais des difficultés élevées par le gouvernement autrichien, à l'instigation de M. Moorat, fils du donataire, ont décidé les Pères à transporter à Paris cette maison d'éducation. Comptant sur les ordonnances promulguées en leur faveur, les Arméniens ont acheté rue de Monsieur, au faubourg Saint-Germain, un vaste et bel hôtel, construit jadis pour la duchesse de Bourbon. C'est là où ils ont établi le collégé *Moorat* de Padoue. Quarante élèves y sont élevés sous la direction du P. Théodore et de quatre autres Pères, parmi lesquels nous citerons Gabriel Aïvazovsky, le préfet des études. Aussi savant que modeste, le P. Gabriel a étudié scientifiquement les principales langues de l'Orient et de l'Europe, et ses travaux littéraires sont nombreux. Il a pour frère

Digitized by Google

un des plus habiles peintres de marine, qui dirige une des académies de peinture de Saint-Pétersbourg.

Avant de s'installer en France, les PP. Mekitaristes demandèrent l'autorisation du roi, et l'assurance d'une liberté pleine et entière en ce qui regarde l'éducation de leurs jeunes compatriotes. Cette éducation étant toute spéciale et adaptée à la mission qui leur est confiée dès qu'ils sont jugés capables, ils voulaient, en s'établissant en France, rester entièrement indépendants de l'Université. Les ministres des affaires étrangères et de l'instruction publique, MM. Guizot et de Salvandy, accédèrent sans hésiter à leur désir, et l'établissement arménien fut pleinement autorisé, tant par ordonnance royale que par arrêté ministériel. C'était continuer sur le sol français cette protection traditionnelle que notre patrie exerce en Orient au profit des populations chrétiennes; ce fut donc un acte de haute et saine politique.

Après la révolution de février, un arrêté de M. Vaulabelle, approuvé par le général Cavaignac, soumit, sans respect pour les droits acquis, le collége arménien au contrôle de l'Université, comme s'il s'agissait d'un établissement national. Nous ne voulons pas examiner si sous cette mesure ne se cachait pas cette même hostilité qui obligea naguère les Mekitaristes à déserter Padoue. Mais bientôt le gouvernement, mieux informé et mieux inspiré, revint sur une décision qui avait le double tort d'être contraire aux intérêts et aux principes de la France.

Notre pays a proclamé sa généreuse sympathie pour les nationalités qui, par leurs propres efforts et avec une sage lenteur, cherchent à sortir de l'engourdissement et de l'oppression. Eh bien! c'est l'œuvre sainte et sacrée des PP. Mekitaristes de Venise! Oui, pour arriver à ce but de reconstruire pacifiquement une patrie, rien n'est épargné, et ils sont les plus puissants moteurs de ce réveil intellectuel de la nationalité arménienne. Lors donc que les temps seront venus, cette nation sera certainement appelée à jouer un rôle important dans l'ancien empire de Byzance.

C'est de l'île Saint-Lazare que part l'étincelle qui doit ranimer cet ancien foyer de la civilisation; et nous qui avons visité un coin de leur pays, et qui surtout avons vu dans tout l'Orient cette race encore si pure et si active, nous pensons que, le cas échéant, elle serait plus capable que la nation grecque de remplacer la puissance ottomane.

Digitized by Google

Cette race est fine, belle, intelligente, patiente aussi, et ambitieuse au suprême degré; mais de cette ambition qui s'applique à la patrie, et qui au ressouvenir de sa grandeur passée croit voir déjà sa grandeur future. A Constantinople, les établissements de la banque et les différentes branches des administrations publiques s'appuient sur la science et l'intelligence arméniennes. Les Turcs, comme notre haute noblesse d'autrefois, se trouvent trop grands seigneurs pour s'occuper d'affaires. Ils veulent vivre sans trouble, et ce sont les Arméniens qu'ils chargent de la conduite de leur fortune et de leurs intérêts privés. Les Grecs sont pour cela trop légers et trop brouillons; les Juifs, frappés par un préjugé universel, sont trop vils et trop méprisés.

Le but principal des moines de Saint-Lazare est, comme on le voit, de montrer à leurs frères d'Orient la route qu'ils doivent suivre pour être un jour capables de défendre et de soutenir leur nationalité. Le concours de la France doit d'autant plus leur être assuré, que, dans les élans d'un patriotisme éclairé, ces religieux combattent avec énergie un entraînement trop général en Orient, celui de recourir à la protection toute puissante de la Russie, sans réfléchir que c'est changer de maître et non conquérir l'indépendance. A ce titre seul, toutes nos sympathies doivent leur être acquises.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ÉGYPTE,

FÊTE CHEZ LES ARABES DE LA TRIBU DES ṢOUÂLEḤ.

Au retour d'une excursion dans le désert de Suez, j'étais venu camper près de la tribu des Ṣouâleḥ à laquelle appartenaient mes chameliers. Prévenu de mon arrivée, le cheïḳ Aoûdeh, un des principaux chefs de la tribu, me fit inviter à une fête qu'il donnait à l'occasion du mariage de son fils aîné, et de la circoncision de ses deux jeunes garçons. Au jour indiqué, un Arabe vint me chercher et je me rendis avec lui au camp, placé près de la montagne des Juifs, le *Scenæ Veteranorum* de l'Itinéraire d'Antonin.

Au milieu d'une vaste plaine sablonneuse, semée de quelques rares bouquets de palmiers, on avait dressé en demi-cercle d'immenses tentes pour les hommes, et plus loin, à l'écart, les tentes séparées du harem. Tout le monde était déjà rassemblé. Abou Chaïr, le chef de la tribu, vint me prendre et me fit asseoir dans la principale tente où étaient réunis tous les notables des environs: le cheïḳ des Maâzeh, le cheïḳ des Ayâdeh, etc. Après les salemalek d'usage, on remplit ma pipe, on apporta le café et chacun reprit sa conversation; on se remit à écouter les plaisanteries dégoûtantes et les farces indécentes des bouffons et des baladins qu'on avait fait venir de la ville, et qui imitaient dans ce moment les crapuleuses débauches d'un bey avec ses mamelouks. Toute l'assemblée éclatait de rire à la représentation de ces turpitudes.

Digitized by Google

Abou Chaïr m'annonça des jeux guerriers plus analogues à leurs mœurs que ces déplorables bouffonneries. Bientôt, en effet, on amena les chevaux, on apporta de longues lances dont les Arabes se servaient jadis, et qui aujourd'hui ne sont plus guère en usage en Égypte, que pour ces sortes de jeux. La hampe est formée d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Quand ils cheminent, ils tiennent cette lance, ornée de houppes, la pointe en l'air; mais quand leurs coursiers sont au galop, ils la brandissent horizontalement sur leur tête, et, après une longue oscillation, la décochent à de très-grandes distances. Cette lance, ainsi jetée, n'est pas perdue pour eux : ils courent sur elle et la ramassent, toujours au galop, avec une adresse incomparable.

Le cheïk choisit, à peu de distance du camp, un espace uni où la grève offrait quelque consistance. Six cavaliers armés de longues lances, ornées de plumes d'autruche en guise de pennons, se rangèrent d'un côté : un nombre égal placé à l'opposite détermina la longueur de la lice. Tous les Arabes de la tribu s'étaient placés en ellipse autour de l'arène; les uns assis, les autres debout, formaient une première ligne. D'autres, montés sur leurs chevaux ou huchés sur de hauts dromadaires, formaient une deuxième ellipse au dehors. Un emplacement avait été réservé pour les femmes : celles des chefs s'étaient couvertes des kaftân et des bénich d'honneur donnés à leurs époux; près d'elles était rangée la musique, les tamtams, les daraboukkah, les tambourins et les flûtes criardes.

Un vieux cheïk, monté sur une superbe jument blanche, donna le signal de la joute. Il lança sa monture à toute bride au milieu de ses adversaires, puis s'arrêtant tout à coup dans leurs rangs, il les défia et repartit avec la même vitesse, agitant sa longue lance autour de lui de manière à parer les coups qu'auraient pu lui porter ceux qui le poursuivaient. Deux cavaliers s'avancèrent à son secours, attaquèrent les deux premiers, et au fur et à mesure que l'un des combattants rentrait, un autre sortait se mettre en lice. L'adresse consistait à jouter avec le fer de la lance, mais à ne toucher qu'avec le bout opposé ou avec la hampe. L'équipage des chevaux, les larges étriers et surtout la selle, dont le troussequin soutenaient le cavalier jusqu'aux reins pendant que le pommeau l'empêchait de tomber en avant, les aidait beaucoup dans ces jeux équestres; néanmoins il leur fallait une grande dextérité; toute leur force, toute

Digitized by Google

leur attention pour manier ces lances énormes dont quelques-unes avaient près de quinze pieds. Cependant plusieurs furent démontés et les longs étriers tranchants dont leurs selles sont armées, rendirent ces jeux un peu meurtriers. Ismaïl El-Adéby, ce cheik, qui ouvrit la joute, et dont j'admirais l'adresse et la vigueur, eut le gras du mollet taillé comme par un coup de sabre et un autre Arabe fut atteint plus dangereusement sur l'os.

Tout se passait avec une courtoisie remarquable; tout se faisait à l'honneur des dames, comme si les lois du bon roi Réné leur eussent été connues. Souvent au milieu d'une course, un cheik galant, comme nos anciens preux, arrêtait court son cheval devant sa dame, et d'un coup de hampe sur la jambe de sa monture la forçait à piaffer et à saluer, puis repartait au galop reprendre sa place dans la lice, où les chevaux secondaient si bien leurs maîtres qu'ils semblaient prendre plaisir à ces jeux guerriers. Les différentes formes que les cavaliers donnaient à leurs vêtements et à leurs milâyeh quadrillés de couleurs éclatantes et variées, comme les plaids écossais, leurs ceintures couvertes de broderies, leurs armes brillantes, l'équipage et la beauté de leurs chevaux, les gestes expressifs et les cris d'admiration des spectateurs, foule brillante et bariolée, les bruits de la musique et les longs cris des femmes, tout cela formait un tableau nouveau qui flattait l'œil et récréait l'imagination, en lui rappelant les vieux temps de la chevalerie.

Après ce tournoi on revint à la tente boire du café et se reposer. Je m'assis près d'Ismaïl el-Adéby, le héros de ces jeux, et je m'entretins avec lui. Ismaïl était un homme dont la physionomie mobile et expressive était bien en rapport avec la vivacité de ses mouvements. Quand il parlait toute sa figure, tout son corps parlait; son front, ses sourcils, ses yeux, ses narines, ses moustaches et sa bouche avaient un mouvement et une forme pour chaque parole.

Par suite d'une vengeance particulière, Ismaïl avait été obligé de vivre plusieurs années éloigné de sa tribu, et il avait passé ce temps chez les Arabes des environs de Bagdad, dans le Hedjâz, puis au Sennâr. Sa conversation, embellie de tout ce qu'il avait remarqué dans ses voyages, était très-intéressante. Ismaïl me parla avec enthousiasme de l'expédition française, du *soultân* Bounaberdé, qu'il avait vu quelquefois dans sa jeunesse.

La France est aux yeux des Arabes la nation la plus courageuse,

Digitized by Google

la plus noble, et notre courte domination a laissé en Égypte des souvenirs de bravoure et d'équité qui vivront encore longtemps.

Ismaïl m'apprit que l'usage du duel existait aussi parmi les Arabes. Cet usage a dû naître à la suite de ces jeux guerriers, mais ne s'est jamais étendu comme chez nous. Lorsque deux Arabes se sont accablés d'injures ou que par un motif quelconque ils ne peuvent vivre l'un avec l'autre, ils prennent des témoins et se battent à outrance, tantôt avec le bâton, tantôt avec le poignard. Lorsque les combattants consentent à s'en remettre à des arbitres, on leur choisit des juges pour conclure la paix; celui qui a tort invite l'autre à sa tente, on tue un mouton et la réconciliation se fait au milieu de la famille. Le duel en usage chez les Bichârieh consiste à montrer le plus de courage, et non à être plus adroit ou plus heureux qu'un autre. Les deux combattants s'assoient en face l'un de l'autre, prennent un couteau, et chacun se fait lui-même des blessures, s'enlève de grands lambeaux de chair. Le plus courageux a raison.

Pendant notre entretien, j'avais vu passer plusieurs chameaux chargés de provisions et les femmes se déranger à plusieurs reprises et aller en cérémonie recevoir de nouvelles compagnes à l'entrée du camp. J'appris que ces chargements étaient des cadeaux que plusieurs invités envoyaient au maître de la fête.

Au tournoi avait succédé d'autres joutes où hommes et chevaux ont l'occasion de se rompre à toutes les manœuvres de la guerre. L'exercice favori est celui que nous connaissons sous le nom de course du djerid. Les javelots dont la plupart des Orientaux se servent en campagne, sont remplacés dans ce combat simulé par une espèce de bâton court, généralement une branche de dattier émoussée à l'une de ses extrémités et appelée djérîd.

Les cavaliers se partagent en deux camps séparés dans le milieu par une limite convenue; il prennent tour à tour barres l'un sur l'autre en s'envoyant les djérîd, que le cavalier brandit en courant et lance au loin avec une justesse remarquable. Cette lutte, quand elle est bien engagée, est d'un effet très-pittoresque. Ces coursiers pleins d'ardeur qui, arrivés à la barrière fixée, arrêtent court leur galop et pivotent presque sur eux-mêmes; ces bâtons qui volent et se croisent; ces cavaliers qui se penchent sur le cou de leurs chevaux et saisissent souvent au vol le djérîd d'un adversaire; d'autres qui plongent pour ramasser leur arme sur le sable; cette poussière, ces

Digitized by Google

cris, ces hennissements, ces costumes de toutes couleurs, ces harnais brillants, ces chevaux qui obéissent si bien aux intentions de leur cavalier, voilà le magnifique spectacle que présente le jeu du djérîd, qui, du reste, se termine rarement sans quelques accidents funestes. On a peine à se faire une idée de la force de ces frêles javelots lancés par un bras vigoureux. J'ai vu de ces branches vertes qui laissaient encore transuder la séve du dattier, percer des planches de sapin, et Ḳourchid Pacha, armé de la sorte, transpercer un buffle.

Les jeux de bâton, qui avaient succédé au djérîd, avaient aussi cessé. Bientôt les parents et les amis du cheik apportèrent le dîner, qui consistait en mouton bouilli, en riz et en *foutirs*, qu'on nous servit à nos places et par portions. Après le café et la pipe il y eut un instant de repos, enfin un peu avant l'aṣr les enfants du cheiḳ, vêtus de ḳaftân neufs, la tête ceinte d'un cachemire et montés sur des chevaux richement caparaçonnés, furent promenés autour du camp, précédés de la musique, des baladins et suivis d'un nombreux cortége composé de toutes les femmes et de tous les gamins de la tribu. Après une longue parade, les deux enfants vinrent s'asseoir au milieu de la tente principale : on apporta devant eux une aiguière remplie d'eau, on étendit sur leurs genoux une serviette brodée, on déroula le châle de leurs turbans, puis un barbier leur lava le front et la procession d'offrandes commença. Abou Chaïr vint y appliquer six petites pièces d'or et leur en mit à chacun une autre dans la bouche. Aussitôt un crieur proclama le nom d'Abou Chaïr, chef de la tribu des Ṣouâleḥ, père de la générosité. Il a donné beaucoup et cela lui reviendra un jour; nous irons aussi à ses fêtes. Les cheiḳ se succédèrent, et selon leurs moyens couvrirent le front des enfants de petites monnaies d'or, de piastres ou de paras que le père, assis près du vase, avait soin de détacher et de jeter dans l'aiguière. Les enfants eux-mêmes remuaient les sourcils afin de les faire tomber pour donner place à un plus grand nombre. L'argent appliqué sur le front était destiné au patron de la fête, et celui qu'on mettait dans la bouche était réservé aux enfants. A chaque tour, les femmes poussaient de longs cris de joie, de bruyants zaṛâṛît (1); le crieur pro-

(1) Cris aigus, ululations qui servent dans les fêtes comme dans les cérémonies funèbres, suivant les modulations de la voix.

Digitized by Google

clamait le nom de celui qui donnait en y joignant quelques épithètes et en le priant de donner beaucoup, car cela lui reviendrait un jour. J'eus aussi mon tour, et l'on cria pour l'aga abou tabândjât (c'est-à-dire le père des pistolets, à cause de mes armes à piston qui avaient fait l'admiration de toute la tribu). Je comptai plus de cinq cents personnes qui vinrent ainsi déposer leur offrande. Les vieillards, les enfants les plus pauvres de la tribu, que leur déguenillement et leur nudité semblait devoir exempter de tout sacrifice, s'amusèrent à appliquer des médins, ce qui prolongea cette scène assez avant dans la soirée. Cette longue offrande reçue et comptée, le barbier procéda à la circoncision des enfants, qui ne sortirent plus des tentes du harem après cette cérémonie douloureuse du baptême musulman.

Une fête arabe ne serait pas complète sans danseuses; aussi nous eûmes le divertissement des rawâzi qui, avant de commencer leurs danses, vinrent faire une collecte et accabler les personnages les plus apparents de baisers et de caresses fort dégoûtantes. A la lueur incertaine des lampions de fête qui illuminaient toutes les tentes, je m'esquivai abandonnant aux Arabes leurs danseuses trop complaisantes, et n'ayant plus rien à voir qui m'intéressât, je partis au lever de la lune, accompagné de l'Arabe qui m'avait conduit.

P. DU BOULERY.

Digitized by Google

DEUX NOUVELLES KACIDEH,

OU

PETITS POÈMES DE CHANFARA.

(Traduction de l'arabe.)

I.

Parmi les orientalistes de profession, ou de goût, Chanfara n'est connu que comme un de ces ribauds, de ces bandits excommuniés de leurs tribus, un de ces intraitables et inattingibles forbans des déserts, de ces gueux qui, un peu par nature et beaucoup par nécessité, étaient sans cesse en courses pillardes dans les sables de l'antique Arabie.

C'est en 1836 que M. Fresnel fit connaître la principale kacîdeh ou pièce de vers de Chanfara (1). M. Fresnel représente avec un rare bonheur les couleurs poétiques et sauvages de ce poëte arabe, poëte de pur instinct, poëte ne sachant ni lire ni écrire. Mais la kacîdeh

---

(1) Voyez *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, par F. Fresnel. Paris, 1836. 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

que traduisit si bien M. Fresnel, ne donne le poëte que sous la forme la plus brutale, ne parle que de vengeance, de souffrance, de résignation âpre et grondante. Les vers du rude poëte, coureur intrépide, dégouttent de bile et de fiel, débordent de colère.

Ceux que nous apportons ici aujourd'hui, montrent notre poëte sous un autre reflet. La souffrance passe, le désert se traverse, le soleil brûlant du midi rentre, comme disent les Arabes, son glaive de feu dans le ténébreux fourreau des ombres de la nuit, le poëte dont les os secs, maigres, reposaient sur le dos raboteux et dur de la pierre, revient à l'abri d'une tente, les vents desséchants tombent, la tête et le cœur de l'homme se calment; et alors la parole se fait douce et simple, elle admire, elle loue, elle admire encore; mais, un moment après, elle rappelle des souvenirs plus irrités, des images plus crispées, des pensées plus indignées, des traits plus menaçants et plus insolents.

Les deux petites kaĉîdeh suivantes donneront en quelque sorte l'autre face de Chanfara, compléteront le portrait de l'homme tout entier. Lui et trois autres coureurs, poëtes comme lui, comme lui écumeurs des déserts, forment un groupe que nous avons désigné sous le nom de Groupe des poëtes coureurs : c'est, avec ce terrible Chanfara, Solaïk l'infatigable, aux jarrets d'acier, c'est Amr, fils de Barrâk, au nez haut et fier, à l'œil plein de superbe, c'est Taabbata Charran, insigne roué plein de ruse, vivant avec les vipères et les goules. C'étaient quatre horreurs admirables en quatre hommes, quatre amis, quatre compaings de vols, de rapines et de sang.

Chanfara était de la tribu des Salâmânides. Un soufflet qu'il reçut d'une jeune fille le mit en feu de colère; il déserta la tribu, s'enfonça dans les solitudes, marchant devant lui, marchant au vent, jurant de tuer cent des Salâmânides..... Et il commença la carrière de ses homicides..... En ses jours de repos, quand la colère et la vengeance ne lui gonflaient pas la poitrine, quand ses dents serrées par l'indignation se desserraient, quand son rictus tétanique se détendait, il poétisait au calme, il s'animait de douces images. Il faisait des vers comme ceux des deux petites kaĉîdeh que voici; il contrastait avec lui-même. Car tout homme a des fibres de bien, comme tout désert a ses oasis; le tigre a au moins le pelage doux et lisse.

Et c'était après avoir vengé le meurtre de son père dans le sang du meurtrier Harâm, que Chanfara dit :

Digitized by Google

II.

» Oummou Amr s'est décidée à partir; elle est partie sans avoir dit adieu à ses voisins.

» Oummou Amr s'est emparée de mon cœur, au moment où le cou des chameaux prenant leur marche, alongeait déjà son ombre sur le sable.

» Oummou Amr t'a quitté, pauvre amant, alors que ton cœur se livrait au désir... Dis adieu au bonheur.

» Cette chère petite Oummou Amr ne rend jamais injures pour injures à son mari. Partout où on parle de femmes elle est citée pour sa modestie, pour sa vertu.

» La demeure qu'elle habite, le blâme méchant n'en approche jamais, lorsque tant d'autres sont la proie que déchirent les médisances.

» Ce qui me charme dans cette femme, c'est qu'en marchant elle ne laisse pas glisser son voile et ne tourne pas la tête à droite et à gauche.

» A voir ses yeux attachés à la terre, on dirait qu'elle va cherchant quelque chose qu'elle a laissé tomber en chemin; si jamais Oummou ose vous adresser la parole, soyez sûr que la honte l'aura bientôt réduite au silence (1).

» Oummou Amr! Que ses traits sont fins! qu'elle est brillante et belle! que svelte et gracieuse est sa taille! Oummou Amr est parfaite! Oh! si la beauté rendait l'homme fou, Oummou rendrait fous tous les hommes.

» Un peu après l'heure du sommeil, elle envoie le lait de ses traites du soir à ses voisines, lorsqu'elles en ont reçu trop peu des autres.

» Dans cette longue soirée que nous passâmes chez elle, elle nous environnait, et nous enivrait d'un parfum de basilic, exhalé d'elle comme il s'en exhale du basilic même, à la nuit close, et à la rosée du matin.

» Parfum suave, oh! oui, suave comme celui du basilic luxuriant

---

(1) Six de ces vers sont traduits par M. F. Fresnel.

Digitized by Google

et frais de la vallée de Ḥiliah, parfum de délice inondant les alentours d'une fragrance incessante.

» Je sortais du vallon qui sépare Machal et El-Ḥichâ; c'était bien loin ! j'avais poussé mes pas à distance, distance immense.

» J'allais sur des parages où je ne connus jamais de contretemps, j'allais ou chercher riche capture, ou rencontrer la mort.

» La mort !... Eh ! qu'elle me vienne, je n'en ai souci ! ni oncles paternels, ni oncles maternels ne verseront de larmes sur moi.

» J'allais sur une tribu, les Salâmânides, ces gens qui me voyaient jadis, parmi eux, d'un œil bienveillant;... moi, je ne les vois plus que d'un œil oblique et sourcilleux. J'étais là, chez des hommes qui n'avaient ni ma valeur ni ce noble sang qui me coule si chaud dans les veines.

» Taabbata Charran était pour nous ses compagnons d'incursion, comme une mère de famille. Je l'admirais alors distribuant les nourritures et toujours il savait, à propos, les rationner et les diminuer,

» Redoutant la disette pour nous s'il eût été prodigue. Car, sur quelques tribus que nous dirigeassions nos projets, nous avions toujours faim.

» Mère vigoureuse, robuste, il n'avait pas, comme les femmes, de tente plantée pour s'y reposer; pour ses nuits il n'avait pas d'abri, et il n'en désirait pas.

» Mère intrépide, il avait un carquois à trente flèches, et les premiers ennemis qui l'apercevaient, avaient chair de poule et frisson.

» Il allait à l'ennemi jambes demi-nues, se lançant comme l'onagre à grande course se précipite à la suite de son troupeau en fuite.

» Mère audacieuse, aux heures des dangers, il vole, il saisit son glaive coupant, fond sur l'ennemi, emporté par le feu de son courage, et il dégaîne;

» Glaive brillant, blanc comme le sel pur, de fer parfait; glaive à fer acéré, forgé des espèces de fer les plus vantées;

» Vous le verriez revenir du combat comme la queue et la croupe du chameau, sales de poussière, après la mêlée furieuse où il a bu le sang depuis les premiers coups jusqu'aux derniers coups.

» Oui, je payerai ma dette, moi, aux Salâmânides Ibn Moufridj, je leur payerai les outrages qu'ils m'ont versés comme l'eau, les affronts dont ils m'ont abreuvé.

Digitized by Google

» Déjà sur les Beni Abd Allah, et sur les Aûfides, j'ai en partie assouvi la soif de vengeance qui me tourmente, le jour de ce combat où je les ai trouvés devant moi;

» J'ai versé le sang de Harâm portant ses offrandes au temple de Dieu, marchant pieusement la chevelure ointe et parée, au milieu des pèlerins et de leurs invocations.

» Vous, enfants d'Abd Allah et d'Aûf, ramenez-nous nos prisonniers, et je vous rendrai les vôtres; mais, sachez-le bien, si vous refusez cet accord, les mères de vos prisonniers ne verront plus leurs fils.

» Et toi, mon amie, ne pense pas à venir me trouver; je suis si loin! Et puis, si je souffre de mon isolement, je tâcherai de me distraire à courir sur les hautes cimes de Zou Djoumeïzah.

» Tu me connais. J'use de douceur et de bonté envers qui veut de ma bonté et de ma douceur; mais, je suis âcre, amer pour l'homme revêche qui se tient amer pour moi.

» Je fuis ceux dont le caractère et les penchants me déplaisent; mais je suis toujours prêt à venir à ceux qui recherchent et veulent mon amitié. »

III.

AUTRE KACIDEH.

« Les crêtes sourcilleuses des hautes montagnes, les sommets déchirés des rocs, là où ne peut gravir l'homme robuste, au pied léger, à la taille forte et souple comme la hampe flexible,

» Moi, j'y monte; je vais en chercher les sommets perdus, quand les ténèbres noires de la nuit m'enveloppent comme d'une sombre forêt.

» Et là, je dors, le crâne posé sur les os saillants de mes bras, je dors, là, plié et roulé sur moi-même comme un serpent.

» Pour tout attirail, j'ai deux sandales à ventre rouge, toutes racornies, qui jamais n'ont été recousues;

» Un *bourd* râpé, un *mouldah* en lambeaux (1), qui me couvre par côté, et que je ne répare jamais;

---

(1) Le bourd est une sorte de manteau, ordinairement à très-larges raies. — Le

Digitized by Google

» Un sabre étincelant, d'un fer limpide de l'Inde, lame à vif tranchant et qui abat admirablement des tronçons de membres;

» Un arc de jaune bois de nab', solide, la sauvegarde de son maître, et gémissant après le départ de la flèche, comme gémit le soupir de l'amoureux;

» Arc précieux, quoique tendu longtemps, il garde sa poignée toujours ferme et élastique, et sa corde, aux deux bouts flottants, sait toujours chasser avec vigueur et lancer mes traits.

» Et le sifflement de la flèche échappée de l'encoche, est le bourdonnement du bourdon qui s'enfuit rôder en quittant son nid.

» ... Elle est partie Oummou à deux pâturages nouveaux, et je tremble que les pâtres ne restent éloignés avec elle jusqu'aux derniers jours de l'été.

» Eh! si tu le savais! ces eaux où tu vas sont entourées de dangers, elles semblent porter en elles les douleurs d'entrailles et des milliers de terreurs.

» J'y suis allé cent fois m'abreuver; mais aussi, j'avais avec moi mon sabre à la forme yamanique; j'avais tout ce qu'il me fallait, ce que j'avais choisi, pour empenner mes flèches, pour les rendre sûres et justes;

» J'y allais uniquement pour attacher ces pennes à mes flèches rouges et souples; et puis je les rangeais comme un tissu régulier et à mailles fines, pour mes braves compagnons.

» C'est encore là que je me mettais à en effiler la pointe osseuse, jusqu'au moment où je me disposais à les encocher, à les lancer, à leur faire sillonner l'air.

» Toujours prêtes alors, mes flèches étaient dans ma main pour le vil avare, redoutables aussi pour l'ami que j'avais chassé de mon cœur, que j'avais vendu.

» Oh! combien de vallées longues, profondes, à gorges serrées, séjour habituel des djinn et des lions,

» Où je me suis enfoncé, seul, après la chute de la rosée du matin, vallées touffues, étouffées d'arbres, vallées où frissonne celui qui y pénètre!

---

moulâah ou milâieh est une longue pièce de toile bleue rayée, tombant parfois de la tête aux pieds. Les hommes le portent ordinairement en sautoir, croisé sur la poitrine, et allant d'une épaule à l'autre.

Digitized by Google

» Mais là où le poltron tremble de se hasarder, moi j'ai plaisir à y passer, justement parce qu'il redoute d'y entrer.

» Quoi ! un homme pensera défendre contre moi, Sa'd, le fils de Mâlek ; il voudra me résister et garder les dépouilles d'Okaïcir que j'ai tué ! Oh ! non, non ; il faut qu'il goûte de mes coups.

» Que de braves à chemises nettes et pures (c'est-à-dire hommes de nom illustre et de courage) j'ai entassés sous les coups de mes flèches, sous mes flèches dont jamais la pointe ne se brise, jamais ne se courbe,

» Sous mes flèches de bois de nab', empennées de plumes d'aigles, lancées rapidement du milieu de mon arc, de la dure saillie de la corde arrondie comme la saillie de la jambe lisse et polie du katâ (1).

» A peine ma main les avait saisies, qu'elles partaient de mon arc redoutable et trouvaient de suite la chair de l'ennemi, à qui je sus toujours les rendre terribles.

» Et soudain mon arc retentissait, dans mes mains, d'un long gémissement, prolongeait un *inn* comme un homme qu'un coup mortel frappe sur le crâne, que les blessures ont criblé. »

PERRON.

(1) Le katâ est un oiseau du désert, et est appelé vulgairement *ganga ;* c'est *tétrao alkata.*

SÉMÉIOGRAPHIE HIPPIQUE

DES ARABES.

Dès les temps les plus reculés, les Arabes ont apporté une attention minutieuse aux marques distinctives par lesquelles on peut reconnaître de prime abord les qualités ou les défauts d'un cheval. A une époque assez ancienne, l'histoire fait mention des noms et des nobles qualités de plusieurs chevaux arabes. Quelques années avant la naissance de Mahomet, une contestation au sujet d'un pari sur la vitesse des deux fameux coureurs Dâḥis et Ṛabrâ occasionna une guerre entre les deux tribus d'Ạbs et de Ẓoubyân, guerre acharnée qui dura quarante ans, pendant lesquels ni juments, ni chamelles n'eurent assez de repos pour perpétuer leur race. On voit par ce seul trait que les amusements du *turf* étaient, pour les bédouins d'autrefois, non-seulement une fête, mais une affaire importante.

Les qualités physiques que les Arabes prisent le plus dans leurs chevaux sont les suivantes : La tête petite, — les oreilles effilées et se touchant presque par leurs extrémités, — le front large, — les yeux proéminents et vifs, — les ganaches larges et maigres, — le museau

Digitized by Google

effilé et nu, — les naseaux ouverts, — le cou long et cintré, — la poitrine large, — la croupe élevée et arrondie, — le ventre peu prononcé, — la queue courte et déliée, — les jambes nerveuses, — les paturons courts et flexibles, — les sabots durs et amples. Du reste, quand les trois principales beautés, celle de la tête, de la croupe et des jambes, se trouvent réunies, ils considèrent le cheval comme parfait; et cependant, ils ne le prendraient pas pour monture ni même pour étalon, s'il avait quelque signe néfaste.

Il y a plusieurs signes naturels que les Arabes regardent les uns comme sinistres pour le cavalier ou le propriétaire, les autres, au contraire, comme favorables et devant porter bonheur. On n'est pas d'accord dans les diverses parties de l'Orient, sur le nombre de ces signes : quelques cavaliers comptent environ vingt signes funestes et portent à soixante et dix le nombre total des signes bons et mauvais; d'autres en comptent beaucoup moins. Toutefois, l'effet que les signes néfastes ont incontestablement sur l'animal, est de déprécier, au premier coup d'œil, sa valeur des deux tiers et quelquefois davantage.

Quelque scepticisme qu'on apporte en pareille matière, il est certain que ces idées doivent naissance à des observations que les Arabes ont dû répéter souvent; et tout superstitieux qu'ils sont, ils ne consentiraient point à diminuer ainsi le prix de leurs chevaux, s'il n'y avait pas un fond de vérité dans ces appréciations dont ils font toujours un mystère.

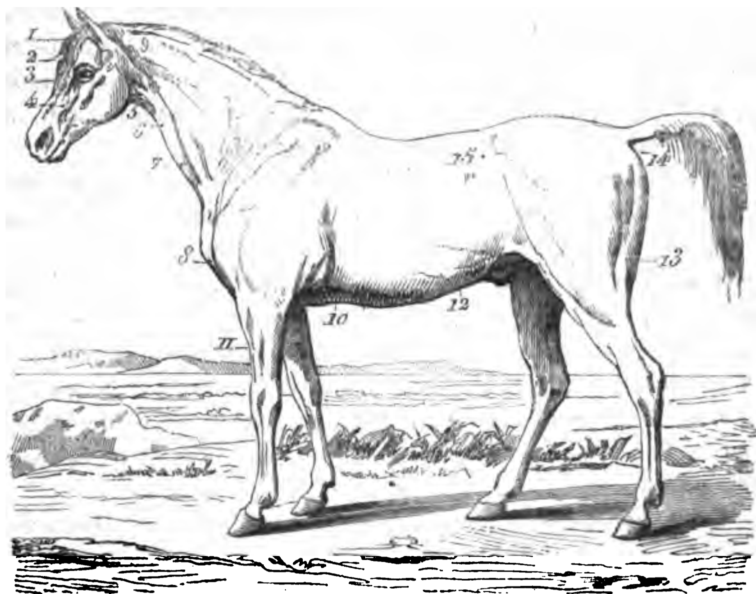
La majeure partie des signes qui servent à reconnaître les qualités ou les défauts d'un cheval sont des *écussons* ou des *épis* situés sur différentes parties du corps. Cette science des signes est basée probablement sur des observations identiques à celles qui ont conduit M. Guenon à découvrir sa méthode pour apprécier les vaches laitières. Ce qui est vrai pour la race bovine, peut l'être également pour la race chevaline.

On appelle *épis* de petites mèches ou touffes de poil à contre-sens qui forment de légères saillies sur la peau. Chaque épi a, chez les Arabes, une valeur et une signification particulière selon la place qu'il occupe, selon la grandeur et la finesse de son poil.

Voici la liste et l'emplacement des épis les plus caractéristiques d'après les renseignements fournis par un cavalier arabe qui avait

Digitized by Google

parcouru la Mésopotamie, la Syrie, le Nedjd, c'est-à-dire les pays où se trouvent les plus beaux chevaux de l'Orient.



1. — Appelé Ḳanâdil : ce sont deux épis situés dans le toupet, près des tempes : ils sont rangés parmi les signes favorables.

2. — El-chérîkaîn : deux épis situés au-dessus des yeux : signe favorable.

3. — Ḳabr ou ḳabr maftoûḥ, c'est-à-dire *tombe ouverte* : épi situé au bas du front, considéré comme le plus sinistre des pronostics et généralement bien connu de tous les Arabes.

4. — Nadabât : épis des deux côtés des ganaches. Signes néfastes s'ils se trouvent sur une jument, sans importance sur un étalon.

5. — Ranaḳât : épis sous la gorge près de l'auge. Ils sont considérés comme favorables par les uns, comme néfastes par les autres : mon instructeur me disait qu'on n'y attachait aucune importance en Syrie.

Digitized by Google

6. — Hedjâb : épis favorables situés des deux côtés de la trachée.
7. — Chakk el-djeîb : signe néfaste.
8. — Nichân el-ṡidr : favorable.
9. — El-djérâid : épi sous la crinière ; — favorable.
10. — Nichân el-chérîḥah : favorable.
11. — Nichân el-derâ' : insignifiant quand la balzane ne monte pas jusque-là.
12. — Nichân el-sourrah ou sabak : épis situés de chaque côté du nombril ; — favorables.
13. — Bôch-nichân : sur les fesses ; — néfastes. — Les juments qui les portent conçoivent difficilement.
14. — Irmâḥ : épis néfastes.
15. — Djennâbât : épis des flancs. Sans importance si la selle les couvre, mais réputés néfastes si la selle les laisse à découvert.

Dans les notes manuscrites d'un voyage en Orient, par Ibrahîm Manṡoûr efendi (M. Cerfberr), je trouve l'indication de quatre autres signes qui se rapportent à cette catégorie.

Un épi qui s'élève sur le milieu du front, comme un palmier solitaire, est le signe d'une grande fortune : on l'appelle *le chemin du bonheur*.

Un épi à la partie supérieure des jambes de devant d'un cheval pronostique la victoire au cavalier qui le monte : ce signe est appelé *la main de Dieu*.

Les frisures du poil aux hanches sont funestes.

Les chevaux qui ont des épis des deux côtés de la queue sont exécrables : ils font tout mal quand ils n'ont pas d'autres signes qui balancent cette marque funeste (ce sont probablement les épis néfastes appelés irmâḥ, n° 14.)

A cette liste des épis révélateurs des qualités ou des défauts d'un cheval au dire des Arabes, nous joindrons aussi les pronostics que présentent les taches et autres indices.

La jument noire, sans aucun signe, portera malheur au cavalier.

Tout cheval qui a une raie noire sur le dos, depuis le cou jusqu'à la queue, est une monture enviable.

Les taches noires sur les boulets diminuent de moitié la valeur d'un étalon ou d'une poulinière.

Digitized by Google

Le cheval qui a la corne dure est non-seulement propre à de longues courses, mais il est aussi très-patient.

Le coursier rétif a, d'ordinaire, de petits yeux et des naseaux étroits.

Les cavales qui ont le poil fauve au-dessus des paturons sont fécondes.

Garde-toi des marques qui ne sont point placées juste au milieu du front, elles sont néfastes.

Tout coursier qui porte une étoile au front et n'a point de blanc aux pieds te portera malheur.

Les chevaux qui ont une marque noire au palais sont funestes, méchants, enclins à mordre et à se battre.

Le cheval qui a du blanc sur les lèvres et la bouche moyenne court plus vite que le vent.

Un cheval dont le blanc s'arrête sur le nez, rue fréquemment et jette à terre le meilleur cavalier.

Si la lèvre supérieure est blanche en dessous près des gencives, c'est un signe favorable; si elle est noire, c'est un signe néfaste.

Une marque blanche de chaque côté de la poitrine, derrière l'étrier, signifie rapidité, sûreté : on les nomme *les ailes*.

Le cheval qui porte de hautes balzanes est dangereux. Si le blanc monte plus haut du côté droit que du côté gauche, vends-le ou prépare ton linceul.

Vive le cheval qui a une poitrine de lion, une croupe de loup et des jambes de gazelle.

Voilà des assertions qui ouvrent aux explorations de la science un champ nouveau et peut-être plein d'avenir. Nous ne les jugeons pas : nous demandons qu'on les examine, et certes elles sont assez remarquables pour qu'on s'en occupe sérieusement.

A ces renseignements recueillis dans mes voyages en Égypte, il sera facile d'en ajouter d'autres puisés dans les diverses contrées de l'Orient et de former une véritable Séméiographie Hippique. Je les livre à la publicité avec l'espoir qu'ils ne seront pas inutiles et qu'il se trouvera quelqu'un pour continuer ce travail en faisant les expériences nécessaires. Si le principe est vrai, on en profitera; s'il est faux, on aura détruit une erreur et l'on profitera encore.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

SITUATION DE L'ALGÉRIE

EN 1851.

Le nouveau gouvernement, inauguré par les événements du 2 décembre, a déjà donné à l'Algérie des témoignages éclatants de sa sollicitude et de sa sympathie. Nous aurons occasion, dans le cours de cette *Revue*, d'appeler souvent l'attention de nos lecteurs sur l'importance des mesures prises pour assurer le développement de notre belle colonie. Mais, avant d'entrer dans l'examen détaillé de ces matières, nous croyons utile de présenter un résumé succinct de la situation de l'Algérie, à la fin de novembre 1851, et l'énumération des principaux actes administratifs.

Pendant le printemps, des opérations militaires importantes ont eu lieu dans la partie orientale de la Kabylie, pour débloquer Djidjelli, fortifier l'action de notre autorité sur les populations de ces contrées, donner une sécurité plus grande aux travaux de la colonisation, et étendre nos relations commerciales.

Nos troupes ont rencontré dans ces montagnes, réputées inaccessibles, une résistance opiniâtre. Elles ont livré, en quatre-vingts jours de marche, vingt-six combats, dont plusieurs doivent être comptés parmi les actions de guerre les plus sérieuses. Leur brillante valeur a triomphé de tous les obstacles, et les résultats obtenus ont entièrement répondu à l'attente du pays. Les tribus du cercle de

Digitized by Google

Djidjelli ont fait acte de soumission; la vallée de l'Oued-Sâhel a été pacifiée, et on a pu constater un accroissement notable dans le commerce des huiles, principalement alimenté par les Kabyles.

La tâche que la France accomplit en Algérie a deux faces distinctes: ranger d'abord les indigènes sous notre domination, et les faire jouir des bienfaits d'un gouvernement de plus en plus régulier, juste et réparateur; créer ensuite une population coloniale, composée d'éléments européens, l'attacher au sol par des institutions qui lui assurent, autant que possible, les mêmes droits et les mêmes avantages qu'en France; favoriser enfin le développement des intérêts agricoles industriels et commerciaux de nos colons.

C'est à l'armée qu'est dévolue plus spécialement la première partie de cette tâche. Les nombreux et éclatants succès qui couronnent ses efforts pour compléter la conquête du pays, agrandissent chaque jour le théâtre où elle doit exercer sa puissance organisatrice, et propager la civilisation. Les difficultés de toutes sortes dont cette entreprise était hérissée, n'ont lassé ni sa persévérance ni la fécondité de ses facultés créatrices.

On a constaté l'existence en Algérie d'environ douze cents tribus, dont vingt-cinq seulement sont signalées comme insoumises; ce sont les plus pauvres, les plus éloignées de nos centres d'autorité.

Après avoir vaincu les tribus par la force des armes, après leur avoir donné un gouvernement et une administration réguliers, l'armée a appliqué ses efforts à modifier les conditions et les habitudes sociales des Arabes, afin de les fixer au sol, de leur créer des intérêts facilement saisissables, de les arracher à leur funeste imprévoyance de l'avenir, et de les accoutumer à trouver dans les institutions un appui pour lutter contre les calamités qu'ils subissent aujourd'hui, comme des arrêts d'un pouvoir fatal.

Sous l'inspiration des officiers employés au gouvernement des tribus, des édifices et des maisons se sont élevés de toutes parts; on a fait des plantations très-considérables et essayé des cultures nouvelles, on a construit des barrages sur les rivières, bâti des ponts, disposé des caravansérails sur les principales voies de communication pour recueillir et protéger les voyageurs. L'instruction publique a été réorganisée, des soins médicaux ont été offerts à ces populations, que les maladies décimaient sans défense : ils ont été acceptés avec empressement.

Digitized by Google

La bienveillance et la justice du gouvernement français commencent à être appréciées par les indigènes; et, si on ne peut pas espérer encore que les passions hostiles et le fanatisme soient désarmés, du moins voit-on se former déjà parmi les Arabes un parti plus sage, connaissant mieux les vrais intérêts de leur pays, et disposé à seconder nos généreux efforts.

L'œuvre de la colonisation et de l'administration des populations européennes a reçu aussi une grande impulsion. Dans les conditions et les circonstances particulières où se trouve l'Algérie, une société nouvelle est lente à fonder et les progrès ne peuvent répondre à l'impatience de tous les désirs. Le vote de plusieurs lois importantes, spéciales à l'Algérie, a rendu cet enfantement plus facile.

La loi sur la constitution de la propriété du 16 juin 1851 a mis fin aux discordes et aux incertitudes du passé, et fourni une base stable pour les transactions futures. Les intérêts des populations musulmanes ont été garantis sans rien diminuer des chances d'extension des intérêts européens.

La loi du 11 janvier 1851, qui a réglé le régime commercial en Algérie, a ouvert les marchés de la France aux produits de la colonie. Déjà les heureux effets de cette mesure libérale ont pu être constatés; le commerce des huiles et celui des laines ont pris un grand accroissement, et concourent pour une certaine part à notre approvisionnement.

Enfin la loi du 4 août 1851, qui a fondé une banque d'escompte, de circulation et de dépôt, a été un bienfait pour nos colons. Depuis cinq ans, une crise des plus intenses pesait sur les affaires à Alger; si on avait laissé les prêts usuraires exploiter et pressurer plus longtemps la colonie, elle n'aurait pas pu recueillir les avantages des nouvelles lois qui venaient de lui être accordées.

La législation, sur les concessions de terre en Algérie, prescrivait des formalités multipliées, et imposait aux concessionnaires des charges trop lourdes et de nature à décourager les entreprises agricoles; il était urgent d'y apporter des modifications. Un décret, du 26 avril dernier, a introduit dans les clauses des concessions des améliorations essentielles que l'expérience avait hautement indiquées.

Les institutions civiles ont été également développées; huit commissariats civils ont été créés à Guelma, à Medéâh, à Milianah, à Arzew, à Maskarah, à Orléansville, à Sétif et à Aumale. Six localités

Digitized by Google

ont été érigées en communes : le Fondouk, l'Arba, la Rassauta, Boufarik, Douéra et Koléah. Le gouvernement paraît rechercher avec la plus vive sollicitude l'occasion d'étendre les institutions municipales ; mais il ne peut le faire que lorsque les localités offrent les éléments nécessaires pour l'application du régime communal.

Sous l'influence de ces dispositions tutélaires, la population européenne de l'Algérie s'est augmentée de 18,000 âmes ; elle était à la fin de 1851 d'environ 135,000 individus.

On annonce qu'un projet est en ce moment à l'étude pour la création de haras, de dépôts d'étalons, et pour l'amélioration des remontes, dans le double but : de régénérer la race chevaline en Algérie, et d'assurer, dans un avenir rapproché pour la cavalerie d'Afrique, une remonte facile, dont tous nos régiments de cavalerie légère profiteront plus tard. Nos établissements du midi de la France pourront, sans aucun doute, tirer de l'Algérie des reproducteurs remarquables dont ils sont en grande partie dépourvus.

D'autres projets sont élaborés et seront, il y a lieu de l'espérer, prochainement mis à exécution. Il faut citer parmi les plus importants, l'organisation des monts de piété et des caisses d'épargne, un décret sur les mines, etc. D'après la constitution, c'est au sénat qu'il appartiendra de formuler les lois organiques relatives à l'Algérie.

Nous ne terminerons pas ce rapide exposé sans rappeler que les efforts du gouvernement, pour favoriser l'exploitation des richesses minérales et pour introduire des cultures industrielles, ont frappé l'attention publique à l'exposition de Londres. Ce succès semble devoir, comme conséquence immédiate, attirer des capitaux en Algérie, pour la mise en valeur des ressources précieuses de ce pays.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Wahhâbi. — La plupart des journaux d'Europe ont annoncé que les villes saintes de l'islamisme avaient été subitement saccagées par les Wahhâbi. Cette nouvelle a été démentie par ordre du gouvernement ottoman, que des motifs politiques et religieux faciles à comprendre, ont engagé à celer cette triste nouvelle. Un journal grec, qui se publie à Constantinople, l'avait annoncée avant que la défense du Divan fût connue : les journaux d'Europe l'ont répétée, puis démentie.

Les faits sont malheureusement trop vrais. Les Wahhâbi, chez lesquels il régnait depuis longtemps une grande fermentation, ont tout à coup envahi la Mekke et Médine, massacré la garnison et une partie des habitants, détruit et pillé les mosquées, et emmené un grand nombre de femmes et de jeunes filles. La situation politique de l'Arabie faisait présager depuis longtemps de nouvelles hostilités, mais on ne s'attendait pas à les voir prendre dès le début un caractère aussi grave.

Dès son arrivée à la Mekke, le grand chérif, nouvellement nommé, Abd el-Mouttaleb ibn-Ḥaleb, se mit en rapport avec les chefs des tribus qui habitent les contrées du Tihâmah jusqu'à l'Yémen. Tout en lui promettant obéissance ils refusèrent de payer les impôts. La tribu de Ḥarb, qui compte environ 3,000 cavaliers, et occupe les montagnes du Ṣafra, sur la route de la Mekke à Médine, massacra les envoyés du chérif. Depuis plusieurs années, ces Arabes pillent les

Digitized by Google

caravanes et commettent toutes sortes de brigandages. Du reste toute l'Arabie, depuis Aden jusqu'à Bagdad, était dans une agitation menaçante, excitée sans doute par les Wahhâbi qui se préparaient à la guerre qu'ils viennent d'ouvrir d'une façon si cruelle.

La Porte a senti la nécessité de mettre promptement un terme à cet état de choses; elle a donné des ordres sévères au nouveau général en chef de l'armée d'Arabie, qu'elle a investi de tous ses pouvoirs pour réduire les Arabes et rétablir le pèlerinage de la Mekke.

(*Correspondance de la Revue.*)

Mines d'émeraudes. — Une découverte des plus intéressantes vient d'être faite en Égypte. On sait qu'il existe au mont Zabarah, situé près des bords de la mer Rouge, une mine d'émeraudes que le pacha d'Égypte a fait exploiter quelque temps par un Français, M. Cailliaud, et qui a été abandonnée dans les dernières années du règne de Méhémet Alî. Une compagnie anglaise a sollicité et obtenu, depuis peu de temps, l'autorisation de reprendre l'exploitation de cette mine qui, à ce qu'il paraît, offre encore de grandes richesses. En faisant exécuter récemment des travaux importants dans cet endroit, l'ingénieur de la compagnie, M. R. Allan, a découvert à une grande profondeur, les traces d'une galerie qui remonterait à la plus haute antiquité.

Il a fait opérer des déblais considérables; il a trouvé des outils, des ustensiles anciens, et une pierre sur laquelle est gravée une inscription hiéroglyphique. Cette circonstance prouve la vérité de l'opinion émise par Cailliaud et Belzoni, d'après des inductions d'un autre genre, que la mine dont il s'agit a été exploitée dans l'antiquité. Il paraîtrait, d'après l'étude de l'inscription de la pierre qui a été trouvée, que les premiers travaux de la mine de Zabarah remonteraient au règne de Sésostris le Grand, ou Ramsès-Sésostris, qui, selon l'opinion la plus générale, vivait vers l'an 1660 avant Jésus-Christ.

(*Correspondance de la Revue.*)

Digitized by Google

Galerie des costumes des janissaires. — Le gouvernement ottoman avait ordonné, il y a quelques mois, que l'on recherchât tous les anciens costumes des Janissaires pour en faire cinquante figures qui pussent servir de monument historique. Cette collection est maintenant complète, et l'on va prochainement exposer à Tchini-Keusk les figures qui représentent les Janissaires avec toutes les transformations que subirent leur costume et leurs armes, depuis la création de cette milice jusqu'à sa destruction; rien ne manquera à cette exposition, qui sera le tableau exact de toutes les particularités qui se rattachaient à cette milice : armes, marmites, étendards, etc. Elle doit ouvrir dans peu de temps, et sera concédée à un spéculateur qui percevra, moyennant une somme payée au trésor, le bénéfice de l'entrée publique, qui sera, dit-on, de dix piastres par personne. (*Journal de Constantinople.*)

Chrétiens. — Cérémonies funèbres. — Depuis l'époque où l'étendard ottoman flotte sur la Bosnie et l'Erzegovine, les cérémonies du culte chrétien étaient célébrées sans pompe, notamment pour l'accompagnement au cimetière des dépouilles mortelles des chrétiens. Mais depuis que le gouvernement impérial a proclamé dans tout l'empire la tolérance religieuse, et a déclaré libre l'exercice du culte, les chrétiens de cette province ont désiré de faire cesser l'ancien état de choses. Ainsi, à la mort d'un chrétien qui eut lieu le 26 octobre dernier à Mostar, les cérémonies funèbres furent faites avec toute la pompe prescrite par le rite, à la demande du vice-consul d'Autriche, et avec l'autorisation d'Ismaïl pacha, gouverneur de l'Erzegovine. Les derniers honneurs ont été rendus au défunt et les prières ont été dites publiquement au milieu d'un grand concours d'habitants de Mostar, parmi lesquels on remarquait le vice-consul autrichien accompagné des employés du consulat et de ses nationaux.

(*J. de Constantinople.*)

Port d'armes prohibé. — Voici le *Memorandum* adressé par le ministre des affaires étrangères aux diverses légations des puissances amies, en date du 26 mouharem, 1268 de l'hégire :

Digitized by Google

« L'on entend avec regret depuis quelque temps que certains individus, tant étrangers que sujets à la Sublime Porte, s'étant fait, à Smyrne et dans d'autres provinces de l'empire, une habitude du port des armes, se blessent et s'entre-tuent à la moindre querelle survenue entre eux, sans que la plus active surveillance puisse y mettre obstacle.

» La prohibition de pareils moyens qui aboutissent nécessairement à un acte aussi criminel que l'assassinat, étant exigée par le maintien de la sécurité publique, et par la conservation de la vie humaine, tandis que la tolérance de ces méfaits atteindrait fortement le bon ordre public, la mise en œuvre des mesures les plus rigoureuses et les plus efficaces, et la cessation entière de cet état de choses, sont de la plus urgente nécessité. Il a été donc décidé que dorénavant personne ne devra porter sur soi des armes ni des instruments offensifs ; que tous ceux qui en porteraient, seront arrêtés par les autorités compétentes ; que tout ce qui sera trouvé en argent sur les armes sera restitué à leur propriétaire, et tout ce qui est en fer sera déposé au *khazné* de la police, et que tous ceux qui auront été arrêtés pour contravention à la défense du port des armes, subiront une peine de trois mois à trois ans de travaux forcés, suivant le délit.

» Il est évident que toute assistance, pour la pleine exécution d'une défense aussi utile, sera prêtée de votre part. Ainsi vous êtes prié d'adresser aux consuls de votre Gouvernement les instructions nécessaires à cet effet. » (*J. de Constantinople.*)

MORT DU Dr SCHULTZ. — Des lettres de Smyrne donnent la triste nouvelle de la mort prématurée de M. le docteur S. G. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, qui a succombé à la suite d'une longue et douloureuse affection de poitrine. Cet honorable fonctionnaire joignait, à de hautes qualités sociales, le savoir et l'érudition d'un archéologue et d'un orientaliste distingué. On lui doit un superbe *Plan de Jérusalem ancienne et moderne*, auquel il avait consacré plusieurs années de travail.

VICTOR LANGLOIS.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

VOYAGE AU OUADAY,

PAR LE CHEIK MOHAMMED IBN OMAR EL-TOUNSY,

Traduit de l'arabe par le Dr Perron (1).

Depuis plus d'un demi-siècle la France a les yeux fixés sur cette immense partie du monde oriental qu'on appelle l'Afrique. L'expédition de Bonaparte en 1798, si diversement appréciée dans ses motifs par les historiens et les publicistes, coup de tête ou coup d'œil de génie, fut plus qu'une héroïque reconnaissance de lieux; féconde en résultats, cette prise éphémère de possession ouvrit l'ère des révolutions les plus importantes dans ces immobiles contrées. Ces changements ne se bornèrent pas à l'Égypte, et l'ébranlement communiqué au sol africain par la marche d'une armée européenne persista longtemps après le départ des Français. De 1830 jusqu'à nos jours, la conquête de l'Algérie nous a définitivement ouvert les portes de ce vaste continent.

Dans l'intérêt de la civilisation, dans celui de notre colonie elle-même, notre tâche ne saurait être considérée comme désormais accomplie. Je n'entends point parler ici de nouvelles guerres, mais du développement pacifique des conséquences de notre conquête. Il faut créer, entretenir des rapports multipliés avec tous les pays voisins, et notamment avec ceux du centre de la péninsule.

Mais, ces pays, pour entrer en relations avec eux, pour y acqué-

(1) Un vol. in-8° avec cartes et planches. — Paris, Gide et Baudry, rue des Petits-Augustins, 5.

Digitized by Google

rir une utile influence, pour les transformer, il faut, avant tout, les connaître, les connaître sous toutes les faces : configuration, positions géographiques, productions, commerce, mœurs, institutions; il faut être au courant de leurs besoins, de leurs goûts, de leurs aptitudes; et nous ne savons encore rien de tout cela. L'Afrique est une des plus anciennes terres connues; depuis plus de trois siècles les vaisseaux européens en font le tour, et, sauf le bord de ses côtes, cette mystérieuse contrée est presque aussi ignorée qu'aux premiers jours qui suivirent la création.

Le livre dont nous nous occupons aujourd'hui, *le Voyage au Ouadây par le cheik El-Tounsy*, a donc certainement le mérite de l'à-propos et de l'utilité, et ce n'est d'ailleurs pas le seul qu'il possède.

« Mais, d'abord, nous demanderont plusieurs, qu'est-ce que le cheik El-Tounsy; qu'est-ce, au juste, que le Ouadây lui-même?.... » On peut en effet adresser ces questions sans passer pour un ignorant, et nous n'avons pris la plume que dans la prévision d'avoir à y répondre.

Le cheik Mohammed El-Tounsy, réviseur en chef à l'école de médecine du Kaire, a vécu longtemps daus le Soudan oriental, et M. le docteur Perron, par sa position de directeur de cette même école de médecine du Kaire, mis en relations directes et presque intimes avec ce personnage, nous l'avait déjà fait connaître dès 1845. A cette époque, en effet, remonte une publication que le monde savant n'a point oubliée, — nous voulons parler de la traduction du voyage au Dârfour du cheik El-Tounsy.

Quant au nouvel ouvrage, qui vient si heureusement compléter le premier, c'est encore au docteur Perron que nous en sommes redevables, non-seulement, comme le dit M. Jomard, dans la remarquable préface qui accompagne le livre en question, « parce que M. Perron l'a traduit, mais parce qu'il a décidé le voyageur à oublier un moment ses scrupules religieux et à mettre par écrit ses souvenirs. »

Pour le Ouadây, ou Dâr Seleih, dont, jusqu'à ces derniers temps, on ne connaissait guère que le nom, c'est un pays situé à l'ouest du Dârfour, à l'une des extrémités de cette partie centrale de l'Afrique qu'on appelle le Soudan (en arabe Béled El-Soûdân : pays des nègres) ou Takroûr. Les limites, l'étendue, les situations relatives des villes

Digitized by Google

de cette contrée ne peuvent être encore indiquées qu'approximativement, et c'est avec beaucoup de peine que, sur les indications recueillies d'El-Tounsy, et arrachées à quelques autres habitants du Ouadây de passage au Kaire, le docteur Perron a pu dresser la carte figurant à la première planche du curieux atlas annexé à l'ouvrage.

L'étendue du Ouadây est, d'après le cheïk, de plus de trente journées de marche en longueur, du nord au sud, et de vingt-quatre de l'est à l'ouest. La population peut être évaluée à 5 millions d'individus, dont, pour Ouarah, la capitale, 40,000, — hommes, femmes, enfants et esclaves. L'effectif des forces militaires pourrait s'élever jusqu'à 200,000 hommes.

Inutile de rapporter ici une foule d'autres indications plus ou moins précises, toutes intéressantes, qu'on trouvera dans la préface du savant géographe que j'ai déjà cité en commençant. Il est temps d'ailleurs de laisser la parole au cheïk lui-même. — Qui pourrait mieux que lui nous parler de cette terre, vierge encore de nos regards européens ?

Le bon cheïk, après avoir religieusement salué « CELUI dont Mahomet est le Prophète; CELUI qui est unique dans la durée immuable de son empire et de sa puissance, et qui conduit ses créatures comme il lui plaît, etc... » s'exprime ainsi :

« Cette contrée (le royaume du Ouadây) semble être une rose au milieu d'autres fleurs, ou un grand parterre où se promènent des fleuves, tant la Providence y a semé de bienfaits, y a prodigué de libéralités; de toutes parts des eaux pures et limpides, au courant argentin; des jardins où les fleurs s'épanouissent et brillent comme la pupille de l'œil. Sur le bord de ces eaux l'Arâk entrelace ses rameaux en haies épaisses, où le rossignol roucoule ses chants, réjouit le cœur et charme l'âme... Le Ouadây a plus de largeur que le Dârfour, mais il a moins de longueur. Son territoire est d'une nature plus généreuse; il y a en cela la différence d'aujourd'hui à hier, du soleil à la lune, d'un parterre à un désert, du paradis au grand feu. Il y a bien, il est vrai, au Dârfour, quelques lieux dont le sol se rapproche, par ses qualités, de celui du Ouadây; mais la plus grande partie du Dârfour est une terre sablonneuse, altérée ou presque sans eau. Aussi les Fôriens qui habitent ces espèces de déserts sont chétifs, maigres, d'une teinte à nuance jaunâtre; ils ont, pour ainsi dire, toujours soif; ils sont obligés de se rationner strictement pour l'eau, comme s'ils étaient dans un navire égaré sur les mers, qui ne sait

Digitized by Google

plus où il est, où est la terre, où est le ciel. Mais, au Ouadây, presque partout abondent des courants d'eaux vives; presque partout des arbres en végétation, toujours retentissant des chants des oiseaux. »

Le Ouadây est séparé du Dârfour par des terres inhabitées couvertes de forêts vierges et qu'il faut deux journées de marche pour traverser. — « Nous rencontrâmes là, dit El-Tounsy, une quantité innombrable de bêtes sauvages, de lièvres, de gazelles, d'éléphants; — les lièvres épouvantés couraient se jeter au milieu même des soldats, se lançaient en aveugles de tous côtés, arrivaient tout fatigués à travers nos gens qui les tuaient presque à leurs pieds... Les dents d'éléphant, ou jaunies par le soleil, ou déjà nuancées au noirâtre, étaient semées de tous côtés; nous en remarquâmes d'énormes, dont une seule eût pu faire la charge d'un bon chameau. Nous en vîmes d'autres fendues en deux ou largement crevassées, et toutes en nombre incalculable. »

Ce beau pays a son histoire; elle n'est pas sans intérêt. A la même époque où l'Égypte voyait s'élever la puissance de l'homme remarquable qui devait dissiper pour elle les premiers nuages de la barbarie, apparaissait au Ouadây le sultan Şaboûn (Ạbd el-Kérîm), descendant, à la sixième génération, de Séleth ou Şâleḥ, premier sultan de ce pays, où il établit l'islamisme et l'hérédité du pouvoir. Şâboûn a laissé la réputation d'un prince juste, d'un politique habile, d'un vaillant guerrier. Il lia avec Méhémet Ạlî des rapports d'intérêt et d'amitié, expédia des caravanes en Égypte, où il parvint à déposséder le Dârfour de ses anciennes et importantes relations commerciales. Enfin, par la grande énergie qu'il déploya dans la répression des brigandages de quelques tribus, il établit dans tout son empire la sécurité des routes. Il mourut de 1811 à 1815. Le sultan actuel est Moḥammed Chérîf, frère de Şâboûn, qui, naguère, en 1846, dirigea une expédition contre le Bornou.

Une partie plus intéressante du livre d'El-Tounsy, c'est celle où notre auteur, en parsemant son pittoresque récit de mille anecdotes tantôt gaies tantôt tragiques, peint en traits pleins de vivacité les mœurs et les usages des Ouadayens. Le cheïḳ donne une foule de détails sur la condition des femmes, leur coquetterie, leurs parures, sur l'état militaire, sur la population, les races diverses, l'organisation de l'esclavage.

Ce dernier point n'est pas à l'avantage des habitants du Ouadây,

Digitized by Google

mais il n'est pas le moins curieux. Pour se procurer des esclaves, on fait, à des époques périodiques, de véritables chasses sur le territoire de certaines tribus voisines, comme les Djénâ-Kérah et les Fertît. Au Dârfoûr, ces expéditions sont régulièrement organisées en vertu d'autorisations légales. Le Sultan donne des salâtîeh, véritables permis de chasse, comme ceux que nos amateurs européens se font délivrer pour chasser le lièvre et la perdrix. Les Ouadayens, et notre cheik lui-même, justifient l'esclavage et ses exécrables violences par la raison que les malheureuses populations ainsi pourchassées sont idolâtres, et que le Prophète autorise l'emploi de la force pour amener à conversion les hommes qui n'ont pas encore embrassé la vraie foi. Cet état de choses dure depuis des siècles sans que les nations qui en sont victimes aient jamais songé à opposer la moindre résistance.

« Pendant la durée de l'excursion, dit El-Tounsy, les officiers ou vizirs du sultan (sultan ou chef de la chasse), et, en général, la troupe expéditionnaire, s'occupent de pourvoir à la nourriture de leur maître; et, pour cela, tous cherchent à découvrir les nids ou réserves où les Fertît cachent leurs grains. Se voyant constamment en butte aux chasses des Fôriens et des autres peuples voisins, les Fertît ont imaginé de placer leurs réserves de grains sur les arbres... Ils choisissent, pour établir ces cachettes, les arbres les plus touffus et les plus riches en rameaux, etc... »

Mais ce n'est pas seulement leur grain que ces peuplades-gibier se voient ainsi contraintes de cacher avec tant de soin, elles ont été amenées à chercher pour leurs personnes elles-mêmes de véritables retraites d'animaux sauvages.

« Parmi les peuples idolâtres du Soudan, les uns, avons-nous dit, cachent leurs provisions de grains dans des fosses souterraines, et les autres sur des arbres. Il en est aussi qui établisent leurs habitations sur les arbres les plus robustes et les plus touffus. Le chef de la famille, après avoir adopté l'arbre qui lui convient, monte dessus, débarrasse de branches une partie de la hauteur médiane du branchage de cet arbre, et, avec ces matériaux, il se dispose deux plans, un supérieur au-dessus de sa tête, l'autre inférieur qu'il construit avec les branches les plus fortes, rapprochées et serrées les unes contre les autres; il a eu soin d'abord d'en rendre les tiges plus unies en en élaguant les ramuscules. Ensuite il étale sur le plan inférieur, qui sera l'aire de son gîte, le feuillage qu'il a enlevé de toutes

Digitized by Google

les branches coupées de l'arbre. Ce plan terminé, il y construit, avec des cannes de doukn, l'enceinte de sa cabane, à laquelle il donne à peu près la forme conique d'une tente, afin de se garantir plus sûrement de la pluie. Le Fertît et sa femme montent à leur demeure ainsi juchée, et en descendent sans peine; ils s'aident pour cela des saillies et des nodosités qui se trouvent naturellement au tronc de l'arbre... »

La plus grande partie des individus capturés ne peut pas supporter les fatigues et les souffrances du voyage de retour des chasseurs. Ces derniers, sur vingt esclaves, n'en ramènent parfois que deux ou trois. Une fois arrivés, beaucoup d'esclaves meurent encore par suite du changement de climat et de nourriture.

Les Ouadayens ont leur *contrainte par corps*, et la forme en est assez originale. « La plus singulière détention est celle du Kaît ou de *la ligne.* Voici comment on y procède : Lorsqu'un créancier a rencontré plusieurs fois son débiteur et lui a demandé son dû, et que le débiteur, tout en reconnaissant sa dette, en remet toujours l'acquittement à un autre temps, le créancier peut, à discrétion, arrêter son homme sur place, le faire asseoir, et alors, de la pointe d'une lance, il trace par terre une *ligne* circulaire autour du débiteur, en lui disant : Par Dieu et son Prophète! par le Sultan et la mère du Sultan! par les *téna* appuis de l'État, tu ne sortiras pas de ce cercle que tu ne m'aies payé ta dette. Le débiteur est obligé de rester enclos et assis dans son Kaît jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette. S'il rompt la consigne et que le créancier porte plainte au sultan, on envoie à la poursuite du fugitif; en quelque lieu qu'il soit, on le saisit et on le condamne à des peines très-sévères. »

Puisque toutes les sévérités de la loi et de la jurisprudence n'ont pu jusqu'à présent détruire chez nous le funeste préjugé des combats singuliers, nous ferions peut-être bien, comme terme moyen, d'adopter, relativement au point d'honneur, la coutume du Dârfour. Quand une querelle est à vider entre deux particuliers, on attend au jour de bataille, puis, en face de l'armée qu'il faut combattre, l'un des adversaires provoque l'autre à s'élancer contre l'ennemi commun. Si l'individu ainsi provoqué refuse ou se conduit avec lâcheté, il est déshonoré, perdu; sa femme a droit d'obtenir le divorce, et nulle fille ne voudrait le prendre pour époux. S'il se conduit vaillamment, au contraire, tout est fini; la dette d'honneur est payée; la paix est faite.

Mais, si tout ce que rapporte El-Tounsy, touchant les usages des Ouadayens, est digne d'intérêt, ce qu'il dit du commerce et de l'in-

Digitized by Google

dustrie du Ouadây est bien plus intéressant encore. Les renseignements qu'il donne sur ce dernier point sont d'une précision parfaite. Ils ne sont plus faits seulement pour satisfaire la curiosité du lecteur, mais ils s'élèvent au plus haut degré d'utilité pratique. Il faut lire, avec l'attention qu'il mérite, tout le chapitre VI de la 2e partie du volume.

On exporte de ces contrées, outre les esclaves, de la gomme, des dents d'éléphants, du tamarin, du ḥabbat-el-ạtn, connu en Égypte sous le nom de chichm (poudre tirée de la graine du *cassia apsus*, employée comme collyre et comme remède pour les ophthalmies), du nabḵ el-karnau (pâte médicamenteuse préparée avec le fruit du *rhamnus*), du tébeldy ou fruits du baobab, des peaux de bœufs, dont on fabrique des mazadeh ou grandes outres plates et carrées, connues en Égypte sous le nom de ray, des plumes d'autruche blanches et noires, etc.

On importe une immense quantité de toutes sortes de verroteries, fort recherchées pour la parure des femmes, et dont la variété infinie des *numéros* est combinée de manière à pouvoir satisfaire les coquettes de toutes les conditions; des bracelets de cuivre, d'ivoire ou de corne; des coraux artificiels; des tarboûch ou calottes rouges tissues; des calicots; des madapolams; des étoffes de soie et coton désignées au Ouadây par le nom de ilâdjeh kaçâouy, et sous celui de gogary au Dârfour; puis, du gros drap rouge qui se vend aux rois pour les harnachements de leurs chevaux. Les ânes d'Égypte sont fort recherchés au Dârfour. Là s'importent encore avec succès le cuivre rouge, mais seulement ce qu'on appelle en Égypte ḵorâdah ou vieux cuivres hors de service; les Fôriens les fondent avec un peu de zinc pour en obtenir un laiton dont on fabrique des brassières; l'étain; le sulfure d'antimoine (le keuḥl ou aṭmed des Arabes); les bois de Sainte-Lucie, de sandal; le café, le savon, les aiguilles, les rasoirs, les selles turques, les étriers à la mamelouk; le papier à écrire, le soufre en colonnes ou en *canon*, des canifs, des encriers, etc.

On peut aussi tirer des profits considérables de la vente des livres de jurisprudence musulmane et du trafic des douros d'Espagne, ou *talari*, que les habitants de l'Égypte et de la Nigritie ont appelé ryâl-abou-medfa' ou *ryâl à canon*, parce qu'ils ont pris pour cette arme de guerre le type des colonnes d'Hercule gravé sur ces monnaies.

Digitized by Google

Nous consignons ici une observation importante pour ceux qui seraient disposés à tenter quelque entreprise commerciale dans ces contrées. Les selles turques, ainsi que les étoffes *gros feutre* dont on fait les couvertures, sur lesquelles on place la selle, sont défendues aux Ouadayens et réservées pour le sultan seul. Mais ce qu'il faut, surtout, se garder de porter au Ouadây, ce sont des éventails soit en plumes d'autruche, soit même en simple papier coloré. Ils sont interdits aux pauvres ouadayennes par les lois somptuaires, sous peine de mort, et, à ce propos, M. Perron, dans ses notes, raconte ce qui suit : « J'ai eu la vérification directe du fait indiqué dans ce passage, chez le cheïk El-Tounsy lui-même. Il eut comme hôte, pendant deux jours, un pèlerin ouadayen qui a épousé une des filles du sultan Chérif. Le jeune fils du cheïk jouait avec un petit éventail en plumes d'autruche. Il le présenta au Ouadayen en lui disant de s'éventer, et soudain notre pèlerin leva les deux mains en repoussant l'éventail, et s'agitant pour éviter d'en recevoir la moindre ventilation. « Non ! s'écria-t-il, non, non ! cela est pour le sultan seul. — Mais tu n'es point au Ouadây. — C'est égal; si l'on venait à le savoir, on me tuerait au retour. — Et qui, d'ici, ira parler de cela au sultan. ? — Qui sait ? » Et le malin enfant du cheïk chercha maintes fois à éventer le bon ouadayen, qui avait l'œil braqué du côté de l'éventail, et se tenait en garde, avec une inquiétude étonnante, contre le moindre mouvement de son espiègle ennemi. L'auteur de la note ajoute ce curieux rapprochement : « D'après les découvertes faites dans les ruines de l'ancienne Ninive, à Khorsabâd, près de Moussoul, le chasse-mouche ou éventail et le parasol sont tenus par des eunuques placés auprès des princes, et jamais ces insignes n'accompagnent d'autres personnages que des rois. »

Les articles de commerce que nous avons mentionnés ci-dessus sont tous fournis par l'Égypte, à l'exception du bois de sandal, de l'encens et de quelques autres articles qui viennent du Hedjâz par le Sennâr.

Quelle source de richesse pour nos négociants et pour notre colonie algérienne, si l'on parvenait, ce qui est, sinon facile, du moins très-possible, à détourner l'ancien courant de l'importation aux contrées du Soudan, et si, au lieu de lui laisser suivre la vallée du Nil, on le dirigeait par l'une des nouvelles routes de caravanes par lesquelles le Ouadây et le Bâguirmèh sont mis en communication directe avec la côte septentrionale d'Afrique, routes dont El-Tounsy fait honneur au génie du sultan Sâboûn !

Digitized by Google

Ne pourrait-on pas faire mieux encore en dirigeant les importations sur le Sénégal, d'où elles circuleraient facilement dans toutes les parties du Soudan. On pourrait, à cet effet, charger des hommes courageux et habiles de nouer des relations, de contracter des alliances offensives et défensives avec diverses tribus du désert, et nos ingénieurs traceraient la route, à la manière arabe, au moyen de monticules et de quelques points de repaire; puis, de distance en distance, ils creuseraient, comme on vient de le faire sur certains points de l'Algérie, des puits artésiens; ce travail, loin d'être inquiété, serait béni par les Arabes, pour qui l'ouverture ou la découverte d'une source est toujours un immense bienfait.

Les nations d'Europe, et la France avant toutes les autres, ont une grande et sainte mission à remplir vis-à-vis des peuples africains. Cette mission a été tracée par M. Perron lui-même, dans son introduction, avec une grande élévation d'idées, et en des termes que je ne puis résister au plaisir de reproduire ici.

« D'immenses intérêts de commerce et de civilisation, dit l'intelligent traducteur d'El-Tounsy, sont à étudier dans le voyage du Soudan..... puis il y a à chercher les moyens d'effacer de dessus la terre ces voies de souffrances et de hontes, par lesquelles on traîne chaque année tant de milliers d'esclaves, c'est-à-dire tant de chair humaine à vendre sur les marchés, ou bien à laisser morte en pâture aux bêtes féroces des déserts..... Que l'on travaille, que l'on réussisse à éveiller le goût de l'industrie, ou au moins d'abord à faire naître des besoins nouveaux dans la Soudanie, et on en exportera des masses d'or, qui se répandront ensuite, sous mille formes différentes, et dans le monde européen, et dans le monde africain. Car, il est bon de le savoir, 12 à 15 millions en or natif sortent annuellement du Soudan pour s'embarquer sur les navires européens qui touchent aux côtes occidentales de l'Afrique; 20 à 30 autres millions, encore en or natif, traversent tous les ans les sables du Sahra pour venir sur les rives septentrionales de la Mauritanie, et s'en aller, de là, par mer, du côté de la Turquie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie, et pénétrer jusqu'en Perse et dans les Indes..... Mais, qu'on le sache bien aussi, il faut, avec ces pensées d'industrie, des pensées de bien moral et de civilisation; car l'expérience est là pour témoigner que les seules relations commerciales ne suffisent pas. L'Angleterre en a donné la preuve; elle n'a travaillé sur les côtes d'Afrique qu'à faire du commerce, et les vues exclusives du commerce poussent

Digitized by Google

à l'avidité, par suite à l'égoïsme, à la ruse, à la déloyauté, même aux procédés brutaux. Alors, insensiblement, ces relations s'affaiblissent et, avec le temps, finissent par mourir. « Les Anglais, dit » M. Mac-Queen, n'ont rien fait, dans leurs rapports avec les côtes » de l'Afrique. pour le bien de l'Afrique; rien fait pour chercher à » établir des communications utiles à la civilisation des peuplades, » même les plus développées et les plus intelligentes des bords et du » centre de l'Afrique. » — Que la France profite de cet avis; elle sait, aujourd'hui, rattacher à des calculs d'intérêts matériels des pensées et des vues civilisatrices. Maîtresse de l'Algérie, tenant en respect, sous sa férule, le Maroc bâillonné, elle pourra bientôt songer à l'intérieur du Soudan, songer à y faire passer des hommes capables, qui, à la suite des caravanes, commencent de généreuses et pacifiques explorations. Il ne sera pas dit, nous l'espérons, que la France aura fait la conquête d'Alger pour le seul plaisir de la conquête d'une province, pour avoir un bout de terre de plus, mais pour servir aussi à des vues providentielles, au développement et à la civilisation de l'Afrique, des États de la rive septentrionale d'abord, et ensuite de la Soudanie : œuvre longue sans doute! Mais qu'importe? Gloire à qui la commencera, et à qui saura la parfaire.»

Viennent donc les hommes capables, studieux, intrépides qu'invoque si chaleureusement M. Perron, et dont l'intervention est réclamée tout à la fois pour l'agrandissement de notre puissance et de notre richesse, ainsi que dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation! — Et d'abord, viennent les lecteurs au livre dont nous avons cru devoir entretenir le public! — Ce vœu n'a rien, ce nous semble, de trop hardi;—il ne saurait manquer de s'accomplir. L'ouvrage a tout ce qu'il faut pour le succès :—il est neuf, consciencieux, savant, et, ce qui ne saurait jamais rien gâter, il est amusant!

Maintenant, je dirai, pour finir comme notre vénérable cheik : « Il est temps d'arrêter mon kalam en son vagabondage..... Gloire à l'Éternel, à la majesté souveraine des mondes! — Salut! »

ADOLPHE BREULIER.
Avocat à la Cour d'appel de Paris,
membre de la société asiatique.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES ROIS LUSIGNANS

DE LA PETITE ARMÉNIE.

Grâce aux héroïques péripéties de la grande épopée des Croisades, de nobles familles françaises sont devenues de puissantes familles orientales, et dans ce Recueil, qui embrasse toutes les phases des divers États de l'Orient chrétien et musulman, il n'était pas possible d'oublier un des plus glorieux noms de France, le nom de LUSIGNAN, — cette noble maison qui fit son apparition dans notre histoire nationale dès le xe siècle; dont le château, disaient les légendes populaires, avait été bâti par la fée Mélusine; — cette race féconde qui porta d'abord son écu simplement *burrelé d'argent et d'azur*, en attendant les magnifiques modifications des alliances et des conquêtes, — cette famille enfin dont les descendants conservent encore aujourd'hui trois ou quatre couronnes dans leurs archives.

Tout le monde connaît les Lusignans qui s'assirent sur les trônes de Jérusalem et de Chypre; on connaît moins ce qui a rapport à leur royauté d'Arménie : c'est cette phase de leur histoire que nous allons essayer d'esquisser.

Digitized by Google

I.

SITUATION DE LA PETITE ARMÉNIE SOUS LES ROUPÉNIENS.

§ I. *Histoire.*

Vers le milieu du XIe siècle, les débris de l'antique race d'Haïg, chassés de leur patrie par les sultans Seldjoukides et fuyant les persécutions des Musulmans se réfugièrent dans les montagnes de la Cilicie et de la Comagène, sous la conduite de plusieurs de leurs chefs. Ils s'établirent d'abord dans les gorges des montagnes, sur les plateaux les plus élevés, et repoussèrent les Turcs qui tentèrent plusieurs fois de les chasser de leurs positions.

Retranchés dans leurs montagnes inaccessibles, les Arméniens défiaient les Musulmans, qui renouvelaient constamment leurs attaques sans pouvoir réussir à les vaincre. Ils restèrent ainsi plusieurs années occupés à défendre pied à pied leur nouvelle patrie. Leur réputation de bravoure les faisait craindre des émirs du voisinage et leurs troupes s'augmentaient chaque jour d'un nombre considérable d'émigrants, qui, désertant les anciennes provinces de la Grande-Arménie venaient chercher un refuge dans la chaîne du Taurus.

Forts de leur nombre et confiants dans leurs forces, les Arméniens se répandirent bientôt dans les plaines de la Cilicie, s'emparèrent de plusieurs cantons, s'établirent à Tarse, à Lampron, à Késoun et se mirent sous la protection des Comnènes de Constantinople dont la puissance dans ces contrées était depuis longtemps affaiblie (1).

En 1080, Roupène, prince arménien de la race des Pacradouni et allié à Kakig II, dernier roi de cette famille, résolut de venger la mort de son parent, qu'un gouverneur grec de la Cappadoce avait fait assassiner pour s'emparer de ses États (2) au profit de l'empire de Constantinople. Il contracta aussitôt une alliance avec les chefs

---

(1) Matthieu d'Édesse, *Hist. d'Arménie*, manuscr. armén. de la Bibl. nationale de Paris, n° 99, ancien fonds, f° 200, v°. — Samuel d'Ani, *Chronogr.* — Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, en arménien (*Badmouthioun Hajots*), t. II, p. 995-1005; t. III, p. 4 à 39. — St-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 387.

(2) Matthieu d'Édesse, *lieu cité*. — Samuel d'Ani, *ouvr. cité*. — Tchamitch, t. II, p. 1002-1006. — St-Martin, t. I, p. 376.

Digitized by Google

arméniens de la Cilicie et les engagea à se rendre indépendants des Grecs, qu'il chassa de cette province.

Cette expédition terminée, Roupène alla résider à Pardzerpert, château situé dans le Taurus. Là, ce prince jeta les fondements d'une souveraineté héréditaire et c'est de lui que date la dynastie à laquelle il donna son nom, et qui se maintint en Cilicie depuis le XIe siècle jusqu'à l'avénement de la maison de Lusignan (1).

Les successeurs des Roupène agrandirent peu à peu leur souveraineté, s'allièrent par des mariages aux Croisés qui occupaient alors la Syrie, et parvinrent à tenir les Musulmans à distance de leur territoire. Léon II, à qui sa valeur et les services qu'il avait rendus aux Croisés, méritèrent le titre de roi, augmenta considérablement ses États. Les Arméniens, qui grandissaient chaque jour, inspirèrent une telle confiance aux Tartares que ceux-ci recherchèrent leur alliance et les aidèrent à résister aux forces combinées des sultans d'Iconium, de Mésopotamie et d'Égypte. Malheureusement l'appui des Tartares devait bientôt manquer aux Arméniens de la Cilicie : au commencement du XIVe siècle, les Mongols abandonnèrent le christianisme, se firent musulmans (2) et cessèrent de soutenir les rois Roupéniens, leurs fidèles alliés.

A cette époque, le takavor Léon IV était sur le trône. Se trouvant abandonné à ses propres forces, sur lesquelles il n'osait pas compter, et voyant les hordes nombreuses qui menaçaient son pays, ce prince demanda la paix. Les Mongols refusèrent et profitant des troubles qui agitaient la Cilicie, ils s'emparèrent du pays qui se livra sans résistance et assassinèrent le roi Léon. Le connétable Ochin, seigneur de Gantchoï et oncle du roi, rassembla toutes les troupes qu'il put rallier, chassa de la Cilicie Bilarkou, général mongol et se fit proclamer roi. Son règne, l'un des plus glorieux qui ait illustré l'Arménie au moyen âge, fut tout entier consacré au rétablissement de l'autorité longtemps méconnue par ses barons; toutefois cette administration habile et bien dirigée ne devait pas porter ses fruits, car à sa mort arrivée en 1320, le royaume allait encore se trouver

(1) Tchamitch, t. III, p. 1 et suiv.

(2) Le moine Aiton (Héthum), *Fleur des histoires d'Orient*, édit. de Bergeron, t. II.

Digitized by Google

livré aux mains des barons, qui gouvernaient pour son fils en tutelle.

Léon V, était le nom du jeune prince que le roi Ochin avait eu d'une fille du roi Lusignan de Chypre ; il fut confié par les grands d'Arménie à la garde du seigneur de Gorigos, qui épousa la veuve du roi défunt. Bientôt les discordes civiles qui avaient marqué si fatalement les règnes d'Héthum II, de Thoros, de Sempat, de Constantin, de Léon IV et d'Ochin, allaient éclater de nouveau ; les invasions des Tartares, des Turcomans et des Mamelouks, sollicitées par un État épuisé et sur le penchant de sa ruine, venaient achever de réduire à la dernière extrémité le royaume d'Arménie, déjà tant affaibli. Les barons ciliciens perdaient chaque jour du terrain, leurs troupes diminuées par les guerres et la désertion, ne pouvaient plus combattre, et les princes d'Occident, sourds aux prières du pape qui prêchait une croisade en Arménie, n'envoyaient que des bandes indisciplinées, dont ils étaient heureux de se débarrasser et qui nuisaient plus au pays que les infidèles eux-mêmes. Épuisé par des défaites successives, abandonné par les princes chrétiens, Léon V, résolu à tenter une dernière fois la fortune, envoya une ambassade aux Tartares. Il leur rappelait les anciennes alliances que les Mongols avaient contractées avec les rois ses prédécesseurs et les services que ceux-ci leur avaient rendus. Malgré la différence de religion qui les séparait, Léon obtint des Tartares quelques secours en hommes, en même temps que le roi de France, Philippe de Valois, lui adressait dix mille florins d'or pour rétablir ses forteresses et solder son armée (1). Avec ces faibles ressources, Léon éloigna pendant quelques temps les Égyptiens. Mais les dissensions intestines si fatales pendant les invasions éclatèrent encore. Cette fois, le roi seul devait s'en attribuer la cause : il avait enlevé en 1330, à son oncle Ochin le commandement de l'armée et n'écoutant que les conseils de ses parents latins qu'il avait appelés à sa cour, il fit assassiner les principaux barons de l'Arménie et donna leurs biens aux Latins qui l'avaient secouru (2). Ce fut un mécontentement général dans

---

(1) *Art de vérifier les dates.* Conf. *Rois d'Arménie, Léon V.* — Mon *Essai sur les monnaies des rois arméniens de la dynastie des Roupène*, p. 30.

(2) Tchamitch, t. III. *Règne de Léon V.*

Digitized by Google

tout le royaume (1335); les familles dépossédées appelèrent les Égyptiens à leur aide. Ceux-ci arrivèrent aussitôt, non pour reconstituer mais pour détruire, et Léon effrayé s'enfuit à leur approche. Tout fut dévasté! Les Égyptiens gorgés de butin, évacuèrent la Cilicie.

Aussitôt leur départ, Léon V quitta ses montagnes et rentra dans son royaume ravagé par les infidèles et décimé par la famine. Il mourut quelques années après, sans laisser d'enfants (1342). Avec lui s'éteignit la race des Roupéniens (1), et il fut le dernier des rois nationaux de l'Arménie.

§ II. *Géographie.*

Nous avons vu dans le précédent chapitre, la série des événements qui amenèrent les Arméniens en Cilicie au XIe siècle, nous allons les suivre maintenant dans leurs conquêtes, assister à leur développement et à l'extension que prit la dynastie Roupénienne dans les plaines de la chaîne du Taurus, en Syrie, dans la petite Arménie proprement dite, en Isaurie et en Cappadoce.

Lors de la première émigration déterminée par les conquêtes des Seldjoukides, en 1072, Abckarib, un des chefs arméniens qui fuyaient le joug des Turcomans, s'empara de Tarse et en fit sa résidence. Un autre chef, Ochin, prit pour sa part la forteresse de Lampron et y établit sa souveraineté, tandis que Vasil, auquel obéissait un troisième corps d'émigrants arméniens, vint se fixer à Kesoun près Marach, et jeta les fondements d'un petit État héréditaire qui subsista jusqu'à 1116, époque à laquelle Baudoin, comte d'Édesse, en fit la conquête sur Vasil, surnommé Dega ou le Voleur, rendu célèbre par ses brigandages.

Quand Roupène eut établi à Pardzerpert, située aux gorges du Taurus, la principauté héréditaire qui devait donner ses derniers rois à l'Arménie, il s'occupa d'agrandir les limites de son gouvernement, s'empara de tous les châteaux d'alentour et mourut, laissant à son successeur Constantin la tâche de s'établir à Vaga, fort très-impor-

(1) Aboulféda, *Annales musulm.*, t. V. — Cantacuzène, *Hist.*, 31, 87. — Tchamitch, t. III, p. 330-338. — St-Martin, t. I, p. 401.

Digitized by Google

tant aux environs de Tarse (1095). Un autre de ses descendants, Thoros, prit Anazarbe (1107).

Léon, en héritant de la principauté de la Cilicie, chercha à dépouiller les Grecs de tous les châteaux qu'ils avaient encore dans ce pays; et dans ce but, il leur enleva Mopsueste, qui devait lui être ravie à son tour par Bohémond II, prince d'Antioche, avec les villes d'Adana et de Saravantikar. Mais Bohémond ne jouit pas longtemps de sa perfidie, car Léon rentra bientôt dans la possession de ces villes. Au moment où il s'en croyait le paisible possesseur, l'empereur Jean Commène, pour se venger des Ciliciens qui s'étaient rendus maîtres des cités orientales de l'empire, dont il se regardait comme suzerain, envoya contre Léon une armée qui s'empara, non sans peine, de Tarse, d'Anazarbe, du fort de Vaga et du territoire de ces villes.

L'avantage que les Grecs avaient obtenu dans cette campagne, ne fut pas de longue durée; Thoros, qui succéda à Léon, reprit Vaga, Sis, Adana, Anazarbe, etc., et couronna son œuvre en assiégeant Tarse et Mopsueste qu'il prit d'assaut avec les châteaux d'alentour (1143-1145).

Cependant les Grecs ne croyaient pas perdues pour jamais leurs provinces orientales de l'Asie-Mineure, et en 1152, une nouvelle armée, commandée par Andronic, général de l'empereur Constantin Monomaque, traversa le Taurus et marcha contre le prince Roupénien. L'armée grecque fut vaincue; Tarse et Lampron, que gouvernaient des Arméniens sujets et vassaux de l'empire, furent reprises par Thoros qui les réunit au domaine royal.

Thoros, qui comptait sans la médiation des croisés, aurait pu se croire définitivement seul souverain dans la Cilicie, quand Baudoin IV, roi de Jérusalem, s'entremit entre lui et l'empereur pour accorder leur différend. A la suite d'une longue négociation, il fut décidé que Thoros restituerait aux Grecs les villes dont il s'était rendu maître et s'engagerait désormais à ne plus rien tenter contre elles.

Roupène II, fils de Stéphanos, que la parole de Thoros n'avait point engagé, commença par relever les villes et les bourgs, les châteaux et les monastères que les guerres contre les Grecs et les sultans d'Iconium avaient détruits, puis il enleva Tarse à l'empereur et dépossédá Héthum, gouverneur de Lampron pour les Grecs. Il agrandit ensuite ses États par ses conquêtes successives dans les terres des Seldjoukides, des Grecs et des Musulmans de Syrie.

Digitized by Google

Léon II étant arrivé au pouvoir, augmenta encore son territoire aux dépens des Grecs et des barons arméniens vassaux de l'empire, conquit le littoral de la Méditerranée, et quand il eut bien assuré les frontières de ses États, il écrivit à l'empereur Frédéric II et au pape pour demander la couronne, attendu, disait-il, qu'il avait assez de terres pour constituer un royaume.

C'est cette royauté que Léon laissa aux mains de sa fille Zabel (Isabelle), et que Roupène, prince d'Antioche, voulait accaparer en établissant son autorité à Tarse et dans d'autres villes de la Cilicie. Malheureusement pour lui, les chances de la guerre lui furent contraires et il s'enfuit sans oser défendre Antioche dont les Arméniens s'emparèrent et qu'ils conservèrent quelque temps. Héthum, qui par son mariage avec Zabel, devint roi d'Arménie, augmenta encore beaucoup le domaine royal qui se composait sous son règne, de toute la Cilicie, de villes de la Syrie, de la petite Arménie, de la Cappadoce et de l'Isaurie. De plus, le takavor était encore suzerain des principautés arméniennes indépendantes des bords de l'Araxe, qui lui avaient prêté foi et hommage au retour de son voyage à l'ourdo du kân (1). Mais cette puissance n'était qu'éphémère, car les Égyptiens, irrités de l'alliance que Héthum avait contractée avec les Tartares, arrivèrent en Cilicie, et le roi fut obligé de leur céder toute la partie de ses États située entre le fleuve Djihân et la Syrie.

Dès lors L'Arménie fut sans cesse en butte aux ravages des Égyptiens; Léon III fit bien rebâtir les églises, les monastères et fortifier les villes, mais il ne put empêcher ses États d'être entamés, et la citadelle de Romgla, résidence du patriarche, située sur les bords de l'Euphrate, tomba bientôt au pouvoir des infidèles. Enfin sous Léon V, les limites du royaume furent encore considérablement restreintes, et le domaine royal ainsi mutilé et dévasté, devenait l'héritage d'une famille française que les Croisades avaient amenée en Orient.

§ III. *Organisation féodale de l'Arménie.*

Les Croisés, en s'établissant en Syrie, y implantèrent leur système féodal et la législation de l'Occident. Un royaume fut fondé, des fiefs

(1) Le moine Héthum, ch. 23, 24.

Digitized by Google

et arrière-fiefs furent instituées; un code emprunté aux lois et coutumes diverses de l'Europe, et formulé sur des bases nouvelles et plus larges, vint assurer la conquête et les droits des Croisés. Ce système, introduit par les guerres saintes en Asie, dès le milieu du XII[e] siècle, devait y porter ses fruits, en s'étendant aux États chrétiens de l'Orient, dont l'existence n'était point due aux Croisades, mais qui, au milieu de la conquête musulmane, avait pu réussir à conserver leur foi et leur nationalité en luttant continuellement contre les hordes qui menaçaient de les anéantir.

Tels étaient alors les royaumes de Géorgie, d'Agovanie et d'Arménie, cernés de toutes parts par les infidèles.

La Géorgie, sur les confins de l'Asie, était séparée de l'Europe par le Caucase; depuis la conquête macédonienne (1), elle avait vu quatre dynasties de rois se succéder, quand Gouram le Bagratide parvint à y établir sa domination. Les successeurs de ce Gouram avaient abandonné le culte du feu et s'étaient faits chrétiens avec tous leurs sujets (2).

Les rapports que les Géorgiens avaient eus avec les Croisés et surtout avec le pape (3), leur avaient fait une réputation d'orthodoxie que les chroniqueurs Jacques de Vitry (4) et Gauthier de Metz (5) se plurent à constater. La Géorgie était alors divisée en deux royautés issues d'une même souche, mais distinctes, ayant chacune au-dessous d'elles des fiefs héréditaires possédés par des nobles de la première classe où mtawar, et des arrière-fiefs qui se trouvaient entre les mains des nobles de la deuxième classe où aznaour (6).

---

(1) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, trad. de Wakhtang, t. I.

(2) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I.

(3) Raynaldi, *Ann. eccl.*, t. XIII, p. 339.

(4) Liv. 1., ch. 79. « Georgiani nuncupantur, eo quod S. Georgium, quem in » præliis contra gentem incredulam, advocatum habent et patronum. »

(5) Roman de la *Mappemonde* :

« Celle gent sont boin crestien,
Et ont a nom georgien,
Car saint Georges crient toujours,
En battaille et es estours,
Contre paien, et si l'auroent
Sur tous autres et l'honnourent. »

(6) Conf. ma *Numismatique de la Géorgie au moyen âge*, p. 5 et suiv.

Digitized by Google

Les Agovans, improprement appelés Albanais par les Grecs et les Latins, formaient aussi un royaume à part situé au nord-ouest de l'Arménie ; cet État, qui se gouvernait d'après ses propres lois, était constitué suivant le système féodal de l'Europe au moyen âge (1). Les détails nous manquent sur l'histoire de ce peuple et les annales du pays sont bien insuffisantes, ainsi qu'on peut en juger par le livre de Moïse Galgandouni (2).

La Cilicie et les possessions qui en dépendaient avaient aussi leur organisation féodale. Ce système qui prit naissance au contact des Occidentaux, venus pour commercer avec l'Orient avant les guerres saintes, se développa et se régularisa à l'époque de la conquête de la Syrie par les Francs. En effet, à l'origine de l'émigration arménienne dans les montagnes du Taurus, les chefs qui se succédèrent dans le gouvernement de la Cilicie, ne prirent point le titre de rois, et ne purent se considérer eux-mêmes que comme vassaux. Mais quand ils eurent reçu des Francs un titre officiel, et que Constantin Ier eut été décoré du marquisat de l'Arménie, alors le gouvernement commença à se régulariser sous l'influence des Latins, et la féodalité se développa insensiblement.

Cependant elle devait encore languir quelque temps sans pouvoir arriver au degré de perfection qu'elle acquit sous ses rois ; cela tenait aux guerres que les premiers princes soutinrent contre les Grecs, dont la présence dans les points principaux fortifiés imposait de force aux contrées voisines la suzeraineté de l'empereur de Constantinople. En effet, Léon Ier avait bien pris le titre de roi, mais il ne reçut jamais l'onction royale et n'était point reconnu comme tel, puisqu'il fut toujours en guerre avec l'empereur grec qui se regardait comme le seul maître de la Cilicie.

Un autre fait encore, consigné dans les chroniqueurs, nous apprend que Thoros II, fils de Léon, reçut de l'empereur Manuel Comnène le titre de Pansebastos des provinces méridionales de l'Anatolie ; mais ce fut seulement sous le règne de Léon II que la Cilicie prit

---

(1) Tchamitch, t. III, p. 13. — Moïse Galgandouni, *Hist. des Aghovans*, manuscr. — St-Martin, t. I, p. 217. — Eug. Boré, *Mém. d'un Voyageur en Orient*, t. II, p. 48.

(2) Je me propose de donner prochainement un aperçu historique sur les Agovans, où je rectifierai quelques points erronés des Mémoires de M. E. Boré.

Digitized by Google

rang parmi les royaumes, quand ce prince eut réuni au domaine de la couronne tout le littoral de la Méditerranée, situé au midi de ses possessions.

A cette époque aussi commença la régularisation du gouvernement; les conquêtes de Léon, regardées jusqu'alors comme des incursions par les Grecs, furent solennellement reconnues par l'empereur d'Allemagne et le saint-siége (1).

Les chefs arméniens qui avaient aidé les princes à augmenter leurs États furent installés comme vassaux dans tous les districts nouvellement réunis au domaine de la couronne, à la condition de suivre le monarque à la guerre, de payer les impôts; leurs enfants devenaient de droit leurs héritiers dans la possession du fief. C'est qu'en effet, dès le règne de Léon II, la Cilicie eut des rapports constants avec la Syrie; le royaume des Roupéniens était distinct, il est vrai, des établissements des Croisés, mais il touchait, à l'orient, à la principauté d'Antioche et entretenait avec Chypre des rapports de commerce qui amenèrent bientôt des alliances entre les deux maisons régnantes (2). En outre, Gênes et Venise, qui étaient en relations continuelles avec l'Arménie, avaient établi des comptoirs dans les villes du littoral (3).

La religion des Arméniens était aussi la même que celle des conquérants de la Terre-Sainte, sauf de légères dissidences (4). Et la Cilicie, qui était pour ainsi dire l'avant-garde de la Syrie du côté du nord, séparait les possessions chrétiennes des États musulmans. Ensuite, les Arméniens ayant souvent pris part aux expéditions des Croisés contre les infidèles, les intérêts se trouvaient les mêmes, les rapports devenaient de plus en plus fréquents, et sans y penser, l'Arménie se latinisait peu à peu.

Pour ne point paraître un barbare aux yeux des Croisés, le Takavor devait donc copier l'étiquette des cours de Jérusalem et de Chypre, dont la sienne devenait l'égale; aussi trouvons-nous, dès le règne de Léon II, une cour établie sur le modèle de celles d'Occi-

---

(1) Raynaldi, *Ann. eccl.*, t. XIII, année 1198. — *Recueil des hist. de France*, t. XIX, l. 2.

(2) Mas-Latrie, *Relations commerc. de Chypre avec l'Asie-Mineure au moyen âge.*

(3) Mas-Latrie, *Ib.*

(4) *Coll. des Conciles.* Conf. *Conciles d'Adana, de Sis*, etc. — La Croze, *Hist. du Christ. d'Éthiopie et d'Arménie, ad calcem.* — Tchamitch, t. III.

Digitized by Google

dent (1), avec ses connétables, ses maréchaux, ses barons, ses chanceliers (2), etc.

A ces hauts dignitaires, les fiefs ne manquaient pas non plus; la famille royale, mieux partagée que les autres, possédait Gorigos qui était un des ports principaux de la Cilicie et le seigneur prenait le titre d'ichran ou de prince (3). Le reste du royaume était divisé entre les autres barons (4); les chartes qui nous sont parvenues ne nous donnent malheureusement pas la liste des titres de noblesse des possesseurs de fiefs et d'arrière-fiefs; elles qualifient les seigneurs du titre général de barons, que les historiens, et particulièrement Tchamitch, ont traduit par celui de princes (5).

On comprend tout ce que renferment de vague ces deux mots; seulement nous pouvons être assurés qu'il y avait, comme en Europe et en Syrie, des nobles de plusieurs classes, ayant chacun un nom particulier répondant aux titres féodaux de ducs, marquis, comtes, barons, chevaliers, etc (6). Le titre de marquis est, au reste, relaté par les historiens quand ils disent que Constantin Ier reçut des Francs le titre de marquis, toutefois ce titre doit être pris ici dans l'acception primitive du mot, c'est-à-dire *Chef de marche*.

Outre les fiefs des barons arméniens, il y avait encore d'autres seigneuries, dépendantes des grands fiefs laïcs ou des fonctions ecclésiastiques et appartenant aux deux grandes classes du clergé arménien. Le clergé régulier, qui était le plus riche, relevait, comme le clergé séculier, des patriarches d'Antioche et de Sis; seulement, les abbayes et les prieurés jouissaient des mêmes priviléges que les monastères de l'Occident et ne payaient d'impôts au fisc qu'en temps d'invasions ou de guerres.

Les Templiers et les Hospitaliers possédaient aussi de grands biens

(1) Aboulfaradje. Conf. Reinaud, *Extraits des hist. arabes relatifs aux Croisades*, p. 000.

(2) Paoli, *Codice diplomatico*, t. I, *Chartes d'Arménie*. — *Notices et extraits des mss.*, t. XI. — Sacy et St-Martin, *Décrets des rois d'Arménie en faveur des Génois*.

(3) Tchamitch, t. III. — Vincent de Beauvais et Guill. de Nangis, édit. Bergeron, t. I, p. 154. — Moine Héthum, *Fleur des hist. d'Orient*.

(4) Paoli, *Codice diplomatico*, t. I, *Chartes d'Arménie*.

(5) Tchamitch, t. III.

(6) Aboulfaradje, *lieu cité*, dans les Extraits de M. Reinaud.

Digitized by Google

et des maisons en Cilicie (1); mais ils étaient exempts d'impôts à la seule charge de défendre le territoire royal contre les invasions musulmanes et de donner aux pèlerins malades un asile dans leurs hôpitaux.

Il est évident que cette organisation féodale et ecclésiastique devait avoir un code écrit, sous la forme de lois ou de coutumes, mais jusqu'à ce jour, rien ne nous est parvenu à ce sujet, que des mentions insuffisantes qui, coordonnées entre elles, me permettront, un jour je l'espère, de compléter les récits des chroniqueurs.

Si les assises de Jérusalem furent la seule législation en usage en Arménie au temps des guerres saintes, le système féodal dut être identiquement le même qu'en Occident; les droits de successions de fiefs durent être aussi réglés d'après les anciennes coutumes, puisque dans l'un des chapitres des assises de la Haute-Cour (2), on déclare, d'après la coutume arménienne, « que celui qui possède un fief » peut le donner à celui de ses héritiers à qui il lui convient. »

Un jour, peut-être, dans quelque réduit obscur d'un couvent d'Arménie ou du Liban, le voyageur sera assez heureux pour découvrir le code des lois arméniennes, ou, comme une conjecture plus vraisemblable permet de le supposer, une version arménienne des assises de Jérusalem; mais pour le moment nous sommes encore réduits à discuter sur des données assez vagues.

Victor LANGLOIS.

(*La suite à un autre numéro.*)

---

(1) Tchamitch, t. III. — Paoli, t. I, *Chartes d'Arménie.*

(2) *Assises de Jérusalem*, édit. Beugnot, t. I, ch. 145.

Digitized by Google

SITUATION DE LA PERSE

EN 1851.

LE PREMIER MINISTRE MIRZA TAṘI ḰÂN,

ET LES PRINCIPAUX FONCTIONNAIRES DE L'ÉTAT.

La Perse est un pays peu connu, où l'influence russe et anglaise domine alternativement et exclusivement. — Notre éloignement de cette contrée nous a habitués à rester indifférents devant tout ce qui s'y rapporte, et pourtant le commerce d'Europe y exporte annuellement pour cinquante millions de produits. — A certain point de vue, la solution de la question d'Orient est là, au moins autant qu'à Constantinople; et peut-être un jour la France regrettera de s'en être si peu inquiétée.

Depuis 1848, le trône des Kadjar est occupé par un jeune prince ne manquant pas de bonnes intentions, mais complétement dirigé par son premier ministre, l'émir atâbek Mirza Taṙî Ḱân (Taghi Khan), dont la folle vanité et l'ambition ont encore augmenté le désordre et l'anarchie dans lesquels ce malheureux pays se débat depuis tant d'années. C'est ce personnage et quelques autres fonctionnaires de son entourage que nous allons essayer de faire connaître.

Pour donner une idée plus exacte de Mirza Taṙî, nous allons établir une comparaison entre son administration et celle de son

Digitized by Google

prédécesseur. Ce rapprochement élucidera des faits dont l'intérêt n'est pas sans importance.

Les Persans aiment avant tout le luxe, le confortable et un repos sans fin. Le plus grand nombre d'entre eux vit inoccupé, aux dépens de la plus petite et plus pauvre partie de la population; ceci n'est point un usage récent; il paraît, au contraire, avoir été pratiqué dans ce pays depuis des siècles.

Sous le précédent règne le gouvernement des provinces était accordé au plus offraut et dernier enchérisseur, et l'heureux adjudicataire, peu soucieux sur le choix des moyens, se hâtait de pressurer ses administrés, pour se couvrir de ses avances à l'État, et réaliser le plus tôt possible de gros bénéfices, n'étant jamais sûr de conserver le lendemain les fonctions obtenues la veille. Il y avait un autre côté non moins déplorable dans l'administration de cette époque; c'est que la plus grande partie des districts de la Perse avaient été érigés en fiefs, ne payant que de faibles redevances au trésor public, et donnés sans discernement à une foule d'intrigants incapables de rendre le plus léger service à l'État. Le nombre des employés, ainsi rétribués, s'élevait à plus du quart de la population. Ils entretenaient pour leur service particulier, sans les payer, une foule de domestiques désœuvrés, ne subsistant qu'en employant les plus coupables moyens. L'administration de ces petits tyranneaux était un véritable pillage : elle consistait à prendre partout où ils trouvaient, suivant les besoins de leurs maîtres, les leurs propres et les exigences de la cour.

Le défunt empereur, Méhemmed Chàh, ne se faisait point illusion sur les résultats de ce triste système; mais son état maladif le rendait craintif, insouciant du sort de ses sujets, et craignant les perturbations que toute innovation pourrait introduire dans son empire, il laissait gaspiller autour de lui, ne demandant qu'à jouir en paix des douceurs de la royauté, vivant au jour le jour, sans se préoccuper de l'avenir et s'en reposant entièrement du soin de gouverner sur son premier ministre, Hâdji Mirza Arâci (Aghassi). Celui-ci, mort en août 1847, dans la sainte ville de Kerbelah, n'avait pas la sympathie de ses compatriotes; on s'accordait cependant à lui reconnaître de la fermeté ou plutôt une grande ténacité, un esprit éclairé, une nature généreuse et bienveillante quoique brusque. Malheureusement son langage était trop souvent blessant et même parfois cynique. En ar-

Digitized by Google

rivant au vizirat, en 1835, il fit de louables efforts pour donner à la Perse plus d'unité gouvernementale et pour introduire un peu de probité dans l'administration. A l'exemple de Louis XI et de Richelieu, il annihila la puissance des grands feudataires et mit à l'écart quelques centaines de princes, fils et petits-fils de l'empereur Feth Ali Châh, qui ruinaient l'État et aspiraient tous, plus ou moins, au souverain pouvoir; il les remplaça, dans le gouvernement des provinces, par des gens moins nobles, mais lui étant entièrement dévoués. Ce premier succès était grand sans doute; cependant il restait incomplet devant l'obstination apportée par ces nouveaux fonctionnaires à continuer le système que voulait déraciner le premier ministre, c'est-à-dire le pillage de leurs administrés. Les efforts d'Hâdji Mirza Aracî, pour les réprimer, restèrent infructueux. Après avoir vainement lutté contre eux jusqu'en 1837, se voyant débordé de toute part et impuissant à faire triompher ses vues honnêtes autrement que par de sanglantes exécutions, il préféra abandonner ses projets réformateurs que d'employer des moyens trop rigoureux et laissa piller ses subordonnés. Mais quand bien repus de richesses, les plaintes arrivaient contre eux des populations soumises à leur juridiction, il les obligeait de revenir à la cour et leur faisait rendre gorge, à son profit, de toutes leurs concussions. Malheureusement il ne songea jamais à indemniser les infortunés dépouillés par ses agents et rejeta brutalement leurs réclamations. Peu à peu il prit goût à ce système prévaricateur et son avidité pour les richesses ne connut bientôt plus de bornes. Disposant d'un pouvoir absolu, il s'en servit surtout pour s'approprier de riches immeubles sans indemniser leurs propriétaires, et se procura ainsi cinq millions de francs de revenu. Ses prédécesseurs avaient quelquefois employés de pareils moyens pour s'enrichir, mais jamais aussi ouvertement que lui; aussi rarement en Perse, la haine fut-elle plus vive contre le pouvoir; jamais ministre n'accumula autant de malédictions sur sa tête; chacun formait des vœux pour sa chute dans l'attente d'un meilleur avenir. Ce fut donc sinon avec joie, du moins le cœur rempli d'espérance qu'on le vit remplacé, en 1848, quand mourut Méhemmed Châh, par Mirza Taqî Kân, connu alors pour avoir assisté en qualité de commissaire persan aux conférences d'Erzeroum.

Ce nouveau ministre s'annonça comme un grand réformateur, et

Digitized by Google

faisant abstraction de toute modestie, il promit d'éclipser les travaux de Pierre le Grand. L'emphase de cette déclaration produisit un effet contraire à celui qu'il avait espéré. Bien des personnes voulant le juger à ses œuvres avant de prendre parti pour lui, se refroidirent sensiblement en le voyant si prodigue de promesses. Aujourd'hui l'opinion est arrêtée de toute part et avec connaissance de cause sur son compte. Il gère depuis trois ans les affaires de la Perse avec un pouvoir sans limité; jamais nul ministre n'en posséda de plus étendu et jamais, non plus, nul autre n'en fit un pareil abus. Il a dépassé au centuple les déprédations de son prédécesseur, mais il s'est bien gardé de l'imiter dans sa clémence et sa générosité. On avait bien cru d'abord qu'un acte de grande justice allait signaler son entrée aux affaires, et les propriétaires injustement dépouillés de leurs biens sous le précédent règne, eurent la bonhomie de penser qu'on allait les leur restituer; mais ils avaient trop compté sur les promesses et le désintéressement de Mirza Tarî Kân. — Le premier décret rendu par Nâcer El-Dîn Châh, après son avénement au trône, leur apprit que ces propriétés retirées à Hâdjî Mirza Arâcî, feraient désormais partie du domaine de la couronne, et seraient administrées par le premier ministre. — Cette mesure étonna, mais comme, en définitive, elle ne froissait que les intérêts des propriétaires injustement dépossédés, les serviteurs et créanciers de l'État s'en occupèrent peu ou point, quand on leur eut assuré que le revenu du domaine confisqué n'entrerait dans le trésor, où déjà plus de vingt millions de francs en espèces étaient déposés, que pour passer dans leurs mains et solder leurs créances. — S'ils eussent alors connu tout ce que contenait le fond de la pensée de Mirza Tarî, ils n'auraient jamais compté sur une pareille promesse; car elle n'était faite effectivement que pour éviter trop de désaffection et d'embarras en une seule fois. Dès que la sensation produite par le décret impérial fut passée, ces trop confiants créanciers, qu'on aurait pu indemniser sans beaucoup d'efforts, apprirent avec stupéfaction que le premier acte de spoliation de Mirza Tarî Kân allait être suivi d'un autre non moins odieux. Celui qui venait s'annoncer comme un homme bien éclairé, bien plus équitable que Pierre le Grand, venait de décider, dans sa haute justice, qu'ils ne recevraient pas un centime! En un mot, la banqueroute venait d'être décidée!..... Et quelle banqueroute? Celle d'un pays n'ayant aucune dette publique, jouissant

Digitized by Google

d'un revenu de 60 millions de francs et ayant en caisse un actif du double plus fort que son passif! — Aussi la diplomatie étrangère ne tint-elle aucun compte de cette étrange déclaration, et les étrangers créanciers du gouvernement persan, furent indemnisés, à l'exception des Français cependant, ayant le tort, aux yeux du premier ministre, d'être les amis désintéressés de la Perse, de lui avoir rendu plus d'un service, et d'être complétement abandonnés par leur gouvernement. — Mais revenons aux Persans. La banqueroute leur ouvrit les yeux; et comme les prétendues réformes administratives la suivirent de près, tout le monde fut édifié sur leur valeur réelle. Elles consistaient principalement en diverses mesures devant amener une notable augmentation dans le revenu de l'État. — Effectivement, l'impôt fut quintuplé, décuplé même dans certaines localités, et pesa particulièrement sur les agriculteurs, déjà considérablement obérés et pressurés; mais on les laissa crier sans concevoir de sérieuses inquiétudes, car ce n'est pas le mécontentement des travailleurs et des producteurs qu'on redoute en Perse, mais seulement celui des pillards, des voleurs, de cette horde de fainéants vivant de rapines et d'extorsions. — Cependant Tarl Kân fit acte d'un certain courage en tarissant, autant qu'il put le faire sans danger pour lui, la source illicite des revenus de ces trop nombreux parasites; mais il devint bientôt évident qu'il agissait ainsi moins dans l'intérêt des opprimés que dans le sien propre; car en diminuant le revenu de quelques milliers de pillards, il se subsistuait à leur place et augmentait le sien. Les contribuables ne trouvèrent donc dans cette mesure aucun allégement aux charges pesant sur eux, étant obligés de payer aujourd'hui à l'État une somme plus forte que celle qu'ils donnaient autrefois à vingt oppresseurs différents avec lesquels ils avaient toujours la ressource de transiger; mais il n'en est plus ainsi, et l'impôt fixé rentre en totalité au trésor du châh. Ce serait certainement une amélioration si le trésor, dont le premier ministre dispose à son gré, subvenait à des dépenses d'utilité publique; si l'on s'en servait pour construire des routes, des réservoirs d'eau, des ponts, des caravansérails dans les gîtes abandonnés, et dont la Perse est aujourd'hui presque totalement dépourvue; mais Mirza Tarl a bien autre chose à faire vraiment, que de songer à de pareils travaux; il a bien assez de ceux qu'il entreprend pour son propre compte, à Téhérân, soit pour se loger avec un luxe royal, soit pour augmenter son revenu, et c'est dans cela seulement que le

Digitized by Google

Pierre le Grand persan a trouvé des réformes utiles à établir. Les notables de la cour les voyant opérer dans l'intérêt seul du premier ministre, tandis que leurs appointements et leurs bénéfices étaient considérablement diminués, se prononcèrent assez défavorablement contre ce système trop personnel; mal leur en prit, car, sans respect pour leurs anciens services, datant pour la plupart du règne de Feth Alî Châh, ils furent révoqués de leurs fonctions, dépouillés de leurs biens, arrêtés et exilés ou emprisonnés dans des forteresses. Ils durent s'estimer heureux d'en être quittes à si bon compte, car pour la noblesse secondaire et le peuple, Mirza Taṛî employa des moyens plus expéditifs. — Pour une bagatelle, pour satisfaire une vieille rancune personnelle, il leur créait des délits imaginaires, et faisait mettre à mort des pauvres diables méritant tout au plus un court emprisonnement : si la plupart d'entre eux avait quelque chose à se reprocher, ce ne pouvait être à coup sûr que d'avoir tenu en public des propos trop vrais. On peut assurer, sans exagération, que pendant les deux premières années du vizirat de Mirza Taṛî, le nombre d'exécutions capitales, à Téhérân, a été du double plus élevé que celles ayant eu lieu pendant les quatorze années du ministère de son prédécesseur Hadjî Aṛâcî. — Tant de sang répandu n'a pourtant pas affermi cet homme au pouvoir; il est très-généralement détesté et n'a su s'appuyer sur aucun parti. Le jour où la confiance du châh lui fera défaut, il deviendra un paria, un objet d'horreur pour tout le monde, car il n'a pas même eu l'habileté de s'attirer l'affection des gens qu'il a le plus favorisés; ils le servent pour de l'argent, et l'abandonneront pour qui les payera mieux que lui. Du reste, il suffit de voir le premier ministre pour être édifié sur son compte : son regard farouche et oblique ne peut soutenir celui de son interlocuteur; on voit l'hypocrisie et la fourberie peintes sur tous ses traits, et c'est sans sourciller, sans éprouver la moindre émotion, qu'il nie ses promesses les plus solennelles, et même son propre sceau. (On sait qu'en Orient le cachet ou sceau remplace la signature.)

Mirza Taṛî Ḳân n'est arrivé au poste de premier ministre qu'à la faveur de l'inexpérience du jeune châh, qui venait de sortir récemment du palais de son père quand la couronne lui est échue; il serait difficile de se prononcer complétement sur le compte de ce prince, dont la carrière politique commence à peine; toutefois, on peut dire

Digitized by Google

dès à présent qu'il n'a aucun vice trop apparent, ni un mérite hors ligne, et il pourrait se faire aimer de son peuple s'il avait un tout autre ministre. Étant entouré de gens vendus à ce dernier, il ne peut savoir un mot de vérité sur ce qui se passe dans l'intérieur de son empire; on ne peut donc le rendre responsable du système inique qui le régit. Taṛî lui fait les promesses les plus séduisantes, l'assure que ses réformes ont ramené l'âge d'or en Perse; et comme toute la cour fait chorus autour de lui, il n'a aucune raison pour se défier de ses assertions. Telle est aujourd'hui la situation de l'*Empire bien gardé d'Irân*; bien dupe serait celui qui croirait à sa régénération et aux éloges pompeux que se donne le ministre du châh dans la Gazette de Tchérân.

Bien que Mirza Taṛî Ḳân n'ait jamais été qu'un mirza (écrivain, secrétaire) assez médiocre, c'est cependant dans l'organisation de la force publique qu'il a la prétention d'exceller. Pour ne laisser aucun doute sur la bonne opinion qu'il avait de sa capacité militaire, le premier titre dont il s'est gratifié, en arrivant au pouvoir, est celui d'émir nižâm (connétable); et afin de rendre plus éclatante cette satisfaction donnée à sa vanité, il supprima le titre d'émir, dont quelques dignitaires persans avaient été investis sous le précédent règne, et le réserva exclusivement pour lui.—Il lui restait après cela à justifier une si haute présomption par des actes d'une valeur réelle; malheureusement, Taṛî n'a su que continuer les tristes errements de son prédécesseur. Au lieu d'aborder les réformes en détail, de couper le mal dans sa racine, il s'est contenté de remanier et d'augmenter les cadres des bataillons d'infanterie, de remplacer les anciens chefs par d'autres, sur le dévouement desquels il croit pouvoir compter, d'ordonner des exercices journaliers; mais, à ces modifications près, tous les anciens abus continuent à miner l'armée et à en faire une horde de bandits, le fléau des populations, au lieu d'être un élément de la force et de la sécurité publique. — Les soldats n'ont ni discipline, ni respect, ni obéissance pour leurs chefs; ces derniers n'ont aucun sentiment de leurs droits, de leurs devoirs, de leur dignité, et sont incapables de guider ou de réprimer convenablement leurs subordonnés. L'instruction des troupes est tout à fait nulle; elles en savent juste assez pour se faire battre à plate couture dans le cas où elles auraient à combattre des Européens; rien ne peut donner une idée de l'gnorance des officiers: ils se meuvent

Digitized by Google

comme des automates sans se rendre compte du but des évolutions. Sur cent bataillons d'infanterie existant, un tiers seulement est armé de fusils en si mauvais état, qu'il y a du danger à s'en servir; leur équipement et leur habillement sont aussi délabrés. L'artillerie, fondue sous le précédent règne, compte plus de 1,400 pièces de divers calibres; la plupart sont mal forées, chambrées et montées sur de lourds et de mauvais affûts. Leur service est fait par un corps de 8,000 canonniers d'une ignorance déplorable, ne connaissant même pas les premiers principes du tir. — La cavalerie est toute irrégulière, et ne peut rendre aucun bon service à l'armée.

On aurait pu facilement améliorer cet état de choses, en formant, à Téhérân, quelques compagnies et quelques escadrons modèles où des officiers et sous-officiers auraient été sérieusement instruits par les Européens au service du châh, et ensuite répartis dans tous les corps de l'armée pour les initier aux manœuvres modernes. Mais, Tari a adopté un système diamétralement opposé. Son premier acte a été de se priver du concours des officiers français qui pouvaient lui venir puissamment en aide; ensuite, il a appelé successivement les bataillons dans la capitale, pour leur faire exécuter, sous ses yeux, les trois ou quatre mouvements de parade, à peu près inutiles, qu'on leur a assez mal appris. Puis, il les a congédiés, après deux ou trois mois d'exercice, qu'il eût bien mieux valu leur épargner, afin de ne pas les familiariser avec de mauvais principes, dont on aura des peines infinies à les corriger, s'il arrive jamais qu'on veuille entreprendre de les instruire sérieusement. Mais, le premier ministre ne s'arrête pas à de pareilles considérations; il croit avoir remédié à tout avec ce qu'il a fait, en multipliant outre mesure les hauts grades dans l'armée, et en les désignant sous une appellation pompeuse, sans s'attacher à la capacité de ceux qu'il en investit; le plus souvent même, elle est une cause d'exclusion à ses yeux, car il n'aime pas les génies dont le mérite pourrait éclipser le sien, qui se meut dans un cercle si étroit. Il lui faut avant tout des subordonnés humbles, soumis, ayant peu de zèle, lui laissant prendre toute l'initiative des innovations, flattant tous ses actes outre mesure et l'aidant à tromper Nâcer El-Dîn Châh, qu'ils éblouissent avec de grands mots servant à faire ressortir de très-petites choses. Une amélioration est pourtant à signaler au milieu du tohu-bohu gouvernemental. Les soldats tenant garnison dans la capitale sont

Digitized by Google

un peu mieux logés et payés que par le passé. Taṛi sait très-bien qu'étant détesté du peuple, il doit à tout prix se ménager l'armée, sans le concours de laquelle il lui serait impossible de se maintenir quarante-huit heures au pouvoir : ceci lui a été positivement démontré par une sédition militaire, qui faillit le renverser en mars 1849. Aussi, depuis ce moment, essaye-t-il de se la rendre favorable en lui octroyant toute espèce de priviléges ; pourtant, il ne l'a rendue ni plus dévouée, ni meilleure, ni plus redoutable ; les deux seules occasions qu'elle ait eues de se montrer le prouvent suffisamment. —En 1850, un quartier de Zinguiân, habité par quatre ou cinq mille sectaires de Bab, se révolta contre le châh ; bien que les deux tiers de la ville fussent au pouvoir d'un corps de dix mille hommes, pourvu d'un nombreux parc d'artillerie, ce n'est qu'au bout d'un an de siége, après avoir reçu de grands renforts et perdu plus de trois mille hommes, que les troupes impériales parvinrent à s'emparer de trente ou quarante mauvaises bicoques où s'étaient enfermés les Babî ; d'un autre côté, jamais la révolte du Ḳorâçân n'eût été comprimée, quoique la plupart des forces du châh eussent été dirigées sur ce point, si la trahison n'eût livré son chef, le Salâr, aux généraux persans. — L'armée a été portée par Mirza Taṛi Ḳân à cent trente mille hommes ; elle est non-seulement insuffisante à maintenir le bon ordre dans les provinces, mais elle-même est un obstacle ; car, bon nombre de bataillons sont constamment en révolte ouverte contre leurs chefs, et font la loi aux gouvernements des provinces, ceux-ci ne pouvant compter sur leurs soldats, et d'accord avec le premier ministre, ont sans cesse recours aux expédients pour faire croire au châh qu'il dispose de forces militaires soumises et disciplinées. A l'appui de cette assertion, le fait suivant indiquera jusqu'à quel point on abuse de la crédulité et de la bonne foi du jeune châh.

Le Ḳorâçân et les provinces méridionales de la Perse étaient, il y a deux ans, en complète insurrection. Les troupes mal payées, manquant de vivres et de munitions, refusaient de marcher contre les rebelles, et grand était l'embarras de Mirza Taṛi, qui voulait à tout prix donner à son souverain les preuves matérielles de la vigueur de son administration. Pour arriver à ce but, il s'entendit avec les gouverneurs des provinces révoltées, et ceux-ci lui envoyèrent, de temps à autre, quelques charges de têtes de Turkomans ou de Béloutchî. Elles étaient, dès leur arrivée à Téhérân,

Digitized by Google

accrochées à un grand mât peint en rouge, situé à l'entrée de la citadelle, comme étant celles de pillards pris les armes à la main : il n'en était rien cependant, c'était simplement les têtes de quelques malheureux villageois ou nomades, complétement soumis à l'autorité, n'ayant par conséquent aucune raison de fuir à l'approche des soldats, qui, faute de mieux, et sous un futile prétexte, les avaient mis à mort, pour s'emparer de leurs dépouilles et fournir au premier ministre une occasion de rehausser son zèle aux yeux du maître.

On pourrait citer cent autres exemples d'une cruauté et d'une infamie semblables; mais hâtons-nous d'ajouter que Nâcer El-Dîn Châh n'autorise nullement cette perversité dont il ne soupçonne probablement pas la possibilité. On raconte même un fait indiquant en lui des sentiments d'une tout autre nature : en nommant Tarî son grand vizir, il lui accorda aussi la main de Malek Zâdèh Kânoum, son unique et bien-aimée sœur; c'est ce qui explique comment ce ministre a pu prendre sur le Châh un aussi grand ascendant; mais afin d'assurer plus de durée à son pouvoir, Tarî désirait faire épouser sa propre sœur à Nâcer El-Dîn Châh, avec l'espérance, ouvertement manifestée, que son souverain ferait étouffer les enfants mâles venant à naître d'autres femmes et en dehors de cette union. Cette proposition révolta le jeune prince qui refusa net de contracter un mariage se présentant sous une si cruelle perspective.

Mais revenons à l'armée. En Perse elle s'emploie à toutes fins, et l'un de ses principaux attributs est aujourd'hui de faire la police du royaume, notamment dans les grandes villes, où abondent une foule de bandits connus sous le nom de Loûtis; ils sont ostensiblement réunis en corporation et commettent, même en plein jour, les crimes et les délits les plus infâmes. Encouragés par l'impunité, ils se comptent par milliers et savent se rendre redoutables; il y aurait du danger à les réprimer avec trop de sévérité quand on ne dispose pas de forces supérieures pour les contenir; il arrive même quelquefois que le gouvernement se trouve dans l'obligation d'utiliser leurs services; mais même dans ce cas, ils sont encore la terreur des populations tranquilles et laborieuses. Mirza-Tarî a fait construire de nombreux corps de garde dans la capitale et les chefs-lieux de provinces, servant en même temps de casernes aux troupes. Cette mesure serait certainement excellente si ces troupes pouvaient assurer

Digitized by Google

l'ordre et la sécurité dans les cités ; mais dès le lever du soleil, elles abandonnent leur logis pour se rendre sur le terrain de manœuvre où l'exercice les retient presque toute la journée. En leur absence les Loûtis viennent occuper les postes vacants et exercent leur industrie tout à leur aise sur les passants. Les soldats sont souvent obligés de parlementer avec eux pour rentrer en possession de leur local, et il résulte forcément une espèce de fraternité de convention entre ces deux corps, qui n'est nullement à l'avantage des habitants. Il y a quelques mois un bataillon tenant garnison à Tauris voulut faire la loi aux Loûtis; mais ceux-ci les attaquèrent pendant la nuit, s'emparèrent de leurs armes, les expulsèrent et restèrent tranquilles possesseurs du corps de garde.

Dans toutes les réformes ou améliorations tentées par Mirza Taḳi, les résultats ont été à peu près les mêmes que dans les exemples cités plus haut. Il détruit tous les rouages du gouvernement et ne sait rien réédifier. S'il n'arrive jamais au but, c'est qu'il sacrifie toujours le fond à la forme et surtout parce qu'il nomme aux fonctions publiques des gens incapables et déconsidérés. N'ayant su gagner la sympathie de personne, il ne sait à qui se fier ; étant fils du cuisinier Kerbelaï Kourbân, et cuisinier lui-même dans sa jeunesse, ce sont ses amis de cette époque de sa vie en qui il a le plus de confiance et pour lesquels il réserve toutes ses faveurs. Après son frère, pourvu du lucratif emploi de vizir nižâm (ministre de la guerre), il faut placer en première ligne parmi ses favoris : le major général Ạzîz Ḳân, le gouverneur général Tiraḳ Ạlî Ḳân, un nommé Mirza Aḥmed et le trésorier Medhi Ḳân.

Le vizir Nižâm est physiquement aussi avantagé que son frère Taḳi l'est peu ; mais au moral, c'est un monstre de perversité, cent fois pire que le premier ministre, commettant chaque jour des cruautés inouïes, les exactions et les déprédations les plus scandaleuses et vivant dans la plus crapuleuse débauche, il est dans la plus large acception du mot ce que les Persans appellent: Cherab Ḳoûr, Benghi, Tériaki, Betchébaz, ce qui équivaut à tous les vices réputés les plus honteux. C'est dans ses moments d'ivresse, malheureusement fréquents, qu'il a la manie de rendre la justice ; ses arrêts sont habituellement ceux d'un cannibale; les plus petites fautes ne peuvent trouver grâce à ses yeux : avoir de l'argent et ne pas le lui donner est un crime au-dessus de tous les autres. Pendant mon séjour à

Digitized by Google

Tauris, en mai 1851, je vis deux malheureux serbaz (fantassins) coupables de lui avoir réclamé, en termes les plus humbles, leur solde qu'il avait extorquée, punis de la manière la plus cynique. Le bourreau avait rempli la bouche de l'un d'eux d'excréments humains, la lui avait cousue et le promenait, dans cet état, à travers les bazars, tenant le bout d'une corde dont l'autre extrémité était attachée au nez du soldat, où avait été pratiqué un large trou avec un poignard. — L'autre soldat était garrotté, attaché par chaque jambe à un poteau, les pieds en l'air et écartés, et le même exécuteur lui bourra dans le rectum, avec une baguette en fer, trente-cinq balles de tromblon d'un très-gros calibre ; l'orifice de l'intestin fut ensuite cousu et resta dans cet état pendant trois jours. Le malheureux était mourant quand on le délivra de cet horrible supplice. Une autre fois le vizir Niżâm s'étant emparé de trois Loûtis, fit bouillir l'un dans l'eau d'un bain et força les deux autres à le manger presque en entier, en les affamant pendant plusieurs jours ; enfin il coupe des nez, des oreilles, les mains, les pieds, crève les yeux, fait passer aux verges, comme en Russie, pour les plus petits délits.

Quant aux exactions du vizir Niżâm, elles sont aujourd'hui passées en proverbe, et comme les punitions qu'il inflige sont toujours accompagnées de fortes amendes à son profit, il s'est ainsi procuré en quatre mois (de mai en août 1851) une somme de plus de 100,000 tomân (le tomân vaut 12 fr.). La construction des corps de garde de Tauris a également été pour lui la source d'un gain très-considérable. Les gens allaient chaque jour prévenir les propriétaires des plus riches maisons de la ville qu'elles allaient être démolies pour faire place à l'un de ces locaux. Les propriétaires, sachant bien que leur immeuble ne leur serait pas remboursé, s'empressèrent d'aller offrir une ou plusieurs bourses en cadeau au vizir niżâm, pour les préserver. — Quand celui-ci eut encaissé 20 à 25,000 tomâns de cette manière, il fit construire les postes militaires sur l'emplacement de maisons ruinées, pour lesquelles il ne déboursa pas un centime, quoiqu'il les ait fait figurer sur ses comptes au gouvernement pour d'assez fortes sommes. Dans le même moment où ceci se passait, l'ordre lui arriva, de Téhérân, d'organiser un bataillon d'infanterie parmi les Chaldéens chrétiens de l'Azerbaïdjân; aussitôt il envoya ses agents dans le district de Selmas, où ils sont en très-grand nombre, pour les traquer en bloc et les enré-

Digitized by Google

gimenter; mais les pauvres diables, peu soucieux de quitter leurs champs, et prévenus à temps, se retirèrent dans des endroits inaccessibles d'où ils parlementèrent avec les préposés de l'autorité. — Le vizir nižâm leur promit solennellement de ne pas enlever un seul homme aux villages qui lui payeraient un rachat de 3, 4 ou 500 tomâns, suivant leur importance. Bien que la somme fût énorme, eu égard à leurs ressources, ils se décidèrent à ce sacrifice, mais quand ils eurent payé, le vizir les surprit par une belle nuit, les enrégimenta, et tout fut dit. Voilà l'homme qui occupe l'une des premières charges de l'empire et dont la puissance est la plus élevée après celle de son frère Mirza Taṛî Ḳân, émir nižâm atâbek a'žam vizîr kébîr.

Le major général Azîz Ḳân, principal favori du premier ministre, est un Kurde ignorant et d'une assez mince valeur sous tous les rapports, ne possédant même pas les plus simples et premiers éléments de l'art militaire; grand concussionnaire, perfide à l'excès, joueur, débauché, et ayant eu le talent de se faire une réputation de bravoure, quoiqu'arrivant toujours à la fin de la bataille. J'ai pu juger à fond le personnage pendant quatre mois que nous restâmes ensemble, assiégés dans les jardins de Chirâz, par les insurgés du Fars, après la mort de Méḥemmed Châh, en 1848. Il était alors colonel du 4e bataillon et commandait la place; il donnait la main à toutes les intrigues qui tendaient à diviser notre petite garnison et entretenait des rapports avec les chefs révoltés qui nous assiégeaient. Comme chef d'état-major de la division, je fus en position de déjouer plusieurs complots qu'il tramait pour nous laisser envahir, et il mit le comble à sa trahison, d'abord en traitant de notre capitulation, tandis que le gouverneur général lui avait donné des ordres contraires, ensuite en refusant la coopération de son bataillon pour faire une sortie contre l'ennemi que nous avions toutes les chances de mettre dans une complète déroute. C'est pourtant pour l'*éclatante bravoure et la fidélité* dont il a fait preuve au siége de Chirâz, qu'Azîz Ḳân a été nommé grand cordon de l'ordre du Lion et du Soleil et major général de l'armée. Cette insigne faveur étonna généralement et fit murmurer; mais pour un petit nombre de personnes bien renseignées, cette récompense était méritée au point de vue persan; car en agissant comme il l'avait fait à Chirâz, Azîz n'avait été que l'instrument de son camarade de bouteille, Mirza Taṛî, qui visait alors au vizirat. Ce dernier ne connaissait parmi les grands seigneurs persans alors haut placés,

Digitized by Google

qu'un seul d'entre eux, dont l'intelligence, la capacité administrative, la fermeté et la bravoure bien connues pouvaient lui porter ombrage. Ce personnage était le nizâm el-daulet Ḥuceïn Ḳân, major général de l'armée sous Meḥemmed Châh et gouverneur général du Fars.— L'antagonisme entre eux remontait à plus de trente ans, et Ḥuceïn Ḳân s'était, depuis lors, toujours maintenu à un ou plusieurs degrés au-dessus de Mirza Taṛî. Celui-ci ne lui avait jamais pardonné son élévation, et profitant de son éloignement de la cour en 1848, il s'efforça de le perdre dans l'esprit du jeune châh. D'un autre côté, il invita secrètement Aziz Ḳân à favoriser les insurgés de tout son pouvoir, afin que Ḥuceïn Ḳân, vaincu par eux, ne pût se relever dans l'esprit de Nâċer El-Dîn Châh.— Voilà un exemple des désastres que peuvent entraîner les mesures prises sous l'inspiration d'une jalousie aveugle telle que celle éprouvée par Mirza Taṛî contre le gouverneur général du Fars.— Dans le moment où il faisait tout pour hâter sa perte, la réussite de cet événement devait inévitablement provoquer la chute du souverain dont il voulait devenir le ministre. — A cette époque, le Ḳorâcan révolté était au pouvoir du Salâr; les provinces de Kermân et de Yezd avaient chassé leurs gouverneurs, celle d'Ispahan n'attendait plus que la prise de Chiraz par les insurgés, pour en faire autant: et ces révoltes n'étaient certainement pas favorables à Nâċer El-Dîn Châh; toutes se fussent liguées contre lui, si Ḥuceïn Ḳân eût été vaincu. Taṛî devenait alors la première victime de ce revirement; mais sa vanité et son ambition parlèrent plus fort que le danger qu'il courait et faisait courir à son souverain, dont heureusement la résistance énergique du Nizâm ed-doolet affermit la couronne. Avec 600 hommes valides seulement, il repoussa, pendant quatre mois, les efforts de 22,000 insurgés, les força à une retraite honteuse, après leur avoir fait éprouver une perte de plusieurs milliers d'hommes, et mit ainsi le comble à sa réputation de bravoure déjà si grande. Taṛî, désespéré de ce brillant fait d'armes, ne se tint pas pour battu; il essaya de soulever toute espèce d'inimitiés parmi les troupes et les Chiraziens contre le gouverneur du Fars, espérant le faire tuer dans une sédition. Aziz Ḳân fut encore l'intermédiaire zélé de ses perfides manœuvres dans cette circonstance. Cependant elles n'obtinrent pas le résultat espéré, et Taṛî, devenu ministre, s'en dédommagea en tenant Ḥuceïn Ḳân emprisonné pendant deux ans, en confisquant, à son profit, 500,000 to-

Digitized by Google

mains de créances sur l'État dont cet infortuné général devait se rembourser sur les impôts du Fars. Ces créances formaient toute sa fortune et provenaient d'avances faites au gouvernement de Méhemmed Châh pour comprimer la naissante révolte du Salâr. Aujourd'hui, Hucein Kân a été rappelé à Téhérân, où il vit modestement et sans emploi, bien que ses talents militaires, ses lumières et ses anciens services lui donnaient des droits incontestables à occuper une des premières charges de l'État. Tari a pensé que ce n'était pas encore assez d'avoir puni le chef de ses succès contre la révolte et de sa fidélité au châh, sa vengeance a poursuivi jusqu'aux officiers qui avaient fait leur devoir en lui obéissant et en combattant les insurgés. Quelques-uns, tels que le Yaver aziz beg, sont morts, étranglés dans les prisons d'État, accusés de crimes imaginaires; les autres ont été destitués, dégradés et remplacés par les traîtres et les transfuges. Voilà à la faveur de quels événements auxquels il a pris une part si active, Aziz Kân est parvenu à remplacer le Nizâm eddooulet dans l'emploi de major général de l'armée persane.

Tchirak Alî Kân, deuxième favori de Mirza Tari Kân, était, il n'y a pas plus de trois ans, un des serviteurs les plus infimes de la maison de ce dernier; il remplissait les fonctions de porte-pipe, et en vérité son éducation ne lui permettait guère d'aspirer à une plus haute position. A peine sait-il lire; mais il a le mérite de bien savoir nouer et mener une intrigue, de se prêter aux plus indignes complaisances, et, comme tel, son concours est précieux au premier ministre. Lors de mon départ de la Perse, en mai dernier, il était gouverneur général de la province d'Ispahan et avait décidément pris rang parmi les grands seigneurs persans.

Mirza Ahmed, troisième favori, appartient à une famille d'uléma de Tauris; c'est un homme avide comme le sont tous les Persans, mais d'une nature assez bienveillante. Comme il est très-assidu près de Mirza Tari, c'est par son canal que la plupart des solliciteurs s'adressent à ce dernier. Mirza Ahmed réalise par ce moyen d'assez beaux bénéfices, mais comme en définitive son intervention aboutit toujours à un service rendu, l'opinion publique lui est favorable.

Mehdi Kân, quatrième et dernier favori, était ketkoda (commissaire de police) sous le précédent règne, dans un des quartiers de la ville de Tauris. C'est un homme du caractère le plus méprisable et

Digitized by Google

capable des actions les plus noires. Ses fonctions sont celles de trésorier particulier du châh. Comme elles le retiennent une partie de la journée au palais, il est aussi chargé par Taḳî de surveiller le langage des personnes admises aux audiences impériales et de les prévenir d'avance sur ce qu'il est bon de dire ou de taire au souverain. Ceci est son travail de jour. Ses soirées sont exclusivement consacrées au premier ministre et à Azîz Ḳân, et c'est au milieu de ce trio aviné que sont débattus et arrêtés chaque nuit les projets réformateurs qui doivent régénérer la Perse.

Taḳî a bien encore un favori en sous-ordre qu'il emploie dans les intrigues secondaires; c'est un Arménien smyrniote, persanisé depuis bien des années, nommé Jean David. Cet homme presque inconnu du temps de Mèhemmed Châh passait inaperçu, en raison de sa nullité, au milieu des intrigants subalternes qui pullulent à Téhérân, mais à l'avénement au trône de Nâcer El-Dîn Châh, Mirza Taḳî se souvint de certains services, d'une honnêteté assez équivoque, que lui avait rendus le sieur Jean, pendant qu'il était commissaire aux conférences d'Erzeroûm, et il le plaça à la tête d'une police secrète ayant pour mission la surveillance spéciale des légations étrangères et des Européens au service du châh. Le talent d'*observation* dont ce fonctionnaire a fait preuve en diverses circonstances était certainement bien fait pour attirer l'attention d'un chef qui fait tant de cas des serviteurs du caractère de monsieur Jean.

Au point de vue des relations extérieures, Mirza Taḳî ne s'est pas montré d'une habileté plus grande que pour le reste. Ce n'est pourtant pas la présomption qui lui manque à cet égard. — A l'entendre parler, les Russes et les Anglais devaient bientôt rabattre de leur arrogance et se repentir de l'espèce d'asservissement dans lequel ils tiennent la Perse depuis plus de vingt ans; mais ses efforts, pour en arriver là, se sont bornés à des finesses, plus ou moins avouables, dont ses adversaires ont profité pour prouver sa mauvaise foi et le courber, encore plus que son prédécesseur, sous leur obéissance. Cependant son éloignement pour les Anglais parut d'abord être moins grand que pour les autres nations. Depuis quelques années ils ont été plus traitables pour les Persans que l'empereur Nicolas, et puis, le colonel Sheil, ministre britannique à Téhérân, est un homme sur lequel il pensait, avec raison, pouvoir compter davantage que sur le prince Dimitri Dolgorouki, envoyé russe. M. Sheil est un

Digitized by Google

homme d'une grande loyauté, sortant rarement des limites du droit. S'il s'en est quelquefois écarté pour les choses de peu d'importance, c'est probablement sans intention et purement parce qu'il croyait être dans la bonne voie. Les relations diplomatiques sont faciles avec lui, et il répond à la duplicité persane par une grande franchise et non moins d'énergie, afin d'éviter les complications dont la politique des deux pays est hérissée.— Le prince Dolgorouki, ministre de l'empereur à Téhérân, est d'un caractère tout à fait opposé. C'est le plus triste diplomate que le czar ait envoyé jusqu'à ce jour à la cour du châh. — Il faut pour le poste qu'il occupe une grande souplesse de caractère, une puissante énergie et beaucoup de désintéressement. Ceux qui le connaissent savent combien il est dépourvu de ces qualités. Son avidité surtout dépasse toutes les bornes, il lui sacrifie complétement les intérêts de ses nationaux et de son gouvernement. Les principaux rapports avec les Persans consistent en rentrées d'argent; il n'accorde sa protection, sur les réclamations les plus légitimes, qu'à des gens assez dociles et désintéressés pour lui abandonner une large part de leurs créances; enfin il ne s'occupe qu'à faire une fortune dont il était tout à fait dépourvu en arrivant en Perse, en 1846.

La conduite de Mirza Tarî était nettement indiquée vis-à-vis de ces deux diplomates : tirer parti des bonnes dispositions et de la bonne volonté de l'un et s'en faire un appui contre la duplicité de l'autre, dont il pouvait en outre calmer les susceptibilités avec quelques cadeaux. Mais telle est la maladresse de cet homme qu'il n'a pas su suivre une marche aussi simple. Il a sottement rusé avec M. Sheil et s'est aliéné le gouvernement britannique en faisant occuper la forteresse d'Hérât par les troupes persanes ; et cette occupation peut amener une nouvelle invasion de l'Afghanistân par les troupes de la compagnie des Indes. Mirza Tarî a voulu aussi ruser avec M. Dolgorouki, il lui a promis de riches présents avec l'intention bien arrêtée d'avance de ne les jamais donner. Le prince s'est lassé de promesses éphémères et a montré un peu d'humeur; cependant il aurait encore patienté si un fait grave n'était venu en aide à son avidité et lui donner le droit d'insister pour qu'elle fût satisfaite. Une petite île située dans la baie d'Asterabâd, et occupée par une garnison russe, fut envahie et mise au pillage, en mai 1851, par une horde de Turcomans Yamoud, sujets du châh. Les Russes disent que ce fut

Digitized by Google

à l'instigation des Persans, ceux-ci, de leur côté, leur renvoient la responsabilité de cet événement, alléguant qu'ils l'ont provoqué pour avoir un motif d'envahir la Perse. Quoi qu'il en soit, c'était une occasion favorable pour M. Dolgorouki de réclamer les présents promis, aussi n'y manqua-t-il pas, en laissant entrevoir qu'il était disposé à arranger l'affaire d'Asterabâd au profit de sa vénalité; mais Mirza Tarî, non moins tenace que le prince, eut encore la maladresse de promettre et de ne rien tenir et aussi de refuser une réparation suffisante, il s'ensuivit la descente d'un corps de 5000 russes dans cette partie du Nord de la Perse qui limite au S.-E. la mer Caspienne. Ce corps d'armée opère aujourd'hui en remontant l'Attrak, sur les bords duquel campent les tribus turcomanes coupables des massacres et du pillage d'Achouradèh. On ne sait encore si elles ont été punies; mais il paraît plus sûr que l'attitude des Anglais est devenue menaçante sur la rive droite de l'Indus, à Pechawer au Nord et à Chikarpour au Sud. Ils craignent qu'en prolongeant leur mouvement jusqu'au Hérât, les Russes ne viennent jeter garnison dans cette place, pour l'indépendance de laquelle ils ont fait de si grands sacrifices de 1838 à 1842, et leurs craintes sont assez fondées, car du jour où les Russes s'y établiront, la compagnie des Indes peut s'attendre à voir journellement éclater des révoltes dans son empire, jusqu'au jour où elle sera obligée de l'évacuer complétement, elle ne peut donc rester indifférente à la marche des Russes dans la Turcomanie. D'autant plus que le czar garnit la frontière persane de troupes pour faire soutenir au besoin celles qui sont déjà engagées.

Toutes ces complications pouvaient être prévues et évitées par Mirza Tarî, mais au lieu d'en arriver là, ses finesses n'ont abouti qu'à river davantage l'anneau qui le tient dans la dépendance des Russes et des Anglais. Il paraît depuis quelque temps disposé à se jeter dans les bras des premiers dont le voisinage et le mécontentement de l'empereur lui font concevoir de sérieuses inquiétudes.

Les difficultés, datant de plusieurs années, viennent d'entrer dans une nouvelle phase; cependant nous ne croyons pas qu'elles amènent de sitôt la guerre en Asie entre les deux puissants États qui s'en disputent la suprématie, mais si contre nos prévisions l'Afghanistân devenait le théâtre d'une lutte depuis longtemps prévue, nous pouvons prédire le succès non aux plus gros bataillons, mais à ceux qui disposeront des plus grosses sommes pour s'attacher les populations

Digitized by Google

avides de cette lointaine contrée. En un mot c'est une affaire *d'argent* avant tout.

Avant de terminer cette lettre, nous nous bornerons à dire que la position prise par la France vis-à-vis de la Perse, depuis le commencement de ce siècle, n'a jamais été assez forte pour y contre-balancer celle des Russes et des Anglais. Le gouvernement français a-t-il été secondé par les diplomates chargés de le représenter? Le général Gardanne, MM. de Sercey et de Sartiges ont-ils été plus au moins habiles ou plus ou moins malheureux, c'est ce que nous essayerons d'éclaircir dans un prochain article.

L'adjudant général, J. S. FERRIER.

Nous avons cru devoir publier ce document tel qu'il nous a été envoyé ; mais, pour ne rien lui faire perdre de son mérite d'actualité, nous ajouterons quelques lignes à celles de notre collaborateur.

Depuis que cet article a été écrit, la nouvelle de la disgrâce du premier ministre et de son frère est parvenue en Europe. On attribue la destitution et l'éloignement de Tarî Ḳân à l'influence de l'Angleterre, et surtout à la haine que les autres ministres persans nourrissaient contre lui à cause de son arrogance, de son avidité et de ses caprices. Tombé en disgrâce, il avait tenté en s'appuyant sur la protection de la Russie de braver la puissance du châh. Cette folle tentative faillit lui coûter la vie. Il fut exilé de Téhérân et transféré, chargé de chaînes, à Kachân, ville dont le produit des impôts est destiné à pourvoir à sa subsistance et à l'entretien de sa garde. Son fils et le vizir Nizâm, son frère, se sont refugiés à l'hôtel de l'ambassade britannique.

Le successeur de Tarî Ḳân est Mirza Aga Ḳân, ex-intendant des affaires militaires, vieillard chargé de 70 ans et peu propre à remplir des fonctions qui exigent autant d'activité que d'expérience.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

RESTAURATION

DE

SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE.

DÉCOUVERTE DES ANCIENNES MOSAÏQUES.

La mosquée impériale d'Agia-Sofia, Sainte-Sophie de Constantinople, vient d'être restaurée par ordre du sultan Abd ul-Medjid. L'architecte, chargé de cette entreprise difficile, a dû, pour réussir, déployer autant de talent diplomatique que de science architecturale.

Le chevalier Gaspard Fossati était grâce à une position toute exceptionnelle, le seul peut-être qui fût capable de mener à bonne fin ce grand travail. Établi depuis longues années à Constantinople, comme architecte de l'empereur de Russie, chargé déjà par le sultan de constructions importantes, il avait l'avantage immense de connaître les ouvriers qu'il employait et de parler leur langue ainsi que celle des Grecs.

Dans son admiration pour ce monument, M. Fossati en étudiait depuis longtemps la structure, en observait les parties minées par le temps, et son désir le plus vif était d'obtenir un jour la glorieuse mission de le restaurer. Déjà, il avait remarqué que les voûtes et la coupole, largement crevassées, donnaient accès à toutes les causes de destruction ; la pluie, le vent, la neige, la chaleur et le froid. A

Digitized by Google

cela venait se joindre l'incurie des softas, ou conservateurs de l'édifice, qui négligeaient même de faire réparer la couverture en plomb et laissaient envahir le monument tout entier, au dedans aussi bien qu'au dehors, par des nuées de pigeons et d'oiseaux de proie. Tout, en un mot, concourait à la ruine prochaine de Sainte-Sophie. Autant la perte de ce grand type de l'art byzantin eût été déplorable pour la civilisation, autant sa conservation est un heureux événement qui honore le règne du fils illustre de Mahmoûd. Il lui a fallu le ferme désir de conserver à la religion et aux arts ce glorieux édifice, pour vaincre les préjugés qui s'opposaient à ce que des chrétiens fussent chargés de ce travail. C'est ici que l'intelligence de l'architecte eut le plus de difficultés à vaincre et de luttes à soutenir. Il devait d'abord faire comprendre au ministre et au sultan la nécessité immédiate de ce travail, pour prévenir une catastrophe inévitable; puis, vaincre ensuite cette paresse, cette indécision, ce fatalisme du Turc, qui laisse brûler sa maison, en disant : *Dieu le veut!* Mâ châ Allah! enfin, lutter contre le fanatisme religieux du peuple, et surtout des prêtres. Afin de surmonter ce dernier obstacle, le plus grand de tous, le sultan profita du départ des pèlerins pour la Mekke, et sous prétexte d'une mission, y envoya les imâm les plus fanatiques de la mosquée.

Pendant ce temps, MM. Fossati se mirent rapidement à l'œuvre, et, comme les ouvriers et les entrepreneurs trouvaient, dans ces travaux considérables, à faire d'importants bénéfices, ils apaisèrent les plus exaltés, protégeant même les deux chefs chrétiens qui, au milieu de cette foule intolérante, risquaient à chaque instant leur vie. On dut, pour diminuer le nombre des opposants, se servir d'ouvriers, non-seulement inutiles, mais encore nuisibles au travail.

Qu'on ne s'imagine pas que nous exagérons en rien la haine des Turcs pour le *Giaour*. Nulle part, en Orient, le fanatisme n'est aussi ardent qu'à Constantinople; et, dans cette ville, le quartier le plus redoutable est précisément celui de Sainte-Sophie. Depuis les réformes commencées par Sélim, sous l'influence française, et continuées par Mahmoud et Abd ul-Medjid, les prêtres ont redoublé de zèle et de violence, car ils savent que c'est à leur pouvoir, à leurs richesses, que ces mesures nouvelles s'adressent tout d'abord, et ils ne reculent devant aucuns moyens pour les conserver. Mahmoud leur avait fait courber la tête, sans oser cependant les écraser,

Digitized by Google

comme il fit des janissaires. Après la mort de ce prince, les imans ont repris tous les usages, tous les signes qu'il leur avait enlevés, leur ancien costume, le turban blanc distinctif et le large kafetan. Ainsi leur pouvoir sur les masses n'a fait que s'accroître par la persécution. Lois, religion, éducation, toute la force morale, en un mot, sinon la force armée, leur appartient comme interprètes du Korân, comme gardiens des textes sacrés, comme juges et exécuteurs des lois : et tant que le gouvernement turc n'aura pas des bataillons assez soumis pour obéir quand même et maîtriser le clergé, il sera entièrement dominé par lui.

D'après cela, on doit comprendre à quel point cette population de dervihes et de santons fanatiques, qui passe sa vie à mendier dans les cours et les vestibules de Sainte-Sophie, est dangereuse pour un *infidèle*. C'était donc un danger continuel qu'affrontaient MM. Fossati, et la protection seule du chef suprême a pu les en garantir. Il est juste d'ajouter que, depuis l'achèvement des travaux, le peuple ayant eu le temps de comprendre à qui il était redevable de la conservation de sa mosquée par excellence, en témoigne hautement sa reconnaissance à l'architecte chrétien. La restauration de Sainte-Sophie est devenue un talisman pour lui. Si, par malheur, un jour, m'écrivait-il dernièrement, j'étais réduit à la misère, je n'aurais qu'à me tenir près de la fontaine d'Agia-Sofia, et les Turcs ne me laisseraient manquer ni de pain, ni même des douceurs de la vie.

Mais donnons en abrégé l'histoire et la description de ce monument célèbre pour mieux faire comprendre les travaux de restauration et les cérémonies qui les suivirent.

Constantin le Grand, la vingtième année de son règne, fonda dans la capitale nouvelle, une basilique qu'il dédia à l'*immortelle Sagesse*, **Agia-Sofia** ou Sainte-Sophie. Constance, fils et successeur de Constantin, termina et agrandit l'édifice, l'an 338 de notre ère.

Un siècle après, les Ariens, furieux de l'injuste exil de leur apôtre, saint Jean Chrysostôme, s'étant révoltés, incendièrent l'église nouvelle que Théodose et Arcadius firent bientôt relever de ses ruines. Enfin pour la quatrième fois, sous le règne de Justinien, la métropole byzantine fut complétement détruite par le feu, à la suite de la terrible sédition de 532 où périrent 30,000 personnes. Alors les Romains dégénérés dépensaient aux jeux du Cirque, en disputes stériles, leur fortune et leur énergie; alors les factions des *bleus* et des

verts en venaient aux mains pour le plus léger motif, et l'émeute, cette lèpre des empires, préludait à la ruine du pays par la destruction sauvage des objets d'art et des monuments.

La légende raconte qu'un mois après ces désastres, l'empereur Justinien vit pendant son sommeil, un ange rayonnant de célestes splendeurs qui lui ordonna d'élever un nouveau temple à la sagesse de Dieu, lui promettant d'inspirer les architectes, de leur faire trouver sans peine les matériaux les plus précieux, ainsi que l'or nécessaire à une construction digne d'être appelée par excellence, *la Maison du Seigneur*. Il lui assura, en outre, que cette fois l'édifice aurait une longue durée. Voyant dans cette apparition l'ordre même de Dieu, l'empereur fit mettre de suite à l'œuvre les architectes Anthémius de Trolle et Isidore de Milet, à la tête de 10,000 ouvriers.

Les dépouilles précieuses des plus beaux temples d'Asie-Mineure et de Grèce, les colonnes et les statues les plus rares, servirent à l'embellissement de la basilique. On fit venir d'Égypte et d'Asie des porphyres, des albâtres et des marbres pour revêtir les murs, les terrasses et les portiques; enfin, les pierres fines, l'or, l'argent et les cristaux colorés couvrirent les coupoles et le pavé de peintures éclatantes et ineffaçables; et pour accomplir ces travaux gigantesques, pour tailler, polir, élever ces porphyres, ces marbres, et ces bronzes huit années suffirent. Sainte-Sophie éleva vers le ciel sa coupole d'or aussi éclatante que le soleil et fut célébrée comme le monument le plus beau, le plus vaste et le plus riche du monde. Alors, monté sur son char, l'empereur se rendit en grande pompe, le jour de Noël, au temple qu'il venait de consacrer à la sagesse éternelle de Dieu, et ayant mis pied à terre sur le seuil, il courut à l'autel et s'écria : Que soit loué le Dieu puissant qui m'a jugé digne de terminer un semblable ouvrage! O Salomon, tu es vaincu!

L'extrait suivant des *Annales* de Glycas, complétera les recherches que nous avons pu faire sur l'origine de Sainte-Sophie.

Glycas est un Grec de Sicile qui a écrit, pour son fils, une espèce d'histoire universelle commençant à la création et finissant en 1118 à l'avénement de l'empereur Jean Comnène; comme on pourra en juger par le passage suivant, il y a en lui autant du légendaire que de l'historien, ce qui donne un intérêt particulier à ses Annales, parce qu'elles représentent assez naïvement la tradition populaire.

« Or, cher fils, il est bon que tu saches que la grande église de

Dieu, bâtie dans l'origine par Constantin, avec une coupole en bois et tournante, fut reconstruite par l'empereur Justinien, dans cet état de beauté et de grandeur où on la voit maintenant. Il fut poussé à élever cet admirable édifice, parce que, à l'occasion de la sédition d'Hypatius, il avait mis à mort une multitude d'hommes. En effet, il avait d'abord dû fuir devant la faction des Verts qui avaient proclamé Hypatius empereur; mais sa femme Théodora releva son courage: *un trône*, lui disait-elle, *est le plus beau des cercueils*. Le combat s'engagea donc, et à ce qu'on dit, 35,000 hommes furent taillés en pièces par les troupes impériales, sous l'habile commandement de Bélisaire et de Narsès. C'est depuis cette époque, que cette moitié de l'Hippodrome qui est du côté du siége impérial, a commencé à être appelée *la Morte*, parce que c'est là qu'on déposa les cadavres.

» Ainsi donc, pour apaiser Dieu, Justinien entreprit cette œuvre si digne d'admiration; il expédia partout des lettres impériales par lesquelles il ordonnait de transporter à Constantinople tout ce qui pouvait se trouver de beau dans tout l'univers en pierres, en colonnes ou autres raretés. Les matériaux furent accumulés pendant sept ans, et c'est surtout de Cyzique qu'on les apportait. En outre, s'il y avait dans le voisinage de l'église de Constantin, des maisons ou des édifices, on en faisait l'acquisition au plus juste prix. Il se trouvait une femme, nommée Anne, possédant une maison qu'elle refusait de vendre. L'empereur, en personne, se rendit chez elle; à sa vue, elle lui dit: je donne ma maison gratuitement, en reconnaissance et en souvenir de l'honneur que vous m'avez fait. Cette maison existait à l'emplacement où sont aujourd'hui la sacristie des vases sacrés et la chapelle Saint-Pierre.

» Il y avait aussi une autre maison appartenant à Antiochus Ostarius, qui était évaluée 38 livres d'or, et que son propriétaire refusait de vendre. Ce refus étant très-désagréable à l'empereur, voici comment un fonctionnaire s'y prit avec Antiochus. Il le fit mettre en prison au moment même des courses; notre homme alors de crier que si on lui permettait d'y assister, de son côté il se conformerait aux désirs de l'empereur, car les courses étaient pour lui une passion et il était un des ardents de la faction des bleus. Il obtient ce qu'il demande et le contrat de vente se signa au cirque, au siége même de l'empereur.

Digitized by Google

» Justinien eut encore une bonne idée. Pour que les ouvriers employés à la construction de l'église travaillassent sans plaintes ni murmures, il répandait le soir dans les tranchées de petites pièces de monnaies dont la trouvaille faisait qu'ils partaient contents. Il arriva qu'un samedi les ouvriers s'en allèrent dîner de meilleure heure, en laissant leurs outils à la garde du fils du directeur des travaux. Survient un ange qui, avec indignation, enjoint à ce jeune homme d'aller chercher les ouvriers. Comme il n'obéissait pas, l'ange lui fit ce serment : Je jure, dit-il, par cette Sainte-Sapience qu'on bâtit maintenant, c'est-à-dire par le Verbe, que je ne m'en irai pas d'ici que tu ne sois de retour après leur avoir parlé. Ce fait ayant été rapporté à l'empereur, il exila immédiatement en province le gardien des outils, afin que le divin messager ne pût s'éloigner de l'église.

» Quand les travaux touchaient à leur terme, l'empereur s'inquiétait pour les fonds ; un de ses eunuques se présente et demande seulement qu'on lui adjoigne du monde, et qu'il fournira à l'empereur de l'or en suffisance. Il emmène donc quelques personnes avec lui et les conduit dans de superbes édifices sur le pavé desquels il y avait de l'or à profusion. Nos gens revinrent bientôt, rapportant 80 quintaux (1), plus ou moins. Avec ces ressources, on acheva la coupole, construite en lames très-minces, mais non cependant de pourpre, comme quelques-uns le racontent. On fit aussi le pavé en fine mosaïque qui présente tout à fait l'aspect d'une mer. L'empereur avait aussi résolu de revêtir d'or le pavé et même les murailles, il en fut détourné par les calculs des astrologues qui annonçaient qu'à une époque reculée, les empereurs auraient des finances très-embarrassées, et qu'ils pourraient bien dépouiller de sa dorure le pavé et les parois de l'église. En un mot, toutes ces splendides constructions s'élevèrent avec une rare magnificence, car Justinien y consacra une somme égale au revenu actuel de l'Égypte, c'est-à-dire 365 centenarios. Et pour indiquer que le temple de l'ancienne Jérusalem était surpassé par l'édifice de la nouvelle, il plaça sur la citerne qui se nomme l'*Impériale*, une statue de Salomon, le regard tourné vers la

(1) Je n'ai pas le texte grec sous les yeux : il y a dans la traduction latine *centenarios* que je traduis par *quintal ;* cela peut aussi signifier cent mille pièces, et alors ce serait huit millions de pièces, plus ou moins.

Digitized by Google

grande église de Dieu, et serrant son menton dans sa main ; comme pour indiquer son mécontentement. Eutychius (1) était alors patriarche de Byzance, et ce fut lui qui consacra la cathédrale nouvelle. »

Quelques années après l'achèvement de Sainte-Sophie, un tremblement de terre fit écrouler le dôme et ce fut Isidore le jeune, neveu d'Isidore de Milet, qui le répara.

Bientôt les prêtres, pour satisfaire leur manie d'arrangements trop souvent contraire au sentiment de l'art, firent ajouter diverses constructions qui ôtèrent à l'édifice sa physionomie originelle. Basile le Macédonien, Romain II, Andronic le Vieux, l'impératrice Anne Cantacuzène et Jean Paléologue, y firent successivement des réparations; enfin, en 1453, Mahomet II l'ayant convertie en mosquée, fit disparaître, sous une légère couche de peinture, les emblèmes chrétiens. Que justice soit rendue à ce *chef de barbares*, comme l'appelaient les peuples d'Occident, qui après un siége de cinquante jours, entrant en vainqueur dans la ville prise d'assaut, sut préserver ce temple de la dévastation de ses soldats, et lui conserva même son nom chrétien de Sainte-Sophie. On remplaça les autels par le Mihrâb, la chaire par le Minbar et le Mafil, mais tout le reste fut respecté. Et le jour même de la prise de la ville, le mouëzzin, placé sur le balcon, appellait les musulmans à la prière, pour glorifier, sous une autre forme, le Dieu qu'on y adorait la veille. Depuis lors, aucune dévastation ne fut commise ! Mahomet, qui ne cessa d'encourager parmi ses sujets le progrès des lumières, fit élever dans les cours divers bâtiments surmontés de coupoles, isolés de la mosquée et consacrés à la culture des sciences ou de la philosophie.

Les chrétiens pourraient-ils se vanter d'avoir eu à toutes les époques une tolérance aussi grande, un respect de l'art aussi intelligent. Ont-ils des cathédrales vieilles de quatorze siècles ? Et qui donc

(1) Eutychius a été patriarche à partir de 552, et le concile de Constantinople s'est tenu en mai 553 ; il est probable que Justinien ne le réunit qu'après l'achèvement de son temple d'Agia-Sofia, et qu'il voulut même ajouter à l'importance du monument par cette assemblée qui, bien qu'indiquée comme cinquième concile général, n'avait rien d'urgent, n'a statué que sur des choses passées et n'a eu qu'une autorité contestée dans l'Église. Quoi qu'il en soit, cela fixerait à la fin de 552 ou au commencement de 553 l'achèvement du grand temple de Justinien.

Digitized by Google

a détruit toutes ces merveilles de l'époque grecque et romaine conservées dans les palais, les temples et les musées de Byzance par les empereurs d'Orient. Les soldats des croisades pourraient nous le dire.

Il serait trop long de raconter ici les accidents qui frappèrent Sainte-Sophie. Tremblements de terre, incendies, révolutions et par-dessus tout quinze cents ans d'existence, forcèrent bien des fois à étayer cette coupole d'une si prodigieuse élévation. Sous le règne de Sélim II et d'Amurat III, une dernière secousse rendit nécessaire ces contre-forts extérieurs, ces murs d'appui qui empêchent l'œil de suivre sa courbe élégante. Sainte-Sophie apparaît aux regards comme un corps déformé, alourdi par l'âge, mais dont la taille a gardé cependant un air de majesté.

Pour décrire ce temple tel qu'il est aujourd'hui, les découvertes et les travaux de restauration qui ont été faits, nous suivrons l'indication des planches de l'ouvrage que va publier, à Londres, M. Fossati, sous le titre de : *A series of views of the mosque of Agia Sofia*.

Il est impossible d'expliquer autrement que par un dessin le plan général de Sainte-Sophie, tant il s'y trouve de cours, de petits monuments, de galeries et de vestibules. On pénètre ordinairement dans cette vaste enceinte extérieure par la cour du Chadirvan, autrement dit la cour de la fontaine des ablutions. A droite de cette entrée, on aperçoit le *Jardin des Morts* où se trouvent les tombes impériales, les élégants Turbeh qui renferment les cercueils des sultans Mourad III, Sélim Ier, Mohammed III, Mustafa Ier, et de leurs familles. Les parois des murs de ces Kiosk sont recouvertes de porcelaines d'Asie aussi belles par la pureté des arabesques que par l'éclat des couleurs. Des gazons, des fleurs, des ruisseaux et de grands arbres entourent d'ombre, de parfums et de fraîcheur ces morts vénérés.

A l'angle du mur d'enceinte, sous un platane magnifique, s'élève un petit édifice qui se nomme en turc sébil; c'est une fontaine élevée, par une pieuse fondation, dans le but de donner gratuitement de l'eau fraîche à tous les passants. En Orient, dans les rues des villes et sur le bord des routes, il y a souvent de ces fontaines léguées par la charité des riches aux pauvres et aux voyageurs, afin de leur épargner les souffrances de la soif, si vive dans ces pays ardents; puis d'obtenir une prière en échange du bienfait.

Digitized by Google

Les trois arcades qu'on voit encore du côté gauche de la cour, donnent idée de ce que devait être l'ancien portique ainsi entouré. La petite coupole de droite, qui sert aujourd'hui de tombe impériale, couvrait jadis le baptistère. Quant au Chadirvan qui s'élève au milieu de cette enceinte et lui a donné son nom, il est entièrement turc et d'une date assez récente. Les vignes et les cyprès qui croissent au hasard, autour de cette fontaine, donnent à l'ensemble un caractère fort pittoresque.

La porte sous laquelle on passe pour pénétrer dans l'intérieur de la mosquée est en bronze et provient d'un temple de la meilleure époque grecque. Sur cette porte, les monogrammes de Théodora et de Michel sont incrustés en argent. A la voûte de la porte qui fait face à celle-ci, et conduit au porche de la basilique, M. Fossati a retrouvé sous le badigeon, les portraits en mosaïque des empereurs Constantin et Justinien, ses fondateurs.

De là, on arrive au *Nartex* ou porche. Ce corridor, long de 60 mètres et large de 10, a sur son côté droit neuf portes par lesquelles on entre dans la nef et cinq du côté gauche, qui s'ouvrent sur le vestibule ou *Atrium* converti en cour du Médréceh : c'est-à-dire du collége où sont logés les softas et les étudiants. Là, dans le principe, était la grande entrée de Sainte-Sophie, où les Grecs faisaient leurs ablutions. Cette façade de l'Église est aujourd'hui dépouillée des statues et des nombreux ornements qui l'enrichissaient; on voit encore sur les contre-forts qui la soutiennent, la place occupée jadis par les célèbres chevaux corinthiens qui après de longues pérégrinations, décorent maintenant la façade de Saint-Marc à Venise, cette copie superbe mais réduite d'Agia-Sofia.

Les murs intérieurs du Nartex sont plaqués de marbres précieux et la voûte enrichie d'ornements en mosaïque sur fond d'or. Sous la couche épaisse de couleur qui recouvrait les portions hautes, on a trouvé au-dessus de la porte du milieu, un tableau représentant l'empereur Constantin IV, surnommé *Pogonatus*, à genoux devant le Christ que la Vierge et l'archange Gabriel accompagnent. Une petite tribune, placée à gauche dans une embrasure, sert à annoncer l'heure de la prière dans cette partie de la mosquée.

C'est alors, qu'en sortant du Nartex par la grande porte, on a devant soi et dans toute son étendue la nef admirable de Sainte-Sophie. On reste ébloui devant tant de grandeur, et je ne connais pas de mo-

Digitized by Google

nument au monde dont les proportions soient à la fois aussi vastes et aussi pleines de majesté. C'est bien ainsi qu'on se représente la demeure de la divinité.

Les deux architectes Anthémius et Isidore, avaient en effet consacré toute leur science à exécuter un prodige architectural. Ils posèrent le dôme sur des piliers carrés dont les angles étaient tournés vers le centre de l'église, de telle sorte qu'ils paraissaient être les extrémités des murs ou jambages formant les parois des travées. Par cette disposition les pendentifs de la coupole prenaient leur naissance des angles saillants de ces piliers, comme d'une légère nervure et l'œil étonné cherchait en vain les points d'appui si habilement dissimulés, de ce dôme qui n'a pas moins de 96 pieds de diamètre. Placé à 55 mètres au-dessus du pavé, il semble qu'une force invisible le tient suspendu dans les airs.

Ajoutons pour expliquer cette hardiesse architecturale qui dépasse presque les lois de statique, que les quarante fenêtres ouvertes dans le pourtour de cette coupole, lui donnent une incroyable légèreté. Mais encore, si mince que soit sa construction, comme la *résultante des forces* passait beaucoup trop en dehors de la circonférence immédiate de sa base, et que les appuis recevaient ainsi une pression oblique et continue, on s'aperçut bientôt d'une déviation considérable dans l'aplomb des soutiens, et il fallut en toute hâte étayer extérieurement les murs par des arcs boutants dont la lourdeur et la difformité donnèrent à l'édifice un aspect incompréhensible. On dût encore ajouter au-dessus du point d'appui des arcs, un corps de maçonnerie afin que sa pression perpendiculaire servît de contrepoids à la pression oblique des pendentifs. On obtint de la sorte une forme plus élancée et la possibilité d'assujettir sur ces massifs de maçonnerie les éperons chargés d'arc-bouter le dôme. Le remède était bon pour enrayer le mal, mais non pour le détruire complétement. Aussi ce vice organique joint à toutes les causes de ruine que le temps fait naître, avait depuis quatre siècles détérioré l'édifice à tel point, que le danger pouvait être immédiat. Ce fut donc un problème difficile à résoudre, que de solidifier ce dôme, sans rien ôter à son effet prestigieux et tout en allégeant les contre-forts extérieurs qui cachaient aux regards la base de la coupole. Restaurer avec art est souvent plus difficile que de construire, et la restauration d'un monument comme celui de Sainte-Sophie a dû donner à

Digitized by Google

M. Fossati plus de peine et d'inquiétude qu'une complète édification.

Les parties de l'édifice les plus compromises ont été reconstruites; la couverture en plomb réparée, et le dôme dégagé des quatre lourds piliers, qu'une double ceinture en fer cerclée autour de sa base, remplace avantageusement. Treize colonnes des galeries supérieures, déviées de leur aplomb de plus d'un pied par la poussée des arcs latéraux qui soutiennent la coupole, ont été redressées; l'ancienne mosaïque a été partout découverte et nettoyée des enduits qui la cachaient; le Mihrâb, le Minbar et les Mâfil ont été restaurés ainsi que la tribune impériale entièrement rebâtie dans le style byzantin; enfin le mobilier de la mosquée, renouvelé avec grand luxe. Aidés de 800 ouvriers dont les chefs avaient été formés par eux depuis douze ans, MM. Fossati ont consacré deux années à cette restauration; et si, grâce à ces difficultés de tout genre, les travaux n'ont pas été aussi complets qu'ils l'auraient voulu, ils ont été néanmoins d'une utilité incontestable. Les sommes allouées, les nécessités religieuses et bien d'autres causes ne permettaient pas de faire plus, et il était difficile de faire mieux.

Essayons maintenant de donner, autant que possible, une idée des divers aspects de ce vaste sanctuaire.

Le plan intérieur de l'Église a la forme d'un croix byzantine. Sa largeur est de 72 mètres, et sa longueur de 81 mètres. La nef est entourée par le *Gynécée* ou galerie des femmes. Cent sept colonnes, dont huit sont en porphyre égyptien et le reste en vert antique, soutiennent ces galeries demi-circulaires; les grands piliers, sur lesquels s'appuie principalement la coupole, sont revêtus des marbres les plus précieux, tels que le jaune et le noir antiques, le saconicum, le synadium, le carytium, le cépolino d'Iphygie, le proconèse e l'albâtre oriental.

Sous les tapis qui recouvrent entièrement le pavé, on trouve de même un dallage de marbres rares. Afin que le Mihrâb, niche sainte qui remplace l'autel des chrétiens, fût tourné vers la Mekke, condition absolue dans la construction d'une mosquée, il a fallu disposer ces tapis et ces nattes, ainsi que la chaire qui l'avoisine, en ligne oblique, ce qui produit l'effet le plus singulier, et fait croire que la nef a été construite de travers.

A gauche du Mihrâb, se trouve la tribune impériale; à droite, le menber, ou chaire à prêcher, ainsi que le mafil ou petites tribunes

Digitized by Google

du haut desquelles les imâm chantent les prières. Dans les mosaïques des voûtes, des grands arcs et des pendentifs, se voient des figures de prophètes, de docteurs, d'archanges et de chérubins, sur fond d'or. De grandes inscriptions turques, suspendues aux piliers, représentent les noms des quatre premiers kalifes et des douze imâm ; elles sont de la main de Mustafa Izet Efendi, premier imâm du sultan.

Voici la liste des sujets en mosaïque retrouvés sous la chaux, et qui, pour obéir à la loi du Prophète défendant les images, sont aujourd'hui masqués par de légères feuilles d'or, qu'un coup d'éponge suffirait à enlever.

1. Les empereurs Justinien et Constantin, présentant, l'un la Basilique, l'autre la ville de Byzance à la Vierge (VIIIe siècle). La date s'y trouve.
2. Un tableau représentant le Christ, la Vierge et S. Jean, d'une exécution magnifique et de la première époque.
3. Treize Docteurs et Patriarches de la primitive Église.
4. Constantin IV, Pogonatus, prosterné devant le Christ, entre la Vierge et l'ange Gabriel (du Xe au XIe siècle).
5. L'empereur Jean Comnène Porphyrogénète et l'impératrice Irène de chaque côté de la Vierge (du Xe au XIe siècle).
6. Le Christ ayant à ses côtés l'empereur Constantin XI, Monomaque et l'impératrice Zoé (du Xe au XIe siècle).
7. Alexis Comnène (du Xe au XIe siècle).
8. Jean Paléologue (du XIIIe au XIVe siècle).
9. Alexandre, frère de Léon.
10. Trois Vierges.
11. Un Saint Jean, quatre Apôtres, des Chérubins et des Séraphins.
12. Trois grandes et deux petites figures de Prophètes.
13. Enfin divers emblèmes et inscriptions.

M. Fossati a recueilli, avec un soin minutieux, les dessins de toutes ces mosaïques et des ornements peints ou sculptés, dont la publication sera pour l'art d'un immense intérêt.

Mais continuons notre excursion autour de la nef, afin de l'admirer sous tous les points de vue.

En se plaçant à la porte de l'angle Nord, dans cette nef latérale qui est semblable à celle du Sud, on a devant soi toute la longueur de la mosquée jusqu'à la tribune du sultan. Ce nouvel aspect change complétement le tableau. Les deux colonnes de porphyre placées aux côtés de cette porte, viennent du temple d'Éphèse, et l'urne en marbre

Digitized by Google

de Proconèse, qu'on voit à droite, fut rapportée de Pergame, où elle servait jadis à faire les ablutions.

C'est en travaillant à cette partie de l'édifice, que l'architecte découvrit sous le badigeon la première mosaïque, ce qui lui fit prendre la détermination de mettre à nu tout le reste des voûtes. Cette première galerie étant restaurée, mais encore voilée par un rideau, M. Fossati, qui savait que le sultan attendait impatiemment le jour où il pourrait examiner les travaux, le fit avertir, un matin, que s'il voulait venir, il jugerait aisément par la portion déjà faite, ce que deviendrait l'ensemble lorsque les réparations seraient complétement finies. Une heure après ce message, le Grand-Seigneur arrivait à la mosquée ; à un signal la toile tomba, et le Padichâh, émerveillé de cette voûte couverte d'or aussi brillant que le premier jour, s'écria, en regardant l'artiste avec inquiétude : « Mais, malheureux, tu m'as ruiné ! » Alors, M. Fossati lui fit comprendre que cet or existait dès le principe, et qu'il avait suffi d'enlever une couche de peinture pour le retrouver dans tout son éclat. Cette explication le mit en belle humeur, et il critiqua vivement ses prédécesseurs d'avoir ainsi caché ces belles dorures et ces ornements ; puis, se tournant avec malice vers ceux de sa suite qu'il savait être les plus fanatiques, et leur montrant les grandes figures en mosaïque des empereurs grecs : « N'est-ce pas, leur dit-il, qu'il n'est pas possible, en ce siècle de progrès, de cacher ces peintures précieuses ; les étrangers nous regarderaient comme des barbares, si nous détruisions ces ouvrages antiques. » Tous se courbèrent et firent semblant d'applaudir ; mais l'artiste, en habile diplomate, représenta à Sa Hautesse l'impossibilité de laisser exposées aux regards du peuple ces images chrétiennes ; comme preuve à l'appui, il lui fit voir une tête dont on venait d'arracher les yeux ; et cependant, les ouvriers seuls étaient entrés dans cette partie de la mosquée ! Il importait donc, dans l'intérêt même de leur conservation, de les cacher. Le sultan ne se le fit pas répéter, et il se retira doublement satisfait de l'homme et de ses travaux.

En se promenant dans ce sanctuaire, on voit surgir de chaque angle, de chaque pilier, de chaque colonne, un point de vue nouveau et toujours plus pittoresque. Ici, de l'extrémité du bras gauche de la croix, c'est à peine si l'œil peut découvrir le côté opposé à travers les colonnades et l'air ambiant qu'illumine par place un rayon de soleil. Les colonnes de ce second plan, enlevées aux temples de

Digitized by Google

Baalbek, ont 1 mètre 33 centimètres de diamètre. Si, de ce même endroit, on se tourne vers le Porche, on a une variété de voûtes combinée avec le sentiment le plus vif du beau pittoresque. Puis, vers le soir, lorsque le soleil pénètre à travers la grande fenêtre, on voit alors jaillir de ces mosaïques d'or et de pierreries, des flammes de toutes couleurs. De ce côté se trouve la tribune du grand vizir. Parfois Abd ul-Medjid y vient aussi faire sa prière. C'est en face, au contraire, qu'était située l'enceinte réservée aux empereurs grecs; une balustrade de marbre en marque encore la place. Là aussi fut élevé le monument de l'amiral vénitien Dandolo, mort en 1205, une année après la conquête de Constantinople.

On voit, à droite, la porte mystérieuse par laquelle, suivant une légende très-répandue dans la population grecque, disparut le prêtre qui célébrait la messe au moment même où les turcs vainqueurs envahissaient Sainte-Sophie. Ce fut en vain qu'ils poursuivirent le chrétien emportant ses saintes reliques, qu'ils essayèrent d'enfoncer cette porte; par un miracle, le mur s'était subitement reformé derrière lui. Dans les réparations dernières, ce passage a été ouvert et on n'a trouvé qu'une étroite chapelle et un escalier encombré de débris.

Pour mieux juger l'ensemble de la mosquée, pour embrasser le tout dans un seul coup d'œil, c'est à la galerie supérieure qu'il faut monter. On y arrive par une rampe qui commence au côté droit du porche; de là, le spectateur, placé sur la vraie ligne d'horizon, entre la base et le sommet, comprend de suite le plan général et la grandeur de cette architecture, la hardiesse des voûtes, la variété infinie des lignes, aussi bien que la perfection des détails. Il saisit aisément, du haut de ce balcon, les masses principales, sans que rien vienne troubler son attention. La cause en est due principalement à cette coupole qui, jetant la lumière d'en haut par ses quarante fenêtres, laisse régner, dans les parties inférieures de l'édifice, un jour bleu qui voile et harmonise les lointains, distance le regard et agrandit incroyablement l'espace. L'homme apparaît comme une fourmi sous cette coupole immense, véritable type qui résume en lui l'art byzantin tout entier.

Qu'on se figure cette vaste basilique, pendant les saintes nuits du Ramadân, où six mille lampes, suspendues à diverses hauteurs par d'imperceptibles fils de fer, l'illuminent dans toutes ses parties et produisent l'effet le plus fantastique et le plus merveilleux. On dirait

Digitized by Google

alors ces myriades de mouches de feu qui voltigent sur les fleurs, pendant les nuits limpides de l'Orient.

Dans ces galeries supérieures, se trouve à droite une chapelle qui sert maintenant aux archives de la mosquée; plus loin, à travers les neuf grandes fenêtres qui éclairent le pourtour, on aperçoit la cour et les bâtiments du Médréceh.

Partout ici des travaux importants et d'une extrême difficulté étaient devenus indispensables. Il s'agissait de redresser les colonnes des quatre demi-cercles, qui fléchissaient, menaçant de laisser sans soutien le poids énorme qu'elles sont chargées de soutenir; puis de réparer les mosaïques des voûtes et des pavés, endommagées par les infiltrations ou par l'affaissement des arcades inférieures.

Enfin le 13 juillet 1849, après deux années d'incessants travaux, la mosquée sainte par excellence fut rendue au culte et inaugurée par le chef de l'État. C'était pour les Turcs, si profondément religieux, un événement d'une importance sans pareille; aussi depuis le lever du soleil, la population entière de Stamboul, Galata et Scutari, affluait vers l'enceinte sacrée. Le sultan, en sa double qualité de chef spirituel et temporel, comme successeur immédiat des kalifes, devait y assister avec toute sa cour. A midi sonnant il parut à la grande porte du sérail, Bâbi-houmâyoûn ou porte impériale, qui s'ouvre en face de Sainte-Sophie. En même temps les salves de canon faisaient retentir les rives du Bosphore. Couvert du manteau de grande tenue, dont le collet étincelle de diamants, l'aigrette impériale au front et monté sur un cheval blanc caparaçonné d'or et de perles, il s'avance accompagné du grand vizir Rechid-Pacha; puis viennent le capitan-pacha, le ministre de la guerre et les autres grands dignitaires de l'empire, tous à pied en signe de respect. Les troupes contiennent la foule avide de voir son souverain, tandis que la musique de la garde exécute les airs nationaux.

Près de la petite porte de la mosquée, réservée au sultan, on aperçoit, dans un arabah doré, attelé de quatre chevaux, la reine-mère, sultane Validé, entourée de ses femmes; près d'elle, les enfants du sultan, son frère et tout le harem impérial regardent passer le cortége.

A son arrivée sur le seuil de la mosquée, le grand seigneur est reçu par les ulémas et les deux frères Fossati. Honneur extrême! exception sans précédent dans les fastes de la religion mahométane!

Digitized by Google

Le sultan avait senti que ceux qui venaient de rendre un si éclatant service, ne pouvaient être exclus d'une pareille fête. Aussitôt après l'entrée du souverain, le cheik-ul-islâm (le chef de l'islamisme) et le grand moufti, assistés de tout le haut clergé, procédèrent, suivant les rites de la liturgie mahométane, à la consécration nouvelle du monument. Puis vinrent les prières pour la prospérité de l'État, pour le bonheur du très-grand, très-miséricordieux padichâh Abd ul-Medjid, qui a ordonné, comme l'hommage le plus agréable au Dieu de Mahomet, cet important travail, si heureusement et si promptement terminé. A ces paroles, le jeune sultan, avec ce tact du cœur qui le fait aimer de tous, a fait approcher les deux artistes, et les a remerciés en son nom et au nom de son peuple. « Vous nous rendez, leur a-t-il dit, notre belle mosquée tout autre qu'elle était hier, mais telle qu'elle fut dans le principe. »

La cérémonie terminée, Sa Hautesse se rendit, suivant l'usage, dans des appartements contigus, magnifiquement préparés pour la recevoir. Une surprise l'y attendait. Un Vénitien, décorateur habile, M. Fornari, avait peint sur le mur du fond de l'un des petits jardins attenant au kiosk, deux grandes vues perspectives des villes de la Mekke et de Médine, disposées comme un panorama. L'aspect de ces lieux si chers aux musulmans, fit sur le sultan une impression aussi vive qu'agréable. « Vous me permettez de faire, lui dit-il, le saint pèlerinage, moi qui ne puis, comme chef de l'empire, l'exécuter que par procuration. »

Cette imposante cérémonie s'est terminée le soir par l'illumination des mosquées. Tous ces feux verts, bleus et rouges, entourant les dômes et les minarets, comme des bagues de rubis, d'émeraudes et de saphirs, se mêlent aux étoiles, puis viennent se refléter dans la profondeur des eaux, de telle sorte, que le spectateur émerveillé, ne voit autour de lui qu'un ciel immense et resplendissant.

Adalbert de BEAUMONT.

Digitized by Google

DOCUMENTS

SUR LE TERRITOIRE ET LES TRIBUS

DES

PROVINCES TUNISIENNES

VOISINES DE L'ALGÉRIE (1).

Il serait difficile de fixer d'une manière exacte la délimitation précise qui sépare les États du bey de Tunis, à l'Ouest, de l'ancienne Régence algérienne. Les tribus qui habitent le pays voisin des limites sont d'autant plus adonnées au pillage et au meurtre qu'elles ont pu trouver, de tout temps, protection dans l'une des régences, pour les brigandages qu'elles commettaient dans l'autre. Le camp d'été du bey de Tunis qui, tous les ans, se rend à Békia et à Kef pour lever les impôts, ne peut presque jamais remplir sa mission sans guerroyer, et de temps à autre la résistance est très-sérieuse.

(1) Dans cet article, et probablement encore dans quelques autres, il nous sera impossible de suivre rigoureurement le système de transcription que nous avons adopté pour la *Revue*, attendu que les noms propres ne nous ont pas été communiqués en caractères arabes, et que l'alphabet harmonique n'avait pas encore été expédié à nos collaborateurs.

Digitized by Google

Le pays, montagneux entre Taberkah et la rivière Medjerdah, près du point où l'Ouâd-el-Serrat s'y jette, n'a pas été exploré jusqu'à présent par les voyageurs européens. Le point le plus septentrional qu'ils aient touché est Kef. Encore, cette forteresse est-elle à quatre ou cinq lieues de la frontière, qui paraît remonter avec l'Ouâd-el-Serrat jusqu'à sa source, dans la montagne dite Djébel Abou el-Hanech, habitée par des tribus pour lesquelles le bey de Tunis nomme le kâïd.

La ville ruinée de Heydrah (Ayedrah sur les cartes de l'Algérie) est située près de la limite entre les deux États; de ce point, la frontière se dirige vers le midi, passant entre Tebessah, dans l'Algérie, et Fusânah, sur le territoire de Tunis. Plus loin, vers le S. et le S.-O, la frontière est déterminée par les territoires qu'occupent les tribus qui relèvent de Fériânah et de Kafsah.

Les hautes montagnes de Abou-el-Hanech et de Sîdî ibn-Rânem déterminent les versants qui, vers l'Est, traversent la régence de Tunis jusqu'à la Sebkah (lac salé) de Sîdî Hanî, près Kaïrwaân. Le premier de ces sommets se lie aux montagnes de Kaf-el-Rây, Roukdah, Berberou et Kisra, et forme ainsi la ligne de partage entre les versants susmentionnés et ceux qui, en se jetant dans l'Ouâd-el-Siliâna, l'Ouâd-el-Kélek et d'autres rivières, vont joindre Ouâd-el-Medjerdah, à l'Est de la frontière, entre Tunis et Alger. A l'Ouest du mont Abou el-Hanech, les versants se dirigent vers l'Ouâd-el-Serrat, comme il est dit plus haut. Cette rivière remonte parallèlement, sous d'autres noms, vers les sommets, près de Khankat-el-Lobeybou, et il est à croire que les montagnes de ce défilé, en s'enchaînant avec celles d'Abou-Ranem, forment la ligne de partage des eaux, vers l'Ouâd-el-Serrat et de celles vers l'Ouâd-el-Tebessah qui, se dirigeant vers l'E.-S.-E., s'appellent successivement Ouâd-el-Fusânah, Ouâd-el-Kaçab et Ouâd-el-Fekkah.

Voici l'itinéraire d'une route suivie de Kaśreïn à Heydrah :

Après cinq heures de marche, on commence à monter le défilé de Lobeybou; et, en arrivant sur le col, on obtient une vue étendue de montagnes au delà de la frontière, dans la province de Constantine. Vers la gauche, on voit le Djébel Akdar (la montagne verte) et les sommets couverts de neige des montagnes de Oulâd Ayâyâ; en face, le piton escarpé, au sommet duquel se trouve le village nommé Kalaat el-Senân; et, à la droite, le Djébel Abou-el-Hanech. Deux

Digitized by Google

heures et demie de marche de plus mènent à un douâr des Férâchich où on passe la nuit. Le lendemain matin, poursuivant vers Heydrah, on monte un autre défilé comme celui de Lobeybou; et, à la sortie du col, on voit les ruines de Heydrah au pied des collines. On s'y rend en traversant l'Ouâd-el-Heydrah. Près de là habitent les Arabes pillards de Ouafer.

A quelques centaines de mètres de distance de Heydrah, on passe, en faisant route vers l'Est, devant le marabout de Sidî Ibrahîm ibn-Alî. Puis viennent les ruines de Bourdj-el-Aḥmar, l'Ouâd-el-Raoeh, qu'on traverse; et, après s'être éloigné de Heydrah de treize milles (de 60 au degré), à travers un pays fertile et cultivé, dominant une vaste plaine vers le nord, on campe de nouveau dans un douar des Ferâchich. Le lendemain matin, après une marche d'une heure et demie vers l'Est, on rencontre les ruines de Talah, situées à l'extrémité nord d'une colline. De ce point, on relève Ḳalaạt-el-Senân, au N.-O. 1/4 N., et Djébel Abou-el-Ḥanech, au N.-N.-E.

Les habitants de la régence de Tunis, comme ceux de l'ancienne régence d'Alger, appartiennent à diverses origines. Les Turcs et les Maures habitent les villes et les villages. Toute la population arabe est nomade, ainsi qu'une grande partie des Berbers, anciens habitants du sol. Une autre partie des Berbers, qui porte plus communément le nom de Ḳabâïl, habite des villages et des hameaux au milieu des montagnes. Les Turcs ont beaucoup perdu de leur importance depuis la nouvelle organisation des troupes régulières, par suite de laquelle ils ont été privés de leurs priviléges et assimilés aux troupes indigènes. Les Andalous (Andalos), descendants des anciens Maures d'Espagne, forment une des classes les plus notables de la population maure. A la civilisation, aux mœurs et à l'industrie qui les caractérisaient lors de leur arrivée d'Espagne, on doit la restauration de plusieurs villes et villages détruits par les Arabes envahisseurs du VIIe et du VIIIe siècle, et même la fondation de quelques cités, comme Testour, Soleïmân, Zarwân, etc.

Les habitants des villes et villages sont désignés par le nom générique de *Beldânî* (citadins); les Arabes, dont la majeure partie tirent leur origine des hordes qui ont pris part à la conquête ou qui ont été appelées de l'Égypte et de la Syrie par les kalifes de Ḳaïrawân, con-

Digitized by Google

servent leur dénomination d'Arab. Quant à ceux qui, dans les temps anciens, avaient accompagné les fondateurs de Carthage, ils se sont successivement mêlés avec les Berbers, avec les Romains, les Vandales et les Grecs byzantins. Il existe des indices à l'aide desquels on parviendra sûrement à l'avenir à les reconnaître séparément. Dès aujourd'hui, il est à remarquer que les anciens Berbers nomades ne veulent pas qu'on les nomme Arabes lors même qu'ils offrent avec ceux-ci une parfaite ressemblance pour les mœurs et pour les coutumes. Ils disent qu'ils sont chaouïa (pasteurs), et se distinguent ainsi de cette partie de leur race qui habite sous des toits.

Ces derniers, connus sous le nom de Ḳabâïl, sont, selon toute apparence, la souche des plus anciens habitants de l'Afrique septentrionale. Ce sont les Numides de Massinissa, de Jugurtha et de Tacfarinas. Dans le xve siècle et même plus tard, on les retrouve dans ces Ousselati, habitants chrétiens de la régence de Tunis, si impitoyablement traqués et exterminés par les beys qu'il en reste à peine de nos jours quelques débris épars.

L'administration est confiée à des gouverneurs militaires (kiḳia) pour les forteresses ou villes fortes comme Kef, la Goulette, Ḳaïrawân, Porto-Farina, etc..., et à des anciens (cheiḳ), pour plusieurs petites villes ou bourgades avec le territoire qui en dépend, comme Testour, Zarwân, etc..., et à des gouverneurs civils ou préfets (ḳâïd) pour les provinces en général. Ces derniers sont les plus nombreux. Ils sont en même temps fermiers des revenus de l'État, c'est-à-dire, qu'ils perçoivent les impôts de leur département et les gardent, moyennant une redevance au bey préalablement fixée. Ces trois classes d'administrateurs ont la juridiction dans leurs départements respectifs : le droit d'appel au tribunal du bey est ouvert à tous.

Les kiḳia sont nommés par le bey; les ḳâïd et les cheiḳ sont proposés au bey par le suffrage de leurs administrés et le bey les confirme ordinairement comme aussi il est de coutume qu'il les révoque sur les plaintes de leurs administrés. Indépendamment des cheiḳ de villes et de villages qui ne dépendent pas d'un ḳâïd, il y en a pour chaque subdivision dont se composent les diverses peuplades d'Arabes nomades.

La province du *Sâhel* est l'une des plus riches de la régence de Tunis. C'est celle qui, proportionnellement à sa superficie, contient le plus grand nombre de villes et de villages. On en porte le nombre

Digitized by Google

à 48. Cette province se compose des deux kâïderies ou kâïdah (départements), de Soûçah et de Menastir.

Le kâïdat de Souçah est séparé des cercles de Zârwan et de Hammâmah par l'Ouâd el-Hammâm Zéribah et l'Ouâd el-Raml; une partie des montagnes au midi de Djébel Sârrah et de Djébel el-Rahman el-Râzî en dépend. Sa limite passe à l'Ouest d'Erfida Oulâd Saïd jusqu'auprès de Sidî Hânî (marabout situé au Nord de la Sebkah du même nom), d'où elle tourne à l'Est jusqu'à la mer en enclavant une portion des villages du Sâhel.

La tribu des Oulâd Saïd est la plus considérable dans le kâïdat de Soûçah. Elle campe dans les parties Nord et Ouest de ce département.

La tribu des Âmirat occupe la partie du Sâhel comprise entre Souçah, Abou Mirdâs et Mahadîah.

La limite du territoire qu'occupe la tribu des Metelit suit la côte depuis Mahadïah jusqu'à l'embouchure de Ouâd el-Rân: elle parvient, à l'Ouest, jusqu'aux environs de Djébel Kaçâya et se replie ensuite au Nord et à l'Est jusqu'au voisinage du village d'Abou Mirdâs.

Les Souessi sont limitrophes des Metelit : enclavés entre cette tribu et celle des Âmirat, ils habitent les plaines à l'Est de la Sebkah de Sidî Hanî entre Abou Mirdâs et le village de Ledjem.

Les tribus sus-mentionnées sont sous la juridiction du kâïd de Menastir.

Les Drid forment la peuplade la plus intéressante et la plus importante de la régence. C'est plus qu'une tribu : elle a pour chef un descendant d'une ancienne famille princière de Tunis qui porte le titre de sultan el-Hassânîah et qui jouit d'une grande vénération de la part de tous les Arabes.

Les Drid sont divisés en plusieurs arch (familles descendant d'une même souche), ayant le droit de se fixer où ils veulent; ils habitent particulièrement les contrées fertiles de la régence; pendant l'été dans les plaines de Sirs, de Koreib, de Melita, etc., en hiver, dans les hautes vallées entre Djébel Kamoûdah et Madjoûrah, dans celle au S.-E. de Mekila et plus loin encore vers le midi. Une des grandes tribus des Drid, les Béni Rizk, est ordinairement répandue dans la plaine de Sirs et dans celles plus à l'Est et au Nord aux environs de Kef. Les Drid sont exempts de dîmes et autres taxes; mais, en revanche, en temps de guerre, ils sont tous obligés de servir, comme

Digitized by Google

cavaliers, à leurs propres frais. Une fois l'année, ils sont passés en revue par le bey. Ceux qui habitent les contrées du Nord se présentent à la résidence où l'on passe l'inspection des hommes, des chevaux et des armes; les autres viennent à la rencontre du bey, qui commande le camp d'hiver, et l'accompagnent jusqu'au Djérîd; on les passe en revue pendant la durée de leur service dans le camp.

La peuplade des Djelas est divisée en quatre grands ạrch :

Les Oulâd Idîer, les Oulâd Sendâcen, les Oulâd Ḳalfîah, Aḳab-el-Kouâcin. Chacune de ces branches de la tribu des Djelas a son propre ḳâïd.

Cette tribu occupe toute la province de Ḳaïrawân et les montagnes situées à l'Ouest de cette province, depuis Djebîbina et les contreforts, au Sud de Djébel Djoukar, jusqu'au midi de Djébel Sidî-bin-Naṡr Allah.

Les limites respectives des quatre branches peuvent se déterminer ainsi qu'il suit :

Les Oulâd Idîer occupent la partie nord de la plaine de Ḳaïrawân; vers l'Est, ils sont limitrophes des Oulâd Saïd; vers l'Ouest, ils s'étendent jusqu'aux contre-forts sud des monts Bargou et Serdj.

Les Oulâd Sendâcen occupent la partie ouest de la province, ayant au N. et au N.-E., les Oulâd Idîer; au N.-E. et à l'O., ils embrassent les montagnes de Kisra, et ont, pour limite, Koûdiet el-Ḥalfah et Djébel Abâïd, qui les sépare des tribus des Oulâd Ayâr et des Medjâri. Dans le Baḥîret Trodja, ils se rencontrent avec les Oulâd Ḳalîfah; leur limite se replie ensuite vers le N.-E., en embrassant les monts Trodja-Kaoufeya, Sefeya, Abou-Dabboûs et Oustatia, connus sous le nom de monts Ousselat. Le village de Kistra se trouve ainsi enclavé dans le territoire occupé par les Oulâd Sendâcen.

Les limites du ḳâïdat de Kisra sont circonsorites par le mont Betôta, au Nord; à l'Est, par le village de Manṡoûrah, qui en dépend; au Midi, par l'Ouâd-el-Maḳlîl, dont elles remontent le cours jusqu'au contre-fort S.-O. de Djébel Kisra, et se replient vers le N.-O., jusqu'à Ouâd-el-Aouzafa, dont elles suivent le cours jusqu'au Djébel Betôta.

Au Nord et à l'Ouest, la tribu d'Aḳab-el-Kouacin est limitrophe des Oulâd Idîer; elle occupe les collines appelées Ḳarn el-Kouacin, à l'ouest desquelles elle se rencontre avec les Oulâd Sendâcen. Vers l'Est et le Sud, elle embrasse la partie de la plaine comprise entre

Digitized by Google

Bain Karn et Djébel Keçâya, et revient au Nord, en laissant Derâ'-el-Noûm à l'ouest.

Vers le Nord et l'Est, le kâïdat des Oulâd Kaalîfah est circonscrit par les limites des Oulâd Sendâcen et de l'Akab-el-Kouacin; à l'Ouest, il s'étend dans la vallée, entre les monts Hâdjeb el-A'ïoun-el-Mékila; suit l'Ouâd el-Djilmah jusqu'à la ville ruinée du même nom, et se replie vers l'Est, en passant au nord de Djébel Sonda et de Djébel Harchem-el-Artouma, jusqu'à Djébel Keçâya.

Le nom de Ousselati que l'on a appliqué plus haut à des montagnes qui forment la limite dù kâïdat des Djelas, était le nom même du peuple qui habitait jadis ces montagnes et les contrées voisines qui s'étendaient au delà des monts Trodja, Kisra, Serdj, jusqu'à Bain Karn. La partie centrale de leur domination était les montagnes de Sefeya et d'Abou Dabous et Djéloûlah la ville principale. Les nombreuses ruines des villes qui existent dans ces contrées confirment les rapports des historiens arabes du moyen âge sur l'abondance des productions du sol et sur la richesse des habitants.

Lors de l'invasion des Arabes dans cette partie de l'Afrique et de l'établissement des kalifes de Kaïrawân, la nature du terrain du pays des Ousselati offrait des difficultés aux conquérants qui les empêchèrent d'abord de l'envahir et de le détruire. Plus tard, ils se contentèrent d'une demi-soumission volontaire, et, chose digne de remarque, ils consentirent à ce que les Ousselati continuassent à exercer le culte du christianisme; dans la suite, le prosélytisme des conquérants amena successivement à leur culte un grand nombre de chrétiens. Dans le xve siècle, la population de la ville de Djéloûlah abjura sa foi et entraîna ainsi plusieurs villes et villages environnants à imiter son exemple. Les guerres intestines que se faisaient presque continuellement les nombreux prétendants à la régence de Tunis et dans lesquelles les Ousselati s'engagèrent avec autant de légèreté que les populations arabes, fournirent des prétextes pour sévir contre eux, et un siècle plus tard, lorsque Kaïr Eddîn, frère de Barberousse, s'empara de Tunis au nom du sultan et que les Ousselati embrassèrent le parti du bey détrôné par les Turcs, l'extermination de ces turbulents montagnards fut résolue. Les Djelas, les plus puissants des Arabes nomades de la plaine de Kaïrawân furent dotés de tout le pays des Ousselati, à condition de le purger des infidèles, et ils remplirent si bien leur mission que sur les trois cents

Digitized by Google

villages que l'on comptait alors, il ne reste aujourd'hui que ceux de Kisra et de Mansoûrah. Tout ce qui était habitation fut successivement détruit, qu'elle appartînt à des chrétiens ou à des musulmans. La différence consistait en ce qu'on épargnait la vie aux derniers. L'œuvre ne s'accomplit pas pourtant d'un seul coup. Les Ousselati défendirent leur pays avec le courage qui caractérise les montagnards et avec le fanatisme du peuple africain. Il n'y a que cent cinquante ans environ que les dernières abjurations eurent lieu : à cette époque il y avait encore quelques chrétiens habitant des hameaux dans les gorges de Djébel Trodja. A Kisra subsistent encore quelques Ousselati descendant des mêmes familles. Mais ces derniers restes sont si peu importants qu'ils ne peuvent donner d'ombrage ni aux Djelas ni au gouvernement tunisien.

Outre leur amour pour la violence, le pillage et la dévastation, les Djelas ont toujours fait preuve d'une dextérité singulière pour le vol et le brigandage individuels. Ainsi, le pays livré à leurs déprédations est devenu un véritable désert, et la ville de Kaïrawân elle-même, malgré son heureuse situation au milieu de vastes plaines, n'offre de nos jours que l'ombre de sa grandeur et de son opulence passées.

Le gouvernement tunisien, sous les successeurs des kalifes et depuis sous les beys qui ont exercé le pouvoir après l'établissement dans la régence de la suprématie du Grand-Seigneur, est toujours tombé dans la plus grave erreur, relativement à ses propres intérêts, en se servant des Arabes nomades pour opprimer la population des villes et des villages. C'est ainsi que l'industrie et l'agriculture ont été ruinées et que toutes les habitations ont été dévastées : un long état de paix extérieure pourrait seul permettre à un gouvernement ferme et réparateur de protéger les habitants sédentaires en comprimant avec persévérance la population nomade qui est la véritable plaie du pays.

Les environs de Tunis, quoique mieux garnis de villages et de fermes qu'aucune autre partie de la régence, ont aussi leur population nomade ; elle n'est cependant pas organisée en arch (tribu) ou en *nouâdjah* (branche de tribu) ; mais elle se compose de familles occupant quatre, six, huit tentes, et appartenant à telle ou telle tribu. Ces Arabes sont souvent au service du Bey ou d'un propriétaire quelconque du sol sur lequel ils campent, et qu'ils labourent ; quelque

Digitized by Google

fois aussi, ils louent les champs à l'année et les cultivent pour leur compte. Toute la population sur le territoire de Tunis, et appartenant à cette ville, est sous la juridiction du kâïd Dâr el-Pacha ; mais la province de Tunis, appelée Ouatan-el-Sîrah, qui comprend tout le promontoire à l'Est du golfe jusqu'à Hammamat, et qui embrasse les montagnes de Tarief, d'Aklîm, de Zîd, de Sâlem et de Wousî, en revenant par les plaines de Ketta et de Rarabah jusqu'au Nord de Djébel Aḥmar, est gouverné par le kâïd de cette province. Le promontoire de Carthage est sous la dépendance du kikia de la Goulette, et le kikia de Porto Farina exerce son autorité jusqu'au village el-Aliâ et dans la plaine de la Medjerdah, jusqu'au pied des collines vers el-Djédîdah et près el-Sabella.

De même que les Ousselati sont les descendants des Berbers ou des Carthaginois et des Romains, qui habitaient les montagnes de ce nom, les Oulâd Tarief habitant la montagne ainsi appelée et les montagnes environnantes se disent également descendants des anciens peuples originaires de l'Afrique ; il en est de même des Oulâd Iaḥiâ, tribu répandue dans le pays depuis Koudiet el-Stabîl jusqu'au delà des monts Korret el-Ḥorfah. Les Oulâd Tarief sont, ainsi que les Oulâd Iaḥia, propriétaires des territoires où ils campent, et dont ils n'ont pas été expulsés comme les Ousselati ; ils sont chaouia (pasteurs) et non pas Arab. Beaucoup d'entre eux habitent des hameaux et des villages dont le reste de la population est maure.

Les Béni Riḥah, réunis sous la juridiction d'un seul kâïd, occupent la vallée d'Ouâd Meliânah et la grande plaine appelée Fahs-el-Riḥah. Au Sud, ils sont limitrophes des Djelas ; à l'Est, leur territoire touche à celui de l'arrondissement de Zarwân près de Sîdî Djémâl Eddîn, passe au Nord de Djébel Mecherkah et se replie vers l'Ouest, entre les monts Riḥân et Kachtilon, jusqu'aux bords de l'Ouâd-el-Siliânah, et de là vers le S.-E. entre les collines de Tella el-Siliânah et celles de Tella-el-Fahs.

Les Oulâd Aoûn forment une grande tribu sous la juridiction d'un kâïd, qui tantôt campe avec les cheïk de la tribu sur les bords de la Siliânah, tantôt s'établit dans le village de Djama (qui paraît être l'ancienne Zama). Leur territoire embrasse les monts Margon, Tella el-Siliânah, la Râbah Saûdâ (forêt noire), jusque dans la plaine de Melita, les monts Djama, ainsi que les hautes plaines appelées Hamada des Oulâd Aoûn. Sur le mont Sehehid, ils se rencontrent avec

Digitized by Google

les Oulâd Iaia sur le mont Senoubria et plus à l'Ouest avec les Oulâd Ayâr ; sur les monts Belouta, Serdj et Bargou, avec les Djelas, et à l'est de Tella-et-Siliânah, avec les Béni Rîhah.

La tribu des Oulâd-Ayâr compte quatorze *nouâdjah* (branches), dont les unes campent sous des tentes et les autres habitent des villages. Parmi les premières se trouvent les Sekarin, les Meçâhel, les Souecem, les Oulâd-Yoùnès, Oulâd-Tamr et Oulâd-Ḥâraṭi; parmi les dernières se trouvent les Marrâouï, les Oulâd-Saïd, Oulâd-Alî, Oulâd-Aoûrâ et Ahl-Bâs. Le ḳâïd des Oulâd-Ayâr réside à Marraouah. Le territoire de cette tribu est circonscrit par celui des Oulad-Aoun et et des Djelas, depuis le mont Senoubrïa, en remontant l'Ouâd-el-Aouzafa et en passant à l'est des monts Barberou et Djildjil. Il se rencontre avec celui des Arabes Medjari, et suit leur limite le long des montagnes de Charni et de Kaf-el-Rây jusqu'à Koudïet et Chaïr. Vers l'Ouest, les limites des Oulâd-Ayâr embrassent le Djébel-Chef-arab, passent à Fedj-el-Ḳouçour et à Djébel-Zanfoûr, puis reviennent vers l Est par la plaine de Sirs jusque sur les pentes occidentales du Djébel-Mesondj. Les Oulâd-Ayâr font partie des tribus qui descendent des peuples antérieurs aux Arabes musulmans. Les hautes plaines qu'ils habitent offrent un terrain très-propre à la culture, et les montagnes escarpées dont elles sont environnées les ont protégées contre beaucoup de vexations.

Les Oulâd ou Béni-Ouartlan sont divisés en seize *nouâdjah*, gouvernés par un seul ḳâïd. Ils occupent le pays à l'ouest de Koudïet-el-Chaïr et de Fedj-el-Ḳouçoûr jusqu'à la frontière de l'Algérie. Au midi, ils ont pour limite Ḳankat-el-Tamr, défilé qui paraît formé par les contre-forts S.-E. de Djebel Abou-el-Ḥanech, près d'un endroit nommé Djert Abou-el-Ḥanech. A l'est ils ont les Oulâd-Ayâr et au N.-O. deux petites tribus, les Ḳamansah et les Béni-Doufân.

Les Ḳamansah et les Béni-Doufân sont réunis sous un seul ḳâïd : ils occupent le Djébel Abou el-Ḥanech au Nord de Ḳankat-Tamr, et descendent dans la plaine vers l'Ouâd-el-Serrat.

Les Oulâd-Chern habitent la partie du pays entre Ourka au nord, Kef au sud, et Djébel-Ḳouloûb el-Ṭirân à l'Ouest.

Les Oulâd-Boukouf, dans le voisinage de Ourka, et à l'Est de Ouâd-el-Serrat, paraissent compris dans le ḳâïdat des Oulâd-Chern.

Les Oulâd Abou-Ṛânem, réunis sous la juridiction d'un ḳâïd, touchent à la haute montagne de Selata, s'étendent au Nord vers Ḳalaạt-

Digitized by Google

el-Senân et Djébel-Kloub-el-Thiran. Vers le Sud, ils occupent la montagne qui a pris le nom de leur saint, Sidi-Bou-Ghanem-el-Djeîd. Cette tribu appartient également aux anciens Berbers.

Les Sramma forment cinq nouadja sous un kaïd. Leur territoire, circonscrit au Nord et à l'Est par le Khankat-Tamr et le mont Selata, s'étend vers l'Ouest et le N.-O. jusqu'à Heydrah, et se joint à Ferâchisch vers le Sud.

Les Ferâchich composent de nombreuses nouâdjah sous la juridiction d'un seul kâïd; ils occupent la montagne et la vallée de Sbeitla, touchent au Djébel-Rakamah et longent vers le S.-O. les pentes nord de Djébel-Sîdî-Alî-ibn-Aoûn jusqu'à la frontière à l'Ouest de Ferïanah et vers la plaine de Tebessah, d'où, en inclinant vers le N.-E., ils deviennent limitrophes des Oulâd-Abou-Rânem. Leur territoire embrasse la grande vallée de Kasriîn et celle qui est située entre Djébel-Abou-Rânem, Djébel-Fusana ou Chanbi et Djébel-Semâma, le Kankah (défilé), entre cette dernière montagne et celle de Semata et leur limite vers le Nord; de là, il revient vers Sbeïtla par le col qui se trouve entre la montagne de Mekila et celle de Semâma.

Les Kassara forment aujourd'hui une petite tribu qui campe dans la plaine de Kasriîn, aux environs de ce village dévasté. Ils ont un kaïd à eux seuls; et, comme descendants des anciens habitants de la ville de Scilla (colonia Scillitana), sur les ruines de laquelle leur petit village était placé, ils sont les propriétaires du sol qu'ils habitent. Les empiétements des Arabes Ferâchich, au milieu desquels ils sont enclavés, et les vexations du gouvernement tunisien, les ont forcés d'abandonner leur village et de camper sous des tentes, prêts à se réfugier au milieu des bêtes féroces, dans les gorges du Djébel Noûbah, et à échapper ainsi à la poursuite de leurs persécuteurs.

Les Medjari composent quarante petits nouadja placés sous l'autorité d'un seul kâïd; ils sont limitrophes des Djélas, à Koudiet-el-Halfa et dans la vallée de Ouâd-el-Djelma; des Oulâd Ayâr, dans la plaine de Roûhiah, qu'ils occupent en entier, ainsi que les monts Mekila, Tirouach, Soumata et Roukada. La Kankah, entre Djébel Semâma et Djébel Semata; le col, entre Djébel Mekila et Djébel Semâma, ainsi que l'Ouâd-el-Kankah, et, plus loin, vers l'Orient, le Djert de Djébel Abou-Hanech, les séparent des Ferâchich : dans la plaine de Ramada, ils touchent au territoire des Oulâd Ouartlan

Digitized by Google

et près des ruines de Djilma, en amont du torrent de ce nom, à celui des Hammâma.

Le territoire de la grande tribu des Hammâma touche à celui des Medjari, à Ouâd-el-Djilma, et, plus loin, vers le S.-O., à celui des Ferâchich. Les montagnes de Rakamat, de Sîdî Alî-ibn-Aoûn, de Kettâr, de Medjoûra, de Kemoûda, et d'autres plus à l'Est et au Sud, sont occupées par cette tribu, qui reconnaît l'autorité d'un seul kâïd. Ce territoire est très-vaste. A l'Ouest, il s'étend au delà de Kafsah et au Sud, jusqu'à l'Ouâd el-Kân, et atteint un endroit appelé Akkal-el-Hadjdjâdjî, situé entre Kafsah et Hofta.

Les tribus qui habitent la partie méridionale de la régence sont placées sous la juridiction du kâïd El-Arad, qui réside à Kâbès.

Les Mohâdebah occupent le littoral entre l'Ouâd-el-Kân et l'Ouâd-el-Afrid. Ce dernier torrent débouche dans la mer à vingt-cinq milles (de 60 au degré), au nord de Kâbès.

Les Béni-Zîd s'étendent depuis Akkal-el-Hadjdjâdjî jusqu'au lac Firaoûn et à Hammah de Kâbès. L'Ouâd-el-Rîf est dans leur territoire.

Les Ouirrimmah s'étendent depuis Kâbès et Djébéliah jusqu'aux Bîbân, défilé à l'Ouest de l'île de Djerbeh, qui forme la limite entre les régences de Tunis et de Tripoli. Dans la partie méridionale de leur territoire se trouve l'antique ville ruinée, appelée aujourd'hui Kafr-el-Medioûnî.

Les Hamerma habitent le littoral entre Kâbès et Zarat, sur une étendue de vingt-cinq milles.

Les Alaoua occupent le pays au S.-O. de Zarat.

Les Akara sont répandus sur le littoral entre l'île de Djerbeh et El-Bîbân; les Mohâbîn et les Zouïet Mariem ont leur territoire au midi de Djerbeh.

Ces trois tribus sont d'un caractère doux et paisible; elles sont hospitalières et charitables. Les Mohabîn et les Zouïet Mariem ne portent jamais d'armes et ne commettent aucune violence.

Les habitants des parties du désert où le sol est composé de sables mouvants acquièrent une grande dextérité à courir sur ce terrain sans y enfoncer les pieds. Pour porter le corps avec l'aplomb nécessaire, on assure qu'ils se lestent d'un certain poids. Quoi qu'il en soit, un cavalier ne peut les atteindre à la course à travers ces sables.

Digitized by Google

Ils vivent de lait de chameau et de dattes. Ils entassent des fruits dans des jarres, mettent un poids par-dessus, et les laissent fermenter; il en découle une liqueur qu'eux seuls peuvent supporter.

Ils sont très-habiles à flairer l'eau sous les sables. Lorsqu'ils creusent pour en chercher, ils ont grand soin, après en avoir puisé, de recouvrir la source. Le voyageur étranger n'y découvre jamais autre chose que le sable sec et aride.

Depuis quelques années des études très-sérieuses ont été faites sur la régence de Tunis, mais n'ont pas encore été publiées. Il faut citer, en première ligne, une belle carte, dressée par M. Pricot de Sainte-Marie qui, pendant sept ans, a parcouru la régence de Tunis dans tous les sens. Des documents du plus haut intérêt ont été recueillis par cet officier distingué. Le dépôt des cartes et plans du ministère de la guerre s'occupe de la gravure de cette carte. En second lieu, il faut mentionner un voyage descriptif exécuté par M. Pelissier, ancien consul de France à Souza, aujourd'hui à Tripoli de Barbarie. Cet ouvrage doit faire partie de la grande collection de la commission scientifique de l'Algérie.

En l'absence de ces travaux que tant de titres recommandent à l'attention publique, nous avons cru qu'on ne lirait pas sans intérêt les notes qui précèdent. Ce n'est pas un tableau complet, mais un simple canevas, avec les lignes principales seulement. Le voisinage de l'Algérie donne cependant quelque valeur à ces renseignements sommaires. Le nombre considérable de noms de tribus, de localités et de montagnes, qui ne sont que la reproduction des noms les plus connus en Algérie, suffirait, ne fût-ce qu'au point de vue géographique, à justifier cette publication.

Eugène de NULLY,

Ancien secrétaire interprète de la direction des affaires de l'Algérie au Ministère de la guerre.

Digitized by Google

DE

L'AGRICULTURE ARABE

EN ALGÉRIE.

On a souvent dit que ce qui nous oppose le plus de difficulté en Algérie, c'est la constitution sociale et agricole des Arabes.

La constitution sociale du peuple conquis s'améliore tous les jours, grâce à nos institutions et aux sages efforts du gouvernement.

Quant à la constitution agricole, elle est restée à peu près la même depuis notre occupation, et il faut avouer qu'il n'a été rien tenté de sérieux pour la modifier.

Quelques défauts qui semblent être dans la nature même de l'Arabe, paraissent présenter une infranchissable barrière à tout ce qu'on voudrait essayer pour l'amélioration de son agriculture.

On s'est fort élevé, par exemple, contre son insouciance et sa paresse, qu'on a attribuées à la religion et surtout au dogme de la fatalité : sans chercher à nier l'influence du fatalisme sur le caractère du peuple arabe, nous croyons pouvoir assigner une autre cause aux défauts qu'on lui reproche ; il suffit de jeter un coup d'œil sur la manière dont le gouvernaient les Turcs pour s'expliquer le long assoupissement de son intelligence, de ses facultés et l'engourdisse-

Digitized by Google

ment moral qui a laissé les peuples, ses cadets, prendre plusieurs siècles d'avance dans la voie de la civilisation. Les Turcs, on le sait, ont toujours eu pour principe : Diviser pour régner; ils ont ruiné ainsi toute idée de grande nationalité et créé dans le pays une foule de petites nations ennemies les unes des autres, qui ayant fort à faire à s'entre-surveiller et à guerroyer entre elles, ne pouvaient plus leur porter ombrage. — Le pays était entièrement fermé à tout ce qui venait des régions civilisées et les populations de l'intérieur des terres étaient si loin de se douter qu'il pût exister au delà des mers des nations plus éclairées que le peuple qui les dominait, que bien longtemps encore après notre occupation du littoral, elles nous prenaient sincèrement pour des anthropophages et que même encore, dans les tribus éloignées de nos villes, la férocité et les sauvages habitudes qu'on nous prête, défrayent les veillées de la tente et nous font les croquemitaines des femmes et des enfants.

Les exactions continuelles des gouvernants et de leurs agents étaient poussées si loin, que les malheureux qui parvenaient à se procurer quelque argent, étaient obligés de l'enterrer, loin de l'employer à se vêtir convenablement et à améliorer leur bien-être matériel, ce qui eût infailliblement éveillé la rapacité de leurs chefs; ils restaient enveloppés dans leurs guenilles, prenant une nourriture insuffisante, couchaient sur la terre, sous une tente ouverte à tous les vents, et mouraient sans songer qu'il pût exister un meilleur ordre de choses et en prononçant cette parole de résignation : « Dieu l'a voulu, » qui faisait du dogme de la fatalité, non la cause de leur malheur, mais bien une suprême consolation.

Au milieu de ces guerres intestines, isolé comme il l'était des nations civilisées, sans cesse menacé par la rapacité de ses gouvernants, est-il étonnant que le peuple arabe soit resté absolument stationnaire, qu'il ait même reculé jusqu'aux premières bornes de la civilisation et remonté jusqu'à la simplicité et à l'ignorante grossièreté des premiers âges ?

Est-il étonnant, qu'aidé par le climat, il soit devenu paresseux et insouciant? Pouvait-il songer à travailler lorsqu'il savait que le prix de son labeur lui serait inévitablement enlevé par des impôts exagérés, par des amendes sans motifs, par une rapacité toujours en éveil, et qu'il lui serait laissé tout au plus, quel qu'eût été son travail, de quoi vivre misérablement? Le parti le plus sage n'était-il pas alors

Digitized by Google

de s'habituer à cette existence de privations que lui faisaient des gouvernants dont il ne pouvaient secouer le joug, et de travailler juste assez pour la soutenir?

En inaugurant l'insouciante paresse qui semble être le plus grand défaut des populations arabes, le gouvernement spoliateur des Turcs a non-seulement entravé les progrès de la civilisation, mais anéanti les connaissances déjà acquises et rejeté bien en arrière les arts mêmes les plus usuels et de première nécessité.

Chez un peuple comme le peuple arabe, qui n'a jamais eu d'autres ressources pour exister que l'agriculture et l'élève des bestiaux, comment s'expliquer l'état d'affaissement et d'incurie où se trouvent ces deux industries mères?

Est-ce le fatalisme? est-ce l'influence du climat qui seuls eussent pu maintenir un peuple agriculteur dans l'ignorance absolue des principes les plus essentiels de la science agricole, que l'expérience seule indique? Non; puisque avant les Turcs et malgré des guerres continuelles, il connaissait, et connaissait bien, plusieurs cultures qu'il ne connaît plus après eux : non, puisqu'en feuilletant l'histoire, nous y voyons que les Maures d'Espagne, qui étaient aussi bons musulmans que les Arabes d'aujourd'hui et soumis, à peu de chose près, aux mêmes influences de climat, ont édifié l'Alhambra et avaient créé les belles campagnes de l'ancienne Andalousie.

Et d'ailleurs, ne voyons-nous pas tous les jours ce qu'un Arabe est capable de faire, sous le soleil le plus ardent, pour gagner une faible rétribution dont la propriété absolue lui est assurée?

C'est donc, nous le répétons, à la manière de gouverner des Turcs, au désordre de leur administration, à l'avidité de leurs agents plus qu'à toute autre cause qu'il faut attribuer l'insouciante paresse du peuple arabe, et, par suite, l'affreuse décadence de son agriculture.

Cette proverbiale fainéantise qui, nous en convenons, semble être la plus forte barrière opposée aux efforts et à la sollicitude du gouvernement de l'Algérie pour améliorer la constitution agricole du peuple conquis, disparaîtra, les causes qui l'ont produite n'existant plus. Les populations arabes prenant confiance dans la stabilité de l'ordre de choses établi, dans l'intégrité et la justice de leurs gouvernants, délivrées peu à peu, à mesure que les circonstances le permettent, de l'administration encore un peu turque des chefs indigènes,

Digitized by Google

cherchcront à améliorer leur bien-être matériel par un travail dont les produits deviendront leur propriété sûre et incontestée.

Nous croyons donc qu'on peut se dispenser de compter avec cet obstacle que l'intérêt personnel, l'attrait du gain et les besoins toujours plus exigeants que leur créera nécessairement notre voisinage, suffiront pour terrasser, et qu'il faut songer seulement à combattre l'ignorance en agriculture du peuple que la Providence a désigné pour partager un jour les libertés et les destinées de la nation française.

La France, en adoptant le peuple arabe, s'est imposé à la face du monde entier une mission civilisatrice : or, la première leçon de civilisation à donner à un peuple laboureur doit se donner avec une charrue, et l'introduction progressive et intelligente des méthodes si perfectionnées aujourd'hui de notre agriculture doit être inscrite en tête du programme civilisateur.

Deux puissants motifs font de cette question d'instruction agricole une question d'actualité et doivent engager à s'en occuper d'une manière sérieuse et efficace.

Il faut préparer les voies à la colonisation européenne, il faut disposer l'Arabe à devenir un élément de quelque valeur dans la colonie.

Il viendra, nous l'espérons, beaucoup de colons sur le sol à jamais français de l'Algérie; on a déjà placé et on placera les premiers arrivants sur ce qu'on appelle les Terres du Beylik; ces terres, dans la province d'Oran, au moins, sont rares, surtout dans l'intérieur; il faudra donc, à mesure que s'accroîtront les besoins de la colonisation, empiéter sur le territoire des tribus et leur prendre...... leurs meilleures terres probablement, car les centres agricoles ne pourront être posés que sur les cours d'eau ou sur les sources abondantes. Chaque tribu en viendra alors à être réduite aux deux tiers, à la moitié, au quart peut-être de son territoire primitif.

On reculera, autant que possible, devant cette nécessité d'expropriation, mais on sera indubitablement forcé tôt ou tard d'aborder la difficulté, d'invoquer le droit du vainqueur et de trancher dans le vif.

A-t-on songé sérieusement à ce que deviendront les populations arabes, si elles sont encore plongées dans leur ignorance en agriculture?

Il suffit d'examiner un peu leur manière actuelle de vivre pour se convaincre qu'elles ne pourront exister sur les espaces restreints qu'on leur assignera.

Digitized by Google

L'Arabe vit de sa culture et de son troupeau. Son répertoire agricole est très-incomplet; il ne possède que deux espèces de céréales, le blé et l'orge. (Il cultive quelquefois le maïs, mais il ne connaît pas le parti que savent en tirer les Européens, et le cueille à demi-mûr pour le manger grillé.) Quelques melons, quelques pastèques, quelques concombres dégénérés, des figues et parfois des raisins sont à peu près les seuls fruits qu'il connaisse et sont cultivés sur une si petite échelle, qu'on ne peut les compter que comme un très-léger accessoire dans ses ressources.

Le blé et l'orge sont donc les deux grands éléments de sa culture et, par suite, de son existence matérielle; la manière dont il cultive, dont il sait cultiver ces céréales, le palmier et les broussailles qui encombrent les terres, exigent des labours d'une grande étendue pour obtenir des produits en rapport avec la consommation : l'ignorance absolue où il est des engrais, des préparations, des soins continuels que la terre demande pour pouvoir produire constamment et sans interruption, le force à la laisser souvent et longtemps en jachère; il abandonne nécessairement d'immenses espaces parce qu'il les a reconnus impropres à la production, qu'il ne se doute pas que des amendements habilement faits peuvent les rendre aussi fertiles que le meilleur champ de sa tribu, et que d'ailleurs il en a besoin pour faire vivre ses troupeaux.

Le troupeau dont les produits entrent au moins pour moitié dans les ressources alimentaires de l'Arabe, fournit de plus les habillements et les tentes : l'Arabe ne sait pas faire des foins, il ne connaît pas les prairies artificielles, les fourrages verts, etc., etc. L'espace est donc, surtout pendant l'été, une des conditions nécessaires à l'existence de son troupeau, qui doit constamment vivre de ce qu'il trouve aux champs.

Certainement, si l'on parcourt le territoire d'une tribu à l'époque où les récoltes sont encore sur pied, on sera étonné des immenses espaces qui restent incultes, et la première pensée qui viendra à l'esprit sera que cette tribu a dix fois plus de terrain qu'il ne lui en faut. Mais si on veut compter ses troupeaux et voir combien sont secs, courts et peu nombreux les brins d'herbe dont ils doivent se nourrir, on reconnaîtra que ce serait beaucoup la gêner que de lui enlever seulement le dixième de ses terres.

Qu'arrivera-t-il lorsque les besoins de notre colonisation nous for-

Digitized by Google

ceront à tailler le territoire de chaque tribu en lambeaux dont il nous faudra nécessairement choisir les meilleurs? Toutes les habitudes des populations arabes seront bouleversées, leurs troupeaux forcément restreints, leur misère imminente et inévitable.

Mais, nous dira-t-on, ils prendront par le contact avec la population européenne qu'on mettra chez eux, nos habitudes agricoles, et ils pourront alors vivre très à l'aise sur le terrain qu'on leur aura laissé.

Certainement, si cette instruction agricole pouvait se faire en six mois; mais en admettant qu'ils vinssent tous et tous les jours étudier attentivement les procédés des colons leurs voisins, ils seraient quatre ou cinq ans peut-être avant de pouvoir les appliquer.

Que pourront-ils faire alors? Deviendront-ils les ennemis de leurs gênants voisins, et s'ils n'osent lever le drapeau de l'insurrection et prendre ouvertement les armes, ne chercheront-ils pas à nuire par tous les autres moyens en leur pouvoir?

Sans vouloir préciser, sans chercher même à prévoir ce qui résulterait de cette position, nous croyons qu'elle pourrait créer de graves difficultés si le gouvernement ne prend des mesures pour propager chez les Arabes l'instruction agricole, et les préparer ainsi à se mettre le plus tôt possible au niveau des voisins qu'on leur donnera.

Cet enseignement qui, comme nous l'avons dit déjà, est le premier jalon de la civilisation que la France a pris l'engagement sacré d'apporter au peuple conquis, aurait pour résultat, nous avons essayé de le prouver, le développement de la colonisation européenne.

De plus, il réformerait ce peuple vicié par un long esclavage en améliorant son bien-être matériel et en ruinant peu à peu les idées féodales qui l'asservissent encore; il le disposerait à concourir au grand œuvre de défrichement et de mise en rapport du sol, à construire des villages, à avoir des cultures sédentaires qui éteindraient ses habitudes nomades, fixeraient ses dieux lares, et qui, le forçant à des rapports journaliers avec les populations européennes au milieu desquelles il sera enclavé, l'achemineraient insensiblement vers l'acceptation du mélange des races, ce but constant des conquérants qui n'ont pas eu pour système la destruction du peuple conquis.

Qu'a-t-il été fait jusqu'à ce jour pour l'amélioration de la condition agricole des indigènes? Rien, ou du moins fort peu de chose :

Digitized by Google

on a promis (et certes on ne pourrait trouver un plus utile et meilleur encouragement) des remises d'impôt à ceux qui défricheraient leur propriété ; mais il faut qu'ils sachent la défricher et surtout qu'ils soient sûrs de la conserver : on a encore engagé à bâtir des maisons et à former des villages. Dans les localités trop rares encore où la propriété arabe, si singulièrement enchevêtrée souvent, a été refondue et reconstituée sur de nouvelles bases, ces établissements pourront couvrir utilement le pays, donner à leurs propriétaires des goûts sédentaires, d'autant plus que leurs propriétés, distribuées avec ordre, sont, pour ainsi dire, sous leurs mains; la sécurité absolue dans laquelle ils vivront, la certitude de jouir après l'acquittement de leur impôt, sans conteste et sans craindre les spoliations du fruit de leurs travaux, tous les bienfaits enfin d'une administration bien ordonnée, les disposeront au travail; mais combien faudra-t-il de temps pour que, même aidés par le voisinage de nos colonies, ils puissent atteindre à la perfection de nos cultures et jouir des produits si variés qu'elles donnent; et combien de temps auront-ils à souffrir de la perturbation portée dans leurs habitudes agricoles?

Partout où sans constituer la propriété, on a bâti des villages dans le but de fixer les populations, il est évident que les résultats seront moins satisfaisants à cause de la manière incroyable dont sont le plus souvent dispersées les propriétés particulières, et de la nécessité où est l'Arabe de quitter sa maison, quelquefois pour toute la saison des labours et des moissons. L'introduction de nos méthodes agricoles sera nécessairement bien plus retardée et les populations tout à fait prises au dépourvu quand viendra la nécessité de leur enlever du terrain et de leur constituer une propriété restreinte.

Si l'Arabe a besoin d'être instruit en agriculture, il est nécessaire aussi, pour ainsi dire, de lui apprendre à habiter une maison : la maison sera pour lui bien plus incommode que la tente, tant qu'il n'aura pas rompu avec ses habitudes d'insouciance, de paresse et de malpropreté : avec sa tente, c'est-à-dire avec les animaux qui couchent autour, il fume la terre qu'il doit labourer; avec la maison, ou son champ n'a pas d'engrais et le seuil de sa porte est encombré de fumier, ou il abandonne sa maison pour aller habiter sa tente et fumer son champ : pendant l'hiver, il est dans la boue formée par les pluies, le fumier et le piétinement de ses troupeaux, et pendant l'été (nous comptons toujours avec ses habitudes de malpropreté).

Digitized by Google

il est dévoré par la vermine, sans pouvoir s'en affranchir par les déménagements. Nous ne voulons citer pour exemple que les habitants d'Ouchdah, qui, nous disait-on dernièrement, ont un pied de fumier dans leurs maisons, et qui, pour dormir en paix, sont obligés de s'envelopper entièrement dans un vaste sac fermé par une coulisse.

L'Arabe sent tous ces inconvénients et d'autres encore que nous ne citerons pas, parce qu'ils nous entraîneraient dans des détails trop minutieux; aussi aime-t-il peu la maison (1). Il la bâtit parce qu'il sait que c'est un moyen de gagner notre bienveillance; mais on en a vu qui, à côté de leur maison terminée, dressaient et habitaient leurs tentes.

Si l'Arabe aime peu la maison, sa femme l'abhorre (2). On comprendra cette aversion pour l'habitation sédentaire, en examinant combien elle contrarie ses habitudes, ses inclinations, ses plaisirs.

L'Arabe sait que sa femme, élevée dans l'idée qu'elle est créée uniquement pour servir aux plaisirs de l'homme, privée de tout sen-

(1) Il est évident que nous parlons ici de l'Arabe en général, de l'Arabe qui laboure lui-même et que nous mettons, pour ainsi dire hors de cause, les grands du pays, les gros propriétaires qui ont des kammâs et qui s'occupent fort peu ou pas du tout de leurs cultures : la maison est facilement adoptée par eux quoiqu'ils aient à vaincre encore bien des répugnances.

(2) Nous parlons ici des femmes des douars; car celles des villes, habituées aux maisons depuis longtemps, y tiennent beaucoup et ne se marient avec les Arabes du dehors qu'à la condition de ne pas quitter la ville; il est à remarquer même que celles des tribus qui se marient dans les villes s'habituent tellement à la maison, qu'elles font tout leur possible quand elles sont veuves pour se remarier à un hadri (citadin). — Il est cependant certain que les femmes des tribus qui restent dans les maisons nouvellement bâties s'y habituent difficilement et mettent tout en œuvre pour s'opposer à ces constructions. Un de nos aghas, dans la province d'Oran, a quitté pour aller habiter sa tente une vaste et belle maison, prétextant l'insalubrité du lieu où elle est bâtie; il a cédé en cela aux sollicitations de ses femmes. Un autre est journellement tourmenté par les siennes dans le même but. — Ce qui peut expliquer cette espèce d'anomalie, c'est que dans les villes elles trouvent de grandes compensations à la gène de la maison; par exemple: le bain maure, des vêtements plus propres et plus élégants, une nourriture plus succulente, et que les hadar auxquels elles sont mariées, s'adonnant au petit commerce ou à l'une des multiples industries que la ville fait vivre, elles sont débarrassées des nombreux et minutieux travaux que la vie des champs entraine après elle.

Digitized by Google

timent de pudeur, n'écoutant, si elle est libre, que ses instincts et ses désirs, a besoin d'être constamment surveillée : aussi, en bâtissant sa maison, il l'entoure, s'il le peut, d'une cour fermée de hautes murailles ; sa surveillance est ainsi plus facile et sa jalousie plus reposée.

Du jour où la femme entre dans la maison, elle est, pour ainsi dire, cloîtrée et dit adieu, avec grand regret, aux horizons lointains que les bords relevés de la tente lui laissaient constamment apercevoir, aux troupeaux qu'elle voyait aux champs, aux cavaliers dont les chevaux caracolaient souvent autour du douâr ; adieu aux escapades amoureuses dans les nuits obscures ; adieu aux fleurs, à la nature, aux bruits du monde, au mouvement, aux plaisirs si sévèrement défendus : elle restera dorénavant sous un toit qui ne voyage pas ; le monde qu'elle voyait tous les jours ne se montrera à elle qu'à de rares intervalles, et la jalousie veillera ardemment à l'unique porte de sa prison.

Nous le répétons, la femme du douâr n'aime pas la maison ; et comme, malgré son état de servitude, elle a autant et peut-être plus d'influence sur son seigneur et maître que la femme plus libre de notre Europe, dont on exalte tant les pouvoirs, ses répugnances, jointes à celles du mari, retarderont beaucoup et même reculeront indéfiniment sur quelques points, si les habitudes agricoles restent les mêmes, l'adoption volontaire des demeures fixées au sol.

Nous avons la ferme conviction qu'une instruction agricole sérieusement entreprise et poussée avec vigueur, aidée du remaniement et de la reconstitution de la propriété, triompherait de ces difficultés et que l'Arabe, ayant sa propriété ramassée sur une seule place et enceinte d'une seule ligne, sa propriété fumée et défoncée, en rapport constant, fournissant ces produits multipliés qu'il ne connaît même pas de nom, plantée de ces arbres qui donnent ces beaux fruits dont à peine il a une idée, finirait par s'attacher irrévocablement à cet espace limité où serait sa tranquillité, son bien-être, son bonheur, et par sentir la nécessité d'une habitation sédentaire qui d'abord peut-être serait un gourbi, mais qui, l'aisance croissant, et développant le désir du bien-être matériel, la sécurité et la confiance permettant d'embrasser un long avenir de paix, finirait par devenir une maison.

Mais, en l'état actuel, il faut vaincre, pour l'amener à bâtir, sinon une résistance vive, du moins la force d'inertie qu'il oppose avec

Digitized by Google

patience ; et si, par impossible, notre autorité venait tout à coup à ne plus peser sur le pays, il abandonnerait sa maison pour aller habiter sa tente chérie.

Heureusement pour lui, nous serons toujours là pour terrasser ses vieux préjugés, et pour peu que nous procédions avec ordre, patience et ménagement, nous en viendrons certainement à développer ses qualités et à l'amener à notre niveau de civilisation.

Telles sont les considérations mûrement pesées qui nous ont déterminé à soumettre à nos chefs immédiats un projet pour la formation, dans les tribus, de fermes-écoles et fermes-modèles, à la fois. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces idées; il nous a paru suffisant d'appeler l'attention sur la situation générale de l'agriculture chez les Arabes algériens.

L. DE COLOMB,

Officier attaché aux affaires arabes dans la province d'Oran.

Digitized by Google

ÉTAT DU MAROC.

JANVIER 1852.

Depuis que la France, cédant à un merveilleux instinct, s'est emparée de l'Algérie et a planté son drapeau sur cette terre désormais française, nos démêlés avec le Maroc ont pris en quelque sorte un caractère permanent. C'est de ce pays, dernier refuge du fanatisme musulman, que sont parties toutes les agitations qui ont menacé la tranquillité de nos provinces algériennes. C'est le Maroc qui a fourni l'argent, les armes, les munitions à tous les chefs de bande, à tous les illuminés qui ont tour à tour ameuté contre nous les tribus les plus remuantes, les populations les plus hardies et les plus braves.

La France n'a pas épargné à l'empereur du Maroc les rudes et sévères leçons de la force. Mais notre diplomatie, aux prises avec les lenteurs et la profonde habileté du génie musulman, n'a pas toujours soutenu avec bonheur les efforts et les succès de nos armes. Tant de sang versé, tant d'or dépensé, tant de sacrifices généreux ont à peine modifié nos relations avec le grand empire de l'Ouest, et nous nous retrouvons aujourd'hui en face d'une situation qui est, à peu de chose près, ce qu'elle était avant la bataille de l'Isly.

Naguère une flottille française châtiait la ville de Salé. Demain peut-être le châtiment devra être plus énergique et plus décisif encore.

Des nouvelles que nous recevons de la province d'Oran et qu'il nous paraît difficile de révoquer en doute, car publiées déjà par plusieurs journaux quotidiens, elles n'ont reçu aucune contradiction officielle,

Digitized by Google

ces nouvelles s'accordent à présenter une rupture comme imminente. Ce n'est pas, comme on l'a dit à tort, une insurrection qui a éclaté dans le Maroc; mais l'empereur, pressé par la partie la plus belliqueuse et la plus indomptée de ses sujets, est dans une position telle, qu'il ne peut y échapper que par la guerre, quelque répugnance qu'il ait contre elle, car il sait mieux que personne que les chances de la lutte lui sont rarement favorables.

L'agitation à laquelle le Maroc est en proie a un caractère qu'il importe d'étudier, car les événements peuvent d'un jour à l'autre ébranler de nouveau le sol de l'Algérie, et il est bon de s'y préparer.

Cette agitation procède de deux sources distinctes.

Les confréries religieuses connues sous le nom de Kouân, et qui ont de si nombreuses relations dans les provinces d'Oran, d'Alger, de Constantine et parmi les populations du Sud, ne négligent aucune occasion de réveiller le fanatisme religieux et d'exciter contre nous les haines les plus aveugles, les colères les plus brutales.

D'un autre côté, la famille Mouley Ismaïl, branche collatérale qui aspire au renversement de l'empereur actuel, excite les Kouân, pousse à la guerre sainte, et fait un crime à Mouley Abd El-Rahman de ses relations avec les *Roumi* (chrétiens), des condescendances forcées qu'il a pour eux.

Entraîné par ce double mouvement, et espérant ainsi conserver un pouvoir déjà tant affaibli, l'empereur, malgré le vœu formel des Maures et des négociants qui habitent les principales villes de l'empire, aurait résolu de nous déclarer la guerre. Les projets qu'on lui attribue consisteraient à faire une trouée dans nos provinces de l'Ouest, et, à l'aide de nombreuses colonnes de cavalerie, il menacerait en même temps notre puissance par le Sud.

L'empereur donnerait pour motif apparent de cette rupture le refus très-légitime fait par le gouvernement français de payer les dommages que le récent bombardement de Salé a causés. Cette brillante opération maritime a fait naître parmi les populations nomades, et surtout dans les montagnes du Rif, un mécontentement profond que la famille de Mouley Ismaïl a habilement exploité.

C'est dans l'espoir de détruire le mauvais effet produit par le succès de nos armes et d'effacer l'humiliation qu'il en a éprouvée que Mouley Abd El-Rahman se serait décidé à formuler sa demande de remboursement, qui ne s'élève pas à moins de dix millions de francs. La

Digitized by Google

France, qui cette fois ne se croit pas assez riche pour payer sa gloire, aurait, dit-on, répondu par un refus, et ce refus, ainsi que nous venons de le dire, servirait de prétexte officiel à la guerre. En vain les habitants des villes, effrayés des maux qui en définitive retombent toujours sur eux, ont-ils offert de payer eux-mêmes la somme réclamée par l'empereur, les Kouân et les Mouley Ismaïl l'emportent. Abd El-Rahman semble décidé à risquer son dernier enjeu. Quelque répulsion que nous éprouvions pour ces terribles luttes qui arrêtent le mouvement du crédit et des affaires dans le sein de nos possessions algériennes, nous ne pouvons cependant nous empêcher de considérer cette nouvelle folie de l'empereur comme un fait providentiel destiné peut-être à asseoir notre domination sur des bases plus larges et plus solides. Le Maroc est un foyer de résistance que tôt ou tard nous devrons éteindre. Peut-être l'heure est-elle venue.

Quoi qu'il en soit, c'est pour la *Revue Orientale* un devoir d'instruire ses lecteurs de tous les faits relatifs à la situation que nous venons d'indiquer en deux mots.

Il est peu de pays sur lesquels on ait écrit plus de volumes que l'on en n'a publié sur le Maroc, et, il faut bien le dire, il en est peu sur lesquels nous soyons moins éclairés. Indépendamment de ce que nous ont laissé Polybe, Strabon, Mela, Pline, Ptolémée, etc., etc., sur cette contrée mystérieuse, nous possédons 29 ouvrages d'auteurs arabes, 258 ouvrages d'auteurs européens, des cartes, des plans, des vues par milliers; nous possédons en outre l'excellent travail de M. Renou, travail qui fait partie des études de la commission scientifique d'Alger; mais la lumière est loin d'être complète.

C'est surtout par voie d'analogie avec ce que nous savons de nos possessions algériennes, — et nous sommes loin encore de connaître complétement ce magnifique pays, — que nous pouvons soupçonner ce qu'est en réalité le Maroc. On sait, par exemple, que ce vaste empire a une superficie de 5,775 myriamètres carrés, ce qui fait un pays plus grand que la France, dont la superficie n'est que de 5,300 myriamètres. Mais quel est le chiffre de la population qui couvre cette immense étendue? Ici, nous retombons dans les évaluations. Le voyageur Jackson estimait ce chiffre à quinze millions, mais c'est là une exagération puérile, et en tenant compte de ce que nous voyons en Algérie, il n'est pas permis d'évaluer la population du Maroc à plus de six millions d'habitants.

Digitized by Google

Cette population se divise, comme dans les pays du nord de l'Afrique, en Berbères, Arabes, Maures, Juifs et Nègres, et dans des proportions à peu près identiques. Les Berbères, anciens maîtres du sol, dont ils furent dépossédés par les Arabes, occupent presque exclusivement la zone montagneuse qui traverse le Maroc du S.-O. au N.-E.

Les montagnes du Rîf, plus rapprochées de la côte, et qui sont un contre-fort de la grande chaîne centrale, sont habitées par des tribus indomptées dont nous connaissons à peine les noms, et encore ne les avons-nous appris que par les récits de Jean-Léon l'Africain, qui datent de trois siècles.

Ce que nous connaissons le mieux, ce sont les grandes plaines qui forment la seconde zone où se trouvent les principales villes marocaines, telles que Ouchda, Taza, Ouezzan, Meknès, Fez, Maroc, et les villes du littoral de l'Océan.

Tout à fait au Sud se trouve la contrée montagneuse de Gazoula, où se tiennent les grands marchés d'échange pour les tribus du Sud. Tout ce que nous savons de ce mystérieux pays, c'est qu'il possède des vallées et des plaines fertiles, de grands lacs navigables; des forêts magnifiques, des cours d'eau poissonneux. Mais cette contrée, comme la plupart de celles qui forment l'empire du Maroc, n'est soumise que nominalement. Et en voici la preuve : La superficie de l'empire, avons-nous dit, est de 5,775 myriamètres carrés; 2,500 à peine consentent à payer l'impôt, et encore on comprend dans ce chiffre le Rif et plusieurs tribus, comme les Chaouïa, qui ne payent les taxes que lorsqu'elles y sont contraintes par la voie des armes et des razzias. Le reste échappe à toute domination.

Le Maroc se divise, comme notre Algérie, en Tell et Sahara. Le Tell marocain a une longueur d'environ 75 myriamètres; il en a de 30 à 40 de largeur, et sa superficie est de 3,225 myriamètres carrés, ce qui fait une étendue double, ou peu s'en faut, de celle de notre Tell algérien. Le Sahara marocain est d'une étendue à peu près égale à celle du Sahara algérien. Ce puissant élément de richesse agricole est à peine exploité. On cultive autour des villes seulement quelques légumes et quelques fruits. La canne à sucre a été cultivée autrefois dans les provinces de l'Ouest, et cette culture avait complétement réussi. Les forêts sont généralement pourvues d'essences variées qui acquièrent de magnifiques développements.

Digitized by Google

Ce pays doit à la hauteur de ses montagnes et à l'uniformité de la pente générale les cours d'eau les plus considérables que possède le Nord de l'Afrique. Nous citerons le Mlouïa, le Loukkos, l'Ouarra, le Sbou, l'Omm-er-Rbiâ, le Bouragraz qui arrosent les provinces septentrionales, et le Guir, le Ziz et l'Ouad-Draâ qui pourraient, si l'on savait utiliser leurs cours, féconder les provinces méridionales. Les richesses minérales sont peu connues, mais faut-il s'en étonner quand après vingt-deux ans d'occupation, nous ne connaissons pas encore toutes celles que renferme le sol algérien soumis à notre domination? Quelques mines de cuivre sont grossièrement exploitées, de même que les montagnards du Rif exploitent du minerai de fer près de la rivière Mlouïa; mais ces industries rudimentaires suffisent à indiquer quels trésors la science moderne saurait tirer des flancs de ces montagnes inexplorées.

Quant aux villes principales, Tanger, Fez, Maroc, Tétouan, etc., etc., elles peuvent être l'objet de monographies intéressantes qui trouveront plus tard leur place dans nos colonnes. Nous nous bornons pour aujourd'hui à résumer les détails et les renseignements les plus complets et les plus récents.

Voici cependant deux faits que nous tenons à rappeler.

Avant le XVIe siècle, sous les deux dominations berbères, les royaumes de Fez et de Maroc avaient une existence distincte. Lorsque les Arabes prirent possession de ce pays, les deux royaumes n'en formèrent plus qu'un seul, mais la question des frontières de l'Est a de tout temps été controversée, et à certaines époques la province de Tlemcen et même l'Algérie tout entière dépendirent de l'empereur du Maroc. Ce sont ces souvenirs glorieux que les Kouân se plaisent à évoquer au milieu de leurs ardentes et tumultueuses prédications, et dans les projets de guerre que l'on attribue à Mouley Abd El-Rahman, il y a non-seulement une question religieuse, mais aussi un espoir d'agrandissement territorial.

Le second fait porte aussi avec lui son enseignement. La ville de Tanger, fondée par les Berbères, anciens maîtres du pays, après avoir successivement appartenu aux Phéniciens, aux Romains, aux Goths, tomba au pouvoir des Arabes dans les premières années du VIIIe siècle. Ils la gardèrent pendant plus de sept cents ans. En 1471, les Portugais s'en emparèrent et la gardèrent jusqu'en 1662, époque à laquelle la princesse Catherine porta cette ville en dot au roi d'Angleterre. Pen-

Digitized by Google

dant vingt-deux ans, les Anglais furent maîtres de Tanger; mais fatigués des dépenses excessives que leur occasionnait cette possession, ils l'abandonnèrent après avoir ruiné le môle et rasé les fortifications. On a beaucoup parlé de l'habileté colonisatrice des Anglais et de notre infériorité sous ce rapport. Mais les difficultés contre lesquelles nous luttons en Algérie depuis 1830 sont bien autrement considérables que celles dont l'Angleterre s'effraya à l'époque dont nous parlons, et nous ne sommes pas près cependant d'abandonner l'Algérie.

Il est vrai que l'Angleterre, en abandonnant Tanger, eut l'habileté de s'emparer, peu d'années après, et par les moyens que l'on connaît, de Gibraltar, qui avait tous les avantages et qui ne présentait aucun des inconvénients de la position africaine. On sait quel rôle actif Gibraltar a joué dans tous nos démêlés avec le Maroc; plus que jamais, c'est le moment de s'en souvenir, surtout si, comme on nous le fait craindre, la guerre éclate entre les deux pays. Cette fois, ne l'oublions pas, cette guerre aurait une portée décisive : pour le Maroc elle aurait à la fois un caractère religieux et national; pour nous, elle constituerait l'acte politique le plus important que nous ayons accompli depuis vingt-deux ans sur ce point du globe. La France ne peut et ne doit pas prendre l'initiative d'un pareil acte; mais si une fois elle y est provoquée, elle ne s'arrêtera plus à mi-chemin. Son honneur et son intérêt y sont trop fortement engagés.

D'un autre côté, Abd El-Rhamân ne peut tenir longtemps encore contre les deux influences puissantes et redoutables qui battent en brèche son autorité. Il n'y a qu'un moyen de neutraliser ce double élément d'opposition, c'est la guerre sainte, guerre entreprise au nom du Korân contre les chrétiens dont la présence souille le sol sacré.

Quel que soit le degré de fondement des nouvelles que nous avons rapportées au début de cet article, il est bien évident que dans un temps plus ou moins prochain des événements très-graves appelleront sur l'Algérie et le Maroc l'attention du monde. Nous n'avons pas voulu nous laisser surprendre par eux. Il est inutile d'ajouter que nous tiendrons nos lecteurs au courant de tous les faits qui se produiront.

Louis JOURDAN.

Digitized by Google

DE LA LITTÉRATURE MODERNE

EN GRÈCE.

On sait que la langue grecque moderne a conservé une grande partie des beautés et des richesses de l'ancienne. On est même quelquefois étonné de voir tant de traits de ressemblance, après tant de siècles d'intervalle; et si je ne me trompe, de toutes les langues dérivées, le grec moderne est resté la plus fidèle à sa mère. Pour ne citer qu'un exemple de la différence qui existe ordinairement entre une langue mère et une langue dérivée, voyez la distance qui sépare le sanscrit de l'hindi. Dans cette dernière langue, on aperçoit une pauvreté assez marquée de formes grammaticales; la déclinaison et la conjugaison y ont perdu de leur richesse et l'harmonie même des mots est loin de ressembler à la beauté des sons sanscrits.

Ceci posé, je me demande cependant s'il faut cesser de considérer le grec actuel comme une langue moderne et tâcher de le faire parvenir à la perfection du grec ancien. Il y a en Grèce des hommes distingués qui paraissent incliner à cet avis, et leurs efforts tendent à réformer la langue en faisant disparaître peu à peu les expressions et les formes dues au travail des siècles. Un tel dessein mérite qu'on le soumette à une critique sévère, car il est susceptible d'exercer une influence considérable sur le génie du peuple grec. En effet, n'est-il pas

Digitized by Google

évident que la langue d'un peuple est le produit le plus original et le plus exquis de l'esprit qui l'anime et que celui qui réforme la langue peut modifier et quelquefois même gâter l'esprit de ceux qui la parlent ?

Le meilleur moyen de critiquer le système dont je viens de parler, c'est de faire connaître une autre école littéraire à laquelle est dû un intéressant recueil de poésies et de récits en prose (1), dont le but est indiqué par cette épigraphe de Schiller :

Ich bin ein Bürger derer welche kommen werden.

Je suis un citoyen de la postérité.

Le grand argument de cette école, c'est que la langue étant l'expression la plus véridique du génie d'un peuple, des individus isolés n'ont pas mission pour détruire l'œuvre des siècles en faisant succéder à un idiome connu de tout le monde, une langue que la postérité ne comprendra qu'avec difficulté. Ceci me rappelle un trait de la Babylonie de Byzantius. Un personnage désigné sous le nom de l o g i o t a t o s, demande un gâteau (πλακοῦντα) et il ajoute : τὸν καὶ μάκαρες ποθέουσι (que les bienheureux mêmes désirent). Son interlocuteur ne le comprend pas. Un troisième personnage voyant cela, intervient et lui dit : « Je m'en vais te dire ce qu'il veut, il te demande des macaronis (μακαρούνια). J'avoue que le trait est un peu chargé, mais il fait parfaitement comprendre la ridicule prétention de ceux qui voudraient parler le grec ancien au peuple.

A ce raisonnement, la même école ajoute que l'histoire nous devrait ouvrir les yeux sur ce point, en nous montrant le grand mouvement de simplification dans les langues modernes, et par exemple, le pracrit dérivé du sanscrit, l'italien du latin, etc.

Que dirions-nous de celui qui, au quatorzième siècle, eût voulu ramener l'italien au latin ? Nous trouverions son entreprise insensée et nous ne manquerions pas de faire remarquer, avec beaucoup de justesse, qu'il aurait marché contre l'esprit de son temps. Nous n'oublierions même pas de citer l'exemple de Pétrarque qui croyait avoir fait un chef-d'œuvre en composant en latin son poëme de l'*Africa* et

(1) Ἁπλῆ γλῶσσα. Συλλογὴ ποιημάτων καὶ διηγήσεων. Athènes, 1847.

Digitized by Google

qui, pour nous, ne vit que par ses sonnets écrits en langue vulgaire. Eh bien ! ce raisonnement pourrait s'appliquer avec avantage à la tentative que font, depuis quelque temps, les *logiotatoi* en Grèce.

On est frappé, lorsqu'on lit certains ouvrages écrits en grec moderne, de l'absence de mesure qui y règne. Après une phrase bien ampoulée, vient une expression plus simple qui contraste avec la première. Ne vaudrait-il pas mieux écrire simplement la langue moderne et donner ainsi de l'unité au style?

J'approuve complétement ceux qui s'efforçent de bannir de la langue des mots étrangers qui ont leurs équivalents en grec, mais il m'est difficile de donner mon assentiment à tous ces versificateurs qui perdent leur temps à bien tourner une phrase souvent vide de sens, au lieu d'exprimer simplement des idées réellement poétiques.

Il est évident que tout homme de goût préférera le bel hymne (1) à la liberté de M. Solomos à tous ces poëmes dus aux scolastiques. Certes, s'il y a quelque chose qui doive être spontané, naturel, c'est bien la poésie. Or pour faire de la poésie, c'est-à-dire pour peindre ce qu'il y a de plus délicat dans l'âme humaine, ne faut-il pas se servir de la langue que l'on a sucée, pour ainsi parler, avec le lait, et dont on connaît toutes les ressources? Pourquoi donc nos poëtes s'obstinent-ils à faire usage d'un instrument qui n'est pas fait pour eux?

Qu'on me permette encore une réflexion dont l'importance n'échappera à personne. Si l'on jette un coup d'œil sur les littératures en général, on ne tardera pas à s'apercevoir que la langue poétique diffère ordinairement de la prose, par ses mots archaïques et par ses tours plus nobles. Eh bien ! le phénomène contraire a lieu pour le grec moderne. Il y a dans les poésies populaires de la Grèce et dans celles de M. Solomos, des mots et des expressions d'une grande beauté et qu'un *logiotatos* dédaignerait d'employer comme trop vulgaires.

D'où vient cela, sinon de la tentative anormale que font actuelle-

---

(1) Cet hymne se trouve à la fin du second volume des *Poésies populaires de la Grèce*, éditées par Fauriel. Peut-être, dans un prochain article, nous occuperons-nous de cet hymne à un point de vue particulier.

ment ceux qui voudraient tout ramener au grec ancien. Je souhaite pour mon compte que la lumière se fasse sur ce point et que le mot profond d'Aristote : Τὸ δὲ ψεῦδος οὐκ ἔστι, *le mensonge ne peut pas vivre*, se réalise ici, comme il s'est réalisé pour bien des systèmes faux dont l'histoire a fait depuis longtemps justice.

En m'exprimant d'une manière un peu sévère, peut-être, je suis loin de méconnaître les bonnes intentions des *logiotatoi*, mais je n'ai pu résister au désir de signaler le danger qu'ils courent, en ne voulant pas tenir compte de l'œuvre du temps qui, en fait de langue, doit être prise en sérieuse considération (1).

Pour donner une idée de ce que promet l'école nouvelle dont j'ai parlé, je donne ici la traduction de deux poésies (2) de M. Terzetti, avocat distingué de Zante. L'auteur a gardé l'anonyme ; mais je crois ne point commettre d'indiscrétion en faisant connaître son nom au public.

LA COLLINE D'ÉGINE.

Le matin brille d'une douce clarté ; les rossignols voltigent autour de leurs nids, et les jeunes filles s'en vont au lavoir sur les bords de la rivière.

La brise caresse leurs seins de neige, et les eaux brillent des rayons qui jaillissent de leurs prunelles.

Moi, je montais sur une colline toute couverte de fleurs, que bat l'onde sacrée et écumante de Salamine.

Je portais à la main des couronnes de lis et de myrte, ainsi que du miel doux et pur, et une coupe de vin parfumé.

---

(1) A ceux qui objecteraient que nulle part on ne s'avise d'écrire et de faire passer dans la littérature, la langue parlée par le peuple, je répondrai que ce n'est pas une raison pour se jeter dans l'archaïsme. Il est naturel qu'il y ait une légère différence entre la langue écrite et la langue parlée. Mais ceci ne prouve absolument rien contre ma thèse, car le même phénomène s'observe aussi dans les pays où l'on parle des langues dérivées.

(2) Voyez le Recueil cité, p. 19, 43. — J'engage vivement les amateurs de grec moderne à lire ces poésies dans l'original pour se convaincre de la vérité de mon dire.

Digitized by Google

Je viens offrir des libations à vos mânes, ô héros ! vainqueurs des Perses sur ces rivages.

Quand parut le joyeux matin de ce grand jour, les matelots se penchèrent sur la rame. — La rame trempa dans le sang. — La trompette retentit.

Thémistocle criait, debout sur le vaisseau amiral, et un immense gémissement s'éleva dans l'île de Psyttalie.

Aristide, comme un lion, combattait avec l'épée, — et tous les jeunes guerriers de l'Asie trouvèrent leur tombeau dans l'île.

Je commençais à verser le vin et le lait, en disant la prière sacrée, lorsque soudain le hennissement d'un cheval attira mon attention.

Je vis une jeune fille (1), assise sur un rapide coursier ; la lumière éclatante du soleil frappait sur sa joue.

J'interrompis ma prière et mes libations, et dans ce doux visage, je reconnus une beauté de la terre étrangère.

Comme la blonde jeune fille passait près de la colline, je lui adressai la parole avec empressement.

Tu es belle, lui dis-je, et dans la fleur de la jeunesse ; — plus belle encore est ton âme dans ta blanche poitrine.

Tes doigts de lis, jeune fille, ont brodé d'un fil d'or le drapeau des bataillons grecs.

La pluie des balles a sifflé sur cette noble bannière, mais victorieuse ou vaincue elle sortit toujours du combat avec gloire.

Tu as appauvri le riche trésor de ta dot pour secourir notre nation amie, — la nation antique et orpheline !

Ton coursier a pris le chemin de l'Orient, — astre toi-même, il t'a conduite vers la source de la lumière.

Puis, j'achevai mon sacrifice sur le sommet de la colline, — en mêlant le nom de la jeune fille aux noms des héros.

Ainsi je mêle les fleurs de nos jours avec les fleurs antiques, et le temps qui flétrit tout, leur a laissé leur beauté.

---

(1) La fille de la princesse de Parme qui sacrifia une grande partie de sa dot pour subvenir aux besoins des Grecs, dont la lutte généreuse l'avait remplie d'enthousiasme.

Digitized by Google

A GLYCÉRIA.

La trompeuse beauté de ta jeunesse s'est enfuie, — où est le rire de l'amour, où sont les feux de tes regards?

Tu avais des lèvres vermeilles comme la rose et la voix mélodieuse du rossignol, — la rosée et les fleurs semblaient répandues sur ton doux sein.

Maintenant, je puis contempler sans émotion les restes de ta beauté première, et je n'entends plus les battements de mon cœur.

A ta vue, autrefois, je tremblais comme une frêle branche, et mon âme, pour s'échapper, déployait ses ailes comme un oiseau.

Si nous avons ensemble cueilli les doux fruits de l'amour, — qu'y avons-nous gagné et que te reste-t-il maintenant de ta beauté?

Nos embrassements étaient illégitimes et coupables, — je voulus t'arracher au mal, mais tu voulus suivre ton dessein insensé.

Ne me demande pas comment j'ai vécu depuis notre séparation, — moi je ne veux pas savoir non plus ce que tu as fait de ta jeunesse.

Effacez-vous de mon souvenir, lunes au doux éclat, nuits et ombres, soleils éclatants.

O jeunes hommes, ô jeunes filles, n'écoutez pas la voix de la déesse de la beauté, — Des larmes amères sont sœurs de ses sourires.

Ne laissez la douce flamme pénétrer dans votre cœur innocent, — ne donnez vos nuits à l'amour,

Qu'alors qu'autour de la table sainte, avec votre pudique fiancée, vous aurez mené les chœurs sacrés (1), en présence des prêtres du Seigneur,

Et que sur vos têtes ornées de blanches couronnes, il sera tombé autant de bénédictions qu'il y a de fleurs au mois de mai,

Que la douce obscurité de la nuit voile la pudeur de la jeune fille devant le jeune époux : — Des lois de l'amour, la gloire monte vers Dieu.

---

(1) Selon le rit de l'Église grecque, les époux, les amis et le prêtre exécutent une danse autour d'une table dressée en guise d'autel, pendant la célébration du mariage.

Digitized by Google

Puis les jours succéderont aux jours et la destinée vous apportera dans ses bras un jeune enfant.

Que d'autres chantent sur la lyre les blondes jeunes filles et les charmes énivrants de leur voix et de leurs regards qui énervent les cœurs.

Moi je brûle de plonger dans le secret du temps, pour y voir les actions héroïques que feront les jeunes braves.

Des fils vaillants et beaux, nés de parents pleins d'honneur, délivreront un jour la patrie de l'infidèle Ottoman.

Je vois écumer la vague de la guerre; les enfants manient l'épée; la voix des fusils s'est éteinte, le fer seul tranche dans la mêlée.

Du sang, de la poussière, des larmes, du carnage! — Puis la croix des chrétiens s'élève victorieuse.

Salut! terre où mes yeux virent pour la première fois les rayons du soleil! — salut! arbres et bois! — salut! brise du rivage!

C'est au milieu de vous que mon père et ma mère ont été bénis à l'autel, — et qu'un jour de dimanche, je contemplai la belle création.

C'était l'heure où sur les lèvres du prêtre apparaît dans le temple le sang du Sauveur Jésus.

O sort! je te remercie! — Qu'au moment suprême mon âme soit aussi innocente que le matin du dimanche!

Dieu! donne-moi la grâce de pouvoir, dans ma vieillesse, me mêler aux jeunes gens, avec mes armes, comme au temps de ma jeunesse,

Et de goûter le calice amer de la mort devant les saintes images du temple de Sainte-Sophie!

Que pendant mon agonie les hymnes funèbres des diacres et des prêtres arrivent à mon oreille avide.

Devant le saint autel, les prêtres se tiennent debout comme des statues de marbre; — mais ils respireront de nouveau l'air avec la vie (1).

---

(1) Allusion à la fameuse légende d'après laquelle au moment de l'entrée des Turcs à Sainte-Sophie, le prêtre qui officiait suspendit le sacrifice et disparut dans le sanctuaire. D'après cette tradition, on croit que lorsque les Grecs reprendront Constantinople, le prêtre sortira par la même porte et reprendra la messe à l'endroit où il l'avait laissée. — Voy. ci-dessus, p. 173.

Digitized by Google

Les yeux en pleurs, ils termineront l'ancienne messe interrompue et leur main bénira ceux qui sont tombés.

O nobles enfants des mères grecques, salut! — si vous rachetez notre belle patrie de l'esclavage,

Et si votre main plante un étendard qui flotte du Danube à la sauvage Afrique.

Que la foi du Christ soit inscrite sur ce drapeau et qu'il soit salué par les astres et par les anges du ciel.

On voit, d'après les poésies qu'on vient de lire que l'école nouvelle mérite d'attirer notre attention. Ces deux poëmes me serviront, j'espère, d'excuse auprès de ceux qui ne seraient point de mon avis sur la nécessité de sortir des allures du passé.

P. L. RIVELLI (DE CORFOU),

Membre de la Société Asiatique.

Digitized by Google

MIRAGES DE L'ARABIE

ANTÉISLAMIQUE.

POÉSIE DU DÉSERT.

Qu'était-ce donc que cette Arabie aux temps de la Djâhélîeh, c'est-à-dire aux temps de l'ignorance, aux époques du paganisme, de la gentilité, durant ces siècles qui précédèrent l'apparition de l'islamisme? Que faisait-on dans cette presqu'île dont les deux flancs se baignent l'un aux eaux de la mer Rouge, l'autre aux flots du golfe Persique?

Cette Arabie avait ses déserts et ses rives cultivées, ses monts et ses défilés, ses torrents et ses oasis et ses pâturages que toujours renouvelaient les pluies apportées par le tonnerre et les orages; cette Arabie avait des tentes en cuir et des tentes en tissus de poils de chameau, des tribus errantes, des querelles, des batailles, de vaillants cavaliers aux cataphractes luisants, ou aux vêtements en mailles de fer, des incursions pillardes, des chevaux du plus beau sang et de la plus noble race de la terre; cette Arabie avait des populations et des tribus fières de la liberté des déserts et des grands horizons; elle avait des hommes à la main généreuse, à l'âme hospitalière, des femmes, des femmes aux gracieux sourires, aux courages hardis, aux amours échauffées par un soleil ardent, par une solitude électri-

Digitized by Google

sée; elle avait des poëtes, dont on entendait résonner partout les rimes et les cadences, et dont les paroles légères ou pompeuses jaillissaient en bruits harmonieux dans les airs où ils s'envolaient et où les recueillaient des oreilles amies, des mémoires enthousiasmées. Dans les déserts, comme ailleurs et peut-être mieux qu'ailleurs, la poésie sait éclore riche et parée; un souffle, un rire inspire l'émotion, le rhythme. « Les poëtes sont des oiseaux; tout bruit les fait chanter. »

Il n'est aride vallée,
Ni lande désolée,
Ni bois rempli d'horreurs,
Où, riche de fantaisie,
La divine poésie
Ne fasse éclore des fleurs.

Nous irons parfois courir ces plaines jaunes ou blanches de sables, marquetées çà et là de pierres noires que le soleil calcine tous les jours, ces plaines ainsi tachetées comme un léopard. Nous mettrons la main dans ces sables qui couvrent les débris de tant de tribus, qui ont vu tant de mouvements, de poésie. Déjà depuis longtemps nous avons abordé l'œuvre; nous avons supporté comme nous l'avons pu, ce soleil brûlant qui enflamme ces espaces de l'Arabie. Malgré la fatigue, malgré la sueur qui couvre le front du voyageur, nous avons cherché, nous avons soutenu notre pénible labeur; et nous avons recueilli de curieux souvenirs, des vers pittoresques, nous avons rencontré un autre monde sous des tombeaux où il est couché depuis tant de siècles.

C'est surtout de la vaste compilation d'Abou l-Faradj d'Ispahan, que nous avons exhumé ces vieux débris des Arabes; c'est dans son Kitâb el-Aṛânî el-Kébîr, ou Grand Livre des chants, que nous avons étudié ces rimes qui retentirent jadis à travers l'Arabie, qui célébrèrent tant de singularités d'une vie aussi bizarre, la vie des tentes chez les populations nomades qu'un esprit pétillant et vif inspire et fait mouvoir.

Dans cette galerie antique que nous a conservée l'Aṛânî, que de physionomies pittoresques, de nobles races, de fières familles, d'intrépides batailleurs! que de beaux troupeaux de chamelles, que de belles femmes aux pensées fines et hardies, aux paroles puissantes!

Digitized by Google

Et parmi les poëtes même, les plus anciens et les plus mâles, les plus braves et les plus audacieux, qui voudra le croire! ne savaient pas lire. Combien encore n'étaient que de pauvres hères, à l'humeur sanguinaire, répudiés de leurs familles, mis au ban des tribus, excommuniés par tous! Et leur poésie, à ces bardes étranges, est pleine de nerf et d'âme; et l'amour de la bataille, et l'amour des femmes s'expriment avec d'étonnantes et vives couleurs.

Un fâris, c'est-à-dire un cavalier, lisez: chevalier, n'était complet, ne méritait le nom de Fâris el-Fawâris ou chevalier des chevaliers, ou encore de chevalier dînâr, c'est-à-dire chevalier ducat, chevalier d'or, et, comme nous dirions, chevalier accompli, qu'à l'expresse condition d'être poëte. Un coup de lance était bien plus beau, lorsqu'il avait été accompagné de quelque rime; le suprême talent était de vanter en paroles cadencées ses faits et gestes, de mépriser poétiquement ses ennemis vaincus, de menacer dans une colère rhythmée, de faire tressaillir de joie ou de terreur les belles filles, les belles amantes qui écoutaient, et qui admiraient les larges et nobles cicatrices de ceux qu'elles aimaient et à qui elles promettaient leur main et leurs légitimes caresses, après qu'ils auraient encore bien combattu. Des chevaliers, de sauvages batailleurs, pourfendants, pourfendus, sont morts sur un hémistiche.

Souvent une mère, une sœur faisait en quelques rimes animées et fraîches, l'éloge funèbre du héros qui avait glorieusement succombé. Car, là-bas, dans cette presqu'île, les femmes avaient aussi le droit de poésie; et elles n'en étaient ni plus fières, ni moins tendres. Là, les femmes étaient plus hommes sans être moins femmes.

De tout temps, mais bien moins aujourd'hui qu'autrefois, les déserts et les tentes ont été la demeure chérie des vers. Tous ces poëtes qui, dans leurs subites improvisations, dans leur halte après la bataille, dans le jour où ils rapportaient à leur tribu et les chameaux, et les coursiers enlevés, et les prisonniers humiliés, et les charmantes prisonnières, et les lances rompues ou salies de sang, ces poëtes qui confiaient ainsi à leurs vers, sortes de monuments parlés, les souvenirs des choses et des hommes des tribus, qui seuls constituaient, par la poésie, des annales et des chroniques pour la postérité, exhalaient les jets de leur verve au milieu de couronnes d'auditeurs émus dont la mémoire seule se chargeait de conserver ce dépôt précieux, en en fondant des traditions et des légendes. On n'écrivait rien; qui

Digitized by Google

savait écrire? Un des trois poëtes dont nous allons tout à l'heure donner l'histoire légendaire, sut écrire, et le *raconteur* de cette légende ne manquera pas de nous faire remarquer ce mérite presque inouï chez les hommes des tentes. La tradition gardait tout; les vers étaient l'allusion, étaient l'éloge de l'homme ou du fait; l'histoire s'arrangeait autour de ces vers, la mémoire les conservait et avec elle le récit qui leur servait de développement, marchait et vivait par lui-même. Et puis, des hommes se formèrent qui recueillaient et propageaient ces récits antiques; et être rhapsode, traditionniste, Râwî, fut un métier, un talent, un honneur; des hommes ainsi furent les livres conservateurs de la vie du passé, de la vie de tous ceux qui par quelque circonstance ou quelque singularité que ce fût, avaient laissé dans les tribus, dans une vallée, sur un monticule, près d'un ravin, un souvenir intéressant ou curieux.

Beaucoup de ces traditions anciennes existent; un bien plus grand nombre a péri, surtout depuis les sixième et septième siècles de l'Hégire, époque où déjà le musulman en déchéance commençait à ne plus être religieux, à n'être plus que dévot. Et ce qui reste aujourd'hui de ce vieux passé antéislamique, va se perdre pour jamais si l'Occident ne le sauve. Intelligences de l'Occident, sauvez donc l'Orient, sauvez son passé, son présent et son avenir. Car l'insouciance, l'ignorance des ulémas actuels, dans toute l'Islamie, pousse ou au moins laisse aller tout au naufrage. Ils savent lire et ils ne lisent pas; leur main sait tracer l'écriture, et ils n'écrivent pas.

Et cette antique Arabie a encore presque toute son antique physionomie. Le passé y est encore présent. C'est toujours le dattier à la longue tige qui verdoie, le chameau au long cou qui rumine, c'est toujours l'épervier à l'œil jaune, qui glapit, la gazelle à l'œil noir, qui brame, c'est la sauterelle qui grince, c'est le sable qui brûle et pétille, le mirage qui étincelle, le désert qui meurt de soif. Le Ḳoran lui-même en faisant sa conquête à travers ces choses, n'y a rien changé. Cette contrée, c'est toujours cette belle fille sauvage, à la face voilée, aux yeux noirs d'antilope, aux regards d'amour, reléguée dans les tribus. Détournons un peu son voile, ou glissons l'œil au travers les toiles des tentes, et racontons un peu de ce que nous aurons vu et entendu. Écoutons aussi, pour cela, son preux chevalier, son poëte lui dépeindre ses flèches empennées ou barbelées, son coursier, ses prouesses, ses lances, ses dangers et ses désirs.

Digitized by Google

Car la poésie arabe a pris tous les caractères, toutes les nuances des passions et des mouvements ou événements de la vie humaine. Elle est gracieuse, riche, pittoresque, nombreuse, sévère, luxueuse, rude, selon le jour, selon le succès, selon le poëte. Elle a ou la simplicité de l'églogue, ou la liberté sans pudeur, ou le ton dédaigneux ou insolent de la satire, ou la véhémence de la menace, ou la tendresse et la coquetterie des douces et voluptueuses amours, ou la gravité et la noblesse de l'épopée. Mais aussi elle n'a jamais de longs poëmes, jamais de longues conceptions dramatiques à la manière homérique ou virgilienne, et, partant, point de peripéties nouées, point de solutions dénouées. Ce ne sont que des *carmina* qui se répétaient, qui se chantaient dans les tentes, ou à la lueur des astres, à la brise fraîche du soir et de la nuit, en entremêlant de récitatifs ces simples psalmodies. Le poëte, de sa bouche facile, jetait ses paroles en cadences rhythmées, qui volaient légères et comme des fleurs effeuillées autour des assistants qui les recueillaient et les gardaient. Là, il n'y a jamais eu de cothurne: on joue, on court, on bondit pieds nus, sans freins, à pleins caprices. Le vers était souvent une simple harmonie de paroles, peu soucieuse du sens; on faisait des guirlandes, non des tissus serrés; on ne taillait pas, à grand'peine, une statue en or qu'on habillait de pierreries semées sur une longue chlamyde; on jetait, à poignées, des paillettes étincelantes, des perles luisantes, des senteurs énivrantes, caressantes.

Mais laissons parler la légende arabe telle qu'elle est; qu'elle se présente dans sa nature; elle sera vite comprise dans sa parole, dans son allure, dans son caractère.

Disons d'abord que dans l'ensemble des poëtes arabes dont les légendes et les noms nous sont parvenus, il y a lieu de distinguer plusieurs groupes sous une physionomie générale. Ainsi, les trois poëtes dont nous allons parler, forment ce que nous avons appelé les Martyrs de l'amour. Le martyrologe, disent les livres, fut assez nombreux, mais peu de martyrs ont eu l'honneur de passer à la postérité.

Les trois que nous connaissons pour le moment, sont Abd Allah, fils d'El-Adjlân, et les deux Mourakkich, Mourakkich l'ancien et Mourakkich le jeune. Tous les trois vécurent peu de temps avant Mahomet, et le dernier d'entre eux mourut trois ou quatre ans après la naissance du Prophète de l'islamisme, c'est-à-dire en 573 ou 574

Digitized by Google

de l'ère chrétienne. La légende de Mourakkich le jeune est bien difficile à raconter en français !...

LES POÈTES MOUTEYÉMOUN

OU

MARTYRS DE L'AMOUR.

I.

ABD ALLAH, FILS D'EL-ADJLÂN.

« Abd Allah, fils d'El-Adjlân, dit l'auteur du Livre des chants, était d'une des plus riches et des plus illustres familles de la tribu yamanique des Nahdides ou Béni-Nahd. Il avait épousé une fille nahdide appelée Hind. Il l'aimait d'un vif amour, et avait mis en elle tout le bonheur de sa vie. Après sept ou huit ans de mariage, il n'avait pas eu d'enfant. Un jour, El-Adjlân dit à Abd Allah : « Je n'ai que toi de fils, et toi tu es sans enfant; Hind est stérile; il faut la répudier, et épouser une autre femme. » Abd Allah refusa de suivre ce conseil. El-Adjlân, irrité, jura de ne plus parler à son fils, de ne plus le voir !

» Cependant, quelque temps après, il envoya demander de ses nouvelles. On trouva Abd Allah assis près de Hind, joyeux, rayonnant de bonheur. Abd Allah avait bu ; il était ivre. El-Adjlân lui fit dire de venir lui parler. — N'y va pas, mon ami, dit Hind à Abd Allah. Certainement ton père te prépare quelque piége; n'y va pas. Il sait que tu es en ivresse, et je suis sûre qu'il a projeté de te faire jurer par serment de me répudier. Reste ici; dors un peu; je t'en supplie, ne va pas chez ton père.

---

(1) Le cure-dent était et est encore, parmi les Arabes, un bâtonnet de bois d'Arak long d'un décimètre environ, du diamètre du petit doigt, fendillé à une extrémité dans le sens de la longueur et de manière à présenter une petite brosse.

Digitized by Google

» Abd Allah résiste, il veut partir. Hind le retient par le vêtement. Lui, la repousse, et la frappe doucement de son cure-dent (1). Hind cède et laisse son mari. Elle avait du safran à la main; une marque jaune en demeura appliquée sur le vêtement d'Abd Allah.

» Abd Allah arrive chez son père. On lui répète les mêmes paroles que déjà lui avait dites El-Adjlân; on le blâme, on le traite d'homme faible et sans courage, sans résolution. El-Adjlân avait fait appeler chez lui quelques hommes graves, vénérables par leur âge, et aussi des jeunes gens; tous assiégèrent Abd Allah de leurs discours, de leurs reproches, de leurs railleries même, traitèrent son amour de folie, l'accusèrent d'extravagance; et on ne cessa de le harceler que lorsqu'il eut prononcé la répudiation de Hind.

» Le lendemain, on rappelle à Abd Allah sa parole de la veille... Hind, avertie de tout ce qui s'était passé, se couvre de son voile, se dérobe ainsi aux regards de son mari, et retourne chez son père (1).

» Abd Allah, resté seul, était inconsolable.

» Hind fut remariée ensuite dans la tribu des Âmirides qui étaient en hostilité avec les Béni Nahd. Ceux-ci marchèrent contre les Âmirides qui, informés de leur approche, se tinrent sur leurs gardes. On se battit; les Âmirides furent mis en déroute, et laissèrent aux Béni Nahd un butin considérable. Au nombre de leurs morts furent plusieurs personnages de distinction; un d'eux, appelé Moâwiah, succomba avec ses sept fils.

» Les Âmirides se disposèrent bientôt à se venger de leur défaite. Hind en informa les Nahdides, ses contribules. Voici comment. Elle proposa à un jeune Âmiride, pauvre et orphelin, quinze chamelles, s'il voulait avertir les Béni Nahd qu'ils allaient être attaqués par les Béni Âmir. Le jeune homme accepte. Hind le fait monter sur une des meilleures chamelles de son mari, et lui donne pour viatique des dattes sèches et un petit vase de lait. Le messager part, précipite sa marche, mais bien avant qu'il arrivât, son lait était bu...

» Presque tous les hommes de la tribu de Nahd étaient absents; ils étaient à la maraude. L'Âmiride descend de sa monture. Il était tellement altéré, qu'il ne put répondre aux questions qu'on lui

(1) Du moment que la répudiation est prononcée, la femme est devenue étrangère à son mari, et ne doit plus rester la figure découverte devant lui.

Digitized by Google

adressa. Il indique qu'il a la bouche desséchée. Alors un homme appelé Ḳidâch fait apporter du lait et du beurre; on les mêle, on les chauffe ensemble et on en fait boire à l'étranger, qui dit ensuite : « Hind m'envoie vous prévenir de vous tenir sur vos gardes... » La tribu se rassemble et prend les armes.... Les Âmirides arrivent et trouvent les Béni Nahd à cheval. On se bat; les Âmirides sont encore défaits. Ce fut alors qu'Abd-Allah, fils d'El-Adjlân, dit ces vers :

« Mes yeux sont de plus en plus fatigués de larmes et épuisés. Quoi ! est-ce le souci qui m'accable, ou bien mes yeux sont-ils malades?

» Eh! n'est-ce donc pas la douleur de voir la demeure de Hind disparue, effacée comme les vieux livres yamaniques aux pages jadis émaillées de couleurs?

» En contemplant tous les jours la place de cette demeure, je me rappelle ma chère Hind et ses belles compagnes, jeunes comme elle, à la vertu inattaquable, à la fierté noble et imposante.

» Celle qui pleure la perte de celui qu'elle a vivement aimé, qui, au souvenir de son ami, ne peut interrompre ses soupirs,

» Non, celle-là ne verse pas de plus abondantes larmes que je n'en versai le jour où, dès l'aurore, le chameau de Hind l'emporta, et la déroba à mes regards.

» Mais qui racontera à ma chère Hind comment nous avons traité les Âmirides, après que nous fut arrivé l'envoyé qu'elle nous a expédié?

» Ils nous disaient ces Âmirides, d'un ton d'ironie : Nous aimons à venir vous voir, à venir saluer vos parages, à vous visiter en amis.

» Et nous, nous leur dîmes : Jamais ne fléchiront devant vous les fortes hampes de nos lances si souvent abreuvées dans le sang de nos ennemis...

» Puis soudain nos coursiers hennirent au milieu de l'ennemi, et nos sabres dégouttèrent de sang sous la forêt de leurs lances.

» Et partout les chevaux gémissaient de souffrance sous les coups, et penchaient la tête sous les traits qui les accablaient.

» Les cavaliers ennemis tombèrent abattus, sur la plaine d'Aḳrab, et les hyènes et les vautours les traînèrent au loin pour les dévorer.

» Toi, Abou l-Ḥaddjâdj, annonce à tes Âmirides mes paroles et nos menaces; va, cherche-les tous pour leur en donner nouvelle.

» C'est toi qui as empêché la paix, du jour que tu marchas contre

Digitized by Google

nous; c'est toi qui, de tes deux mains, ourdis cette trame d'injustice et de mal, et qui la paras de couleurs menteuses.

» Goûtez bien maintenant le fruit amer de cette haine qui vous poussa contre notre tribu, le jour où vous saviez qu'elle était sans défense. »

Cependant l'amour d'Ạbd Allah le consumait, l'épuisait. Ses vers rappelaient sans cesse son bonheur passé; il disait :

« Allez à ma chère Hind, allez lui porter ma pensée; Hind est bien loin de moi, mon âme est anéantie depuis le jour où mon amie a emporté sa tente.

» Hélas! qu'il y a longtemps que j'ai vu Hind faire ses pieuses stations autour de (la statue du dieu) Dawâr! Que j'étais heureux de l'admirer dans la foule en prières!

» Tu brillais alors, ô ma belle Hind, au milieu de tes rivales à la marche coquette, au pas fier et gracieux comme celui du Ḳatâ, et plus gracieux encore :

» Jour de fête, où dès l'aurore tes belles amies se broyant pour leur *miswaf* (1) de suaves parfums, avaient ajusté devant le miroir, leur parure embaumée du musc le plus fin!

» Hind, par pudeur, en suivant la foule, me parlait et du geste et du regard; elle n'osait s'arrêter près de moi aux yeux de la tribu.

» Mais elle me dit : « Éloigne-toi, mon ami; j'ai été frappée par » un jaloux cruel; il m'outragerait encore s'il me voyait avec toi. »

Ạbd Allah, toujours triste, soupirait et appelait Hind. C'est de lui que sont encore ces deux vers passés dans les chants publics :

« Mes longues douleurs m'épuisent; mais le bonheur et la joie me reviennent, quand j'entends parler de Hind, ma jolie gazelle à la noble origine,

(1) Le *miswaf* paraît être un petit vase où l'on mettait les odeurs et les parfums de toilette.

Digitized by Google

» Au beau visage blanc comme le pur croissant de la lune, beau comme la face de nos statues d'or. »

Abd Allah, vaincu par son amour, résolut de braver tous les dangers pour aller retrouver son amie. Sans rien dire à son père, il part, arrive chez les Âmirides. Il cherche la tente de Hind... Il approche... Il la voit assise près de la flaque d'eau qui était devant la tente. A quelque distance de là, le mari de Hind abreuvait ses chameaux, en éloignant les chameaux étrangers. Hind aperçoit Abd Allah; celui-ci s'élance de sa chamelle... Ils courent dans les bras l'un de l'autre, ils se pressent; leurs larmes coulent, leurs paroles brûlantes et en désordre se confondent; leurs soupirs se mêlent; ils sont ivres d'amour; ils tombent et expirent ensemble. L'époux de Hind accourt.. Ils avaient cessé de vivre.

II.

MOURAKKICH L'ANCIEN.

Mourakkich l'ancien était oncle de Mourakkich le jeune, et tous deux étaient Bekrides ou de la tribu puissante des Béni Bekr. La tribu des Bekrides était, d'origine, sœur d'une autre tribu non moins puissante, celle des Tarlabides ou Béni-Tarleb. Tous habitaient de préférence le Tihâmah. Une immense fraction de la tribu des Tarlabides émigra, alla planter ses tentes dans les déserts à l'est du littoral de la Syrie et embrassa le christianisme.

Les deux Mourakkich étaient des personnages les plus distingués de leur tribu. Leur courage, leur intrépidité, leur prudente habileté, leur infatigable acharnement contre les ennemis de leur tribu leur méritèrent une haute considération.

Voici la légende de Mourakkich l'ancien, telle que la donne l'auteur de l'Arânî. C'est un des plus touchants petits drames de notre répertoire légendaire.

« Mourakkich, encore très-jeune, se prit d'amour pour Asmâ, fille de Aûf, fils de Mâlik, son oncle et un des plus valeureux cavaliers bekrides. Ce fut Aûf qui, par sa vigoureuse contenance, força ses

Digitized by Google

contribules à vaincre les Taṛlabides à la journée de Ḳidah (ou Ḳiddah).

» Mourakkich demanda à son oncle de lui fiancer Asmâ. Mais Mourakkich était jeune encore, et, surtout, était pauvre. « Je te donnerai ma fille, répondit Aûf, quand tu auras à ton nom quelque éclat, quelque relief, et quand tu auras su t'acquérir une aisance, une fortune convenable. » Il fallut céder.

» Mourakkich se rendit chez un roi d'une autre tribu, et y resta assez longtemps. Le poëte fit des vers à l'éloge du prince et en reçut de magnifiques présents.

» Aûf, dans sa tribu, vivait pauvrement. Un Arabe des Mourâdides ou Béni Mourâd, tribu yamanique, vint demander Asmâ en mariage et offrit un douaire ou don nuptial de cent chameaux. L'accord fut conclu, le mariage fut fait, et le Mourâdide s'en alla avec sa jeune épouse.

» Mourakkich, longtemps après, repartit pour sa tribu. Ses frères informés de son retour prochain, convinrent entre eux de lui dire qu'Asmâ était morte. Ils égorgèrent un bélier, en mangèrent la chair, et enveloppèrent les os dans un suaire, les enterrèrent et dressèrent un tombeau par-dessus.

» Mourakkich arrive ; on lui dit qu'Asmâ n'existe plus, et on lui en montre la tombe... Et le poëte allait souvent pleurer sur les restes de son amante. Un jour qu'il était couché à terre, enveloppé tout entier dans son ṭaûb (1), les deux fils d'un de ses frères se mirent à jouer aux osselets (2) à quelques pas de lui. Ils se querellèrent, et l'un d'eux vint à dire : « Cet osselet est à moi, c'est celui que m'a donné mon père quand on a tué et enterré le bélier, et qu'on a dit à Mourakkich, en lui montrant le lieu où on l'avait enfoui : « Voilà où est déposée Asmâ. » Notre poëte était gravement malade. Mais lorsqu'il entend ces paroles, il sort la tête de son ṭaûb, appelle l'enfant, le questionne, et apprend qu'Asmâ n'est pas morte, mais qu'elle est mariée à un Mourâdide.

---

(1) Sorte de vêtement large ou *pallium* qui, au besoin, sert de manteau de nuit.

(2) Il paraît qu'à ce jeu on mettait les osselets en ligne, et qu'on lançait un autre osselet ou une petite pierre, dans le but de rompre la ligne.

Digitized by Google

» Mourakkich fait venir sa servante. Elle était femme d'un Qkalide ou Arabe des Béni Qkaîl qui était au service du poëte. Mourakkich ordonne à cette femme d'appeler son mari, et de lui faire seller aussitôt des chameaux pour aller tous les trois ensemble à la recherche du Mourâdide... On part. La maladie du poëte s'aggrave en route; il ne peut bientôt plus supporter la marche du chameau. Ils descendent, et s'abritent dans une caverne à peu de distance de Nédjrân. Ils étaient alors sur le territoire des Mourâdides.

» Mourakkich paraissait presque mourant. Il entend l'Qkalide dire à sa femme : « Laisse-le là; il va expirer. Nous risquons ici de périr bientôt de faim et fatigue. Veux-tu me suivre? sinon, je t'abandonne, je pars. » Et la femme pleurait.

» Mourakkich savait écrire: il l'avait appris, ainsi que son frère Harmalah, d'un chrétien de la ville de Hîrah, auquel il avait été confié par son père. Mourakkich ayant entendu les paroles de son serviteur, tira à soi la selle de son chameau, et y traça, sur le dossier, les vers suivants :

« O mes deux compagnons, restez près de moi, ne vous hâtez pas de partir. Me quitter sitôt! ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

» Bientôt la mort va me séparer de vous; pourquoi vous presser ainsi avant qu'elle ne m'arrive?

» Voyageurs étrangers, qui allez visiter la terre bénie de l'Aroûd (1), portez à mes frères Ânas et Harmalah ces paroles :

» Lait de Dieu, pour vous et pour votre père! Ne laissez pas impuni le lâche Qkalide; qu'il périsse!

» Ah! qui annoncera à ma tribu que Mourakkich fut pour ses deux serviteurs un importun fardeau,

» Et que, loin des tentes des Doubeïah (2), ils ont abandonné son cadavre en pâture aux lions? »

» L'Qkalide part avec sa femme. Ils arrivent à la tribu du poëte, et disent à ses frères qu'il est mort. Mais Harmalah, en examinant la selle de Mourakkich, aperçoit les vers tracés sur le dossier. Il les lit,

(1) On comprend sous le nom d'Aroûd, le territoire sacré de la Mekke et de Médine.

(2) Les Béni Doubeïah étaient une branche de la tribu des Bekrides.

puis appelle les deux serviteurs, les questionne, les menace, et leur ordonne de lui dire la vérité. Ils lui racontent tout et lui indiquent le lieu où ils ont laissé Mourakkich. Harmalah les fait mettre à mort. Ensuite il part à la recherche de son frère. Il arrive à la caverne; il s'informe partout de ce qu'était devenu Mourakkich. Il apprend que le poëte était demeuré dans la caverne jusqu'à ce qu'un jour il vît venir près de lui des troupeaux, puis un berger.

« Qui es-tu, avait dit le berger au poëte, et que fais-tu là?

— Je suis de la tribu des Béni Doubeïah; et toi, qui es-tu?

— Moi, je suis des Béni Mourâd.

— Pour qui fais-tu paître ces troupeaux?

— Pour Karn el-Razâl (la corne de la Gazelle, c'est-à-dire le soleil levant). »

C'était le mari d'Asmâ. Mourakkich ajoute aussitôt :

« Pourrais-tu voir Asmâ et lui parler?

— Non; jamais je n'approche d'Asmâ. Mais, tous les soirs, une esclave vient au troupeau; je lui trais une chèvre, et l'esclave en emporte le lait à sa maîtresse.

— Alors, prends cet anneau; tu le mettras ce soir dans le lait; si Asmâ le voit, elle le reconnaîtra. Fais-moi ce plaisir, et je te donnerai une récompense comme jamais berger n'en aura eue. »

» L'esclave vient avec un vase. Le berger trait le lait et y dépose l'anneau. L'esclave s'en retourne... Elle présente le lait à Asmâ qui, selon son habitude, en laisse disparaître l'écume, et ensuite le boit. L'anneau vient s'arrêter et toucher aux dents d'Asmâ. Elle le prend, l'examine à la lumière et le reconnaît.

« D'où vient cet anneau, dit-elle à l'esclave?

— Je ne sais pas. »

» Asmâ envoie l'esclave appeler son mari qui était à une montagne des environs de Nédjrân. Karn el-Razâl arrive tout troublé.

« Pourquoi m'as-tu fait appeler? dit-il à Asmâ.

— Fais venir à l'instant le berger qui garde tes troupeaux... »

Quand il est venu :

« Demande-lui, dit Asmâ à son mari, comment il a eu l'anneau que voilà. »

Karn el-Razâl sort et interroge l'esclave, qui lui dit :

« Je l'ai eu d'un étranger que j'ai trouvé à la grotte de Djabân, et il m'a dit : « Mets cet anneau dans le lait que doit boire Asmâ. » — Et

pour cela, il m'a été promis une récompense. Du reste, j'ignore quel est cet homme. Je l'ai laissé presque mort. »

Ḳarn el-Ṛazâl rentre :

« Qu'est-ce que c'est que cet anneau ? dit-il à Asmâ.

— C'est l'anneau de Mouraḳḳich. Va vite, cours le trouver, porte-lui secours. »

Ḳarn el-Ṛazâl saute à cheval, fait monter Asmâ sur un autre coursier, et tous deux se mettent aussitôt en route. Ils arrivent, vers le milieu de la nuit, à la grotte de Djabân... A la vue d'Asmâ, le poëte se ranime; et, déguisant le nom d'Asmâ sous un nom étranger et sous l'allégorie de jeunes beautés, il adresse à sa cousine de tendres reproches dans ces vers qu'il articule d'une voix faible et tremblante :

« L'image de ma chère Soleïma m'a visité cette nuit; elle m'a éveillé, et tout dormait autour de moi.

» Je réfléchissais alors à mon malheur, et ma pensée se portait aux lieux éloignés qu'habitent sa famille et la mienne.

» Mais voilà que tout à coup, de loin, mon œil crut voir un feu étincelant, dont la flamme en était jusqu'à El-Artâ.

» Et alentour étaient de jeunes filles comme d'élégantes antilopes à la gorge blanche, comme de jolies gazelles à la blanche poitrine, accroupies auprès du feu;

» A leur peau brillante et soyeuse on voyait que les peines de la vie ne les avaient pas atteintes; heureuses auprès des tentes, elles n'avaient jamais eu à chercher de lointains pâturages.

» Elles allaient, venaient ensemble, d'un pas tranquille et lent, parées de vêtements aux couleurs safranées et de *bourd* brillants (1).

» Elles habitent nos tribus, et moi je suis loin d'elles. Nos promesses et nos serments d'amour, tout est donc perdu !

» Ah ! pourquoi leur suis-je resté fidèle, puisqu'elles ont trompé mes espérances? Pourquoi suis-je devenu leur victime, leur malheureuse victime, moi qui n'ai jamais pensé à les affliger ?

» Que de fois, avec ces vierges sémillantes, aux joues fines et légères, à la chevelure flottante, au cou ravissant,

(1) Le *bourd* est une sorte de vêtement ou manteau yamanite, de différentes couleurs.

Digitized by Google

» Vierges à la bouche humide et distillant une salive enivrante, aux lèvres fraîches et limpides,

» Que de fois, jeune et ardent, j'ai passé, avec elles, des jours de délices ! Que de fois aussi mes nobles chamelles et mes vers sont allés à elles !

» Femmes d'amour et de bonheur ! quand je les eus perdues, mon cœur toujours recherchait leurs traces. »

Et après, le poëte expira ; Asmâ était près de lui... Il fut enseveli sur le territoire des Béni-Mourâd.

Mourakkich l'ancien ne laissa pas seulement des vers érotiques. En voici quelques-uns d'un autre genre et qui furent composés après le succès d'une expédition qu'il dirigea contre les Tarlabides, sur les terres du Nédjrân : le poëte et ses compagnons d'armes avaient réduit les Tarlabides à demander merci et leur avaient enlevé nombre de chameaux et de prisonniers.

« Il m'était venu nouvelle que ces Âmirides allaient tomber sur nous ; et la nouvelle se vérifia.

» Les Béni el-Radjm marchaient avec eux ; et toute cette foule brillait sous les armes comme l'éclat des astres avant l'aube du jour.

» C'étaient de toutes parts, des chevaux en lesse, bondissant dans l'ombre de la nuit, de superbes alezans à longue taille, à l'étoile au front.

» Et nous voyons tout à coup les scintillations des cimiers sur les têtes des cavaliers.

» Je pars contre eux... Un moment après je revenais déjà ; ils étaient vaincus ; je revenais presque avant d'y avoir pensé.

» Et cependant que de cadavres j'avais taillés de mon sabre, et tous cadavres de nobles seigneurs ! je ne faisais que lancer et ramener mon coursier.

» Combien n'en laissâmes-nous pas à Nédjrân, la face leur ruisselant de sang, le front roulant dans la poussière ! »

Digitized by Google

III.

MOURAKKICH LE JEUNE.

« Mourakkich le jeune était neveu de Mourakkich l'ancien, et oncle d'un autre poëte, Tarafah, l'auteur d'un des sept *Poëmes dorés* que l'admiration des Arabes du paganisme avait suspendus au temple de la Mekke, l'éternelle Ka'bah (1). Tarafah, à la verve chaude, à la satire insolente, mourut à la fleur de sa jeunesse. Amr, fils de Hind, roi de Hîrah, dont ce poëte avait été le commensal et qu'il fouetta et déchira de sa satire, l'envoya au gouverneur de la province de Bahreïn. Tarafah ne savait pas lire. Il porta lui-même au gouverneur l'ordre par lequel le roi ordonnait le supplice du poëte. Le gouverneur coupa les pieds et les mains à Tarafah et l'enterra vif.— Mahomet naquit la huitième année du règne de Amr, fils de Hind.

» Mourakkich le jeune avait le sens poétique plus vif, plus pittoresque que Mourakkich l'ancien.

» Mourakkich le jeune devint l'amant de la belle Fâtimah, fille d'El-Mounzir. El-Mounzir gouvernait, à titre de roi, une partie du Bahreïn. Fâtimah avait une suivante appelée Ibnet Idjlân.

» El-Mounzir avait fixé pour séjour à sa fille, un palais à Kâzimah, (lieu situé sur le golfe Persique, à quatre journées d'El-Katif). Des gardes armés veillaient sans cesse sur la conduite de cette jeune princesse. Chaque soir, à nuit close, ils traînaient à terre, tout autour du palais, une grande pièce d'étoffe, afin d'égaliser et rendre uni le sable qui couvrait la surface du sol. Cela fait, nulle personne autre que Ibnet Idjlân n'avait le droit de sortir du palais ou d'y entrer.

» Or, cette belle suivante se procurait, pour chaque nuit, un des hommes qui avaient soin des flaqués d'eau et des abreuvoirs situés aux alentours du palais. Un jour Amr, fils de Djénâb, en parla à Mourakkich, son cousin : « Chaque soir, aux premières ombres de la

---

(1) Les *Poëmes dorés* sont des kacideh ou petits poëmes de peu d'étendue. Celui de Tarafah n'a que cent six vers. — On appelle encore les Poëmes dorés, Moallakât, suspendus, c'est-à-dire suspendus jadis à la Ka'bah.

Digitized by Google

nuit, lui dit-il, cette jeune fille va se choisir un individu qu'elle trouve à son gré et l'emmène passer la nuit avec elle. »

» Mourakkich aimait à soigner attentivement ses chameaux, jamais il ne les quittait un moment. Mais le jour qu'il apprit quelles étaient les prouesses galantes de la belle Ibnet Idjlân, il vint s'asseoir au bord de l'étang le plus voisin du palais de Fâtimah, et il laissa ses chameaux sans les faire boire.

» Notre poëte était beau, bien fait, il portait une magnifique chevelure. Fâtimah l'aperçut; car souvent, tant que durait le jour, elle montait au haut de son palais, et d'un œil curieux, empressé, elle examinait, appréciait les hommes qui passaient assez près pour qu'elle pût les distinguer et les juger.

« Le soir, Mourakkich fut l'élu d'Ibnet Idjân... Il passa la nuit avec elle. Le jour venu, la suivante entra chez sa maîtresse. Et en se déshabillant et changeant de vêtement, elle donna occasion de laisser apercevoir sur certaines places du corps, quelques marques ou rougeurs comme de légères traces de coups de fouet.

— Qu'est-ce que cela? lui dit Fâtimah.

— Ce sont des marques... que... dans son effervescence, m'a faites un jeune homme..., la nuit passée.

— ... Moi..., j'ai vu, hier, vers le soir, un jeune Arabe,... superbe,... assez près du palais... Oncques je n'en ai vu plus beau.

— Oui !... Il était assis au bord de l'eau;... ses chameaux paissaient à quelque distance de là... C'est mon jeune homme, c'est lui... qui ma laissé ces marques que vous avez aperçues tout à l'heure.

— Écoute, ma fille : demain, s'il revient, présente-lui, lorsqu'il sera chez toi, un cure-dent, puis une cassolette avec du feu; dis-lui de se placer au-dessus en la passant sous le bas de ses vêtements, afin de se parfumer. S'il se sert immédiatement du cure-dent, sans en rogner un peu l'extrémité, ou s'il le refuse, c'est un homme sans naissance, sans éducation, sans savoir-vivre. S'il va se placer au-dessus du feu, ou s'il refuse la cassolette, c'est encore un homme de rien. »

» Le lendemain, Ibnet Idjlân introduit chez elle Mourakkich. Elle apporte une cassolette et invite le poëte à s'en approcher. Mourakkich ne se dérange pas. « Apporte-la-moi ici, près de moi » dit-il. Puis, il se parfume la barbe, puis la chevelure. Il avait refusé de placer la cassolette sous ses vêtements. Ensuite il reçoit le cure-dent, en coupe

Digitized by Google

légèrement l'extrémité pénicellée, et se le promène sur les dents.

» Au matin suivant, la jeune fille va trouver Fatimah et lui raconte l'expérience. La princesse, charmée du résultat, et déjà impatiente de voir de près l'étranger si bien élevé : « Amène-le moi, » dit-elle à sa suivante.

» Comme les jours précédents, Ibnet va chercher Mourakkich.

» Les compagnons de voyage de notre poëte étaient partis avec les chameaux, en se répétant entre eux : « De quelle force amoureuse Ibnet Idjlân est attachée à Mourakkich! »

» Chaque soir, comme déjà nous l'avons indiqué, les gardes étalaient du sable fin autour du palais de Fâtimah, et en égalisaient la surface. Ils avaient l'œil ouvert, et nul ne passait alors que Ibnet Idjlân. Tous les jours, au matin, le roi envoyait des inspecteurs reconnaître les traces des pieds imprimés sur le sable. Ensuite, ils venaient dire au prince : « Nous n'avons trouvé que l'empreinte des pieds d'Ibnet Idjlân. »

» Or donc, pour la nuit fixée par Fâtimah, Ibnet vient trouver Mourakkich, le charge sur son dos, l'y attache et l'y maintient en lui passant sur les reins une longue pièce d'étoffe qu'elle se noue sur le ventre, et elle introduit le poëte auprès de la fille d'El-Moundir. Le poëte passe la nuit avec la princesse, et il repart, avant le jour, de la même manière qu'il est entré. Les inspecteurs arrivent, examinent les pas marqués sur le sable, et ils vont de suite dire au roi : « Nous n'avons vu que des pas d'Ibnet Idjlân, mais les traces en étaient bien profondément empreintes. » Les choses se continuèrent ainsi pendant quelque temps.

» Amr, fils de Djénâb, savait les expéditions nocturnes de Mourakkich; mais il ignorait le procédé d'introduction dans le palais... Un jour, Amr dit à Mourakkich :

— Tu n'as pas oublié, je pense, que nous nous sommes juré, comme amis, de ne nous rien cacher de ce que nous ferions, et de ne jamais nous mentir l'un à l'autre.

— C'est vrai, dit Mourakkich, et il raconta ses prouesses amoureuses.

— Eh bien! reprit Amr, je renonce pour jamais à ton amitié; je ne veux plus jamais t'adresser la parole, si tu ne me fais pas arriver à Fâtimah.

» Et il accompagna ses mots des plus solennels serments.

Digitized by Google

» Mourakkich va au lieu du rendez-vous que lui avait fixé Ibnet Idjlân. Il y place Amr, lui indique tout ce qu'il convient de faire, et s'éloigne... Amr ressemblait étonnamment à Mourakkich, mais il avait le corps plus velu.

» Ibnet Idjlân vient à l'heure habituelle, charge Amr sur son dos, et l'emporte dans le palais. Amr se conforme de point en point à tout ce que lui a recommandé Mourakkich... Il approche de Fâtimah, mais elle s'aperçoit de la fraude... Elle s'échappe, toute indignée, des embrassements de Amr, qui reste stupéfait, tremblant, et elle le repousse vivement d'un coup de pied sur la poitrine. « Que le ciel confonde, s'écrie Fâtimah, le lâche qui a trahi mon secret, ce misérable, ce monstre! Et elle appela Ibnet Idjlân qui, de suite, transporta le malheureux Amr dehors et loin du palais.

» Amr va retrouver Mourakkich qui, le voyant sitôt de retour, juge que la supercherie a été découverte. Mourakkich s'en mordit les ongles, s'en mangea les extrémités des doigts. Ne pouvant plus espérer de revoir jamais sa Fâtimah bien-aimée, il partit le jour même, regagnant sa tribu. Il n'osa même plus reparaître aux pacages, honteux qu'il était de sa faiblesse pour son ami.

» C'est à la conclusion de cette aventure désespérante, et en retournant à sa tribu que, tout bouleversé, profondément attristé de son malheur, Mourakkich, d'une voix émue, pleine de larmes, entrecoupée de pauses douloureuses, laissa échapper ces vers :

« Adieu! adieu! sois heureuse, ô Fâtimah. Non, je ne t'oublierai ni aujourd'hui, ni jamais, tant que toi-même tu te rappelleras nos joies d'amour.

» Naguère encore, malheureux Mourakkich, ta belle Békride, par sa taille élancée comme la branche du Nabk, et les filles des alentours de Nâhoût, par leur démarche noble et balancée commme celle de l'autruche, t'avaient déjà rendu fou d'amour;

» Le jour surtout où je les quittai, elles m'apparurent dans tout l'éclat de leur beauté, limpides comme l'eau des étangs, et leurs belles dents brillaient humectées par une fraîche salive,

» Qui semblait être une pure rosée versée au milieu d'une magnifique couronne d'arc-en-ciel posée sous des nuages en pluie.

» Et à Zât el-Dâl, elles nous laissent voir, les unes leurs jolies mains

Digitized by Google

et leurs bracelets, les autres une joue unie (1) et polie comme une surface d'argent.

» Mon cœur avait oublié pour un temps ces jours des premières amours; maintenant que leur souvenir me revient et bouleverse ma pensée, j'irais, dans mon délire, faire le tour du monde sans m'arrêter.

» Eh quoi! regarde, ami; vois-tu là-bas ces femmes partir à la hâte? ou bien sont-elles assises encore?

» Ou bien songent-elles aux apprêts de la route, maintenant que le jour est déjà avancé, pour aller à travers les sables chercher de nouveaux pâturages?

» Vois, elles sont parées de pierres précieuses, de fragments d'or, de bijoux, de karaz ẓafâriens (2) rayés de blanc et de noir, et de perles rangées en colliers.

» Elles ont passé les stations et les vallées, et le chamelier, par ses chants, animait la marche des chameaux; elles ont suivi les grands chemins et elles vont descendre à Ḳauw.

» Mais combien Fâṭimah est plus séduisante que toutes ces femmes, par la fraîche blancheur de son teint et par ses noirs cheveux flottant en tresses fines comme des cordes d'arc!

» Avais-je faim, c'est à ma chère petite Fâṭimah que je demandais un repas; avais-je un désir, un besoin, c'est à Fâṭimah toujours que je m'adressais;

» Oui, je trouvais tout en toi!... Et voilà que tout s'est rompu entre nous, par la folle peur de perdre un ami.

» Maintenant, quoique déjà loin de toi, quoique mes chameaux soient fatigués, je les pousse toujours, ô Fâṭimah! et avec eux je m'enfuis.

» O sois heureuse, Fâṭimah! sois heureuse, astre de lumière! notre séparation n'eût jamais dû arriver.

» Sois heureuse!... Mais, sache-le bien, j'ai, pour toujours, besoin de t'aimer; rends-moi, Fâṭimah, rends-moi quelques-unes de tes caresses.

---

(1) L'original porte, *joue aplatie*, car les joues bouffies ou trop saillantes, chez les Arabes, excluent la beauté.

(2) Ẓafâr était une ville célèbre dans l'Yémen, dès les temps les plus reculés. Il y en eut deux de ce nom. Voy. *Lettres de* M. F. Fresnel. — On appelle karaz, toute espèce de verroterie pour parure.

Digitized by Google

» O mon amie ! si toutes les femmes étaient dans un pays, et toi seule dans une autre, j'irais à toi, fusses-tu cachée au bout du monde.

» Souvent l'homme abandonne celle qu'il aime, et lui voue alors une injuste colère; mais moi... ah !... moi, je garderai à jamais mon amour.

» Cruel fils de Djénâb ! nous étions liés par un serment, j'y restai fidèle, et ce fut mon malheur. Mourakkich, n'en accuse que toi-même, et supporte tes regrets et ta souffrance.

» Tu le sais, qui fait bien recueille la louange des hommes ; qui fait mal ne doit espérer que le repentir et le blâme.

» Juge d'après toi-même : souvent de désespoir on se mord et on se coupe les doigts, on se charge de douleurs pour un caprice d'un ami.

» Non, ce n'est pas un songe qui entretient la douleur qui me déchire ; hélas, je veille, et les songes sont les illusions du sommeil.

Mourakkich vécut isolé, triste, accablé de regrets. Le souvenir de Fâtimah, de ses heureuses amours, l'obsédait, le consumait. Sa vie s'affaiblit, il mourut en se rappelant son bonheur passé.

PERRON.

Digitized by Google

LA JUSTICE DU KADI,

CONTE ARABE.

Chez tous les peuples, la justice a toujours été le premier des devoirs, la première des vertus. Les Musulmans et les Arabes surtout se font une gloire de l'aimer, de l'admirer, et pourtant c'est dans les pays musulmans qu'elle reçoit le plus d'échecs; c'est à qui garnira le mieux l'escarcelle des kâdî ou juges.

Aussi, n'y a-t-il pas d'histoire, plaisanterie, bon mot qui ne soit mis sur le compte de ces pauvres gens. On est allé jusqu'à dire que « sur sept kâdî, on ne trouve qu'un honnête homme. » Choqué de cet irrévérencieux apophthegme, je voulus savoir s'il était vrai, et je demandai un jour à Chadlî, kâdî de Constantine s'il connaissait ce proverbe, et si le texte en était exact.

Ou n'entre pas chez eux sans graisser le marteau;
Point d'argent point de *juge*....

— Point du tout, me répondit-il; ce texte est faux.
— Quel est donc le vrai? demandai-je.
— Écoute, mon ami. On dit, et je dois déclarer que ce n'est pas à tort, que sur trois kâdî, il n'y en a qu'*un de bon*.
— Comment! et c'est toi kâdî qui dis cela?

Digitized by Google

— Pourquoi pas? Je suis kâdi, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour que je trouve bien ce que mes confrères font mal. Voici ce qui est : sur trois kâdi, il y en a toujours....

— Quelquefois...

— *Toujours* un qui est ignorant, et deux qui sont instruits.

— D'accord.

— Et il va sans dire que l'ignorant, et je veux parler ici de l'ignorance de la loi, juge généralement mal.

— Cela doit être ; mais les deux instruits?

— Sur les deux instruits, il y en a *toujours* un qui se laisse corrompre... C'est si beau, c'est si parlant, si séduisant, si endiablant la couleur de l'or ; si le diable n'était pas noir comme le charbon, je dirais que le jaunet c'est le diable, ou comme dit Harîrî : « Je le jure par la Majesté divine qui a créé l'or, n'était la crainte de blasphémer, je dirais : L'or est le Tout-Puissant. » Du reste... Et Chadlî fit alors un geste impossible à décrire, et poussa une exclamation impossible à traduire.

Chadlî est Arabe ; et comme tous les Arabes il adore les contes ; comme tous les Arabes il en a toujours de tout prêts dans sa sacoche. J'avais amené mon juge constantinois sur un terrain qu'il aime, sur le terrain kâdi. Et quel sol fut jamais plus fertile en histoires? Quelle nouvelle arabe n'a pas son prince et son kâdi? Il y a peut-être autant de contes arabes avec kâdi accompagnés de princes, qu'il y a de grains de sable dans tout le désert du Sahrâ.

— Or donc, me dit Chadlî, veux-tu que je te raconte une anecdote de kâdi?

— Tout de suite, répondis-je, tout de suite. On me ferait aller d'un bout de Paris à l'autre et même bien au delà, pour ouïr, en arabe s'entend, un conte arabe.

Mon brave kâdi se passe donc la main sur la barbe, la serre doucement, la caresse légèrement ; et il sourit d'un sourire narquois, sous sa respectable moustache ; puis, d'une petite secousse de tête, faisant pencher son tarboûch (1) sur une oreille, il me regarde d'un œil demi-clos, mais ouvertement malin :

(1) Espèce de bonnet rouge orné d'une houppe de soie bleue, que portent la plupart des musulmans.

Digitized by Google

— Voici mon kâdi, voici *mon histoire*, dit-il; en appuyant un peu ferme sur ces deux derniers mots, comme voulant me préciser ceci : « Ce serait mon histoire, si j'avais rencontré la circonstance. » En arabe, il n'est jamais défendu ni déplacé de se vanter.

— Toi, poursuivit Chadlî, en me regardant et en me régalant d'un exorde complimenteur à la manière orientale, toi qui as de si jolies perles dans la coquille de ton intelligence, tu n'ignores pas que les anciens kalifes, rois, sultans, avaient presque tous la *manie* de se déguiser et d'aller courir leur capitale incognito, espionner leurs sujets. De ces kalifes, les uns voulaient savoir ce que l'on pensait d'eux dans le public, mauvaise curiosité!... les autres, curiosité louable! voulaient voir si l'on exécutait fidèlement leurs ordres et prescriptions, si leurs employés étaient actifs, vigilants, intègres. Enfin, pour en venir à notre anecdote, on raconte qu'un certain roi,... son nom m'est échappé de la mémoire, eut l'envie aussi de savoir, de s'assurer par lui-même comment les kâdi s'acquittaient de leurs fonctions, fonctions parfois bien difficiles, et rendaient justice. Il avait eu vent que quelques-uns de ces graves fonctionnaires étaient loin d'avoir une conduite irréprochable et loin d'avoir le tact et l'adresse nécessaires.

— Certes! il en faut de l'adresse, il faut du nez pour flairer les sacripants qui vous abordent.

— Oh! on en a de l'adresse; on s'est fait de la malice avec la malice des autres.

Je souris; car Chadlî est fin et rusé.

— Or donc, continue-t-il, notre prince revêtit sur ses vêtements royaux le modeste habit du plus paisible marchand. Il monta à cheval et partit seul, entièrement seul; personne ne le suivait, ni esclave, ni domestique.

Après avoir cheminé pendant quelque temps, il rencontra un homme estropié, boîteux, presque cul-de-jatte, ne se traînant qu'avec peine. Le roi se prit de pitié, et s'adressant à ce pauvre hère :

— Où vas-tu, mon brave homme?

— A la ville voisine, dit l'infirme d'un ton nasillard.

— Tu as l'air bien fatigué!

— Oh! beaucoup! tu vois; j'ai les mouvements peu dégagés, très-

Digitized by Google

peu lestes. Il y a plus d'un danseur de corde plus ingambe que moi.

— Je suis assez disposé à être de ton avis. Dis-moi, veux-tu monter en croupe avec moi? car je vais aussi à la ville.

— Que Dieu te récompense et prolonge tes jours! J'accepte ton offre, et de bon cœur.

L'infirme monta donc en croupe. — Ils cheminèrent de la sorte sous la sauvegarde de Dieu et de son Prophète, devisant de choses et d'autres. Aux portes de la ville, le roi dit à son compagnon de voyage: — Grâce à Dieu! nous voilà arrivés sans encombre! Allons, mon ami, descends. Puisse Dieu ne te conduire que dans le sentier du bonheur et du bien-être!

— Hein?

— Il faut nous séparer.

— Je suis de cet avis.

— Je vais t'aider à descendre.

— Comment! à descendre. Je ne descends pas.

— Mais nous voilà à la ville.

— Je le vois bien, mais je ne descends pas.

— Tu ne descends.....

— Qu'est-ce à dire? En vérité, voilà qui est curieux! Ce cheval est à moi, c'est mon cheval, je suis dessus, j'y reste.

— Comment cela?

— Eh! par Dieu! rien de plus simple! Quand on a un cheval, on le garde; celui-ci est à moi, je le garde.

— Comment, s'il te plaît, ce cheval est-il à toi? Je voudrais bien le savoir.

— Ah! c'est encore très-simple. Moi, je suis infirme, toi, tu es alerte; moi, je suis estropié, toi, tu es solide sur tes deux jambes; moi, je me traîne, toi, tu as le pied leste. Un individu bien fait, bâti comme toi, dégagé comme toi, n'a pas besoin de cheval; donc, ce cheval m'appartient, il n'y a pas lieu à conteste, c'est clair comme l'œil du soleil; ainsi, mon cher, va à tes affaires, et que Dieu te conduise! Bonne chance! J'aimerais mieux mourir que d'oublier un seul moment ta politesse, tes manières distinguées. Vraiment, tu mériterais presque d'être roi!

— Il n'est de force et de puissance qu'en Dieu!!... Par la vie du Prophète, voilà qui est étrange! Voilà qui est merveilleusement parlé! Tu as le front de te moquer ainsi de moi? Tu es un ingrat,

Digitized by Google

un fripon, aussi fourbu d'âme que de corps! Tu n'as que du noir dans le cœur, tu n'es qu'un mauvais drôle.

— Allons! allons! ne prenons pas d'humeur, répliqua l'infirme. Le Prophète a dit : « Ne te fâche jamais, la colère, c'est la braise de l'enfer. » Cela fait mal. Et puis, tous tes beaux discours n'aboutiront à rien ici. Trève de cérémonies; allons chez le kâdi... Chez le kâdi, te dis-je.

Le roi demeura tout stupéfait.

— Chez le kâdi! répéta l'infirme.

— Par la vie de ma barbe! se dit le roi en lui-même, voici une excellente occasion pour juger la manière dont les kâdi de notre royaume s'acquittent de leurs fonctions. C'est Dieu même qui me ménage cet incident. Au bout du compte, le pis-aller, c'est un cheval qu'il pourra m'en coûter, mais l'occasion vaut bien un cheval.— Allons chez le kâdi! dit résolument le roi, en regardant attentivement son fripon.

Et aussitôt de partir et de se diriger vers le Mahkamah, ou tribunal du kâdi.

— Mais, dis-je à Chadlî, ce débile, cet infirme, comme tu l'appelles, ne peut guère marcher.

— Tu oublies qu'il n'était pas descendu de cheval.

— Ah! c'est vrai!

— Or donc, nos deux individus vont chez le kâdi; ils entrent... Il y avait procès, comme d'habitude, comme toujours.

— Quand n'y a-t-il pas de procès chez un kâdi?

— Un kâdi sans procès est un corps sans âme. Il y avait alors, en audience et en appel de procès, un marchand d'huile et un droguiste; puis, un Tâleb (1), un boulanger et une femme. Le marchand d'huile était en train de dire :

— Seigneur kâdi, j'étais dans ma boutique; je pesais tranquillement une livre d'huile pour une de mes pratiques; la pratique me paye et part. Pendant que j'étais à ranger quelques cruches et ustensiles, voilà que cet homme-ci, ce droguiste que tu vois avec son air goguenard, approche et sans cérémonie, sans cligner de l'œil, fait

(1) Un tâleb; des tolbâ. Ce sont les étudiants dans les hautes sciences, la jurisprudence, la théologie, etc.; ce sont des sortes de bacheliers.

Digitized by Google

main-basse sur quelques drachmes qui étaient sur mon comptoir; mon drôle glisse sans façon mes drachmes dans sa poche, et gagne le large. Je l'appréhende au bras, et lui demande l'argent qu'il vient de me prendre. Mon homme me regarde d'un air étonné; et, me riant en face : ces drachmes sont à moi, mon cher, me dit-il, et...,

— Il suffit! Qu'as-tu à répondre à cela? dit le kâdi au droguiste.

— Ce marchand d'huile est tout bonnement un menteur, et de première force. Il n'y a que trois mots de vrai dans tout ce qu'il a dit, c'est que ces drachmes sont à moi. Si, comme il le dit, cet argent lui appartient, si je lui ai pris ces drachmes dont il parle, il faut qu'il nous prouve comme quoi je les lui ai prises. Où sont les témoins?

— Par malheur, il n'y avait personne, dit le marchand d'huile.

— Ah! voilà! par malheur! moi, je dis par bonheur!

— Seigneur kâdi, il n'y avait alors personne. On n'a pas toujours sous la main des témoins prêts pour les faire assister aux mauvais tours des fripons.

— C'est vrai, dit le droguiste; mais aussi, c'est très-gênant de ne pas pouvoir passer devant une cruche d'huile, sans que le marchand ne vienne vous traiter de voleur, vous accuser de lui avoir pris son argent. A ce train-là, on aurait bientôt fait fortune... Des témoins, mon cher, des témoins!

Les apparences étaient pour le droguiste. Le kâdi réfléchit, se retourne, et dit :

— Où sont ces drachmes revendiquées?

— J'ai quelques drachmes dans ma poche, dit le droguiste; les voici, je ne sais si ce mécréant les croit siennes.

— Donne-les moi, dit le kâdi.

Le droguiste remit les drachmes.

—Vous reviendrez demain entendre ma décision, dit le kâdi. Et les deux plaignants partirent.

Le kâdi s'adressant ensuite au tâleb, au boulanger et à la femme :

— Et vous, qu'y a-t-il entre vous?

— Seigneur kâdi, répondit le tâleb, cette femme est ma femme; cet homme, ce boulanger, me l'a enlevée, et il soutient qu'elle est sa femme.

— Est-ce vrai? dit le kâdi au boulanger.

— Non, par Dieu, non! seigneur kâdi; mensonge et mensonge!

Digitized by Google

Cet homme est un imposteur. Cette femme est mon épouse, sans le moindre doute.

Le kâdî d'un léger coup de main relève un peu son turban, fixe les deux réclamants, fait un hum! expressif, puis se met à dire d'une parole lente et compassée :

— L'affaire est délicate, scabreuse. J'ai besoin d'y réfléchir; il faut que je consulte les textes de la loi qui ont rapport à cette question. Laissez cette femme ici et revenez demain connaître la décision.

Puis se retournant vers le roi et l'infirme :

— Et vous, qu'est-ce qui vous amène?

— Seigneur kâdî, répondit le roi; je suis un pauvre homme, qui suit paisiblement la voie du Seigneur. J'ai eu besoin de faire un voyage; je montai mon cheval et je me mis en route, cheminant sous la sauvegarde de Dieu et de son Prophète; que les bénédictions du ciel soient sur lui! Je rencontrai cet infirme, piétinant tant bien que mal, se traînant péniblement; j'eus pitié de lui, et je le pris en croupe. Une fois arrivés à la ville, je lui dis : « Allons, mon ami, nous voici au terme de notre route, descends, va à la garde de Dieu vaquer à tes affaires, moi, je vais aux miennes. » Mais mon homme fait l'étonné et refuse de descendre. Bien plus, il me dit, il me certifie et veut me prouver que mon cheval lui appartient. Ce mendiant-là a l'esprit aussi de travers, aussi mal tourné que le corps, à ce qu'il paraît.

— Qu'as-tu à répondre à cela? dit le kâdî à l'infirme; le fait est-il vrai?

— Par Dieu, non! Seigneur kâdî. Veuille m'écouter, entendre mes raisons. Comment croire à de pareilles prétentions? Considère notre état; examine cet homme et examine-moi. La différence qu'il y a entre nous deux n'est pas difficile à saisir. Vois comme je suis tourné, vois comme il est bâti. Je suis boiteux et impotent; comment pourrais-je voyager à pied? Évidemment, je n'ai pu me mettre en route sans une monture; j'ai acheté un cheval tout ordinaire, et c'est ce cheval que mon homme veut m'attraper. Cet homme, lui, a bon pied, bon œil, il est alerte, et je te certifie qu'il marche très-ferme, très-d'aplomb. De nous deux, ce n'est pas lui qui me semble avoir besoin d'un cheval. Vois, seigneur kâdî; que t'en semble?

Digitized by Google

Le ḳâdî réfléchit un instant, puis :

— Que l'on fasse entrer, dit-il, le cheval dans mon écurie. Vous deux, revenez demain. Je suis suffisamment éclairé pour le moment.

Et la séance fut levée.

Le lendemain reparurent, à la salle d'audience, le marchand d'huile et le droguiste, le tâleb et le boulanger, puis, le roi et l'infirme.

Le ḳâdî arrive, traverse gravement la salle, va s'accroupir plus gravement encore à sa place habituelle. Il promène le regard sur les assistants, et en faisant cette revue calme et tranquille, il semble leur dire d'avance : « Je vous ai jugés. » Il échange quelques mots avec ses assesseurs et conseillers ; on fait faire silence. Puis, le ḳâdî s'adressant au marchand d'huile :

— Tiens, lui dit-il, prends ces drachmes, elles t'appartiennent.

Puis, il ordonne d'administrer une correction corporelle au droguiste, quelque chose comme deux cents coups de kourbâḳ.

Ainsi, sans autres débats, sans un mot, sans une question, la sentence est rendue, et qui plus est, on saisit le droguiste, et, un quart d'heure après, il avait reçu la dose de coups.

Le roi fut stupéfait. Tant de précipitation lui paraissait impardonnable, inconcevable. Décider si vite, d'un seul tour de main! c'était un insigne abus de pouvoir, un déni de justice. — Juger ainsi, condamner, punir, sans entendre de témoins, sans chercher de preuves de culpabilité ! se dit le roi. Mais, c'est inouï... Voilà un ḳâdî que je remettrai dans le bon chemin.

Cependant, le roi se contint ; il voulait voir le jugement pour lui et l'infirme.

— Quant à toi, dit le ḳâdî, en s'adressant au tâleb, emmène cette femme, car elle est ton épouse. Puis, la même sentence ordonna de faire lapider le boulanger, comme coupable d'adultère.

Pour le coup, le roi fut indigné ; il faillit s'oublier, et demander violemment au ḳâdî la raison d'une telle conduite. Cependant, il se contint encore, et attendit tout ému la sentence qui le concernait.

Le ḳâdî se tourna tranquillement la face du côté du roi, et lui dit :

Digitized by Google

— Toi, mon ami, tu peux reprendre ta monture, car je suis certain que ce cheval t'appartient. Toi, poursuivit le ḳâdî, en s'adressant à l'infirme, tu es un fourbe, un fripon, un menteur, et je te condamne, pour t'apprendre à vivre, à trois mois de prison. Tu auras le temps de réfléchir, de te repentir, de te répéter que la reconnaissance est un devoir.

Le roi demeura confondu ; il voyait que le ḳâdî avait deviné juste. Sa Majesté était déroutée.

— Dieu est grand ! et si ce ḳâdî n'est pas sorcier, peu s'en faut. Où prend-il les preuves ? C'est un esprit supérieur, ou le diable s'en mêle. Il faut que j'éclaircisse ce mystère. Trois causes des plus incertaines, des plus obscures, jugées ainsi en moins de rien, j'avoue que c'est fort.

Les assistants se retirèrent. Le roi attendit. Quand ils furent partis, il s'approcha du ḳâdî, prit un ton de parole simple :

— Dis-moi, car je suis tout émerveillé de ce que je viens de voir ici de ta manière de rendre la justice, de la promptitude avec laquelle tu arrives à éclairer l'obscurité, débrouiller le vrai et mettre la main sur le coupable. Je suis curieux de savoir par quelle adresse, par quelle voie inaperçue, tu as pu te convaincre que les drachmes appartenaient au marchand d'huile, que cette femme était l'épouse du tâleb, et enfin que le cheval était ma propriété. Je t'en prie, explique-moi les secrets de ta science.

— Sur ma tête et sur mes yeux ! j'y consens, mon ami, répliqua le ḳâdî, rien n'est plus facile, rien n'est plus simple. C'est là (et le ḳâdî se mit le doigt sur le front), c'est là... qu'est la ressource de l'homme et la source de la pénétration. Bonne tête, bonne bête ; bonne intelligence, bonne science.

— D'accord ! mais...

— Un moment. C'est en ne me pressant pas que j'arrive vite ; c'est en abrégeant les discours que je trouve les chemins les plus courts.

— J'écoute.

— Écoute et profite. Or donc, hier soir, aussitôt que je suis rentré chez moi, j'ai mis les quelques pièces de monnaie dans un verre d'eau, et presque au même instant je vis monter de petits globules d'une substance grasse sur la surface de l'eau. Mon affaire fut ju-

Digitized by Google

gée. Je reconnus que les drachmes appartenaient au marchand d'huile (1).

— Admirablement trouvé! s'écrie le prince; que le ciel t'illumine!

— Ensuite, j'ai donné mon encrier à la femme en lui disant d'y mettre de l'eau, parce que l'encre était épaisse. J'examinais attentivement. La femme prend l'encrier, regarde dedans, et voit qu'en effet le fond était boueux. Elle y verse de l'eau, mais doucement, goutte à goutte, puis remue le coton. Je me dis alors : cette femme est au tâleb. La manière attentive et lente avec laquelle elle a versé l'eau, m'a prouvé que si cette femme eût été la femme du boulanger, elle aurait versé de l'eau d'une toute autre façon, un peu de la manière dont on verse dans un pétrin.

— Admirable! parfait!! dit le roi; voilà le génie dans les choses les plus communes... Mais maintenant...

— Maintenant, à ton tour, n'est-ce pas?

— Certainement.

— C'était la question la plus simple. J'avais bien plus beau jeu.

— Mais ce cheval ne pouvait...

— C'est ton cheval que j'ai consulté, et c'est lui et non pas moi qui vous a jugés.

— Oh! ceci passe la plaisanterie, tu veux te jouer de ma simplicité.

— Je ne plaisante pas et ne dois jamais plaisanter en justice. Notre ministère est plus haut que celui du roi; avec lui nous représentons Dieu sur la terre. Et quand je te dis que c'est au cheval que je dois le jugement que j'ai prononcé, je ne dis que la vérité.

— Mais tu aurais pu nous questionner encore, exiger de nous que nous affirmassions par serment...

— J'exige le moins de serments possible; il y a des gens qui lâchent un serment comme ils avalent une gorgée d'eau.

— Tu crois donc...

— Je ne crois rien; je sais seulement que je ne vous connais pas,

(1) En Orient et en Égypte surtout, les marchands d'huile sont d'une étonnante saleté. Tout ce qui les entoure est gras et huileux, et l'argent qui leur passe par les mains, s'en ressent comme le reste.

Digitized by Google

et que je dois être, dans mes fonctions, de la plus grande réserve et de la plus grande prudence. Trois jours de jeûne expient un parjure de cette espèce, et c'est trop peu pour certains hommes. Du reste, voici comment j'ai consulté le cheval. J'ai recommandé qu'on ne lui donnât rien à manger, à partir d'hier vers le soir; il a frappé du pied pendant la nuit, il a henni deux cents fois peut-être, mais on a suivi mes ordres. Aussi, ce matin, en te voyant paraître, il a poussé le hennissement le plus vigoureux et le plus sonore, et mon jugement est sorti de là. Ce hennissement m'a dit: voilà le maître du cheval et je te l'ai adjugé, et je suis sûr de ne m'être pas trompé. J'ai préféré ce témoignage d'un cheval à celui de deux hommes. Voilà ma manière de chercher à éclaicir les questions et les affaires qui me sont soumises. Je n'ai pas d'autre sorcellerie que la raison et la logique des procédés et des expédients qui ressortent des faits mêmes. »

Le ḳâdî ne parlait plus que le roi écoutait encore, la bouche demi-béante. Puis, tout à coup et brusquement, il se lève, jette le vêtement qui le déguisait et paraît avec les insignes royaux.

— Mon ami, dit-il au ḳâdî étonné à son tour, les hommes tels que toi sont précieux. Que le Ciel te conserve! Reçois de moi ce diamant; et sois bien persuadé que tant que je serai roi, tu seras ḳâdî.

Et le roi donna au ḳâdî un anneau enrichi d'un diamant du plus haut prix.

Le prince reprit son déguisement, renouvela ses félicitations au sage ḳâdî et lui dit en le quittant : c'est ainsi que partout les affaires devraient être jugées; voilà la vraie justice du ḳâdî.

Et le prince partit, et le ḳâdî remercia Dieu de cette rencontre inattendue.

ALFRED CLERC.

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

Medjîd Abad. — La Porte vient de prendre une mesure politique et administrative d'une haute importance et qui tend à produire les plus grands résultats dans l'intérieur de la Syrie, tels que l'animation de l'agriculture dans les immenses plaines qu'arrose l'Oronte, et la renaissance d'une contrée riche et féconde, mais qui avait été jusqu'à présent presque abandonnée. C'est la fondation d'une nouvelle ville sur l'emplacement des ruines de l'ancienne *Selamia*, située à l'est de l'Oronte, à six lieues de Ḥamâh. La nouvelle ville a reçu le nom du sultan, le glorieux nom de Medjîd Abâd; elle a déjà une population de 6,000 âmes, offrant 1,500 hommes, tous Ismaïliens sous le commandement de l'émîr Ismaïl qui habitait dans la forteresse de Cadmus. Cette mesure, qui a pour principal but de tenir en échec les Arabes Anazèh, accoutumés à envahir cette partie de la Syrie, ne tardera pas à encourager l'agriculture, à peupler les bords de l'Oronte et à faire donner à cette belle contrée le surnom de jardin de la Syrie. Le climat y est des plus sains. L'eau de fontaine en est excellente. Le sol est très-propre à la culture. Les habitants possèdent déjà un grand nombre de troupeaux, et plus de quatre cents chevaux. Le gouvernement, qui attache de l'importance à peupler la nouvelle

Digitized by Google

ville, vient de gratifier les habitants de plusieurs années de *mîrî*, outre les subsides considérables qu'il a accordés à l'émîr Ismaïl et aux siens. Toutes les autorités civiles et militaires de la Syrie sont chargées de prêter leur assistance à ce projet conçu et exécuté sous les auspices du gouvernement du sultan Abd-ul-Medjîd.

Les Ismaïliens s'y rendent en foule, non-seulement pour augmenter la population de la nouvelle ville, mais aussi pour peupler tous les villages voisins qui en dépendent. Dès que la nouvelle ville sera plus connue, les autres sectes, attirées par le commerce, ne manqueront pas de s'y rendre. On sait que l'élément ismaïlien, qui excelle dans le métier des armes et qui est capable de tenir en échec les forces des Arabes du désert, pris à part, ne saurait que fonder des colonies militaires, tandis que pour former une ville et une ville de commerce, il faut le concours des divers éléments qui composent la population d'une ville orientale, tels que musulmans, chrétiens, juifs, enfin toutes les nationalités, et surtout ceux qui professent les arts et les métiers, comme ceux qui se distinguent par un esprit spéculatif et commercial. Déjà un grand nombre de colporteurs y vont échanger les marchandises des villes contre les productions du désert qui consistent en beurre, moutons, laine, chevaux, etc. Aussi la ville de Medjîd Abâd est destinée non-seulement à devenir un point de communication avec le désert, mais aussi à approvisionner les tribus nomades en leur insinuant le goût des habitations fixes, et de l'agriculture : ainsi, de pillards qu'ils sont, ils pourront devenir agriculteurs ; et de nomades, se constituer en peuples sédentaires ayant des lois. Ce succès, qui n'est pas impossible à obtenir, influera d'une manière prodigieuse sur le commerce d'outre-mer. Dans ce cas, Tripoli, qui n'est séparé de Medjîd Abâd que par trente lieues de chemin plat, en deviendra le port naturel, et de la même manière que la nouvelle ville servira de centre aux transactions entre les habitants du désert et cette côte, Tripoli deviendra un second Beîroût, un point de transit, un grand entrepôt entre Medjîd Abâd et les pays d'outre-mer. On sait qu'en échange des produits de son industrie, l'Europe ne demande à la Syrie que des productions de son sol : des comestibles, graines oléagineuses, coton, soie, laine. Voilà les principaux articles que chargent les bâtiments de l'Europe dans les ports de Syrie, en échange des manufactures qu'ils apportent. Or, le sol de la Syrie et surtout celui arrosé par l'Oronte, est trop bon pour

Digitized by Google

refuser à l'homme les produits dont l'a doué la nature. Il suffit de l'avoir visité pour en apprécier la fécondité.

(*Journal de Constantinople.*)

Sécurité des voyages en Syrie. — Plusieurs journaux affirment qu'un voyage en Syrie est dangereux, et que les personnes qui traversent ou font traverser par leurs bagages ce pays, mettent en péril et leur vie et leurs biens. J'emploie le même intermédiaire pour faire revenir le public d'une opinion aussi fausse.

J'affirme, par expérience, qu'il est moins dangereux de voyager en Syrie qu'en Europe. Les habitants sont tranquilles et ne connaissent ni les révolutions, les voleurs de grand chemin, le choléra, ni la peste. Il est vrai qu'il y a deux ans quelques cas de choléra se sont montrés dans plusieurs villes de la Syrie, mais Jérusalem en a été exempte et à Beïroût, Damas, etc., il n'a pas été aussi terrible qu'en Angleterre.

Il est possible que les bruits d'insécurité répandus dernièrement aient pris naissance dans la nouvelle des troubles de Djébel Nâblous. Mais les troubles n'ont en rien porté préjudice au passage habituel des voyageurs européens. Il y a lieu de croire que les querelles et combats qui ont eu lieu entre les familles d'Ạbd el-Hâdy, de Tokan et de Ferrâr, gouverneurs du Djébel Nâblous, ont été provoqués par le gouvernement turc, afin d'avoir un prétexte pour arrêter les gouverneurs et procéder plus facilement à la conscription.

La lutte avait cessé au Ramadân (juillet 1851) par une trêve conclue entre les partis, pour célébrer la fête, mais Moḥammed Pacha, arriva à Nâblous avec 6 escadrons de cavalerie et 2 bataillons d'infanterie, s'empara des trois membres de la famille Tokan, de trois membres de la famille Ferrâr et de pareil nombre de la famille Ạbd el-Hâdy qu'il envoya ensemble à Beïroût. Depuis, le Pacha a fait la levée d'hommes à Nâblous et dans les villages environnants, sans trouver de résistance, les habitants craignant qu'une lutte ou une résistance de leur part ne causât la mort de leurs gouverneurs.

Tel est en deux mots l'esquisse des événements survenus dans le district de Djébel Nâblous.

J'habite la Syrie depuis trois ans et demi, et je voyage constamment dans le pays et les principales villes de la Palestine. Je n'ai con-

Digitized by Google

naissance que de deux vols de grands chemins commis sur des Européens, tous deux dans des circonstances particulières et pendant les événements de Djébel Nâblous. Le premier vol a eu lieu près du village en ruines de Seiloûn (Shiloh), situé à une heure et demie de la grande route, sur une société de voyageurs anglais qui examinaient les ruines. Quelques paysans leur demandèrent de l'argent, arrachèrent la bourse à l'un des Anglais, sa boussole de poche à un autre et 40 piastres à leur domestique. — Le second vol est plus récent. Un gentleman du Canada voyageait dans le pays sans domestique et sans armes, accompagné seulement d'un muletier, âgé de dix-huit ans. Après s'être reposé dans un champ d'oliviers, près du village de Kabatich, ils se remirent en marche à neuf heures du soir, furent attaqués par trois hommes qui les volèrent, les maltraitèrent et ne leur laissèrent que leurs vêtements et leurs chevaux. — Seiloûn et Kabatich sont tous deux dans le district de Djébel Nâblous.

Les Européens qui habitent la Palestine demeurent pendant l'été, de mai à octobre, sous des tentes plantées dans quelques champs d'oliviers, à trois quarts d'heure de la ville. Les gentlemen qui ont à faire, y laissent les dames et les enfants seuls toute la journée avec autant de sécurité que s'ils étaient dans un jardin anglais entouré de murs. Depuis cinq ou six ans, il en est de même chaque année, et jamais aucun accident, aucune attaque, aucun vol n'a eu lieu.

Un Anglais a loué une terre à une demi-heure de Bethléem, il y a bâti plusieurs chambres et y habite depuis deux ans avec sa famille. Il fait avec les paysans le commerce du bétail et envoie tous les jours deux chariots de légumes à Bethléem et à Jérusalem. La maison de ce fermier anglais et ses terres sont ouvertes à tous venants, et prouvent la sécurité du voisinage.

Les Juifs sont un peuple timide, s'effrayant de la chûte d'une feuille ou d'un souffle du vent, et cependant il en arrive tous les ans de toutes les parties de l'Europe des centaines, avec femmes et enfants. Ils voyagent de Beïroût à Jérusalem, Hebron, Safad ou Tibérias et *vice versâ* en parfaite sécurité, et sans être maltraités ou arrêtés. (*Correspondance anglaise.*)

Trône de Salomon. — Les commissions anglaise et russe de délimitation des provinces turco-persanes sont allées de Kermânchâh à

Digitized by Google

Seuna, capitale de l'Ardelân, province du Kurdistân persique. Le commissaire russe pensait faire une excursion jusqu'à l'endroit nommé Takt-i-Soleimân (Trône de Salomon), que le colonel Rawlinson croit être l'Ecbatana d'Atropatène. Cet endroit est une vraie curiosité naturelle sous le rapport de l'archéologie. C'est un monticule formé par les eaux pétrifiantes d'une source, de manière que le centre en est maintenant un étang aussi profond que la hauteur du monticule; sur le plateau de cette éminence se trouve un édifice qui a dû être un temple du feu. A une petite distance on voit un autre monticule de la même hauteur que le premier, ayant un creux au milieu, mais où il ne se trouve point d'eau. Les bords sont à pic, comme un énorme puits. D'après les observations du colonel Rawlinson, il est probable que la source des eaux pétrifiantes a d'abord formé ce dernier monticule; puis, par l'effet d'un tremblement de terre, leur cours ayant été changé, elles ont pu, dans la suite des siècles, former le second, où fut plus tard placée la capitale de l'ancienne Médie. Le monticule à l'étang desséché est maintenant nommé par les gens du pays Zindân-i-Soleimân (Prison de Salomon).

(*Journal de Constantinople*).

Revue de l'Académie des sciences de Constantinople. — Après avoir créé l'Académie des sciences et belles lettres, qui, nous n'en doutons pas, rendra de grands services à l'empire, le Sultan a voulu que cette éminente institution eût un Recueil pour ses travaux et ses annales. Aussi Sa Majesté vient d'ordonner la fondation d'une Revue hebdomadaire dont M. Churchill est l'éditeur. Elle aura pour titre Medjimouati-Févâïd. (*J. de Constantinople.*)

Relique de la Ka'bah. — La mosquée de la Mekke, la maison de Dieu ou Beït Allah comme l'appellent les musulmans, renferme un petit édifice carré, qui forme le sanctuaire du temple et a reçu le nom de Ka'bah à cause de sa forme cubique (1). Les murs extérieurs, sont revêtus de tentures de soie noire ornées d'inscriptions

---

(1) Cube vient de la racine arabe *ka'b*, carré, d'où *ka'bah*.

brodées en or et en argent. L'objet le plus vénéré de la Ka'bah est la fameuse pierre noire enchassée à l'angle Sud-Ouest de l'édifice qui, au dire des croyants, a été construit par Abraham, auquel l'ange Gabriel apporta la pierre sacrée. Mahomet consacra la vénération qu'elle inspirait déjà aux Arabes de son temps, et ordonna à ses sectateurs de se tourner en priant vers la Ka'bah comme vers le centre du monde.

Après le pillage de la Mekke par les Wahhâbi en 1802, la pierre noire avait été encadrée par un cercle en argent que le sultan Abd el-Medjîd qui prend, comme ses prédécesseurs, le titre de serviteur de deux sublimes Ḥaram de la Mekke et de Jérusalem, a fait remplacer par un cadre d'or orné d'inscriptions et d'arabesques. Le cercle d'argent vient d'être apporté à Constantinople où il a été reçu en grande pompe. Les Ulêma le portèrent en procession au Vieux-Sérail où il doit être précieusement conservé dans une salle destinée aux reliques. Le sultan et sa mère assistaient à cette cérémonie qui avait attiré une foule considérable.

(*Constantinople*, 25 *janvier.*)

Les Afghans et les Osmanlis. — Un prince de l'Afghanistân nommé Kandahar est arrivé récemment à Constantinople, pour complimenter le sultan, le reconnaître comme successeur du Prophète, et renouveler l'ancien pacte d'amitié entre les Afghans et les Ottomans. — Cette visite a fait quelque sensation dans la capitale, parce que les Persans, qui sont chiites ou schismatiques, et ne reconnaissent pas le sultan comme chef suprême de la religion, doivent regarder d'un œil jaloux ce rapprochement entre les Afghans et les Osmanlis.

(*Constantinople*, 25 *janvier.*)

Chronique d'Ibn el-Atîr. — L'incendie qui a dévoré, à la fin de janvier, une partie de l'imprimerie de l'Université d'Upsal (Suède) a causé des dommages irréparables. Plusieurs manuscrits anciens et précieux ont été brûlés, et entre autres, celui de la chronique d'Ibn el-Aṭîr, en arabe, dont M. le professeur Thornberg préparait une édition avec traduction latine, notes et commentaires.

Digitized by Google

Le Musanna. — Dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences, M. Antoine d'Abbadie a fait déposer sur le bureau du président un paquet d'écorces qu'il a rapporté de son voyage, et qui passent pour guérir radicalement le ténia ou ver solitaire.

Le ténia existe à peu près chez tous les chrétiens d'Abyssinie. Dans ce pays les condamnés à mort ont trois jours de répit, non pas pour se pourvoir en cassation, mais pour expulser leur ver, car on prétend qu'il abandonne promptement le cadavre, et sa vue est regardée comme des plus immondes. Si l'on en croit les indigènes, le ténia s'engendre chez les enfants dès qu'ils commencent à manger de la viande crue, à laquelle on attribue d'ailleurs l'origine de cette mamaladie. En effet, le ténia est rare parmi les peuplades de l'Abyssinie auquelles leur religion ou leurs préjugés défendent l'usage des viandes non cuites.

Le Musanna, c'est le nom du nouveau médicament, est exempt de tous les inconvénients qu'on reproche au kosso ou coussou qui, comme on le sait, n'opère jamais de guérison radicale : le Musanna est l'écorce d'un arbre qui croît près de la mer Rouge, dans les environs de Massawah. La dose est de 60 à 70 grammes pulvérisés avec soin et exhibés dans un véhicule à demi fluide, comme le miel, la bouillie de farine, etc. On prend ce remède deux ou trois heures avant le repas. Bien qu'en Abyssinie l'efficacité du Musanna soit universellement admise, M d'Abbadie ne répond pas qu'il soit infaillible en Europe, et il invite les hommes de l'art à expérimenter sur les échantillons qu'il met à leur disposition.

V. LANGLOIS.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

ALBUM D'ORIENT; COSTUMES, PAYSAGES ET MONUMENTS dessinés d'après nature, par MM. A. de Beaumont — Ch. de Chassiron — Decamps — Maxime Du Camp — Le prince Gagarine — K. Girardet — Hédouin — Marilhat — Mérimée — Montfort — Prisse d'Avennes — Le prince A. Soltikoff — Tesson — H. Vernet, etc.; — lithographiés par MOUILLERON ET E. LEROUX. — 1re *livraison*. — Le volume composé de 24 planches paraîtra en 6 livraisons : la dernière sera accompagnée du texte descriptif. — Paris, chez *Goupil*, *Gihaut*, etc.

L'art moderne — et ce ne sera pas l'une de ses moindres gloires — aura eu sa part dans le grand travail que notre siècle a entrepris pour révéler l'Orient à la France. Pendant que de hardis pionniers l'étudiaient dans son passé et déchiffraient les énigmes de son histoire, pendant que de courageux voyageurs allaient demander à ces nations lointaines les secrets de leur religion et les usages de leur vie civile, des peintres sont venus qui, en reproduisant par le crayon e le pinceau les costumes, les types, les paysages, ont achevé l'œuvre entreprise. Les monuments et les perspectives que la plume ne pouvait décrire, ils nous les ont montrés avec leur couleur et leur lumière. Le tableau et le dessin ont complété le livre.

L'Orient doit beaucoup à nos artistes; mais ils lui doivent bien plus encore. A l'heure où la poésie et l'élément pittoresque semblent se retirer peu à peu de nos mœurs et de nos vêtements si tristement uniformes, lorsque notre civilisation, qui a ses grandeurs et ses misères, paraît vouloir effacer toute nuance, fondre toute diversité entre les races européennes, où donc aller chercher l'élément pittoresque et la poésie, sinon en Orient, sur cette terre qui est restée le pays de toutes les merveilles et de toutes les splendeurs? Aussi, nos peintres

Digitized by Google

ont-ils couru en foule vers ces contrées d'où vient la lumière. Ils y ont trouvé ce qu'ils y cherchaient et bien des richesses auxquelles ils ne songeaient pas, des races dont les académies ont toujours ignoré le galbe admirable, des étoffes dont les tons savamment combinés ont fourni aux coloristes des ressources nouvelles, des motifs d'ornementation d'une élégance imprévue, une architecture surprenante par sa majesté ou par sa grâce, enfin des paysages tour à tour enchantés ou austères.

Ainsi tous ceux que l'Orient a attirés ont largement été payés de leur peine. Les maîtres déjà grands se sont sentis grandir au contact de cette forte nature; ceux qui s'essayaient timidement dans l'art se sont reconnus à cette lumière et, d'enfants se sont faits hommes. Quel est, parmi ceux que nous aimons, celui qui n'a été puiser à cette source et n'en est revenu rajeuni? Eugène Delacroix y a pris les *Femmes d'Alger*, la *Noce dans le Maroc*, le portrait Abd El-Rahman et dix autres toiles qui sont dix chefs-d'œuvre. Decamps doit à l'Orient ce qu'il nous a donné de plus original et de plus coloré. Et Marilhat, dont le paysage regrettera longtemps la mort trop prompte, que serait-il sans l'Égypte où il a tant pris et tant appris? A côté d'eux se placent des noms qui, moins illustres aujourd'hui, le seront peut-être demain. Puis le groupe, si curieux et si varié, des voyageurs qui, sans faire profession d'être artistes, savent pourtant se servir du crayon pour dessiner sur un bout de leur carnet, un costume pittoresque, un paysage ou une ruine d'architecture, précieux souvenirs auxquels il ne manque pour être des œuvres d'art qu'un petit grain de fantaisie, mais qui, peut-être même parce que ce je ne sais quoi en est absent, demeurent plus frappants et plus fidèles. J'allais oublier parmi les peintres de l'Orient le plus grand de tous et le plus exact — le daguerréotype — qui, manié par un photographe habile, nous donne la vérité non-seulement dans les combinaisons des lignes et des aspects, mais aussi dans ces lumières adoucies, dans ces mystérieuses demi-teintes qui sont la poésie de ces terres heureuses.

Il y avait dans l'ensemble des œuvres déjà inspirées par l'Orient et de celles qu'on achève, les éléments d'une publication intéressante et neuve : si quelque chose nous étonne, c'est qu'elle ait tant tardé à se produire. Cet *Album d'Orient*, dont on nous donne aujourd'hui les premières planches, il y a des années que nous l'attendions. Certes, ce ne sont pas les savants mémoires et les relations détaillées

qui nous manquent, mais il nous a toujours paru, à nous profane, qu'un tableau, quelquefois un simple croquis, en dit plus long sur un pays ou sur une ville que bien des pages éloquentes. Tel est aussi sans doute le sentiment des deux jeunes maîtres de la nouvelle école lithographique, MM. Mouilleron et E. Le Roux, les auteurs de l'*Album d'Orient*. Cette œuvre de longue haleine, que nous attendions, ils viennent de l'entreprendre.

Une première livraison a paru. Elle contient quatre planches dont l'Égypte et l'Algérie ont fait les frais, et qui ont été lithographiées toutes quatre par M. Mouilleron, d'après Marilhat, et MM. Prisse d'Avennes et L. Tesson.

Marilhat nous conduit d'abord au Kaire. Il a peint un *Fakir jouant du nây*, sorte de roseau percé qui constitue le plus simple instrument du monde, sinon le plus harmonieux. Des femmes, le visage caché par un voile qui ne laisse paraître que les yeux, écoutent d'une oreille distraite, la monotone musique du pauvre mendiant. Ce n'est qu'une figure dessinée en courant dans les rues du Kaire, mais le maître s'y retrouve, plein d'accent et plein de couleur.

M. Prisse d'Avennes, à qui Marilhat a lui-même révélé le maniement de l'aquarelle, a reproduit d'après nature, dans les environs de Louqsor, une de ces machines à arroser, connues en Égypte sous le nom de *sâkieh*. Ce n'est pas autre chose qu'une de ces roues armées de godets ou de pots dont on se sert encore en certaines régions de la France pour faire monter l'eau des citernes, manége élémentaire qu'un pauvre attelage, guidé par un enfant, suffit pour faire mouvoir. — M. Prisse est également l'auteur d'une fine aquarelle qui représente une *Cange descendant le Nil*. L'effet en est charmant, sobre et vrai : le jour baisse ; les palmiers et les minarets qui bordent le fleuve profilent sur le ciel leur silhouette élégante ; la voile a été repliée, les rames se reposent inutiles, et la cange descend lentement au milieu des vapeurs transparentes du soir.

M. L. Tesson qui est, lui aussi, un aquarelliste des plus adroits et dont les procédés d'exécution rappellent souvent ceux de Decamps, nous fait monter les degrés de la *Rue du Diable*, à Alger. Cette rue, l'une des plus singulières de la ville, est en effet un escalier abrité par une voûte : nos pauvres cités modernes, si bien alignées et si sages, ont des rues plus commodes que la *Rue du Diable*, mais en ont-elles de plus pittoresques ?

Digitized by Google

Je ne sais s'il est besoin de dire quel accent et quelle vigueur M. Mouilleron a su donner aux quatre planches que nous venons d'indiquer. Il y a eu un temps, et ce temps n'est pas encore bien loin de nous, où la lithographie demeurait timide, pâle, sans couleur : Ce sera l'honneur de M. Mouilleron d'avoir, avec quelques artistes que chacun connaît déjà, renouvelé et rajeuni ce procédé de reproduction. Sous leur crayon viril et ferme, la lithographie prend un éclat dans les lumières, une intensité dans les noirs, qui feraient la joie et la surprise de ses inventeurs, s'ils pouvaient revenir au monde. Il semble que les planches qui sortent de leur mains sont colorées et vigoureuses comme des peintures.

L'*Album d'Orient* nous a montré jusqu'à présent un coin de l'Algérie et de l'Égypte ; les livraisons que les éditeurs préparent nous conduiront plus loin encore. Tous les maîtres y auront leur place, et tous les pays. Sans citer de nouveau Marilhat et M. Prisse dont les portefeuilles gardent de si curieuses pages, n'aurons-nous pas les belles épreuves photographiques de M. Maxime du Camp qui a vu l'Orient comme un peintre et comme un poète, et les dessins et les peintures de MM. Karl Girardet et Hédouin ? M. P. Mérimée, qui n'est pas seulement le plus dramatique des conteurs, nous conduira en Grèce, M. le prince Soltikoff en Perse et jusqu'au fond de l'Inde, M. le baron de Chassiron dans les États barbaresques, et M. de Montfort dans les Échelles du Levant : M. A. de Beaumont a dessiné pour l'*Album* les monuments les plus importants de l'Asie-Mineure, et M. le prince Gagarine nous fera connaître les costumes et les types du Caucase Voilà ce que nous promet l'avenir, sans parler de l'imprévu, le grand pourvoyeur des recueils de cette sorte. Ajoutons enfin qu'un texte explicatif, rédigé d'après les renseignements les plus exacts, donnera à l'*Album d'Orient* un attrait de plus.

Quand l'entreprise de MM. Mouilleron et Le Roux sera plus avancée et quand il sera possible de l'apprécier dans son ensemble, la *Revue Orientale* en parlera avec plus de détail et plus de compétence. Sans entrer dans le vif d'une question qui n'est pas tout à fait de notre domaine, nous n'avons voulu aujourd'hui qu'annoncer à tous ceux que ces belles choses intéressent une œuvre qui sera, en même temps qu'un reflet des splendeurs de l'Orient, un éloquent témoignage de la puissance de l'art nouveau.

PAUL MANTZ.

Digitized by Google

GRAMMAIRE RAISONNÉE DE LA LANGUE OTTOMANE, suivie d'un appendice contenant l'analyse d'un morceau de composition ottomane où sont démontrées les différentes règles auxquelles les mots sont assujettis, par James W. Redhouse, employé au bureau des interprètes du Divan impérial ottoman, et secrétaire interprète de la commission anglaise de médiation aux conférences d'Erzeroum. — Un vol. gr. in-8°. — Gide et J. Baudry libraires-éditeurs.

Un de nos orientalistes les plus distingués a déjà déclaré dans son compte-rendu, que le livre de M. Redhouse était un chef-d'œuvre de méthode et de précision.

A cet éloge mérité, nous ajouterons seulement deux remarques pour faire apprécier en quoi la nouvelle grammaire l'emporte sur ses aînées.

1° Le chapitre intitulé de l'Euphonie — qui contient l'application à la langue ottomane, des règles d'*harmonisation* particulières aux langues tartaro-finnoises — l'explication de ces règles curieuses et fondamentales manque en effet dans toutes les grammaires antérieures — la découverte en appartient à M. Rœhriq, qui les a pour la première fois posées dans un opuscule intitulé : *Éclaircissements sur quelques particularités des langues tartaro-finnoises*, publié à Paris en 1845 et qui les a définitivement fixées dans un autre écrit de 1847 ayant pour titre : *Researches in philosophical and comparative Philology chiefly with reference to the languages of central Asia*, dont M. L. Dubeux a rendu compte dans le *Journal Asiatique* en 1850.

2° La partie de la syntaxe beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est ordinairement dans les autres grammaires turques. — Ces dernières, en effet, se bornent presque toujours à reproduire les paradigmes des noms, des pronoms et des verbes. — Elles visent uniquement à l'utilité pratique, et s'adressent aux interprètes, aux marchands et aux voyageurs. — Par les développements qu'on vient de signaler celle de M. Redhause doit fixer l'attention des philologues.

A. BREULIER.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google

LES ILES IONIENNES

SOUS LE PROTECTORAT ANGLAIS.

.... θεοὶ δ' ἐλέαιρον ἅπαντες
.... νόσφι Ποσειδάωνος.
(Homère, Od., A., 19-20.)

"Protect us from our protectors."
(*Letter of an Ionian.*)

Dans le courant de janvier dernier, plusieurs organes de la presse française ont annoncé que le gouvernement britannique venait d'accorder aux habitants des Iles Ioniennes, certaines réformes dans les institutions qui les avaient régis depuis l'occupation anglaise jusqu'à ce jour.

Le petit groupe de ces îles, dont les noms réveillent tant de souvenirs glorieux et poétiques, n'avait certes pas besoin de cet incident de publicité pour être jugé digne de fixer l'attention du public; — mais c'est une occasion naturelle, cependant, d'examiner à nouveau quels sont, au juste, les droits de l'Angleterre sur les Sept-Iles; quels sont ceux qu'elle s'est arrogés, et de quelle manière elle en a usé pour la prospérité d'une contrée qui, na-

Digitized by Google

guère encore, comptait parmi nos plus intéressantes possessions.

Tout le monde sait que la République Ionienne se compose d'un groupe de sept îles principales situé dans la Méditerranée, au S.-O. de la Turquie d'Europe, le long des côtes de l'Albanie et de la Grèce. — La surface des Sept-Iles, qui sont Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, Cérigo, Ithaque et Paxos, peut être évaluée à 3,500 kilomètres carrés environ. Leur population est de 220,000 habitants, et leur revenu actuel de 147,482 livres sterling ou 3,687,060 fr.

La population de ces îles est vive et intelligente. — Cette contrée de si peu d'étendue a donné naissance à un nombre relativement considérable d'hommes distingués dans les sciences, les lettres et la politique. — Nous pouvons citer entre autres : Pieri, membre de l'Académie della Crusca ; — le poëte Ugo Foscolo, auteur des *Mémoires de Jacobo Ortis;* — Bondioli, Delladecimo, Carburi, professeurs éminents ; — un autre Carburi, grand architecte, qui transporta à Saint-Pétersbourg le rocher de granit sur lequel est assise la statue de Pierre le Grand ; — Lusi, général en Prusse et ambassadeur en Angleterre ; — Loverdo, général et pair de France ; — Corafan, vice-roi de Sicile ; — Jerachis, vice-roi de Siam ; — Mocenigo, Bulgari, Franzini, ministres d'État en Europe ; — Capo d'Istrias, secrétaire d'État en Russie, ministre plenipotentiaire de cette puissance au congrès de Vienne et président de la Grèce ; — l'écrivain Mustoxidis, et le poëte Solomos, auteur du fameux hymne grec *à la Liberté*, etc., etc.

L'instruction y est en honneur. — Outre les écoles publiques, il existe à Corfou une fondation créée par une Ionienne, la comtesse Hélène Arméni Mocénigo, qui mourut à Venise, il y a environ douze ans, et laissa par testament à la ville de Corfou, une somme considérable, destinée à subvenir à l'entretien d'un certain nombre de jeunes gens, choisis périodiquement parmi les élèves qui donnent les plus grandes espérances, et qu'on envoie compléter leurs études dans les principales universités d'Allemagne, d'Angleterre ou de Paris. — Il nous a été donné de lier personnellement des relations avec quelques-uns d'entre eux, qui ne laisseront certainement pas stérile pour leur patrie la munificence éclairée de la généreuse testatrice.

Les Iles Ioniennes furent longtemps annexées à l'empire d'Orient. — Corfou, la principale, se donna volontairement aux Vénitiens, par un traité conclu le 20 mai 1386.

En 1797, le célèbre traité de Campo-Formio, qui mit fin à l'exis-

Digitized by Google

tance de la république de Venise, fit passer sous la domination de la France les Iles Ioniennes, lesquelles formèrent alors les trois départements français d'Ithaque, de Corcyre et de la mer Égée.

En 1799, une flotte turco-russe ayant enlevé ces îles à la France, elles furent d'abord constituées en république vassale et tributaire de la Turquie, puis, en 1802, proclamées indépendantes par le traité d'Amiens, et placées sous la protection de la Russie. Mais, au mois d'août 1807, les Russes évacuèrent la république septinsulaire en vertu du traité de Tilsit, et en mirent de nouveau les Français en possession.

Le général Berthier, nommé gouverneur général, régla l'organisation provisoire des îles par la déclaration suivante, en date du 1er septembre 1807 :

« La république septinsulaire fait partie des États qui dépendent de l'empire français... La liberté des cultes est maintenue, et la religion grecque sera la religion dominante.

» Les tribunaux de justice continueront à prononcer sur les matières criminelles, correctionnelles, civiles et autres comme par le passé. Les lois et autres actes judiciaires seront maintenus dans toute leur vigueur.

» Le sénat continuera d'exercer ses fonctions jusqu'à nouvel ordre. Une députation sénatoriale de cinq membres se réunira tous les lundis et jeudis pour présenter son travail au gouverneur, et lui proposer tout ce qui pourra contribuer à la félicité publique. Le sénat devra faire confirmer tous décrets et délibérations par le gouverneur général, au nom de Sa Majesté l'empereur et roi. Ils n'auront aucune force sans cette approbation.....

» Il y aura près du gouverneur général un conseil privé, qu'il réunira toutes les fois qu'il le jugera convenable. Il sera composé des trois secrétaires d'État et de son excellence le président du sénat....

» Les Albanais qui étaient au service russe sont licenciés et passent provisoirement à celui de la France. Ils seront payés par le gouvernement septinsulaire, et distribués dans les diverses îles... L'état-major des Albanais résidera provisoirement à Corfou. Il sera levé parmi eux une compagnie, qui sera incorporée dans la garde du gouvernement. En outre, deux compagnies de chaque corps d'Albanais seront réunies à chaque régiment français pour faire le service de chasseurs des montagnes.

Digitized by Google

» La présente ordonnance sera notifiée aux membres du sénat, etc. »

Voilà ce que faisait la France en entrant aux Iles Ioniennes de par le droit de la conquête; on verra ce qu'y fit l'Angleterre quand elle s'y introduisit en vertu du simple droit de protection.

Les traités de 1815 enlevèrent bientôt, en effet, les Iles Ioniennes à la France, pour les placer sous le protectorat de l'Angleterre; et c'est ici qu'il importe de bien connaître comment s'opéra ce changement. Examinons donc quel était l'état des Iles Ioniennes avant l'occupation anglaise; quelles étaient les idées du sénat ionien, eu égard à l'indépendance nationale, et quelles, enfin, les intentions des puissances signataires du traité de Paris.

Aussitôt après l'embarquement des troupes françaises, le sénat ionien, composé des mêmes hommes qui avaient été élus par le peuple, sous le protectorat des Russes, avant la dernière occupation des Français, s'assembla à Corfou.

Dans son acte public sous la date du 9-21 mai 1814, le Sénat rappelle l'occupation militaire de la Russie et de la France et continue ainsi : « L'Angleterre a attaqué et occupé quelques-unes des îles, et quoique chaque État ait conservé son gouvernement et ses lois, tandis que la nation continuait à être représentée par le Sénat, néanmoins, la république et la nation étaient forcées de subir les bouleversements inséparables d'un état de guerre. Mais, quelle qu'ait été l'influence accidentelle des événements, le Sénat n'a jamais cessé de regarder ces différentes occupations du territoire comme purement militaires, commandées par les circonstances, et ne différant à aucun égard des mesures provisoires prises simultanément dans les autres parties de l'Europe. Le Sénat fut toujours fermement persuadé que, la guerre une fois terminée, son territoire serait, de même que celui des autres nations, évacué et rendu. » Le Sénat, dans ce mémoire, rappelait aussi à l'empereur de Russie son ancienne promesse « de rendre aux îles leur indépendance dont les hasards de la guerre les avaient privées. »

La réponse faite au Sénat par le comte Capo d'Istrias, ministre plénipotentiaire du czar, est un document historique des plus importants, en ce qu'il fait voir clairement les intentions du personnage qui dressa le traité de Paris, et l'opinion de l'un des souverains qui y furent parties.

Digitized by Google

« Si quelque chose, disait Capo d'Istrias, peut adoucir le sort d'un homme qui vit loin de son pays, c'est le bonheur de travailler pour son service et l'espérance de mériter son approbation. Ce sentiment, identifié avec mon existence, m'a soutenu quand je ne pouvais plus être au milieu de vous. Vous avez montré l'appréciation que vous faites de mes sentiments par votre lettre du 9-21 mai 1814, qui place à ma charge l'intérêt de notre pays. L'empereur de Russie, mon généreux maître, a couronné toutes ses autres faveurs, en me permettant de remplir vos souhaits, et aussi, en même temps, d'agir au congrès des alliés comme l'organe de la perpétuelle bienveillance de sa majesté impériale pour notre patrie. Notre patrie a demandé de la justice de ce monarque le rétablissement de son existence politique dont elle a été privée par des événements étrangers au pays. *Le traité de Paris, que je me hâte de vous transmettre, consacre d'une manière solennelle cet acte de justice et de libéralité.* Rendre au peuple ionien sa nationalité et ses lois, c'est exercer envers lui un acte de justice. Lui garantir la jouissance paisible de bienfaits si grands, en plaçant le maintien du progrès de sa régénération politique sous les auspices de la protection britannique, c'est associer sa fortune aux intérêts les plus éminents, et assurer à son bonheur un long avenir (1). »

On voit que le traité de Paris garantissait explicitement l'indépendance des Iles Ioniennes. Il y a plus, le traité avait pour objet d'accorder aux Ioniens une nouvelle constitution basée sur la première, mais avec de plus grands avantages (2).

Voyons donc quelle était la précédente constitution, et comment la Russie avait entendu et pratiqué, pour sa part, l'idée de protection à l'égard de la République Ionienne ; à cela nous comparerons ensuite les institutions créées par l'Angleterre et la conduite de cette dernière puissance.

La constitution de 1803 établissait la foi grecque comme religion nationale; donnait protection à la religion catholique romaine et accordait tolérance à toutes les autres (art. 4). En conférant le droit de voter à la noblesse, elle exigeait de l'électeur qu'il fût né dans les îles, d'une union légitime, et qu'il appartînt à la religion chrétienne;

(1) Remarques, etc., par le comte Viaro Capo d'Istrias, p. 73, appendice F.
(2) Hansard, 1821, v. 5, p. 1140.

Digitized by Google

qu'il possédât un revenu annuel, variant de 1,800 ducats dans les plus grandes îles à 225 dans les plus petites; qu'il n'exerçât pas personnellement une profession mécanique, et qu'il ne tînt pas de magasin ouvert; qu'il jouît d'une bonne réputation; qu'il ne fût, ni débiteur de revenus publics, ni banqueroutier frauduleux, ni reconnu coupable de crimes punis de peines infamantes.

Un diplôme, obtenu dans une des principales universités d'Europe, était considéré comme équivalant à la rente annuelle exigée de la noblesse (art. 7.)

La naturalisation et la noblesse pouvaient s'obtenir (art. 12) :

1° Par une résidence de dix ans;

2° Par des services signalés rendus à l'État;

3° Par l'importation de quelque art utile, scientifique ou mécanique;

4° Par quelque grand établissement d'industrie ou de commerce.

De plus, après cinq années de résidence, on pouvait obtenir la naturalisation :

1° Par la possession d'une grande propriété foncière;

2° Par un talent extraordinaire reconnu dans les sciences ou les arts;

3° Par le mariage avec une Ionienne.

La protection russe accordait encore le scrutin secret, la libre élection de l'assemblée législative; réservait les emplois publics de l'État aux Ioniens seulement; instituait une chambre haute composée de soixante-dix sénateurs, choisis par le corps électoral, dans lesquels résidait le pouvoir exécutif de l'État à l'intérieur et à l'extérieur : cette chambre avait aussi le maniement des revenus et des dépenses, suivant le budget fixé par le corps législatif.

Telle était cette constitution que nos armes victorieuses avaient respectée, et dont la pensée du traité de Paris était de développer encore les dispositions libérales. Cette généreuse pensée fut singulièrement trahie par ceux mêmes à qui on avait confié la mission de la réaliser.

Le général Campbell arriva bientôt à Corfou, avec le titre de commissaire des puissances alliées. Il déclara que le gouvernement britannique ne reconnaissait point l'existence d'un peuple ionien indépendant. Sa proclamation, dit l'auteur de l'*Histoire des Iles Ioniennes*, revue par M. Bory de Saint-Vincent, conçue en des termes bien

Digitized by Google

différents de toutes celles que les Anglais avaient publiées jusqu'à ce jour, fit sur les insulaires l'impression la plus terrible. C'est alors que, comparant ce manifeste plein de hauteur, et dicté par l'esprit du despotisme le plus absolu, avec les derniers adieux du général Donzelot, ils reconnurent ce qu'ils avaient perdu et ce qu'ils avaient à craindre... Toutes les lois nationales furent pour ainsi dire abrogées... L'université, l'académie, les presses d'imprimerie et tous les établissements qui peuvent concourir au perfectionnement de l'esprit humain chez un peuple libre, furent abolis. Les citoyens furent soumis à une police sévère faite par des aventuriers étrangers, vil ramas de mercenaires que Campbell avait amenés de la Sicile... Des tribunaux militaires provisoires, qui semblaient présager la formation de cours martiales, condamnaient les citoyens sur un simple soupçon, et les moindres murmures contre tant d'injustices et de perfidies étaient punis comme des crimes capitaux. »

Au général Campbell succéda le général Maitland. — A l'arrivée de ce dernier, les Ioniens eurent un moment d'espoir. — Il fut de courte durée. — Maitland prit le titre de *lord haut commissaire* de la Grande-Bretagne. Ce titre impliquait l'anéantissement de l'indépendance promise aux Ioniens. — L'un des premiers actes du haut commissaire, lors de son installation à Corfou, fut une proclamation dans laquelle il déclara « que la Grande-Bretagne approuvait tous les actes de son prédécesseur, et l'investissait d'un pouvoir égal au sien. »

La manière dont sir Thomas Maitland commença sa carrière constitutionnelle est parfaitement décrite dans un mémoire adressé au marquis de Normanby, le 12 août 1839, par le chevalier Mustoxidis, mémoire qui attira à son auteur une forte réprimande de lord J. Russell, mais qui valut aux Ioniens la plupart des réformes qui leur ont été accordées depuis. Voici un des passages principaux de cet écrit important :

« Malheureusement pour les îles Ioniennes, soit dit à la honte du nom anglais ! le premier lord haut commissaire choisi pour mettre à exécution le traité, était un homme absolu, à principes arbitraires. C'est en vain que le traité lui disait que les îles Ioniennes devaient modeler leur organisation intérieure sur les bases de la constitution existante ; qu'il n'avait pas autre chose à faire qu'à régler la forme dans laquelle on convoquerait l'assemblée législative, et à diriger ses

délibérations, pendant qu'elle s'occuperait de faire une constitution qui devait ensuite être soumise à la ratification du roi; c'est en vain que le traité lui disait aussi que, jusqu'à cette ratification de la nouvelle constitution, l'ancienne devait rester en vigueur sans aucune altération (art. 3, 4, 5). C'est en vain qu'il reconnaît lui-même l'existence d'une constitution précédente, et qu'en vertu de cette constitution il réinstalla lui-même le président du sénat (proclamation du 20 mars 1816), il ne tint aucun compte de tout cela, et il dissout le sénat. Ce corps ne lui eût pas plutôt adressé quelques observations, qu'il le déclara composé de citoyens ineptes et corrompus (proclamation du 22 mai 1816). Une mesure si dure et si inattendue souleva tous les cœurs. Les officiers anglais, placés à la tête de l'administration dans chaque île, interceptèrent tous les moyens légaux de faire parvenir les plaintes des Ioniens jusqu'à la puissance protectrice.

» D'après la loi organique du corps électoral, les électeurs nommaient les quarante membres de l'assemblée législative, et la nouvelle organisation devait, d'après le traité, être basée sur celle qui existait alors. Mais, le général Maitland créa, de son chef, un conseil primaire de onze individus, qu'il désigna comme devant faire nécessairement partie de la future assemblée, et auxquels il donna le droit de nommer leurs vingt-neuf collègues, laissant à l'électeur le misérable privilége de choisir, dans une double liste, un seul nom sur deux qui lui étaient proposés. »

La tyrannie de sir T. Maitland fut telle, qu'il a laissé aux Iles la réputation d'un véritable Tibère, non-seulement pour les exécrables violations de droit qu'il s'y est permises, mais encore pour la vie de débauches qu'il y a menée. Souvent, quand la population n'avait pas vu sir T. Maitland depuis un certain nombre de jours, les gens d'esprit du pays citaient le proverbe :

Una buona ubbriacatura
Quattro lunghi giorni dura.

Il avait à Malte un autre gouvernement, et passait son temps à voyager de cette île à Corfou, en mettant à la charge des îles Ioniennes ses dépenses de voyage dans le vaisseau de son neveu.

Non content, en effet, de priver les Ioniens de leurs libertés, sir Th.

Digitized by Google

Maitland pilla leurs finances. — Il recevait, dit dans un de ses discours (1), l'honorable M. Hume, membre du parlement anglais, un traitement de 15,000 £.

Dans l'adresse envoyée au conseil primaire, le 3 novembre 1817, par sir T. Maitland, et par laquelle il déclarait que tous ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir, devaient s'abstenir de toute discussion, ce paternel gouverneur montre lui-même comment il entendait l'administration des finances ioniennes : « Pour ce qui concerne, dit-il, les finances de ce pays, nous pourrions, si la Grande-Bretagne était disposée à insister sur la lettre du traité, exiger de vous une convention pour le payement de nos troupes et l'entretien de notre garnison, mais vu l'état actuel de ces îles et le désordre de leurs finances, la Protection sera satisfaite, si, en réduisant les dépenses de chaque île aux limites les plus étroites possibles, on verse le surplus dans le trésor public, pour être employé à des travaux utiles et à la *conservation des forteresses*.

Or, sir T. Maitland leva sur le peuple Ionien de 48,500 £. à 87,420 £. d'impôts et dépensa plus de 200,000 £. en fortifications.

Il fit passer à l'assemblée une loi qui fixait à 35,000 £. par an les frais des troupes britanniques en garnison dans les îles, et la Grande-Bretagne, jusque dans ces derniers temps, eut le peu de générosité d'accepter cette offrande arrachée à un peuple en détresse. Nous devons ajouter cependant que la dernière dépêche du comte Grey réduisit cette somme à 25,000 £., par la considération que ce malheureux pays n'en pouvait pas payer davantage.

Sir T. Maitland finit par mourir, à Malte, d'une attaque d'apoplexie.

Ce fut sir Frédéric Adam qui lui succéda dans les fonctions de lord haut commissaire. — L'état des finances ne gagna rien à ce changement. Sir F. Adam les mania avec fort peu d'intelligence, et le rapprochement suivant suffira pour faire apprécier son administration. A la mort de Maitland, il y avait dans le trésor ionien un excédant de 156,250 £., et lorsque sir F. Adam se retira de son gouvernement, on remarqua qu'il avait dépensé ce qu'avait laissé son prédécesseur, aussi bien qu'un surcroît de revenu, en augmentant les dépenses de 68,000 £. par an.

(1) Hansard, 14 mai 1822.

Digitized by Google

La sévérité de jugement que mérite la conduite de l'Angleterre vis-à-vis du peuple ionien, ne doit cependant pas nous entraîner hors des limites de la justice, et il convient d'ajouter que sir F. Adam s'est attiré à Corfou quelque popularité pour avoir fait construire des aqueducs destinés à approvisionner d'eau la ville, et pour avoir établi de magnifiques routes qui sillonnent en tous sens la campagne. — C'est encore sous le gouvernement de sir F. Adam que le généreux lord Gilford se rendit à Corfou et y fonda une université illustrée par des professeurs éminents, qu'il avait su attirer des divers points du continent et surtout de l'Italie.

Le troisième gouverneur des Iles Ioniennes fut lord Nugent, et l'administration de celui-ci interrompit un instant la longue série de violences et de spoliations exercées envers les îles. — Lord Nugent se montra le constant ami du peuple ionien; il encouragea le commerce et les études, et améliora la situation des finances. Quand il se retira des affaires, non-seulement l'équilibre entre les revenus et les dépenses se trouvait rétabli, mais il laissa un excédant de 126,550 £ à son successeur, sir Howard Douglas.

Malheureusement, l'intelligente économie de lord Nugent ne fut point imitée par sir H. Douglas, qui, non content d'avoir absorbé le reliquat transmis par son prédécesseur, contracta, au nom des États-Unis des Iles Ioniennes, une dette nationale de plus de 150,450 £, dette dont la liquidation aurait, au dire de sir Stuart Mackenzie, nécessité la vente des biens nationaux.

Les Ioniens reprochent encore à sir H. Douglas de les avoir sciemment calomniés dans sa dépêche du 10 avril 1840, qui amena heureusement une énergique réfutation de la part de Mr A. Mustoxidis, dans son écrit intitulé : *Al dispaccio del* 10 aprile 1840, *confutazione, etc.* — (*Malta* : Izzo et Ce, 1841.)

Un sénat complaisant fit pourtant élever à Douglas une pyramide; récompense assurément moins méritée que l'érection de la statue de sir F. Adam, due au ciseau du célèbre sculpteur Prossalendi.

A sir H. Douglas, qui avait gouverné les îles pendant dix ans, succéda sir Stuart Mackenzie. — Ce lord haut commissaire était animé d'excellentes intentions et promettait une ère de félicité aux Sept-Iles; aussi l'Angleterre ne le laissa pas longtemps au peuple ionien. — A peine arrivé à Corfou, sir S. Mackenzie avait su s'attirer la sympathie de tout le monde, à l'exception des fonctionnaires et de quelques

Digitized by Google

membres de l'aristocratie, désignés dans le pays sous le nom de κατaχθονιοι (anti-patriotes). — Cette coterie et celle de la bureaucratie, craignant de l'équité d'un tel homme le redressement des abus qu'ils désiraient perpétuer, réussirent par leurs ruses, par leurs faux rapports et toutes sortes d'intrigues à faire rappeler sir S. Mackenzie. Au départ de ce gouverneur et de sa famille, le peuple témoigna la plus vive sympathie pour celui dont on aurait pu dire, si on lui eût donné le temps d'agir : *Pertransit benefaciendo.*

Par bonheur, le nouveau lord haut commissaire envoyé par l'Angleterre pour remplacer le regrettable Mackenzie, fut lord Seaton, homme honorable, dont l'administration fut aussi douce qu'éclairée.

Sir H. Douglas avait souvent fait entendre que de grandes réformes allaient être opérées, mais il s'opposa toujours à leur réalisation. Voici comment M. Mustoxidis s'exprime sur ce point dans son *Promemoria* de 1839 : « Des sociétés agricoles et industrielles, des sociétés anonymes, des banques nationales, des desséchements de marais, toutes choses excellentes ! mais où les trouver, sinon sur le papier. Le code fait mention de maisons de correction et de discipline, de pénitenciers; mais il n'y a aucune de ces maisons dans le pays, et les prisons qui reçoivent les malheureux sans distinction d'âge, de sexe ou de délit, deviennent les écoles de plus grands crimes. On a donné des ordres pour l'établissement de salles d'asile, et cependant les rues sont remplies, les églises et les maisons assiégées d'une foule de pauvres, qui traînent leur misérable existence dans tous les recoins de la cité. »

Lord Seaton a eu la gloire de réaliser quelques-unes des réformes que sir H. Douglas avait illusoirement promises. Il s'intéressa d'abord à l'instruction publique; nous en avons la preuve dans le rapport officiel qu'il fit à ce sujet en 1845. — Voici le texte de ce rapport, qui donne des renseignements utiles à connaître,

« Les établissements d'éducation près le siége du gouvernement sont :

1° L'université, dont le nombre d'étudiants, les séminaristes compris, s'élève à 75.

2° Le séminaire ecclésiastique, pour l'éducation des jeunes gens destinés à la prêtrise et qui suivent les cours de l'université.

3° Un collége inférieur contenant actuellement 94 élèves.

4° Des écoles modèles dans lesquelles, outre le cours d'instruction

commune des écoles primaires, on enseigne l'agriculture théorique et pratique.

Dans chaque île existe, d'abord, une école secondaire où l'on enseigne les branches principales des études classiques et des sciences mathématiques. Dans les grandes villes chaque étudiant paye 12 dollars ou 2 £, 12 shillings par an. A Sainte-Maure et dans les trois autres petites îles, 6 dollars ou 1 £, 6 shillings.

On y trouve, en second lieu, une école basée sur l'instruction mutuelle, où les classes pauvres apprennent gratuitement à lire, à écrire et à compter. Dans les écoles centrales les maîtres d'école de village sont entretenus par l'État.

Eufin, il y a dans tous les villages considérables des écoles primaires dont le principe est le même que celui des écoles centrales. Le reste des dépenses est couvert par les parents des élèves. »

Les rapports officiels de lord Seaton, en 1847-48-49, ne sont pas moins intéressants que le précédent. Ils sont relatifs à la culture des terres. En voici les parties principales :

« 1847. — La culture du maïs et du blé a pris une extension beaucoup plus grande qu'il y a quelques années, grâce aux opérations de la bêche, du creusement des fossés, du desséchement des marais, toutes choses autrefois entièrement négligées, et qui promettent pour l'avenir d'immenses avantages.

1848. — Les progrès de l'agriculture mentionnés dans les rapports antérieurs prennent de plus en plus d'extension, surtout dans l'île de Corfou.

1849. — Là où les travaux agricoles, tels que irrigations, etc., ont eu lieu, la salubrité règne. »

Dans le but d'encourager l'agriculture, lord Seaton avait construit, en 1844, une ferme modèle à Castellanus; malheureusement elle n'existe plus depuis 1850, et cela est dû, en grande partie, à l'inintelligence de ceux qui avaient été appelés à la diriger.

Lord Seaton s'est efforcé aussi de mettre la justice à la portée des habitants de la campagne, et de réformer la constitution municipale. Quant au premier point il suffit pour l'apprécier de lire le passage suivant du *Promemoria* de M. Mustoxidis : « Pas même une justice de paix n'a été accordée à ces districts ruraux, de sorte que les paysans, pour le moindre délit, se rendent, des points les plus éloignés de la campagne, à la ville, où ils deviennent le jouet des

Digitized by Google

hommes de loi. Ce déplacement nécessite pour eux une grande perte de temps et ne peut que contribuer à la corruption des mœurs et à la décadence de l'agriculture. »

Un autre passage du *Promemoria*, cet arsenal des griefs des Ioniens, fera juger de la nécessité d'une réforme du régime municipal. « Les départements ioniens, dit M. Mustoxidis, ne sont point soumis à un conseil qui leur soit propre, et quoiqu'ils renferment un grand nombre de propriétaires, dont plusieurs sont riches et électeurs, ils ne jouissent cependant pas des priviléges que les communes de la Grèce possédaient sous le despotisme turc, tels que celui d'élire leurs magistrats et d'administrer leurs propres affaires. Ils sont soumis à des officiers imposés par la police, qui dirige ainsi avec une influence absolue les habitants des districts ruraux et exercent, au moment des élections, une prépondérance dangereuse. — Enfin, même la liberté restreinte qui avait été attribuée au corps municipal de chaque île, d'administrer ses propres revenus, lui a été enlevée. Pour les rendre plus dépendants encore ces revenus ont été versés dans le trésor public, et les biens qui les produisent menacés d'une vente immédiate. »

C'est le même lord Seaton qui, dans ses dépêches au ministère anglais, insistait pour obtenir :

1° L'établissement d'une presse libre,

2° Le renvoi au contrôle de l'assemblée législative des dépenses extraordinaires ;

Tout cela a été accordé.

Enfin, c'est aussi sous cet excellent gouverneur qu'eut lieu la réforme de la loi électorale, réforme qui accordait aux Ioniens le scrutin secret et qui abolissait le droit qu'avait le gouverneur de proposer quatre-vingts candidats aux électeurs, qui pouvaient choisir la moitié des noms portés sur la liste.

Avec sir Henry Ward, successeur de lord Seaton et lord haut commissaire actuel, la scène va malheureusement changer.

Membre de la chambre des communes et du parti whig, sir H. Ward fut d'abord accueilli avec joie par la population des îles : on s'attendait à trouver en lui un homme favorable aux idées libérales. L'attente des Ioniens fut singulièrement trompée.

A la suite des événements qui se passèrent en Europe en 1848, une révolution éclata à Céphalonie. Le but apparent de cette insur-

Digitized by Google

rection était l'annexion des Iles Ioniennes à la Grèce, mais cette idée, belle en elle-même, fut malheureusement exploitée par les *rhizospastes* (radicaux), parti presque entièrement composé de jeunes gens irréfléchis, importants et passionnés pour certaines opinions exaltées. Ce mouvement aurait certainement pu être étouffé sans recourir aux mesures extrêmes et sans sortir de la légalité, si sir H. Ward eût su conserver le sang-froid qui ne doit jamais faire défaut chez un homme appelé au gouvernement des peuples, ou s'il n'eût voulu profiter de ces troubles, en les exagérant, dans une arrière-pensée despotique, pour revenir contre les quelques réformes obtenues dans ces dernières années par les Ioniens.

Cette nation infortunée fut traitée dans cette circonstance avec la dernière rigueur. L'auteur d'un écrit remarquable, intitulé : *The Ionian Islands; what they have lost and suffered*, etc., dans lequel nous avons largement puisé, s'est constitué, en Angleterre même, le défenseur de ses compatriotes opprimés, et a dressé la trop longue liste de leurs griefs contre sir H. Ward.

Il l'accuse notamment :

« D'avoir considéré comme une rébellion générale de toute l'île de Cephalonie ce qui, en réalité, n'était qu'un mouvement local dans un petit canton.

» D'avoir, sans nécessité aucune, et alors que l'état du pays n'inspirait à personne des craintes sérieuses, excédé les pouvoirs dont la constitution investit le lord haut commissaire.

» D'avoir fait fusiller et pendre vingt et un citoyens plus ou moins compromis et d'autres complétement innocents, lorsqu'il n'y avait que deux véritables coupables : Vlacco et Nodaro.

» D'avoir fait fustiger près de trois cents personnes à Céphalonie, dont plusieurs moururent à la suite des coups.

» D'avoir fait brûler des propriétés, déraciner des plantations de vignes, pour punir les personnes suspectes ou coupables.

» D'avoir fait endurer à des citoyens innocents les terreurs de la mort, en simulant une exécution au moyen de tortures, pour les amener à dénoncer des voisins qui avaient caché des armes.

» D'avoir suborné des espions et encouragé des dénonciateurs de prétendues conspirations qui n'existaient que dans l'imagination de leurs inventeurs, et d'avoir refusé de publier le nom du calomnia-

Digitized by Google

teur, ou de le punir pour avoir fait un faux rapport, qui avait semé la terreur et l'agitation dans le pays.

» Enfin, d'avoir violé tous les autres droits, détruit toutes les garanties ordinaires des citoyens dans les pays libres et civilisés. »

Ces citations suffisent pour faire apprécier la conduite de sir H. Ward et toute l'étendue des malheurs qu'ont à déplorer les populations ioniennes.

Après avoir parcouru l'histoire de ce pays, il est impossible de ne pas demeurer frappé de la constance de son infortune. A part les quelques années paisibles, écoulées sous les deux sages administrations de Nugent et de Seaton, toute la durée de l'occupation anglaise a été une ère de ruine et de sang pour les Sept-Iles, triste monotonie dont nous allons donner une preuve saisissante, en transcrivant ici une page d'un ouvrage déjà cité (1), écrite en 1823, et qui peut s'appliquer, sans en changer, pour ainsi dire, un mot, aux événements bien postérieurs que nous venons de raconter.

» Je n'entrerai pas, dit l'historien de 1823, dans le détail de toutes les scènes affreuses qui précédèrent et suivirent, à Céphalonie, Zante, Sainte-Maure et Corfou, la révolution de la Grèce; je ne dirai pas que des villages entiers furent ravagées, et leurs habitants passés au fil de l'épée ou suppliciés par la main du bourreau. Tous ces actes barbares, indignes d'un peuple généreux, et que rien ne saurait excuser, remplissent le cadre des années qui viennent de s'écouler.

» En vain les agents anglais ont-ils prétendu que l'intérêt des Ioniens en général rendait nécessaires les supplices et les cruautés dont toutes les îles devinrent le théâtre ; ce n'était pas aux yeux de deux peuples barbares dans leurs vengeances, qu'il fallait, pour ainsi dire. donner l'exemple de la férocité. D'ailleurs, quel était le crime des Ioniens? Grecs de religion, d'origine et de sentiments, pouvaient-ils demeurer insensibles à l'infortune de leurs frères? pouvaient-ils ne point former des vœux pour leurs succès, ne point coopérer à leurs triomphes? Victimes de l'ambition et de la duplicité anglaises, ne leur était-il point permis de désirer eux-mêmes leur propre liberté, qu'on s'obstinait à leur ravir, en dépit des actes les plus solennels? Si l'An-

(1) *Histoire et description des Iles Ioniennes*, par un officier supérieur, etc... p. 320.

Digitized by Google

gleterre avait voulu, dès le commencement, mériter la bienveillance des insulaires, il lui eût fallu remplir ses engagements; elle aima mieux y manquer que d'acquérir des droits éternels à la reconnaissance de tout un peuple; elle devait donc s'attendre à voir ce même peuple, désabusé d'une manière si terrible, soupirer après l'heure de la délivrance. Mais, l'ambition ne raisonne pas; elle se joue également et des espérances et du malheur des peuples; elle se nourrit, pour ainsi dire, de dissimulation et de parjure. Cependant, puisque la politique avait porté la Grande-Bretagne à la perfidie, elle aurait au moins dû racheter un pareil attentat par une espèce de compassion pour les peuples opprimés, et ne pas combler la mesure par des atrocités dont elle sait que l'équitable histoire consacrera l'odieux souvenir, et fera justice un jour. »

Nous avions raison, je pense, et l'identité est complète. — Bien à plaindre est la nation dont les annales donnent lieu à de telles répétitions dans un si court espace de temps!

Nous en avons dit assez, je crois, pour donner une idée de l'état des Iles Ioniennes sous le protectorat britannique. En résumé, sur huit gouverneurs, il n'y en a que deux qui se soient intéressés véritablement au pays.

Sous l'administration anglaise, les dépenses et la dette des Iles ont toujours été s'aggravant. Les nationaux ont été écartés de tous les emplois, remplis par des étrangers incapables et avides, sans autre intérêt dans la république que celui de leur propre fortune. Toutes les libertés ont péri, toutes les lois ont été violées, toutes les garanties supprimées.

En présence d'un pareil état de choses, on ne peut s'empêcher d'y chercher un remède. — L'honorable auteur de l'ouvrage *The Ionian Islands* n'a pas manqué d'étudier sérieusement le moyen de guérir les maux de son pays, et à ce sujet, voici ce qu'il propose:

1° Que le traité de Paris soit observé dans toute sa vérité et sa simplicité;

2° Que la protection cesse d'intervenir dans les affaires du pays et ne fasse que diriger les Ioniens, et les défendre contre toute agression;

3° Que la constitution soit élaborée de bonne foi, et loyalement exécutée;

4° Que la surveillance des Iles Ioniennes soit enlevée au ministère des colonies (attendu qu'elles ne doivent pas être considérées comme

Digitized by Google

colonies), et qu'elles soient placées dans le département des affaires étrangères;

5° Que le sénat, choisi par l'assemblée, avec l'approbation de Sa Majesté britannique, soit responsable vis-à-vis de l'assemblée législative;

6° Que le parlement se réunisse une fois par année, au lieu d'une fois tous les deux ans. Que toute prorogation ne puisse durer au delà de trois mois, ni être renouvelée après l'expiration de ce délai, avant que le parlement n'ait été réuni de nouveau pendant un mois au moins;

7° Que le nom de lord haut commissaire, rendu odieux par la conduite de sir H. Ward, soit aboli et remplacé par celui de lieutenant de Sa Majesté;

8° Que le système de changement continuel de ces fonctionnaires, avec toutes les variations qui en sont la conséquence, soit également abandonné;

9° Que l'on fasse quelques essais pour donner satisfaction au mécontentement ressenti par toutes les classes de la population ionienne relativement à l'occupation exclusive des fonctions publiques par des Siciliens, des Maltais et d'autres étrangers, et qu'on renonce à l'habitude d'employer ces derniers de préférence aux indigènes;

10° Que l'article de la constitution qui confère au lord haut commissaire les attributions monstrueuses de la haute police, telles que les visites domiciliaires nocturnes, la confiscation des papiers, l'emprisonnement et le bannissement des citoyens sans enquête préalable et sans responsabilité, soit remplacé par une loi, garantissant à la fois la liberté individuelle et le salut de la société.

Ces réclamations et les plaintes multipliées des populations ioniennes paraissent être enfin parvenues jusqu'à l'oreille du gouvernement anglais, et dernièrement, ainsi que nous l'avons dit au début de cet article, des modifications importantes ont été consenties par la Grande-Bretagne en faveur des Sept-Iles. Elles sont contenues dans un décret portant la date du 22 décembre 1851, et contre-signé par lord Grandville, ministre des affaires étrangères. Voici comment l'un des organes de la presse française, déjà cité, analysait ce document, à la date du 7 janvier dernier :

« Le lord haut commissaire des Iles Ioniennes, après avoir dissous le dernier parlement des îles, vient de publier une proclamation,

Digitized by Google

en date du 22 décembre, dans laquelle il dit en substance ce qui suit : « Les réformes introduites il y a deux ans dans la constitution » de 1817 n'ont pas produit les résultats salutaires que l'on se propo» sait d'obtenir, et, malgré les bonnes intentions du gouvernement » britannique et la sincère coopération de la majorité de la dernière » assemblée, il n'a été fait que fort peu de chose dans l'intérêt du » peuple des îles. » Le lord haut commissaire déclare que S. M. la reine, désirant voir un système constitutionnel régulier établi dans les îles, a jugé convenable de proposer au parlement certaines modifications propres à écarter les obstacles qui se sont jusqu'ici opposés à la pratique du gouvernement constitutionnel. Les modifications que le lord haut commissaire a l'intention de proposer, sont les suivantes :

1° Le Parlement se réunira chaque année au lieu de ne se réunir que tous les deux ans ; de cette manière on mettra fin aux dissensions des deux assemblées, dissensions qui résultaient du droit qu'avait le Sénat de publier dans l'intervalle des deux sessions des décrets ayant force de loi ;

2° L'organisation du Sénat sera modifiée de manière à accroître a responsabilité de ses membres et à bien préciser leurs devoirs ;

3° Il sera adjoint au conseil suprême de la justice un cinquième membre, afin que ce corps puisse décider, à la majorité absolue des voix ; jusqu'ici, en cas d'égalité des voix, c'est le lord haut commissaire qui intervenait pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre ;

4° Le parlement ionien aura l'initiative d'une loi tendante à mieux régler les pouvoirs du gouvernement des îles ;

5° Le Parlement déterminera les attributions qui devront être substituées aux attributions actuelles de haute police, conformément à l'article 4, section 2, chapitre VIII de la constitution. Le lord haut commissaire promet de demander à Sa Majesté la reine l'abrogation de cet article, pourvu que le parlement adopte les mesures que l'expérience des deux dernières années a démontrées être indispensables ;

« Tels sont, continue le lord haut commissaire, les grands et pacifiques changements qu'une puissante souveraine offre au peuple confié à sa protection, au moment où les droits populaires, obtenus violemment en 1848, disparaissent les uns après les autres dans

Digitized by Google

toute l'Europe. Le sort du peuple des îles est entre ses mains. Par un sage exercice des pouvoirs que la constitution lui assure, il peut à la fois unir la sécurité à l'intérieur et à l'extérieur, faire fleurir le commerce et l'agriculture, introduire un meilleur système d'éducation, se servir de sa propre langue dans les affaires du pays, et user de la liberté de discussion dans le but d'améliorer la condition sociale de tous les citoyens. » — Le lord haut-commissaire finit sa proclamation en disant que, « quoiqu'il soit investi des pouvoirs nécessaires pour comprimer toute espèce d'insurrection et pour punir le désordre, il ne saurait faire aucun bien au pays sans la coopération franche et loyale du Parlement qui sera l'expression du libre choix du peuple des îles; s'il en était autrement, c'est sur les Ioniens eux-mêmes, et non sur lui, qu'en retomberait la responsabilité. »

Ainsi vient de parler l'Angleterre! Nous nous garderons bien de dire qu'il est trop tard. — Il n'est jamais trop tard pour reconnaître des droits sacrés, contre lesquels il ne saurait y avoir de prescription.

Il y a lieu de penser, sans doute, que le lord haut commissaire et le gouvernement britannique n'ont pas fait ces concessions avec une spontanéité entière et un complet désintéressement. — Ils ont certainement subi la pression énergique de l'opinion des populations ioniennes dont la conscience a été soulevée par les derniers événements dont nous avons rendu compte. — Les protestations, les réclamations devenaient de plus en plus pressantes, la voix des opprimés trouvait enfin à se faire entendre en Angleterre et jusque sur le continent. — Tout récemment encore (voir le *Daily News* et le *Galignani's Messenger* du 6 janvier 1852) la presse anglaise enregistrait une lettre signée par plusieurs victimes des dernières mesures de la *Protection*, et adressée à M. Hume, membre de la Chambre des Communes. — Mais qu'importe! On sait d'ailleurs que l'Angleterre est à coup sûr une puissance libérale, mais plutôt par politique que par sentiment. — Il n'en faut pas moins la respecter pour le bien qu'elle a ainsi fait et peut encore faire au monde, et admirer sans réserves la haute intelligence avec laquelle le gouvernement britannique sait toujours faire à temps les concessions devenues indispensables, suivre et diriger le cours impétueux de la démocratie et de la civilisation, au lieu de chercher à lui opposer une résistance périlleuse et vaine.

Digitized by Google

Avec ces réformes loyalement réalisées et développées, l'Angleterre peut effacer, en partie, de la mémoire des Ioniens les maux qu'ils ont soufferts et les faire renoncer, pour un temps du moins, à l'idée séduisante d'une réunion à la Grèce, à celle moins sage d'une déclaration d'indépendance absolue. Dans notre pensée, d'ailleurs, l'heure de cette réunion n'a pas sonné : — la jeune monarchie grecque est encore trop faible elle-même pour présenter des garanties réelles à la république ionienne, en cas d'annexion ; et, d'un autre côté, les Sept-Iles constituent une position trop importante dans la Méditerranée, trop convoitée par les divers États européens, pour pouvoir se suffire à elles-mêmes et conserver longtemps ainsi une sérieuse indépendance. Remis progressivement en possession de leurs droits injustement violés et trop longtemps méconnus, les Ioniens peuvent encore, sous une surveillance qui paraît vouloir justifier désormais le titre de *protection*, espérer retrouver, avec une sage liberté, leur dignité, leur richesse et leur félicité passées.

Nous ne voulons pas, cette fois, suspecter les intentions de l'Angleterre. — Il est digne de cette grande nation de faire noblement son devoir en accordant enfin, sans arrière-pensée, réparation et justice aux malheureuses populations des Sept-Iles.

La Grande-Bretagne le fera loyalement, nous le croyons. — Qu'il nous soit permis de dire, cependant, que nous éprouvons quelques craintes pour le succès d'une œuvre qui demande de la concorde, une modération et une confiance réciproques, en voyant sa réalisation confiée aux mains du lord haut commissaire actuel, mains frémissantes encore des coups portés au peuple ionien, et que celui-ci doit malheureusement regarder avec plus de terreur que d'amour.

Adolphe BREULIER,

Avocat à la Cour d'appel de Paris,
membre de la Société Asiatique.

Digitized by Google

COMMUNICATIONS

ENTRE

L'ALGÉRIE ET LE SÉNÉGAL

A TRAVERS LE DÉSERT (1).

En 1849, le général Iouçouf écrivait au général Daumas, auteur d'un ouvrage remarquable sur le *Grand Désert* :

« Les grandes tribus des Touârek, auxquelles vous avez consacré » un article si intéressant, sont en contact avec cinq ou six chefs qui

(1) Le Mémoire que nous publions a été soumis aux ministères de la guerre et de la marine, qui ont pensé que ce projet de communication entre l'Algérie et le Sénégal ne s'appliquait pas à des intérêts assez urgents et assez importants en ce moment pour justifier la dépense que son exécution entraînerait. Mais les deux départements ministériels se sont empressés de reconnaître l'utilité de ces études et semblent avoir complétement réservé l'avenir pour le cas où nos relations commerciales avec l'intérieur de l'Afrique prendraient un développement plus considérable. Dans notre pensée, cet avenir se prépare; les récentes et savantes publications faites sur le Sahara algérien ont attiré l'attention publique sur les ressources commerciales de l'Afrique centrale et sur l'importance de l'Algérie, pour l'établissement des moyens de communication avec ces contrées éloignées. A ce point de vue, le travail de M. Prax est un document utile à consulter; si, dans sa forme actuelle, il ne peut être réalisé, il sera certainement un point de départ pour des projets nouveaux qui, lorsque le jour sera venu, recevront une exécution fructueuse. (*Note du Directeur de la Revue.*)

Digitized by Google

» se trouvent à mon camp.... Leurs entretiens, chose remarquable » qui vous frappera comme moi, roulent sur des combats qui ont eu » lieu entre eux et des chrétiens, des Français, sur la rive droite d'un » fleuve semblable au Nil, au delà duquel ils vont enlever les Nègres » qui, pour la plupart, alimentent les marchés de Tiout. Ce fleuve » semblable au Nil, ces chrétiens peuvent-ils être autre chose que le » Sénégal et nos troupes coloniales ? Ne pourrions-nous pas, plus » tard, ce dont j'ai depuis longtemps l'espoir, donner par eux la main » à nos frères du Sénégal, correspondre par terre avec cette colonie ? » Vous savez, du reste, que c'est par cette voie qu'arriva au Sénégal » la nouvelle de la prise du camp de l'empereur du Maroc, à la ba- » taille de l'Isly. »

C'est dans ces lignes, dont la vérité ne pouvait manquer de nous frapper, après notre séjour dans les oasis les plus méridionales de l'Algérie, que nous avons puisé un encouragement pour produire des idées recueillies en quelque sorte sur les lieux mêmes, et dont chaque jour démontre l'utilité. Pour les personnes qui connaissent le désert et les mœurs de ses habitants, le plan que nous allons exposer n'aura rien d'étrange et d'invraisemblable. Il faudra bien que les préjugés géographiques encore si répandus, en ce qui touche l'horreur et l'inaccessibilité du désert, cèdent enfin devant les renseignements authentiques qui affluent de toutes parts, et qui prouvent que la vie, l'activité humaine, le progrès sont possibles même au désert.

DESCRIPTION DE LA ROUTE DE L'ALGÉRIE AU SÉNÉGAL.

Sur la route de l'Algérie au Sénégal, on trouve deux grandes oasis, celle du Touât, au sud de l'Algérie, et celle d'Adrâr, au nord du Sénégal (1).

Le Touât a 100 lieues kilométriques de long sur 25 de largeur moyenne ; il compte 360 villes ou villages ; ses principaux centres de population sont : Timimoun, Aoulef, Insâlah, Agabli, Bouda. — Timimoun est à 215 lieues de Biskra.

Les oasis du Touât sont abondamment pourvues d'eau ; on y cul-

(1) Voir la carte placée à la fin de ce volume.

Digitized by Google

tive le dattier, le tabac et le henna (*Lawsonia inermis*). Les habitants de cette contrée commercent avec le centre et le nord de l'Afrique, principalement avec Temboktou et le Maroc.

Les Beni-Mzab et les Chamba de l'Algérie vont très-fréquemment au Touât : ils y portent des marchandises provenant de la côte, et prennent en retour les denrées du pays des Noirs.

Situé, comme un lieu d'étape commode, au delà des dernières pentes de l'Atlas, le Touât est un des nœuds principaux de la route qui doit lier le Sénégal à l'Algérie.

Le pays d'Adrâr, dont l'existence nous a été révélée par M. Panet, qui l'a visité dans son voyage du Sénégal à Mogador, a une étendue à peu près égale à celle du Touât ; il est, comme ce dernier, abondamment pourvu d'eau ; il produit du blé, de l'orge et des dattes. Les principales villes sont : Ouadân, Chinguêti, Atar, El-Medok, Oasit. — Chinguêti est à 180 lieues kilométriques de Saint-Louis.

L'Adrâr commerce avec le Sénégal et avec l'intérieur de l'Afrique ; les caravanes de cette oasis qui vont à Saint-Louis y achètent des marchandises européennes et la guinée bleue de l'Inde. Une partie de ces articles pourvoit à la consommation de l'oasis, l'autre est livrée aux caravanes de Tichet, qui donnent en échange des denrées du Soudan, et notamment de la poudre d'or.

Le pays d'Adrâr est soumis à un chef unique appelé Ould-Aïda, qui réside à Ouadân, et avec lequel le gouverneur du Sénégal pourra facilement se mettre en rapport pour le passage, dans les États de ce cheik, des courriers qui auront à parcourir la route du Sénégal à l'Algérie.

Entre les oasis du Touât et d'Adrâr est une ville appelée Bel-Abbas, où pourra se faire l'échange des dépêches apportées par les courriers qui viendront de ces deux oasis. — Bel-Abbas est à 200 lieues de Timimoun, et à 205 lieues de Chinguêti.

La route entière se divise donc en quatre étapes, savoir :

De Biskra à Timimoun.	215	lieues kilom.
De Timimoun à Bel-Abbas.	200	—
De Bel-Abbas à Chinguêti.	205	—
De Chinguêti à Saint-Louis.	180	—
Développement total de la route. .	800	lieues.

Digitized by Google

Cette route sera parcourue en vingt-sept jours, à raison de 30 lieues par jour. Monté sur son dromadaire, un courrier fera une étape en moins de sept jours; il remettra ses dépêches à un autre courrier qui parcourra l'étape suivante; ainsi de suite, depuis Saint-Louis jusqu'à Biskra. — La correspondance de Saint-Louis avec la France se fera alors d'une manière régulière, au lieu d'employer, à de longs intervalles, la route coûteuse et éventuelle de la mer.

Léon l'Africain dit qu'à l'époque où il était à Temboktou, en 1520, le roi de cette ville envoyait à la frontière méridionale du Maroc des courriers qui faisaient 900 milles, soit 400 lieues kilométriques (1) en huit jours; à ce compte, les dromadaires auraient parcouru 50 lieues par jour; ce qu'on ne peut admettre qu'en supposant des courses de dix-sept heures par jour, avec une vitesse de 3 lieues à l'heure.

Nous avons connu, dans notre dernier voyage en Égypte, un chamelier qui avait acheté un dromadaire appartenant à un chérif de la Mekke, mort au Caire. Ce dromadaire faisait souvent la route de cette dernière ville à Suez, pour la correspondance de ces deux points : il allait et retournait à son point de départ en vingt-quatre heures; il parcourait ainsi un espace de 60 lieues. Il prenait quatre heures de repos à Suez : il franchissait donc en dix heures la distance comprise entre les deux points, et faisait, par conséquent, 3 lieues à l'heure.

On voit, d'après ce qui précède, qu'en prenant pour terme de parcours 30 lieues par jour, nous avons adopté des journées de dix heures : c'est une limite inférieure que nous avons choisie à dessein : afin de tenir compte des retards qu'éprouveront naturellement les courriers dans les différentes contrées qu'ils auront à traverser, au début de l'organisation du service que nous proposons. Plus tard, nos dromadaires pourront faire des journées de dix-sept heures, et franchir, par jour, un espace de 50 lieues : alors, la distance comprise entre Saint-Louis et Biskra sera parcourue en seize jours.

---

(1) Le mille employé par Léon l'Africain est à la lieue commune de France comme 2 1/2 est à un. Les 900 milles valent par conséquent 360 lieues communes, ou 400 lieues kilométriques. Telle est en effet la distance qu'il y a de Tamboktou à Noun sur la frontière méridionale du Maroc.

Digitized by Google

COURRIERS ARABES.

Dans les différents pays musulmans que nous avons visités, nous avons toujours vu le service de la correspondance fait par des courriers arabes, allant à pied ou montés sur des dromadaires.

A Tunis, les négociants européens établis dans cette ville font partir, pour les besoins de leur correspondance, des courriers qui voyagent à pied moyennant 2 fr. 50 c. par journée de marche de 15 lieues. Le prix et l'espace parcouru que nous indiquons sont les résultantes de plusieurs données que nous avons recueillies en consultant des Arabes employés comme courriers.

Nous avons d'ailleurs nous-même fait partir plusieurs fois des individus du Souf et de Tougourt pour Biskra, point extrême du service des postes dans le sud de l'Algérie : nous ne manquions jamais de trouver, au moment voulu, un Arabe disposé à se mettre en route. Notre courrier muni d'une petite provision d'eau et de dattes, partait aussitôt. Huit jours après, il arrivait de Biskra à son point de départ, au Souf ou à Tougourt. Le prix convenu pour le double trajet, aller et retour, était de 2 douros d'Espagne : la différence en latitude, entre Tougourt et Biskra, de 47 lieues et demie, était franchie en 32 heures de marche.

Les courriers à pied font 15 lieues par journée de 10 heures ; ils font même 20 lieues, lorsqu'on l'exige en promettant une rétribution plus forte. Les hommes qui voyagent ainsi, pour une modique somme, exposent souvent leur vie dans les contrées qu'ils traversent, et qu'infestent les voleurs de grand chemin, ceux que les Arabes appellent des *coupeurs de routes*. Un courrier, à qui nous avions donné la mission d'aller à quelques lieues de Tunis pour recueillir des plantes, nous fit observer, afin de nous engager à être généreux envers lui, qu'il pouvait être attaqué par les voleurs. — Les voleurs, lui répondîmes-nous, perdront leur temps avec toi ; que peuvent-ils te voler ? — Mon vieux burnous. — C'était, en effet, un burnous bien vieux, qui, à notre avis, ne pouvait guère tenter les pillards de la Régence de Tunis.

Pour donner une idée du courage de ces hommes, qui, comme nous venons de le dire, exposent leur vie pour un mince salaire, nous raconterons ici ce qui arriva à un Arabe du Souf, qui fit la

Digitized by Google

route de Tunis à Touzer, ville du Djérid, pour le compte d'un Anglais.

Au printemps de l'année 1846, Sidi-Nacer, de Touzer, sollicitait à Tunis les fonctions de cheik de son pays ; il fut nommé à cet emploi, après avoir payé au trésor une somme de 170,000 piastres (1), plus 40,000 piastres au garde des sceaux, 4,000 au ministre des finances, 4,000 au Bach-Hamba. Pour satisfaire à toutes ces exigences, le nouveau cheik de Touzer emprunta à Tunis la somme de 45,000 piastres, qu'il s'engagea à restituer six mois après, à la récolte des dattes ; il offrait pour garantie une grande propriété couverte de dattiers ; il payait pour les intérêts 100 charges (20,000 kilogrammes) de dattes dekla, qui valent à Tunis 120 piastres la charge : c'était donc une somme de 12,000 piastres, ce qui portait le taux de l'intérêt annuel au delà de 50 p. 100.

A l'époque indiquée, le cheik fit parvenir à son créancier les 100 charges de dattes, plus un à-compte de 12,000 piastres en espèces. Il aurait certes restitué intégralement la somme qu'il avait empruntée, si la mort ne l'avait surpris au moment où, à force d'exactions et de rapines, il comptait rentrer dans ses déboursés.

A la nouvelle de la mort de son débiteur, l'Anglais fit partir un courrier pour le Djérid, avec une lettre du bey pour le gouverneur de cette province. Ce courrier se mit en route à la fin de l'automne : il sortit de Tunis à 11 heures, à pied, un bâton à la main, et alla coucher le même jour à Zarwân. Le lendemain, il atteignit le puits appelé Bir-el-Bey. Le troisième jour, à 8 heures du matin, il entrait à Keirawân. Il sortit de cette ville à 11 heures ; après le coucher du soleil, il était à Aïn-Hadjeb, source d'eau courante. Le quatrième jour, à la tombée de la nuit, il arriva au puits El-Hafsi. Il se reposa pendant deux heures ; à minuit, il était aux Batoumât (2). Le cinquième jour, il partit après le lever du soleil ; il marchait depuis deux heures, lorsqu'il arriva sur un douar d'Arabes marabouts de la tribu des Hamamma, qui lui demandèrent où il allait. — A Touzer. — Tu seras volé sur la route. — Je n'ai rien. — On prendra tes vê-

(1) Le cours moyen de la piastre de Tunis est de 75 centimes.

(2) Ce lieu est ainsi appelé, parce qu'il y a des térébinthes, arbres que les Arabes nomment batoum, pl. batoumât.

tements. Quel conseil me donnez-vous ? — Passe ici la journée ; la nuit venue, tu te mettras en route.

Ainsi fit notre courrier : un des cheik du douar le conduisit sous sa tente, et lui offrit des dattes et du lait. Le soir, après le coucher du soleil, on mangea le kouskous ; c'était un kouskous fait avec de la farine d'orge, et si mauvais, que l'étranger ne voulut pas en manger, craignant que ce mets grossier ne le rendît malade. Après le repas, le cheik qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda son turban, pour en faire, disait-il, une chemise à son jeune fils. Aḥmed, ainsi s'appelait notre courrier, trouva ces paroles très-inconvenantes ; il savait d'ailleurs que, le turban donné, on lui demanderait encore autre chose, et qu'il serait ainsi dépouillé par celui-là même qui lui avait fait peur des voleurs. Il promit toutefois de livrer son turban au moment de son départ. La nuit venue, il sortit de la tente, prétextant qu'il avait quelque chose à faire, et se faisant précéder par un de ses hôtes, afin de ne pas être dévoré par les chiens. La nuit était sombre ; Aḥmed fit quelques pas en avant pour se soustraire aux regards de celui qui l'accompagnait ; il se retourna, et ne voyant plus son homme, il alla devant lui à grands pas, *tâf*, *tâf*, nous disait-il, pour nous donner une idée de ses enjambées. Lorsqu'il eut ainsi mis une assez grande distance entre lui et le douar, il reprit sa route. Arrivé à Gafsa, à minuit, il alla se coucher dans un bois de dattiers. Le lendemain au matin, il entra en ville, après s'être baigné dans une source d'eau chaude.

Il rencontra à Gafsa deux compatriotes du Souf, qui l'engagèrent à ne pas s'aventurer sur la route de Touzer, attendu qu'il y a un passage où les voleurs s'embusquent pour piller et tuer les voyageurs. Aḥmed, malgré tout ce qu'on put lui dire, partit de Gafsa après le coucher du soleil. Il avait attendu la nuit, afin de ne pas donner l'éveil aux Arabes de la tribu des Ḥamamma qui se trouvaient en ville, et qui auraient pu se mettre à sa poursuite. Il marcha toute la nuit ; au point du jour, il était à Foum-ez-Zekâk, l'entrée des défilés : à cet endroit, on voit des mamelons qui bornent l'horizon ; on se trouve en présence des Oulâd-Salâma de la tribu des Ḥamamma ; c'est là que ces Arabes s'embusquent pour arrêter les voyageurs : Aḥmed y vit une vingtaine de morts enterrés sous des monceaux de pierres. Il avait tant marché depuis son départ de Tunis et si peu dormi, il était si fatigué que, à la vue de ces tombeaux il sentit son

Digitized by Google

cœur défaillir. Le danger était devant lui; s'il continuait sa route, il allait à la rencontre des voleurs; s'il restait, les voleurs viendraient le trouver sur le théâtre de leurs exploits. Il ne put toutefois s'empêcher de se reposer dans ce lieu maudit.

Après avoir dormi pendant une heure, il se leva et poursuivit son chemin; à peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'aperçut que deux Arabes couraient sur lui; lui aussi se mit à courir pour s'éloigner; mais trop fatigué pour gagner du terrain, et se voyant près d'être atteint, il s'arrêta. Il avait un bâton; les voleurs étaient armés l'un d'un poignard, l'autre d'une massue: on parlementa à distance. — Aḥmed fit observer qu'il n'avait rien; — les Arabes lui demandèrent ses vêtements. — Aḥmed répondit qu'il était chargé d'une lettre du Bey de Tunis pour le gouverneur du Djerid, qu'il se trouvait placé sous la protection de ces deux personnages, et qu'il arriverait malheur à ceux qui l'empêcheraient de remplir sa mission; que d'ailleurs des cavaliers du gouvernement, qui étaient partis après lui de Gafsa, allaient passer, et il invitait ses deux adversaires à s'éloigner. — Un des voleurs, pour toute réponse, lui lança une grosse pierre, qui ne l'atteignit point. — Lui, de son côté, en lança une autre; et le combat allait s'engager, lorsqu'on vit arriver des cavaliers. — « Dieu me délivra ainsi du danger qui me menaçait, nous dit notre Soufi, en nous racontant cette histoire; car les deux chiens qui aboyaient après moi, et qui auraient fini par me manger, prirent aussitôt la fuite. Il ne devait nullement partir de Gafsa des cavaliers du gouvernement; ceux qui venaient d'arriver étaient des Arabes marabouts de la tribu des Oulâd-Sidi-Cheïḳ, qui allaient à Touzer. »

Aḥmed arriva dans cette ville deux heures après le lever du soleil: c'était le septième jour depuis son départ de Tunis. Entre le départ et l'arrivée, il s'était écoulé 140 heures, dont 80 de repos et 60 de marche, il avait parcouru 405 lieues kilométriques.

Il présenta la lettre du Bey au gouverneur du Djerid, qui lui fit donner l'hospitalité par le nouveau cheiḳ de Touzer. Quant aux réclamations du créancier, le gouverneur répondit que le neveu, héritier de feu Nacer, n'avait point d'argent; qu'il fallait attendre jusqu'à la récolte des dattes, à moins que le Bey ne donnât ordre de vendre la propriété engagée.

Aḥmed rentra à Tunis avec une caravane, après 25 jours d'absence et 17 jours de marche, il eut pour salaire 30 francs.

Digitized by Google

Ce récit fait voir avec quelle facilité les Arabes entreprennent, pour une modique somme, des voyages longs et périlleux. Nous devons dire toutefois que dans l'intérieur de l'Afrique les routes sont loin d'être aussi dangereuses, et que d'ailleurs des courriers montés sur des dromadaires peuvent aisément se soustraire à la poursuite d'un ennemi.

C'est avec leurs dromadaires que les Arabes du Souf et les Chamba d'Ouargla vont, au delà des limites de l'Algérie, attaquer les Touârek dans leur désert.

Les Chamba portent la guerre jusqu'aux environs de Rdâmes (Ghdâmes) : « Ils sont venus une fois, nous disait un Arabe de cette ville, nous voler trente chameaux. Nous montâmes sur nos dromadaires et nous nous mîmes à la poursuite de ces pillards : nous marchions jour et nuit : la nuit, nous éclairions la route avec un fanal, afin de pouvoir suivre leurs traces. Après le quatrième jour, nous vîmes les feux de leur bivouac; ils s'étaient enfin arrêtés, épuisés de fatigue et de sommeil, croyant qu'ils n'étaient point poursuivis, ou qu'on avait perdu leurs traces. Nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous nous approchâmes en silence, avec nos armes, prêts à faire feu. Nous trouvâmes les Chamba profondément endormis; nous prîmes d'abord leurs armes pour les mettre à l'écart, après quoi beaucoup d'entre eux passèrent de la vie à la mort sans se réveiller; les autres se sauvèrent. Quant à nous, nous avions retrouvé nos chameaux et fait un riche butin. »

Il arrive tous les ans, en Algérie, des chameaux et des dromadaires de Rdâmes, achetés dans cette ville par des marchands du Souf, et vendus ensuite par ces marchands aux Arabes du Sahara : le prix d'un chameau est de 150 à 200 fr.; un dromadaire vaut le double. La valeur d'un bon dromadaire, en Égypte, varie de 250 à 375 fr.

Nous croyons devoir donner ici les prix qui ont cours, sur différentes routes, pour le transport des marchandises à dos de chameau, afin d'avoir un terme de comparaison qui nous permette de fixer, d'une manière approximative, le prix de la journée de course d'un dromadaire.

Digitized by Google

NOMS DES LOCALITÉS.	Journées de marche de 10 heures.		Prix de transport.		Prix comparatifs par journée.	
De Tunis à Nefta.	10	»	37 fr. 50 c.		3 fr. 75 c.	
De Tunis au Souf.	13	»	48	»	3	70
Du Souf au Tougourt. . . .	2	1/2	7	50	3	»
De Tougourt à Biskra. . . .	5	»	15	»	3	»
De Biskra à Constantine. .	5	1/2	18	75	3	40
De Tripoli à Rdâmes. . . .	10	»	30	»	3	»
Totaux. . .	46	»	156 fr. 75 c.		3 fr. 40 c.	

Nous avons vu que le prix de la journée d'un courrier à pied est de 2 fr. 50 c.; il est, pour un chameau chargé de marchandises, de 3 fr. 40 c. Soit 5 fr. pour un dromadaire, et 2 fr. 50 pour l'Arabe qui le fera courir : le prix de la journée d'un courrier monté sur un dromadaire sera de 7 fr. 50 c.

ORGANISATION DU SERVICE DES COURRIERS.

Le gouvernement de l'Algérie aura à sa solde huit courriers arabes, dont quatre résidant à Biskra et quatre à Timimoun, dans le Touât; celui du Sénégal aura, de son côté, quatre courriers à Saint-Louis et quatre autres à Chinguêti, dans l'Adrâr.

Les courriers de Biskra seront des Béni Mzab ou des Chamba; ceux de Timimoun seront des Arabes du Touât ou des Touârek; ceux de Saint-Louis et de Chinguêti appartiendront au pays d'Adrâr.

Les départs de Biskra et de Saint-Louis auront lieu une fois par semaine.

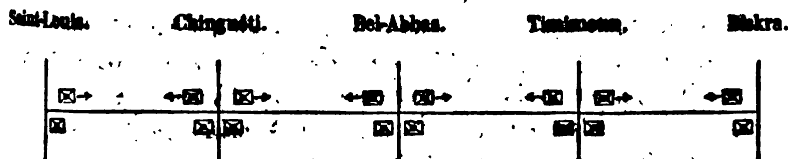
La distance comprise entre Biskra et Timimoun sera parcourue par les courriers de Biskra; ce seront les courriers de Timimoun qui franchiront la distance comprise entre ce point et Bel-Abbas. De même, les courriers de Saint-Louis feront le service entre ce point et Chinguêti, tandis que ceux qui résideront dans cette dernière ville iront jusqu'à Bel-Abbas.

Chaque courrier, après avoir parcouru son étape, se reposera pendant un temps à peu près égal à celui de la course qu'il aura faite; il alternera ainsi son séjour entre les deux stations placées à l'extrémité de la ligne qu'il devra parcourir.

Dans la figure que nous traçons ici, nous indiquons par des rec-

Digitized by Google

tangles les seize courriers placés sur la ligne depuis Saint-Louis jusqu'à Biskra; ceux qui ont des flèches parcourent l'espace qu'ils doivent franchir en moins de sept jours; pendant tout ce temps, les huit autres se reposent.



Il conviendra, afin que le service ne soit point livré au caprice des courriers qui iront à Bel-Abbas, soit de Timimoun, soit de Chinguêti, d'avoir, dans chacune de ces deux dernières villes, un employé arabe, chef de service, dépendant, l'un du gouvernement de l'Algérie, l'autre de celui du Sénégal.

Ces employés choisiront, dans le lieu de leur résidence, les individus qui leur paraîtront propres à remplir le service de courrier; ils recueilleront de leur bouche des informations sur la géographie et le commerce des contrées qu'ils auront traversées. Ils prendront eux-mêmes des notes dans le lieu de leur résidence, et ils enverront, tous les mois, leur travail, celui de Timimoun à un agent supérieur, résidant à Biskra; celui de Chinguêti, à un autre agent demeurant à Saint-Louis.

Les courriers auront une haute paye de 7 fr. 50 c. par jour, lorsqu'ils seront en course, et de 2 fr. 50 c. seulement pendant les jours de repos; ce qui revient à un salaire journalier de 5 fr., ou à un traitement de 150 fr. par mois.

Il y aura des primes d'encouragement pour les courriers qui franchiront l'espace avec le plus de vitesse, afin que le temps nécessaire à la transmission des dépêches atteigne par la suite sa dernière limite (1). Et pour cela, il sera nécessaire que, dans les stations intermédiaires, c'est-à-dire à Chinguêti, Bel-Abbas et Timimoun, le départ des courriers ait lieu aussitôt après l'arrivée des dépêches;

(1) Si, comme Léon l'Africain l'affirme, on peut atteindre le chiffre de 50 lieues par jour, les dépêches du Sénégal iront à Biskra en 16 jours.

tandis qu'à Biskra et à Saint-Louis, le départ aura lieu périodiquement une fois par semaine, à jour et à heure fixés.

Il est maintenant facile de calculer la dépense qu'entraînera un pareil service.

Le personnel se composera :

De deux agents supérieurs, l'un à Biskra, l'autre à Saint-Louis;

De deux employés arabes, l'un à Timimoun, l'autre à Chinguéti;

De seize courriers arabes ayant chacun un bon dromadaire.

La moitié de ce personnel sera à la charge du budget de l'Algérie, l'autre moitié figurera au budget des colonies.

La dépense annuelle, soit pour la marine, soit pour la guerre, sera de 25,000 fr., savoir :

Un agent supérieur, traitement annuel.	6,000 fr.
Un employé arabe.	3,000
Huit courriers arabes, à 1,800 fr. l'un, ensemble. .	14,000
Gratifications.	1,000
Total des dépenses.	25,000

Nous devons parler maintenant de deux objections qu'on pourrait opposer au projet que nous développons dans ce mémoire.

On objectera :

1° Qu'il est difficile de faire parcourir des contrées inconnues à des individus isolés, que des voleurs peuvent arrêter à chaque instant;

2° Qu'on n'a jamais vu, dans le désert, un service de poste établi sur une aussi grande échelle.

Nous avons déjà dit, en parlant du choix des courriers arabes, que ces individus seront pris dans la localité même qu'ils doivent fréquenter : ainsi les Béni-Mzab vont journellement de leur pays dans les principales villes de l'Algérie, et *vice versâ*; de leur pays à Timimoum, la route est encore plus facile pour eux. De même, des Arabes du Touât peuvent se porter jusqu'à Bel-Abbas, et donner, en ce point, la main à des Arabes de l'Adrâr venus de Chinguéti. D'ailleurs, l'Arabe, monté sur un bon dromadaire, n'a rien à craindre, attendu que la rapidité de la course de sa monture le soustrait à tout danger. Ainsi, lorsque les marchands de Rdâmes, qui vont commercer à Temboktou, veulent retourner dans leur

Digitized by Google

pays, après avoir réalisé une bonne somme en poudre d'or, au lieu d'opérer leur retour avec une caravane, ils préfèrent acheter un bon dromadaire, et partir seuls à grande vitesse.

D'ailleurs, le désert, loin d'être un sol inhospitalier, comme on l'a trop souvent répété, offre aux voyageurs plus de sécurité peut-être que les grandes routes des pays civilisés. Qu'il nous soit permis de rapporter quelques faits à l'appui de l'opinion que nous venons d'émettre.

Léon l'Africain raconte que, dans son voyage à Temboktou, en 1520, la caravane dont il faisait partie rencontra, dans la plaine d'El-Araouân, le cheïk des Touârek de cette contrée, à la tête de cinq cents hommes, tous montés sur des chameaux. Le cheïk venait percevoir le droit de passage sur ces terres, payé en marchandises, et pouvant s'élever à 10 fr. par charge de chameau.

Ce cheik, ayant invité les marchands de la caravane à se transporter au lieu où il avait dressé ses tentes, pour y recevoir l'hospitalité, fit tuer plusieurs chameaux jeunes et vieux, des moutons et quelques autruches qui avaient été prises en chemin. On servit des ragoûts de viande avec beaucoup d'épices; le pain était fait de millet et de graine de navette; le dessert se composait de dattes et de vases pleins de lait. Les marchands passèrent deux jours sous les tentes du cheik, faisant des repas homériques; le troisième jour, ils quittèrent ce lieu de délices pour rejoindre la caravane qui avait continué sa route; le cheik et sa suite les escortèrent jusqu'au lieu où ils étaient attendus. Léon fait observer que les dépenses faites par le cheik, dans cette circonstance, excédaient de beaucoup, sans comparaison, la valeur des objets qui lui avaient été donnés au passage de la caravane.

Dans l'itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des Nègres, publié en 1848, par M. le général Daumas, on voit quinze Chamba qui, sous la conduite d'un Tark, entreprennent un voyage de Mettili à Kachna, dans un but commercial. Le passage de ce remarquable ouvrage que nous allons reproduire, nous montrera, à trois siècles de distance, les Touârek hospitaliers comme au temps de Léon l'Africain.

« Pendant que nous déjeunions, une vingtaine de Touârek, tous montés sur des chameaux et dont l'un portait un fusil, apparurent à l'horizon; ils se dirigeaient vers nous.— C'est Ould-Biska, le chef du Djebel-Hoggar, nous dit notre guide; allons au-devant de lui...

Digitized by Google

» Nous campâmes à quelque distance du douar d'Ould-Biska. A peine avions-nous terminé notre installation, que nous vîmes arriver, au milieu du cercle tracé par nos bagages, quatre serviteurs de notre hôte, conduisant quatre chameaux gras :

» Voici l'hospitalité du cheik, nous dirent-ils ; et chacun d'eux, au même instant, abattit d'un seul coup de sabre au jarret l'animal qu'il tenait en laisse. Les pauvres bêtes, ainsi mutilées, beuglaient douloureusement en cherchant à se relever, et nous nous empressâmes de les saigner au nom de Dieu. Nous les partageâmes entre nous ensuite, et nous en fîmes un excellent repas.

» Le lendemain, nous nous réunîmes pour aller offrir notre présent à Ould-Biska.

» Il nous reçut à la porte de sa tente. Sa femme Fatouma tenait sur ses genoux un petit enfant de quatre ou cinq ans. Tous les habitants du douar, hommes, femmes, enfants, se pressaient autour de nous.

» Après les compliments, notre guide remit au cheik nos douros (trois douros par marchand), et fit étaler devant lui les étoffes et les vêtements que nous lui offrions ; il les reçut de bonne grâce, non sans les avoir attentivement examinés et fait examiner à Fatouma, qui nous en parut satisfaite.

» L'argent nous revint presque aussitôt, car Ould-Biska l'employa tout entier en emplettes de burnous, de bonnets, de haïk, de toiles de coton, etc. » (1).

La probité des Touârek n'est pas moins remarquable que leur hospitalité ; on en jugera par le fait suivant que nous tenons d'un marchand de Rdâmes.

Nous partîmes de Rât pour le Soudan avec une caravane de cent chameaux. Après quelques jours de marche, le ciel s'obscurcit, la température du jour resta froide comme celle de la nuit ; la neige, tombant sans interruption pendant trois jours, nous tint cloués à la même place, saisis de froid.

Plusieurs de nos chameaux périrent ; pour continuer notre route,

(1) L'ouvrage que nous venons de citer, et que nous devons aux études pleines d'intérêt du général Daumas sur la géographie et le commerce de l'intérieur de l'Afrique, peut être considéré comme un premier jalon posé sur la route de l'Algérie au Sénégal, ou comme un phare éclairant la nuit du désert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

il nous fallut laisser une partie de notre chargement à la garde de Dieu. Arrivés à Ahir, nous fîmes partir pour le lieu du sinistre, des Touârek avec un nombre de chameaux suffisant pour prendre les marchandises que nous avions abandonnées. Elles restèrent ainsi dans le désert plus de deux mois, et nous n'avions nulle crainte, car elles étaient là en sûreté aussi bien que dans un magasin.— Voyant notre surprise, celui qui nous racontait cette histoire ajouta : lorsque les Touârek trouvent, sur les routes fréquentées par les caravanes, des marchandises abandonnées, ils n'y touchent point, à moins que ce ne soit pour les couvrir et les préserver de la pluie.

Une particularité non moins remarquable que signale M. Panet, c'est que malgré les hostilités qui divisent les tribus du désert, les marchands sont respectés par le parti ennemi. Ainsi, la caravane dans laquelle ce voyageur avait pris place, et qui se composait de marchands de Chinguéti, avait traversé sans obstacle le Trarza, dont les habitants comptent parmi leurs ennemis les Arabes d'Adrâr.

Il nous reste à parler maintenant de l'objection qui pourrait naître de la longueur de la ligne qu'il s'agit de parcourir, depuis Saint-Louis jusqu'à Biskra.

Nous avons tout d'abord écarté cette objection en divisant la route en quatre sections. Nous savons d'ailleurs qu'au temps de Léon l'Africain, le roi de Temboktou faisait voyager des courriers arabes sur la route qui de cette ville du Soudan aboutit à la frontière méridionale du Maroc : l'espace parcouru était de 400 lieues.

En 1836, nous avons vu nous-même, à la Mekke, un service de courriers arabes montés sur des dromadaires, qui avait été organisé par Méhémed-Ali, entre cette ville et le Kaire, sur une ligne de 375 lieues ; cependant la création de ce service pouvait éprouver des difficultés, à cause de la nature sauvage et guerrière des populations de l'Arabie. C'est par cette voie que nous faisions parvenir de là Mekke au Kaire, les lettres que nous adressions à Paris à notre illustre et savant compatriote Arago.

La distance comprise entre Biskra et Bel-Abbas est de 415 lieues ; la distance de Saint-Louis au même point est de 385 lieues. Ainsi le Sénégal et l'Algérie auront à organiser un service de courriers sur des routes qui ont à peu près la longueur des lignes que nous venons de citer, à savoir : la ligne qui de Temboktou aboutit à la frontière méridionale du Maroc, et celle qui de la Mekke aboutit au Kaire.

Digitized by Google

RÉSULTATS DE L'ORGANISATION DU SERVICE.

Le service de courriers arabes que nous proposons entre Saint-Louis et Biskra intéresse également le Sénégal et l'Algérie.

Le Sénégal aura avec la métropole une correspondance régulière et à de courts intervalles, pour les besoins du gouvernement et du commerce; il aura des communications suivies avec le pays d'Adrar; il étendra ses relations commerciales vers le centre de l'Afrique.

En donnant par l'Algérie la main au Sénégal, nous ferons connaissance avec toutes les populations intermédiaires, qui, à leur tour, désireuses de commercer avec une nation annonçant depuis vingt ans, sa richesse par l'émission de sommes considérables qui pénètrent jusqu'au Soudan, viendront faire défiler, sous nos yeux, leurs longues caravanes chargées des denrées de l'intérieur de l'Afrique, et prendront en échange les produits variés de notre industrie; elles entreront dans le cercle de nos affaires : l'Algérie portera son activité vers le Sud, le Sénégal marchera vers l'Est; Temboktou sera le point d'intersection.

Nos courriers, sans qu'il soit besoin de les y inviter, avec cette aptitude qui est si remarquable chez les Arabes, feront, pour leur propre compte, un petit commerce avec les points extrêmes de la ligne qu'ils auront à parcourir. Les connaissances pratiques qu'ils acquerront en peu de temps, et qu'ils nous communiqueront, seront pour nos maisons de commerce d'une grande utilité. On pourra de même se servir des Arabes chefs de service, placés à Timimoun et à Chinguêti, pour avoir de bons renseignements, car ceux-là aussi feront du commerce et sauront s'enrichir.

Porté par nos courriers sur tous les points de la ligne jusqu'au Sénégal, le journal arabe qui s'imprime à Alger, donnera une idée de notre puissance et de nos efforts en faveur de la civilisation.— Nous étions à Tougourt, en 1848, lorsque la nouvelle de la prise d'Abd el-Kader nous fut annoncée par un numéro de ce journal, qu'on venait de faire parvenir au cheik de Tougourt. Tout le monde s'entretenait de ce grave événement, et chacun répétait la version donnée par la feuille arabe. Si, au contraire, cette nouvelle se fût propagée de proche en proche jusqu'à Tougourt, avec les commentaires et les hyperboles des chroniqueurs arabes, nous aurions eu des versions

Digitized by Google

fantastiques comme un conte des *Mille et une nuits*; toutes ces versions se seraient trouvées d'accord sur un seul point, à savoir le ridicule qu'elles n'auraient pas manqué de déverser sur l'armée française. — C'est ainsi que M. Panet, à son passage à Chinguêti, a entendu raconter d'une manière burlesque le bombardement de Mogador par nos braves marins.

La végétation du désert, qu'il nous importe de connaître au point de vue scientifique, fournit aux Arabes une foule de plantes utiles, dont ils connaissent d'ailleurs toutes les propriétés : il y a les simples dont ils font un grand usage, les poisons et les contre-poisons, les plantes tinctoriales, etc. Il nous suffira de donner quelques instructions à nos courriers pour avoir des collections de plantes avec leurs noms arabes et leurs propriétés.

Nous pourrons acquérir aussi, par le même moyen, des notions plus précises sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique, sur les tribus arabes et sur les Touârek, sur les mœurs et les usages de ces populations, sur les mouvements qu'elles opèrent, soit pour les exigences de la vie nomade, soit pour les besoins de leur commerce.

Les Arabes qui feront le service de courriers entre Saint-Louis et Biskra feront passer sous nos yeux une foule de produits qui nous sont encore inconnus. Ils nous apporteront, par exemple, des dattes du Touât, qui sont de qualité supérieure, et qui feront peut-être, un jour, l'objet d'un grand commerce. C'est ainsi qu'à Médine, en Arabie, sur la même latitude, on exporte des dattes, soigneusement placées dans des boîtes, pour le Kaire, Damas et Constantinople. Les dattes de Médine, que nous avons goûtées sur les lieux mêmes, sont grosses, charnues et pleines de saveur.

C'est en développant notre commerce avec l'intérieur de l'Afrique; c'est en nous mettant en communication avec les populations de ce vaste continent, et en leur faisant parvenir, avec les articles courants, des échantillons de divers objets d'art, de bijouterie, d'orfévrerie et d'ébénisterie, que nous ferons pénétrer les besoins du luxe jusqu'au pays des Noirs. Un jour peut-être nous verrons arriver en Algérie des gens du roi de Temboktou, qui viendront, montés sur des dromadaires, les mains pleines de poudre d'or, visiter nos magasins pour y faire de riches commandes.

Digitized by Google

RÉSUMÉ.

Nous proposons la création d'un service de courriers arabes montés sur des dromadaires, entre le Sénégal et l'Algérie, de Saint-Louis à Biskra, sur un parcours de 800 lieues kilométriques, afin que la correspondance du Sénégal avec la France puisse se faire d'une manière régulière, au lieu d'employer, à de longs intervalles, la route coûteuse et éventuelle de la mer.

Sur la ligne que ces courriers auront à parcourir se trouvent situées deux grandes oasis, l'Adrâr et le Touât, comme deux lieux d'étape bien approvisionnés et abondamment pourvus d'eau : ce sont les nœuds principaux de cette ligne.

L'espace compris entre Saint-Louis et Biskra sera parcouru d'abord en vingt-sept jours, et par la suite, lorsqu'on aura pu choisir des courriers montés sur de bons dromadaires, lorsque surtout les populations placées sur la route seront habituées à voir passer nos courriers, et qu'il n'y aura aucune cause de retard, seize jours suffiront pour le transport des dépêches de Saint-Louis à Biskra.

Il y aura quatre courriers à Biskra, quatre à Timimoun, dans le Touât, quatre à Saint-Louis et quatre à Chinguêti, dans l'Adrâr. Les départs de Saint-Louis et de Biskra auront lieu à jour fixe, une fois par semaine.

Il y aura deux employés arabes, chefs de service, placés, l'un à Timimoun, l'autre à Chinguêti et deux agents supérieurs, dont l'un résidera à Biskra et l'autre à Saint-Louis.

La moitié de ce personnel sera à la charge du département de la guerre, l'autre moitié sera portée au budget de la marine et des colonies. Pour chaque département, la dépense annuelle sera de 25,000 francs.

La création de ce service dirigera naturellement les relations du Sénégal et de l'Algérie vers le centre de l'Afrique : nos courriers nous apporteront tous les produits qui pourront nous intéresser, car les Arabes sont doués d'un sens pratique bien remarquable, ce dont nous avons pu nous convaincre toutes les fois que nous nous sommes trouvé en contact avec eux (1); ils nous feront connaître les plantes

(1) En Égypte, un cheik arabe nous a présenté des cendres provenant des va-

Digitized by Google

du désert et leurs qualités propres à l'industrie et à la médecine des indigènes; ils seront, en outre, pour nous, des explorateurs qui nous mettront à même de poursuivre efficacement nos études géographiques sur l'intérieur de l'Afrique.

Le commerce de l'Algérie et du Sénégal, avec un pays qui nous sera mieux connu, se fera sur une plus grande échelle; les populations africaines s'enrichiront avec nous, et leurs besoins se développeront. Alors nous ferons entrer dans notre commerce avec le Soudan des articles qui n'ont pas encore droit de cité dans le pays des Noirs, et nous recevrons en échange, outre les denrées que nous avons signalées sur notre carte des routes commerciales de l'Algérie, des produits inconnus qui pourront convenir aux besoins de notre civilisation. C'est ainsi que l'Europe fait aujourd'hui dans l'Inde un grand commerce de *gutta percha* de Singapour, qui, en 1844, était encore un article sans valeur.

PRAX,

Ancien officier de la marine de l'État.

---

rechs de la mer Rouge, très-riches en soude, en nous demandant s'il nous conviendrait d'en importer en France. Ces cendres ont été signalées par Volney dans son ouvrage sur l'Égypte et la Syrie.

A Tougourt, un Arabe nous a montré des cristaux de pyrite de fer, qu'il avait recueillis comme échantillons, afin de savoir s'il pourrait vendre de ce minerai aux Français établis à Constantine.

OASIS DE BISKRA[1].

Biskra est situé à 34° 98′ de latitude Nord, et à 3° 30′ de longitude Est, à 232 kilomètres S.-O. de Constantine et à 369 S.-E. d'Alger, à l'entrée du grand désert. Vers le N.-O. est une chaîne de montagnes qui sépare Biskra de la plaine d'El-Outaia, et qui, pendant l'hiver, le préserve un peu des vents froids du Nord; vers le S.-E. est une plaine immense qui se perd à l'horizon et dont l'aspect est varié par de nombreuses oasis, auxquelles les Arabes ont donné le nom de Ziban. L'oasis de Biskra renferme une quantité prodigieuse de palmiers qui, vus du col de Sffa, sur la route d'El-Outaia, présentent un coup d'œil magnifique. Outre les palmiers, on remarque encore dans les jardins de cette oasis un assez grand nombre d'arbres fruitiers, tels

(1) Le travail que nous publions est emprunté à une collection de mémoires fournis par les chirurgiens militaires attachés aux bureaux arabes de l'Algérie. Beaucoup de ces documents offraient un plus grand intérêt scientifique que celui que nous soumettons à nos lecteurs; malgré ce que les hommes spéciaux y trouveront d'incomplet, nous l'avons cependant choisi à cause des détails pittoresques qu'il contient sur l'oasis de Biskra, dont il est question dans l'article précédent. Le service de santé organisé auprès des bureaux arabes est à même de recueillir des renseignements intéressants sur la condition physique du peuple arabe. Nous serions heureux si la publication que nous faisons aujourd'hui avait pour résultat de stimuler le zèle des praticiens dévoués qui donnent leurs soins aux indigènes

(*Le Directeur de la Revue.*)

Digitized by Google

que l'abricotier, le figuier, l'olivier, le grenadier, etc. Tous ces arbres sont cultivés avec un soin admirable; comme il règne une grande sécheresse pendant la moitié de l'année, les Arabes ont pratiqué, à 2 kilomètres de l'oasis, du côté du Nord, un canal de dérivation qui passe devant le fort Saint-Germain, et qui distribue l'eau, par un système très-bien entendu d'irrigation, dans toutes les parties de l'oasis. Pendant quelques mois de l'année, la rivière qui alimente ce canal, et qui porte le nom d'Oued-Zeyour, est entièrement à sec au-dessous de la prise d'eau. Les environs de l'oasis, du côté du Sud et du côté de l'Ouest, sont livrés à l'agriculture dans un rayon de 2 kilomètres.

Le froid n'est jamais bien vif à Biskra, et la température ne descend que très-exceptionnellement au-dessous de 6° centigrades au-dessus de zéro. Les chaleurs y sont souvent très-fortes, depuis le 15 mai environ jusqu'au 15 septembre; le thermomètre atteint quelquefois 48°, mais le point ordinaire est 42°. La température est presque aussi suffocante pendant la nuit; aussi la plupart des Arabes couchent sur leurs terrasses pendant l'été; il faut attribuer en partie à cette coutume les ophthalmies endémiques qui sévissent sur les habitants.

Les vents qui règnent le plus souvent à Biskra, sont ceux du S.-E. en été, et du N.-O. en hiver. Il est rare que la girouette quitte ces deux directions; le vent est quelquefois d'une violence excessive; il déracine des palmiers, parmi ceux qui sont les plus élevés. La pluie est assez rare et jamais de longue durée; les orages qui amènent de fortes pluies éclatent surtout aux mois de septembre et d'octobre, mais il ne tombe de rosée dans aucune saison de l'année.

La population indigène du cercle de Biskra peut être divisée d'après les mœurs et les habitudes en deux fractions bien distinctes : les nomades et les Zibaniens. Ceux-ci, qui habitent les villages, quittent rarement leur pays. Ils passent presque tout leur temps à la culture de leurs champs et de leurs jardins. Les autres, au contraire, sont adonnés spécialement à l'élève des troupeaux : à l'époque de la forte chaleur, lorsque le soleil a brûlé toutes les herbes, ils émigrent vers le Tell, emmenant leurs bestiaux avec eux. C'est là qu'ils font l'échange contre du blé et de l'orge de leurs produits, qui consistent surtout en tissus, laine, dattes, plumes et œufs d'autruche, tabac en feuilles, certaines plantes tinctoriales, telles que le henné et la garance, etc. Ils reviennent ordinairement dans la pre-

Digitized by Google

mière quinzaine de septembre, lorsque la belle saison commence dans les Ziban. Pendant l'hiver et l'automne, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril environ, on jouit dans les oasis d'une température délicieuse ; aussi c'est cette saison que les touristes doivent choisir pour venir visiter ce pays.

Le costume des Arabes de cette contrée diffère peu de celui des Arabes des autres parties de l'Algérie. Les hommes ont pour habillement une chemise, un haïk et un burnous ; une partie du haïk couvre la tête, elle est retenue par quelques tours d'un lien en laine ou en poil de chameau. Je ne parle, bien entendu, que des Arabes qui ont quelque aisance ; car, ici, comme partout, on en trouve un grand nombre qui n'ont que de misérables haillons pour se couvrir. Il n'y a guère que les gens très-riches qui connaissent l'usage du seroual ou pantalon. Les femmes ne portent pas en général de chemise, et n'ont qu'une espèce de robe très-ample avec des manches très-larges, qui laissent les bras nus jusqu'au coude ; un haïk et un mouchoir sur la tête complètent à peu près leur costume. Une coutume qui est particulière aux femmes de ce pays et qui me paraît très-bizarre, consiste à augmenter le volume de leurs tresses de cheveux avec de la laine non filée. Je n'en ai pas encore vu une seule qui fît exception.

La population de ces contrées est assez laborieuse ; les hommes consacrent presque tout leur temps à la culture de leurs champs, ou de leurs jardins, tandis que les femmes, outre les soins du ménage, s'occupent de la fabrication des tissus, tels que haïk, tapis, etc. On ne peut pas accuser d'oisiveté les Arabes des Ziban ; aussi sont-ils exempts généralement des maladies qu'engendre ce vice.

Ils font une consommation immodérée du kif, qui n'est autre chose que les extrémités des tiges du chanvre, avec les feuilles, les fleurs et les graines ; on cultive beaucoup cette plante dans certaines oasis, et surtout à Tolga et à Bouchagroun. Les Arabes fument le kif, afin de se donner des rêves ; d'autres le prennent sous forme de pâte, il reçoit alors le nom de hachich. L'usage de cette plante enivrante est très-pernicieux à la santé. Pour peu que l'on fasse un abus de cette substance, les facultés intellectuelles s'affaiblissent notablement et on finit par tomber dans la démence.

La nourriture des indigènes du cercle de Biskra se compose du mets national appelé kouscoussou, de dattes, de lait, de figues, etc. Ils

Digitized by Google

mettent dans leurs aliments une grande quantité de felfel ou poivre rouge, souvent dans le but d'exciter leurs sens épuisés. Les épices, lorsqu'on n'en abuse point, favorisent la digestion dans les pays chauds; elles engendrent, au contraire, des irritations des voies digestives, lorsqu'on les emploie avec excès : dans les oasis, on en fait une grande consommation; aussi voit-on paraître tous les jours sur le marché une immense quantité d'épices de toutes sortes.

Le jeûne que les Arabes sont obligés d'observer pendant le ramadan est un véritable supplice dans la saison d'été, pour les pays où il règne, comme dans les Ziban, une température de 45 à 50°. Je connais plusieurs musulmans très-fervents, d'ailleurs, qui ont été obligés, malgré eux, d'interrompre une abstinence qu'ils ne pouvaient plus supporter; j'en ai vu qui étaient dans un état presque voisin du délire. La privation de tout aliment et de tout liquide est surtout funeste pour les individus qui, par leurs fonctions, sont obligés de parler souvent ou de se livrer à des travaux pénibles.

Les Arabes qui habitent les villages sont loin d'être logés conformément aux préceptes hygiéniques. En général, leurs chambres sont obscures, étroites, humides et très-mal aérées. Elles n'ont ordinairement qu'une petite porte d'entrée, sans autre ouverture, pour faciliter le renouvellement de l'air, trop souvent vicié par des émanations de toutes sortes : on sait qu'il n'est pas rare de voir, chez les Arabes les chevaux, les bêtes de somme et les bestiaux remisés pendant la nuit dans l'habitation même de la famille.

Dans les tribus, les Arabes n'enterrent presque jamais les cadavres des animaux qui meurent; ils les laissent même assez près de leurs tentes; c'est une coutume dangereuse pour l'hygiène pendant les grandes chaleurs de l'été, surtout lorsqu'il règne déjà des maladies épidémiques.

Il faut signaler aussi comme un fait des plus fâcheux l'habitude d'enfermer les hommes qui se sont rendus coupables de quelque délit dans les silos. L'air, que les anciens appelaient le *pabulum vitæ*, aussi essentiel à la vie que les aliments, ne peut pas être renouvelé dans ces prisons souterraines. Il n'est pas rare, lorsqu'une semblable détention se prolonge, de voir la santé des prisonniers s'altérer de la manière la plus déplorable. C'est là un des points nombreux où l'intervention de l'administration française est des plus urgente, afin d'améliorer la condition sociale des indigènes.

Digitized by Google

Les maladies endémiques observées le plus fréquemment dans ce pays sont l'ophthalmie et le *bouton de Biskra*, et qui n'est autre chose, je crois, que le bouton d'Alep.

Le bouton de Biskra affecte de préférence les parties qui sont exposées à l'air. Il débute ordinairement par des petites pustules qui sont rassemblées en groupes, ou éparses sur divers points du corps. Le fluide qu'elles contiennent se convertit en croûtes qui affectent différentes formes; leur épaisseur varie, en général, suivant le degré d'inflammation; au pourtour se voit une auréole rougeâtre. Cette affection n'est nullement dangereuse et suscite rarement le développement de phénomènes sympathiques. Les malades ne cessent nullement de vaquer à leurs occupations. Le bouton de Biskra suit ordinairement une marche chronique, et résiste à tous les topiques; le temps seul peut amener la guérison qui n'a pas lieu avant trois ou quatre mois; à la place de cette affection restent, après la guérison, des traces indélébiles, d'une couleur plus ou moins rougeâtre. La cause du bouton de Biskra n'est pas encore bien connue; on pense généralement qu'il est dû à l'excitation très-grande de la peau par suite d'une température très-élevée : en effet, cette affection ne paraît que dans les pays très-chauds.

L'ophthalmie ne se montre pas toujours au même degré; tantôt ce n'est qu'une inflammation de la conjonctive seulement; d'autres fois (et ce sont les cas les plus graves) la cornée transparente se trouve également affectée, et se couvre de nombreuses ulcérations ; c'est dans cette dernière circonstance surtout qu'il faut se hâter d'appliquer un remède, si l'on ne veut pas s'exposer à voir le malade perdre la vue d'une manière très-rapide. La solution de nitrate d'argent à la dose de 2 à 3 décigrammes par once d'eau distillée est un remède excellent pour cette affection.

La cause de l'ophthalmie de Biskra n'est pas encore bien connue. Les Européens n'en sont pas plus à l'abri que les indigènes Ceux-ci croient y être moins exposés lorsqu'ils ont teint le bord libre de leurs paupières avec un mélange qu'ils appellent kohl et qui est un composé de sulfure de plomb et de sulfure de manganèse. En effet, on remarque que les femmes qui emploient très-souvent le kohl dans un but de coquetterie, sont plus rarement atteintes d'ophthalmie que les hommes.

Les affections qui se présentent le plus souvent à l'observation du

Digitized by Google

médecin chez les indigènes sont : la diarrhée, la fièvre intermittente et la syphilis : 1° la première de ces affections est très-commune à l'époque des fruits qui sont consommés avant d'avoir atteint un degré de maturité convenable; les melons et les pastèques sont bien souvent la cause de cette maladie. A Biskra, un grand nombre des affections des voies digestives est due à l'eau qui, outre la grande quantité de sels qu'elle contient naturellement, se charge dans les sâkieh (noria) de beaucoup d'impuretés; 2° la fièvre intermittente est assez fréquente chez les indigènes et surtout à Biskra, ce qui peut s'expliquer par cette couche de terre noire qui se trouve au fond de toutes les sâkieh de l'oasis. Les émanations qui s'en dégagent produisent sur l'organisme les mêmes effets que les effluves paludéens.

Il est incontestable que le service de santé, établi auprès des bureaux arabes, a exercé une grande influence dans le cercle, au point de vue de l'hygiène générale et privée. Cependant j'ai trouvé, jusqu'à ce moment, de grandes difficultés pour propager la vaccination chez les indigènes. Les Arabes de cette contrées ont plus prévenus contre la vaccine, que dans quelques autres parties de l'Algérie. Ils croient généralement que c'est un moyen dont nous nous servons pour marquer les enfants afin d'en faire plus tard des soldats ou de les transporter en France. Du reste, l'inoculation de la variole est en usage depuis un temps immémorial dans l'Afrique septentrionale.

Les Arabes ne se soumettent que très-difficilement à l'opération chirurgicale; malgré tous les efforts pour leur faire comprendre qu'il n'y a que ce moyen de les sauver; ils répondent : *Dieu fera ce qu'il voudra.*

Voici, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les traitements que les médecins arabes de ce pays dirigent contre les affections qui se présentent le plus souvent.

Lorsqu'un médecin indigène doit traiter une fracture d'un membre, il entoure le membre avec des morceaux de burnous ou de haïk usé, qu'il solidifie avec quelque substance résineuse. Par-dessus, il place un appareil qu'on appelle en arabe Djebira et qui se compose d'un certain nombre d'attelles réunies parallèlement par plusieurs liens en laine, et fixées sur une pièce d'étoffe. Lorsqu'il y a en même temps plaie, on a soin de l'oindre préalablement avec de la térébenthine, ou bien, on couvre sa surface avec de la poudre de henné. Il y a

Digitized by Google

quelque chose de rationnel dans cette manière de traiter les fractures; et je dois reconnaître que j'ai vu souvent des fractures qui auraient quelquefois demandé l'amputation chez nos malades, et qui se sont consolidées sans trop de difformité.

Contre la fièvre, les Arabes emploient une racine qu'ils appellent serrina. Sur les ulcères de la peau, ils mettent une poudre qu'ils nomment zendar, et dont le vert-de-gris forme l'élément actif. Quelques Arabes m'ont assuré avoir été guéris par ce moyen. Le vert-de-gris peut parfaitement modifier la nature de la surface de l'ulcère; et les médecins français, n'ont pas d'autre but, lorsqu'ils touchent les aphthes, les chancres, etc., avec le sulfate de cuivre. Le drias ou bounefa, plante de la famille des ombellifères, *Thapsia garganica*, L. (1), est en très-grand honneur dans la thérapeutique arabe; on l'emploie tous les jours contre les rhumatismes, les engorgements des viscères abdominaux, etc., etc. La racine du drias, lorsqu'elle est fraîche, produit à peu près le même effet que l'écorce de garou; c'est, par conséquent, un révulsif. Elle est considérée comme un remède efficace contre la stérilité; les femmes en font quelquefois un grand usage dans leurs aliments. Lorsqu'elle est employée en trop grande quantité, elle occasionne souvent la mort.

Dans les Ziban, il y a une vipère qui n'a guère plus de 35 à 40 centimètres de longueur, et dont la morsure passe pour être mortelle: c'est la vipère *ceraste*, ou vipère cornue. La ligature, les bains de sable et les incisions sont les moyens employés par les Arabes pour combattre l'action du venin. Il existe des scorpions en grande quantité dans les oasis; il y en a jusque dans l'intérieur des maisons, où on les trouve assez souvent sous les meubles, au milieu du linge, dans les habits; j'en ai vu quelquefois, lorsque la garnison occupait encore l'ancienne Ḳaśba, jusque dans les lits des malades. Il y en a de deux espèces. Les uns sont d'un blanc jaunâtre, les autres sont noirs; ceux-ci sont les plus dangereux; ils sont heureusement très-rares. Les Arabes emploient contre la piqûre du scorpion les mêmes

(1) Viviani croit que cette plante est celle dont le suc de la racine était célèbre dans l'antiquité sous le nom de *sylphium*, *sylphion*, et qui avait valu à la Cyrénaïque le nom de *Regio Sylfifera*. Pline rapporte que le sylphium était un objet si précieux que son suc se vendait au poids de l'or, et qu'à Rome, on en déposait au trésor public, où il représentait une valeur numéraire.

Digitized by Google

moyens qu'ils emploient contre la morsure de vipère. Il est rare que la piqûre de cet insecte soit suivie de la mort. Chez la femme, ainsi que chez les personnes irritables, les accidents sont beaucoup plus graves.

Dans la circonscription du commandement de Biskra, il existe deux sources d'eaux thermales; la première se trouve à environ six kilomètres de l'oasis du côté de l'Ouest; sa température est de 42 à 45° centigrades; elle exhale une forte odeur de soufre, et précipite en noir par les sels de plomb, d'argent et de cuivre. N'ayant pas de réactifs à ma disposition, je n'ai pas pu en faire une analyse complète. Néanmoins, je serais porté à penser que sa composition ne doit pas différer beaucoup de celle des eaux minérales sulfureuses de Baréges. Plusieurs indigènes, atteints de maladies cutanées, de douleurs rhumatismales, en ont éprouvé un grand soulagement. Sur la route d'El-Outaïa, à El-Kantara, il existe une autre source d'eau minérale, qui doit avoir, à peu de chose près, les mêmes propriétés que la précédente. Elle porte le nom d'Hammam Kobrit; ce que j'ai dit de l'une peut être appliqué à l'autre.

LE Dr CAMPMAS.

Digitized by Google

RÉCITS ARABES.

SUITE (1).

VIII.

LE SAÏD OU HAUTE-ÉGYPTE. — LA NUBIE. — L'OLWAH. — RÉUNION DU NIL-VERT ET DU NIL-BLANC. — LE MAKARRAH. — CURIOSITÉS DE L'OLWAH.

Maintenant que nos observations ou discussions générales sont terminées, remontons le cours de notre fleuve pharaonien dont la vallée de l'Égypte est la bordure, la frange enrichie d'émeraudes. Ne fût-ce que pour un temps assez bref, il serait bon de prendre un vol et un regard d'aigle, de s'élancer dans les airs et d'aller ainsi contempler le panorama de cette vallée verdoyante s'allongeant au milieu de deux déserts, et buvant son Nil qui la vivifie, lui conserve sa fraîcheur, et lui fait une splendide étole de perles liquides.

Ne pouvant voyager à la manière de l'aigle, ne pouvant planer, nous voguerons, nous pagayerons, s'il le faut, sur notre fleuve, car nous voulons le suivre avec les historiens et les légendaires arabes; et, tout en laissant notre voile clapoter au vent, nous jetterons les regards sur les rivages, nous amarrerons quelquefois pour causer surtout avec les souvenirs des hautes régions du fleuve, avec les dé-

(1) Voir le numéro de Janvier.

Digitized by Google

serts voisins. Nous trouverons de vieux amasements à voir ou à rappeler. Nous irons loin, très-loin, dans les siècles et dans les terres, dans les âges et dans les espaces. Depuis tant de siècles, cette Égypte et ces contrées qui la bordent au midi vivent d'une si étonnante existence !

La Haute-Égypte ou Thébaïde n'a reçu le nom de Saïd que depuis la conquête des Musulmans. Le mot de Saïd, *haut*, *élevé*, indique tout simplement l'état topographique spécial, et les Arabes ont voulu indiquer par là que la surface du sol de la Thébaïde est plus élevée que le reste de l'Égypte.

Dans les temps pharaoniques, le Saïd portait le nom de Phétros, du nom de Phétrusim, fils de Mesraïm ou Misr. Ce Phétrusim est l'Athotès et le Thot ou Mercure des historiens, et le Ḳibṭîm des chroniqueurs arabes. Quant au mot Thébaïde que nous avons pris de la Θηβαι des Grecs, son origine est l'ancien nom égyptien Tbaki, *la ville*, donné à la première et la plus célèbre des cités des pharaons postdiluviens. La Basse-Égypte, dit le Syncelle, était appelée la Mestrée.

« Mesraïm en mourant partagea l'Égypte ou pays de Misr à ses quatre fils, et dès lors elle fut divisée en quatre gouvernements. Il assigna à Ḳibṭîm tout l'espace compris depuis l'emplacement de Ḳobṭ ou Ḳoft (Coftos) jusqu'à Aswân. Il donna à Achmoûn l'espace qui s'étend depuis l'emplacement de la ville d'Achmoûn jusqu'à Menf (Memphis). Il fixa pour le lot d'Atrîb, tout le Ḥaûf, c'est-à-dire toute la portion de la Mestrée qui, à partir des terres à la hauteur de Menf, est à l'est du Nil. Enfin, il légua à Sâ, l'espace qui comprend le pays où fut plus tard la ville de Sâ (Saïs), dans la Mestrée maritime, jusqu'aux confins de Barkah (la Cyrénaïque). Puis, Mesraïm dit à son frère Fârik : « Toi, je te donne les contrées qui vont de Barkah jusqu'au Ṛarb (Gharb). » Et du nom de Fârik, l'espace prit le nom spécial d'Afrikiâ, et les descendants de ce Fârik furent appelés Afârik (Africains).

» Mesraïm, après avoir déterminé le lot particulier de ses quatre fils, leur recommanda de construire, chacun dans son gouvernement, une ville qui en serait la capitale ; de là les antiques cités de Koftos, d'Achmoûn, d'Atrîb et de Saïs, et chacune donna son nom à la province dont elle fut le chef-lieu, le siége capital du roi. »

Ainsi, dès ces époques primitives, la limite supérieure ou méri-

dionale de l'Égypte, si on en croit les données arabes, était à Aswân. A l'époque de l'islamisme, cette délimitation était la même.

Vers la fin du IXe siècle de l'hégire (fin du XVe siècle de l'ère chrétienne), la dernière place des possessions musulmanes était à l'île de Boûlâk (ou Philé). Et cette île qui fait partie du Marîs ou Mérîs, ou Nubie proprement dite ou Nubie inférieure, n'est qu'à un mille de Kasr, premier bourg de la Nubie à partir d'Aswân, dont il n'est éloigné que de cinq milles.

« Le nom de Mérîs ou Marîs est la dénomination copte (ou égyptienne μα ρης), mârîs, *ce qui est au midi*. Les Kibt, c'est-à-dire Coptes, du Saïd, sont appelés Mérîs, et ceux de la Basse-Égypte Bîmâ. » Encore aujourd'hui, dans toute la moyenne et la basse Égypte, on appelle *mérîsî* le vent du sud.

» Entre Aswân et Kasr sont les premiers djendel (pierres, rocs) ou premières cataractes, passage difficile et que les barques ne peuvent franchir avec quelque sécurité qu'à l'aide des pêcheurs habitués à ces parages dangereux.

» La ville d'Aswân, c'est-à-dire *la Triste*, et son territoire furent habités, lors de la conquête islamique, par des Arabes hédjâziens des tribus de Rabîah, des Koréïchides, des Moudarides ou Béni Moudar, et par des Kahtânides ou Béni Kahtân, Arabes de l'Yémen. Dans les alentours d'Aswân, sont des carrières de marbre dans lesquelles les anciens Égyptiens taillaient des colonnes et autres objets pour leurs temples, leurs statues, leurs tombeaux. En 815 de l'hégire, Aswân fut ruinée par les guerres, ses murs furent détruits, et elle n'a jamais repris son ancien état.

» Au delà d'Ibrîm, qui est une sorte de place forte, est un autre fort au-dessus duquel est le port d'Adoua, près duquel sont des hypogées curieux. C'est à ce fort que réside le premier gouverneur qui relève du souverain des Nubiens ou Mérîsiens; ce gouverneur est désigné par la qualification de *Chef des montagnes*.

» A l'extrémité sud de la Nubie ou Mérîs, sont les cataractes de Bakouâ, village sur la rive du Nil. De Kasr, les barques vont librement jusqu'à ces cataractes; mais pour les dépasser, il faut absolument avoir la permission du Chef des montagnes.

» De Bakouâ à Maks-le-Haut, il y a six journées de voyage à travers les rochers et les écueils. Dans toute la Nubie, le Nil est semé de rochers difficiles à tourner et à passer, et son lit est resserré d'ail-

Digitized by Google

leurs par le rapprochement des montagnes riveraines, en telle sorte que parfois l'espace d'un rivage à l'autre n'est guère que de cinquante coudées.

» Les montagnes sont à peine praticables. Il est impossible de voyager à cheval ou à chameau à travers leurs détours étroits et leurs sinuosités étranglées. Ce n'est qu'avec effort et fatigue que le piéton parvient à en franchir les gorges et les défilés. Ces montagnes sont les refuges, les citadelles naturelles des Nubiens, en cas de guerre et d'attaques.

» Le Chef des montagnes ou souverain de ces parages, a son dépôt d'armes à Maks le-Haut (Maks el-Alâ). Le préposé auquel est confiée la garde de cette espèce d'arsenal, en défend l'abord avec la rigidité la plus inflexible, la plus exclusive. L'Azîm, le souverain lui-même, lorsqu'il vient à cet arsenal, n'y est reçu qu'après les formalités voulues d'inspection, et cela afin d'avoir toujours motif plausible d'examiner et de reconnaître scrupuleusement tout individu qui approche, fût-ce le fils de l'Azîm, ou le vizir, etc.

» Il n'est permis à qui que ce soit, dit Makrîzî, d'introduire, en Nubie, des derhem et des dînâr (c'est-à-dire des monnaies d'argent ou drachmes, et des monnaies ou deniers d'or). Ces monnaies ne servent, en Nubie, à aucune transaction, à aucun trafic. Rien ne se fait, en ce sens, que par voie d'échanges en nature, et les principaux objets qui ont cours alors, sont les esclaves, le bétail, des cordes, du fer, des grains. Il faut une permission expresse du Souverain pour voyager avec des monnaies; et tout individu trouvé en contravention, est puni de mort, quel qu'il soit. Ces habitudes de vie isolée, cette sorte de séquestration des Nubiens, dans leur pays, dans leurs montagnes, ont été cause que l'histoire de la Nubie ou *Meriçie* est restée presque inconnue. »

Makrîzî, qui nous donne ces détails, vivait en Égypte, au commencement du IXe siècle de l'hégire (XVe siècle de notre ère). — Ce n'est guère que depuis Mohammed Alî que les relations commerciales et les guerres ont porté dans la Nubie des monnaies, y ont introduit des coutumes et des habitudes nouvelles, ont rompu les barrières que les princes nubiens croyaient devoir opposer jadis à l'importation et à l'usage de l'or et de l'argent dans leurs États, aux pensées d'ambition qui en sont la suite, à ce qu'on appelle en philosophie sociale surannée, le luxe et les folies du luxe. Ce n'est

Digitized by Google

qu'à compter de notre époque que les monnaies d'Égypte franchirent les cataractes d'Aswân et établirent de nouveaux modes d'échange, de trafics, de commerce. Jusqu'alors les richesses en or que possédaient les riches personnages de la Nubie, n'étaient qu'une représentation de gloriole; c'était au poids de la poudre d'or, et aussi de petits anneaux d'or en forme de chaînons, que le Nubien rivalisait d'importance et de relief avec ses concitoyens. Et cette richesse, disons-nous, était une simple valeur de représentation, de vanité, et non un moyen de commerce et de luxe.

« De Maks-le-Haut, jusqu'à Niçâwi qui est le dernier bourg de la Nubie proprement dite, continue Makrizî, le Nil a encore d'autres écueils ou cataractes. Niçâwi est le siége d'un évêque et a de curieux hypogées. Vient ensuite le canton de Sakloudâ ou des Sept Chefs; puis le fort d'Asîanoûn à la troisième cataracte, la plus dangereuse de toutes. Elle est formée par les déchirures ou les intersections d'une montagne qui traverse le Nil de l'est à l'ouest en laissant trois passes ou échappées pendant les hautes eaux, et deux seulement pendant les basses eaux.

» A trois bérîd ou neuf parasanges au delà, est le bourg de Sennoû qui termine le Mérîs, c'est-à-dire l'espace depuis Aswân, et qui commence le Makarrah. Vient ensuite le village de Bakoûn, c'est-à-dire l'admirable. Et, en effet, ajoute Makrizî, je n'ai pas observé, sur les rives du Nil, de point de vue plus pittoresque, plus vaste, plus grandiose. C'est une immense surface d'au moins cinq jours de trajet de l'est à l'ouest; une foule de courants d'eau échappés du Nil sillonnent les terres, les découpent en forme d'îles, contournent les villages qui semblent tous se toucher, tant ils sont multipliés. La population y est abondante, les troupeaux y sont nombreux, les cultures riches et luxuriantes, les campagnes fourmillantes d'oiseaux brillants et curieux, les canaux ombragés d'arbres de tous côtés. C'est là que se plaît à habiter le chef ou souverain du pays, à cause du voisinage de Donkolah (Dongolah), la ville capitale.

» Après ces contrées, le Nil tourne son cours vers l'est, et ensuite vers l'ouest; et de là on va aux mines de Chenkeh, dans le pays de Chenkîr, puis à Sawâken, à Bâda, (Massawah), à Dahlak, et aux îles de la mer Rouge.

» C'est dans ces contrées que se réfugièrent ceux des descendants

Digitized by Google

des kalifes Oméïades (Ommiades) lorsqu'ils s'échappèrent du Hédjâz et vinrent en Nubie.

» Les Nubiens sont essentiellement distincts des Makarrî ou Makarriens. Ce sont deux populations jadis rivales, ennemies, ayant chacune leur langage particulier, placées à la suite l'une de l'autre sur les bords du Nil. Les Nubiens, à ce qu'on croit, aussi bien que les Makarriens sont d'origine himiarite (*homeritæ*), et par conséquent sont venus de l'Yémen.

» Le lieu de résidence spéciale du souverain du Makarrah, est la ville d'A'râch. Le premier bourg du côté du nord, est Yâfih. Moïse, avant son apostolat, ayant été chargé d'une expédition contre les Chusites par le Pharaon d'Égypte, porta la guerre jusqu'au pays des Makarriens, ruina Yâfih et en dispersa les habitants. Yâfih renfermait alors des temples où on adorait les astres sous la forme d'idoles.

» Lors de l'introduction du christianisme en Égypte, les Nubiens et les Makarrî embrassèrent la foi chrétienne.

» Les frontières de l'Qlwah sont à plusieurs villages situés sur la rive orientale du Nil, compris sous le nom collectif de *Portes* (pylæ), et gouvernés par un chef dépendant du souverain de l'Qlwah. A partir du nord de cette contrée, sept cours d'eau viennent former le Nil proprement dit; ce sont le Fleuve-Blanc et le Fleuve-Vert, puis cinq autres courants ou rivières. Un de ces courants arrive de l'est; ses eaux sont troubles, se dessèchent en été, et alors on habite et cultive le lit qu'il occupait. Il se remplit, lors de la crue du Nil, par les pluies et les torrents.

» Entre les contrées des Badjdjah et l'Qlwah sont les Rihî et les Bâzzeh. C'est de chez ces derniers qu'on apporte le pigeon dit pigeon Bâzzî.

» Au delà, et au sud, est l'Abyssinie, puis, vers le sud-ouest, le Nil-Blanc ou Fleuve-Blanc qui amène, de la direction occidentale, ses eaux blanches comme du lait. Je me suis informé, dit Makrîzî, de l'aspect que présentaient les eaux du Fleuve-Blanc dans le Soudan, et de la disposition de leur course. Tout ce que j'ai pu recueillir de notions se résume en ce peu de mots : « Cette branche du Nil sort de montagnes désertes, dans des lieux inhabités et sablonneux; ensuite il forme, dans le Soudan, des flaques, de grands étangs ou lacs; puis il dirige son cours dans des contrées ignorées; et ses eaux,

Digitized by Google

reçoivent leur aspect blanc laiteux des terrains sur lesquels elles se promènent, ou d'autres affluents qui viennent lui verser leurs eaux par ses deux rives.

» Le Nil-Vert est une branche qui marche du sud-est, et dont les eaux sont vertes, mais claires et limpides, laissant apercevoir les poissons jusque sur le lit du courant.

» Le Nil-Blanc et le Nil-Vert se réunissent auprès de la principale ville de l'Olwah, et les deux courants conservent leur aspect distinct jusqu'à environ une journée de caravane; ensuite ils se confondent avec une agitation extraordinaire. J'ai entendu dire que lorsqu'on verse de l'eau du Nil-Blanc dans de l'eau du Nil-Vert, la première reste blanche pendant quelques instants et ne se mêle pas immédiatement avec l'autre.

» Le point de confluent des deux fleuves, Nil-Blanc et Nil-Vert, forme la pointe ou le sommet d'une île dont on ignore l'étendue et la fin. On ne connaît pas non plus le cours supérieur de ces deux fleuves; on ne connaît guère le Fleuve-Blanc qu'à une distance d'un mois de marche à partir du confluent; au delà, les nombreuses variétés de peuplades, toutes sauvages, qui bordent les rives du fleuve, en rendent le voyage dangereux.

» J'ai entendu raconter qu'un Olwyen entreprit d'aller à la découverte du Nil-Blanc et d'en suivre les détours aussi loin qu'il serait possible d'arriver. Cet Olwyen demeura absent pendant des années, et ne put atteindre à son but. Du reste, aux contrées lointaines, dans le sud, il trouva des peuplades dont les mœurs et les coutumes étaient singulières. Pendant le jour, ces gens s'abritent avec leur bétail dans des cryptes souterrains, contre la chaleur excessive du soleil, et ils vaquent à leurs affaires pendant la nuit. Parmi ces peuplades, il en est qui vont entièrement nues.

» Outre le Nil-Blanc et le Nil-Vert, il y a quatre autres cours d'eau ou rivières moins considérables, dont les sources ou origines sont inconnues, les détours et les canaux peu nombreux, et qui arrivent, dans une direction à peu près sud-est, et parallèlement, se jeter dans le Fleuve-Vert. Peu après avoir reçu leurs eaux, le Nil-Vert se réunit au Nil-Blanc. Un de ces quatre cours voyage assez longtemps dans l'Abyssinie

» La ville de Soûbeh (la Soper de Vansleb) est dans l'Olwah, à l'extrémité orientale et au nord de la grande presqu'île formée par

Digitized by Google

l'embranchement du Nil-Blanc et du Nil-Vert. Elle est vers la bifurcation même que présentent ces deux fleuves.

» Les Olwyens, ainsi que les Nubiens, sont chrétiens jacobites et leurs évêques sont sous la primatie du patriarche d'Alexandrie. Les Olwyens ont leurs livres sacrés et leurs rituels en grec, et ils les expliquent dans la langue de l'Olwah. — Les Olwyens sont inférieurs en intelligence aux Nubiens. Le roi de l'Olwah réduit à l'état d'esclave qui il lui plaît de ses sujets, et quand il lui plaît. Il a un pouvoir absolu, illimité, et personne, pour quelque motif que ce soit, ne pense à le fronder, ne songe à éluder le moindre des ordres du souverain. — Comme insigne, le roi porte une couronne ou plutôt un bandeau d'or.

» On raconte de merveilleux récits sur une peuplade Olwyenne, les Kersâ.

» Les Kersâ occupent une contrée spacieuse, fertilisée par le Nil et par les pluies, située dans la grande presqu'île formée par le Nil-Blanc et le Nil-Vert. — A l'époque des semailles, chaque Kersâ prend ce qu'il veut semer, va dans la campagne, circonscrit par un mince sillon superficiel l'espace qu'il juge nécessaire et suffisant pour la quantité de ce qu'il a à semer. Ensuite, ce bienheureux Kersâ dépose un peu de la graine, par exemple un peu de blé, à quatre endroits de la circonscription qu'il a tracée; par là, la limite est encore plus rigoureusement et plus exactement précisée. Au milieu, l'individu dépose toute la quantité de graine qu'il veut semer; il met à côté du mirz (1) dans un petit vase, puis il s'en va, sans autre souci, ni fatigue. Le lendemain matin, il revient, et il trouve semé tout l'espace qu'il a circonscrit, et le mirz bu.

» Au temps de la moisson, le propriétaire coupe lui-même quelques tiges de la récolte, les pose dans un endroit quelconque du champ, et place, tout auprès, un petit pot de mirz. Puis il part... et le lendemain matin, il trouve et la moisson faite, et la récolte ramassée en tas..., et le mirz bu. Même procédé, tout aussi écono-

(1) Le mirz est une des liqueurs fermentées mousseuses, que l'on prépare dans ces hautes régions méridionales. On l'obtient par la fermentation du dourah ou sourah (sorgho). J'ai donné le procédé de ces préparations dans le *Voyage au Dârfour*, traduit de l'arabe; un vol. in-8°.

Digitized by Google

mique, pour dépiquer, purifier, nettoyer tous les grains possibles. Même procédé encore, et même économie aussi, pour émotter la terre, pour sarcler, pour arracher les plantes parasites, détruire les herbes folles.

» Cette manière de cultiver est en pratique dans une contrée d'une étendue d'environ deux mois de trajet. — C'est de ce pays surtout que l'Qlwah tire ses provisions, ses denrées, par le moyen de barques de charge.

» Du reste, ces récits sont reconnus comme positifs, comme récits de faits avérés, en Nubie et dans l'Qlwah. Les marchands musulmans qui vont voyager et trafiquer dans ces contrées en avouent et déclarent la vérité; et moi-même, dit Makrizi avec une naïve confiance, moi-même, s'il n'en était pas ainsi, certes, je n'en aurais pas parlé; on ne se hasarderait pas à soutenir des mensonges aussi forts que serait celui-là.

» Les gens du pays certifient que ce sont des Djinn qui exécutent ces travaux. Plusieurs certifient aussi qu'ils voient très-bien ces Djinn, Djinn de très-petite taille, nains ayant deux oreilles rouges, et que même on émoustille et qu'on presse à la besogne ces petits ouvriers à grands coups de pierres.

» Il y a mieux que tout cela encore : c'est que les Kersâ ont les nuages à leurs ordres, et que, par l'entremise des petits Djinn, ils font, lorsque cela leur duit, pleuvoir sur leurs montagnes, et obligent la pluie à leur apporter du poisson, lequel poisson leur pleut donc à bouche que veux-tu.

» Chez les Kersâ et au delà, la plupart des peuplades reconnaissent l'existence d'un Dieu créateur; mais ils ont une sorte de culte de dulie pour les astres, c'est-à-dire qu'ils invoquent, comme intercesseurs et médiateurs auprès de Dieu, le soleil, la lune et les étoiles. Certaines hordes sont idolâtres et adorent le soleil et le feu; d'autres adorent tous les objets qui leur plaisent, végétaux ou animaux.

» Dans les contrées du haut Nil les plus éloignées, contrées sablonneuses, les populations sont sauvages, impraticables; populations de goûles ayant une approximation de forme humaine, êtres brutes, âpres, cruels, courant à course plus rapide que les chevaux. Dans ces *tractus* étranges, pendant les nuits, des feux follets étincèlent, pétillent, sautillent, tremblottent, ondulent, jouent en mille

Digitized by Google

caprices fantastiques, lueurs folles qui fuient sans cesse, tenant toujours même distance devant celui qui les poursuit. Vous lancez une pierre qui, adroitement envoyée, atteint une de ces lueurs mièvres et moqueuses, et du coup, il saute et s'éparpille de la lueur frappée, de bondissantes étincelles.

» Ces hordes sauvages occupent les espaces tristes et stériles correspondant à une ligne qui passerait par l'Afrique (ou Carthagénie), auprès du Barkah. Dans ces contrées méridionales croît une sorte de citrouille énorme, qu'on vide pour en faire des espèces de petits canots dans lesquels on traverse le Nil. »

Nous donnerons maintenant quelques détails sur les Badjdjah, lesquels, encore au quinzième siècle, couvraient les parages qui s'étendent de la Nubie et du Makarrah jusque vers le golfe Arabique. M. Quatremère, dans ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, a consacré un long chapitre à ces populations, qu'il croit être les Blemmyes.

IX.

DES BADJDJAH.

« La limite nord des contrées où se trouvent les Badjdjah, dit Makrîzî, est Karibeh. A Karibeh sont des mines d'émeraudes, situées dans le désert, au sud-est de Koûs, dont elles sont éloignées d'environ trois journées de caravane. Au sud, le pays des Badjdjah est limitrophe de l'Abyssinie; à l'est, il longe les rivages de la mer Rouge jusqu'au delà de Sawâken, de Bâda' et de Dahlek.

» Les Badjdjah (qui paraissent être les anciens Blemmyes) sont, dit-on, des Berbères venus du Marreb. Ils ont le teint plus foncé et plus noir que les Abyssins. Dans plusieurs tribus, les Badjdjah, hommes et femmes, sont entièrement nus, ou ne portent qu'un pagne.

» Tous mènent une vie nomade et habitent sous des tentes en cuir. Ils se transportent de stations en stations, en suivant les pâturages naturels, et sont répandus par groupes sur la plus grande partie de la PRESQU'ÎLE ÉGYPTIENNE, c'est-à-dire sur une partie de l'espace limité par le Nil et la mer de Koulzoum ou mer Rouge.

Digitized by Google

» Les Badjdjah indiquent leurs filiations par la ligne maternelle, comme étant la plus irrécusable dans tous les cas possibles. La paternité n'a jamais qu'une certitude morale, et, partant, est toujours en risque d'être fausse ou douteuse.

» Chez les Badjdjah, la foi jurée est inviolable. Si un d'eux se parjure, celui qui a été trahi prend un vêtement, le hisse au sommet d'une lance et dit : « Voilà l'arch (ou siége) d'un tel. » Le parjure dès lors est en butte aux mépris, aux outrages de tous jusqu'à ce qu'il ait obtenu grâce de celui qu'il a trompé.

» Les voyageurs sont traités avec la plus généreuse hospitalité. Dès qu'un hôte se présente, on égorge aussitôt un animal du troupeau, et si le nombre des hôtes dépasse trois, l'individu qui les reçoit s'empresse de prendre les animaux dont il a besoin, dans le premier troupeau qui se présente, qu'il lui appartienne ou non. S'il ne trouve pas immédiatement ce qu'il lui faut, il égorge le chameau ou la chamelle de l'hôte voyageur; et, au départ, il remplace la monture de l'étranger par une monture plus belle et plus précieuse.

» Les Badjdjah sont connus et réputés pour leur légèreté et leur rapidité à la course. Leurs chameaux, fins coureurs, supportent aisément la soif et distancent les chevaux les plus vites et les plus intrépides. Dociles et souples sous le cavalier, réfractaires à la fatigue, se jouant des longs espaces, habitués aux combats, ces chameaux, avec leurs maîtres, franchissent d'un trait des distances incroyables, et exécutent les évolutions les plus extraordinaires avec une prestesse et une intelligence surprenantes. Dans les rencontres, lorsqu'une lance envoyée par le cavalier frappe un ennemi, le chameau se précipite comme l'éclair sur le blessé, le vainqueur saisit son adversaire et s'en rend maître. Si la lance tombe inutile et se fiche en terre, sans avoir féru, le chameau encore se précipite vers l'arme, l'agite, l'ébranle par la convexité de son cou, et le cavalier ressaisit et enlève sa lance.

» L'arme de prédilection est la *lance septime*, ainsi nommée parce que le fer, large comme une lame de sabre, a une longueur de trois coudées (environ quatre-vingt-cinq centimètres), et que la hampe a une longueur de quatre coudées. Le Badjdjah ne quitte presque jamais sa lance. Elle est retenue à son bras par une courroie en forme d'anneau, attachée vers le haut de la hampe. Les lances sont travaillées, préparées et vendues par des femmes dans des endroits

Digitized by Google

particuliers où nul homme ne met le pied que pour acheter de ces armes. Si quelqu'une de ces femmes devenue enceinte par le fait d'un individu qui n'est pas son mari, donne le jour à une fille, elles laissent vivre l'enfant; mais si la mère donne naissance à un garçon, l'enfant est tué par la mère et par ses compagnes qui alors s'écrient: « Un homme, c'est une calamité, c'est un fléau ! »

» Les boucliers sont en peaux de bœuf avec le poil, ou en peaux de buffles, et alors ils sont appelés kouçoûmteh, ou dahlakieh. On en fait aussi avec la peau d'un animal marin.

» Les arcs, de forme arabe, forts et épais, sont en bois de sidr ou lotier, ou en bois de chaûhat (1).

» Les Badjdjah empoisonnent leurs flèches en les trempant dans une décoction de racines de poivrier concentrée jusqu'à consistance de bouillie. Pour éprouver si l'intoxication est au degré de force voulue, un individu se pratique une moucheture ou légère scarification à la peau, de manière à faire couler quelques gouttes de sang. Aussitôt on approche de ce sang la pointe d'une des flèches empoisonnées, assez près pour qu'il flaire et sente l'effluve du poison. Si le sang se retire et semble reculer devant la pointe de la flèche, l'intoxication est parfaite. Et alors on s'empresse d'essuyer le sang écoulé, de peur qu'il ne remonte, ne se précipite dans la petite plaie, et n'empoisonne l'individu qui s'est prêté à l'expérience. Car telle est la puissance léthifère de la matière vénéneuse pipérine, qu'elle tue sur-le-champ, ne fût-elle absorbée que par une simple éraflure à la peau. Et cependant ce poison avalé n'a aucune influence dangereuse.

» Parmi les Badjdjah, il y a une tribu dont tous les individus s'arrachent les dents incisives, afin, disent-ils, de ne pas ressembler aux ânes qui ont ces dents longues et apparentes. — Dans une autre tribu, toutes les femmes portent le même nom, et tous les hommes sont également désignés par un même nom.

(1) Le nab', le chaûhat et le charaïân sont un seul et même arbre, à bois jaune. Le nab, dont le bois est le plus estimé, est le nom de cet arbre lorsqu'il croît au sommet d'une montagne; celui qui croît sur le bas de la montagne, est dit charaïân; celui qui croît en terre près de la montagne est le chaûhat. — Il est souvent question du nab' comme étant le bois préféré pour les arcs. Voyez les *Deux nouvelles Kacîdeh de Chanfara*, — page 86.

» Les contrées des Badjdjah sont riches en mines d'or, et plus on avance dans l'intérieur, plus on y trouve ce métal en abondance et plus il est pur. Il y a aussi des mines d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de pierres magnétiques, de markachît ou bismuth, d'émeraudes, etc. On rencontre sur les montagnes l'asbeste, dont on prépare des mèches pour l'éclairage. Mais les Badjdjah ne retirent ni utilité ni profit des mines que renferme leur pays.

» Dans les vallées se trouvent le lion, l'éléphant, le tigre, le singe, le daman, la civette, et une sorte de bisulque qui a la grâce et l'élégance de la gazelle et deux cornes d'un jaune d'or. Cet animal ne peut vivre en domesticité; il meurt en peu de jours, lorsqu'il est captif.

» Les serpents de toute espèce sont en abondance dans les pays des Badjdjah. On en a observé dans des marais et dans des eaux croupissantes : ces sortes de reptiles aquatiques ou amphibies se tiennent la queue hors de l'eau. Une fois, on en a vu un s'enlacer autour d'une femme, l'étreindre si vigoureusement de ses replis, qu'elle fut étouffée, et expira presque aussitôt. »

Il semble que les reptiles aquatiques dont il est question dans ce passage sont des pélamides, genre hydre, et de l'espèce de celles que l'on trouve à Otaïti. Elles parviennent jusqu'à huit ou dix pieds de long, et elles s'élancent hors de l'eau pour se précipiter sur les passants.

« Il y a chez les Badjdjah une autre espèce de reptile dont on ne distingue pas la tête, de sorte que les deux extrémités de l'animal se ressemblent. Le venin de cet ophidien est d'une violence inouïe. Quiconque pose le pied nu sur un endroit que vient de toucher le reptile en rampant, tombe mort. Bien plus! Quiconque prendrait ou tiendrait à la main un bâton ou une lance qui aurait frappé et tué la bête venimeuse, et ne s'empresserait pas de jeter son arme, serait empoisonné immédiatement et mourrait sur place. Bien plus encore que cela! On a vu des baguettes de certains bois, avec lesquelles on venait de tuer la vipère, se fendre par le seul effet mortifère du venin. Enfin! enfin on court risque d'être empoisonné, ou au moins malade, rien qu'à regarder la terrible vipère, voire même lorsqu'elle n'est plus en vie. »

En vérité, voilà un serpent bien curieux et bien effrayant. Je regrette profondément que Makrîzî ne nous en fournisse ni le nom ni

Digitized by Google

la description détaillée. J'aurais tâché de classer cette féroce vipère cryptocéphale dans quelque coin de l'herpétologie. Tout ce que je puis faire c'est de soupçonner qu'elle serait entrée dans les amphisbènes..

Du reste, les Badjdjah ont toujours été une population presque aussi dangereuse, presque aussi prompte au mal que leur vipère.

« Avant et après l'islamisme, ils ont été l'effroi, la calamité du Saïd dont ils ruinèrent des milliers de fois les villages, les villes et les campagnes. De temps immémorial, dès les siècles des Pharaons, les Égyptiens étaient obligés de s'armer pour refouler dans le désert ces audacieux pillards, les forcer à la paix et au repos, et à laisser exploiter les mines d'émeraudes. Les Grecs et les Romains, pendant leur domination en Égypte, ont été forcés d'agir de même. Lors de la conquête arabe, les Romains avaient, dans le pays des Badjdjah, des travailleurs qui extrayaient et recueillaient l'or.

» Trente et quelques années après l'invasion musulmane en Égypte, les Badjdjah furent vaincus par les Arabes sous le commandement d'Obeïd Allah, qui imposa à ces sauvages un tribut annuel de trois cents filles vierges... Les musulmans se mêlèrent peu à peu avec les Badjdjah, en convertirent un grand nombre à la foi islamique, et notamment la tribu des Ḥadâreb, tribu puissante, respectée de toutes les autres. Les Ḥadâreb étaient répandus dans les plaines à l'Est du Nil, environ à la hauteur des limites supérieures du Saïd, jusqu'à Alâḳî et Aïdâb sur la mer Rouge. Maintenant, les Ḥadâreb traitent comme des vaincus les Zanâfidj, tribu nombreuse et jadis puissante, qui d'abord s'était soumis les Ḥadâreb.

» Maintes fois les Badjdjah se révoltèrent contre les musulmans et des guerres nombreuses, acharnées, décimèrent ces rudes nomades. Sous le Ḳalifat de Dja'far El-Moutawakkel, successeur du célèbre El-Mâmoûn, fils de Hâroûn El-Réchîd, une expédition assez forte remonta le Nil pour aller réduire les Badjdjah révoltés. Les Badjdjah, en nombre immense, tous sur des chameaux de course, vinrent se ruer sur les musulmans, qui demeurèrent stupéfaits à l'aspect d'une aussi effroyable masse d'ennemis. Une ruse assez simple dénoua la position. Les musulmans suspendirent des clochettes aux cous de leurs chevaux, et se lancèrent ainsi sur les Badjdjah. Les chameaux épouvantés de l'étrange tintamarre s'enfuirent de tous côtés... Le carnage fut affreux. — C'était en 241 de l'hégire (855-856 de J. C.).

Digitized by Google

» Les Badjdjah intérieurs sont ceux qui parcourent les déserts parallèles à l'Olwah, jusque sur les rivages de la mer Rouge et jusqu'aux confins du nord de l'Abyssinie. Dans leur vie scénitique, ces Badjdjah promènent leurs familles de stations en stations, leurs troupeaux de pacages en pacages. Ils interdisent l'honneur et le plaisir de boire du lait de chamelle à quiconque d'entre eux n'a pas tué d'ennemi.

» Ils ont conservé leur religion idolâtre, religion du diable, et sont restés soumis à leurs prêtres. Chaque division de tribu a son prêtre chargé du soin de la Koubbeh ou tente sacrée, toute en cuir, et qu'il fait dresser, à chaque station, pour les cérémonies religieuses. Lorsque le prêtre a à consulter doit dieu-satan, il entre à reculons dans la Koubbeh, puis en sort comme en délire, tombe, écume, se crispe les membres, et crie à la dévote assistance : « Satan vous donne salut, il vous recommande d'abandonner le lieu où vous êtes ; car il » y a telle tribu qui va fondre sur vous. » — Ou bien : « Vous deman» dez à votre dieu si vous devez attaquer tel pays, telle station. » Hâtez-vous, prenez les armes, marchez sur cette contrée ; car » vous serez vainqueurs, vous enlèverez un riche butin. Les cha» meaux que vous prendrez là-bas, sont pour moi ; la jeune fille » que vous ferez captive en tel endroit, et les troupeaux de telle es» pèce que vous rencontrerez en tel lieu, tout cela est encore pour » moi. » Et autres oracles de cette nature. Les Badjdjah sont profondément convaincus que leur prêtre alors leur dit vrai ou à peu près vrai. Et s'ils obtiennent le succès qui leur a été ainsi vaticiné, ils livrent au prêtre tout ce qu'il leur a désigné dans son *vaticinum*. »

Voilà certes un genre de pythonisme que peu d'amateurs connaissent. Dodone n'était pas seulement en Grèce ; Delphes a eu des échos dans les déserts des bords du golfe Arabique. Le dieu des présages, le dieu qui faisait écumer et convulsionner, avec force fumée, les pythonisses grecques dans de beaux temples, faisait aussi écumer et prophétiser les prêtres sorciers des Badjdjah, sous des tentes de cuir. Eh ! la terre est un grand échiquier sur lequel chaque peuple ou peuplade fonctionne dans les limites de sa case, et répète les mouvements que d'autres exécutent sur une autre division du jeu étonnant que joue l'humanité au moyen des sociétés, les instruments du sublime *joueur* éternel.

Aujourd'hui déjà, que de populations jadis sauvages n'ont presque

Digitized by Google

plus de traces sur la terre ! Et ces nomades, ces anciens Badjdjah, mélangés depuis plus d'un millier d'années avec les Arabes musulmans, ont presque disparu maintenant ; leur satané Dieu est mort depuis déjà longtemps, dieu qui était invisible, mais qui aussi était bien lourd, bien pesant : on en appréciait la grandeur au poids.

« Car, lorsque les Badjdjah changeaient de pâtis, le Kâhen ou prêtre-devin, hissait la tente sacrée sur un seul chameau accroupi pour faciliter le chargement ; et la foule ne doutait point que le chameau élu n'eût ensuite une peine infinie à se remettre sur jambes, puis à marcher, qu'il devait être inondé, noyé de sueur, bien que la tente fût parfaitement vide. »

Et ne portait-il donc pas toute la grandeur, toute la puissance, toute la majesté du dieu des Badjdjah ? Et n'était-ce donc pas assez pour fatiguer, accabler la pauvre bête !

« Il y avait parmi les Badjdjah la tribu des Kadjah, dont on caractérisait la vie simple, les mœurs rudes et misanthropiques, par ce proverbe : Leur chien est vigilant aboyeur, et cependant leurs dépouilles sont de triste valeur.

» L'impatronisation des musulmans dans les contrées des Badjdjah ne fut véritablement assurée qu'au milieu du IIIe siècle de l'hégire. Quelques tribus arabes, telles que celles des Béni Rabîah, des Béni Djohéïnah, se fixèrent dans ces déserts ; la vie s'y développa, à tel point que, par année, soixante mille chameaux de charge y transportaient d'Aswân des provisions, des vivres, outre les transports qui s'y opéraient de Koulzoum par le port d'Aïdâb. Les pèlerinages ensuite s'établirent dans la direction de ce port. Des milliers de pèlerins montaient tous les ans le Nil, depuis Fostât ou le Vieux Kaire jusqu'à Koûs ; de Koûs, par le désert, ils se rendaient à Aïdâb, et là traversaient la Mer-Rouge pour aller débarquer à Djouddah (Djeddah). Les marchands qui venaient de l'Inde, de l'Yémen, de l'Abyssinie, du Hédjâz, arrivaient par mer à Aïdâb, et de là, par le désert, passaient en caravanes à Koûs, d'où ils descendaient à Fostât. Le désert d'Aïdâb était sans cesse sillonné par les caravanes marchandes. Cet état de choses dura depuis environ 450 à 760 de l'hégire (c'est-à-dire de 1058 de J.-C. à 1358-1359). Puis, les mouvements des pèlerins s'accomplirent par terre ; ceux du commerce se concentrèrent sur Aden, et plus tard, sur Djeddah, qui alors devint le rendez-vous, l'entrepôt, l'emporium de toutes les provenances des

Indes et de l'Yémen. Cette translation ou mutation eut lieu vers 840 de l'hégire (1536-1537 de J.-C.). Ce fut encore vers cette même époque que le beau port d'Harmouz (Hormus, l'Ἁρμοῦζα de Ptolémée), à l'entrée du golfe Persique, devint un point de mouvement commercial considérable. Ḳoûś et Aïdâb avaient perdu complétement leur importance.

» Le désert d'Aïdâb, c'est-à-dire l'espace depuis Ḳoûś à Aïdâb, a une étendue de dix-sept jours de caravane, dont trois et même quatre jours sans eau.

» Aïdâb, peuplée par des Badjdjah, est une ville sans défense, et assise sur le rivage occidental de la mer de Djouddah ou Djeddah. La plupart de ses maisons ne sont que des cabanes, ou huttes en tiges de maïs, de dourah ou sorgho. Là, la plage est désolée, sans végétation, brûlée, calcinée par une chaleur dévorante.

» Autrefois, les traversées d'Aïdâb à Djeddah rapportaient d'immenses profits aux Aïdâbiens; tous ses habitants, chacun selon son degré d'aisance ou de pauvreté, avaient une ou plusieurs Djelbeh sur la mer. Les Djelbeh étaient des embarcations peu profondes, sans un seul clou. Toutes les pièces étaient cousues entre elles par du Ḳounbâr ou cordes de nârdjîl ou cocotier, et les intervalles ou vides de chaque pièce étaient remplis ensuite avec des fibres de bois de dattier; puis, on frottait et imbibait le tout de beurre ou de graisse, ou bien d'huile de ricin, ou d'huile de marsouin. Les voiles étaient en lanières fines de feuilles de daumier.

» Les Aïdâbiens étaient le tourment et le malheur des pèlerins, rançonnaient sans ménagement ni pudeur la dévotion de ces pieux voyageurs, les exposaient à toutes les horreurs et à tous les déboires d'une traversée des plus périlleuses. Que de fois ces embarcations mal conduites étaient emportées par le vent, et couraient vers le sud échouer sur le bord occidental de la mer! Et là, les voyageurs étaient recueillis par les chameliers avides qui accouraient alors des montagnes, et louaient leurs chameaux à des prix exorbitants. Mais ensuite, combien de souffrances nouvelles à subir! Les chameliers partaient, à dessein, sans provisions d'eau, et laissaient mourir de soif les malheureux pèlerins, dont alors ils s'appropriaient la dépouille. D'autres égaraient exprès les caravanes, et restaient ainsi jusqu'à ce que les voyageurs périssent de soif et de fatigue. Ceux des pèlerins qui, par miracle, échappaient à tant d'épreuves, ren-

Digitized by Google

traient à Aïdâb comme des spectres, comme des cadavres surgis de leurs suaires.

» En résumé, les Aïdâbiens étaient pour les pèlerins les véritables substituts d'Altâroût (Astaroth). Ils chargeaient à outrance les djelbeh, y entassaient les passagers ; peu soucieux des dangers auxquels ils les exposaient, les Aïdâbiens ne calculaient, dans leur cupidité, que le profit des traversées : « Nous risquons nos planches, disaient» ils, que les pèlerins risquent leur vie. »

X.

DE QUELQUES ANIMAUX DU NIL.

Vallée de l'Égypte, qu'as-tu fait de tes merveilles, de cette vie étonnante que tu as commencée dès avant les catastrophes diluviennes, que tu as continuée des milliers d'années? Tu n'es plus toi-même. Tu t'es laissée submerger par la boue du temps. Tu n'as pas su marcher, depuis que l'islamisme t'a jetée dans son harem. Jadis la première femme du monde, la première terre de beauté et de richesse ; aujourd'hui, la dernière femme, la dernière terre :

Du limon des vieux jours ta citerne est remplie.

Ton Nil lui-même n'a plus ses grandeurs sur ses rives, n'a plus ses animaux dans ses flots ; la zoologie n'a gardé que les noms des reptiles, des quadrupèdes, des poissons, et ces mêmes animaux ont perdu leurs merveilles, leurs singulières mœurs, leurs propriétés et vertus plus singulières.

Voyons un peu ce qu'étaient encore ces êtres du Nil et des bords du Nil, il y a seulement quelques siècles. Car les musulmans les ont décrits, ces êtres, mieux que n'eût fait Valmont de Bomare, ce zoologue aux récits romanesques. Écoutons les écrivains musulmans disserter et deviser sur quelques animaux du Nil. Nous aurons là une mesure, une jauge du jugement et de l'imagination des Arabes en matière d'études scientifiques et pratiques. Ils disent :

« Le cheval des fleuves ou hippopotame a le volume et la masse du buffle d'Égypte ; il a les jambes basses, supportées sur des pieds

Digitized by Google

élargis et mous, la couleur caballine, la crinière à peu près nulle, les oreilles courtes comme celles du cheval, l'encolure ramassée, la queue semblable à celle du buffle. Le museau renflé semble, de loin, être une musette attachée au bout du nez de l'animal. La force de ses canines est telle que la robuste enveloppe des crocodiles ne peut lui résister. Car l'hippopotame recherche ces reptiles, les saisit violemment, et les mange. Mais, habituellement, il se nourrit de végétaux. Sa peau est dure, épaisse, et on en prépare des Kourbâk, sortes de rigoises ou de cravaches souples et d'une extrême coriacité.

» L'hippopotame barète de manière à rappeler ou simuler le hennissement du cheval. Lorsqu'il est irrité, il vient attaquer les barques et réussit parfois à les culbuter. — Il cherche à s'accoupler avec la jument, et, de cette union, il résulte une variété de cheval extraordinaire. Une fois, et le fait est réel, un individu conduisit sa jument près des bords du Nil, dans l'Olwah, et l'y laissa paître. Une *sorte d'hippopotame*, de taille un peu plus forte que celle de l'âne, de couleur bai foncé, marqueté de points blancs, sortit du fleuve, saillit la jument... qui, après le temps voulu, mit bas un poulain d'une rare beauté. Le propriétaire de la jument, émerveillé, ravi, mais désireux d'obtenir encore un produit de cette tournure, ramena la jument près du Nil. L'hippopotame père du poulain vint à paraître ; le poulain le reconnut au flair, s'élança dans le fleuve et suivit son père. Consterné d'abord, puis désespéré de cette fuite, le maître du produit hippopotamique revint longtemps, tous les jours, sur les bords témoins de ses peines ; il espérait revoir, rappeler, rattraper son poulain. Vain espoir, plus de poulain.

» A une certaine époque de l'année, lorsque l'hippopotame sort du Nil et s'avance dans les terres, le point où s'arrête l'animal est la limite juste à laquelle parviendra l'eau de l'inondation. Ce genre de mesure ominique est, pour les Égyptiens, une appréciation indubitable, positive, démontrée par l'expérience des temps : c'est un mékiâs, un nilomètre.

» L'hippopotame ne paraît jamais dans les champs cultivés, sans y causer un dam considérable. Quand il sort du fleuve, l'animal, lourd, pesant, écrasant, s'avance tout d'un trait jusqu'à une certaine distance ; puis, il rebrousse chemin, reprenant sa marche du côté de l'eau. C'est alors seulement qu'il se met à paître, mais jamais

Digitized by Google

dans les endroits qu'il a déjà traversés, et dans lesquels il a déjà mangé ; il prend toujours sa nouvelle pâture en de nouvelles places. Lorsqu'il est bien repu, et qu'il a regagné le Nil, il boit... Et peu après, il dégorge presque tout ce qu'il a avalé ; mais il dégorge partie par partie, et à des endroits différents ; de cette sorte, les graines qu'il a rejetées germent plus tard sur la terre et poussent. Quand il est dans ces dispositions, et que ces dégorgements se répètent souvent, les paysans, dont les semailles ont souffert de ses dégâts, jettent et disséminent sur son passage un certain nombre de mekk ou mesures de lupins. L'hippopotame les mange, puis va boire... Les lupins alors se ramollissent, se gonflent, et la bête crève, enflée, éventrée. Le cadavre surnage, et les eaux le conduisent sur la rive.

» Au nombre des curiosités zoologiques du Nil est encore le raâd ou la torpille (c'est le silure électrique ou silure trembleur). Ce poisson a presque une coudée de long. Au moment où il tombe dans les filets du pêcheur, celui-ci en est averti par une secousse qui lui parcourt la main, l'avant-bras et le bras. La secousse se fait sentir encore quand même le pêcheur retire le poisson des rets avec un bâton, une tige de maïs, ou avec une canne à sucre. »

Ce fait d'électricité animale est bien connu ; ce n'est pas là qu'est le merveilleux. Le voici, et sous ses formes multiples :

« Djalenous (Galien) dit que si on met un raâd, en vie, sur la tête d'une personne qui souffre de migraine ou de céphalalgie, le mal se calme à l'instant même. Et si on approche un raâd de l'anus d'un individu qui souffre de crampes ou contractions stomacales, la souffrance se tait ou diminue subitement. Cependant, cette dernière vertu a été contestée. Porté par un malade atteint de relâchement et de chute du rectum, le raâd lui resserre le siége et le guérit. Bouilli dans l'huile, le raâd fournit un médicament qui, employé en frictions sur les articulations endolories, en calme les douleurs. J'ai vu en Espagne, sur le rivage de Malaga, un poisson large, noirâtre à l'extérieur comme le raâd d'Égypte, à chair blanche, et qui avait la même propriété calmante. — Une femme qui veut captiver l'amour et les tendresses de son mari, n'a qu'à suspendre sur elle-même, un morceau de raâd, et l'époux se trouve incapable d'abandonner sa moitié. Qu'un mari use du même procédé, et le morceau de raâd suspendu à sa personne, lui conserve sa femme indissolublement attachée, à lui seul attachée. »

Digitized by Google

Donc, avis à qui s'y intéresse : — Faites pêcher des silures trembleurs, vous qui tremblez pour vous. Pêchez des silures électriques, vous qui pensez devoir électriser vos compagnes, positivement pour vous, négativement pour d'autres, vitreusement pour vous, résineusement pour ceux qui ne sont pas vous. Et si vous ne pouvez avoir des silures du Nil, allez à Malaga, demandez aux Espagnols le nom du poisson torpille, et informez-vous en même temps s'ils en ont expérimenté la vertu électrisante. Car si le *piscis* en question, ou animal *ichtyosoze* avait la propriété que lui adjugent les Arabes, on pourrait tenter une magnifique spéculation, un coup de fortune. Il y aurait, peut-être encore, à y joindre le commerce du sakankoûr ou lézard que nous appelons scinque. « Jadis, dit Valmont de Bomare, on transportait les scinques, d'Alexandrie à Venise et à Marseille, pour l'usage des pharmacies. » On préparait ces lézards en les remplissant d'absynthe et d'autres herbes aromatiques.

« Le sakankoûr ou sikankoûr (*scinque des boutiques*, le σκίγκος de Dioscorides) est un produit de l'accouplement d'un poisson et d'un crocodile. Mais il diffère des poissons en ce qu'il a quatre pattes, et des crocodiles en ce qu'il a la queue unie, lisse, sans aspérité aucune. Selon une autre opinion, le sakankoûr est un produit régulier du crocodile, et voici comment : — Lorsque les œufs des crocodiles éclosent, et que les petits reptiles se dégagent de la coque, ceux d'entre eux qui se dirigent du côté de l'eau et y descendent, deviennent crocodiles, et ceux qui, toujours au hasard, prennent leur marche du côté du désert et gagnent les sables, deviennent sakankoûr. Ainsi se décide leur destinée : qui va à l'eau, crocodile ; qui va aux sables, sakankoûr. Du reste, le sakankoûr ne se trouve qu'aux environs du Nil et des deux grands fleuves des Indes.

» Au dire d'Ibn El-Beïtâr (le représentant de Dioscorides parmi les Arabes), le sakankoûr est une sorte de harzaûn (ou stellion) et se rapproche singulièrement aussi du waran ou waral (et surtout du waral spinipède).

» Le scinque est amphibie et se rencontre principalement sur la limite du désert de la Thébaïde d'Égypte. On l'a nommé aussi waran aquatique. Il se reproduit par mâle et femelle de son espèce. Le mâle a deux pénis, et la femelle a double organe pour les recevoir ; elle pond au delà de vingt œufs, qu'elle cache dans le sable.

» Le sakankoûr, lorsqu'il a mordu quelqu'un, cherche au plus vite

Digitized by Google

à gagner un endroit où il y ait de l'eau. S'il en trouve, il plonge à l'instant même. S'il n'en rencontre pas, il urine et se roule dans son urine. Alors l'homme mordu tombe subitement et meurt : le sakankoûr survit. Mais si cet homme peut arriver à trouver de l'eau et à y entrer, avant que le saurien s'y plonge, ou se roule dans sa propre urine, c'est le sakankoûr qui meurt subitement, et le mordu survit.

» Le sakankoûr mâle, qui a atteint au moins l'âge de la fécondation, est employé en médecine à titre d'aphrodisiaque héroïque. La partie préférée, comme la plus efficace, est la partie du dos qui précède la queue, est à la suite des reins, et fait le vis-à-vis du nombril. La dose, à l'état frais, est de deux drachmes, pour une potion, et, à l'état sec, de vingt-quatre grains à une drachme. On le mêle aussi à du miel, ou à un œuf à la coque qu'on hume alors d'un coup.

» On doit prendre l'animal au printemps. A cette saison, il est plus animant, plus sûr d'effet, plus aphrodisiaque. Aussitôt qu'on a pris un sakankoûr, il faut le tuer, sinon sa graisse s'absorbe, sa chair s'amollit et s'affaiblit, et la vertu du médicament s'éteint. Il faut, de suite, trancher la tête au reptile, lui couper l'extrémité de la queue et non l'arracher ou la rompre. Puis, on ouvre par une incision longitudinale, le ventre et la poitrine, et on en jette toutes les entrailles excepté les reins et les testicules. On lave et nettoie l'intérieur de la bête, on le remplit de sel, on coud l'ouverture, et on suspend le cadavre ainsi préparé, le cou en bas, à l'ombre, dans une chambre de température modérée, et on le laisse sécher. Par ces précautions, la vertu de ce reptile se conserve infaillible. On le garde dans un réceptacle où l'air puisse facilement circuler, par exemple dans un panier de jonc, ou d'osier, ou de folioles de dattier, etc... Pour employer le scinque ainsi desséché, on le réduit en poudre. La chair et la graisse éveillent les désirs et les appétits vénériens, produisent de merveilleux effets. La partie de l'échine qui précède la queue est employée aussi contre les faiblesses nerveuses.

» Le boultî (*labrus niloticus*), un des meilleurs poissons du Nil, n'a été trouvé dans ce fleuve que sous le kalifah d'El-Azîz B-Illah-Nizâr, fils de Moëzz lé-dîn Allah, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du IVe siècle de l'hégire (ou seconde moitié du Xe siècle de l'ère chrétienne). Avant cette époque, le boultî était inconnu. »

Si l'on me demande pourquoi ce poisson a paru si nouvellement dans le monde ichthyologique, c'est me faire une question à laquelle

je ne saurais répondre. Si on s'adressait au plus savant arabe, au plus profond uléma, il répondrait : la chose est comme cela ; c'est un bienfait de Dieu pour les musulmans des rives du Nil, c'est un miracle fait pour nous.

Il y a encore, entre autres, dans le fleuve céleste qui arrose l'Égypte, un autre poisson que la langue vulgaire appelle lébeïs, et qu'il faut nommer régulièrement labîs. Selon les écrivains arabes, le labîs est tellement semblable au boûrî de mer, qu'on le croit boûrî d'origine et passé de la Méditerranée dans les eaux douces. On ne l'a nommé labîs, *confondu*, *non distinct*, que pour le distinguer, dit-on, du boûrî (*mugil cephalus; mulet*).

Je n'ai plus à donner que quelques lignes sur les animaux du Nil dont ont parlé les livres arabes, et ces quelques lignes concernent le crocodile, bien connu d'ailleurs des touristes et des voyageurs, zoologiquement et même culinairement. Car plus d'un visiteur du Nil et des antiquités de l'Égypte a cherché et a trouvé l'occasion de se mettre sous la dent un morceau de filet de crocodile. Je n'ai pas eu l'honneur de goûter de cet animal à quelque sauce que ce fût, et je n'ai pas ouï dire que la viande de crocodile ait eu sur un voyageur une influence analogue à celle que produit le sakankoûr. Du reste, ne mange pas du crocodile qui veut. La raison, c'est que la longue et dure enveloppe crocodilienne est une barde dorsale à l'épreuve de la balle, et que, pour tuer la bête c'est, comme on dit, au défaut de la cuirasse qu'il faut pointer l'arme et planter le plomb.

« Or donc, le crocodile est un animal qui se trouve dans le Nil, dans les grands cours d'eau de l'Abyssinie, du pays des Gallât et du Soudan, et aussi dans le Makrân ou Indus.

» Les œufs du crocodile sont gros comme des œufs d'oie. L'animal grandit jusqu'à atteindre une longueur de dix coudées et plus. Dans une seule copulation, il produit soixante fécondations par soixante mouvements fécondants, sans désemparer. D'après un savant, appelé Ibn Zahrân, la mastication, chez tous les animaux, s'opère par le battement ou la pression graduée qu'exécute de bas en haut la mâchoire inférieure allant s'appuyer et presser sur la mâchoire supérieure. Chez le crocodile, c'est l'inverse ; la mastication s'accomplit par le mouvement de pression de la mâchoire supérieure sur la mandibule inférieure qui est fixe. »

Digitized by Google

Voici les diverses manières d'employer les diverses parties du corps du timsâh ou crocodile. La chose mérite attention.

« Prenez la graisse de la bête, malaxez-la avec du beurre, placez une mèche dans votre mélange ainsi opéré, allumez cette espèce de flambeau, déposez-le dans des broussailles, dans un bois, une forêt, ou près d'une rivière, etc., et vous mettrez en fuite tout ce qu'il y aura là de crapauds et de batraciens; ils n'oseront revenir qu'après que votre luminaire merveilleux sera éteint.

» Prenez une peau de crocodile, promenez-la autour d'un village, puis allez la suspendre sous un hangar ou sous un vestibule, et le village sera préservé de la grêle.

» Si un individu mordu par un crocodile met sur la morsure un peu de graisse de ce reptile, le blessé est guéri presque immédiatement. Placez de la graisse de crocodile sur le front d'un bélier qui a la manie de frapper tous les autres à coups de cornes, et les autres fuiront tous leur hargneux et brutal compagnon. Le fiel du crocodile, instillé dans les yeux que des taies obscurcissent, les guérit. Les stercores du crocodile ont la même vertu. Le foie, employé en fumigations, fait cesser la folie.

» Arrachez un œil à un crocodile vivant, suspendez cet œil à un lépreux, et la lèpre suspendra ses progrès. La chair, cuite avec des ognons, de l'huile, du beurre et du fromage sec, fait engraisser les personnes maigres. La graisse, mêlée à de l'huile de rose et employée en onctions, fait disparaître les douleurs de reins et provoque les appétits aphrodisiens. La graisse fondue guérit les migraines, les otites, et même les surdités; et, employée en frictions et onctions, elle guérit les fièvres quartes les plus rebelles et les plus redoutables. On peut aussi, pour cela, prendre le sang et le mêler de myrobolan et du fruit de l'ehliledj (*balanites ægyptiaca*); c'est surtout alors qu'on a le médicament sûr, spécifique, pour faire disparaître la leucé ou lèpre blanche. Les dents du côté gauche de la gueule du crocodile sont aussi employées comme médicament antifiévreux. »

C'est dommage, en vérité, qu'il soit peu aisé de se procurer des crocodiles, si réellement ils ont tant de propriétés médicales! Mais je doute assez que l'animal amphibie ait tant d'utilités; il est trop difficile à prendre, et seulement même à tuer. J'aime mieux, comme théorie générale dans la disposition providentielle des choses du monde et surtout des choses les plus utiles ou les plus nécessaires

Digitized by Google

aux hommes, cette pensée d'un poëte musulman, Aboul-Fath el-Bousti, simple pensée, d'une grande vérité, qui appelle sans valeur monétaire les choses les plus indispensables, en ce sens que Dieu les a disposées de façon qu'on ne pût jamais les vendre :

« O gloire à la Majesté sainte qui a institué si précieux ces divers métaux,
» Dont les hommes cependant n'ont certes pas besoin pour exister;
» Gloire à l'Éternel qui mit à si bas prix le souffle, l'aspiration de l'air,
» Que tout ce qui respire a si grand besoin d'aspirer! »

» Le crocodile a pour ennemi et instrument de malheur, un certain myriapode long d'une coudée, ayant la forme d'une jeune belette, et de nombreuses pattes armées de crochets. Ce myriapode s'introduit dans le corps du reptile. Voici le comment.

» Le crocodile n'a pas d'anus, et presque tout ce qu'il mange se transforme en vers, dans le ventre. Quand les helminthes tourmentent par trop fort le crocodile, il prend terre, s'étend sur le dos, et se tient la gueule béante. Arrive alors une sorte d'oiseau aquatique qui, d'instinct, se met à attraper les vers qu'il aperçoit à la gueule du reptile souffrant, et les mange.

» D'un autre côté, le myriapode qui toujours est aux aguets, caché dans le sable, vient se jeter dans le gosier du crocodile et descend vite dans les entrailles vermineuses. Alors le crocodile se débat, s'agite, se roule, et s'enfuit au fond du Nil, où il reste caché et malade jusqu'à ce que le myriapode lui ait dévoré les entrailles. Ensuite le parasite perce le ventre de sa victime et en sort.

» Les livres disent qu'il y avait jadis près de Fostât (Vieux-Kaire) une figure talismanique dont la puissance magique empêchait tout crocodile d'approcher de ce point du fleuve. Et si, d'aventure, un reptile crocodilien arrivait près de la figure imprégnée de puissance talismanique, l'animal se trouvait de suite retourné, invinciblement, le ventre en l'air. Alors, les enfants poussaient la mauvaise bête jusqu'à ce qu'elle fût par delà les limites de la ville; le reptile se remettait en position naturelle aussitôt et retrouvait la faculté de fuir à la nage. Par le temps, le talisman fut détruit, et conséquemment le talisman ne gêna plus les crocodiles. « Mais cela n'empêche pas qu'on ne voit pas de crocodiles descendre le fleuve jusqu'au Vieux-Kaire. Lorsque, par hasard, on y en aperçoit un, c'est toujours un

Digitized by Google

jeune sujet, un jeune imprudent qui s'est avisé de voyager, et qui n'a guère plus d'un mètre de long.

XI.

MÉKIÂS OU NILOMÈTRES. — INONDATIONS. — FÊTES DES INONDATIONS.

La fertilité de l'Égypte dépend exclusivement de l'inondation du Nil. Aussi, dès les temps les plus reculés, les Égyptiens ont cherché à se faire des *moyens de mesure*, c'est-à dire, selon le mot arabe, des mékiâs, afin d'apprécier les crues du fleuve béni. D'après les traditions arabes, l'idée de ces appréciations ne remonte rien moins qu'à une époque antédiluvienne, au temps du père du Pharaon sous le règne duquel Noé vint au monde. D'autres mékiâs postdiluviens ont été construits à différentes époques; on trouve l'histoire de ces nilomètres dans la *Palæographie arabe* de M. Marcel, un des vétérans de l'ancienne expédition d'Égypte, ce grand drame dont la péripétie fut une double conquête, gloire militaire, gloire scientifique, dont il reste ce qui reste toujours de ces grandes œuvres, c'est-à-dire un double résultat : souvenirs historiques de guerre, monuments historiques de science. Nous ne donnerons ici que ce que Makrîzî rapporte de pittoresque, et que M. Marcel n'a pas introduit ou a seulement effleuré dans sa *Palæographie*. Mais nous ajouterons quelques particularités curieuses sur le mékiâs actuel, sur certaines croyances, pratiques et cérémonies.

« Ce fut Kaćim, dit Makrîzî, qui dès avant le déluge, et dans la ville d'Oumsoûs, fit construire le premier mékiâs ou appareil à mesurer (ou plutôt à prédire) les crues du Nil.

» Kaćim convoqua tous les savants, ingénieurs, magiciens de son royaume, pour discuter et déterminer le caractère de cette œuvre nouvelle. Ils s'assemblèrent et fixèrent les dimensions et le plan d'une construction en marbre qu'ils bâtirent ensuite sur le bord du Nil, et au centre de laquelle ils établirent un grand bassin en cuivre. On mettait dans ce bassin une quantité d'eau pesée et déterminée. Sur un côté de ce récipient métallique étaient deux aigles en cuivre, l'un mâle, l'autre femelle. Le premier jour du mois dans lequel la crue commence, on ouvrait les portes ou vannes du mékiâs; tous les hiéro-

Digitized by Google

phantes, magiciens, devins s'y réunissaient solennellement avec le roi, et tous marmottaient et grommelaient leurs paroles magiques jusqu'à ce qu'un des deux aigles se prît à trompeter. Si c'était le mâle qui se faisait entendre, c'était augure de crue normale ou parfaite; si c'était la femelle, on présageait une crue dangereuse ou insuffisante, et dès lors on se mettait en mesure contre la cherté des vivres, on s'approvisionnait pour l'année. ».

Le déluge vint, et depuis on n'a jamais rien retrouvé du mékiâs d'Oumsoûs. Un autre nilomètre fut construit dans la ville d'Ansinâ, l'ancienne Antinoopolis, qui, sous la domination romaine en Égypte, fut le chef-lieu de la Thébaïde. Le nilomètre d'Ansinâ fut l'œuvre de Dalloûkah surnommée la Vieille. Dalloûkah tint les rênes du gouvernement pharaonien après la noyade de la Mer Rouge. Nous avons parlé de la vieille Dalloûkah dans la Légende de Moïse, publiée dans la *Revue de Paris*, (nº de mars 1852).

» Ansinâ fut fondée, disent les récits arabes, par Achmoûn fils de Meïrâïm fils de Beïçar fils de Hâm (Cham) fils de Noé, sur la rive orientale du Nil. Cette ville jadis brillante, populeuse, riche en jardins et lieux de plaisance, n'existe plus que de souvenir. Aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines. Salâh el-Dîn (Saladin) fit détruire l'ancien mur qui entourait cette cité et en fit transporter les pierres au Kaire. Mâriah, une des concubines du saint Prophète (Mahomet), et mère d'Ibrâhîm, un des fils du Prophète, était de Hafn, village du district d'Ansinâ. Ce fut de cette ville que le Pharaon de Moïse fit venir à Memphis, la plus grande partie des magiciens qui luttèrent d'adresse et de puissance magique contre le prophète hébreu.

» Parmi les merveilles d'Ansinâ était un nilomètre, antique monument élevé par Dalloûkah. C'était un bâtiment en forme de teïlaçân ou coiffure roulée en plis superposés et formant entre eux une sorte d'hélice à bords rapprochés. (En d'autres termes, ce bâtiment avait son intérieur en amphithéâtre). Au centre de l'édifice était un grand bassin circulaire dans lequel était dressée, en couronne, une série de larges colonnes de granit rose. Ces colonnes, en nombre égal au nombre des jours de l'année solaire, n'étaient éloignées l'une de l'autre que d'un pas ordinaire.

» L'eau du Nil arrivait dans cet amphithéâtre par une ouverture pratiquée à une certaine distance de la base du mur. Lorsque le bassin était rempli d'eau et que cette eau était au degré d'élévation vou-

Digitized by Google

lue pour l'abreuvement des terres de toute l'Égypte, le prince se rendait à l'amphithéâtre et se plaçait à un endroit réservé d'où l'œil dominait tout l'intérieur du nilomètre. Puis, les jeux et réjouissances commençaient. Les gens de la suite du prince montaient sur les fûts des colonnes, et se mettaient à tripudier et courir dessus, passant de colonne à colonne, les uns dans un sens, les autres en sens contraire; et dans cette course croisée ils se poussaient, se heurtaient, s'efforçaient de se renverser mutuellement. Tous luttaient, rivalisaient d'adresse, de légèreté, de souplesse, de ruse, se colletaient, se soulevaient, échappaient, bondissaient, culbutaient, et à tout moment il en tombait à la renverse, ou de plat ventre, ou de tête, ou en pirouettant, ou accrochés deux à deux ou par groupes; et l'eau claquait, écumait sous les chutes des joueurs, par les battements des vagues. Et la foule des spectateurs d'applaudir, de rire des chutes bizarres, des caprices de mille incidents imprévus.

» Autrefois, tout à fait dans les premiers âges de l'Égypte, on mesurait par approximations les mouvements de la crue du Nil, en les observant dans la Haute-Nubie ou Olwah.

» Mais le premier, disent les légendaires arabes, qui mesura réellement les eaux du fleuve aux époques d'intumescence et qui bâtit pour cela un vrai mékiâs à Memphis et à Faïioûm (Fayoum), fut Joseph fils de Jacob. Jusque-là, les Koptes ou Égyptiens mesuraient leur fleuve par un fil à plomb. Sous la domination des empereurs byzantins, il y avait un nilomètre au Kaśr el-Cham', ancien Pyrée. A l'époque de Makrizi, la colonne de ce nilomètre existait encore.— Fin du xiv siècle, ère chrétienne.

» Lorsque Amr (que même les orientalistes d'Europe s'entêtent à nommer Amrou) se fut rendu maître de l'Égypte, il établit un mékiâs à Aswân (Assouan) et un autre à Dendérâh. Quelques autres nilomètres furent construits plus tard, et en 97 de l'hégire (715-716 de J. C.) fut établi celui de l'île de Raûdah (le seul qui existe aujourd'hui). »

Il fut réparé par les Français lors de l'expédition de 1798. Maintenant ce n'est plus qu'un petit bassin carré, de chétive apparence, avec sa colonne graduée au centre.

Déjà en 199 de l'hégire le mékiâs était dégradé, et le célèbre kalife El-Mâmoûn, fils d'Hâroûn El-Réchîd, le fit entièrement reconstruire. A différentes époques le mékiâs fut réparé, et El-Moustanser B-Illah, en 485 (1092 de J.-C.), par les restaurations qu'il y fit

Digitized by Google

exécuter, le mit dans les conditions d'arrangement qui existaient encore ou à peu près, lors de l'expédition française. Les réparations faites par le sultan Sélîm Ier, en 925 (1518 de J.-C.), ont été de peu d'importance.

J'ignore, et cela est difficile à vérifier aujourd'hui, si la graduation de la colonne nilométrique, depuis la base au sommet, est en coudées égales entre elles. Mais du temps de Makrîzî, la division était de vingt-deux coudées, dont les dix d'en haut, seules, étaient partagées en vingt-quatre parties égales ou vingt-quatre doigts. Les douze inférieures n'étaient que de dix-huit doigts.

« A l'époque de l'invasion musulmane, le kalife Omar fut informé que, lorsque le Nil ne s'élevait pas à telles limites d'accroissement, ou que les indications du mékiâs faisaient craindre, à certaines saisons de l'année, que le fleuve ne restât plus au moins au-dessous d'une crue convenable, la population s'inquiétait, s'approvisionnait aussitôt de vivres, et que dès lors la cherté des denrées augmentait, la disette menaçait, bien qu'il n'y eût ni stérilité, ni même simple menace de ce fléau. Omar, en conséquence, écrivit à Amr pour s'informer des circonstances des inondations. Amr répondit au kalife que pour abreuver l'Égypte, assez pour la garantir de la disette, il fallait une crue d'eau de quatorze coudées, et que pour bien inonder toutes les terres, de manière à ce qu'il fût possible d'en retirer des récoltes au delà des besoins de l'année et même pour l'année suivante, une crue de seize coudées était nécessaire; mais que les deux extrêmes d'insuffisance ou d'excès à redouter, étaient la crue de douze coudées, et celle de dix-huit coudées.

» Omar consulta alors Alî, et celui-ci écrivit à Amr de construire un mékiâs, mais de représenter quatorze coudées dans la longueur des douze coudées inférieures, c'est-à-dire de tracer une série figurative de vingt-quatre doigts sur une étendue seulement de dix-huit doigts; ensuite, de laisser les quatre coudées suivantes à leurs dimensions normales, et de diminueur deux doigts sur la hauteur des coudées, au delà de la seizième coudée. Un mékiâs fut exécuté sur ces mesures, à Holwân. Cette distribution et combinaison des coudées avait pour but de prévenir toute inquiétude prématurée, soit pour les crues minimes, soit pour les crues exubérantes (1).

(1) La coudée qu'on appelle coudée d'Omar et qui servait pour l'arpentage, vaut

Digitized by Google

» Quand l'eau du Nil s'est élevée jusqu'à dix-huit coudées, les terres, suffisamment abreuvées, sont fertilisées, et les revenus de l'Égypte se perçoivent intégralement, bien que les pâtis restent alors sans produits et ne puissent fournir de quoi nourrir le bétail. Pour que les récoltes de toute nature soient abondantes, il faut que la crue parvienne à dix-sept coudées. A dix-huit coudées, les submersions envahissent le quart de l'Égypte et détruisent les arrière-récoltes de nombre de villages; parfois même les maladies pestilentielles sont la suite de ces submersions, et surtout lorsque l'intumescence des eaux dépasse dix-huit coudées.

» Autrefois, et il en est question dans divers écrits du IVe siècle de l'hégire (XIe siecle de l'ère chrétienne), il existait une habitude de justice remarquable, relativement au plus ou moins d'abondance des inondations. C'est que toutes les fois que la crue du fleuve restait au-dessous de seize coudées, la quotité des impôts à percevoir pour l'année était diminuée en proportion réglée sur la hauteur des eaux. Au ve siècle de l'hégire, lorsque la crue s'élevait d'une coudée au-dessus de dix-huit, les revenus ou impôts de l'année étaient cotés à 100,000 dînâr de plus que la cote ordinaire, parce qu'alors la plupart des hauts terrains recevaient l'inondation. Mais lorsque la crue atteignait dix-neuf coudées, les impôts de l'année étaient diminués de 100,000 dînâr, parce qu'alors les terres basses demeuraient trop longtemps submergées, et que des villages, des jardins, etc., étaient ruinés. » Aujourd'hui, nous ne savons si ces variations dans la fixation des impôts auraient lieu, quel que fût le degré de l'accroissement du Nil.

Actuellement, la crue du Nil doit s'exhausser au delà des limites

---

trois empans et un travers de doigt. — La coudée de Bilâl est plus longue de deux doigts et de deux tiers de doigt, que la *coudée noire*, et est en usage à Bassora; elle vaut trois empans et un travers de doigt. — L'empan vaut neuf pouces ou douze doigts. (Voyez De Sacy, *Relation de l'Égypte*, traduite d'Abd el-Latif, p. 150.) — Mais je trouve dans Makrizi : « La coudée noire est plus longue d'un travers de doigt et deux tiers de travers de doigt, que la coudée qui sert de mesure aux maçons. La coudée noire fut établie par le kalife Hâroûn el-Rechîd qui la fixa sur la longueur de l'avant-bras d'un esclave noir qu'il avait à son service. C'est avec elle qu'on mesure les étoffes, les constructions, et qu'on a fixé les divisions mensurales du nilomètre. » — La coudée ordinaire valait environ 577 millimètres ou 1 pied 9 pouces 3 lignes $\frac{611}{1000}$.

Digitized by Google

anciennes, pour être suffisamment généreuse, et encore elle n'arrive pas à recouvrir certaines localités élevées du Saïd. Il faut qu'elle monte jusqu'à près de vingt-deux coudées du mékiâs actuel; mais alors les cultures du zourah (ou vulgairement dourah, le sorgho), du maïs, dans la Basse-Égypte, sont envahies et détruites par l'exubérance des eaux.

Outre les vicissitudes des crues, le Nil a encore eu, de tout temps, des effets assez capricieux sur ses rives et sur son lit. Chaque année es accumulations de sables amoncelés par les entraînements des eaux, relèvent ou creusent le fond du fleuve et en rendent la navigation toujours différente d'elle-même. Les rives ont également varié de position par les atterrissements ou par les éboulements. Ainsi, d'après Makrizi, la mosquée d'Amr, fondée à Fostât lors de la conquête, était presque sur le bord du Nil; le Kaśr el-Cham' était, encore à cette époque, sur le Nil même. Aujourd'hui la mosquée d'Amr est au moins à quatre cents mètres du fleuve. Il en est de même du peu qui reste du Kaśr el-Cham', ou Castel-des-Flambeaux, qui fut le dernier point de résistance du moukaûkis, ou gouverneur de l'Égypte, au moment où les Musulmans envahirent ce pays. A cette époque les barques venaient aborder contre la porte ouest de ce Kaśr, appelée la Porte de fer. C'est par elle que le moukaûkis s'embarqua pour se réfugier sur l'autre rive du Nil, dans l'île de Raûdah, en face du Kaśr.

La branche du Nil qui longe le Vieux Kaire avait la même largeur que l'autre; selon Makrizi, il y eut un pont de bateaux sur chacune de ces deux branches et chaque pont était d'égale longueur et composé de trente bateaux. Aujourd'hui, la branche du Vieux Kaire n'est pas le tiers de celle de Djizeh.

Maintenant, lorsque le Nil est à seize coudées du mékiâs, et qu'ainsi il peut arroser toute la Basse-Égypte, on coupe la digue de kalîdj ou *Canal* du Kaire, l'ancien canal jadis navigable aux barques, dit-on, jusqu'à la Mer Rouge, dès le temps des Pharaons. C'est alors grande solennité et réjouissance publique, ce sont des feux d'artifices dont la moitié sont tirés en plein jour, en plein soleil brûlant du mois de juillet. On ignore à quelle antiquité remonte cette fête, et aussi celle qui se célébrait auparavant et dans l'intention d'obtenir du ciel l'accroissement du Nil.

« Lorsque les Arabes eurent envahi l'Égypte, la première année

Digitized by Google

de l'occupation, les Koptes, au commencement du mois dans lequel arrive la crue du fleuve, allèrent se présenter à Amr, et :

— Notre Nil, lui dirent-ils, est gouverné, relativement à la crue des eaux, par une loi particulière.

— Laquelle ?

— La voici : A la douzième nuit de ce mois, le mois de baoûneh (le dixième de l'année Kopte), nous allons à la recherche d'une jeune fille vierge qui soit l'aînée de sa famille, et nous faisons décider le père et la mère à nous céder cette fille, à des conditions de dédommagement dont nous convenons avec eux. Après l'accord, nous parons la jeune vierge des plus beaux vêtements que nous puissions trouver; ensuite nous la précipitons dans le Nil; et les eaux croissent, en vertu de ce sacrifice.

— Une telle coutume, reprit Amr, n'aura pas lieu sous l'islamisme; l'islamisme abolit tout ce qui l'a précédé, détruit le passé, refait le présent, et assure l'avenir. »

« Or il avint que, cette année-là, dans le mois de baoûneh et même dans les deux mois suivants, abîb et misré, la crue du Nil ne s'éleva qu'à un degré médiocre; et le peuple ne pensait à rien moins qu'à émigrer.

» Amr en écrivit au kalife Omar, et Omar répondit : « Tu as dit vrai : l'islamisme abolit le passé. Je t'envoie un bitâkah ou papier ci-inclus. Jette-le dans le Nil. » Amr ouvre le bitâkah et y trouve ces mots écrits :

« DU SERVITEUR DE DIEU, LE PRINCE DES VRAIS CROYANTS, AU NIL D'ÉGYPTE.

» Or sus, si tes eaux coulent par ta seule puissance et volonté, arrête-les. Mais si tes eaux coulent par la volonté du Dieu unique et tout-puissant, nous demandons au Dieu unique et tout-puissant de te faire couler. »

» Amr jeta le bitâkah dans le Nil, un jour avant le Salîb ou époque de la cessation de la crue des eaux. Les Égyptiens étaient tout préparés à s'enfuir, et à abandonner l'Égypte. Ils n'avaient plus espoir de voir croître le fleuve. Mais au matin du jour du Salîb, le Nil avait élevé ses eaux jusqu'à seize coudées... L'Égypte fut ainsi préservée de malheurs pour cette année.

» Jadis Moïse fit le même miracle, dans la même nuit, la nuit qui précéda le jour du Salîb. »

Digitized by Google

Le bitâkah d'Omar rappelle l'épître de Xerxès au mont Athos.

Aujourd'hui une circonstance particulière représente l'ancienne fête de la Vierge du Nil. Tous les ans lorsque le fleuve commence à croître, on érige à l'entrée du canal du Kaire et avant la petite digue de terre que l'on coupe plus tard, une grossière colonne de limon haute de plusieurs pieds et qu'on appelle l'Aroûçah ou la Fiancée. La Fiancée de nos jours n'est plus la belle vierge parée comme autrefois; elle est tout brutement barbouillée de chaux du haut jusques en bas, de sa fruste face jusqu'à sa base. L'eau arrive peu à peu, fond par le bas la pauvre Aroûçah badigeonnée qui tombe bientôt sur son fiancé le Nil, au contact duquel elle s'en va en déliquium et disparaît.

« Les Koptes chrétiens avaient une autre fête qu'ils célébraient le 8 du mois de béchens (qui précède le mois de baoûneh). C'était la fête du Chéhîd ou Martyr (1). Ils étaient persuadés que le Nil ne croissait chaque année que parce qu'ils exposaient, sur le fleuve, un petit coffre ou reliquaire dans lequel était enfermé et conservé, en relique, *un doigt* d'un de leurs ancêtres. Le jour qu'on plaçait sur le Nil, le vieux et vénérable *doigt*, c'était jour de fête extraordinaire. La cérémonie avaient lieu à Choubrâ, à une lieue environ du Kaire, au Nord. Là, une foule immense, chrétiens et musulmans, se rassemblait de tous les points de l'Égypte. Des Koptes y exécutaient des jeux équestres. Toute la population du Kaire, du Vieux Kaire, grands et plèbe, allait à la fête. De tous les côtés, et sur les deux rives du Nil, étaient dressées des tentes. Tout ce qu'il y avait de chanteurs, de chanteuses, de bateleurs, de saltimbanques, de débauchés, de sodomistes, de bouffons, de dévergondés, de vauriens, d'effrontés, de lupanaristes, de libertins forcenés, se trouvaient au rendez-vous de la fête. Foule incroyable, incalculable. Tout ce qu'on peut imaginer de débauche, de libertinage, d'excès, y était comme à l'ordre du jour, et jamais cette orgie ne se passait sans qu'il en coûtât la vie à nombre de personnes.

(1) Ce martyr par excellence est saint Hermès ou Mercure. Il fut martyrisé lors de la persécution de Dèce, dans la ville de Césarée. Saint Mercure, d'après ce que m'a assuré l'évêque orthodoxe des Koptes, au Kaire, fut un soldat égyptien qui embrassa le christianisme. Saint Mercure est représenté dans les églises koptes avec un glaive à chaque main, allusion à sa double vie de soldat du monde et de soldat martyr de la foi. Les Koptes le nomment, par le nom grec, Mergoûrios, ou, par le nom arabe, Abou Seïfein, le double glaive, le saint aux deux glaives.

Digitized by Google

» La quantité de vin qui se consommait dans cette journée si singulièrement festoyée, était extraordinaire : elle ne s'élevait pas à moins de 12,000 drachmes d'argent ou près de 5,000 dînâr ou deniers d'or. Un seul Kopte en vendit un fois, lui seul, pour 12,000 drachmes. Les fellâh ou paysans du village de Choubrâ retiraient toujours de ce seul trafic du vin, à la fête du Martyr, de quoi payer leurs impôts de l'année.

» La fête du Chéhîd se célébra ainsi jusqu'à 702 de l'hégire (1302-1303 de J.-C.). L'Égypte avait alors pour souverain El-Nâcer Mohammed, fils de Kalâoûn. Ce prince, encore très-jeune, était sous la tutelle et sous la main de Roukn el-dîn Bîbars le djachenkîr, ou écuyer-tranchant, et alors osta-dâr ou majordome-intendant discrétionnaire du palais du sultan. Bîbars, résolut d'abolir la saturnale de la fête du Chéhîd. Il publia le décret d'abolition, et aussi défense fut faite d'exposer sur le Nil le reliquaire qui renfermait le *doigt* vénéré des Koptes. Ordre fut expédié dans toutes les provinces, par courriers extraordinaires, à tous les gouverneurs, à tous les chefs ou agents de l'autorité, de s'opposer à ce qu'aucun chrétien sortît de son pays et se préparât à la célébration de la fête. Tous les Koptes, même ceux qui affectaient de se ranger à l'islamisme et se donnaient pour musulmans, furent dans la désolation. Les condoléances ne tarissaient pas.

» Or, Bîbars avait alors pour écrivain secrétaire chargé de ses affaires, un Kopte appelé Tâdj. Tâdj était parvenu à dominer l'esprit de son maître, à se rendre indispensable. On alla supplier Tâdj d'intervenir auprès de Bîbars, pour la révocation de l'arrêté qui abolissait la fête du Chéhîd... Tâdj représenta à Bîbars que la prohibition qui venait d'être promulguée, lésait de graves intérêts, et allait embarrasser la rentrée des impôts de Choubrâ. Il termina ses malignes observations par ces paroles : « En dernier mot, si on ne célèbre plus la fête du Chéhîd, le Nil ne s'accroît plus, et dès lors le pays est ruiné, il n'y a plus d'Égypte. »

» Bîbars resta inflexible et maintint son décret. « Si le Nil, répliqua-t-il vivement à Tâdj, ne peut croître que par ce *doigt* de votre vieux, eh bien ! le Nil ne croîtra plus ; si le Nil croît par la volonté de Dieu, il continuera à croître, et fera mentir tes chrétiens. »..... La fête fut abolie.

» Trente-six ans après, une circonstance presque ridicule la res-

Digitized by Google

suscita. — Deux émir du sultan El-Nâçer-Mohammed demandèrent à ce prince la permission de s'absenter quelques jours pour une partie de chasse. El-Nâçer, qui s'était attaché d'amitié à ces deux émir au point de ne pouvoir presque se séparer d'eux, les détourna de leur projet, en leur proposant une autre partie de plaisir. — « Il n'y a plus, leur dit-il, que quelques jours d'ici à l'époque de la fête du Chéhîd. Renouvelons-la, et certes, vous vous divertirez bien autrement qu'à la chasse. » La proposition fut acceptée, et on sut bientôt dans toute l'Égypte que la fête allait être célébrée.

» Au jour voulu, les grands de la cour vinrent se promener en barques sur le Nil, et une multitude immense se rassembla à Choubrâ. Les grands s'étaient fait préparer des nourritures et mets de toute espèce, viandes, friandises, etc., et cela en quantité incalculable. La foule en profita abondamment. Cette fois, la fête dura trois jours. Depuis lors, on la renouvela tous les ans, jusqu'à 755 (1354 de J.-C.), époque à laquelle les musulmans commencèrent leurs vexations et leurs avanies contre les chrétiens, dépouillèrent les églises de leurs propriétés, etc. Nombre d'églises furent alors démolies, ruinées, et entre autres, celle de Choubrâ El-Kiâm, où était conservé le *doigt* du martyr, dans son reliquaire. Le *doigt* fut enlevé et porté au sultan Sâleh Salâh el-dîn (huitième fils et huitième successeur d'El-Nâçer Mohammed). Sâleh fit brûler, en sa présence et en place publique, le *doigt* du vieux Kopte, et en fit jeter la cendre dans le Nil, afin que les chrétiens n'en pussent rien recueillir. De ce moment, et par force, la fête du Chéhîd fut impossible. »

PERRON.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

DE LA CIRCONCISION,

DE SON ORIGINE ET DE SON BUT.

L'origine de la circoncision est une des questions historiques qui ont soulevé le plus de discussions parmi les savants. Les uns, considérant cette coutume comme une institution purement religieuse, lui ont contesté toute valeur hygiénique ou morale, à quoi les esprits forts se sont cru en droit de répondre à peu près comme les habitants de Minorque à ceux qui leur reprochaient de ne pas tailler les arbres : « Que Dieu sait mieux que personne comment un arbre doit croître et étendre ses rameaux. » D'autres ont soutenu, après Tacite (liv. V), que la circoncision a été établie par un législateur, dont le but unique était d'imprimer à son peuple une marque caractéristique et indélébile. Mais on leur a objecté, avec raison, qu'un blason n'est pas fait pour rester caché, et que la circoncision, d'ailleurs, n'était rien moins qu'un signe distinctif, puisqu'elle était commune à plusieurs peuples, et même à des peuples limitrophes. D'autres, enfin, ne pouvant comprendre qu'une nation tout entière se soit soumise, sans nécessité, à une opération si cruelle et souvent dangereuse, ont cherché, dans des raisons hygiéniques d'une haute importance, l'origine et le but de la circoncision. Cette manière d'envisager la question nous paraît la seule admissible. Nous devons ajouter, toutefois, que ce n'est point par la douleur et l'issue quelquefois funeste

Digitized by Google

de l'opération, qu'on peut en prouver l'utilité. Le fanatisme religieux n'a jamais reculé devant les mutilations; il les recherche, au contraire, et s'y complait; les moines de tous les pays ont livré à la chair des assauts terribles; les sauvages ont façonné et façonnent encore la tête des enfants en la pressant entre deux planches, afin de la rendre longue, plate ou carrée, suivant le goût de la peuplade; le hideux tatouage a été la première et la plus générale des règles de l'esthétique du monde à son enfance, et l'on n'a jamais songé, que nous sachions, à assigner un but d'utilité à ces pratiques barbares.

Il faut procéder autrement pour prouver que la circoncision a dû son origine à des nécessités hygiéniques.

Son nom même nous transporte tout d'abord sous les plus chaudes latitudes du globe. En effet, la circoncision n'a jamais été pratiquée dans les pays du nord, ni même dans les régions tempérées, si ce n'est par des races proscrites invinciblement attachées à leurs coutumes antiques et originaires de l'Orient, ou par des peuples soumis à une religion née dans les contrées méridionales de l'Asie. Sa patrie se trouve, en un mot, entre le trentième degré de latitude nord et le trentième degré de latitude sud, entre l'équateur et les tropiques. De cette délimitation même, il résulte qu'elle a trouvé nécessairemnt sa raison d'être, dans des besoins propres à ces pays. Suivez sur tout le globe, la zone que nous venons d'indiquer, et vous rencontrerez, sur votre passage, l'Arabie, l'Égypte, l'Éthiopie, le Darfour, le Sénégal, et de l'autre côté de l'Océan, le Mexique, la Floride, les îles de l'Océanie, principaux foyers de la circoncision.

De la distance énorme qui sépare plusieurs de ces pays, découle un autre fait d'une importance majeure, c'est que la circoncision ne s'est pas répandue d'un peuple chez les autres peuples, mais qu'elle est née isolément dans les climats où elle était nécessaire, comme tant d'autres institutions qui se retrouvent sur les points les plus éloignés de notre planète, sans qu'on puisse raisonnablement admettre des communications anciennes entre les habitants de ces contrées.

Il a existé pourtant et il existe encore des nations circoncises au nord des limites géographiques que nous avons fixées tout à l'heure à la circoncision : ce sont, aujourd'hui, les Mahométans, et le phénomène s'explique de lui-même; c'étaient autrefois les Phéniciens, les Juifs, et quelques peuples plus voisins encore de l'Arabie et de l'Égypte; et enfin, à une grande distance au nord, les Colques, les

Digitized by Google

Syriens des bords du Thermodon et du Parthénius, et les Macrons. Nous parlerons plus loin de la circoncision juive; quant aux Phéniciens, ils étaient originaires des bords de la Mer Rouge, et de race africaine, comme Moïse l'atteste lui-même; la circoncision chez eux est donc chose toute naturelle. Pour ce qui est des autres peuples, il convient de donner ici le passage d'Hérodote, qui nous a fait connaître ce que nous en savons.

Nous nous servons de la traduction de ce passage, par l'abbé Guenée, parce que nous avons sous la main ses fameuses lettres de quelques juifs à M. de Voltaire; livre plein de passion et de faits inexacts, et qui pourrait certainement donner matière à de nouvelles lettres de quelques juifs, Portugais ou autres.

« Les Colques, » dit Hérodote, « paraissent originaires d'Égypte. Je le dis pour en avoir ainsi jugé par moi-même, avant de l'avoir ouï dire à d'autres; car, cherchant à m'assurer si ma conjecture était vraie, j'ai interrogé les deux peuples, et j'ai trouvé que les Colques se souvenaient bien plus des Égyptiens, que les Égyptiens des Colques.

» Les Égyptiens me dirent que les Colques étaient un détachement de l'armée de Sésostris; et je le conjecturais de même, non-seulement parce qu'ils ont le teint basané et les cheveux crépus, mais beaucoup plus parce que les peuples de Colchide, d'Égypte et d'Éthiopie sont les seuls sur la terre qui se font circonscrire dès le commencement. En effet, les Phéniciens et les Syriens de Palestine avouent eux-mêmes qu'ils tiennent cette coutume des Égyptiens, et les Syriens qui habitent les bords du Thermodon et du Parthénius, ainsi que les Macrons, leurs voisins, conviennent qu'ils l'ont prise depuis peu des Colques.

» Ce sont là les seuls peuples du monde qui se sont fait circonscrire, en quoi ils paraissent aux Égyptiens imiter leur usage.

» Quant aux Égyptiens et aux Éthiopiens, je ne saurais dire lequel des deux peuples tient cette coutume de l'autre, car elle paraît ancienne chez tous les deux. Je crois pourtant que les Éthopiens, qui commercèrent avec l'Égypte, en empruntèrent cet usage, et une forte preuve pour moi, c'est que ceux des Phéniciens qui commercèrent avec les Grecs cessent de même d'imiter ce rite égyptien, et ne circoncisent plus leurs enfants. »

Nous n'avons rien à ajouter à ce que dit Hérodote. Les savants

qui ont combattu son opinion sur les habitants de la Colchide ne l'ont pas fait avec avantage, et l'on revient à lui depuis le nouvel essor qu'ont pris les études relatives à l'Égypte.

Hérodote (II, 47) nous apprend que les Égyptiens pratiquaient la circoncision à cause de la propreté; Philon dit, d'un autre côté, qu'elle favorisait la génération (1) et préservait de la maladie inflammatoire appelée charbon (2). On a tenu trop peu de compte des indications de ces deux écrivains. La propreté dont parle Hérodote a, en Orient, une tout autre importance que chez nous. Elle est même, dans les pays chauds, une condition indispensable de la santé; on en voit des preuves surabondantes dans les prescriptions si minutieuses des anciens législateurs, et dans l'habitude de ces ablutions sans cesse répétées qui caractérisent l'Orient, et qui, en raison de leur utilité, ont été élevées au rang de devoirs religieux. Or, s'il est une partie du corps qui réclame et exige des soins de propreté minutieux, c'est, sans contredit, l'organe auquel s'applique la circoncision, et telle est cette nécessité, qu'il est enjoint aux Arabes du désert de faire des ablutions de sable lorsqu'ils manquent d'eau. La pellicule légère sacrifiée dans l'opération est une cause permanente de malpropreté; elle donne lieu à des dépôts de matière sébacée qui occasionnent de fréquentes inflammations et favorisent le développement d'autres maladies. Des vers mêmes s'y engendrent comme sous l'écorce des arbres, et le gonflement des chairs rend difficile et quelquefois impossible tout moyen curatif. Sa longueur, souvent démesurée, ajoute encore aux dangers dont nous n'avons énuméré qu'un petit nombre. La circoncision, qui met l'homme à l'abri de tant de maladies, est donc, dans les pays chauds, une institution éminemment utile. Hérodote ne dit donc pas une chose sans portée, lorsqu'il nous représente les Égyptiens pratiquant la circoncision pour cause de propreté.

Les dimensions extraordinaires du tégument préputial produisent un autre inconvénient qui, chez les peuples anciens, était regardé non-seulement comme une grande calamité, mais aussi comme une

(1) C'est ce motif que font valoir encore aujourd'hui les Kafirs, nègres fétichistes visités par Mungo-Park. (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*)

(2) M. Lévy, dans son *Traité d'Hygiène*, croit que Philon a voulu parler de la gangrène du pénis.

Digitized by Google

bité. Elles peuvent le priver de postérité. Est-ce payer trop cher le remède, que de sacrifier, par mesure préventive, un accessoire si dangereux? Ce dernier fait même, au dire des praticiens, est assez fréquent dans les pays que nous habitons. Louis XVI en fut longtemps affecté, et on lit, à ce sujet, une curieuse anecdote dans les mémoires de Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre le but véritable et primitif de la circoncision. Saint Jérôme, il est vrai, donne pour cause principale de la circoncision, au point de vue physique, la vertu qu'a cette opération d'émousser le sentiment de la volupté et c'est aussi l'opinion de Maimonide (1). Mais nous ne saurions admettre ces motifs qui tendent à faire de la circoncision une institution purement religieuse, ce qui pourrait tout au plus s'appliquer aux juifs.

Avant de passer à une autre question, il se présente à notre esprit une difficulté que nous devons indiquer. La circoncision chez les différents peuples, offre des différences remarquables, et particulièrement celle de l'âge où elle était pratiquée. L'opération avait lieu chez les uns le huitième jour après la naissance de l'enfant et chez les autres seulement à l'époque de la puberté. Les sept jours que les premiers laissaient écouler avant la cérémonie, avaient-ils rapport aux sept planètes, aux sept jours de la semaine ou aux périodes de la création? Faut-il établir avec Pierre Cunæus (2) un rapport entre ces huit jours et les prescriptions de Moïse (Exode XXII, 30) qui ne veut pas qu'on sacrifie un veau, un agneau ou un chevreau qui n'ont pas sucé pendant sept jours le lait maternel? La reflexion de cet

(1) Saint Jérôme dit que la circoncision fut établie : « Primo quidem, quia signum erat fidei qua Abraham credidit Christum ex suo semine nasciturum ; » secundo quia erat in remedium peccati originalis *quod per actum generationis* » *traducitur*; tertio, quia ordinabatur ad diminutionem concupiscentiæ, quæ præcipue in membris illis viget, propter abundantiam delectationis venereorum. »

Voici le passage de Maimonide (More Nebouklim, pars 3, cap. 49) : « Quod » autem circumcisio virtutem intensivam membri illius voluptatemque debilitet, » id extra omnem dubitationem est. Nam cum membrum illud statim in ipsa na» tivitate sanguinem suum effundit, tegumentumque amittit, sine omni dubio » exinde debilitatur. Hinc dixerunt sapientes nostri, mulierem cum viro incircumciso matrimonio junctam, difficulter ab illo posse abstrahi. »

(2) *De Resp. Hebræor.*, lib. 3, cap. 5.

Digitized by Google

auteur, que d'autres d'ailleurs avaient faite avant lui, mérite d'être prise en considération. Moïse ne voulait pas, sans doute, que l'enfant fût soumis à l'opération avant d'avoir acquis la force nécessaire pour la supporter sans danger, et s'il empêchait aux Hébreux d'attendre l'âge de la puberté, on peut en donner plusieurs raisons : la première c'est que l'opération devient de plus en plus douloureuse à mesure que l'enfant grandit ; la seconde que la circoncision peut être dans beaucoup de cas un préservatif pour l'enfance comme elle le sera plus tard pour la jeunesse. Quant à l'âge plus avancé, choisi par les autres peuples, il peut laisser soupçonner un but, à la fois hygiénique et moral.

Il est un vice, en effet, qui à toutes les époques paraît avoir été une cause de dégradation physique et morale pour l'humanité qu'il flétrit dans sa fleur. Ce vice a reçu le nom d'un petit-fils de Jacob qui, pour s'y être livré, fut frappé de la malédiction divine (Genèse XXXVIII, 4-8), et un écrivain contemporain, le docteur Vanier du Havre, a fait un livre (1) pour prouver que la circoncision avait été ordonnée à Abraham, afin de soustraire les générations à ce fléau destructeur. Il est même à tel point convaincu de l'efficacité de la circoncision à cet égard, qu'il en réclame avec chaleur l'introduction chez les peuples modernes, et demande que les deux sexes y soient soumis.

Nous ne sommes pas apte à nous prononcer sur cette question, elle ne peut être résolue que par des hommes spéciaux. Quant à l'origine de cette institution, nous soutenons notre premier dire. Elle fut dans le principe purement hygiénique, autrement, elle aurait pu naître dans des régions tempérées aussi bien que sous la zone torride. Ce que nous avons dit plus haut, prouve toutefois que nous ne repoussons pas en tout point l'opinion de M. Vanier. Les anciens, en effet, semblent s'être aperçus que cette opération pouvait avoir une influence salutaire sur les passions du jeune âge. On verra plus loin, lorsque nous parlerons de l'excision des femmes, quelque chose qui paraît confirmer cette conjecture, et nous rappellerons en passant,

---

(1) *Cause morale de la Circoncision, institution préventive de l'onanisme des enfants, etc.* Paris, 1847. Ce livre, utile à consulter au point de vue positif de la question de la circoncision, est dominé par un mysticisme aussi nouveau qu'il est bizarre.

Digitized by Google

que les désordres de la jeunesse étaient si redoutés des Romains, que les enfants, renvoyés dans les écoles, étaient soumis à deux sortes d'infibulation, dans le but de les protéger contre eux-mêmes (1).

Les écrivains ecclésiastiques ont noirci beaucoup de papier, pour prouver que la circoncision était une institution particulière aux Hébreux et inconnue avant eux sur la terre. Les matelots du roi Salomon, nous ne l'ignorons pas, ont navigué jusqu'en Ophir et en Tharsis. Nous n'avons pas la prétention de fixer ces points géographiques; mais on peut croire, sans porter atteinte à l'orthodoxie, qu'il y avait loin de ces deux villes ou de ces deux contrées aux îles de l'Océanie et au continent américain, où l'on a retrouvé la circoncision. On est même autorisé à croire, qu'ils n'ont point communiqué cette coutume aux Égyptiens, leurs hôtes et leurs voisins, mais qu'ils l'ont au contraire reçue de ces derniers.

Ceux qui soutiennent l'opinion que nous combattons après tant d'autres, supposent que c'est pendant le séjour de Jacob et ses descendants sur les bords orientaux du Nil, que les Égyptiens adoptèrent la circoncision. Mais à cette époque, tout concourt à le prouver, et l'historien Josèphe lui-même le reconnaît dans sa réponse à Apion, les Hyksos étaient maîtres de l'Égypte. Comment comprendre, en effet, que Joseph, un étranger, un pasteur, pauvre et sans éducation, fût le ministre d'un Pharaon? Ses actes administratifs ne paraissent-ils pas opposés à ce que nous savons du système égyptien? Le synchronisme de Joseph et des Hyksos une fois admis, et il l'est communément aujourd'hui, il est facile de prouver que la tribu juive n'a pu exercer la moindre influence sur la société égyptienne.

Les Hyksos avaient d'abord occupé le N.-E. du pays, à l'entrée de l'isthme de Suez, et jusque sur les bords du Nil. C'était là qu'ils s'étaient fortifiés, pour se conserver une retraite au besoin. Les Égyptiens avaient fui nécessairement devant eux, et les Hébreux qui s'étaient établis précisément dans cette contrée ne se trouvaient pas même en contact avec les sujets des Pharaons. Voilà ce qui dut se passer du temps des Hyksos.

---

(1) Cornelius Celsus, lib. 7, cap. 25. — Martial.

Digitized by Google

Aménophis et Thoutmosis reconquirent enfin le trône de leurs pères. Les débris des pasteurs restés en Égypte et ceux des étrangers qui avaient avec eux quelque affinité ou quelque solidarité, furent soumis aux traitements les plus cruels, aux plus dures corvées, à l'arbitraire le plus absolu. Tel fut le sort des Hébreux, à l'arrivée d'un nouveau roi qui, suivant l'expression biblique, n'avait pas connu Joseph, et par conséquent ne pouvait être qu'un Pharaon. Comment donc admettre qu'une peuplade ainsi maltraitée, ainsi conspuée, employée à préparer des briques et du mortier, à extraire de la pierre dans les carrières, et confondue sans doute avec les lépreux, les plus méprisés des hommes, les parias des sociétés orientales, comment admettre, disons nous, que cette peuplade ait vu ses institutions adoptées par les maîtres irrités qui, à tort ou à raison, vengeaient sur elle deux siècles d'affronts et de ravages? Si malgré toutes ces raisons, on soutenait encore que les Hébreux communiquèrent la circoncision aux Égyptiens, il faudrait reconnaître au moins, que la caste sacerdotale fut tout à fait étrangère à cette imitation, elle si élevée au-dessus de ces troupeaux d'esclaves, et si dédaigneuse pour ces restes impurs d'une nation abhorrée, dont elle faisait peindre l'image sous la semelle de ses sandales (1). Or les écrivains qui se croient intéressés à défendre l'initiative hébraïque, soutiennent précisément que la circoncision en Égypte était un rite exclusivement sacerdotal.

L'Égypte du reste, paraît avoir connu de toute antiquité la circoncision. La première colonie qui s'y fixa devait déjà la pratiquer, car cette colonie descendait comme le Nil des régions intertropicales où la circoncision était une indispensable nécessité. Comment croire d'ailleurs, que la caste sacerdotale, adonnée à la pratique de la médecine, ait attendu l'arrivée des juifs sur les bords du Nil, pour s'apercevoir de l'utilité d'une opération pratiquée par les peuplades les plus abruties de l'Afrique centrale et méridionale et par les sauvages de l'Océanie qui ne devaient certainement cette découverte qu'à eux-mêmes? Les savants les plus recommandables, Marsham (2), Spencer (3), de Pauw (4) et une foule d'autres, parmi lesquels nous

(1) La peinture rentrait nécessairement dans les attributions du sacerdoce qui s'il ne la pratiquait pas la dirigeait du moins. — (2) *Chron. Ægypt.*, sect. 5. (3) *De Leg. hebr.* — (4) *Recherches sur les Américains*; t. II, sect. 4.

pourrions citer les plus illustres des exégètes modernes, n'hésitent pas à reconnaître que la circoncision existait en Égypte avant Abraham. Cette institution était si ancienne, que Sanchoniaton, dans Eusèbe, paraît l'attribuer à Kronos, c'est-à-dire au temps. Il est vrai, qu'on a voulu faire d'Abraham le prototype du Kronos de l'historiographe de la Phénicie, mais c'est une prétention qu'on ne se donne plus même la peine de combattre. Sanchoniaton d'ailleurs ne fait point de Kronos un homme, mais une personnification du temps, qu'il représente faisant le tour du monde pour le peupler et le civiliser. Voici ses paroles : « Kronos faisant ainsi le tour du monde, donna le royaume de l'Attique à Athéna, sa fille. La peste et la mortalité étant survenues, Kronos sacrifia à son père Uranus son fils unique, et coupa ses parties génitales, obligeant ses compagnons à faire la même chose. » Ce passage s'explique par la nature même de de l'homme. On veut détourner une mortalité : on commence par immoler une victime humaine après quoi on cherche à tarir le mal dans sa source en sacrifiant la partie de l'organe qui l'avait occasionné.

On comprend difficilement l'obstination des partisans de l'initiative hébraïque. Moïse, en effet, ne dit pas un mot qui puisse faire supposer que Dieu ait prescrit aux Hébreux la circoncision comme une chose nouvelle. Il faut remarquer, au contraire, qu'Abraham n'en établit l'usage qu'après son voyage en Égypte. La cause de cette persistance est qu'on a voulu voir dans la loi ancienne une figure perpétuelle de la loi nouvelle. Saint Paul (1) paraît établir un rapport entre la circoncision et le baptême. Saint Augustin, conséquemment dit (2) que la circoncision remettait le péché originel aux enfants. Saint Thomas le répète, mais l'ange de l'école a senti que la figure était vicieuse, puisque le baptême s'applique aux deux sexes et la circoncision juive à un seul ; aussi se hâte-t-il d'ajouter que le péché originel nous vient du père et non de la mère, *a patre trahitur, non a matre*. On pourrait se demander en tout état de cause, pourquoi dès lors la circoncision n'a pas été établie immédiatement après la chute du premier homme. Saint Thomas a prévu l'objec-

(1) *Épître aux Colossiens*, 2.

(2) *De Nupt. et Concup.*, lib. 4, c. 2.

Digitized by Google

tion, et ajoute que cette espèce de sacrement aurait été sans utilité à cette époque, parce que la foi était très-vive dans les premiers temps, ce que nous voyons toutefois assez confusément à travers les eaux du déluge. Mais en admettant même la validité de ce système allégorique et les rapports de la circoncision avec le péché originel, il nous resterait toujours à objecter, que la circoncision aurait eu la même vertu, dans le cas où elle aurait été en usage parmi les Égyptiens avant de l'être chez les Juifs. Le baptême n'était-il pas une institution déjà fort ancienne en Orient lorsque les apôtres reçurent l'ordre « d'enseigner toutes les nations et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Math. XXVIII, 19)? Les théologiens d'ailleurs avouent que la circoncision n'a rien d'essentiel et de fondamental au point de vue religieux. Pourquoi donc s'obstiner à donner à ce rite une origine exclusivement hébraïque en dépit des faits positivement contraires qui nous sont fournis par l'histoire et par l'ethnographie.

A l'appui de l'opinion que nous combattons, on a cru pouvoir soutenir, après Origène, que la circoncision n'était pratiquée, en Égypte, que par la caste sacerdotale, et qu'il en était de même chez les Arabes, les Phéniciens et les Éthiopiens. Il ne nous sera pas difficile de prouver qu'Origène a avancé un fait complétement inexact. D'abord, Strabon, dans son Livre XVII, dit positivement que tous les Éthiopiens étaient circoncis. Agatharchide rend le même témoignage, et il en est de même de Philon le Juif. Cet écrivain, dans le chapitre qu'il a écrit sur la circoncision, s'exprime en ces termes: « On se moque de la circoncision pratiquée par nos ancêtres, quoiqu'elle soit en grand honneur chez d'autres peuples, et principalement parmi les Égyptiens, nation aussi éminemment remarquable *par la multitude de ses citoyens* que par leur sagesse. Au lieu de rire de cette coutume, ne vaudrait-il pas mieux rechercher sérieusement les causes qui l'ont fait adopter, et n'est-il pas évident que ce n'est pas sans motif grave, que *tant de milliers d'hommes* s'imposent la douleur de cette mutilation? Beaucoup de raisons, en effet, empêchent d'abandonner cette institution des premiers âges. Il en est quatre surtout. La première, qu'elle préserve d'une maladie inflam-

---

(1) *In ep. ad Rom.*, lib. 3.

Digitized by Google

matoire, difficile à guérir et appelée charbon ; la seconde, qu'elle rend le corps plus pur et permet à la classe des prêtres de vaquer sans obstacle à ses fonctions ; la troisième, que la circoncision du prépuce est une sorte d'emblème de celle du cœur ; la quatrième, enfin, *de la plus haute nécessité*, consiste en ce que la circoncision contribue puissamment à l'accroissement de la population...... *et c'est pour cela que les nations circoncises sont si fécondes et si populeuses.* »

Ainsi donc, d'après Philon, il existait *plusieurs* nations chez lesquelles la circoncision était un usage, non sacerdotal, mais vulgaire, et ces nations étaient évidemment : les Juifs, les Égyptiens, les Éthiopiens et les Arabes. Quant à ces derniers, ils avaient même deux sortes de circoncision, suivant les tribus auxquelles ils appartenaient. Il nous semble aussi résulter du passage déjà cité d'Hérodote, que la circoncision était d'un usage général en Colchide aussi bien qu'en Égypte. Nous voyons une preuve irrécusable de notre assertion, relativement aux Égyptiens, dans un bas-relief publié par M. Prisse d'Avennes, dans son Supplément au grand ouvrage de Champollion (1). Ce bas-relief, qui remonte à l'époque de la sixième dynastie, représente une scène de mariniers qui se battent à coup de gaffes et d'avirons sur des barques de papyrus. Or, ces mariniers, entièrement nus ont tous l'organe de la génération parfaitement circoncis.

Il est un autre fait qui nous semble pouvoir être également invoqué comme preuve de la prodigieuse antiquité de la circoncision. Nous voulons parler de l'instrument avec lequel on accomplissait l'opération. L'écriture (Exode, IV, 25. — Josué, V, 2.) nous apprend que c'était tout simplement un silex tranchant appelé *zar*. Ce couteau de pierre nous reporte à l'origine des sociétés. Le silex dut être le premier instrument tranchant que connurent les hommes avant d'avoir appris à travailler les métaux. La nature elle-même leur offrait cet outil tout préparé, et la religion qui, dans la suite des temps, fit de la circoncision comme de tant d'autres coutumes d'abord purement

---

(1) *Monuments Égyptiens, bas-reliefs, peintures, inscriptions, etc.*, 1 vol. in-folio. Paris, 1847. — Planche 37.

Un plâtre de ce bas-relief rapporté par notre savant voyageur se voit aujourd'hui au Musée du Louvre.

Digitized by Google

civiles, un rite obligatoire et sacré, consacra le couteau de pierre, parce qu'il est dans l'essence des religions de retenir invariablement les usages des anciens temps. Voilà comment il se fait que nous retrouvions le silex entre les mains des embaumeurs de l'Égypte (1) et de ceux des îles Canaries, qui l'appelaient *Tabona*; voilà pourquoi les Américains du Yucatan se coupaient le prépuce avec la pierre d'*Angleria*; voilà pourquoi les prêtres phrygiens de Cybèle se mutilaient avec un caillou tranchant, que Pline (XXXV, 45) nous montre jusque dans la Gaule, où il était employé pour la castration des enfants et des prisonniers. Nous expliquerons encore de la même manière la coutume qu'avaient nos ancêtres de renfermer dans les tombeaux des haches et d'autres instruments de silex, ce qui a fait penser à tort à de savants archéologues que le fer était inconnu dans les Gaules, à l'époque où ces monuments furent élevés; peut-être, enfin, et c'est notre opinion, doit-on rapporter à cet usage antique la consécration des sépultures *sub ascia*, qui a donné lieu à tant de dissertations. Ajoutons un dernier mot, c'est que le silex sacré était connu des anciens sous le nom de *pierre d'Éthiopie*, pays auquel l'Égypte est redevable tout à la fois de ses premières colonies, de ses premières institutions et de l'humus fécond qui en fait une oasis au milieu du désert.

Les deux sexes ont également participé aux bienfaits de la circoncision. Appliquée aux femmes, elle prend le nom d'*excision*. Les Africaines y étaient soumises dès la plus haute antiquité. Strabon (livre XVII) dit que les Égyptiennes étaient circoncises, et il en est encore ainsi des femmes Coptes. Saint Ambroise (De Abrah., lib. II, cap. 2.) confirme ce témoignage, et il ajoute que l'opération se faisait à l'âge où les désirs de la chair commencent à se faire sentir, afin d'en arrêter les mouvements. La commission scientifique d'Égypte a cru même reconnaître les traces de l'excision sur les momies. Les Abyssiniennes se font encore circoncire, et Niebuhr en dit autant des femmes de plusieurs tribus de l'Arabie. Strabon paraît croire que l'excision se pratiquait également dans la Judée, puisqu'il parle de femmes excisées à la manière juive, *judaicæ excisæ*. Mais rien n'autorise cette

(1) On trouve fréquemment dans les ruines égyptiennes de ces instruments de silex façonnés comme nos couteaux et nos bistouris.

Digitized by Google

assertion ; car, on ne saurait invoquer l'usage de la circoncision parmi les juives de l'Abyssinie, qui ont dû se plier aux habitudes de ce pays et aux nécessités du climat. On pourrait d'ailleurs interpréter autrement les paroles de Strabon, et penser qu'il a voulu parler de femmes qui se faisaient exciser comme les Juifs se faisaient circoncire. Quoi qu'il en soit, l'excision est répandue dans l'Afrique entière, et on l'a retrouvée jusque dans l'Amérique. Partout elle est pratiquée à un âge plus ou moins avancé, qui ne devance jamais l'époque de la puberté. Un double motif a évidemment présidé à cette institution, et la circoncision, dès lors, affecte nécessairement deux formes bien distinctes. Dans le cas le plus fréquent, elle a pour but de restreindre aux dimensions normales un organe qui, dans les contrées intertropicales, acquiert des proportions telles, qu'on a pu, chez les Hottentotes, le comparer à un tablier naturel, expression dont nous devons, toutefois, noter en passant l'hyperbolique exagération. Le même motif avait nécessité l'excision en Amérique (Pauw.—*Rech. sur les Amér.*). Dans le second cas, l'opération, qui sans doute n'exclut pas la première, s'applique à la partie intérieure de l'organe, qui est le siége de la plus exquise sensibilité. C'est celle dont saint Ambroise paraît avoir voulu parler, et que le docteur Vanier voudrait introduire parmi nous, afin de détruire dans sa source, la passion solitaire qui pervertit si souvent l'organisation physique de la femme, et la violence des désirs qui entraîne tant de jeunes filles à des faiblesses que le monde ne sait jamais leur pardonner.

Les procédés de la circoncision ont varié suivant les temps et les peuples. Chez les Juifs, on se contentait d'abord de faire l'ablation de la partie supérieure du prépuce ; mais, à une époque impossible à préciser, probablement sous les Machabées, on joignit à ce premier acte un second, qui eut pour effet d'enlever l'enveloppe préputiale toute entière. Artémidore, dans Strabon, distingue les nomades arabes les uns des autres par deux genres de circoncision. Les uns suivaient la première méthode des Hébreux, et les autres pratiquaient la seconde. Aujourd'hui encore, il n'y a point, à ce sujet, identité d'usages dans la péninsule arabique. L'opération, chez quelques peuplades, est d'une barbarie atroce. Sur la côte de Djezan, dit M. Fresnel, « elle se pratique sur l'adulte, et la fiancée est présente. S'il trahit par un gémissement, par un geste, par la moindre contraction des muscles de la face, la douleur horrible qu'il ressent, la fiancée

déclare aussitôt qu'elle ne veut pas d'une fille pour époux. Il s'agit pour le jeune homme, d'être écorché vif; on lui arrache tout le cuir chevelu, et le pénis est dépouillé dans toute sa longueur. Une portion notable de la population mâle meurt des suites de cette opération. »

Au Mexique, certaines tribus se bornaient à pratiquer une légère incision; d'autres découpaient en dentelures la partie inférieure de la pellicule enlevée; il en était, enfin, qui profitaient de la solennité de la circonstance pour se faire sur tout le corps des blessures profondes. Des insulaires de la Mer du Sud se contentent d'une coupure longitudinale, qui laisse à découvert la partie auparavant cachée.

L'opération, chez les Hébreux, était fixée, comme nous l'avons dit plus haut, au huitième jour après la naissance de l'enfant. Chez les Égyptiens et les Arabes, elle coïncidait avec la puberté. Cette dernière coutume est celle qui règne dans une grande partie du continent africain, où la circoncision est accompagnée de cérémonies curieuses. Mungo Park donne quelques détails à ce sujet dans la relation de son voyage, en parlant des nègres Kafirs et Buschéens. Nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt la description de cette cérémonie chez les Mandingues, que nous extrayons du voyage de John Mathews à la rivière de Sierra Léone.

« Chaque année, dit-il, dans la belle saison, et au commencement de la nouvelle lune, on rassemble toutes les jeunes filles de la ville qui sont jugées nubiles. La nuit qui précède le jour de la cérémonie, elles sont conduites par les femmes de la ville dans la plus secrète partie d'un bois. On place à chaque avenue de ce lieu consacré des amulettes dont la destination est d'avertir ou de repousser tout téméraire qui viendrait profaner le bois par sa présence. La retraite des jeunes filles dure un mois et un jour. Pendant tout ce temps, aucun œil humain ne les voit que la vieille femme qui accomplit le rite solennel, et qui, chaque matin, leur apporte leurs aliments. Si une maladie ou quelque obstacle vient enlever la vieille à cet acte pieux, celle qui la remplace appelle à haute voix, tout en approchant, dépose les vivres à une certaine place, et se hâte de se retirer sans voir ni être vue; car, hasard ou volonté, quiconque souille ce sanctuaire d'un regard est puni; et la peine, c'est la mort.

» C'est alors seulement, quand le corps est dompté par les austérités, et l'esprit disposé par la religieuse obscurité et le silence de la

Digitized by Google

forêt, qu'on leur enseigne les coutumes et les superstitions de leur pays ; car, jusqu'à cette grande époque, elles n'avaient pas été jugées capables de les comprendre ou de les pratiquer. Enfin, le délai de leur retraite expire. Vers ce temps aussi, la blessure est à peu près guérie.

» C'est de nuit encore qu'elles sont reconduites à la ville. Elles y sont reçues par les femmes, toutes, jeunes et vieilles, entièrement nues. Dans cet état, formant une espèce de procession irrégulière, et suivies d'instruments de musique, elles parcourent les rues jusqu'au jour. Si pendant cette cérémonie, un homme était surpris regardant, il serait immédiatement mis à mort, à moins qu'il ne fournît un esclave. Leur retour du bois est suivi d'une épreuve d'un mois. Durant ce mois, elles sont conduites chaque jour processionnellement, au son des instruments de musique, et couvertes de la tête aux pieds, à la maison des principaux de la ville (1). Là, elles chantent et dansent jusqu'à ce qu'on leur fasse un petit présent. Le mois expiré, elles sont libres de tous ces rites, et remises aux hommes qui sont destinés à devenir leurs maris. Les femmes ont cette cérémonie en telle vénération, que le plus cruel de tous les outrages est de leur reprocher de n'en avoir pas été honorées. »

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les questions relatives à la circoncision ; nous n'avons pu qu'en effleurer les points les plus importants. Il est temps cependant de nous arrêter, et nous terminerons en rappelant deux textes de l'écriture confirmés par l'historien Josèphe. Il résulte de ces passages qu'à l'époque de la domination macédonienne en Palestine (1), et dans les premiers temps du christianisme (2), quelques Juifs, pour plaire aux Grecs, dans le premier cas, et aux chrétiens dans le second, s'appliquaient à faire disparaître les marques de la circoncision. Plusieurs écrivains ont déclaré une pareille chose impraticable. Les textes pourtant sont formels. Et ils se firent des prépuces, dit l'auteur du premier livre des Machabées. Quelqu'un est-il appelé étant circoncis, qu'il ne *ramène* point

(1) Les garçons sont soumis aux mêmes épreuves et au même cérémonial. Mungo-Park donne à ces processions le nom de *Solimana*.

(2) I, Mach, I, 16. — Jos. antiq. XII.

(3) I, Corinth., VII, 18.

le prépuce, dit saint Paul. Les paroles de l'apôtre nous font comprendre comment on arrivait à ce résultat. Celse et Galien ont reconnu la possibilité du fait. Le témoignage de ces deux favoris d'Esculape n'était pas plus convainquant pour les incrédules que les affirmations des livres canoniques. Mais, la vérité a toujours trouvé des martyrs. Les Pères Conning et Coutu entreprirent de venger l'auteur des Machabées, et saint Paul et Josèphe, puisqu'il se trouvait en si bonne compagnie. Les révérends pères se firent donc circoncire, et ils parvinrent à *effacer de dessus eux* les marques de la circoncision. Mais, pour réussir, il leur avait fallu, si j'ai bonne mémoire, attacher à la portion de la pellicule qui restait encore, des poids destinés à lui faire subir une tension continuelle. La souffrance sans doute avait été grande, mais le procès était gagné. Heureux Conning! Bienheureux Coutu!

Pour ne rien laisser de vague dans l'esprit du lecteur, résumons en quelques lignes ce que nous venons de dire. Si nous avons atteint le but que nous nous étions proposé, il résultera de notre travail:

Que la circoncision a trouvé sa raison d'être dans chacun des pays où elle a été pratiquée;

Que la distance énorme qui sépare quelques-unes de ces contrées ne permet pas de la regarder comme une institution particulière à un peuple qui l'aurait communiquée aux autres;

Qu'elle n'a point une origine religieuse ou politique, mais une cause hygiénique à laquelle a pu se joindre quelquefois une pensée de répression morale;

Qu'elle existait avant la naissance d'Abraham;

Qu'elle n'était point un rite sacerdotal, mais une pratique vulgaire en Égypte, en Éthiopie et en Arabie.

ALEXANDRE BONNEAU.

Digitized by Google

DE L'INDE

ET

DE SA LITTÉRATURE.

LE MAHÂBHÂRATA.

Sur le versant méridional de l'Himâlaya en Asie, se déroule une vaste étendue de pays, large à sa base et terminée en pointe vers l'Océan. Une infinité de fleuves et de rivières en arrosant ses provinces fertiles, comprises entre 64° 33′ et 91° de longitude orientale, et entre 7° 56′ et 35° 30′ de latitude boréale, tempèrent les chaleurs de la zone torride sous laquelle elles sont placées pour la plupart. Une chaîne de montagnes, les Gattes, part du Midi pour se diriger vers le Nord et se ramifie dans l'intérieur en une multitude de hauteurs d'une moindre élévation. Elles renferment les vallées les plus délicieuses, dont les productions sont aussi riches que variées.

Ce pays si heureusement doté par la nature, est limité au Nord, par les montagnes du Thibet, les plus hautes de la terre, séjour éternel des frimas (1); à l'Est, par l'empire des Birmans et le golfe de Ben-

(1) Les Indous appellent les montagnes de l'Himâlaya *Hémavat*, mot qui se traduit par *séjour des frimas*, ou de la neige.

Digitized by Google

gale; au Midi, par l'Océan; à l'Ouest, par le golfe d'Arabie, le Béloutchistan et l'Afghanistan. Le nom de ce pays, on le devine sans peine, c'est l'Hindoustan ou l'Inde en deçà du Gange.

Parmi les principales villes de cette immense pays, on remarque: Calcutta, dans le Bengale, une des plus belles et des plus riches de toute l'Asie; Bénarès, la sainte, sur le Gange, avec plus de 600,000 habitants; Delhi, ancienne capitale des Mongols; Lahore, capitale des Sikhs; Catmandou, capitale du Népal; Luknow, dans l'antique Oude ou Ayodhya; Madras, avec 300,000 habitants, au Midi, sur la côte de Coromandel, si importante par sa position forte et par le commerce étendu qu'elle entretient avec les îles de la mer des Indes, la Chine, l'Europe et l'Amérique; Golconde, située sur une montagne et si célèbre par son commerce de diamants; la délicieuse Goa, la première ville que possédèrent les Portugais, sur la côte de Malabar, et où repose le corps du grand apôtre des Indes; Bombay, avec plus de 200,000 habitants, vaste entrepôt du commerce de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie et de l'Europe, situé sur la même côte, dans une île de sept lieues de circonférence, mais plus au nord; la sainte Séringapatnam, dans le Mysore; Hyderabad, dans le montagneux Dekhan; Djagrenât, avec sa fameuse pagode haute de 130 pieds, sur les bords du golfe de Bengale; Elora, connu par ses immenses temples souterrains, taillés dans la montagne de granit au pied desquels il est situé.

L'Inde ne fut guère connue avant l'expédition d'Alexandre le Grand. L'ambition de ce conquérant la rapprocha de l'Europe. Les successeurs du soi-disant fils de Jupiter continuèrent de marcher dans la voie qu'il avait ouverte. Séleucus, ainsi qu'Antiochus, franchirent l'Indus, mais ils n'imposèrent qu'un joug passager aux pays adjacents. Plusieurs siècles après, l'empereur Trajan pensa renouveler l'expédition d'Alexandre, mais sa vieillesse l'empêcha de l'exécuter.

Cependant le Nord de l'Hindoustan avait été envahi par les Parthes et les Scythes deux siècles avant l'ère chrétienne. Plus tard, ils durent abandonner leurs conquêtes aux Huns, dont les irruptions portèrent jusqu'au cœur de l'Inde la confusion et l'anarchie. Enfin, vinrent les sectateurs de Mahomet. Ce fut Mahmoud, le chef des Ghaznavides, qui conçut le premier, vers l'an 1000, le projet de subjuguer l'Hindoustan pour extirper l'idolâtrie et pour satisfaire en même temps la soif des conquêtes qui le dévorait. Les Hindous combattirent brave-

Digitized by Google

ment, mais enfin ils succombèrent et dûrent courber la tête sous le joug musulman. Depuis lors, l'Inde fut ouverte à tous les conquérants. A leur tour, les Mongols sous Gengis-Khan, puis sous Tamerlan, ébranlèrent profondément l'empire des disciples de Mahomet, et enfin le pays passa entièrement sous leur domination. L'empire mongol fondé par Bâbour, arrière-petit-fils de Tamerlan, en 1526, s'accrut successivement par les conquêtes d'Akbar. Mais ce fut Aureng-Zeyb, mort en 1707, qui l'éleva au plus haut degré de puissance et de célébrité.

Cependant de hardis navigateurs étaient venus de l'Europe aborder sur la côte du Malabar et avaient su s'y fixer dès l'année 1498. Il suffit de nommer Vasco de Gama et Albuquerque qui s'empara de la ville de Goa, pour rappeler à l'esprit la suite de leurs entreprises. Les succès des Portugais attirèrent les Hollandais, et après ceux-ci vinrent les Anglais. Faible d'abord, la compagnie anglaise des Indes acquit bientôt des richesses immenses. Son influence politique grandit dans la même proportion, de sorte qu'elle acheva enfin de détruire l'empire mongol, déjà tombé en décadence sous les successeurs d'Aureng-Zeyb. Quand elle l'eut détruit, elle sut le conquérir pour son propre compte et aujourd'hui elle est maîtresse de tout l'Hindoustan.

J'ai dit que l'Inde ne fut guère connue avant Alexandre le Grand. Quant à son histoire avant cette époque mémorable, nous l'ignorons à peu près complétement, car elle est surchargée de mystères et de nuages. Les monuments littéraires parvenus en Europe, et ils sont aussi nombreux que variés, offrent fort peu de données historiques que la critique puisse accepter sans réserve; en revanche, ils nous initient largement à la vie civile, religieuse, morale et philosophique des Hindous. Cependant il ne faut pas désespérer de voir se remplir les lacunes des temps historiques; des livres plus anciens peuvent être découverts et nous fournir de précieux renseignements. En attendant, c'est du Mahâbhârata qu'il faut se contenter pour l'histoire proprement dite. Seulement, on aurait besoin de beaucoup de sagacité pour débrouiller la confusion qui règne dans les systèmes chronologiques, pour rétablir l'ordre véritable parmi les généalogies amalgamées de manière à produire la plus grande incertitude, et pour réduire à leur juste valeur ces chiffres effrayants assignés à la vie des rois et des héros.

Le Mahâbhârata, qui forme la transition entre les temps mythiques et les temps historiques, est le recueil épique le plus vaste qui ait

Digitized by Google

jamais existé. Il renferme 400,000 vers, et doit son nom au pays lui-même où il a été composé; on peut traduire le mot *mahâbhârata* par « grande Inde. » Voici comment. *Mahâ* veut dire grand, et les Hindous appellent *Bhârata* (ou Bharatavarsha) (1) toute la terre indienne. Bhârata dérive du participe présent du radical *bhri*, porter, nourrir, au moyen du suffixe *a*, de sorte qu'en vertu de ce suffixe, le mot devient nom propre et signifie le *pays fertile*. Quant au nom Inde, il n'est pas connu des Hindous dans l'acception générale que nous lui donnons. Ils n'appellent ainsi que les pays riverains de l'Indus, *Sindhou* en sanskrit, d'où le persan *Hindhou*, d'où le grec *India*. Le Mahâbhârata est donc le monument littéraire par excellence de l'Inde, et, par conséquent, il nous fait connaître la société indienne sous toutes ses faces.

Il va sans dire que dans un ouvrage semblable, on ne doit point chercher d'autre unité que celle que lui donne l'harmonie des couleurs locales, et celle qui peut découler de la prédominance de tel ou tel système religieux. A cela près, cet ouvrage contient tout ce qui était un objet d'enseignement parmi les Hindous, et tout ce qui faisait le sujet des traditions populaires du pays. Quant à l'unité matérielle entre les parties du poëme, il est clair qu'elle doit être nulle, à moins qu'on ne considère comme une espèce d'enchaînement la forme dialoguée, d'ailleurs incertaine et interrompue, sous laquelle le compilateur Vyasa les a réunies.

Celui qui a une idée bien nette de la structure des vers d'un chef-d'œuvre poétique ajoute une jouissance nouvelle à celle que le simple récit de l'action lui fait déjà éprouver. Car quoiqu'il soit vrai que la poésie ne consiste pas dans la versification, puisqu'il peut y avoir et qu'il y a en effet de beaux poëmes écrits en prose, néanmoins l'expression mesurée, harmonieuse et cadencée, qui est une qualité essentielle du langage poétique, a fait que de tout temps le vers a été jugé supérieur à la prose. Dans l'antiquité surtout, le vers fut jugé indispensable pour exprimer les invocations à la Divinité, les rêves de l'imagination et les faits historiques qui étaient dignes d'être connus par le plus grand nombre de personnes possible, parce que

(1) Contrée de Bharata. Il y a encore d'autres noms; par exemple : Âryâvarta, région sainte; Punyabhoûmi, terre de vertu, ou du mérite moral.

Digitized by Google

tout poëme était destiné à être chanté. Aussi *poëte* et *chantre* étaient-ils des termes synonymes chez les peuples primitifs. On conçoit qu'un poëme en prose, si beau qu'il fût d'ailleurs, ne se prêterait pas au chant.

Maintenant chaque langue a des procédés particuliers pour construire le vers. Le vers épique le plus ancien des Hindous, celui dont est composé le poëme qui nous occupe, contient huit syllabes. Deux de ces vers, écrits sur une seule ligne et sans interruption, forment un distique, et deux distiques une strophe ou *slôka*, de sorte que le slôka consiste en quatre vers, quoi qu'en apparence il n'y en ait que deux. Le mouvement rhythmique du premier vers est le même que celui du troisième, et la cadence métrique du second correspond à celle du quatrième. Ainsi sachant que la dernière moitié du premier vers consiste en un ïambe suivi d'un trochée, et celle du second en deux ïambes, on connaît par cela même la contexture du troisième et du quatrième vers. La quantité des quatre premières syllabes de chaque vers n'est fixée par aucune règle, leur disposition est tout à fait arbitraire : la prosodie ne détermine que les quatre dernières. Toutefois la dernière syllabe de chaque vers peut être indifféremment brève ou longue, ainsi que cela a lieu en grec et en latin. On sait que les vers allemands jouissent d'une liberté beaucoup plus étendue encore, puisque la quantité des syllabes est réglée non d'après leur valeur matérielle, c'est-à-dire d'après les voyelles et les consonnes qu'elles contiennent, mais d'après leur importance intrinsèque plus ou moins grande. Le spiritualisme des Allemands a pris place partout où il a pu pénétrer.

La faculté de rendre longue ou brève la dernière syllabe de chaque vers et de laisser ses quatre premières syllabes entièrement libres, le retour régulier des syllabes mesurées qui forment la dernière moitié des vers qui alternent entre eux ; voilà un arrangement propre à donner au slôka ce caractère particulier de variété et de grandeur épique qui le distingue. Aussi fait-il une impression très-agréable sur l'oreille, impression qui est encore augmentée par son ensemble intellectuel, car le plus souvent chaque slôka exprime le sens d'une phrase complète.

Les Hindous connaissent encore beaucoup d'autres vers, car l'Inde est, ainsi qu'on l'a dit, le pays classique de la poésie ; toute la littérature y est en vers. Il s'ensuit que l'étude de la prosodie et de la ver-

Digitized by Google

sification indiennes n'exige pas moins de travail que celle des littératures classiques. La possession d'une poétique aussi développée prouve que la langue et la littérature indoues se placent de fait sur le même rang que celui qu'occupent les langues et les littératures des autres peuples civilisés de l'antiquité. C'est une erreur de croire, on ne saurait le répéter assez souvent, parce que malheureusement certaines personnes instruites et même savantes la partagent encore, c'est une erreur de croire, dis-je, que la littérature de l'Inde antique a été fabriquée pour ainsi dire après coup. On lui enlève ainsi bien à tort tout le mérite de son originalité, de manière à la faire regarder comme peu digne de l'attention du monde savant.

Ces personnes, pour justifier leur opinion, disent que si la littérature hindoue était vraiment la création du peuple dont elle porte le nom, on devrait nécessairement trouver, dans les ouvrages qu'elle nous a laissés, l'histoire politique de l'Inde ancienne. Or comme tous les ouvrages hindous, connus jusqu'ici, et leur nombre est très-considérable, gardent sur l'histoire du pays un silence presque absolu, elles en concluent que les Hindous n'ont jamais eu aucune existence littéraire. J'avoue, si l'on veut, que cette raison, au premier abord, présente quelque apparence de probabilité, car il est vrai que tous les peuples qui ont eu une existence littéraire quelconque nous ont laissé des livres qui parlent de leur propre histoire. On a peine à comprendre comment il en pourrait être autrement, et il faut espérer qu'on découvrira tôt ou tard dans l'Inde des monuments littéraires qui contiennent sur les destinées de ses habitants des données historiques précises. Mais quand même il n'en serait rien, la véritable histoire des peuples hindous ne restera pas un livre fermé pour nous. La science, surtout la linguistique et la morale, verra couronner ses efforts persévérants du plus heureux succès. J'entends par véritable histoire non celle qui est renfermée dans les annales qui donnent le récit des batailles et les noms des princes, mais bien celle qui nous dit la vie intime du peuple, son activité morale, son régime public, les commencements et la marche progressive de sa civilisation. Cette histoire-là, de beaucoup la plus intéressante, est écrite dans les nombreux monuments littéraires des temps primitifs des Hindous, mais la science seulement peut parvenir à en fixer les dates et à la rendre ainsi évidente et certaine à tous les yeux.

En attendant qu'elle reconstruise l'histoire de l'Inde à l'aide de ses

Digitized by Google

nombreux monuments linguistiques, religieux et littéraires, nous pouvons continuer d'affirmer, sans crainte de nous tromper, que la littérature hindoue est vraiment d'une origine antique, et la raison péremptoire se puise dans la langue admirable qui lui sert d'interprète. Il est impossible de croire qu'un idiome aussi parfait que l'est le sanskrit ait pu parcourir toutes les phases de la formation linguistique, sans créer des œuvres littéraires qui portassent le cachet distinctif de ses progrès périodiques. Si donc l'on nie l'antiquité de la littérature hindoue, il faut prétendre contre toute vérité que la langue sanskrite antique est une de ces langues incultes qui ne produisent aucune œuvre littéraire parce qu'elles en sont incapables, prétention qu'il est impossible de soutenir puisque nous avons les beaux hymnes du Rig-Véda; il faudra supposer ensuite, puisque la beauté du sanskrit littéraire ne peut être niée, que les créateurs de cette littérature dite moderne ont produit d'un coup de baguette une langue qui est certainement une des plus belles, des plus savantes et des plus expressives que nous connaissons. Rien n'y est faible; chaque mot y est plein de sens et de séve. On pourrait comparer le sanskrit à un palais aussi solide que magnifique pour la construction duquel la science et l'art ont mis à contribution toutes leurs ressources. Car depuis l'alphabet jusqu'à la syntaxe, tout y est admirable de simplicité naturelle, de richesse énergique et d'harmonie philosophique. Le mécanisme grammatical part de la classification méthodique des lettres selon les diverses inflexions de la voix humaine; il établit les lois de l'euphonie et règle par leur moyen, d'une manière aussi simple que précise, l'accord qui doit exister entre l'orthographe et la prononciation; il fournit une base solide à l'étymologie des mots en donnant la liste de tous les radicaux dans un état de nudité complète; dans la dérivation des différentes espèces de mots, dans la déclinaison et dans la conjugaison il impose d'une manière heureuse certaines formes mobiles aux voyelles des radicaux, à peu près comme on emploie le comparatif et le superlatif pour augmenter la signification des adjectifs; il ne laisse rien à désirer pour l'application intelligente des redoublements dans la formation des verbes dérivés; il se sert largement d'un assez grand nombre de verbes auxiliaires, soit pour former des radicaux verbaux, soit pour les conjuguer; il a un système de composition pour les substantifs, les adjectifs, les participes et les adverbes, dont la richesse étonne

Digitized by Google

autant que la simplicité, et au moyen duquel le sanskrit pourrait presque se passer de syntaxe; les règles de la syntaxe enfin sont en tous points rationnelles et faciles à saisir pour celui qui connaît les langues classiques ou l'allemand.

Ainsi, l'état de la langue sanskrite prouve à lui seul que les richesses littéraires de l'Inde sont une production des âges antiques. Il est d'ailleurs certain que toutes les études sont en pleine décadence parmi la caste brahmanique depuis l'asservissement du pays par les Musulmans, et que l'usage habituel de la langue sacrée, remplacé dès avant le XIe siècle de notre ère par les langues modernes de l'Inde, n'est pratiqué que par un nombre d'hommes excessivement restreint. Il est donc encore matériellement impossible que la littérature hindoue soit faite après coup. Je pourrais encore ajouter ici ce que dit le savant Colebrooke quand il prouve l'authenticité des Védas, à savoir que tous les ouvrages dans toutes les branches de la littérature indienne, ou se réfèrent fréquemment aux Védas et aux codes hindous, ou renferment des allusions au texte de ces livres, d'où il suit que ces principaux monuments de l'écriture hindoue ont toujours joui d'une autorité qui exclut tout doute sur leur antiquité. D'ailleurs on trouve les Écritures sacrées mentionnées par des écrivains chinois qui vivaient à la fin du Ve siècle de notre ère, ainsi que le savant Pauthier l'a le premier fait connaître dans sa traduction de la « Notice historique sur l'Inde », tirée des écrivains chinois.

Enfin il est une autre preuve non moins décisive, plus décisive peut-être que les deux qui précèdent, parce que nous la trouvons dans les auteurs des livres bouddhiques. Il y est dit que Cakya Mouni, le fondateur du bouddhisme, fut obligé par les Brâhmanes de donner des preuves de son savoir dans l'étude des livres sacrés et profanes, tels que les Védas, les Pourânas, recueils de la mythologie hindoue, les Itihâsas, recueils des traditions relatives aux sages et aux rois anciens, la grammaire, les traités de prosodie, de versification, d'astronomie, etc. Or, comment Cakya Mouni, lui, ennemi des Brahmanes, se serait-il soumis à un tel examen, s'il ne l'avait pas trouvé établi pour la caste à laquelle il appartenait, par une prescription rigoureuse et ancienne? Maintenant comme il est prouvé par les recherches les plus consciencieuses, par celles de l'illustre Burnouf, que Cakya vivait au VIIe siècle avant J.-C., il reste incontestable que les monuments les plus considérables de la littérature hindoue sont le produit

Digitized by Google

d'une antiquité très-reculée. Ces preuves, si concluantes, pourraient être augmentées par plusieurs autres non moins péremptoires et tirées de l'étude comparative du sanskrit avec le zend et le grec. En effet, si l'on compare entre elles les productions primitives de ces langues, on s'aperçoit aisément de la concordance qu'elles présentent soit pour la forme grammaticale soit pour le fond des idées. Il s'ensuit qu'il faut admettre l'antiquité de Vyasa au même titre que celle de Zoroastre et d'Homère.

Si maintenant les limites de ce travail me permettaient de donner l'analyse des principaux ouvrages écrits en sanskrit, on resterait étonné devant les trésors de la science hindoue, et on serait à jamais convaincu qu'il faut de longs siècles à l'esprit humain pour créer de tels ouvrages. Ils forment comme une encyclopédie la plus vaste et la plus variée des productions du génie de l'homme, depuis la poésie simple et primitive des pasteurs de l'Himalaya, jusqu'aux vers pleins de recherche et de raffinement de l'âge de Kâlidâsa, depuis les hautes sciences de la religion et de l'astronomie, jusqu'à l'apologue le plus humble; depuis les systèmes philosophiques les plus transcendants jusqu'à l'enseignement des lois pratiques de la morale et des devoirs journaliers; depuis l'épopée, à la marche majestueuse, jusqu'à la douce idylle; depuis les pièces dramatiques, composées selon toutes les règles de l'art, jusqu'aux vers lyriques écrits sous la dictée de l'inspiration la plus libre.

J'aimerais à m'arrêter longtemps encore sur le sujet que je viens d'effleurer, à expliquer, par exemple, la raison pour laquelle nous ne trouverons peut-être jamais les annales historiques de l'Inde antique. Pour le moment, qu'il suffise de dire qu'on doit chercher cette raison dans la nature de la religion qui régit la société hindoue. Et quelle est-elle? C'est l'illusion, c'est la négation de la réalité. Donc les hommes qui confessent cette religion ne peuvent prendre au sérieux ni eux, ni leurs actions; pour eux rien n'est réel que l'être souverain, le principe de toutes choses. De là il suit que, tout s'absorbant enfin dans le Grand Tout, il ne vaut pas la peine, il est même impie de tenir compte des actions des hommes à ce point d'en transmettre le souvenir à la postérité.

Revenons au Mahâbhârata.

Parmi les sujets si nombreux qui sont traités successivement dans ce poëme, il y en a cependant un qui se distingue entre tous, et qui

Digitized by Google

forme, pour ainsi dire, le noyau de l'ouvrage. Ce sujet, c'est l'événement le plus important de l'histoire de l'Inde, à savoir, la grande guerre que se firent les différents peuples hindous pour décider qui dominerait dans le pays. La fin de ces longues luttes sert à marquer dans la chronologie indienne le terme de l'âge, appelé Dvâparayouga (l'âge de doute), et le commencement de l'âge actuel Kaliyouga (l'âge de mensonge), qui correspond, selon Lassen, au xxxe siècle avant J.-C.

Cette grande guerre eut pour cause, selon le Mahâbhârata, la désunion de deux races royales, qui étaient unies par les liens du sang. Deux frères, Dritarâchtra et Pandou, dominaient dans l'Inde; les descendants du premier s'appelaient Kauravyâs; ceux du second, Pandavâs.

Le chef des Kauravyâs se nommait Douryodana; les Pandavâs étaient au nombre de cinq, et ils avaient pour chef l'un d'eux, Youdichthira. La race des Kauravyâs ne se distinguait pas moins par sa méchanceté que par sa vaillance; les Pandavâs brillaient par les vertus les plus solides et les plus aimables. Leur ami, Youdichthira, gouvernait de la manière la plus glorieuse, la vaste province que son oncle, le roi Dritarâchtra, lui avait confiée, après la mort de Pandou, son père. Douryodana fut offusqué de l'éclat des vertus de son cousin, et tâcha de le mettre mal dans l'esprit du vieux roi, après avoir vainement essayé de faire périr les Pandavâs par les attentats les plus lâches et les perfidies les plus noires. Ses calomnies lui réussirent si bien que les fils de Pandou se virent forcés de quitter la cour de leur oncle, et d'aller en exil. Ils revêtirent donc des habits de pénitents; mais leurs voyages sur la terre étrangère ne furent point infructueux. Ils surent se rendre utiles aux populations, par mille bienfaits, soit en combattant contre les démons, soit en exterminant les animaux malfaisants. L'un de ces cinq frères, le beau et vaillant Ardjouna, sut même obtenir, à force de bravoure, la main de la fille d'un roi puissant.

Cet événement heureux rendit aux Pandavâs la grâce de leur oncle. Il les rappela de l'exil, et leur donna de nouveau une grande portion de son empire à gouverner. Mais les vertus qu'ils déployèrent dans leurs hautes fonctions, rallumèrent la haine dans le cœur de Douryodana. Réfléchissant aux moyens de perdre ses cousins, ce méchant prince sut leur cacher ses mauvais sentiments, et se faire

Digitized by Google

accepter par eux comme ami. C'est alors qu'il les invita à jouer avec lui aux dés, et bientôt les Pandavâs, qui ne se défiaient de rien, perdirent, par les artifices de leur cousin, non-seulement toute leur fortune mobilière, mais encore leurs gouvernements. Ainsi, le malheur les força de s'exiler de nouveau après avoir subi de la part de leurs indignes cousins les plus grandes humiliations. C'est pendant ce second exil qu'ils arrivèrent dans une forêt du nord où s'était retiré un sage illustre. Cet anachorète, pour les consoler dans leur malheur, et pour faire espérer à leurs vertus la récompense qui leur était due, raconta aux frères persécutés l'histoire dont je vais donner l'analyse, que j'entremêlerai de nombreux extraits.

Un jeune roi, nommé Nalas, qui possède toutes les qualités qu'un souverain doit posséder, au point que le poëte le compare à Manou, le roi par excellence des Hindous, aime Damayantî, l'unique fille du puissant Bhima. Damayantî, dit le texte, jouissait de la plus haute réputation, à cause de ses grâces, de sa beauté, de l'illustration de sa naissance et de sa brillante fortune. Jamais, ni parmi les dieux, ni parmi les génies, ni parmi les hommes, on n'avait vu une beauté pareille à la sienne ; jamais, sous les cieux, on n'avait entendu parler d'une telle merveille ; elle subjuguait même le cœur des dieux.

Nalas et Damayantî, avant de s'être vus, se connaissaient et s'aimaient. La voix de la renommée, en exaltant les qualités de l'un et de l'autre, leur avait inspiré une passion réciproque, aussi vive que profonde. Autour de Damayantî s'élevait sans cesse un concert de douces louanges en l'honneur du roi de Nishadha (tel était le nom de l'empire de Nalas), et près de Nalas, on se plaisait à célébrer les charmes exquis de la jeune Bhaimî (ainsi nommée de son père Bhima).

Un jour, un oiseau va s'abattre aux pieds du roi Nalas, qui aimait à confier à la solitude des bois les tourments qui agitaient son cœur. C'était un cygne d'une éclatante blancheur, et ce cygne offre au prince d'être l'intermédiaire de son amour auprès de Damayantî. Nalas accepte cette offre, et aussitôt prenant son essor dans les airs, l'oiseau vole vers la lointaine Bhaimî, et lui parle en ces termes : « Damayantî, écoute ! Un roi puissant, Nalas est son nom, demeure en Nishadha. Sa beauté est semblable à celle des génies divins, et parmi les hommes, personne ne peut lui être comparé.

Digitized by Google

Quel bonheur, ô vierge aux formes gracieuses, si tu devenais un jour son épouse! C'est alors que ta naissance et tes charmes auraient trouvé une condition digne de toi. Ah! vraiment, tu es la perle des femmes, et Nalas est la gloire des hommes. »

Ces paroles font une impression si profonde sur Damayantî que, dès qu'elle les a entendues, elle paraît ne plus s'appartenir à elle-même. Nalas est son unique pensée. Tout entière à ses rêveries, son âme s'abandonne à une mélancolie profonde. Son teint pâlit, ses formes perdent leur fraîcheur, sa bouche ne laisse échapper que des soupirs. Elle ne connaît plus la douceur du sommeil, ni les heures du repas. Elle erre sans trêve jour et nuit, et son regard, tourné comme vers un point fixe de l'espace, donne à sa figure blême un air tout égaré. De temps en temps les larmes inondent ses paupières et elle s'écrie : Ah, malheureuse que je suis!

Les suivantes de Damayantî sont effrayées de l'état lamentable de leur jeune maîtresse; elles le révèlent au roi Bhima. Ce monarque, après avoir réfléchi sur la position de sa fille, croit trouver le remède à ses maux dans le mariage de la princesse. Il se décide donc à convoquer à sa cour tous les rois et princes, afin que parmi eux Damayantî puisse choisir un époux.

Cette nouvelle se répand promptement, et tous les princes s'empressent d'accourir. Ils viennent en remplissant la terre du bruit de leurs chars, de leurs chevaux et de leurs éléphants, beaucoup même sont accompagnés de nombreuses troupes couronnées de fleurs odoriférantes.

Cependant, les dieux sont avertis de ce qui se passe à la cour de Bhima par deux sages illustres qui viennent d'entrer dans le ciel d'Indra, le maître de l'univers. A peine ont-ils entendu le rapport des sages, qu'ils s'écrient gaiement : Nous aussi nous voulons nous mettre sur les rangs de ceux qui recherchent la main de la belle Damayantî. Et tout aussitôt ils partent.

En route, ils aperçoivent le roi Nalas qui s'achemine, lui aussi, vers la capitale du roi Bhima. A son aspect, les dieux restent stupéfaits et comme irrésolus s'ils doivent avancer ou rebrousser chemin. Jamais ils n'ont vu un mortel d'une beauté aussi éclatante; il leur semble voir l'Amour incarné.

Les immortels se remettent enfin de leur surprise et prennent la résolution d'employer Nalas comme leur messager auprès de Da-

Digitized by Google

mayanti. Ils lui demandent s'il veut accepter cette charge, et le jeune roi, trop confiant, le promet avant de savoir en quoi doit consister ce message. Il est donc atterré, quand il entend de la bouche d'Indra même qu'il doit aller prier Damayanti de choisir pour époux un des principaux dieux.

En vain Nalas s'efforce-t-il d'obtenir des immortels la remise de sa promesse; ils persistent, et le roi doit se résigner. Il se dirige alors vers le palais de la fille du roi de Vidarbha et y entre sans obstacle, grâce au pouvoir que les dieux viennent de lui conférer. Il y voit la princesse entourée de toutes ses amies et étincelante de beauté, de grâce et de charmes. Il contemple cette créature adorable, et des désirs irrésistibles s'élèvent dans son cœur. Cependant, fidèle à sa parole, il a la force de supporter les tourments qui déchirent son cœur et d'accomplir sa mission.

Mais Damayanti, tout en adorant les dieux, refuse de choisir son époux parmi eux. Elle veut Nalas le mortel, elle veut qu'il réalise les espérances que les paroles du cygne ont fait naître dans son cœur de vierge; elle le menace même de se donner la mort, si ses vœux ne sont pas exaucés. C'est en vain que le jeune roi tente une dernière fois de la rendre favorable aux désirs des immortels et qu'il lui dit: « Quoi! les dieux te recherchent, et tu préfères un mortel? Que ton cœur se tourne vers les créateurs du monde, vers ces maîtres augustes près desquels je ne vaux pas même la poussière qui couvre leurs pieds. Le mortel assez téméraire pour offenser les dieux doit s'attendre à périr sur-le-champ pour expier son crime. Sauve-moi, ô vierge gracieuse! Choisis parmi les dieux les plus parfaits! Des vêtements étincelants de richesses, des couronnes célestes, des merveilles de magnificences t'attendent, si tu unis ton sort à celui des dieux. Qui ne voudrait pour époux Houtasa, le terrible dieu du feu qui peut à son gré saisir la terre et la dévorer? Ou Yama, devant le sceptre duquel tous les êtres s'inclinent avec crainte en adorant la justice? Qui ne voudrait pour époux le plus grand de tous les dieux, le magnanime Indra, la terreur des démons et des géants? Et si ton cœur inclinait vers Varouna, le gardien du monde, ne crains pas de le choisir. »

Damayanti, douloureusement affectée de ces instances, répond, les larmes aux yeux: « J'adore les dieux, seigneur, et ne saurais pourtant prendre pour époux un autre que toi. » Puis affligée de la

Digitized by Google

position pénible dans laquelle se trouve son bien-aimé, elle lui indique un moyen d'aplanir toutes les difficultés. « Venez tous, dit-elle, au lieu où je ferai publiquement le choix d'un époux, venez-y tous; toi et Indra avec les autres immortels. Là, je te choisirai en face des dieux et des hommes, et personne n'osera t'accuser. »

Elle dit : Nalas retourne au lieu où les dieux l'attendent, et leur répète toutes les paroles de la vierge royale.

Le jour heureux que l'augure a marqué pour le mariage de Damayanti se lève enfin. Le roi de Vidarbha convoque les maîtres de la terre en son palais pour le choix que doit faire publiquement la princesse, sa fille. Les princes se hâtent de répondre à son appel; la passion les domine, et la main de Damayanti est l'objet de leurs vœux.

Comme on voit le lion gravir la pente des montagnes sans rien perdre de sa démarche majestueuse, ainsi les princes montent les degrés du lieu où va se faire la cérémonie. Ils se placent dans une enceinte où les ornements les plus riches brillent de toutes parts. Les hôtes du roi Bhima portent des couronnes qui exhalent les parfums les plus doux; leurs vêtements étincellent de pierres précieuses; des perles, d'une finesse exquise, sont suspendues à leurs oreilles. Les lignes de leurs bras musculeux accusent la force et la grâce : tel est l'aspect des serpents à cinq têtes; leurs visages, encadrés dans une chevelure disposée avec art, rayonnent d'une sereine beauté : ainsi rayonnent les étoiles à la voûte des cieux.

C'est au milieu de cette assemblée, composée des premiers des humains, et qui rappelle celle des serpents dans leur ville infernale ou celle des tigres dans leurs antres, que Damayanti apparaît alors dans tout l'éclat d'une beauté ravissante de grâce et de distinction. Elle enchaîne les regards et les cœurs; nul de ces princes puissants ne peut un seul instant détourner les yeux de cette adorable créature.

Lorsqu'ensuite on proclame les noms glorieux des rois, Damayanti voit cinq princes qui se ressemblent si parfaitement, qu'elle ne peut découvrir entre eux la moindre marque qui puisse les distinguer les uns des autres. En vain elle y met toute son attention, le vrai Nalas ne se montre point; chacun des cinq paraît l'être. « Comment donc reconnaîtrai-je les dieux et comment le mortel? » Ces pensées remplissent son âme de douleur.

Digitized by Google

Voyant que tous ses efforts sont impuissants pour découvrir chez les dieux les marques distinctives que les brahmanes, ses précepteurs, lui ont décrites en instruisant sa jeunesse, Damayantî songe enfin à prier les dieux mêmes de dissiper ses doutes. Elle les adore d'abord, puis, les mains jointes sur son sein, humble et tremblante, elle leur adresse ces supplications : « Daignent les dieux me montrer Nalas : car aussi vrai qu'en entendant les paroles du cygne je l'ai choisi pour époux, aussi vrai que jamais ni mon esprit, ni ma bouche n'ont failli, aussi vrai qu'eux-mêmes me l'ont destiné, aussi vrai que j'ai fait le vœu de me soumettre à lui seul, je ne puis le reconnaître moi-même. Daignent donc les dieux reprendre leur propre figure, afin que je puisse distinguer Nalas, le dominateur des hommes ! »

Les maîtres du monde prêtent une oreille favorable à ces paroles suppliantes. Ils considèrent la résolution de Damayantî, la vérité de sa parole, son amour et sa fidélité pour le fils de Nishadha, la pureté de son cœur, la prudence de son esprit, et reprennent leur propre forme. Damayantî voit tout à coup ces êtres immatériels planer au-dessus de la terre, brillants, couronnés de fleurs éternelles. En même temps elle aperçoit Nalas qui s'efface comme une ombre, couvert de sueur et de poussière, cloué à la terre, dépouillé de tout éclat et couronné de fleurs fanées. Quand un regard lui a montré les immortels en haut et l'homme périssable en bas, l'auguste vierge n'hésite point : elle choisit Nalas pour son époux en touchant pudiquement le bord de son vêtement, et en lui mettant sur la tête une belle couronne de fleurs odorantes. C'est ainsi que l'attrayante fille de Bhima devient l'épouse du vaillant Nalas. Les acclamations des rois assemblés, les bénédictions des dieux et des sages rendent hommage à cette union, fondée sur les vertus les plus parfaites.

Le fils de Nishadha est pénétré de joie. Il fait de tendres caresses à sa belle épouse et lui dit : « Puisque tu m'honores ainsi, que tu me préfères aux dieux, moi qui ne suis qu'un mortel, je te serai fidèlement dévoué tant qu'un souffle de vie animera mon corps, et jamais je ne t'abandonnerai : je le jure par la vérité. » Damayantî se réjouit humblement de cette protestation, et tous deux se recommandent du fond de leur âme à la protection des immortels qu'ils voient devant eux.

Lors donc que Nalas est devenu, à la satisfaction des dieux, l'époux choisi par Bhaimî, les protecteurs tout-puissants du monde lui

Digitized by Google

accordent huit grâces. L'heureux Indra, époux de Satchî, lui donne le discernement dans le sacrifice et le pouvoir de pénétrer partout; Agnî, le pouvoir de produire quand il veut le feu et des guerriers animés de l'ardeur des combats; Yama, l'art de préparer la nourriture et l'inébranlable persévérance dans la justice; Varouna, le pouvoir de produire quand il veut l'eau, des couronnes au doux parfum et tout ce qui sert à rafraîchir le corps; tous enfin une couple d'enfants.

Les immortels lui accordent ces grâces et remontent aux cieux; les rois de leur côté se retirent contents et étonnés de l'union de Nalas et de Damayantî.

Après leur départ le généreux souverain de Vidarbha continua joyeusement le festin de noces jusqu'au jour où enfin, satisfait en tous points, le prince de Nishadha prit congé de son beau-père pour retourner dans sa capitale. Uni à la perle des femmes, Nalas vivait heureux, comme le roi des dieux avec Lakshmî. Il jetait un vif éclat par la justice de son règne et jouissait de l'amour de son peuple. »

Cependant l'esprit du mal, nommé Kali, conçut un vif chagrin de l'union de la vertueuse Damayantî avec le vaillant Nalas. Il résolut de troubler et d'anéantir leur bonheur. En vain les dieux cherchent-ils à le détourner de son projet, il y persiste, et attend tranquillement que Nalas lui fournisse l'occasion de le perdre. Onze années se passent dans cette attente; la vie de Nalas était irréprochable. Enfin dans la douzième année, il commet une faute, légère en vérité, mais suffisante pour que le démon ait prise sur lui.

A la suite de cette première faute, le poëte nous retrace une série d'actions qui font peu honneur au roi Nalas et qui lui font perdre enfin tout le bonheur dont il avait joui jusque-là. Il s'adonne avec passion, et bientôt avec fureur au jeu de dés, de sorte qu'il perd successivement tous ses trésors et enfin son royaume. En vain Damayantî tâche-t-elle de le rappeler à ses devoirs, en vain ses sujets viennent-ils le supplier de mettre un terme à ses désordres, il n'écoute rien, il ne répond à rien, il s'est donné corps et âme au démon.

Nalas ayant perdu tout son bien et même son royaume, celui avec lequel il joue lui dit avec un sourire moqueur: Roi, jouons donc encore! Quel sera ton enjeu? Damayantî te reste. Sauf ton épouse tu as tout perdu. Que la belle Damayantî soit donc l'enjeu, si cela te convient.

Digitized by Google

Quand il entend ces atroces paroles, le fils de Nishadha sent son cœur se déchirer de douleur. Cependant il n'y répond rien. Mais fixant sur son adversaire un regard dans lequel se peint ce qui se passe dans son âme, il ôte tous ses ornements royaux, et, ne se réservant que le vêtement qui le couvre, quitte à pied cette ville qui l'a vu perdre un immense bonheur.

Avec la fortune, Nalas perd aussi ses amis. Personne ne le suit dans son exil plein de misère, excepté Damayanti. Elle seule veut partager son sort, elle seule le console quand l'excès de ses malheurs le plonge dans un profond découragement. Et lorsque Nalas, à travers les solitudes immenses errant à l'aventure sans vêtements, souffrant la faim et la soif, conseille enfin à celle qu'il a rendue malheureuse de prendre le chemin de son pays natal qu'il lui indique, et de l'abandonner, lui coupable, à son malheureux sort, l'épouse royale, la voix entrecoupée de sanglots, lui répond : Mon cœur tremblant s'agite dans mon sein, mes membres brisés semblent se détacher de mon corps, ô roi, lorsque je songe à ton dessein. Pourrais-je t'abandonner maintenant que tu es en proie à tous les maux du corps et de l'âme ? Non ! Non ! Qui pourra te consoler quand tu seras épuisé de fatigues, dévoré par la faim et la soif, quand au milieu de cette forêt horrible ta pensée s'arrêtera sur ton bonheur passé ?

Vaincu par un dévouement si admirable, Nalas promet à sa compagne de ne plus lui parler de séparation.

Mais, hélas ! le démon le poursuit et l'infortuné prête l'oreille à ses suggestions perfides. Il se persuade que le meilleur parti pour Damayanti serait de l'abandonner, car, se dit-il, délivrée de moi elle pourra retourner dans le sein de sa famille ; les dieux lui indiqueront le chemin qu'elle doit suivre.

Le poëte raconte alors comment Nalas met son projet à exécution pendant que Damayanti, exténuée de fatigue et de souffrances, goûte les douceurs d'un sommeil réparateur. Il peint les angoisses du roi, ses hésitations, sa fuite, son retour, il nous le montre s'éloignant de nouveau et retournant encore, jusqu'à ce qu'enfin le démon triomphe de la résistance de son cœur et le pousse à abandonner définitivement son épouse endormie au milieu d'une forêt déserte.

La lecture des deux chants suivants est d'un intérêt si saisissant que bien peu de personnes, je crois, l'achèvent sans avoir versé quelques larmes.

Digitized by Google

Après la fuite de Nalas, Bhaimî se réveille. Un sommeil bienfaisant lui a rendu de nouvelles forces, mais aussitôt la frayeur de se voir seule dans cette solitude sauvage vient l'épouvanter. L'absence prolongée de son époux lui cause une douleur indicible. Bientôt la forêt retentit de ses lamentations, elle appelle sans cesse dans les termes les plus touchants celui qui l'a délaissée. Rien ne lui répond, un silence profond continue à régner autour d'elle. Elle erre çà et là en versant des larmes d'une douleur cuisante. Tantôt elle tombe vaincue par la fatigue, tantôt elle se relève avec une précipitation fiévreuse, tantôt la peur se cramponne à ses pas, tantôt elle jette de hauts cris.

Tout à coup la pauvre délaissée se voit enlacée dans les replis d'un serpent monstrueux. Sa mort est imminente. Par bonheur un chasseur a entendu ses plaintes. Il accourt; voir le péril de la belle infortunée, et décocher sur le reptile d'une main sûre une flèche acérée, fut l'affaire d'un instant. Il le tue, et Damayantî est sauvée.

Mais à peine est-elle échappée à un danger que déjà un autre la menace. Le chasseur voyant devant lui une femme d'une beauté si merveilleuse la contemple avec une avidité toujours croissante et il frémit d'une passion impure. Il tâche de voiler ses désirs à la vertueuse épouse de Nalas en lui adressant d'une voix mielleuse des paroles de consolation. Mais la vertu de Damayantî pénètre la malice de l'homme des bois. Soudain la colère l'enflamme, son indignation éclate d'une manière si forte, elle prononce une imprécation si terrible, que le misérable tombe sans vie comme un arbre frappé par la foudre.

Quand la fille de Bhima s'est ainsi vengée, elle poursuit sa course errante et s'enfonce dans une forêt dont les vastes solitudes étaient peuplées de lions, de tigres, d'éléphants, d'ours, de buffles et de cerfs. Un inextricable mélange d'arbres formait des ombres éternelles et servait de repaire à des voleurs sanguinaires en même temps que ces épaisses verdures abritaient des myriades d'oiseaux de toutes les formes et de toutes les couleurs. Leurs cris divers se mêlaient au bruit des cascades, au tonnerre des torrents, aux murmures des ruisseaux, aux sifflements des serpents, aux rugissements des bêtes féroces, au chant des cigales, aux bourdonnements des insectes, au bruissement des arbres, et produisaient un bruit étrange en harmonie avec les formes de toute nature que rencontrait le regard. Ici c'était une caverne affreuse, là des montagnes arides ou boisées re-

Digitized by Google

célant dans leur sein le métal précieux, ailleurs des étangs poissonneux, des torrents écumeux, des marais impénétrables, des arbres séculaires, des arbustes gracieux, des plantes élancées, des quadrupèdes monstrueux, des géants, des serpents et des oiseaux.

Cependant la belle Damayanti pénètre dans ces lieux sauvages. Pour elle cette forêt dangereuse n'existe pas, elle est toute à sa profonde douleur. Elle ne cesse de faire entendre ses plaintes, d'appeler son époux, et de le conjurer par les souvenirs les plus sacrés et les plus chers de se montrer aux regards de son épouse désolée.

Voyant qu'elle ne peut s'en faire entendre, elle s'écrie : A qui donc m'adresser, pauvre femme que je suis, dévorée de chagrin et de tristesse, pour demander : N'avez-vous pas rencontré ou vu dans la forêt le prince Nalas? De grâce, dites-moi où se trouve Nalas, le beau, le généreux Nalas, le héros des héros!

Et continuant toujours sa course, elle entre dans un bosquet si charmant qu'il lui semble que ce doit être le séjour des bienheureux. Il était en effet habité par de saints solitaires. Elle leur raconte sa vie, le motif qui l'amène dans ces contrées désertes, et leur demande s'ils ne peuvent pas lui indiquer où elle pourra trouver son époux.

Les anachorètes qui, en vertu de leurs œuvres méritoires, voient l'avenir s'étendre devant leurs regards, lui prédisent qu'elle reverra l'homme de son cœur, qu'elle le reverra plus beau que jamais, et à peine ont-ils prononcé ces paroles consolantes, qu'ils disparaissent comme par miracle, ainsi que tout ce qui les entoure.

La fille de Bhima reste longtemps immobile d'étonnement, puis elle quitte cette terre merveilleuse et d'autres contrées la reçoivent.

Un jour elle entre dans une forêt, où elle remarque un arbre admirable et qui s'appelle en sanskrit Ajoka, c'est-à-dire libre d'affliction. Magnifique de fleurs, il s'élance avec grâce et de son feuillage odorant sort le concert harmonieux d'une multitude d'oiseaux. Bhaimî s'arrête devant cet arbre et lui adressant la parole, elle compare sa beauté à l'éclat d'un prince toujours heureux. Puis elle lui adresse cette touchante prière : Oh toi, « libre d'affliction, » toi si beau à voir, délivre-moi de mes peines! Si tu as vu, ô Ajoka, le prince sans peur, Nalas le vainqueur, l'époux chéri de Damayanti, fais que je quitte ces lieux délivrée de ma douleur! Arbre, sois digne de ton nom, sois « libre d'affliction, » parce que tu effaces l'affliction!

Mais l'arbre reste muet à cette prière, et la reine éplorée s'éloigne

Digitized by Google

tristement. Ainsi elle traverse un grand nombre de pays, toujours seule jusqu'à ce qu'elle se joigne un jour à une caravane immense qu'elle a aperçue de loin.

Les marchands qui composent la caravane à laquelle se joint la malheureuse épouse de Nalas, s'étonnent à l'aspect d'une si belle femme errante à l'abandon. Ils croient voir en elle un être surnaturel. Mais Bhaimi leur raconte sa triste histoire, et demande avec instance qu'on lui donne des nouvelles de son mari. Personne ne peut lui fournir le renseignement qu'elle désire.

Cependant, Damayanti suit la caravane. Après avoir marché longtemps au milieu d'une sombre forêt, le convoi arrive sur les bords d'un vaste étang, dont la vue ranime le courage des voyageurs fatigués. L'onde pure et fraîche de ce miroir liquide dort dans une atmosphère de doux parfums, qu'exhale une végétation riche de fruits et émaillée de fleurs; une multitude d'oiseaux animent cette délicieuse solitude.

On fait une halte sur ces bords enchanteurs, et on se livre à un repos désiré. La caravane entière est plongée dans le sommeil, quand tout à coup, à l'heure silencieuse et humide de la nuit, une troupe d'éléphants débouche de la noire forêt et court se désaltérer à un torrent au-dessus de l'étang. Ces formidables animaux, tout en troublant l'eau avec leurs trompes, aperçoivent le convoi livré au sommeil et ses dociles éléphants. Cette vue les rend furieux. Libres fils des forêts, ils se précipitent aussitôt sur leurs frères esclaves. Comme la cime détachée d'une montagne roule avec impétuosité, brisant et détruisant tout ce qui se rencontre sur son passage, tels ces animaux se lancent, balayant dans leur course les arbres les plus vigoureux. Leur fougue est irrésistible; ils écrasent la caravane qui dort sur les bords de l'étang riche en lotus, et les marchands remplissent les trois mondes de leurs cris lamentables. Appesantis encore par le sommeil, c'est en vain qu'ils essayent de fuir. Courant en tous sens, ils rendent plus grande encore, par la peur dont ils sont saisis, cette effroyable mêlée, et ne font que se précipiter pour la plupart vers une mort dont ils se facilitent réciproquement les moyens.

Fort peu d'entre ceux qui composent la caravane parviennent à se sauver; Damayanti est de ce nombre. Les marchands, furieux d'avoir tout perdu, accusent la malheureuse d'être la cause de leur désastre. Ils font entendre contre elle des menaces si terribles, que l'épouse

Digitized by Google

de Nalas est contrainte de se dérober à leur colère par une fuite précipitée.

Plus accablée que jamais, Bhaimî ne cesse de faire entendre les lamentations que ses souffrances lui arrachent. N'ayant pour se couvrir que la moitié d'un manteau, les joues creuses, pâle, et le corps exténué de fatigue, les cheveux ramenés sur le front en signe de deuil et la marche incertaine, elle arrive un soir dans la capitale d'un royaume. Aussitôt, elle se voit entourée d'une foule tumultueuse d'enfants qui remplissent l'air de cris et de huées.

Cependant, la reine-mère a vu, de la terrasse de son château, la foule se presser autour d'une belle étrangère. Saisie de compassion, elle la fait venir près d'elle du milieu de la population. Elle l'interroge doucement, et apprend ainsi tout ce qui lui est arrivé. Alors, la bonne matrone prie l'infortunée Damayantî de rester chez elle et d'être l'amie de sa fille. Damayantî y consent, dans l'espoir que les recherches à faire pour retrouver son époux seront secondées par celle qui lui porte un intérêt si tendre.

Quant à Nalas, après avoir abandonné la femme qui n'a cessé de lui prouver le dévouement le plus héroïque, il trouve un ami secourable dans la personne du roi des serpents. On sait, que les Hindous dotent tous les animaux des mêmes facultés que celles que possède l'homme, et cela en vertu de leur dogme de la transmigration des âmes. Le roi des serpents, auquel Nalas a occasion de rendre un grand service, lui enseigne ce qu'il a à faire pour recouvrer son bonheur perdu. Nalas suit ces conseils et entre comme cocher au service d'un prince que le serpent lui a indiqué.

Cependant, le père de Damayantî envoie de tous côtés des brahmanes à la recherche de sa fille et de son beau-fils. Un de ces messagers est alors assez heureux pour retrouver Damayantî à la cour du roi où nous l'avons laissée. Heureux de cette rencontre, il instruit la fille de Bhima de la mission dont il s'est chargée, et il découvre à la reine-mère quelle est cette belle et intéressante étrangère à laquelle elle a si généreusement accordé tous les droits d'une fille. La matrone apprend ainsi que Damayantî est sa nièce. Grande est la joie qu'elle éprouve à cette découverte, et elle accède volontiers au désir que Damayantî lui exprime de vouloir retourner dans la maison paternelle.

Arrivée au sein de sa famille, le premier soin de l'épouse de Nalas

Digitized by Google

est d'obtenir de son père qu'il envoie de nouveau des brahmanes à la recherche du roi de Nishadha. Elle-même donne à ces messagers des instructions précises, et qui leur feront reconnaître son bien-aimé au milieu des autres hommes.

Longtemps, les messagers parcourent en vain tous les pays. Enfin, l'un d'eux, grâce aux instructions reçues, reconnaît Nalas sous l'humble forme d'un cocher. Il revient en toute hâte le dire à Damayantî, qui le récompense de son succès en lui offrant de riches présents.

Le roi de Nishadha retrouvé, il ne restait à sa vertueuse épouse que de s'assurer si c'est véritablement lui, et de songer aux moyens de le ramener auprès d'elle. A cet effet, elle emploie une ruse qui lui réussit. Elle fait annoncer au prince au service duquel se trouve Nalas, qu'elle est dans l'intention de choisir publiquement un autre époux, et que tous les rois peuvent se présenter devant elle. Mais cette réunion aura lieu le lendemain.

A cette nouvelle, le prince s'adresse aussitôt à son cocher, habile dans l'art de conduire les coursiers, et lui demande s'il se sent le pouvoir de franchir en un seul jour la longue distance qui les sépare du séjour de Damayantî; en même temps, il lui dit le motif de ce voyage rapide.

A ces paroles, Nalas sent son cœur se déchirer de douleur. « Serait-ce vrai? se dit-il. Aurait-elle pu former ce dessein? Me serait-elle infidèle? N'a-t-elle pas des enfants qui m'appellent leur père! Mais non, l'idée de choisir un autre époux est une ruse dont je suis l'objet. Toutefois, je veux juger par moi-même jusqu'à quel point on peut ajouter foi aux paroles que je viens d'entendre. J'accède, dit-il alors au prince, j'accède à ton désir, et je franchirai en un seul jour la distanee qui nous sépare de la capitale du roi Bhima.

Aussitôt il attelle quatre coursiers d'une rare renommée, des bords de l'Indus. Le prince s'élance dans le char, et au même instant Nalas lâche la bride à ses nobles animaux. Ils fendent l'espace avec la rapidité du vent. A droite et à gauche apparaissent et disparaissent presque en même temps forêts, montagnes, fleuves et lacs. Telle est la vitesse du char que le prince laissant tomber son manteau, et priant aussitôt le cocher de s'arrêter un instant pour que l'on pût ramasser ce vêtement, il en obtient cette réponse: Roi, tu demandes une chose impossible; nous sommes à près de deux lieues de l'endroit où il a dû tomber.

Digitized by Google

A peine Nalas a-t-il dit ces mots que le prince lui répond avec une extrême vivacité : « Admire à ton tour ma force dans l'art de compter. Vois-tu là-bas cet arbre devant nous. Je veux te dire, moi, combien il y a de feuilles et de fruits, Le nombre des fruits tombés est de cent et un, celui des feuilles est de cent deux. Ces deux branches de l'arbre comptent cinq millions de feuilles, et elles portent avec les petites branches intermédiaires des fruits dont le nombre s'élève à deux mille. »

Nalas surpris, arrête aussitôt ses coursiers. Il veut se convaincre par lui-même de la vérité de ce que lui vient dire le roi. En vain le prince s'écrie : « Marchons, il n'y a pas de temps à perdre. » Le cocher persiste et le roi doit céder.

Nalas se met alors à compter, et bientôt il a constaté le merveilleux talent du souverain. Il le supplie de lui enseigner les secrets de sa science, en retour il lui enseignera l'art de conduire les chevaux. Le prince remplit le vœu du fils de Nishadha, et au même instant celui-ci est délivré du démon Kali qui l'avait tourmenté jusqu'alors.

Bientôt après le char retentissant entre dans la capitale du royaume de Vidarbha. A ce bruit, semblable au fracas du tonnerre qui gronde plus fortement à mesure que les sombres nuages approchent avec leur imposante vitesse, Damayantî croit être transportée au temps heureux où son époux adoré guidait lui-même ses coursiers. Tous les êtres du règne animal, oiseaux et quadrupèdes, qui peuplent les écuries, les jardins et les volières du roi son père, semblent partager son émotion ; ils saluent la veuve de Nalas à leur manière : des cris de joie et des frémissements d'ailes se font entendre de toutes parts.

Cependant le maître de Nalas est reçu par le souverain de Vidarbha avec tous les égards dus à son rang ; mais il ne tarde pas à comprendre qu'il a fait un voyage inutile. Quant à Nalas, resté seul, il est soumis à toutes les épreuves que Damayantî a imaginées pour avoir la conviction que le cocher et son époux sont une seule et même personne. De son côté, le fils de Nishadha acquiert la certitude que l'aimable Bhaimî lui est toujours restée fidèle. Enfin les époux, dans un entretien de vive voix, achèvent de dissiper jusqu'aux moindres doutes qu'ils pouvaient encore avoir l'un sur le compte de l'autre. Les dieux eux-mêmes s'en mêlent et attestent à Nalas la constante pureté de la belle Damayantî. Alors le roi de Nishadha se dépouille de sa forme de cocher et reprend l'extérieur

Digitized by Google

du vaillant époux de Bhaimî. On peut s'imaginer la joie qu'éprouvèrent ces deux mortels d'être enfin réunis au sein de leur famille après de si cruelles souffrances et une si longue séparation.

Nalas et Damayantî restent un mois entier dans le palais du roi Bhima, et chaque jour augmente un bonheur que le peuple même ne cesse de célébrer par les démonstrations les plus vives et les plus sincères. Enfin Nalas s'arrache des bras de son épouse, mais c'est pour y revenir bientôt dans tout l'éclat de la royauté. Fort de sa science acquise, il s'en va à la capitale de Nishadha, et se présentant devant celui qui lui a gagné, il y a trois ans, tous ses trésors et son royaume, il l'invite à jouer de nouveau avec lui. Pour exciter sa cupidité, il lui dit : « J'ai ramassé beaucoup de trésors ; je les mets en jeu ainsi que la belle Damayantî contre ton royaume. Tout sur un seul coup. Si tu refuses, jouons notre vie. Que le combat singulier soit notre juge. »

A ces propositions, l'adversaire de Nalas répond en homme qui est sûr de son succès, mais les paroles trop libres qu'il se permet d'ajouter en vue de son bonheur imaginaire avec Damayantî font bouillir le sang du fils de Nishadha ; il est tenté de fendre de son glaive la tête de l'insolent. Cependant il se contient, mais l'œil étincelant de fureur, il dit avec un sourire amer : « Attends et joue ! Pourquoi tant de paroles ? vaincu tu parleras moins ! » Aussitôt le jeu commence, et le héros Nalas regagne du premier coup tout ce qu'il a perdu jadis.

A cette nouvelle, le peuple qui n'avait cessé d'être attaché à son ancien maître, fut transporté d'enthousiasme, et sa joie éclata plus vive que jamais quand Nalas revint accompagné de la belle Damayantî qu'il était allé chercher avec une suite aussi nombreuse que brillante. Depuis lors la gloire du fils de Nishadha ne cessa de jeter un vif éclat, et il vécut au sein de sa famille et de son empire comme le roi des dieux au milieu de Nandana, le jardin céleste.

Telle est l'analyse succincte de l'histoire de Nalas, que le solitaire de la forêt raconta aux fils persécutés de Pandou. Ce fut pour eux une grande consolation de l'entendre ; ils en conclurent qu'un jour pour eux aussi l'infortune se changerait en bonheur.

Leurs ennemis ne cessant de rejeter leurs avances les plus conciliantes et les plus modérées, ils se décidèrent pour la guerre. De

Digitized by Google

part et d'autre on mit sur pied une armée si nombreuse que la terre n'en avait jamais vu de pareille. Une bataille terrible s'engagea, où tous les guerriers, et surtout les chefs, firent des merveilles de bravoure. Un seul guerrier de l'armée de Douryodana immola chaque jour mille héros renommés. Le carnage dura dix-huit jours sans interruption; enfin les Pandavàs restèrent maîtres du champ de bataille, où l'on ne vit plus debout que onze combattants. Près de dix millions avaient péri, c'est-à-dire les deux armées entières, sauf les cinq Pandavàs et six des leurs.

Cette victoire, achetée au prix d'une bataille devant laquelle toutes celles des Grecs, des Romains et des temps modernes ne sont qu'échauffourées, cette victoire rendit à Youdichthira et à ses frères le pouvoir souverain que les fils de Kourou leur avaient fait si injustement perdre. Tous les princes de l'Inde proclamèrent Youdichthira leur maharadja et se hâtèrent de reconnaître sa suzeraineté dans le grand sacrifice par excellence nommé Asvamêdha (sacrifice du cheval), que le fils de Pandou célébra en honneur de sa victoire.

C. SCHOEBEL,

Membre correspondant de la Société royale des Artistes à Berlin.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

Empire du Maroc.—La correspondance particulière de la *Revue* avec l'Algérie nous entretient de la situation du Maroc. Sans démentir les nouvelles publiées le mois dernier, au sujet de préparatifs de guerre qui seraient faits dans l'intérieur de l'empire, nos renseignements atténuent beaucoup la gravité de ces armements, qu'on ne présente plus comme devant amener une rupture immédiate de la paix. Les dispositions pacifiques du gouvernement marocain paraissent très-sincères, et c'est bien contre son gré qu'il cède quelquefois, en apparence, aux exigences des passions fanatiques. On peut supposer que l'empereur n'a pas une grande sympathie pour la France qui, en sa qualité de nation chrétienne et de puissance dominatrice en Algérie, blesse doublement ses préjugés et ses intérêts; mais il redoute encore plus la turbulence et l'esprit d'indiscipline des confréries religieuses (kouan) organisées dans les tribus berbères.

Cette situation explique comment des nouvelles contradictoires nous arrivent incessamment du Maroc. Les informations prises par nos agents diplomatiques qui résident dans les ports et qui se trouvent en contact avec la partie relativement civilisée de la société marocaine, tendent à nous faire croire au maintien des bonnes relations.

Digitized by Google

Les commerçants et en général tous les habitants des villes sont intéressés à éviter la guerre qui serait le signal de licences effroyables de la part des montagnards. Tandis qu'au contraire, tous les renseignements qui nous arrivent par la frontière de l'Algérie nous annoncent une agitation très-grande et nous montrent les autorités marocaines obligées de se mettre à la tête du mouvement de guerre sainte qu'elles n'ont pu dominer. Ces rapports si opposés, sont cependant exacts et fidèles; ils prouvent que l'empereur est dans une position critique et que son autorité n'est reconnue que par ceux qui espèrent encore en lui pour lutter contre le désordre.

On croit généralement, d'après cet état de choses, que les prédications des fanatiques ne sauraient produire un mouvement prochain, parce que les représentants de l'empereur font, soit ouvertement, soit d'une manière détournée, tous leurs efforts pour entraver et retarder une prise d'armes. A cette époque de l'année, d'ailleurs, il n'y a pas lieu d'appréhender que les Marocains se mettent en campagne. Lors même que les projets qu'on leur a prêtés seraient sérieux, et qu'ils voulussent attaquer l'Algérie par les frontières de l'Ouest et du Sud à la fois, ils attendraient que les moissons fussent rentrées avant de quitter leur pays. Il est donc probable que jusqu'à la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet, les événements ne prendront pas une signification bien nette.

Quoi qu'il en soit de ces dispositions, des mesures défensives, énergiques ont été adoptées dans la province d'Oran pour mettre nos frontières à l'abri de toute insulte. Les forces actives de la division sont prêtes à se porter dans la subdivision de Tlemsen au premier signal du danger. Les tribus limitrophes les plus exposées ont été placées dans des cantonnements choisis avec soin et de manière qu'elles puissent être promptement secourues. La surveillance la plus sévère s'exerce contre les maraudeurs ou les gens sans aveu qui cherchent à pénétrer sur notre territoire. Du côté du Sud, des partis de cavalerie indigène ont été organisés pour aller appuyer les populations fidèles que leur position avancée expose le plus. La cavalerie française est en mesure d'entrer en opération dès que son concours sera jugé nécessaire. On ne peut plus espérer aujourd'hui de nous surprendre. Si le parti de la paix, soutenu par les conseils et les encouragements de notre diplomatie, l'emporte, et que l'autorité de l'empereur se consolide, nous n'aurons pas à regretter d'avoir re-

Digitized by Google

doublé de vigilance sur la frontière, car il faut prévoir que le triomphe de Mouley Abd-el-Rahman fera refluer vers l'Est du Maroc des tribus rebelles qui pousseront des bandes de pillards jusque dans nos limites. Si, au contraire, l'empereur est débordé par le fanatisme de ses sujets, et qu'il se laisse entraîner à une agression, notre bonne contenance pourra faire avorter ce mouvement à son origine.

Il faut ajouter en terminant que les tribus algériennes manifestent les meilleures dispositions et qu'elles montrent une grande ardeur pour toutes les mesures prises afin de repousser l'invasion des Marocains. Dans cette question, les rivalités de nationalité l'ont emporté sur le sentiment de confraternité religieuse.

Tempête de neige dans la province de Constantine. — Les nouvelles de l'Algérie ont fait connaître, dans les premiers jours du mois de mars, de grands malheurs, causés, dans la province de Constantine, par une tempête de neige. Nous publions le résumé des détails que nous avons reçus sur ces tristes événements.

C'est dans le cercle de Bougie qu'est arrivé le plus grave accident. Le général Bosquet, commandant de la subdivision de Sétif, s'était porté aux environs de Bougie, à la tête d'une colonne mobile, pour déjouer les intrigues de Bou-Barla, au milieu de quelques tribus kabyles. Ses opérations furent promptement couronnées d'un heureux résultat; mais il avait reçu ordre de séjourner quelque temps dans le pays récemment agité, dans le double but de raffermir notre autorité et de tracer l'amorce d'une route qui conduirait de Bougie à Alger, en passant sur les pentes Nord du Djurdjura, laissant Dellys à droite.

Le général avait établi sa colonne à Djéma N'Taouint, à 40 kilomètres au S.-O. de Bougie, sur un plateau sablonneux entouré de bois et incliné au midi. Dans cette position, il comptait faire exécuter promptement des travaux importants pour la sortie d'un défilé et descendre ensuite dans la plaine, afin de se tenir plus près encore de Bougie. Tous les deux jours la colonne recevait de cette ville un convoi de ravitaillement. Le 19 février le temps était très-pur, et on jouissait d'une véritable température de printemps. Le thermomètre marquait 12° au-dessus de zéro. Le 20 le ciel devint nuageux, et vers le milieu de la nuit il commença à tomber quelques flocons de

Digitized by Google

neige. Le temps ne se rétablit pas le 21 ; il continuait de neiger, mais avec quelque interruption de calme, et le ciel se dégageait par moment, et montrait de larges éclaircies. Le général Bosquet ne concevait cependant aucune inquiétude sérieuse, parce que les chefs indigènes qui le suivaient et dont l'expérience et la sincérité ne pouvaient être mises en doute, affirmaient que de mémoire d'homme, on n'avait vu la neige tomber plus de vingt-quatre heures à N'Taouint.

On attendait ce jour-là même le convoi de ravitaillement ; l'heure habituelle de son arrivée était passée, et on n'en avait pas de nouvelles. Dans l'après-midi, un vent glacé se mit à souffler, la neige augmenta d'intensité. Il ne fut plus possible de conserver l'espoir du retour du beau temps ; tout le bivouac était couvert de plusieurs pieds de neige ; les petites tentes des soldats étaient entièrement submergées. L'immobilité devenait fatale. Aussi, dès le 21 au soir, le général donna des ordres pour partir le lendemain. On distribua aux troupes une ration et demie de vivres. Malheureusement, la plupart des hommes, déjà engourdis par le froid, ne surent pas conserver les denrées qu'ils reçurent ou ne purent allumer du feu. Beaucoup de provisions furent abandonnées.

Dans la nuit du 21 au 22 la tourmente se déchaîna avec une fureur extrême, et au jour un orage mêlé de grêle éclata. Animés par les exhortations de leur chef, puisant dans sa mâle attitude et dans la précision de son commandement une force nouvelle pour résister à de si cruelles intempéries, nos soldats se mirent en mouvement dès six heures du matin. Le commandant de l'avant-garde avait trente cavaliers sous sa direction, afin de mieux guider la marche et de contenir les impatients. Il avait ordre de s'arrêter à 20 kilomètres du point de départ, à Torcha, dans un lieu plus abrité, à proximité du bois ; le convoi de vivres, retardé par la tempête, s'était réfugié sur ce point même. Il devait tracer le bivouac et faire allumer de grands feux, afin que les hommes pussent se réchauffer dès leur arrivée. Le général Bosquet était placé, avec son escorte, en avant de l'arrière-garde ; derrière lui marchaient six compagnies d'élite du 8ᵉ de ligne, sous la conduite du général Jamin, leur ancien colonel ; c'était l'extrême arrière-garde. Poste périlleux, où il fallait des hommes éprouvés, disciplinés, dévoués, puisqu'ils étaient condamnés à marcher lentement, à faire de longues et fréquentes haltes !

Ces sages dispositions furent rendues inutiles par la violence de la

Digitized by Google

tempête, contre laquelle on avait à lutter. Tous les sentiers étaient effacés; la neige, chassée par le vent, aveuglait les hommes; à chaque pas les bêtes de somme, portant l'artillerie ou les bagages, disparaissaient dans les abîmes; en traversant le défilé, les rangs s'étaient rompus; il était impossible de les reformer. Des actes multipliés du plus généreux dévouement furent accomplis à l'envie par les officiers et par les soldats. Mais si sur le point où se trouvaient les généraux Bosquet et Jamin les ordres étaient encore exécutés, il n'en était pas de même à l'avant-garde. Il n'y avait plus là aucune direction; ce n'était plus la marche d'un corps de troupe, mais une retraite confuse, des groupes épars, formés par le besoin de se secourir mutuellement.

Dans de pareilles conditions, il était difficile que les ordres donnés par le général Bosquet pussent être fidèlement suivis. L'avant-garde ne fut pas arrêtée à Torcha; entraînée par quelques hommes plus valides qui marchaient en tête, elle poursuivit sa route vers Bougie, qu'elle espérait atteindre le soir même. Un petit nombre, en effet, put gagner cette place vers neuf heures du soir. Les autres furent arrêtés par la rivière torrentueuse d'El-Rir, non loin des villages nommés Amadan. Plusieurs soldats qui essayèrent de franchir cet obstacle, furent entraînés par le torrent et se noyèrent. Cependant les généraux poursuivaient lentement leur marche, ramassant les malades, encourageant les faibles, reconnaissant le passage de la colonne aux bagages et au matériel abandonnés, aux bêtes de somme mortes dans la neige. On compta 23 cadavres de soldats qui avaient succombé à l'action du froid. Cinq guides kabyles, marchant à côté du général Bosquet, périrent successivement, malgré les soins qui leur furent prodigués.

A six heures du soir l'arrière-garde atteignait Torcha et constatait avec une douloureuse surprise que la position n'était pas occupée. Il fallut donc renoncer au repas qu'on s'était promis et continuer la marche. Le général Bosquet rallia sur la route quelques détachements isolés et n'arriva qu'à deux heures du matin sur les bords de l'Oued Rir. Tous les hommes trouvèrent un abri et des soins empressés dans les villages kabyles d'Amadan. Le lendemain la rivière fut franchie sans nouvelles pertes et le général rentra le soir à Bougie, avec la conscience de n'avoir rien négligé pour soulager les souffrances et pour arracher le plus de victimes possible aux éléments dé-

Digitized by Google

chaînés. Un grand nombre d'hommes s'étaient arrêtés dans les villages ; des mulets furent envoyés pour les amener à l'hôpital. Le 24, on put mesurer l'étendue des pertes essuyées. On comptait à l'hôpital environ 300 hommes, dont moitié n'étaient pas très-grièvement atteints; 450 hommes étaient dans les casernes, ne pouvant encore faire aucun service ; 113 étaient portés comme absents, mais ce dernier chiffre ne saurait être accepté comme celui des morts. Les décès constatés ne dépassaient pas 60. Tous les soldats qui avaient demandé asile aux Kabyles n'étaient pas encore rentrés à la date des dernières nouvelles. On savait qu'ils n'avaient qu'à se louer de l'hospitalité donnée par les indigènes. Les habitants de Bougie se sont également signalés par le généreux et cordial empressement avec lequel ils ont accueilli dans leurs maisons un grand nombre de soldats.

Mais ce qui a le plus frappé les esprits dans ces douloureuses circonstances, c'est le moral déployé par les troupes et la confiance absolue qu'elles ont toujours témoignée à leur général. Pas un murmure ne leur est échappé pendant la marche ; pas une plainte, pas une récrimination ne s'est fait entendre après l'arrivée à Bougie. C'est le plus bel éloge à faire de nos braves soldats et du chef distingué qui les commandait.

Il n'est pas inutile d'ajouter que dès le 3 mars le général Bosquet repartait de Bougie, à la tête de 1800 hommes, dont 150 chasseurs à cheval et spahis pour aller achever l'œuvre interrompue par la tempête. Les soldats qui avaient fait partie de la première expédition, ont tenu à honneur de retourner sur le théâtre même du désastre. Dans cette nouvelle marche, on a pu retrouver la presque totalité du matériel qui avait été abandonné ; la route a été terminée jusqu'à N'Taouint et la colonne se disposait à rentrer à Setif vers la fin du mois. Pendant ce temps les Kabyles réparaient eux-mêmes la route de Setif à Bougie que la fonte des neiges avait défoncée. Enfin, on a pu reconnaître que les résultats politiques obtenus dans la première partie de la campagne n'avaient pas été compromis par ces tristes événements. Les Kabyles ont compris que nos soldats qui avaient si héroïquement soutenu les attaques furieuses de la tempête, ne laisseraient pas insulter l'autorité française. Les populations sont restées soumises.

Pendant que la tourmente sévissait à N'Taouint, on en ressentait

Digitized by Google

les effets sur toute la côte et dans toute la province de Constantine. Ainsi on signale qu'il est tombé de la neige à Bouçada le 21 février; le 22, le thermomètre est descendu à 2° au-dessus de zéro à Biskra. La neige est tombée en telle abondance à Constantine, du 21 au 22 février, que les communications avec la banlieue ont été interrompues pendant quelques jours. Plusieurs maisons se sont écroulées et les indigènes ont perdu beaucoup de bestiaux.

Dans la soirée du 21 février, quatorze Arabes avaient chargé sur quarante-sept chameaux une grande quantité de marchandises et s'étaient mis en route pour leur destination. Surpris par la tempête, ils se réfugièrent dans les ruines qui se trouvent au-dessus du monument Danrémont; mais, pendant la nuit, le vent soufflant précisément dans cette direction, ces individus se trouvèrent bientôt ensevelis sous la neige. Ce ne fut que le lendemain matin que le gardien de la fourrière, entendant des cris de détresse, reconnut le danger qui menaçait ces malheureux. Immédiatement prévenu, le commissaire de police se transporta sur les lieux avec des ouvriers; on ouvrit des tranchées dans la neige, et après des travaux pénibles, les quatorze Arabes, engourdis et moribonds, furent retirés des ruines et remis entre les mains d'un médecin dont les soins les eurent bientôt rendus à la vie. Les travaux de sauvetage ont été continués pendant toute la journée pour dégager les chameaux et les marchandises. Neuf chameaux sont morts de froid et beaucoup de marchandises ont été perdues.

Les tristes événements dont nous venons de rendre compte ravivent le souvenir des malheurs semblables éprouvés à diverses reprises, par notre armée d'Afrique, et notamment en novembre 1836, lors de la première expédition contre Constantine; plus tard, au mois de janvier 1846, dans l'expédition de Bou Taleb. Dans cette dernière circonstance, le corps expéditionnaire fort de 1,800 hommes, perdit, dit-on, en deux jours, 208 hommes par le froid, bien que le thermomètre ne descendit guère au dessous de zéro. En présence de si déplorables accidents, il serait urgent d'établir sur les points occupés par nos soldats, des tables météorologiques pour guider les commandants des provinces dans les mouvements de troupes que les besoins de la politique obligent souvent d'entreprendre dans les saisons les plus défavorables. Sous ce rapport, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un travail récent d'un de nos collaborateurs, M. Boudin,

Digitized by Google

médecin en chef de l'hôpital militaire du Roule (1), travail dans lequel on trouvera résumés une masse de documents sur la distribution géographique de la température, des vents, des pluies et des neiges.

Mort de Mirza Tarî Ḳan. — Les dernières nouvelles de Constantinople et d'Erzeroûm annoncent que Mirza Tarî Ḳân, ex-premier ministre de Perse, est mort à Kachân, lieu de son exil, le 11 janvier dernier.

La *Gazette* de Téhérân avait rapporté que Mirza Tarî était indisposé et qu'on n'avait nul espoir de le sauver; puis elle a annoncé sa mort. Les récits de cet événement sont très-contradictoires, mais tous s'accordent à reconnaître que Mirza Tarî a succombé d'une façon peu naturelle. L'envoyé russe, prince Dolgorouki et les ouléma qui l'ont sauvé le jour de sa destitution étaient, sans doute, trop éloignés du lieu de sa résidence, pour lui rendre le même service.

Suivant les derniers journaux anglais, l'ex-ministre, dont nous avons précédemment rapporté la chute et l'exil, a été cruellement massacré par une de ses propres créatures, un certain Ali Ḳân, Farrach bachi du châh; ce misérable devait cet important emploi à sa victime. On dit qu'il avait été expédié à Kachân, où, étant arrivé, il se présenta brusquement à son bienfaiteur, qui lui demanda quel était le but de cette visite; à quoi Ali Ḳân répondit qu'il était venu comme envoyé extraordinaire de S. M. le châh, et qu'il lui ferait bientôt connaître le but de sa mission. L'ex-ministre parut alors concevoir des soupçons et lui ordonna de s'expliquer ou de sortir. Comme le Ḳân refusait d'obéir, Mirza Tarî, qui était un homme vigoureux, se leva et le jeta par terre. Aussitôt douze individus de la suite du Farrach bachi se précipitèrent dans l'appartement, se rendirent maîtres du ministre dégradé, et, après l'avoir frappé de la manière la plus cruelle, le tuèrent et lui foulèrent la poitrine sous les pieds, en présence de son fils, âgé de seize ans à peine. Selon une autre version, ils lui ouvrirent les veines, et l'infortuné expira au bout de son sang; enfin, d'autres disent qu'ils l'étranglèrent. En tout

(1) *Carte Physique et Météorologique du Globe Terrestre, comprenant la distribution géographique de la température, des vents, des pluies et des neiges.* — Une feuille grand colombier. Paris, 1852, Gide et Baudry, éditeurs. — Nous nous proposons de rendre compte, dans le prochain Numéro, de cet important travail, qui par la richesse et la précision des faits, l'emporte de beaucoup sur les cartes des atlas physiques de Berghaus et de Johnston.

Digitized by Google

cas, cette exécution a eu lieu par les ordres du châh qui, malgré toutes ses promesses de ménager la vie de Mirza Tarî, paraît avoir cédé à l'influence et aux obsessions de sa mère, ennemie jurée du ministre disgracié, qui, lorsqu'il était tout puissant, avait dévoilé les désordres de sa conduite.

Le *Journal de Constantinople*, ordinairement bien renseigné, rapporte que, par ordre du gouvernement, on a ouvert violemment les veines à Mirza Tari, dans le bain où il s'était rendu pour se préparer à recevoir le kalat royal (pelisse d'honneur) qui était envoyé, lui avait-on dit, en signe du pardon de son maître. Le correspondant du *Journal* entre à ce sujet dans des détails que le rédacteur ne croit pas pouvoir reproduire, mais qui prouvent, dit-il, que les mœurs gouvernementales actuelles ne diffèrent pas beaucoup en Perse de celles des temps passés, où tout ministre disgracié était aveuglé, mutilé ou étranglé.

A ces détails, ajoutons quelques particularités qui nous paraissent devoir modifier encore les divers récits des journaux.

Lorsqu'un ministre persan tombe du pouvoir, il est regardé comme le plus méprisable des hommes. Le supplice des veines ouvertes dans un bain était donc trop noble pour Tari Kân, et il est probable qu'il a dû être exécuté d'une façon plus ignominieuse. Suivant la coutume du pays, on lui a tranché la jugulaire, mort honteuse dont les Persans ont horreur, parce que c'est de la sorte qu'on tue les animaux. Lorsqu'on fait une exécution de ce genre, la tête, au lieu d'être accrochée le long du mât des suppliciés, comme celle des gens de basse classe, est placée au sommet sur une petite plate-forme. Ce mât est toujours planté devant le palais ou la tente du châh comme symbole de son droit suprême de vie et de mort.

Mort de d'Ohsson. — M. le baron d'Ohsson, savant orientaliste, membre honoraire de l'Académie royale des Sciences et président honoraire de la Société royale des Belles-Lettres de Stockholm, vient de mourir dans cette ville, à l'âge de soixante-douze ans.

M. d'Ohsson était d'origine arménienne; il naquit à Constantinople, où son père, M. Ignace Muradgi, auteur du *Tableau de l'Histoire de l'empire Ottoman*, était premier drogman de la légation de Suède. Il fut élevé à Paris, où il fit toutes ses études, et où il recueillit, dans les manuscrits de la bibliothèque nationale, les

Digitized by Google

matériaux des deux ouvrages qu'il publia plus tard et qui ont acquis une juste célébrité. L'un de ces ouvrages, qui tous deux sont en français, est intitulé : *Des peuples du Caucase, par le voyageur Abdul Cassim,* 1 vol., Paris, 1828 ; l'autre porte ce titre : *Histoire de la Mongolie, depuis Dschingis Khan jusqu'à Timour,* 4 vol., la Haye, 1835. Le premier de ces écrits a fait une grande sensation dans le monde savant, parce qu'il contient des détails authentiques et du plus grand intérêt sur les peuples qui habitaient la Caucasie pendant le xe siècle, et dont l'auteur raconte les mœurs sous le pseudonyme d'Abdul Cassim, à peu près dans le genre où Barthélemy a décrit l'ancienne Grèce dans le Voyage du jeune Anacharsis.

M. d'Ohsson a rempli des fonctions diplomatiques auprès de diverses cours d'Europe, et notamment à Vienne, à Berlin, à Paris et à Londres. Il était secrétaire de Charles-Jean Bernadotte pendant que celui-ci était prince royal de Suède, et c'est par lui que M. d'Ohsson fut élevé à la dignité de baron.

L'Émir Abd el-Ḳader est toujours détenu au château d'Amboise. Afin d'adoucir autant que possible les ennuis de la captivité, sous un ciel si différent de celui de l'Algérie, M. le commandant Boissonnet, chargé de veiller sur notre noble prisonnier, redouble envers lui de sollicitude et d'attentions délicates. Tous les jeudis, il lui fait faire une promenade dans les environs d'Amboise. C'est ainsi qu'il a successivement visité le château de Chenonceaux, celui de Chaumont, etc. Partout Abd el-Ḳader se montre d'une distinction parfaite, affable, touché des égards qu'on lui témoigne, empressé à louer les choses qui frappent ses yeux ou son esprit. Dernièrement sa promenade du jeudi avait été dirigée vers un point de la ligne du chemin de fer de Tours, et deux convois à grande vitesse sont passés devant lui. Abd el-Ḳader a témoigné son admiration bien franche de ce prodige de l'industrie. Ses compagnons n'avaient point assez d'yeux pour suivre les rapides wagons qui disparaissaient dans la fumée, la vapeur et la poussière. Allahou akbar! allahou akbar! (Dieu seul est grand!) s'écriaient-ils avec émotion. Le terik el-nar, le chemin de feu, comme ils ont appelé notre chemin de fer, a été longtemps le sujet de leur conversation enthousiaste.

P. du Boulbry.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

LES CHEVAUX DU SAHARA,

PAR LE GÉNÉRAL DAUMAS.

Un volume in-8°. — Paris, 1851.

Ce livre, dont le titre spécial a pu rebuter quelques lecteurs peu soucieux de connaître les chevaux du Sahara, est, sans contredit, de tous les ouvrages publiés depuis longtemps, celui qui renferme les plus curieux documents sur les mœurs, les coutumes et les usages des tribus arabes que nous avons à combattre ou à civiliser en Algérie. Dans cet ouvrage, la race chevaline cède à chaque instant le pas à la race humaine; toutes deux se confondent en décrivant les généralités du désert, les coutumes de guerre, les razzias, les rapines, les vols, les chasses à l'autruche ou à la gazelle, enfin les fantasias et les fêtes de la tribu. En homme qui a longtemps vécu sous la tente, le général Daumas s'est plu à nous conserver, dans leur forme pittoresque, tous les récits, les contes, les légendes populaires qui ont charmé les causeries du douar, à nous répéter les chants de guerre et d'amour des héros du désert, à semer son livre de dictons et de proverbes qui donnent à cet ouvrage un parfum qui saisit et enivre ceux qui connaissent l'Orient. Ajoutez à tous les charmes du livre, celui d'un langage net et précis qu'on contracte dans la vie des camps,

Digitized by Google

mais qu'il n'est pas donné à tous d'exprimer avec noblesse et simplicité, et vous aurez une idée de cet ouvrage où les hommes spéciaux trouvent autant à apprendre que les gens du monde.

Ceci posé, entrons en matière, non pour analyser et disséquer dans une œuvre où il n'y a rien à reprendre, rien à contester, mais pour causer, d'après l'auteur, guerre et chevaux, sans oublier la chasse et l'amour. Comment séparer les choses qui se lient intimement dans la vie des Arabes, dans l'idée qu'ils se font du bonheur? Au dire des musulmans :

Le paradis de la terre se trouve sur le dos des chevaux,
Dans le fouillement des livres,
Ou bien entre les deux seins d'une femme.

D'autres n'oublient pas la poésie et disent :

Le *montement* des chevaux
Et le *lâchement* des levriers
Vous ôtent les vers d'une tête.

Tout le livre est dans ces deux sentences, l'une d'un voluptueux thaleb et l'autre d'un noble djieud de la tente.

L'ouvrage du général Daumas se divise en deux parties, l'une consacrée à l'histoire, à l'élève, à l'éducation et au perfectionnement des chevaux du désert, l'autre à tous les actes de la vie où ce noble animal partage les dangers et les plaisirs de l'homme. Ces deux divisions du livre rivalisent d'intérêt. Si la première présente des notions plus spéciales au point de vue des services que nous pouvons tirer de cette belle race du Sahara, la seconde nous donne une idée si exacte de la vie du désert, qu'elle aide à comprendre le problème que nous avons à résoudre en Afrique.

Pour mieux apprécier la valeur de cet ouvrage et ne point écourter nos citations, nous diviserons notre article en deux parties, subordonnées au plan adopté par le général. Nous nous occuperons d'abord de l'utilité pratique du livre et des lumières qu'il jette sur les questions purement chevalines, puis nous reviendrons plus tard sur le tableau des mœurs et coutumes des tribus du Sahara.

Dès le début, l'auteur indique lui-même le plan de son livre. « Suivant les uns, les Arabes sont les premiers cavaliers du monde;

Digitized by Google

au dire des autres, ils ne sont que des bourreaux de chevaux. Ceux-ci leur font honneur de toutes les bonnes méthodes admises chez nous ou ailleurs; ceux-là les représentent comme n'entendant rien à l'équitation, ni à l'hygiène, ni à la reproduction. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Quelle est la valeur réelle des chevaux arabes? Quelle est la nature des services à en attendre? J'ai voulu le savoir, non par ouï-dire, mais par le témoignage de mes yeux; non par les livres, mais par les hommes. Ce qu'on va lire est donc le résumé tant de mes observations personnelles que de mes entretiens avec les Arabes de toutes les conditions, depuis le noble de la tente jusqu'au simple cavalier, qui, comme il dit lui-même dans son pittoresque langage, n'a d'autre profession que celle de *vivre de ses éperons.* »

C'est un traité qui ne se trouve écrit nulle part, un compendium de la science hippique répandue dans toutes les tribus du Sahara algérien, un recueil précieux de documents épars difficiles à rassembler, encore plus difficiles à obtenir, impossible de mettre en lumière d'une façon à la fois plus savante et plus pittoresque.

De toutes les études hippologiques, celle qui nous intéresse le plus aujourd'hui sous tous les rapports, est incontestablement celle de la race *barbe* qui a dû conserver dans le désert du Sahara toutes les qualités d'élégance et de vitesse qu'on s'accorde unanimement à lui reconnaître; et le livre du général est un véritable service rendu à la science et au pays.

Les races estimées dans la partie occidentale du Sahara sont :

Celle de *Hâymour* qui est la plus recherchée. Ces chevaux, d'une belle conformation, bien étoffés et pourtant très-légers, passent pour les plus vites coureurs du Sahara ;

Celle de *Bou-Ghareb* (le père du Garot), qui donne des produits d'une grande taille; ils courent très-longtemps sans se fatiguer, et se conservent sains jusqu'à une très-grande vieillesse;

Et celle de *Merizigue* qui a moins de taille et de fond que les précédentes. Ces chevaux sont solides, sobres et très-recherchés des cavaliers qui ont de longues courses à fournir.

Dans la partie centrale du Sahara, on prise surtout les chevaux de la descendance de *Rakeby.* Ils supportent aisément la faim et la soif, et peuvent sans souffrir, faire pendant cinq ou six jours de suite des traites de 25 à 30 lieues, et après deux jours de repos et de bonne nourriture recommencer pareille étape. D'autres tribus font usage

Digitized by Google

des rejetons d'un étalon fameux nommé *El-Biod*, le Blanc. Cette race est renommée pour sa sobriété et sa vitesse.

L'auteur raconte des prouesses merveilleuses des bons coursiers du Sahara, près desquels les courses momentanées de nos chevaux ne sont que des jeux de poulains. La jument de *Si-ben-Zyan*, qui franchit en vingt-quatre heures 87 lieues sans route tracée, sans autre repas qu'une branche de dattier, est comparable à la fameuse jument anglaise *Black-Bess*, qui a fait, en onze heures, 82 lieues sur un grand chemin et mourut au bout de la course, malgré les conforts que lui procura son maître dans le trajet.

Le chapitre intitulé : *de l'Étalon*, etc., révèle des opinions contraires aux idées généralement reçues en Europe : c'est que la noblesse du père est plus importante que celle de la mère. « La jument n'est qu'un sac dont on retirera de l'or quand on y aura mis de l'or, mais dont on ne tirera que du cuivre si on n'y a mis que du cuivre. » Cette opinion des indigènes, que le général rapporte sous toute réserve, n'est guère consacrée que dans le Sahara algérien. Les Arabes du Nedjd, du Hauran et des rives de l'Euphrate, pensent tout le contraire. C'est peut-être à cette coutume qu'est due l'infériorité du cheval *barbe* comparé au cheval *nedjdi* ou arabe proprement dit.

A ce chapitre en succède un autre sur l'*Éducation des poulains*, l'objet des plus grands soins, non-seulement du maître, mais encore des femmes et des enfants qui admettent en quelque sorte les poulains comme partie intégrante de la famille. Ce contact journalier prépare cette docilité qu'on admire chez tous les chevaux arabes.

Pour corriger certains défauts du cheval qui se cabre, rue, mord, etc., le Saharien emploie la puissance des éperons et fait à sa monture des longues raies sanglantes qui finissent par lui inspirer une grande terreur et la rendent docile comme un mouton. « Dans certaines localités, pour empêcher le cheval de se cabrer, on lui met un anneau de fer à l'oreille. Quand il veut s'enlever, on donne un coup de bâton sur cet anneau : la douleur que le coup occasionne a bientôt dégoûté l'animal de cette défense. » En Égypte, on se sert d'un procédé plus simple et moins barbare. Le saïs accompagne son maître en tenant dans chaque main une *bardaque* (alcarazas) bouchée et pleine d'eau très-fraîche. Quand le cheval vient à se cabrer, le cavalier saisit un de ces vases et le lui brise sur le front. La douleur produite par le choc, la sensation de l'eau fraîche l'ont bientôt corrigé.

Digitized by Google

L'Arabe fait lui-même l'éducation de son poulain. Le proverbe dit :

Le cavalier fait le cheval
Comme le mari fait la femme.

On le dresse à toutes sortes d'exercices extrêmement importants à la guerre et surtout dans les combats individuels ; on lui apprend aussi toutes les manœuvres pour briller dans les fantasias et les fêtes. Cette éducation n'est pas sans danger ; mais, disent les Arabes, « les anges ont deux missions spéciales dans ce monde : présider à la course des chevaux et à l'union de l'homme et de la femme. » Ce sont eux qui préservent cavaliers et montures de tout accident et qui veillent à ce que la conception soit heureuse.

Les *Principes généraux du cavalier arabe* forment un des plus intéressants chapitres de ce livre. Nous citerons quelques-unes de ces maximes qui sont à la fois des préceptes et de curieux renseignements sur les mœurs et coutumes.

« Le cavalier de la vérité doit peu manger, et surtout peu boire. S'il ne sait supporter la soif, il ne fera jamais un homme de guerre, ce n'est plus qu'une grenouille des marais.

« Achète un bon cheval : si tu poursuis, tu atteins ; si tu es poursuivi, l'œil ne sait bientôt plus où tu es passé.

» Préfère le cheval de montagne au cheval de plaine, et celui-ci au cheval de marais, qui n'est bon qu'à porter le bât.

» Quand tu viens d'acheter un cheval, étudie-le avec soin, donne-lui l'orge progressivement jusqu'à ce que tu sois arrivé à la quantité qu'exige son appetit. Un bon cavalier doit connaître la mesure d'orge qui convient à son cheval, aussi bien que la mesure de poudre qui convient à son fusil.

» Ne permettez ni aux chiens ni aux ânes de se coucher sur la paille ou sur l'orge que vous devez donner à vos chevaux.

» Celui qui commet une incongruité sur le dos de son cheval n'est pas digne de le posséder. Au surplus, il en sera puni, son cheval se blessera.

» Quand vous aurez une longue course à faire, ménagez votre cheval par des interruptions au pas qui lui permettront de reprendre haleine. Répétez ce manége jusqu'à ce qu'il ait sué et séché trois fois ; laissez-le uriner ; resanglez-le, et faites ensuite ce que vous voudrez, il ne vous laissera jamais dans l'embarras.

Digitized by Google

» Au départ, le cavalier ne doit pas craindre de jouer avec son cheval pendant quelques minutes; de la sorte, il lui déliera les jambes, et il s'assurera du repos pour toute la journée. De même, après une course pénible et fatigante, au moment d'arriver à sa tente, qu'il fasse un peu la fantasia. Les femmes du douar applaudiront, diront : *voilà un tel, fils d'un tel*, et puis il saura ce que vaut son cheval.

» Quand après un long voyage en hiver, par la pluie et le froid, vous regagnez enfin votre tente, couvrez bien votre cheval; donnez-lui de l'orge grillée, du lait chaud, et ne le faites pas boire ce jour-là.

» Ne faites pas courir vos chevaux, à moins de force majeure, dans les grandes chaleurs de l'été. Souvenez-vous de ce dicton de vos pères : Le cheval dit :

Ne me fais pas courir en été
Si tu veux que je te sauve un jour du sabre.

» Si, dans un cas de vie ou de mort, vous sentez votre cheval près de manquer d'haleine, ôtez-lui la bride, ne fût-ce qu'un instant, et donnez-lui sur la croupe un coup d'éperon assez fort pour amener du sang. Il urinera et pourra encore vous sauver. »

La *nourriture* des chevaux du Sahara est très-substantielle. On leur donne fréquemment du lait de chamelle ou de brebis; les Arabes sont convaincus que cet aliment maintient la santé et consolide la fibre sans augmenter la graisse. En tout temps, l'orge est la principale nourriture. On y ajoute, suivant les saisons, des dattes sèches ou molles, des branches d'un arbuste épineux appelé *seurr*, ou une espèce de ronce sauvage nommée *el-adem*, enfin des tiges d'*alfa*, qui jouent le rôle de la paille hachée.

Le *pansage et l'hygiène* du cheval sont l'objet d'un chapitre particulier. Les Arabes prétendent que le frottement de l'étrille nuit à la santé des chevaux, les rend délicats, très-impressionables et, par suite, incapables de supporter les fatigues, ou au moins plus sujets aux maladies. L'entretien du cheval est, chez eux, subordonné à des règles qui ont toutes pour but de lui donner la vigueur, le fonds et la santé.

Les *robes* les plus estimées des Arabes du Sahara sont : le blanc, le noir, l'alezan et le bai. « Le blanc, c'est la couleur des princes;

Digitized by Google

mais il ne supporte pas la chaleur. — Le noir porte bonheur, mais il craint les pays rocheux. — L'alezan est le plus léger. Si l'on vous assure avoir vu un cheval voler dans les airs, demandez de quelle couleur il était. Si l'on vous répond : alezan, croyez-le. — Le bai, c'est le plus dur et le plus sobre. Si l'on vous dit qu'un cheval a sauté dans le fond d'un précipice sans se faire de mal, demandez de quelle couleur il était. Si l'on vous répond : bai, croyez-le. » Le général raconte à ce sujet une anecdote charmante.

« *Ben Dyab*, chef renommé du désert, qui vivait en l'an 905 de l'Hégire, se trouvait un jour poursuivi par *Saad El-Zanaty*, chekh des Oulad Yagoub, se retourna vers son fils, et lui demanda : « Quels sont les chevaux en tête de l'ennemi ? — Les chevaux blancs, répondit son fils. — C'est bien ; dirigeons-nous du côté du soleil, ils y fondront comme du beurre. » Quelque temps après, Ben Dyab, se retournant encore vers son fils, lui demanda : « Quels sont les chevaux en tête de l'ennemi ? — Les chevaux noirs, lui cria son fils. — C'est bien, gagnons les pays pierreux, et nous n'aurons rien à en craindre ; ils ressemblent à la négresse du Soudan, qui ne peut marcher pieds nus sur les cailloux. » Il changea de route, et bientôt les chevaux noirs furent distancés. Une troisième fois, Ben Dyab demanda : « Et maintenant, quels sont les chevaux en tête de l'ennemi ? — Les alezans brûlés et les bai-bruns. — En ce cas, s'écria Ben Dyab, à la nage, mes enfants, à la nage, et du talon à nos chevaux, car ceux-ci pourraient bien nous atteindre, si, pendant tout l'été, nous n'avions pas donné l'orge aux nôtres. »

Les idées des Arabes sur les balzanes sont aussi très-remarquables :

« Estimez le cheval sans balzanes avec une pelote en tête ou une simple liste.

» Si le cheval a des balzanes, désirez trois balzanes, un pied droit exempt, celui de devant ou de derrière indifféremment.

» Un bon signe est le pied droit de devant et le pied gauche de derrière blancs tous deux (*bipède diagonal droit*).

» Deux balzanes postérieures sont un indice de bonheur. Il n'en est pas de même du balzané des premiers, son maître aura toujours la figure jaune.

» N'achetez jamais un cheval belle face, avec quatre balzanes, car il porte son linceul avec lui. »

Le général Daumas, à qui rien n'est échappé des observations

Digitized by Google

dont les Arabes font grand mystère, a consacré quelques pages aux signes que les Sahariens considèrent comme étant de bon ou de mauvais augure, pour le cheval ou le cavalier. Avant d'avoir lu l'ouvrage remarquable dont j'essaye de donner un aperçu, j'avais publié dans la *Revue*, un article de *Séméiographie hippique* (1), sujet que je croyais tout à fait neuf : le général m'avait devancé. En reproduisant ici cette partie de son travail, j'examinerai le rapport que présentent ces deux listes recueillies aux deux extrémités de l'Afrique septentrionale.

« Le cheval a 40 *épis*; de ces quarante épis, il en est vingt-huit qui, en général, sont considérés comme n'étant ni de bon ni de mauvais augure, et douze auxquels on attribue une influence. On s'accorde à en regarder six comme augmentant les richesses, portant bonheur, et six autres comme causant la ruine, amenant l'adversité.

» Épis qui sont de bon augure :

1. » L'épi qui est entre les deux oreilles (*nekhlet el âadar,* l'épi de la litière), le cheval est vite à la course. — (Ce signe offre beaucoup d'analogie avec celui appelé Ḳanâdîl en Égypte et en Syrie)

2. » L'épi qui règne sur les faces latérales de l'encolure *sebâa enneby,* (le doigt du Prophète); son maître meurt bon musulman dans son lit.

3. » L'épi du Sultan (*nekhlet essoultane*). Il règne le long de l'encolure, en suivant la trachée-artère : — amour, richesses, prospérité. — Le cheval qui le porte fait trois vœux par jour : Dieu fasse que mon maître me considère comme ce qu'il possède de plus précieux au monde; que Dieu lui fasse un sort heureux pour que le mien s'en ressente; que Dieu lui accorde la faveur de mourir martyr sur mon dos.

4. » L'épi du poitrail (*zeradya*) remplit la tente de butin. (C'est le nichâm el-Sidr, l'épi du poitrail de ma liste).

5. » L'épi du passage des sangles (*nekhlet el-hazame*), augmente les troupeaux. (C'est le nichân el-chérîḥah, n° 10 de ma liste.)

6. » L'épi qui est aux flancs (*nekhlet-echebour,* l'épi des éperons), s'il se dirige du côté du dos, il préserve le cavalier de tout accident à la guerre; s'il se dirige du côté du ventre et en bas, il est un signe

(1) Voyez p. 98 à 104.

de richesse pour son maître. (Cet épi me paraît correspondre au n° 15 appelé Djennâbât).

» Épis qui portent malheur :

1. » *Netahyat*, — épi qui se trouve au-dessus des sourcils, — son maître mourra frappé à la tête. (C'est, je crois, le n° 3 de ma liste, le ḳabr maftoûḥ ou tombe ouverte.)

2. » *Nekhlet el-nâache*, — l'épi du cercueil. Il se trouve auprès du garrot et va en descendant vers l'épaule. Le cavalier ne peut que périr sur le dos d'un pareil cheval.

3. » *Neddabyat*, — les pleureurs. Épi qui se trouve sur les joues. Dettes, pleurs, ruines. (C'est le n° 4, le Nadabât de l'autre liste, signe réputé néfaste sur les juments.)

4. » *Nekhlet el-khriana*, — l'épi du vol. Il se trouve placé au boulet ; matin et soir, il dit : O mon Dieu, fais que je sois volé ou que mon maître meure!

5. » L'épi que l'on trouve à côté de la queue ; il annonce le trouble, la misère et la famine. (n° 14 de ma liste. Il est appelé Irmâḥ ou Meḥrimâḥ.)

6. » L'épi qui règne à la partie interne des cuisses, — femmes, enfants, troupeaux, tout doit disparaître.

» J'ai donné la classification généralement adoptée; elle n'est pas absolue, elle varie suivant les localités ; chaque tribu augmente ou diminue le nombre de ces épis heureux ou malheureux. »

Dans le chapitre intitulé *Choix et achat des chevaux*, on lit encore de curieux renseignements semés d'anecdotes et de légendes. Les Arabes tiennent à ce que le cheval de race ait beaucoup de rapports de formes et de qualité avec certains animaux tels que la gazelle, le chien, le taureau, l'autruche, le chameau, le lièvre et le renard.

« Ben Youssef ayant un jour donné vingt chamelles, suivies de leurs petits, pour une jument du désert, répondit à son père qui lui en faisait de vifs reproches : — Et pourquoi vous fâcher, monseigneur? cette jument ne m'a-t-elle pas apporté : De la gerboise, la prestesse du demi-tour et la douceur du poil? Du lièvre, le mouvement de l'encolure? De l'autruche, la vitesse et la vue? Du lévrier, le défaut de ventre, ainsi que la sécheresse des membres? Et du taureau, le courage et la largeur de la tête? Elle ne peut que jaunir la figure de nos ennemis. Quand je les poursuivrai, elle pillera sans cesse la

Digitized by Google

croupe de leurs chevaux, et, si j'en suis poursuivi, l'œil ne saura bientôt plus où j'aurai passé. »

L'espace nous manque pour parler de la *Ferrure*, du *Harnachement* et de la *Médecine vétérinaire des Arabes*.

Tout ce qui est inutile et fatigue le cheval sans raison est exclu de leur harnachement, qui offre une supériorité incontestable sur nos selles à l'anglaise et même sur nos selles de cavalerie légère.

« Dans nos idées, il est généralement reçu que plus un cheval de race est nu, mieux il fait ressortir la beauté ou l'élégance des formes. Les Arabes ne sont pas de notre avis; ils disent, eux :

Le koheul embellit la faiseuse d'enfant,
Une tribu embellit un défilé,
Et la selle embellit les chevaux.

Tout le luxe des cavaliers arabes est dans le harnachement, qui dans le Sahara, comme dans toutes les parties de l'Orient, est d'une richesse et d'un goût remarquables.

Le dernier chapitre des études hippiques du général Daumas est entièrement consacré au *Parti à tirer du cheval indigène*. Son œuvre aurait été incomplète, en effet, s'il n'avait pas fixé l'attention sur la carrière que notre domination ouvre, en Algérie et en France, à la race chevaline du Sahara.

Le cheval barbe n'a pas l'harmonieuse beauté, l'élégance plastique du cheval arabe pur sang, mais ses lignes arrêtées et vigoureuses révèlent d'incontestables qualités et tous les dons qui sont l'apanage du cheval d'Orient. Entre ces deux merveilleux chevaux de guerre dont il est urgent d'acquérir de beaux types pour perfectionner nos races, notre choix ne peut être douteux. Il doit tomber sur le cheval barbe, qui est indigène dans nos possessions, que nous pouvons obtenir facilement, avec lequel il est possible de peupler les haras de l'Algérie et du midi de la France. L'autre cheval d'élite, l'arabe Nedjdi, vit dans les déserts du Hedjaz et sur les bords de l'Euphrate, où il est coûteux et très-difficile à obtenir tant à cause des préjugés, que de notre éloignement de ces contrées inaccessibles aux Européens, qui n'ont pas vécu maintes années en Orient.

« Le cheval européen, dit le général Daumas, a disparu de notre armée d'Afrique dont il ne pouvait seconder ni les charges impétueuses, ni les marches incessantes. Il a été remplacé par le cheval

Digitized by Google

du pays. Il ne s'agit donc plus à présent de discuter, mais de régler l'emploi du cheval de nos possessions africaines. Il y a une vérité qui malheureusement n'est pas reconnue encore et dont la démonstration est bien évidente cependant, c'est qu'aucun établissement situé en France ne peut réunir les conditions de croisement, de production et d'élevage que présenteraient des établissements algériens.

» C'est donc en Afrique qu'il faudrait créer les dépôts destinés à améliorer notre race chevaline, et puisqu'en Algérie c'est l'armée qui consomme, confions-lui le soin de produire. Au reste, les germes existent déjà. Trois dépôts d'étalons dont l'organisation est toute militaire ont été créés dès 1844. Ils sont placés : à *Coléah* dans la province d'Alger ; à *Mostaganem*, dans la province d'Oran ; et à l'*Alélik*, près Bône, province de Constantine. »

Le général Daumas, qui connaît si bien les ressources et les besoins de l'Algérie, insiste longuement sur la création de nouveaux dépôts. « Ce serait là, dit-il, de l'argent placé à gros intérêts ; armée, colons et indigènes, tous puiseraient à cette source élargie. »

Non-seulement nous sommes de l'avis de l'auteur, mais encore nous voudrions voir importer en France, dans les dépôts de nos provinces, de nombreux reproducteurs barbes. La race dite *ducale* provenant du croisement de la jument anglaise et de l'étalon arabe, nous fait défaut depuis la destruction du haras de Rosières. Les chevaux barbes ne pourraient-ils remplacer là les chevaux arabes? — L'emploi presque exclusif de l'étalon arabe et des dérivés avait produit dans la plaine de Tarbes, une race précieuse pour le sang et les qualités, mais insuffisante sous le rapport de la taille. Pourquoi n'augmenterait-on pas la prospérité des dépôts de Tarbes par l'envoi des chevaux barbes de la grande et belle race des *Bou-Ghareb ?* Pourquoi ne pas profiter, là et ailleurs, de ces richesses que Dieu donne, comme dit l'Arabe, à ceux qu'il daigne choisir pour ses élus.

PRISSE D'AVENNES.

(*La fin au prochain numéro.*)

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, rue Racine, 26.

Digitized by Google

DE LA QUESTION D'ORIENT

DANS L'ANTIQUITÉ.

Les anciens ne concevaient pas, n'écrivaient pas l'histoire comme on la conçoit, comme on l'écrit chez les modernes. Ce qu'ils en aimaient par-dessus tout, c'était le côté dramatique; ils se plaisaient à raconter les événements qui changent la face des empires; à mettre en relief les grandes personnalités, les actions éclatantes, les vertus comme les crimes qui avaient laissé une trace profonde dans la mémoire des hommes. Rarement, à en juger du moins par les ouvrages qui nous sont parvenus, ils se livraient à la critique historique; rarement ils entraient dans ces détails précis qui tiennent une si grande place chez les historiens de nos jours. Plutarque, à cet égard, fait exception, et c'est peut-être à cela qu'il doit la préférence dont il est l'objet, parce qu'il répond mieux aux besoins éveillés chez les esprits par d'autres habitudes. L'invention de l'imprimerie, en effet, a changé les conditions de l'art d'écrire, en facilitant, en multipliant les moyens de publication, et l'histoire est entrée la première dans les nouvelles voies qui étaient ouvertes à la littérature. Elle a voulu tout raconter, tout connaître : elle ne s'est pas bornée à l'exposition

Digitized by Google

des faits; elle en a recherché les causes les plus secrètes, les plus éloignées, et non contente de transmettre ainsi le récit et l'explication des événements contemporains, elle s'est audacieusement jetée dans le passé, pour lui arracher les secrets qu'il ne nous avait qu'imparfaitement révélés.

Ces investigations de la science moderne se sont exercées spécialement sous deux formes. L'une s'est appliquée surtout à la partie morale, aux conséquences générales que l'on peut déduire de l'étude des faits; elle a pris le nom, un peu ambitieux, de philosophie de l'histoire, et, comme toutes les philosophies, en éxagérant son système, en donnant à ses déductions une autorité dogmatique qu'elles n'avaient pas, elle a dépassé le but et placé la certitude sur une base fragile que sont venues souvent renverser des découvertes à l'évidence desquelles il a bien fallu se rendre. L'autre travail de l'érudition a été tout à la fois plus modeste et plus sûr: c'est celui des commentateurs, dont la laborieuse patience, s'exerçant sur un objet déterminé, a recueilli tous les textes épars qui s'y rattachaient et a péniblement reconstruit l'antiquité, par la même méthode que celle au moyen de laquelle les architectes, en se servant de débris mutilés, des tronçons d'une colonne, des fragments d'une corniche, parviennent à la restauration complète d'un monument dont il reste à peine les premières assises.

Mais là aussi l'esprit de système est à craindre: trop souvent on se met à l'œuvre avec des idées préconçues; alors on torture les témoignages de l'histoire, on dénature les faits; quelquefois même on les invente pour le besoin de la cause, comme le Père Kircher. Rien n'est trompeur comme les fausses lueurs de l'hypothèse: elles ressemblent à celles des feux follets qui égarent le voyageur dans les marécages; si on les suit aveuglément, on arrive presque toujours à l'erreur, séduit que l'on est par le faux éclat d'une prétendue vérité établie *à priori* et par la jouissance que l'esprit trouve dans cet acte de sa puissance créatrice. Pour se prémunir contre ce danger, il faut réunir les faits avec soin, les examiner attentivement et sans parti pris, les interroger de bonne foi, ne leur demander que ce qu'ils contiennent réellement et accepter leurs réponses, alors même qu'elles ne seraient pas pleinement d'accord avec l'ensemble des conclusions qu'on est autorisé à en tirer. Les contradictions sont ou réelles, ou apparentes; dans le premier cas, elles ramènent à la vé-

Digitized by Google

sité dont on s'écartait; dans le second, elles disparaissent devant une étude plus approfondie et ne servent qu'à établir sur une base plus solide la doctrine que l'on veut faire prévaloir.

Telle est la méthode que je me suis attaché à suivre, en recherchant les phases de la question d'Orient dans l'antiquité. Je crois avoir saisi la vérité; je crois avoir donné l'explication rationnelle de faits qui semblaient n'avoir aucun lieu commun, aucune dépendance relative, et qui cependant étaient étroitement enchaînés les uns aux autres. Si je me suis trompé, si moi aussi j'ai cédé au mirage décevant d'une vaine hypothèse, peut-être du moins mon travail ouvrira-t-il la voie à des esprits plus sûrs et plus heureux qui parviendront à mieux résoudre les grands problèmes posés par les récits d'une antiquité si reculée.

I.

Désirer toujours est un caractère inhérent à l'humanité; si c'est un des symptômes de sa faiblesse, c'est aussi un des principes de sa grandeur, car c'est celui de cette activité incessante qui a réalisé tant de prodiges. L'homme ne se contente pas de la satisfaction donnée à ses besoins indispensables : quand il a le nécessaire, il lui faut le superflu; en dépit des beaux lieux communs de la philosophie, c'est là une loi de sa nature, c'est par là surtout qu'il s'élève dans l'échelle des êtres et qu'il en est devenu le roi. Si cela est vrai des individus, c'est également vrai pour les peuples : la somme de leurs besoins factices donne la mesure à peu près exacte de leur degré de civilisation, ceux qui en ont le plus étant invariablement les plus avancés. Dans les pays tempérés, où l'activité humaine n'est pas engourdie et paralysée par le froid, mais où rien ne s'obtient que par le travail, l'intelligence s'accroît sous le stimulant du désir, le génie inventif se développe; là sont les races les plus énergiques, les plus entreprenantes, les plus industrieuses, celles qui dévorent le temps et l'espace, celles qui ont inventé la machine à vapeur, le chemin de fer et le télégraphe électrique.

Mais quelle que soit l'industrie de l'homme, quelque ingénieux qu'en soient les procédés, quelque puissantes que soient les forces dont elle dispose, elle a des limites infranchissables; il y a des choses qu'elle ne saurait faire, qu'elle ne saurait même imiter imparfaite-

Digitized by Google

ment. De ce nombre sont les produits naturels de ces contrées bénies du ciel où la création s'étale dans toute sa splendeur primitive et prodigue avec une inépuisable fécondité les merveilles refusées à des climats moins favorisés. Il est donc dans la nature des choses que les pays froids soient à jamais, sous ce rapport, les tributaires des pays chauds; que l'Occident demande à l'Orient un supplément de jouissances et qu'il se les procure au moyen d'un commerce dont les bénéfices sont une source de richesses pour ceux qui le font directement, ou qui n'en sont même que les simples intermédiaires.

Le commerce avec l'Orient, ou, pour parler plus exactement, avec l'Inde qui en était le véritable point de départ, fut de tout temps l'objet de l'ambition des peuples. Donnant la richesse, il donnait par cela même la puissance, et ceux qui parvinrent à s'en assurer le monopole, ou tout au moins à y prendre la plus grande part, ne tardèrent pas à exercer leur suprématie sur tout ce qui les environnait: c'est là ce qui explique l'établissement et la grandeur des deux premières monarchies connues dans l'histoire, celle des Assyriens et celle des Égyptiens.

Pour s'avancer vers l'Occident, le commerce de l'Inde avait deux routes à suivre: l'une au nord, qui était celle de terre; l'autre au midi, qui était celle de mer. La première partait du Penjab, du pays de Cachemire, traversait la Bactriane par la vallée de l'Oxus, côtoyait la mer Caspienne, et s'engageant dans les hautes vallées du Tigre, elle arrivait à Ninive, qui, ainsi que nous pouvons en juger par l'histoire du prophète Jonas, avait Tarsis pour port, sur la Méditerranée. Située dans l'angle formé par les côtes sud de l'Anatolie et celles de la Syrie, cette ville était le point de communication avec les populations occidentales, les Kittim, les Javan, dont parle la Genèse, qui paraissent avoir habité les îles et le continent de la Grèce. Cette route de terre atteignait aussi les bords de la mer Noire à Colchos, d'où les produits de l'Orient pénétraient dans la Lydie, dans la Phrygie et dans toutes ces contrées du nord de l'Anatolie si longtemps célèbres par leur opulence.

La route de mer se partageait en deux branches bien distinctes, n'ayant ni le même point de départ, ni le même point d'arrivée. La première commençait aux bouches de l'Indus et, par une navigation côtière fort pénible, dont nous prenons une idée très-exacte dans le voyage de la flotte d'Alexandre sous le commandement de Néarque,

Digitized by Google

elle arrivait au golfe Persique, s'y enfonçait pour gagner l'Euphrate, et remontait ce fleuve jusqu'à Babylone, qui était, relativement à l'Océan indien, ce que Tarsis était pour la Méditerranée, l'avant-port de Ninive. Quelle que soit l'incertitude des traditions historiques quand il faut remonter si haut dans la nuit des temps, il n'y a cependant ici matière à aucun doute. Que Babylone ait été réellement fondée par Sémiramis, veuve de Ninus, peu importe : ce qui est constant, ce qui est hors de controverse, c'est que cette ville procédait de Ninive et qu'elle lui demeura assujettie jusqu'à une époque très-voisine de la chute de l'une et de l'autre.

Babylone n'était pas, du reste, une ville à proprement parler; c'était une immense enceinte retranchée, dont les hautes murailles avaient un périmètre de beaucoup supérieur aux fortifications actuelles de Paris. A l'abri de cet obstacle continu, qui s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate et qui, par sa construction comme par sa destination, ressemblait singulièrement à la grande muraille de la Chine, la population chaldéenne tout entière vivait en sécurité, protégée contre les rapines des tribus nomades arabes de son voisinage. Ces Chaldéens étaient eux-mêmes d'une autre race que leurs souverains de Ninive; ils faisaient partie des Syriens noirs qui étaient originaires du Midi, tandis que les Syriens blancs, au delà du Taurus, dont étaient les Nivivistes, descendaient évidemment des populations caucasiennes du Nord.

Dans l'intérieur de Babylone, l'Euphrate était encaissé par des quais construits en brique, formant ainsi ce que nous pourrions appeler, dans notre langage moderne, un vaste dock, où venaient se ranger et les navires qui avaient fait le voyage de l'Inde et les bateaux que le cours torrentueux du fleuve avait amenés des provinces du Nord. Hérodote nous a donné la description de ces étranges embarcations, qui descendaient l'Euphrate sans le remonter jamais et qui portaient les ânes sur lesquels on chargeait, au retour, les peaux qui leur servaient de bordage. Cet historien parle en témoin oculaire et non sur ouï-dire : il décrit la merveilleuse fertilité de la Babylonie; mais, d'après son témoignage, elle ne produisait que des céréales et de la graine de sesame. Tout avantageuses qu'elles sont, ces productions n'auraient jamais entassé dans Babylone les richesses presque fabuleuses qui furent dues au commerce de l'Inde dont elle était, en Asie, le plus grand et le plus actif entrepôt. De son port,

Digitized by Google

on gagnait Alep, par la vallée de l'Euphrate, et de là Tarsis et les autres villes du littoral de la Méditerranée.

L'autre branche de la route de mer commençait vers le cap Comorin et à l'île de Ceylan; profitant du phénomène dès longtemps observé de la mousson, les navires s'aventuraient dans la haute mer, doublaient la pointe sud de l'Arabie et pénétraient dans la mer Rouge, jusqu'au port de Koceïr, d'où les cargaisons étaient transportées par terre à Thèbes aux cent portes. L'active navigation du Nil les répandait ensuite dans les cités populeuses de l'Égypte, où une industrie plus avancée peut-être encore que celle des Asiatiques, ajoutait un nouveau prix aux matières premières de l'Inde, par une main-d'œuvre savante dont aujourd'hui même encore nous admirons, après tant de siècles, les produits aussi curieux que variés. La route par l'Égypte devait donner des bénéfices beaucoup plus considérables, parce qu'elle venait plus directement des pays mêmes de production, que le commerce y passait par bien moins d'intermédiaires, et que les navires étant d'un plus fort tonnage, les frais de transport étaient nécessairement bien moindres.

Il y a lieu de croire que la rivalité de ces deux commerces, celui de Ninive et celui de Thèbes, donna lieu à des guerres dont nous avons perdu la trace. Elle a disparu dans le grand événement qui, environ dix-huit cents ans avant l'ère chrétienne, bouleversa le monde. Alors eut lieu, dans la haute Asie, une de ces commotions, un de ces déplacements dont nous ignorons la cause; une invasion des nations scythiques descendit des plateaux de la Tartarie, exterminant, chassant devant elle les populations qu'elle rencontrait sur son passage. Il est plus que probable que c'est là l'origine des anciennes nations européennes, qui, vingt et quelques siècles plus tard, furent à leur tour dépossédées par un nouveau déluge de barbares. Toujours est-il que, au témoignage de Justin, les Scythes gardèrent treize cents ans l'empire de l'Asie, jusque vers le temps de Cyrus, et un passage de Manéthon, conservé par Josèphe, nous donne le détail de leurs deux siècles de domination en Égypte.

Ce pays fut le premier à s'affranchir et à reconquérir sa nationalité, probablement parce qu'il en trouva les moyens dans un commerce qui eut moins à souffrir que celui des populations asiatiques. Une série de princes, qui paraissent avoir été aussi grands administrateurs que grands guerriers, éleva si haut la puissance de l'Égypte que,

Digitized by Google

non contente d'être la maîtresse chez elle, elle voulut l'être chez les autres, et que l'héritier de ces rois, Ramsès le Grand, si connu sous le nom de Sésostris, porta au loin ses armes victorieuses. Comme, par son titre royal, il était fils du père des dieux; comme il était parti de Thèbes pour s'enfoncer jusqu'aux extrémités de l'Asie, l'ignorance des Grecs d'abord, leur vanité nationale ensuite, le confondit avec leur dieu indigène Dionusios (Bacchus), aussi fils de Jupiter, aussi originaire d'une autre Thèbes. Ce mélange de traditions mythologiques avec des faits réels avait tourné au préjudice de l'histoire; on avait fini par regarder comme une fable les guerres de Sésostris, et, pour leur restituer leur authenticité, il n'a fallu rien moins que les découvertes de l'érudition moderne, que la lecture des hiéroglyphes et des papyrus.

Grâce à ces documents irrécusables, nous connaissons maintenant avec certitude les campagnes du conquérant égyptien et nous pouvons même en apprécier l'objet et le caractère. Quelle que soit la fièvre des conquêtes, elle n'est pas une vaine maladie de l'esprit humain, en proie à un transport belliqueux. Elle a toujours sa raison d'être et elle découle de motifs sérieux, trop souvent méconnus par une observation superficielle. Que de déclamations n'avons-nous pas entendues, il y a trente ans environ, sur les conquêtes de l'empereur, sur ses guerres sans fin, sur son insatiable ambition! La postérité a commencé de bonne heure pour lui; la vérité s'est fait jour; les chancelleries ont laissé échapper les secrets qu'elles récélaient, et c'est aujourd'hui un fait acquis à l'histoire que non-seulement Napoléon n'a pas toujours été l'agresseur, mais même qu'il a souvent tout fait pour éviter une guerre où il était entraîné malgré lui.

Il ne faut donc pas croire que Sésostris n'avait en vue que le plaisir de guerroyer, comme le héros d'un roman de chevalerie, quand il quittait son royaume à la tête de puissantes armées qu'il commandait en personne, entouré des princes ses fils. Les textes hiéroglyphiques ne nous laissent à cet égard aucun doute : ils nous disent qu'il fit la guerre aux peuples de la Mésopotamie, *Naharein*, à ceux de la Bactriane. De plus Hérodote a conservé le souvenir de la colonie laissée par lui à Colchos. Au premier coup d'œil, il semble inexplicable que le conquérant égyptien ait tourné ses armes contre des contrées si éloignées, qui paraissaient n'avoir rien à démêler avec lui. L'intérêt commercial explique tout : c'est pour assurer un

Digitized by Google

monopole à l'Égypte qu'il combat sur toutes les routes de l'Inde, qu'il en obstrue tous les passages, assurant, par une colonie sur les bords du Phase, les résultats des victoires qu'il a remportées sur ceux de l'Oxus. La politique anglaise qui s'est établie à Aden, qui convoite l'isthme de Suez sous forme d'un chemin de fer, qui a occupé un moment l'embouchure du golfe Persique et qui y reviendra quand elle voudra, qui s'est saisie du Penjab et de ses avenues septentrionales; cette politique est identique avec celle de Ramsès, et il est assez curieux de voir la même pensée réalisée aux mêmes lieux à plus de trente siècles d'intervalle. La question d'Orient fut donc alors résolue au profit exclusif de l'Égypte; mais elle l'était d'une manière trop absolue et trop violente pour que les résultats obtenus fussent durables; nous allons donc la suivre dans ses nouvelles phases avec d'autant plus de certitude que nous entrons enfin dans les temps vraiment historiques.

II.

La Grèce est un pays d'existence récente, si on la compare à la prodigieuse antiquité de l'Asie et de la vieille Égypte. A quelque profondeur qu'on s'enfonce dans le chaos de ses traditions mythologiques, en supputant les générations confuses de ses dieux et de ses héros, on ne remonte pas au delà de l'époque où eut lieu la grande invasion des nations scythiques. Il est possible que cette terre d'origine toute volcanique, origine dont nous trouvons la trace dans l'histoire fabuleuse des Titans soulevés contre le ciel, il est possible, dis-je, qu'elle n'ait pas été habitée auparavant. Quoi qu'il en soit, les peuples qui s'y établirent, et qui paraissent être venus du nord-est, étaient des sauvages moitié chasseurs, moitié pasteurs, qui fixèrent leur demeure sur le versant des montagnes et dans les vallées. Les côtes ne furent occupées que plus tard et ce fut par des aventuriers phéniciens ou égyptiens. Les premiers apportèrent en Grèce les rudiments de la civilisation; une tradition, que tout porte à croire vraie, leur attribue l'introduction de l'alphabet. Quant aux Égyptiens, ils ont formé la souche de toutes les royautés primitives de ce pays; ce qui est facile à comprendre, leur habileté, leurs richesses leur donnant une facile supériorité sur les peuplades sauvages qui les environnaient. Comme on en fait invariablement des *fils de Jupiter*, cette

Digitized by Google

qualification a une remarquable coïncidence avec l'époque des grandes dynasties thébaines, sous le règne desquelles domina le culte de la divinité de Thèbes, *Ammon-ra*, que les Grecs identifièrent depuis avec leur Jupiter.

Ces étrangers révélèrent aux habitants de la Grèce l'existence d'objets tout nouveaux pour eux, et leur en inspirèrent le goût. S'il était besoin de montrer en quelle estime étaient, à cette époque reculée, les produits naturels ou manufacturés de l'Asie, on la trouverait au besoin dans l'histoire de ce fatal collier d'or d'Ériphyle, dont la possession fut achetée au prix de tant de malheurs et de tant de crimes. Les parfums qu'ils brûlaient sur les autels de leurs dieux, la pourpre de leurs rois, le bâton d'ivoire qui, comme une houlette, était l'insigne distinctif de ces pasteurs des peuples, les ornements de leur parure, tout était pour ces Hellènes primitifs un emprunt fait à l'Orient au moyen d'un commerce qui, après avoir commencé timidement sur les côtes, se continua dans les îles avec plus d'activité et d'étendue.

L'enfance des sociétés est partout et à jamais la même : à leur début, c'est sous la protection directe et en quelque sorte matérielle de la Divinité, qu'elles placent toutes leurs opérations. De même qu'au moyen âge de notre Europe catholique, les grands pèlerinages étaient l'occasion de grandes foires, de même aussi il y eut cet accord étroit de la religion et du commerce. Le pan-hellenium, cette assemblée universelle de la nation, fut consacré à la fois et au culte en commun des dieux et à l'échange des marchandises. Il se tint alternativement dans plusieurs des cyclades et finit par se fixer à Délos, ce qui a probablement donné lieu au conte qui en avait fait une île longtemps flottante. Quand, par la suite des temps, les choses eurent tout à fait changé de face, Délos n'en resta pas moins le lieu de dépôt du trésor commun de la Grèce, comme à l'époque où cet argent servait à payer les marchands de l'Asie et de l'Égypte; les nations du Nord continuèrent à y envoyer leurs messagers, alors même que ce voyage sans objet était devenu une énigme à peu près inexplicable.

Ce commerce fut soumis à une rude épreuve. Il s'était établi en Crète une colonie d'origine phénicienne, comme le prouvent l'histoire mythologique de l'enlèvement d'Europe et surtout ses institutions, ces fameuses lois de Minos, dont Hérault de Séchelles voulait grati-

Digitized by Google

fier la France. Formés par de hardis navigateurs, les Crétois eurent une marine qui domina l'archipel, et porta la terreur sur ses côtes. Il est curieux de voir les choses se passer treize ou quatorze siècles avant J.-C., comme elles se passaient treize ou quatorze siècles après : le tribut auquel les Athéniens étaient assujettis, douze jeunes vierges, douze beaux garçons tous les ans, n'avait pas pour objet de satisfaire la gloutonnerie d'un monstre fantastique. Destinés les uns et les autres à entrer, ou comme eunuques, ou comme esclaves, dans les harems de l'Orient, ils servaient de moyen d'échange : c'était la traite des blancs, et il était tout simple que les plus forts la fissent seuls, à l'exclusion et au détriment des plus faibles, comme l'ont pratiqué si longtemps les barbaresques.

Mais, ainsi que l'eau, le commerce est incompressible : quand il rencontre d'un côté l'obstacle d'une force supérieure qu'il ne peut vaincre, il se retourne; il cherche une autre issue, finit par la trouver et remonte à son niveau. C'est ce qui arriva alors : quelque ignorants que fussent les Hellènes en géographie, ils savaient confusément qu'on allait dans l'Inde par mer; ils se la figuraient baignée par un océan septentrional, à l'existence duquel on croyait encore plusieurs siècles après, quand la science était, ou se prétendait plus avancée. On résolut de chercher le passage nord-est de l'Inde. Les erreurs mêmes du génie ont leur grandeur qui se révèle par des résultats inattendus : c'est ainsi que Christophe Colomb découvrit l'Amérique, en voulant, lui aussi, aller aux Indes par une route nouvelle; l'expédition des Argonautes a été en quelque sorte le principe et le fondement de la nationalité hellénique.

On choisit le port le plus septentrional de la Grèce d'alors, Pagase, aujourd'hui Volo, soit pour abréger la course, soit surtout pour dérober l'opération à la marine crétoise. On y construisit un navire d'une grandeur encore inouïe, puisqu'il dut recevoir cinquante hommes d'équipage; pour le monter, on fit appel à tout ce que la jeunesse grecque avait de plus vaillant et de plus aventureux. Le nom significatif de son pilote, Typhyès (double-race), qui indique une origine étrangère, prouve cependant qu'on ne s'abandonna pas à la légère sur les flots, et que l'expédition fut conçue et conduite avec prudence. Après avoir doublé le mont Athos, on cingla sur Lemnos; de là on s'engagea dans le détroit, et on rencontra sur la côte d'Europe l'hostilité des Thraces, ce qui, ainsi que la direction

Digitized by Google

des courants, fit donner la préférence à la côte d'Asie. On arriva ainsi jusqu'à l'angle extrême du Pont-Euxin, à cette embouchure du Phase où se trouvait le débouché du commerce de l'Inde. Par une tendance inséparable du génie grec, la légende s'est substituée à l'histoire dans le récit de l'expédition des Argonautes : c'est surtout à leur retour qu'elle se donna libre carrière, en y ajoutant des fables d'une origine manifestement postérieure, bien que très-ancienne cependant et en rapport avec l'état des connaissances géographiques vers l'époque d'Homère. La durée de quatre mois assignée au voyage d'aller et de retour est remarquable et a un caractère de certitude, car elle se rapporte à la belle saison, à l'intervalle entre les deux équinoxes de printemps et d'automne. Le succès de l'expédition est aussi indubitable, puisqu'elle conquit la Toison d'Or. Les enchantements de Médée, les drogues puissantes qui rajeunirent Éson, les flammes subtiles qui s'échappèrent des légers et brillants tissus offerts à la fille de Créon; tout cela indique une autre origine que les froides rives du Phase; tout cela était évidemment le produit du commerce de l'Inde, qui, arrivant par une voie plus courte et plus directe dans la Grèce, donnait désormais des bénéfices plus sûrs et plus considérables.

Il est dans la nature des choses que le succès éveille la jalousie, crée la concurrence, la rivalité, et finalement amène les luttes violentes : la nouvelle navigation hellénique n'échappa pas à cette loi générale. Une peuplade, d'origine thrace, avait passé le détroit et s'était établie sur la côte d'Asie, à son embouchure dans l'Hellespont. De cette position, elle molestait, elle interrompait le commerce des Grecs. La répression ne se fit pas attendre : confiée à Hercule, elle fut des plus sévères, puisque les chefs mêmes de l'ennemi et leur famille furent emmenés en esclavage. Loin d'abattre les Troyens, cet échec redoubla leur énergie. Ils réunirent en une seule leurs trois cités et l'entourèrent de murailles, qui alors passaient pour inexpugnables ; ils établirent dans l'île de Ténédos un port de commerce et un arsenal maritime; ils achetèrent l'alliance de leurs voisins asiatiques, et soudoyèrent même les Thraces de la côte d'Europe; ils fermèrent ainsi le détroit, s'assurèrent le monopole, et, grâce à lui, acquirent des richesses qui élevèrent si haut la puissance de Troie qu'elle devint, suivant l'expression des Grecs, mesurant tout à leur étroit horizon, la reine souveraine de l'Asie.

Digitized by Google

Le résultat incomplet et même négatif de l'expédition d'Hercule détermina les Grecs à en faire une seconde sur une base plus large, non plus pour châtier, mais pour exterminer l'ennemi ; il fut résolu que tout ce qui portait le nom grec, grand ou petit, fort ou faible, y prendrait part dans la mesure de sa puissance. Jamais un pareil effort n'avait été tenté : les traditions légendaires lui ont donné pour motif la violation de l'hospitalité, les amours adultères de Paris et l'enlèvement d'Hélène. Il est possible qu'un fait de cette nature soit venu ajouter un nouvel aliment à la colère des Grecs ; mais il est peu probable qu'ils eussent ainsi épousé la querelle particulière d'une famille aussi impopulaire et même aussi odieuse que l'était parmi eux celle des Atrides. Il est évident que l'armement universel d'une nation n'a pu être décidé que par un grand intérêt national également compris de tous, et cet intérêt est assez facile à démêler pour ne laisser aucun doute dans l'esprit. Du temps des croisades, l'Occident en masse se rua sur l'Orient pour délivrer les saints lieux ; alors un mouvement analogue eut pour but de reconquérir la liberté de la navigation et du commerce.

La résistance fut proportionnée à l'attaque : les Troyens soutinrent pendant dix ans une guerre qui a servi de texte à l'immortel poëme d'Homère et qui tient une si grande place dans les fastes de notre Europe, qu'elle est en quelque sorte le point de départ de la certitude historique. C'est de ce moment que date l'expansion de la Grèce ; désormais elle avait la conscience de ses forces, le besoin d'étendre au loin son influence. Elle le fit par d'innombrables colonies qui toutes réussirent, parce qu'elles reposaient toutes sur la solide base des intérêts commerciaux. Une navigation active, incessante, s'établit entre elles et la mère patrie. A leur tour elles initièrent les rudes populations de l'Occident à la connaissance, au goût des produits de l'Orient, jouant auprès d'elles le rôle que les Égyptiens et les Phéniciens avaient joué auprès de leurs pères. En créant de nouveaux besoins, leur action civilisatrice s'étendit rapidement et donna à la Grèce une importance jusqu'à un certain point usurpée. On attribua à ses arts, à ses sciences, à ses idées, en un mot, un caractère d'originalité qui n'y était pas, puisque ce n'était, presque sans exception, qu'un emprunt fait à l'Orient. Servie par l'admirable talent des écrivains, la vanité nationale a longtemps fait illusion au monde ; les Grecs n'ont pas craint de qualifier de *barbares* ceux qui avaient été en tout leurs devanciers et leurs

Digitized by Google

maîtres, et les modernes ont accepté ce préjugé sans examen. De nos jours, une étude plus consciencieuse, une connaissance plus exacte des faits ont restitué à l'Orient ses droits méconnus; l'exploration des monuments de l'antique Égypte avait déjà rectifié bien des idées, quand la découverte des splendides ruines de Ninive est venue encore ouvrir de nouvelles perspectives. La rivalité de ces deux grandes monarchies nous rappelle à notre sujet, et nous allons tâcher d'exposer dans son véritable jour la physionomie de ces luttes sur le principe et le caractère desquelles il ne semble pas qu'on ait jusqu'ici émis des idées bien exactes.

III.

Vers les temps de la guerre de Troie, l'Assyrie était gouvernée par ces rois fainéants dont les noms obscurs sont seuls parvenus jusqu'à nous, sans souvenir de leurs actes; l'Égypte aussi subissait un de ces moments d'affaissement qui se rencontrent dans l'histoire de presque tous les peuples, à la suite de la plus grande expansion de leur puissance, du plus brillant éclat de leur gloire. Pendant le sommeil de la force, la faiblesse trouve l'occasion d'agir. Il y avait dans l'angle formé par la jonction de l'Asie et de l'Afrique, sur les routes qui conduisent au golfe Persique et à la mer Rouge, une population de souche arabe, par conséquent pleine d'activité et d'énergie, qui, après avoir exterminé les anciens habitants du pays, s'était établie et sur les côtes de la Méditerranée et dans les fertiles vallées des montagnes. Elle avait le génie du commerce, qu'elle a conservé à travers les siècles, et elle l'exerça avec éclat et profit, en s'emparant momentanément du trafic si fructueux des marchandises de l'Inde.

Après une longue anarchie, réunis en corps de nation sous l'autorité d'un roi, les Juifs avaient trouvé dans cette forme de gouvernement le principe de force qui leur manquait. Trente ans de guerres conduites avec autant de vigueur que de persévérance par David décèlent une politique dont son fils Salomon recueillit les fruits; alliance étroite, intime avec Tyr, lutte implacable contre les populations syriennes voisines de l'Euphrate, contre les tribus arabes qui occupent les abords des deux mers intérieures, telle est la pensée dominante de cette politique. Les plaines arides de Moab, les vallées pierreuses d'Amalech ne valaient pas tant d'efforts et tant de sang, si elles n'a-

Digitized by Google

vaient pas été la route à ouvrir à un commerce qui, sous le règne suivant, atteignit son apogée.

Il faut que la prospérité de Salomon ait été bien grande pour que son nom soit resté dans tout l'Orient comme un symbole. Nous avons le secret de sa miraculeuse opulence dans les récits mêmes de l'histoire; nous voyons que ses vaisseaux partaient d'Hasion-Geber, sur la mer Rouge, pour aller trafiquer en Ophir, c'est-à-dire à Ceylan, dans l'Inde. Il avait donc dépossédé l'Égypte de ce commerce, qui trouvait une voie plus courte et en même temps des facteurs moins exigeants que les Égyptiens, avec leur organisation administrative si compliquée et si fiscale, avec leur armée de fonctionnaires dont il fallait contenter la rapace avidité. Les richesses qui avaient fait la splendeur de Thèbes faisaient celle de Jérusalem; mais l'excès même du bonheur en amena rapidement le terme.

Peu de temps après la mort de Salomon, les deux portions toujours mal jointes de la nation juive se séparèrent pour ne plus se réunir. Le poids des charges publiques fut la cause de cette révolution. Il est évident que c'étaient surtout les droits que nous appelons de douane et les entraves mises au commerce qui poussèrent à bout les dix tribus sacrifiées à la tribu prépondérante de Juda. De nouveaux intérêts se créèrent; Israël s'unit étroitement avec les rois de Damas, les Beni-Adad; il devint l'intermédiaire d'un grand commerce, très-probablement interlope, entre l'Euphrate et la Méditerranée. Cette contrebande attira sur cette petite nation d'irréparables malheurs, en excitant la colère des rois de Ninive dont elle diminuait les revenus. Pour y mettre un terme, ils portèrent à diverses reprises la guerre dans le royaume d'Israël et finirent par l'anéantir, en transportant les éléments principaux de sa population dans la haute Asie et en les remplaçant par une colonie chargée de veiller à la sûreté du commerce assyrien.

Quant à Juda, les mêmes causes lui attirèrent une destinée non moins rigoureuse. Le premier coup lui fut porté par l'Égypte, qui avait retrouvé son énergie sous une nouvelle dynastie dont le chef belliqueux, Sesonchis ou Sésac, entra de vive force à Jérusalem, et ne laissa probablement la couronne à Roboam qu'à la condition de renoncer à la navigation de la mer Rouge. Ce qui donne lieu de le penser, c'est qu'il n'est plus question des vaisseaux des rois de Juda jusqu'au règne d'Ézéchias, qui correspond lui-meme à un temps de désordre

Digitized by Google

et d'anarchie en Égypte. Quoi qu'il en soit, les malheureux souverains de ce petit État devinrent les instruments et les victimes de la politique des grandes puissances qui pesaient sur eux, et leur pays fut le champ de bataille où se vida plus d'une fois leur querelle. Les conquêtes de Sennacherib, du côté de la mer Rouge, ayant inquiété l'Égypte, l'Éthiopien Tarak qui y régnait fit essuyer au roi d'Assyrie une défaite qui fut en grande partie cause de la révolution par laquelle fut changée la face de l'Asie.

A la suite d'un soulèvement général, Ninive fut assiégée, prise et détruite, et son vaste empire se partagea en plusieurs États indépendants. Le plus brillant, le plus puissant de tous fut celui de Babylone, parce qu'il était en possession de ce commerce qui, pendant tant de siècles, avait fait la grandeur de la monarchie. Les Chaldéens, après l'avoir fait pour le compte d'autrui, le firent pour leur propre compte, et le principe de vie et de force qui s'y trouve est si énergique que bientôt cette nation de fraîche date effaça l'éclat de celle qui l'avait précédée, et remplit tout l'Orient du bruit de son opulence et de sa splendeur. Il est, du reste, aisé de voir quelle fut la politique suivie par les princes qui régnèrent à Babylone. Au début, ils s'attachent, par tous les moyens, à consommer la ruine de Ninive, à faire oublier au commerce la route du haut Euphrate et de Tarsis. Ils caressent les princes juifs; ils font alliance avec eux, puis ils deviennent exigeants; ils conquièrent de proche en proche; ils menacent; il faut se reconnaître leurs vassaux. Les rois d'Égypte réclament par la force des armes l'observation des anciens traités : Nechao bat et tue Josias à Mageddo, et place sur le trône de Jérusalem un prince qui en est bientôt renversé par l'influence des rois de Babylone. Enfin Nabuchodonosor achève la conquête du littoral de la Méditerranée, il détruit l'ancienne Tyr, prend Jérusalem, en déporte la population, défait le pharaon Aphra, l'Apriès d'Hérodote, qui avait voulu s'opposer à ses progrès, et menace l'Égypte d'une invasion qui fut ajournée par sa maladie mentale, et abandonnée dans les minorités et les guerres civiles qui suivirent sa mort.

Cependant l'empire du Nord s'était concentré dans les mains puissantes d'un prince belliqueux, de Cyrus, qui se considéra et agit comme l'héritier direct des anciens rois de Ninive. On voit qu'il s'attacha à remettre sous le joug les nations qui s'en étaient affranchies, à reconstituer les intérêts que la révolution avait lésés. Ses premiers

Digitized by Google

efforts portèrent contre les Chaldéens qui, à son point de vue, n'étaient que des rebelles : non-seulement il reprit Babylone, mais encore il s'attacha à tarir les sources de sa puissance. Dans ce but, il releva la nationalité juive, comme une barrière entre elle et la mer d'Occident, et, par des guerres heureuses dans le Nord, il rouvrit au commerce de l'Inde la route de terre que les troubles des derniers temps avaient fait abandonner.

Son fils et successeur Cambyse eut la gloire d'accomplir un projet qui depuis bien longtemps occupait les souverains de l'Asie; il s'empara de l'Égypte, et, par cette conquête, en mettant dans les mains des rois de Perse tous les débouchés de l'Orient, il leur assura une grandeur qui a pu être égalée, qui n'a jamais été surpassée depuis. La possession de ce pays eut une influence fatale sur les destinées de Babylone. Les Chaldéens étaient une population remuante, qui ne pouvait s'accoutumer à la privation de l'indépendance après en avoir joui pendant deux siècles. Leurs révoltes se succédèrent avec une périodicité qui lassa la patience de leurs maîtres et les détermina à une de ces mesures extrêmes dont on trouve des exemples dans l'histoire. C'est le commerce qui faisait la force et l'orgueil des Chaldéens, il fallut leur ôter le commerce. On le pouvait sans inconvénients pour les finances royales, le revenu de l'Égypte devant s'accroître de tout ce que perdrait celui de Babylone; on créa dans l'Euphrate des obstacles artificiels pour en rendre la navigation impossible, et, veuve du commerce de l'Inde, Babylone déclina si bien et si vite, que, sans que l'histoire ait enregistré aucun de ces grands événements qui anéantissent les cités, elle finit par être un désert, quelques monceaux de briques indiquant seuls la place qu'occupa jadis cette superbe reine de l'Orient.

Après la conquête de l'Asie, à son retour de l'Inde, Alexandre, qui s'attachait à détruire l'œuvre politique des Perses, songea sérieusement à rendre la vie à Babylone. C'était un génie admirablement organisateur et trop souvent méconnu que celui de ce prince. Étant allé au-devant de Néarque, il le rejoignit au bas de l'Euphrate; là il conçut une idée qui eût été bien féconde, si elle eût pu être réalisée, c'était celle de faire communiquer par un canal le golfe Persique et la mer Rouge. Il ne voulut confier à personne le soin de s'assurer des chances de succès de cette opération et c'est en guidant lui-même une barque dans les dérivations marécageuses du bas Eu-

Digitized by Google

phrate, qu'il contracta le germe d'une maladie mortelle, peut-être le choléra asiatique, à laquelle il succomba à l'âge de trente-deux ans.

Des débris de son empire se formèrent de nombreux royaumes dont deux seulement eurent une existence solide et durable, celui de Syrie et celui d'Égypte, par l'effet invariable des mêmes causes qui avaient fait la grandeur des anciennes monarchies. Les Séleucides placèrent leur capitale sur le Tigre et, comme elle s'éleva jusqu'à une population de six cent mille âmes, il faut en conclure qu'elle fut le centre d'une immense activité industrielle et commerciale. C'était l'entrepôt oriental du royaume, le lien de la communication avec l'Inde; l'entrepôt occidental, celui qui versa les précieuses marchandises, objet de ce commerce, dans la Méditerranée, fut Antioche, fondée également, comme son nom l'indique, par les rois de Syrie, à peu de distance de Tarsis, de cet ancien port du commerce ninivite, tant il y a d'avantage à se rattacher aux vieilles traditions du négoce. Antioche, au reste, en fut une preuve éclatante par une prospérité qui se soutint plus de sept siècles, jusqu'au jour où un tremblement de terre la renversa de fond en comble

Les Ptolémées, auxquels l'Égypte était échue en partage, donnèrent le spectacle du curieux phénomène historique d'une dynastie étrangère ne parlant pas la langue du pays qu'elle gouvernait, n'en comprenant et n'en pratiquant que très-imparfaitement la religion, ne s'unissant pas avec lui par des mariages, tous ceux des Lagides ayant été contractés entre eux et exclusivement dans la race grecque; défiant néanmoins pendant quatre siècles les hostilités du dehors et conservant au dedans la domination sur le peuple qui passait pour le plus remuant et le plus ingouvernable. C'est que le commerce de l'Inde, merveilleusement accru par la conception du génie d'Alexandre qui lui avait donné un port sur la Méditerranée et l'avait mis en communication directe avec toutes les marines marchandes, ce commerce produisit aux Ptolémées des richesses encore plus grandes que celles des Pharaons. Ces princes y trouvèrent des ressources inépuisables qu'ils mirent au service d'une habile politique; ils armèrent leurs rivaux les uns contre les autres, soudoyèrent des guerres qu'ils ne firent que rarement eux-mêmes, et entretinrent en Égypte des mercenaires grecs, espèce d'Albanais, qui, étrangers par les mœurs, par les idées et par le langage de la population indigène, l'obligèrent à se tenir tranquille par la crainte d'une répression toujours prête et toujours brutale.

Digitized by Google

Quand la Syrie et l'Égypte furent devenues des provinces romaines, les empereurs comprirent trop bien l'importance des revenus de leurs anciens rois pour songer à s'en dessaisir. Pendant que le pouvoir politique, que le commandement des armées était exercé par un haut fonctionnaire de race patricienne, par un proconsul, l'administration des finances était confiée à un chevalier, souvent même à un simple affranchi, qui portait le titre d'intendant de l'empereur, *procurator*, et percevait pour lui ces revenus publics dont le nom significatif, *vectigalia*, droits de transport, indique suffisamment la nature et l'origine. Grossi par eux, le trésor impérial suffisait à alimenter et à amuser l'oisif prolétariat de Rome, à lui donner ce qui contentait les vainqueurs du monde, *panem et circenses*, et à payer la douteuse fidélité des cohortes prétoriennes; aussi les Césars ne négligèrent-ils rien pour assurer et étendre la perception de ces revenus.

On est pénétré d'admiration quand on étudie avec quelque attention la politique romaine, quand on examine de près ses procédés et ses ressorts et qu'on reconnaît avec quelle sûreté de jugement, quelle étonnante prévision de l'avenir et quel esprit de suite elle était dirigée. L'empire était maître de la Syrie et de l'Égypte: un préjugé populaire attribuait à l'Arabie la production de ces marchandises de l'Inde dont elle n'avait que le transit; une forte reconnaissance militaire y fut dirigée sous le commandement d'Ælius Gallus. Cette expédition réduisit à leur juste valeur les vieilles fables sur l'*Arabie Heureuse*; elle démontra que la domination romaine n'avait pas grand'chose à redouter des tribus éparses de l'Yémén, mais que, difficile à faire, plus difficile à conserver, cette conquête ne vaudrait jamais ce qu'elle coûterait. Dès ce moment les Romains renoncèrent à tout projet sur l'Arabie, et ils n'y sont plus revenus. Ils se bornèrent à s'établir solidement dans les vallées qui mènent aux deux golfes et où l'on admire encore les ruines des splendides monuments qu'ils y élevèrent; ils s'assurèrent si bien la possession de l'Égypte et des rives de l'Euphrate, qu'ils ne les perdirent que dans le suprême déclin de leur empire et, par une guerre opiniâtre qui dura près d'un siècle, ils achevèrent la conquête des régions caucasiennes que baigne la mer Noire. Ces abruptes et stériles montagnes, ces vallées comblées six mois par la neige, n'auraient pas valu le sang et les efforts des légions, si elles n'eussent pas été la clef d'une des routes de l'Inde.

L'événement a prouvé la sûreté et la grandeur de ces combinai-

Digitized by Google

sons. Quand l'empire d'Occident eut succombé sous l'invasion des barbares; quand ses provinces, l'Italie, Rome, même furent devenues leur conquête, l'empire d'Orient resta debout sur la base solide qui lui avait était donnée. Malgré une organisation politique vicieuse et une détestable administration, ses finances, alimentées par le commerce de l'Inde, furent pour lui un principe de vie. Il y trouva de quoi acheter la paix de ses turbulents voisins, qui restèrent les tributaires de son négoce et de son industrie et qui lui restituèrent amplement, sous forme de droits de douane et de bénéfices commerciaux, les subsides arrachés à sa politique pusillanime. Pour renverser l'édifice élevé par la sagesse des premiers empereurs, il fallut un événement qui échappait à toute prévision humaine et qui bouleversa le monde, la naissance de l'islamisme. Quand les kalifes, successeurs de Mahomet, eurent établi le siége de leur empire à Bagdad; quand ils eurent conquis l'Égypte et furent ainsi maîtres des deux principaux chemins de l'Inde, l'arbre frappé dans sa racine dépérit rapidement; il reçut le dernier coup et mourut, lorsque la postérité d'Orcan, par l'occupation définitive des rives de la mer Noire, lui eut enlevé le reste de séve qui le faisait vivre.

Il est dans la destinée du commerce de l'Inde de ressembler à ces merveilleux talismans des contes arabes, dont la possession est un gage assuré de richesse et de puissance. L'empire ottoman en donna aussi la preuve, lorsque, déjà maître de Constantinople, il le devint aussi de Bagdad et d'Alexandrie, par les conquêtes de Sélim Ier. Il s'éleva alors à l'apogée de sa grandeur; Soliman le Magnifique balança la fortune de Charles V et effraya l'Europe de ses armées qui pénétrèrent jusqu'à Vienne, et de ses flottes qui prirent Rhodes, assiégèrent Malte, insultèrent l'Italie et sillonnèrent en tous sens la Méditerranée. Mais la pierre qui, comme dans le rêve de Nabuchodonosor, devait renverser le colosse, était lancée. Pour soustraire le commerce aux exactions des musulmans, au monopole exclusif de Venise, le génie de Christophe Colomb avait cherché à l'ouest, à travers l'Océan, une nouvelle route de l'Inde et avait découvert l'Amérique. S'élançant sur ses traces, mais guidé par la tradition du périple d'Hannon, Vasco de Gama avait côtoyé l'Afrique, doublé sa pointe méridonale, et atteint réellement les rivages de l'Inde. Désormais les riches productions de cette contrée allaient arriver en Europe par une navigation directe, plus sûre, plus prompte, plus économique que les caravanes

Digitized by Google

de l'Orient, et sans avoir à subir les exigences de tant de fiscalités diverses, ni à supporter les bénéfices de si nombreux intermédiaires. Aussi, à partir de ce jour, l'empire ottoman commença-t-il à décliner et à languir, et les républiques italiennes, qui avaient été les facteurs de son commerce, à se traîner dans une longue et obscure agonie.

Philippe II ayant envahi le Portugal, le commerce de ce pays dans l'Inde se fit au nom de la couronne d'Espagne. Les Hollandais, qui combattaient contre elle pour leur indépendance, imaginèrent d'aller dans ces mers lointaines porter un coup à sa puissance. En 1597, une expédition partit dans ce but, revint après l'avoir atteint et noua des relations commerciales qui devinrent l'origine et la base de l'établissement des Hollandais dans les Indes. Grâce aux richesses qu'il y puisa, ce petit peuple, qui ne possédait sur le continent qu'un territoire étroit et disputé à l'Océan, eut un moment l'empire de la mer et se vit l'arbitre de l'Europe. Le génie de Richelieu et celui de Colbert voulut assurer cette gloire à la France; la tentative de ces grands ministres échoua, parce que, malgré l'enseignement donné par les exploits des Jean Bart, des Duquesne et des Dugay-Troin, cette vaillante marine, presque toute composée de gentilshommes, ne reposait pas assez sur la large et solide base de la flotte marchande. Un moment, sous le règne de Louis XV, l'initiative individuelle de quelques hommes supérieurs, des Labourdonnaye, des Bussy, des Dupleix, ouvrit, dans l'Inde, de larges et magnifiques perspectives à la légitime ambition de la France; les rivalités bureaucratiques, l'esprit étroit de l'avocasserie et de la chicane, et pardessus tout la faiblesse et l'ineptie du gouvernement, étouffèrent dans leur germe ces éléments de grandeur.

La sagacité britannique ne s'y trompa pas, et elle poursuivit son œuvre avec une énergique persévérance. Une politique que rien n'a détournée de son but, servie par le courage de ses armées, par l'habileté de ses négociateurs et par les spéculations de son commerce, lui a assuré l'empire de l'Inde et la possession de ses immenses richesses. Elle y a trouvé les moyens de soutenir la lutte la plus gigantesque dont l'histoire ait enregistré le souvenir, et d'exercer une influence prépondérante sur les destinées du monde. Comme rien n'est stable ici-bas, déjà un changement se prépare et s'annonce: l'invention de la vapeur, en révolutionnant le système des moyens de transport par son application à la navigation et aux chemins de

Digitized by Google

fer, tend à rouvrir les vieilles routes si longtemps délaissées du commerce de l'Inde. La vigilance de l'Angleterre ne sera pas prise en défaut : déjà ses pionniers sont en campagne; ils ont exploré l'Euphrate et ses vallées, l'isthme de Suez et le cours du Nil, et le Divan de Constantinople est livré à d'étranges perplexités, placé qu'il est entre les influences rivales de la Grande-Bretagne et de la Russie. Cette puissance, en effet, a des vues analogues : c'est pour cela qu'elle se cramponne aux rochers du Caucase et y soutient une lutte si acharnée; c'est pour cela qu'elle sillonne la mer Caspienne de navires à vapeur qu'elle y a transportés à grands frais; c'est pour cela qu'elle a déjà tenté une expédition dont le mauvais succès ne l'a pas découragée; elle veut aller dans l'Inde par la route de Sésostris et d'Alexandre, par celle que, à l'exception des Anglais, ont suivie tous ses conquérants. Déjà les deux colosses se mesurent de l'œil et se menacent; déjà on entend gronder l'orage dans le lointain, et on peut voir à l'extrémité de l'horizon politique poindre le nuage noir qui recèle la foudre.

Mais c'est là le côté moderne, le côté actuel de la question d'Orient; il est temps que je m'arrête, arrivé au terme de la carrière que je m'étais proposé de parcourir. Loin d'avoir épuisé mon sujet, je n'ai fait que l'effleurer; je n'en ai indiqué que les sommités, et cependant je crains, dans cette rapide esquisse, d'avoir encouru le reproche de monotonie, d'avoir fatigué le lecteur par la répétition trop fréquente des mêmes faits, tant est étroit le lien qui rattache entre eux ceux que j'ai fait passer sous ses yeux. En les voyant se reproduire sans cesse dans le même ordre à travers les siècles, les mêmes causes amener invariablement les mêmes effets, les principes une fois posés, les conséquences s'en déduire avec une inflexible logique, il est impossible de ne pas arriver à cette conclusion que la question d'Orient, c'est-à-dire celle du commerce de l'Inde, a été toujours et sera à jamais la question vitale de la politique des peuples civilisés, et que la nation qui a le talent ou le bonheur de la résoudre à son profit, est assurée de marcher glorieusement en tête des autres. Conclusion douloureuse pour notre orgueil national et notre patriotisme; car, il faut bien le reconnaître, ce grand rôle de maîtresse du commerce de l'Orient ne paraît pas de longtemps réservé à la France!

James GORDON.

Digitized by Google

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES ROIS LUSIGNANS

DE LA PETITE ARMÉNIE.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

II.

HISTOIRE DES LUSIGNANS.

Ce que nous avons dit dans le précédent article, était destiné à faire connaître l'état de la Cilicie, avant l'avénement au trône de Constantin de Lusignan et de ses successeurs. — Après avoir vu les Arméniens s'emparer de la Cilicie sur les Grecs, augmenter peu après leur nouvelle patrie, aux dépens de leurs voisins, sous le règne d'Héthum II, — la perdre en partie sous ses successeurs, — nous avons cru devoir donner un aperçu général du système féodal de la Cilicie, avant d'écrire l'histoire de la branche de Lusignan, issue d'Amaury de Tyr, roi de Chypre, branche qui occupa pendant trente-trois ans le royaume morcelé de la petite Arménie.

§ 1. *Origine des Lusignans d'Arménie.*

Les Lusignans s'étaient alliés aux Roupéniens dès le règne du takavor Léon III. Ce prince avait six fils et trois filles; l'aînée des

Digitized by Google

princesses épousa Amaury, comte de Tyr, frère d'Henry II, roi de Chypre (1295).

Quelques années après cette union, qui semblait devoir faire disparaître les rivalités et les haines des princes croisés, Amaury, excité par son beau-frère Ochin, takavor de la Cilicie, détrôna son frère Henry, qui fut enfermé dans la citadelle de Lampron, en Arménie (1309), et s'assit sur son trône.

Les barons cypriotes ne tardèrent pas à exprimer au nouveau roi leur mécontentement; aux rumeurs, succédèrent bientôt des troubles et des conspirations, et un an après son usurpation, Amaury tombait sous le poignard d'un assassin.

Les conspirateurs, indécis sur le choix d'un monarque, et embarrassés de leur victoire, voulaient rendre la couronne à leur roi, captif à Lampron; mais Ochin, qui prétendait placer sur le trône sa sœur Isabelle, veuve du roi assassiné, afin de gouverner, sinon en personne, du moins par son influence dans l'île de Chypre, refusa de livrer son prisonnier.

Une assemblée générale, tenue à Nicosie par la noblesse cypriote, déclara à Ochin, qu'on garderait comme otages la princesse arménienne et les enfants qu'elle avait eus d'Amaury, tant que le roi Henry ne serait pas rendu à la liberté.

Ochin, craignant la guerre et ne s'attendant point à cette complication qui déjouait toute sa politique, consentit à échanger le roi Henry contre Isabelle et ses enfants; et les bases du traité ayant été acceptées par les commissaires des deux pays, la veuve d'Amaury et ses fils s'embarquèrent pour la Cilicie (1310).

Les événements qui venaient de s'accomplir devaient avoir des résultats auxquels ne s'attendaient point les Arméniens; car en abordant en Cilicie, les enfants d'Amaury venaient y recueillir l'héritage qu'Ochin et ses successeurs ne comptaient point leur laisser.

Les trois jeunes princes (1) arrivèrent à Sis, avec une nombreuse suite de Latins de la Syrie et de Chypre, qui avaient embrassé leur cause. Léon V occupait alors le trône, sous la régence d'Ochin; et ce

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des enfants d'Amaury; ce qui paraît certain, c'est qu'ils étaient trois frères: Henry, Jean et Gui. Le père Étienne de Lusignan (*Hist. de Chypre*) donne à Amaury cinq fils et une fille: Hugues, Jean, Gui, Boémond, Henry, et Agnès qui épousa Léon V son cousin.

Digitized by Google

prince, allié des Latins, leur fit le meilleur accueil et les combla de présents.

Le régent Ochin, qui voyait ainsi l'influence arménienne diminuer à la cour, hasarda quelques représentations au takavor son pupille, mais elles ne furent point écoutées, et Léon V, loin d'en tenir compte, éloigna de la cour celui qui les lui avait faites.

Une révolution éclata alors dans le palais; Isabelle, tante du roi, leva l'étendard de la révolte contre Ochin, entraîna dans son parti quelques troupes qu'elle avait soudoyées et déclara ouvertement la guerre au Baïle.

Le takavor, trop faible pour mettre un terme à cette guerre, ne put empêcher une rencontre, et les deux armées des partis latin et arménien en vinrent aux mains dans les plaines de Sis. La lutte fut longue et acharnée; la courageuse Isabelle excitait ses cohortes, et stimulait leur ardeur en combattant à leur tête; mais malgré tous ses efforts, la victoire se déclara pour Ochin, qui avait des forces supérieures à celles du parti latin.

En apprenant cette nouvelle, le takavor n'hésita pas un instant à se déclarer pour Ochin, retira aux Latins son appui, et mit le comble à sa lâcheté, en faisant enfermer Isabelle et son fils Henry dans la citadelle de Sis.

Les deux autres fils d'Amaury parvinrent à s'échapper et passèrent à Nicosie, près de leur oncle Henry III, qu'ils mirent dans leurs intérêts. Le roi de Chypre, qui cherchait depuis longtemps une occasion de tirer vengeance des Arméniens, déclara aussitôt la guerre au Baïle Ochin, qui administrait de nouveau le royaume de Cilicie pour Léon V, et s'apprêtait à mettre à la voile pour faire le siége de la ville de Sis, quand le pape Jean XXII imposa aux deux rois sa médiation (1322), et arrêta ainsi les projets du roi de Chypre (1).

Trompés dans leur attente, les deux fils d'Amaury passèrent en Grèce, où ils se firent remarquer par leur bravoure, jusqu'à l'époque où les grands d'Arménie offrirent à l'aîné Jean de Lusignan, le trône vacant du dernier des descendants de Roupène (2).

---

(1) Raynaldi, *Annales ecclés.*, t. XIV, année 1322.

(2) *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XII, 2e série, p. 147. Conf. *Vie et Aventures de Léon VI de Lusignan, dernier roi d'Arménie*, par J. Saint-Martin.

Digitized by Google

§ 2. *Histoire des rois Lusignans d'Arménie.*

A la mort de Léon V, les barons de la Cilicie confièrent à Jean de Lusignan la régence du royaume, pour donner à son frère Guy qui était en Grèce, le temps de revenir en Cilicie. Celui-ci arriva bientôt, et les Arméniens tinrent conseil pour savoir auquel des deux princes on donnerait la couronne. Le Baïle Jean fut choisi pour roi, et le nom de Constantin lui fut donné par acclamation (1342).

CONSTANTIN III (1).

A peine assis sur le trône, Constantin voulut réparer tous les maux que l'insouciance et l'incapacité de Léon V avaient accumulés sur l'Arménie. Mais les invasions des musulmans et les querelles religieuses ne lui permirent pas d'accomplir ce projet. Pendant les quelques mois qu'il exerça son autorité en Cilicie, il eut à lutter contre le pape, qui, par suite de rapports mensongers empreints d'une méchanceté calculée, ordonna la réunion d'un concile dans la capitale du royaume, pour juger les Arméniens suspectés d'hérésie (2).

Ce fut un patriarche déchu, Nersès Balientz, évêque d'Ormia (3), qui suscita ces embarras à l'Arménie, en entraînant à sa suite, par ses machinations, les frères de l'*Ordre des Unitaires*, qui envenimèrent la querelle; le pape, plein de confiance dans leur témoignage, n'hésita pas à condamner les Arméniens de la Cilicie.

---

(1) Deux princes du nom de Constantin avaient déjà régné dans la Cilicie avant l'avénement des Lusignans, aussi les historiens ont-ils tous été d'accord en donnant à ce souverain le nom de Constantin III.

Ce qui va suivre est extrait du troisième volume de l'*Histoire d'Arménie* de Tchamitch (en arménien); j'ai supprimé beaucoup de passages, pour éviter des longueurs et des répétitions, surtout en ce qui concerne les querelles religieuses de l'Arménie avec le saint-siége.

(2) Tchamitch, t. III, p. 341, 342. — Raynaldi, année 1341.

(3) Ce Nersès traduisit l'*Histoire des Césars et des pontifes* du Polonais Fra Martin; dans cette histoire, qui s'arrête au pontificat de Nicolas III (1277), Nersès trouva le moyen de placer dans la liste des Césars, des renseignements sur les Roupéniens. — Conf. Tchamitch, t. III, p. 346. — Sukias de Somal, *Quadro della litter. arm.* Ven., in-8°, imp. des mékhitaristes de Saint-Lazare.

Digitized by Google

Les Arméniens commençaient à se lasser des concessions que le takavor faisait sans cesse au saint-siége, et de la faveur qu'il accordait aux moines de la règle des unitaires, quand les barons, profitant de cet état de choses, se révoltèrent contre le prince et l'assassinèrent (1343).

GUI.

Une nouvelle assemblée des barons, tenue à Sis, s'occupa du choix d'un nouveau roi. Les suffrages s'étant portés sur Gui (1), frère de Constantin, qui était alors en Grèce, une députation fut chargée de lui annoncer la nouvelle de son élection.

Les ambassadeurs de la noblesse cilicienne trouvèrent le prince occupé dans une guerre contre l'empereur Cantacuzène, qui tentait d'envahir ses États.

Gui avait déjà remporté plusieurs victoires sur les Grecs, et s'était ainsi affranchi de la suzeraineté du despote byzantin (2), lorsqu'il passa en Arménie pour recueillir l'héritage que lui laissait son frère Jean, le roi Constantin.

Les continuelles révolutions dont l'Arménie était le théâtre, attiraient l'attention des musulmans et excitèrent surtout la convoitise des Égyptiens, qui firent subitement irruption en Cilicie.

Gui, surpris à l'improviste, s'enferma dans une citadelle, et envoya une ambassade au saint-siége pour implorer assistance (3). Le pape fit appel aux armes du roi de France, qui, alors en guerre avec l'Angleterre, s'excusa et n'envoya pas les secours qu'on lui demandait.

L'année suivante (1344), les Égyptiens quittèrent la Cilicie après l'avoir ravagée. Ils revinrent, et portèrent de nouveau la dévastation dans le pays.

Le takavor Gui s'était entouré de Latins, auxquels il avait confié la garde des villes et des forteresses, au grand déplaisir des barons; ceux-ci, bien que n'étant point d'accord entre eux sur divers points se rattachant à la religion, se rallièrent néanmoins dans un même sen-

(1) Appelé Covidon ou Guidon par les Arméniens, et Surgès par les Grecs.

(2) Cantacuzène, III, 31, 37, 49. — Nicéphore Grégoras, XII, 15, 13, 1.

(3) Raynaldi, année 1343.

Digitized by Google

timent d'inimitié envers le roi, auxquels ils reprochaient, outre son origine étrangère, de ne savoir ni prévenir ni repousser les invasions annuelles des Égyptiens. La plupart d'entre eux quittèrent le royaume.

Le takavor, abandonné de ses barons et asservi par les musulmans, s'adressa de nouveau au pape pour en obtenir des secours, promettant de faire ses efforts pour maintenir l'union entre les deux églises. Cette fois, le pape comprit que la religion et la chrétienté étaient intéressées à la conservation du royaume d'Arménie, et il envoya mille cavaliers et autant de byzants d'or.

Cette correspondance de l'Arménie avec l'Occident, et principalement avec le pape, introduisit en Cilicie la langue latine et les usages des Francs; toutes les affaires se traitaient en latin, à l'exclusion de l'arménien, qui n'était plus parlé que par le peuple. Cette innovation déplut aux barons, qui rappelèrent aux roi les causes de la mort de son frère, en lui laissant entrevoir un sort semblable; le takavor méprisa leurs exhortations, et cet acte impolitique lui coûta la vie, après deux ans de règne (1345) (1).

CONSTANTIN IV.

Après ce double forfait, les barons placèrent dans une autre famille la couronne d'Arménie. Ils choisirent pour roi un prince de la famille de Léon V, nommé Constantin (2), fils de Baudoin, maréchal d'Arménie, selon les uns, et d'un baron du nom d'Héthum, selon les autres (1345).

Ce prince, usant d'une bonne politique, sut maintenir l'union au milieu de ses barons et la paix parmi ses sujets. Le pape lui écrivit pour lui annoncer des secours en cas de besoin, et l'engagea à se

---

(1) Nersès Bálientz s'exprime ainsi dans sa *Chronique* : « Clément VI régna » en 1342, et sous son pontificat, la troisième année, Guidon fut tué par ses » sujets. »

(2) Et non Léon VI, comme l'a dit Minas d'Hamit dans son Histoire manuscrite (Bibl. des mékhitaristes de Venise), puisque le rituel arménien composé par Machdotst en 1345 dit ceci : « a été fait sous le règne de Constantin, c'est-à-dire la première année de son règne. » Le Vartabed Martyros, qui était contemporain des rois latins, place d'abord dans la chronologie Jean (Constantin III), puis Gui et enfin Constantin IV; en cela il est d'accord avec tous les historiens.

Digitized by Google

tenir en garde contre les hérésies qui, à cette époque, infestaient la chrétienté (1346).

Constantin, fier de l'appui du pape, fit de grands préparatifs de défense contre les Égyptiens, qui menaçaient constamment le pays. Voyant cette attitude hostile, qui pouvait porter atteinte à la réputation des armes de l'islamisme, les Égyptiens, unis aux armées des sultans de Babylonie et de Syrie, fondirent sur l'Arménie (1) dans le but de détruire la royauté de Cilicie (1347).

Constantin, de son côté, doubla ses moyens de défense, rassembla une armée, et sans attendre les secours d'Occident, marcha sur les infidèles. Le takavor avait donné à un de ses barons, du nom de Liparit, le commandement en chef de l'armée chrétienne, tandis que le roi de Chypre, Hugues de Lusignan, à la prière du pape, attaquait l'armée ennemie sur ses derrières. De son côté, le grand-maître de Rhodes, Déodat de Gozo (2), agissait de concert avec Liparit sur un autre point, et attaquait les Arabes, qui parvinrent néanmoins à s'emparer d'Aïas, ville maritime de la Cilicie.

Constantin, à la nouvelle de cet échec, écrivit en toute hâte au saint-siége et sollicita de nouveaux secours. Le pape s'adressa au doge et au sénat de Venise, et demanda des vaisseaux pour reprendre Aïas.

Venise, qui ne voyait pas dans cette expédition un résultat immédiat pour son commerce, tergiversa et traîna en longueur. Constantin n'obtenant rien du pape ni de Venise, envoya une ambassade aux rois de France et d'Angleterre, pour en obtenir de prompts secours (1348). L'ambassadeur arménien éprouvant partout des refus, alla implorer l'assistance du pape, qui lui annonça que le roi Constantin ne recevrait des secours qu'à la condition d'extirper les erreurs qui s'étaient encore glissées dans l'Église d'Arménie.

Cependant le pape, laissant de côté la question religieuse et revenant à une politique plus sage, fit passer en Cilicie de l'argent provenant des trésors de l'Église (3), pour aider les Arméniens à repousser

---

(1) Raynaldi, année 1347.

(2) Vertot, *Hist. des chev. de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.* Conf. le *Magistère* de Deodat de Gozo. — Friedlænder, *Die Munzen der Johanniter-Ordens.* Conf. Deodat de Gozo. — Mon *Essai sur les monnaies des rois arméniens de la dynastie de Roupène.* Conf. Règne de Constantin IV.

(3) Raynaldi, année 1349.

Digitized by Google

les infidèles qui faisaient de nouvelles incursions en Cilicie, en même temps qu'il envoyait à leur secours (1) les chevaliers de Rhodes (1349).

Constantin ayant appris l'approche des infidèles, et confiant dans les renforts qui arrivaient de toutes parts de l'Occident, marcha au devant des ennemis, et les mit en fuite après un combat opiniâtre où un grand nombre de guerriers trouvèrent la mort.

Le takavor continua sa marche vers l'orient, et s'empara d'Issov ou petite Alexandrie, située au bord de la mer. Dès lors, le pays fut pacifié, mais les hostilités devaient bientôt recommencer.

Un nouvel émir prenait le commandement de l'Égypte et des provinces musulmanes et s'annonçait aux chrétiens sous les plus mauvais auspices.

Le takavor Constantin, qui craignait de nouvelles invasions, demanda encore des secours au pape; mais la cour de Rome, que des rapports défavorables sur l'état de la religion en Arménie avaient indisposée contre les Ciliciens, fit parvenir au roi un refus motivé.

Ainsi réduit aux plus dures nécessités, Constantin accepta les conditions que lui dictait le pape, et autant par force que par esprit de conciliation, consentit à extirper les hérésies.

Cette condescendance envers le saint-siége, attira sur Constantin les faveurs de la cour de Rome, et le pape lui envoya 6,000 florins ou tahégans d'or, comme il est dit dans les lettres de Clément VI (2).

Toutefois, la concorde entre les deux Églises ne devait pas durer longtemps; deux partis se formèrent en Cilicie parmi les membres du clergé: les uns, dévoués au saint-siége, et les autres, fidèles aux traditions de l'Église d'Arménie. Cette division, qui nécessita la convocation d'un concile, se traduisit bientôt en une véritable guerre, et les deux partis en vinrent aux mains dans les rues mêmes de Sis (1361). Des massacres s'ensuivirent, et l'Église d'Arménie sortit victorieuse de cette lutte cléricale (3).

L'année suivante, Constantin IV mourut (1362).

---

(1) Bosio, part. II, liv. 2.

(2) Tchamitch, t. III, p. 351. Conf. *Lettres du pape Clément VI.* — Raynaldi, année 1351.

(3) La grande querelle entre les deux Églises consistait dans l'usage qu'avaient contracté les Arméniens de supprimer l'eau dans le sacrifice de la messe. Le concile de Sis n'ayant point réussi à mettre les deux partis d'accord, le catholicos

Digitized by Google

PIERRE I.

Les barons ne voulant plus appeler au trône de princes étrangers à leur nation, laissèrent vacante la couronne d'Arménie. Les Égyptiens recommencèrent leurs attaques, et le pays fut plus que jamais dévasté et ruiné.

Cependant des prétendants se mettaient sur les rangs; les uns, de race franque, parents des Lusignans ou de Roupène, invoquaient leurs droits; les autres, d'origine cilicienne, faisaient valoir leur courage militaire et leurs immenses trésors.

Les partis se trouvaient sans cesse en présence, s'arrachant par lambeaux les débris du seul royaume chrétien de la terre ferme.

La faction latine, dont la puissance semblait dominer les autres partis, essaya de concilier les Arméniens divisés, et offrit la couronne à Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui était alors en Europe.

« Pierre avait déjà accepté la défense de Gorighos, et pouvait en ramenant des renforts d'Occident, marcher à la tête de l'armée alliée et chasser les ennemis de la Cilicie.

» Le roi de Chypre accueillit à Rome la députation des grands d'Arménie, alla s'embarquer à Venise, et arriva en Chypre, espérant trouver des chevaliers à défaut de croisés qu'il n'avait pu ramener d'Europe, pour défendre les Arméniens et sauver le royaume.

» En acceptant la couronne d'Arménie, Pierre renonçait aux droits des princes de Sis, ses parents, et il prenait l'engagement vis-à-vis de leurs sujets, de défendre les villes et les châteaux qu'il occupait encore dans le pays. Il ne rompait pas l'armistice conclu avec l'Égypte, mais il ne reculait pas devant l'idée de la guerre, espérant que le divan du Kaire consentirait à reconnaître la souveraineté nouvelle et respecterait l'Arménie.

» Ces faits sont rapportés par Guillaume de Machaut, ami et commensal d'un grand nombre de chevaliers qui ont pris part aux expéditions de Pierre Ier, et venu lui-même en Orient. Dès le retour du roi Pierre en Chypre, Machaut ne dit plus rien de l'Arménie, et Lusi-

---

Mesrob ordonna à tout le clergé d'Arménie de célébrer le sacrifice de la messe sans employer l'eau, faisant ainsi exception aux usages de l'Église de Rome.

Digitized by Google

gnan, à peine débarqué dans son royaume, fut abreuvé de chagrins et oublia l'Arménie.

» Deux mois après son arrivée d'Occident, le 16 janvier 1369, il périssait assassiné par les barons de sa cour (1). »

C'est Pierre de Lusignan, sur lequel les historiens arméniens gardent le silence, qui vient compléter la série des cinq rois latins d'Arménie, indiqués par l'inscription du tombeau de Léon VI, commençant par ces mots :

CY GIST
TRES NOBLE ET EXELLENT PRINCE ILYON DE LIZINGNEN
QVINT ROI LATIN DV ROYAVME D'ARMENIE, ETC.

Quelques auteurs avaient cru, et cela d'après l'autorité de Tchamitch, corroborée par une mauvaise interprétation de l'inscription, que Léon de Lusignan ne devait être que le cinquième du nom, au lieu du sixième. Toute la difficulté de l'inscription réside dans le placement de la virgule, qui doit être mise entre les mots *Lizingnen* et *Quint*. En effet, Pierre comme seigneur de Gorighos et plus tard comme roi titulaire d'Arménie, fut le quatrième roi latin de la Cilicie, et Léon, qui est cité le dernier dans les annales, est nécessairement le *quint roi latin* de l'inscription.

Il est donc bien établi maintenant que cinq Lusignans revêtirent la pourpre en Cilicie, et que Pierre de Lusignan, connu seulement comme roi de Chypre, doit aussi prendre place dans la liste des takavors de la petite Arménie.

Reprenons maintenant la suite des événements.

Le pape voyant l'épouvantable détresse dans laquelle les Arméniens se trouvaient plongés, en fut d'autant plus affligé qu'il pensait faire une croisade à Jérusalem et qu'il savait que le salut de la Palestine dépendait de la sauvegarde de la Cilicie. Il écrivit donc aux barons et aux prêtres d'Arménie pourqu'ils se hâtassent d'élire un roi qui pût relever la puissance de la nation. Comme il n'y avait pas d'héritiers directs des anciens rois, le pape proposa d'élire Léon, né d'une mère arménienne et d'un père de la race de Gui, et parent de Pierre, roi de Chypre (2).

(1) Mas-Latrie, *Relations de Chypre avec l'Asie Mineure.*

(2) *Lettres d'Urbain V*, p. 355, 356.

Digitized by Google

LÉON VI.

Sur la recommandation du pape, Léon VI fut sacré dans l'église patriarcale de Sis, et installé comme roi en 1365 (1). Il avait épousé la princesse Marie, parente du roi de Hongrie. Léon était bon et de mœurs douces, malheureusement pour lui, il arrivait dans des temps désastreux.

Connaissant l'esprit remuant des Arméniens, il entretenait entre eux de la mésintelligence. Les Latins établis en Arménie, et les Arméniens étaient sans cesse en querelle, et la Cilicie menacée à l'extérieur et agitée au dedans, s'épuisait tous les jours.

Les Égyptiens sachant que les Arméniens avaient contracté alliance avec les Cypriotes, envoyèrent en Cilicie des troupes sous la conduite d'un général habile. Léon leur opposa le brave Liparit qui s'avança contre eux, et les battit. Les Arméniens se mirent à poursuivre les Égyptiens, lorsqu'un trait lancé au hasard vint frapper mortellement Liparit. La démoralisation se mit aussitôt dans les rangs de l'armée arménienne; Léon et ses soldats s'enfuirent aussitôt et demandèrent la paix au sultan qui consentit à retirer ses troupes de la Cilicie.

Quelques années après (1371), Léon VI se brouilla de nouveau avec les Égyptiens qui revinrent en Cilicie. Durant les vingt jours qu'ils passèrent dans ce pays, ils brûlèrent Sis, dévastèrent tout le royaume et la famine se mit dans différentes contrées à tel point, qu'un boisseau de froment se vendit, à Sis, cinq cents *trams*.

Léon ne pouvant supporter un tel état de choses, réunit quelques hommes et marcha contre les Égyptiens qu'il battit; malheureusement il avait été grièvement blessé dans le combat. Le takavor ne pouvant profiter de son succès ni continuer la lutte, s'achemina vers les montagnes et disparut pendant quelque temps. Personne ne sa-

(1) Selon le père E. de Lusignan, Léon était fils d'un autre Léon également roi, fils de Hugues, fils d'Amaury de Lusignan, seigneur de Tyr et frère de Henry II roi de Chypre, qui monta sur le trône en 1284. Ces deux Léon auraient succédé à un troisième Léon, leur proche parent, aussi roi d'Arménie et comme eux issus du comte de Tyr par Amalric, fils aîné du comte Amaury. (Ét. de Lusignan, *Hist. de Chypre*, ch. 33, f° 201, v°. *Généal.*, f° 32, v°. — St-Martin, *Vie de Léon VI.*)

Digitized by Google

vait ce qu'était devenu Léon, et le bruit se répandit bientôt qu'il était mort pendant le combat.

Marie, femme de Léon, qui était alors à Tarse, voyant que la ruine du pays était imminente, manda le catholicos Mesrob et tint conseil avec lui pour savoir quels moyens seraient mis en œuvre pour sauver la nation.

Ils convinrent d'envoyer au pape Grégoire XI, l'archevêque de Sis, Jean, avec l'interprète Manuel, pour implorer des secours qui aideraient à reconstituer le royaume d'Arménie si fortement ébranlé (1372).

Jean arriva en toute hâte à Avignon, présenta au pape les lettres de la reine et lui dit : « Il n'est pas possible de ressusciter l'Arménie, » s'il n'y a un nouveau roi couronné avec Marie. »

L'archevêque de Sis avait encore remis au pape, à l'appui de sa demande, une lettre de Philippe, prince de Tarente (1), en Grèce, parent de la reine Marie, dans laquelle ce haut baron faisait connaître au saint-siége les malheurs qui accablaient la Cilicie.

Le pape répondit à Philippe de Tarente une lettre par laquelle il l'engageait à venir au secours de l'Arménie pour relever le royaume, et lui donnait le conseil de s'entremettre pour conclure un mariage entre la reine et Othon de Brunswick, parent du roi de Chypre, homme très-prudent et capable d'administrer un royaume. Le pape écrivit en même temps à la reine Marie une lettre d'encouragement, et l'engagea à relever le moral des Arméniens.

Jean revint en Cilicie (1373) n'ayant obtenu que des promesses, quand tout à coup la nouvelle se répandit que le roi Léon n'était point mort. Ce fut une joie et un enthousiasme dans tout le royaume. Le roi rentra à Tarse.

Le catholicos Paul, qui avait succédé à Constantin IV, engagea le roi à faire la paix avec les infidèles, mais il ne put réussir dans sa tentative, et le sultan de Bagdad, informé des intentions hostiles du roi et de la faiblesse toujours croissante des Arméniens, leva une armée dont il confia le commandement à Ahmed et l'envoya en Cilicie (1374) pour anéantir le royaume et exterminer tous les chrétiens qui s'y trouvaient.

---

(1) Raynaldi, année 1372, n° 30.

Digitized by Google

Aḥmed entra dans la Cilicie et accomplit les intentions de son maître. Les Arméniens voyant le pays mis à feu et à sang, se réfugièrent dans des citadelles et dans les montagnes ou s'enfuirent dans d'autres pays.

Désespérant de l'avenir de la Cilicie, Léon s'enfuit avec la reine Marie, sa fille Pinna (1), son gendre Chahan, prince de Gorighos, et ils se retirèrent dans la forteresse de Gaben, accompagnés de quelques barons.

Les infidèles se mirent à leur poursuite et assiégèrent cette citadelle qu'ils cernèrent de toutes parts, tandis qu'une autre partie de l'armée ennemie prenait Sis, Adana, Mamestria, Anarsap et d'autres villes ou monastères qu'ils détruisirent et qu'ils pillèrent sans même en excepter les églises.

Non contents de cette dévastation, les soldats d'Aḥmed ouvrirent les tombeaux des rois et des barons et brûlèrent leurs cendres. Les captifs qui furent faits furent partagés en catégories. On les tourmenta par la faim et la soif pour les faire renoncer à leur religion; des paysans furent écorchés vifs; des prêtres et des moines furent aveuglés au moyen d'un fer rougi au feu; les nobles eurent la langue coupée et les doigts écorchés, et les enfants furent traînés en esclavage et vendus.

Ces événements se passaient en 1374, comme cela est consigné dans les vers du Vartabed Martyros, dans quelques historiens de la Cilicie, dans les écrits des Latins et dans la compilation de Raynaldi.

Léon était toujours cerné dans la citadelle de Gaben quand la famine s'y déclara; on y mangeait des rats, des chats et des chevaux. Léon tint conseil et envoya un message à Aḥmed, qui lui jura de l'épargner lui et les gens de sa suite, s'il consentait à se rendre. Léon sortit du fort et se livra à son ennemi.

Loin d'observer sa parole, le général de l'émir le fit charger de chaînes et pilla le trésor du roi qui était conservé dans le fort. Léon et sa suite furent conduits à Jérusalem et de là au Kaire (2) où le sultan les fit comparaître devant lui. En les voyant, il entra dans

(1) Ce nom n'a pas d'équivalent en français.

(2) Tchamitch, t. III. Conf. *Règne de Léon VI.* — *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XII, 2e sér. *Recherches sur la vie de Léon, roi des Arméniens*, p. 147. *Mém. de S. Martin.*

Digitized by Google

une grande colère et leur dit : « Pourquoi ne m'avez-vous offert votre » soumission en vous jetant à mes pieds, » en même temps, il ordonna de les faire mettre en prison.

Émus de pitié, quelques courtisans intercédèrent pour eux et sollicitèrent qu'on internât le roi et sa suite dans une ville fortifiée. Le sultan dit alors : « Qu'ils renoncent à leur foi et je ferai ce que vous désirez. » Le roi et la reine refusèrent et demandèrent à rester emprisonnés.

Ils demeurèrent ainsi avec leur suite dans la citadelle du Kaire pendant plusieurs années, lorsque cédant aux sollicitations de sa sœur, le sultan ordonna de mettre en liberté la reine Marie et sa fille.

Les nobles princesses refusèrent cette faveur, quoique le Vartabed Martyros affirme qu'elles furent toutes deux relaxées.

La captivité de Léon commença en 1375. Dès lors il n'y eut plus d'espoir pour rétablir le royaume d'Arménie, qui devint une province égyptienne partagée entre divers émirs musulmans.

Plus tard la Cilicie tomba sous la domination des Turcs pendant les règnes de Méhémet et de Selim.

La ville de Sis fut ruinée et rasée par les Égyptiens; le Catholicosat seul resta debout, grâce aux instances du patriarche Paul; mais à sa mort, Théodore qui lui succéda, ne put se maintenir sur son siége et erra de villes en villes, sans pouvoir trouver le repos. A certaines époques de l'année, le catholicos revenait à Sis pour y ordonner des prêtres et bénir le saint-chrême.

Léon et Marie toujours prisonniers demandaient en vain au vainqueur leur liberté, mais le sultan qui mettait une condition à leur sortie de prison, refusa toujours impitoyablement.

Léon écrivit alors au pape et aux rois d'Espagne et de France plusieurs lettres pour les prier d'intercéder en sa faveur auprès du sultan. Son gendre, Chahan, qui était parvenu à sortir de prison, se chargea des lettres et passa en Occident, mais il n'obtint rien du pape. Chahan revint une seconde fois sous le pontificat de Clément VII, et cette fois il obtint du saint-siége une promesse de secours.

En effet, en 1381, Clément écrivit une lettre au roi de France pour l'engager à tirer Léon de sa captivité (1). Cette lettre qui se

(1) Raynaldi, année 1381, n° 49.

Digitized by Google

trouve dans Raynaldi, ne produisit aucun effet parce que la France était en ce moment déchirée par de grandes dissensions. Voyant qu'il n'y avait rien à obtenir du roi de France, Chahan alla en Espagne, à la cour du roi de Castille, Jean I[er], qu'il intéressa à la cause de son beau-père.

Sur ces entrefaites, le sultan de Babylone mourut et Ahmed son frère lui succéda. Jean I[er] lui envoya une ambassade (1382), en réclamant la liberté de Léon et de sa famille. Le sultan reçut fort bien les envoyés du roi de Castille qui lui avaient offert des présents de la part de Jean I[er], et il consentit à donner la liberté à Léon et sa famille. En même temps il écrivait une lettre au roi Jean, datée de redjeb 784 (1382), où il répondait dans les termes les plus amicaux à la lettre du roi de Castille.

Enfin, après sept ans de captivité, le roi Léon recouvrit la liberté. Il alla avec sa famille d'abord à Jérusalem où la reine et sa fille demandèrent à rester dans un couvent; puis il passa en Chypre et s'embarqua sur un vaisseau qui allait à Rome (1383). Le pape Urbain VI le reçut très-bien, dit le compilateur Raynaldi (1).

De Rome, le roi passa en Espagne, pour remercier son libérateur le roi Jean, qui lui donna la ville d'Andujar en apanage, avec son territoire (2). Léon se signala par sa sagesse parmi les Espagnols, il allait souvent à Rome en pélerinage et revenait dans sa seigneurie de Madrid.

La guerre durait depuis longtemps entre la France et l'Angleterre, et rien n'en faisait pressentir la fin, lorsque le pape songeant à utiliser les loisirs du roi Léon, lui ordonna d'aller servir de médiateur entre les deux monarques. Léon chercha à faire cesser leurs hostilités, allant de France en Angleterre plusieurs fois dans une même année (1383-1386), dit Raynaldi (3), afin d'obtenir d'eux les secours nécessaires pour reconquérir la Cilicie et rétablir la royauté. Il ne réussit ni à faire la paix ni à obtenir des secours, car les deux monarques rivaux, un instant pacifiés, reprenaient au plus vite les hostilités.

(1) Raynaldi, année 1383.

(2) Il fut successivement seigneur de Madrid et d'Andujar en Espagne, et donna des privilèges aux habitants de ces deux villes, en s'intitulant roi de Madrid et seigneur d'Andujar.

(3) Raynaldi, années 1383, 1386.

Digitized by Google

Léon revint en France (1) et se fixa à Paris où il mourut en 1393, à l'âge de soixante ans. Il fut enterré aux Célestins (2). Pierre Lebrun rapporte dans son histoire de France (3) que Léon, à sa mort, légua, par testament, deux mille sicles (*sic*) pour l'entretien de trois moines célestins, afin de dire la messe pour lui et le roi Richard, qu'il avait institué son exécuteur testamentaire.

Quant à la reine Marie, elle demeura à Jérusalem, où elle vécut dans une grande sainteté jusqu'à sa mort arrivée en 1405. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Jacques, à côté de sa fille, qui l'avait précédée dans la tombe.

Au commencement du XV[e] siècle, il ne restait des Lusignans d'Arménie que le souvenir de leurs infortunes.

VICTOR LANGLOIS.

(1) Le roi de France lui donna le château de Saint-Ouen. (St-Martin, *Rech. sur Léon VI.*)

(2) St-Martin, *Rech. sur Léon VI.* — Son tombeau resta aux Célestins jusqu'à la révolution. A cette époque, il fut caché et transporté depuis dans les caveaux de Saint-Denis où il est actuellement.

(3) Pierre Lebrun, *Hist. de France*, liv. 10, ch. 2.

Digitized by Google

DU DJÉHÂD,

OU

DE LA GUERRE SACRÉE DES MUSULMANS (*).

I.

ORIGINE DU DJÉHÂD.

L'islamisme a désigné par le nom spécial d'el-Djéhâd, la guerre contre les infidèles. Les noms génériques qui, dans la langue arabe, s'appliquent à la guerre (el-ḥarb, el-seïr, el-ṭarad), sont rarement employés par les musulmans, quand il s'agit d'expéditions contre les non-croyants. Le véritable et profond caractère du Djéhâd fut, à son origine, d'être une guerre de propagande et d'envahissement. Le sens radical du mot, Djéhâd, n'indiquait d'abord autre chose qu'un effort énergique ; quand une fois l'islamisme fut constitué, le Djéhâd fut l'effort énergique et permanent qu'il tenta pour amener tous les hommes à ses croyances.

Il semble que le Djéhâd ait été le but même de la fondation de l'islamisme, comme il en a été le résultat ; les appels à la guerre, à la conquête, occupent en effet, dans le Ḳoran, une place considérable.

(*) Ce document est emprunté aux archives du ministère de la guerre. Il nous a paru réunir des notions curieuses et instructives que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt. (*Le Directeur de la Revue.*)

Digitized by Google

Toutes les idées du Prophète peuvent se résumer en deux mots : la terre est à Allah, c'est-à-dire à ceux qui croient en lui, aux musulmans. Quiconque ne croit pas, ne peut rien contre ces derniers. Ces idées furent si fortement imprimées par Mahomet dans l'âme de ses sectateurs, que le monde put croire un instant qu'elles se réaliseraient.

Historiquement, on voit le Prophète agir conformément aux axiomes qu'il a posés, et se conduire comme un homme persuadé de la profonde supériorité de son pays sur tous les royaumes de la terre. Lui, chef de tribus à demi sauvages, somme de grands empires d'avoir à se convertir ou à payer tribut. C'est en ces termes qu'il s'adresse à l'empereur Héraclius, à Khosroës ; au dédain qu'il excite, il répond par l'anathème ; il excommunie fièrement les impies, et ses menaces semblent les avant-coureurs de fléaux prêts à surgir.

Ce caractère d'audace presque insensée et de témérité inflexible, imprimé par Mahomet au Djéhâd, s'accrut loin de s'affaiblir sous ses premiers successeurs. A la mort du Prophète, son premier successeur (khalifah), Abou Bekr, étouffe d'une main vigoureuse l'anarchie prête à naître ; il tourne au profit de la conquête (du Djéhâd) la fermentation d'esprits exaltés par la double influence du fanatisme et de l'ambition ; et par trois côtés à la fois, par l'Irâk, par la Syrie et par l'Égypte, l'islamisme poursuit son œuvre commencée.

Dès lors se constitua, sous l'influence encore des traditions recueillies par les premiers disciples du Prophète, l'ensemble des dispositions législatives, morales et religieuses, qui forment parmi les musulmans ce qu'on pourrait appeler le code de la guerre sacrée. On va résumer ici les dispositions de ce code qui, après avoir énergiquement subsisté pendant de longues années, se sont ensuite successivement affaiblies, et semblent devoir bientôt tout à fait s'évanouir par une double cause : l'apathie toujours croissante du fanatisme musulman, et l'ascendant d'une civilisation nouvelle et supérieure.

II.

SON INSTITUTION ET SON ORGANISATION. — EXPOSÉ DE SES RÈGLES FONDAMENTALES.

Le Djéhâd est, de l'accord commun de tous les théologiens jurisconsultes de l'islamisme, l'objet d'un précepte collectif (fard ké-

Digitized by Google

fâïah); en d'autres termes, la guerre sacrée est un devoir solidaire et obligatoire pour tous les musulmans.

Cependant, si, à l'appel de l'imâm (ou chef du pouvoir), un nombre suffisant de fidèles a répondu, le reste des musulmans est dégagé de l'obligation qui pesait sur tous.

Dans le cas d'appel général, les seules exceptions admises sont en faveur des femmes, des enfants, des esclaves et des infirmes. En général, l'esclave ne peut combattre sans l'autorisation de son maître, la femme sans celle de son mari; mais lorsque le danger est grand, par exemple lorsqu'il y a irruption de l'ennemi, tout ce qui peut combattre doit se rendre à l'appel de l'imâm, même la femme sans le consentement du mari, même l'esclave sans celui du maître.

Enrôlé volontaire au service de Dieu, le musulman n'a de droit nécessaire à aucune rémunération. Le service qu'il fait est l'accomplissement d'une prescription religieuse; c'est l'acquittement d'une dette. Quiconque n'y contribue pas de sa personne y doit contribuer de son bien. A défaut d'adhésion volontaire, l'imâm use de contrainte. Mahomet prenait les armes et les chevaux de ceux qui restaient dans leurs foyers, et les donnait aux guerriers; il frappe d'anathème, dans la IXe surate, la désertion et le refus de contribuer aux frais de la guerre.

Quelques prescriptions secondaires règlent l'ordre dans lequel il semble convenable d'appeler les musulmans à la guerre, et les précautions à prendre par chaque individu avant de s'y engager. Ainsi, en tout état de cause, les célibataires doivent passer avant les hommes mariés. Dès qu'il y a danger sérieux à courir, le fidèle ne doit ni emporter son Ķoran, ni emmener sa femme; cette prescription ne s'applique pas aux concubines. La femme musulmane, quelle qu'elle soit, qui tombe au pouvoir de l'ennemi, doit préférer la mort au déshonneur.

Le Djéhâd ayant pour but la conversion des infidèles, on n'y doit avoir recours qu'autant que ceux-ci refusent d'embrasser de leur plein gré l'islamisme : aussi l'imâm doit-il, avant d'entrer en campagne, faire aux populations un appel religieux; si elles se convertissent, on doit s'abstenir de les combattre; si elles s'y refusent, on fait un second appel, non plus religieux, mais politique; on les invite à l'acquittement du tribut (djéziah). Il est à remarquer que la conversion subséquente de l'infidèle l'exemptant toujours, et immédiate-

Digitized by Google

ment, de ce tribut exceptionnel, l'imposition du djéziah tendait à multiplier indéfiniment les conversions.

La double sommation dont il s'agit doit être faite aux populations, qu'elles aient ou non déjà connaissance de l'islamisme. Si elles se refusent, soit à la conversion, soit au payement du djéziah, on en appelle contre elles à l'aide de Dieu; on les combat par tous les moyens, sans reculer devant aucun, ni le feu, ni l'eau. Si les infidèles étaient tentés de se couvrir, comme d'un bouclier, des enfants ou des prisonniers musulmans, ce ne doit pas être un obstacle aux croyants; seulement, qu'ils visent aux infidèles, ils sont absous du résultat.

Les musulmans ne doivent tuer, ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards, ni les infirmes, ni les aliénés, à moins qu'ils ne prennent part à la guerre; ou que la femme dont il s'agit ne soit une reine.

Tout ce que les musulmans peuvent prendre aux vaincus devient leur proie légitime: ce qui ne peut être emporté doit être détruit.

Le Prophète a déclaré que la guerre subsisterait jusqu'au jour du jugement, et il ajoute dans le Ḳoran (sur. IX): « Combattez les infi- » dèles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus lieu aux dissensions; combattez » jusqu'à ce que la religion de Dieu règne seule sur la terre. » La guerre est donc éternelle: il peut y avoir des trèves; jamais de paix.

Dans les accommodements pour un temps, et que la force des choses amène avec les infidèles, la foi donnée doit être religieusement gardée. Si, la trève expirée, l'imâm trouve avantage à reprendre les hostilités, il doit le faire; car la guerre est essentiellement la volonté de Dieu; mais l'imâm doit préalablement en faire la déclaration aux infidèles. Dans le cas où ceux-ci font, pendant la paix, acte de perfidie et de trahison, l'attaque peut être commencée par surprise, sans déclaration.

Le musulman vainqueur peut infliger aux infidèles vaincus la mort ou l'esclavage; mais la loi proscrit toute espèce de cruauté, et notamment toute mutilation sur les prisonniers. On sait combien, en général, cette prescription a été mal observée.

Une disposition expresse interdit, sous les peines les plus rigoureuses, la vente aux infidèles de munitions de guerre, d'armes et de chevaux, même en temps de paix. On ne peut vendre non plus les armes prises sur les ennemis, ni les donner comme rançon pour les prisonniers musulmans. Quelques jurisconsultes admettent cependant ce dernier cas; tous s'accordent à proscrire le don pur et simple.

Deux motifs, l'un purement religieux, l'autre purement humain,

Digitized by Google

firent naître et entretinrent l'ardeur avec laquelle les musulmans répondirent longtemps d'eux-mêmes aux appels de la guerre sacrée. Le premier, puisé dans de magnifiques espérances pour la vie future, et dans le mépris de la mort, inspiré par un fatalisme absolu. Le Prophète ne répète-t-il pas, à toutes les pages de son livre, que le paradis est le prix du moudjâhed (combattant pour la foi); que le lâche et le déserteur sont dévolus à l'enfer; que nul n'évite sa destinée; que le terme est également près pour le brave et pour le fuyard; que tomber sur le champ de bataille, ce n'est pas mourir, mais vivre; que le martyr (chéhîd) doit trouver, dans la mort, bien au delà de ce qu'il laisse dans ce monde inférieur, etc.

Le second motif s'adresse, non plus à l'âme des croyants, mais à tous les instincts grossiers de bonheur présent et de bien-être matériel, obtenus même au prix du pillage et de la violence. Le partage du butin est combiné par les lois du Djéhâd de manière à assurer à tous ceux qui y participent, un intérêt personnel et positif dans le fruit de la victoire. En règle générale, tous les objets pris sur l'ennemi vaincu doivent être mis en commun pour être répartis plus tard par l'imâm. Un cinquième est d'abord prélevé pour les besoins généraux de l'islamisme; les quatre autres cinquièmes sont partagés entre les vainqueurs ou ceux qui les représentent, tels que les femmes des guerriers morts au combat, leurs enfants orphelins, etc. Par exception, la loi permet à l'imâm d'accorder au musulman la dépouille (salb) de l'ennemi tué par lui, dans le cas où sa vie a pu courir quelque péril; la règle prescrit de n'opérer le partage définif que lorsqu'on est arrivé en terre musulmane. Mais ici encore l'imâm a la faculté, en vue d'animer et d'exciter l'ardeur des combattants, de partager les dépouilles au moment même et sur le champ de bataille. La loi donne au cavalier deux parts, et une part simple au fantassin. Si un individu entre en campagne comme cavalier et qu'il perde son cheval, il a droit à une part de cavalier. Il n'y a point de part pour le dimmî (infidèle payant le tribut, proprement client). L'imâm peut seulement, s'il le juge à propos, lui accorder une rétribution pour services rendus.

Ces règles, relatives à la partie mobilière du butin, s'appliquent également, quant au partage, aux terres de la conquête. Lorsque l'imâm s'est emparé par force d'un pays qui résiste, il a le choix, à son gré, ou de le partager entre les conquérants ou de confirmer les

Digitized by Google

habitants dans leur possession, en leur imposant le djézïah; alors ceux-ci passent à l'état de dimmî (clients ou tributaires); dans le premier cas, les biens à partager formaient une récompense attrayante et devenaient, sans aucun doute, un des plus puissants encouragements à bien faire.

III.

PROGRÈS DU DJÉHÂD.

Indépendamment des causes qui, puisées dans la nature même de l'islamisme, dans son origine et dans ses conditions d'existence, devaient imprimer au Djéhâd un mouvement rapide d'expansion, il existait aussi, à l'époque où il se produisit, et longtemps encore après, des causes historiques qui devaient favoriser ses progrès. Ces causes, sur lesquelles les limites et le cadre de cette notice ne permettent pas d'insister, sont de diverses sortes. Les plus influentes furent probablement dans les dispositions de quelques peuples fatigués du joug qu'ils subissaient et dans une certaine analogie de mœurs, d'habitudes, de langage et peut-être de religion, qui les rapprochaient des conquérants nouveaux. C'est surtout dans l'Afrique septentrionale que ces influences paraissent avoir agi avec puissance et accéléré la marche triomphante de l'islamisme. Aussi, la conquête commencée sur l'appel même des populations limitrophes de l'Égypte était-elle consommée dès l'an 87 de l'hégire (an 706 du Christ). Presque immédiatement, en 710, avait lieu l'entrée des Arabes en Espagne, et, dès l'année suivante, Moûça ben-Noçaïr pénétrait en France.

Là s'arrête le mouvement d'invasion qui emportait les Arabes et l'islamisme d'Orient en Occident. La bataille de Poitiers, gagnée par Charles Martel, en 732, leur apprit que le temps de leurs faciles victoires était passé. Sans doute il y eut bien encore, pour la France et pour les autres parties de l'Europe méridionale, des irruptions partielles et désastreuses; il n'y eut plus guère de grande invasion s'étendant à des contrées, d'occupation persistante et imposant aux peuples vaincus le culte du vainqueur ou le rachat de leurs propres croyances.

L'islamisme sembla dès lors pressentir lui-même qu'il avait trouvé de ce côté le terme de ses conquêtes permanentes. A la vérité, quelques historiens arabes prêtent à Moûça ben-Noçaïr la gigantesque

idée d'un retour armé à travers l'Allemagne, Constantinople, l'Asie Mineure, jusqu'auprès du kalife, son maître, résidant à Damas; mais cette idée, si elle a existé, ne tarda pas à être abandonnée par ses successeurs. Les croyances populaires des envahisseurs eux-mêmes semblèrent se refuser à la possibilité de conquêtes plus lointaines. La preuve la plus frappante en existe dans cette tradition qui s'établit dès lors chez les Arabes, et qui a été recueillie par leurs historiens, qu'il existait dans ces temps, à Narbonne, une statue portant cette inscription prophétique : « Enfants d'Ismaïl ! vous n'irez pas plus loin. »

IV.

AFFAIBLISSEMENT DE SON PRINCIPE RELIGIEUX.

Dès l'époque dont il a été question jusqu'ici et qui constitue ce qu'on pourrait appeler la période ascendante de l'islamisme dans sa direction de l'Est à l'Ouest, le principe religieux du Djéhâd n'avait pas toujours conservé son énergie et son âpreté primitives ; il semblait tendre à s'affaiblir. L'islamisme ne pouvait en effet échapper seul au sort réservé à toutes les croyances successives de l'humanité. On voit, dès les premiers siècles de l'hégire, de fervents docteurs déplorer amèrement la prompte décadence et l'oubli rapide des principes inscrits dans le Koran, et les controverses qui déjà s'établissaient sur des dogmes essentiels. Le principe d'antagonisme éternel contre les autres religions, déposé par Mahomet dans l'âme de ses sectateurs, résistait difficilement au mélange des races, aux relations qui suivaient la conquête, aux nécessités politiques des nouveaux États musulmans. Quelques applications faites de la loi du Djéhâd semblent des infractions assez graves à l'immuable pensée du Prophète. Ainsi, au 1er siècle de l'hégire, le kalife Moâwiah, sacrifiant aux exigences présentes de sa position personnelle et au besoin de réunir toutes ses forces contre ses rivaux, consent, dans la seule vue de se débarrasser d'hostilités gênantes, à payer à l'empereur Constantin V un tribut de 50 esclaves et de 50 chevaux. Ce ne fut pas la seule occasion où la politique humaine l'emporta sur les préceptes sacrés ; ceux-ci fléchirent plus souvent à mesure que le mahométisme s'éleva. Mais c'est surtout à partir de la conquête et de l'occupation de l'Espagne que l'on peut saisir distinctement le progrès du

Digitized by Google

relâchement dans les idées religieuses et dans le fanatisme conquérant parmi les Arabes. Alors on vit s'amoindrir et s'atténuer chaque jour cette soif ardente de propagande à laquelle seule, et indépendamment de tout motif humain, les premiers disciples du Prophète semblaient obéir, et qui faisaient regretter à Okba, arrivé sur les bords de l'océan Atlantique, de n'avoir plus d'autres peuples à donner à son Dieu. Les kalifes d'Espagne n'étaient plus ces apôtres austères uniquement préoccupés du triomphe d'Allah et de sa loi, qui marchaient devant eux répétant, dans la défaite comme dans la victoire, et sans fléchir jamais devant l'incrédule : « La conversion, le tribut ou la mort. » Sous l'influence du développement nouveau que prit la race arabe en Espagne, et d'une civilisation que fécondaient les lumières venues de Damas et de Constantinople, le Djéhâd ne fut plus cette intention vigoureuse, ce mobile puissant qui avait rendu faciles d'immenses entreprises. Les conquérants avides et corrompus de l'Afrique et de l'Espagne commencèrent à chercher bien plus les fruits positifs de la victoire que la conversion des âmes et la propagation de l'islamisme. Les lois fondamentales de la guerre sacrée furent violées dans leurs commandements ou dans leurs défenses; on vit se multiplier des alliances politiques ou civiles que le rigorisme des premiers croyants eût certainement réprouvées. Le Djéhâd perdit beaucoup de sa ferveur et aussi de sa fureur originelle; des idées de tolérance et d'humanité prévalurent souvent, et ces exceptions commençaient à n'être plus rares.

Il faut dire, toutefois, que, dans cette altération de l'institution du Djéhâd, le goût de l'envahissement violent, l'amour de la proie qu'il avait remué et développé dans la race arabe, furent loin de disparaître ou de décroître. Ces derniers mobiles semblèrent, au contraire, grandir de tout ce que perdaient en énergie les idées purement religieuses. Diverses irruptions, tentées du IXe au XIIe siècle, par les Arabes d'Afrique et d'Espagne, dans le Languedoc et la Provence, et sur le littoral méditerranéen, paraissent uniquement dictées par l'espoir du butin; c'est une série de courses entreprises pour piller les monastères, pour enlever les troupeaux, pour fournir d'esclaves chrétiens les marchés de Grenade, de Tunis, de Kaïroân ou du Kaire. Le caractère déjà beaucoup moins sacré du Djéhad, et sa tendance à se transformer en une sorte de brigandage ou de piraterie systématiques, se trahissait naïvement dans cette réponse faite par

Digitized by Google

un envoyé de la dynastie africaine des Béni-Arlab à un gouverneur de Sicile, qui lui demandait compte des violations perpétuelles de la foi jurée, commises par les sujets de son maître : « Depuis la mort du commandeur des croyants, Hâroûn el-Rachid, répondit l'envoyé, ceux qui étaient esclaves ont voulu être libres ; ceux qui étaient libres ont voulu être riches. »

V.

LE DJÉHAD PREND UNE NOUVELLE FORME ET DEVIENT PARTICULIÈREMENT MARITIME.

Dans le temps même où le précepte qui commandait la guerre sainte était si imparfaitement observé, et où la lutte contre les infidèles avait moins pour but l'accomplissement d'un commandement divin que la satisfaction d'instincts grossiers, l'islamisme perdait, en Occident, une partie du terrain qu'il avait conquis. Les germes profonds d'anarchie que renfermait en elle la conquête arabe, s'étaient rapidement accrus et développés. Après avoir produit le morcellement en vingt petits États, des puissants kalifats d'Afrique et d'Espagne, ils amenaient, pour l'islamisme, la perte entière de ce dernier pays. Tel était le déclin rapide de la fortune arabe, que le vainqueur de Grenade, Ferdinand, allait, peu de temps après la prise de cette ville, porter la guerre sur la côte africaine et faire trembler, dans leur pays natal, les anciens conquérants de l'Andalousie.

Expulsés de leur terre de prédilection, attaqués dans leurs propres foyers, les musulmans de l'Ouest sentirent la haine du nom chrétien renaître dans leur cœur avec plus de violence que jamais. Mais, dans l'ivresse de la conquête, dans la mollesse et la corruption qui, pour eux, en avaient été la suite, les vertus guerrières qui, d'abord, avaient rendu cette haine si redoutable, s'étaient affaiblies. Moins que jamais, dans l'Ouest, le Djéhâd fut une guerre d'envahissement et de conquête ; il ne se manifesta plus que par des courses sans importance sur la côte d'Espagne, ou par une suite de guets-apens tendus vers les parages de Cadix et de Gibraltar aux galions qui, à cette époque, commençaient à apporter à la monarchie catholique les trésors du nouveau monde ; ces attaques irritèrent l'orgueil castillan,

Digitized by Google

et les bandes espagnoles se montrèrent successivement sur presque tous les points abordables de la Barbarie. Elles s'emparèrent des villes principales. Dans les guerres que cette invasion réactionnaire alluma, on retrouva sans doute le Djéhâd, mais mêlé au sentiment de haine si naturel contre l'envahisseur. C'était la défense du sol plus encore que la guerre sainte.

Les musulmans d'Afrique ne se sentant plus de force à résister seuls, même dans leur pays, à ceux qu'ils avaient tant de fois vaincus, s'étaient jetés dans les bras de ces Turcs qui venaient de renouveler en Orient les forces épuisées du primitif islamisme. On sait que le résultat de leur intervention fut l'asservissement des populations qui les avaient appelés et accueillis, la création d'un État fondé sur de nouvelles bases, le rajeunissement, pour un temps, de la foi musulmane, la recrudescence du fanatisme, et surtout de l'amour du pillage.

Fondée par deux corsaires, la régence d'Alger devait garder des traces de l'origine de ses fondateurs; aussi se nommait-elle Dar el-Djéhâd, la ville fondée pour la guerre sainte. Sous les Barberousse et leurs successeurs, le Djéhâd prit cette forme exclusivement maritime qui, après avoir longtemps fait la fortune et la puissance d'Alger, devint enfin la cause de sa ruine.

Au milieu des grandes invasions de l'islamisme, la guerre maritime n'avait joué jusque-là qu'un rôle secondaire. Ce n'est pas que, dès l'origine, les témoignages eussent manqué pour consacrer le mérite et la sainteté de cette nouvelle forme du Djéhâd; du moment où elle avait pu offrir aux hordes arabes des chances nouvelles de succès et d'agrandissement, les traditions n'avaient pas manqué à cet égard. Mahomet, disait-on, avait déclaré que le Djéhâd maritime avait dix fois plus de mérite encore que le Djéhâd terrestre. C'est à cette guerre qu'eût voulu se consacrer, si elle n'eût été femme, Aïchah, l'épouse chérie du Prophète. En 648, on avait vu Moâwiah, l'un des premiers successeurs de Mahomet, faire, accompagné de sa femme, une descente dans l'île de Chypre. Des préceptes et des exemples de si haute autorité ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence. Aussi, la guerre maritime recruta-t-elle de nombreux soldats, surtout lorsque l'on put, outre le mérite religieux, en espérer des résultats plus immédiats et plus réels. Les incursions des Arabes du Mareb en Sicile et sur les côtes de la Méditerranée, toujours faites

Digitized by Google

au nom de la religion, avaient eu surtout en vue le pillage; les Turcs, en s'implantant dans la régence, ne firent donc, sous le rapport des courses maritimes, que suivre et agrandir les traces de leurs prédécesseurs.

L'établissement des Turcs fut l'organisation en grand de la piraterie; arrivé là, le Djéhâd n'est plus que subsidiairement un moyen de conquête et de conversion; il est surtout la chasse armée d'une proie facile (1). Il n'a plus rien ou presque rien à démêler avec cette guerre de prosélytisme dont les docteurs de l'islamisme avaient, au temps de sa ferveur, déterminé les règles avec tant de soin. Il rentre dans la catégorie ordinaire de toutes les entreprises de flibustiers entreprenants.

VI.

LE DJÉHÂD EN ALGÉRIE DEPUIS 1830.

Le Djéhâd se trouvait donc, au moment où l'armée française mit le pied en Afrique, réduit aux proportions non plus d'une guerre nationale et religieuse, mais d'une piraterie vulgaire, souvent heureuse, et quelquefois durement punie. L'invasion du sol africain par les infidèles semblait une favorable occasion pour ranimer le vieux fanatisme des populations. Le souverain de la régence, Huçein-Pacha, dut chercher, dans un appel à l'énergie des croyances musulmanes, un de ses moyens de résistance à l'attaque dirigé contre lui par la France. Un nombre assez considérable de contingents arabes, et que quelques-uns ont évalués jusqu'à 20 ou 30,000 hommes, dut se joindre aux troupes régulières du pacha pour la défense de la cause commune; mais là encore on peut croire que l'amour d'un butin probable aux yeux des Arabes vint réchauffer leur zèle religieux. Tel était, on le sait, l'aveuglement de Huçein-Dey sur l'issue de la lutte qu'il avait si follement laissé engager, qu'il vit, lui et les

---

(1) Lorsque les puissances réunies à Aix-la-Chapelle décidèrent de faire des significations énergiques au Dey d'Alger, celui-ci répondit : « Je consens à ne point troubler le commerce des nations qui n'ont pas encore de représentant auprès de ma régence, mais qu'elles traitent avec moi pour me payer tribut et nous serons de bons amis. Ma religion m'oblige d'en agir ainsi. »

On appelait ces traités avec les Européens Ahd-Amân, pacte de grâce.

Digitized by Google

siens, dans l'arrivée de l'armée française, une occasion donnée par Dieu de saisir une proie assurée. Pour n'en rien perdre, il ne mit presque aucun obstacle à un débarquement qu'il pouvait rendre, sinon impossible, du moins très-difficile. Les premiers résultats de ce débarquement ayant été contraires aux espérances de Ḥuçeïn-Dey et des siens, les contingents irréguliers, ralliés à l'appel du Djéhâd, se dissipèrent presque immédiatement. Toute espérance de butin étant perdue, la nécessité de défendre leurs croyances, ou même l'indépéndance du pays, ne parut plus sans doute assez forte aux yeux des bandes arabes, pour les contraindre à rester sous des drapeaux que la fortune venait de trahir.

Cependant les circonstances qui accompagnèrent au début l'occupation française, vinrent bientôt leur rendre des espérances qui semblaient à jamais perdues. La mollesse et l'indécision qui se manifestaient à cette époque dans les projets de la France à l'égard de l'ancienne régence, laissèrent penser aux indigènes que le gouvernement ne voulait point une occupation définitive. Cette opinion causa tout d'abord un mal immense, et qui n'est pas encore complétement effacé. Il fut certainement la cause de ces coalitions peu dangereuses, mais souvent renouvelées, qui, dès l'origine, vinrent menacer, aux portes mêmes d'Alger, la domination française. Les preuves les plus nombreuses et les plus frappantes en pourraient être produites. C'est en propageant ces bruits de prochain abandon parmi les tribus de l'intérieur, que le maure Sîdî Saạdi ralliait, en 1831, les éléments de la première coalition arabe, et la consistance qu'il parvenait à donner à ces bruits contribuait bien plus que l'ardeur religieuse à concilier des partisans au Djéhâd. Une preuve bien plus énergique encore de l'influence de ces idées se trouve dans la seconde coalition des chefs arabes de la province d'Alger, en 1832. On vit alors un chef richement stipendié par la France, l'aṛâ (agha) el-Ḥâdj Mahî el-dîn, fils d'Ạlî Mbârek, céder tout d'un coup à l'entraînement qui poussait les Arabes à la guerre, et se faire l'un des chefs du mouvement qu'il avait d'abord paru condamner. Et pourtant, dans ce cas même et de son propre aveu, l'aṛâ Mahî el-dîn cédait bien moins à l'ardeur de la foi qu'à la conviction qu'avaient su lui suggérer des hommes plus adroits, du dessein conçu par la France de se retirer de l'Algérie. Peu de temps avant sa défection, il écrivait aux ministres du roi : « Si, » comme nous l'avons entendu dire, vous voulez donner Alger à

» quelque puissance étrangère, le résultat certain et indubitable de
» cette cession sera une oppression pire que jamais, le désordre,
» la guerre, la mort d'une partie des habitants, la ruine entière de
» la contrée. Songez donc à notre sort! Occupez-vous de notre bien,
» pensez à tous les maux auxquels vous livrez tant d'êtres faibles et
» dignes d'intérêt. Maintenant nous ne faisons qu'un avec vous. De
» même que vous avez en France la tranquillité et le bien-être, vous
» devez désirer que nous jouissions aussi de ces avantages dans notre
» pays. Si vous êtes décidés à nous donner à quelque roi, donnez-
» nous du moins un gouverneur pris parmi nous.... »

Les mêmes raisons et les mêmes craintes ont favorisé dans l'Ouest les prétentions ambitieuses d'Abd el-Kâder. C'est aux hésitations manifestées à cette époque par le gouvernement de France, et au désir d'échapper à une anarchie flagrante, qu'Abd el-Kâder dut de voir se jeter dans ses bras une portion considérable des tribus de la province d'Oran. Une partie des populations, loin d'être poussées inflexiblement au Djéhâd par les haines fanatiques qu'on leur suppose trop facilement, semblaient, sur beaucoup de points, nous appeler. C'est même sur cet appel des populations indigènes que la France dut occuper Mostaganem, Tlemcen et quelques autres points. Si, à défaut de l'exercice par la France, du droit de souveraineté, nombre de tribus se placèrent sous la domination d'Abd el-Kâder, les rapides soumissions qui suivirent, en 1836, les expéditions de Maskara et de Tlemcen, prouvèrent combien la domination française, en s'exerçant réellement avec justice et modération, et en rétablissant l'ordre, soulevait peu d'antipathies. Au bout de quelques mois de campagne, l'émir, dépourvu de moyens énergiques pour contraindre les populations, ne recrutait déjà plus de partisans à la guerre que cependant il déclarait sainte. Le zèle ne parut se rallumer plus tard, que lorsque la création par l'émir, des forces régulières et mobiles, put faire craindre aux tribus de payer chèrement, dans leurs personnes et surtout dans leurs biens, les suites d'une inertie que l'appel sacré ne suffisait pas à réveiller.

On peut assurer qu'entre les mains d'Abd el-Kâder, les excitations à la guerre sainte n'étaient qu'un prétexte pour cacher son ambition. En cherchant à réchauffer, parmi les populations qui lui était soumises, les vieux souvenirs de la nationalité arabe et les inspirations du primitif Djéhâd, c'est au profit de sa puissance qu'il entendait

Digitized by Google

travailler. La grande insurrection, qui a fait marcher contre nous de si nombreux rassemblements de montagnards et de musulmans de l'Ouest, avait plusieurs causes, parmi lesquelles le zèle pour les intérêts de Dieu était bien loin d'occuper le premier rang. Les chefs voulaient conserver le pouvoir; les Kabâïl et les Arabes combattaient pour le sol natal. Avec l'antipathie pour le nom chrétien, on exploitait contre nous la répugnance pour le joug étranger, et les craintes de l'avenir. Qu'on ajoute à cela l'instinct du pillage, passion dominante de ces peuples, et on aura le secret de ces vives résistances, de ces agressions furieuses, que la force d'abord et la sagesse après la victoire sont parvenues à calmer. Il y avait d'ailleurs, dans cette apparente unanimité d'efforts, des populations entraînées, qui ne cédaient au torrent que parce qu'elles étaient faibles, et auraient posé les armes, si elles l'avaient pu faire impunément, la guerre étant contre leurs intérêts. Quand l'étoile de l'émir vint à pâlir, la soumission fut prompte; et de nouveaux soulèvements, même au nom de la religion, sont devenus de jour en jour plus difficiles et plus rares.

Enfin, il est permis d'espérer que bientôt, dans toute la régence, ce mot jadis si magique de Djéhâd, dont le sens est à peine compris des Arabes obéissant à d'autres mobiles, ne présentera plus à leurs esprits que le nom d'une institution emportée par le temps.

REDDITION

DE

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

EN 1827.

(Extrait inédit du *Journal* du colonel Touret, Philhellène français.).

Après la défaite des Grecs auprès d'Athènes dans la plaine qui se trouve entre le cap Colias et Philopapus (1), le 6 mai dernier (1827), et le rembarquement sur les bâtiments grecs de ceux qui avaient échappé au fer des Turcs, le pacha Réchid profitant de sa victoire, avait forcé le même jour les Hellènes à évacuer toutes leurs positions en avant dans la plaine du Pirée et le Pirée même, pour se borner à la défense de leur camp retranché sur la hauteur du Phalère. — Plusieurs colonnes s'étaient même retirées, pendant la nuit, dans la plaine de Mégare. — Le gouvernement grec connaissant notre position, sachant l'impossibilité dans laquelle nous étions de pouvoir résister et sen-

(1) On appelle ainsi la colline du musée, située au sud de l'Acropole, et sur laquelle sont demeurés debout les restes du monument de Philopapus le Syriaque. (M. D.)

Digitized by Google

tant qu'il ne pourrait avant un long terme venir au secours de la place, avait invité le général en chef M. Church de s'entendre avec les commandants de bâtiments de guerre européens qui se trouvaient dans la mer Égée, pour proposer au pacha Réchid une capitulation en notre faveur.

Le 12 mai (1827) un officier français, envoyé par M. Le Blanc, commandant la frégate française *la Junon*, s'avança du camp des Turcs jusqu'aux avant-postes grecs, pour remettre une lettre du général Church au colonel Fabvier. — Cette lettre portait en substance que pour éviter l'effusion du sang, le massacre général des enfants, des femmes et des vieillards qui étaient dans le fort, et conserver intacts les monuments de l'Acropolis, le général Church, au nom du gouvernement grec, invitait les troupes du fort à se rendre et à accepter les capitulations et conditions du pacha Réchid qui seraient remises par les officiers de la marine française. — Le colonel Fabvier déclara que, n'étant venu dans la place d'Athènes que comme chef auxiliaire, on devait s'adresser aux commandants du fort dont les principaux étaient Mamorony et Grisottis, que c'était à ces derniers à prendre des mesures, qu'il suivrait leurs ordres et exécuterait les dispositions qu'ils auraient prises.

Le lendemain matin une lettre adressée aux commandants du fort, Grisottis et Mamorony et autres principaux chefs, de la part du général Church, fut remise aux avant-postes de la place; elle contenait les mêmes dispositions que celle de la veille et était accompagnée des conditions du pacha Réchid relatives à la capitulation, que faisait passer le commandant Le Blanc (1).

Les chefs du fort ayant pris connaissance des conditions de la capitulation en présence de leurs soldats, elles furent trouvées honteuses pour la garnison d'un accord unanime, et il fut décidé qu'on répondrait au pacha que puisqu'il voulait les armes il pourrait venir les prendre et qu'on remercierait le commandant Le Blanc de son intervention en faveur des Grecs, mais qu'ils étaient résolus à mourir plutôt que de sortir sans armes et à tout attendre des circonstances quoique leur position fût presque désespérée.

Il se passa quelques jours dans ces résolutions; les mensonges

(1) Actuellement vice-amiral, conseiller d'État, préfet maritime à Brest.

Digitized by Google

que l'on débitait dans la place, toujours en faveur des Grecs, avaient pour but de maintenir le soldat dans les bonnes dispositions où il se trouvait; il fut envoyé des courriers au camp de Phalère pour avoir des nouvelles certaines dont nous étions privés depuis longtemps. — Nous reçûmes par eux la confirmation de la mort du général Karaiskakis qui déjà nous avait été apprise par les Turcs; nous sûmes qu'on pensait toujours à venir nous délivrer, ce qui ne fit que renforcer notre courage. — Cependant nous voyons journellement arriver des renforts au camp du pacha, le placement de nouveaux postes, l'augmentation de ceux qui existaient déjà, les différents feux que l'on distinguait la nuit dans la ville et dans les jardins d'oliviers nous en étaient de sûrs garants. — La résolution de sortir de la citadelle les armes à la main était plus que jamais le projet des troupes. — Il fut arrêté par les chefs et le colonel Fabvier que 500 palicaris de la garnison seraient payés et resteraient pour garder la citadelle jusqu'au mois d'octobre prochain et que les troupes régulières avec le reste des soldats irréguliers prenant avec eux les femmes et les enfants capables de bien marcher essayeraient de se frayer une route par les armes. M. le capitaine Rocaville, faisant fonction d'officier d'état-major près du colonel Fabvier, fut envoyé comme courrier au quartier général de Phalère pour faire connaître nos intentions et inviter le gouvernement à donner des ordres afin que des bâtiments nous attendissent sur le bord de la mer.

Cette résolution était enfin adoptée; chacun se conformait à ses instructions; le colonel Fabvier avait ordonné à tous les officiers de son corps de tenir leur soldats prêts à tout événement et la sortie fut décidée pour le 24 mai, au soir. Tout le monde était d'accord, rien de notre part ne semblait devoir entraver cette entreprise, quand on vint annoncer au colonel Fabvier qu'un soldat irrégulier qui avait servi autrefois dans la cavalerie grecque, et assez mauvais sujet, venait de passer aux Turcs. — Le colonel contrarié par cette nouvelle voulut ne pas laisser le temps aux Turcs de profiter de cette circonstance et donna immédiatement l'ordre à la troupe de se tenir prête à partir le soir même. Tout était préparé dans le corps régulier pour ce coup de main, mais l'ardeur des Palikaris était bien refroidie; ils dirent même au colonel Fabvier, qu'il pouvait partir seul avec ses soldats, que quand à eux ils ne s'exposeraient pas à une sortie dans un moment où tout paraissait sur pied dans le camp

Digitized by Google

turc où les postes étaient doublés. — En face de cette défection, le colonel Fabvier se rendit aux raisons qui lui avaient été alléguées et remit à un autre jour, au grand regret des Philhellènes, une sortie dont les arrangements conciliaient tous les intérêts, sans compromettre le salut de la place. L'expérience du lendemain a prouvé que l'on ne pouvait pas choisir une nuit plus favorable, le déserteur n'avait point eu le temps de donner les renseignements qu'il savait et les Turcs n'avaient pris aucune mesure.

Ce fut le lendemain que l'on vit combien la défection de cet homme avait été funeste; des postes de cavalerie turque furent envoyés de tous côtés, sur le bord de la mer; les brèches des murailles de la ville par lesquelles sortaient nos courriers furent bouchées, la route que nous devions tenir fut hérissée de petits postes, un tambour avec une pièce de canon fut établi devant la porte qui conduit au monastère, porte par laquelle on avait l'intention de passer, et des piquets de cavalerie furent placés à Philopapus et du côté du temple de Jupiter Olympien, près de l'ancien stade.

Toutes ces mesures nous firent voir la difficulté qu'il y aurait à tenter une sortie, les troupes irrégulières ne voulaient plus s'y hasarder et malgré la pénurie de vivres chacun était décidé à tout souffrir et à attendre du temps un changement à notre position.

Elle devint encore plus alarmante quelques jours après; le 28 mai, nous remarquâmes que les vaisseaux qui, la veille, étaient dans la rade de Phalère, avaient mis à la voile et qu'ils se dirigeaient vers l'île de Salamine, et un instant après une fusillade en signe de réjouissance de la part des Turcs, sur les hauteurs de Phalère, nous annonça qu'ils étaient entièrement maîtres de cette position. — Les Grecs, pendant la nuit, avaient fait leur embarquement avec une si grande précipitation qu'ils avaient laissé une partie de leurs canons entre les mains des ennemis dont les feux de joie nous signalèrent ce fâcheux événement.

Cet abandon volontaire d'un point aussi important pour les Grecs, nous fit juger des secours que nous devions attendre d'eux. L'excursion qu'avait faite en même temps le séraskier Reschid Pacha dans les plaines d'Éleusis et de Mégare qu'il avait parcourues sans obstacles, nous donna l'assurance qu'il était maître de tout le pays et nous vîmes enfin que notre salut n'était plus que dans notre courage. Depuis longtemps le blé était épuisé; il ne nous était délivré qu'un

demi-okke (1 liv. 1/4) d'orge par jour; les mulets qui servaient à moudre le grain étaient mangés, et nous devions avec des moulins à bras moudre nous-mêmes notre nourriture. — Les boulangers n'ayant point de bois ne pouvaient faire du pain et nous étions réduits à pétrir nous-mêmes des galettes avec de la farine d'orge et de les faire cuire sur des plaques de tôle. L'eau qui commençait à manquer nous était distribuée avec la plus grande parcimonie; il n'y avait plus dans la citadelle non-seulement de provisions de bouche, telles que huile, graisse, graines, viande salée dont nous manquions absolument depuis quatre mois, mais encore des plus simples médicaments, de linge, de charpie pour les malades et les blessés. — La poudre, les fusées de bombe, commençaient à manquer totalement.

Dans ces conjonctures désastreuses, il fut convenu qu'on essayerait de renouer les négociations avec les Turcs, mais cependant qu'on chercherait à les faire parler les premiers.—On en était là, lorsque le 30 mai 1827, deux officiers de marine autrichiens venus du brik *le Veneto*, capitaine Cornero, firent demander une entrevue que nous acceptâmes.—Ces messieurs prétendaient qu'ils avaient cru voir des signaux sur le fort, ce qui n'était pas, et finirent par nous laisser entendre qu'ils venaient de la part du pacha pour nous proposer de nouveau une capitulation; ils ne nous cachèrent même pas que le Pacha, pour avoir le fort, ferait des concessions, et que nous devrions prétendre à de meilleures conditions que celles déjà proposées par M. Le Blanc; que la capitulation serait scrupuleusement observée et qu'il serait donné des otages pour en garantir la parfaite exécution.

Les généraux Grisottis et Eumorphopoulos s'opposèrent seuls à ces pourparlers; ils ne pouvaient se persuader qu'une capitulation fût observée par les Turcs, surtout après ce qui s'était passé de la part des Grecs envers les Turcs au Pirée (1), et ils firent une lettre par laquelle ils remerciaient les officiers autrichiens de leur intervention et où ils faisaient connaître leur intention de continuer à se défendre. — Cette lettre ayant été soumise aux soldats, ces derniers la déchirèrent et prétendirent que, puisque leurs chefs ne voulaient point

---

(1) Quand les Turcs avaient rendu sans capitulation le monastère du Pirée, ils avaient été massacrés par les Grecs au mépris de la foi jurée. (M. D.)

Digitized by Google

prendre une détermination nécessitée par les circonstances, ils sauraient s'affranchir de leurs ordres, et s'adressèrent au colonel Fabvier, qu'ils chargèrent de leurs intérêts. — Le colonel Fabvier ne voulut d'abord se charger de rien ; mais voyant enfin combien peu il devait compter sur les Palikaris et même sur les soldats réguliers, sans cesse détournés de leur devoir par les irréguliers, dans un moment surtout où toutes les troupes du pacha Réchid étaient réunies, il consulta presque toute la garnison et répondit à M. Cornero que l'intention de la garnison était de capituler et de sortir avec armes et bagages ; mais que les Grecs voulaient, non-seulement la garantie des bâtiments autrichiens, mais encore des Français et des Anglais. — M. Cornero répondit que le Pacha accepterait toutes les conditions proposées, mais qu'il ne pouvait envoyer chercher les bâtiments qui n'étaient point dans les parages du Pirée, que ce serait retarder les négociations et qu'il promettait que la capitulation serait fidèlement observée.

Ces discussions avaient lieu, quand deux bâtiments de guerre français vinrent se montrer en pleine mer ; l'un d'eux était la frégate *la Syrène*, montée par le contre-amiral de Rigny, ce qui produisit une joie universelle dans la forteresse.

Le colonel Fabvier s'adressa immédiatement à l'amiral, en le priant de voir le séraskier Réchid Pacha et de nous faire obtenir les conditions les plus favorables. — L'amiral se rendit le lendemain à Patissia, quartier général du séraskier, et après une entrevue avec lui, il expédia aux avant-postes de la forteresse deux officiers chargés de nous demander quelles conditions nous mettions à la reddition de la forteresse. — Le colonel en fit dresser une expédition qu'il remit aux officiers ; en voici les principaux articles : sortir avec armes et bagages ; — avoir soixante chevaux pour porter les malades, les blessés et les effets ; — que les Turcs évacueraient les postes sur la route que devait parcourir la colonne ; — qu'il serait fourni six beys comme otages pour la sûreté du traité.

Le lendemain la réponse du Pacha nous fut renvoyée par l'amiral. Toutes nos conditions furent trouvées raisonnables à l'exception de ce qui regardait les Athéniens que le Pacha ne voulait laisser sortir que sans armes pour rentrer ensuite avec leur bagage dans leurs maisons d'Athènes ou dans les villages de l'Attique : cette condition avait pour correctif, que dans le cas où la garnison voudrait emme-

Digitized by Google

ner avec elle les Athéniens, elle le pourrait en abandonnant ses armes, hormis celles qui seraient laissées à quinze hommes de chacun des neuf capitaines qui signeraient la capitulation.

Les chefs de l'Acropolis répondirent que ce serait pour la garnison lâcheté trop grande d'abandonner, dans un moment aussi critique; les Athéniens qui avaient partagé avec elle les fatigues et les souffrances d'un siége de dix mois, que les troupes étaient décidées à n'abandonner aucune partie de leurs armes et qu'ainsi le fort continuerait à se défendre.

A cette lettre, l'amiral répondit que le pacha laissait à la garnison l'alternative de sortir sans armes avec les Athéniens, ou avec ses armes et sans les Athéniens; qu'il ne voulait accéder à d'autres conditions; qu'il serait inutile d'en demander; qu'il avait fait (lui l'amiral) tout ce qui dépendait de lui pour obtenir de meilleures conditions, mais qu'il craignait fort que l'amour-propre du pacha, peu ménagé, ne le décidât à attendre du temps et des circonstances la reddition de l'Acropolis.

On se préparait donc des deux côtés à reprendre les hostilités, quand, deux heures après la réception de la lettre de l'amiral, on en reçut une autre qui annonçait que le pacha se décidait à laisser sortir la garnison avec les armes et les Athéniens et que le lendemain il (l'amiral) enverrait les articles de la capitulation pour être signés par les chefs de l'Acropolis, qu'il les ferait ratifier par le pacha; et qu'on devait se préparer au départ, qui aurait lieu immédiatement.

Le lendemain, 4 juin 1827, M. de Rigny se présenta lui-même avec quatre beys turcs aux avant-postes. Il fut introduit dans la demeure du capitaine Mamorony, où tous les chefs du fort étaient rassemblés. On procéda à la conclusion des articles du traité de capitulation. — Le général Grisottis voulait que l'on payât l'orge que les Grecs laissaient dans la forteresse, et cela, pour ses intérêts particuliers, puisqu'il en avait acheté une grande partie à son compte; les autres chefs lui firent observer que cette condition pourrait faire croire que la citadelle avait été vendue, et elle fut rejetée. — Il demanda ensuite que le pacha fit retirer ses troupes d'un rayon de sept lieues; ce qui parut tellement absurde que l'amiral se retira en leur conseillant pour la dernière fois de bien réfléchir aux suites de ces prétentions déplacées, et que, dans le cas où les choses ne seraient pas terminées le lendemain, il mettrait à la voile et retirerait son in-

Digitized by Google

tervention. Le général Grisottis voulut encore entraver les négociations en demandant la garantie du commodore Hamilton, mais il fut ramené à la raison par les autres chefs, et la capitulation fut enfin signée.

Le 5 juin 1827, au matin, deux beys envoyés par le pacha vinrent prendre connaissance des lieux; ils examinèrent les mines que l'on avait commencées pour faire sauter la citadelle en cas de sortie les armes à la main, et virent qu'elles n'étaient point chargées, ainsi qu'on les en avait prévenus. Ils visitèrent les citernes, vides d'eau, il est vrai, mais qui n'étaient pas détériorées; le puits leur fut montré intact. Ils prirent possession de tous les lieux fermés, sur lesquels ils appliquèrent le sceau du pacha; ils prirent le compte des pièces d'artillerie et des mortiers qui étaient dans la place : cette inspection faite, on se prépara à partir.

Le fossé que nous devions passer avait été évacué, mais comme Philopapus était garni d'un grand nombre de troupes, les Grecs demandèrent que la majeure partie en fût envoyée à Patissia, ce qui fut exécuté. — Les chefs grecs ne trouvant donc plus d'obstacles à leur sortie, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les blessés, précédés d'une colonne de Palikaris, ouvrirent la marche; la troupe irrégulière se dirigea ensuite sur deux colonnes, et le colonel Fabvier, à la tête des troupes régulières, forma l'arrière-garde. — L'amiral de Rigny, accompagné de quelques officiers de son état-major, était au milieu de la garnison, afin de maintenir, de sa présence, l'exécution du traité; les beys, donnés comme otages, escortaient à cheval les différentes colonnes grecques. Après une marche d'une heure et demie, nous arrivâmes au cap Colias, où l'amiral et M. Cornero avaient fait venir leurs bâtiments, puisqu'aucun navire grec n'avait voulu venir nous chercher. L'embarquement se fit avec la plus grande promptitude. — Les Palikaris et les familles furent mis sur les bâtiments autrichiens et français. L'amiral prit à son bord le corps régulier et le colonel Fabvier. Du pain et du vin avaient été apportés au rivage par les soins de l'amiral; on ne peut se faire idée avec quel empressement et quelle avidité on se jeta sur cette nourriture dont on était privé depuis si longtemps. La joie d'être sortis de la forteresse d'une manière aussi merveilleuse pour les Grecs, fit un tel effet sur quelques-uns, que trois d'entre eux moururent subitement; ce ne fut certes pas faute d'argent, car

Digitized by Google

leurs ceintures, pleines d'or, contrastaient singulièrement avec celles du corps régulier qui, alors comme aujourd'hui, étaient presque toutes vides. Sans l'amiral, la capitulation n'aurait jamais été signée, et l'expérience nous a prouvé qu'un séjour dans la citadelle, possible encore pendant deux mois au plus, ne l'eût pas sauvée.

M. de Rigny nous fit débarquer la même nuit dans l'île de Salamine, au rivage d'Ambelaké; deux jours après, par les soins du colonel Fabvier qui nous envoya d'Égine les bâtiments nécessaires, nous fûmes transportés à Mékania où s'est arrêté le corps régulier.

Au moment de la capitulation, la place avait trois mortiers, dont un seul pouvait servir, trois pièces de canon, une de 16 et deux de 26. — La poudre qu'on faisait dans la citadelle était si mauvaise, qu'elle ne chassait pas les projectiles à moitié de la distance que les Turcs atteignaient. — On a dit que la citadelle était approvisionnée pour trois mois de vivres et de munitions, que le colonel Fabvier avait vendu la forteresse, que M. de Rigny avait traité l'affaire pour le pacha, tout cela est un tissu de calomnies.

Lors de l'évacuation de la citadelle d'Athènes, quelques soldats turks sortirent des rangs pour se porter sur la colonne grecque : Réchid Pacha les fit immédiatement décapiter.

(*Communiqué par* M. Maxime DU CAMP.)

Digitized by Google

LA

CRISE FINANCIÈRE DE L'ALGÉRIE

EN 1846.

Au commencement de 1846, une crise financière des plus intenses a tout à coup arrêté l'essor déjà considérable qu'avaient pris les affaires en Algérie. Plusieurs maisons de banque de Paris et de Marseille ont été gravement lésées par les déconfitures nombreuses qui se succédèrent alors sur la place d'Alger. Grossis par la distance, ces faits n'ont été appréciés, en France, que d'une manière confuse. Ils ont jeté la défaveur sur les entreprises à tenter en Algérie, et la métropole a presque entièrement fermé son crédit à la colonie. Aujourd'hui encore, après des efforts de tous genres et la plus louable activité, soit de la part de l'administration, soit de la part des particuliers, la situation n'est pas complétement rétablie.

Il nous a paru qu'une analyse sommaire des causes de cette crise aurait un caractère d'utilité incontestable, si, comme c'est notre conviction, il en doit ressortir que les désastres qui ont frappé les spéculateurs venus en Algérie pour chercher fortune, loin d'avoir été provoqués par des causes inhérentes à la nature du pays, à l'ordre qui le régit, ont été uniquement le résultat de l'excessive imprudence avec laquelle les affaires avaient été engagées.

Digitized by Google

La marche des affaires en Algérie fut très-lente pendant les douze premières années qui suivirent la conquête (1830 à 1843) : la prolongation et l'acharnement de la lutte contre les Arabes, l'incertitude de l'avenir, la possibilité de l'abandon, ou tout au moins d'une occupation restreinte, devaient rendre les esprits timides.

Cependant la situation générale, durant cette période, fut relativement prospère, et l'Algérie donne lieu à cette curieuse remarque, que les fortunes n'y furent jamais plus solidement assises que dans ces temps où les prévisions de l'avenir semblaient être le plus à redouter pour elles.

A dater de 1843 s'ouvre une nouvelle ère. Le raffermissement de la paix étend au loin la sécurité, la prise de la Zmala d'Abd el-Kâder, puis, bientôt après, la glorieuse bataille d'Isly, gagnent l'intérêt et la sympathie de la France à l'Algérie; les capitaux ne tardent pas à se porter vers la colonie. Les déclarations solennelles du gouvernement, les mesures qu'il adopte, stimulent l'activité, fondent la confiance en l'avenir : la ville d'Alger est dotée d'un vaste port et d'une enceinte de fortifications à l'abri de laquelle elle pourra désormais se développer; un système de colonisation est mis à exécution dans le Sahel d'Alger et la plaine de la Métidja; enfin les encouragements donnés à l'émigration amènent une population nombreuse.

Mais l'influence de ces heureux événements, les efforts du gouvernement, échouent devant l'esprit de spéculation qui s'empare alors des colons. Au détriment de toute création utile, les précieuses ressources que l'Algérie doit à sa récente gloire militaire sont exploitées par l'agiotage; des spéculateurs, avides seulement de gains faciles et prochains, escomptent cet avenir qui ne demandait, pour grandir, que des efforts intelligents et persévérants.

La propriété tombe dans la confusion par la multiplicité et l'irrégularité des transactions dont elle devient l'objet.

L'industrie du bâtiment se ruine par l'exagération de ses entreprises, par la témérité avec laquelle elle accepte les plus lourdes charges.

Des transactions usuraires amènent rapidement l'entière immobilisation des capitaux; et, la création, par les maisons de banque, de valeurs fictives, achève de tarir les ressources financières et de ruiner le crédit.

Ces spéculations aventureuses sur la propriété, sur les construc-

Digitized by Google

tions, sur le numéraire et le crédit, sont les causes principales de la crise qui pèse encore aujourd'hui sur l'Algérie : c'est leur histoire que nous avons à retracer. Des circonstances fortuites sont venues, plus tard, compliquer cette situation, nous aurons à les énumérer.

DE LA PROPRIÉTÉ.

On a beaucoup écrit sur la propriété en Algérie. Les ordonnances qui l'ont sauvée de l'anarchie dans laquelle elle était tombée, ne pouvaient atteindre leur but sans recourir à des remèdes très-énergiques. Elles ont ainsi fourni à la malveillance un texte inépuisable. Malgré le peu de bonne foi dont cette polémique était empreinte, elle a eu à la longue pour résultat de faire connaître plus que tout autre cette question de la propriété en Algérie. Notre tâche s'en trouve abrégée. Une législation qui du chaos a fait sortir l'ordre n'a d'ailleurs pas besoin d'être défendue ; nous nous bornerons donc ici au simple historique d'une situation dont le retour n'est plus à craindre.

Dès l'origine de notre installation dans le pays, les indigènes, persuadés que la domination française disparaîtrait comme les invasions espagnoles qui l'avaient précédée, montrèrent le plus grand empressement à céder aux Européens leurs propriétés, ils comptaient les recouvrer prochainement, après nous avoir chassés des villes que nous occupions. La facilité de ces contrats, la modicité des prix d'acquisition déterminèrent, de la part des colons, le même empressement à acquérir.

Mais la plupart de ces transactions étaient de véritables loteries. La vérification des contenances vendues était impossible sur un sol où campait encore l'ennemi : les titres dont on devenait possesseur, presque toujours irréguliers ou insuffisants, étaient souvent entièrement falsifiés.

La propriété de ces immenses étendues qui couvrent le Sahel et la vaste plaine de la Métidja passa ainsi des mains des Arabes dans celles des Européens. Ce fut le temps de ces acquisitions premières depuis nommées *achats en première main* pour les distinguer de ces acquisitions successives qui se sont opérées dans la suite entre Européens.

En ces premières mains, la propriété, bien que déjà vicieuse, pouvait encore s'asseoir et se régulariser. Il était facile encore de remon-

ter à son origine. Si chacun eut reconnu et liquidé sa position, on eût évité la confusion qui naquit, dans la suite, de transmissions successives aussi irrégulièrement faites que l'avaient été les premières acquisitions. Mais de 1842 à 1843, l'entier affermissement de la conquête avait déterminé un mouvement de hausse considérable dans la propriété et l'on ne songea qu'à revendre pour opérer de nouveaux achats, réaliser de nouveaux gains. Ces valeurs immobilières, successivement acquises des mains des indigènes et s'élevant à un chiffre considérable, devinrent alors l'objet de transactions si multipliées qu'elles entrèrent presque toutes en même temps dans la circulation (1).

La situation cependant, au moment où l'esprit de spéculation envahissait la colonie, était loin de présenter les chances de gains offertes dans l'origine aux acheteurs en premières mains. Une rente de 1,000 à 1,200 fr. et un pot-de-vin de 20 à 25,000 francs étaient déjà exigés en payement de haouchs, fermes incultes dont la superficie n'atteignait point 400 hectares et qui, quelques années avant, avaient pu être acquis pour une somme capitale de 1,000 francs. Il y avait enfin d'autant plus d'imprudence à s'engager dans des spéculations à la hausse sur de tels immeubles que pour être mis en produit, ils eussent exigé de plus l'avance d'une somme bien plus considérable encore.

Mais les bénéfices réalisés par les premiers acquéreurs, l'élévation continuelle du taux vénal de la propriété avaient exalté toutes les imaginations. On pouvait raisonnablement concevoir de magnifiques espérances à une époque où les ressources arrivaient abondamment dans un beau pays que la fertilité de son sol, sa situation heureuse appellent un jour à de grandes destinées agricoles et commerciales : ces espérances légitimes avaient accrédité les illusions les plus folles.

On se reprochait d'avoir été trop timide dans les premiers temps :

(1) On ne saurait comprendre comment cela put avoir lieu dans un pays presque dénué de capitaux, si l'on ne remarquait que ces transactions immobilières étaient en Algérie facilitées par un mode de contrat particulier au pays : le mode d'achat à rente. Les prix de vente étant d'abord extrêmement minimes avaient pu être payés en capital, puis, moyennant le payement d'un pot-de-vin et l'avance d'une annuité ou d'un semestre de la rente constituée sur le sol, on devint en Algérie propriétaire.

Digitized by Google

« *Si j'avais su, si j'avais osé*, » se disait-on. Pourquoi s'appliquer à l'amélioration foncière des propriétés en les rendant susceptibles de produits permanents qui en fixassent la valeur réelle? le temps devant amener de lui-même la plus-value du sol, les plus adroits cherchaient seulement à réaliser sur les transactions un bénéfice du jour au lendemain.

Le courtage devint la profession la plus lucrative. Il s'établit sur la place du gouvernement un véritable marché à l'encan des immeubles. Une foule d'Européens, des juifs et même quelques maures y stationnaient; on cédait, on acquérait de la main à la main une ferme, sans l'avoir vue; les cimetières indigènes, sur lesquels pesaient des prohibitions, se vendaient sans difficulté; on achetait les biens séquestrés par l'État sur la tête des indigènes et, tandis que l'on persuadait à ceux-ci que leurs propriétés ne seraient jamais restituées, on escomptait les chances de mainlevée que l'on pensait d'ailleurs devoir être plus assurées lorsque ces immeubles se trouveraient dans les mains des Européens. On mit enfin *en cours de bourse* les droits éventuels à des indemnités dues par le gouvernement par expropriation ou dépossessions temporaires.

La spéculation était du reste complétement aveugle : telle propriété couverte de palmiers nains, d'une exploitation impossible, était souvent plus recherchée que telle autre dont le sol riche et facilement arrosable pouvait, par la seule récolte des foins, rembourser le prix d'achat.

Enfin, à la faveur de l'entraînement général des vendeurs purent continuer les traditions peu scrupuleuses laissées par les *achats en premières mains* et transmettre des titres faux ou invalidés par l'émigration des titulaires indigènes.

De cet agiotage effréné naquit une telle confusion dans la propriété que l'ordonnance royale du 21 juillet 1846 dut, pour y mettre fin, prescrire la révision et l'homologation de tous les titres. On ne saurait du reste mieux décrire cet état anarchique dans lequel tomba la propriété que par les termes mêmes de l'exposé des motifs qui précède cette ordonnance. Il suit de là, dit ce document :

« Que l'État et les particuliers ignorent également ce qui leur appartient;

» Que les colons sérieux n'osent entreprendre des travaux d'avenir sur des propriétés contestables;

Digitized by Google

» Que l'administration ne sait où trouver des lots concessibles pour les capitalistes et les travailleurs qui en demandent ;

» Que l'étendue du sol ne suffirait pas pour représenter les superficies énoncées dans les contrats d'acquisition ;

» Qu'enfin la situation n'est bonne que pour l'agiotage qui en voudrait le maintien pour trafiquer de titres illusoires. »

Au milieu de ce désordre cependant, malgré l'incertitude des titres, la valeur vénale de la propriété s'était accrue dans une telle disproportion avec sa valeur réelle qu'un rapport de la chambre de commerce d'Alger atteste : « Que des terrains incultes, situés au fond de la Métidja se sont vendus plus cher que des terres de bon rapport sises en France. » Cette situation, à coup sûr sans précédents, a entraîné l'avilissement complet de la propriété et avec elle la ruine des spéculateurs. Il n'en pouvait être autrement et les ordonnances de 1846, auxquelles on attribue la dépréciation des valeurs immobilières, s'appliquaient à des faits déjà consommés.

DE L'INDUSTRIE DU BATIMENT.

L'industrie du bâtiment, très-heureuse dans ses débuts en Algérie, où elle trouva des besoins à satisfaire pour l'installation de l'armée, très-prudente d'abord dans ses spéculations, a été plus tard conduite à sa ruine par l'exagération de ses entreprises, par sa témérité à assumer sur elle les plus lourdes charges.

De 1842 à 1843, l'accroissement considérable du chiffre de la population, la création de villages dans le Sahel, le peuplement de Boufarik dans la plaine, la réédification de Blidah, lui donnèrent une extension inattendue. La rareté des logements dans les villes, en peu de temps, devint excessive ; par suite les prix de location et de vente des immeubles construits s'élevèrent subitement entre les mains des premiers constructeurs à un taux qui leur fit réaliser des bénéfices imprévus. Afin de pourvoir aux besoins nouveaux dont on s'exagérait l'importance, de grands travaux furent entrepris sur tous les points à la fois. A Alger la masse des bâtiments en construction eût bientôt comblé l'enceinte des murs devenue trop étroite pour l'activité déployée ; et au faubourg Bab-Azoun, plus spacieux que l'ancienne cité mauresque, s'élevèrent alors ces bâtisses du modèle de celles de nos plus grandes villes de France et qui sont encore aujour-

Digitized by Google

d'hui inhabitées. Il se produisit enfin dans l'industrie du bâtiment une situation qu'on ne saurait considérer sans étonnement et dont les chiffres suivants peuvent seuls donner une idée exacte.

Des ouvriers, dépourvus de toute avance, commençaient leurs travaux au moyen de capitaux empruntés sur billets à 3, 4 et jusqu'à 5 pour 100 par mois, ils ne s'exonéraient d'une partie de ces lourdes charges, par un emprunt hypothécaire à 12, 15 ou 10 pour 100 l'an, que lorsque l'édifice était parvenu au point où il pouvait offrir un gage au bailleur de fonds. Cependant, tout en construisant à des conditions aussi onéreuses, ces entrepreneurs improvisés réalisaient encore un bénéfice considérable, par le seul fait du mouvement de hausse qui doublait chaque année la valeur vénale des terrains à bâtir et des immeubles construits. Ils trouvaient enfin à vendre leur bâtiment à raison de 12 pour 100 du prix de revient.

Cette plus-value acquise par les terrains à bâtir fut telle, de 1844 à 1846, que le prix de certains lots sis au faubourg Bab-Azoun et qui quatre ou cinq ans avant, se payaient au capital de 5 fr. le mètre, arriva successivement au taux de 10, 15, 20 et 25 fr. de rente le mètre carré. Les terrains du centre de la ville se vendirent jusqu'à 40 fr. de rente le mètre; ceux des banlieues, à distance d'un kilomètre de rayon d'Alger, décuplèrent leur valeur primitive.

Il en fut ainsi tant que les constructions élevées, bien que nombreuses, ne répondirent pas aux besoins des nouveaux arrivants, au développement du commerce et de l'aisance factice que procurait l'essor des spéculations de tout genre; les prix de location et de vente, loin de fléchir, augmentèrent sans cesse.

Cependant la prodigieuse activité des constructeurs devait hâter le moment où l'équilibre rétabli entre les besoins et les nouvelles ressources locatives, la valeur toute accidentelle des immeubles redescendrait au taux de leur valeur réelle et intrinsèque.

Cette appréhension était d'autant plus imminente pour les entrepreneurs, qu'ils construisaient à des conditions rendues toujours plus onéreuses par le fait même de l'ascension si prompte du prix des terrains à bâtir. Ils avaient pu bénéficier en vendant leurs constructions pendant la hausse, mais la baisse venue devait laisser en leurs mains des charges ruineuses.

Or, cette dépréciation naturelle, inévitable, que la valeur exagérée des terrains à bâtir et des immeubles construits devait subir, quel-

Digitized by Google

ques-uns la pressentaient bien, mais en général, on l'espérait graduelle, surtout on la croyait moins prochaine, et par une réaction ordinaire, elle fut tellement rapide, qu'elle amena la ruine de tous les entrepreneurs de bâtiments.

L'histoire des spéculations sur le bâtiment est à peu de chose près, on le voit, celle de la spéculation sur la propriété. Il y a eu la même imprévoyance de la part des entrepreneurs ; ils ont tout à coup donné à leur industrie une extension inconsidérée. Mais, du moins, ces hommes utiles sont, dans leur ruine, restés dignes d'intérêt, leurs travaux ont enrichi la colonie de valeurs immobilières considérables.

DE LA BANQUE.

Il faut nécessairement suivre, dès l'origine, le commerce et la banque dans leurs opérations, pour arriver à une appréciation approximative des ressources financières léguées par la première phase des affaires en Algérie à la période suivante, durant laquelle, les spéculations sur le numéraire et le crédit ont eu l'influence la plus désastreuse.

L'unique aliment financier en Algérie fut pendant longtemps le budget des dépenses de l'État dont le chiffre s'élevait déjà en 1840 à 100,000,000 de fr. environ, pour les services civils et militaires; mais dans un pays encore improductif et absolument réduit au commerce des importations (1), il ne restait de ce numéraire qu'une très-faible partie : la différence du prix d'achat des denrées demandées à la France par le commerce algérien, au prix de vente qu'il en retirait sur place, en un mot le bénéfice réalisé.

On ne saurait donc évaluer à un chiffre considérable les gains capitalisés par le commerce de 1830 à 1840. L'entreprise des fournitures de l'armée a toujours été très-lucrative, les affaires commerciales ont été de tout temps fort liquides; mais les maisons d'Alger n'étaient dès lors, comme la plupart aujourd'hui, que des commandites du commerce marseillais avec lequel elles avaient inventaire à établir en fin d'année. D'ailleurs, le commerce n'acquit une certaine

(1) Le chiffre des importations était déjà de 80,000,000 en 1841; le chiffre des exportations en 1837 est seulement de 2,220,697 fr.; il s'élève en 1839 à 4,250,995 fr., pour retomber en 1841 à 2,481,307 fr. — Les peaux, le corail y figurent en première ligne, puis viennent les laines, les cires et les sangsues.

Digitized by Google

importance quà partir de 1840. Avec l'élévation graduelle du chiffre de la population qui vint élargir ses débouchés, son capital et ses gains s'accrurent, et il put seulement alors disposer d'un numéraire suffisant pour entreprendre quelques affaires de banque.

A la même époque, les consuls des différentes nations et quelques banquiers obtinrent en France des capitaux et installèrent de petits comptoirs d'escompte. Le taux élevé de l'intérêt demandé aux emprunteurs rendait très-profitables ces nouvelles opérations. Jusqu'en 1843, on n'osa cependant s'y livrer qu'avec une réserve extrême, on ne s'aventurait qu'en sondant le terrain, comme il convenait dans une colonie nouvelle, où l'expérience était à acquérir.

Telles étaient donc les ressources financières de la colonie qui demeurèrent ainsi très-restreintes jusqu'à l'époque (1842-1843) où la pacification définitive du pays, le retentissement des succès de l'armée d'Afrique, eurent pour heureux effet de mettre en lumière la sécurité dont jouissaient les colons en Algérie.

Dans ces jours de prospérité, chaque courrier amenait de petits capitalistes; c'est alors aussi que la multiplicité des transactions immobilières et industrielles éleva bientôt le chiffre des affaires hors de toute proportion, on l'a vu, avec les besoins existants.

Ce chiffre exorbitant était-il du moins en rapport avec l'accroissement du crédit et des ressources financières de la colonie?

Évidemment non. — La suite des opérations financières, que nous allons exposer, le démontrera clairement. — Nous verrons à l'aide de quels moyens fictifs les banquiers d'Alger parvinrent à alimenter la place de numéraire jusqu'à la fin de 1845.

Des placements hypothécaires sur des maisons de ville, des achats de rente, des prêts à réméré, mais surtout l'escompte des billets, étaient les seules opérations de banque en usage en Algérie. Les nouveaux venus, trouvant établi ce mode d'emploi de capitaux, suivirent exactement la marche adoptée par leurs devanciers.

Or, examinons très-attentivement la *nature* des valeurs livrées à l'encaissement des banquiers; on y découvre tout d'abord la source des mécomptes.

Parmi elles, peu ou point de *valeurs commerciales :* le commerce, borné en Algérie à des ventes, opérait alors ses remboursements en France, au moyen de bons payables à Marseille et fournis par le trésor.

Digitized by Google

Elles avaient donc pour seule origine :

1° Le règlement de ces nombreux *pots-de-vin* qui étaient stipulés dans tous les *contrats d'acquisition immobilière* : très-souvent, en effet, ils étaient payés en billets à échéance, surtout quand l'acquéreur était un ouvrier; on acceptait facilement ces valeurs; tant de personnes s'étaient déjà si promptement enrichies!

2° Ou bien, *le payement de termes échus de rentes dues pour prix d'acquisitions* au même titre : les acquéreurs engagés dans une foule de spéculations semblables ne pouvaient toujours solder argent comptant; beaucoup même réservaient pour de nouvelles opérations leur numéraire disponible;

3° Enfin, une grande quantité de ces valeurs représentaient *les avances faites à 3 pour 100 par mois* (36 *pour 100 l'an*) *aux entrepreneurs de bâtiments.*

La somme totale de ces diverses séries de billets s'élevait à un chiffre énorme, sans cesse augmenté par des renouvellements. A l'échéance, si le souscripteur ne pouvait payer, ce qui arrivait fréquemment, on lui accordait la faculté de renouveler moyennant une aggravation du taux de l'intérêt, prise en dedans de la nouvelle obligation; chaque renouvellement élevait ainsi de plus en plus le taux de cet intérêt, auquel s'ajoutait encore un droit de 1 ou 1/2 pour 100 de commission.

Telle était la nature des valeurs reçues à l'escompte.

C'est ainsi que fut créée et qu'on laissa s'accroître, avec une rare imprudence, la circulation du papier sur la place d'Alger.

Une telle situation devait amener la ruine des souscripteurs de ces effets, qui, par suite d'un déplorable usage, celui de se prêter mutuellement des signatures de complaisance, ne représentaient plus en réalité qu'un seul intérêt.

Elle devait amener, sinon la ruine de la colonie, du moins l'entière immobilisation de ses capitaux.

En effet, on a déjà remarqué qu'une partie très-notable du numéraire s'était immobilisé, dès son arrivée dans la colonie, par des placements sur hypothèque et des achats de rentes immobilières; les capitaux mobiliers et flottants, réservés pour l'escompte, étaient entraînés aussi à une prompte immobilisation par la nature des valeurs contre lesquelles ils étaient échangés; car ces valeurs n'étaient autres, en définitive, que de véritables bons hypothécaires;

Digitized by Google

sur le taux usuraire des prêts, l'usage des renouvellements successifs avec aggravation continuelle de charges, devaient, en ruinant les emprunteurs, contraindre les prêteurs à se rembourser par l'expropriation des immeubles, seule garantie des créances.

Ainsi, d'une part, la nature des affaires commerciales tendait à ramener constamment en France la plus grande partie du numéraire versé dans le commerce; de l'autre, les capitaux mobiliers et flottants s'épuisaient rapidement dans les mains des banquiers par l'immobilisation.

Une période de dix-huit mois suffit pour les absorber, et, sous peine de laisser les affaires s'arrêter, dès le commencement de 1845, il fallut trouver de nouvelles ressources. Liquider, eût été sans doute préférable; la banque, à cette époque, le pouvait faire encore sans déficit trop considérable. Mais comment renoncer à ces prêts que la différence du taux élevé (18 pour 100 en moyenne) de l'intérêt en Algérie, avec la valeur comparativement très-faible de l'argent en France, rendaient si lucratifs? Le vertige qui tourmentait l'esprit des spéculateurs et des constructeurs ne laissait pas aux banquiers assez de clairvoyance pour les déterminer à une semblable résolution. On eut recours au moyen le plus désastreux.

Ce fut la création de valeurs fictives.

Les banquiers émirent une grande quantité de papier sur la place, en se prêtant mutuellement des endos. Ce papier fictif, collusoire, expédié par les maisons d'Alger à leurs commettants en France, y était échangé contre de bonnes valeurs sur Paris et Marseille; ces valeurs, préférées par le commerce algérien aux bons du trésor à dix jours, mode de payement incommode et onéreux, étaient remises aux négociants d'Alger contre encaissement de leur numéraire. A l'échéance des effets émis sur la place, on les renouvelait, grâce à l'imprudente facilité des maisons de France, et à quelques changements dans leur teneur et leur endos.

De cette manière, le numéraire du commerce, détourné des caisses de l'État, vint créer un nouvel aliment à la spéculation et s'immobiliser dans la colonie au détriment des maisons de France qui, la crise venue, firent d'énormes pertes.

De pareilles opérations ne devaient-elles pas amener une crise ruineuse, alors même que les désordres de la spéculation immobilière, l'exagération des constructions n'eussent pas été d'assez puis-

Digitized by Google

sants dissolvants pour jeter le pays dans les désastres auxquels nous avons assisté?

Qui ne sait que les valeurs du crédit s'avilissent par une émission surabondante. En Algérie, la représentation des valeurs émises par les banquiers, entre eux, n'existait même pas; car on ne saurait considérer comme un gage suffisant de ces valeurs, les immeubles restés entre leurs mains après l'immobilisation de leurs premiers capitaux: ces immeubles étaient montés, par l'effet de l'agiotage, à un taux factice et beaucoup au-dessus de leur valeur réelle; d'ailleurs, *la somme totale du capital fiduciaire* mis en circulation par les maisons de banque d'Alger excédait de beaucoup cette prétendue garantie, prise telle quelle, c'est-à-dire le taux conventionnel et exagéré de ces immeubles considérés en masse. Sa réalisation était impossible, et on peut le dire hardiment, il y a eu plus que de l'ignorance et de l'incapacité dans le fait des spéculateurs qui, dans la période de 1843 à 1846, s'étaient abattus sur l'Algérie.

Les années 1845 et 1846 furent de plus marquées par des circonstances malheureuses. Une invasion de sauterelles détruisit les récoltes avant l'épiage des grains; une épizootie survint ensuite qui décima les troupeaux. Les hostilités venaient d'être reprises; de nombreuses razzias appauvrirent les indigènes partout où le mouvement insurrectionnel avait appelé une répression désastreuse, mais nécessaire. Dans les contrées où la paix leur avait permis les labours, l'insuffisance des pluies durant l'automne et le printemps suivant, les ruinèrent pendant les deux campagnes de 1845 et 1846. Enfin, la détresse des Arabes devint telle sur tous les points de l'Algérie, que l'État dut pourvoir à l'approvisionnement nécessaire à leur subsistance et aux ensemencements.

Il semble que ces deux années de mauvaises récoltes devaient être faciles à traverser pour la population européenne, s'élevant au chiffre maximum de 100,000 consommateurs, disséminée sur un vaste littoral qu'approvisionne presque exclusivement et avec abondance, en temps ordinaire, le commerce maritime; mais cette époque coïncida avec la disette générale en Europe, avec le malaise qui existait en France, d'où il avait fallu exporter des sommes considérables pour les achats de grains, où l'immense développement donné aux chemins de fer avait absorbé les capitaux disponibles. C'étaient

Digitized by Google

enfin Paris et Marseille, seuls comptoirs ouverts à l'Algérie, qui souffraient le plus de leur rareté. L'approvisionnement des céréales, nécessité partout à la fois, rendait excessive la cherté du frêt des bâtiments et les éloignait d'un port aussi secondaire que celui d'Alger; encombré l'année précédente, il restait désert alors. La détresse des Arabes laissait vides les marchés de l'intérieur et privait ainsi les négociants de produits exportables; presque délaissés, en même temps, de leurs commanditaires, ils ne recevaient que des demandes de fonds pour les engagements antérieurs.

La disette des grains fut donc très-vivement sentie sur toutes les parties du territoire algérien : le prix des farines de provenance française s'éleva à 70 fr. la balle de 120 kil.; la taxe du pain dit français monta à 1 fr. les 2 kil.; les blés indigènes se vendaient de 30 à 36 fr. le quintal; la taxe du pain indigène fut longtemps, à la boulangerie modèle d'Alger (1), de 80 cent. les 2 kil.

En résumé, il résulta des désastres agricoles de l'année 1845, de la pénurie des récoltes de l'année 1846, une perturbation momentanée dans les moyens de subsistance de la colonie; la crise de France réagit par le renchérissement des denrées d'importation, elle restreignit les ressources déjà bien épuisées de son crédit.

Dans la situation anormale des affaires en Algérie, une crise financière était inévitable; le premier échec public devait être le signal de la dépréciation des valeurs sur lesquelles on spéculait depuis deux ans; la disette, la guerre furent les événements qui précipitèrent sa venue.

Telles sont les causes principales ou secondaires de la crise qui pèse sur l'Algérie. Elle s'est progressivement étendue d'Alger à Blidah et dans la province d'Oran : partout enfin où la spéculation avait pris la place des affaires sérieuses, mais là seulement.

Examinons la situation toute particulière qu'elle a produite.

En temps de crise simplement financière, la propriété, si elle est certaine et bien assise, si elle représente un fonds de capitaux accumulés et fixés au sol sur des valeurs immobilières considérables, la propriété, disons-nous, devient, pour ainsi dire, le contre-poids des valeurs

---

(1) Fondée par M. Brokwell, inventeur de procédés précieux pour la manutention des farines indigènes.

Digitized by Google

mobilières et flottantes; son taux s'élève en raison de la dépréciation des capitaux mobiliers; elle arrête même leur dépréciation, car, dans toute situation normale, elle en est la garantie, et à mesure que disparaissent et s'effacent les causes de gêne ou les craintes, l'équilibre se rétablit entre les différentes branches de la richesse publique: la confiance renaît d'autant plus vive, le cours des affaires reprend avec une activité d'autant plus grande que la société a fait l'épreuve de sa force.

En Algérie, la propriété était au contraire incertaine dans ses limites, contestable dans sa possession. Immobilière par sa nature immuable de bien-fonds, elle ne représentait en réalité qu'une valeur mobilière et spéculative, c'est-à-dire une rente et non un capital; une rente dont le taux était basé sur des espérances d'avenir et non point sur des produits fixes et permanents.

Son état anarchique laissait sans garantie les capitaux dont elle était devenue le gage par des prêts hypothécaires ou des valeurs de crédit à échéance; sa dépréciation en rendait le recouvrement impossible. Il en est résulté une situation sans autre issue que la ruine de tous les spéculateurs.

Le désastre a été très-grand. S'il n'a pas été général, c'est que, bien heureusement, un grand nombre de colons, tout entiers adonnés aux travaux agricoles et la majeure partie des commerçants s'étaient tenus vis-à-vis de la spéculation dans une prudente réserve. Ils n'ont point été atteints directement; mais ils ont très-longtemps souffert de la pénurie financière qu'une telle secousse avait produite dans le pays. Si nous avons réussi à bien faire apprécier les causes de la crise algérienne, on comprend maintenant que cette crise devait peser sur la colonie aussi longtemps que le vice originel de la situation, la confusion dans laquelle la propriété était tombée, n'aurait pas disparu.

Toute la sollicitude du gouvernement s'est d'abord portée sur ce point. Une série de mesures réparatrices ont été prises par l'administration pour effacer le passé; indiquons-les brièvement. En même temps qu'elles découvrent la situation nouvelle de l'Algérie, tout à fait bonne aujourd'hui, elles montrent combien la tutelle qui préside aux destinées de ce pays a été ferme, intelligente et sûre. Leur exposé est ainsi tout à fait propre à raffermir la confiance.

Pour rétablir l'ordre dans la propriété, le gouvernement, s'élevant

Digitized by Google

au-dessus de toute considération secondaire, n'a pas craint d'ordonner la vérification et l'homologation des titres de propriété. Ces titres, déposés entre les mains d'une commission administrative, ont été vérifiés un à un, le sol a été délimité mètre à mètre; les droits de chacun, constatés et reconnus avec la plus exacte précision, ont été consacrés par la remise à tout légitime possesseur d'actes accompagnés de plans figuratifs des lieux. Mais ce n'est qu'en 1850 que cette opération a pu être terminée. Une loi présentée immédiatement au pouvoir législatif et adoptée le 16 juin 1851, a fait alors disparaître toutes les exceptions dont les circonstances avaient nécessité l'édiction; elle a constitué définitivement la propriété algérienne en fixant solennellement les droits de l'État, des communes et des particuliers, en l'entourant enfin de toutes les garanties qui consacrent en France son inviolabilité.

En même temps qu'il reconstituait la propriété, le gouvernement hâtait la liquidation des affaires et venait en aide à la gêne des colons. Il faisait procéder activement, par les soins d'une seconde commission administrative, à la reconnaissance laborieuse des indemnités dues pour expropriation, et que des embarras de toutes sortes n'avaient pas permis encore de liquider. Les travaux de cette commission, aujourd'hui terminés, ont eu pour effet de verser dans le pays une somme de plus de 5 millions. Faisant bon marché de ses droits en matière de séquestre et sur la question de propriété des cimetières, l'administration offrait en toute occasion aux colons les transactions les plus avantageuses pour leurs intérêts. Par décrets des 21 et 22 février 1850, elle réduisait de moitié toutes les créances domaniales constituées en rentes perpétuelles; elle accordait aux débiteurs de l'État une remise entière de tous les arrérages de ces rentes dus ou à échoir jusqu'au 1er janvier 1852; l'autorisation de rembourser, en huit annuités et en capital, la portion maintenue de ces créances; elle encourageait enfin ce mode facile de liquidation de la dette par annuités, en faisant jouir le débiteur de l'État d'une réduction de 5 p. 100 pour chaque annuité payée d'avance, de manière que le payement immédiat de la huitième année fît bénéficier ce dernier d'un escompte de 40 p. 100.

Ainsi protégée, ainsi facilitée, la liquidation générale des affaires s'est opérée, et les expropriations forcées qui en ont été la suite ont fait passer la propriété aux mains de capitalistes sérieux qui la fer-

Digitized by Google

tilisent. La crise algérienne, il faut bien le dire, a eu ses effets salutaires. Elle était nécessaire pour arrêter l'essor de la spéculation, pour replacer les affaires sur le terrain de la réalité, et il est très-remarquable que ce soit depuis lors que les cultures s'étendent et que s'organisent en plus grand nombre d'utiles entreprises. Les affaires ranimées, la situation rendue normale, le gouvernement s'est trouvé en présence d'une seconde tâche. Il fallait seconder cette direction nouvelle des esprits vers la production du sol et les travaux sérieux; il l'a encouragée de la manière la plus heureuse par une nouvelle série d'actes puisés aux principes de la plus saine économie politique.

Les dispositions législatives qui régissaient l'Algérie en matières de douanes, étaient surtout combinées pour assurer au commerce français le bénéfice de l'approvisionnement de l'Algérie. Le département de la guerre a fait prévaloir un système nouveau dans la loi du 11 janvier 1851, qui a doté l'Algérie d'un marché en lui ouvrant en franchise les ports de France. Ses productions y sont aujourd'hui traitées comme les produits similaires français, protégés et défendus par les mêmes droits contre la concurrence étrangère.

Une banque a été fondée en Algérie avec un capital suffisant, et à des conditions assez larges pour offrir à la culture et au commerce les facilités de crédit les plus heureuses et les plus étendues.

Un ensemble de dispositions législatives, résumant les progrès que l'expérience et l'étude ont signalés en matière de colonisation, est en ce moment soumis au conseil d'État. Afin de réaliser immédiatement ces améliorations, des décrets présidentiels les ont rendus provisoirement exécutoires, dès l'année dernière. Elles fondent un système nouveau, remédient à de grands inconvénients. Dans l'origine, la population européenne s'est d'elle-même dispersée à la suite des troupes, sur les points les plus opposés de l'Algérie, et il a fallu, pour la faire vivre, créer autour de chaque centre ainsi formé, une zone de colonisation. Il en résultait un affaiblissement de forces qui, réunies, auraient dû se prêter un mutuel appui. L'État ne pouvait non plus doter à la fois tant de centres des travaux de viabilité et d'assainissement, premiers éléments d'existence pour ces agglomérations nouvelles. La colonisation marche aujourd'hui plus systématiquement. Sans abandonner les centres spontanément formés, le gouvernement s'attache à concentrer, dans des périmètres tracés à l'avance et reconnus comme les plus favorables, les forces que la colonisation

Digitized by Google

recrute chaque jour. Il combine l'allotissement des terres concessibles, de manière à placer l'un près de l'autre le grand propriétaire et le petit colon, à établir enfin partout cette solidarité si désirable des capitaux et de la main d'œuvre, auxiliaires et tributaires naturels.

Sous l'empire des ordonnances de 1845 et 1847, les formalités rendaient longues et difficiles l'obtention des concessions de terres : l'État était obligé de prendre ses sûretés contre la spéculation. Aujourd'hui la législation nouvelle (décret du 26 avril 1851) a pu ramener ces formalités au mode de procéder le plus simple.

En résumé, l'Algérie a subi une crise financière, déterminée, on le voit, par des causes toutes transitoires et accidentelles. Elle a traversé, comme tant d'autres colonies, comme tant de grandes entreprises en France même, une ère de spéculation; mais, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareilles circonstances, la situation n'en est devenue que meilleure pour les survenants.

L'Algérie n'a jamais possédé autant de travaux faits et de capitaux immobilisés. Les difficultés du pays sont reconnues, partout elles ont été vaincues par des expériences partielles. Dans ces trois dernières années, la colonisation a fait de grands et rapides progrès : les chiffres de la statistique, publiés chaque jour, sont plus éloquents à cet égard que tous les raisonnements.

La fécondité proverbiale de ces magnifiques provinces d'Afrique, que les Romains avaient nommées l'*empire de Cérès*, renaît chaque jour sous les efforts intelligents de nos colons. Il est échu à la France de développer sur ce sol, rendu à sa fertilité première, la puissante industrie de notre civilisation. Il en possède les éléments les plus précieux dans ses mines et ses forêts; dans la culture du cotonnier, du mûrier et du carthame, de la garance et du cactus coccinilifère; dans les vastes débouchés offerts par ses ports nombreux, sur la mer la plus fréquentée du commerce de l'Europe.

ANGELANI DELORME.

Digitized by Google

VOYAGE EN ASIE MINEURE.

BROUSSA.

Le bateau à vapeur qui mène de Constantinople au fond du golfe Cyanique, sur la côte d'Asie, part au lever du soleil ; et dans ce pays de douce quiétude, il est si rare de quitter d'aussi grand matin le faubourg de Péra, qu'on reste frappé du spectacle merveilleux qu'offre à cette heure la pointe du Sérai et le port de Stamboul. Un brouillard de pourpre, d'azur et d'or enveloppe alors la ville entière jusqu'au fond de son golfe ; et les plis ambiants de cette draperie légère, séparant les uns des autres tous les plans, toutes les collines de la cité par des alternatives d'ombre bleue et de lumière rouge, produisent l'effet le plus fantastique. Il semble que ce soient les réverbérations ardentes de feux de bengale placés là comme au théâtre, pour illuminer ce décor gigantesque.

Bientôt cet éblouissant mirage se perd dans l'éloignement, et l'on ne voit plus autour de soi que la surface azurée de la mer de Marmara, où bondissent par troupes les dauphins aux écailles dorées.

A gauche, nous laissons les douze îles des Princes, ce rendez-vous des populations chrétiennes pendant les jours de fête ; à droite, l'*Isola del Papa*, et après avoir tourné le cap du Bœuf ou Bos-bournou, autrefois *Posidonium* (temple de Neptune), nous entrons, à deux heures de l'après-midi, dans le golfe de Moudania.

Malgré les chaudes vapeurs qui estompent les lointains, l'œil distingue sur la côte méridionale les villages de Siglé, Triklia, Yénikeui, puis Moudania qui a donné son nom à cette baie profonde. Sur cette

Digitized by Google

terre où tous les peuples ont mis le pied et laissé leur empreinte, les souvenirs se présentent en foule. C'est ici que Constantin rendit le dernier soupir; là est le berceau d'Hélène, et plus loin la tombe d'Annibal. Enfin le bateau s'arrête à l'extrémité du golfe Cyanique, où est pittoresquement situé Kemlik (Ghemlik) avec ses jardins de vignes et d'oliviers, avec son torrent qui déverse dans la mer les eaux du grand lac de Nicée. Ce petit port contient sept ou huit mille habitants qui travaillent la soie, cultivent les fruits et font aussi la pêche sur les côtes.

Kemlik fut fondée, dit-on, par l'argonaute Kios, à son retour de Kolchis Déjà le pays était habité sous le nom de *Bebrycie* par les *Bebryciens*, dont un certain Amycus, fils de Neptune et de la nymphe Mélie, était roi. Pollux le tua dans un combat singulier. Les Bithyniens, vainqueurs des Bebryciens, s'emparèrent de ces contrées et leur donnèrent le nom de Bithynie. La petite ville de Kemlik ayant été dévastée par les peuples nomades d'Asie Mineure, Prusias, roi de Bithynie, la fit reconstruire, et elle quitta le nom de Kios pour celui de Prusias (*Prusias ad mare*), afin de la distinguer de Broussa (*Prusias ad montes*), la capitale, située à quelques lieues de là, au pied de l'Olympe.

Les Romains et les Arabes en y débarquant, respectèrent son nom; mais les croisés voulant y rappeler leur passage, la nommèrent *Kivete* ou *Civote*. Enfin les Osmanlis après l'avoir assiégée deux fois inutilement sous Osman Ier, s'en rendirent maîtres en 1333 pendant le règne du sultan Orkan, et la nommèrent Kemlik. D'où lui vient ce nom?... L'histoire ne le dit pas, et nous ne trouvons dans la racine turque qu'un sens qui n'aide guère à le découvrir. Kem ou guém signifie : mors de cheval, et lik, endroit : Kemlik, l'endroit où se fabriquent des mors de chevaux. Existait-il alors un établissement de ce genre, ou bien est-ce la forme du golfe, la position de la ville, qui lui a donné cette appellation?.....

On ne s'arrête en ce lieu, de très-peu d'importance, que pour y prendre les chevaux et les guides. Les touristes partent au train de poste, pour arriver le soir même, vers onze heures ou minuit, à Broussa; les artistes, au contraire, qui s'arrêtent à chaque pas, et le pays en vaut la peine, trouveront un gîte, un abri, devrais-je dire, pour ne pas trop m'engager, dans les cafés des villages que traverse la route.

Digitized by Google

En quittant Kemlik, on suit un instant la plage, puis on passe à gué un torrent célèbre dans la poésie antique. C'est là qu'Hylas, l'ami si cher d'Hercule, fut enlevé par les nymphes éprises de sa beauté, au moment où il allait puiser de l'eau dans cette source. Hercule désolé quitta les Argonautes, visitant toute la Mysie pour le chercher. Chaque année, en souvenir de cette douleur, les habitants parcouraient les forêts de Polyndromios, appelant en chœur et le tyrse à la main, le bel Hylas à jamais perdu.

Mais continuons notre route et n'évoquons plus tous ces souvenirs classiques, qui deviennent romantiques à force d'être oubliés; aussi bien, nous pourrions rester en chemin, car sur cette terre olympienne, la fable se mêle partout à l'histoire, les souvenirs de la poésie antique, apparaissent à chaque grotte, à chaque source, à chaque buisson, et la description vraie du pays pourrait en souffrir.

Le printemps en Asie, c'est une splendeur qui enivre de reconnaissance et de joie; on se sent fier de vivre, pour voir, pour apprécier cette nature merveilleuse, cette fête universelle de la terre et des cieux; oui, c'est un pays digne d'envie, que cette Asie Mineure, autant par les prestiges de son histoire passée que par les richesses et l'inépuisable variété de son sol.

Après le petit village d'Enkurdjik d'où se revoit encore le golfe de Moudania comme un lac enveloppé de verdure, la route tantôt s'élève, tantôt s'abaisse au milieu de gracieux vallons qu'enferment les deux chaînes des monts Katirli ou *Argonthonios*. Les chèvrefeuilles, les lauriers-roses, les jasmins jaunes, les clématites et mille fleurs parfumées croissent en abondance sur les marges du chemin. Une fleur, entre autres, qui s'élève au-dessus de toutes comme le lis dans la prairie, est remarquable par son aspect étrange et sa belle couleur. La tige de cette plante, haute de trois ou quatre pieds, est couronnée par un calice pourpre foncé en forme de cornet, dont l'angle supérieur s'allonge et retombe comme la manche d'un kafetan. De la corolle s'élance, en guise de pistil, un dard quadrangulaire semblable à une lame d'épée, d'un violet presque noir et long d'un pied environ. L'extérieur des étamines, la tige et les feuilles finement découpées et frisées, sont d'un vert clair moucheté de brun, comme la peau d'une couleuvre. Les Turcs nomment cette fleur Ilan-Otou, l'herbe du serpent; son nom scientifique est, je crois, *arum maculatum*. Le matin son calice est rempli jusqu'au bord par

Digitized by Google

la rosée du ciel, sert de coupe aux bulbuls fatigués d'avoir chanté toute la nuit leurs amours.

Après trois heures de marche, on arrive au café de Derbend, ombragé de platanes et situé au bord du Polyndromios, ce ruisseau qui murmure encore les plaintes d'Hercule; puis, une heure après, se montre le village de Démirtach. C'est là que nous passâmes la nuit. Nous n'étions pas les seuls, car deux arabâ turcs étaient arrêtés devant la porte d'une maison. Les grandes dames du pays, les femmes de pacha, ont presque toutes, pour voyager, une sorte de voiture qui rappelle par la forme et l'ornementation, ces chaises à porteurs du temps de Louis XIV, ouvertes sur les côtés et dont les roues, à peu près octogonales, ajoutent encore à l'inégalité du chemin et à l'absence complète de ressorts et de soupentes. Ces arabâ de forme antique, ornés d'arabesques d'or sur fond rose ou bleu, sont bien plus élégants encore, que les chariots de Constantinople. Des bœufs ou des chevaux richement harnachés traînent lentement ces chars pompeux, dans lesquels s'établit tout un harem de femmes et d'enfants sur des matelas, des coussins et des tapis qui les protégent contre les secousses violentes et les meurtrissures. On rencontre aussi parfois, des kafas, sorte de *cage* en treillis dorés, recouverte d'un drap écarlate à glands de soie, et portée sur des brancards que soutiennent deux mules, l'une devant et l'autre derrière. En Sicile et en Espagne, nous avons vu des palankins du même genre qui datent sans doute de l'époque arabe.

A peine a-t-on quitté le village de Démirtach, renommé par son vin, qu'au fond d'une vaste plaine, vers l'occident, se découvre la ville de Brousse, placée en amphithéâtre sur les derniers plans de l'Olympe dont les hautes cimes sont couvertes de neiges étincelantes. Au milieu de cet amas de constructions, noyées dans les brumes du matin, qu'on prendrait de loin pour la surface d'un lac, s'élancent comme de blanches naïades, les minarets, les dômes, les mosquées et les bains splendides de la ville. Quel paysage! et là, sous l'ombre épaisse de ce térébinthe où j'arrête mon cheval, qu'on est bien pour le voir et pour le dessiner!

L'impression de grandeur et de beauté qu'on éprouve, s'augmente encore de l'émotion des souvenirs. Voilà donc cet Olympe de Mysie, moins célèbre sans doute que la chaîne du Pinde, mais d'une coupe bien autrement large et de plus fière structure. S'il ne fut pas aussi

Digitized by Google

souvent hanté par les dieux, les poëtes l'ont chanté, et l'histoire répète son nom dans tous ses grands récits.

La position de Brousse est digne du berceau de la monarchie ottomane; et, aujourd'hui, elle en est plus que jamais le symbole. Endormie comme elle dans son luxe et sa vie heureuse, elle semble oublier ses droits de capitale, et préférer le repos à son ancienne gloire.

La vaste plaine qui s'étend à ses pieds, arrosée par le Niloûfar, est bien autrement riche et pittoresque que la plaine uniforme de Larisse. Ce torrent qui la vivifie, coule limpide, en plusieurs canaux dont les délicieux méandres sont couverts de cigognes, de flamants et d'oiseaux d'espèces diverses. Les mûriers, les vignes, les figuiers, les lauriers-roses et les myrthes, forment des plantations régulières ou des bosquets sauvages, entrelacés de plantes grimpantes et de roseaux gigantesques d'un aspect arcadien.

Pour aller de Kemlik à Brousse, on peut suivre une autre route plus pittoresque peut-être, mais moins frayée et abordable seulement à pied ou à cheval. Ce chemin, qui côtoie longtemps le golfe, s'enfonce à droite dans les monts Katirli, et arrive sur un sommet qui domine, d'un côté les villages de Filadâr et Tchaousténeh; de l'autre, celui de Sâdjeh-Kocéva et d'Akiche-Keuï; passant ensuite à Armoud-Keuï, il aboutit au village de Tchékirkeh, aux bains mêmes de Brousse.

M'arrêtant sans cesse et marchant au pas pour mieux voir ce beau pays, je n'entrai dans la ville que vers le milieu du jour. Je m'étais bien gardé de prendre à Constantinople des lettres de recommandation, désirant par-dessus tout arriver sans embarras, sans ces obligations qui forcent à un décorum perfide, l'artiste qui veut travailler à son aise et observer en toute liberté. Pour connaître les hommes et les choses, il faut se mêler aux masses, car le peuple seul a la tradition de sa nationalité; et, pour se mêler aux masses sans inspirer de défiance, on doit rester longtemps dans le pays, et surtout y vivre incognito. Alors ce n'est pas par les yeux des autres, mais par les siens, qu'on reçoit l'impression si vive et si précieuse du premier aspect; et, bien qu'il soit nécessaire d'interroger ensuite les fonctionnaires et les hommes qui ont des intérêts spéciaux, il est dangereux, nous le croyons, de se placer tout d'abord sous leur influence; c'est seulement un contrôle qu'il faut aller chercher près d'eux pour admettre ou rectifier le résultat des observations personnelles. Déjà la

Digitized by Google

civilisation européenne a déformé l'esprit national, de même que le hideux costume franc a déformé l'aspect des hommes de l'Orient; et les Turcs, de haute classe, se croient obligés de mentir à leur nature, afin d'être considérés comme des *progressistes*. Que de noms illustres, parmi les écrivains-voyageurs, nous pourrions citer qui, dès leur arrivée, ont été saisis, fêtés, accablés d'honneurs, et n'ont pu voir qu'à travers cette vitre colorée, le pays qu'ils venaient étudier; ils étaient dès lors forcés de taire leurs critiques et leurs vrais sentiments, devant la reconnaissance qui leur était imposée.

J'arrivais donc à Brousse accompagné seulement d'un jeune *Grec-Italien*, qui me servait de drogman. Je ne savais pas même où j'irais loger. Nous montâmes au hasard à travers les rues, demandant un gîte aux chrétiens de bonne mine que nous trouvions sur notre passage. Après une heure de recherches, nous découvrîmes, au fond d'un jardin, le kiosk le plus charmant dans sa simplicité. On y arrivait par un atrio précédant le divan, ou salle de réception; c'est le vestibule, kaïak, où se tient la famille dans ses réunions. Un escalier, caché dans la boiserie, conduisait à une pièce supérieure, d'où la vue s'étend sur la ville entière, les montagnes de l'Olympe et la vallée de Niloufar. C'était un atelier comme pouvait le rêver un peintre; et je le recommande à ceux de mes confrères qui voudront passer quelques mois dans cette contrée magnifique. Au pied de la terrasse, une fontaine jaillissante et glacée, des plantes grimpantes et de beaux arbres complétaient ce riant séjour. La famille arménienne à laquelle il appartenait me le laissa pour 10 piastres par jour (2 fr. 50 cent. environ). En général, l'intérieur des maisons de Brousse est simple, mais d'une élégance pittoresque; les pièces principales sont dallées en marbre et entourées de sofas.

On ne trouve dans la ville qu'une seule auberge, exploitée par un Arménien. N'ayant aucune concurrence à redouter, cet homme profite de la courte apparition de quelques voyageurs qui consacrent vingt-quatre heures à la visite superficielle du pays, et ne craint pas de demander 100 piastres par jour. Nous engageons donc ceux dont le but est plus sérieux et qui veulent s'arrêter dans cette ville intéressante, à louer, comme nous l'avons fait, une habitation particulière où le *confortable* sera moins *anglais*, sans doute, mais où ils vivront tranquilles et à peu de frais.

Digitized by Google

I.

Brousse fut fondée, d'après Pline, par Annibal, lors de son séjour auprès de Prusias, roi de Bithynie. L'illustre Carthaginois, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue, voulut donner à son œuvre le nom de son hôte auguste. *Pruse* est devenue Bursa ou Brousse pour les Turcs.

Dans le choix de l'emplacement de Pruse, on trouverait presque une preuve de sa fondation par l'habile ennemi des Romains; son génie militaire avait deviné que là était la clef de la Bithynie. En effet, une armée campée sur ce penchant de l'Olympe et occupant la riche vallée du Niloûfar, pourrait tenir Constantinople en échec; aussi est-ce cette ville, avant cela peu importante, dont Osman s'empara tout d'abord. Cette conquête fut suivie de près par celle de Nicée et de Nicomédie, et de là les princes Osmanlis sapèrent, dans sa base, l'empire byzantin. Au temps de Mithridate, Brousse était déjà fortifiée; beaucoup moins importante cependant que Nicée et Nicomédie, elle se trouvait soumise à leur juridiction. Après la défaite de ce prince par Lucullus à Cyzique, Triarus assiégea Pruse et s'en empara. Depuis lors, elle resta sous la domination romaine, ainsi que le constatent les monnaies qu'on y trouve encore, et qui portent le buste des empereurs romains, avec la légende Βιθυνίας. Sous les princes grecs, étant devenue la station commerciale entre Byzance et l'intérieur de l'Asie, elle s'agrandit considérablement. Les patriciens de la capitale la visitaient souvent, à cause de ses bains célèbres, de ses sources thermales, aussi puissantes par leur chaleur que par l'abondance de soufre et de sels qu'elles tiennent en dissolution. Constantin et Théodote, sa seconde femme, qui s'y rendirent pendant l'été de 797, y furent guéris de souffrances que les médecins grecs avaient essayé vainement de combattre.

Vers la fin du neuvième siècle, les peuples nomades de l'intérieur commencèrent à inquiéter l'empire grec, et, vers 940, un prince de la famille Hamadân Seif el-Daûleh s'empara de Brousse après une année de siége, puis en fit démanteler les murailles. Les Grecs l'ayant reprise peu de temps après, en relevèrent les fortifications et les firent plus solides qu'auparavant.

Andronic Comnène, à la suite d'une révolte des habitants,

Digitized by Google

livra la ville entière au pillage. Quelques années plus tard, lorsque le comte de Flandre s'empara de Constantinople, un certain Théodore Lascaris, despote de Romanie, soutenu par le sultan d'*Iconium*, vint s'établir à Brousse, sous prétexte de conserver les places d'Asie à son beau-frère Alexis Comnène. Mais bientôt il en fut chassé par Bern de Brachaux, et lorsque ce dernier voulut pénétrer dans la ville il trouva une résistance si énergique de la part de la population qu'il fut contraint de lever le siége. Enfin, en 1214, Henri II, empereur latin de Byzance, ayant fait la paix, remit la place à Lascaris. Depuis ce moment les Grecs en restèrent maîtres jusqu'à l'époque où parut Osmân. Ce fondateur de la monarchie ottomane l'assiégea trois fois sans pouvoir s'en emparer. Déjà vieux et malade, il remit le pouvoir à son fils Orkân, qui chargea Ak-Timoûr et Balabân, les généraux les plus habiles de son armée, d'élever deux forts dans la plaine pour intercepter les communications de la ville avec la mer. L'un fut placé à l'ouest, du côté des bains, l'autre sur les bords de la rivière. On trouve encore aujourd'hui un village qui porte le nom d'un de ces généraux, Balabân-djik. Après sept mois de luttes incessantes, Osmân pénétra dans les faubourgs et les saccagea. C'est alors que l'empereur Andronic ordonna de capituler, moyennant trente mille pièces d'or. Ceci se passait en 1325, l'an 726 de l'hégire. Osmân reçut à son lit de mort l'annonce de cette victoire, et recommanda qu'on fît élever son tombeau dans la nouvelle capitale des empereurs ottomans.

Six sultans établirent dans cette ville charmante le siége de leur empire jusqu'à l'époque où Mahomet II, vainqueur de Byzance, fit désormais de cette cité la capitale du royaume. Les murailles dont on voit encore ici les restes furent élevées par ordre de Mohammed III, dans le but d'arrêter les hordes insurgées qui désolaient l'Asie Mineure.

Les incendies, et entre autres celui de 1490 qui ravagea les vingt-cinq régions de la ville, puis les assauts et enfin les constructions nouvelles, n'ont laissé de l'époque romaine aucun édifice, aucun emplacement qu'on puisse reconnaître ; quelques débris informes et quelques monnaies sont donc les seuls indices de cette domination.

Brousse se compose : du château fort qui est encore entouré des murailles dans lesquelles l'ancienne ville était resserrée ; puis de la ville proprement dite et enfin d'un faubourg qu'on nomme Mourâd-

Digitized by Google

Mahalect. On y compte environ 100,000 habitants, dont 80,000 Turcs ou musulmans, 7 ou 8,000 Arméniens qui habitent le côté-est de la ville, sur les derniers coteaux de l'Olympe; les Grecs, population flottante de 4 à 5,000 âmes, se trouvent au-dessous du quartier arménien, dans la partie basse de Brousse qui touche la plaine, tandis que les juifs, au nombre de 2 à 3,000, sont refoulés vers la pointe occidentale. Cette situation topographique des populations soumises, des raya ou sujets, correspond parfaitement à leur position sociale dans l'empire. En effet, les Arméniens, par leur intelligence et leur adresse, sont les plus considérés, et souvent ils arrivent à de très-hauts emplois dans l'administration. Les Grecs font, pour la plupart, le métier de domestiques, tandis que les juifs, avilis et méprisés, ne s'occupent que du plus bas commerce.

Cette ville, par son importance, est le chef-lieu d'un pachalik de premier ordre, et d'un métropolitain grec et arménien. A part les mosquées, les tombeaux et les bains, qui sont des édifices d'un haut intérêt, on ne trouve à Brousse aucune beauté architecturale à la manière des villes d'Italie, par exemple; mais sa beauté naturelle peut remplacer toutes les autres. Les maisons sont de véritables chalets peints en rose, en vert, en jaune ou en bleu; la plupart sont entourés d'arbres immenses, couverts de vignes et de plantes grimpantes, tantôt suspendus sur des ravins magnifiques où roulent des torrents, tantôt groupés sur des gradins de rochers derrière lesquels s'étend l'immense rideau bleu de l'Olympe ou la riche vallée du Niloûfar.

Et quelle population magnifique, quels pittoresques costumes! C'est toujours cette grande race asiatique si fière, si noble et si luxueuse. Les habitants de ces fertiles contrées sont fanatiques sans doute, mais ils n'ont pas cet orgueil insolent de l'habitant de Constantinople et sont généralement affables. Dans toutes les classes de la population, il règne une continuelle activité; hommes, femmes, enfants travaillent du matin au soir; aussi l'aisance est-elle générale, et il est fort rare de trouver par les rues ces mendiants si nombreux de l'autre côté du détroit. A travers les haies vives des jardins, on aperçoit les femmes turques et arméniennes travailler sous le feuillage épais des mûriers, bêchant la terre, dirigeant les irrigations, coupant les branches et les feuilles qu'elles emportent pour nourrir les vers à soie. Elles sont là découvertes, ayant ôté le yachmak et le féredjeh

Digitized by Google

qu'elles portent dans la rue pour se cacher le visage ou s'envelopper; on reste ébloui par l'éclat de leurs yeux et de leur teint, par la pureté de leurs traits. Les enfants sont aussi d'une beauté merveilleuse et comme aucune autre contrée de l'Orient n'en saurait donner idée.

La branche principale d'industrie est la soie, dont on suit toutes les phases depuis la culture des mûriers et l'éducation des vers jusqu'à la fabrication des tissus la plus complète. Aussi, est-ce une source de richesse pour ce pays aussi renommé par son genre de soieries que Damas l'est pour le sien.

Brousse, au dire des historiens, possédait jadis 365 mosquées; aujourd'hui le nombre en est réduit, mais on compte encore 174 djâmi' (mosquée à minaret) et 24 mesdjid (chapelle sans minaret); 24 tcharchi ou bezestin (marchés d'étoffe et d'antiquailles) et 48 kân (khan) ou kiarvân-séraï. Les bains sont innombrables et à bien dire, grâce aux sources chaudes et froides de l'Olympe transportées par des canaux dans tous les quartiers, chaque maison peut avoir sa fontaine et son bain.

Parmi toutes ces mosquées, neuf méritent d'être décrites comme des modèles de l'art turc et persan. La grande mosquée Oulou-Djâmi', celle qui présente, non pas le plus beau caractère, mais le plus original peut-être, s'élève au centre de la ville et sur son point culminant. C'est un vaste édifice quadrangulaire dont le plan ne ressemble à aucun de ceux des mosquées de Brousse et diffère essentiellement de celui de Sainte-Sophie. On peut le regarder comme spécial au système d'architecture des premiers temples de l'islamisme. La surface est un carré de 100 mètres de côté environ, divisé en vingt-cinq compartiments égaux, marqués par seize piliers qui soutiennent vingt-quatre coupoles en pendentifs. Celle du centre n'est recouverte que par un dôme en treillis de fer, qui laisse voir le ciel, qui laisse pénétrer le soleil et la fraîcheur, ou la pluie, laquelle tombe alors dans un magnifique bassin de marbre blanc placé dessous. Ce bassin, d'où s'élance un jet d'eau, au lieu d'être creusé dans le pavement, s'élève au-dessus en vasque octogonale, et contient des poissons que les musulmans respectent et regardent comme sacrés. Rien n'est plus oriental et plus pittoresque à la fois; et ce murmure de l'eau sous les voûtes profondes, cette nature animée à côté de l'architecture impassible, est d'un effet plein de contrastes, de charme et de puissance.

A Constantinople, au Kaire, à Damas et dans les villes d'Orient, on

Digitized by Google

trouve toujours des fontaines et des bassins à la porte et dans la cour des mosquées ; mais dans l'intérieur, sous la voûte même du temple, c'est la seule, je crois, où ce genre d'embellissement ait été imaginé. Bâtie en briques et en pierres de taille, Olou-Djâmi' avait jadis ses piliers et son pourtour dorés jusqu'à hauteur d'homme, malgré la défense sévère du Ḳoran ; mais le sultan Méhémet Chélébi, qui la termina, était doué d'un sentiment trop élevé des arts pour ne pas faire fléchir la loi devant ses instincts d'artiste. C'était, au reste, le seul luxe de cet intérieur, dépourvu de toute espèce de sculpture et portant ce caractère de simplicité austère qui appartient à l'islamisme. Pour tout ornement, on y trouve des inscriptions gigantesques, peintes sur les murs, en noir, rouge et or, dont l'enchaînement et les combinaisons ont quelque chose de mystique pour les musulmans ; mais il semble à ceux qui ne peuvent lire cette écriture en caractères *soulous* ou ṭoulouṭ (1), que ce soient des signes cabalistiques. Les piliers et les arcs qui soutiennent les coupoles sont un peu trop massifs, comme c'est en général le propre d'un art primitif, mais la grandeur de l'édifice atténue ce défaut. Des fenêtres placées au milieu de chaque travée éclairent mystérieusement l'intérieur. La chaire ou mimbar en ébène sculpté, est semblable, pour ses arabesques et ses lignes combinées géométriquement, à la belle chaire en marbre de la mosquée du sultan Barḳoûḳ au Kaire.

Trois sultans, Mourâd Ier, Baïâzîd Ier et Mohammed Ier, travaillèrent successivement à la construction de cet édifice, monument de la puissance et de la civilisation ottomane, à cette époque première d'un empire qui devait prendre des accroissements gigantesques.

On entre dans Olou-Djâmi' par trois portes ; la principale donne sur une cour fermée (l'atrium) où s'élèvent des platanes magnifiques, de puissants cyprès et des fontaines ; elle se nomme Ḳiblah-Ḳapouçou, la porte de la Ḳiblah. Deux minarets élancés et minces

(1) On appelle ṭoulouṭ, cette écriture arabe dont les lettres sont enchevêtrées les unes dans les autres, de manière à former un ensemble plus élégant, plus architectural. Souvent même, les artistes habiles disposent ces caractères en arabesques, et il en résulte des dessins parfois si compliqués, qu'il est fort difficile, même pour les experts, de les déchiffrer ou d'y reconnaître des lettres. On s'en sert pour les légendes gravées sur pierre fine, sur les vases et les armures, ainsi que pour les titres de manuscrits et les inscriptions monumentales.

Digitized by Google

comme des palmiers, s'élèvent aux deux angles de la façade et indiquent une mosquée impériale ; ils étaient revêtus jadis d'ornements en faïence, ensevelis aujourd'hui sous un épais badigeon. Du haut d'un de ces balcons élevés où se place le mouezzin pour appeler à la prière, jaillit une fontaine conduite à cette hauteur par des tuyaux cachés ; elle retombe de là en pluie rafraîchissante. Les hauts réservoirs de l'Olympe permettent ainsi d'avoir sur toutes les terrasses, si élevées qu'elles soient, des bassins et des jets d'eau qui donnent aux habitations un charme inexprimable.

Près de la grande mosquée, nous recommandons aux artistes les kân qui sont ici excessivement pittoresques. Ceux de Takta-kâlé, *Château de bois*, et de Sermakech-kân, méritent particulièrement l'attention.

Ces kân, sont une des organisations les plus intéressantes de la civilisation orientale et bien digne d'être imitée. On appelle du nom générique de kân les lieux où les voyageurs sont admis ; et on donne plus particulièrement le nom de kiarvân-sérâï aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, allant ensemble d'un pays dans un autre. Ces troupes portent le nom de kiarvân, dont nous avons fait *caravane*.

Le voyageur, en entrant dans un kân, offre un léger présent qui est toujours reçu avec un sentiment religieux ; et si, après un long voyage, il a tout donné, s'il ne lui reste plus rien des objets de son commerce ou de l'industrie de son pays, alors une fleur, une simple branche qu'il présente en mettant sa main sur son cœur, suffit pour qu'il soit accueilli comme les autres.

Offrir la feuille verte, c'est demander l'hospitalité, et dès lors on a droit à l'accueil des habitants du lieu. L'aspect de ces monuments fait remonter la pensée jusqu'à l'origine et aux pratiques diverses de cette vertu de l'Orient, *l'hospitalité*, qui semble établie depuis le commencement des siècles. Aujourd'hui encore, ce peuple pourrait, comme Job, prendre le ciel à témoin de son attachement à ces principes révérés dès le premier âge. C'est qu'ici on ne répudie pas le passé comme une vieillerie, et chaque génération n'a pas l'orgueil de se croire appelée à la rénovation du monde.

Sur la porte d'un de ces kân qui, en Égypte, portent aussi le nom d'okel (okâleh), j'ai lu ce passage du Koran, qui semble emprunté à notre Évangile :

Digitized by Google

« *Le paradis est à ceux qui, pour l'amour de Dieu, nourrissent les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves.* »

C'est avec de pareils usages que les moins riches, que les pauvres même ne sont ni humiliés ni avilis, et ne se mettent pas en guerre contre une société toujours bienveillante qui les reçoit dans son sein. Et qu'on le sache bien, ces maximes ne restent pas à l'état de théorie; elles sont partout et toujours mises en pratique.

Dans les grandes villes comme Constantinople, Damas ou le Kaire, les kân sont formés de bâtiments en briques ou en pierres, élevés sur les quatre faces d'une cour carrée qui contient ordinairement une fontaine et une petite mosquée; et dans son pourtour s'ouvrent de vastes magasins voûtés à l'abri des incendies, si fréquents en Orient. Les étages supérieurs sont divisés en chambres, et servent d'hôtellerie aux négociants étrangers, sans distinction de religion.

Aux xe et xie siècles, les pèlerins qui revenaient de la terre sainte imitèrent cet usage de l'Orient, dans l'Europe chrétienne; et les couvents, les monastères, les abbayes et les églises créèrent des maisons de refuge ou kân pour les voyageurs, des moristân ou *hospices* pour les malades et les pauvres, comme on les trouve encore près des mosquées dans toute l'Inde, l'Égypte et la Turquie. Peu à peu ces maisons changèrent de destination, car chez nous l'excessive mobilité de caractère ne laisse rien durer. Bientôt, en effet, l'industrie privée établit, le long des routes, des auberges pour les voyageurs, et il ne resta plus que les hospices ou hôtels pour les malades. Ce nom d'*hôtel*, d'*hôte*, d'*hôtellerie* qui, comme un si grand nombre d'autres mots, n'a été introduit dans les langues d'Europe qu'à la suite des croisades, est évidemment dérivé du mot arabe okel, synonyme de kân. Au xvie siècle, ces hôtels eux-mêmes, établis par la charité chrétienne, lui furent ravis par cette charité officielle qui, de nos jours, a voulu prendre le titre de *droit à l'assistance*, exigé le pistolet au poing.

Les kân de la ville de Brousse sont en bois et en pierre; les premiers sont les plus pittoresques, grâce à ces galeries à jour, entrelacées de vignes magnifiques, à ces légers escaliers et à ces balcons que traversent, du haut en bas, des zones de lumière et d'ombre, produisant cet effet saisissant que nous admirons dans les belles pages de Rembrandt. On y trouve aussi des fontaines jaillissantes, des arbres tordus comme des serpents ou droits comme des colonnes; en un mot, rien n'y

Digitized by Google

manque pour la joie des artistes. Remplis de cafés qui sont peuplés d'oisifs, il faut aller là pour y étudier les types et les costumes. A côté de l'imâm, avec son petit turban blanc et son large ḳafotân, on voit le chaouch et le ḳawâs, à la veste courte brodée d'or, à la ceinture immense, à la culotte collante de drap blanc ou bleu, au turban fantastique haut de deux pieds, dont la longue bande d'étoffe, retenue par des cordes, tombe en enroulements sur les épaules. Des poignards extravagants, des coutelas de toute forme et de toute longueur, des pistolets qui ressemblent à des tromblons, chamarrent le ventre et la poitrine de ces matamores. On se croirait au milieu d'une bande de brigands prêts à tout exterminer, tandis que, pour la plupart, ce sont de tranquilles laboureurs qui ne songent qu'à embellir leur costume par cet attirail mâle et imposant : hommes primitifs et sans étude qui ne calculent la dignité qu'au point de vue de la force.

On est *riche de naissance* dans ces beaux climats; aussi ces gens d'Orient aiment-ils mieux vivre des fruits naturels de cette terre féconde que de se fatiguer pour amasser fortune. Qu'ont-ils besoin de tout ce *confort*, indispensable à nos froides contrées, nécessaire pour rendre supportable une vie qui se passe à l'intérieur? Ici, la nature n'est-elle pas splendide, le ciel toujours propice et la vie assez douce pour n'avoir rien à désirer? Tous les produits, toutes les matières premières que nous nous procurons à grands frais, se trouvent là sans efforts et sans incertitude. Tels sont : la soie, les couleurs et les ingrédients pour les préparer, les épices, les parfums, les pierres précieuses, les méthodes et les secrets de fabrication les plus parfaits et par des moyens si simples, qu'ils sont à la portée du plus pauvre et appartiennent à qui veut s'en servir.

Ajoutons que les Orientaux sont d'une sobriété extrême, et que l'argent qu'ils gagnent, ne se dépense pas en luxe de table, en excès de boisson qui, dans notre Europe, enlèvent aux ouvriers tout leur gain. Les fruits, le lait et le beurre des buffles ou des vaches, quelque peu de mouton grillé et de l'eau, l'eau bienfaisante dans ces pays altérés, voilà tout ce qu'ils aiment; et si cette population est si belle et si pure encore, c'est à cela qu'elle le doit; car l'hygiène et la sobriété sont un double principe de rajeunissement dans la reproduction des races, tandis que les excès affaiblissent l'esprit et le corps de l'homme jusque dans sa progéniture. Ces beaux types orientaux, ces profils pleins de majesté, ces yeux où se lit le repos de la force,

Digitized by Google

n'appartiennent pas en propre à ces montagnards turkomans qui, descendus d'un coin de la haute Asie, ont renversé l'empire grec. Quand on étudie les institutions militaires des premiers sultans, quand on voit qu'ils recrutaient les janissaires en enlevant, dans les villages grecs, les enfants les plus beaux, les plus vigoureux, qui désormais n'avaient plus d'autre famille, d'autre patrie que la ortà (*orta*, *cohorta*, *cohorte*), on s'explique la transformation qui s'est opérée et qui, peu à peu, a formé la population ottomane et lui a fait perdre son type mogol.

Plus encore ici qu'à Constantinople, on est frappé du grand air des hommes de la basse classe. On peut dire que les Turcs sont tous gentilshommes, parce que leur éducation, aussi bien que leurs souvenirs héréditaires, leur donne cet esprit d'indépendance et de fierté, cette haute opinion de soi-même qui est le propre des gentilshommes. Cet esprit est continuellement entretenu et dans tous les rangs de la société, par ces populations soumises, ces raya grecs, arméniens et juifs, qui les placent dans la position de maîtres à sujets, de chefs et de conquérants vis-à-vis de conquis et d'esclaves. Ici pas un enfant, s'il est Turc, qui n'ait le droit d'exercer son orgueilleuse autorité, à chaque minute, sur le premier raya, sur le *giaour* qui passe à côté de lui. Cet orgueil exagéré des Turcs, cette confiance en soi est aujourd'hui la dernière force de ce peuple, qu'un gouvernement plus habile relèverait sans doute de l'abîme où le pousse son insoucieuse indolence.

ADALBERT DE BEAUMONT.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE

HINDOUI ET HINDOUSTANI.

GAZALS.

Les Gazals, ou plus correctement Razal, sont des petits poëmes, des espèces d'odes qui ne doivent pas être composés de plus de douze vers. Le dernier, nommé *vers royal*, doit contenir le takallus ou surnom de l'écrivain. Dans ce genre de poésie, on emploie souvent des jeux de mots.

Quand un poëte a composé un certain nombre de Razal, il les réunit en diwân, en fait tirer des copies et les distribue à ses amis. Ces recueils sont ce qu'il y a de plus commun dans la littérature musulmane. Malheureusement toutes les pièces roulent presque toujours sur le même sujet, reproduisent les mêmes pensées et souvent les mêmes expressions; ce qui fait qu'on a de la peine à trouver quelques Razal qui offrent des idées nouvelles ou une forme originale.

Les Razal que nous publions ici sont extraits d'un supplément inédit à l'*Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*, par M. Garcin de Tassy. Ce livre curieux, peu connu sur les rives de la Seine, est très-estimé sur les rives du Gange, où il a été traduit en hindoustani et imprimé avec luxe. Nous reviendrons prochainement sur l'ouvrage du savant orientaliste; nous étudierons, avec ses œuvres, cette littérature féconde qui étincelle de beautés et fait les délices d'un des plus vastes empires de l'Asie.

Digitized by Google

GAZAL DE RIKKAT.

D'où vient l'agitation que j'éprouve? Est-elle d'un bon ou d'un mauvais augure? — Dieu le sait.

A chaque pas mes pieds chancellent : Qui demeure donc dans cette rue? — Dieu le sait.

Les pétales du milieu de cette rose semblent d'un rouge plus foncé que les autres. Qui donc l'a serrée contre son sein? — Dieu le sait.

A qui cette belle a-t-elle dit les paroles que j'ai furtivement entendues? — Dieu le sait.

Comment se fait-il que le papillon déjà brûlé par le feu de l'amour vienne encore se brûler à la bougie? — Dieu le sait.

Pourquoi cette belle, en me regardant, sourit-elle aujourd'hui de sa bouche vermeille? Comment ce bouton de rose s'est-il épanoui? — Dieu le sait.

O ma bien-aimée, lorsque tu es allée trouver Rikkat, d'où vient qu'il n'a pas poussé de soupirs? — Dieu le sait.

GAZAL DU SULTAN TIPPOU.

Lorsque le sultan, nouveau Rustam, s'avance en colère sur son coursier, les cœurs des Kons d'Europe (les Anglais) tressaillent de frayeur.

A la vue de l'armée du sultan, l'effroi s'empare des Mahrattes et les met en fuite comme le daim. Les Francs et Nizâm ul-mulk passent ensemble le jour et la nuit dans la crainte de notre sultan.

L'armée du Nizâm prend la fuite à cause de l'épouvante que le sultan lui inspire, comme le chasseur lorsqu'il aperçoit le lion.

Les chrétiens en voyant des rivages de l'Océan, les merveilles de la sagacité du sultan, oublient leurs plans et leurs projets.

Son royaume est florissant; son armée s'accroît journellement à cause de sa munificence et de sa justice.

Sa libéralité et sa générosité déterminent les hommes à s'écrier tous ensemble : « Hâtim (1), comparé à lui, n'était qu'un avare. »

(1) Hâtim, nom d'un Arabe de la tribu de Tay, célèbre par sa générosité dans les anciens poëmes de sa nation.

Digitized by Google

Socrate, Hippocrate et tous les sages de la terre ne sont auprès de lui que des insensés.

Comparé à lui, Mars (1) n'est qu'un faible enfant, et Sâm (l'aïeul de Roustam), ne peut pas plus que son petit-fils, être désormais cité pour sa valeur.

La justice du sultan est telle que le daim des *jangles* prend pour son oreiller le lion et le tigre, et pour son matelas le léopard et la panthère.

POÉSIE DE ZAUK.

Mon regard a vu tout ce qui est semblable à toi, et il ne t'a pas aperçu. Tu es dans mes yeux, et toutefois tu leur es caché. La science est quelque chose; mais l'humanité est aussi quelque chose qui y met des bornes. Ainsi tu as beau apprendre à parler au perroquet, il n'en reste pas moins un simple oiseau (2).

GAZAL D'AKTAR.

Lorsque j'ai pris mon kalam pour chanter mon créateur bien-aimé, j'ai poussé un soupir cadencé dont j'ai fait le premier vers de mon Diwân.

Comment les œuvres de l'auteur de l'univers ne seraient-elles pas inaccessibles à l'imagination, puisqu'il a fait de la création une sorte de talisman pour la maison des siècles (3)?

Admirez combien il est aimable sous le voile dont il se couvre. Dans tout il est manifeste et néanmoins il est caché.

Aktar est à juste titre anéanti par l'éclat de ce soleil dont un seul rayon a rempli d'étonnement les deux mondes.

---

(1) La planète *Mars* personnifiée et non le dieu Mars.

(2) Ces vers sont du plus célèbre des poëtes vivants de l'Inde, de celui dont la réputation a acquis le plus de popularité parmi ses compatriotes; il a reçu officiellement le titre de malik ul-chuara ou roi des poëtes, titre que l'opinion publique lui avait décerné; un de ses biographes le nomme, avec tout le luxe des hyperboles orientales : « *le perroquet du champ des cannes à sucre de l'éloquence.* »

(3) A cause de ce qu'elle a de mystérieux.

GAZAL DE BÂKIR.

Je n'aurai eu constamment que des sujets de douleur lorsque je quitterai, un jour, le monde.

Belle jardinière, ne m'empêche pas de parcourir ton jardin. Ainsi que la tulipe, je porte la noire empreinte de la brûlure qui est un gage de mon amour.

Je t'avais donné mon cœur pour en enlever le chagrin qui l'oppressait, mais j'ignorais que ce serait pour moi une nouvelle source de chagrin.

Saadî aurait fait facilement son Bostân si je lui avais montré le Gulistân dont je parle (1).

Bâkir a entièrement abandonné son cœur à cette beauté trompeuse; mais il sait bien que c'est comme s'il l'avait jeté dans la poussière.

GAZAL DE DULHAN-BÉGAM,

ÉPOUSE D'AÇAÎ ED-DOULA, SOUVERAIN D'AOUDE.

Je suis la parure du jardin du monde; mais comme une de ses plus belles fleurs, je porte dans mon sein une blessure dont les traces sont profondes.

Le sang mêlé d'eau qui s'y forme vient aboutir à mes yeux, d'où il s'écoule en larmes abondantes.

La vie quitte doucement mon cœur comme une caravane qui se met en marche dans l'obscurité.

GARCIN DE TASSY,

Membre de l'Institut.

(1) *Bostân* signifie lieu d'odeurs, c'est-à-dire parterre de fleurs; et *Gulistân*, lieu de roses, c'est-à-dire jardin. Ces deux expressions adoptées par Saadî pour titres de deux ouvrages devenus célèbres, sont ici l'objet d'un jeu de mots.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

ALGÉRIE. — SOUMISSION DES ZOUAOUA. — Sî el-Djoudi, le célèbre marabout de Zouaoua, est venu à Alger, suivi de quatre-vingt-douze chefs kabiles, pour traiter de la soumission à la France de vingt tribus ou fractions de tribus qui composaient les principales forces de ce qu'on est convenu d'appeler la Kabilie du Djurdjura, ou grande Kabilie. Quelques détails sommaires sont indispensables pour faire apprécier l'importance politique de la démarche des chefs kabiles.

On désigne sous le nom de Zouaoua une confédération d'une vingtaine de tribus kabiles qui habitent les vallées de l'Oued Akfadou et de l'Oued el-Ḥâd, affluents supérieurs de l'Oued Amraoua. Leur territoire se trouve situé entre les pentes du nord du Djurdjura et les Zakfaoua, qui bordent le littoral de la Méditerranée. La population des Zouaoua est évaluée à 94,000 âmes; 25,000 environ sont en état de porter les armes. On compte 200 villages, dont quelques-uns sont des bourgs importants; la plupart des maisons sont couvertes en tuiles, et un certain nombre ont un étage et une galerie. Les villages ont tous une ou plusieurs mosquées, presque toujours blanchies à la chaux. La richesse en horticulture consiste en oliviers, figuiers et vignes; comme ils récoltent bien au delà de leurs besoins, ils sont dans l'obligation d'exporter leurs produits pour se procurer en échange les céréales qui leur manquent presque complétement. Ils cultivent aussi,

Digitized by Google

sur quelques points, les légumes, le lin et le tabac. Les glands des forêts qu'ils recueillent et qu'ils revendent sont un élément important de leur alimentation.

Les Zouaoua fabriquent des armes, du savon, de la chaux, du plâtre, des tuiles, de la poterie; ils exploitent les forêts; ils travaillent le cuir, font de la vannerie et fabriquent des ustensiles de ménage en bois. Les Zouaoua tissent aussi la laine, fabriquent de grossiers bijoux, élèvent des abeilles et quelques bestiaux. De temps immémorial, ils envoyaient des émigrants dans les provinces de l'Algérie et jusqu'à Tunis. Ces émigrants exerçaient dans les villes les professions de manœuvres, de maçons, de chaufourniers, de jardiniers, de boulangers; quelques-uns prenaient du service comme soldats.

Comme on le voit, cette population guerrière, habituée à l'indépendance, fière de son organisation toute démocratique, possède de précieuses ressources et se trouve, si on la compare aux tribus arabes, dans un état de prospérité relative. Mais malgré son esprit belliqueux, malgré son attachement profond aux habitudes locales, malgré son horreur pour l'étranger, elle est forcément tributaire des contrées qui cultivent les céréales et avec lesquelles elle échange le surcroît de sa production. Si jusqu'à ce jour les dominateurs de l'Algérie n'avaient pas tiré tout le parti possible de cette situation pour soumettre complétement les Zouaoua à une autorité régulière, c'est qu'ils redoutaient de s'engager avec leurs troupes dans les montagnes de la Kabilie, et qu'ils ne possédaient pas une organisation administrative assez puissante pour établir un blocus commercial sérieux autour de ces farouches montagnards. Les Turcs semblaient s'être contentés d'avoir obtenu la neutralité des Kabiles et le libre passage de leurs troupes et de leurs convois à proximité des lieux occupés par ces peuplades.

La France ne pouvait accepter de semblables relations. Aussi dès que la chute d'Abd el-Kâder nous eut rendu maîtres de tout le pays arabe, l'attention du gouvernement se tourna vers la Kabilie. Les chefs de l'armée d'Algérie, confiant dans le courage et le dévouement de nos soldats, indignés des fanfaronnades de ces tribus turbulentes, demandaient depuis longtemps l'autorisation de pénétrer dans le Djurdjura et de le réduire par les armes. Le ministère de la guerre, appréciant les conditions spéciales dans lesquelles vivaient les Kabiles, s'opposa constamment à une entreprise générale et profonde contre le Djurdjura. Il pensait avec raison qu'on amènerait les Kabiles à composition

Digitized by Google

en leur fermant des marchés d'où ils tiraient leurs approvisionnements. Dans le principe, le blocus ne put être mis à exécution. Mais des expéditions partielles eurent lieu contre les tribus de la Kabilie du Djurdjura. On pénétra assez avant dans la vallée de l'Oued Sebaou; on réduisit les pentes occidentales et méridionales. Ces succès permirent d'établir des postes d'observation autour du pays insoumis, on eut ainsi le Bordj Tiziouzou, le Bordj Menaïel, le Bordj Sebaou, le Bordj Bourni, quatre maisons fortifiées occupées par les chefs arabes à notre solde; puis, le poste de Dera el-Mizan, celui de Bordj Bouïra, Aumale, enfin la maison fortifiée des Béni Mansour, dans l'Oued Sahel supérieur. Ces établissements pouvaient surveiller tous les débouchés qui conduisaient des montagnes dans le pays soumis. Dès le mois d'août dernier des ordres avaient été donnés pour l'application d'un blocus rigoureux.

La démarche de Si el-Djoudi vient de constater le succès de cette grande mesure administrative. Les Zouaoua, privés de la faculté de s'approvisionner au dehors et d'écouler leurs produits, ont été forcés de demander grâce; ils commençaient à ressentir les effets d'une grande détresse. C'est ainsi qu'une politique habile a pu ménager le sang de nos soldats et leur épargner de pénibles fatigues.

Déjà, en 1844, lorsque le maréchal Bugeaud s'était rendu d'Aumale à Bougie, en suivant la vallée de l'Oued-Sahel, Si El-Djoudi s'était mis en relation avec le chef de l'expédition et lui avait envoyé en présent plusieurs charges de neige; mais le marabout qui s'annonçait comme le sultan du Djurdjura et des Zouaoua, qui s'intitulait pompeusement: *L'Orgueil des montagnes*, ne parut pas au camp du maréchal comme il l'avait promis, et ne put empêcher les contingents des Zouaoua de se joindre aux Kabiles qui combattirent contre nous. Depuis cette époque, on n'avait pu obtenir de Si El-Djoudi aucune démarche nette. Il semblait même avoir perdu de son influence devant le chérif Bou-Barla qui s'était établi chez les Zouaoua.

Les succès de nos armes autour du Djurdjura, la consolidation de notre autorité sur toute l'Algérie, l'exemple des tribus kabiles qui avaient fait leur soumission, déterminèrent la formation chez les Zouaoua, d'un parti de la paix, dont Si El-Djoudi devint le chef. Le blocus commercial a assuré son triomphe et lui a permis d'amener à Alger quatre-vingt-douze chefs kabiles.

Les premières ouvertures de ces montagnards ont montré qu'ils

Digitized by Google

croyaient encore avoir affaire aux Turcs, et ils ont parlé de traiter avec nous, comme de puissance à puissance. Mais après quelques jours, toutes ces illusions sont tombées, et ils ont fait leur soumission au même titre que les tribus arabes. Ils ont accepté l'acquittement d'un impôt annuel; ils se sont engagés à ouvrir leurs marchés aux négociants européens, à laisser faire des routes à travers leur territoire et à se soumettre aux chefs nommés par nous. Si el-Djoudi a été élevé à la dignité de bâch arâ (agha); il commandera à toute la confédération des Zouaoua. Il a prêté serment de fidélité à la France, sur le Ḳoran, entre les mains du muphti et en présence de tous les uléma.

Il est évident qu'on ne peut considérer la démarche des chefs kabiles comme une solution définitive de l'affaire du Djurdjura. On doit s'attendre à une opposition violente du parti de la guerre; Si El-Djoudi ne pourra pas sans doute faire prévaloir son autorité du premier coup. Cependant, quoi qu'il arrive dans l'intérieur de ces tribus, les difficultés que nous rencontrerons désormais seront beaucoup moins grandes. Le prestige qui, aux yeux de tous les musulmans de l'Algérie, entourait le Djurdjura, comme l'asile inviolable de l'indépendance et de la nationalité, est détruit. Les Kabiles ne sont plus qu'une fraction de la population algérienne à qui l'illusion de conserver une existence politique à part n'est plus permise. Si cette tentative de pacification devait échouer, nous n'aurions qu'à maintenir le blocus commercial. L'efficacité de ce moyen d'action vient d'être solennellement reconnue; et une application plus prolongée ne pourrait qu'amener des résultats plus décisifs encore. La guerre de la grande Kabilie a perdu les proportions un peu exagérées qu'on lui donnait, ce ne sera plus qu'une expédition ordinaire si elle devient nécessaire. Ce sont là, comme on le voit, des progrès notables dans notre situation vis-à-vis des Kabiles. (*Correspondance de la Revue.*)

Oasis de Touḳourt. — Des événements d'une certaine importance viennent de se passer à Touḳourt, capitale de l'oued Riṛ. On sait qu'à la mort d'Abd el-Raḥman ben Djellab cheiḳ de Touḳourt, son jeune fils Abd el-Ḳâder, encore dans l'enfance, avait pris le commandement, sous la tutelle de sa mère et d'une espèce de conseil de régence. L'autorité française ne désirant pas, à cause de la distance, intervenir d'une manière directe dans les affaires de l'oued Riṛ, avait

Digitized by Google

agréé l'avénement du fils de Ben-Djellab, quoique l'ordre de successibilité adopté pour le commandement à Toukourt, comme dans la plupart des Oasis du Sahara, se trouvât violé. Le pouvoir aurait dû être attribué au frère de Ben Djellab et non à son fils.

L'installation par surprise du jeune Abd-el-Kâder ne devait pas être de longue durée. Les dernières nouvelles annoncent que le cheik Selman, parent et compétiteur de Ben Djellab, s'est introduit dans Toukourt pendant la nuit du 25 mars, et qu'après une très-faible résistance des habitants, sécondé par les nombreux partisans qu'il avait conservés dans la ville, il s'est emparé du pouvoir et a chassé le fils de Ben Djellab.

Aussitôt après son triomphe, le cheik Selman s'est empressé d'écrire aux commandants supérieurs de Biskra et de Batna pour protester de son dévouement à la France et pour solliciter l'investiture. Cet événement donne l'autorité à un homme vigoureux qui pourra nous être utile pour résister aux tentatives du chérif d'Ouarkla. Il nous permettra, sans doute, d'asseoir sur des bases solides nos relations commerciales avec les Oasis Sahariennes. Il nous avait manqué jusqu'à ce jour un agent intelligent et énergique pour nous servir de point d'appui dans les affaires du Sahara.

(*Correspondance de la Revue.*)

Maroc. — Kabyles du Rif. — La France a infligé, il y a peu de mois, aux pirates de Salé, une énergique leçon qui n'a pas tardé à porter ses fruits, et les négociations qu'elle a entamées postérieurement avec le Maroc ont été couronnées par un succès franc et complet. L'Angleterre et l'Espagne n'ont pas été aussi favorisées; ces deux puissances attendent encore les réparations auxquelles elles ont droit pour les actes de brigandage commis, il y a cinq ou six mois, par les habitants de la côte du Rif, sur deux de leurs navires. Ce ne sont pas malheureusement des faits isolés; le steamer anglais le *Janus*, lors de l'expédition un peu téméraire qu'il a entreprise contre les Rifins, a remarqué tout le long du rivage une quantité considérable de débris de bâtiments qui expliquent la disparition de ces nombreux navires dont on n'entend plus parler après qu'ils ont quitté le port; les vents contraires les poussent sur la côte du Rif, les calmes les saisissent, les courants les entraînent, des embarcations de Rifins se détachent du rivage, s'emparent du bâtiment, de la cargaison, et

Digitized by Google

assurent le secret de leurs déprédations par le massacre des équipages. Les matelots anglais prisonniers qui ont échappé, il y a quelque mois, comme par miracle, au sort commun, ont donné les mêmes renseignements. Cette piraterie organisée ainsi à quelques lieues de Gibraltar en vue même des côtes européennes, est, on ne saurait se le dissimuler, un véritable scandale, presque une honte pour la chrétienté; d'un autre côté, les difficultés matérielles de répression sont en quelque sorte insurmontables à moins d'une formidable expédition; la question du Rif est donc d'une haute gravité, et elle doit attirer toute l'attention en France et en Algérie, car il est impossible qu'elle ne soit pas résolue un jour ou l'autre par une ou plusieurs des puissances intéressées.

Le Rif est habité par une population à part, qui n'a rien de commun avec le reste du Maroc, qui a ses mœurs propres, son caractère particulier; et si partout ailleurs, comme à Salé, la répression contient et terrifie les Arabes, dans le Rif elle laisse au cœur une haine et un besoin de vengeance éternels. Aussi, la conséquence inévitable de l'expédition du steamer le *Janus* est que pas un navire anglais ou espagnol ne passera à l'avenir en vue des côtes du Rif sans qu'il ne soit saisi, pillé, brûlé et l'équipage massacré; les Anglais le savent si bien que le gouverneur de Gibraltar a fait publier un avis enjoignant à tout bâtiment sous pavillon britannique de s'écarter autant que possible de ces parages en quittant le détroit. Les griefs ne tarderont donc pas à s'accumuler, si le secret des nouveaux actes de piraterie qui seront commis parvient à transpirer.

Pour apprécier les difficultés d'une répression quelconque à exercer contre les gens du Rif, il faut se rendre compte de la nature du pays et du caractère de ses habitants. Le Rif s'étend le long de la mer sur une profondeur de 20 à 30 lieues, depuis Tétouan jusqu'à la frontière de l'Algérie. Cette partie de la chaîne du petit Atlas est une des plus tourmentées; on ne peut donner une idée plus exacte de l'aspérité de ses montagnes, de la profondeur de ses ravins et de la farouche énergie de ses populations qu'en la comparant à la Kabilie algérienne. Les montagnards du Rif sont des hommes d'une haute stature, de formes athlétiques, d'une bravoure stupide et d'une férocité célèbre même au Maroc. Comme tous les individus de la race berbère, ils sont aussi dévoués dans l'amitié que terribles dans la haine, et jamais un Rifin n'a manqué à sa parole; la vie chez eux est comptée

Digitized by Google

pour rien ; sans cesse le fusil sur l'épaule, toutes les contestations particulières deviennent de sanglantes tragédies, et ils ont pour la mort un mépris tel que chez eux la vieillesse est déconsidérée ; un vrai Rifin doit mourir de mort violente. Ils n'ont ni villages ni habitations de pierre ou de chaume ; ils vivent sous la tente ou dans les rochers, ou dans des réduits qu'ils se creusent dans la terre même. Dans ces demeures, l'enfant ne respire que l'odeur de la poudre et à dix ans il sait manier un fusil. Les plus pauvres d'entre les Rifins s'expatrient et quittent leurs montagnes pour aller soit à Oran, soit à Tétouan, soit à Tanger, où ils se mettent au service comme jardiniers, porteurs d'eau, aides de cuisine, etc. Pour peu qu'ils soient bien traités, ils ont pour leur maître, musulman ou chrétien, un dévouement aveugle qui les rend capables de sacrifier leur vie sur un mot de lui. Au bout de trois ou quatre ans, ils ont amassé de quoi acheter un fusil, une paire de pistolets et un sabre ; leur ambition est satisfaite ; ils retournent dans leurs montagnes.

Fiers de leur sauvage indépendance, affichant pour les Arabes un souverain mépris, ces Berbères n'ont jamais reconnu la puissance de l'empereur de Maroc ; ils n'admettent dans leurs montagnes que des gouverneurs de leur choix, Rifins comme eux, et qui n'ont jamais, même dans ces conditions, qu'une autorité à peu près nominale. Le gouverneur actuel du Rif, Abd el-Sadak, réside toujours à Tanger ; il se rend à peu près tous les ans dans ses provinces pour essayer de percevoir quelques impôts pour le compte de l'empereur. Voici comment il s'y prend pour arriver à ce résultat. Dans chaque tribu où il se présente, sa qualité de Rifin de grande tente le fait bien accueillir ; il connaît les chefs, les personnages importants de la tribu, il commence lui-même par leur distribuer des cadeaux et de l'argent : ceux-ci en retour obtiennent des familles auxquelles ils commandent quelques dons volontaires qu'ils remettent entre les mains d'Abd el-Sadak. Le décompte fait, à la fin de sa tournée, ce dernier se trouve avoir en plus quelques milliers de francs qu'il envoie à l'empereur et que celui-ci reçoit comme une marque de soumission et une reconnaissance implicite de son autorité sur le Rif.

Si maintenant on songe que le Rif, la plus grande province du Maroc, se compose d'une quinzaine de tribus, toutes solidaires les unes des autres en cas d'attaque, soit de la part de l'empereur, soit de la part des chrétiens, que toutes ces tribus peuvent mettre, dit-on,

Digitized by Google

sur pied 80 à 100,000 montagnards armés, ce qui n'a rien de surprenant en se rappelant que tout Rifin est soldat depuis l'âge de dix ans jusqu'à sa mort, on comprendra les immenses difficultés que rencontrerait une puissance européenne autre que la France à exercer une répression efficace contre de semblables populations.

On se demande ce que feraient l'Angleterre et l'Espagne réunies contre le Rif; un bombardement est impossible puisqu'il n'y a aucun port sur la côte; on ne peut songer à brûler des villages puisqu'il n'en existe pas; pour détruire les maisons, il faudrait aller les chercher dans l'intérieur au delà de cette muraille de rochers et de montagnes qui s'avance jusque dans la mer et qui rend l'approche des terres si dangereuse. La côte n'est accessible à un débarquement que sur un point unique où la ceinture de montagnes qui bordent la mer s'ouvre un instant pour livrer un passage dans l'intérieur : c'est là que l'amiral Napier s'est présenté il y a quelques années; c'est là aussi que le soir même de l'arrivée de la flotte anglaise, le Rif en massé se portait pour disputer le terrain si l'amiral eût osé débarquer. Qu'on se figure, d'ailleurs, un corps de troupes européennes pénétrant dans un pays pareil à notre Kabilie, sans bases d'opérations comme celles sur lesquelles nous pouvons nous appuyer, sans points de ravitaillement autres que des navires de guerre à la merci des vents sur une côte inhospitalière, sans l'expérience de la guerre de montagnes que possèdent à un si haut degré nos généraux, sans la force insurmontable que donne à nos soldats la pratique de vingt années de luttes contre les Arabes. Il paraît donc démontré qu'un châtiment à exercer contre les pirates du Rif présenterait des difficultés extrêmes; la seule chose praticable serait de détruire sur tout le littoral les 25 ou 30 embarcations qui servent aux Rifins à commettre leurs actes de brigandage; mais ce ne serait pas là un résultat bien sérieux, car deux mois après, le dommage se trouverait complétement réparé.

La France seule serait en position de réprimer vigoureusement la piraterie dans ces parages, si elle était exercée au détriment de sa marine marchande. Mais les Rifins le savent mieux que personne, et ils éviteront toujours de nous fournir des motifs à une rupture. Ils entretiennent par mer, avec Oran des relations de commerce suivies; plusieurs milliers d'entre eux sont répandus dans la province d'Oran, où ils vont s'employer à différents services. Sans

Digitized by Google

parler donc de la crainte respectueuse que leur inspirent notre puissance et nos succès en Algérie ; sans parler de la facilité avec laquelle ils reconnaissent que nous pourrions nous venger sur eux des griefs sérieux en pénétrant par terre dans leur pays, ils savent qu'une rupture avec nous serait immédiatement suivie de la ruine de leur commerce de cabotage, et de la saisie de ceux de leurs frères qui se trouvent dans la province d'Oran, et qui seraient entre nos mains de précieux otages. Dans le rapport fait par les matelots anglais prisonniers, rapport fort insignifiant d'ailleurs, qui a été publié en entier dans le *Chronicle-Gibraltar*, on trouve une phrase qui parait venir tout à fait à l'appui de l'opinion qui vient d'être émise. Il y est dit que, lorsque les Rifins se présentèrent le long du navire, ils demandèrent aux marins s'ils étaient Français ou Anglais, et que, sur la réponse qui fut faite que le bâtiment était anglais, ils montèrent à bord.

On peut donc, sans risque de se tromper, avancer que nous serons toujours, en nous plaçant à un point de vue tout personnel, désintéressés dans cette question de la piraterie des côtes du Rif, c'est-à-dire que nous n'aurons pas à y jouer un rôle actif. Nous devrons seulement surveiller les événements, dans le cas où une puissance quelconque se montrerait disposée à agir contre ces populations. Le voisinage de nos possessions d'Algérie nous en fait une obligation.

(*Correspondance du Maroc.*)

Instruction publique en Moldavie. — Le journal de Galatz, *la Patrie*, renferme un arrêté du chef du département des cultes et de l'instruction publique en Moldavie, qui mérite d'être signalé. Il s'agit d'une donation faite par M. Scarlat Varnar en faveur des élèves qui se distingueront le plus à l'école publique de Dorohoï. Chacun des divers élèves qui obtiendront un des prix d'encouragement, recevra le tiers de la récompense en livres choisis par le fondateur ; le second sera consacré à l'achat d'un cadeau fait par l'élève à ses parents en témoignage de reconnaissance ; le dernier tiers sera affecté à l'achat d'un don fait par le même élève à son professeur, qui, selon l'acte de donation, est le second père de l'enfant.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

LES CHEVAUX DU SAHARA,

PAR LE GÉNÉRAL DAUMAS.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nos lecteurs connaissent déjà le livre si curieux et si précis du général Daumas. Ils savent que la première partie de cet ouvrage, fruit d'investigations patientes, d'attentives recherches, n'a pas la sécheresse d'une statistique officielle, l'ennui mathématique d'une enquête ou d'une mercuriale. La seconde partie, qui diffère essentiellement de la première, est plus attrayante encore. Elle offre la révélation artistique et réelle à la fois, la peinture saisissante d'un monde étrange, inconnu, où tout intéresse, mais ici les cavaliers plus que les chevaux, le faucon et le lévrier autant que le coursier en action. Jacquemont, dans ses récits de voyage, n'a jamais mieux éveillé notre curiosité que ce livre d'une vérité si vraie, d'une observation si perspicace, et d'une allure si entraînante.

Laissons donc de côté aujourd'hui, l'utilité pratique de ce beau

Digitized by Google

livre et les lumières qu'il jette sur les questions purement chevalines, pour étudier avec l'auteur les mœurs et coutumes des belliqueuses et chevaleresques tribus du Sahara algérien. Le coursier nous entraîne : il nous porte dans les expéditions, dans les razzias, les vols, puis dans les chasses à grand équipage où il poursuit l'autruche et la gazelle, enfin, il nous ramène avec lui dans les fantasias, les fêtes et les amours, — *car le cœur des jeunes filles appartient à ceux qui savent manier un cheval.*

« Le triple besoin de gloire, de vengeance et de butin, dit le général, ne pouvait trouver pour se satisfaire un plus expéditif ni plus efficace procédé que la *razzia* (incursion), envahissement par la force ou la ruse du lieu occupé par l'ennemi, du dépôt de tout ce qui lui est cher, famille et fortune. »

Les razzias dans le désert sont de trois sortes : La *tehha*, expédition de meurtre et de sang où l'on va pour massacrer et se venger; la *krotefa* ou la rapine; enfin, la *terbigue*, tour de voleur qui se fait vers minuit.

La tehha projetée, on envoie quelques cavaliers reconnaître en éclaireurs, l'emplacement de la tribu qu'on doit attaquer. Ils pénètrent dans les douars, et une fois renseignés sur les forces et les dispositions de l'ennemi, ils vont rejoindre le goum qui se divise en trois ou quatre corps pour mieux jeter le désordre et l'épouvante, et l'on tombe sur la tribu au point du jour, car à cette heure on trouve :

La femme sans ceinture et la jument sans bride.

« Ces razzias deviennent, la plupart du temps, d'épouvantables carnages. Les hommes surpris à l'improviste, sont presque tous mis à mort; on se contente de dépouiller les femmes de leurs vêtements. — Si le temps le permet, les vainqueurs emportent les tentes et emmènent les nègres, les chevaux, les troupeaux, etc.; les femmes et les enfants sont abandonnés. Dans le désert, on ne se charge jamais de prisonniers. »

La tehha a été célébrée dans un chant populaire que l'auteur rapporte tout entier et dont voici quelques fragments :

. . . .

Par Dieu, ô les vautours!
Pourquoi nagez-vous dans les airs?
Je demande à Dieu qu'il nous donne un de ces combats sanglants.

Digitized by Google

Où chacun puisse mourir avec sa chair (1) et non de maladie.
Vous passerez les jours et les nuits à vous repaître!
Notre vie et celle de nos chevaux
N'appartiennent-elles pas aux jeunes filles?

. . . .

O le généreux! la voici donc cette nuit
Où nos goums pourront lancer la poudre
Jusqu'au douar de *Yamina* (2).
Pendant que les femmes y seront encore sans ceinture
Et les chevaux entravés dans du fer,
Avant qu'on ait posé les aàtouche (3) sur le dos des chameaux
Et que les cavaliers aient chaussé leurs temagues (4).

. . . .

A la nage, les jeunes gens, à la nage (5)!
Les balles ne tuent pas,
Il n'y a que la destinée qui tue.
A la nage, les jeunes gens, à la nage!

Le cheval de Kaddour est mort, le cheval de Kaddour est mort!
Publiez-le dans vos tribus, elles s'en réjouiront;
Mais si vous n'êtes pas des juifs
Ajoutez que, sanglant et blessé,
Il a pu sauver son maître et le tirer de la mêlée;
C'est qu'il n'a pas voulu mentir à ses aïeux,
Celui qui n'avait pas été dressé pour la fuite,
Celui qui ne savait courir que pour heurter.
Merouan est mort pour Yamina, ses jours étaient comptés.

. . . .

La razzia, appelée *el krotefa* (la rapine), a pour but l'enlèvement d'un troupeau de chameaux qui paît à sept ou huit lieues de la tribu. Cent cinquante à deux cents cavaliers prennent part à l'entreprise qui a lieu l'après-midi. Les chameaux enlevés, on se divise en deux partis: les chevaux les plus faibles prennent les devants avec le bu-

---

(1) Mourir plein de force et de santé et non décharné par la misère et par la vieillesse.

(2) Nom de femme.

(3) Espèces de siéges sur lesquels les femmes arabes s'asseoient quand elles doivent voyager.

(4) Bottes en maroquin rouge.

(5) Expression qui veut dire: lancez vos chevaux de toute vitesse.

Digitized by Google

tin ; les plus vigoureux forment l'arrière-garde, chargée de tenir tête à l'ennemi qui, l'alarme donnée, s'élance à la poursuite des ravisseurs. La fusillade s'engage, mais la nuit vient mettre terme au combat et la crainte des embuscades a bientôt fait rentrer la tribu dans ses tentes. Au point du jour, les ravisseurs sont hors d'atteinte.

La *terbigue* et les *kriana*, c'est-à-dire les vols de troupeaux de chevaux et de moutons, sont des razzia pleines d'incidents et d'épisodes qui initient le lecteur à la vie aventureuse non-seulement des cavaliers du Sahara, mais de tous les Arabes du désert depuis le Sahara jusqu'aux rives du Nil et de l'Euphrate. Pour toutes ces tribus, le vol, la rapine, c'est la guerre sur une petite échelle, et tout ce qu'on tente pour nuire à l'ennemi est matière à éloges et à félicitations. On dit partout au désert : un tel est brave, il vole l'ennemi. La terbigue, les krisna, les vols ne s'exécutent pas de la même façon et les expédients sont appropriés au genre de capture qu'on se propose. Dans la première, quinze ou vingt cavaliers font trente ou quarante lieues pour enlever par une nuit obscure des troupeaux au milieu même du douar. Dans les vols et les maraudes, six ou huit hommes armés de pistolets, de triques, de couteaux, d'une scie et d'un rossignol, vont dérober les chevaux entravés autour des tentes.

Dans ces vols, il y a presque toujours une part de butin réservée aux malheureux, une autre au marabout qu'on a chargé de prier Dieu pour le succès de l'entreprise.

Les Arabes du Sahara aiment la chasse avec passion. Lançons-nous avec eux à la poursuite de l'autruche et de la gazelle. Nous suivrons l'itinéraire avec une fidélité scrupuleuse, sûrs de ne point nous égarer, conduits par un pareil guide.

L'autruche est en grand renom parmi les Arabes, très-attachés au naturalisme comme les gens qui vivent en plein air. Nos citadins n'ont aucune idée des animaux qu'ils ne connaissent que par le Muséum pour la plupart. La religion des barbares est plus directe que la nôtre, plus familière, elle se mêle davantage à tous les accidents de la vie usuelle. L'islamisme s'occupe de l'animal pour l'assister ou le combattre, nous n'avons guère avec lui que des rapports de tanneur ou de boucher. Aussi pour les Arabes, la chasse est sacrée, elle a presque quelque chose de rituel et de sacerdotal.

L'autruche, disent-ils, tue la vipère d'un coup de bec et la mange ;

Digitized by Google

elle mange également le serpent, les insectes, les sauterelles, les scorpions, les lézards, des fruits très-gros appelés *hadj*, enfin elle digère jusqu'à la pierre. La voracité de cet animal est telle qu'il ingurgite tout ce qu'il peut trouver, couteaux, bijoux de femmes, morceaux de fer. L'autruche est en même temps très-adroite, elle enlèverait une datte de la bouche d'un homme sans le blesser. Les autruches voyagent par couple ou par réunions de couples; attirées par l'orage qui semble les mettre en joie, elles s'abattent près des endroits où la pluie est tombée par volée de deux ou trois cents. Jamais l'autruche ne s'approche des lieux habités que pour boire, et elle s'enfuit aussitôt.

Dans le désert, l'autruche n'a d'autre ennemi à craindre que l'homme; elle résiste aux chiens, au chacal, à la hyène, à l'aigle; l'homme seul en triomphe.

Il y a deux manières de chasser l'autruche, la chasse à cheval et la chasse à l'affût. Mais la vraie chasse est la chasse à cheval; celle où l'on ne se contente pas de tuer en face.

Quand des autruches sont signalées d'avance par des coureurs envoyés à la découverte, la petite caravane s'ébranle et se met en marche avec des provisions de route. Les chevaux destinés à cette chasse subissent un entraînement préparatoire, analogue à celui de nos chevaux de course. Huit jours avant la chasse, on leur supprime même la paille et l'herbe, on leur donne de l'orge, on ne les fait boire qu'une fois par jour, au coucher du soleil, moment où l'eau commence à devenir plus fraîche, et on les lave. Après ces huit jours occupés par des promenades hygiéniques, le ventre du cheval disparaît, tandis que son encolure, son poitrail et sa croupe restent en chair; alors l'animal est apte à supporter la fatigue. On appelle cette préparation du cheval : *techaha*. Le harnais subit des modifications d'allégement, les étriers, la selle, les arçons, la bride sont diminués de hauteur ou de poids.

L'excursion dure sept à huit jours. Des domestiques, montés sur des chameaux et portant un bagage d'aliments, d'ustensiles, d'armes et de ferrures accompagnent le maître. On se met en route le matin. Après un ou deux jours de marche, quand on est arrivé près de l'endroit où les autruches ont été signalées, et qu'on commence à apercevoir leurs traces, on s'arrête et on campe. Deux domestiques entièrement nus battent la campagne en éclaireurs à la recherche des

Digitized by Google

autruches. Aussitôt qu'ils les ont aperçues ils se couchent et observent, puis l'un d'eux demeure et l'autre retourne prévenir le goum. Les cavaliers, déposant le bagage sur la place même où l'on s'est arrêté, vont gagner le lieu désigné. Ils se divisent et forment un cercle immense se rétrécissant toujours sur le groupe d'autruches. Surprises, elles fuient épouvantées dans toutes les directions et les chasseurs s'élancent après elles. Chaque chasseur s'assigne une autruche, la poursuit, l'atteint, et soit par derrière, soit de côté, lui assène sur sa tête chauve et sensible un coup de bâton qui l'abat. L'autruche, rudement frappée, tombe, et le cavalier s'empresse de descendre pour la saigner, ayant soin de tenir la gorge éloignée du corps, afin que le sang ne tache pas les ailes. On allume des feux, on dépouille la bête et l'on fait cuire dans des marmites la graisse recueillie ensuite dans une outre formée avec la peau de la cuisse. Le reste de la chair est employé au souper des chasseurs, qui la mangent assaisonnée de poivre et de farine. La chasse terminée et les provisions faites, on retourne aux tentes.

La chasse à l'affût n'est qu'une sorte de braconnage entrepris par de pauvres diables. Il y faut un grand flair, une vue excellente et une habitude exercée du tir. Tireur d'autruche est un titre d'honneur fort apprécié.

La dépouille de l'autruche est très-profitable. Les plumes se vendent comme parures, les tendons servent pour la sellerie, la chair se mange et la graisse entre dans les médicaments. Aussi la chasse à l'autruche passe pour très-avantageuse. Les Arabes disent d'une bonne affaire : « C'est une excellente opération, c'est comme la chasse à l'autruche. »

La gazelle a trop peu de valeur vénale par elle-même pour que la chasse en soit un objet de spéculation et de commerce comme pour l'autruche ; ce n'est qu'un luxe, un délassement et un plaisir. On chasse la gazelle à cheval en suivant à peu près la même méthode et les mêmes errements que nous avons indiqués pour l'autruche. Seulement les cavaliers y sont plus passifs. Ils lancent en avant des lévriers, bêtes exquises et choisies, traitées avec un soin filial par leurs maîtres. C'est un très-noble animal que le lévrier du Sahara. Il est de couleur fauve, haut de taille, il a le museau effilé, le front large, les oreilles courtes, le cou musculeux, la croupe prononcée, pas de ventre, les membres secs, les tendons bien détachés, le jarret près

Digitized by Google

de terre, le palais et la langue noirs, les poils très-doux. Mis en présence d'un troupeau de gazelles qu'il subodore de loin, il se précipite avec une véritable furie d'agilité. La gazelle fuit rapide, mais le lévrier tient ferme, et malgré ses bonds, ses voltes, ses feintes, ses défenses et ses sauts, il la presse si vivement que la gazelle tombe en bramant, haletante, épuisée. Le cavalier survient, la saigne et l'emporte.

Tantôt les chasseurs mangent la gazelle à l'endroit où ils ont établi leur campement, tantôt de retour le lendemain au douar, ils envoient le produit de leur chasse à leurs parents, à leurs amis, et c'est l'occasion de festins et de fêtes de famille dont la chair de la gazelle, très-estimée des Arabes, fait les principaux frais.

Les cornes de la gazelle, amincies et montées en argent, servent d'épingle pour étendre le *koheul* sur les paupières, et la peau, soigneusement tannée, est convertie en *mezoueud* (coussins) dans lesquels les femmes renferment leurs objets les plus précieux.

Transcrivons ici un détail d'une simplicité biblique et d'une coquetterie barbare, singulier et touchant. La beauté proverbiale des yeux des antilopes et la blancheur de leurs dents ont donné lieu à des pratiques assez singulières : les femmes enceintes font venir une gazelle devant elles pour lui lécher les yeux, persuadées que les yeux de l'enfant leur ressembleront. Elles touchent les dents de l'animal avec le doigt et se le passent ensuite dans la bouche.

Il nous resterait à parler de la chasse seigneuriale, de la chasse au faucon faite par l'aristocratie saharienne : société féodale, chevaleresque, galante et courtoise dans laquelle reluit un dernier rayon de la civilisation du moyen âge; mais les limites de cet article nous forcent d'abréger.

Sous leur simplicité naïve, les Arabes ont gardé des traditions aristocratiques : chez les humbles enfants du désert, la hiérarchie des rangs est très-distincte et très-observée. Les tribus qui habitent le Sahara forment entre elles de petites féodalités paternelles, et si chez nous charbonnier est maître dans sa maison, chez elles l'Arabe est maître sous sa tente. En effet, la tente est en quelque sorte le manoir mobile, la maison errante de cette société en plein vent, barbare à la fois et civilisée, modeste et raffinée, patriarchale et superbe. A deux pas de la France moderne, en plein XIXe siècle, aux portes mêmes d'une colonie régie par le Code civil, vit un monde vagabond de pasteurs et de chasseurs à la façon des Abraham et des Nemrod.

Digitized by Google

C'est la carte de ce monde ancien et nouveau, primitif et suranné qu'a relevée le général Daumas pour nous l'offrir comme étude et comme tableau avec un indéfinissable charme de mirage et de vérité.

Avec les mœurs belliqueuses, chevaleresques des Arabes du Sahara, la guerre doit souvent éclater entre les tribus. Il est maints griefs que la razzia ne saurait venger : une caravane pillée, une femme de la tribu insultée, des contestations à propos d'eau et de pâturages ; voilà les pricipaux cas qui amènent les chefs à déclarer la guerre, à appeler à leur aide les tribus alliées qui ne refusent jamais leur contingent.

Avant de partir : « les chefs confient les troupeaux, les tentes et les bagages de la tribu, à la garde des vieillards expérimentés chargés également de pourvoir à la police et à la surveillance de cette réunion de femmes, d'enfants, de malades et de bergers. » Enfin on se met en marche : les chefs se font suivre de leurs femmes enfermées dans de riches palanquins portés sur des chameaux. Quelques cavaliers les escortent et font la *fantasia* autour des femmes qu'on a emmenées pour animer les combattants ; d'autres cavaliers, plus ardents, s'élancent en éclaireurs ; d'autres, plus insoucieux, chassent en cheminant, avec leurs lévriers ; tous protégent, de loin ou de près, les fantassins qui font bande à part et les chameaux qui portent les provisions. Toute cette foule bigarrée, désordonnée, s'avance joyeuse et brillante sans songer aux tristes résultats que peut avoir l'expédition. L'amour vient souvent s'y mêler et plus d'une femme profite de ces occasions pour envoyer ses bracelets de pieds et son collier de clous de girofle au cavalier qui l'a charmé. L'amant épie le moment favorable, se glisse dans le palanquin, y passe quelques heures au péril de sa vie, et lors de l'installation du camp, aux approches de la nuit, s'esquive au milieu du désordre et de la confusion. Les amants, les esclaves, les femmes, tous, excepté les maris jaloux, protégent ces entrevues amoureuses qu'on tente encore la nuit, quand elles n'ont pu réussir le jour.

Lorsque les deux tribus belligérantes ne sont plus séparées que par un espace de quelques lieues, on échange souvent des propositions de paix. De saints personnages sont chargés des négociations, et lorsqu'on est tombé d'accord, les marabouts des deux partis lisent alors le *fatahh* (1), et terminent en disant : « *Que Dieu bénisse nos*

(1) Invocation religieuse qui forme le premier chapitre du Koran.

Digitized by Google

enfants, d'avoir ainsi entravé le courant du mal et qu'il nous fasse prospérer dans nos familles et nos biens ! »

Quand la guerre est décidée, les éclaireurs des deux partis se rencontrent et préludent aux hostilités par des injures et des défis, puis commence la bataille. — « Les cavaliers des deux tribus se font face; les femmes sont en arrière, prêtes à exciter les combattants par leurs cris et leurs applaudissements, elles sont protégées par les fantassins qui, en même temps, forment la réserve. »

Les cris de guerre enflamment les *enfants de la poudre*. Ils font cabrer leurs chevaux, sauter leurs fusils; on tire, on se mêle, puis l'on finit par s'attaquer à coups de sabre.

Le vainqueur ne songe qu'au butin, et grâce au désordre qu'occasionne le pillage, les plus braves parviennent à sauver leurs femmes. « Dans ce genre de guerre, on a le plus grand respect pour les femmes captives. Les hommes de basse naissance les dépouillent de leurs bijoux, mais les chefs tiennent à honneur de les renvoyer à leurs maris avec leurs chameaux, leurs joyaux, leurs parures; ils s'empressent de faire habiller, pour les restituer, celles qui ont été dépouillées. »

Au Sahara, on ne fait pas de prisonniers, on ne coupe point de têtes, et on a horreur de mutiler les blessés. Tuer le maréchal ferrant de la tribu est une action infâme; on doit aussi épargner celui qui a ôté son burnous et vient à l'ennemi, la crosse de son fusil en l'air; enfin, on fait grâce de la vie aux bergers.

Dans le chapitre intitulé : *Généralités du désert*, le général Daumas nous donne un aperçu des mœurs, des habitudes et des préjugés des habitants du Sahara, dont la vie offre beaucoup d'analogie avec la vie du moyen âge. Ce chapitre forme en quelque sorte le complément de ce que l'auteur nous a déjà appris dans *le Sahara algérien* et *le Grand désert*, deux livres qui devraient être entre les mains de tous ceux que l'Algérie intéresse, de tous ceux qui aiment un tableau saisissant et vrai des mœurs étranges des tribus du désert.

Ce chapitre se termine par un petit poëme dans lequel respire l'orgueil et le patriotisme arabes.

Digitized by Google

GLOIRE A DIEU SEUL.

O toi qui prends la défense du *hader* (1)
Et qui condamnes l'amour du Bédoui (2) pour ses horizons sans limites,

Est-ce la légèreté que tu reproches à nos tentes?
N'as-tu d'éloges que pour les maisons de pierre et de boue?

Si tu savais les secrets du désert, tu penserais comme moi;
Mais tu ignores, et l'ignorance est la mère du mal.

Si tu t'étais éveillé au milieu du Sahara,
Si tes pieds avaient foulé ce tapis de sable
Parsemé de ses fleurs semblables à des perles,
Tu aurais admiré nos plantes,
L'étrange variété de leurs teintes,
Leur grâce, leur parfum délicieux;
Tu aurais respiré ce souffle embaumé qui double la vie, car il n'a point passé sur l'impureté des villes.

Si, sortant d'une nuit splendide,
Rafraichie par une abondante rosée,
Du haut d'un *merkeb* (3)
Tu avais étendu tes regards autour de toi,

Tu aurais vu au loin et de toutes parts des troupes d'animaux sauvages
Broutant les [illegible] parfumées.

A cette heure, tout chagrin eût fui devant toi;
Une joie abondante eût rempli ton âme.

Quel charme dans nos chasses au lever du soleil;
Par nous chaque jour apporte l'effroi à l'animal sauvage.

Et le jour du *rahil* (4), quand nos rouges *haouadedj* (5) sont sanglés sur les chameaux,
Tu dirais un champ d'anémones s'animant sous la pluie, de leurs plus riches couleurs.

Sur nos haouadedj reposent des vierges;
Leurs taka (6) sont fermés par des yeux de houris.

Les guides des montures font entendre leurs chants aigus;
Le timbre de leur voix trouve la porte de l'âme.

---

(1) Le *hader*, habitant des villes.
(2) Le *bédoui*, habitant des lieux sauvages du Sahara.
(3) *Merkeb*. Dans le Sahara, on donne ce nom aux monticules dont l'aspect rappelle la forme d'un navire.
(4) *Rahil*, migration, déplacement des nomades.
(5) *Haouadedj*, litières rouges des chameaux.
(6) *Taka*, fenêtres, œils-de-bœuf des litières.

Digitized by Google

Nous, rapides comme l'air, sur nos coursiers généreux,
(Les *chelils* (1) flottent sur leur croupe)
Nous poursuivons le *houache* (2),
Nous atteignons le *ghézal* (3) qui se croit loin de nous.
Il n'échappe point à nos chevaux entraînés
Et aux flancs amaigris.

Combien de *delim* (4) et de leurs compagnes ont été nos victimes,
Bien que leur course ne le cède point au vol des autres oiseaux.

Nous revenons à nos familles à l'heure où s'arrête le convo ,
Sur un campement nouveau, pur de toute souillure.

La terre exhale le musc (5);
Mais plus pure que lui,
Elle a été blanchie par les pluies
Du soir et du matin.

Nous dressons nos tentes par groupes arrondis;
La terre en est couverte comme le firmament d'étoiles.

Les anciens ont dit: ils ne sont plus, mais nos pères nous l'ont répété,
Et nous le disons comme eux: car le vrai est toujours vrai.

Deux choses sont surtout belles en ce monde,
Les beaux vers et les belles tentes.

Le soir, nos chameaux se rapprochent de nous,
La nuit, la voix du mâle est comme un tonnerre lointain.

Vaisseaux légers de la terre,
Plus sûrs que les vaisseaux,
Car le navire est inconstant.

Nos *maharis* (6) le disputent en vitesse au maha (7),
Et nos chevaux, est-il une gloire pareille?

Toujours sellés pour le combat;
A qui réclame notre secours,
Ils sont la promesse de la victoire.

Nos ennemis n'ont point d'asile contre nos coups,
Car nos coursiers, célébrés par le Prophète, fondent sur eux comme le vautour.

Nos coursiers, ils sont abreuvés du lait le plus pur;
C'est du lait de chamelle plus précieux que celui de la vache.

---

(1) *Chelils*, voiles flottant sur la croupe des chevaux.
(2) Le *houache*, sorte de buson ou bœuf sauvage.
(3) *Ghézal*, gazelle.
(4) *Delim*, mâle de l'autruche.
(5) Là où a passé le ghézal est restée l'odeur du musc.
(6) *Mahari*, chameau de course.
(7) *Maha*, sorte de biche sauvage, blanche.

Le premier de nos soins, c'est de partager nos prises sur l'ennemi.
L'équité préside au partage; chacun a le prix de sa valeur.

Nous avons vendu notre droit de cité; nous n'avons point à regretter notre marché.
Nous avons gagné l'honneur; le hader ne le connaît point.

Rois nous sommes; nul ne peut nous être comparé.
Est-ce vivre que de subir l'humiliation?

Nous ne souffrons point l'affront de l'injuste; nous le laissons lui et sa terre.
Le véritable honneur est dans la vie nomade.

Si le contact du voisin nous gêne,
Nous nous éloignons de lui; ni lui, ni nous, n'avons à nous plaindre.

Que pourrais-tu reprocher au *bedoui?*
Rien que son amour pour la gloire et sa libéralité qui ne connaît pas de mesure.

Sous la tente le feu de l'hospitalité luit pour le voyageur;
Il y trouve, quel qu'il soit, contre la faim et le froid, un remède assuré.

Les temps ont dit: la salubrité du Sahara.
Toute maladie, toute infirmité n'habite que sous le toit des villes.

Au Sahara, celui que le fer n'a point moissonné voit des jours sans limite;
Nos vieillards sont les aînés de tous les hommes.

Ce chant du désert a été composé par le prisonnier d'Amboise, l'émir Abd el-Kâder, qui a aussi orné le livre du général d'un curieux chapitre sur les races chevalines de son pays. Cette petite dissertation, à laquelle le nom et la science de son auteur donne tant de poids et d'autorité, clôt le précieux volume que nous venons d'analyser et nous ramène au titre du livre : *Les chevaux du Sahara.*

Ce que nous aimons dans cet ouvrage, qu'on pourrait appeler les *Orientales de la tente*, c'est la franchise et la sincérité du style, c'est ce perpétuel accent du vrai qui agrandit le livre jusqu'aux proportions de l'art et par l'attrait du sujet transforme le document en une légende idéale. L'artiste et le poëte, l'homme du monde et le savant, l'administrateur et l'oisif, tous y trouvent leur compte : le général Daumas a su satisfaire, à la fois, toutes les nécessités et tous les désirs, toutes les exigences et tous les goûts.

PRISSE D'AVENNES.

Digitized by Google

CHANTS DU PEUPLE EN GRÈCE (*)

PAR M. DE MARCELLUS,

Ancien ministre plénipotentiaire,
auteur des *Souvenirs de l'Orient* et des *Vingt jours en Sicile*;

On peut dire que la poésie est une des choses qui révèlent le mieux l'idéal de l'humanité. Il faut donc s'attendre à la rencontrer partout, sous la tente de l'Arabe aussi bien que dans la hutte du sauvage, car quelle que soit la contrée dans laquelle il a vu le jour, l'homme ne peut se contenter de la triste réalité, ou plutôt il s'efforce toujours de découvrir dans celle-ci, ce qu'il y a de plus vrai peut-être qu'elle-même, c'est-à-dire, selon moi, l'idéal.

Je sais tout ce qu'on a dit pour dénigrer la poésie, mais pour toute réponse à d'injustes attaques, il suffit de citer ces vers de Brizeux :

> Nous ne redirons pas ce que disait la haine,
> Que toute poésie est une chose vaine.
> Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
> Ce que la main divine a créé de plus beau.

Il est vrai que les tendances prosaïques de notre siècle pourraient nous faire craindre une éclipse de l'idéal, mais un célèbre romancier français, dans un de ses meilleurs moments, a montré d'une manière incomparable que ce que l'on croyait mort vivait d'une vie inextinguible au fond de tous les cœurs.

« On dit que la poésie se meurt, s'écrie George Sand; la poésie ne peut pas mourir..... L'un porte sa poésie sur son front, un autre dans son cœur; celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines, celui-là la poursuit au galop de son cheval à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre dans un pot de tulipes. Au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander où elle n'est pas? Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre, mais c'est une essence qui naît de deux choses,

(*) 2 vol. in-8°. Paris, chez Lecoffre, 1851.

Digitized by Google

la beauté répandue dans la nature extérieure, et le sentiment départi à toute intelligence ordinaire. »

Parmi les divers genres de poésie, il y en a peu qui doivent intéresser l'historien philosophe plus que la poésie populaire, car c'est dans celle-ci que se reflètent comme dans un miroir, toutes les qualités et toutes les aspirations de ces vastes familles qu'on appelle peuples et dont se compose l'humanité. Cependant cette poésie n'a commencé à être connue et appréciée que dans le siècle dernier. Si je ne me trompe, Herder entra le premier dans la carrière et nous donna un ouvrage qui porte à juste titre le nom de « Stimmen der Völker, » Voix des peuples. Les Français ne tardèrent pas à suivre les traces d'un si illustre devancier et ils eurent la gloire de faire connaître à l'Europe des chants qui remplirent d'enthousiasme tous les cœurs généreux. La Bretagne et la Grèce furent tout à coup dévoilées et justement goûtées par les savants les plus compétents.

Comme je tiens ici à parler des *Chants du peuple en Grèce*, que l'on me permette de dire quelques mots sur la contrée où ils sont nés. Avant le comte Choiseul-Gouffier le peuple grec était considéré comme un ramas de brigands qui ne valaient pas la peine d'attirer l'attention de l'Europe. C'est cet honorable ambassadeur qui, le premier, fit observer qu'il y avait parmi ces *Klephtes* de quoi former le noyau d'un peuple nouveau. Il avait, en effet, été frappé de cette vie romanesque au milieu de laquelle s'épanouissaient comme des fleurs, des chants respirant l'amour, la liberté et la bravoure.

Après Choiseul-Gouffier, d'autres Français s'occupèrent avec intérêt du sort de la Grèce et l'on vit M. Fauriel éditer les *Poésies populaires* devenues si célèbres (1).

Ici je dois faire observer que M. Fauriel ne se serait pas acquis tant de gloire, si M. le comte de Marcellus, moins préoccupé des intérêts de la politique, se fût décidé à publier à temps tout ce qu'il avait recueilli dans ses nombreux voyages sur le continent

---

(1) Cet ouvrage est aujourd'hui très-rare. J'espère que prochainement il en paraîtra une nouvelle édition, augmentée d'un troisième volume contenant les poésies manuscrites que M. Fauriel, quelques années avant sa mort, avait confiées à M. Brunet de Presle. Je suis heureux de pouvoir annoncer que ce dernier prendra part à cette nouvelle publication. Les connaissances approfondies de M. Brunet en grec ancien et en grec moderne, le rendent très-compétent pour un pareil travail.

Digitized by Google

et aux îles de la Grèce. Mais il faut que je laisse la parole à M. de Marcellus lui-même, qui s'exprime mieux que je ne saurais le faire sur un sujet si délicat :

« Oserai-je l'avouer à ma louange? dit-il, mon premier mouvement fut d'applaudir à ces travaux subversifs des miens; et j'éprouvai plus de joie à voir enfin la poésie romaïque prendre rang en Europe, que de chagrin en apercevant mon bouquet tomber de mes mains, et ses fleurs mourir avant de naître. Ainsi les cris guerriers de l'immortelle Souli, les chants klephtes qui font la principale partie de l'ouvrage de M. Fauriel, comme le supplément de son second volume, semblaient s'être échappés de ma collection pour embellir la sienne. Bien plus, il avait profité des confidences de quelques-uns de mes amis; et M. Ambroise Firmin-Didot, l'aimable et savant compagnon de mon premier voyage aux champs où fut Troie et sur les flots de la Propontide, avait enrichi le recueil de mon rival des mêmes distiques qu'il m'avait obligeamment envoyés à Constantinople, après son passage dans l'île de Rhodes.....

» Toutefois, l'Italie et la Provence, sans combler le vide qui venait de s'ouvrir dans mon album hellénique, apportèrent quelques tributs à ses pages appauvries. Avec le concours de plusieurs Grecs établis à Marseille, à Livourne, à Ancône, à Naples, et de quelques voyageurs arrivant de la mer qui vit tomber Icare, je reconstruisis mon édifice à peu près tel qu'il est aujourd'hui. »

L'ouvrage de M. de Marcellus, que l'auteur a eu l'heureuse idée de faire précéder de la traduction française des *Scolies* et des *Chants populaires de la Grèce antique*, que le premier il a su classer et réunir, est divisé en neuf sections présentant une série de compositions très-variées. Tous les genres s'y trouvent : le genre historique, le genre klephte, le funèbre, le badin, etc. Dans sa version, M. de Marcellus me semble avoir parfaitement saisi le caractère de ces poëmes qu'un long séjour en Orient lui a rendus si familiers. Je ne saurais mieux faire que de citer ici deux ou trois de ces poésies, car elles ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur. Je commencerai mes citations par la pièce la plus longue et l'une des plus belles du recueil.

Digitized by Google

LES ADIEUX DE L'HELLÈNE.

« Venez, ma bonne mère, ma bonne mère, venez; portez-moi la courte foustanelle du combat. Donnez-moi un dernier baiser sur vos lèvres. Détachez du mur mon sabre et ma noire carabine. Donnez, que je m'habille; et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

» Mère, vous vous désespérez, en m'écoutant; vous vous désolez de ce que je vous quitte. Un enfant vous était resté et voilà qu'il vous abandonne. Mais regardez en haut et en bas, mère, ici et là, autour de vous. Nous sommes trois cents : trois cents vêtus pour le combat. Donnez, donnez que je m'habille, et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

» Ce sont tous de nouveaux Botzaris, Nikitas et Képhalas. Nous allons nous lancer ensemble dans le feu de la guerre. Ils ont des mères, eux aussi, et ils les ont quittées. Elles les ont armés, et leur ont donné la poudre. Et vous aussi, mère, donnez; détachez mon sabre, et réjouissez-vous au lieu de pleurer.

» Mère, quand j'avais huit ans, et que, tout petit, je vous demandais pourquoi je n'avais plus de père, n'avez-vous pas laissé tomber votre quenouille? et, me pressant dans vos bras, me baisant ardemment, ne m'avez-vous pas dit: Vis, mon cher fils, vis pour venger ton père?

» Et vous me racontiez vos nombreux combats, vos petites armées, les grandes flottes de l'ennemi, tous les exploits de mon père. Et quand vous l'avez vu tomber sous vos yeux et sous les miens, n'avez-vous pas demandé à Dieu que je vive, et que je vive pour le venger.

» Et vous me disiez que vous m'avez emporté, serré dans vos bras, sur les cartouches dont votre tablier était plein. Vous m'avez montré votre sein noir de poudre, vos mains meurtries, vos pieds enflés, et vous avez demandé à Dieu que je vive, que je vive pour venger mon père.

» Et vous m'avez dit que, quand je serais grand, je porterais, comme mon père, un sabre à la ceinture, pour combattre vaillamment comme lui, pour tomber sur la Turquie, la brûler, la dévaster. Et maintenant vous ne demandez pas à Dieu, mère, de me voir revenir vainqueur?

» Voilà que l'heure tant désirée est venue. Donnez, mère, donnez mes vêtements de guerre! Je ne les quitterai plus que je ne sois coupé en morceaux. Donnez-moi encore un baiser sur les lèvres et sur les yeux; et dites-moi fièrement: Prends tes armes, mon fils; rapporte-les, ou meurs.

» Où vas-tu, mon fils? Arrête encore un instant; arrête, que je mette ces balles dans ton tablier. Cours, et quand il t'en faudra d'autres, au lieu de revenir sur tes pas, crie: Des cartouches, mère, des cartouches! Je le remplirai encore; et si tu dis: Mère, je tombe, c'est moi, moi-même qui prendrai ton sabre à ta place.

» Ne pars pas, une minute encore! Réponds, mon fils, réponds: Est-ce que les femmes ne vont pas à la guerre? — O mère, restez tranquillement avec les autres mères! Inclinez vos genoux devant les saintes images; et priez Dieu qu'il vous fasse voir votre enfant vainqueur.

» Et si vous apprenez, mère, qu'il est mort en combattant, ne pleurez pas, mais fêtez cette journée.... — C'est assez, mon fils; c'est assez. Montre-moi le chemin de l'Épire; je veux encore voir autour de moi les Armatoles, le feu partout. Et puissé-je m'élancer moi-même, le sabre à la main!

» C'est là, c'est là que je veux aussi exercer ma vengeance; plonger cette épée dans la poitrine de l'ennemi. Je veux gravir encore les précipices et les ravins, voir la Turquie devenue un incendie immense, et si je tombe et meurs, tomber au moins au milieu de la lutte sanglante. »

» Elle dit; et court aussitôt rejoindre son fils. En l'apprenant, d'autres mères s'unirent à elle; et voilà que les femmes, les enfants, les vieillards, saisis d'enthousiasme, s'élancent comme s'ils couraient à la moisson, le sabre à la main, et s'écrient: En avant, en Thessalie, enfants! En avant! feu sur les Turcs!

» Et voilà que tous ils se rangent en bataille avec leurs carabines, enveloppent les balles dans les cartouches; ils franchissent courageusement les pics, les collines, les vallées, comme des vautours et tombent sur la Thrace, le sabre au poing.... Et puis... O mon Dieu! voici le tourbillon, l'orage et la tempête!

» Voici la Thrace en armes. Voici l'incendie et les ravages. Voici que de tous côtés les montagnes sont entourées de fumées noires. On entend gronder les mousquets, et le tonnerre retentit. Les mères

tremblantes frémissent et se dispersent. Ici des mutilés, là des mourants qui mordent la terre.

» Et pendant un jour et une nuit les Hellènes n'interrompent pas le feu; pendant un jour et une nuit ils massacrent. Et ils n'ont remis le sabre au fourreau que quand ils ont vu leurs ennemis tomber sur la poussière, blessés, expirants, et les étrangers s'enfuir épouvantés vers d'autres pays. »

Parmi les chants funèbres on retrouve une des traditions de la mythologie antique. Charon rencontre encore des croyants dans le peuple de la Grèce moderne, mais comme le dit M. de Marcellus, Charon n'est plus le vieux nocher des rives infernales, c'est un second Mercure, conducteur des âmes.

LES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

« Un petit oiseau s'est échappé du monde d'en bas; il avait les ongles rouges et les ailes noires : les ongles à cause du sang, les ailes à cause de la terre. Les mères courent pour le voir, les sœurs pour apprendre, et les femmes des braves gens pour savoir la vérité. La mère porte le sucre, la sœur le vin muscat, et les femmes des braves gens l'amarante.

» — Oiseau, mange du sucre, bois du vin muscat, viens sentir l'amarante et nous donner des nouvelles certaines. — « Malheureuses! ce que j'ai vu, pourquoi vous le dire? Quelles nouvelles vous apprendre? J'ai vu Charon qui courait à travers les champs à cheval. Il prend les jeunes par les cheveux, les vieux par les bras, et il porte les petits enfants enfilés comme un collier sur sa selle. »

Citons maintenant une des complaintes. Parmi celles-ci se trouve la pièce suivante intitulée *L'amour au tombeau* qui a excité l'admiration d'un des plus admirables poëtes de la France, M. de Lamartine.

L'AMOUR AU TOMBEAU.

« Eugénula, la belle, la nouvelle mariée, se vantait sur sa porte de ne pas craindre Charon, parce qu'elle a neuf frères, tous vaillants Palicares.

» Charon l'entendit, ou quelque oiseau le lui répéta; il lance une flèche, et la frappe.

Digitized by Google

» Les médecins viennent et entrent; mais il n'y a pas de remède.

» La mère vient, entre, et s'arrache les cheveux. — « Tu vas mourir, mon Eugénule : que me recommandes-tu? » — Quelles recommandations ai-je à te donner, ma mère? Quand viendra Kostantas, ne l'afflige pas trop.

» Et voilà que Kostas arrive à cheval à travers la campagne. Il ramène des cerfs vivants, des bêtes des bois apprivoisées, et il apporte un petit faon attaché sur sa selle.

» Il voit une croix sur sa porte, des Pappas dans sa cour; et il a demandé aux passants ce que font là les Pappas? — Ton Eugénule est morte, et ils vont l'enterrer.

» Il tira son poignard d'or de sa gaîne dorée, il le leva bien haut bien haut, et l'enfonça dans son cœur.

» Là où on ensevelit le jeune homme, naquit un cyprès. Là, où on ensevelit la jeune femme, naquit un roseau.

» Quand le puissant Borée souffle, le cyprès se courbe; quand souffl le zéphir, le roseau se penche. — Le roseau se penche, et vient baiser le cyprès. »

Pour donner une idée à peu près complète de la variété qui règne dans l'ouvrage de M. de Marcellus, n'oublions pas de cueillir quelques fleurs dans la série intitulée *Chants badins*.

ELLE A RÉPONSE A TOUT.

« Là-haut, sur cette montagne, une mère et sa fille ramassaien ensemble l'amarante et la mélisse.

» Et comme elles les cueillent et les trient avec leurs doigts, elles trouvent aussi un fiancé sans sa fiancée.

» — Ma petite mère, si nous prenions cet étranger dans notre maison?

» — Folle, nous n'avons pas de pain. Que veux-tu faire de cet étranger?

» — Mère, ma petite portion suffira pour moi et pour lui.

» — Folle! nous n'avons pas de lit : Que veux-tu faire de cet étranger?

» — Mère, mon petit lit suffira bien pour lui et moi. »

Digitized by Google

Je finirai par une petite pièce remplie de vivacité, qui me fournira en même temps l'occasion de citer, pour lui servir de cadre, une des notes qui ne laissent pas d'ajouter beaucoup à la valeur et à l'intérêt de l'ouvrage de M. de Marcellus. La poésie et la note qui l'accompagne composent un tableau peint des couleurs les plus brillantes et les plus vraies, qui rappellera à la plupart de nos lecteurs le charmant paysage d'Orient, *la Kange descendant le Nil*, par M. Prisse d'Avennes, et *le Joueur de mandoline* de M. Adolphe Leleux.

LA PETITE BRUNETTE (1).

« Ah! toutes les brunes m'ont donné un baiser. Et je n'ai trouvé doux que le baiser d'une seule brune. Oh! la petite brunette!

» Ah! je monterai dans la montagne pour y faire un jardin; un ardin et un verger, pour y planter une belle vigne. Oh! la petite brunette!

» Les brunes y viendront manger du raisin, et du raisin muscat; cueillir des fleurs et des roses. Oh! la petite brunette!

» Ah! voilà qu'elles se montrent à la fenêtre, parbleu! vêtues de blanc, de blanc et de rouge; le baiser sur les lèvres. Oh! la petite brunette!

» Et la dispute s'échauffe entre les plus belles des brunes. C'est la brunette qui l'a emporté; c'était bien sa destinée. Oh! la petite brunette! »

---

(1) En 1820, je passais sur le canal d'Alexandrie pour atteindre le Nil dans une Kange arabe. Mon équipage s'arrêta pour prendre quelque repos, et pour attendre la brise de la nuit à l'un des points les plus rapprochés des deux lacs Mahdié et Maréotis, que le nouveau canal honoré du nom du sultan Mahmoud, côtoie et sépare.

« C'était par une de ces belles soirées qui succèdent en Égypte, avec leur fraîcheur humide, aux plus accablantes chaleurs. Le soleil venait de se coucher derrière la ligne des sables libyques, on entendait le cri chevrotant des bécassines, que le crépuscule chassait des marais; et quelques flamants roses, s'échappant des joncs flottants et des roseaux, cherchaient dans le milieu des lacs leurs asiles accoutumés. Des fellahs travaillaient encore à consolider les berges inachevées, tandis que d'autres, réunis autour des tentes, se délassaient des fatigues de la longue journée, et se préparaient au labeur du lendemain.

Digitized by Google

Nous ne doutons pas que les poésies qu'on vient de lire n'inspirent au lecteur le désir de connaître par lui-même l'ouvrage dont nous n'avons pu lui donner qu'une analyse bien imparfaite. M. de Marcellus est un de ces écrivains que des citations, si soigneusement choisies qu'elles soient, ne suffisent pas à faire apprécier; il faut lire, depuis la première page jusqu'à la dernière, ses récits de voyage et ses traductions des *chants populaires de la Grèce.* Chacun voudra le remercier d'avoir attiré l'attention du monde lettré sur une poésie, malheureusement si peu connue, et qui, dans la fleur de son sentiment moderne, semble garder encore quelque chose de la grâce antique.

P. L. Rivelli (de Corfou),

Membre de la Société Asiatique.

» Je m'approchai d'une cabane, improvisée comme les tentes, où j'entendais le son d'un théorbe : c'était un Crétois, chef d'une brigade de fellahs, qui cherchait à distraire son auditoire, au grand ébahissement des figures cuivrées. On voyait luire des yeux ardents, et briller des dents blanches à chaque trait provoqué par les grimaces et les contorsions du chanteur, qui ne craignait de compromettre ainsi la dignité du commandement, sûr qu'il était de la reprendre quand il quitterait la guitare pour le fouet en peau d'hippopotame, faisant l'office du nerf de bœuf des Antilles.

» J'allai m'asseoir à côté du Grec sur son banc; et, après quelques mots échangés entre nous, il continua ses fredons sauvages. Puis, encouragé par ma présence, il entonna un chant de son pays natal, qu'il accompagnait d'une pantomime plus caractérisée, et de gestes qu'il croyait de nature à attirer mon attention et mériter mes suffrages. C'était cette chanson crétoise de la *Petite Brunette*. Il voulut bien la répéter, et assez lentement pour qu'il me fût possible d'en crayonner à la hâte les paroles. Chaque fois que ce refrain burlesque, *Mélachrinoutsiko*, qui donne une grâce intraduisible à ce petit caprice poétique, revenait à la fin de l'air, il était prononcé avec tant de gaieté, de finesse et d'accent, qu'il faisait rire aux éclats et se trémousser de joie tous les fellahs accroupis. »

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU PREMIER VOLUME.

N° 1. — JANVIER.

N° 2. — FÉVRIER.

Digitized by Google

N° 3. — MARS.

N° 4. — AVRIL.

Digitized by Google

INDEX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA.

Page 9, dernière ligne, Phophéties, *lisez* : prophéties.
— 64, l. 12, Koûfulch, *lisez* : Koûfieh.
— 120 à 129. Il y a ici une lacune qui provient uniquement d'une erreur de pagination. Le compositeur a compté huit feuilles pour le 1er numéro, sans réfléchir que les pages des *Prolégomènes* étaient numérotées en chiffres romains : de là, l'erreur que nous signalons.
— 204, l. 24, Rhamân, *lisez* : Rahmân.
— 218, l. 12, honheur, *lisez* : bonheur.
La note qui est au bas de cette page appartient au premier renvoi de la page suivante.
— 219, l. 15, (1), *lisez* : (2). — Changez également le chiffre de la note qui doit porter le n° (2).
— 234, Après le premier paragraphe, mettez :

On n'entre pas chez eux sans graisser le marteau;
Point d'argent point de *juge*.....

Aussi, n'y a-t-il pas d'histoire, plaisanterie, etc.

— 251, supprimez à la fin de la 11e ligne, le mot — ma.
— 256, dernière ligne, Redhause, *lisez* : Redhouse.
— 257, épigraphe, 1re ligne, δέλέαιρον άπαντες, *lisez* : δ'ἐλέαιρον ἅπαντες.
2me ligne, Νοσειδάωνος, *lisez* : Ποσειδάωνος.
— 262, dernière ligne, revue par M. Bory de Saint-Vincent, *lisez* : (revue par M. Bory de Saint-Vincent).
— 353, l. 26, (1), *lisez* : (2). — Ligne 27, (2), *lisez* : (3).

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26.

Digitized by Google

REVUE ORIENTALE

ET

ALGÉRIENNE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET C°, RUE RACINE, 26.

Digitized by Google

REVUE
ORIENTALE
ET
ALGÉRIENNE

RECUEIL DE DOCUMENTS

SUR

L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE, LES RELIGIONS, LES MŒURS, LES COUTUMES, LA LITTÉRATURE, LES ARTS, LES SCIENCES, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE

DES

DIVERSES CONTRÉES DE L'ORIENT

RÉDIGÉ

PAR DES ORIENTALISTES, DES CONSULS, DES VOYAGEURS ET DES PUBLICISTES.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1852

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE ORIENTALE.

MAI 1852.

JÉRUSALEM.

SOLUTION NOUVELLE

DE LA QUESTION DES LIEUX SAINTS.

La question d'Orient, depuis plus d'un demi-siècle, a occupé les penseurs et les diplomates. Plus que jamais, leurs regards se tournent de ce côté; l'Asie occidentale est pour eux comme le champ clos où doit se livrer, tôt ou tard, la lutte des intérêts des différentes puissances européennes. Le travail que je publie aujourd'hui n'a pas pour but de traiter ces grandes et délicates questions. Il n'a rien de politique. Je n'ai à étudier que ce point isolé, cette idée purement religieuse: il faut pacifier par un concordat les diverses communions chrétiennes qui gardent le Saint-Sépulcre.

Je n'en suis pas moins convaincu que la solution que je propose, par cela même qu'elle est tout évangélique, est évidemment la plus

Digitized by Google

favorable aux intérêts de notre pays. Les peuples grandissent par la justice et trouvent leur élément de vie dans la paix. La religion surtout a besoin de paix et de justice, pour que son ministère ne soit pas compromis par le contact des intérêts humains qui ne peuvent que lui laisser leur souillure.

Depuis mon retour à Paris du voyage que j'ai fait en Orient avec mon savant ami M. de Saulcy, membre de l'Institut, des hommes graves dans le clergé, la diplomatie et la presse, m'ont demandé ce que je pensais de l'état actuel des Lieux saints.

Ma réponse leur a paru seule bien comprendre les véritables intérêts de la religion et de l'honneur de la France. Je la donne ici telle que je l'ai développée dans mon *Voyage religieux en Orient,* dont je prépare la publication.

Pendant mon séjour à Jérusalem, s'élaborait le projet sérieux de faire réclamer auprès de la Porte, par le gouvernement français, la possession des Lieux saints, et en particulier du Saint-Sépulcre, en faveur des religieux latins.

On sait qu'au mois de mai 1851, M. de La Valette, notre ambassadeur auprès de la Porte, fit cette réclamation au nom de la France. De son côté, M. de Titow, ambassadeur de l'empereur de Russie, remit à la Porte un memorandum dans lequel il demandait qu'on maintînt cette possession aux Grecs coreligionnaires du czar. Au mois de juin, M. Botta, notre consul à Jérusalem, se rendit à Constantinople pour appuyer, à l'aide de nouveaux documents, les réclamations de la légation française. Il y trouva M. Eugène Boré, voyageur distingué, entré récemment dans le sacerdoce, qui avait fait en 1849 le voyage de Jérusalem, muni d'instructions du gouvernement français sur la question du Saint-Sépulcre, et qui avait porté cette affaire à la connaissance du public, par un écrit publié en 1850, avec ce titre : *Question des Lieux saints.*

Les réclamations de notre ambassadeur, quoique appuyées, dit-on, par l'Autriche, ne reçurent pas de solution.

Au mois de novembre dernier, la question des Lieux saints ne paraissait pas avoir fait de grands progrès. Elle se compliquait au contraire et prenait un aspect purement politique. On annonça que l'empereur Nicolas avait demandé au sultan, dans une lettre autographe, le maintien du *statu quo* et qu'à l'appui de cette lettre, l'ambassadeur du czar avait signifié à la Porte que si elle cédait aux demandes de la

Digitized by Google

France, la légation russe prendrait immédiatement ses passe-ports. M. de La Valette, à son tour, déclarait que si le ministère ottoman ne faisait pas droit à ses réclamations, il quitterait le palais de l'ambassade, pour attendre sur l'un des navires de la France, les instructions ultérieures de son gouvernement.

Voilà où en fut la question pendant quelque temps. Elle avait pris la tournure que la simple expérience des affaires indiquait qu'elle devait naturellement prendre. Le czar, dont on connaît les plans de prépondérance dans l'Orient, devait profiter de cette occasion pour donner une preuve éclatante de protection à l'Église grecque et à l'Église arménienne qui attachent l'une et l'autre un immense intérêt à l'occupation des Lieux saints.

Les hommes qui, dans les journaux, avaient traité le sujet avec le plus de sens et de modération, s'accordaient à déplorer le conflit qu'elle venait soulever, et n'hésitaient pas à déclarer que c'était une question insoluble. A leurs yeux, on ne pouvait que compromettre la Turquie vis-à-vis de ses populations chrétiennes qui ne vont pas à moins de douze millions de sujets, et vis-à-vis de la Russie, qui convoite les débris de l'empire d'Orient et ne cherche qu'un prétexte pour accomplir une révolution plus habile qu'une invasion à main armée, puisqu'elle aurait sa force dans les sympathies des populations les plus riches et les plus influentes de l'empire ottoman. La question alors se déplaçait; ce n'était plus auprès de la Porte qu'il fallait réclamer, mais à Saint-Pétersbourg; l'empereur de Russie était le seul adversaire. La question était nettement posée, mais la solution paraissait impossible.

Depuis cette époque une solution apparente a eu lieu; je n'ai pas à en apprécier la valeur politique, avouant mon incompétence à cet égard. Si, comme on me l'assure, comme je me plais à le croire, c'est un succès, j'en félicite le gouvernement, j'en félicite l'habile fermeté du négociateur qui aura obtenu cette première réparation de préjudices portés à la juste influence de la France par les malheurs de ses guerres et les fautes déjà anciennes de ses représentants à Constantinople. Mais je me renferme dans le fait en lui-même, dégagé de toute considération étrangère : il ne faut que jeter les yeux sur un plan du Saint-Sépulcre pour voir que la concession qui nous y a été faite n'est pas bien grande. On a concédé aux Latins les sept arceaux de la Vierge, c'est-à-dire un bas-côté de l'église, du

Digitized by Google

côté du nord. Du Saint-Sépulcre lui-même, de la grande coupole, il n'en est pas fait mention. La question reste donc toujours la même.

Cette question, je l'ai étudiée sur les lieux, à un autre point de vue que le point de vue politique. En laissant de côté celui-ci, je viens apporter ma solution que je crois seule conciliable avec les intérêts bien compris du catholicisme, avec les droits de la justice, avec l'honneur et le protectorat religieux de la France et des nations catholiques de l'Europe. Je soumets ce mémoire aux lumières des hommes sans passion, qui cherchent le vrai dans de semblables matières, et qui n'écoutent pour les traiter, ni des préjugés anti-religieux, conseillers toujours aveugles, ni une exaltation de zèle souvent aussi dangereuse que l'hostilité.

Avant d'aborder la question, je dois donner au lecteur tous les éléments qui le mettront à même de la suivre avec clarté.

Ces éléments sont :

1° La statistique de la population chrétienne de Jérusalem;

2° L'énumération des Lieux saints;

3° L'état présent de ces sanctuaires;

4° L'indication des Lieux saints possédés par les diverses communions chrétiennes avant l'incendie de 1808;

5° Les changements apportés à cette possession depuis l'incendie de 1808;

6° La teneur des réclamations faites au nom des franciscains de Terre Sainte.

1° Statistique de la population chrétienne de Jérusalem.

Plusieurs relevés de la population de Jérusalem ont été faits à diverses époques, et ils présentent tous des différences assez notables.

Celui d'Anthimos, secrétaire du patriarche grec, fait en 1838, s'élevait à 10,920.

La même année, le docteur Robinson donnait le tableau de la population d'après les rôles du gouvernement, et en portait le chiffre à 11,000.

M. Schultz, consul de Prusse, enlevé récemment à la science, donne, dans sa *Jérusalem*, un relevé plus considérable, et qui m'a paru plus exact, autant que j'ai pu en juger par les renseignements que j'ai pris à ce sujet.

Digitized by Google

Selon M. Schultz, la population s'élevait en 1845 au chiffre de 15,510. La population chrétienne y figure dans les proportions suivantes :

Grecs.	2,000
Catholiques.	900
Arméniens.	350
Koptes.	100
Syriens.	20
Abyssiniens.	20
Total pour la population chrétienne. .	3,390

Au mois de janvier 1851, le secrétaire de la Terre Sainte portait à 1,000 le chiffre de la population catholique. Quelques catholiques du rit grec qui ont un couvent à Jérusalem sont compris dans ce relevé. En acceptant ce chiffre, les catholiques ne formeraient pas encore le tiers de la population chrétienne de Jérusalem.

Les catholiques qui suivent le rit latin sont des Arabes du pays. Ils ne connaissent pas d'autre langue que l'arabe, si ce n'est quelques jeunes gens qui ont passé par l'école des Pères où l'on parle italien. Le père franciscain qui est curé de Jérusalem, prêche chaque dimanche en arabe. Mgr. Valerga, le patriarche latin, prêche aussi dans cette langue et avec une distinction telle, qu'il est suivi même de ceux qui ne sont pas catholiques.

Il n'y a pas à Jérusalem de Latins, de Francs, si ce n'est les franciscains du couvent de Saint-Sauveur qui sont italiens et espagnols. On ne citerait pas à Jérusalem quatre familles qui aient conservé quelque souvenir de la descendance des anciens croisés.

Il en est de même de ceux que nous appelons les Grecs. Ils ne sont pas plus Grecs que les catholiques ne sont Latins. Ce sont comme eux des indigènes qui ne connaissent que l'arabe, quoique toute la liturgie de leur église soit en langue grecque.

Les Arméniens forment une nation séparée qui a sa langue, sa liturgie. Elle est d'origine étrangère et s'est établie peu à peu à Jérusalem, attirée par les pèlerinages.

Il en est de même des Koptes et des Abyssiniens; mais ils sont si peu nombreux, qu'il n'y a pas à en faire mention. Dans les questions des Lieux saints, ils sont patronés par les Arméniens ou les Grecs qui seuls, par leur nombre et leur fortune, ont de la prépondérance.

Digitized by Google

Au chiffre de la population fixe de la chrétienté de Jérusalem, il faut ajouter celui de la population flottante plus difficile encore à évaluer. Si j'ai été bien informé, le nombre des pèlerins est encore considérable, et ce sont eux qui non-seulement donnent du mouvement à Jérusalem, mais y apportent l'argent qui en alimente tout le commerce. On évalue au moins à 12,000 ceux qui viennent chaque année à Jérusalem.

Ce sont presque tous des Grecs ou des Arméniens. Les catholiques comptent à peine, dans ce nombre, pour le chiffre de 80. On voit à toute heure leurs groupes nombreux occuper le parvis de l'église du Saint-Sépulcre, attendant qu'il plaise aux Turcs d'en ouvrir les portes. Ceux que j'y ai vus avaient été attirés par la fête de Noël. Ils ne quittaient pas la sainte demeure, tant qu'ils pouvaient y pénétrer. Ils y étaient d'une édification admirable. Je n'oublierai jamais l'impression profonde que j'ai éprouvée, en entendant les prières ferventes accompagnées quelquefois de larmes et de sanglots, de ces hommes du peuple venus de si loin et n'ayant pas voulu se donner le bonheur du pèlerinage sans le partager avec leurs mères, leurs femmes et leurs enfants.

Il y a à rougir pour l'Europe catholique de l'indifférence qu'elle montre pour le tombeau de Jésus-Christ.

2° Énumération des Lieux saints.

On appelle *Lieux saints* les églises construites sur les lieux où se sont accomplis les principaux événements de la vie de Jésus-Christ. La nomenclature n'en est pas toujours la même dans les écrivains religieux.

Voici ceux qui attirent encore aujourd'hui les pèlerins :

1° A Nazareth, l'église de l'Annonciation. — Aux catholiques.

2° A Bethléem, l'église de la Nativité. — A toutes les communions chrétiennes.

3° A Sichem, l'église de la Samaritaine sur le puits de Jacob. — Détruite.

4° A Cana, l'église où Jésus-Christ changea l'eau en vin. — Aux Grecs.

5° A Tibériade, l'église où Saint-Pierre reçut ses pouvoirs de Jésus-Christ. — Aux catholiques.

Digitized by Google

6° A Jérusalem, l'église de la Présentation. — Aux musulmans.

7° A Jérusalem, l'église de la Flagellation. — Aux catholiques.

8° A Jérusalem, l'église du Saint-Sépulcre. — A toutes les communions chrétiennes.

9° A Jérusalem, l'église des Apôtres. — Aux musulmans.

10° Au mont Olivet, l'église de l'Ascension. — Aux musulmans.

11° A Gethsemani, l'église où est le tombeau de la Vierge. — A toutes les communions chrétiennes.

12° A Gethsemani, la grotte de l'Agonie. — Aux catholiques.

Je passe sous silence quelques Lieux saints moins importants : l'église de Saint-Jean-Baptiste *in Montana*, — aux catholiques; l'église de la Transfiguration, au Thabor, — détruite; l'église de la Décollation, à Sébaste, — aux musulmans.

2° État présent de ces sanctuaires.

Une de ces douze principales stations est entièrement abandonnée. C'est l'église que Sainte-Hélène fit bâtir sur le puits de Jacob où Jésus-Christ parla à la Samaritaine. Il n'en reste qu'un pan de mur d'un mètre de hauteur, et quelques fûts de colonne de granit gris et de granit rose.

Trois ont été enlevées aux chrétiens par les musulmans. 1° L'église de la Présentation, bâtie par Justinien dans l'enceinte du Temple. C'est aujourd'hui une belle mosquée appelée El-Aksa. Les musulmans, dit Quaresmius, y célèbrent une fête publique en l'honneur de la sainte Vierge. Le nom d'église de la Présentation est peu ancien; le véritable nom que nous a conservé saint Cyrille, évêque de Jérusalem, est celui-ci : l'Église neuve. 2° L'église des Apôtres, bâtie sur le mont Sion. Il reste un pan de mur de vieux appareil qui peut remonter au premier âge de l'Église chrétienne. Saint Épiphane nous apprend qu'après le sac de Jérusalem, lorsque Adrien voulut la rebâtir, il trouva encore debout quelques édifices sur le mont Sion, parmi lesquels il cite cette église qui était petite comme tous les oratoires primitifs : « *Ecclesia Dei quæ parva erat.* » Ce vieux mur, fort reconnaissable aux assises de gros blocs dont il est bâti, est certainement le plus ancien reste d'église qui subsiste dans le monde chrétien. Quant à l'église actuelle qui est fort belle, c'est une église gothique bâtie au XIVe siècle par les franciscains, des dons de Sanche, reine de

Digitized by Google

Sicile. Les mahométans l'enlevèrent par la violence aux franciscains l'an 1561. Elle forme deux églises. C'est dans l'église haute que les musulmans montrent une construction grossière bâtie en moellons cimentés et blanchis à la chaux, qu'ils appellent le tombeau de David. Elle est aujourd'hui dans un état de dégradation et de malpropreté qui fait honte aux musulmans et est, à Jérusalem comme à Damas et dans tout l'Orient, un des indices de la décadence de l'islamisme.

3° L'église de l'Ascension sur le mont Olivet. L'église est octogone; mais il n'en subsiste que l'enceinte de trois mètres de hauteur avec les bases des demi-colonnes qui décoraient l'édifice et en supportaient la coupole. Ces bases sont de style roman et indiquent le XII° siècle, c'est-à-dire le temps de l'occupation des croisades. Un délicieux petit édifice en marbre blanc, également octogone, est au milieu de l'église, sur le lieu même d'où le Sauveur s'éleva au ciel. Les musulmans en ont fait une mosquée. Un vieillard déguenillé laisse pénétrer pour quelques piastres dans le précieux sanctuaire, où il montre, à côté du Mihrâb, la trace d'un pied grossièrement sculpté dans une pierre.

Les autres églises qui sont dans les mains des chrétiens, sont entretenues et conservées avec soin, excepté la grande coupole de l'église du Saint-Sépulcre dont les plombs tombent chaque jour emportés par le vent ou même, dit-on, enlevés par les Grecs qui voudraient profiter de l'occasion d'une grande réparation, afin de se donner de nouveaux droits sur cette partie si importante de l'église du Saint-Sépulcre. Je répète, sans le garantir, ce qu'on a dit à Jérusalem sur cette dégradation qui avance chaque année. J'ai vu, au mois de février 1851, l'eau ruisseler de la coupole ainsi découverte, et envahir le pavé de l'église autour du saint tombeau.

4° Indication des Lieux saints possédés par les diverses communions chrétiennes avant l'incendie de 1808.

Quatre des églises dont nous avons donné le tableau, sont possédées exclusivement par les catholiques.

1° A Nazareth, la grotte et l'église de l'Annonciation. La grotte, partie taillée dans le roc, partie voûtée, montre des caractères évidents d'antiquité et doit être rapportée au temps de sa réparation par sainte Hélène. L'église, bâtie par les franciscains, est belle par son

Digitized by Google

plan ; mais les fenêtres sont décorées de ce style ignoble que les Turcs ont adopté pour leurs édifices privés, et qui donne au monument l'aspect d'une maison vulgaire. 2° A Tibériade, l'église où saint Pierre reçut ses pouvoirs de Jésus-Christ. Elle est d'une très-haute antiquité ; mais elle ne peut remonter au temps d'Hélène. 3° L'église de la Flagellation, sur l'emplacement du palais de Pilate. Elle a été restaurée par les franciscains en 1838. 4° La grotte de l'Agonie, à Gethsemani.

Les Grecs possèdent la petite église de Cana en Galilée. L'église, construite par sainte Hélène, n'existe plus ; mais on montre encore, à Cana, deux des cruches de pierre dans lesquelles l'eau fut changée en vin. Elles ont un caractère incontestable d'antiquité.

Trois des Lieux saints sont communs à toutes les communions chrétiennes : l'église du Saint-Sépulcre, l'église de Bethléem, l'église du Tombeau de la Vierge. C'est de la possession de ces trois églises que sont nées depuis deux siècles les contestations qui ont divisé les chrétiens de Jérusalem. Il importe donc de bien fixer l'état de possession de chaque nation dans ces trois églises avant l'incendie de 1808.

Le P. Quaresmius, qui avait été commissaire apostolique de Terre-Sainte pendant plusieurs années et qui a écrit sur les Lieux saints un des livres les plus complets qui existent, sera ici notre guide. Dans le détail qu'il donne minutieusement de chaque partie de l'église du Saint-Sépulcre, il ne manque pas de dire à quelle nation le soin en est confié. Ce travail est donc précieux puisqu'il est fait par un des gardiens de Terre Sainte dont on ne révoquera pas l'autorité.

Nous commencerons par indiquer les sanctuaires occupés par chaque nation dans l'église du Saint-Sépulcre. Nous ferons ensuite le même travail pour l'église de Bethléem et pour celle du Tombeau de la Vierge.

1° Église du Saint-Sépulcre. Le plan de l'église du Saint-Sépulcre que nous donnons ici représente l'édifice avant l'incendie de 1808.

Pour bien comprendre ce que nous allons dire, il faut se rappeler que les différentes nations ont construit des habitations autour de l'église du Saint-Sépulcre pour y envoyer des religieux destinés à y passer les jours et les nuits. Comme l'église n'a qu'une seule porte sévèrement gardée par les Turcs, les religieux ne peuvent communi-

Digitized by Google

quer au dehors que par un guichet qui est ouvert dans la porte, par lequel ils font passer tout ce qui est nécessaire pour leur nourriture, pendant leur séjour dans l'église.

Voici la situation de ces petits couvents qui ont sacristie, cuisine, réfectoire, chambres, caves, magasins et citernes.

Le couvent des Latins est au nord (T). On y entre de l'église par la chapelle de l'apparition (H). Il a assez de dépendances; mais il manque d'air, de lumière, et il est malsain.

Celui des Grecs est au sud-est (U), autour du Calvaire et sur le Calvaire lui-même. Il occupe peut-être moins de place que celui des Latins, mais il est sain et aéré. On y entre derrière le Calvaire. La partie inférieure du Calvaire qui joint la chapelle d'Adam (S) leur sert de sacristie et de divan; au fond est un magasin.

L'habitation des Arméniens est au midi, à l'opposite de celle des Latins (Z).

Les Koptes ont un réduit obscur au couchant de la grande coupole (C).

Les Abyssiniens habitent auprès des Arméniens (LL).

Les Syriens occupent l'abside occidentale de la grande coupole (D).

Voici maintenant les sanctuaires que chaque nation possède. Cette possession se connaît par l'usage de mettre un tapis sur l'autel et d'y allumer les lampes.

Possession des Latins dans l'église du Saint-Sépulcre, avant 1808.

Chapelle de l'Apparition (H). Ils y entretiennent 6 lampes.

Lieu de l'Invention de la Croix (P), mixte avec les Grecs : — 8 lampes.

Chapelle du Crucifiement, partie haute du Calvaire (DD) : — 24 lampes.

Lieu où la Vierge et saint Jean se tenaient pendant le Crucifiement (V).

La Pierre de l'Onction (X) : — 8 lampes des diverses nations.

Le Saint-Sépulcre (A) : — 44 lampes, 30 des Latins, 14 des autres nations.

L'autel devant le Saint-Sépulcre (F).

Lieu de l'Apparition de Jésus à Madeleine (G) : — 1 lampe.

Digitized by Google

Les Sept arceaux de la Vierge (T).

Les Galeries supérieures du côté du nord.

Possession des Grecs.

Prison de Jésus-Christ (J) : — 3 lampes.

Lieu de l'Invention de la Croix (Q), mixte avec les Latins ; — 4 lampes.

Lieu où Jésus-Christ fut élevé sur la Croix (Q) ; — 40 lampes.

La Chapelle d'Adam (R) ; — 3 lampes.

Le Chœur et le Sanctuaire (KK).

Possession des Arméniens.

Chapelle de la division des vêtements (M) : — 3 lampes.

Chapelle de Sainte-Hélène (OO) : — 12 lampes.

La Pierre de l'Onction (X) ; — 1 lampe.

Lieu où se tenaient de loin les amis du Sauveur pendant la passion (Z) : — 3 lampes.

La Chapelle supérieure dans la galerie méridionale de la grande coupole (LL).

Possession des Syriens.

La Chapelle de l'Abside occidentale de la grande coupole (D).

Le Sépulcre de Joseph d'Arimathie (E).

Possession des Koptes.

Chapelle adossée au Saint-Sépulcre (B).

Possession des Abyssiniens.

Chapelle Saint-Longin (L) : — 1 lampe.

Chapelle de l'*Impropère* (N) : — 3 lampes.

Lieu où se tenaient les femmes qui regardaient le sépulcre (LL).

Chapelle extérieure de Sainte-Marie *in Golgotha*, sous le vestibule (V).

Les Latins possèdent la chapelle supérieure.

Telle était la possession des diverses nations chrétiennes dans l'église du Saint-Sépulcre, avant 1808.

Digitized by Google

Voyons ce qu'elles possédaient à la même époque dans l'église de Bethléem :

Les Latins avaient l'église inférieure et l'église supérieure.

Les Grecs avaient une petite chapelle hors de l'église, qui communiquait avec le sanctuaire par une porte.

Ils avaient de plus un autel dans la grande nef, entre les deux dernières colonnes qui séparent la nef du transsept. (*Quaresmius*, II, p. 643.)

Les Arméniens avaient leur couvent au sud-ouest. — Ils entraient dans l'église par une porte qui donnait dans le vestibule de la basilique. Mais Quaresmius ne dit pas qu'ils eussent d'autel dans l'église. Cependant, comme dans son plan il y a deux autels indiqués dans la nef, et que, d'après son aveu, les Grecs en possédaient un, il est bien probable que l'autre était aux Arméniens; les Grecs et les Arméniens ne possédaient dans l'église basse que la table de marbre faisant autel sur le lieu même où naquit Jésus. Au-dessous était une étoile d'argent sur laquelle on lisait cette inscription : HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST. Les Grecs, en enlevant cette étoile au moment où les Latins ne surveillaient pas ce sanctuaire, ont commis un vol qui leur fait doublement honte.

Quant à l'église du Tombeau de la Vierge, à Gethsemani, la garde en appartenait aux Latins; mais toutes les communions y avaient un autel.

1° L'autel des Catholiques, sur le tombeau lui-même;

2° L'autel des Grecs, dans le transsept oriental;

3° L'autel des Abyssiniens, dans le transsept occidental;

4° L'autel des Syriens, dans une petite abside, au nord, en face du tombeau;

5° L'autel des Arméniens, à l'angle formé par le transsept oriental.

Les documents sur l'occupation des Lieux saints par les diverses communions chrétiennes au XVII° siècle ont une grande importance dans la question, puisqu'ils servent à donner un point de départ pour fixer les prétentions réciproques de chacune d'elles.

5° Changements apportés à la possession des Lieux saints, depuis 1808.

Changements de possession dans l'Église du Saint-Sépulcre.

Les Latins ont perdu :

1° Le monument du Sépulcre, dont les Grecs se sont emparés

Digitized by Google

après l'avoir restauré, en 1808. Cette possession des Grecs n'est pas exclusive, c'est-à-dire qu'ils ne mettent pas le moindre obstacle à ce que les Latins y célèbrent les saints mystères; mais ils en ont l'entretien et y allument les lampes, ce que faisaient autrefois les Latins.

2° La grande coupole, au-dessus du Saint-Sépulcre, que les Grecs ont reconstruite après l'incendie. Il faut remarquer encore que les Grecs en laissent la jouissance à toutes les communions. M. William (*Holy City*, I, p. 446), sur le plan de possession des diverses communions du Saint-Sépulcre, indique même la coupole comme étant commune.

3° La pierre de l'onction, où toutes les communions allument des lampes.

4° Les sept arceaux de la Vierge.

Il n'y a pas eu d'autre changement dans la possession des sanctuaires de l'église du Saint-Sépulcre. Il faut remarquer que les fidèles de toutes les communions vont prier à tous les sanctuaires, sans que les possesseurs latins, grecs et arméniens, leur fassent la moindre difficulté. Les changements qui ont eu lieu consistent en ce que telle nation répare un Lieu saint, entretient le tapis d'autel et allume les lampes à la place d'une autre.

Changements dans l'église de Bethléem.

Les Latins ont perdu :

1° La grande nef de l'église, dont les Grecs s'adjugent la possession exclusive :

2° Le sanctuaire et le transsept sud, dont les Grecs se sont également emparés;

3° Le transsept nord occupé par les Arméniens;

Ils n'ont conservé : 1° que l'église inférieure; 2° que la petite église de Sainte-Catherine, située au nord, par laquelle on descend dans l'église inférieure.

Changements dans l'église de Gethsemani.

Les Latins ont perdu :

1° La possession, c'est-à-dire le soin de l'église entière, dont se sont emparés les Grecs;

Digitized by Google

2° La possession exclusive du tombeau de la Vierge, où les Grecs ne célébraient pas autrefois. Les Grecs s'en sont emparés ; mais ils ne permettent pas aux Latins d'y célébrer.

Les autres communions y ont conservé leurs autels.

6° Teneur des réclamations faites au nom des franciscains de Terre Sainte.

1° Le Saint-Sépulcre, réparé par les Grecs ;

2° La grande coupole, au-dessus ;

3° La pierre de l'Onction ;

4° L'emplacement des tombeaux des rois francs, dans la chapelle d'Adam, sous le Calvaire.

5° Les sept arceaux de la Vierge ;

6° L'église de Gethsemani et le tombeau de la Vierge ;

7° L'église supérieure de Bethléem ;

8° La possession mixte de l'autel du Calvaire, où Jésus-Christ fut élevé sur la croix.

Les Latins demandent la possession exclusive de ces Lieux saints, disposés à faire aux autres communions des concessions particulières, « à la condition que ces permissions seront renouvelées tous les ans. »

Après ces préliminaires, dont on comprendra l'importance, j'arrive à la question elle-même.

Voici ce que je me propose d'examiner pour la résoudre.

I. Quelle est la nature des immeubles connus sous le nom de *Lieux saints*, en Palestine ?

II. Y a-t-il quelque nation européenne qui ait des droits de propriété sur les Lieux saints, en Palestine ?

III. Les franciscains qui habitent Jérusalem et la Terre Sainte, ont-ils un droit de propriété sur les Lieux saints, et en particulier sur l'église du Saint-Sépulcre, que n'aient pas à titre égal les autres communions chrétiennes ?

IV. Quel sens attache-t-on en Orient à l'idée de possession des Lieux saints ?

V. Les franciscains ont-ils, comme on l'avance, une possession de fait antérieure à celle des autres communions chrétiennes ?

VI. S'il résulte de nos aperçus que chaque nation n'a qu'un droit de possession qui n'exclut pas pour l'État le droit de propriété, et

Digitized by Google

pour les autres nations le droit d'usage, la question des Lieux saints ne se résumerait-elle pas mieux dans la nécessité de réglementer, par un concordat, tous les droits d'usage des diverses nations?

VII. Cette solution pacifique, en prévenant pour l'avenir les usurpations, ne serait-elle pas plus avantageuse à tous les partis?

VIII. Ne serait-il pas plus honorable pour les Latins, au lieu de s'épuiser dans ces luttes, où l'humanité avec ses faiblesses apparaît toujours un peu, de prendre la noble initiative de se concerter avec les autres nations chrétiennes pour que le saint tombeau ne soit plus gardé par des musulmans qui parlent, mangent et fument dans l'intérieur de l'église, n'en ouvrent la porte qu'à prix d'argent, la ferment selon leur caprice ou leur cupidité; mais que cette garde soit confiée à une commission annuelle de chrétiens honorables, nommée par toutes les nations qui ont des autels au Saint-Sépulcre?

L'Europe intelligente n'applaudirait-elle pas à la sagesse des catholiques qui travailleraient avec ardeur à faire disparaître un des scandales qui révolte le plus, je ne dirai pas les pèlerins, car l'Europe n'en envoie guère, mais les étrangers que la science ou le plaisir des voyages amènent à Jérusalem?

IX. Si l'on a besoin de l'intervention des cabinets européens, et de l'influence de la France auprès de la Porte Ottomane, pourrait-on en faire un plus noble emploi que de la faire servir à conclure, sur des bases honorables pour tous, ce concordat qui aurait de si grandes conséquences pour l'avenir religieux de l'Orient?

X. Sur quelles bases pourrait être établi le concordat relatif à la possession des Lieux saints, entre les diverses communions chrétiennes?

Tels sont les points principaux de la question des Lieux saints, que je vais successivement parcourir.

I.

Quelle est la nature des immeubles connus sous le nom de Lieux saints en Palestine.

Il ne faut pas confondre les couvents possédés par les diverses communions chrétiennes, avec les églises qui seules sont proprement les Lieux saints, objet de la vénération des fidèles.

Il n'y a pas de difficulté pour les couvents et constructions diverses,

Digitized by Google

possédés par les communions chrétiennes : ce sont évidemment des propriétés privées. Elles peuvent, à ce titre, être justement réclamées quand elles ont été usurpées par la violence. Tel est le couvent du mont Sion, possession bien légitime, édifice complétement bâti des deniers de Sanche, reine de Sicile, fondatrice de ce monastère, et que les Musulmans enlevèrent par la force aux franciscains à une époque peu éloignée, et refusèrent de leur rendre, malgré les réclamations de la France. De telles propriétés ne peuvent être d'aucune manière du domaine public, puisqu'il y a toujours ou des titres de leur acquisition, ou la connaissance de notoriété publique de leur construction. Ces principes se tirent de la nature des propriétés privées, reconnues inviolables, même au sein des nations étrangères, par le droit des gens.

En est-il de même des églises? Qu'elles existent de temps immémorial chez des peuples qui ont d'autres croyances que la nôtre, ou qu'elles aient été bâties par les fidèles avec leur tolérance, sont-elles des propriétés particulières, possédées au même titre qu'une maison, un domaine qu'on se transmette par donation ou héritage? Ou bien ne sont-elles que des monuments publics, dans lesquels par un usage constant, les membres de diverses communions religieuses viennent célébrer les saints mystères?

La réponse n'est pas douteuse. Elles sont du domaine public. Le souverain du pays, à titre de conquête ou de longue domination, peut en disposer sans violer le droit des gens, selon ses intérêts ou les besoins religieux des peuples. S'il consent à les abandonner au culte des religions qui ne sont pas la sienne, il ne pense pas pour cela leur en céder la propriété.

En Turquie, comme chez nous, les églises distinctes des monastères, sont du domaine de l'État, et ne peuvent être réclamées de personne à titre de propriété. Mais une église, construite sur un lieu saint, par une corporation qui en aurait acquis le terrain en vertu d'une donation ou d'un achat, serait une propriété privée. Telle est encore l'église du mont Sion, construite par les franciscains en même temps que leur couvent.

Digitized by Google

II.

Y a-t-il quelque nation européenne qui ait des droits de propriété sur les Lieux saints?

Selon le droit des gens, la conquête enlève au peuple conquis toutes les possessions dont elle s'empare. Le haut domaine sur les propriétés publiques passe complétement entre les mains du nouveau souverain, qui les régit selon les lois ou les usages de la nation qui a fait la conquête.

Après l'expulsion des Francs de la Palestine, aucune nation européenne n'a conservé de droit de propriété sur les monuments publics du pays. Par une sage politique, les vainqueurs ont pu ménager les vaincus en leur laissant la possession d'usage de leurs sanctuaires. En cela ils ont pratiqué la tolérance religieuse; et l'on peut dire qu'il n'y a pas de pays au monde où il y ait plus de liberté de conscience qu'en Orient, où se trouvent tant de religions différentes, qui ont toutes le libre exercice de leur culte. Mais ce à quoi ils n'ont pas assurément pensé, c'est de reconnaître une nation quelconque comme propriétaire des églises où ils toléraient le culte chrétien.

Lors même que le prétendu « contrat de Robert, roi de Sicile » en 1342, que nous allons mentionner tout à l'heure, serait une véritable acquisition, elle serait sans valeur aux yeux des Ottomans qui, au XVI[e] siècle, ont conquis la Palestine sur les soudans d'Égypte.

Nous verrons plus loin ce que les traités ont accordé à la France de protection sur les religieux habitants de la Terre Sainte; ce qui est une question toute différente.

III.

Les franciscains ont-ils sur les Lieux saints, et en particulier sur le Saint-Sépulcre, un droit que n'aient pas à titre égal les autres communions chrétiennes?

Pour que les pères latins de Jérusalem pussent revendiquer la possession exclusive du Saint-Sépulcre, il faudrait que ce fût à titre de construction, ou à titre d'achat. Or, il est positif qu'ils n'ont ni construit, ni acheté par eux-mêmes ou par d'autres, l'église du Saint-

Digitized by Google

Sépulcre. L'ordre des Franciscains, auquel ils appartiennent, ne commence qu'au XIII[e] siècle. Une bulle du pape Alexandre IV nous les montre établis en Terre Sainte vers 1257. Mais ce n'est qu'au XIV[e] siècle, en 1342, qu'ils commencent à faire le service divin dans l'église du Saint-Sépulcre. Or toutes les constructions de cette église sont antérieures à cette époque. Donc ils n'en sont pas les possesseurs à titre de construction.

Le sont-ils à titre d'achat?

M. Eugène Boré, dont nous avons parlé plus haut comme ayant traité la question des Lieux saints, l'affirme positivement. Voici le passage de son livre :

« Les sultans d'Égypte et de Syrie les protégèrent (les franciscains) dans l'exercice de culte, jusqu'à l'an 1342, où l'un d'eux ayant contesté la propriété des sanctuaires, le roi de Sicile Robert, et sa femme Sanche les rachetèrent pour une forte somme d'argent, ainsi qu'il résulte clairement de la bulle *Gratis agimus* (il faut lire *Gratias agimus*), publiée alors par le pape Clément VI, à Avignon. Ce fait, trop peu connu, d'une acquisition véritable, contractée de souverain à souverain par vente et par achat publics, établit et garantit tellement la propriété des religieux francs, que d'après le sentiment unanime des publicistes, elle échappe ainsi aux envahissements de la conquête; le conquérant d'un pays ne pouvant jamais s'approprier, selon le droit des gens, que les lieux communs ou publics, et devant toujours respecter les biens particuliers. Nous insistons sur ce principe.... » (*Question des Lieux saints*, par M. Eugène Boré, Paris, 1850, page 7)

Si je ne respectais pas profondément le caractère de M. Eugène Boré, et la vénérable corporation des Lazaristes à laquelle il appartient, j'aurais une qualification sévère pour ce passage capital de son livre. Je préfère l'excuser en disant qu'il ne s'est pas donné la peine de lire la bulle *Gratias agimus*, sur laquelle il fait reposer le titre de propriété de religieux francs. Il y a autant d'erreurs que de mots dans ce passage de M. Boré, comme on va le voir par la bulle elle-même qui se trouve *in extenso* dans le premier volume de Quaresmius, et dont nous traduirons le passage important :

« Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu.... Dernièrement, le roi Robert, et Sanche, reine de Sicile, nous ont fait connaître dans une supplique qui nous a été agréable, qu'ils ont obtenu à grand prix, et avec beaucoup de peine, du soudan de Babylone,

Digitized by Google

que les frères puissent demeurer continuellement dans l'église du Sépulcre du Seigneur, et y célébrer solennellement la messe et les autres offices divins ; et que de plus, le même soudan a concédé au roi et à la reine le cénacle et la chapelle dans laquelle le Christ se montra à ses apôtres en présence du bienheureux Thomas, et que la même reine a bâti aux frères susdits un lieu sur le mont Sion, où l'on sait que sont situés le cénacle et lesdites chapelles où elle a l'intention de tenir continuellement à ses propres frais douze frères du même ordre.... Donné à Avignon, le deuxième jour des calendes de décembre, la première année de notre pontificat (*Elucid. Terr. Sanct.* I, pag. 176 et 401).

Voici du reste le texte de la bulle :

« Clemens episcopus..... Nuper siquidem eorumdem regis Roberti et Sanciæ, reginæ Siciliæ, grata insinuatio apostolatui nostro patefecit quod ipsi non sine magnis sumptibus et laboribus gravibus a soldano Babyloniæ.... obtinuerunt quod fratres intra ecclesiam dominici Sepulcri possunt continuo commorari et ibidem missarum solemnia, et alia divina officia solemniter celebrare. Et quod nihilominus idem soldanus cœnaculum et capellam in qua Christus beato Thoma præsente post resurrectionem suam apostolis se ostendit regi et reginæ concessit iisdem ; quodque ipsa regina locum ædificavit in monte Sion infra quem cœnaculum et dictæ capellæ sitæ fore noscuntur, prædictis fratribus, jam est diu, ubi duodecim fratres dicti ordinis sumptibus propriis continue tenere intendit... Datum Avenione, II cal. dec. Pontif. anno I. »

Le texte est précis ; il ne prête à aucune explication ambiguë. Robert et Sanche ont donné beaucoup d'argent, j'interprète l'expression *magnis sumptibus* dans son acception la plus large, et ils ont obtenu que les frères mineurs *pourront demeurer* continuellement dans l'église du Saint-Sépulcre, pour y célébrer solennellement l'office divin. J'ai eu beau presser le texte de la bulle, il n'en sort pas autre chose.

Je demande maintenant à tout esprit sérieux, à tout homme de bonne foi, si c'est là « une acquisition véritable, contractée de souverain à souverain, par vente et par achats publics. » *Le pouvoir de demeurer dans l'église pour y célébrer l'office divin*, voilà ce que M. Boré appelle « le fait trop peu connu d'une acquisition véritable. » N'est-ce pas donner à ce texte une interprétation forcée que d'y voir

Digitized by Google

un titre de propriété « tellement garantie, que d'après le sentiment unanime des publicistes, elle échappe aux envahissements de la conquête ? »

Lorsque je lus le mémoire de M. Eugène Boré, que me communiqua le secrétaire de Terre Sainte, qui en préparait une traduction italienne, je fus ébloui, je l'avoue, par ce passage ; je ne soupçonnai pas une distraction ou une erreur. Maintenant que je puis citer le document original que beaucoup de lecteurs n'auront pas consulté pour vérifier l'assertion de M. Boré, je suis autorisé à déclarer que l'argument se trouve sans force et qu'il ne prouve rien de ce qu'il avançait avec tant d'assurance. Il reste donc démontré, par la bulle même du pape Clément VI, que les franciscains ne peuvent revendiquer la possession de l'église du Saint-Sépulcre à titre d'achat.

Nous arrivons à la conséquence, que cette église n'étant pas une propriété dont on puisse constater la légitime possession à titre de construction ou d'achat, est un édifice public soumis comme tel à toutes les lois et, il faut le dire avec tristesse, à tous les caprices des maîtres du pays où il se trouve. Ici, la logique est amère, mais il faut s'incliner devant elle. M. Boré insiste lui-même « sur ce principe, que le conquérant peut s'approprier, selon le droit des gens, les lieux communs et publics. »

Quel monument a été plus commun que celui où, durant dix siècles avant la permission accordée à prix d'argent aux franciscains d'y demeurer, toutes les nations chrétiennes des différents rits de l'Orient venaient à toute heure célébrer les saints mystères dans tant de langues diverses ?

Elle n'a pas cessé un moment d'être publique, puisqu'elle était bâtie pour les besoins spirituels de la ville de Jérusalem, et que des milliers de pèlerins y affluent chaque année, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Sans doute, c'est un malheur à mes yeux comme à ceux de nos frères dans le catholicisme, que tous ces chrétiens ne soient pas dans la communion de Rome ; mais le fait particulier de leur hétérodoxie ne peut attaquer en rien le droit qu'ils ont, comme les orthodoxes, d'aller prier dans l'église du Saint-Sépulcre où ils vénèrent comme nous le même tombeau et le même Calvaire.

D'ailleurs, il n'est pas possible de soutenir que le Saint-Sépulcre doit nous appartenir, parce que nous sommes orthodoxes. Les Orientaux se disent orthodoxes comme nous ; et à quelle marque les musul-

Digitized by Google

sulmans auprès desquels nous réclamons, reconnaîtront-ils celui des deux partis qui a la véritable foi?

Il est évident qu'aux yeux de la puissance temporelle qui a le haut domaine des Lieux saints, les Pères de Terre Sainte n'ont pas sur le Saint-Sépulcre d'autre droit que celui qu'elle accorde elle-même. Et comme, en rigoureuse justice, elle doit aussi protection aux religieux des autres nations chrétiennes, elle leur donne, comme aux Latins, un droit égal de possession et d'usage, qui n'est aux yeux de personne un droit de propriété.

Ainsi au point où nous avons amené la question, il résulte ceci, que le Saint-Sépulcre n'est pas une propriété particulière; qu'il n'a jamais été construit par un individu ou une corporation d'individus à leur usage personnel; qu'il n'a jamais été aliéné par les princes conquérants de la Palestine au profit d'une communauté religieuse quelconque; qu'il n'est pas exact, comme on l'a avancé, en égarant ainsi l'opinion de l'Europe catholique, que ce temple auguste ait été cédé à un roi de Sicile, à prix d'argent « par vente et achat publics, par un contrat de souverain à souverain; » que le Saint-Sépulcre est au contraire, par sa nature et sa destination, un édifice du nombre de ceux que M. Eugène Boré appelle « communs et publics, » qu'on ne peut abandonner à aucune communion particulière sans léser les droits des autres et froisser leurs croyances.

IV.

Quel sens attache-t-on, en Orient, à l'idée de possession des Lieux saints?

Pour peu qu'on ait étudié l'Orient, on voit de suite combien il est facile de se tromper en appliquant aux institutions et aux mœurs de ces contrées, les notions de droit qui servent de fondement à la civilisation européenne. Jusqu'à ce jour, le gouvernement de despotisme absurde, exercé par les pachas dans les provinces de l'empire turc, au nom de la Porte, y a éteint depuis trois siècles toutes les notions de possession régulière et durable. En face du droit d'exaction et d'avanie qui, à toute heure, peut vous enlever jusqu'à votre dernière piastre, comment pourraient subsister ces idées de justice qui en Europe, même sous les monarchies absolues, rendent la propriété sacrée, inviolable? Il est juste de reconnaître qu'en ce moment, il

Digitized by Google

s'opère dans l'empire turc une révolution pacifique mais profonde, qui ramène peu à peu aux idées pratiques d'un gouvernement sérieux et intelligent. Mais ici je ne puis parler que du passé. Or, dans ce passé, jouir d'un bien quelconque, l'avoir à son usage, c'est en être le propriétaire. On possède pour le moment, et on se contente de ce moment, car celui qui exerce le pouvoir peut vous enlever cette possession. Vous vivez sous son bon plaisir. La jouissance qu'il vous accorde, il a droit de la reprendre quand il lui plaira, de la donner à d'autres, selon son intérêt ou son caprice.

Si cela est vrai de la possession en général dans l'ordre civil, quand il s'agit de ces biens personnels acquis par tant de travail, d'activité et de persévérance, cela est bien plus vrai encore quand il s'agit de ces biens communs et publics, sur lesquels l'autorité despotique paraît pouvoir plus légitimement mettre la main.

Toute l'histoire des Lieux saints se trouve dans cette observation, et c'est pour ne l'avoir pas faite qu'on ne s'est jamais expliqué la conduite des Turcs. La parole qu'on prête à un grand visir, à qui l'on reprochait d'avoir donné aux Grecs les sanctuaires des Latins, résume tout le droit civil et politique du gouvernement ottoman : « Ces lieux appartiennent au sultan mon maître; il les concède à qui il lui plaît. Il se peut qu'ils aient toujours été aux mains des Francs, mais aujourd'hui sa Hautesse veut qu'ils soient aux Grecs. »

Maintenant que les idées de l'Europe, comme je le disais tout à l'heure, commencent à s'infiltrer dans la race turque, il est évident que tout changera et qu'on arrivera naturellement à ces grands principes qui servent de fondement à la civilisation; mais dans l'histoire du passé, il ne faut voir que le droit de la force.

Tout ce que les gardiens de la Terre Sainte ont eu à souffrir jusqu'à notre siècle, est quelque chose d'inouï. On ne peut se rappeler cette longue chaîne d'avanies, de tortures, sans admirer la foi, la patience, la générosité élevée jusqu'à l'héroïsme, de ces générations pieuses qui se sont consumées à la garde des Lieux saints.

Quaresmius, qui avait vécu longtemps en Terre Sainte, rend sur ce point toute justice aux autres nations chrétiennes; son passage est assez intéressant pour être cité, d'autant plus qu'il contraste avec l'amertume de ceux qui voudraient enlever aux autres communions l'honneur d'avoir pris une bonne part à l'œuvre de la conservation des Lieux saints :

Digitized by Google

« Tout le monde sait, dit-il, combien les Orientaux ont de zèle, que de travaux et de dépenses ils font, autant les évêques que les fidèles, pour conserver et augmenter les Lieux saints qui leur sont confiés. C'est admirable, continue-t-il, et à peine croyable, car outre les aumônes qu'ils offrent librement et les quêtes qu'ils vont faire en Grèce, dans la haute Arménie et dans les autres contrées des infidèles, ils ont mis des droits sur les marchandises afin de subvenir aux Lieux saints et d'y conserver le souvenir du Christ, notre Sauveur. Pas plus que nous ils ne peuvent habiter les Lieux saints sans qu'il leur en coûte, car comme nous ils sont obligés de payer de fortes sommes aux Turcs pour la conservation des Lieux saints, même souvent plus que nous, au point de se priver du nécessaire à l'existence de chaque jour. « Omnibus compertum est quanto tamen fervore, quanto labore, quantisque sumptibus, tam præsules quam subditi studeant conservationi et augmento locorum sanctorum eisdem creditorum... non gratis in locis sanctis habitare aut ea custodire, nam ut nos ita illi multa exsolvere coguntur pro sanctorum locorum conservatione, imo haud rarò plus quam nos ut propterea necessaria corporis sustentationi subtrahere debeant. » (*Elucid. Terr. Sanct.*, I, page 875.)

Le vénérable franciscain, qui écrivait il y a plus de deux siècles, met ici une égalité complète de possession des Lieux saints avec les autres nations chrétiennes. Il constate ce qu'elles ont souffert, ce qu'elles ont dépensé pour les conserver et les accroître encore, plus que les catholiques eux-mêmes. Pendant le siége de Damiette, au rapport de saint Antonin, quand les musulmans irrités méditèrent de se venger en détruisant de fond en comble le Saint-Sépulcre, cause de ces invasions incessantes de l'Occident sur l'Orient, qui parvint à calmer leur colère? c'étaient les Syriens, les Arméniens, les Éthiopiens, les Géorgiens et les autres chrétiens de Jérusalem attachés à la garde des Lieux saints. « Surianos, Æthiopes, Armenos, Georgianos et alios Asiæ christianos Jerosolymam immorantes... ea loca dirui prohibuisse. » (*Annot. Sanct. Anton.*, cité par Quaresmius, I, p. 518.) Flétrissons ce qu'il faut flétrir, mais rendons hommage au dévouement même de ceux que nous n'aimons pas, si des chrétiens peuvent ne pas aimer des chrétiens.

Il résulte des considérations précédentes que, dans les idées de l'Orient, aucune nation chrétienne n'a de droit de propriété ou de

Digitized by Google

possession permanente dans l'église du Saint-Sépulcre, autre que celui d'usage. Chacune d'elles s'y est maintenue comme elle a pu, à l'aide de sollicitations, à prix perpétuel d'argent auprès des pachas avides. Elle a cherché à garantir la place qu'elle occupe dans le lieu saint en obtenant des firmans de Constantinople, espèce de traité qu'il faut payer sans murmure, avec la pensée que votre adversaire en obtiendra un en sa faveur le lendemain, parce qu'il aura de l'argent à donner comme vous ou un peu plus que vous.

V.

Les franciscains ont-ils, comme on l'avance, une possession de fait antérieure à celle des autres communions chrétiennes?

On a dû comprendre combien il m'en a coûté de rappeler dans cet écrit les assertions de M. Eugène Boré pour les combattre. Je n'ai pas voulu engager une polémique; seulement, je n'ai pas reculé devant la nécessité d'en relever quelques-unes dont l'inexactitude était palpable. Le contrat de Robert, roi de Sicile, était de ce nombre.

Je ne puis pas non plus passer sous silence une autre assertion qui se trouve à presque toutes les pages du livre de M. Boré, et qui place les Pères de Terre Sainte comme les premiers possesseurs du Saint-Sépulcre; par conséquent comme des hommes injustement dépouillés par la violence et la mauvaise foi des Grecs. Il y a là une partialité et en même temps une erreur historique que le respect que je porte à M. Boré ne peut m'empêcher de signaler ici.

Nous avons vu que les Frères mineurs, dont l'ordre ne date que du XIIIe siècle, obtiennent au XIVe, par les bienfaits de Sanche, reine de Sicile, la permission de s'établir au Saint-Sépulcre. Depuis dix siècles, les Grecs, les Arméniens, les Syriens, les Koptes, toutes les nations chrétiennes étaient au Saint-Sépulcre, y veillaient jour et nuit, recevaient les nombreux pèlerins de leur langue, qui n'eussent pas pu se faire comprendre sans le bienfait de cette colonie pieuse de toutes les nations chrétiennes à Jérusalem. Les Grecs, les Arméniens, les Syriens et les autres ont donc onze siècles d'antériorité sur les religieux de Terre Sainte, dans la possession de l'église du Saint-Sépulcre. Il serait difficile de prouver le contraire. Les Latins avaient fondé un chapitre de chanoines, dont l'habitation et le cloître ruinés

Digitized by Google

se voient encore au levant du Saint-Sépulcre. Eussent-ils expulsé les autres chrétiens, ceux-ci n'en avaient pas moins l'antériorité qu'on leur conteste ; et, en protégeant les Lieux saints après le départ des Francs, ils en seraient encore les sauveurs et les véritables gardiens.

Je n'entrerai pas dans la longue discussion de tous les firmans dont M. Boré fait une mention continuelle. Je ne les ai pas lus ; mais si je juge ces citations par celle que fait M. Boré des bulles des papes, que j'ai lues, je crains de n'en pouvoir déduire une conclusion bien solide.

En admettant toutefois M. Boré plus familier avec les firmans des sultans qu'avec les bulles des papes, et plus exact en chronologie orientale que dans celle de notre moyen âge, je dirai qu'il en tire souvent des conséquences singulières. Pour soutenir sa thèse que les franciscains « ont une antiquité qui se perd dans la nuit des temps » et que c'est une erreur de croire « qu'ils ne s'établirent à Jérusalem qu'à l'époque des croisades, » il apporte pour preuve irrécusable un titre « qu'il a lu et vérifié avec beaucoup d'autres » dans les archives du monastère de Saint-Sauveur. Cette pièce, qui est du sultan Mouzzafer, en 1023, « défend de molester les religieux francs. » Quelle preuve ! Et quel triomphe contre les Grecs ! « On ne trouve, de fait, le nom des Grecs ni leur présence mentionnés sous aucun des princes dominant durant ces siècles sur la Palestine, tandis que l'ordonnance précitée de Mouzzafer désigne clairement les *Francs.* » Donc « les Grecs ont le désavantage de n'avoir aucun titre historique antérieur à celui des Francs. » (Lieux saints, page 17.)

La raison, pour laquelle Mouzzafer et les autres sultans ne mentionnent jamais les Grecs, est très-simple, c'est que les Grecs ne sont grecs que de religion ; ce sont des arabes de Jérusalem, par conséquent sujets naturels des sultans, jouissant de leur protection sans avoir besoin « d'ordonnances » pendant que les religieux *francs* qui venaient fréquemment en Terre Sainte pour en faire le pèlerinage ou pour y rester dans les monastères, avaient besoin comme étrangers, « pour ne pas être molestés » des ordres particuliers du sultan.

Une dernière remarque qui expliquera les diplômes des princes arabes, les firmans des Turcs, les décisions des ulémas en faveur des religieux chrétiens, c'est que tous ces titres ont pour but de les maintenir dans la possession de leurs biens privés, de leurs couvents, des jardins ou pièces de terre qu'ils pouvaient cultiver, et lors même

Digitized by Google

que dans leur rédaction ils parlaient des Lieux saints « comme d'une propriété et d'une possession, » ces paroles doivent s'entendre de la place que les religieux occupent dans les Lieux saints, sans leur donner assurément le moindre droit sur ce que possèdent les autres nations.

Il est facile de se mettre dans la pensée que, chaque fois que les autres communions chrétiennes ont été menacées comme les Pères de Terre Sainte dans leurs possessions privées, ou dans la possession des sanctuaires qu'elles occupent au Saint-Sépulcre, elles ont obtenu aussi de ces titres dont on est peu avare en Orient, puisque, comme nous l'avons vu, ils se délivrent pour de l'argent et deviennent un des revenus des visirs et des pachas. La bureaucratie turque s'inquiète peu que ses décisions soient contradictoires; elle regarde ce qu'elles rapportent. Le bakchich a toujours raison. Il n'est donc pas étonnant que les Grecs et les Arméniens aient aussi dans leurs archives un tas de ces paperasses qui ne prouvent qu'une chose, les vices de l'administration dans l'Orient. Tout cela n'infirme en rien l'histoire. Il reste évident pour nous, quoi que dise M. Boré, que les Syriens, les Arméniens, les Grecs étaient gardiens du Saint-Sépulcre dix siècles avant les franciscains; qu'au moment de l'invasion des Sarrasins au VII[e] siècle « l'église du Saint-Sépulcre fut sauvée par la constance invincible des fidèles de la Judée » (Châteaubriand, 2[e] mém. *Itinér.* I, page 190); que lorsque Saladin eut repris Jérusalem sur les croisés, les Syriens rachetèrent pour une somme considérable l'église du Saint-Sépulcre. Rappeler ces choses, ce n'est que rendre à la vérité un hommage éclatant.

VI.

S'il est prouvé que chaque nation chrétienne n'a qu'un droit de possession qui n'exclut pas pour l'État le droit de propriété et pour les autres nations le droit d'usage, la question des Lieux saints ne se résumerait-elle pas mieux dans la nécessité de réglementer par un concordat tous les droits d'usage des diverses nations?

Je me suis beaucoup occupé à Jérusalem de la question des Lieux saints; je l'ai étudiée sous toutes ses faces. J'ai pu connaître, en raison de mes relations nombreuses avec les hommes influents des diverses communions chrétiennes, les idées, les prétentions de tous.

Digitized by Google

Elles me sont parfaitement connues. Et plus je me rappelle ce que j'ai entendu, plus je m'arrête à cette conviction profonde qu'il n'y a qu'un concordat fait à l'amiable qui puisse apporter la paix au Sépulcre du Sauveur. La lutte y est engagée depuis trop longtemps. Les chances de succès de part et d'autre y ont été préparées avec trop d'art pour que, s'il y a un parti vainqueur par la force, le bien que chacun d'eux aura voulu obtenir, et je les suppose également dans la bonne foi, se changera en un mal plus grand, peut-être irremédiable. Ici évidemment je ne parle qu'au point de vue religieux, et je ne pense pas que, dans cette grave question, il y ait autre chose à consulter que les intérêts de la foi. Or je n'hésite pas à le déclarer, si les demandes telles que nous les avons formulées, venaient à être couronnées de succès, elles passeraient tout simplement à Jérusalem pour une injustice et une spoliation. La raison, la voici : c'est que les nations non catholiques se sont imposé d'immenses sacrifices pour la reconstruction de l'église du Saint-Sépulcre et du Saint-Sépulcre lui-même. Leur architecture, il faut bien le reconnaître, n'est pas de bon goût. Il y a là une décadence de l'art qui peint assez bien la décadence religieuse de l'Orient; mais, au point de vue de l'architecture, catholiques et non catholiques peuvent se donner la main. L'église de Nazareth, l'église de la Flagellation, qui appartiennent aux Pères de la Terre Sainte et qui ont été construites il y a peu d'années, ne peuvent être comparées pour le mauvais goût qu'aux travaux du Saint-Sépulcre exécutés par les Grecs. En laissant de côté la question d'art, il n'en reste pas moins des dépenses immenses faites pour les communions les plus nombreuses, celles, par conséquent, qui remplissent le plus fréquemment les Saints Lieux. Il ne faut pas oublier que dix à douze mille pèlerins non catholiques viennent chaque année à Jérusalem ; que ce sont eux que l'on voit à toute heure donner au Saint-Sépulcre des marques de la piété la plus ardente. Il faut noter de plus que l'occident catholique envoie environ une centaine de touristes ou de savants qui, à part quelques honorables exceptions, visitent le Saint-Sépulcre et le Calvaire, comme on le fait des salles d'un musée, sans s'y agenouiller, sans y faire une prière, sans y laisser tomber une larme. Or, s'il est de la théologie la plus vulgaire que les véritables enfants de l'Église catholique sont alors les hommes de bonne foi qui viennent épancher leur âme dans les augustes sanctuaires (et pourrait-on douter de leur bonne foi, lorsqu'on sait

Digitized by Google

que ces hommes, presque tous du peuple, font des dépenses considérables et traversent d'immenses distances pour se rendre aux Lieux saints)? il faut en conclure que c'est affliger l'Église elle-même que de la rendre odieuse, devant ces masses de pèlerins, et responsable du fait de la possession de ces santuaires enlevée à leurs communions.

De plus la ville de Jérusalem est pauvre. Les couvents et les pèlerinages en sont toute la ressource. Or, sur douze ou quinze couvents qui sont les maisons les mieux bâties, les mieux entretenues de la ville, les seules, il faut le dire, où il y ait un peu d'argent, parce que les pèlerins l'y apportent, nous n'en possédons qu'un seul, celui des franciscains. Quelle que soit son importance, quelles que soient ses ressources, il ne peut pas à lui seul contre-balancer le mouvement de travail et de commerce que donnent les autres couvents. S'il y a trop de rigueur dans la réclamation que fait la France au nom des catholiques, il y aura dans toute la ville, non-seulement chez les diverses communions chrétiennes lésées, mais chez les Musulmans et les Juifs eux-mêmes, une explosion de haine contre les Pères de Terre Sainte, qui sera bien peu compensée par la joie de leur triomphe.

Je pourrais faire ici une foule de réflexions que le respect que je porte à ces vénérables Pères, et le souvenir du courage et des sacrifices de tout genre de leurs devanciers me font un devoir de passer sous silence. On est toujours un peu aveugle dans sa propre cause. Les corporations sont souvent portées à s'exagérer leurs droits, parce que l'individualité semble y disparaître et qu'on ne plaide que pour la communauté. Il serait bon que, dans cette circonstance, les vénérables Pères comprissent qu'un règlement sur la possession réciproque des différents sanctuaires sollicité par eux, et placé sous le patronage des consulats des différentes nations, serait un acte qui honorerait infiniment le catholicisme, parce qu'il n'aurait pas le caractère d'une lutte violente.

Je ne dissimule pas toute la peine que j'ai ressentie comme chrétien et comme prêtre catholique, de voir que cette pensée tout évangélique d'un concordat sur la possession des Saints Lieux ne souriait à personne, et qu'on aimait mieux invoquer *le canon de France* pour se faire rendre une rigoureuse justice. Il faut espérer que le Tombeau du Sauveur ne sera jamais l'occasion d'une manifestation de forces. Ce serait un malheur pour le catholicisme. Plus

Digitized by Google

tard, une nation non catholique qui aurait notre puissance pourrait à son tour imposer des conditions spoliatrices; elle invoquerait les antécédents contre nous, et la lutte serait sans fin.

VII.

Cette solution pacifique, en prévenant pour l'avenir les usurpations, ne serait-elle pas plus avantageuse à tous les partis?

Puisque ce sont les intérêts qui règlent les actions humaines, s'il était démontré que les deux partis ont un avantage égal à un concordat, on hésiterait moins à entrer dans cette voie nouvelle. Or un concordat qui donnerait autant que possible, à chaque communion, les droits qu'elle avait avant l'incendie de 1808, tout en tenant compte des travaux considérables exécutés par les communions non catholiques, ce concordat une fois souscrit par tous, serait un titre récent d'une tout autre valeur que ceux que l'on apporte, puisque ceux-ci sont constamment contradictoires, la Porte ayant trente fois donné et ôté par ses firmans les mêmes sanctuaires, pendant que ce dernier engagerait formellement les parties intéressées.

Il aurait donc pour premier avantage de prévenir les usurpations; car à toute heure on pourrait en consulter le texte, et en cas de discussion, soumettre la cause à la commission permanente des différents consuls qui habitent Jérusalem, désignés par le concordat comme arbitres de tout litige à venir.

Il arrêterait ensuite, du moins pour longtemps, les luttes de religion qui sont plus déplorables que les luttes des intérêts humains, parce qu'elles compromettent la cause qu'elles veulent servir et retombent toujours sur la religion elle-même. L'étranger qui met le pied dans la ville sainte n'entendrait pas, pour première parole de ceux que la foi des différentes nations envoie prier au Saint-Sépulcre, des récriminations et de la haine. Et si la triste séparation qui afflige l'épouse de Jésus-Christ doit durer encore, il emporterait de son pèlerinage la douce pensée qu'il y a au monde un lieu où la même prière, le même sacrifice s'offre dans toutes les langues des familles chrétiennes, sur les mêmes autels et dans la même enceinte, sans qu'il y ait, entre toutes ces communions diverses, un mot de répulsion, un sentiment d'aigreur.

Digitized by Google

Enfin, au point de vue matériel, les Latins, par un concordat, gagneraient à peu près ce que les instances de la diplomatie pourront leur obtenir, peut-être même davantage. La crainte permanente des diverses communions à Jérusalem, c'est d'être spoliées. Elles savent par une longue expérience qu'un peu d'argent donne ou ôte un sanctuaire. Jusqu'à cette heure, telle a été la législation pratique de la Sublime-Porte. Si un concordat est passé, c'est l'abdication formelle de la Porte d'intervenir dorénavant dans la question de possession mutuelle des Lieux saints. C'est donner aux chrétiens de toutes les communions l'assurance qu'elles n'ont plus à redouter ces crises terribles, auxquelles elles sont exposées chaque fois que l'intrigue est assez puissante pour gagner un pacha ou un grand vizir; ce sera réellement une pacification. Il faut se reporter en Orient où, jusqu'à ces dernières années, le caprice a fait toutes les lois, et l'argent a déterminé les caprices, pour comprendre l'état permanent de crainte des diverses communautés religieuses de Jérusalem; et par conséquent leur bonheur d'être arrachées par un contrat honorable à toutes les vicissitudes, pour ne pas dire à toutes les terreurs du temps passé.

Qu'on se rappelle seulement ce qui arriva pour les Pères de Terre Sainte sous François Ier. Un musulman menaça les franciscains, s'ils ne lui donnaient pas une forte somme d'argent, de s'emparer de leur couvent du mont Sion, sous prétexte que c'était le tombeau de David, un des patriarches vénérés dans l'islamisme. Soit que les pères ne redoutassent pas le danger, soit qu'ils n'eussent pas de quoi satisfaire la cupidité du musulman, ils ne firent aucun cas de cette menace. Le musulman qui avait son plan tout dressé, entra un jour dans la belle église du mont Sion, avec un certain nombre d'autres; ils y firent leur prière; et comme tout lieu où les musulmans ont prié devient de droit une mosquée, ils obtinrent de la Porte, malgré les réclamations de la France, le couvent entier, d'où furent expulsés les Pères. Si de pareils actes de grossière barbarie ne sont plus à redouter de nos jours, il ne serait pas moins beau d'assurer, par des règlements stables et justes, l'état religieux des diverses communions à Jérusalem.

Digitized by Google

VIII.

Ne serait-il pas plus honorable pour les Latins de prendre l'initiative d'expulser les Turcs de la garde du Saint-Sépulcre, en leur donnant une indemnité annuelle, et en mettant à leur place une commission de chrétiens chargés de maintenir l'ordre et de garder les clefs de l'église?

Il y a beaucoup de choses à Jérusalem qui fatiguent la pensée du voyageur, contre lesquelles même sa foi se heurte, s'il ne l'a pas forte ou intelligente; mais il en est une à laquelle un homme de cœur, quelque peu de religion qu'il ait, ne saurait se faire. C'est de voir de ses propres yeux, cinq à six musulmans, accroupis sur un divan (1), causant, fumant leur pipe, dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre, et se hâtant d'en fermer les portes et d'en emporter la clef, du moment que l'heure qu'ils vous ont vendue pour vos prières, à prix d'argent, est écoulée. Il se passe dans le cœur quelque chose que la plume ne peut rendre; le sang bouillonne, la rougeur monte au front, lorsque ce divan profanateur frappe votre regard en face du Calvaire, et à quelques pas du tombeau de Jésus-Christ. Il faut que ce qu'en France nous appelons l'honneur, ne fasse pas vibrer toutes les âmes comme il fait vibrer les nôtres, car si j'étais du nombre des hommes qui ont la garde du saint tombeau, dussé-je ne m'en réserver que l'étroit espace où je pourrais chaque matin poser le genou, j'aimerais mieux le livrer à toutes les communions dissidentes, que de le savoir sous l'esclavage musulman. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait exprimé son horreur de ce marché infâme qui vous fait payer à Mahomet le droit d'adorer Jésus-Christ, selon le mot si connu de Châteaubriand. Les hommes les moins croyants ne cachent pas leur indignation, et tous, pèlerins pieux, voyageurs du plaisir ou de la science, emportent une pénible pensée, en quittant ce lieu si cher à la chrétienté tout entière.

Malheureusement nous sommes les seuls à éprouver ce noble sentiment de répulsion et d'horreur. Vous ne pouvez rien dire qui fasse plus de peine aux gardiens du Saint-Sépulcre que de témoigner le froissement de votre âme sur la présence des Turcs dans l'auguste

(1) Ce Divan, marqué Y sur les plans, a été indiqué par erreur typographique comme étant celui des Grecs.

Digitized by Google

sanctuaire; on vous répond tout froidement : *Nous aimons mieux les Turcs que les Grecs.* Je suppose que les Grecs, à leur tour, disent aussi : *Nous aimons mieux les Turcs que les Latins.* Cette triste et désolante parole m'a été répétée tant de fois pendant mon séjour à Jérusalem, que je commençais, malgré ma tête et mon cœur de Français qui ne transige pas sur certaines choses, à me faire à ce spectacle de honte. *Que deviendrions-nous sans les Turcs?* me disait-on sans cesse. On ne trouve pas de réponse à une telle parole; il n'y a qu'à courber la tête et à gémir.

Il y a pourtant une solution à cette difficulté, et une solution qui ne demande pas un grand effort de génie.

Que veulent les Turcs? — De l'argent.

Ont-ils un autre but soit religieux, soit politique en conservant les clefs de l'église du Saint-Sépulcre? Aucun autre que de se procurer de l'argent. Ce qui est même bien remarquable, c'est que le revenu de la clef du Saint-Sépulcre, n'arrive point au trésor du sultan. Six familles de musulmans de Jérusalem ont, par indivis, le privilége de prélever cet impôt sur les communions chrétiennes. On pense que le pacha de Jérusalem a sa part du produit. Quoi qu'il en soit, du moment que le tribut levé sur les communions chrétiennes n'est qu'une redevance personnelle qui n'entre point dans la caisse de l'État, il est clair qu'en payant annuellement à ces six familles la somme qu'elles reçoivent, on aura la clef de l'église du Saint-Sépulcre; le scandale qui nous blesse si vivement disparaîtra, et à toute heure, l'église presque constamment fermée, sera ouverte aux nombreux pèlerins.

On comprend que j'ai voulu connaître le chiffre du revenu annuel de la clef du Saint-Sépulcre. Pour les Latins, on l'évalue en moyenne à 6,000 francs; pour les autres communions, on peut le porter à 12,000 francs. Ce serait donc la somme de 18,000 francs qu'il faudrait solder chaque année aux musulmans pour avoir la libre possession de la clef du Saint-Sépulcre. Je suppose qu'on élevât ce chiffre à 20,000 francs; la chrétienté qui paye déjà, à peu près, cette même somme, en ferait sans regret la dépense pour n'avoir plus la honte de l'esclavage du saint tombeau.

Mais, diront les Latins : *Que deviendrons-nous sans les Turcs? nous serons à la merci des Grecs; — que deviendrons-nous sans les Turcs? nous serions à la merci des Latins?* diront aussi les Arméniens et les Grecs.

Digitized by Google

Pour mettre Latins et Grecs hors de toute crainte contre des agressions ou des injustices réciproques, il y aurait un moyen bien simple et d'une grande facilité d'exécution, ce serait de former une commission annuelle dont les membres seraient pris parmi les chrétiens les plus honnêtes de chaque communion. Ils seraient élus chaque année par leur propre nation; ils auraient un règlement annexé au concordat sur le Saint-Sépulcre, et ils auraient la charge de l'observer scrupuleusement pendant toute la durée de leurs fonctions. En cas de violation de ce règlement, le fait serait porté à l'arbitrage des consuls des diverses nations; et ainsi la chrétienté n'aurait pas la honte d'avouer qu'elle ne peut maintenir un peu de paix entre les enfants du Christ, auprès de son tombeau, qu'à l'aide de la verge musulmane.

Si les hommes qui ont attiré l'attention de l'Occident sur les Lieux saints entamaient une négociation dans le but de soustraire le Saint-Sépulcre à cet ignoble péage de chaque jour, afin de le changer en redevance annuelle par toutes les communions chrétiennes, il n'y aurait qu'une seule voix parmi les hommes intelligents pour applaudir à cette noble et pieuse pensée; l'on ne peut pas douter qu'elle n'eût l'assentiment unanime de la chrétienté, et qu'on n'en reportât tout l'honneur à ceux qui l'auraient conçue les premiers et qui auraient fait leurs efforts pour l'amener à une réussite complète.

IX.

Si l'on a besoin de l'intervention des cabinets européens et de l'influence de la France, pourrait-on faire un plus noble emploi de cette intervention et de cette influence, que de s'en servir pour faciliter les conclusions d'un concordat qui aurait de si grandes conséquences pour la religion en Orient?

Dans un siècle où les croyances chrétiennes, je ne parle pas même du catholicisme, sont si affaiblies, il est beau pour les puissances temporelles de l'Europe, et en particulier pour notre France, de patroner les intérêts religieux de la Terre Sainte. Lors même que le but ultérieur de ce protectorat serait une influence politique dans le monde, c'est cependant un bel hommage rendu à la foi chrétienne par les hommes qui sont au pouvoir. Or leur intervention, si elle devenait nécessaire, ne serait pas assurément refusée à la mesure pacifique proposée dans cet écrit.

C'est la gloire de la diplomatie de faire triompher par l'habileté des

Digitized by Google

négociations, des questions qui ne se résoudraient guère, dans beaucoup de cas, que par la démonstration de la force. En tout ce qui tient à la question de nos sanctuaires, il répugne à l'idée chrétienne que le canon d'aucun peuple vienne appuyer nos droits ou nos demandes. Mais nous ne pouvons douter que la France en particulier n'aidât puissamment de son influence à Constantinople, tous les plans de concordat destinés à réglementer d'une manière définitive les droits d'usage ou de possession des différentes communions chrétiennes dans les Lieux saints. Il y a en France un instinct de ce qui est bien auquel les gouvernements s'associent toujours, parce qu'ils comprennent combien nous gagnons en prépondérance aux yeux de l'étranger, chaque fois que nous protégeons les droits méconnus de l'humanité et de la religion.

X.

Sur quelles bases pourrait être établi le concordat sur la possession des Lieux saints entre les différentes communions chrétiennes?

Une fois que la diplomatie européenne serait d'accord sur ce moyen de pacification, il suffirait qu'elle signât un protocole ainsi conçu :

« Les nations chrétiennes de l'Europe voulant donner une preuve de l'intérêt qu'elles portent à la garde des Lieux saints en Palestine, arrêtent, d'accord avec la Sublime-Porte, qu'il sera fait un concordat qui réglera les droits de possession et d'usage des différents sanctuaires. Ce concordat sera fait à l'amiable par une commission composée de trois membres de chacune des communions chrétiennes, nommés par les communions elles-mêmes. Dans le cas où cette commission ne pourrait s'entendre sur certains points en litige, elle s'en rapporterait à l'arbitrage définitif d'une autre commission de trois membres qu'elle choisirait hors de son sein. »

L'article I[er] de ce concordat établirait d'abord les parties des Lieux saints qui doivent rester *communes* entre toutes les communions, par exemple la grande coupole du Saint-Sépulcre qui est comme la nef de cette église vénérable; les deux petites nefs du Calvaire; en un mot, tous les points de l'église où les fidèles réunis en masse peuvent désirer se placer pour assister au saint sacrifice ou venir faire des prières à toute heure du jour. Il faut remarquer

Digitized by Google

que les choses existent déjà de la sorte au Saint-Sépulcre. L'article Ier du concordat ne ferait que rendre légal ce qu'une tolérance mutuelle a déjà sagement établi.

L'article IIe, d'une grande importance, devrait régler aux frais de quelle communion seraient réparées les parties déclarées communes lorsqu'elles auraient besoin de l'être : telle est la grande coupole du Saint-Sépulcre dont les plombs sont emportés chaque jour par le vent.

L'article IIIe fixerait *les sanctuaires privés*, c'est-à-dire ceux dont chaque nation voudrait se réserver exclusivement l'usage. Le nombre en serait très-petit ; ce serait seulement quelque chapelle latérale, sans importance religieuse aux yeux des autres communions.

L'article IVe réglerait les *sanctuaires mixtes*, ceux où toutes les communions pourraient venir célébrer les saints mystères. Un règlement particulier annexé à cet article IIIe, fixerait les heures où les autels seraient à la disposition de chaque communion. Il serait affiché dans chaque sanctuaire en différentes langues, mais particulièrement en arabe qui est la langue de tous les chrétiens de Jérusalem, afin de pouvoir être consulté la veille des grandes fêtes de l'année, dans la crainte de quelque conflit.

L'article Ve réglerait entre les communions les frais d'entretien et de réparation des sanctuaires mixtes, tous les usages de tapis à fournir, de lampes à allumer, toujours autant que possible d'après la possession la plus ancienne.

Telles seraient les dispositions générales de ce concordat. Il y aurait fatigue pour le lecteur de m'arrêter à toutes les dispositions particulières qu'il faudrait établir afin de ne plus rien laisser dans ces lieux vénérés qui fût l'occasion d'une rixe ou d'un scandale.

Une commission permanente, formée des consuls européens et des notables de chaque nation, serait nommée pour surveiller l'exécution du concordat et deviendrait tribunal d'arbitrage et de paix, pour toutes les petites discussions d'intérieur, sans qu'il fût permis dorénavant de faire intervenir le kâdi musulman de Jérusalem dans les contestations religieuses des nations chrétiennes.

La tâche modeste que je m'étais imposée dans cet écrit touche à sa fin. Je me suis défendu sévèrement tout ce qui pouvait blesser les

Digitized by Google

susceptibilités religieuses de communions qui ne sont pas la mienne. Les hommes qui savent par expérience que, dans toute négociation, les questions de fond réveillent moins d'animosités que les questions de forme comprendront toute ma réserve. C'est bien mal servir la cause du catholicisme que de le défendre avec le langage acerbe, familier à la haine. Le seul livre écrit jusqu'à ce jour sur la question des Lieux saints a eu le malheur de ne pas être assez circonspect à cet égard. On s'en est plaint à moi à Jérusalem. Dans cet écrit, les épithètes les plus dures sont appliquées aux Arméniens et aux Grecs. Lors même que nous eussions de justes réclamations à faire au sujet de sanctuaires envahis, et cela est, en effet, pense-t-on qu'un langage si plein de violence n'envenime pas plutôt les haines religieuses au Saint-Sépulcre qu'il ne les comprime, même en obtenant justice?

Nous le disons avec toute l'énergie de nos convictions, fondées sur une étude sérieuse de tout ce qui tient aux Lieux saints, il n'y a qu'une seule voie ouverte en Orient pour opérer le bien, c'est la pacification basée sur des concessions mutuelles. Une guerre sans fin, scandaleuse et profanatrice sera toujours le résultat de prétentions exclusives. Le concordat donnera quelques années de trêve pour oublier les torts mutuels dans le passé et préparera la réconciliation des communions dissidentes.

J'ai la confiance d'avoir servi dans cet écrit, par l'esprit d'impartialité qui y domine, la cause religieuse de l'Orient. J'espère obtenir l'approbation des hommes graves, qui auront examiné la question sérieusement, sans préventions et en connaissance de cause. J'exciterai peut-être les susceptibilités de quelques opinions passionnées; je m'en consolerai par la pensée qui a guidé ma plume, pensée puisée aux souvenirs de ma visite dans les saints lieux, et par la conviction où je suis que j'ai apporté toute la réserve et toutes les convenances que demande un sujet si délicat.

L'abbé J. H. MICHON.

Digitized by Google

LES TOUÂRIK.

On trouve les Touârik au sud de l'Algérie, dans l'espace compris entre Rdâmes, le Touât, Temboktou et Akades. Le pays qu'ils occupent s'étend vers le nord jusqu'à la limite méridionale du Sahara algérien; au sud, il est baigné par les eaux du Niger.

Les Touârik sont Berbères, comme les Kabiles qu'on voit échelonnés sur les gradins de l'Atlas, depuis le Maroc jusqu'à la régence de Tripoli.

Les Kabiles dans leurs montagnes, les Touârik dans leur désert ont échappé à la domination des peuples qui ont successivement envahi le nord de l'Afrique.

On trouve dans les diverses tribus kabiles de l'Atlas des idiomes de la langue berbère, qui se rapprochent plus ou moins de la langue parlée par les Touârik. Dans le désert, loin du contact de toutes les populations qui se sont succédé dans l'Afrique septentrionale, cette langue s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec son écriture, qui ne nous est pas encore entièrement connue, mais que nous posséderons aussitôt que nous nous serons mis en contact avec quelques Touârik lettrés, soit à Rdâmes, soit à Rât.

Les Touârik portent au bras, au-dessus du coude, un anneau en pierre noire, en stéatite, tirée du pays d'Akades. Cet anneau est appelé *mdra*, par les Arabes, *alaki*, par les Touârik. — Un marchand de Rdâmes, appelé Bou-Bker Sadak, ayant fait à Rât la connais-

sance d'une femme tarkia (1), nommée Takidaouta, cette femme prit le bracelet de ce marchand, sur lequel elle grava, avec la pointe d'un couteau, les caractères suivants :

+ : ∧ ∴ + ⋮ ∧ ⊙ ◯ ∴ ⓘ ⓘ

qui signifient, Bou-Bker Sadak Takidaouta.

Cette inscription, de trois noms propres, donne la valeur des caractères ci-après :

:	∴	⋮	⊙	◯	∧	+	ⓘ
ou	k	k̤	ś	r	d	t	b

Nous avons fait hommage de ce bracelet à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il nous fut vendu à Tunis par Bou-Bker lui-même, qui nous en donna la traduction. Cet anneau avait déjà servi probablement à consacrer de pareils serments, car il porte encore la trace d'autres caractères à demi effacés.

Nous avons fait, en outre, à Tunis, l'acquisition d'une djebira, espèce de sabretache à l'usage des Touârik, confectionnée à Ahir, en peau de Maroc, sur laquelle l'ouvrier ou le propriétaire avait incisé une inscription berbère composée de vingt lettres, mais dont la traduction nous manquait.

Ces caractères, ainsi que les précédents, sont identiques avec ceux de l'inscription de Thougga. M. de Saulcy a publié dans le *Journal asiatique* un mémoire étendu sur ce curieux monument, et de l'analyse du texte il a déduit pour les signes que nous trouvons employés ici, précisément les mêmes valeurs qu'ils comportent dans les noms de Bou-Bker et de Takidaouta.

Niebuhr fait remarquer que la langue berbère est, après les langues slaves et arabes, l'une des langues les plus répandues sur la terre, et, par conséquent, digne d'attirer la plus grande attention. On trouve, en effet, cette langue dans les États barbaresques, dans le désert,

(1) Touârik fait au singulier Tarki, féminin Tarkia. Ce mot paraît dériver par abréviation de Troglodytes, nom par lequel on désignait les Berbères de l'antiquité. — Les habitants de Rdâmes sont Berbères.

Digitized by Google

sur les rives du Niger, dans la haute Égypte et chez les Berbères des Somaulis, à l'entrée de la Mer Rouge.

Ces populations berbères, que l'unité de langage réunit en un seul tout, étaient connues de l'antiquité la plus reculée. Les peuples Troglodytes, qui habitaient les bords de la mer dans le Golfe Arabique, *sinus barbaricus*, au temps de Ptolémée, portaient déjà le nom de Berbères; et c'est de là que la rhubarbe, provenant de ces contrées, a été appelée *rha-barbarica*; on la distinguait ainsi d'une autre espèce de rhubarbe que le commerce tirait du Pont, et qu'on appelait *rha-pontica*. — Ces Berbères devinrent les ennemis des anciens Égyptiens, qui, selon Hérodote, donnèrent plus tard le nom de Barbares à tous les peuples qui ne parlaient pas la même langue qu'eux. C'est ainsi que le nom d'un peuple a passé dans les langues anciennes et modernes, comme une appellation pour désigner des nations ennemies et sauvages.

Les Berbères de la Haute-Égypte furent dans l'antiquité, et pendant plus de mille ans, les ennemis des Grecs et des Romains; on leur donnait le nom de *Blemyes*. Denys le Périégète, qui écrivait sous le règne d'Auguste, les cite comme habitant les cataractes du Nil. Après lui, Strabon les classe parmi les peuples éthiopiens sous le nom de Troglodytes.

Nous avons dit que le nom moderne de Tarki paraît dériver par abréviation de Troglodytes. Quant aux Blemyes, on les retrouve encore aujourd'hui, au Sud du Fezzân et à l'Est de Ahir, dans la ville de Bilma, dont les habitants sont appelés *Bilemi*, pl. *Blemia*.

Au moyen âge, on voyait sur la Mer Rouge le port d'Aïdâb (l'ancienne Bérénice), qui correspondait avec Coptos sur le Nil et avec Djedda et la Mekke en Arabie. Ce port, placé sur la ligne que suivait le commerce de l'Égypte et de l'Inde, appartenait aux Berbères de la tribu des Badja, les Abâbdeh de nos jours. A l'époque des croisades, les Français se trouvèrent en contact avec ces Berbères : Makrizi raconte qu'en 1182, sous le règne de Saladin, El Brins-Ernad (le prince Renaud) s'empara des ports de Kolzoum (Suez) et d'Aïdâb, pour arrêter le commerce de l'Inde, qui était pour l'Égypte une source de richesses. Les denrées de l'Inde, de l'Arabie et de l'Abyssinie arrivaient à Aïdâb, où elles étaient chargées sur des chameaux appartenant aux Berbères de cette localité, pour être portées sur les bords du Nil. La plus grande sécurité régnait alors dans ces déserts : Ma-

Digitized by Google

krizi nous apprend qu'on trouvait souvent sur la route suivie par les caravanes des ballots de marchandises, qui étaient abandonnés lorsque quelques chameaux venaient à succomber sous le poids de leur charge, et que les gens de la caravane allaient les prendre longtemps après avec d'autres chameaux pour les porter à leur destination. Burckhardt signale la même probité chez les Berbères du Dâr-Four : si quelques-uns de leurs chameaux viennent à périr dans le voyage, ils déposent leurs marchandises dans le désert de Lybie, et poursuivent leur route, jusqu'à ce qu'ils puissent envoyer des chameaux au même endroit pour les faire prendre. — Nous avons nous-même signalé le même fait en parlant des Touârik de Rât et de Ahir (1).

On a souvent répété que les Touârik sont les pirates du désert; c'est une erreur qu'on a malheureusement trop accréditée, car elle tend à faire croire que les routes du désert se trouvent interceptées par ces Berbères, tandis qu'au contraire, elles sont ouvertes à toutes les caravanes, moyennant un droit de passage, qu'on peut comparer aux droits que les nations civilisées prélèvent sur les marchandises d'importation.

Léon l'Africain, qui voyageait dans l'intérieur de l'Afrique au commencement du XVI[e] siècle, dit que les chameliers qui traversaient le désert des Touârik payaient au cheik de cette nation un impôt en marchandises, qu'il évalue à un ducat par charge de chameau.

Nous rapportons ici un passage de la remarquable description de l'Afrique par Léon, dans lequel les Touârik sont peints avec une rare fidélité; après trois siècles, leurs mœurs sont restées les mêmes, immuables comme le désert qu'ils habitent.

« Les Touârik portent de grandes chemises avec les manches larges, tissues de fil azuré et de coton, qui sont apportées par les marchands qui viennent de la terre Nègre. Ils portent en tête un linge noir avec partie duquel ils se couvrent le visage, cachant toutes les parties d'icelui hormis les yeux, et vont ainsi accoutrés journellement. Pourquoi leur venant envie de manger, toutes les fois qu'ils portent le morceau en la bouche, ils la découvrent, puis soudainement la retournent couvrir, alléguant pour leur raison touchant cette étrange nouveauté, que tout

(1) Voy. Communications à travers le désert entre l'Algérie et le Sénégal, *Revue Orientale*, t. I, p. 277.

ainsi c'est grand vitupère à l'homme de jeter la viande hors du corps. le semblable est de la mettre dedans à la vue d'un chacun (1).

» Leurs femmes sont fort charnues, mais aucunement brunes, ayant les parties de derrière fort pleines et moufflètes, semblablement l'estomac et les mamelles; et étant de gentil corsage et fort plaisantes, tant à parler, comme à se laisser toucher et manier; voire que quelquefois elles permettent bien par courtoisie d'être baisées; mais il est très-dangereux de s'avancer plus outre, pour ce que leurs maris par semblable occasion irrités se tuent les uns avec les autres sans merci aucune.

» Leurs tentes sont faites de peaux de chameaux et de laines que produit le dattier entre ses rameaux (2). Il fait fort bon les voir quand ils chevauchent, pour ce que quelquefois ils entrelacent leurs jambes et puis les étendent sur le cou du chameau, et encore d'autres fois mettent le pied en certaines estafes sans étrier; usant en lieu d'éperon d'un fer, lequel est enté en une pièce de bois de la longueur d'une coudée, mais ils n'en piquent le chameau en autre part qu'aux épaules. Les chameaux qui sont faits à chevaucher ont tous le nez percé, en la manière d'aucuns buffles qui sont en Italie; et au lieu qui est percé, font passer une chevestre en cuir, avec lequel ils font voltiger et bondir iceux chameaux. »

A ces renseignements nous ajouterons quelques détails fournis par Caillié sur les Touârik qui habitent les bords du Niger. Nous les empruntons à la relation de son voyage à Tembouktou, en 1828.

« Les Touârik ou Sourgou ne sont qu'un même peuple : le premier nom leur est donné par les Arabes et le second par les Nègres. Ils ont rendu tributaires tous les Nègres leurs voisins; ils ont, comme les Arabes, de beaux chevaux et de nombreux troupeaux de moutons, bœufs et chèvres. Leurs esclaves recueillent la graine du nénu-

---

(1) Dans le Souf (Oasis méridionale de l'Algérie), les hommes se dérobent à la vue des femmes quand ils veulent manger; les femmes non plus ne sauraient manger devant les hommes.

(2) C'est un corps réticulaire appelé lifa par les Arabes, qui croît à la naissance des branches du dattier. — Le cheik Abd el-Rahman de Toukourt, qui vient de mourir, était appelé Bou-Lifa, parce que sa mère, qui craignait de le perdre après l'avoir mis au monde, l'enveloppa, sur l'avis d'un marabout, dans ce produit du dattier.

Digitized by Google

far, qui est très-commun dans tous les marais environnants; ils la font sécher et la vannent : elle est si fine qu'elle n'a pas besoin d'être pilée; ils la font cuire avec leur poisson. Ces peuples nomades ne cultivent point; leurs esclaves ne sont occupés qu'à soigner leurs troupeaux. Au moment de la crue des eaux, ils se retirent un peu dans l'intérieur, où ils trouvent de bons pâturages. Ils ont de nombreux troupeaux de chameaux dont le lait est une ressource toujours certaine.

» Les Touârik ont, comme les Nègres de Temboktou, un kechaba (1) blanc ou bleu, un pantalon qui descend jusqu'à la cheville, comme on en porte à Djenné et à Temboktou. Le costume des Touârik ne diffère de celui des Maures (de ces contrées) que par la coiffure; ils ont l'habitude de porter, jour et nuit, une bande de toile de coton qui leur passe sur le front, descend sur les yeux, et même avance jusque sur le nez, car ils sont obligés de lever un peu la tête pour y voir; la même bande, après avoir fait un ou deux tours sur la tête, vient passer de nouveau sur le nez, et descend un peu plus bas que le menton, en sorte qu'on ne leur voit que les yeux : ils ne l'ôtent ni pour manger ni pour boire, ni pour fumer; ils ne font que soulever cette bande de toile que les Nègres nomment *fatara*.

» Les Touârik fument beaucoup. Ils ont tous de beaux chevaux, sont bons cavaliers et belliqueux : ils sont armés de trois ou quatre piques, et d'un poignard qu'ils portent au bras gauche; ils ont en outre des boucliers en cuir de bœuf tanné, qui sont travaillés avec beaucoup de goût, et ont la forme de ceux des anciens Égyptiens : ces boucliers sont assez larges pour les couvrir tout entiers. Ces peuplades nomades portent les cheveux longs, ont le teint très-brun, comme les Maures, le nez aquilin, de grands yeux, une belle bouche, la figure longue et le front un peu élevé; ils parlent un idiome particulier (le berbère). Ils ont beaucoup d'esclaves qu'ils occupent en partie à la récolte des gommes venant des bords du fleuve; ils les vendent aux négociants de Temboktou avec beaucoup d'ivoire. »

(1) Longue et large blouse dont le tissu, fabriqué dans le pays des Noirs, n'a que huit centimètres de largeur; ces bandes étroites sont assemblées par des points en surjet. Le vêtement a, sur la partie qui correspond à la poitrine, une grande poche et des broderies faites avec de la soie végétale.

Digitized by Google

Burckhardt, qui a visité les Abâbdeh de la Haute-Égypte, dit qu'on ne les rencontre jamais sans leur bouclier, leur lance et un petit coutelas; qu'ils sont fiers de leur humeur belliqueuse, et qu'ils se donnent le titre d'Askar, c'est-à-dire guerriers (1).

Une chose digne de remarque, c'est que les Touarik des environs de Rât portent le même nom, comme on peut le voir sur notre carte des routes commerciales de l'Algérie au pays des Noirs (2).

Nous ne mentionnons dans cette notice succincte que les auteurs qui témoignent de l'origine ancienne des Touarik; pour ce qui concerne leurs mœurs et leurs habitudes, nous ne citons que des fragments sommaires, réunissant un caractère de généralité pour toute cette peuplade, répandue dans des espaces immenses, au midi de l'Afrique septentrionale. Les personnes qui désireront des détails plus circonstanciés peuvent les trouver dans les ouvrages remarquables que M. le général Daumas a publiés sur le Sahara algérien, le Grand Désert et les tribus qu'on y rencontre (3).

Les renseignements recueillis par le savant écrivain militaire sur les Touarik ne sont pas toujours en concordance avec l'opinion que nous avons émise sur la moralité de ces Berbères. Peut-être, en représentant les Touarik comme des pillards effrénés et comme les pirates du désert, l'honorable général a-t-il écouté avec trop de confiance les informations suspectes qui lui étaient fournies par des Arabes en hostilité constante avec le peuple Tarki. Les accusations qui ont été formulées, fussent-elles, d'ailleurs, justifiées pour quelques portions minimes de cette immense tribu, ne sauraient s'étendre à la généralité.

Cette légère réserve ne peut atténuer en rien la valeur des observations publiées par M. le général Daumas. Nous connaissons peu de récits aussi animés, aussi attachants, aussi pittoresques et aussi instructifs que ceux que nous signalons. Nous regrettons que le caractère de ce résumé rapide ne nous permette pas de reproduire ici ces renseignements; mais nos lecteurs nous sauront gré de les leur avoir indiqués.

---

(1) Le mot askar signifiant armée, troupes, grand nombre, indique plutôt une tribu dans laquelle on compte un grand nombre de combattants.

(2) Voy. *Revue Orientale*, t. I.

(3) *Sahara algérien*, publié en 1845, 1 vol. in-8°. Voy. pages 323 et suiv. — *Le grand Désert*, publié en 1849, 1 vol. in-8°. Voy. pages 148 et suiv.

Digitized by Google

Les Berbères forment une grande partie de la population algérienne ; on les trouve sur les montagnes du Tell et dans les oasis de l'Ouad-Mzab, vivant dans des villages, cultivant la terre, faisant de l'industrie et du commerce. Notre contact les enrichit, tandis qu'il appauvrit les Arabes. La population européenne devant progressivement envahir les villes et le territoire de l'Algérie, les Arabes seront refoulés dans le Sahara, tandis que la race autochthone, qui a su se perpétuer et se maintenir au milieu de tous les peuples conquérants qui se sont succédé dans le nord de l'Afrique, verra se développer, au milieu de nous, son bien-être et son importance. Ainsi, les Beni-Mzab, qui n'étaient que des charbonniers et des garçons de bains, avant 1830, dans les principales villes de l'Algérie, sont devenus pour la plupart de riches commerçants.

On peut donc affirmer que les Arabes nous céderont fatalement leur place, et que les Berbères, au contraire, s'assoiront avec nous au foyer de la civilisation. Et maintenant que notre puissance dans le nord de l'Afrique a été signalée par vingt années de combats à toutes les populations de ce continent, et que l'Arabe vaincu a déposé ses armes pour se faire chamelier, allant raconter aux habitants du désert nos exploits et nos conquêtes, le moment est peut-être venu de nous mettre en rapport avec les Touârik, qui, placés entre leurs frères des États barbaresques et les Noirs du Soudan, depuis les dernières pentes méridionales de l'Atlas jusqu'aux rives du Niger, seront pour nous de puissants auxiliaires, lorsque l'Algérie et la métropole marcheront pacifiquement vers la conquête du commerce de l'Afrique centrale.

PRAX.

Digitized by Google

DU CAFÉ.

HISTOIRE, CULTURE ET COMMERCE.

Le café est originaire d'Abyssinie, d'où il paraît avoir été importé dans l'Yémen par les conquérants éthiopiens. Cette assertion, dénuée de témoignages historiques bien avérés, est principalement fondée sur ce que tous les végétaux croissent sans culture dans leur véritable patrie; or dans l'Habech, le Kutcha, le Tigré, l'Ahmara et autres provinces de l'Abyssinie, dans le Monomoisy, situé au sud-ouest, et dans d'autres contrées de l'intérieur, le café croît spontanément et porte, à l'état sauvage, un fruit plus gros, mais moins savoureux que celui de Moka. Enfin de temps immémorial, les Gallas, cette vaste confédération de peuplades africaines, emploient le café comme aliment et comme boisson.

Le premier breuvage qu'on imagina de préparer avec les graines du caféier fut une décoction des fèves et de la pulpe, bouillies ensemble, ou une décoction de la pulpe seulement: c'est ainsi qu'en usent encore les habitants de plusieurs provinces de l'Arabie. Ce n'est que plus tard qu'on prépara, avec les graines rôties et pulvérisées, la boisson que nous connaissons sous le nom de café. En parlant de cette découverte, tous les écrivains ont confondu les deux procédés: de là tant de variantes dans leurs récits qu'il est impossible de faire concorder.

A l'époque de Mahomet, ce breuvage était encore ignoré en Arabie,

Digitized by Google

et certes, si le Prophète l'avait connu, il l'eût assez apprécié pour le mettre au rang des jouissances de son paradis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est jamais fait mention du café dans le Ḳoran, ni même dans les poésies antéislamiques qui célèbrent si fréquemment le vin et le délire bachique. Quand l'usage des boissons fermentées fut défendu par le Prophète, le café n'était pas encore répandu dans la Péninsule : il n'y vint que six cents ans plus tard consoler les vrais croyants de l'abstinence des liqueurs. L'étymologie du nom lui-même est une forte présomption pour croire qu'il fut adopté, dans le principe, comme un succédané au jus du raisin. Ḳahoueh (ou comme prononcent les Turks ḳahveh, d'où est dérivé notre mot *café*) était employé par les anciens Arabes, dans son sens primitif, pour désigner le vin et d'autres liqueurs enivrantes. Il fut dans la suite appliqué à l'infusion de la fève éthiopienne, à laquelle les Arabes, ainsi que les Abyssins, donnaient, comme aujourd'hui, le nom de boûnn. Café ne vient pas, comme on l'a prétendu, de *Kafa*, nom d'une ancienne province du Tigré où il croît sans culture.

Quelques auteurs arabes rapportent que la découverte de la boisson rafraîchissante fournie par l'ébullition de la pulpe et de la fève eut lieu dans la dernière partie du VIIe siècle de l'hégire, le XIIIe de l'ère chrétienne, par un dévot personnage de l'Yémen, nommé Cheik Omar. Persécuté à cause de ses innovations religieuses, il fut contraint de se réfugier dans les montagnes avec ses plus fervents disciples, et d'avoir recours pour se substanter aux baies des caféiers qui croissaient spontanément dans ces régions. Ils trouvèrent la décoction des graines de café si salutaire, qu'à leur retour ils en préconisèrent l'usage.

A cette légende musulmane, les chrétiens en opposent une autre plus curieuse, et qui n'a certes pas plus de fondement : « Un gardien de chameaux, selon le sentiment des uns, ou de chèvres, suivant d'autres, dit le maronite Nairone, se plaignit à des moines que parfois ses chèvres ou ses chameaux veillaient et sautaient toute la nuit contre leur ordinaire. Le prieur se douta aussitôt que ce ne pouvait être qu'un effet de leur pâturage. Pour s'en convaincre, il se porta sur les lieux, et trouva que l'endroit où paissaient ces animaux était plein de certains arbrisseaux dont ils mangeaient les fruits, et il en emporta pour en découvrir les qualités ; il en fit bouillir dans l'eau, et, après en avoir bu, il s'aperçut que cette décoction faisait veiller, ce qui l'obligea d'en donner à ses moines, pour les empêcher de dormir

Digitized by Google

dans le temps des offices de la nuit. Les suites répondirent à son attente, et bientôt après on découvrit que ce fruit avait beaucoup d'autres propriétés fort salutaires qui lui acquirent sans peine une estime extraordinaire et universelle. »

Les premiers écrivains musulmans donnent peu de détails sur cette boisson et s'étendent seulement sur les disputes qui s'élevèrent concernant la légalité de son usage. Avicenne, Ibn Djazlah de Bagdad, et quelques autres médecins du temps parlent obscurément de l'emploi du boûnn, et tout porte à croire que le café, ainsi que le sucre et le chocolat, fut prescrit d'abord comme médicament. Aden est la première ville, dit-on, où cette boisson fut servie comme rafraîchissement et comme tonique. En 1460, un certain Mufti Djemal el-Din, homme fort respectable et fort connu, qui avait contracté en Éthiopie l'habitude de boire du café pour se tenir éveillé et exciter ses facultés intellectuelles, vanta cette boisson à ses compatriotes, leur en fit goûter et les engagea à en faire usage. Limité d'abord à un cercle restreint, ce breuvage fut bientôt en vogue parmi tous les habitants d'Aden. De cette ville, il passa à la Mekke et à Médine, servit à supporter les longues nuits de Ramadân, que les dévots musulmans consacrent à la prière; l'usage s'en étendit rapidement et devint si général qu'on le servait comme boisson habituelle, dans les lieux publics où on se livrait à toutes sortes de récréations peu en harmonie avec les lois rigoureuses du Koran. Les pèlerins ne tardèrent pas à répandre le goût du café dans toutes les provinces de l'islamisme.

Vers la fin du xv[e] siècle ou le commencement du xvi[e] (entre les années 900 et 910 de l'hégire), il fut apporté par quelques derviches de l'Arabie au Kaire, où ses qualités furent appréciées et son usage propagé avec un tel enthousiasme, qu'il devint, dès cette époque, un objet de commerce assez important.

Dans les premiers temps, la consommation du café fut encouragée par tout le monde. Loin d'être considérée comme nuisible à l'organisme physique et moral, elle était au contraire prônée comme un puissant tonique, excitant l'enjouement et une douce ivresse; mais bientôt l'habitude de boire le café dans les mosquées, amena quelques désordres et donna lieu à de vives controverses. Plusieurs docteurs trouvant qu'il possédait des qualités enivrantes, le déclaraient illicite pour un vrai croyant; d'autres, au contraire, prétendaient qu'en chassant le sommeil, il leur permettait de prolonger leurs

Digitized by Google

pieuses veillées et leur était fort utile. En 1511, l'usage en fut publiquement condamné à la Mekke, dans une assemblée d'Ouléma et de médecins, qui le déclarèrent contraire à la loi du Prophète et aussi préjudiciable à l'âme qu'au corps. A partir de cette époque, il fut tour à tour permis ou défendu, suivant le caprice des gouvernants. En 1523, la chaire de la mosquée d'El-Azhar, au Kaire, retentit des anathèmes des imâns les plus orthodoxes. Fanatisé par leurs paroles, le peuple se livra à maints excès : les magasins qui renfermaient cette fève maudite furent livrés aux flammes; les établissements et les échoppes où on la préparait, saccagés, et les propriétaires assaillis avec les débris de leur vaisselle et de leurs meubles. Informé de la cause de ces troubles, le sultan Selim Ier, depuis peu maître de l'Égypte et des saints lieux, annula, comme successeur des kalifs, les décrets des mouftis, et mit fin aux tumultes qui avaient agité la Mekke et le Kaire. L'usage du café fut proclamé licite, et deux docteurs qui persistaient à déclarer cette infusion hétérodoxe et pernicieuse pour la santé, furent pendus par ordre du sultan. Depuis lors, toute contestation cessa, et le goût de cette boisson vivifiante devint si populaire que, dans la première moitié du XVIIe siècle, il y avait au Kaire deux mille boutiques où l'on vendait le café. Cette boisson n'a plus de détracteurs aujourd'hui en Orient, et le cas paraît si bien jugé que les puritains de l'islamisme, les Wahhàbi eux-mêmes en font grand usage. Nous ignorons si de semblables querelles eurent lieu en Abyssinie; mais encore aujourd'hui, les musulmans de ce pays boivent du café journellement, tandis que les chrétiens croiraient renoncer à leur foi en faisant usage de cette boisson.

Du Kaire, cette coutume s'introduisit en Syrie, dans l'Asie Mineure et de là à Constantinople, où elle prit des développements excessifs, qui modifièrent profondément les mœurs. Suivant quelques auteurs, ce fut en 1546, l'an 952 de l'hégire, sous le règne de Soleïmân *le Magnifique*, que l'usage du café se propagea à Stamboûl. S'il faut s'en rapporter à Sylvestre de Sacy, ce ne fut qu'en l'année de l'hégire 962 ou 1584 de notre ère que l'usage du café commença à se répandre à Constantinople. Un Arabe, établi dans cette ville, eut l'idée de rassembler dans sa boutique des derwiches, des hommes de loi, des marchands, et de leur servir du café, moyennant une légère rétribution. Les Turks de toutes les classes y trouvèrent un puissant auxiliaire à leur amour pour le keif, le *dolce far niente*,

Digitized by Google

suprême béatitude de leur existence. Cet établissement devint bientôt en vogue : de nombreux cafés s'ouvrirent concurremment à Constantinople, où ils subirent, à plusieurs reprises, autant de vicissitudes qu'au Kaire; mais ils finirent en peu de temps par être considérés comme des établissements de première nécessité.

Du Levant, le café se répandit bientôt en Europe. Un médecin allemand, Léonard Rawolf ou Rouwolf, qui se trouvait à Constantinople à la fin du xvi[e] siècle, fut le premier Européen qui remarqua le café et le fit connaître dans sa patrie. Peu après, un célèbre médecin et botaniste de Padoue, Prosper Alpin, qui résidait au Kaire, vit cet arbrisseau dans le jardin d'Alî Bey et en donna la description dans son ouvrage sur les plantes de l'Égypte, publié en 1591. Les Égyptiens, dit-il, préparent avec le boûnn ou semence du caféier un breuvage très-commun, qui leur tient lieu de vin et qui est appelé *caova*. Il ne parle que de l'emploi de la graine en décoction, et non pas en infusion; aussi compare-t-il le goût du café à celui de la chicorée. C'est à ce rapprochement peut-être qu'on doit l'affreux mélange usité encore dans quelques parties de l'Europe. Pietro della Valle, qui voyageait en 1615, semble être le premier qui fit connaître le café en Italie, où il le présenta comme le *Nepenthé* d'Homère. En 1644, un Marseillais, Laroque, introduisit le café en France, et, avant d'en répandre le goût dans sa ville natale, en fit longtemps ses délices avec un certain nombre de personnes qui avaient conservé les coutumes de l'Orient. Thévenot, à son retour du Levant, en 1657, l'apporta à Paris, comme une curiosité, et le fit connaître un peu dans le monde. Cependant ce n'est que depuis le séjour de Soleïman Aga ambassadeur turc, en 1669, que le café devint un breuvage à la mode. Le premier établissement public appelé *café* fut créé à Marseille en 1664, et son usage devint si fréquent dans cette ville que les médecins s'en alarmèrent : en 1679, la Faculté médicale fit, des effets délétères du café, le thème d'une discussion publique, mais les cafés n'en furent pas moins fréquentés. Le premier café, à Paris, fut ouvert, sur le quai de l'École, en 1672, par un Arménien nommé Pasqua, qui avait débuté par vendre cette boisson à 2 sous 6 deniers la tasse à la foire Saint-Germain. Son établissement n'était fréquenté que par des chevaliers de Malte et quelques étrangers : le manque de chalands l'obligea à chercher fortune à Londres. Un Sicilien nommé Procope lui succéda, et réussit bientôt à attirer la meilleure compagnie

Digitized by Google

de Paris. L'usage du café avait été introduit en Angleterre vers 1652. Cromwell, puis Charles II, tentèrent en vain de supprimer, comme des foyers de sédition, les établissements de ce genre, qui s'élevèrent en peu de temps dans la capitale et se propagèrent dans les provinces. Au commencement du XVIII° siècle, l'usage du café se répandit en Hollande, en Allemagne, en Pologne, et devint assez général dans toute l'Europe. Bientôt il fut considéré de bon ton, de bonne compagnie de boire du café, et malgré les médecins qui le discréditaient comme une boisson dangereuse, malgré le célèbre Linné lui-même, qui essaya de prouver que ce breuvage affectait puissamment le système nerveux et affaiblissait le cerveau; malgré le grand Frédéric, l'un de ses détracteurs les plus obstinés, le café fut regardé comme une boisson excellente, salutaire, vivifiante, et l'usage s'en répandit partout.

Le plus grave reproche qu'on ait fait au café, en Orient, est que son usage journalier rendait impuissant. On raconte à ce sujet que l'épouse d'un chah de Perse vit un jour un cheval qu'on allait hongrer; elle demanda ce qu'on voulait faire à ce pauvre animal : on lui dit qu'étant trop amoureux, on allait détruire dans sa source la cause de ses emportements. Sans lui causer tant de mal, répondit-elle, on n'a qu'à lui donner journellement du café.

On a beaucoup discuté et l'on discute encore sur les propriétés du café, qui dépendent beaucoup des diverses manières de le préparer, usitées chez les différents peuples qui en font usage.

En Abyssinie, où on le rencontre encore à l'état sauvage, les Gallas ont l'habitude de manger le café bouilli avec son péricarpe dans du beurre et assaisonné de gros sel Cette préparation se conserve longtemps; ils en emportent des provisions dans leurs longues excursions, et une petite quantité est suffisante pour les soutenir durant plusieurs jours de marche, de fatigues et de combats. Dans la haute Égypte, cette manière de préparer les baies du caféier est aussi en usage. Reynier a vu souvent des soldats préférer cet aliment à leur ration, surtout quand ils avaient de grandes marches à supporter; faits qui ne laissent aucun doute sur les qualités nutritives du café.

Tous les Arabes aiment le café et en font une grande consommation. Cependant, on en boit moins dans l'Yémen que dans les autres provinces, et cela est dû à l'usage du Kât, dont tous les habitants raffolent. Les Yéménites préfèrent aussi, à l'infusion de la fève, une décoction faite avec la pulpe qui entoure les graines et qu'on fait

Digitized by Google

dessécher avec soin. Cette décoction est appelée Kicher. Les Yémenites la boivent chaude et à tous les instants de la journée; elle est douce, sucrée, a un peu le parfum du café et participe de ses propriétés excitantes. On a supposé à tort que c'était par économie que les habitants usent de cette boisson, de préférence au café préparé comme nous le buvons, et réservaient la graine pour la vendre, car cet usage est général dans toutes les classes : riches et pauvres en boivent fréquemment, et ce n'est qu'après leurs repas qu'ils prennent l'infusion de café torréfié. Les propriétés en sont, disent-ils, trop échauffantes dans leur climat pour qu'on en fasse un fréquent usage. Le changement le plus évident que la torréfaction produit dans le café est le développement d'une huile empyreumatique, amère et aromatique qui le rend excitant et le prive, pour ainsi dire, de sa propriété nutritive.

La manière de préparer le café, généralement usitée en Orient, lui laisse beaucoup plus de saveur qu'en Europe. Après avoir torréfié les grains, au lieu de les moudre dans un moulin, on les concasse, on les pulvérise en poudre impalpable dans un mortier couvert, méthode qui exprime et conserve mieux les molécules huileuses et aromatiques qui donnent à cette boisson un goût exquis. L'infusion se fait de différentes manières. La plus simple consiste à mettre dans une cafetière, au moment où l'eau bouillonne, quelques cuillerées de café pulvérisé, et chaque fois que l'éoume s'élève, on retire le vase du feu jusqu'à ce que la mousse disparaisse, puis on le laisse reposer un instant. L'autre méthode, plus raffinée, exige deux cafetières; l'une sert à bouillir l'eau, l'autre à mettre le grain en poudre, sur lequel on verse l'eau bouillante; on laisse faire deux ou trois bouillonnements à l'infusion, puis on y fait tomber quelques gouttes d'eau froide pour condenser la saveur de l'arome. Partout, en Orient, on boit le café sans le filtrer et sans y mettre du sucre ou du lait.

En résumé, tous les peuples qui se substantent ou s'abreuvent de café paraissent en retirer plus d'avantages que de préjudice. Dernièrement M. de Gasparin a attiré l'attention sur l'utilité du café dans l'alimentation. « Les abstinences prodigieuses des caravanes, dit-il, le régime si sobre des nations arabes, viennent appuyer de l'autorité d'une longue expérience les effets que l'on peut attribuer à ce breuvage ; les distributions de café à nos troupes dans les fréquentes courses de l'Algérie, sont regardées comme un des meilleurs moyens

Digitized by Google

de les leur faire supporter. S'il était prouvé que, sans nuire à la santé, au développement et au maintien des forces, l'usage du café permet à l'homme de se contenter d'une nourriture beaucoup moins abondante, on pourvoirait avec moins de pain au déficit des temps de disette, et l'on comprendrait qu'il est important d'étendre l'usage de ce breuvage, et de ne pas le gêner par des droits trop élevés. »

Le café est l'objet d'un vaste commerce, et, quoique l'arbrisseau qui le produit ait été transplanté dans diverses contrées de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, le meilleur provient toujours de l'Arabie, où sa culture paraît mieux entendue, le sol et le climat plus propices au développement du caféier.

Toutes les provinces de la Péninsule islamique ne sont pas propres à la culture du café, qui exige certaines conditions analogues à celles du sol où il a pris naissance. Dans le Hedjâz, il ne croît pas au delà de Mechniah dans le district de Zahrân, et s'améliore généralement en avançant vers le Sud : cependant les montagnes de Râmed passent, dans le pays, pour donner un des meilleurs cafés de l'Arabie. Les plantations sur le côté occidental des grandes montagnes de l'Yémen sont celles qui produisent le plus. Les provinces de Mechîd et Bekil, Kataba et Djafa abondent en café ; mais le climat reconnu généralement le plus favorable pour cette culture est celui d'Aden, de Taaz, Kahmé, Djébi, Djobla et Sana : les caféiers de ces montagnes rapportent des fèves en plus grande quantité et d'une saveur exquise. Les plantations de Mascate donnent d'assez mauvais produits, et les cafés que l'Imâm envoye à Marseille ne sont pas préférables à ceux de nos colonies.

Le caféier redoute le soleil, et, dans les provinces de l'Yémen, les plantations sont toujours placées dans des vallées profondes, étroites et humides, où le soleil ne pénètre que pendant quelques heures. Cet arbre, cultivé seulement dans les régions montagneuses, exige de l'humidité, de la fraîcheur, et, pour cette raison, les Arabes plantent de grands arbres (généralement des *cordia sebestena*) dans les champs à café, afin de leur offrir beaucoup d'ombre : souvent ils parviennent à la rendre si épaisse, que les rayons du soleil, tamisés par le feuillage, y pénètrent à peine. Dans les grandes chaleurs, les plantations sont arrosées régulièrement ; ce qui s'exécute avec d'autant plus de facilité que les champs sont disposés en terrasses superposées et qu'on a creusé des réservoirs sur toutes les hauteurs d'où l'eau coule sur les

Digitized by Google

déclivités. Le reste de l'année, l'humidité des pluies suffit. Les produits du caféier diminuent après sept ans, et, pour obtenir d'abondantes récoltes, on est obligé de le remplacer. Cela provient sans doute du peu de soins que l'on donne à cet arbuste : on se borne à le planter et à recueillir les baies, à l'arroser quelquefois, jamais à l'émonder ou à arracher les mauvaises herbes qui pullulent autour de son pied.

Le caféier est un abrisseau toujours vert, dont le port et la disposition des feuilles rappellent le fusain de nos bois ; sa hauteur moyenne est de douze à quinze pieds ; les branches sont élastiques, l'écorce rude et d'une couleur blanchâtre ; les feuilles d'un vert clair et rangées presque toujours deux à deux le long des rameaux. Les fleurs ressemblent à celles du jasmin d'Espagne et répandent un parfum balsamique très-pénétrant. Jussieu, qui le premier décrivit le caféier en botaniste, l'avait appelé par allusion à la forme de ses fleurs : *Jasmin d'Arabie à feuilles de laurier*. Ces arbrisseaux sont en pleine floraison dans le commencement de mars. Les fruits, d'un vert clair d'abord, deviennent rougeâtres, puis d'un rouge foncé en mûrissant ; ils ressemblent par leur grosseur et leur forme à des bigarreaux. La partie extérieure ou pulpe, moins épaisse que celle de la cerise, est blanchâtre, glaireuse et de saveur assez fade ; elle sert d'enveloppe à deux cosses étroitement unies, qui contiennent deux semences enfermées dans une membrane. Ce sont ces deux graines qui, après avoir été séchées, rôties et mises en poudre, donnent le breuvage qui est devenu un besoin pour le quart du globe. On fait deux ou trois récoltes par an, et on voit fréquemment les fruits et les fleurs réunies sur le même arbre ; mais la première récolte, qui a lieu en mai, est toujours la meilleure. La cueillette se fait en détachant des branches, les baies qu'on jette sur des couvertures ou des nattes pour les faire sécher au soleil, après quoi on les passe sous un lourd rouleau de bois ou de pierre, pour séparer les graines de la pulpe ou kicher qui les entoure. Le grain est petit, d'un jaune verdâtre et d'une forme ovale un peu aplatie.

Dès que le café devint un article de consommation générale, on essaya de le cultiver dans toutes les colonies. A la fin du XVII[e] siècle, les Hollandais transplantèrent le caféier de Moka à Java, à Batavia et à Surinam. La première tentative pour en étendre la culture a été décrite par un bourgmestre nommé Wiesen, qui, vers cette époque,

Digitized by Google

apporta à diverses reprises plusieurs plants de Batavia au jardin botanique d'Amsterdam. Le premier caféier qui vint en France fut planté au jardin du roi où il périt : il avait été apporté en 1713, par M. de Resson, lieutenant général d'artillerie. L'année suivante deux plants furent envoyés à Louis XIV par les magistrats d'Amsterdam. Les Français commencèrent de 1715 à 1720 à le cultiver aux Antilles, à la Martinique, à Saint-Domingue, à la Guadeloupe et à Cayenne. Ce fut au dévouement de Des Clieux que nos colonies doivent cette nouvelle source de richesses. Chargé, en 1714, de transporter à la Martinique, où il allait résider en qualité de lieutenant-de-roi, deux jeunes plants de caféier, Des Clieux, qui eut beaucoup à souffrir pendant une longue et pénible traversée où l'eau manqua, partagea sa ration avec les deux précieux végétaux qui lui avaient été confiés, et dont il réussit à doter le Nouveau-Monde.

Ce furent principalement les Français et les Hollandais qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, transportaient en Europe la plus grande quantité de café. Une compagnie de Saint-Malo s'avisa même de faire directement le commerce avec l'Arabie Heureuse, et particulièrement le commerce du café, que les Français avaient toujours acheté dans le Levant.

Vers 1750, on estimait à 66 millions de livres la quantité apportée annuellement en Europe. En 1770, la culture du café fut introduite au Brésil, et les Anglais commencèrent d'en apporter des Indes orientales. La quantité importée en Europe en 1780 a été estimée à plus de 100 millions de livres. L'importation de cette denrée, devenue de première nécessité, s'est accrue rapidement. M. de Humboldt a calculé que l'importation du café de 1811 à 1818 a été annuellemen d'environ 120 millions de livres. De cette dernière année à 1825 elle aurait été de 200 millions; en 1842, de 390 millions de livres. On assure qu'elle dépasse aujourd'hui 400 millions.

Selon les statistiques, le montant total du café produit dans toutes les régions de la terre où il est cultivé, serait d'environ 500 millions de livres, dont 350 millions en Amérique et 150 en Asie. Ainsi donc les quatre cinquièmes de la production totale se consomment aujourd'hui en Europe.

Le café moka, qui est réputé le meilleur du monde, prend le nom de cette ville parce que c'est là qu'on embarque pour l'Europe la récolte de l'Yémen. On dit qu'il perd de sa qualité, et surtout de son

Digitized by Google

parfum, dans les voyages de long cours sur mer. Le café moka présente trois principales variétés connues dans le commerce sous les noms de Bokoury, saki et salabi. La première est réservée et fort difficile à se procurer; les deux autres se vendent dans le Levant et passent en grande partie en Angleterre et en Amérique. Selon Mac Culloch, l'Angleterre en consommerait annuellement de 16 à 20 millions de livres, c'est-à-dire le tiers environ de la quantité que produit l'Yémen. Quand l'Arabie était gouvernée par le pacha d'Égypte, qui recevait tout le café comme tribut et le faisait vendre pour son compte, les plantations ont été négligées, et on se ressent encore dans le pays du monopole de Mohammed Ali, qui a tari les sources de la prospérité des Yémenites.

Le café réussit très-bien dans les terrains arides, siliceux et dans les localités où la température moyenne et à peu près constante se maintient entre 22 et 26 degrés. L'Algérie nous paraît présenter les terrains propices et les conditions de climat et de température nécessaires au complet développement du caféier. Nous ne doutons pas que, cultivé avec soin et intelligence par des Européens, il n'arrive, comme le café de Ceylan et celui de Cayenne récolté à la montagne d'Argent, à lutter avec le moka. On a déjà tenté cette culture dans quelques provinces algériennes; mais pour assurer le succès de cette entreprise, comme de plusieurs autres du même genre, il faudrait faire venir des montagnes de l'Yémen, non-seulement un choix de graines convenablement récoltées et munies de leur pulpe, mais de jeunes plants, et même quelques cultivateurs expérimentés. La facilité et la rapidité des communications rend la chose aisée et peu coûteuse, et la prospérité de notre colonie exige qu'on tente cette expérience sur une grande échelle pour réunir toutes les chances de succès.

E. P. A.

Afin de contribuer autant qu'il est en notre pouvoir à l'amélioration de cette culture dans nos possessions africaines, nous ajoutons à cette notice un travail inédit et plus spécial, que nous devons à un de nos compatriotes qui a longtemps séjourné en Arabie.

Digitized by Google

CULTURE DU CAFÉIER EN ARABIE ET EN ÉGYPTE,

D'APRÈS DES RENSEIGNEMENTS PRIS SUR LES LIEUX.

Originaire de l'Éthiopie d'où il aurait été transplanté en Arabie, le caféier est cultivé dans l'Yémen et le Hedjâz, où il donne des produits préférables au meilleur café de l'Abyssinie.

Le plus estimé croît à mi-côte dans les gorges des montagnes des provinces de Ṛâmed et de Zahrân. Dans le pays même, il se vend 5 à 6 piastres (1 fr. 25 c. à 1 fr. 50 c.) la livre, tandis que le café dit moḳa ne vaut que 3 piastres (0,75 c.) la livre.

Les montagnes du Ṛâmed se trouvent environ sous le 20e degré de latitude Est et le 39e de longitude Nord, à 24 lieues de Ḳonfoudah et du rivage de la mer Rouge, au-dessus du niveau de laquelle elles sont élevées de 6 à 800 toises au plus. Leur chaîne forme un carré allongé du Nord au Sud dont le centre est occupé par un vallon, et c'est sur les versants Est et Ouest qui les circonscrivent entièrement que les caféiers sont cultivés. A cette exposition, ils ne jouissent du soleil que pendant six à huit heures. Les montagnes opposées à l'Est et à l'Ouest se protégeant mutuellement une partie de la journée, il arrive souvent que des nuages ou un brouillard qui dure parfois plusieurs jours privent complétement les caféiers des rayons solaires.

Au bas des montagnes, la température en hiver est de 15 à 20 degrés, et en été de 35 à 36; elle va même jusqu'à 40 à 45 à l'ombre. Les pluies fréquentes dans certaines saisons arrosent les caféiers de la montagne et forment des torrents qui s'accumulent et se réunissent dans un lit commun au centre du vallon.

Toutes les montagnes de l'Hedjâz offrant à peu près les mêmes dispositions que celles de la province de Ṛâmed, les caféiers cultivés sur ces différents points se trouvent donc à peu près aussi dans les mêmes conditions; mais celui de la province du Ṛâmed l'emporte toujours pour la qualité.

Le caféier n'est guère soumis à une culture régulière que dans la plaine; sur la montagne, il croît çà et là, et les soins des habitants se bornent presque à élever autour des pieds, des espèces de murailles destinées à retenir la terre que les pluies ou les torrents pourraient entraîner. Ces murs de soutenement sont grossièrement bâtis

Digitized by Google

avec les pierres retirées des terrains qu'ils sont destinés à supporter. Il y a peu de terre végétale, et on retrouve dessous, presque sans intermédiaire, le granit, le silex et le calcaire. On arrose ces plantations au moyen de citernes qui retiennent les eaux des petits ruisseaux qui descendent de chaque ravin.

Dans la plaine, où le sol est très-pierreux, les habitants qui veulent faire une plantation transportent plusieurs couches de terre mélangée de fiente de brebis, sans y ajouter d'autre engrais. Quand le terrain est préparé, on plante les caféiers en ligne, à la distance de quatre mètres environ, et tous les ans on renouvelle l'engrais au pied de l'arbrisseau, jusqu'à ce qu'il ait atteint 5 pieds de hauteur environ. Ces jeunes arbrisseaux sont abrités par des plantations intermédiaires de jasmins et de bananiers. Dans ces conditions, le caféier s'élève à 12 et 15 pieds, donne une belle plante, mais peu de produit et un grain médiocrement estimé.

Sur les montagnes, quoique soumis à des influences différentes, le caféier donne le même résultat; il prend un beau développement et donne peu de fruit; il n'y a que celui qui croît à mi-côte dont le fruit soit abondant et de qualité supérieure : celui-là n'atteint guère que 6 à 8 pieds de hauteur.

L'étêtement du caféier n'est pas généralement pratiqué en Arabie; on le met en usage pour forcer au développement des branches latérales les individus qui poussent droit et n'en ont pas naturellement.

C'est sur la fin de février que le caféier fleurit dans la province de Râmed. A la fin de mars et dans les premiers jours d'avril, la baie est verte et commence à grossir; vers la fin de mai elle est rouge et a atteint tout son développement; elle reste dans cet état jusqu'à la mi-juillet, où elle commence à noircir en se desséchant. Vers la fin d'août, on va ramasser le café : la récolte se fait en deux fois, tous les grains n'étant pas mûrs en même temps.

Les Arabes enferment leurs cafés dans des outres de peau tannée et ne le dépouillent de la pulpe desséchée qu'au moment de la vente ou de la consommation. Cette séparation du grain du café d'avec son péricarpe se fait au moyen d'un moulin composé de deux cylindres de pierre dure superposés horizontalement, et dont le supérieur est mis en mouvement sur l'inférieur, au moyen d'une manivelle placée hors de son axe. Ce moulin est analogue à celui dont on se sert en Égypte pour concasser les fèves destinées à la nourriture des bestiaux. Le

Digitized by Google

grain ainsi préparé est arrondi, plus petit que celui dit café moka, et conserve toujours une couleur vert pâle agréable à la vue, ainsi qu'une odeur particulière; il est très-rare, le peu que l'on cultive étant consommé dans le pays.

On doit peut-être attribuer la supériorité du café de Râmed à son mode de préparation. Desséché sur pied, le grain est parvenu à une maturité parfaite et les principes qui lui donnent sa saveur et son odeur se sont naturellement développés. Dans nos colonies, au contraire, on cueille la baie quand elle est rouge, et on la traite par l'eau pour la débarrasser de sa pulpe.

Les habitants de Sana font leur café avec la baie sèche brisée, simplement bouillie dans l'eau, sans même avoir été torréfiée. Dans l'Yémen et le Hédjâz, ils préparent leur infusion de la même manière; seulement ils torréfient les capsules sèches et séparées des grains, et les pilent avant de les faire bouillir. Le café préparé de cette manière est, au dire de ceux qui l'ont goûté, aussi agréable que celui fait avec les grains.

Par suite de leur mode de préparation, les grains de Râmed n'éprouvant aucune altération, conservent leur vertu germinative pendant plusieurs années, s'ils sont à l'abri de l'humidité et des insectes. C'est du café ainsi récolté qu'il est nécessaire de se procurer pour les colonies où la culture de cette plante doit être essayée. Par suite des manipulations qu'ils subissent, tous les cafés que l'on trouve dans le commerce ont perdu leur principe de reproduction.

En Arabie, les semis se font dans des vases que l'on remplit d'une terre composée d'argile et de sable à parties égales; ces semis peuvent se faire en novembre ou au printemps. La germination, assez longue à s'accomplir à la première époque, s'effectue ordinairement en quinze jours à la seconde. Les graines de café se mettent entières; les Arabes ont l'usage de couper les deux extrémités de la baie, et de l'enfoncer par son sommet à la profondeur de deux travers de doigt dans la terre. Jusqu'à ce que la germination soit parfaitement opérée et que les feuilles primordiales se soient développées, on a soin d'arroser une fois par jour, mais de manière à entretenir la terre humide sans trop la laver. Ces jeunes caféiers s'élèvent dans un vase jusqu'à l'âge d'un an; il ne faut plus, pendant ce temps, les arroser aussi souvent que durant la germination, mais seulement quand leur terre est sèche, et il ne faut jamais trop les humecter. Au bout d'un

Digitized by Google

an, ils sont bons à mettre en pleine terre; ces transplantations se font ordinairement au mois de novembre, et c'est au bout d'un an ou deux que le caféier produit. Cette manière d'élever le caféier est rarement pratiquée; la plupart des plantations se font au moyen de jeunes plants que les indigènes se procurent dans les montagnes ou dans les anciennes plantations, et qui proviennent de grains tombés au pied des caféiers à l'époque de la maturité et qui ont germé naturellement. Ainsi, à Râmed le plant de café est très-rare, et un jeune pied de cet arbrisseau se vend 20 piastres (5 fr.).

CULTURE EN ÉGYPTE.

En Égypte, le caféier n'est encore qu'un objet d'ornement ou de curiosité; le climat, la nature du sol s'opposeront toujours à sa culture, et tous les essais tentés jusqu'à ce jour, dans les jardins du Pacha, n'ont pas eu de résultats bien satisfaisants.

Les semis se font dans des vases, vers le commencement de mars. Les jardiniers égyptiens sèment les graines séparées de leur baie et les placent horizontalement sur leur partie convexe. Dans les jardins d'Ibrâhîm Pacha, à Raûdah, où l'on a fait le plus de semis de café, on les faisait sous couches. Dans les endroits où il n'existe pas de couches, on recouvre les vases avec des nattes pendant la nuit et les heures les plus fraîches de la journée. Le plant lève ordinairement après quinze ou vingt jours, puis on le met dans des vases jusqu'à ce qu'il ait atteint la hauteur de deux pieds, ce qui n'arrive en Égypte qu'après plusieurs années, cet arbrisseau étant toujours en souffrance. Quand il est parvenu à cette hauteur, on le transplante en pleine terre; là encore, il demande des soins contre les vents du nord et surtout contre ceux du midi bien plus dangereux. Dans ce but, on plante autour des caféiers des sessâban (*sesbiana ægyptiaca*), des bananiers, etc., ou bien on les entoure de nattes.

On arrose les caféiers cultivés en vase, une fois chaque vingt-quatre heures, pendant les mois de mars, avril, août, septembre, octobre et novembre; pendant ces six mois, ils peuvent rester sans danger exposés librement au soleil et à la fraîcheur des nuits. En mai, juin et juillet, on arrose les vases une fois le matin et une fois l'après-midi; ces vases sont placés à l'ombre de grands arbres, et les caféiers en pleine terre sont recouverts par des abris de sparterie.

Digitized by Google

En décembre, janvier et février, on n'arrose les vases qu'une fois tous les deux jours, et on les entoure de nattes ainsi que les arbrisseaux de pleine terre.

A Raûdah, les caféiers atteignent 12 à 15 pieds de hauteur; ils fleurissent et donnent leur fruit à peu près aux mêmes époques qu'en Arabie; mais il y en a peu qui soient dans ce cas, et pour les rares arbrisseaux qui aient porté fruit, ce n'a été qu'en petite et en mauvaise qualité.

En Égypte, les terrains d'alluvion sont trop gras, trop humides pour le caféier, qui aime des terrains plus secs. Il s'est difficilement acclimaté dans les environs du Kaire, seul endroit où l'on ait tenté cette culture : il est probable qu'elle réussirait bien mieux dans la haute Égypte, contrée dont la latitude et la nature du sol offrent plus d'analogie avec l'Yémen.

Le colonel MARY (Bekir-Bey).

Digitized by Google

VOYAGE EN ASIE MINEURE.

BROUSSE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Mosquée de Baïâzid. — Tombeau d'Émir Sultan. — Légende du saint. — Le champ des morts. — Mosquée de Mohammed Ier. — Son tombeau. — Les faïences. — Le grand Pont de Brousse. — Les fabriques en Orient. — Commerce, bazars, étoffes de Brousse. — Route des Bains. — Paysages. — Les bains.

Mais reprenons notre promenade; elle se fera au hasard et sans préoccupation d'un plan méthodique; ce serait d'ailleurs impossible dans une ville ainsi éparpillée sur le flanc des montagnes, où le paysage est partout mêlé à l'architecture, où il n'y a ni rues ni places principales qui puissent servir de point de repère.

Nous arrivons donc en face de la mosquée du sultan Ildirim Baïâzîd Ier, fils de Mourâd Ier. Ce vaste édifice, carré à l'extérieur, est situé à l'orient de la ville, au milieu de jardins et loin de toute habitation, ce qui lui donne un air de tristesse, caractère inséparable de l'abandon. Sa construction ayant été interrompue par la défaite d'Angora, catastrophe si terrible pour l'empire turc, n'a pas été achevée avec le luxe qu'elle devait avoir, autant qu'on en peut juger par son plan, qui est analogue à celui des belles mosquées de Méhémet Ier et de Mourâd II, et indique un système architectural prédominant à cette époque. On arrive dans la nef par un étroit passage, de chaque côté

Digitized by Google

duquel se trouvent deux salles destinées aux softas, gardiens de la mosquée. Ce sanctuaire supporte deux coupoles en pendentifs, placées sur le même axe; ses murs intérieurs sont revêtus, jusqu'à hauteur d'homme, de ces belles faïences *bleu de Perse* d'une si vive nuance, tandis que les parties supérieures sont tout simplement blanchies à la chaux. Mais ce qui donne, selon nous, à cette mosquée un grand intérêt et un caractère spécial, c'est un portique grandiose, avec ses colonnes et ses chapiteaux arabes, avec ses arcs persans si élancés, si élégamment découpés, servant de cadre au splendide paysage de l'Olympe, que l'on aperçoit au travers. La porte et les fenêtres en marbre blanc, jaspé de rose, sont aussi d'une grande richesse de forme et d'ornementation.

Pendant les travaux, le sultan Baïâzîd venait souvent encourager et presser les ouvriers; un jour il se fit accompagner par son beau-fils l'émîr Seiid, homme de science et de vertu. Voulant avoir son avis sur le mérite de cette construction, il le pria de lui dire franchement si elle était de son goût: « Oui, seigneur, répondit l'émir, votre mosquée, par sa grandeur, son élégance et sa solidité, me paraît fort belle; cependant, pour qu'elle soit tout à fait digne de Votre Hautesse, il y manque une chose. — Et quoi donc, lui demanda le sultan? — Il faudrait, reprit-il, aux quatre coins de la mosquée, quatre beaux cabarets; ils ôteraient à la construction sa trop grande sévérité et vous décideraient à y venir plus souvent avec vos compagnons. » Ce reproche, qui s'adressait au goût effréné de ce prince pour le vin et la débauche, le fit rougir de honte, et il jura de ne plus jamais enfreindre les prescriptions du Ķorân.

Cette mosquée n'était pas achevée, lorsqu'Ildirim fut fait prisonnier par Tamerlan, et ce fut son fils Mouça qui la termina.

Baïâzîd Ķân, surnommé Ildirim, *le Foudre*, était arrière-petit-fils du fondateur de l'empire, et succéda à Mourâd Ier, son père, l'an 1389 de notre ère. Le règne de ce prince est resté dans le souvenir des hommes, comme un des plus mémorables exemples de l'inconstance de la fortune, et il n'est personne qui n'ait retenu l'histoire vraie ou supposée de cette cage de fer dans laquelle il servait de marchepied à Tamerlan. Quant à nous, il a un caractère tout particulier d'intérêt, en ce qu'il est le premier souverain ottoman qui ait été en contact avec l'Europe chrétienne, le premier dont le nom se soit mêlé aux récits de notre chevalerie.

Digitized by Google

Après avoir soumis toute la partie méridionale de l'Asie Mineure et étendu sa domination sur la rive d'Europe, depuis les Dardanelles jusqu'au pays des Bulgares, il marcha sur la Hongrie. A cette nouvelle, le roi Sigismond effrayé, implora Charles VI de France qui fit partir à son secours le jeune comte de Nevers, Jean sans Peur, avec un corps de six mille hommes. Les deux armées en vinrent aux mains, et la victoire resta définitivement au sultan; mais elle lui coûta cher : soixante mille musulmans, dit-on, jonchèrent le champ de bataille. Dans sa colère, Baïâzîd fit égorger sous ses yeux les dix mille chrétiens qu'il avait faits prisonniers, n'accordant la vie qu'au comte de Nevers et à vingt-quatre de ses chevaliers dont il avait admiré le courage pendant le combat. Bientôt même, séduit par leur bonne grâce, il leur donna des fêtes splendides et entre autres le spectacle d'une chasse au faucon. Ce divertissement dans lequel fut déployée cette magnificence que les Orientaux poussent jusqu'à la féerie, frappa d'étonnement les chevaliers français. Ainsi, et pour ne citer qu'un détail, il y avait six mille gardes chargés des animaux et divisés en trente-cinq cohortes, ayant tous leur costume spécial et des noms différents. C'étaient les Tchakirdji, les Zagardji, les Tournadji, les conducteurs des furets, des cigognes, des faucons, des gerfauts, des éperviers et des vautours, les gardiens des onces, des léopards et de chiens de toute espèce. Les lévriers étaient couverts de housses de soie brodées d'or et les léopards les plus vaillants, portaient au cou des colliers de diamants et d'émeraudes.

Après de vastes conquêtes et d'éclatants triomphes en Grèce, en Syrie et dans toute l'Asie Mineure, Ildirim revint à Brousse, pour jouir en repos du fruit de ses victoires. Là, au milieu d'un luxe inconnu à nos climats, entouré d'esclaves des deux sexes, il s'endormit dans les plaisirs et l'oubli des affaires. Alors, comme le dit un historien du Bas-Empire : « L'arbre de la fortune du sultan rompait sous les fruits qui mûrissaient chaque jour, au chant varié des oiseaux. » Mais tout à coup, au milieu de ses joies, un message lui annonce que le terrible *Timour-Lenk* (Tamerlan) s'étant emparé de Siwas, y a tout égorgé et qu'au nombre des victimes, il doit compter le gouverneur de la ville, Erthogroul son troisième fils, à qui le conquérant a fait trancher la tête. A cette nouvelle, Baïâzîd, retrouvant son impétuosité première, s'élance à la tête de ses troupes et atteint Tamerlan dans la plaine d'Angora. A la tête des deux armées se

Digitized by Google

trouvaient donc en présence les deux plus grands hommes de guerre de ce siècle. On voyait le souverain turc entouré de ses cinq fils, tandis que le roi tatare en avait quatre. La bataille, commencée à six heures du matin, ne cessa qu'à la fin du jour. Baïâzîd, trahi par ses troupes alliées, résista cependant toute la journée avec dix mille janissaires et n'abandonna le terrain qu'après la mort de tous ces braves. La chute de son cheval l'ayant arrêté dans sa fuite, on le fit prisonnier avec un de ses fils. Quoique traité courtoisement par le vainqueur, il fut saisi bientôt d'une tristesse profonde et mourut le 9 mars 1403, après un an de captivité. Timour permit au prince Mouça de transporter à Brousse le corps de son père. A côté de la mosquée qu'il avait fait construire, au milieu d'un bosquet solitaire où l'on n'entend que le murmure des fontaines et le chant des oiseaux, s'élèvent d'élégants turbeh, sorte de kiosk sacrés; c'est là que sont déposés les restes de ce prince valeureux et ceux de ses enfants.

On raconte que le terrible sultan Mourâd IV, le dernier des grands sultans conquérants, et le plus violent de tous, célèbre aussi par son invention du supplice des crochets, revenant, en 1635, de sa campagne contre les Persans, s'arrêta quelques jours à Brousse et alla visiter le tombeau de son aïeul Baïâzîd. Dans son fol orgueil, il lui adressa ces paroles insultantes : « Pourquoi es-tu couché là comme un padichâh, toi qui, prisonnier des Tatars, as déshonoré la famille d'Osman. » Puis, joignant le geste aux paroles, il donna au cercueil un violent coup de pied; mais au même instant, saisi d'une douleur aiguë, il s'écria : « Malheureux ! mon pied ! ! » Depuis ce moment, il fut attaqué d'une paralysie qui le conduisit promptement au tombeau.

En quittant la mosquée d'Ildirim Baïâzîd, le sentier que l'on suit pour rentrer dans la ville, conduit sur une colline au sommet de laquelle est située la mosquée d'Émîr Sultan. Une vue magnifique de la vallée, des tombes pittoresques, des cyprès entrelacés de vignes et de grenadiers composent un délicieux entourage à cet édifice. La cour intérieure, avec ses galeries et ses escaliers en bois peint, est sinon belle, du moins pittoresque. Autrefois cette tombe-mosquée était le lieu le plus célèbre d'Asie Mineure. Un kan pour les pauvres, un moristân pour les malades, y avaient été fondés. Les sultans y vinrent souvent de Constantinople, comme pèlerins, et accréditèrent, par leur présence, les nombreux miracles attribués au saint homme qui y repose et que célèbrent à l'envi les poëtes et les chroniqueurs. Émîr

Digitized by Google

Sultan, ainsi nommé parce que la sainteté de sa vie le fait regarder comme prince dans l'empire des morts, vivait en 1400, sous le règne glorieux de Mohammed Ier. Son nom véritable est Chems el-Dîn-Mohammed ben Alî, surnommé Bokari, parce qu'il était né à Boukara. Il exerçait dans cette ville le métier d'écrivain qui, chez les Orientaux, a une relation si intime avec les pratiques mêmes de la religion et employait le reste de son temps à prier, à visiter les pauvres, à soigner les malades. Aussi l'appelait-on le favori du Prophète; et tout le monde le vénérait et venait le consulter. Ce qu'il gagnait comme poëte et calligraphe, il le distribuait pieusement, ne gardant même pas pour lui l'argent nécessaire à la plus modeste existence. Cependant, il avait toujours l'espoir de faire le saint pèlerinage de la Mekke; c'était là son plus cher désir; mais pour le réaliser, pour amasser de quoi subvenir à ce long et dispendieux voyage, il lui fallait résister aux demandes de tous les malheureux habitués à lui tendre la main, fermer ses oreilles à toutes les plaintes, endurcir son cœur charitable. Bien des années se passèrent ainsi, et chaque fois, au grand jour du départ de la caravane, il s'enfermait, pleurant sa détresse qui le forçait à ajourner encore le vœu de toute sa vie. Une nuit, longtemps après le départ des pèlerins, il rêva que l'ange Gabriel lui disait de se lever et de partir immédiatement; qu'une lumière le guiderait dans sa route pendant l'obscurité, et qu'il trouverait partout de quoi satisfaire à ses besoins. Après s'être laissé bercer quelque temps par le plaisir que lui procurait ce rêve, il s'éveilla; puis, comme il continuait à voir aussi clairement l'apparition, il prit sa pelisse et sortit de sa maison. A la porte il trouva une chamelle blanche, dont les jambes fines et hautes et la tête d'autruche annonçaient un des plus sûrs coureurs de cette race si pure des méhari qui peut, en vingt-quatre heures, franchir 80 lieues. De chaque côtéde la selle pendaient, avec le luxe du harnais oriental, des sacoches remplies de provisions; tout, en un mot, était prêt pour un départ immédiat. Ben Alî se jeta à genoux, remerciant le Dieu clément et miséricordieux. Alors une voix, la même qu'il avait entendue pendant son rêve, lui dit : « Va! pars sans crainte, le prophète te récompense et te guide. » Il partit, et chaque jour cette voix mystérieuse le dirigeait, tandis que la nuit une brillante lumière guidait ses pas. Ce fut ainsi qu'il arriva à la Mekke bien avant la caravane; et comme il racontait son voyage merveil-

Digitized by Google

leux en présence des seïds et des chérifs, ceux-ci l'accusèrent de fourberie et de mensonge et se disposaient déjà à le chasser de l'enceinte sacrée, lorsque la même voix s'éleva du sanctuaire de la kaabah et déclara, en présence de ses contradicteurs, que le prophète le regardait comme le premier des émirs et des chefs. Tous se prosternèrent alors et le reconnurent pour saint. Depuis ce temps, il conserva les titres d'émir, de sultan, de wéli, qui signifient le prince, le gouverneur, le saint par excellence.

De la Mekke, il revint avec une suite nombreuse de disciples, toujours précédé par cette même lampe merveilleuse qui planait dans l'air, devant lui. Elle le conduisit de cette façon jusqu'à Brousse, puis s'éteignit et disparut pour toujours. Il en conclut que c'était là le terme de son voyage et n'hésita pas à y fixer sa demeure. Par sa charité, Boḳari devint bientôt l'idole du peuple de ces contrées, et lorsqu'après la défaite de Baîâzîd Ier, Tamerlan vint assiéger Brousse et menaça de la détruire, Émir Sultan sauva la ville en adressant au vainqueur un message si habilement tourné, que ce prince le fit venir et lui promit de laisser à tous les habitants leur vie et leurs biens, se réservant seulement les trésors immenses que le sultan avait entassés dans son palais. On mesurait, dit l'historien, les perles et les rubis par boisseaux. Ce saint homme mourut l'année 833 de l'hégire.

Sa tombe devint bientôt un lieu célèbre de pèlerinage, et on se plut à en faire le plus riche et le plus beau de tous les turbeh de Brousse. Les tapis, les lampes, les parfumoirs et les flacons d'eau de rose, étaient couverts d'or, d'argent, d'émail ou de pierres précieuses, et des Ḳoran, chefs-d'œuvre des plus habiles peintres de la Perse et de la Turquie, y étaient déposés; malheureusement plusieurs incendies ravagèrent cet édifice et anéantirent tous ces trésors. Depuis lors, le sultan Sélim III fit reconstruire la mosquée en reconnaissance de la prédiction par laquelle le saint avait promis à Sélim Ier la conquête de cette Égypte que lui-même venait aussi de rattacher à ses domaines après la mémorable expédition des Français.

Derrière ce tombeau, et dans un site plus élevé, mais moins pittoresque, se trouve la mosquée de Mollah Ąrab Djebbari. C'est la copie en miniature de la grande mosquée Oulou-Djâmi', et sous le point de vue de l'art, elle n'offre qu'un médiocre intérêt.

Le grand champ des morts, qu'on traverse en sortant de la Mos-

Digitized by Google

quée d'Émir Sultan, est, suivant l'usage des Orientaux qui ne se font pas de la mort une idée lugubre comme les gens du Nord, le lieu des rendez-vous, des promenades et des parties de plaisir. Là, sur ces belles tombes de marbre, revêtues d'inscriptions et de peintures brillantes, surmontées de turbans sculptés et dorés, viennent s'asseoir les Turcs dans leurs moments de loisir; et rien n'est plus piquant que le contraste entre la gaieté de ces frais ombrages et leur destination comme asile des morts. Une de ces tombes avec les vers gravés sur son marbre, avec les arabesques élégantes qui la recouvrent, avec les fleurs et le site au milieu desquels elle est placée, avec ces petits bassins creusés dans la dalle funéraire pour conserver l'eau de pluie qui sert à désaltérer les colombes, suffirait à elle seule pour composer un poëme aussi bien qu'un tableau.

Il n'est pas de cadre plus beau pour l'azur du ciel et des montagnes, pour cette ville peinte de toutes couleurs et dorée par l'ardent soleil qui incendie les vitres des fenêtres et l'émail des dômes, que ces cyprès d'un vert si sombre et si robuste; la lumière frappe sur leur compact feuillage comme sur un édifice, sans jamais le traverser. Ces arbres deviennent, dans ce pays, d'une force et d'une grandeur incomparables qu'ils doivent peut-être aussi à ces cendres humaines qui alimentent leurs racines.

C'est au milieu de ces bois funéraires, qu'il faut venir au lever de la lune, chercher la fraîcheur des belles soirées de l'Orient, admirer l'Olympe. Ses sommets purs et neigeux restent empreints de lueurs solaires mal effacées par la nuit qui permettent encore de distinguer sur ses flancs la forme vague de la ville, des mosquées et des minarets dont les faïences, couleur d'émeraude, étincellent tout à coup comme le ver luisant, dès qu'un rayon de lune les touche au passage. A cette heure, tout bruit a cessé; et seule dans le silence, s'échappe des balcons élevés, la gamme harmonique de la prière du soir; c'est la voix de l'homme qui s'efforce de monter jusqu'à Dieu.

Tout près de cet endroit s'élève la mosquée de Mohammed Ier, fils d'Ildirim. Elle porte aussi le nom de Yeschil-Djâmi', Yeschil-Imâret, la mosquée ou la fondation verte. Je ne veux pas la comparer, pour la pureté des formes et la grandeur des proportions, aux mosquées d'Ispahân ou du Kaire, d'un style si noble et si riche à la fois; mais au point de vue de l'art purement oriental, on doit la préférer aux

Digitized by Google

mosquées de Constantinople. Elle n'a pas de *narthex* comme les autres; une terrasse élevée de deux pieds en tient lieu et était destinée à servir de base au portique, ainsi que l'indiquent les arrachements qui se trouvent sur la façade, à l'endroit où devaient s'appuyer les arcs transversaux. Les murs extérieurs, plaqués de marbre blanc, sont en partie recouverts par un ignoble badigeon; car ici, comme chez nous, des prêtres qui n'ont aucun sentiment de l'art, détruisent trop souvent ce qu'ils sont chargés d'entretenir.

Devant la façade, ombragée par un platane gigantesque qui vient encore ajouter sa variété d'ombre, de forme et de couleurs aux grandes lignes de la porte d'entrée, jaillit une fontaine renommée dans le pays pour la pureté et la douceur de son eau.

La grande porte qui a 8 mètres 1/2 de haut est un chef-d'œuvre d'élégance; élevée jusqu'au faîte de la façade, sur laquelle elle se détache en avant-corps par un cadre de marbre rouge, elle mérite toute l'attention des artistes, et j'en ai soigneusement pris le dessin comme d'un remarquable spécimen de l'art oriental. Une inscription arabe sculptée en relief dans le marbre, et courant sur deux lignes dont la surface est bombée, forme un pourtour de 20 mètres de développement; les larges arabesques et les pendentifs qui ornent le sommet de cette porte et son renfoncement en forme de niche, sont d'une ampleur et d'un goût exquis. La construction de cette seule entrée exigea trois années de travail et une dépense de 40,000 ducats. Les chambranles des frises et des fenêtres, aussi en marbre rouge, sont également couverts d'inscriptions avec des fonds d'arabesques fleuris d'une grande pureté. Pour pénétrer dans la mosquée, il faut passer sous une porte basse et épaisse, mystérieuse comme toutes les entrées des temples mahométans. D'épais rideaux ou de lourdes portières, ainsi qu'un demi-jour plein de charme, doivent toujours cacher le sanctuaire aux regards des infidèles. Au-dessus de cette seconde entrée, une inscription en or sur fond d'azur, indique la date et le nom du fondateur: Gloire au sultan Méhémet Ier, fils du sultan Baïâzîd, fils du sultan Mourâd, etc....

L'intérieur est, comme celui de Baïâzîd-Djâmi', couvert par deux coupoles à la suite l'une de l'autre, système de construction entièrement turc. Ce qui frappe tout d'abord dans ce monument, ce qui lui imprime un cachet spécial et intéresse particulièrement l'artiste et l'archéologue, ce sont les faïences tantôt en relief, tantôt en mo-

Digitized by Google

saïque, qui couvrent les parois des tribunes et du sanctuaire, et dont les moulures rivalisent de détails avec les plus fines sculptures en marbre. La loge du sultan, placée au-dessus de la porte et s'ouvrant sur la nef par une fenêtre de forme persane, est entièrement revêtue de cet émail où la couleur bleu foncé domine; elle est digne de la grandeur de celui qui vient y prier. En bas, et de chaque côté de l'entrée, deux réduits (koubba) de forme semblable, sont aussi émaillés de bleu-turquoise et bleu-lapis, où s'entrelacent de ravissantes arabesques blanches, noires, rouges et or. Les murs, garnis de faïence dans le pourtour, sont plaqués de marbre dans les parties hautes, et des sculptures d'une grande finesse décorent les pendentifs des arcs, les cordons et les chapiteaux. Le Mihrâb (niche sainte), de forme à peu près semblable à celle de la porte extérieure, est aussi encadré de marbre rouge sculpté, tandis que les moulures prismatiques de sa demi-coupole sont faïencées avec une habileté surprenante. Cette belle mosquée verte est construite sur un plan que je ne vois reproduit dans aucune des mosquées fermées du Kaire. Au lieu de se diviser en trois grandes parties, c'est-à-dire, d'avoir pour milieu un carré, puis deux grands arcs par lesquels on pénètre, à droite dans le sanctuaire du Mihrâb et du Minber, à gauche dans la partie réservée au mafil ou tribune des prêtres, on ne trouve ici qu'un arc immense et de forme persane qui sépare la salle en deux parties à peu près égales. Elle est aussi d'une construction tout autre que celle d'Oulou-Djâmi', quoiqu'elle soit à peu près du même temps; et ces porcelaines sculptées, ces marbres précieux qui la recouvrent, en font un véritable objet d'art. Autrefois, les minarets et les dômes étaient entièrement émaillés de ce bleu-vert, dont rien n'égale la splendide couleur. C'était un palais de turquoises qui brillait sous le soleil, d'un éclat bien plus vif que s'il eût été doré comme les coupoles de Moscou.

Les fondations et Wakouf de Yeschil-Djâmi', créées pour son entretien, ayant été supprimées par Mahmoûd le Réformateur, il ne reste plus, pour desservir le temple, que deux ou trois softas qui en tiennent les clefs. Depuis lors, ces quartiers sont devenus solitaires, la population s'est jetée vers l'ouest de la ville, et la mosquée n'est visitée que par les voyageurs qui, à certaines époques de l'année, y viennent en pèlerinage.

A quelques pas de Yeschil-Imâret se trouve la tombe du sultan

Digitized by Google

Mohammed Ier. C'est là certainement le plus riche des monuments de ce genre. De forme octogonale, comme la plupart des turbeh de Constantinople, il est entièrement revêtu, depuis la base jusqu'au sommet, la coupole comprise, de faïences de Perse, de cette même nuance turquoise dont nous venons de parler. Cette couleur asiatique, dont les Persans, les Indiens, les Chinois, les Arabes et les Turcs émaillent leurs porcelaines, n'a pas encore pu s'imiter dans nos fabriques, quelle que soit l'habileté des chimistes modernes. Cependant sous Louis XV, alors que le sentiment de la couleur était plus développé que de nos jours, et que tout ce qui venait de l'Orient était si apprécié, on a fait des recherches pour découvrir cette nuance précieuse.

Afin de mieux faire valoir le ton de ce revêtement, l'artiste l'a divisé en damier par des plaques d'émail blanc, tandis que les arcs des fenêtres sont dessinées par un cordon de faïence gros bleu.

Pour arriver jusqu'au pied du mausolée, on traverse un jardin rempli de fleurs et coupé de ruisseaux. L'entrée, d'un caractère tout autre que celui de la mosquée, est plus belle encore et surtout de style plus pur. C'est l'arc persan dans toute son élégance, c'est-à-dire l'arc *arabe-ogival*, dont les courbes sont remplacées par des lignes presque droites. Le massif de cette porte creusée en demi-coupole, est rempli par des côtes prismatiques revêtues d'émaux qui lui donnent un aspect aussi splendide qu'original. Le cordon carré qui l'encadre est en faïence sculptée et percée à jour, dans le style des frises de marbre ou de stuc des plus beaux monuments arabes; c'est un ruban de légendes dont les lettres en émail blanc sont en relief et comme posées sur un fond d'arabesques bleu-turquoise et or, formant un grillage en voussure détaché lui-même du dessous qui est d'une couleur différente. Non-seulement la forme générale est admirable, non-seulement l'harmonie des couleurs en est parfaite, mais encore les arabesques sont d'un goût exquis. Ce n'est réellement plus de la faïence, mais de l'émail appliqué sur des terres cuites, comme on le fait sur des bijoux. L'or, l'argent et toute cette gamme de tons bleus, en font une merveille où la perfection des détails ajoute encore au grand air de l'ensemble.

Ces belles porcelaines ont été fabriquées entre Brousse et Nicée, dans un établissement fondé par les Génois au XIIIe siècle, à l'imitation et d'après les procédés des fabriques d'Ispahân, de Bagdad, de Chiraz et autres si nombreuses en Perse. On avait fait venir d'habiles ou-

Digitized by Google

vriers pour diriger les travaux. Dès lors cette mode élégante s'implanta dans ces contrées et la fabrique répandit ses productions non-seulement dans les villes environnantes, mais encore en Europe et en Afrique; toutes les mosquées, les bains, les palais, les kiosk et les tombeaux de l'Égypte et de la Turquie en furent décorés. Ce n'était pas une industrie, c'était un art véritable, que l'art céramique en Asie; pour la richesse des couleurs, le brillant du vernis, la beauté des dessins, il était impossible de pousser plus loin la perfection du décor. Un poëte Persan, calligraphe habile, était attaché à l'établissement, afin de composer les inscriptions et les arabesques qui se reproduisaient sur les émaux.

A cette porte entièrement faïencée du haut en bas dans un développement de plus de 100 pieds, la sculpture est toute aussi hardie et compliquée que si elle avait été faite dans du marbre. On se demande comment il a été possible de mouler ainsi en détail, un ensemble aussi complet et si habilement rajusté, qu'on n'en trouve nulle part les fissures; de revêtir d'un émail aussi fin, ces moulures à jour comme des dentelles, dont les dessous comme les dessus sont ornés de dessins de tant de couleurs différentes.

Il est aisé de voir que ces faïences sont poreuses et peu cuites, de façon à ce qu'une trop forte chaleur n'en altère ni les formes, ni les nuances. Les ornements en relief ont été évidemment appliqués sur les fonds, au moyen d'un moule et d'une seconde cuisson. Les couleurs employées sont : le cobalt et le lapis pour les bleus foncés; puis l'acétate de cuivre ou vert-de-gris cristallisé, mélangé parfois de cobalt, pour obtenir ce ton bleu verdissant de la turquoise dont nous ne saurions trop redire la richesse et l'éclat. Les jaunes, les bruns, les blancs et les rouges-brique sont faits avec le protoxyde de plomb, l'oxyde de manganèse, le sulfate de plomb ou blanc d'argent et les oxydes de fer. La peinture des ornements a une épaisseur sensible aux doigts et même aux yeux.

Que nos architectes décorateurs aillent donc un peu s'inspirer de ces merveilles, et apprécier le rôle important que joue la couleur dans l'architecture; ils verront avec quel art sont divisées les hauteurs et les largeurs, les distances entre chaque fenêtre, entre les cordons et les frises; peut-être alors comprendront-ils cette science profonde du jeu des lignes, cette opposition continuelle entre la courbe et la droite, entre la ligne brisée ou interrompue et la spirale qui se déroule en

Digitized by Google

arabesques savantes et continues, de manière à les équilibrer sans cesse les unes par les autres, à les grouper dans une harmonieuse symétrie, et à tenir l'œil attentif, à l'agacer, si on peut ainsi dire, afin de lui faire apprécier sans fatigue et sans ennui, les détails aussi bien que l'ensemble. A cette époque de splendeur, l'art faisait des progrès réels. La mosaïque byzantine, si longue à travailler et si facile à entamer lorsqu'elle s'applique à l'extérieur des monuments, ne suffisait plus au luxe des nouveaux conquérants, et tout en conservant les marbres et les pierres fines pour daller les parvis et enrichir les voûtes, on y ajoutait les émaux, dont l'éclat et la dimension se prêtaient mieux à couvrir au dedans comme au dehors les murailles, les frises et les coupoles.

Les battants de la porte du tombeau de Moḥammed sont en ébène sculpté, en nacre et en argent; et les incrustations disposées en entrelacs géométriques, sont combinées de la façon la plus habile.

La chambre sépulcrale contient cinq sarcophages recouverts de châles de cachemire et surmontés des turbans de chaque prince dont la dépouille mortelle y est déposée. Une balustrade à jour, en marqueterie du plus fin travail, composée de nacre rose, d'écaille et de bois de santal, entoure ces tombes respectées. Des ḳorâns, véritables merveilles de calligraphie et d'ornementation, sont placés sur des pliants d'un travail semblable à celui de la grille; ces manuscrits sont destinés aux visiteurs qu'un usage pieux oblige à lire quelques versets du texte sacré, pour le salut de l'âme des défunts.

Les huit parois de cette salle, ont aussi un revêtement de porcelaine bleue avec des inscriptions en émail blanc. A la voûte pendent des lampes élégantes et des œufs d'autruche. Dans ce monument, comme dans presque tous ceux de la Turquie, c'est l'art persan qui domine, aussi bien pour la forme générale que pour l'ornementation.

Cette demeure dernière est digne du prince illustre à qui la ville de Brousse doit sa splendeur.

Le règne du sultan Moḥammed Ḳân ou vulgairement Mahomet Ier, commença onze ans après la mort de son père Baïâzîd Ier. Ce temps d'interrègne se passa en dissensions intestines entre les quatre fils de Baïâzîd, et ce ne fut qu'en 1413 que Moḥammed, ayant triomphé, prit le titre de sultan. Les premiers actes de ce prince, modèle de loyauté et de justice, firent naître dans le peuple, fatigué de guerres, des espérances que son règne réalisa. Il combla de présents et admit

Digitized by Google

à sa table les ambassadeurs envoyés de toute part pour le féliciter; puis, en les congédiant, il leur adressa ces paroles remarquables : « Répétez bien à ceux qui vous envoient, que je donne à tous la paix et que je l'accepte de tous. Que le Dieu juste et clément inspire ceux qui seraient tentés de la violer. »

Plus tard, attaqué par le prince de Valachie, Mohammed n'hésita pas à le punir en ravageant sa province. C'est au retour de cette expédition qu'il eut l'idée d'aller à Constantinople, saluer l'empereur grec Emmanuel Paléologue. Quelques seigneurs de la cour engagèrent alors l'empereur à saisir cette occasion pour s'emparer du sultan. Loin de suivre ces conseils infâmes, Emmanuel reçut ce prince avec une loyauté égale à la confiance qu'il lui témoignait; et, monté sur sa galère impériale, il alla au-devant de lui jusqu'à l'entrée du Bosphore. Pendant la traversée on vit ces deux souverains, oubliant les querelles qui avaient si fortement divisé leurs prédécesseurs, échanger les plus vives assurances de paix et d'amitié.

A son retour à Andrinople, Mohammed mourut presque subitement. Il eut cependant la force de se montrer à l'armée et d'ordonner au grand wizir de cacher sa mort, jusqu'à ce que son fils Mourâd, héritier de la couronne, fût de retour à Brousse pour s'y proclamer empereur; puis il expira. — Les janissaires et les sipahis, ayant appris la maladie de leur souverain, demandèrent à le voir. Alors, afin de ne pas éveiller leurs soupçons, on plaça le mort sur son trône, à la fenêtre du kiosk royal, devant lequel défilait l'armée. Un jeune Ikoglan (page du palais), caché sous la robe du cadavre, faisait mouvoir les bras et rendre aux troupes leur salut. A la vue de leur chef, que l'éloignement et le demi-jour ne permettaient pas de distinguer parfaitement, les soldats jetèrent des cris de joie et de reconnaissance. Grâce à cette funèbre comédie, la mort de Mohammed resta cachée quarante jours. Pendant ce temps Mourâd put arriver à Brousse et prendre possession de l'empire. La mort du sultan fut alors annoncée et l'armée voulut elle-même ramener triomphalement ses restes; c'est dans ce tombeau qu'ils furent déposés. Placé dans un site enchanteur, Yeschil-Turbeh s'aperçoit de toute part, dominant la ville et la vallée.

L'amour qu'avait ce prince pour les arts, ses goûts de magnificence, qui l'empêchèrent d'obéir aux lois somptuaires du Korân lui firent donner le surnom de Tchélébi, qui ne peut se traduire que

Digitized by Google

par une périphrase : *c'est l'élégant seigneur, le petit maître.* Ce fut là le seul reproche qu'on pût lui faire. En effet, il se servait de vaisselle d'or et d'argent, portait les plus riches vêtements de soie, brodés d'or et de pierres précieuses. C'est sous ce règne protecteur que le goût de la littérature prit naissance. Le premier médecin du séraï, Sinan-Chetki, entreprit de traduire le célèbre poëme persan de Ḳosrou et Chirîn; puis il composa le *Livre des ânes* (Ḳarnamé). Le poëte Djemali, neveu de Sinan, fut le premier qui écrivit un poëme turc intitulé Kourchid et Ferroukchad. Un grand nombre d'autres écrivains, poëtes, historiens et philosophes, des artistes et des cheïḳ distingués par leur piété et leur science, ajoutèrent encore à l'éclat de ce règne. Moḥammed, par ses qualités et ses talents, a mérité d'être regardé comme le Louis XIV de sa race. Il fonda d'une manière définitive la dynastie d'Oṯmân, et son règne fut si juste et si bienfaisant, qu'il est encore aujourd'hui cité par les Orientaux comme le type des grands princes. Il était aussi remarquable par sa beauté physique que par ses qualités morales; son front vaste et saillant, ses yeux noirs, que les historiens turcs comparent à ceux de l'aigle, sa force et son adresse à tous les exercices, sa constance en amitié, son courage, sa magnificence et son instruction, le placent au premier rang parmi les souverains de sa maison.

Du tombeau de Mohammed, en se dirigeant vers les bains de Tchékirdjeh, du côté opposé de la ville, on arrive sur un pont magnifique qui se nomme le pont Urgandhé. Il joint les deux bords d'un grand vallon ou pour mieux dire du ravin profond de Keuk-déré, la vallée bleue ou céleste. Ce ravin est creusé par un torrent qui tombe de l'Olympe en cascades écumantes et partage la ville du côté de l'est en deux grands faubourgs. Formé d'une seule arche en ogive, le pont Urgandhé, avec le paysage qui l'environne, compose un des plus beaux tableaux qu'on puisse voir. Cette construction, entièrement turque, contient dans l'épaisseur de ses murailles des logements dont les fenêtres ressemblent à des meurtrières; là, demeure toute une corporation d'ouvriers, celle des tisseurs de soie, qui fabriquent par les procédés les plus simples et les plus primitifs, ces étoffes charmantes où l'or, la soie et le coton se combinent d'une façon si ingénieuse.

Ici l'habitant, tout actif et industrieux qu'il est, ne possède pas cet esprit d'entreprise commerciale, cette intelligence appliquée

Digitized by Google

presque uniquement aux intérêts matériels, qui sont aujourd'hui, il est vrai, les éléments premiers de la puissance politique, mais sans doute aussi, comme toute excitation forcée, la cause la plus menaçante de ruine. Dans cette Asie Mineure, dont le sol est si riche et si varié, où la facilité de vivre permet à l'homme d'accepter aisément son sort et apaise sa nature, surexcitée ailleurs par les embarras, les privations et la souffrance, on ne songe guère encore à inventer ces machines nouvelles qui dévorent le temps et l'espace et fabriquent en un jour l'ouvrage d'une année, ces systèmes qui pressurent la terre et l'épuisent peut-être pour les races à venir. Aussi cette absence de préoccupations matérielles se reflète-t-elle dans le caractère, les habitudes et le costume de ce peuple superbe affranchi de nos craintes et de nos angoisses. Que lui importe sa demeure? n'est-il pas toujours sûr de trouver un abri, ne serait-ce que la voûte du ciel? de rencontrer partout la même générosité d'un sol qu'il lui suffit d'effleurer pour en faire sortir l'abondance? Les procédés de fabrication sont ici à la portée de tous et la mécanique y joue le moindre rôle; mais la main qui la remplace est guidée par un sentiment si juste de la forme et de la couleur, qu'elle atteint une perfection de trame et une fantaisie qui dépassent tout ce que peuvent faire nos machines compliquées, si ingénieuses qu'elles soient. C'est le métier dans toute sa simplicité première; mais à son produit vient se joindre l'aiguille de la brodeuse, si habilement conduite que le travail de la main ne saurait se distinguer de celui de la machine. Avec quel art, avec quel sentiment exquis de la proportion et de la distance elles savent placer les rayures, semer les fleurs, associer les nuances! Chez ces peuples, ce sont de véritables lois qui reposent sur la base invariable des créations de la nature. Chez nous, au contraire, c'est la mode seule qui fait la règle; ne se basant ni sur le beau, ni sur le vrai, mais sur la convention, elle change à chaque instant et tout simplement pour le plaisir de changer.

Le mal est contagieux, et c'est là un spectacle affligeant pour un artiste : l'introduction forcée des marchandises d'Occident, fabriquées à si bas prix par les machines à vapeur, porte un coup mortel aux manufactures d'Asie. Brousse, Alep, Damas, Constantinople, Kachân avec leurs belles étoffes, ne sauraient résister à ces cotonnades aussi laides de dessin et de couleur, que mauvaises de qualité, mais dont les prix infimes tentent les acheteurs. C'est en vain que les

Digitized by Google

gouvernements de la Perse et de la Turquie ont essayé de résister à cet envahissement destructeur, il leur a fallu plier devant la ténacité des commerçants, devant les menaces même des agents diplomatiques de ces nations qui s'intitulent pompeusement : *Les protectrices de l'Orient.* Lorsque les peuples sont épuisés, ils doivent subir la loi du plus fort, et c'est ainsi que s'accélère encore leur décadence.

Cet art merveilleux de l'Orient, déjà chanté par Homère, disparaît donc de plus en plus, sous le goût faux et dépravé de l'Occident. Les draps grossiers et les cotonnades anglaises remplaceront désormais ces admirables toiles-perses, ces mousselines d'or et d'argent, souples et vaporeuses comme un brouillard, ces velours et ces brocarts lamés des plus riches métaux, ces cachemires si harmonieux et si souples. Ne voyons-nous pas déjà, depuis quelques années, Paris expédier à Lahore ses dessins effrontés.

On nous trouvera sans doute bien rétrograde, et cependant nous ne disons pas encore toute notre pensée; ceux qui ne connaissent pas l'Orient, ne pourraient la comprendre. L'Orient, selon nous, est le vrai pays de l'art; sa nature même, son soleil générateur, met dans les yeux de l'homme l'opposition de l'ombre et de la lumière, trop vagues dans nos pays de brouillards; revêt les fleurs, les oiseaux et les papillons, de nuances éclatantes, qu'en Europe ses rayons affaiblis par l'éloignement, teignent à peine d'un pâle reflet. Voilà pourquoi nous ne saurions souhaiter à l'Orient nos inventions modernes, notre civilisation haletante; voilà pourquoi nous ne désirons pas lui voir changer son existence, un peu trop engourdie sans doute, contre notre fébrile activité. Est-ce bien là le progrès ? Est-ce là le bonheur? et ce progrès, par son impatience dévorante, ne court-il pas ainsi à sa perte inévitable ! Certes, ce sol privilégié est loin de produire tout ce qu'il peut; l'insouciance de la population, est parfois, grâce à de criants abus, grâce à une législation inique, plus grande qu'elle ne devrait être; mais sans doute c'est là une loi de repos à laquelle la nature entière est soumise, et le tour de l'Orient reviendra.

Nous craignons d'avoir donné un trop libre cours à des sentiments que nous avons trop souvent éprouvés, pour que l'expression ne s'en retrouve pas sous notre plume : hâtons-nous donc de reprendre notre course artistique. En la continuant, nous traverserons les bazars dont l'activité nous prouve que la vie commerciale n'a pas disparu

Digitized by Google

complètement de ces contrées. En Asie, c'est autant pour éviter le soleil, que pour le plaisir de voir cette foule variée, ces marchandises de toute sorte, qu'il est bon de s'engager sous les sombres allées des bazars. Celui des épices, des fruits, de la viande et des quincailleries, est très-considérable; il remplit tout un quartier. Mais le plus intéressant de tous, est le grand bazar en pierres, voûté comme celui de Constantinople. Il porte le nom de Chadirvanlî bazar (bazar de la Fontaine). En effet, au centre de l'artère principale, s'ouvre une vaste rotonde dans laquelle on pénètre par des arcs de forme arabe, qui lui donnent un cachet oriental très-caractérisé. Du vaste bassin, placé au centre, s'élance un jet d'eau, resplendissant comme des escarboucles, dans l'ombre bleue de cette coupole obscure. Parfois des rayons de soleil se filtrent à travers les étroites fenêtres et viennent frapper quelque étoffe blanche, rouge ou orange, qui semble alors s'allumer comme une torche, au milieu de la nuit.

Dans cette rotonde, sont étalés des costumes de toute espèce, des loques de toute couleur; c'est le bit-bazar, la salle des vieilleries, dirions-nous en littérature pudibonde d'autrefois : le romantisme nous permet de traduire littéralement et d'écrire : *Le bazar des poux !*

Dans les galeries adjacentes on trouve les étoffes de soie, fabriquées à Brousse et aux environs, de temps immémorial. Nous citerons, comme les plus remarquables : le Kâtîfeh, sorte de velours à grands dessins qui sert à couvrir les sofas. Cette étoffe a quelque ressemblance avec le velours d'Utrecht, seulement, au lieu d'être en laine, elle est en soie mêlée de coton; et les ornements se détachent du fond par un relief de couleur différente. Ce nom turc de kâtifeh lui vient de la fleur veloutée *Celosia cristata*, que nous nommons crête de coq ou amarante, et qui croît dans tout l'Orient.

Le Bouroundjouk est une toile de soie blanche, transparente comme la gaze, mais très-forte; parfois rayée de couleur, elle sert à faire les chemises si recherchées des Kaidji du Bosphore. On en trouve de toute qualité et pour toutes les fortunes. Le ḥakîr, étoffe de soie et coton, très-variée de couleur et de rayure, est employée spécialement pour les robes et les pantalons de femme, les gilets d'hommes et leur kaftân. Cette toile, d'une excellente fabrication et à laquelle le cylindre donne un lustre égal au satin, se lave parfaitement et sans rien perdre de l'éclat de ses couleurs.

Les pichtimal, tabliers de bain en soie amarante et orange,

Digitized by Google

tramée d'or et d'argent, sont ici beaucoup moins chers qu'à Constantinople et font de charmants tapis de table.

En sortant du Chadirvanli-bazar, on arrive à Bâlouk-bazar, le marché aux poissons qui n'est autre chose qu'une rue bordée de boutiques, et entièrement recouverte par un berceau de vignes séculaires. Quelques rayons de soleil parviennent à percer de place en place, ce feuillage épais; tombant comme une pluie lumineuse dans l'ombre de cette avenue, ils produisent des effets merveilleux. Si vous ajoutez à ce paysage, les costumes magnifiques des Zeïbek, sorte de garde rurale à la taille d'Hercule, à la figure superbe et qui se distingue par des turbans gigantesques et des manches qui pendent jusqu'à terre, alors le tableau sera complet et digne du pinceau de Decamps.

Au bout de cette allée, on tourne à droite et bientôt on sort de la ville par une route ombreuse, véritable *traine* de verdure où les vignes, les clématites et les chèvrefeuilles, s'enlacent aux grands arbres qui les surmontent, et forment ainsi deux arceaux de feuillage superposés.

Cette route, qui conduit aux sources thermales de l'Olympe, se sépare bientôt en deux branches : l'une côtoyant les flancs de la montagne, l'autre descendant jusqu'au fond de la vallée; elle semble ne pas savoir elle-même, tant elle est sinueuse et encaissée, la direction qu'elle doit suivre. Ces bocages, nourris par de fécondes haleines, sont remplis de ruisseaux où se plongent les tortues; ils sont le séjour d'insectes brillants, d'oiseaux et d'écureuils qui volent, chantent et bondissent à l'aise. Tout cela est respecté dans son existence, et vit sans crainte dans ce paradis. Les Turcs sont bien trop poëtes pour dépeupler ainsi leurs arbres et leurs jardins. Ils n'ont pas encore, il est vrai, de conservatoire de musique; mais cette hymne de toute la vie, ce grand poëme de Dieu, qui s'échappe de toute part, cette symphonie des airs, que le vent dans les feuilles, les insectes dans l'herbe, l'eau sur les cailloux et les oiseaux avec leur sentiment mélodique, se chargent d'exécuter; mots inarticulés, langue des dieux, que Beethoven le poëte suprême, a su si bien comprendre et traduire, les Turcs l'écoutent en extase et l'admirent dans sa libre grandeur. Pour ceux qui vivent avec la nature, la contemplent et l'étudient sans cesse, la masse des sons, aussi bien que la masse des couleurs, est toujours harmonisée par la distance, par l'épaisseur de l'air, et ils

Digitized by Google

trouvent là des poëmes en musique et en peinture, que les plus habiles, les mieux doués, parviennent quelquefois, trop rarement hélas, à transcrire en langage terrestre, à la portée des multitudes.

On retrouve toujours dans ces sites olympiens les descriptions de la poésie antique, aussi exactes que si elles étaient faites d'hier. Ce sont bien là ces pampres fleuris, ces grottes de verdure, ces eaux murmurantes qui semblent réciter en cadence les vers de l'Iliade. L'émotion des souvenirs est partout en ces lieux si vive et si marquée, qu'on remonte malgré soi vers ces temps mythologiques!

Après avoir dépassé les bains qu'on laisse sur la gauche, on arrive dans la plaine, à un petit café construit sous de grands platanes, et d'où la ville apparaît tout entière et dans toute sa beauté.

Revenons aux bains; c'est un sujet qui importe trop au pays et aux voyageurs pour le traiter légèrement. Nous ne nous occuperons ici que de ceux alimentés par les sources thermales, qui sont au nombre de dix-huit ou vingt. Les autres bains, grands et petits, publics et privés, dont la chaleur est naturelle ou artificielle, ne sauraient se compter; il y en a, dit-on, plus de trois mille. L'abondance des sources et la prédilection des Orientaux pour les bains, dont l'usage est un devoir prescrit par la loi musulmane, expliquent cette prodigalité.

Les bains en Orient sont encore construits de nos jours comme ils l'étaient en Égypte, en Assyrie et dans la Perse ancienne, ainsi que chez les Grecs et les Romains d'autrefois qui avaient emprunté à l'Asie tous ses usages, oubliés à peu près par la Grèce et l'Italie modernes. Pour retrouver les plus vieilles coutumes, c'est en Orient qu'il faut aller; cet Orient aussi conservateur par son climat que par l'esprit des hommes qui l'habitent.

On ne saurait se faire idée chez nous de la jouissance que les Orientaux trouvent à se baigner. Pour eux, sous ces zones torrides, le principe vivifiant, c'est l'eau; partout en effet où coule une rivière, où murmure un ruisseau, où jaillit une source, la vie des plantes et des animaux se montre pleine de turgescence et d'animation. C'est qu'il y a là le soleil toujours ardent qui féconde ce principe humide, tandis que dans les climats froids, l'humidité sans le soleil, bien loin d'être une source de vie, est un principe de mort. Aussi, nous est-il mal aisé d'apprécier à sa juste valeur le plaisir continuel et prolongé des bains et le soin avec lequel ces établisse-

Digitized by Google

ments sont tenus et construits. Dans cet usage, il ne faut pas voir seulement une règle d'hygiène, mais encore et surtout un plaisir sensuel.

La manière dont on prend ces bains est connue. On entre d'abord dans une première salle carrée, couverte par une voûte en pendentif et garnie d'estrades et de lits. C'est la salle froide, l'*apodyterium* ou *vestiarium* des Romains, et qui se nomme en turc, djamékian. C'est ici que l'on quitte ses vêtements, que se fait la toilette et le keif, le repos avant et après le bain; que l'on fume la pipe; que l'on boit le cherbet et le café, que se racontent les histoires merveilleuses. Au-dessous de la coupole ouverte à son sommet pour donner de l'air et du jour, se trouve une fontaine jaillissante qui décore admirablement cette pièce. De là, on passe dans le souklouk, la salle tiède, le *tepidarium*, qui communique directement avec le hammâm, le bain proprement dit, qui est la salle chaude ou *laconicum*. Cette salle, toujours la plus belle, est éclairée par une quantité de trous pratiqués dans l'épaisseur de la voûte et fermés en dehors par d'épaisses lentilles de verre. Ces trous en forme d'étoiles, reliés par des dessins géométriques, apparaissent lumineux sous la voûte sombre, comme les étoiles au ciel, et produisent un effet charmant. C'est là un modèle à suivre pour éclairer et décorer une coupole.

Dans le hammâm, en outre des fontaines qui coulent le long des murs, et des renfoncements qui servent de cabinets particuliers, il y a parfois au milieu une vaste piscine où l'on peut se baigner à l'aise. En entrant dans cette dernière salle, on est saisi tout d'abord par une atmosphère étouffante; mais bientôt les pores s'ouvrent, la transpiration s'établit, et dès lors on éprouve un bien-être inexprimable. Assis près d'une fontaine, les garçons de bain s'emparent de vous; ils vous savonnent, vous retournent, vous massent du haut en bas et vous inondent d'une eau toujours renouvelée. Ensuite ils vous enveloppent de linge chaud, puis vous ramènent dans le *vestiarium*. Là, couché sur un lit, on vous change encore de linge, on vous masse de nouveau et d'une autre façon pour raffermir les chairs et arrêter la transpiration. A bien dire, c'est plutôt une magnétisation qui amène promptement le sommeil. On reste ainsi dans un état de torpeur et d'abattement plein de charme, jusqu'au moment où arrivent la pipe et le café. Après quoi la transpiration ayant complétement cessé, on peut sans crainte s'exposer à l'air extérieur.

Digitized by Google

Dans les deux bains d'Eski-Kaplidja et de Kukurtlu, on trouve une quatrième subdivision, toute spéciale à leur usage curatif et qui n'existe pas dans les bains ordinaires. C'est le *sudatorium* ou boghoulouk. Dans les hammâm où l'eau doit être chauffée, le dallage en marbre est supporté par des piliers de briques entre lesquels circulent des tuyaux d'eau bouillante qui montent jusque dans les murs.

Le prix de ces bains est d'une étonnante modicité : 3 ou 4 *paras*, c'est-à-dire moins d'un sou pour les pauvres, et 30 ou 40 paras pour les riches et les étrangers. On voit qu'en Turquie la spéculation égoïste et avide n'est pas encore venue accaparer les richesses adorables de la nature, et spéculer sur les souffrances de l'homme. Personne ici n'exploite les bienfaits de la Providence ; on en jouit comme on jouit du soleil et des beaux paysages, et plût à Dieu que notre Europe tant civilisée ressemblât un peu plus à cet Orient si sauvage !

Adalbert DE BEAUMONT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

DESCRIPTION DE TEMÂCÎN (*)

SAHARA DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE.

Cette ville, située au milieu d'une forêt de palmiers qui occupe à peu près une lieue carrée de terrain, a la forme d'un cercle d'une circonférence de 1,200 mètres (mesurée au bord extérieur du fossé), et dont le diamètre Est Ouest est un peu plus grand que celui du Nord au Sud. Elle est circonscrite, comme Toukourt, par un fossé rempli d'eau; mais un peu moins profond.

Temâcîn est entourée, bastionnée en moellons et en pierres d'une mauvaise chemise entièrement ruinée sur plusieurs points. Cette chemise est percée de trois portes; au Sud, Bâb Tazât qui n'est point défilée; à l'Ouest, Bâb Mindj qui l'est; au Nord, Bâb el Ḅedour ou Bâb el Ḳaṡba qui est murée; comme celle de Toukourt, elle livrait passage aux condamnés qu'on allait exécuter entre le fossé et la muraille. Mais comme le droit de haute justice n'est plus accordé au cheïk de Temâcîn, la porte devenait inutile et a été supprimée.

La plupart des rues qui aboutissent à la muraille se terminent par

(*) Extrait des Mémoires adressés au ministre de la guerre par M. Berbrugger, membre correspondant de l'Institut, à la suite d'un voyage d'exploration dans les oasis méridionales de l'Algérie.

Digitized by Google

une place plus ou moins grande appelée blaka. Ce sont des places d'armes qui correspondent généralement aux bastions. Ici, comme à Toukourt, les maisons situées aux extrémités de l'enceinte sont adhérentes au rempart.

Temâcin est divisée en deux parties par une rue qui la coupe du Nord au Sud et qu'on appelle El-Harrouche. La tribu de Tazât occupe le côté oriental de cette limite et celle de Mindj est à l'Ouest. Tazât se subdivise en deux quartiers qui sont de l'Est à l'Ouest; Boudjerâr et Dakelâni. Mindj se partage également en deux portions qui sont, en continuant la même direction : Fokâm et Ḥammon. Tazât occupe un espace plus considérable que Mindj; mais il est moins peuplé. C'est le quartier aristocratique et commerçant tout à la fois. Dans sa partie la plus élevée, se trouve le zenga, nom générique de la place du gouvernement dans les oasis méridionales. La Ḳasba borde cette place à l'Ouest et au Nord; la maison de Lella Chonika, mère du cheik actuel et celle de Lella Ḳadoudja, veuve d'un ancien cheik la bordent à l'Est et au Sud. Dans une maison située derrière celle de Lella Chonika habite Si Béchir ben Ḳoder, oukil ou consul de Ben Djellâb à Temâcin.

En entrant par Bâb Tazât, on trouve le Souḳ, place beaucoup plus petite que celle où se tient le marché de Touḳourt. Elle est entourée de boutiques occupées par les Souâfa de l'Ouêd aux époques de l'année où l'absence de maladies permet aux étrangers d'habiter Temâcin. La rue qui va de Souk à la mosquée de Bâ Aïssa et celle qui la croise en passant devant cette mosquée sont remplis de petits marchands et d'artisans parmi lesquels sont quelques Juifs qui là comme partout, travaillent en bijoux et fabriquent des cardes. Les marchands d'étoffes, d'épiceries, etc., se tiennent plus particulièrement sur le Souḳ.

Il y a deux mosquées dans Tazât : celle de Bâ Aïssa, à peu près au centre de cette région. Elle est consacrée à un marabout Mozâbi, circonstance très-fréquente dans l'Ouêd Ṛir et qui confirme la tradition d'après laquelle les Beni Mezâb auraient eu jadis toute cette contrée en leur puissance.

La deuxième est la grande mosquée située au Nord-Ouest, et à 56 pas de la précédente, sur le côté oriental d'El-Harrouche, limite qui sépare, comme on l'a vu, les Mindj des Tazât. Le minaret a été démoli, il y a une douzaine d'années, parce qu'il menaçait ruine.

Digitized by Google

On lit sur la porte, qu'il a été bâtie par un architecte appelé Aḥmed ben Moḥammed el-Fân, en 817 de l'Hégire (1414 de J.-C.). M. Prax a pris le minaret d'El-Ḥadj Abd Âllah pour celui-ci qu'il n'a pas remarqué, parce qu'il est rasé à quelques mètres au-dessus du sol de niveau avec les murs de la grande mosquée.

Au centre des Mindj, est la mosquée d'El-Ḥadj Abd Âllah, la plus belle de Temâcîn. A une centaine de mètres plus au Nord, il y a une autre mosquée moins considérable, consacrée à Sidi el-ḥadj Âli, le grand marabout de Tamelḥât. Tels sont les principaux édifices religieux que l'on rencontre dans l'intérieur de cette ville.

Temâcîn est couvert de très-près, au Sud, par deux faubourgs; Barbîen, à l'Est et Ḥafâfra, à l'Ouest. Le premier a 215 mètres de développement le long du fossé qu'il touche presque, ainsi que Ḥafâfra qui est long de 295 mètres sur une quarantaine de mètres de largeur moyenne. La rue qui sépare ces deux faubourgs est à peu près dans l'axe de Bâb Tazât.

Deux marabouts semblent veiller sur la porte principale de Temâcîn et ses deux faubourgs; au coin oriental de Ḥafâfra, c'est le santon Mozâbi El-ḥadj Bâ-Ḥammon; au coin occidental de Barbîen, c'est Sidi ben Djerlou dont il a déjà été question dans la description de Toukourt.

On lit dans le travail de M. Prax, publié, en février 1849, dans la *Revue d'Orient* :

« Temacin.—Au sud-est de Temâcîn, le faubourg Ḥafâfra, 1,000 fu- » sils, 3,000 habitants.—A l'ouest, Berbîa, 40 fusils, 120 habitants. »

L'orientation est fausse pour les deux faubourgs, et le chiffre de la population est singulièrement exagéré pour le premier. En ôtant un zéro à l'évaluation de M. Prax, on aurait 100 fusils et 300 habitants, ce qui approcherait beaucoup plus de la vérité.

On déplore que ce voyageur, pourtant si judicieux, ait cru devoir adopter le système moderne de donner pour toute chose un chiffre précis; même quand les gens les plus éclairés du pays seraient incapables d'en fixer un. On tombe ainsi dans des erreurs grossières qui, présentées avec les formes exactes de la statistique, sont adoptées ensuite comme des vérités incontestables par le lecteur. A Alger, où nous habitons depuis plus de vingt ans, nous n'avons jamais pu connaître le véritable chiffre de la population musulmane, parce que les préjugés et les répugnances de cette population l'ont constam-

Digitized by Google

ment portée à faire de fausses déclarations. Et l'on veut nous donner des chiffres rigoureux pour la population du Saḥara, le nombre de ses fusils, de ses palmiers, etc. C'est le moyen d'obtenir des statistiques aussi exactes que celles qui se fabriquent dans certains cas pour le nombre des chevaux, bœufs, moutons, poules, etc., des centres agricoles.

Il y a d'ailleurs dans les évaluations de M. Prax une erreur très-singulière. Il donne à toute cette oasis une population de 4,440 habitants; mais cette somme est le total des chiffres partiels qu'il a indiqués pour les faubourgs et les villages de la banlieue de Temâcîn. Quant à la population de la ville, il n'en dit rien et n'en tient nul compte. C'est une assez étrange distraction. Dans un autre passage où il compare la population de Temâcîn et de sa banlieue, il dit que la première est de 4,500 habitants et l'autre de 20,000. C'est-à-dire qu'il supprime de nouveau la population de *la ville* de Temâcîn et qu'il accorde à Toukourt et à sa banlieue seulement, plus de population qu'il n'y en a dans toute la contrée qui dépend de Ben-Djellâb, à moins qu'il n'étende la banlieue de Toukourt jusqu'à Meṛier qui en est à 100 kilomètres, ce qui serait donner au mot banlieue une acception qui n'est pas habituelle.

ADRIEN BERBRÜGGER,

Membre correspondant de l'Institut,
Conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Alger.

(*Communiqué par le ministère de la guerre*).

Digitized by Google

MÉḲÂMAT

OU

SÉANCES DE HARÎRÎ.

Le mot arabe mékâmat qui signifie littéralement *séances*, s'applique aussi aux conversations et morceaux d'éloquence ou discours académiques qui se récitent dans les compagnies de gens de lettres. On connait plusieurs recueils de pièces de ce genre. Hamadânî, surnommé Badî el-Zemân, c'est-à-dire la Merveille du temps, est le premier qui ait fait un ouvrage intitulé : Mékâmat, c'est-à-dire Séances. El-Kamas a composé sous le titre de Mékâmat el-Kamas, un recueil intitulé aussi Riad el-Azhâr ou les Parterres de fleurs, et qui contient dix discours dont le dernier portait le nom de Sandjar, sultan des Seldjoukides. El-Soyouti a aussi composé vingt-neuf discours de ce genre qui portent les noms de fleuris, dorés, azurés, musqués, etc.

De tous les ouvrages connus sous le nom de Mékâmat, aucun n'a acquis autant de célébrité que celui de Harîrî, dont le recueil composé de cinquante discours en prose mêlée de vers, est considéré comme le chef-d'œuvre de ce genre, et mérite, dit le plus docte des grammairiens arabes, d'être écrit en or sur de la soie.

Digitized by Google

Abou Mohammed el-Kâcim Ebn Alî, surnommé Harîrî parce qu'il faisait le commerce de la soie (harîr), naquit près de Baérah, l'an de l'hégire 446, et mourut l'an 515, sous le règne de Mostarched, 29e kalif de la race des Abassides. Il composa son ouvrage sur les instances d'Abou Chirwân Kaled, wizir du sultan Mahmoud de la dynastie des Seldjoukides. Ce chef-d'œuvre d'éloquence contient cinquante discours ou déclamations sur différents sujets de morale, et chacun de ces discours porte le nom du lieu où il a été récité. Le premier a pour titre le nom de Sanâ, capitale de l'Yémen, et le dernier celui de Basrah.

Il est nécessaire d'ajouter, pour les personnes qui ne connaissent pas l'ouvrage de Harîrî, que dans ce livre, l'auteur suppose qu'un homme nommé Abou Zéid gagne sa vie à improviser des vers, et parcourt à cet effet diverses villes d'Asie et d'Afrique, prenant tous les langages et revêtant toutes les formes; ce qui donne lieu à cinquante différentes aventures formant autant de chapitres dont le héros vient souvent incognito débiter des vers et finit par être reconnu.

Plusieurs écrivains arabes ont écrit des commentaires sur les mots difficiles qui se rencontrent tant dans la prose que dans les vers de cet ouvrage devenu classique en Orient. Parmi ces commentaires, on distingue ceux d'Okberi el-Bagdadi et d'el-Motarezi el-Chirazi; enfin, celui de S. de Sacy qui, au dire des savants arabes, est un chef-d'œuvre.

Les notes qui accompagnent la traduction suivante sont empruntées en grande partie au travail de S. de Sacy. Le traducteur espère que le lecteur sérieux ne s'offensera pas de la légèreté de quelques passages et de la liberté de certaines expressions. Il a dû conserver les uns et reproduire les autres dans l'intérêt de l'ethnologie des peuples musulmans.

SÉANCE DE REÏ.

J'étais un jour dans la ville de Reï, lorsque je vis une foule aussi épaisse qu'une nuée de sauterelles. Les gens qui la formaient marchaient avec hâte et parlaient entre eux d'un prédicateur qu'ils

Digitized by Google

allaient entendre et qu'ils préféraient à Ebn Samoun (1). Désireux de connaître le talent du wàez, je ne balançai pas, malgré les cris et la presse qu'il me fallait souffrir, de m'unir à cette foule. Nous ne tardâmes pas d'arriver à un cercle nombreux où se trouvaient assemblés le prince et le sujet, l'homme illustre et l'homme sans considération. Au milieu de l'assemblée se trouvait un vieillard qui pérorait avec onction, et que chacun paraissait écouter avec le plus vif intérêt. Voici ce que je lui entendis dire : « Fils d'Adam, pourquoi te laisses-tu si facilement séduire par le plaisir? pourquoi es-tu porté à faire ce qui t'est nuisible? Tu n'aspires qu'aux louanges, tu te livres à mille soins inutiles, et tu oublies tes intérêts les plus chers. Tu tends l'arc du crime, et tu te revêts du manteau de l'avidité, oubliant qu'il ne faut à l'homme que quelques bouchées pour vivre. Tu n'obtempères pas aux avis qu'on te donne, et les menaces qu'on te fait ne te touchent point. Tu t'abandonnes complétement à tes désirs; comme l'aveugle, tu erres à l'aventure. Tu ne penses qu'à acquérir des richesses périssables, sans songer qu'elles seront bientôt la proie de tes héritiers. Crois-tu être abandonné au hasard? crois-tu que demain (au jour du jugement), Dieu ne te demandera pas compte de tes actions? Crois-tu que la mort se laisse séduire par des présents, et qu'elle fasse quelque différence entre le lion superbe et le faible faon de la gazelle? Rien n'est utile pour l'autre vie que les bonnes œuvres. Heureux qui sait fermer son cœur à la volupté et qui l'ouvre aux purs sentiments de la religion. »

« A quoi te serviront ces palais somptueux, ces immenses richesses, lorsque quelques poignées de terre couvriront ton corps privé de vie! Emploie tes richesses à faire du bien, avant que l'inconstante Fortune te les ait arrachées : personne n'est à l'abri de sa perfidie. Résiste à tes passions; nul ne les a suivies sans être tombé du faîte de l'honneur dans l'avilissement. Sois pieux, crains Dieu,

(1) Ebn Samoun est un prédicateur célèbre. On lui dit un jour : « Tu prêches l'austérité, tu dis qu'il faut renoncer aux vanités du monde, et cependant tu te revêts des plus beaux habits et tu te nourris on ne peut plus délicatement. Comment cela se fait-il? — Toutes les fois, répondit-il, qu'il sera utile à ton avancement dans la vie spirituelle de te revêtir d'habits fins et de te nourrir de mets délicats, fais-le sans scrupule. »

Digitized by Google

verse sur tes fautes des larmes abondantes, pense au breuvage de coloquinte que te prépare la mort. N'oublie jamais que ta dernière habitation sera une fosse dans la terre. Heureux celui qui répare le mal qu'il a pu faire, alors qu'il le peut encore ! »

Tandis que l'orateur parlait, les assistans sanglottaient et laissaient voir des signes de conversion. Quand il eut fini et que le silence fut rétabli, quelqu'un implora le secours de l'émir qui était présent contre l'injustice de son lieutenant. Comme le plaignant vit que l'émir n'accédait pas à sa prière, il s'adressa à l'orateur, qui reprit aussitôt la parole, faisant allusion à l'émir.

« On doit s'étonner qu'il y ait des personnes qui ambitionnent un gouvernement et qui, lorsqu'elles le possèdent, sont injustes. Si elles savaient qu'il n'est aucune situation qui ne change, non, elles ne tyranniseraient pas le peuple qui leur est confié, et elles fermeraient leurs oreilles aux mensonges du délateur. Il faut que le peuple se laisse gouverner par ceux entre les mains de qui sont les rênes du pouvoir : il faut qu'il paisse l'herbe amère si on le conduit pour la paître ; qu'il boive l'eau salée si on ne lui en donne pas de douce. Il faut qu'il supporte avec patience tous les maux que ses supérieurs lui font éprouver, et qu'il se contente de répandre des larmes ; mais un jour, il rira à son tour, lorsque la fortune abandonnera tout d'un coup ce superbe, et excitera contre lui l'incendie de la sédition. La joie de ses ennemis viendra encore insulter à son malheur. Dépouillé de tous ses emplois, il sera un objet de pitié au jour où son visage sera couvert de la poussière du mépris. Tout cela n'est rien encore : il sera bientôt forcé de comparaître à ce tribunal où l'homme le plus éloquent balbutiera. Là, plus vil que le champignon du désert, il sera forcé de rendre un compte terrible et minutieux. En ce jour redoutable, il voudrait bien n'avoir jamais été au pouvoir.

» O toi, continua le prédicateur, en s'adressant directement à l'émir, ô toi qui occupes le rang élevé de gouverneur, dépose un vain orgueil... Le bonheur est un vent variable et le pouvoir un éclair trompeur, que ne suit point la pluie. Le meilleur prince est celui qui rend ses peuples heureux. Celui qui les rend malheureux est détesté dans ce monde et puni dans l'autre. Non, tu ne seras point de ceux qui tyrannisent leurs administrés. Les actions ne sont point indiffé-

Digitized by Google

pentes; la balance pèsera, et tu seras jugé comme tu auras jugé. »

Le gouverneur fut interdit à ces paroles; il changea de couleur et se mit à gémir et à soupirer. Il alla ensuite consoler celui qui s'était plaint, et réprimanda celui dont il s'était plaint : puis il fit toutes sortes d'honnêtetés au prédicateur, et le combla de présents. Celui-ci se retira alors au milieu de ses compagnons, content de l'heureux succès de ses paroles. Je le suivis, il s'en aperçut et me dit :

« Mon cher Hâret, je suis Abou Zéid que tu connais. Je me plais toujours à changer de costume et de langage. Tantôt je réjouis par mes plaisanteries celui que le luth le plus harmonieux ne saurait émouvoir. Tantôt je dis au contraire des choses sérieuses. Depuis la dernière fois que je t'ai vu, je n'ai éprouvé aucun accident fâcheux. Je continue toujours à m'emparer des proies que je puis saisir. Comme un loup dévorant, je viens fondre sur les troupeaux (1). »

---

(1) Les dernières phrases, que je me dispense de traduire à cause de leur peu d'intérêt, sont accompagnées de cette glose sur Amrou Ben Obaïd. C'était un homme pieux et excellent conseiller. Le kalife Al-Mansoûr le rencontra un jour et le pria de lui dire quelques paroles d'édification. Si le gouvernement qui est actuellement dans tes mains, lui dit aussitôt Amrou, fût resté dans les mains de ceux qui t'ont précédé, il ne te serait point parvenu. Prends garde à cette nuit qui engendrera un jour qu'une nouvelle nuit ne suivra pas. Ensuite Amrou chanta des vers dont voici la traduction.

« O toi que l'espoir séduit et qui ne penses pas à l'infortune et au chagrin qui peuvent remplir ta vie, ni à la mort qui peut bientôt finir tes jours. Le monde n'est qu'une hôtellerie où les gens de la caravane descendent et se retirent bientôt après. »

A ces mots, Al-Mansoûr ne put retenir ses larmes.

Lorsque ce kalife apprit la mort d'Amrou, il dit : Il ne reste plus actuellement personne sur la terre dont il faille se cacher. Il alla visiter son tombeau à Murran, et y récita ces vers.

« Que Dieu soit propice à l'âme d'Amrou, dont le corps est déposé dans le tombeau auprès duquel je passe à Murran. Tombeau précieux, tu renfermes les restes sensibles d'un vrai croyant, d'un homme timoré qui a eu la foi la plus vive en Dieu et qui a respecté le Koran. Si le siècle eût laissé subsister un homme de bien, il nous aurait conservé cet homme recommandable. »

Digitized by Google

SÉANCE DE SINDJÂR.

Je revenais un jour de la Syrie à Bagdad. La caravane était bien composée : nous avions avec nous Abou Zéid fait pour arrêter un homme pressé et la merveille du siècle par son éloquence. Comme nous descendîmes à Sindjâr (1), un négociant de la ville fit un repas de noces auquel il invita en masse tous ceux qui voudraient y venir (2) et même les gens de la caravane. Nous nous rendîmes à cette invitation. On servit mille mets délicieux; enfin on apporta un vase aussi transparent que si c'eût été de l'air des champs concret. Ce vase était rempli de confitures excellentes : il n'eut pas plutôt paru que chacun jeta sur lui un regard avide; mais à peine Abou Zéid l'aperçut-il qu'il se leva comme un insensé, et s'éloigna avec précipitation. Nous fîmes tout notre possible pour l'engager à revenir; mais il dit : « J'en jure par celui qui rend la vie aux morts, je ne m'avancerai que lorsqu'on aura retiré ce vase. » Ne voyant pas d'autre moyen de le faire revenir, nous fîmes donc enlever ce cristal, ce qui excita une sensation pénible dans l'assemblée. Lorsque Abou Zéid fut revenu à sa place, nous lui demandâmes aussitôt pourquoi il s'était ainsi levé et avait fait emporter le vase. C'est, dit-il, parce que le verre est un délateur (3). Or, depuis plusieurs années, j'ai juré de ne me trouver jamais en un même lieu avec un délateur, et voici quelle est la cause de mon serment. J'avais un voisin qui, à l'extérieur, était la douceur même; mais qui, au fond, était un vrai scorpion, dont les paroles étaient du miel le plus doux et les pensées cachées le poison le plus subtil. Notre voisinage m'engagea à faire connaissance avec lui, et, séduit par ses manières, je le fréquentai. Je croyais trouver en lui un bon voisin, un ami affectionné, et je ne trouvai qu'un vautour destructeur et un serpent perfide. Je mangeai avec lui le sel de l'amitié,

---

(1) Ville du Diarbekr, près de Mossul, sur la route de Damas à Bagdad.

(2) Les Arabes invitent quelquefois de cette manière, sans prier personne en particulier.

(3) Horace a dit de même :

Arcanique fides prodiga, pellucidior vitro.

(Odes, I. 17.)

Digitized by Google

je bus le vin de la concorde, sans présumer qu'un jour je serais charmé de ne plus le voir. Je possédais une esclave qui n'avait pas sa pareille tant sa beauté était parfaite; sa vue enflammait les cœurs, son sourire laissait voir à découvert des dents plus blanches que les perles, qui faisaient un agréable contraste avec l'incarnat purpurin de ses lèvres dont l'éclat l'emportait sur le corail. Un seul de ses regards excitait dans le cœur un trouble voluptueux. Parlait-elle, le philosophe le plus froid ne pouvait rester sans émotion; lisait-elle, elle guérissait le cœur affligé et rendait la vie au mourant. Ses accents rappelaient ceux de David, effaçaient ceux de Mabad (1) et d'Ishac (2), et faisaient oublier la flûte de Zunâm (3). Sa danse enfin était aussi agréable que celle des bulles de vin dans les coupes. Je vivais content en sa compagnie; je la tenais soigneusement cachée aux regards et n'en parlais jamais. Je craignais même que le zéphyr, en répandant ses parfums, ne découvrît sa retraite ou qu'un nouveau Sâlih (4) ne devinât son habitation. Le malheur de ma destinée voulut que dans la chaleur du vin je parlasse de cette jeune esclave à mon voisin. Je n'eus pas plutôt ouvert la bouche à ce sujet, que je m'en repentis; mais la flèche était partie : je me contentai de faire promettre à ce faux ami de garder un secret inviolable sur ce que je venais de lui apprendre, quand même il aurait lieu de se plaindre de moi. Il me dit alors qu'il tenait les secrets avec autant de soin que l'avare garde les pièces d'or. A peine y avait-il deux ou trois jours

(1) Nom d'un célèbre chanteur.

(2) Cet Ishac est Ishac ben Ibrahim de Mossul, qui était un des courtisans de Haroun El-Rachid, et le plus célèbre de son siècle dans le chant. Il a aussi travaillé avec beaucoup de succès à la théorie de la musique arabe.

(3) Excellent joueur de flûte, qui était aussi des familiers de Rachid.

Buktari a dit au sujet de ce musicien et de Banân, célèbre joueur de luth :

« Une vie douce et paisible peut se comparer au jus clair et limpide de la grappe mûrie par la nue bienfaisante, à ce jus vermeil, lorsque tu le verses doucement dans ta coupe; ou au luth de Banân lorsque la flûte de Zunâm accompagne le frémissement voluptueux de ses cordes. »

Cherichi dit que Zonam a inventé l'instrument à vent nommé nâï (flûte), et qu'en Barbarie on nomme cet instrument *zulâmi*, mot évidemment formé de Zonam, le *n* étant changé en *l*.

(4) Célèbre devin. Ebn Kelbi dit qu'il vécut trois cents ans.

Digitized by Google

que nous avions eu cet entretien que le gouverneur de la ville trouva bon d'aller se présenter chez le roi pour faire passer les chevaux en revue et pour solliciter des faveurs. Toutefois il voulut de son côté lui porter un présent qui pût lui être agréable et le lui offrir avant l'audience. Dans cette intention, il fit des largesses à ses émissaires, et donna à espérer une forte récompense à celui qui le mettrait en possession de ce qui pourrait le contenter. Mon perfide voisin, dans l'espoir de la récompense, ferma l'oreille aux reproches de sa conscience, et alla trouver le gouverneur à qui il dit ce que je lui avais confié sous le secret le plus absolu. Je n'appris que j'avais été ainsi desservi que lorsque les gens du gouverneur vinrent chez moi, m'engager à lui céder cette perle solitaire, me disant d'y mettre le prix que je voudrais. Je rejetai toutes les propositions que l'on me fit; mais rien ne put faire désister le gouverneur de son désir; ni prières, ni supplications, ni difficultés. Toutefois je ne pouvais me résoudre à me séparer de ma jeune esclave; c'était m'arracher le cœur de la poitrine. Le gouverneur finit par me menacer, par me frapper même... La crainte de la mort me fit alors acquiescer à ses désirs. C'est à cette occasion que je promis à Dieu de ne me trouver jamais avec un délateur : or, le verre a ce caractère pervers, en sorte qu'il a passé en proverbe pour exprimer la délation, donc mon serment s'étend jusqu'au verre, et c'est pourquoi je n'ai pas voulu m'en approcher.

« Après l'explication que vous venez d'entendre, ne me blâmez point de ce que je suis cause que vous n'avez pas mangé des confitures contenues dans ce vase. Je réparerai, autant que possible, le dommage que j'ai occasionné. D'ailleurs tout ce que je vous ai dit est, pour les hommes instruits, plus agréable que ce dont je vous ai privés. »

Nous reçûmes parfaitement bien ses excuses, et nous lui dîmes même, pour le consoler, que le meilleur des hommes a été lui-même victime de la délation (1). Nous lui demandâmes ensuite ce qu'était devenu, après cette action perfide, ce voisin délateur. « Il s'humilia, nous dit-il, il me fit intercéder par des personnages puis-

(1) L'auteur veut parler ici d'une femme dont il est question dans le Koran, sur. CXI. Cette femme était espion des Koraïchides auprès de Mahomet.

Digitized by Google

sants; mais j'étais décidé à ne plus lui rendre mon amitié. Il eut beau insister, je fus inflexible : toutefois, ce furent des vers que je fis, poussé par la haine, qui me délivrèrent tout à fait de ses importunités; il désespéra alors de voir revivre mon amitié, comme les incrédules désespèrent de voir ressusciter les morts.» Nous priâmes Abou Zéid de nous réciter ces vers, ce qu'il fit sans se faire prier, ni sans être intimidé en aucune manière.

« J'avais un ami qui posséda toute ma tendresse, tant que je le crus sincère. Je croyais trouver en lui un compagnon fidèle, un aide, un disciple; mais je connus bientôt sa méchanceté (1), et je le laissai avec haine. J'avais cru voir dans sa physionomie les traits de la douceur, pouvais-je m'attendre qu'il ferait à mon cœur une blessure que le magicien le plus habile ne saurait guérir. Bien loin de m'être ni utile ni agréable, il s'est déclaré mon ennemi..., il a divulgué mes secrets. Ah ! que j'eusse désiré ne l'avoir jamais eu pour ami. Il m'a fait même détester l'aurore; car sa clarté dévoile ce que les ténèbres cachaient aux regards (2), et il m'a fait, au contraire, aimer la nuit. Oui, il suffit qu'on rapporte pour être digne de reproche et d'animadversion. »

Lorsque le maître de la maison eut entendu ces vers, il fit asseoir Abou Zéid à la place d'honneur, et fit servir nombre de vases d'argent remplis de confitures et de friandises. « Ne confonds point ces vases, dit-il alors à Abou Zéid, avec les autres; car ceux-ci repré-

---

(1) On trouve dans bien des poëtes arabes, des plaintes sur la perfidie des amis. Un de ces poëtes a dit :

« Je suis devenu misanthrope à force de connaître les hommes et d'avoir eu des amis les uns après les autres. Je n'ai pas eu un seul ami qui n'ait fini par m'abreuver de chagrins après avoir fait mon bonheur au commencement de notre amitié. Quand je suis venu lui demander son assistance contre un désastre de la fortune, j'ai été forcé de compter cet ami au nombre de mes malheurs. »

(2) Un poëte arabe a dit : — « Ne vas trouver que dans la nuit ta bien-aimée; car le soleil est un délateur; mais la nuit cache avec soin les mystères de l'amour; que dis-je? il les conduit, il les couronne. Combien d'amants qui doivent à son voile impénétrable le bonheur de voir leur maîtresse, tandis que l'importun délateur est plongé dans un profond sommeil ! »

Digitized by Google

sentent celui qui garde fidèlement les secrets. » Abou Zéid dit alors à la société : « Eh bien ! messieurs, avez-vous perdu au change ; et n'est-ce pas le cas de vous dire avec le Koran : *Il peut se faire que vous n'aimiez pas quelque chose qui vous soit cependant avantageux* (1). » Bientôt Abou Zéid, voulant se retirer, s'avisa de demander la permission d'emporter ces vases ; le maître, enchanté de lui, y consentit, et lui donna même un esclave pour les porter. Après avoir fait ses remercîments, il nous invita d'aller dans sa demeure et nous distribua toutes les friandises que ces vases contenaient. Il dit ensuite : « Je ne sais actuellement, si je dois me plaindre de ce délateur ou si je dois lui rendre grâce ; car, enfin, il est cause que j'ai reçu tous ces présents. Il faut actuellement que je retourne auprès de mes enfants ; je vous laisse donc : adieu. » Alors il monta sur son chameau et nous quitta. Sa disparition fut pour nous comme lorsque se retire celui qui, dans une assemblée, occupe la première place, ou lorsque durant une belle nuit la lune vient à se coucher.

SÉANCE DU HARÎM (2).

J'avoue que je n'ai jamais aimé à rester fixé dans ma patrie ; mais au contraire à affronter le péril et à surmonter la crainte. Combien de fois dans mes courses ne parcourus-je pas des lieux que jamais les pieds de l'homme n'avaient foulé et où le katâ (3) n'avait pas dirigé son vol. Mes voyages m'ayant dirigé à Bagdad, siége du kalifat, j'y demeurai quelque temps à repaître mes yeux des objets les plus agréables et à cueillir les fleurs du plaisir. Un jour que je me promenais

(1) Koran. Sur. II., vers. 213.

(2) Lieu spacieux, autour du palais du roi, où s'assemblent les troupes. D'autres disent que ce sont les boulevards extérieurs d'une ville.

(3) Le katâ est un oiseau qui, dit-on, va à une très-grande distance chercher l'eau pour abreuver ses petits, et qui ne manque jamais leur nid. Aussi dit-on en proverbe : Il est mieux dirigé que le katâ. Un poëte a dit :

« La tribu de Tamim est mieux dirigée que le katâ dans tout ce qui est digne de blâme ; mais elle s'égare si elle veut essayer de marcher dans la voie des actions généreuses. Si les Benou-Tamim voyaient, au jour où l'armée ennemie s'avance, une puce montée sur le dos d'un pou, certes ils tourneraient le dos. »

Digitized by Google

au harîm, je vis une foule immense environner un vieillard qui avait une longue barbe, et qui tenait un jeune homme par ses vêtements. Je me joignis à la foule et, à sa suite, j'arrivai chez l'émir. Là le vieillard expose qu'il a élevé, dès son plus jeune âge, ce jeune homme qui est orphelin; qu'il n'a rien épargné pour lui donner de l'instruction; mais qu'aussitôt qu'il a été suffisamment formé, il s'est comporté envers lui en ennemi; qu'il s'est emparé de ses vers et se les est appropriés, ce qui est regardé par les poëtes comme quelque chose de plus criminel que de voler de l'or et de l'argent. Ils ont en effet autant de soin pour garder les pensées vierges que la mère vigilante en a pour conserver l'innocence de sa fille ingénue. Mais, interrompt le juge, de quelle manière ce jeune homme a-t-il été plagiaire; car il y a diverses sortes de vols littéraires: on peut prendre les idées seulement ou prendre des morceaux entiers sans y faire de changements. « Voici ce qu'il a fait, répond le vieillard, il a coupé la queue à mes vers et s'est emparé des deux tiers. » — « Récite tes vers entiers, dit le wâli, afin que je puisse voir ce qu'il a pris sur leur totalité. » — « Volontiers, répond le vieillard, les voici. »

« O toi! dont l'ambition se borne à ce monde vil et périssable, tandis qu'il tend sous tes pas le filet des malheurs et de la mort! Comment peux-tu aimer un monde qui, lorsque tu es au milieu des ris, te prépare des pleurs amers? Ses nuages trompeurs n'étanchent point la soif. Ah! ne perds pas dans l'inaction cette vie précieuse: emploie-la à te munir du viatique des bonnes œuvres pour ce voyage qu'il te faudra bientôt faire » (1).

(1) Dans ces vers, l'auteur suit un genre particulier de versification, dans lequel les vers sont sur deux rimes et sur deux mètres différents, de manière que lorsqu'on s'arrête à la première rime, les vers sont complets, et en s'arrêtant sur la seconde, ils sont également complets.

On a fait autrefois des vers français de cette sorte. On les nommait vers à rimes couronnées. En voici quelques-uns de Marot:

La blanche colombelle belle
Souvent te voy priant, criant;
Mais dessus la cordelle d'elle
Me jette un œil friant riant,
En me consommant et sommant
A douleur que ma face efface
Dont suis le réclamant amant
Qui pour l'outre-passe trépasse.

Digitized by Google

« Eh bien, dit le wâli, qu'a donc fait le jeune homme ? » — « Je te le répète, dit le vieillard, il s'est contenté de retrancher une portion de ces vers et en a formé ceux que je vais te réciter. »

Ici se trouvent les deux tiers de chacun des vers précédents ; c'est-à-dire le vieillard s'arrête à la première rime. Je ne donne pas la traduction de ces vers, attendu qu'ils ne sont que la répétition des autres, sauf quelques épithètes et quelques phrases incidentes de moins, ce qui ne change le sens en aucune manière.

Le wâli se tourna alors vers le jeune homme, et lui dit : « Ce n'est pas beau, pour un élève, de piller ainsi son maître. » — « Je suis prêt, répond l'élève, à renoncer à jamais à la science et aux érudits, et à m'unir aux ennemis de l'instruction qui détruisent l'édifice des connaissances, si j'ai connu les vers de mon maître, avant d'avoir fait les miens. C'est simplement par un effet du hasard que nous nous sommes rencontrés. »

Le juge parut croire à ce que dit l'élève : toutefois, il chercha dans son esprit le moyen de découvrir la vérité et de connaître lequel des deux était en état de faire de pareils vers. Après avoir un peu réfléchi, il leur dit : « Pour que je puisse juger entre vous, voulez-vous improviser alternativement dix vers, en suivant un parallélisme constant d'expressions. Vous prendrez pour sujet les plaintes d'un amant sur les dédains d'une maîtresse. » — « Nous acceptons de bon cœur, répondirent-ils à l'envi, l'épreuve à laquelle tu veux nous soumettre. »

Ici suivent dix vers qu'ils récitent alternativement, et qui ne sont guère intéressants que par le parallélisme d'expressions, qu'ils renferment, parallélisme qu'il est impossible de faire passer dans une autre langue (1).

---

(1) Le dernier vers de cette tirade roule sur l'ingratitude. On lit à ce propos dans le commentaire : « Parmi les exemples d'ingratitude, on peut citer celui-ci que donne Meïdânî. Deux jeunes gens, dit-il, allèrent à une partie de chasse. Ils poursuivirent une hyène qui alla se réfugier dans la tente d'un homme, lequel sortit contre eux l'épée à la main. Ils lui dirent : Serviteur de Dieu, pourquoi nous empêches-tu de chasser? Cet homme répondit : Cette hyène s'est mise sous ma protection ; je me fais un devoir de la défendre. Ils la laissèrent donc avec cet homme qui, la voyant maigre et souffrante, lui donna du lait, matin et soir, en sorte qu'elle devint bientôt grasse et qu'elle reprit toute sa force ; mais tandis qu'un jour il était dépouillé de ses armes et de ses vêtements, elle se précipita sur lui,

Digitized by Google

Après avoir entendu ces vers, le wâli, étonné, exprima aux deux poëtes son admiration, et dit ensuite au vieillard : « Je vois clairement que ce jeune homme n'a pas besoin du secours d'autrui ; mais qu'il se sert du talent que Dieu lui a donné. Cesse donc de le soupçonner d'un plagiat dont il est incapable, et rends-lui ton amitié. » — « A Dieu ne plaise ! répond le vieillard, je persiste à le croire coupable, et, après ce qu'il m'a fait, je ne veux pas me réconcilier avec lui. » — « Prendre des soupçons pour la vérité, dit alors le jeune homme, c'est un crime, et tourmenter un innocent c'est une méchanceté. Je suppose que j'aie réellement commis une faute ; mais ne te souviens-tu plus de ces vers que tu fis un jour durant le temps de notre union ? »

. . . .

« Sois toujours bon envers ton frère ; quand même tu aurais à t'en plaindre. Fais-lui du bien ; qu'il soit reconnaissant ou non. Demander un homme parfait, c'est demander l'impossible. Quel est celui qui n'a rien à se reprocher ? Quel est celui qui n'a que de bonnes qualités ? Ne voit-on pas l'épine à côté de la rose, l'aiguillon sur le rameau qui porte le fruit ? »

. . . .

Le vieillard dit alors, d'un air étonné : « Je ne suis pas éloigné de me réconcilier avec ce jeune homme ; mais voici ce qui m'empêche de le faire : j'ai l'habitude de l'entretenir, or ma position actuelle ne me permet plus de fournir à ses besoins ; car je suis si malheureux que le vêtement que je porte est emprunté, et qu'un rat ne pourrait trouver à vivre dans ma maison (1). »

. . . .

le déchira et but son sang. » Un des cousins de ce malheureux fit à ce sujet les vers dont voici la traduction :

« Quiconque prodigue ses bienfaits à celui qui n'en est pas digne éprouve ce qu'a éprouvé le voisin de la hyène. Lorsqu'elle vint se réfugier auprès de lui, il la reçut avec bonté et l'abreuva du lait de ses chameaux. Il en prit le plus grand soin, et lorsqu'elle eut acquis de la force, elle le déchira de ses dents et de ses griffes. Quelle leçon pour ceux qui prodiguent leurs bienfaits à un ingrat ! »

(1) C'est une expression proverbiale dont les Arabes se servent pour exprimer le manque de provisions dans une maison. Ils disent aussi : Les rats de cette habita-

Le gouverneur touché de compassion, fit retirer les spectateurs dans l'intention de donner quelque chose aux deux poëtes. Pour moi, qui voulais voir si je ne connaissais point ce vieillard, et qui étais empêché par la foule d'apercevoir ses traits, je la laissais s'écouler. Je le considérai ensuite attentivement et je ne tardai pas à reconnaître Abou Zéid et son fils et à comprendre le but de tout ce jeu. J'allais aborder Abou Zéid; mais il me jeta un coup d'œil pour m'en empêcher. Je demeurai donc à l'attendre. « Que désires-tu? » me dit le wâlî. « C'est l'ami, dit Abou Zéid, sans me laisser répondre, qui m'a prêté le vêtement qui me couvre. » Alors le wâlî me permit de rester et de m'asseoir. Il donna ensuite à chacun des deux poëtes une pelisse, de l'argent, et leur fit promettre de vivre désormais en bonne intelligence. Ils sortirent bientôt en le remerciant de ses bienfaits, et je suivis leurs pas; mais à peine étions-nous hors de la maison du gouverneur, qu'un de ses gens vint, de sa part, me prier de revenir auprès de lui. Je me doutai du pourquoi et dis à Abou Zéid : « Le wâlî ne me rappelle sans doute que pour me demander de tes nouvelles. Que dois-je donc lui dire? » — « Avoue-lui franchement, me dit-il, que je me suis joué de lui; peu m'importe qu'il se mette en colère. Je quitte ce pays et je ne crains pas que l'on puisse m'atteindre. » Je retournai donc chez le wâlî, que je trouvai enthousiasmé d'Abou Zéid et qui regrettait que la fortune l'eût traité si cruellement. Il me dit ensuite : « Est-il bien vrai que tu lui aies prêté son vêtement? » — « Non, répondis-je, cet homme t'a joué un tour. » A ces mots le visage du wâlî s'enflamma de colère. « Je n'ai jamais manqué de découvrir la fraude, dit-il, mais comment pouvais-je croire qu'un vieillard, ayant l'air respectable, voulût m'en imposer. Comment se nomme cet homme et qu'est-il devenu? » reprit-il. « Il se nomme Abou Zéid, lui dis-je, et il est parti tout de suite pour Bagdad, de crainte que tu ne découvrisses sa fourberie. » — « Le tour qu'il m'a joué est affreux, reprit le wâlî, et si ce n'était le respect que j'ai pour son mérite littéraire, je le ferais poursuivre jusqu'à ce qu'on l'eût atteint, et je le punirais sévèrement. S'il raconte cette aventure à Bagdad, je serai l'objet de mille plaisanteries qui me

---

tion ont disparu; et, dans un sens contraire : Que Dieu multiplie les rats de cette maison!

feront rougir et m'aviliront aux yeux des hommes. De ton côté, du moins, n'en parle pas, je t'en prie, tant que tu seras dans ce pays. » Je le lui jurai et lui promis de garder mon serment avec la fidélité de Samwal (1).

SÉANCE DE KARADJ.

Je passai un hiver à Karadj (2) pour toucher le montant d'une dette. L'hiver y fut si rigoureux cette année, que je ne sortais de chez moi que par nécessité et le vendredi, pour la prière publique (3). Un jour qu'une affaire m'avait obligé de quitter le coin de mon feu, et qu'un temps gris ajoutait encore à l'intensité du froid, quel fut mon étonnement de rencontrer un vieillard qui n'avait pour tout vêtement qu'un

---

(1) C'est Samwal le juif, fils d'Adia. On raconte de lui qu'Amrou Elkaïs voulant se retirer chez l'empereur grec, laissa en dépôt chez Samwal des cuirasses. Lorsque Amrou Elkaïs fut mort, un des rois de Syrie fit la guerre à Samwal. Celui-ci se mit en défense contre lui. Ce roi prit un fils de Samwal qui était avec sa nourrice hors de la forteresse; il appela ensuite Samwal. Celui-ci vint lui parler. Le roi lui dit: Voilà que j'ai ton fils entre mes mains; tu sais qu'Amrou Elkaïs est mon cousin et de ma tribu, personne ne mérite donc mieux que moi d'être son héritier; si tu me livres les cuirasses, c'est bien; sinon j'égorgerai ton fils. Donne-moi quelque temps pour faire mes réflexions, lui dit Samwal. J'y consens, répondit le roi. Samwal assembla alors ses femmes et toutes les personnes de sa maison, et leur demanda conseil. Chacun fut d'avis qu'il devait donner les cuirasses et délivrer son fils. Un matin, Samwal partit sur les remparts, et dit au roi: Il m'est impossible de te livrer les cuirasses. Je ne suis pas un homme à trahir la foi d'un dépôt. Ainsi, fais ce que tu voudras. La perfidie est un collier qui demeure éternellement: je ne veux pas le prendre. Mon fils a des frères, je tâcherai de me consoler de sa perte. Le roi tua le fils en présence de Samwal, et s'en retourna sans avoir pu, contre son espoir, obtenir les cuirasses. Lorsque le temps de la foire arriva, Samwal y vint avec les cuirasses et les remit aux héritiers d'Amrou Elkaïs.

(2) Ville entre l'Aderbidjan et Hamadan.

(3) Ibn Cára a dit, en parlant du froid qu'il éprouva à Grenade:

« Tourmenté par le froid, j'ai, sans péché, abandonné le devoir de la prière. J'ai bu du vin, ce qui est défendu; que dis-je! je me serais réfugié en enfer, persuadé que la chaleur brûlante qu'on y éprouve est encore plus légère et moins désagréable que ce froid rigoureux. »

Digitized by Google

turban et une serviette autour des reins. Une foule de gens l'entouraient, et il leur récitait ces vers :

« Rien ne vous prouve mieux ma pauvreté que l'état où vous me voyez dans un temps si froid. Faites, en me voyant, de sages réflexions sur l'inconstance de la fortune. Je n'ai pas toujours été malheureux ; je me suis vu dans l'abondance : alors je faisais du bien aux indigents. Pour régaler mes hôtes, je n'épargnais pas mes chameaux. Tout à coup la fortune a tiré du fourreau le glaive de la perfidie : mes richesses ont bientôt disparu. Dénué de tout, je n'ai pour me garantir du froid que le soleil. N'y aura-t-il point parmi vous un homme généreux qui, dans la vue de plaire à Dieu, me couvre d'un vêtement?

» Messieurs, ajouta-t-il ensuite, vous voyez mon état misérable : Mon bras me sert d'oreiller, ma peau de vêtement, le creux de ma main d'écuelle. Quel sujet de réflexions pour le sage qui de tout sait tirer d'utiles instructions ! »

« Eh bien? lui dîmes-nous, nous voyons que tu n'es pas un sot ; mais à quelle famille appartiens-tu? » Il répondit :

« L'homme ne doit point s'enorgueillir de ses aïeux ; il doit ne s'enorgueillir que de ce qu'il est lui-même. Qu'il parle de ses bonnes actions et non de celles de ses ancêtres. Qu'il n'établisse pas sa gloire sur des os cariés ; ce n'est que le mérite personnel qui la donne (1). »

Je crus entendre un autre Asmaï (2) et je me mis à examiner cet

---

(1) Cette tirade déclamatoire me rappelle ce qu'a dit bien plus justement, sur le même sujet, un gentilhomme de vieille et bonne maison :

« Un nom illustré par le mérite ou les services de ceux qui l'ont porté, doit être une lettre de change tirée sur leurs héritiers, bien plus qu'une lettre de crédit en leur faveur. Honorer un homme nul, en considération du mérite de ses ancêtres, c'est prendre la dette pour la quittance. »

(*Pensées du lieutenant général marquis de Bouillé.*)

(2) Parmi les facéties d'Asmaï, qu'on trouve dans le commentaire arabe, je citerai la suivante :

Asmaï alla un jour voir Jafar Ben Yahia, qui lui dit : Es-tu marié? — Non, répondit Asmaï. — Mais tu as du moins une esclave avec laquelle tu vis? — Non, lui répondit encore Asmaï. — Voudrais-tu que je t'en donnasse une jeune et jolie?

homme que je reconnus bientôt pour être Abou Zéid. Je compris alors qu'il n'avait eu d'autre chose en vue, en se présentant ainsi tout nu, que de tendre de nouveaux filets à la compassion publique.

Abou Zéid s'apercevant que je le reconnaissais, et craignant que je ne disse son secret, m'invita à me taire par des expressions détournées qu'il adressa à tous les assistants, et dont je compris seul le vrai sens. Je lui donnai ensuite ma pelisse. Abou Zéid satisfait récita des vers pour me remercier. Alors l'assemblée enchantée de lui, lui donna à l'envi des vêtements plus qu'il n'en pouvait porter. Abou Zéid se retira tout joyeux. Je le suivis et lui dis : « Ah çà! tu as senti le froid, j'espère que tu ne te présenteras pas tout nu une autre fois. » — « Ne te hâte pas de me blâmer sans m'avoir entendu, me dit-il; je te jure que si je ne me fusse pas présenté ainsi, je m'en serais retourné les mains vides. » — Avoue du moins, lui dis-je, que si j'eusse parlé je t'aurais fait manquer un beau coup, et que tu ne serais pas actuellement plus vêtu qu'un ognon. Rends-moi, par reconnaissance, ma pelisse, ou du moins récite-moi ces fameux vers que l'on nomme les kâfs de l'hiver (1). » — « Pour ce qui est de ta pelisse, me dit-il, n'y compte pas, quant aux vers d'Ebn Sukkarah dont tu me parles, comment ne pas t'en souvenir? Je te les ai chantés à Daskarah (2). »

« L'hiver est venu; mais j'ai les sept choses qui sont nécessaire

---

— Ah! dit Asmaï, j'avoue que j'en serais charmé. Jafar fit alors sortir une fill extrêmement belle, et lui dit : Je t'ai donnée à cet homme. Il dit en même temp à Asmaï : Allons, prends-la. Asmaï remercia Jafar; mais la jeune esclave se mi à pleurer et à trembler de tous ses membres. Puis elle dit à Jafar : O mon maître tu me donnes à ce vieillard, si sale et si laid? Eh bien, dit alors Jafar à Asmaï : Veux-tu que je te donnes en échange mille dinars? Asmaï y consentit. Jafar les lui fit compter, et la jeune fille rentra dans le harem. J'étais mécontent de cette esclave, dit alors Jafar à Asmaï, et j'ai voulu la punir en te la donnant; mais j'en ai eu ensuite pitié. Il fallait me faire savoir, répliqua Asmaï, ce que tu voulais faire, je serais venu tel que je suis chez moi, car en venant te voir, je m'arrange toujours un peu la barbe et le turban; mais si j'étais venu sans avoir pris ces précautions, je t'assure que cette esclave n'aurait de sa vie rien fait qui t'eût déplu.

(1) Attendu que les noms des sept choses qui y sont mentionnées commencent par un kâf (k).

(2) Lieu entre Hulwân et Bagdad.

Digitized by Google

dans ce temps, lorsque la pluie empêche de sortir pour aller chercher ce dont on a besoin. Ces choses sont une maison bien abritée, une bourse bien garnie, un réchaud bien fourni, du vin vieux, de la viande rôtie, une femme douce et jolie et un vêtement chaud (1). »

SÉANCE DES BÉDOUINS (2).

La réputation méritée qu'ont les Arabes bédouins de parler l'arabe dans toute sa pureté m'engagea d'aller rester quelque temps au milieu d'eux. Je me munis d'une troupe de chameaux, d'un troupeau de brebis et j'allai chez ces Arabes d'une noble et ancienne origine, et en qui l'éloquence est naturelle. Ils me reçurent avec la franche cordialité qui les caractérise, et je passai chez eux d'heureux moments. Mais une nuit je vins à perdre une femelle de chameau au lait abondant. Impatient de la retrouver, je montai sur un cheval à la course rapide, je pris ma pique et je me mis à parcourir le désert, cherchant de tous côtés ma chamelle, sans pouvoir la trouver. A l'aurore j'entendis de loin le muezzin annoncer la prière. Je descendis de mon coursier et rendis mes hommages au créateur de l'univers. Je remontai ensuite à cheval et je continuai mes recherches. Je suivais toutes les traces que j'apercevais, je m'informais de ma chamelle à tous ceux que je rencontrais. Toutefois mes efforts furent vains et inutiles. Bientôt l'heure de midi arriva, et ce jour-là la chaleur était insupportable. Je pensai qu'il me serait impossible de rester sans danger exposé aux rayons

---

(1) Un poëte a dit, en opposition à ces vers d'Ebn Sukkarah.

« On désigne plusieurs choses commençant par un kaf comme nécessaires dans l'hiver, mais je crois qu'il n'y a qu'une seule de ces choses qui soit véritablement nécessaire; c'est la bourse (en arabe, *kis*), avec quoi on peut se procurer toutes les autres. »

(2) Il y a dans cette séance un grand nombre d'expressions proverbiales disséminées çà et là, expressions qui seraient inintelligibles, si Hariri n'eût pris la précaution de les expliquer lui-même. Je n'ai donné que le sens de ces expressions.

Digitized by Google

du soleil et de continuer ma course sans me reposer quelque temps. J'allai donc me mettre à couvert sous l'ombre d'un arbre dont les rameaux touffus étaient couverts d'un épais feuillage, afin de me reposer jusqu'à ce que le soleil baissât. Toutefois je n'avais pas encore respiré, lorsque je vis un homme, en équipage de voyageur, qui, comme moi, cherchait un arbre pour se garantir des rayons de l'astre du jour. Ayant aperçu mon abri, il vint s'y réfugier. Je vis d'abord avec peine s'approcher cet inconnu; mais ensuite je pensai qu'il pourrait, peut-être, me donner des nouvelles de ma chamelle. Quand cet homme fut tout près de moi, je fus bien surpris de reconnaître en lui Abou Zéid. Je lui demandai aussitôt d'où il venait et comment allaient ses affaires, il me répondit :

« Je passe ma vie à voyager au loin : tantôt je suis dans un pays tantôt dans un autre. Ici, je traverse un lieu sûr, là un lieux périlleux. La proie que je saisis, voilà ma provision; des sandales usées sont ma chaussure; ma besace et mon bâton voilà tout ce que je porte avec moi. Sans chagrin, quelque privation que j'éprouve, je dors profondément tant que dure la nuit. Je ne veux point des faveurs dues à la bassesse, ni voir accomplir mes vœux en me couvrant du manteau de l'opprobre. Plutôt la mort que la honte et l'infamie. »

Abou Zéid me demanda ensuite, à son tour, ce qui m'avait amené dans ce lieu. Je lui racontai alors comment une de mes chamelles avait disparu et les fatigues que j'avais supportées à la chercher, ce jour-là et la veille. « Je te conseille, me dit-il, de n'y plus songer, et de t'en consoler; car je crois que tes peines seraient perdues. Pensons à dormir, cela vaudra mieux; nous sommes las, et il fait bien chaud; or, rien n'est plus favorable dans l'un et dans l'autre cas que de faire la sieste. » — « Comme tu voudras, » lui dis-je. Il se coucha alors par terre et parut s'endormir. Bientôt le sommeil me prit aussi, et je ne me réveillai que lorsque la nuit avait déjà commencé et que les étoiles brillaient. Hélas ! plus d'Abou Zéid et plus de cheval. Je passai cette nuit bien tristement, en proie à des chagrins aussi vifs que ceux de Jacob. Je ne pus dormir : tantôt j'avais envie de continuer mes recherches, tantôt de m'en retourner. Au matin, je vis au loin un homme monté sur un chameau. Je lui fis signe de venir de mon côté;

Digitized by Google

mais il parut ne pas y faire attention. Alors je me hâtai d'aller vers lui pour le prier de vouloir bien me prendre en croupe. Je l'atteignis bientôt; mais quoi! je reconnus qu'il était monté sur la chamelle que je cherchais. Je le tirai tout de suite en bas du dos de sa monture, et lui dis : « C'est à moi que cette chamelle appartient; rends-la et ne sois pas aussi avide qu'Achab (1). » Il paraissait disposé à faire quelque résistance lorsque Abou Zéid survint avec l'audace du léopard et l'impétuosité du torrent. Je craignis aussitôt qu'il ne me prît ma chamelle, comme la veille il avait pris mon cheval. Pour prévenir ses mauvaises intentions, je lui rappelai alors ce qu'il avait fait le jour précédent, lui demandant s'il prenait aujourd'hui à tâche de me poursuivre et de me tourmenter. « A Dieu ne plaise, me dit-il, que j'achève de tuer celui que j'ai blessé; je viens au contraire te soutenir et te défendre. » A ces mots ma crainte cessa, et je lui montrai ma chamelle en lui parlant de l'impudence de cet homme. Abou Zéid lança alors sur cet Arabe le regard du lion qui fixe sa proie, et lui présentant sa pique, il jura par celui qui fait naître l'aurore que s'il ne cédait sur-le-champ et s'il ne se retirait, il allait lui ôter la vie et jeter ainsi l'affliction dans le cœur de ses enfants et de ses amis. Alors l'Arabe lâcha les rênes de la chamelle et s'enfuit promptement. « Prends ta chamelle, me dit en cet instant Abou Zéid, et monte sur son dos. Un seul malheur est préférable à deux. » Je fus tout stupéfait, et je ne savais si je devais faire des reproches à Abou Zéid ou le remercier. Il devina le secret de mon cœur, et il me dit, en m'embrassant avec un visage ouvert :

---

(1) Homme de Médine extrêmement avide. On raconte entre autres choses de lui que des jeunes gens étaient un jour rassemblés en sa maison et plaisantaient avec lui, attendu qu'il riait volontiers et qu'il était aimable; mais ils finirent par l'insulter. Alors pour les attraper, il leur dit : Dans une telle maison, il y a une noce *et tout le monde est invité*. Ils y allèrent donc. Lorsqu'ils furent partis, il dit en lui-même : Peut-être ce que j'ai dit est vrai. Il les suivit; mais il ne trouva rien, et les jeunes gens l'ayant entouré, le taquinèrent de nouveau.

On dit qu'il ne voyait jamais deux personnes se parler en secret auprès d'une bière, sans penser que le défunt lui avait peut-être fait quelque legs. Personne ne tirait sa bourse sans qu'il s'imaginât qu'on allait lui donner quelque chose. Il n'y avait pas de mariage dans la ville, qu'il ne nettoyât sa maison, dans l'espoir qu'on vînt à se tromper, et qu'on lui amenât la jeune mariée, etc.

Digitized by Google

« O mon frère, toi qui supportes mon injustice plus que mes autres frères, et que ma propre tribu, si hier je t'ai fait du mal, aujourd'hui je t'ai réjoui. Pardonne-moi ce que je fis hier pour ce que j'ai fait aujourd'hui, et laisse là ta reconnaissance et tes reproches. »

GARCIN DE TASSY,

Membre de l'Institut.

(*Extrait d'une traduction inédite des Mékâmat de Hariri.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

DERNIÈRE SOIRÉE DES CHEFS ARABES A PARIS.

Tous les journaux ont publié des détails biographiques sur les chefs arabes qui composaient la députation des indigènes de l'Algérie, envoyée pour assister à la distribution des aigles. On sait aujourd'hui l'importance de ces personnages, le rang qu'ils occupent dans leur pays, soit par leur position officielle, soit par leurs richesses ou l'illustration de leur famille. Nous croyons inutile de reproduire ici ces notices qu'on trouvera très-complètes dans les journaux quotidiens. Nous rappellerons seulement la composition du personnel de la députation.

La province d'Alger était représentée par :

Si-Tâhar-ben-mahi-eddin, bach agha des Beni Selimân.
Bou-alâm-ben-cherifa, bach agha du Djendel.
Bil-Kâssem ou Kassi, bach agha du Sâbâou.
Mohammed-es-saïd-ben-ali-cherif, agha de Chellâta.
Moustafâ-ould-ali-bou-Medin, agha des Sbeha.
Selimân-ben-Siâm, hâkem de Miliâna.

Digitized by Google

La province d'Oran avait député :

Mohammed-bel-hadri, agha des Flitta.
Mohammed-ben-Dâoud, agha des Douair.
Mohammed-bel-Moktâr, agha des Zemâla.
Ismayl-ould-el-Mezâri, agha de la Iakoubia.
Mohammed-ould-Moustafâ-ben-Ismayl, agha des tribus sahariennes.

Étaient adjoints à la députation d'Oran :

Abd-el-kâder-ould-zin, agha des Beni-amer-cherâga.
Mohammed-ben-gâna, agha des Beni-amer-gherâba.

Pour la province de Constantine, les chefs étaient :

Ali-ben-bâ-Ahmed, kalifa des Harâkta.
El-Moktâr-ben-Delka, kâid du Houdna oriental.
Ismayl-ould-Mserli-ali, kâid des Oulâd Abd-en-nour.
Megoura-ould-Bournân-ben-achour, kâid des Telârma.
Ben-henni-ould-bou-Diâf, kâid des Amer-Dahara.
El-âkdar-ben-ahmed-ben-Mohammed el Mokrani, fils du kalifa de la Medjâna.
Ahmed-kodja-ould-ben-achour, neveu du cheik Bou-akkâz, suivait cette fraction de la députation, ainsi que Mohammed-el-arbi, jeune fils du kalifa Ali-ben-bâ-ahmed.

Nous ne saurions, sans entrer dans des développements considérables, offrir à nos lecteurs le récit des principaux incidents du séjour de ces chefs arabes; il faudrait entreprendre pour cela le compte rendu des solennités et des réunions officielles dans lesquelles ils ont figuré et recomposer en quelque sorte, jour par jour, l'histoire si remplie des dix journées qui ont suivi la cérémonie du 10 mai pour la distribution des aigles. Nous croyons leur être plus agréable en leur racontant la dernière soirée que les chefs arabes ont passée à l'hôtel des Princes; on retrouvera un résumé rapide des faits les plus importants qui ont signalé leur présence à Paris et on y puisera des renseignements instructifs et intéressants sur le gouvernement de la population musulmane, sur le caractère et les dispositions intimes des chefs arabes et sur les impressions que la députation algérienne rapporte dans ses tribus.

Digitized by Google

Le 17 mai, le général, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, s'était rendu à l'hôtel des Princes afin de donner aux chefs arabes un dernier témoignage de la sollicitude de l'administration de la guerre, et afin de s'assurer, par lui-même, si tout était convenablement réglé pour leur départ, fixé au lendemain matin. Le personnel de la députation se trouvait rassemblé dans les salons du rez de-chaussée que l'intelligent propriétaire de l'hôtel avait fait orner et décorer entièrement dans le goût oriental, pour recevoir les hôtes que le ministre de la guerre avait confiés à ses soins. Après les salutations et les compliments, le général, qui avait connu personnellement en Algérie la plupart de ces chefs, les interrogea longuement sur les diverses particularités de leur séjour à Paris; tous exprimèrent une vive reconnaissance pour la manière bienveillante et cordiale dont ils avaient été reçus; ils parlèrent avec une admiration enthousiaste de ce qu'ils avaient vu et protestèrent de leur entier dévouement à la France. Quelques-uns avouèrent même qu'avant d'avoir constaté par leurs yeux ce qu'on leur avait raconté de la puissance de notre pays, ils avaient traité de fables les récits des Arabes qui revenaient de visiter la France.

Le général se disposait à se séparer d'eux, lorsqu'ils le prièrent avec instance de présider leur dernier repas où devaient se trouver réunis quelques officiers en congé à Paris, et occupant en Algérie des fonctions dans les affaires arabes. L'invitation était trop pressante et trop unanime pour pouvoir être déclinée. Le général accepta.

A six heures et demie on se mit à table dans un des beaux salons de l'hôtel des Princes, spécialement affecté aux chefs arabes. Le couvert était nombreux; vingt-cinq dignitaires indigènes et douze officiers français y prirent place. Tous les convives comprenaient et parlaient la langue arabe. Les conversations se nouèrent sur plusieurs points à la fois et reprirent le sujet toujours fécond des merveilles de toutes sortes qu'offrait Paris à l'admiration des étrangers. Le général, frappé des sentiments exprimés autour de lui, voulut, dans une allocution, rappeler le caractère que le gouvernement avait eu l'intention de donner à l'appel de cette députation, retracer en peu de mots l'accueil qu'elle avait reçu, et constater aux yeux de tous les résultats moraux obtenus par la présence des chefs arabes à Paris. Qu'on nous permette d'essayer de reproduire ici les traits les plus saillants de

Digitized by Google

cette remarquable allocution à laquelle nous ne pouvons espérer de conserver le cachet pittoresque, la forme vive et colorée que la langue arabe lui prêtait.

« Chefs arabes! vous que je puis justement appeler les grands de l'Algérie, parce que tous vous vous êtes distingués au service de la France, — le jour du combat, à côté de nos soldats, aussi bien que le jour du conseil par la sagesse de vos avis, — vous avez été choisis parmi vos compatriotes, pour venir représenter votre pays dans les fêtes célébrées à l'occasion de la distribution des aigles. Le gouverneur général a fait connaître au ministre de la guerre l'empressement que chacun avait mis à briguer l'honneur de faire partie de cette députation. Si les plus dignes n'ont pas pu être tous élus, du moins, vous qui êtes ici présents, vous êtes connus pour des hommes au bras fort, au cœur dévoué.

» A votre arrivée à Paris, vous avez été reçus par le ministre de la guerre, en compagnons d'armes éprouvés sur le champ de bataille, en serviteurs fidèles de la France. Vous avez entendu une première fois de sa bouche l'expression des sentiments de bienveillance du prince qui nous gouverne à votre égard. Vous vous rappelez qu'en vous parlant de vos services et des bienfaits de la France, le général de Saint-Arnaud vous disait que désormais vous deviez avoir avec nous un même cœur et un même intérêt. Cette voix loyale qui commande la confiance, vous avez appris à l'aimer et à la respecter.

» Puis vous avez été présentés au prince Louis-Napoléon, à qui Dieu a remis le soin de nos destinées communes. Là encore vous avez recueilli les témoignages de la plus auguste sympathie, et lorsque les principaux d'entre vous montrant sur leur poitrine le signe de l'honneur, la croix des braves, ont demandé d'être appelés à combattre sous nos drapeaux quel que fût l'ennemi qui osât se lever contre la France; vous avez entendu le prince vous dire que vous étiez nos frères et nos amis, et que, au jour du combat, nous ne vous refuserions pas auprès de nous la place que nous vous avons donnée pour le jour des fêtes.

» Vous avez assisté ensuite à la distribution des aigles, et on a vu votre émotion à mesure que défilaient ces bataillons qui si souvent ont sous vos yeux versé leur sang pour défendre vos biens et protéger vos familles contre les fauteurs de la guerre civile dans votre pays. Vous vous êtes assis avec l'élite de nos officiers au banquet somptueux qui leur était offert par le chef de nos armées de terre et

de mer. Vous avez été conviés à cette nuit si splendide, organisée par les troupes de Paris pour témoigner leur reconnaissance au prince qui porte si dignement le glorieux nom de Napoléon.

» Le général de Saint-Arnaud vous a aussi fait asseoir à la table de l'hospitalité avec les plus brillants officiers qui se sont illustrés en Algérie. Il vous rendait, avec magnificence, ce *laam* (1) qu'il a souvent accepté de vous dans vos tribus. La munificence du prince et de son ministre de la guerre ne vous a pas laissé partir les mains vides; vous emportez des cadeaux précieux, preuves de l'estime et de l'affection avec lesquels on vous a accueillis. Deux d'entre vous, déjà décorés de la croix de la Légion d'honneur, ont obtenu le grade d'officier de l'ordre; huit nouveaux ont reçu des mains de notre noble prince cette haute récompense, objet le plus cher de l'ambition de nos soldats. C'est là le signe suprême de votre admission dans la famille française.

» Après ces réceptions et les solennités officielles, vous avez été appelés dans les réunions, chez les grands dignitaires de l'État, chez les personnages les plus importants de cette ville. Eh bien! au moment de vous séparer de nous, je vous adjure de faire connaître vos sentiments. Laissez parler vos cœurs, et dites-nous, après ce que vous avez vu, après ce que vous avez entendu, si cette nation n'est pas une grande nation; si les Français que vous avez vus ici, ne sont pas du même sang et du même cœur que ceux qui vivent avec vous en Algérie; si vous avez rencontré une moindre sympathie, une moindre sollicitude pour vos intérêts. Dites-nous si, dans le palais du prince, dans la demeure des grands, au dedans, au dehors, dans Paris, comme sur toute votre route, cette population ne vous a pas traités en hôtes bienvenus, en frères de fusil, selon l'expression consacrée parmi vous. »

A ces chaleureuses paroles, des acclamations unanimes répondirent.

« Et maintenant que vous partez, je ne vous demande qu'une chose. Quand vous serez au milieu de vos administrés, rendez témoignage de ce que vous avez vu par vos yeux, de ce que vous avez entendu de vos oreilles; n'augmentez pas, ne diminuez pas; dites la

(1) Repas offert à un hôte.

Digitized by Google

vérité devant Dieu; témoignez de la sympathie noblement affectueuse que vous avez rencontrée auprès du prince, de la cordialité de la réception de son ministre; et nous tous Français, nous serons heureux, si vous terminez vos récits par une image empruntée à votre langue : « Les hommes qui ceignent leur tête de la corde de chameaux et » ceux qui portent la coiffure européenne, sont également les enfants » de la France, les serviteurs du même drapeau unis dans la guerre, » unis aussi pour la paix. » Car le prince vous le disait, hier encore, les Français veulent donner à votre pays, par les travaux de la paix, la même prospérité et la même grandeur que vous avez admirées dans toute la France. Vous trouverez la garantie de l'avenir, dans notre conduite passée envers vous; je ne crains pas de dire que vous pouvez avoir toute certitude à cet égard, quand vous voyez vos destinées confiées à des hommes tels que le ministre de la guerre et le gouverneur général. Vous les connaissez tous deux et par le bien qu'ils vous ont déjà fait, vous savez ce qu'ils peuvent faire encore.

» Permettez-moi d'invoquer, en finissant, un souvenir consacré par votre religion. Comme le prophète qui, avant de quitter ce monde, se fit transporter dans la mosquée pour y confesser ses actions, je m'écrierai : que celui qui a quelque grief contre nous se lève, qu'il parle! qu'il parle hardiment! Si nous lui avons fait du mal, qu'il parle! Si nous avons manqué de respect pour sa foi, qu'il parle! Si nous avons violé sa demeure, qu'il parle! Si nous l'avons frappé dans ses biens ou dans sa considération, qu'il parle! Aujourd'hui c'est le jour de l'affection, c'est le jour où les cœurs doivent compter entre eux; et maudit soit celui qui cachera une mauvaise pensée derrière une parole hypocrite! »

Il faut renoncer à décrire le concert d'exclamations louangeuses et de protestations de dévouement qui s'éleva à la suite de ce discours entraînant, prononcé d'une voix vibrante.

Cependant, et comme pour répondre à l'appel fait à la sincérité de tous, un chef arabe prit la parole et, après un exorde très-habile où les éloges à la bravoure et à la magnanimité de la France ne furent pas épargnés, il exposa une réclamation mesurée contre l'abolition de l'esclavage en Algérie. Dès les premiers mots, ses compagnons voulurent l'interrompre; mais le général commanda le silence, afin d'entendre jusqu'au bout la pensée de celui qui formulait la plainte.

Digitized by Google

« Dieu me préserve, dit le chef arabe, des piéges du démon le lapidé! je ne songe pas à nier les bienfaits de la France, ni à accuser les intentions du gouvernement. Si j'élève une réclamation au sujet des esclaves, c'est parce que, sur ce point seul, j'ai vu les Français porter atteinte à nos mœurs, troubler nos relations commerciales avec le sud, et jeter dans nos familles une agitation funeste. Chez nous, l'esclave est une propriété consacrée par la loi religieuse. Personne n'ignore qu'il est employé exclusivement aux travaux intérieurs; souvent la femme esclave devient l'épouse de son maître. En donnant la liberté aux esclaves, on a brisé violemment des liens d'affection, privé la famille de serviteurs qui, par leur position même, pouvaient être admis dans l'intimité de la vie de famille; tandis que nos mœurs ne nous permettent pas de traiter sur le même pied le serviteur libre. Puis, on a poussé ainsi dans la paresse et la misère des êtres faibles et ignorants, dont la religion et les coutumes nous rendaient les protecteurs et les soutiens. »

La réponse ne se fit pas attendre. Elle fut prononcée d'une voix nette, calme, mais ferme.

« Dans notre pays, dit le général, le sentiment public est depuis longtemps contraire à l'esclavage. La France possède, au delà des mers, des contrées où ses enfants étaient propriétaires de nombreux esclaves. Là, ce n'était pas comme chez vous, où les familles les plus riches ne comptent que quelques esclaves. Dans nos possessions d'Amérique, les maîtres entretenaient sur leurs propriétés des esclaves par centaines. Les plus modestes en possédaient autant que les plus aisés chez vous; et tel propriétaire en comptait cinq cents, huit cents, et même plus de mille. Lorsqu'il s'est agi de prononcer leur affranchissement, le gouvernement fut livré à de longues hésitations; tellement est profond, en France, le respect pour la propriété et pour les habitudes de la famille! Sur ce point, quoique notre peuple se pique d'être à la tête des nations les plus généreuses, nous nous laissâmes devancer par plusieurs peuples étrangers; et ce ne fut que lorsque la mesure fut reconnue praticable et qu'on eut étudié les moyens de la mettre à exécution, que l'abolition de l'esclavage fut prononcé. Ce grand acte d'amour et de respect pour nos semblables fut alors applaudi de tous les hommes éclairés et religieux. Vos livres le disent comme les nôtres : les hommes sont égaux devant Dieu, quelle que soit d'ailleurs la couleur de leur visage.

Digitized by Google

» En ce qui touche l'application de cette mesure dans notre pays, la France n'a pas trouvé que la prudence et les tempéraments dont elle avait usé envers ses propres enfants fussent suffisants. Vous êtes musulmans, elle s'est engagée à respecter vos mœurs; elle n'a pas voulu vous traiter d'après l'exemple et l'expérience des peuples chrétiens. Elle a tourné les yeux vers les États musulmans, commandés par des princes musulmans, et elle a étudié ce qui se faisait chez eux, afin de s'éclairer. Or, qu'avons-nous vu? Je parle de faits notoires et que la plupart d'entre vous connaissent. Nous avons vu que le sultan de Constantinople, le souverain qui porte le titre vénéré de commandeur des croyants, a aboli l'esclavage parmi ses sujets; nous avons vu le Bey de Tunis, dont le royaume est limitrophe à l'Algérie, suivre cet exemple; nous avons vu le vice-roi d'Égypte proclamer aussi la liberté des esclaves. Cela a-t-il suffi pour déterminer notre gouvernement? Non. Il a interrogé les savants les plus illustres et les plus pieux de l'islamisme; il leur a demandé : que doit-on penser de l'esclavage au point de vue de la religion du prophète? — Ici je fais appel à la science de ceux d'entre vous qui sont fils de marabouts renommés; ils pourront me relever si je commets quelque erreur. — Vos ulémas ont répondu : « Les jurisconsultes » ont donné de nombreuses décisions pour la réglementation de l'es- » clavage; nous le considérons comme un fait consacré par la loi. » Mais si nous en appelons à la religion elle-même, au sentiment » divin révélé aux hommes par notre prophète, il est hors de doute » que l'esclavage n'est qu'une chose tolérée, et que celui qui affran- » chit son esclave est plus méritoire, aux yeux de Dieu, que celui » qui le garde, même en le bien traitant. Il y a une parole française » qui dit : Tout homme qui touche le sol de France est, par ce seul » fait, et à l'instant libre. Notre foi a une doctrine analogue, car le » prophète a dit : Celui qui prononce la profession de foi musul- » mane est, par ce seul fait, affranchi, non-seulement de l'esclavage » sur cette terre, mais encore des peines éternelles, dans l'autre » monde. »

Là-dessus les fils de marabouts se hâtèrent de confirmer l'opinion émise par le général et citèrent les textes. Mais l'esclavage ne manqua pas de défenseurs; une discussion des plus vives s'engagea. Les Arabes sont habiles dans la controverse et ne se font pas faute d'arguties. Les deux camps s'animaient de plus en plus; tant que le choc

Digitized by Google

des opinions produisit de nouvelles lumières; le général demanda alors le silence, et poursuivit son discours.

« Je vois que vous êtes divisés de sentiment, au sujet de la question de l'esclavage; mais je remarque que les défenseurs de l'esclavage sont presque tous des hommes de poudre, tandis que je trouve mes approbateurs parmi les lettrés et les hommes de zaouïa. Eh bien! comment vous étonneriez-vous de ce que, lorsqu'il s'est agi d'une matière de foi, nous ayions consulté les savants et suivi leurs avis? Que diriez-vous, enfants du fusil, si, à la veille d'un combat, nous allions interroger les marabouts sur la manière de diriger une opération de guerre? Nous avons consulté les savants, et tout en prenant leur opinion en considération, elle n'a pu nous déterminer à procéder dans votre pays pour l'abolition de l'esclavage comme nous l'avons fait dans nos autres possessions, pas même comme les souverains musulmans l'ont fait pour leurs États. Vous savez qu'en France le droit et la justice servent de règle aux actes du gouvernement. Cependant par affection pour vous, par respect pour vos mœurs, nous avons recherché les moyens de vous rendre plus légère l'application de cette loi. Quel est celui d'entre vous pour lequel elle a été l'objet d'une humiliation ou d'un de ces chagrins irréparables? Les bureaux arabes ne se sont-ils pas toujours interposés pour réconcilier le noir avec son ancien maître, pour lui faire conserver sa place dans la famille comme serviteur libre? Avons-nous violé vos domiciles, brisé les liens cimentés par l'affection, ou encouragé l'ingratitude et l'insolence des mauvais serviteurs? Nous avons organisé les noirs libérés en corporation, pour les préserver du désordre et leur faciliter le travail; vous n'ignorez pas combien notre tâche a été difficile pour que la loi fût partout obéie, sans qu'il en résultât pour les personnes ni blessures de cœur, ni froissements d'orgueil, ni dommage matériel. D'ailleurs, ajouta le général, avec une allure de conversation plus vive, il n'est pas un de vous qui ne sache que le prophète recommande à l'homme en danger de mort, de libérer ses esclaves comme une œuvre pie, comme un acte qui facilite l'accès du paradis. Pourquoi nous en voudriez-vous de vous solliciter à vous rendre agréables à Dieu sans attendre l'heure solennelle de la mort; nous vous offrons l'occasion de vous ouvrir les portes du paradis! »

Les hommes de poudre restèrent un peu confus, tandis que les savants triomphaient. Mais bientôt une voix conciliante s'éleva et dit :

Digitized by Google

« Il n'est pas nécessaire de prolonger la discussion. Du moment que » la mesure nous est présentée comme un ordre du gouvernement, » nous devons l'accepter et l'exécuter. Lors même que nous ne serions » pas convaincus au point de vue du droit, nous obéirions encore » sans murmurer, car nous savons par expérience que ce que la France » nous commande, c'est pour le profit de notre honneur et pour notre » prospérité. » Tout le monde accepta cette transaction, et le général donna le signal pour aller prendre le café. Là les conversations particulières agitèrent encore pendant quelque temps cette question brûlante, mais on aborda bientôt d'autres sujets.

Nous craindrions d'abuser de l'attention en continuant ce compte rendu de la réunion à laquelle nous assistions ; il faudrait arriver aux questions purement algériennes, aux détails administratifs, aux anecdotes personnelles, et vraiment cela nous entraînerait trop loin. La soirée se termina dans l'appartement du propriétaire de l'hôtel des Princes où les chefs arabes donnèrent une dernière fois des preuves de leur courtoisie digne et affectueuse, de leur esprit ingénieux, de la richesse de leur imagination. On se sépara tard, et chacun emporta un bon souvenir de cette réunion. Les chefs arabes partent, nous en sommes convaincus, dans les meilleures dispositions ; ils aiment les Français, ils ont admiré la France ; la plupart ont annoncé l'intention de revenir bientôt en touristes. Nous pouvons ajouter en terminant que tous les Français qui se sont trouvés en relation avec eux leur ont voué estime et affection. C'est un grand pas de fait pour l'union sincère des deux peuples. Ce que nous venons de raconter nous dispense d'indiquer à qui on doit en rapporter l'honneur.

Nous apprenons que le jeune marabout Si-Mohammed-es-Saïd-ben-Ali cherif, agha de Chellâta, qui faisait partie de la députation des chefs arabes de la province d'Alger envoyée à Paris, s'est engagé à rédiger en arabe le compte rendu de son voyage en France. Il est à désirer que le département de la guerre donne une grande publicité à ce document qui ne manquera pas d'être très-intéressant. Si-Ben-Ali chérif est un lettré arabe renommé ; il a fait preuve jusqu'ici d'un dévouement et d'un attachement incontestables à la France, il était certainement le membre le plus compétent de la députation pour remplir la tâche d'historiographe.

Digitized by Google

Histoire des Berbères d'Ibn-Kaldoun. — On poursuit activement à l'imprimerie du gouvernement à Alger, l'impression de la traduction de l'*Histoire des Berbères d'Ibn-Kaldoun*, par le savant orientaliste M. le baron de Slane, interprète principal de l'armée d'Afrique. Cet important ouvrage si impatiemment attendu par les personnes qui étudient l'histoire de l'installation des tribus arabes dans le Nord de l'Afrique, sera achevé vers la fin de cette année. La traduction des deux volumes in-4° du texte arabe comprendra au moins quatre volumes in-8°, malgré le soin scrupuleux que M. de Slane a pris de ne donner que les notes et éclaircissements les plus indispensables.

Jérusalem. Question des Lieux saints. — Des lettres de Jérusalem annoncent que les diverses communions chrétiennes sont dans un grand état d'irritation, à cause des dernières concessions faites à la France. Comme, cette année, la pâque des Grecs coïncidait avec celle des catholiques, il a fallu, pour éviter de terribles conflits, que les soldats turks fissent la police dans l'église du Saint-Sépulcre. Pendant la semaine sainte, trois cents soldats, accordés par le pacha, ont été placés dans divers endroits du Saint-Sépulcre, afin de prévenir tout désordre. A l'entrée de l'église, la garde avait ordre de fouiller tous les pèlerins schismatiques, et de refuser l'entrée à tous ceux qu'on trouverait porteurs d'un simple couteau. Ces mesures minutieuses étaient commandées par l'état d'irritation dans lequel ces pauvres gens sont entretenus par le clergé grec, qui ne pardonne pas aux catholiques la justice que les démarches de M. de Lavalette leur ont fait rendre à Constantinople.

E. P. A.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

ÉTUDES SUR NINIVE ET PERSÉPOLIS,

PAR F.-G. EICHHOFF,

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut.

in-8°. Lyon, 1852.

Le XIXe siècle, — siècle prodigieux quoi qu'on dise, — a deux fronts comme l'antique Janus; — l'une de ces faces est tournée vers les connaissances et les institutions du passé, l'autre vers celle de l'avenir; — et, dans les deux directions opposées, sa vue perçante recule à chaque instant l'horizon de la science. L'exhumation des majestueuses ruines de Ninive est toute récente; l'éclat retentissant de cette découverte n'est pas prêt de s'éteindre, car les suites et les conséquences en sont encore incalculables. — Chaque nation européenne (et n'oublions pas que la nôtre est en tête!), chaque savant s'empresse d'arracher à la terre et d'emporter dans les sanctuaires de l'étude, un pan de ces palais, un morceau de ces bas-reliefs, de ces inscriptions remplies de mystères, pour en chercher le sens, leur rendre la parole et leur faire porter témoignage des premiers événe-

Digitized by Google

ments de l'histoire humaine. — Le mouvement commence à peine, ses résultats sont encore incertains et confus, — mais déjà palpitants d'intérêt et prodigues de promesses.

Mettre de l'ordre dans ces recherches, en constater l'état actuel, les porter à la connaissance générale du public et l'intéresser à leurs résultats acquis ou espérés, était une mission d'une incontestable utilité, et c'est elle que s'est imposée M. Eichhoff dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Le savant auteur du *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde* n'a voulu faire qu'un résumé succinct, — un rapide exposé de l'état de la question, — et il l'explique ainsi modestement lui-même : « Loin de nous le téméraire espoir d'ajouter » quelque chose, dans notre sphère incomplète et restreinte, aux » richesses déjà explorées, aux espérances légitimement conçues. » Nous ne pouvons que narrer, qu'exposer, que populariser, autant » qu'il dépend de nous, ces brillants résultats de recherches pour- » suivies avec tant d'ardeur. Sans prétendre éclairer la route qui » reste à suivre, nous essayerons de faire ressortir l'immense intérêt » historique, scientifique et religieux que présente l'espace parcouru » dans ce merveilleux labyrinthe qui conduit au berceau du monde ; » heureux si, par cet exposé et les inductions qu'il fera naître, nous » prêtons un appui efficace à la cause de la vérité ! »

Puis M. Eichhoff divise naturellement son travail en cinq chapitres : 1° Histoire ; — 2° Religion ; — 3° Monuments de Ninive ; — 4° Monuments de Persépolis ; — et 5° Inscriptions. — L'ouvrage est terminé par un alphabet persépolitain.

Les plus antiques traditions, sa position géographique, semblent désigner l'Assyrie comme le premier centre de population humaine ; — les sciences naturelles, comme les livres sacrés, s'accordent pour faire de ce pays le berceau de la civilisation. — Les pâtres chaldéens, favorisés par la pureté des nuits d'Orient, y lurent les premiers les lois des astres et des saisons. — C'est là que l'homme manifesta ses premières idées sur la Divinité, qu'il vit éclore les rudiments de l'art, les germes de la science. « Mais, au-dessus de toutes ces in- » ventions, dit M. Eichhoff, il en est une, la plus noble de toutes, » puisqu'elle est l'interprète du langage, l'écho de la volonté hu- » maine, c'est l'écriture, dans son sens véritable, l'écriture phoné- » tique ou réelle, dégagée de ces images obscures dont l'Égypte et » la Chine enveloppent la pensée, qui apparaît d'abord en Assyrie

» sous sa forme antique et vénérable. L'invention mystérieuse de » l'écriture qu'on a voulu vainement assimiler à la naissance même » du langage, se perd toutefois dans la nuit des siècles où elle se » confond naturellement avec les rudiments du dessin, de la repré- » sentation graphique des objets. Ces figures plus ou moins impar- » faites, par lesquelles on reproduisait des êtres matériels, durent » promptement s'étendre de la substance à l'idée, du nom à l'at- » tribut, du physique au moral. De là résultèrent les emblèmes qui » donnèrent dans l'écriture primitive, et qui ont traversé les siècles » dans les hiéroglyphes égyptiens et dans l'idéographie chinoise, » emblèmes que l'on trouve répandus de la Scythie jusqu'au Mexique. » Nul doute que chez les Chaldéens, civilisateurs de l'Assyrie, cette » méthode spontanée n'ait d'abord prévalu; il est même probable » que les astres, objets pour eux d'un religieux respect, bientôt divi- » nisés par leur piété crédule, symbolisés sous des formes d'animaux, » fournirent aux Assyriens les premiers types de l'écriture hiérogly- » phique et figurée. Mais, pendant que les Égyptiens, leurs émules, » s'arrêtaient à cette notion première, et s'appliquaient sous l'influence » des prêtres à l'envelopper d'obscurité par la complication des sym- » boles, n'admettant qu'exceptionnellement la représentation pho- » nétique des noms propres, les peuples de la Mésopotamie, pour- » suivant leur découverte féconde, songèrent à isoler les signes et à » simplifier leurs contours. Puis dépouillant les plus usités, les plus » simples de leur sens spécial et restreint, ils les préposèrent aux » syllabes et en généralisèrent l'emploi. »

Ces réflexions qui closent le premier chapitre, sont précédées d'un aperçu de l'ensemble, encore plein de lacunes et d'obscurités, des faits historiques concernant Ninive et sa superbe rivale Babylone.

Dans le second chapitre, M. Eichhoff donne les notions recueillies jusqu'à ce jour sur la religion assyrienne.— Il en fait ressortir le caractère sidéral, commun du reste aux mythologies de tous les peuples primitifs, — et il en montre en même temps les tendances spiritualistes et unitaires, presque aussi pures que le monothéisme hébreu.

Au centre de Babylone s'élevait la tour de Bélus, construite probablement sur les débris de la fameuse tour de Babel, peut-être cette dernière tour elle-même.

Hérodote en parle ainsi (liv. Ier-CLXXXI) :

« ..... Le centre de ces deux quartiers de la ville est remarquable,

Digitized by Google

» l'un par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien forti-
» fiée; l'autre par le lieu consacré à Jupiter Bélus, dont les portes
» sont d'airain, et qui subsiste encore actuellement. C'est un carré
» régulier qui a 2 stades en tous sens. On voit au milieu une tour
» massive qui a 1 stade tant en longueur qu'en largeur; sur cette
» tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et
» ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit... Dans la
» dernière tour est une grande chapelle, dans cette chapelle un grand
» lit magnifique, et près de ce lit une table d'or; — on n'y voit point
» de statues. »

Cependant Ctésias, dans son récit conservé par Diodore, aurait vu au sommet de cette tour trois statues symboliques qu'il assimile, d'après la mythologie grecque, à Zeus, Rhéa et Stéré. — « Au centre
» était celle de Zeus ou Bal, debout, haute de 40 pieds, et dans l'atti-
» tude de la marche; celle de Rhéa ou Baltis terrestre était assise dans
» un char, portant sur ses genoux deux lions, et escortée de deux
» serpents; celle de Stéré ou Baltis céleste, debout, tenant d'une main
» un reptile par la tête, de l'autre un sceptre orné de pierreries. »

M. Eichhoff donne ensuite une interprétation sur laquelle nous nous permettrons de n'être pas d'accord avec lui.

« Il est facile de reconnaître ici, dit-il, les symboles du soleil, de
» la terre et de la lune: le premier dans sa marche victorieuse et
» superbe; la seconde dans sa stabilité et sa fécondité puissante; la
» troisième dans son éclat au ciel et son influence sur la terre. »

Nous croyons qu'il est plus conforme aux données les plus récentes de la science, de voir ici, dans la première statue, la figure du Dieu suprême, — le *temps sans bornes*; — dans la seconde, *la lumière*, premier principe de la matière, première émanation du Créateur, adorée dans la personnification d'un dieu visible, androgyne et bon, sous les noms d'*Elvhim-Baalini*, *Bel* ou *Baal*, *Cronus* ou *Kronos*, concurremment avec ceux de *Mylitta*, *Alitta*, *Alileth* ou *Alilat* et *Gad*; — et dans la troisième statue, la création particulière de Mylitta, l'homme pur et lumineux, formé à l'image et avec le sang du Dieu mêlé au limon terrestre.

Ces trois statues représenteraient ainsi tout le côté du beau et du bien dans la création, à l'exclusion du mal, des ténèbres, — de Sitna — de l'homme méchant. — La terre, en effet, que M. Eichhoff voit dans la deuxième figure, se trouve déjà symbolisée par le premier

Digitized by Google

des huit étages de la tour, dont les sept autres représentent les planètes. — Quant à la nature androgyne de Mylitta, elle est exprimée d'une manière non douteuse par les deux lions et les deux serpents mâle et femelle, en opposition au serpent unique qui accompagne la troisième statue, — dont l'essence pure et lumineuse est, à son tour, clairement indiquée par le sceptre orné de pierreries. — Cette explication se trouve d'ailleurs appuyée par la plus grande partie de tous les monuments figurés recueillis par M. Lajard dans ses deux grands ouvrages relatifs au culte de Vénus et Mithra.

Dans les troisième et quatrième chapitres, M. Eichhoff fait connaître les divers monuments trouvés à Ninive et à Persépolis.

Enfin la cinquième et dernière division de l'ouvrage, la plus importante sans contredit, est relative aux inscriptions.

Au premier coup d'œil, tous les caractères dits *cunéiformes* présentent une extrême analogie; ils doivent pourtant se diviser en trois groupes distincts et appartiennent à trois langues différentes, que M. Eichhoff désigne sous les noms de langues assyrienne, médique et persane. — Cette désignation peut souffrir quelque difficulté et n'est point généralement admise. — A cet égard, M. Raoul-Rochette a produit les observations suivantes dans son cours d'antiquités.

« Tous les textes historiques de la race des Achéménides sont conçus en trois langues différentes : ces textes sont disposés de telle manière que le Persépolitain ait toujours le rang d'honneur. — C'est la seconde colonne qu'on a généralement considérée comme *médique*. — M. Westergaard est le premier qui ait étudié cette langue, mais il n'a fait que donner les lettres de l'alphabet (1845 à Bonn); il y a 80 à 90 caractères, dont quelques-uns syllabiques : la tâche de trouver la langue n'avait donc pas été abordée — M. de Saulcy a publié le premier un mémoire sur la seconde écriture persépolitaine. — Il a essayé d'abord le zend, puis le kurde, le géorgien; même le turc, pour arriver à la connaissance de la langue de la deuxième écriture (1). »

---

(1) M. de Saulcy a publié plusieurs Mémoires sur cette question, savoir :

Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne : inscriptions des Achéménides. Paris, 1849, in-4°.

Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien : inscriptions des Achéménides. Paris, 1849, in-4°.

Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane.

Digitized by Google

Selon M. Raoul-Rochette, l'idée que la deuxième colonne des inscriptions trilingues représente la langue des Perses, n'est pas heureuse : il en a donné pour raisons que la première écriture est certainement persépolitaine (zend). — La troisième certainement babylonienne (sémitique), mais que les Mèdes appartenaient à la même famille que les Perses (Genèse, chap. X) et que le zend était la langue commune à ces deux peuples ; que, de plus, les Perses n'ont pas joué de rôle avant Cyrus ; qu'ils ne sont même pas mentionnés dans la Genèse, et que tous les philologues s'accordent à reconnaître comme la patrie du zend, la Haute Médie.

M. Lassen a appelé la seconde colonne *assyrienne* et la troisième *babylonienne*. — Mais entre l'Assyrie et la Babylonie il y a une analogie aussi grande qu'entre la Perse et la Médie.

Enfin M. Rawlinson, dans un de ses derniers travaux, a donné à la deuxième écriture la qualification de *scythique*.

Quoi qu'il en soit, ce qu'on a pu déchiffrer est déjà d'un intérêt immense. — Parmi les plus curieux documents figure le fameux rocher de Baghistan en Médie, sur lequel est tracé un tableau allégorique composé de quatorze personnages et entouré d'une vingtaine de tablettes d'inscriptions.

« L'ouvrage entier, dit M. Eichhoff, remonte évidemment au commencement du règne de Darius, c'est-à-dire vers l'an 510, avant ses guerres dans l'Inde et dans l'Europe.

Le premier compartiment des inscriptions s'exprime ainsi :

« Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi de Perse, roi des Provinces, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsame, Achéménide.

» Le roi Darius déclare : mon père fut Hystaspe, dont le père fut Arsame, dont le père fut Aryaramna, dont le père fut Teïspès, dont le père fut Achemènes,

» Pour cela nous nous appelons Achéménides ; dès longtemps nous sommes puissants, dès longtemps nous sommes de la race royale.

» Huit de ma race ont déjà été rois, et moi je suis le neuvième ; nous sommes doublement rois.

Paris, 1849, in-8°, tiré des *Annales de philosophie chrétienne sur les inscriptions assyriennes de Ninive* (Khorsabad, Nimroud, Koioundjouk). Paris, 1850, in-8°, tiré de la *Revue archéologique*. Ce mémoire est suivi d'une note sur les noms des rois assyriens.

Digitized by Google

» C'est par la grâce d'Auremaze que je règne; Auremaze m'a conféré l'empire. »

Cette partie de l'inscription vient éclaircir un passage longtemps controversé d'Hérodote et confirmer la confiance accordée au *père de l'histoire*.

Ces inscriptions nous donnent encore l'énumération complète des États soumis à l'empire des Perses. — Puis les détails de l'avénement de Darius et de la mort du mage Gomate, racontés par le roi lui-même.

Les inscriptions de Persépolis ne sont pas de moindre intérêt, mais nous sommes forcé de borner là nos citations. — Les lecteurs ne manqueront pas d'ailleurs de recourir à l'intéressant travail que nous avons bien imparfaitement analysé.

L'ouvrage de M. Eichhoff vient heureusement faire pour la France ce que l'abrégé du grand ouvrage de M. Layard, *Niniveh and its remains*, vient de faire pour l'Angleterre, en popularisant au moyen d'un livre concis et à bon marché, les plus récentes et les plus merveilleuses découvertes des sciences archéologique et philologique. — Notre pays a plus que tous les autres, le droit et le devoir de connaître ces magnifiques travaux, puisque les premiers et les plus importants ont été accomplis par des Français, et qu'on rencontre à chaque instant dans ces ruines sublimes, les traces des pas ou du génie de nos compatriotes, depuis Chardin jusqu'à MM. Coste, Flandin, Botta, de Sauloy et Burnouf.

Adolphe BREULIER.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 28.

Digitized by Google

LA COMPAGNIE ANGLAISE

DES INDES ORIENTALES

ET

LE RENOUVELLEMENT DE SA CHARTE.

Le programme de la session du parlement britannique, tel que l'avait arrêté le cabinet de lord John Russell, comprenait le renouvellement de la charte de la Compagnie des Indes, qui expire en 1853. Après la retraite de ce ministre, une si importante affaire ne pouvait être discutée par une chambre des communes à l'agonie et par un ministère qui venait de naître, sans qu'on sût bien encore s'il avait chance de vie; le débat ne s'agitera donc que dans le nouveau parlement qui va sortir des élections générales. Mais, pour être ajournée dans sa solution, cette question n'en offre pas moins le sujet d'une étude d'autant plus intéressante pour nous que tout ce qui touche au gouvernement et à l'administration du vaste empire des Anglais dans l'Inde nous est moins connu et que nous n'avons que des notions superficielles, souvent même erronées, sur des matières très-familières chez nos voisins.

Digitized by Google

Cette ignorance n'est malheureusement que trop facile à expliquer. Depuis soixante ans, les désastres de la guerre, devenus irréparables par les stipulations des traités, nous ont rendus étrangers à une contrée où pendant un moment nous jouâmes le premier rôle. Notre commerce a peu fait pour lutter contre l'infériorité relative où les événements l'avaient placé. Nous sommes arrivés peu à peu à ne prendre qu'un intérêt de curiosité à des faits qui avaient une importance vitale pour nos pères, et les bruits qui nous arrivaient de ces contrées lointaines n'ont éveillé notre attention que quand ils se rattachaient à quelque grande catastrophe, comme la déroute de l'Afganistan, à quelque existence exceptionnelle, comme celle de Rundjit-Singh et de ses lieutenants européens, nos compatriotes.

Des symptômes précurseurs semblent indiquer que le moment est venu de sortir de cette apathie. Tout prouve que les rapports entre le vieux monde oriental et les races de l'Occident tendent à entrer dans une nouvelle phase. De tous côtés on sape les barrières qui s'opposent à l'expansion de l'activité européenne, et l'expédition par laquelle les États-Unis vont tâcher de forcer l'entrée des ports du Japon, n'est pas un des moindres incidents du grand drame qui se prépare. Pour établir, à ce sujet, des conjectures rationnelles, pour essayer de juger de l'inconnu par le connu, il est nécessaire d'avoir des données plus précises sur un des points les plus essentiels de la question. La *Revue Orientale* est donc fidèle à son mandat en essayant de combler, en partie, la lacune des connaissances de notre public sur le régime de la Compagnie des Indes : elle ne peut offrir à ses lecteurs qu'un travail bien succinct; mais, malgré sa brièveté, elle espère qu'il suffira pour les initier aux causes de tant de succès et de tant de grandeur.

Ce n'est pas dans Raynal qu'il faut étudier l'histoire de l'établissement des Européens dans l'Inde. Son œuvre déclamatoire est écrite à un point de vue exclusif et, avec la prétention d'être philosophique, elle a longtemps accrédité bien des erreurs, bien des préjugés. Il vaut mieux recourir aux sources originales; lire les naïfs récits des premiers navigateurs hollandais, qui sont presque la reproduction des livres de bord; les chroniques portugaises, écrites par des hommes qui avaient pris part aux aventures qu'ils racontent; les narrations anglaises, tout empreintes de l'esprit national, tel qu'il était au commencement du XVIIe siècle. C'est en interrogeant attentivement

Digitized by Google

ces témoins, en comparant leurs dires, aujourd'hui que les passions ont dès longtemps fait silence autour d'eux, c'est, dis-je, par cette loyale et soigneuse enquête qu'on démêle la vérité à son point de départ et que, dès qu'on tient son fil conducteur, on marche jusqu'à nos jours à travers les faits, en entrevoyant constamment ou la certitude, ou la probabilité qui en approche le plus.

I.

Lorsque Vasco de Gama eut, par le voyage qui se termina en 1499, ouvert la route de l'Inde autour du cap de Bonne-Espérance, les Portugais s'y précipitèrent à sa suite avec une ardeur incroyable. Plus guerriers que marchands, s'ils ne dédaignaient pas les bénéfices du commerce, ils obéissaient surtout à cet instinct aventureux qui était alors celui de la nation. C'étaient de grands batailleurs que les Gama, les Almeyda et les Albuquerque : ils ne combattaient pas seulement pour l'honneur de leur roi, pour venger ses injures et étendre sa puissance; leur vaillante épée était au service du faible et de l'opprimé, et, comme les anciens croisés, ils se proposaient le triomphe de la croix sur les infidèles. Dans leur enthousiasme militaire et religieux, il y avait un reflet de la chevalerie errante; on ne peut pas s'en étonner en songeant que Cervantes avait trente ans quand mourut Camoëns, qui a chanté les exploits qu'il avait partagés. L'immortelle satire de don Quichotte fut inspirée par les souvenirs d'une époque héroïque, devenus ridicules quand on entrait dans une prosaïque époque de décadence.

Au commencement du XVI[e] siècle, le littoral de l'Inde était soumis à la domination de princes musulmans d'origine étrangère, qui exerçaient plus ou moins tyranniquement l'autorité despotique de la conquête. Soit qu'ils fussent indépendants, soit qu'ils obéissent féodalement à un plus puissant qu'eux, il n'y avait entre eux que jalousie, que haine, que guerres perpétuelles. Suivant l'accueil qu'ils en reçurent, les Portugais se firent les amis des uns, les ennemis implacables des autres. Quand on connut l'indomptable valeur de ces étrangers, on brigua de tous côtés leur alliance et on la paya par la concession de priviléges, par l'autorisation de bâtir des forts pour protéger le mouillage de leurs flottes. C'est ainsi que, de proche en proche, les Portugais étendirent leurs établissements des côtes orien-

Digitized by Google

tales de l'Afrique à celles de la Chine, en inspirant partout le respect de leur nom et la terreur de leurs armes.

Parfois un courage inconsidéré, une confiance trop sûre du succès leur faisaient éprouver des échecs; ils les réparaient par leur persévérance, et l'on a peine à comprendre comment une si petite nation pouvait suffire à une si grande tâche. Il est évident que tout ce qu'elle avait de plus énergique prenait alors la route de l'Inde : deux siècles et demi de malheurs et d'abaissement n'ont pu entièrement étouffer les germes déposés par les héros de cette glorieuse époque. Les Portugais sont la seule nation chrétienne qui soit restée en possession du sol sur le continent chinois, et aujourd'hui même, à l'heure où nous écrivons, on y voit comme un reflet de leurs anciens exploits. Le littoral de la Chine est infesté de pirates qui viennent piller les jonques de commerce jusque sous les yeux d'une autorité impuissante à réprimer leurs brigandages. Ce sont les Portugais qui font la police de la mer : des chaloupes canonnières, des *lorcas*, armées à Macao, escortent les innombrables flottes marchandes qui font le cabotage du céleste empire, et renouvellent ainsi ce système de protectorat qui avait autrefois porté si haut la puissance de leur nation.

Elle était l'arbitre de l'Inde, quand le roi don Sébastien, entraîné par cette humeur chevaleresque dont nous parlions, s'engagea, en 1578, dans la fatale expédition du Maroc où il périt, à vingt-cinq ans, dernier héritier légitime de la couronne. Le roi d'Espagne, Philippe II s'en saisit, en vertu d'un droit fort discutable s'il n'eût été celui du plus fort. A partir de ce moment, l'étoile des Portugais pâlit et s'éclipsa dans l'Inde. Ils n'étaient plus soutenus par cet esprit national qui est une force nécessaire à tous, mais surtout à celui qui combat loin de sa patrie et qui, en mourant, a besoin, comme le soldat de Virgile, de tourner ses regards vers sa douce Argos. D'ailleurs leurs efforts furent désormais plutôt contrariés que secondés par le gouvernement; les opérations étaient censées dirigées par le ministère siégeant à Lisbonne : elles l'étaient en réalité par le conseil des Indes de Madrid. Or ce conseil, organisé en vue des populations de l'Amérique, timides, peu belliqueuses, dociles au joug et indifférentes en matière de religion, n'avait que des idées fausses sur la conduite à tenir dans des données diamétralement opposées; les jésuites y dominaient, et leur zèle intempestif de propagande fut un embarras de plus.

Digitized by Google

A ces causes d'affaiblissement vint se joindre une rivalité qui n'avait pu être prévue. Les querelles religieuses du seizième siècle avaient été, pour les communes toujours remuantes des Flandres, une occasion de se soustraire à l'autorité du roi d'Espagne; après avoir longtemps combattu pour leur indépendance, pour leur existence même, les Provinces Unies se trouvaient en mesure, dans la vieillesse de Philippe II, de prendre à leur tour l'offensive et de porter la guerre chez l'ennemi. Elles résolurent d'aller dans l'Inde tarir une des sources de ses richesses et c'est dans ce but qu'un premier armement sortit, en 1597, du port de Middelburg. Le succès détermina de nouvelles expéditions; les villes, les provinces s'associèrent pour les faire en commun, et bientôt le pavillon hollandais disputa l'empire des mers de l'Inde. Les Anglais suivirent ce mouvement; dès 1599, ils organisèrent aussi un armement. La reine Élisabeth, au règne de laquelle remontent presque toutes les grandes choses de l'Angleterre, délivra les premières lettres patentes qui ont été le fondement de la Compagnie des Indes. Les Français aussi partagèrent, mais timidement, l'empressement à courir sus au commerce du roi d'Espagne.

Ceux qui médisent avec tant d'amertume de notre époque devraient bien la comparer avec celle dont nous parlons. De nos jours, il n'y a eu qu'un cri dans le monde civilisé au sujet de l'expédition des Américains contre l'île de Cuba. Alors c'eût été l'opération la plus naturelle du monde; comme aussi la clémence de la reine Isabelle, qui a relâché les coupables, eût été impossible à comprendre. Les flottes qu'on armait étaient, à vrai dire, des flottes de pirates; quand on ne leur donnait pas, dans les ports où elles se présentaient, les vivres et l'eau dont elles avaient besoin, elles les prenaient de force; aussi tendait-on aux visiteurs des embuscades où on les égorgeait sans pitié comme des bêtes fauves. Rencontrait-on en pleine mer un navire richement chargé, on ne se faisait pas grand scrupule de le piller, sans trop s'inquiéter de son pavillon, ayant toujours un prétexte pour cette violence, et, après l'avoir brûlé, on en abandonnait l'équipage dans des chaloupes, à la grâce de Dieu, avec quelques jours de vivres. Dans les pays où on commerçait, il n'était pas rare de régler les comptes à coups de canon, quand il survenait une contestation; quelquefois même on opérait une descente à main armée, on s'emparait des magasins et on en transbordait le contenu dans les

Digitized by Google

navires. Il est vrai que ces actes étaient presque toujours motivés par l'insigne mauvaise foi des princes ou gouverneurs qui, suivant la pratique orientale, avaient le monopole du commerce; mais ces malheureux, en butte aux exigences contraires des trafiquants européens, placés, comme on dit, entre l'enclume et le marteau, étaient, jusqu'à un certain point, excusables dans leur manque de loyauté envers des gens qu'ils devaient considérer comme des fléaux et qui étaient pour eux un objet d'effroi et d'horreur, comme les Normands l'étaient pour nos pères, du temps des Carlovingiens.

Dans leur longue lutte contre les Portugais, les Hollandais apportèrent cet esprit de suite et de persévérance, cette merveilleuse patience qui les caractérisent. Ils marchèrent avec précaution, de proche en proche, ne fondant un nouvel établissement que quand celui déjà créé offrait un point d'appui suffisant. Cette prudence dans l'organisation n'excluait pas l'audace dans l'action. Leurs flottes allèrent chercher celles de l'ennemi avec une intrépidité sans pareille; inférieures en forces, elles suppléèrent au nombre par l'habileté des manœuvres et finirent par établir leur suprématie. Quand ils purent se considérer comme les maîtres, les Hollandais donnèrent une preuve de leur admirable sagesse; ils ne cédèrent pas à la tentation si séduisante d'étendre leur empire sur le continent. Ils comprirent qu'ils n'avaient pas, comme le roi d'Espagne, la possibilité indéfinie de recruter leurs armées de terre; ils répudièrent donc des conquêtes qui eussent été un fardeau trop pesant pour eux et se bornèrent aux îles, qui, par suite de la puissante organisation de leur marine, étaient pour eux une possession assurée. Grâce à cette habile politique, ils tiennent encore le second rang dans l'Inde et, tout bien considéré, peut-être que leurs colonies sont un élément plus réel de richesse et de puissance que le vaste empire indien possédé sur le continent par la Grande-Bretagne.

Nous avons dit que les Français aussi s'engagèrent dans cette carrière. Leurs débuts ne furent pas brillants, et cela tint moins au manque d'habileté des navigateurs et des commerçants qu'au régime économique de la nation. La France était, par excellence, le pays du monopole; il n'y avait pas jusqu'au métier de barbier qui ne fût une corporation fermée. Quand il surgissait une idée industrielle ou commerciale, vite il se trouvait d'habiles gens qui s'en emparaient et obtenaient de la cour un privilége exclusif pour l'exploiter. Il se pro-

Digitized by Google

suivait à cet égard ce dont nous avons été témoins de nos jours sous le régime de la liberté, quand chacun s'évertuait à inventer quelque projet, plus ou moins sérieux, pour le mettre en commandite par actions. La cour accordait facilement ces priviléges, parce qu'une finance y était attachée, ressource précieuse pour un trésor toujours aux abois, et que de plus c'était une occasion de gratifier, sans frais, les grands seigneurs qui s'étaient faits les protecteurs de l'affaire. Les titulaires du privilége n'avaient pas toujours les moyens nécessaires d'action; alors ils paralysaient ceux qui auraient pu agir à leur place. C'est là ce qui fit échouer les premières tentatives du commerce français dans l'Inde; ce fut le privilége accordé en 1604, sans cependant qu'il se soit alors formé une compagnie. Un navire qui avait échappé aux dangers de ces mers si peu connues, aux exactions des gouvernements indiens, aux procédés sommaires des autorités espagnoles, aux pirateries des Anglais et des Hollandais, trouvait en rentrant en France, au lieu des bénéfices sur lesquels il devait compter, la guerre encore plus ruineuse des privilégiés; gagnât-il son procès en opposant certains priviléges de provinces, les frais et les longueurs de la justice n'en rendaient pas moins l'opération désastreuse, et le commerce dut renoncer à des entreprises au bout desquelles il n'entrevoyait que des pertes.

Le génie de Richelieu, si clairvoyant sur tout ce qui pouvait contribuer à la grandeur nationale, voulut mettre un terme à cet état de choses. Nous voyons dans ses mémoires qu'en 1626, lors de ce voyage de Bretagne où il déjoua une conspiration de Gaston et fit exécuter Chalais, il avait médité la création d'une Compagnie des Indes dont tous les éléments étaient réunis et qui devait avoir son siége dans la mer intérieure du Morbihan. La Compagnie demandait, entre autres priviléges, celui d'être affranchie de la juridiction du parlement de Bretagne, et cela se conçoit, quand on pense que l'édit qui a été, jusqu'à nos jours, le code du commerce et de la navigation en France, n'a été promulgué que près de cinquante ans plus tard, sous le règne de Louis XIV. Par une étroite jalousie de ses prérogatives, le parlement de Bretagne refusa d'enregistrer l'édit. Richelieu aurait pu briser la résistance de cette compagnie; mais il avait alors de trop grandes affaires sur les bras, celle de la Rochelle en première ligne. Il courut au plus pressé et perdit de vue un projet auquel il ne revint qu'en 1642, quand l'occasion était perdue et que lui-même

avait un pied dans la tombe. C'est ainsi qu'une de ces libertés provinciales que nous avons entendu célébrer avec un enthousiasme lyrique, causa à la nation un préjudice irréparable ; car, si la France se fût solidement établie dans l'Inde quand les Anglais y avaient à peine paru, quand la puissance hollandaise y était encore à l'état de lutte, il est facile de juger les progrès qu'elle y aurait faits sous la forte impulsion de Richelieu.

Ces circonstances favorables n'existaient plus, lorsqu'en 1664 Colbert créa définitivement la Compagnie des Indes. Nous n'avons pas à retracer, même succinctement, les destinées de ce grand établissement qui depuis bien longtemps n'appartient plus qu'à l'histoire : bornons nous à indiquer les causes de son éclat passager et celles de sa chute inévitable. Le rôle si brillant que les Français ont un moment joué dans l'Inde, la puissance à laquelle ils s'y élevèrent, vinrent de ce que leur ardeur belliqueuse les fit marcher sur les traces des premiers guerriers portugais. Eux aussi se firent les alliés des souverains indigènes, dont ils épousèrent les querelles ; d'auxiliaires qu'ils étaient au début, ils ne tardèrent pas à devenir les maîtres, dans ces États où la discorde était permanente, où chaque changement de règne était le signal d'une guerre civile ou d'une révolution. C'est là le secret de la grandeur des Bussy, des Dupleix ; mais leurs exploits sur les champs de bataille, mais leurs habiles négociations demeuraient stériles, parce qu'il y avait dans l'organisation même de la Compagnie un principe dissolvant qui devait la frapper de mort.

La Compagnie portait l'empreinte de toutes les créations de Louis XIV : le roi qui avait dit : l'État, c'est moi, y tenait nécessairement la première place, et il se l'était faite trop grande. Si sa générosité l'avait dotée d'un riche capital, pour lequel il ne demandait nul bénéfice, et dont il consentait à risquer la perte avant que celui d'aucun actionnaire fût entamé ; s'il lui avait concédé d'immenses priviléges ; si des avantages commerciaux, des primes à l'exportation, des immunités à l'importation et la protection gratuite de la marine militaire lui étaient assurés, on la faisait, en échange, étouffer sous la pression de l'autorité royale ; on ne lui laissait pas une liberté d'action suffisante, et son conseil supérieur était composé des éléments les plus contraires à la bonne direction d'une société commerciale. On y voyait figurer le premier président et le procureur

Digitized by Google

général du parlement de Paris, les procureurs généraux des cours des aides et des comptes, deux conseillers d'État et un maître des requêtes, magistrats qui appartenaient alors bien plus à la judicature qu'à l'administration. On n'y comptait que six négociants, élus dans les principales places de commerce du royaume.

Ainsi, dans ce conseil, la pensée, l'expérience commerciales étaient en minorité : l'esprit formaliste de la robe y dominait; de sorte qu'on discutait au lieu d'agir et qu'on en était encore à examiner et à résoudre des objections, quand déjà l'affaire qui les soulevait était dès longtemps consommée. D'un autre côté, le capital de la Compagnie fut immobilisé, pour une grande partie, en constructions dispendieuses, contrairement aux notions les plus élémentaires du commerce. Enfin, l'union trop étroite qui existait entre l'État et la Compagnie, fit peser sur l'une la solidarité de la mauvaise administration de l'autre; son crédit s'en ressentit, et les capitalistes lui refusèrent des fonds que, malgré les édits prohibitifs de Louis XIV et de son successeur, ils aimèrent mieux placer dans les compagnies étrangères.

Quand elle succomba sous le poids de ses engagements et surtout des fautes de sa direction, les écrivains du dernier siècle, l'abbé Morellet en tête, les libres-échangistes d'alors, ne virent la cause de sa ruine que dans son monopole; suivant eux, un commerce libre eût tout sauvé. C'est possible, et le monopole est, en lui-même, une chose mauvaise, réprouvée par les vrais et sains principes de l'économie politique. Cependant, comme les Compagnies de la Hollande et de l'Angleterre reposaient aussi sur un monopole, qui n'était ni moins exclusif, ni moins sévèrement pratiqué que celui de la compagnie française, et qu'elles n'en jouissaient pas moins d'une éclatante et incontestable prospérité, cette seule réflexion aurait dû prouver à ces écrivains qu'ils se trompaient et qu'il fallait chercher ailleurs le principe de tant de désastres. Comme nous allons le voir, un examen même très-superficiel du régime de la Compagnie anglaise des Indes orientales les aurait aisément mis sur la voie de la vérité. Peut-être la connaissent-ils; mais ils avaient un système à faire prévaloir et ils n'en voulaient pas perdre l'occasion.

Digitized by Google

II.

Ainsi que nous l'avons dit, à l'exemple de la Hollande, il se forma en Angleterre une compagnie pour envoyer des navires dans l'Inde le premier départ est de l'an 1600; les lettres patentes de la reine Élisabeth sont de 1599. Le capital social fut de 70,000 livres sterling, somme qui représente environ 5 millions de notre monnaie actuelle. Cette expédition se composa de quatre bâtiments, ce qui prouve qu'alors les armements étaient assez chers; le magnifique succès qu'elle obtint imprima une grande activité à cette nouvelle navigation.

Jacques Ier, successeur d'Élisabeth, accorda aussi sa protection à la Compagnie; il confirma et accrut ses priviléges et lui donna l'appui de son gouvernement en envoyant, à deux reprises, des ambassadeurs qui négocièrent à son profit des traités de commerce avec l'empereur mogol et le roi du Japon. Ses armes chassèrent d'Ormus les Portugais qui s'y étaient établis depuis plus d'un siècle, et le roi de Perse récompensa par de grands priviléges, octroyés à la Compagnie, l'affranchissement du golfe persique. Grâce à ces encouragements, la prospérité de la Compagnie alla toujours croissant; l'acte de navigation de Cromwell, l'impulsion qu'il donna à la marine marchande, la force qu'il assura à la marine militaire, contribuèrent à ses succès, et elle était à son apogée en 1662, deux ans après la restauration de Charles II.

Charles II est peut-être la plus étrange créature humaine qui ait porté une couronne Les misères de l'exil, au lieu de le retremper, l'avaient amoindri et, tranchons le mot, dégradé; il s'était habitué au rôle de prince mendiant, il le continua sur le trône. Il faisait argent de tout : il vendit à la France, pour 5 millions, Dunkerque, qui avait été conquis en commun sur l'Espagne, du temps de Cromwell, et dont l'ombrageuse jalousie de l'Angleterre nous obligea de combler le port, lors de la paix d'Utrecht. S'étant mis aux gages de Louis XIV, il fatiguait de ses obsessions besoigneuses le distributeur des fonds secrets, Barillon, ambassadeur de France, et subissait les humiliantes rebuffades qui, à ce sujet, lui arrivaient de Versailles. C'est probablement quand il était aux expédients, que

Digitized by Google

son génie inventif lui suggéra la conduite qu'il tint à l'égard de la Compagnie des Indes.

Officiellement, nul souverain n'a fait plus pour elle. Non-seulement il confirma les chartes d'Élisabeth et de Jacques Ier, mais il en accorda lui-même quatre autres en 1662, 1669, 1674 et 1680, pour expliquer, renforcer et étendre les priviléges déjà existants et pour en octroyer de nouveaux, auxquels il fit reconnaître force de loi par les cours de justice, malgré l'opposition du parlement. Il constitua vigoureusement le monopole et assura à la Compagnie le moyen de l'exercer en toute sûreté, aussi bien au delà des mers que dans les ports de l'Angleterre. Pendant que le roi semblait tout faire pour elle, il se livrait secrètement à un petit trafic qui la ruinait. Il vendait à des particuliers la permission de faire le commerce que ses édits assuraient exclusivement à la Compagnie, et il tirait des sommes considérables de ces violations de la foi publique qui se continuèrent pendant tout son règne; aussi la valeur des actions tomba-t-elle de 370 à 200, par l'effet de cette concurrence illicite.

Cet abus cessa sous Jacques II, son frère et son successeur, qui, en 1685, renouvela la charte et fit une proclamation royale pour empêcher le commerce de contrebande. Le fait y répondit si bien que les bénéfices permirent de faire la répartition d'un dividende de 25 pour 100 du capital. Mais la révolution de 1688 et, à sa suite, la guerre maritime, pendant laquelle les armateurs français firent un mal incalculable au commerce de l'Angleterre, entraînèrent la Compagnie dans de telles pertes que, sitôt après la paix de Riswick, on reconnut, qu'il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de la mettre en liquidation, pour en reconstituer immédiatement une autre. C'est ce qui eut lieu, en 1698, au moyen d'une charte d'incorporation accordée par Guillaume III, charte qui n'était que la reproduction presque littérale des précédentes et qui, encore en vigueur aujourd'hui avec quelques modifications, est précisément celle qu'il est question de renouveler. Nous en analysons plus loin les dispositions les plus essentielles : bornons-nous ici à dire que, tout en garantissant à la Compagnie l'énergique protection de l'État, elle la laissait, relativement à lui, dans une indépendance à peu près illimitée qui a été un des principaux et des plus sûrs éléments de sa grandeur.

Dès son début, le crédit de ce nouvel établissement y fit affluer les

Digitized by Google

capitaux, et ses opérations furent le double de celles des années les plus prospères que l'on eût encore vues ; au lieu de vingt, ce furent quarante vaisseaux qu'il expédia dans les Indes et, année commune, il y envoya, en espèces, un million sterling, plus de 40 millions de francs d'aujourd'hui. La guerre de la succession, d'où l'Angleterre sortit si grande, la France et l'Espagne si affaiblies, et où le pavillon britannique conquit définitivement l'empire des mers, ne put que contribuer à ces succès qui allèrent toujours croissant, sous la direction d'hommes habiles et énergiques, que la Compagnie avait le talent de discerner et de mettre au poste convenable, comme, pour n'en citer qu'un seul, le premier Pitt, le père du fameux lord Chatham.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, grâce à des circonstances heureuses et surtout au génie entreprenant de quelques hommes, à leur énergie guerrière et à leurs victoires, la France était devenue prépondérante dans l'Inde, et Dupleix, le représentant de la Compagnie française, y était en quelque sorte l'égal du grand Mogol, avec lequel il rivalisait de faste aussi bien que de puissance. La faiblesse du cabinet de Versailles laissa évanouir cette grandeur d'un jour ; mieux inspiré, celui de Saint-James ne négligea rien pour la détruire. Dans la guerre de sept ans, il poussa les opérations militaires dans l'Inde avec une vigueur et une persévérance sans égales ; attaquées, harcelées, poursuivies de tous côtés, les forces françaises finirent par être enfermées dans Pondichéry, qui fut leur dernier asile. Elles y soutinrent un long siége sans être secourues, et furent obligés de capituler. Pour prix de sa belle défense, Lally eut la tête tranchée ; arrêt inique, qui fut réformé depuis et qui, lorsqu'il fut rendu et exécuté, fut une de ces lâches satisfactions que les gouvernements sans dignité et sans caractère donnent quelquefois au soulèvement aveugle de l'opinion publique. Comme le disait Voltaire, malgré sa mauvaise humeur d'actionnaire ruiné, le bourreau était la personne de France qui avait le moins droit de tuer M. de Lally.

A partir de cette époque, la puissance anglaise marcha à pas de géant dans l'Inde, non-seulement parce qu'elle n'y rencontra plus de concurrence sérieure, mais encore parce que l'exemple des Français éclaira la sagacité britannique et lui montra la véritable route à suivre. La Compagnie comprit qu'il n'y avait rien de grand à attendre d'un système d'occupation restreinte, dont, à notre tour, nous avons pu

Digitized by Google

aussi reconnaître la stérilité et l'impuissance, pendant les dix premières années de notre conquête d'Alger. Elle jugea que se renfermer dans quelques points du littoral, quelque bien choisis qu'ils fussent, c'était rester plus vulnérable à l'égard des gouvernements rivaux de l'Europe, moins influente à l'égard de ceux de l'Inde. Elle résolut donc de donner à sa puissance la base plus large et plus solide de vastes possessions territoriales, et, ce plan une fois adopté, elle en poursuivit l'exécution avec cette ténacité persévérante qui est un caractère inhérent à la race anglo-saxone.

Il est impossible de ne pas être pénétré d'admiration pour cette habile politique, qui, dans une si longue suite d'années, ne s'est pas laissé un instant détourner de son but; combinant ses plans avec une prévoyance sans égale, ne les exécutant que quand l'heure était venue; jamais impatiente, jamais découragée; s'arrêtant à propos dans le succès, réparant les échecs avec une indomptable énergie et employant le talent de ses négociateurs avec au moins autant d'avantage que le courage de ses soldats. Mais toute médaille a son revers, et celui de cette politique si heureuse dans ses résultats, est d'avoir été trop souvent sans principes comme sans pitié; de s'être montrée peu scrupuleuse sur le choix des moyens, pourvu qu'ils conduisissent au but et d'avoir fait à l'intérêt matériel un trop facile sacrifice de l'intérêt moral, qui est, lui aussi, une des plus précieuses richesses des peuples.

Quand la répétition périodique des mêmes faits n'avait pas encore familiarisé avec les procédés de la Compagnie; quand le sentiment du juste et de l'injuste n'était pas émoussé par une longue habitude, l'opinion s'émut vivement aux récits qui arrivaient de l'Inde. Elle prit parti pour le malheureux rajah d'Aoude, si iniquement dépouillé, et pour d'autres victimes des envahissements de la Compagnie. Il s'était produit des faits très-regrettables, comme en offre l'histoire de presque toutes les guerres, faits démesurément grossis, du reste, par les exagérations de la presse et de la tribune; car c'était un temps où le langage des partis, en Angleterre, avait atteint une violence inconnue auparavant et rarement égalée depuis. Les scandales de l'Inde devinrent une arme puissante dans les mains de l'opposition, qui en fit peser la solidarité sur le gouvernement. C'était sa faiblesse ou sa connivence intéressée qui permettaient à la Compagnie d'être, disait-on, un État dans l'État, de s'abandonner à une ambition désordonnée, de com-

Digitized by Google

promettre l'honneur britannique aux yeux du monde civilisé et en même temps de ruiner ses actionnaires par les folles dépenses de guerres interminables et les dettes monstrueuses qu'elle avait contractées pour y faire face. Il n'y avait donc qu'un cri dans les trois royaumes pour réclamer l'intervention du parlement, afin de mettre un terme à un état de choses intolérable.

A cette même époque venait de se former ce cabinet de coalition où M. Fox avait eu le triste courage de venir s'asseoir à côté de ce même lord North que, quelques mois auparavant, il abreuvait de tels outrages, qu'on vit un jour le malheureux ministre ne pouvoir opposer que des paroles entrecoupées de sanglots à l'indigne insinuation de trahison lancée contre lui par le député de Westminster. Il est dans la destinée des oppositions de ne savoir ni exercer utilement ni garder longtemps le pouvoir, quand elles sont parvenues à s'en saisir. Elles sont un détestable apprentissage de gouvernement, se plaisant dans le vide sonore du lieu commun, se laissant emporter dans les vagues espaces de la théorie et dédaignant les sentiers modestes et quelquefois raboteux de la pratique. Quand les nécessités du gouvernement les mettent face à face avec les faits, en contact avec leur inflexible réalité, elles se débattent misérablement sous le poids de leurs doctrines absolues et des engagements qu'elles leur ont fait contracter, sans savoir s'il leur serait possible de les tenir.

C'est ce qui arriva à M. Fox : dans l'opposition, dont il était le chef, il s'était associé à la guerre contre la Compagnie des Indes ; il avait apporté son tribut d'éloquence à ces ardents débats par lesquels ses amis politiques, les Burke, les Sheridan, avaient préludé à l'accusation formelle qui fut plus tard soumise à la chambre des lords. Il lui fallait donc, comme ministre, remédier aux abus qu'il avait signalés comme orateur. Les préventions de l'opposition égarèrent son jugement, et le remède qu'il proposa était en quelque sorte pire que le mal. Ce mal était évidemment dans une indépendance à peu près absolue, qui avait pu être sans inconvénients tant que la Compagnie n'était qu'une société commerciale, mais qui était un danger permanent depuis l'acquisition de cet empire, qui, pour n'être pas aussi vaste qu'il l'est devenu depuis, n'en dépassait pas moins déjà toutes les proportions prévues. Il suffisait d'une faute de la Compagnie, d'une erreur dans sa politique, pour engager et mettre en jeu les intérêts généraux de la Grande-Bretagne. Il était donc indispensable de renfer-

Digitized by Google

mer cette indépendance dans de justes limites. M. Fox ne trouva rien de mieux que de la confisquer tout entière ; que d'absorber la Compagnie dans l'État, qui se serait substitué à elle dans la direction de ses affaires et se serait attribué, sans exception, la nomination à tous les emplois aussi bien dans l'Inde que dans l'Angleterre.

A la chambre des communes, ce bill eut pour redoutable adversaire un jeune homme qui débutait alors dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. M. Pitt était lié à la Compagnie par des souvenirs de famille; mais ce fut surtout au point de vue de l'intérêt public qu'il se plaça pour combattre les mesures de M. Fox, contre lesquelles il employa alternativement et les arguments d'une logique puissante et les sarcasmes d'une amère ironie. Il signala les dangers que feraient courir à la constitution cette extension énorme du patronage ministériel, cette curée de grands emplois et de riches salaires offerte à toutes les ambitions faméliques. Il n'épargna pas les épigrammes à l'avidité des *placemen* whigs; mais son éloquence n'ébranla pas une coalition qui avait un parti pris à l'avance. Le bill fut donc voté par les communes; il eut un autre sort à la chambre des lords, et son rejet entraîna la chute du ministère.

Agé d'environ vingt-deux ans, M. Pitt prit alors la direction des affaires, pour la garder, presque sans interruption, jusqu'à la fin de sa vie. Une des plus urgentes, à coup sûr, était le règlement de la Compagnie, et ce fut une de celles où il rencontra le plus de difficultés et montra le plus de vigueur. Digne fils du grand Chatham, M. Pitt avait sur le pouvoir des idées plus larges, plus élevées que celles de ses prédécesseurs à la tête du ministère, les Bute, les Grafton, les North, qui avaient usé les vingt premières années du règne de Georges III en luttes stériles de prérogatives entre la couronne et les communes. Il se plaçait dans une plus noble sphère, considérant le pouvoir gouvernemental en lui-même, abstraction faite des mains qui devaient l'exercer. Loin de se préoccuper exclusivement de la part à faire à l'autorité royale, il voulait concentrer, fortifier le pouvoir, pour que son action fût plus sûre, plus prompte, plus efficace, et tournât également à la gloire du prince et à la grandeur de la nation. Il semblait qu'éclairé par les événements de la guerre d'Amérique, qui venait de finir, il eût déjà le pressentiment des luttes gigantesques dans lesquelles son pays se trouverait bientôt engagé.

C'est d'après ces principes que M. Pitt respecta les priviléges de la

Digitized by Google

Compagnie des Indes et lui conserva son organisation. Il lui laissa la nomination à tous les emplois, sans en excepter ceux qui ont un caractère tout à fait politique, comme le gouvernement général de l'Inde, les gouvernements particuliers des présidences, le commandement des forces; seulement ces dernières nominations ne purent être faites que sous le bon plaisir du roi, ce qui prévenait les choix dangereux. Le gouvernement s'abstint scrupuleusement de s'immiscer en quoi que ce fût dans le régime intérieur de la Compagnie, dans la conduite de ses affaires, dans tout ce qui touchait à ses intérêts matériels; il ne se réserva que le *contrôle* de ses actes politiques et en confia la surveillance à des commissaires dont les uns le furent à titre d'office, comme ministres dirigeants, et les autres choisis parmi les membres influents du parlement. Par ce sage compromis, M. Pitt concilia les nécessités du gouvernement avec l'antipathie à peu près insurmontable que les Anglais ont pour l'intervention de l'État dans les affaires des particuliers. Une longue expérience a prouvé la sûreté de la combinaison; du reste ce bill, qui commença à fonctionner en 1784, ne fut voté qu'à titre d'essai et seulement pour une durée de dix ans.

Il fut renouvelé sans difficulté en 1793. L'exposé de la situation florissante de la Compagnie et de l'état de ses finances, fait par le président du bureau du contrôle, M. Dundas, depuis lord Melville, montra combien étaient chimériques ces craintes de banqueroute annoncées avec tant de fracas douze ans auparavant. Ce renouvellement de 1793 est remarquable en ce qu'il agrandit la part si petite, déjà faite en 1784, au commerce libre. Les navires des particuliers ne pouvaient aller dans les mers de l'Inde qu'avec une autorisation en forme de la Compagnie; elle-même n'était tenue à recevoir sur les siens que trois tonneaux de marchandises non à elle; cette proportion fut largement accrue. C'était une satisfaction donnée à des idées qui commençaient à faire leur chemin dans le monde; mais, à vrai dire, cette satisfaction était illusoire. Sous prétexte de prévenir la contrebande, les expéditions du commerce libre, comme ses retours, devaient avoir exclusivement lieu par le seul port de Londres et ses ventes ne se faire que sous la surveillance et avec le concours de la Compagnie. Dans ces conditions, il est évident que le jour où elle eût été importunée de la concurrence, il ne tenait qu'à elle de l'étouffer, puisqu'elle ne la rencontrait qu'au centre même de ses immenses

Digitized by Google

affaires, dans son principal entrepôt, là où, en consentant à une perte insignifiante, il lui était aisé de ruiner les imprudents qui auraient essayé de lutter contre elle. Au lieu d'une durée de dix années, on en donna vingt au nouveau bill.

La charte de la Compagnie fut donc remise en discussion en 1813, et elle donna lieu, sinon dans le parlement, du moins dans le public, aux débats les plus vifs et les plus passionnés. Les doctrines de la liberté du commerce avaient fait des progrès immenses, surtout en Écosse où les esprits ne s'occupent pas moins d'idées philosophiques que d'idées industrielles et commerciales. Port de mer et siége d'une université, Glasgow avait alors une activité maritime qui depuis a pâli devant la prospérité toujours croissante de Liverpool. Glasgow organisa donc, sur cette question, une de ces *agitations* qui tiennent une si grande place dans les mœurs publiques de nos voisins. *Meetings*, brochures, polémique dans les journaux, pétitions au parlement, rien ne fut négligé pour arracher son monopole à la Compagnie. Elle le défendit énergiquement, par l'emploi des mêmes armes, et elle essaya, mais en vain, d'associer, par la communauté d'intérêts, la Cité de Londres à sa résistance aux prétentions du commerce. Même dans le sein de la Compagnie, cette liberté comptait des partisans, et l'un des derniers survivants des hommes politiques d'alors, M. J. Hume, doit sourire en relisant aujourd'hui le timide discours qui souleva dans la salle de Leadenhall-Street une tempête si violente, que le président dut rappeler l'auditoire au sentiment sinon de l'impartialité, du moins de la tolérance pour toutes les opinions.

La cause du monopole était perdue, et loin d'essayer de la défendre, lord Castelreagh, le ministre dirigeant d'alors, qui avait été président du bureau de contrôle et était ainsi parfaitement versé dans les affaires de l'Inde, l'écarta de la question dès le début même de l'affaire. Tous les sujets britanniques purent désormais se livrer sans restriction aucune au commerce de l'Inde; celui de la Chine fut seul réservé à la Compagnie, qui en eut le privilége exclusif aux mêmes conditions qu'autrefois. L'événement a réduit à leur juste valeur les exagérations mises en avant de part et d'autre dans l'ardente lutte qui avait précédé le vote du bill de 1813. Le commerce libre n'a pas répondu aux rêves dorés que l'on avait faits, ni produit ces bénéfices fabuleux dont on s'était flatté. Les sinistres prédictions de la Compagnie ne se sont pas réalisées davantage; sa richesse, son crédit, son

Digitized by Google

expérience acquise et ses moyens d'action lui ayant toujours assuré une immense supériorité sur les tentatives individuelles essayées en concurrence avec elle.

Vingt ans après, à l'expiration de ce bill, on vit disparaître la dernière trace du monopole, et le commerce de la Chine tomber à son tour dans le domaine public. Cette dernière liberté a eu un résultat qu'on n'avait ni prévu, ni probablement pu prévoir, l'extension illimitée du commerce de l'opium. Sous le régime restrictif, quelques caisses de cette affreuse drogue pouvaient bien entrer comme assortiment dans une cargaison ; elles ne composaient pas celle de tout un navire, parce qu'un grand établissement public a une responsabilité morale qui lui fait tenir compte de certaines considérations par-dessus lesquelles passent les particuliers, et que d'ailleurs la contrebande étant virtuellement exclue de la protection du gouvernement, la direction de la Compagnie n'aurait pas voulu faire courir à ses intéressés des risques dont elle eût pu être obligée de les indemniser. Or le commerce de l'opium a amené la guerre avec la Chine, l'occupation définitive de Hong-Kong et un traité dont l'exécution a déjà menacé de faire recommencer les hostilités. Le gouvernement anglais a eu la prudence de les éviter, parce qu'il avait alors, en 1848, des préoccupations trop sérieuses pour se donner une affaire de plus; mais tout prouve que, bon gré mal gré, l'Angleterre sera fatalement entraînée de nouveau dans une guerre qui est inévitable.

Nous touchons au moment où il faudra que le bill aujourd'hui en vigueur soit renouvelé; il le sera infailliblement. La Compagnie a toujours prétendu qu'en vertu de la charte d'incorporation qu'elle a reçue de Guillaume III, elle a une existence propre et personnelle, protégée, comme celle de tout sujet anglais, par le droit commun, *the law of the land*; ne pouvant lui être enlevée, en cas de forfaiture, que par un arrêt des tribunaux réguliers et échappant au pouvoir du parlement, qui n'a qualité que pour régler ses rapports avec l'État et sa participation à la politique générale du pays. Outre ce point de droit, qui est parfaitement conforme aux principes de la législation anglaise, il y a un point de fait non moins concluant. Pour dissoudre la Compagnie, il faudrait la liquider; or cette liquidation est tout bonnement impossible. Composé d'un territoire presque aussi grand que l'Europe et de cent millions de sujets, son actif n'est pas susceptible d'une évaluation quelconque. Il n'en est pas de même de son passif : outre les

Digitized by Google

pensions concédées ou à concéder, outre une dette flottante considérable, elle a une dette fondée au capital d'environ un milliard de francs, avec à peu près trente millions d'intérêt par an. De pareils chiffres dispensent de tout commentaire et font assez comprendre que, sauf ces modifications de détail dont le temps et l'expérience amènent la nécessité, le renouvellement du bill ne sera qu'une pure affaire de forme.

III.

Si, suivant le vieil axome, c'est au fruit que l'on connaît l'arbre, si la permanence des résultats peut faire juger les principes dont ils découlent, on doit à l'avance être prévenu en faveur de cette charte de la Compagnie des Indes dont nous venons de parcourir rapidement l'histoire. Chose remarquable! promulguée par Charles II, le 3 avril 1662, elle est tout à fait contemporaine de l'édit de Louis XIV, sur le même sujet, qui est du mois d'août 1664; sauf le monopole consacré dans les deux actes, sauf un octroi à peu près semblable de priviléges, elle repose sur un ordre d'idées tout différent, en raison de la diversité du génie des deux peuples et de l'opposition entre leurs principes politiques. En France, le gouvernement s'associe étroitetement à la Compagnie; il lui fournit de l'argent, il veut en surveiller l'emploi; il se fait son homme d'affaires, il conserve au début cette haute tutelle qui n'a été établie en Angleterre qu'au bout d'un siècle, non pour diriger les pas incertains d'un mineur, mais pour empêcher un majeur d'abuser de ses forces. Le gouvernement anglais, au contraire, se borne à constituer la Compagnie, il ne lui donne pas d'argent, l'abandonne dès le premier jour à ses propres inspirations, et n'intervient que pour faciliter ses succès par ses armes ou sa diplomatie. De la différence des points de départ est née celle des points d'arrivée.

La charte de Charles II se composait de vingt-huit articles. Le gouvernement de la Compagnie y est établi sur ce système électoral qui est la base de toutes les institutions anglaises. Pour être actionnaire, il faut être sujet britannique; pour voter dans l'assemblée générale, il faut posséder 500 livres sterling, c'est-à-dire dix actions (elles étaient alors de 50 livres; depuis, en 1676, elles ont été portées et sont restées nominalement à 100). Toutefois, ceux qui possèdent moins peuvent se réunir de manière à former les 500 livres exigées, et ils ont

Digitized by Google

alors une voix en commun. Pour être élu membre de la cour des directeurs, il faut posséder 2,000 livres. Formée de vingt-quatre membres, cette cour élit elle-même dans son sein son président (*chairman*) qui est le représentant officiel de la Compagnie et qui en dirige avec elle toutes les affaires. Ses fonctions sont annuelles, ne pouvant être renommé immédiatement que dans des cas tout exceptionnels. La cour elle-même se renouvelle tous les ans par quart, mais avec faculté indéfinie de réélection.

Ainsi constitué, le conseil représente fidèlement et à toutes les époques la pensée générale de la Compagnie, suivant les impressions qu'elle reçoit des événements. Il exerce tous les pouvoirs concédés à la Compagnie par sa charte, et ces pouvoirs sont immenses. Non-seulement il préside aux opérations commerciales, il nomme à tous les emplois, il fait les règlements et ordonnances à observer dans ses vastes possessions, dans ses comptoirs et sur ses navires; mais même il avait autrefois le droit absolu de paix ou de guerre, qu'il exerce encore aujourd'hui sous la surveillance du bureau de contrôle. De ce droit naît celui d'avoir une puissante armée dont les cadres sont réglés par lui, dont tous les grades sont à sa nomination. Par un privilége énorme, la Compagnie a la faculté d'établir des cours de judicature et de traduire devant elles non-seulement ses subordonnés, mais même tout sujet britannique qui, dans les pays de la Compagnie, se met en contravention à ses règlements ou qui a un litige à débattre; pourvu que la décision soit conforme à la loi anglaise, elle a la même force que celle des tribunaux ordinaires. On le voit, c'est une véritable abdication d'une portion de la souveraineté au profit d'une société particulière, et il n'y a qu'en Angleterre qu'on en peut trouver l'exemple, la Hollande, toute républicaine qu'elle était, ayant été loin de faire la part aussi large à sa compagnie des Indes.

Cet exemple, il ne faut pas s'étonner qu'il n'ait pas été suivi par Louis XIV, puisqu'aujourd'hui même il a fallu une révolution pour que chez nous le gouvernement central se dessaisît des attributions dont il s'était surchargé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cela ne tient pas à une jalousie ombrageuse : c'est plutôt le résultat d'un désir immodéré et mal entendu du bien. L'autorité souveraine a l'intime conviction que seule elle a qualité pour bien faire; pour elle, la science du gouvernement ressemble au métier des nourrices qui sont obligées d'intervenir dans tous les actes de leur nourrisson; cette autorité croit

Digitized by Google

que la société ne saurait marcher sans lisières, et c'est bien plus pour la servir que pour la dominer qu'elle se substitue à son libre arbitre. L'effet de ce système est de paralyser toute initiative individuelle, de compliquer les ressorts là où il faudrait les simplifier, de multiplier par conséquent les frottements de la machine, et comme elle n'a qu'un moteur, de la détraquer sans remède, quand l'action du pouvoir est nécessairement absorbée par d'autres intérêts prédominants.

C'est à cette cause surtout qu'il faut attribuer le long et pénible enfantement de nos colonies, leur vie végétative et leur défaut d'expansion : la tutelle de la métropole pèse trop lourdement sur elles. Il n'y a pas de préjugé plus mal fondé que celui qui proclame la France inhabile à coloniser; ses colonies ont le tort d'être trop solidement constituées, comme si elles faisaient partie intégrante de la mère patrie. Aussi restent-elles françaises, lors même que la guerre les a fait passer sous une autre domination; c'est ce qui arrive à *Maurice* qui, après quarante ans, est toujours l'*île de France* pour les colons; c'est ce qui arrive au Canada, dont la physionomie toute normande a été à peine altérée par près d'un siècle de possession anglaise. Sans doute les Français n'ont pas cet instinct d'émigration qui caractérise les races germaniques et par conséquent les Anglo-Saxons; mais ils ont des qualités qui leur sont propres et qui en font d'excellents colonisateurs. C'est, en première ligne, une singulière puissance d'assimilation, qui les fait se plier aux mœurs, aux habitudes étrangères, et grâce à laquelle il s'opère rapidement une transformation réciproque. Le Français n'eût peut-être pas défriché en si peu de temps les forêts du Nouveau-Monde et peuplé leurs vastes solitudes; mais il a vécu côte à côte pendant plus d'un siècle avec ces malheureuses Peaux-rouges qu'en moins de cinquante ans les Anglo-Américains ont exterminées, avec l'impitoyable sang-froid d'un calcul systématique.

La Compagnie des Indes a fait l'usage le plus habile et le plus judicieux des immenses pouvoirs qui lui avaient été conférés. C'est surtout dans le choix des hommes qu'éclate la sagesse de sa direction, car il est difficile de rencontrer nulle part une suite aussi constante de grands politiques, de bons généraux et d'habiles administrateurs. Ces choix, du reste, s'expliquent par deux causes. La Compagnie ne confie ses emplois qu'à des capacités éprouvées, et, d'un autre côté, elle récompense ses serviteurs avec une libéralité splendide. Il en

Digitized by Google

résulte qu'elle n'a pas à subir les mécomptes de ces médiocrités qui se croient propres à tout et souvent ne sont propres à rien, et que la carrière qu'elle ouvre à l'ambition est assez avantageuse pour déterminer les hommes supérieurs à s'y engager. Les préjugés qui, chez nous, ont longtemps écarté la noblesse des vocations industrielles, n'ont jamais existé en Angleterre; aussi des cadets de la plus haute aristocratie n'hésitaient-ils pas à entrer au service de la Compagnie. Elle les assujettissait à un long noviciat dans ses bureaux, où ils travaillaient comme surnuméraires, pour se former à la pratique des affaires indiennes; quand ils avaient acquis une aptitude suffisamment reconnue, on les envoyait dans l'Inde, prendre possession d'un emploi richement rétribué, et l'éclat de leur nom et de leurs alliances ajoutait à la considération de la Compagnie. Par suite de plusieurs causes qu'il serait trop long d'énumérer ici, cela se fait moins aujourd'hui ; mais la tradition n'en est pas perdue, comme il est facile de s'en convaincre en parcourant la liste des employés de la Compagnie.

C'est surtout le mérite qu'elle va chercher partout où il se trouve et qu'elle met à sa véritable place, sans tenir compte de vaines considérations devant lesquelles s'arrêterait un gouvernement autrement constitué. Ainsi, du fils d'un procureur de Shrewsbury, de Clive, qui trafiquait au Bengale et qui, dans un moment de danger suprême, dut prendre les armes comme tout le monde, elle a fait un général en chef, après avoir reconnu ses talents militaires; ainsi, du pauvre fils d'un recteur de campagne, d'un de ses plus obscurs employés, de Warren Hastings, elle a fait un gouverneur général de ses possessions, après avoir successivement encouragé et récompensé ses éclatants services. Quand l'un et l'autre furent en butte à des accusations où la politique avait encore plus de part que la justice, loin de les abandonner, elle les défendit avec ardeur et persévérance. A Clive, elle éleva une statue dans la salle même de ses délibérations; à Hastings, le lendemain de son acquittement par la chambre des lords, elle accorda une magnifique pension de 4,000 livres sterling, 100,000 fr., qu'elle fit remonter au jour où les passions avaient brisé sa carrière, qu'elle renouvela quand elle aurait pu se considérer comme libérée par l'expiration du bill en 1813, et qu'elle lui a payée jusqu'à sa mort en 1820, c'est-à-dire pendant plus de trente ans. Il est triste pour nous d'avoir à opposer à de tels souvenirs celui de Lally décapité, de Labourdonnaye mourant épuisé au sortir de la

Digitized by Google

Bastille, de Dupleix et de ses héritiers disputant devant les tribunaux les lambeaux de sa fortune. Ce n'est pas en sacrifiant aux instincts jaloux de la démocratie qu'une nation s'élève à la prodigieuse hauteur de l'aristocratique Angleterre.

Une chose qui montre l'admirable sens pratique de la Compagnie, c'est la manière dont elle s'est affranchie de l'éloignement que l'esprit public anglais éprouve pour la direction militaire. Les fastes parlementaires offrent très-peu d'exemples de généraux premiers ministres; le duc de Wellington fait à cet égard une exception, motivée peut-être autant par son caractère personnel que par l'éclat de ses services. La Compagnie a presque toujours confié à des militaires, non-seulement les fonctions de gouverneur général, mais encore celles de gouverneur des autres présidences, et elle n'a eu qu'à s'applaudir de cette mesure. Dans les postes où il faut une décision prompte, où on doit savoir engager à propos sa responsabilité et en même temps où il est nécessaire de maintenir toute son énergie à l'action du pouvoir, un soldat puise dans les habitudes de sa vie une vigueur que n'inspirent pas au même degré les traditions de la vie civile, accoutumée à examiner lentement le parti à prendre et même parfois à discuter l'obéissance. Au reste, pour fortifier tout à la fois l'autorité des gouverneurs et l'entourer cependant de garanties, ils sont eux-mêmes assistés d'un conseil suprême, dont le concours est nécessaire à leurs actes pour obliger la Compagnie. Ces hautes nominations se font, comme nous l'avons dit, d'accord avec l'autorité royale ; la Compagnie a cependant fait, il y a quelques années, acte d'indépendance, en révoquant, sans consulter le ministère, lord Ellenborough, gouverneur général, que son caractère inquiet n'aurait peut-être pas empêché de finir son temps, s'il n'eût blessé le puritanisme religieux de la cour des directeurs par ces malencontreuses portes d'un temple indien qu'il avait reconquises sur les Afgans, et au moyen desquelles il avait, au grand scandale des *saints*, parodié la conduite de Bonaparte avec les ulémas du Kaire.

Quelque vaste que soit l'empire de l'Inde, il ne faut pas s'imaginer que la Compagnie y ait un nombre d'employés proportionné à ce qu'il serait chez nous. Son personnel, je ne parle pas de l'armée, ne dépasse pas dix-huit cents personnes et suffit à la besogne, parce que les conditions d'administration sont toutes différentes des nôtres. Un règlement d'une rare prévoyance et appliqué avec une inflexible

Digitized by Google

rigueur, interdit à tout Anglais la propriété foncière dans l'Inde; il n'a donc pu s'y créer ces intérêts complexes qui ajoutent singulièrement aux difficultés du gouvernement. Quant aux Indiens, ils s'administrent eux-mêmes, sous la surveillance d'un employé anglais, chargé avant tout d'assurer la rentrée de l'impôt et l'exercice des monopoles. Ce n'est pas là le beau côté du gouvernement de la Compagnie, et nos prédicateurs de socialisme auraient pu s'éclairer là, comme dans les États de Méhémet Alî, sur la valeur pratique de leurs utopies. Ils auraient vu ce que les populations gagnent à ce travail réglementé par l'État et équitablement rétribué par lui. La misère fait journellement d'effroyables progrès dans l'Inde, et, si on n'en modifie profondément le régime, le temps n'est pas loin où elle sera une possession onéreuse pour ses dominateurs.

Les Anglais ont pour principe de respecter scrupuleusement les idées, les mœurs, les habitudes des pays dont ils font la conquête. Se renfermant dans le domaine de la politique, ils se gardent de la moindre intervention dans ce qui ne les concerne pas directement. Ce n'est pas notre méthode, et certes le système anglais est préférable au nôtre; mais, en tout, il y a un juste milieu, et l'excès, même dans le bien, finit par être un mal. C'est ce qui arrive dans l'Inde, et, par exemple, ce n'est que très-récemment que ces conquérants tout-puissants se sont enfin décidés à interdire formellement les *suttees*, ces abominables sacrifices humains des veuves brûlées sur le cadavre de leur mari. Les Anglais devraient penser qu'en leur accordant la domination de l'Inde, la Providence leur a en même temps imposé la tutelle active et vigilante des populations qui l'habitent, populations très-diverses, dont les unes ont assez d'énergie pour être sans inconvénient abandonnées à elles-mêmes, mais dont les autres ont une molle apathie qui a besoin d'être stimulée par le gouvernement, si on ne veut pas les laisser aboutir insensiblement à la décomposition sociale et à l'anéantissement.

Notre administration de l'Algérie est souvent l'objet d'amères critiques en Angleterre; cela se conçoit avec les idées anglaises sur cette matière. Si cependant, se dépouillant de tout préjugé national, on veut comparer les choses entre elles, on reconnaîtra l'immense supériorité de nos bureaux arabes sur le système qui régit l'Inde anglaise. Ces bureaux sont un élément actif de civilisation; ils tendent à changer la face du pays, à améliorer la condition de ses habitants.

Digitized by Google

Leur énergique initiative communique de proche en proche des idées fécondes aux Arabes, concentre dans un foyer des forces inertes par leur dispersion, et, malgré les calamités récentes de la guerre, a déjà produit assez de résultats pour qu'on en puisse attendre de plus grands encore sous l'influence bienfaisante de la paix. En contact perpétuel avec nos officiers, les Arabes s'habituent à respecter leur justice, à honorer leur sévère probité, à aimer leur caractère : de ces rapports, il naît entre les vainqueurs et les vaincus une fusion qui fera peu à peu disparaître les antagonismes de race ou de foi religieuse. La visite que les chefs arabes viennent de faire en France est un indice d'un progrès d'autant plus remarquable qu'il est plus rapproché de l'époque de la lutte. Il n'y a rien de semblable dans l'Inde, et l'isolement des deux races est encore accru par l'incroyable morgue des employés civils, le plus mince collecteur de la Compagnie traitant avec une hauteur méprisante les hommes même les plus considérables de la population indienne.

L'histoire nous montre l'Inde comme un pays fatalement destiné à la conquête étrangère ; il y a des siècles qu'elle a perdu son indépendance nationale, et la domination anglaise y est d'autant plus solidement établie qu'elle n'est pas le résultat d'une invasion comme celle des Gengis, des Timour, des Chah-Nadir. Elle s'est étendue successivement par l'effort persévérant de plus d'un siècle de combats et de négociations ; à l'heure même où nous écrivons, les armes britanniques entament de nouveau l'empire des Birmans, contre lequel elles ont soutenu, il y a déjà près de trente ans, une guerre dont les succès furent balancés par des échecs. Il n'y a pas le moindre doute à concevoir sur le résultat de la guerre actuelle ; les moyens formidables de la Compagnie feront prompte justice des bravades de ses ennemis. Comme toujours, elle profitera de sa victoire, non pour une conquête immédiate, qui n'est pas encore mûre et dont la conservation serait difficile et dispendieuse, mais pour l'établissement à la cour d'Ava d'un représentant qui sera chargé de compléter l'œuvre. Dans ces pays où la polygamie intervertit si souvent l'ordre de succession, il n'y a pas une période de dix ans sans soulèvement d'un prétendant, sans guerre civile, sans révolution sanglante. L'agent britannique est là, encourageant la lutte des partis, accoutumant à recourir à son influence toute-puissante pour faire pencher la balance. Bientôt il devient l'arbitre suprême du pays qui, nominativement indépendant,

Digitized by Google

n'en est pas moins de fait dans le vasselage de la Compagnie. Quand le moment est venu, on souffle sur cette ombre d'indépendance : une riche pension est accordée au souverain dépossédé, qui va achever dans d'ignobles voluptés une obscure existence, et son territoire est définitivement annexé aux domaines de la Compagnie.

C'est ainsi qu'elle s'est étendue des bouches du Gange et de celles de l'Indus aux montagnes de l'Himalaya, dont les cimes, les plus hautes du monde, couvrent sa frontière du nord d'un rempart infranchissable. Son empire n'est vulnérable, n'est accessible qu'au nord-ouest, par les défilés de l'Afganistan, qui conduisent à Kaboul et à Bokâra, ou par la route de Gazna et de Hérât, qui mène en Perse, double chemin suivi par les précédents conquérants de l'Inde. C'est dans la prévision d'un danger qui, s'il n'est ni prochain ni probable, n'en est pas moins possible, que la Compagnie a fait la conquête de ce royaume de Lahore auquel Rundjit-Sing avait donné une grandeur éphémère ; qu'elle a fait, contre Dost Mohammed, cette expédition de Kaboul signalée par des désastres glorieusement réparés, et que tout récemment, elle a écrasé la confédération des Sykes, dans une guerre qui a été l'occasion d'un dernier triomphe pour deux vieux lieutenants de Wellington. L'attaque, si jamais elle a lieu, ne viendra ni du chah de Perse ni du kân de Bokârie; ni l'un ni l'autre ne sont des ennemis bien redoutables pour l'Angleterre ; mais leurs États peuvent servir d'étape aux armées de la Russie, dont les intrigues agitent incessamment cette partie de l'Orient, et dont les préparatifs, assez mal dissimulés, ont plus d'une fois attiré l'œil vigilant du gouvernement britannique. Il ne faut pas au reste, se faire illusion sur les chances de succès d'une invasion russe ; elles ont été réduites à leur juste valeur dans un écrit très-remarquable de Sir Alex. Burns, un de ces hommes de mérite que la Compagnie sait produire, et qu'une fin prématurée, dans la révolte de Kaboul, a enlevé à un grand avenir. Il prouve qu'une armée organisée à l'européenne, avec son artillerie et son matériel, rencontrerait des difficultés presque insurmontables pour franchir des déserts où il n'y a ni vivres, ni abris, ni routes ; pour traverser de nombreux fleuves au cours torrentueux, aux rives escarpées ; qu'arrivée dans l'Inde, cette armée serait hors d'état de se mesurer avec
résistance qu'on aurait eu grandement le temps d'organiser contre elle. Or, quand Burns écrivait, les Anglais n'étaient pas encore en-

Digitized by Google

tièrement maîtres du cours de l'Indus, et la navigation à la vapeur sur ce fleuve et ses nombreux affluents ne leur avait pas donné ce nouvel élément de force dont on a pu apprécier l'influence dans la guerre contre les Sykes.

Du côté de la mer, les traités de 1814 ont assuré à l'Angleterre une suprématie qui ne peut craindre aucune rivalité. Des rivages de l'Europe à ceux de l'Inde tous les points de relâche sont en sa possession; elle a conquis l'île de France sur nous, le cap de Bonne-Espérance et l'île de Ceylan sur la Hollande. C'est malgré elle, et contrainte par une force irrésistible, que cette dernière avait fait cause commune avec la France; aussitôt que les événements le lui permirent, à la fin de 1813, elle se joignit à la coalition, et elle était l'alliée de l'Angleterre quand la guerre se termina. Elle n'en fut pas moins dépouillée de ses colonies par une de ces iniquités familières à une politique que n'arrêta jamais un scrupule. On lui donna en échange la Belgique qui n'avait ni les mêmes intérêts, ni la même religion, ni le même langage qu'elle, et dont la possession l'embarquait bon gré, mal gré, dans la première guerre continentale qui eût éclaté. Il est vrai que l'injustice dont la Hollande était victime devait être neutralisée en partie par l'union projetée du fils de son roi avec l'héritière des Trois Royaumes. Le caprice féminin d'un cœur de vingt ans dérangea les combinaisons des vieux ministres, et le prince Léopold de Cobourg fut préféré au prince Guillaume d'Orange. Par un étrange jeu de la fortune, ce fut encore ce même prince Léopold qui fut appelé au trône de la Belgique, quand elle eut violemment brisé les liens qui l'attachaient à la Hollande. C'est à Londres que s'ouvrit, que se signa le protocole qui a consacré l'existence indépendante de ce nouvel État; les armes de l'Angleterre contribuèrent à forcer la Hollande à le reconnaître. Les plus élémentaires principes d'équité prescrivaient de lui rendre les possessions dont on lui enlevait l'équivalent : l'Angleterre se garda bien de le faire et ne prit pas même la peine de colorer tant bien que mal cette violation de la foi publique. Le vieux roi de Hollande en avait conçu un ressentiment qui a duré jusqu'à son dernier jour.

Ces mêmes traités ont fait à la France la part qu'elle devait désormais avoir dans l'Inde; avec nous du moins on pouvait dire : — Malheur aux vaincus, — et on ne se fit pas faute de nous appliquer la maxime dont on attribue l'invention à nos ancêtres. On nous prit

Digitized by Google

l'île de France qui a un port, on nous laissa Bourbon qui n'a qu'une rade foraine, périodiquement balayée par les ouragans. On nous rendit Pondichéry, cet ancien théâtre de notre puissance, mais ce fut à la condition expresse de ne jamais y élever de fortifications; de sorte que, en cas d'hostilités, une convention règle que la ville sera remise aux autorités anglaises, et que l'administration et la garnison françaises seront ramenées en Europe en sauf-conduit. Ces conditions, tout humiliantes qu'elles étaient, il fallait bien les subir. Il y en d'autres qui pouvaient être repoussées ou, tout au moins, acceptées seulement pour un temps. Moyennant une rente d'un million de francs que la Compagnie des Indes paye à la France, nous avons renoncé, dans notre colonie, à toute industrie, à tout commerce gênant son monopole; ainsi nous ne pouvons ni cultiver le pavot ni fabriquer l'opium. Seulement nous avons le privilége de nous en faire livrer trois cents caisses par la Compagnie, au prix courant de Calcutta, et tous les ans nous lui vendons l'abandon de ce droit au lieu de l'exercer. En 1838, la Compagnie ne nous le paya que 60 fr. par caisse, c'est-à-dire 18,000 fr.; six ans après, quand l'importation en Chine fut devenue si considérable, la cession se fit au prix de 150,000 fr, autrement dit 500 fr. par caisse; ce prix avait donc presque décuplé. De tels chiffres disent assez le préjudice porté à notre colonie par l'interdiction d'une industrie qui doit être bien lucrative, puisqu'on rachète si cher la modeste part que nous pourrions y prendre.

Il n'y a pas à revenir sur les stipulations politiques des traités de 1814; toute négociation ouverte dans ce sens serait sans objet et ne pourrait aboutir. Il n'en est peut-être pas de même de la question commerciale; notre gouvernement ne pourrait-il pas chercher à nous faire relever d'interdictions qui s'expliquaient à l'époque où elles furent consenties, puisque c'était celle du monopole, mais qui aujourd'hui sont en contradiction manifeste avec le système de liberté commerciale absolue, adopté par l'Angleterre et pratiqué par elle aussi bien dans les colonies que dans la métropole? Nous n'avons pas la prétention d'avoir une opinion arrêtée sur ce sujet, mais nous croyons qu'il mérite l'examen de nos hommes d'État. Il ne faut pas s'y tromper : une carrière nouvelle d'activité semble s'ouvrir dans ces mers lointaines : la Californie se peuple en face de la Chine; le Japon va être entr'ouvert par les Américains; la découverte des

Digitized by Google

mines d'or va créer en Australie des richesses et des besoins de plus; enfin, dans les îles hollandaises, la colonisation prend chaque jour une plus grande extension. Il est évident que l'Inde est appelée à verser ses produits sur un plus grand nombre de marchés et qu'il nous importe de nous associer à ce grand mouvement; nos salines de Pondichéry seules seraient une inépuisable source de richesses, et elles-mêmes sont grevées des entraves résultant de conventions trop facilement consenties.

Quoi qu'il puisse arriver à cet égard, les fautes du passé pèsent trop lourdement sur le présent pour que nous puissions jamais nous flatter d'un avenir brillant dans l'Inde. En politique, nous ne pouvons pas y avoir de rôle; en commerce, nous y tenons forcément une place très-secondaire, à cause du peu d'importance et de la situation de nos établissements, et aussi à cause des habitudes de nos négociants et du manque de capitaux assez confiants pour s'engager dans l'inconnu d'opérations incertaines. C'est à la prévoyance du gouvernement, c'est à son habileté qu'il appartient de nous préparer les moyens de profiter des circonstances qui pourraient nous relever un peu de l'état d'infériorité où nous sommes. Il est entré dans une bonne voie en s'occupant sérieusement des intérêts coloniaux. La colonie pénitentiaire de la Guyane est une idée féconde et une pensée éminemment morale; faire servir les réprouvés de la société à être un instrument de civilisation, c'est une expiation bien autrement salutaire que celle du bagne, puisqu'elle est en quelque sorte la réparation, dans le nouveau monde, du mal commis dans l'ancien.

Le gouvernement paraît aussi avoir parfaitement compris toute l'importance qui s'attache à l'Algérie. La *Revue* aurait manqué au second de ses titres si elle n'avait déjà signalé, dans un de ses précédents numéros, cette heureuse tendance du pouvoir. L'Algérie! voilà l'indemnité providentielle de nos désastres de 1814, le gage certain d'un immense avenir pour notre chère patrie. Cette conquête a été l'objet de l'aveugle censure des hommes à courte vue et de ces esprits impatients qui ne savent pas attendre qu'un fruit soit mûr et qui voudraient le cueillir quand l'arbre est à peine planté. Nous avons dû aux combats, aux bivouacs et aux travaux de l'Algérie cette armée qui fait l'orgueil, la sécurité de la France et l'admiration de l'Europe; nous lui devrons, dans un temps peu éloigné, une large compensation des sacrifices que nous avons faits pour nous en assu-

Digitized by Google

rer la possession. Il y a soixante-dix ans à peine, la culture du coton était inconnue dans l'Amérique du Nord ; le premier échantillon qui fut expédié de la Caroline à Londres, pour expérimenter sa qualité, consistait en quatre-vingts livres, qui furent saisies par la douane, les règlements n'en permettant l'introduction que venant directement des pays de provenance, et il fallut une enquête judiciaire pour en constater l'origine. Aujourd'hui les États-Unis envoient chaque année en Europe un million de balles de coton, et c'est l'élément le plus considérable de leur commerce et de leur navigation. C'est ainsi que les événements dépassent toutes les prévisions humaines, et notre conviction est que l'Algérie, par les produits de son sol et par l'introduction des nôtres dans les profondeurs inconnues de l'Afrique, est appelée à réaliser à son tour de semblables prodiges. C'est une locution aujourd'hui universellement adoptée que celle de l'*Inde anglaise* : nous avons l'espoir patriotique qu'on ne tardera pas à dire de même partout : l'*Afrique française*, et notre partage sera assez beau pour nous laisser peu à envier à nos habiles et puissants voisins.

JAMES GORDON.

Digitized by Google

DÉCHIFFREMENT

DES

ÉCRITURES CUNÉIFORMES.

A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE ORIENTALE*.

Mon cher Ami,

Vous me rendez un plus grand service que vous ne croyez, en me demandant ce que je pense de l'état actuel de nos connaissances sur l'écriture assyrienne, et ce que je pense surtout de mes propres essais sur cette écriture; vous me fournissez l'occasion de faire amende honorable et de reconnaître les erreurs que j'ai commises lors de mes premières tentatives de déchiffrement de cette écriture; c'est donc moi qui suis votre obligé et je vous remercie de tout cœur de m'avoir mis à même de prouver une fois de plus aux gens, que je travaille constamment avec bonne foi, et que je n'ai pas la stupide obstination de cacher mes erreurs et encore moins celle de les défendre. Mais n'anticipons pas; je vais donc m'efforcer d'être très-bref, de résumer en peu de mots ce qui s'est fait jusqu'ici, et de vous indiquer, autant que possible, les travaux qui se préparent à l'heure qu'il est.

Le premier de tous, M. Isidore Lœwenstern, a publié deux mémoires considérables sur l'écriture assyrienne. Dans le plus ancien qui fut suggéré par les découvertes de M. Botta à Korsabad, il a cherché à deviner plutôt qu'à lire, et il n'a pas moins constaté la valeur réelle

Digitized by Google

d'un petit nombre de signes. Mais il avait étudié des textes incorrects, et son analyse ne l'a pas conduit au but qu'il espérait atteindre. Une réclamation de M. Botta parut, presqu'aussitôt après, pour rectifier les textes mis en œuvre par M. Lœvenstern, et pour faire voir que des lectures basées sur des signes fautifs ne pouvaient avoir de valeur scientifique réelle.

Dans son second mémoire, M. Lœwenstern s'est attaché d'une manière toute spéciale à démontrer l'existence dans l'écriture assyrienne des caractères homophones que Champollion avait rencontrés dans l'écriture hiéroglyphique. De plus, l'auteur a pensé reconnaître l'existence de signes qu'il appelle homotypes, et qui seraient susceptibles de représenter à volonté plusieurs sons alphabétiques : enfin il a émis l'opinion que l'idiome assyrien et l'idiome égyptien devaient avoir des points de contact multiples. Je l'avoue, cette théorie est ingénieuse sans doute, mais elle a besoin d'une démonstration surabondante que l'existence des homophones ne fournit pas. D'ailleurs est-il bien vrai que les homophones n'existent que dans les écritures égyptienne et assyrienne ? Je ne le pense pas ; car, dans notre propre alphabet, nous avons des homophones, puisque nous avons des majuscules et des minuscules qui s'emploient simultanément.

Depuis lors M. Lœwenstern a publié plusieurs mémoires dans la *Revue archéologique* et plusieurs réclamations de priorité dans l'*Athenæum* anglais. Quelques bonnes lectures nouvelles sont sorties de ses mémoires qui ont aussi contenu des erreurs très-fortes. C'est ainsi qu'à propos d'un contrat en terre cuite, publié par Ker-Porter, M. Lœwenstern a pensé trouver une généalogie royale là où il n'y avait qu'une liste de témoins ou d'intéressés à un acte, témoins dont les cachets étaient appliqués avec les noms des prétendus dynastes sur les tranches de la plaque de terre cuite en question. En somme, M. Lœwenstern a fait de très-laborieuses recherches sur l'écriture assyrienne, mais il n'a pas encore tiré parti de tous les matériaux qu'il a puisés dans la comparaison minutieuse des textes identiques, mis à sa disposition par la publication de M. Botta. Toutefois je dois et je veux donner un bon conseil à M. Lœwenstern, c'est de ne pas adresser à autrui, dans des articles anonymes, le compliment peu flatteur qui se trouve implicitement renfermé dans la comparaison de leurs œuvres avec celles d'Annius de Viterbe. On peut se tromper, Dieu merci, sans être un imposteur, et M. Lœwenstern, dont per-

Digitized by Google

sonne ne peut suspecter la parfaite loyauté, en est la preuve vivante. Il sait parfaitement par expérience qu'avec la plus admirable bonne foi du monde, on peut faire fausse route.

M. Botta, à l'aide de la comparaison de plusieurs des textes identiques recueillis par lui à Korsabad, a dressé un catalogue raisonné des caractères assyriens de Ninive à lui connus. Ce catalogue publié dans le *Journal asiatique* et dans son magnifique livre sur le palais de Korsabad, sera toujours d'un très-grand secours à toutes les personnes qui s'occuperont du déchiffrement de l'écriture assyrienne, et son auteur auquel on ne peut reprocher que trop de réserve, a entrevu d'excellentes leçons qu'il n'a fait qu'indiquer et qui méritaient réellement qu'il s'en fît plus d'honneur.

M. Adrien de Longpérier, entré l'un des premiers en lice, a publié, dans divers mémoires insérés dans la Revue archéologique, d'excellentes leçons qui demeureront acquises à la science.

M. Stern, professeur de mathématiques à l'université de Gottingue, s'est occupé spécialement de l'écriture des inscriptions achéméniennes, et il est arrivé isolément à des valeurs alphabétiques excellentes, annoncées par lui dans une lettre adressée à M. E. Burnouf, et publiées un peu plus tard dans une brochure spéciale. M. Stern a déclaré très-explicitement que l'assyrien pouvait et devait être lu à l'aide des idiomes sémitiques, et pour ma part je le crois dans le vrai, parce que, de mon côté, j'ai émis la même opinion. Il est tout naturel, vous en conviendrez, mon cher ami, que je montre quelque prédilection pour les savants qui ont exactement pris la route que je n'ai choisie moi-même qu'après bien des tâtonnements préliminaires.

M. Luzzato, jeune savant de Padoue, a publié d'abord une brochure dans laquelle il cherchait à démontrer à priori que la langue assyrienne ne pourrait être déchiffrée qu'à l'aide du sanscrit. Cette démonstration, je dois le dire, n'a paru suffisante à personne, et encore moins à l'homme qui connaissait le mieux toutes les branches issues de la puissante souche sanscritique, à M. E. Burnouf, dont nous déplorons la perte récente, la perte irréparable, veux-je dire. Depuis lors, M. Luzzato a publié une étude analytique des inscriptions achéméniennes, étude entreprise toujours à l'aide du sanscrit et avec une sorte de répulsion contre les lectures sémitiques, lectures qu'il a toujours rejetées, quand même elles étaient d'une précision pour

Digitized by Google

ainsi dire mathématique, afin de leur substituer des lectures sanscritiques quelquefois plus que difficiles à admettre.

M. Hincks, de son côté, désertant le terrain des écritures égyptiennes si glorieusement parcouru par lui, a cherché à résoudre le problème que présentait le déchiffrement de l'écriture assyrienne. Je ne crois pas qu'il ait été toujours heureux, mais à coup sûr, ce savant a fait une fois de plus preuve de la plus admirable sagacité. Bon nombre des faits publiés par M. Hincks resteront désormais dans la science, cela est incontestable.

En dernier lieu est venu M. le colonel Rawlinson, qui a tout récemment publié le précieux texte assyrien de l'inscription trilingue de Bisitoûn, accompagné d'une transcription souvent hypothétique, et d'une traduction que la comparaison avec le texte persépolitain rendait assez facile à faire. Pendant bien des années cette merveilleuse page historique est restée le domaine exclusif de M. Rawlinson, et l'on devait s'attendre à voir sortir des résultats plus nets et plus précis de la comparaison de plus de cent noms propres renfermés dans ce texte. Un alphabet est annexé à la publication de M. Rawlinson, et cet alphabet contient tant de valeurs diverses pour un seul et même signe, que son inspection seule suffit pour en faire suspecter la rectitude. Que penser d'une écriture où, par exemple, le même signe pouvait se prononcer indifféremment :

a, ha, Pal, Bou,	da, rip, lap.
i, ya, nit.	pa, kha.
kou, dou.	oum, ouv, vam, vav, ki.
kouv, bil.	mou, vou, soum.
Dou, Kina ou Gina.	bar, khou.
'tar, khas.	etc., etc.

J'en passe, et des meilleurs, en faisant abstraction des valeurs idéographiques que M. Rawlinson attache parfois à un seul et même signe, telles que jour, temps et soleil, que fils, nouveau et petit, que année et nom propre, etc.

Ou cette écriture constituait pour les Assyriens eux-mêmes un inextricable gâchis, ou parmi les valeurs adoptées par le savant colonel, il en faut choisir une en mettant toutes les autres de côté.

Je ferais un reproche encore à M. Rawlinson, c'est d'avoir remplacé à son gré certains signes peu distincts à ce qu'il dit, par des

Digitized by Google

types conventionnels qu'il adopte et qu'il substitue aux signes de l'inscription originale toutes les fois qu'il faut lire de telle ou telle façon. L'expression *il faut lire* est un peu hasardée, ce me semble, et elle implique une fâcheuse pétition de principe. En résumé M. Rawlinson aura fort à faire pour démontrer l'exactitude des valeurs alphabétiques multiples qu'il applique sans cesse à un seul et même signe, précisément parce que cette méthode de déchiffrement est un peu trop commode. Remercions-le néanmoins de la publication importante qu'il a faite, quelque tardive qu'elle ait été, et remercions-le sincèrement aussi de ses efforts pour arriver à la solution de l'un des problèmes les plus importants qu'il ait été donné d'aborder à la sagacité humaine.

Si jusqu'ici, mon cher ami, je ne vous ai rien dit de moi, ce n'est pas qu'il m'en coûte de mettre moi-même à néant certains résultats dans lesquels j'ai eu assez de foi pour les publier. Vous allez voir qu'il n'en est rien, et que je sais être au besoin le critique le plus sévère de mes propres œuvres.

Avant la magnifique publication de M. Botta, j'avais à ma disposition les quelques textes achéméniens publiés par Ker-Porter, Rich, Schulz, Westergaard, Texier, Coste et Flandin; j'avais aussi les inscriptions de Van, recueillies par Schulz. Tout cela me fournissait les noms d'Ormuzd, de Cyrus, d'Hystaspes, de Darius, de Xerxès, d'Artaxerxès et d'Achéménès : plus quelques noms géographiques de forme très-incertaine, et par suite de très-faible secours.

Le 20 juin 1847, je publiai une première lettre adressée à M. E. Burnouf, sur les fragments généalogiques d'une dynastie royale qui a possédé le pays et le château de Van. Le premier de ces tronçons de généalogie mentionne dix rois successeurs l'un de l'autre, et le second quatre, qu'il est possible de rattacher aux dix premiers, mais d'une manière hypothétique. J'ai eu le tort de chercher à identifier quelques-uns de ces personnages royaux avec ceux du canon astronomique de Ptolémée, car cette identification reposait sur des valeurs erronées, attribuées à quelques-uns des caractères qui composent ces divers noms. Aujourd'hui ces valeurs ne peuvent plus être admises; elles croulent d'elles-mêmes devant la composition de certains noms tirés de l'inscription de Bisitoûn; je déclare donc parfaitement illusoire la rencontre que j'avais cru faire à Van des rois Salmanasaros, Nabios, Kinsiros, Pyres et Ilouloes du canon de Ptolémée. Heureuse-

ment j'avais eu la bonne pensée de donner comme fort hasardées les hypothèses sur lesquelles j'avais établi, tant bien que mal, cette identification de personnages royaux, et de dire que je ne tenais absolument qu'à constater le fait de l'existence d'un lambeau généalogique de dix rois, facile à extraire des inscriptions du pays de Van.

Le 30 juin 1847, une seconde lettre, adressée à M. Burnouf, était relative aux noms propres extraits des inscriptions envoyées en France par M. Botta. Je croyais avoir trouvé trois noms distincts dans ces textes. Le premier est celui du roi fondateur du palais de Ḳorsabad; le second celui d'un personnage que l'on trouve constamment mentionné sur les revers des plaques de revêtement avec bas-reliefs; enfin, ce que je prenais pour un troisième nom propre, était également extrait de ce texte des revers.

Je croyais pouvoir lire le second Aparanadis, et par suite je proposais avec confiance l'identification de ce nom avec celui de l'Aparanadisos du canon de Ptolémée. Malheureusement, le caractère que je transcrivais R, est très-certainement un K. Cette lecture n'a donc aucune valeur scientifique. Quant au nom du roi fondateur de Ḳorsabad, je proposais, avec toute réserve il est vrai, de le lire Sargon, et cette hypothèse a été admise par d'autres avec plus de confiance encore que par moi-même. Aujourd'hui, je ne doute pas que le signe transcrit KH ou Ḳ et G ne soit un D; en voici la raison. Très-souvent ce nom propre, formé du signe, qui signifie roi et d'une syllabe composée de deux lettres, est souvent écrit en abrégé par une seule lettre qui est incontestablement un D placé à la suite du signe roi. Il serait dès lors si difficile d'expliquer comment un D serait l'abréviation de la syllabe GON, qu'il est beaucoup plus prudent de lire celle-ci DON; et comme le nom Sardon sur lequel on retombe alors est parfaitement heureux, autant vaut s'y tenir et renoncer à y retrouver le Sargon de la Bible.

Enfin ce que je prenais pour un troisième nom propre est probablement un nombre écrit en chiffres, ainsi que me l'a fait observer M. Botta, lors de la publication de cette lettre.

Le 6 juillet 1847, parut une troisième lettre de moi relative aux noms contenus dans les textes du fameux caillou de Michaux. La lecture que j'y propose n'est pas plus heureuse que les précédentes, et très-certainement ce n'est pas le nom Saosdoukin qui est caché dans le groupe que je pensais devoir déchiffrer ainsi.

Le 4 décembre 1847, j'adressais une lettre assez longue à mon ami

Digitized by Google

A. de Longpérier, pour lui annoncer que je croyais avoir découvert le sens de l'une des inscriptions du Korkor de Van recueillies par Schulz. Tout l'échafaudage de cette lecture s'écroule aujourd'hui que les textes si nombreux recueillis par M. Botta, et l'inscription de Bisitoûn sont venus fixer d'une manière absolue la valeur de certains caractères compris dans l'inscription de Van et auxquels j'avais, par hypothèse, appliqué des valeurs erronées. Je fais donc fort bon marché de ma traduction que j'abandonne complétement aujourd'hui.

Vous le voyez, mon cher ami, jusqu'alors j'avais avancé à tâtons et en trébuchant presque à chaque pas que je croyais assuré. Je pris alors le parti de passer l'éponge sur tout ce que j'avais fait, et de recommencer *ab ovo* l'étude des textes assyriens, achéméniens et ninivites.

Le 14 septembre 1849, je distribuai à l'Académie et à mes amis un premier mémoire autographié sur les deux inscriptions de l'Elvend. Il fut suivi, le 27 novembre 1849, d'un second mémoire également autographié sur l'ensemble de toutes les inscriptions achéméniennes connues jusqu'alors. Ces deux mémoires, donnés par moi avec le plus grand plaisir à qui les désirait, furent envoyés à M. le colonel Rawlinson par les soins de mon savant confrère M. Mohl, et à M. Luzzato, par ceux de M. Munk, conservateur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Ce fut pendant l'impression du second de ces mémoires qu'une lettre de M. Stern, datée du 21 octobre 1849, et que j'ai eu le vif plaisir de publier dans ce mémoire même, vint annoncer à l'Académie par les soins de M. Burnouf, à qui elle était adressée, que son auteur était parvenu *indubitablement* à déchiffrer les inscriptions achéméniennes en y cherchant un idiome purement sémitique, très-voisin de l'hébreu et du chaldéen. A cette date, M. Stern annonçait qu'il publierait ses recherches lorsqu'il en aurait le loisir. Si donc il y a coïncidence entre les valeurs alphabétiques trouvées par M. Stern et par moi, comme il est certain que nous avons cherché chacun de notre côté, sans nous connaître le moins du monde, il y a tout lieu de croire que nous sommes dans le vrai. Or, si nos deux versions diffèrent très-notablement quant à la coupure des mots, les valeurs alphabétiques adoptées ou plutôt rigoureusement déterminées par nous, sont à très-peu de chose près identiques; donc on me permettra de m'en tenir à l'alphabet qui nous est commun et de le préférer

Digitized by Google

notablement à tout autre. J'ai dit tout à l'heure que mes brochures avaient été envoyées à MM. Luzzato et Rawlinson, et j'ai eu besoin de le dire, avant de me réjouir de l'heureuse coïncidence que je remarque entre les valeurs alphabétiques que j'ai proposées le premier et celles que ces deux savants ont adoptées.

M. Luzzato a publié son livre intitulé : *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad*, en 1850, à Padoue. M. Luzzato cite si souvent les mémoires que j'ai eu le plaisir de mettre à sa disposition, que c'est un devoir pour moi de le remercier du soin qu'il a pris de sauvegarder ainsi mes petites prétentions de priorité. Toutefois je dois constater ici que la mémoire de M. Luzzato n'est pas toujours fidèle ; c'est ainsi que pages 88 et 89 de son livre, à onze lignes de distance seulement, après avoir cité la page 4 de mon premier mémoire autographié, M. Luzzato, à propos du groupe qui en assyrien correspond à l'idée grand et se lit rabou ou ramou, dit : si cette lecture qui n'a été reconnue jusqu'ici par personne était vraie, ce mot offrirait la plus grande ressemblance avec le mot hébreu et araméen rab, grand, etc.

Aux pages 5 et 6 de ce même premier mémoire, j'ai analysé ce même mot, sur lequel je me trompais légèrement alors, mais j'y suis revenu page 2 de mon second mémoire et j'ai déclaré que ce mot devait se rattacher au mot rab (en chaldéen, *magnus*) et que par suite M. Lœwenstein était dans le vrai quand il avait le premier proposé cette assimilation du mot assyrien en question, au sémitique Rab. En général j'aime fort à rendre à César ce qui appartient à César, et je ne m'aviserai jamais de m'attribuer les résultats obtenus par autrui.

J'aurais bien d'autres choses encore à relever dans le livre de M. Luzzato, mais j'aime mieux en venir immédiatement au résultat final. Ce jeune savant publie à la fin de la première partie de son livre (pages 64 et 65), 53 signes assyriens dont il donne la valeur. Sur ces 53 signes j'ai eu le plaisir d'en publier, avec la même valeur, 42 bien avant lui, et dans les deux brochures que j'ai été assez heureux pour mettre entre ses mains. Quant aux 11 autres, il y en a deux que je n'ai jamais vus nulle part, et quant aux 9 restants *adhuc sub judice lis est*, bien que je persiste dans mes lectures, d'autant plus qu'il s'en trouve déjà *six* sur le compte desquelles l'inscription de Bisitoûn m'a donné gain de cause.

Digitized by Google

A la fin de la deuxième partie, M. Luzzato (page 193) donne ce qu'il appelle le prospectus complet de tous les caractères assyriens dont il a été parlé et qui ont été *déchiffrés dans son ouvrage*. Ils sont au nombre de 94, sur lesquels, tout compte fait, il faut en retrancher 2 qui font double emploi et qui sont classés à la fois au T et à l'R, à l'R et à la syllabe lada ou Rada. — 26 ne paraissent jamais dans les textes achéméniens autres que l'inscription de Bisitoûn; 18 sont lus différemment par M. Luzzato et par moi, et enfin 49 sont lus exactement de même que dans l'alphabet annexé à mon second mémoire autographié.

Je passe à quelques chiffres du même genre, à propos de la récente publication de M. le colonel Rawlinson (datée de 1851).

En 1849, j'ai publié un alphabet de 120 signes distincts ou offrant de simples variantes. Sur ces 120 signes

56 sont lus par M. Rawlinson comme je les ai lus moi-même;
6 sont interprétés de même, mais lus différemment;
11 ont été omis par M. Rawlinson;
5 ont été certainement mal lus par lui;
3 ont été tout aussi certainement mal lus par moi;
18 ont été lus différemment par nous; lequel des deux a raison? L'avenir en décidera.
16 sont de simples variantes des signes déjà comparés, et 12 d'entre eux sont lus de même par nous deux;
5 enfin manquent à l'alphabet de M. Rawlinson, et j'avais fait suivre d'un point de doute ces signes dont l'existence ne me paraissait pas certaine.

120 Somme égale.

J'avais donc lu et publié avant M. Rawlinson soixante-huit des valeurs exactes publiées par lui; il eût été de bon goût, peut-être, de prendre, ne fût-ce qu'une seule fois, la peine de citer mon nom.

Je vous l'avoue, mon cher ami, j'ai eu longtemps de la répugnance à aborder d'une manière aussi précise une simple question de priorité laquelle, en résumé, importe fort peu au progrès de la science; mais comme je n'aurais probablement pas d'imitateur parmi ces messieurs, si je m'avisais de donner comme de moi, ce qui leur appartient en propre, j'ai profité de votre demande pour réclamer mon bien là où il s'était fourvoyé.

Digitized by Google

Encore quelques mots, et j'ai fini : après avoir examiné les inscriptions achéméniennes, j'ai abordé les textes ninivites; tous les textes identiques ont été sans exception comparés et transcrits par moi, signe sous signe. J'ai dû consacrer plus d'une année à ce rude et fastidieux travail, qui est complétement fini depuis le mois d'août de l'année 1850, et dont je voudrais de tout mon cœur faire part à tous ceux qui s'occupent du déchiffrement de l'écriture assyrienne, ne fût-ce que pour leur sauver l'immense ennui de ce travail tout mécanique.

Le 3 février 1850, j'ai publié, précisément à l'aide de cette étude comparative, la traduction des quatre-vingt-seize lignes des textes assyriens, gravés sur les pierres servant de seuil aux portes du palais de Korsabad, et je maintiens cette traduction avec laquelle concorde assez bien celle que M. Rawlinson s'est empressé de publier dans *l'Athenæum*, dès qu'il a eu connaissance de ma brochure. Enfin, le 12 février de la même année, j'ai publié un mémoire sur les noms royaux, recueillis par M. Layard, dans ses magnifiques fouilles de Nimroud et de Koioundjouk, Jusqu'à plus ample informé, je me permettrai de rester de mon avis et d'avoir confiance dans les résultats que ces deux publications étaient destinées à faire connaître.

On m'annonce que notre illustre orientaliste M. Étienne Quatremère s'occupe très-sérieusement de la solution du curieux problème que présente l'écriture assyrienne, et j'attends avec une très-grande impatience, pour ma part, la publication de ses découvertes en ce genre.

Je termine, mon cher ami, en vous remerciant très-sincèrement de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à mon savant confrère, en lui fournissant l'appréciation toute faite de quelques-uns de mes travaux sur la matière, appréciation qu'il ne sera certainement pas tenté de trouver suspecte, puisqu'elle met, à très-peu près, ces travaux à néant.

Tout à vous de sincère amitié,

F. DE SAULCY,

Membre de l'Institut.

Digitized by Google

LE ḲORÂÇÂN

ET SON HÉROS POPULAIRE

BUNÌAD HÉZZARÉ.

Le Ḳorâçân ou « la terre du Soleil » est la dernière province que le royaume de Perse possède du côté de l'Orient. Elle a pour frontières : au Sud, le grand désert de Yezd; à l'Est le fleuve de l'Oxus; à l'Ouest, le fossé de Yèle-Kopri, qui jadis servait de limite entre la Parthie et la Médie; enfin au Nord, la chaîne des monts d'Albourz, qui séparent la province du Ḳorâçân du désert de Ḳiptchaḳ et de la mer Caspienne.

Sans la présence providentielle de cette chaîne dominée par le mont Demavend, les plaines sablonneuses qu'elle surplombe seraient frappées de la stérilité la plus complète, comme le sont les déserts voisins. Toutes les villes et les villages du Ḳorâçân sont enserrés dans les replis de ces montagnes; elles renferment des champs alimentés par les ruisseaux qui en descendent, ou par des canaux d'irrigation qu'on y fait creuser à grands frais. Partout où les brises rafraîchissantes que l'Albourz envoie ne peuvent arriver, partout où les eaux de ses sources ne peuvent parvenir, les sables mouvants couverts d'efflorescences de sel et de kali, étouffent jusqu'aux derniers efforts d'une végétation maigre et rabougrie. Il n'y a que l'âne sauvage (gourékèr),

Digitized by Google

la gazelle, la hyène, la perdrix du désert (baṛir k̤ara) et les reptiles qui osent habiter ces parages inhospitaliers.

Et pourtant, grâce à sa position centrale entre la Perse, la Bok̤ârie et l'Afghanistân, la province du K̤orâçân, si pauvrement dotée par la nature, est une des terres classiques de l'histoire. Il n'est pas de contrée au monde qui puisse se glorifier d'avoir servi de théâtre à d'aussi grands événements. C'est le champ des batailles que les défenseurs de la civilisation du vieux monde ont livrées aux barbares de l'Asie centrale.

La Perse, sentinelle avancée de cette civilisation, ou pour mieux dire de ces civilisations diverses, hindoue, égyptienne, grecque, venait ici les sauvegarder contre l'invasion permanente des ancêtres des Mogols de Timoûr et de Tchenguiz. Ici les yèles (guerriers) de l'Irân vinrent disputer le passage de l'Oxus aux yèles de Toûrân. Ici Alexandre le Grand pleura sur le cadavre du malheureux Darius. De ces mêmes montagnes descendirent les Parthes, pour arracher l'empire de l'Orient d'entre les mains des souverains macédoniens. On voit encore blanchir aux rayons d'un soleil brûlant les débris de villes jadis puissantes, écrasées sous le sabot des hordes équestres du Grand Mogol (1). Ici est le tombeau du k̤alife Hâroûn el-Réchîd, rival et ami de Charlemagne; le berceau de Ferdoucy, chantre immortel des gloires passées de sa patrie, ainsi que celui de Nadir, le dernier grand homme de l'Asie. C'est encore par ici que le dernier grand homme de l'Europe, Napoléon, se proposait d'aller à la conquête des Indes britanniques.

Les révolutions religieuses, sociales et politiques amenées à la suite du christianisme, ont dépolarisé l'axe de mouvement et de vie de l'ancien ordre des choses humaines. A l'heure qu'il est, la Perse ne jouit que d'une existence précaire. Le K̤orâçân, fidèle à la tradition de son passé historique, sert encore d'arène à une lutte de deux principes opposés, mais c'est une lutte entre les hommes casaniers, habitant les villes et les villages, et les hommes nomades, habitant les tentes, je veux dire entre les Persans et les Turkmans.

---

(1) Le célèbre Envery a laissé un poëme intitulé Echki K̤orâçân « une larme du K̤orâçân, » dans lequel il déplore le sort de ces villes rasées par les Mogols qui firent semer sur leur emplacement de l'orge pour leurs chevaux.

Digitized by Google

La chaîne des monts d'Albourz, que nous avons déjà vus traverser les districts septentrionaux du Koràçân, y dessine les contours d'un fer à cheval ou ceux d'une bosse de chameau. Tous les revers de la chaîne qui donnent sur la mer Caspienne, sur le désert de Kiptchak, sur Merve et sur le fleuve de Murgab servent de campements à différentes peuplades des Turkmans, que l'on confond ici sous la dénomination générale de **Adem furouch** «vendeurs d'hommes ou marchands de chair humaine. »

Singulier nom ! Malheureusement, les Turkmans ne l'ont que trop mérité. C'est un commerce dans toute la force du terme, avec ses dépôts, ses voies de communication, ses commis voyageurs, ses fournisseurs, ses négociants en gros et en détail, ses caravanes et ses bazars. Les habitants du Koràçân en font leur principal objet d'exportation. Les chalands en sont les Ouzbeks, propriétaires ruraux des villes et villages du kânah de Kiva, d'Orguendj et de Bokârah. Les Ouzbeks, indolents et peu aptes aux travaux d'agriculture, achètent volontiers les prisonniers des deux sexes. A Orguendj, principal dépôt de ces prisonniers, un Persan dans la vigueur de l'âge coûte de 400 à 600 fr., une Persane la moitié autant; les Russes coûtent le double.

Les fournisseurs sont les Turkmans. Ce négoce leur procure non-seulement des richesses, mais aussi de la gloire. Ils sont fiers, eux pâtres nomades du désert, de pouvoir aller chercher du butin dans les pays du chah de Perse qui possède un trésor et une armée!

« Rendus de fatigue, dit une chanson populaire du Koràçân, nous » arrivâmes enfin dans les pays des Ouzbeks. Nous y vîmes cent » mille prisonniers, la corde au cou. Nous demandâmes : Qui est-ce » qui vous a vendus aux gens d'Orguendj? — L'orgueilleux Kurbân » Ali, de la tribu de Hézzaré, se leva et de sa place répondit : Moi ! »

Le fanatisme musulman contribue beaucoup à entretenir cet infâme commerce. Tous les Turkmans et les Ouzbeks sont du rite *sunnite*, tandis que tous les Persans koràçâniens suivent le rite *chéa* (1) : de cette discordance naissent la haine et l'aversion qui les animent.

On se figure facilement ce que doivent souffrir les sujets persans du

---

(1) Les *sunnites* regardent les quatre premiers successeurs de leur prophète Abou-Bekr, Osman, Omar et Ali, comme autant de kalifes légitimes. Les *chéas*, au contraire, ne reconnaissent qu'Ali et traitent d'usurpateurs les trois autres.

Digitized by Google

Ķorâçân avec de pareils voisins. En effet, toute la vie d'un Turkman des frontières se passe à méditer et à entreprendre des expéditions périlleuses dans le but de faire des prisonniers.

Grande est la joie dans un oubé (campement) des Turkmans à la nouvelle qu'on y projette une expédition que les Persans appellent *une nuit de sang*, chébi ķoune, et eux, tchapôou, « une course. »

Tandis que les jeunes gens fourbissent leurs armes, raccommodent et nettoient leurs harnais, les barbes blanches (aķ saķal) c'est-à-dire les pères de famille de la tribu, se rendent sur le sommet de quelque tertre voisin. Là, assis en cercle sur leurs talons, ils parlent un à un d'après l'ordre d'ancienneté. Les espions arrivés de l'intérieur du pays sont écoutés, les sentinelles qu'on est dans l'usage d'avoir jour et nuit aux aguets, sont consultées; on discute, on calcule les distances, les moyens. Enfin tous les points de la question étant débattus, le jour et le nombre des cavaliers de l'expédition fixés, on élit par acclamation un serdar, ou chef de tchapôou.

Reste à préparer, ou pour nous servir du langage des membres du Jockey-Club, à *entraîner* les chevaux, car on n'entreprend jamais ces incursions autrement qu'à cheval. Les généraux d'Alexandre le Grand avaient déjà remarqué la vigueur et la beauté des chevaux *nisséens*. La mosaïque déterrée à Pompéï, représentant un combat des Macédoniens avec les Parthes, ainsi que plusieurs bas-reliefs des monuments du siècle de Périclès, nous ont transmis l'image de ces chevaux sans crinière, plus robustes que beaux, à forte encolure, à tête grande et osseuse, aux muscles vigoureusement accusés. Les artistes grecs n'ont rien exagéré, ils sont vrais dans tous les détails : c'est le type de la race chevaline qui depuis des siècles existait dans la chaîne des monts d'Albourz. On le reconnaît au premier coup d'œil, pour quiconque a eu l'occasion de voir les chevaux turkmans Tékés-Aķals, dont les meilleurs haras ont leurs pâturages aux environs des ruines de la ville de Nissa.

L'armement d'un cavalier turkman consiste en une lance, un sabre, un arc et quelque fois un fusil à mèche. Deux sacs, l'un avec de l'orge grillée pour l'homme, l'autre avec de l'orge crue pour sa monture et un paquet de tranches de melon séchées à l'ombre, le tout attaché aux trousses de la selle, voilà la somme de leurs provisions de bouche. Et encore faut-il en user sobrement, car qui peut prévoir la durée et les éventualités de l'expédition ?

Digitized by Google

Les voilà à cheval, le serdar en tête. De simple propriétaire d'une tente dans quelque campement de Turkmans où tous les hommes sont égaux, il devient un monarque dont le moindre geste est un arrêt irrévocable. Tant que dure l'expédition, il a droit de vie et de mort sur ses subordonnés. Ils s'avancent lentement afin de ménager les forces de leurs chevaux, restant quelquefois pendant des journées entières pour attendre le moment propice. C'est ordinairement au milieu de la nuit qu'ils tombent comme le feu du ciel sur les villageois endormis. Point de quartier : tout ce qui ose résister est passé à l'arme blanche. Le moindre cri est étouffé avant qu'il ne soit entendu. Peu leur importe les troupeaux et autres propriétés dont le transport offrirait de la difficulté ; ils n'en veulent qu'aux personnes, et hommes, femmes, vieillards, enfants sont baillonnés, garrottés, mis en croupe et emportés à bride abattue. Ils seront poursuivis dans le cours de la matinée, ils le savent et ne cherchent leur salut que dans la vitesse et la vigueur de leurs montures. La célérité avec laquelle ils parcourent alors de grandes distances tient du merveilleux. Leur fougue impétueuse ne se ralentit qu'après avoir traversé la chaîne des montagnes d'Albourz. Ce n'est que là qu'on fait descendre de cheval les plus robustes d'entre les captifs pour les traîner attachés à l'étrier, la corde au cou.

Le serdar prend pour lui seul la dixième partie du butin ; c'est, disent-ils, la dîme ordonnée par la religion. Le reste est partagé entre les subordonnés selon la volonté du chef. « Avez-vous quelqu'un qui vous rachète ? » Telle est la première question qu'on adresse au prisonnier dans le campement. Les commis voyageurs (*dellal*) prennent aussitôt l'adresse des personnes qu'il a indiquées et s'en vont en Perse pour négocier la rançon. J'ai connu un marchand de la ville de Sémnan qui a été ainsi racheté quatorze fois. « Si l'on me prend encore, ajoutait-il, je suis un homme perdu, je n'ai plus de quoi payer. » — En effet, tous les insolvables, à moins qu'un Turkman ne s'avise de se choisir quelque jolie captive pour lui-même, sont vendus en bloc ou en détail au plus offrant.

Un consul permanent du kân de Kiva réside à Merve et fait des achats pour le compte de ses patrons. Au reste le séjour des prisonniers dans un oubé n'est point insupportable sous le rapport matériel. On les garde à vue, mais on les choie, on les nourrit avec soin, dans le but de leur donner une apparence de force et de santé,

Digitized by Google

les prix renchérissant selon la bonne mine de la marchandise.

Pauvre Ḳorâçân ! Cette existence sur le qui-vive y a déjà passé à l'état normal dans les mœurs des habitants et se reflète jusque sur leurs monuments architectoniques. Leurs champs sont couverts de tourelles, où le laboureur, attaqué à l'improviste, se retranche et se défend, car en travaillant même il ne quitte jamais son fusil ni son poignard. Leurs villages sont bâtis sous l'impression de cette panique continuelle. On commence par se choisir un tertre ou, au besoin, on en fait un artificiel, qui sert de base à une citadelle (ark) entourée de hauts remparts et flanquée de bastions crénelés. Les maisons du village entourent de près le tertre. Au premier cri d'alarme, hommes et bestiaux, tout se rue dans la citadelle, la porte en est vite barricadée avec des meules et les assiégés, du haut de leurs créneaux, tirent sur les assaillants. Rien de plus léger et de plus portatif que l'ameublement de ces frêles habitations : quelques petits tapis en feutre, une paire de rideaux de portes et deux ou trois coffres en bois pour serrer les hardes. Une tente ne saurait être enlevée plus vite que ne l'est le ménage du paysan ḳorâçânien.

Ailleurs, comme à Lasguird, on a eu recours à un expédient plus ingénieux encore. Au premier coup d'œil on n'y voit qu'une tour ronde de colossales dimensions, n'ayant pour toute entrée qu'une seule porte à peine assez grande pour admettre deux hommes de front. Il n'y a que vers le sommet qu'on a pratiqué quelques lucarnes étroites ; partout ailleurs aucune ouverture, aucune saillie ne vient varier l'aspect uniforme et monotone de ses parois blanchies. Nulle trace de séjour des hommes, excepté un jardin potager et, à une portée de canon plus loin, un caravansérai. On se demande quelle pourrait être la destination de cette tour isolée au milieu de déserts. — Vous y entrez et, à votre grand étonnement, vous êtes abasourdi par les cris confus de toute une population. La tour n'a pas de toit. La lumière tombe d'en haut et éclaire un réseau interminable de galeries et de balcons qui relie les unes aux autres les cellules pratiquées dans l'épaisseur des murailles. De haut en bas, l'intérieur est pour ainsi dire doublé de ces cases où une centaine de familles trouvent un abri peu commode, mais sûr, contre l'irruption des Turkmans. Maintes fois ils ont essayé le siége de Lasguird et s'en sont retournés sans succès, l'usage de l'artillerie leur étant inconnu, et les attaques de leur cavalerie s'épuisant en efforts

Digitized by Google

impuissants contre la solidité des remparts de cette ruche d'hommes.

Les chahs de la dynastie séfévienne avaient trouvé un moyen de mettre le Ķorâçân à l'abri de son fléau permanent. Ils ont fait coloniser tous les versants méridionaux de la chaîne des monts Albourz par 60,000 familles de Richvends, race belliqueuse, issue de la grande tribu de Kurdes Bébé, qui aujourd'hui encore occupe les districts montagneux du Kurdistân, entre Erzroum et Chehrizour. Le successeur des rois séféviens, Nadir Chah, fit construire, au milieu même de la chaîne en question, la ville forte de Kélate, célèbre dans les fastes de l'Orient par sa position imprenable. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'en se rendant maître des neuf gorges de montagnes qui servent de passage aux Turkmans, on leur fermait l'accès du Ķorâçân ; les montagnes présentant partout ailleurs des pentes escarpées ou des précipices inabordables à la cavalerie. A cet effet les cols de Bestam, de Kurdķalé, de Guermab, de Douroungère, d'Étek, de Kélate, de Muzdouran, d'Aķderbend et de Pouliķatoun ont été à grands frais couverts de fortins, de bastions et de châteaux forts, confiés à la garde des colons. Pendant plus d'un demi-siècle les Turkmans n'avaient pas osé franchir ces barrières formidables. Les villes de Ķorâçân se peuplèrent et les paysans commencèrent à jouir des bienfaits de la paix inconnue à leurs aïeux. Les chefs kurdes, exemptés de toute espèce d'impôt, comblés de priviléges et des faveurs royales, ont fini par devenir eux-mêmes autant de princes riches et puissants dans leurs villes hérissées de fortifications de Chirwân, de Budjnourd, de Tchénarân, de Simulgan, etc.

Les bouleversements politiques survenus après la chute des successeurs de Nadir et de Zend, ont trouvé les Kurdes ķorâçaniens à l'apogée de leur prospérité. Leurs chefs, devenus riches, essayèrent de tenter la fortune comme chefs indépendants de leurs fiefs. Ils ont réussi, mais pour subvenir aux frais d'entretien des troupes et des partisans, il leur a fallu avoir recours au commerce des prisonniers. D'ennemis des Turkmans qu'ils devaient être, ils devinrent les alliés et les complices de ces vendeurs d'hommes. Malgré un châtiment sévère que leur infligea l'héritier présomptif Abbas Mirza, qui, en 1831, vint à la tête des troupes régulières raser leurs villes fortes, les Kurdes ne cessent de dépeupler le Ķorâçan, soit de connivence avec les Turkmans, soit tous seuls.

La position géographique des peuplades turkmanes est peu connue

Digitized by Google

en Europe. Voici quelques renseignements recueillis sur les lieux (1).

De toutes les tribus turkmanes, celle des Yémoutes est la plus nombreuse. On voit fourmiller leurs campements sur toute l'étendue de la côte orientale de la mer Caspienne, depuis la baie de Kouli-Déria, où se perdait anciennement l'Oxus, jusqu'aux embouchures des fleuves d'Étrek et de Gourgan. Les 14,000 familles (2) de Yémoutes qui campent dans les plaines arrosées par ces deux fleuves, ne font qu'environ un cinquième de la population de toute la tribu. Elles s'y occupent de l'élève des bestiaux, de la pêche de l'esturgeon qu'elles vendent aux pêcheurs russes, et de la piraterie sur le littoral des provinces maritimes d'Astérabâd et de Mazendéran. Un Yémoute qui a réussi à capturer une douzaine de pêcheurs russes ou persans, et à réaliser par ce moyen une somme d'argent suffisante pour se procurer quelques chameaux, devient ce qu'il appelle tchémour, c'est-à-dire homme indépendant et riche. Il n'a plus besoin de travailler. Il se retire à Balkan, ou quelque part ailleurs au fond du désert. Les besoins de sa vie nomade ne sont ni nombreux ni difficiles à satisfaire; du poisson à demi pourri que les flots de la mer rejettent sur la plage est un morceau tout aussi friand pour un Yémoute que du poisson frais ou salé. Il va disputer aux vautours du désert les restes des bestiaux de son troupeau, et ne trouve pas beaucoup de différence entre le goût de la viande du chameau et celle du mouton. La seule nourriture dont il fasse cas est le thé, préparé exprès à l'usage des Kalmouks, des Bachkires, des Kirguizes et des Yémoutes. A cet effet les marchands de thé font pétrir en briques de différentes grandeurs le rebut de tiges et de feuilles mortes de l'arbrisseau, et les vendent à raison de 60 à 80 centimes la livre. Ils prennent leur thé avec du lait et du sel, jamais avec du sucre. A toute heure de la journée, une chaudière remplie de cette boisson

(1) De plus amples détails concernant les tribus turkmanes qui bordent les frontières du Koràçân trouveront place dans un mémoire sur la province de Mazendéran. Les renseignements qu'on lit dans les œuvres posthumes de M. Aucher Éloy furent puisés dans les notes manuscrites que je mis à la disposition de ce naturaliste distingué, lors de son séjour dans mon campement d'été près du mont Dervek dans la partie Guilanaise de la chaine d'Albourz. Il y a beaucoup d'inexactitudes que nous aurons ainsi occasion de rectifier.

(2) On compte ordinairement six individus par chaque famille.

Digitized by Google

favorite bouillonne sur un odjâk allumé au milieu de la tente. On y puise à discrétion, sans se donner la peine d'en ôter les mouches et autres insectes plus dégoûtants encore qui y tombent. La femme yémoute habille et nourrit la famille, l'homme vaque aux soins extérieurs du ménage. Il s'occupe du butin et du commerce. En général, il a moins de mouvement d'esprit et de corps que sa compagne. Cruel, malpropre, indolent, il aime à ne rien faire ou, lorsqu'il fait, à détruire. Sa figure porte tous les caractères du type mongolien : des cheveux roux, fort peu de barbe, les pommettes saillantes, le nez camus, les yeux petits relevés à la kalmouke, et le front déprimé. . .

En remontant le fleuve Gourgan dans la chaîne des monts d'Albourz où il prend sa source, on traverse le pays des Turkmans Goklan. Les 9,000 familles qui composent cette peuplade habitent pour la plupart des villages et sont toutes tributaires du royaume de Perse. C'est la plus riche et la moins barbare d'entre les tribus turkmanes. La culture des céréales, l'élève du ver à soie et les étoffes de fabriques indigènes rapportant beaucoup, les Goklans perdent peu à peu les goûts d'une vie nomade. Il y a plus de soixante ans qu'ils restent tranquilles chez eux sans que le gouvernement persan ait à se plaindre d'aucun acte d'insubordination ou de brigandage de leur part, ce qui n'empêche pas la cour de Téhéran de garder 200 familles goklanes comme otages. On les soupçonne de connivence avec leurs voisins les Turkmans Tékés. En effet, lors des incursions de ces derniers dans les districts limitrophes, on a remarqué que les Goklans, connaissant bien les localités, leur servaient d'espions et au besoin de guides.

Les *Tékés*, divisés en deux fractions, Téké-Tédjène (15,000 familles) et Téké-Akal (25,000 familles), occupent toute l'étendue du pays appelé par les géographes persans Étek, « le pan des monts, » c'est-à-dire les dernières déclivités de la chaîne d'Albourz, du côté Nord, qui s'étendent depuis Kurdkalé jusqu'à Kélate. Au XII[e] siècle de notre ère, l'Étek était une des plus belles provinces de la Perse. Des sources d'eau, si rares du côté opposé de la chaîne qui donne sur le Koràçân, coulent ici abondamment et affluent pour former des rivières considérables, comme Étrek, Gurgan, Mauné, Tedjène et beaucoup d'autres. Les caravanes qui se rendaient alors d'Astérabâd à Merve pour y prendre des marchandises de Kiva et de Bokârah,

Digitized by Google

trouvaient sur le passage les villes riches et populeuses de Djordjân, de Nissa, d'Abiverd, d'Énou, de Déroune et de Mauné, qui sont aujourd'hui autant de ruines. Détruites par les Mogols de Tchenguiz et de Timoûr, ces villes ne se relevèrent plus de leur chute, les débris de leurs populations étant dispersés, anéantis ou vendus par les Tékés.

Les Tékés sont plus entreprenants et plus difficiles à dompter que les autres Turkmans. Ils n'aspirent pas aux douceurs d'une existence oisive, comme les Tchémours des Yémoutes. Au contraire, chez les Tékés, celui qui s'est acquis la réputation de pouvoir bien conduire un tchapôou a seul le droit de se décorer du nom d'iguite «homme complet, héros.» Une lutte à la vie et à la mort, guerre implacable aux Persans, tel est le but et l'idéal d'un Téké pur sang.

Les haras Tékés, surtout ceux des environs de Nissa, fournissent les meilleurs chevaux de la Perse. Les Yémoutes, qui se regardent comme les plus anciens habitants du désert et par conséquent les plus nobles, traitent les Tékés de ramassis de différentes tribus hétérogènes. «Les chevaux tékés, disent-ils, sont plus nobles que » les hommes tékés.» A cela ces derniers répondent : «Un Yémoute » ne s'enrichit que pour digérer tranquillement les viandes impures » dont il se nourrit, tandis qu'un Téké ne s'enrichit que pour avoir » de quoi aller combattre les ennemis de sa religion.»

Les Turkmans Salour (2,000 familles) campent entre Kélate et la rive gauche de Murgab. Le chef de leur tribu réside dans la ville forte de Sereks, prise d'assaut en 1832 par les troupes régulières de Perse, et ensuite reprise par les Salours (1).

Les Turkmans Sarik (10,000 familles) occupent la rive droite de Murgab et les ruines de la célèbre ville de Merve.

Les campements méridionaux des Salours et des Sariks sont limitrophes des campements des Ouzbegs de Méiméné, ainsi que des campements des Hézzarés de l'Afganistân.

Enfin, entre les Ouzbeks, les Hézzarés et la ligne frontière qui sépare la province de Hérât de celle de Korâçân, campent 5,000 fa-

(1) Le prince Abbas voulant récompenser la valeur dont ces Serbazes ont fait preuve à cette occasion, leur fit cadeau de plus de 2,000 prisonniers que leurs compatriotes ont rachetés au prix de 150 fr. par tête.

Digitized by Google

milles de Tchéhar-Oïmak. C'est la tête de cette immense zone occupée par les peuples nomades que nous avons nommés, zone qui s'étend depuis les confins de Hérât jusqu'à la mer Caspienne, resserrant dans ses replis les plus riches districts du Ḳorâçân et qui, semblable au serpent de Zohak, dans l'épopée persane, ne se nourrit que de victimes humaines.

L'histoire d'un chef de la tribu des Hézzarés nous servira à compléter l'esquisse des mœurs de ces nomades.

Ḳurbân Ali, que nous avons déjà vu figurer dans un refrain populaire des Turkmans, père de notre héros, naquit vers la moitié du XVIIIe siècle, dans un campement des nomades de Tchéhar-Oïmak. Un heureux coup de main lui procura de la gloire et des richesses. Ayant appris que des Ouzbeks de Méiméné revenaient du Ḳoraçân avec du butin et des prisonniers, il réunit à la hâte 35 cavaliers et 80 piétons de sa tribu, se mit en embuscade dans les gorges d'Aḳderbend et y défit complétement les Ouzbegs, qui s'enfuirent en laissant au vainqueur quelques centaines de chevaux tékés et tout le produit de leur maraude. Ḳurbân Ali vendit les prisonniers. L'argent réalisé ainsi et les chevaux servirent à former le noyau d'une troupe qui depuis se rendit célèbre. Ḳurbân Ali et sa bande campaient dans le district de Baḳerz, appartenant à la province de Ḳorâçân, et par conséquent relevant du royaume de Perse. Il mourut en laissant à Buniad Hezzaré, son fils unique, âgé déjà d'environ cinquante ans, le commandement de sa troupe.

Buniad, malgré son âge avancé, ne tarda pas à éclipser la gloire de son père. Il eut d'abord à lutter contre Ibrâhîm Ḳân qui, au titre de chef de la totalité de la tribu de Tchéhar-Oïmak, joignait celui de Beglerbégui de la ville de Hérât. Tant que la voix d'un magistrat aussi puissant serait obéie dans la tribu, Buniad et sa troupe n'y pourraient rien. Comment venir à bout d'un antagoniste aussi influent? — L'occasion s'en offrit bientôt. Le prince de Hérât envoie Ibrâhîm Ḳân chargé d'une mission diplomatique à la cour de Téhéran. Profitant de son absence, Buniad s'empare des troupeaux de la tribu. « Je quitte, dit-il, le territoire du chah de Perse pour aller m'établir » près de Hérât. Ceux d'entre les propriétaires des troupeaux qui vou» draient les ravoir, doivent me suivre pour se fixer dans mon nou» veau campement et m'obéir. » L'armée persane que Moḥammed Ḳân Ḳadjar, le gouverneur de Ḳorâçân, envoya à la poursuite de ses

Digitized by Google

tributaires fugitifs, fut repoussée après avoir laissé un millier de prisonniers persans entre les mains de Buniad.

Après cette victoire, que l'orgueil du chah de Perse n'aurait jamais pardonnée à un des pâtres, ses tributaires, Buniad ne pouvait plus revenir à Ḳakerz. Aussi alla-t-il se fixer avec beaucoup de propriétaires des troupeaux enlevés, dans les pâturages de Ḳouroük, entre la ville de Koussân et celle de Hérât. Comme il était généreux et que la vente des prisonniers avait augmenté ses ressources d'un demi-million de francs, les compatriotes de Buniad accouraient de toute part camper avec lui. Il ne craignit plus l'influence d'Ibrâhîm Ḳân. Mais il trouva un rival plus redoutable encore dans la personne de son nouveau voisin, le wali, ou chef héréditaire des Ouzbeks de Méiméné, dont les incursions fréquentes à Baḳerz et à Djam avaient déjà enlevé les trois quarts de la population de ces districts du Ḳorâcân. Le wali professait le dogme *sunnit*, Buniad, le dogme *chéite*; ils se livraient des combats acharnés où l'avantage restait toujours du côté de ce dernier.

Voici le récit d'un de ces engagements tel que me le fit Mirza Koréich, secrétaire et ancien serviteur de Buniad :

« Par une nuit d'automne, assis avec mon maître, nous prenions du thé à la kalmouke, boisson dont il était fort friand, lorsque tout d'un coup arriva un messager avec la nouvelle que Maroutchag, fortin appartenant à notre tribu, était tombé au pouvoir du wali. Buniad devint radieux comme si on lui avait annoncé quelque chose d'heureux. Il fit venir sur-le-champ le vieux Ata Ḳouli, surnommé Batyr (preux chevalier), qui jouissait de toute sa confiance, et dont il prenait conseil dans des affaires sérieuses. L'un et l'autre furent d'avis qu'il fallait y aller incontinent.

» Une heure après nous étions tous à cheval, précédés du drapeau rouge de Buniad. Les plaines sablonneuses entre les rivières de Murgab et de Hériroud nourrissent des millions de rats, qui se creusent des tanières sous la surface du sol. Ces perforations sont d'autant plus dangereuses qu'on ne les aperçoit pas. Il arrive souvent qu'un cheval s'y abîme et disparaît avec son cavalier. Sachant que les environs du Maroutchag étaient sapés ainsi en plusieurs endroits, nous avancions avec précaution. Le jour commençait à poindre, notre drapeau rouge fut aperçu de Maroutchag et nous vîmes des Ouzbeks armés, à pied et à cheval, sortir à notre rencontre. On en

Digitized by Google

vint aux mains. Nos chevaux trébuchaient et n'osaient pas prendre l'élan sur un terrain qui s'affaissait sous leurs sabots, tandis que les tirailleurs ouzbeks, embusqués derrière les collines, tiraient sur nous. Buniad chuchota quelques paroles à l'oreille d'Ata Ḳouli. Nous comprîmes qu'il lui ordonna de commander en son absence, car Buniad, après avoir détaché une centaine de cavaliers, saisit le drapeau et se porta sur Maroutchag. Je le suivis. C'était une attaque feinte et le stratagème réussit. Les Ouzbeks abandonnèrent leur position avantageuse pour nous poursuivre. Ata Ḳouli, en tombant sur les derrières de l'ennemi, lui passa sur le corps et pénétra dans l'intérieur du fortin avant qu'on eût eu le temps d'en fermer les portes.

» Il était huit heures du matin. Buniad n'entra pas dans la place Il descendit de son cheval et s'assit à l'ombre d'un pan de murailles, en nous disant : « Envoyez quelqu'un dire à Ata Ḳouli qu'il faut prendre la citadelle. »

» Comme c'est le cas dans tous les villages ḳorâçâniens, l'ark ou citadelle s'élevait sur un tertre au milieu du fortin et entouré de remparts crénelés. Notre messager revint et dit :

« Maître, il m'est pénible de me voir contraint de répéter les paroles d'Ata Ḳouli ; mais je n'ose pas mentir. Il prétend que tu es un insensé, un fou, de lui avoir ordonné de prendre ce qui est imprenable. Les Ouzbeks se sont retranchés dans l'ark et font pleuvoir une grêle de balles du haut des créneaux. Ils ont, dit-il, plus de fusils qu'il n'y a de poils dans les barbes des assiégeants, y compris même les crinières et les queues de tes chevaux. »

« Rebroussez votre chemin » fit Buniad. « Dites à mon neveu qu'il faut prendre l'ark coûte que coûte. Quant à Ata Ḳouli, je respecte ses cheveux blancs. Il peut ne pas combattre ; je ne veux pas l'y forcer. Dépêche-toi. »

» Les messagers se suivaient l'un l'autre et revenaient toujours avec l'ordre de prendre l'ark. Cependant la porte de la citadelle fut défoncée et, dans cet assaut, nous perdîmes beaucoup des nôtres. Ata Ḳouli dirigeait l'attaque ; il était blessé et le neveu du Ḳân tué, ayant reçu trois balles en pleine poitrine.

» En apprenant la mort de son neveu, Buniad fronça le sourcil, demanda à boire et chuchota quelques mots à l'oreille de l'un d'entre nous, en lui disant ensuite à haute voix d'attendre ses ordres ulté-

Digitized by Google

rieurs avec une moitié de la troupe et de garder nos chevaux. L'autre moitié le suivit à pied; il portait lui-même le drapeau rouge et nous conduisit à l'assaut.

» Les Ouzbeks n'avaient plus de poudre. Ils demandèrent à capituler et consentirent à mettre bas les armes, en nous abandonnant chevaux et bagages, à condition de pouvoir se retirer chez eux avec un sauf-conduit.

» L'usage veut que pour valider les clauses d'une capitulation, les deux chefs prêtent serment, la main sur le Ḳorân, et qu'ils y apposent leurs cachets. Buniad autorisa Ata Ḳouli à le faire en son nom. Il avait prévu le dénoûment au point que ce que nous le vîmes chuchoter à l'oreille du chef de notre détachement, laissé en dehors du fortin, ne fut que l'ordre de massacrer tous les Ouzbeks désarmés à la suite de la capitulation. Nous ne tardâmes pas à apercevoir nos braves rentrant dans le fortin, les basques de leurs manteaux remplies de têtes sanglantes, coiffées encore de leurs turbans blancs.

« Que veut dire tout cela ? » demanda Ata Ḳouli.

» Une provision de choux des jardins potagers de Méiméné. » reprit tranquillement Buniad.

» Et le serment prêté sur le Ḳorân ? »

» Et la mort de mon neveu ? Ces mécréants de sunnites ne savaient pas lire : le Ḳorân dit sang pour sang. »

» On n'épargna qu'un seul soldat ouzbek chargé d'aller transmettre la nouvelle du désastre au wali de Méiméné. »

Buniad devenu puissant, avait laissé à des chefs turkmans moins redoutables que lui, les profits des incursions sur les villages des paysans inoffensifs. Il vendait ses prisonniers comme un autre, mais il allait en demander tantôt aux Ouzbeks et tantôt à l'armée persane. Il disait toujours que pour remercier le prince de Hérât de l'hospitalité dont il jouissait dans ses domaines, il ne faisait la guerre qu'à ses ennemis.

Le plus remarquable fait d'armes de Buniad eut lieu en 1827 près de Déréboune, à 58 lieues N.-E. de Hérât. L'armée persane forte de 30,000 hommes de cavalerie et d'infanterie irrégulières et de 12 pièces de campagne, vint assiéger cette dernière ville sous la conduite du prince Ḥassan Ali Mirza, fils du Chah. Le but de l'expédition était plutôt celui d'en imposer à Kamran Mirza, prince de Hérât, que de s'emparer de la ville très-bien fortifiée et pourvue de moyens de dé-

Digitized by Google

fense. Aussi le prince de Perse se contenta-t-il d'accepter de riches présents en châles, chevaux de prix, bijoux, etc. Il revenait déjà fier de ce qu'il appellait pompeusement sa victoire et chargea un de ses chefs d'aller venger la défaite des troupes de Mohammed Kân Kadjar, dont nous avons déjà parlé. Buniad fut pris au dépourvu: 5,000 cavaliers persans conduits par Ismail Kân de Sémnan, firent une razzia dans les campements de Buniad et y commirent des cruautés atroces, en écrasant les enfants et coupant les seins à leurs mères. Au milieu de la panique générale et des cris de détresse, Buniad ne put réunir que 70 cavaliers qui se décidèrent à le suivre. Avec cette poignée d'hommes il charge et culbute les premiers détachements ennemis qui ne s'attendaient plus à aucune résistance. Ce premier succès ranime le courage des hommes de la tribu. Ils volent aux armes, tuent environ 500 Persans, font beaucoup de prisonniers et dispersent le reste.

Un des premiers fugitifs qui apporta la désastreuse nouvelle au prince fut son général en chef, Ismail Kân. Le prince l'accabla d'injures, mais poursuivit sa route vers la Perse, accusant Ismail Kân et d'autres chefs Korâçâniens, de connivence avec les Turkmans. Ces soupçons, vrais ou injustes, sauvèrent les campements de Buniad d'une seconde visite et lui valurent une robe d'honneur envoyée secrètement par le prince de Hérât.

Pendant une autre guerre entre les Afgans et les Persans, ceux-là ayant pénétré dans le Korâcân, un combat meurtrier eut lieu près la ville de Kaférkalé, situé à 120 lieues au Nord de Hérat. Les environs en sont d'une stérilité affreuse : on n'y trouve qu'une seule citerne d'eau potable. C'est précisément à cet endroit que Buniad vint prendre sa position à la tête de quelques milliers des siens. Questionné par les chefs des deux armées sur le but de son arrivée inattendue sur le champ de bataille, il répondit qu'étant venu par hasard, il resterait comme spectateur indifférent de la lutte.

Voici l'ordre de bataille des parties belligérantes :

Le prince Hassan Ali Mirza était le généralissime de l'armée persane : l'aile droite était commandée par Ismail Kân, l'aile gauche par son frère, Zoulfékar Kân et le centre par le prince, en personne.

Les Afgans, dont la force principale consistait en cavalerie, se partagèrent aussi en trois divisions ; Fétih Kân, vizir de Hérat, se mit à la tête du centre, son frère Dost Mohammed Kân, gouverneur

de Kaboul, commandait le flanc droit et Chirdil Ḳân le flanc gauche. Les deux armées comptaient 50,000 hommes.

A la première charge des Afgans, le centre et la droite de l'armée persane furent culbutés. Toutefois la gauche composée d'infanterie de Sémnan tint ferme, quoique quelques-uns de ses artilleurs eussent été sabrés sur leurs pièces par les Afgans. Malheureusement pour ces derniers, le généralissime Fétiḥ Ḳân fut atteint d'un éclat d'obus à la figure. Bien que la blessure ne fût point grave, les Afgans à la vue du visage couvert de sang de leur chef, le crurent mort, et prirent la fuite.

Au milieu du désarroi général, tandis que les Persans fuyaient d'un côté et les Afgans de l'autre, Buntad courut attaquer leurs deux camps laissés debout et presque sans défense. Au dire des témoins oculaires, le butin qu'il en retira valait des millions. Plus de cent chameaux chargés du produit du pillage partirent de Kâferḳalé pour Ḳouroun̦k sans que personne osât en disputer le passage à l'heureux vainqueur. Nous verrons plus tard comment il vendit Mirza Ạbd el-Wehhâb, un des principaux ministres de la Cour de Téhéran, qu'il trouva au nombre de ses prisonniers.

En s'emparant des bagages des deux camps hostiles, Buntad prouva qu'il était tout aussi brave soldat qu'habile diplomate. Il avait deviné que le prince de Hérât ne lui en voudrait pas pour avoir osé piller la propriété de son premier ministre, dont il craignait l'influence et qu'il fit mourir de la manière la plus cruelle, quelque temps après (1).

De quatre divisions de Tchéhar Oïmaks, savoir les Hézzarés, les Djemchudis, les Téimouris et les Firouzkouhis, Buntad appartenait à la première (2) et il n'a jamais pu parvenir à la dignité de chef de la totalité de sa tribu. Malgré toutes ses richesses et sa gloire, l'influence du Beglerbégui, Moḥammed Ḳân y était plus grande que la sienne. Il ne cachait point que cette pensée venait l'affliger au milieu de ses victoires et troublait le repos de ses nuits. Mais cet obstacle même paraissait pouvoir être écarté. Le Beglerbégui, qui vit

(1) L'histoire de Fetiḥ kân Barekzaié, et la domination de ses frères à Kaboul, à Kandahar et à Péchavère est déjà bien connue.

(2) Il y a une autre tribu de Hezzarés de l'Afganistan comptant plus de 40,000 familles. Elle n'a rien de commun avec les Hezzarés dont il est ici question.

Digitized by Google

probablement encore, homme habile et rusé, le comblait de prévenances et d'égards de toute espèce. Il faisait dire partout qu'il voulait résigner ses fonctions en faveur de Buniad et que pour son compte, il se contenterait des avantages de sa place de Beglerbégui de Hérat. Buniad se méfia longtemps de cette bienveillance suspecte, mais enfin il consentit à aller voir Mohammed Kân. A peine éloigné d'une dizaine de lieues de Kourouk, Buniad fut tué d'un coup de fusil qu'un jeune homme de seize ans déchargea sur lui à bout portant, pour venger la mort de son père décapité jadis par les ordres de Buniad. On pense généralement que le meurtrier fut payé par le Beglerbégui.

La figure de Buniad présentait ce mélange des deux types persan et mogol que l'on voit souvent aux Turkmans du Korâçân : l'angle facial déjà droit, le front haut, et la barbe bien fournie, mais les pommettes des joues encore saillantes et les yeux relevés à la tatare, quoique mieux ouverts et plus intelligents. Sa taille était moyenne et sa poitrine large et bien développée. Sa mise était simple, les vêtements faits en étoffes tissées par les femmes de sa tribu ne différaient en rien de ceux des Hezzarés moins aisés que lui. Son bonnet en peau de mouton, de forme ovale et sans ouverture en haut, lui a valu le sobriquet de koulah tchépé, « bonnet laid, de travers. » Ceux qui l'ont vu dans la mêlée ont remarqué qu'il frappait rarement lui-même, mais qu'alors ses yeux étincelants se portaient dans toutes les directions. Sa figure ne trahissait aucune émotion, seulement dans les moments les plus décisifs, il demandait à boire. Les mauvaises langues prétendent que c'était dans la boisson défendue par Mahomet qu'il puisait ainsi ses inspirations, et qu'afin de ne pas scandaliser les témoins, son chorbetier (abdar) la lui présentait dans une coupe pourvue d'un couvercle. Quoi qu'il en soit, on ne se rappelle pas l'avoir jamais vu ivre. Par un préjugé commun à beaucoup de Turkmans, il n'entrait jamais sous le toit d'une maison, ni même dans une enceinte close avec des murailles, excepté lorsqu'il s'agissait de la prise d'une place forte.

Buniad passait pour être le meilleur connaisseur en chevaux de son temps, ce qui veut dire beaucoup dans un pays où tout le monde s'y connaît. Ceux de son écurie vendus après sa mort s'échangeaient contre dix et douze prisonniers par tête, et tous les cavaliers de renom voulaient en avoir.

Digitized by Google

Buniad n'achetait jamais un cheval que lorsqu'il était maigre. Voici la manière dont il l'examinait. D'abord, il l'essayait en pressurant avec son pouce la croupe, à l'endroit où la queue s'attache à l'épine dorsale. Après quoi, il examinait l'épaisseur de la peau à l'endroit où l'on met la selle. Ensuite il unissait les sabots des pieds de devant pour voir si ses deux doigts pouvaient passer dans l'espace laissé entre les genoux du cheval, sinon il le refusait.

Dans une de ses conférences avec des officiers du chah de Perse qui le menaçaient de la colère de leur souverain, il répondit : « Dites » de ma part à votre Feth Ali Chah qu'il ne règne dans le Keràçân » que trois mois de l'année, tandis que moi qui n'ai d'autre couronne » que mon koulah-tchépé, j'y règne sans rival pendant les neuf mois » restants, et qu'alors ni ses troupes ni les intempéries des saisons qui » lui font peur, ne sauraient me désarçonner de mon *djéiran* (1). »

Mirza Abd el-Wéhhâb, le plus éminent homme d'État de la cour de Feth Ali Chah, devenu prisonnier de Buniad dans la journée de Kaferkalé, s'était lié avec lui d'une amitié qui ne cessa qu'avec leur vie. Après quelques heures de première conversation avec le ministre, Buniad se sentit tellement pénétré de sentiments d'estime et de bienveillance envers lui, qu'il lui offrit sa meilleure tente et ne voulait jamais s'asseoir en sa présence qu'après lui en avoir demandé la permission. Après six semaines de captivité, un officier du chah arriva à Kourouk avec la rançon.

« — Combien voulez-vous pour le rachat de Mirza Abd el-Wéhhâb ? »

— « Douze tomans, argent comptant (fr. 150), » répondit Buniad. « — Vous plaisantez, » fit l'officier étonné de la petite somme demandée. — « Je n'aime pas à plaisanter avec le chah de Perse. » Douze tomans, en espèces, ni plus ni moins. »

L'officier délia la bourse et se mit à compter l'argent.

« — C'est bien, j'acquitte la somme, dit-il ; mais acceptez-la comme » un pourboire de ma part. J'apprécie trop le mérite de Mirza Abd el-» Wéhhâb pour vous le vendre. Il est libre de se rendre où bon lui » semble. Je n'ai voulu que voir de quel éclat brille l'or qu'un souve-» rain de Perse envoie à un pâtre turkman à titre de rançon. »

(1) La *gazelle*, nom du cheval favori de Buniad. Les trois mois dont il parle sont avril, mai et juin, que les Persans choisissent ordinairement pour châtier les maraudeurs turkmans.

Digitized by Google

Le ministre n'oublia jamais la noblesse de pareils procédés, il en parlait depuis les larmes aux yeux, et après la mort de Buniad, il rendit beaucoup de services à son fils Behram Ḳân.

Un jour à la chasse, et loin de ses compagnons, Buniad surprit deux Turkmans Téimouris volant des bestiaux sur les pâturages de Ḳourouḳ. Après les avoir désarçonnés et les avoir obligés de le suivre à pied, il remarqua, chemin faisant, que l'un d'eux pleurait et se plaignait à son compatriote.

« — Qu'as-tu donc? demanda Buniad. » «— Voyez un peu. Lorsque » je fiançais une de mes sœurs à Allah Werdi, des braves gens » m'avaient bien dit de ne pas m'allier à un homme bed-beḳt (né » sous l'influence d'une mauvaise étoile). Je leur ai désobéi et je m'en » repens amèrement. La veille du jour de ses noces, ma sœur fut en- » levée par quelques chiens galeux de la meute de Koulah tchépé. « Aujourd'hui, vous m'avez fait prisonnier. Qui êtes-vous ? »

A peine de retour chez lui, Buniad fit retrouver la sœur du prisonnier et la renvoya avec son frère sans rançon, à condition qu'Allah Werdi porterait le restant de sa vie un bonnet semblable au koulah tchépé, et qu'il s'appellerait dorénavant Ḳoch-beḳt (né sous l'horoscope heureux), au lieu de bed-beḳt.

Les habitants de la Perse orientale racontent encore beaucoup d'autres anecdotes qui témoignent de la bravoure et de la générosité de cet homme extraordinaire. Ce que nous en avons dit suffit pour donner une idée des mœurs des tribus du Ḳorâçân et faire connaître leur héros populaire, Buniad Hezzaré, auquel il n'a manqué peut-être que d'heureuses circonstances pour devenir un des plus grands hommes de la Perse.

Alexandre CHODZKO,

Ancien consul de Russie, à Recht.

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

Le séjour de deux années de l'armée française en Égypte — de 1798 à 1800 — a laissé dans la population de ce pays des traces profondes. La grande figure du héros qui commandait l'expédition, celle de ses principaux lieutenants, ont déjà presque reçu une consécration légendaire. Les noms sont quelquefois singulièrement transformés dans la prononciation arabe (1), mais les traits saillants

(1) Le nom de Bonaparte était prononcé Bounabart. Les Égyptiens ont fait plusieurs jeux de mots laudatifs sur le nom du commandant de l'expédition française. Nous en citerons quelques-uns seulement : Bouna bakt, l'édifice du bonheur; Boun abrât, sublimité du génie; Bouân bertat, colonne dominante. Tout le monde sait que le général Desaix avait été surnommé, dans la haute Égypte, Mâlek el-Adel, le roi juste. Le nom du général Kléber avait donné lieu aussi à plusieurs jeux de mots; on disait de lui : Kalah berr, la citadelle du continent; Kela berr, il a ravagé la terre; Kela bir, le puits de la terre fertile. Le général Menou, malgré des démonstrations exagérées afin de faire croire à son amour pour les musulmans, n'avait pas pu trouver grâce devant la causticité publique. On avait fait avec son nom même cette impertinente question, en parlant de lui : Min hou, qui est-il?

Digitized by Google

des caractères, le cachet original des physionomies ont été fidèlement conservés.

Bien des voyageurs ont eu l'occasion de constater et de signaler, dans les tentatives de civilisation dirigées par Méhémet Ali, l'inspiration française et souvent même les plans, à peine modifiés, conçus sur les lieux par le général Bonaparte. Ce n'est pas de ce grand côté de la question que nous voulons nous occuper aujourd'hui. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que l'Égypte est un pays conquis par les Turcs et que la race ottomane y maintient la population indigène dans un complet état de subalternité. La civilisation, poursuivie par Méhémet Ali, s'est presque toujours traduite, pour le peuple, par des aggravations de charges : impôts et service militaire. Ce n'est pas à ce point de vue que le souvenir de la France aurait pu être gardé avec respect et sympathie dans les campagnes et par les commerçants et les bourgeois des villes. Les circonstances de notre courte domination restées dans la mémoire populaire sont, comme on va le voir, d'une autre nature.

Dans une petite île, formée par le Nil, un peu au-dessus de Damiette, habitait, il y a quelques années, un vieux cheik arabe, homme de piété profonde et qui passait, parmi les musulmans, pour un grand savant. Il aimait à recevoir chez lui les étrangers européens et particulièrement les Français fixés en Égypte et qui paraissaient attachés de cœur à ce beau pays. Après le repas, il conduisait ses hôtes dans une salle élevée de sa maison, d'où la vue s'étendait sur l'île entière, couverte de verdure et d'ombrages. La brise de mer venait porter jusque-là sa fraîcheur un peu âcre. On prenait le café en mangeant de ces confitures délicates dont les dévots, en tous pays, ont le privilége d'avoir ample provision. Puis, pendant de longues heures on écoutait le vieux cheik raconter ses souvenirs, parler de ses anciens compagnons et des personnages alors illustres dont il avait vu les commencements. Il aimait aussi à montrer les manuscrits rares de sa bibliothèque et les objets précieux qui lui avaient été donnés en présent.

Le cheik Ali, — tel était son nom, — avait fait partie du grand divan institué au Kaire par le général en chef, après la reddition de la ville. C'était une sorte de conseil municipal, composé des principales notabilités soit de la classe des hommes des mosquées (Uléma), soit des marchands et de ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie. On

Digitized by Google

sait qu'au moment où l'armée française s'empara de l'Égypte, ce pays gémissait sous le joug des beys mamelouks, sorte de barons féodaux qui reconnaissaient la suzeraineté du Grand-Seigneur. Le général Bonaparte s'était présenté comme le libérateur du peuple égyptien ; en conséquence tout ce qui était Turc ou Mamelouk avait été mis de côté; les Français n'avaient demandé le concours que des indigènes Égyptiens. Ce système appliqué à une population de mœurs douces, habitant des demeures fixes et vouées à l'agriculture, n'eut pas les inconvénients qu'on observa lorsque, par un esprit d'imitation maladroite, on voulut l'introduire en Algérie. En Égypte, l'armée française, répandue dans les principales villes, dirigea et contint les autorités nouvelles ; en Algérie, on fut impuissant à reconstituer un pouvoir avec des agents arabes ; et l'expulsion des anciens chefs des populations ne produisit que l'anarchie.

Le général Bonaparte, sachant l'influence que les personnages religieux exerçaient sur la multitude, s'étudia à se concilier leurs sympathies. Il ne négligeait aucune occasion afin de témoigner de son respect pour les mœurs et pour les croyances des vaincus. Les jours de grandes fêtes musulmanes, aussi bien que pour les anniversaires célébrés par la République française, il ordonnait des réjouissances publiques. C'était sur la place de l'Esbékieh que la foule se rassemblait de préférence autour des bateleurs, des danseurs et des musiciens. Le général en chef faisait dresser une tente verte au milieu de la place; et au plus fort de la fête, il venait s'y asseoir, entouré de son brillant état-major. Il y recevait les visites des autorités municipales et religieuses et se montrait aux yeux du peuple, plein d'une déférence digne vis-à-vis de ses chefs, mais sans cesse environné des signes de la puissance militaire et du prestige du commandement.

A la porte de la tente du général en chef étaient disposés plusieurs grands tonneaux, remplis de limonade et de chorbet; pendant tout le temps que durait les fêtes, — trois jours au moins, — chacun pouvait venir puiser dans ces tonneaux qui ne désemplissaient pas. On dressait aussi des tables où les autorités musulmanes étaient invitées. Le général Bonaparte, avant de s'asseoir, rassurait ses hôtes sur les mets qui leur étaient servis : les moutons et les volailles avaient été égorgés par un musulman, sous l'invocation du nom de Dieu, et tout le repas avait été préparé par un cuisinier arabe. Les cheik alors mangeaient en confiance. Selon l'usage du pays, le général en chef

Digitized by Google

offrait, de sa main, aux personnes notables, les morceaux les plus délicats, en ayant soin de les porter à ses lèvres, avant de les leur présenter. Aucun des invités ne se retirait sans avoir reçu des cadeaux proportionnés à son rang. Aussi, dans toutes les cérémonies publiques, en échange de ces prévenances, de ces soins attentifs, les cheik ne manquaient jamais de réciter le Fatah (premier chapitre du Koran), pour appeler les bénédictions du ciel sur l'armée française et sur le chef illustre qui la commandait.

Le cheik Ali, qui avait assisté à ces fêtes et avait eu sa part, quoique jeune encore, des bienfaits du général Bonaparte, s'échauffait graduellement en racontant ces détails. Puis, comme si ses souvenirs se pressaient trop nombreux et réveillaient en lui des sensations trop vives, il s'arrêtait tout à coup, portait la main sur ses yeux, et la ramenant ensuite sur sa barbe grise qu'il caressait, il s'écriait : « Cet homme était un vrai démon (chîtân) ! Il savait faire respecter » sa volonté; et ce qu'il voulait se faisait. Éclatait-il une sédition dans » la ville, il convoquait auprès de lui, les cheik, les imâm des » mosquées et les notables; il nous disait : Mes soldats ont pris leurs » fusils; mes canons sont chargés; répandez-vous dans la ville et » apaisez le peuple. Si, dans deux heures, tout n'est pas rentré dans » l'ordre, je ferai sortir mes soldats de leurs casernes et je ferai » tomber sur les habitants, sur leurs maisons, sur les mosquées, la » mort comme une pluie serrée. Nous montions aussitôt sur nos » mules, et, par des paroles de paix et de prudence, nous engagions » le peuple à demeurer soumis et fidèle au grand sultan des Français. » Nous promettions de porter au général en chef toutes les plaintes » légitimes qu'on aurait à faire. Combien de révoltes n'avons-nous » pas ainsi étouffées à leur naissance? Mais le sultan Bonaparte était » si juste! il était si terrible dans sa colère! »

Ce qui avait particulièrement frappé le vieux cheik, c'était l'habitude qu'avaient les généraux français de demander du papier à la moindre occasion et d'écrire des ordres avec une grande promptitude. Il ne concevait pas pourquoi on employait tant d'écritures dans nos administrations et comment les chefs s'astreignaient à se servir si souvent de la plume. En Orient, il y a peu de temps encore, la plupart des personnages importants regardaient comme indigne d'eux d'écrire; les pièces officielles se signent au moyen d'un sceau sur lequel est gravé le nom du fonctionnaire. Le cheik Ali aimait aussi à

Digitized by Google

raconter que c'était la délivrance des captifs musulmans retenus par les chevaliers de Malte qui avait disposé en faveur des Français les habitants des villes maritimes. Beaucoup d'Arabes Égyptiens qu'on croyait morts depuis longtemps, en reparaissant tout à coup dans leurs familles, apportèrent des impressions favorables sur la générosité et la tolérance du chef de l'armée française.

Le général Bonaparte avait donné au cheik Ali une montre en or; une bague lui venait du général Belliard. Ces deux objets étaient précieusement conservés et il les exhibait avec une joie orgueilleuse. Ces bijoux, de forme un peu ancienne, n'avaient pas par eux-mêmes une grande valeur, mais pour le cheik ils étaient inestimables. Un manuscrit de sa bibliothèque lui était seul aussi précieux. C'était une histoire du Monde illustrée de miniatures : on y voyait la représentation des djins les plus petits et les plus grands, des monstres dont Salomon avait délivré la terre, des hommes de la Chine à sept têtes et à sept bras; la lune y figurait sous les traits d'une femme dont le corps, hors la tête, demeurait invisible. Cet ouvrage parlait d'astronomie, de voyages, d'histoire des plantes, des animaux, des poissons, de tout enfin. Ibrâhîm pacha, le fils du vice roi, avait en vain demandé au cheik Ali de le lui vendre pour une somme considérable. Le cheik avait refusé, il tenait autant à son manuscrit qu'à la montre du général Bonaparte et à la bague de Belliard.

Les tentatives faites par Méhémet Alî pour implanter en Égypte la civilisation européenne ont puissamment contribué à raviver le souvenir de l'occupation française. Le peuple, en voyant ses souffrances s'accroître par le fait de cette imitation des institutions de l'Europe, interroge les étrangers pour savoir si ce sont bien les mêmes lois qui régissent leur patrie. Il veut connaître avec détail notre mode de recrutement, la perception de l'impôt, la constitution de la propriété, les garanties légales qui protégent la liberté des citoyens. Puis, comparant ces institutions à la conscription par voie de presse établie en Égypte, à l'avidité insatiable du fisc, aux avanies qui menacent sans cesse les propriétaires et les commerçants, il arrive à désirer que les Français redeviennent maîtres du pays pour appliquer eux-mêmes ces lois qu'ils ont faites et qu'ils connaissent mieux que les Turcs. Alors on se rappelle que Bonaparte avait changé beaucoup de choses dans l'administration, sans porter atteinte à la religion, sans plonger la population dans la misère.

Digitized by Google

« Bonaparte, disent les Arabes, ne nous imposait pas, comme les » Turcs, des étrangers pour rendre la justice dans les villes; c'étaient » les cheïk les plus savants et les plus vertueux qui étaient placés à la » tête du peuple. Le Koran était une loi respectée des grands et des » petits. Les Français étaient chrétiens, mais ils nous aimaient comme » des frères; toujours gais et rieurs, ils s'associaient à toutes nos » joies. Ils n'augmentaient pas sans raison les impôts; ils n'enlevaient » pas des campagnes les bras les plus robustes pour en faire des » soldats et semer leurs os dans les déserts de l'Arabie et de l'Afrique, » ou dans les neiges du Liban. »

Ces sentiments de regret et d'espoir envers la France, sont partagés par toutes les classes de la population. Les chrétiens se souviennent que les Français leur avaient donné l'égalité avec les musulmans. L'habitant des villes se rappelle que sous la domination française, les marchés étaient approvisionnés avec abondance, et que les plus pauvres pouvaient chaque jour manger du pain de froment et de la viande. Aujourd'hui le prix des denrées est doublé; le pain est fait avec du maïs, de l'orge et des fèves; les malheureux ne mangent de la viande que deux ou trois fois par an, lorsqu'à l'occasion des grandes fêtes, les riches distribuent des aumônes. Les Français payaient tout ce qu'ils achetaient au même prix que les habitants, et souvent plus cher; tandis que les Turcs ne donnent jamais plus de la moitié de la valeur et payent le surplus en coups de bâton.

Le paysan poursuivi par son cheïk el-beled (maire de village) qui lui demande le prix des bestiaux que le gouvernement l'a forcé à acheter, et qui lui enlève à vil prix toutes ses récoltes, rappelle de ses vœux le temps où les Français le laissaient en paix semer et récolter; alors on voyait autour des villages des troupeaux de moutons, des chameaux, des buffles, des ânes. Les ulémas ont eux aussi leur part de regrets, car le fanatisme le plus obstiné finit par s'attiédir et s'effacer au contact de longues souffrances. Sous le sultan Bonaparte, ils pouvaient s'asseoir au conseil et administrer les intérêts municipaux; ils étaient entourés d'égards, leurs priviléges avaient été respectés. Les Français n'avaient pas comme Méhémet Alî, confisqué tous les biens et les revenus des mosquées et réduit le clergé à la plus extrême pénurie. Le spectacle de la protection accordée par le consul général de France en Égypte aux musulmans algériens qui se rendent en pèlerinage à la Mekke, est venu donner un dernier té-

Digitized by Google

moignage en faveur de la tolérance des Français et de la bienveillance de leur gouvernement.

Le conquérant de l'Égypte qui était parti pour l'Orient avec la pensée gigantesque de revenir en Europe par une marche triomphale de l'Est à l'Ouest, semblait s'être proposé pour but de s'imposer aux populations orientales par l'admiration et en s'adressant à la fois à leur imagination et à leur cœur. La justice unie à la sévérité, la magnificence, la générosité, le courage, la clémence lui assurèrent rapidement les sympathies. Il savait que chez ces peuples primitifs, les préjugés religieux sont des ennemis qu'il faut désarmer sans les attaquer de front. Le général en chef avait remarqué, dès les premiers jours, que lorsque la révolte éclatait à l'occasion d'une levée de contributions, c'était moins à cause du chiffre de l'impôt qu'en raison du mode de perception, le plus ordinairement contraire aux mœurs et aux traditions locales. Devant une mesure fiscale, devant un arrêté de l'administration du domaine qui obligeait les populations à faire enregistrer leurs titres de propriété, on protestait faiblement. On se soumettait même lorsqu'on détruisait une mosquée pour bâtir un fort avec les matériaux. Mais si le général Dupuy, gouverneur du Kaire, voulait contraindre, dans l'intérêt de la justice, une femme musulmane à passer la nuit hors du harem, on murmurait; s'il allait fouiller la maison de l'épouse d'un mamelouk pour y chercher des trésors ou des armes cachées, on criait à la tyrannie, bien que les Mamelouks fussent détestés. S'il ordonnait des visites domiciliaires chez tous les habitants, la sédition était immédiatement allumée. Tout le Kaire se levait en armes.

A chaque violation de harem, l'Arabe voulait, avant de se soumettre, laver la souillure avec du sang. Il sacrifiait, sans se plaindre, ses biens, sa liberté, sa vie même, pourvu qu'on ne touchât pas à l'héritage de ses mœurs patriarcales, pourvu que les étrangers ne profanassent pas le sanctuaire de la famille. La force et la vertu de l'Orient sont dans la religion et dans la vie privée. Le musulman assiste avec indifférence à toutes les révolutions politiques, il subit longtemps, sans se plaindre, l'oppression du souverain qui tient l'autorité de Dieu; mais si on veut attenter au pouvoir de droit divin qu'il exerce sur sa famille, dans son intérieur, il retrouve activité, courage, énergie; il combat, et s'il périt, il meurt martyr.

Quelques voyageurs, pour expliquer le respect que les Égyptiens

Digitized by Google

ont voué au sultan Bonaparte, prétendent qu'ils le considéraient comme *musulman de foi et d'action.* Nous ne pouvons résister au désir de rapporter ici l'anecdote bizarre sur laquelle se fonde cette opinion. Les Égyptiens racontent que lors de la conquête de l'Italie, Bonaparte s'empara de la personne du pape, parce que le chef de l'Église catholique ne voulait pas autoriser les mariages entre chrétiens et musulmans. Le général qui mûrissait déjà son projet d'expédition en Orient, et qui voulait se créer un peuple musulman et français à la fois, après avoir usé auprès du pape des plus vives instances pour obtenir la décision qu'il sollicitait, irrité au dernier point par la résistance du souverain pontife, lui signifia qu'il lui accordait trois jours et trois heures pour rendre une réponse favorable à ses vues. Le délai expiré, le pape persista dans son refus; alors Bonaparte, ne voulant pas faire couler le sang d'un prêtre, ordonna de le faire coudre dans le ventre d'un bœuf et de l'exposer au soleil jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le pape, effrayé de ce supplice, se prêta aux désirs de Bonaparte, et à partir de ce jour, il le suivit partout comme le véritable représentant de Dieu sur la terre.

On voit par le caractère de cette fable absurde, en dehors de toute vraisemblance, horrible dans ses détails, jusqu'où peut aller l'imagination des Arabes lorsqu'elle exploite des sujets extraordinaires et qu'elle veut faire une mise en scène, en rapport avec ses goûts, aux héros de son choix.

Si nous arrivions aux faits purement personnels qui ont été recueillis sur différents points de l'Égypte, nous serions entraînés à donner à ce travail un développement qu'il ne comporte pas. Il faut cependant mentionner comme un des traits le plus caractéristiques des souvenirs sympathiques laissés en Égypte par les Français, l'adoption du vieil air populaire de *Malborough s'en va-t-en guerre.* L'humeur joviale, la gaieté entraînante de nos soldats plaisaient mieux aux Arabes que la gravité triste et gourmée des Turcs. On avait composé sur l'air de *Malborough* une sorte de complainte galante dans laquelle se trouvaient enchâssés les noms des généraux français dont la physionomie avait fait sensation. Les uns étaient loués pour leur stature et leur mâle beauté; les autres pour leur bravoure. Le général Caffarelli y figurait, et sa jambe de bois avait une mention particulière. Les airs populaires d'aujourd'hui sont-ils d'une mélodie trop compliquée, ou les Arabes algériens sont-ils moins accessibles

Digitized by Google

aux influences de la gaieté française? Nous ne savons. Mais là nous n'avons pas pu implanter un seul de nos refrains; tandis qu'en Égypte, après plus d'un demi-siècle écoulé, on peut entendre dans les fêtes retentir la chanson de *Malborough*.

Nous demandons à nos lecteurs la permission de leur citer encore un fait. — Dans une excursion qu'ils faisaient aux environs du Kaire, à Birket el-Ḥadj (le lac des Pèlerins), plusieurs Français s'arrêtèrent aux villages du Merdj (du Pré). Un vieux cheiḳ auquel ils demandèrent à acheter quelques dattes, leur en apporta une petite corbeille. Pendant qu'ils goûtaient les dattes, le vieillard vint s'asseoir familièrement auprès d'eux, et ayant appris qu'ils étaient Français, il leur demanda s'ils avaient connu le grand sultan Bonaparte. Il leur parla de la bataille d'Héliopolis, de la déroute des Turcs dont les cadavres couvraient la terre, et des immenses nuées d'oiseaux de proie que le carnage avait attirés. Il avait été assez heureux pour secourir quelques soldats français, et le général l'avait nommé chef des trois villages du Merdj en récompense de sa bonne conduite. A ce moment, le cheiḳ ôta son turban, et entre les deux feutres qui en formaient la coiffe, il tira quelques papiers et montra son brevet d'investiture scellé du sceau de la République et signé par Kléber et Regnier. Quelque proposition qu'on lui fît, il ne voulut point céder ce firman. « Je ne m'en séparerai jamais, dit-il; il a été avec moi au » tombeau du prophète, dont Bonaparte suivait mieux les lois que les » princes musulmans qui nous gouvernent aujourd'hui. J'étais heu- » reux alors; maintenant, dépouillé de tout, je languis dans le be- » soin. Mais il reviendra peut-être un jour, et avec ce papier je ferai » reconnaître tous mes droits. » Le bon vieillard fut longtemps à vouloir accepter la nouvelle de la mort de Bonaparte, et il finit par reprocher à la France d'avoir été prendre possession de l'Algérie, au prix de sacrifices énormes, quand l'Égypte aurait été heureuse de se ranger sous ses lois.

Nous voudrions, en terminant ces notes sur les souvenirs laissés en Égypte par l'expédition française, rechercher les enseignements qui peuvent en ressortir pour la conduite à tenir vis-à-vis des musulmans en Algérie. Il n'entre certainement pas dans notre pensée d'accepter comme présentant une similitude absolue, les circonstances qui ont présidé à la conquête d'Alger et celles qui ont amené l'expédition d'Égypte. Les populations des deux pays ne sont pas non plus

Digitized by Google

à comparer. La topographie des deux contrées suffirait à expliquer les différences profondes qu'on remarque entre les deux peuples. La vallée du Nil, ouverte, partout cultivée, soumise de temps immémorial à des gouvernements fonctionnant régulièrement, ne ressemble en rien au territoire accidenté de l'Algérie, couvert de montagnes abruptes sur tout le littoral, habité par des tribus guerrières qui n'ont, depuis plusieurs siècles, reconnu que très-imparfaitement une autorité gouvernementale. Il faut ajouter encore, comme trait distinctif essentiel, qu'il est constant qu'à mesure qu'on s'éloigne du foyer de l'islamisme dans la direction de l'Ouest, les populations deviennent plus fanatiques, moins éclairées, plus farouches dans leurs rapports avec les Européens, mieux armées et plus belliqueuses. Ces décroissances dans l'échelle de la civilisation, si on peut s'exprimer ainsi, sont très-appréciables dès que l'on passe de l'Égypte à Tripoli, puis à Tunis, ensuite en Algérie, enfin dans le Maroc.

Il y aurait donc excès de sévérité à reprocher aux premiers gouverneurs généraux de l'Algérie de ne s'être pas mieux inspirés de ce que le général Bonaparte avait fait en Égypte. Mais tout en tenant compte de la diversité des situations et des éléments sur lesquels on agissait, n'y a-t-il pas lieu de regretter l'absence complète de toute pensée élevée et générale dans les efforts tentés d'abord dans nos possessions du nord de l'Afrique? Le conquérant de l'Égypte, en débarquant à Alexandrie, n'avait pas plus que les ministres qui ont réglé le sort de l'Algérie de 1830 à 1846, la certitude de la durée pour l'œuvre qu'il commençait; cependant, dès les premiers pas, on le voit s'adresser aux sentiments les plus puissants de la population arabe; il se préoccupe de désarmer les cœurs, de gagner les sympathies; sans quitter ses armes victorieuses, il règle l'administration du pays, recherche activement les classes de la population sur lesquelles il doit s'appuyer et qu'il peut associer, jusqu'à un certain point, aux affaires. Il se montre inexorable pour les répressions lorsque sa longanimité n'a pas suffi pour prévenir la révolte. Mais bientôt il pardonne généreusement sans que la rigueur ni la clémence le fassent se départir jamais de la plus stricte équité, de la plus droite justice. Il parle à l'imagination populaire; tous ses efforts tendent à atténuer et et à faire disparaître les préjugés et les préventions qui pourraient éloigner les Arabes des Français.

On manquerait de générosité en voulant rapprocher de ce brillant

Digitized by Google

programme notre conduite en Algérie pendant les seize premières années de l'occupation. Une chose console au moins l'amour-propre national au milieu de ces longs préliminaires, c'est le courage indomptable, la persévérance, l'énergie, le dévouement dont notre brave armée a fait preuve. Admirable instrument qui réunissait la vigueur à l'intelligence, et qui, entre les mains d'un pouvoir accessible aux grandes pensées, aurait régénéré et civilisé le peuple arabe, en même temps qu'il le domptait. Mais, grâces à Dieu, depuis quelques années, obéissant à l'initiative de quelques officiers d'élite, on commence à compter avec les Arabes au point de vue social et économique. Ne pouvant plus espérer d'utiliser le prestige des premières victoires pour frapper l'imagination des hommes arrivés à l'âge viril, on songe à s'emparer de l'esprit de la jeunesse pour la façonner à la paix et au travail. Après vingt ans, on s'est enfin occupé de l'organisation et de la direction des écoles. La voie est désormais ouverte; d'autres progrès suivront bientôt. Nous avons prouvé aux indigènes algériens que nous étions assez forts pour briser toutes les résistances et faire reconnaître notre souveraineté dans les parties les plus reculées des montagnes et du désert. Aujourd'hui nous avons à leur montrer que nous voulons, que nous pouvons donner à leur pays une administration protectrice des familles et des intérêts privés, et que sous notre domination, ils atteindront à une prospérité bien supérieure à celle dont ils jouissaient avant la conquête.

C'est encore la meilleure manière de réveiller dans le cœur des musulmans les sentiments d'admiration et de sympathie qu'ils avaient voués à la France du grand sultan Bonaparte.

ISMAYL URBAIN.

Digitized by Google

NOTE

SUR

L'ÉTABLISSEMENT DES VOIES DE COMMUNICATION

EN ALGÉRIE.

Dans un pays où la population indigène ne fait usage ni de voitures ni de chariots, et opère ses transports au moyen de bêtes de somme, et où il n'existait, à vrai dire, que des sentiers ou des routes muletières, tout était à faire pour établir des voies carrossables, appropriées aux besoins d'une population européenne.

Depuis les premiers temps de la conquête jusque vers l'année 1846, les routes étaient établies dans les limites d'ailleurs assez bornées des territoires soumis à la domination française, au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir, soit pour former des établissements militaires ou agricoles, soit pour faciliter la marche des corps d'armée; mais ces routes, pour la plupart ouvertes en simples terrassements avec de rares travaux d'art, ne pouvaient se rattacher à un système général de voies de communication conçu en vue de la domination complète du pays et de sa colonisation future.

Cependant les tronçons établis à cette époque, à l'exception de quelques chemins de mulets ou de quelques routes stratégiques dont l'utilité a cessé d'exister depuis, ont servi d'amorces aux routes plus longues et mieux construites qui assurent aujourd'hui la circulation.

Digitized by Google

A cette époque comme à présent, le soin d'ouvrir les routes et chemins était confié partie au génie militaire et partie aux ponts et chaussées, suivant la classification du territoire dont il s'agissait de faciliter l'accès; mais les travaux de ces deux corps n'étaient alors ni coordonnés entre eux, ni soumis à un contrôle supérieur et centralisateur.

Un avant-projet d'ensemble pour les routes de l'Algérie fut élaboré, pour la première fois, en 1846, et rédigé à la date du 5 mars 1847, par une commission composée du directeur général des affaires civiles, du commandant supérieur du génie, de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, des directeurs des travaux publics, de l'intérieur et de deux secrétaires, l'un capitaine du génie, l'autre ingénieur des ponts et chaussées.

Cet avant-projet présentait un réseau complet, au point de vue: 1° des grandes voies mettant en communication les trois provinces de l'Est à l'Ouest, depuis les frontières de Tunis jusqu'à celles du Maroc; 2° des routes partant des points principaux du littoral et s'enfonçant au Sud jusqu'aux limites du Tell; 3° enfin des routes intermédiaires.

Au nombre des éléments les plus importants de cet avant-projet étaient un mémoire du commandant supérieur du génie en Algérie, aujourd'hui M. le général de division Charon, du 9 mars 1845, et un projet de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées du 18 novembre de la même année.

Il résulte de ce travail que les routes de l'Algérie avaient coûté, depuis l'occupation *jusqu'au 1er janvier* 1847, 9,600,000 fr., et que la dépense à faire pour terminer ces voies de communication serait d'environ 50 millions de fr.

La longueur des routes à l'état d'entretien était, au 1er janvier 1847, de 300 kilomètres seulement. Celles simplement ouvertes ou sur lesquelles des travaux restaient à exécuter présentaient un développement de 2,350 kilomètres; enfin; celles projetées formaient une longueur de 2,700 kilomètres, ensemble 5,350 kilomètres (1).

Depuis 1846 surtout, les projets sont régulièrement dressés, soit

(1) Depuis 1847, les proportions relatives ont varié au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Les routes à l'état d'entretien ou empierrées, par exemple, ont monté de 300 à 375 kilomètres.

Digitized by Google

par les ingénieurs ordinaires, soit par les chefs du génie, suivant que les routes à établir se trouvent sur le territoire civil ou sur le territoire militaire. Ils sont ensuite soumis au contrôle des ingénieurs en chef du département et des directeurs des fortifications divisionnaires. Puis une commission des routes, instituée dans chaque chef-lieu de province, les examine, et donne son avis principalement sous le rapport de la question d'art. Après intervient le conseil du gouvernement qui délibère séparément sur chacun des projets qui lui sont soumis. Le ministre statue en dernier ressort.

En général, les routes importantes ont une largeur de 8 mètres entre les fossés, dont 5 mètres pour la chaussée et 3 mètres pour les deux accotements de chacun 1 mètre 50 c.

Les chemins vicinaux ou les routes peu fréquentées n'ont qu'une chaussée de 3 mètres de largeur et des accotements de 2 mètres chacun.

Ces dimensions, généralement adoptées, paraissent satisfaire aux besoins de circulation, en même temps qu'à la nécessité d'apporter toute l'économie possible dans les travaux publics.

L'empierrement se fait au moyen des matériaux les plus à la portée des voies de communication alors, toutefois, que leur qualité permet de les employer.

Malheureusement, le crédit annuel voté par la chambre législative (1,400,000 fr.) est loin de permettre d'ouvrir toutes les voies de communication que les besoins agricoles et commerciaux du pays exigeraient. La plus grande partie de ce crédit doit être affectée à l'entretien des routes existantes et les plus fréquentées, telles que celles d'Alger à Blidah, à Médéah, à Aumale; de Cherchel à Milianah; de Ténès à Orléansville; de Philippeville à Constantine; de Bône à Constantine; d'Oran à Mascara, à Tlemcen, etc., etc.

Jusqu'en 1850, et en exécution de l'ordonnance du 17 janvier 1845 (tableau 3 *bis*), les routes avaient été divisées en : — routes nationales, — routes stratégiques, — routes provinciales, — routes d'arrondissement et chemins vicinaux.

Le ministre de la guerre a prescrit au gouverneur général la présentation d'une nouvelle classification des voies de communication en Algérie basée sur l'imputation des dépenses, de telle sorte qu'il n'y ait plus, comme en France, que des *routes nationales et départementales* et des *chemins vicinaux*.

Digitized by Google

Malgré les difficultés sans nombre que présentait un territoire aussi accidenté que celui de l'Algérie, sur une aussi grande partie de sa surface; malgré la nécessité où l'on se trouvait d'installer des ateliers de travail dans des lieux déserts, éloignés de tout centre d'habitations, et de transporter à des distances considérables des matériaux qui acquéraient ainsi un prix souvent exorbitant; malgré enfin la cherté de la main-d'œuvre, des résultats très-positifs ont été obtenus.

Le développement des routes stratégiques, nationales et provinciales, et des chemins vicinaux, atteignait, au 1er janvier 1850, environ 3,071 kilomètres qui avaient nécessité une dépense de 14,448,000 fr. Ces chiffres se décomposent de la manière suivante: la province d'Alger possède 949,441 mètres de route, ayant coûté 8,825,895 fr.; la province d'Oran compte 1,655,450 mètres et n'a dépensé que 2,295,262 fr.; c'est la mieux partagée et celle qui a rencontré le moins de difficultés; la province de Constantine possède seulement 466,850 mètres de route pour une dépense de 3,308,142 fr.

Une portion notable de ces routes, celle dont l'exécution était la plus urgente, est complétement terminée et à l'état d'entretien. Pour d'autres, les travaux définitifs ne sont achevés que sur une partie de leur étendue. Sur les autres enfin, il n'a été fait que des travaux de campagne, et la voie a été ouverte sans être empierrée, ou simplement tracée de manière à être praticable aux voitures.

Nous avons cru utile de consigner ici ces résultats généraux afin de faire apprécier les efforts que fait l'administration pour doter l'Algérie d'un bon système de voies de communication. On commence à reconnaître aujourd'hui que c'est là un des éléments principaux pour le succès de la colonisation. En effet, il ne suffit pas d'avoir amené, à grands frais, des colons sur la terre d'Afrique, de leur avoir distribué des terres, de leur avoir fourni des matériaux pour construire leur demeure et des semences pour leurs champs; il faut surtout, et on peut même dire avant tout, qu'ils trouvent un débouché pour leurs produits et de bonnes routes pour se rendre sur les grands marchés et aller au-devant des consommateurs.

G. D. R.

Digitized by Google

LITTÉRATURE SANSCRITE.

RITHOU-SANHARA

DESCRIPTION GÉNÉRALE DES SAISONS.

Les manuscrits attribuent généralement ce poëme à Kalidasa, le célèbre auteur de Sacountala, de Vikrama-Ourvasi et du Méghadouta; on n'a aucun moyen de savoir quel degré de certitude a cette attribution que, du reste, l'élégance du style, la poésie des images et surtout un vif sentiment des beautés de la nature rend assez probable. Kalidasa vivait sous le règne de Vicramaditya, environ cinquante ans avant la naissance de J.-C.

Conformément à son titre (Rithou sanhara—l'ensemble de saisons), ce petit poëme contient une description générale, tant des phénomènes naturels qui caractérisent chaque saison que des usages, coutumes, modes qui y sont observés. Les saisons ainsi décrites sont, conformément aux modifications que l'atmosphère éprouve pendant l'année dans le climat des Indes, au nombre de six, savoir : l'été (Grichma), comprenant depuis le milieu de mai jusqu'au milieu de juillet; le temps des pluies (Varcha), qui va jusqu'à la moitié de septembre; l'automne (Sarad), qui dure jusqu'à la moitié de novembre; l'hiver (Hémanta) qui s'étend jusqu'à la mi-janvier; la saison fraîche (Sisira) qui comprend depuis la moitié de janvier jusqu'à la mi-mars, et le printemps (Vasanta) qui va jusqu'à la moitié du mois de mai et complète l'année.

La traduction qui suit comprend la saison d'été, la première dans l'ordre. Faite sur le texte publié à Leipsick, par M. Bohlen, cette tra-

Digitized by Google

duction, dans laquelle on s'est tenu le plus près possible de l'original, offre un échantillon remarquable de la poésie descriptive des Indiens, genre qu'ils ont traité avec une grande supériorité.

L'ÉTÉ.

AU TRÈS-DIVIN CRITCHNA, ADORATION!

La saison où le soleil répand ses fureurs, où la phase de Tchandra (1) sera désirée, où les nappes d'eau sont agitées par des immersions permanentes, ce temps des soirées délicieuses, ce temps où l'amour s'apaise de toutes parts, il est arrivé, ô chérie!

Les nuits dont la lune vient percer les noirs rayons, les lieux où scintille la cascade d'une pièce d'eau, les parures de pierreries, et le santal humide, ces choses, ô chérie, prêtent, dans la saison d'été, leur secours aux amants.

La terrasse agréable et parfumée d'un palais, le vin qu'une douce amie boit en l'agitant du souffle d'un soupir, le doux accord de ces chants qui provoquent l'ivresse amoureuse, c'est là dans les nuits d'été ce qui stimule les amants.

Lorsqu'elles ont la saillie de leurs hanches élégamment parée de ceintures de soie, les seins ornés de colliers et de poudre de santal, et les cheveux brillants et parfumés par le bain, c'est alors que les femmes s'aperçoivent de l'ardeur des amants.

Rougis à la couleur du suc épaissi de la gomme laque et parés élégamment par des noupouras (2) dont le bruit imite à chaque pas le chant du cygne, les pieds des femmes aux belles hanches troublent d'amour l'esprit du jeune homme.

Quelle âme ne serait pas consumée de désirs en voyant des seins dont le globe est parfumé de poudre de santal, une chevelure qui est entremêlée de perles et de fleurs de jasmin, et des hanches dont le contour est paré d'une ceinture d'or?

Dans ces soirées que vient orner la lune dans toute sa beauté, par la

---

(1) Dans la mythologie des Indiens, la lune est un dieu appelé Tchandra (qui brille et réjouit).

(2) Anneaux de métal que les femmes indiennes portent au-dessus de la cheville du pied.

Digitized by Google

pétulance, les rires et les regards à la dérobée, les femmes agaçantes allument promptement le feu de l'amour, dans le cœur de ceux qui les courtisent.

Les membres couverts d'une transpiration involontaire, ayant quitté leurs vêtements devenus accablants dans cette saison, elles se posent un voile léger sur les seins, ces femmes enivrantes de jeunesse et dont la gorge est saillante.

Après avoir considéré attentivement pendant la nuit le visage de ces femmes qui dorment avec bonheur sous les frais péristyles des palais, à l'aube du jour, Tchandra (1) longtemps consumé de désirs, s'enfuit de honte dans sa lumière.

Le sol échauffé par l'ardeur d'un soleil irrité et couvert de tourbillons de poussière soulevés par un vent violent, ne peut plus être aperçu même par les voyageurs, qui éloignés de leur amie, ont le cœur rongé par le tourment de la séparation.

Tourmentées à l'excès par la chaleur brûlante, le palais desséché par une soif ardente, les Antilopes apercevant l'atmosphère qui semble bardé de noir : voilà de l'eau! s'écrient-elles, et elles s'élancent en avant vers la lisière de la forêt.

Éprouvant une torture excessive par l'effet des rayons du soleil, consumé dans son chemin par le sable brûlant, le Serpent (2), la crête renversée, gémissant beaucoup, et rampant sinueusement, vient s'arrêter sur le même terrain que le Paon.

Le corps abattu par l'effet d'un soleil ardent comme le feu du sacrifice, les Paons démoralisés laissent vivre les Serpents qui là auprès se tiennent la tête cachée dans les enroulements de leur queue.

La face déchirée en différents endroits, soupirant fréquemment, et privé par une soif immense de la force nécessaire pour s'élancer, le roi des animaux agite la langue et secoue sa crinière, mais il ne tue pas même les éléphants qui sont auprès de lui.

Le gosier desséché jusqu'aux derniers vestiges d'humidité, brûlés de tous côtés par les rayons du soleil, et presque morts par l'effet d'une soif parvenue à son plus haut degré, les éléphants privés d'eau, ne redoutent plus les lions.

---

(1) Voir la première note de cet article.

(2) *Coluber naja.*

Digitized by Google

Fouillant de l'extrémité arrondie de leur long museau l'étang dont la verdure agréable ainsi que le limon sont desséchés, les sangliers en troupe reluisant de lumière, et brûlés par le soleil, semblent vouloir entrer sous terre.

Torturée de toute part soit dans l'eau, soit dans la vase de l'étang, par un soleil couronné de ses rayons les plus vifs, la grenouille s'élance et vient s'accroupir sur le sol à l'ombre de la crête d'un serpent mourant de soif.

Ayant l'éclat du joyau qui brille sur la tête, éteint par l'éclat du soleil et léchant le vent d'une langue agitée, le serpent, le feu du venin amorti par le feu du soleil, laisse vivre, préoccupé par la soif, la foule des grenouilles.

Le réseau des filaments du lotus complétement arraché, le poisson détruit et les grues timides mises en fuite, l'étang, par le froissement mutuel des éléphants en troupe, n'est plus autre chose qu'une trituration de boue gluante.

Le museau couvert d'une salive écumeuse, laissant pendre de côté et d'autre une langue rougeâtre et levant la tête, la troupe des buffles préoccupée par la soif, est sortie des anfractuosités de la montagne pour chercher de l'eau.

Perchée sur des arbres dépouillés de leurs feuilles, la multitude des oiseaux gémit, les singes abattus descendent les lianes qui pendent aux arbres, les troupeaux de gawayas (1) errent en cherchant à boire de tous côtés, et les sarabhas (2) privés de langue pompent directement l'eau des puits avec leur trompe.

Ceux qui aperçoivent les limites d'une forêt où toute humidité est évaporée à la chaleur dessiccative du soleil, où les feuilles complétement desséchées sont tombées par la violence d'un vent impétueux et dont l'herbe nouvelle et les rejetons brûlent au feu de l'incendie le plus violent, ceux-là éprouvent une terreur qu'ils expriment en exclamations.

Prenant le plus souvent naissance dans les forêts de Salmalis (3),

---

(1) *Bos gavæus.*

(2) Le *sarabha* est décrit par les auteurs indiens comme ayant une trompe, deux cornes et huit jambes; il est difficile de savoir à quel animal se rapporte cette description fabuleuse. (Voir Hematchandra, st. 1286, et Albyrouny, traduction Reynaud, page 109.)

(3) *Bombax heptaphyllum.*

Digitized by Google

l'incendie à la couleur d'or s'allume dans le creux des arbres, bientôt enveloppant les arbres tout entiers et leurs branches aux feuilles crispées, le feu, agité par le vent, erre de tous côtés sur la lisière de la forêt.

Ayant cet éclat de vermillon purifié que possède le kousoumbha (1) dans sa fleur nouvellement épanouie, secondé dans sa rapidité par le vent impétueux qu'il excite, l'incendie enveloppant confusément l'assemblage des lianes, des branches et des arbres, consume de place en place les contrées.

Par la violence du vent qu'il excite, l'incendie résonne dans les cavernes des montagnes, il se développe avec un bruit aigu dans les champs de bambous desséchés, il s'étend dans les graminées où il prend en un instant une force considérable et s'arrêtant aux dernières limites de la végétation, il chasse devant lui la multitude des animaux.

Quittant les antipathies qui leur sont naturelles et associés comme des amis, les éléphants, les gavayas et les lions, le corps torturé par le feu, sortent au plus vite du tourment brûlant d'une forêt d'arbres morts, et se réfugient dans les larges alluvions d'un cours d'eau.

Près d'une eau (2) couverte d'une forêt de lotus, respirant le parfum suave de la bigoine odorante, et recevant au milieu des rayons d'une lune adorable une vivifiante aspersion d'eau, puisse la saison brûlante se passer pour toi sur la terrasse d'un palais, au milieu de tes amies, et tes nuits s'écouler dans le plaisir et au murmure voluptueux des chansons d'amour!

Ainsi, dans la description générale des saisons, composée par le très-excellent Kalidasa, finit la première section, section intitulée : Peinture de la saison brûlante.

Émile WATTIER.

---

(1) *Carthamus tinctorius.*

(2) Les Indiens ainsi que les Chinois ont dans l'intérieur de leurs maisons des bassins dans lesquels ils cultivent la fleur du lotus, et la font venir en si grande quantité que l'eau de ces bassins en est totalement couverte.

Digitized by Google

TOLGAWS(*)

OU

CHANTS POPULAIRES DES TATARS D'ASTRAḲÂN.

INTRODUCTION.

Dans l'hiver de 1830, pendant mon séjour à Astraḳân, les tolgaws suivants me furent communiqués par un de mes amis tatârs, Ạlî Beg Charapow. Comme il était très-versé dans sa langue natale, il m'expliqua le sens de ces chants, mot pour mot, en persan, et je les écrivis sous sa dictée.

Quelque temps après, on me dit que la même collection de tolgaws, accompagnée d'une traduction russe, avait été envoyée à M. von Köppen, inspecteur des magnaneries de la Crimée, et qu il avait l'intention de les publier. Comme, depuis, je n'ai plus entendu parler de cette publication, je donne ici ma propre version, telle que m'ont mis à même de la produire Ạlî Beg, et les Bardes de son pays, les *Djeïrans*.

Toutes ces rapsodies sont réputées anciennes. Elles sont excessivement populaires parmi les Tatârs de l'Oural et de la Kuma. La première pièce, qui paraît la plus vieille, remonte probablement à

(*) Ce mot, qui n'a plus de dérivés en tatâr, se retrouve encore dans le russe. Dans cette dernière langue, le mot *tolkowati* signifie discourir, raconter.

Digitized by Google

la fin du XIVe, ou au commencement du XVe siècle. La transmission héréditaire du savoir des Djeïrans de profession (qui nous rappellent les scaldes scandinaves) s'efface chaque jour. Mais le meilleur, peut-être l'unique spécimen de ce qu'ils furent, se trouve dans Sobra, qui était le poëte, l'historien, ainsi que le hardi et patriotique conseiller intime de son roi.

I.

ADIGA.

Ce tolgaw, le plus long de la collection, et le plus en faveur chez les Tatârs d'Astrakân, a trait à leur délivrance du joug mongol. Il est écrit dans le dialecte nogaï-tatâr; la plus belle partie finit avec la réponse de Sobra. Le surplus est, je crois, apocryphe, et fut ajouté beaucoup plus tard par les Tatârs chéïtes. — Cette dernière portion d'Adiga offre un bel échantillon de poésie orientale, mais elle manque de cette simplicité véritablement homérique de la première partie.

« Tant que le brave Adiga vécut, son peuple fut heureux, ses États florissants. Ses sujets étaient dans l'usage de se rassembler par grandes multitudes, et alors le kân ordonnait de tuer les juments et de brasser l'hydromel. Et quand il convoquait toutes les tribus ensemble, il ordonnait d'amener devant lui un Djeïran, appelé Sobra, un homme vieux de 360 ans, à dents branlantes, à raison claire, couvert d'un bonnet de fourrure.

» Adiga était le fils d'un guerrier; il servit Dieu dès le berceau.— La crinière du cheval bai d'Adiga resplendissait de loin. Adiga avait pour coutume agréable à Dieu, quand il rencontrait un homme plus âgé que lui, ne fût-ce que d'une année, de lui demander : Eh bien! mon sultan, que désirez-vous? — Je suis à vos ordres.

» Braves gens! vous m'appelez; en me demandant : dis-nous quelque chose, ô Djeïran! dis-nous quelque chose! — Je le veux bien; mais, hélas! que vous dirai-je, bons auditeurs? — Cet homme, engendré par son père, était le fils unique de sa mère. — Dès sa naissance il posséda le droit de gibet (1), il avait lu tout entiers, jusqu'à

---

(1) C'est-à-dire le droit de condamner à la peine du gibet, privilége le plus important des princes tatârs.

Digitized by Google

la dernière syllabe les quatre livres envoyés du ciel, c'est-à-dire : le Pentateuque (tourât), les Psaumes (zéboûr), l'Évangile (indjîl) et le Ḳorân. Il accomplissait ses ablutions avec l'eau de *zemzem*, qu'il avait rapportée de la terre sainte de la Mekke. Il faisait étendre un tapis pour prier dessus. — A neuf ans il entra au service du ḳân Toktamich (1). A l'âge de quatorze ans il s'assit sur le trône, comme s'il fût déjà devenu homme. — Quand il s'y fut affermi, Toktamich commença à appréhender que sa femme Tulay-Ḳanùm ne ressentît de l'amour pour ce jeune homme, et il forma dès lors la résolution insensée de le persécuter.

» Adiga, s'étant aperçu de ces nouveaux sentiments du ḳân, prit neuf hommes avec lui, et se fit ḳozzaḳ (2) dans les déserts.

» Quand Toktamich en fut informé, il envoya à sa poursuite neuf hommes, parmi lesquels : Omruḳ-Tamir, de la tribu d'Ereguize ; Ḳara-Ḳodja, de Crimée ; Jentay-Kussé, du Ḳyptchaḳ ; Jambay, fils de Ḳaban-Kénegueci. Ils s'élancèrent après lui en toute hâte — et après l'avoir rejoint, s'en retournèrent avec la même vitesse. — Que dirent-ils ?

« O notre ḳân ! s'écria Jambay, mon corps est couvert d'une armure, mon épée est à mon côté, et cependant, j'ai peur de parler, vous allez maudire ma pauvre âme !

» — Sur la mienne, ne t'effraye pas ! dis-moi tout ce que vous avez vu et entendu. »

» Alors Jambay s'exprima ainsi : « O mon ḳân ! vous m'avez ordonné d'aller et je suis allé. — Je l'ai rencontré et je lui ai parlé ainsi :

» Reviens, ô mon seul fils, reviens chez toi. Viens dire au ḳân, de ta propre bouche, les raisons de la peine de ton cœur. Courbe-toi, et rends-lui hommage dans sa superbe tente blanche. Bois les restes du guerrier dans les délicates coupes de porcelaine de la Chine. — Ton ḳân veut te donner de nombreux haras de juments, afin que tu puisses boire la ḳumis (3). Le peuple tout entier s'assemble et veut t'avoir

(1) Probablement le même personnage que Toktamich Ḳân, vaincu par Timoûr-Leng en 1395.

(2) Le mot ḳozzak, parmi les Tatârs, Kalmouks, Kirghizes, Uzbeks et autres habitants du Kaptchak, signifie un proscrit, un homme qui ne reconnait plus aucune loi, et qui ne doit plus compter que sur ses propres armes pour la protection de sa personne.

(3) La ḳumis est une boisson enivrante très-recherchée par les Tatârs, et faite avec le lait des juments.

Digitized by Google

pour roi. — Il te donne le droit de lancer les faucons sur les cygnes des sept lacs de Ḳaradjal (1). — Il te donne les prairies de Ḳaraday pour le pâturage de tes chevaux de chasse, afin qu'ils deviennent gras comme des cuisses de lion. — La cotte de mailles du ḳân est célèbre ; — elle est faite de bandes de peau de daim entremêlées de mailles du meilleur acier, et bordée de fourrure de kúrpiak (2), prends-la par le collet, secoues-en la poussière, et revêts-la comme si c'était la tienne. — Il y a des places d'honneur aux côtés droit et gauche de la tente du ḳân ; — viens, et occupe celle de droite. — Il y a de nombreux serviteurs de chaque côté ; viens, et sois à tous leur aga (agha, maître). Ta femme Omar-Begum est la fille d'émîr Ḳodja ; aussi longtemps que régnera Toktamich, embrasse-la, jouis de ses caresses, et dors heureux ! »

« — O toi parjure ! chien de Jambay ! — ton père est de race vile — tu es esclave pour de l'or ! — Arrière ! et ne me fatigue plus les oreilles de ton refrain. Je te couperai la langue sans plus tarder. Je te suspendrai par le palais, et je te marquerai le front avec une pièce brûlante de bois vert. — Je ne reviendrai pas, Jambay. — Je ne retournerai point chez moi. — Je ne dirai pas au ḳân, de ma propre bouche, les souffrances de mon cœur ; — ma langue est devenue une ruche de guêpes. — Je ne me courberai pas devant le ḳân, en signe d'obéissance, dans sa superbe orda (tente) blanche ; un chêne a crû sur mon cou roidi. — Je n'irai pas boire les restes du ḳân dans les coupes de porcelaine de Chine ; mes lèvres sont devenues trop délicates. — Mon ḳân a beau me permettre de boire la kumis de toutes ses juments, je n'en goûterai pas ; cela me soulèverait le cœur. — Je ne lancerai pas mes faucons sur les cygnes des sept lacs de Ḳaradjal. J'ai maintenant la main malheureuse. — Je ne prendrai plus soin de mes chevaux de chasse sur les prairies de Ḳaraday ; mes chasses ne réussissent plus. — Bien qu'il veuille me donner sa brillante cotte de mailles, faite de bandes de peau de daim, entremêlée de mailles du meilleur acier, et doublée de kurpiak, je ne la prendrai pas, et, après en avoir secoué la poussière, je ne la vêtirai pas comme mienne ; — mes épaules sont devenues trop faibles. — Je ne m'assoirai pas à la

(1) Non loin de l'embouchure du Volga.
(2) Kurpiaks, agneaux arrachés avant terme du ventre de leur mère.

Digitized by Google

première place, au côté droit de l'*orda;* — il y a maintenant là une pointe d'acier pour moi. — Je ne prendrai pas le commandement des côtés droit et gauche de ses serviteurs, le désir du commandement m'a abandonné. — Ma femme Omar-Begum est la fille d'émir Ḳodja, qu'importe? — Je ne l'embrasserai et ne jouirai plus de ses caresses, si ce n'est pour peu d'instants. »

» Ensuite Adiga m'ordonna de dire au ḳân : « Quel droit avez-vous sur Adiga? il n'est l'esclave et le serviteur que de Dieu seul. — Comme un fidèle sujet il n'avait jamais quitté votre porte. — Il avait souffert bien des injures et les avait toutes oubliées. — Mais vous les lui remettez vous-même en mémoire. — Dieu amènera le jour où je pourrai revoir la mer bleue et peu profonde où se jouent les esturgeons. — Crois-tu donc que sur les monts inconnus, dans les déserts arides, je n'aurai pas Dieu pour compagnon? — Quand je ferai le guet toute la nuit comme un loup affamé; lorsque, vagabond solitaire, courant contre le vent, je serai couvert de givre blanc, est-ce que Dieu ne sera pas avec moi? »

» Adiga partit donc et se fit ḳozzaḳ. Toktamich ḳân, à cette nouvelle, fut frappé de crainte et d'abattement. Il ordonna de fixer les tentes et de les entourer avec les odjauḳs (1); il donna l'ordre de tuer plusieurs chevaux et de brasser une grande quantité d'hydromel; il envoya dans toutes les directions des messagers chargés de convoquer à une diète tous les vieillards vénérables et habiles, et les jeunes guerriers les plus braves; il assembla toute la nation.

» Il informa d'abord de cet événement le chef de l'assemblée, Ḳuday-Berdé, fils d'Ḥassan; mais Ḳuday-Berdé dit : « Je ne puis rien comprendre à cela. (Je me récuse.)

» — S'il en est ainsi, alors, je demande votre opinion, Jambay, fils

(1) Un odjauḳ ou four, dans les campements de nomades, consiste simplement en deux pierres, parfois deux briques, posées parallèlement sur la terre, de manière à supporter une chaudière : dans un trou creusé entre ces deux pierres, on allume le bois et le charbon. Chaque famille possède une semblable cuisine pour faire cuire les aliments. Les monarques asiatiques règlent les taxes à lever sur leurs sujets nomades, suivant le nombre respectif de leurs odjauḳs. Ces impôts rappellent nos fouages. Dans le langage simple, mais graphique des Tatârs, les mots : « l'odjauḳ d'un tel est éteint » signifient que ses enfants n'existent plus, et qu'il n'y a plus là personne pour allumer le feu à son foyer.

Digitized by Google

de Kusa, de la tribu de Kénéguesse. Vous êtes le chef de ma diète (1); vous êtes le levain dans la grande chaudière de mon royaume; parlez.

» — O mon ḳân! Je suis en défaut aujourd'hui. Je ne sais que dire.

» — Alors, vous, Aḳmoussa, parlez.

» Aḳmoussa répondit: « O mon ḳân! Dieu, avant moi, a créé des hommes plus âgés. Il y a un vieillard de trois cent soixante ans; ses dents sont branlantes, sa raison étendue; il porte un bonnet de fourrure; il a nom Sobra; envoyez-le chercher.

» — Puisqu'il en est ainsi, qu'on attelle les chevaux à mon chariot d'or; — que les chevaux soient ferrés d'or avec clous d'argent; — qu'ils soient couverts de housses dorées; — allez, et ramenez Sobra.»

» On partit. — Les roues s'enfoncèrent dans le sol jusqu'à l'essieu. — On trouva Sobra, et on l'amena devant le ḳân.

» Le ḳân ordonna de peigner la barbe du vieillard et de la nettoyer de toute vermine. — Il commanda d'entortiller ses dents de fils de soie, afin de les raffermir. — Il le combla d'honneurs et l'invita à s'asseoir à la première place.

— « O mon ḳân! je parlerai si vous l'ordonnez. — Il n'y a pas de séve dans les herbes mortes; — pas de moelle dans les os desséchés. — L'esprit du vieillard devient faible; le ḳân ne sera pas satisfait.

» O mon ḳân! ne poursuivez pas cet homme blanc. — Si vous le persécutez, votre peuple se mutinerait bientôt contre vous. Son premier ancêtre était Abou Bekr-Ṣadiḳ; après lui vint le sultan Maḥmoud; — puis le sultan Ibrâhîm, le sultan Abbas, le sultan Hamza; — ensuite Ḳalid, Walid, Oṭmân, Djelal el-Dîn (2), Abul-Ḳalifeh, Salem, Baba-Tuḳla, Turbay-Ḳurabchi, Islâm-Kaya, Ḳadyr-Kaya, Ḳully-Kaya; après eux il ne reste plus qu'un joyau du plus haut prix (Adiga). O mon ḳân! n'en faites pas peu de compte; ô mon ḳân! Je suis plus vieux que quiconque. J'ai connu beaucoup d'hommes. — J'ai vu Aḥmed Ḳân, et votre

(1) Ḳuroultay, une diète ou assemblée générale chez les nomades de l'Asie centrale. Tchenguiz-Kân y avait recours dans toutes les circonstances graves.

(2) Cet homme est très-renommé parmi ses compatriotes, non-seulement parce qu'il fut un guerrier distingué, mais encore comme un des plus zélés et des plus heureux propagateurs de l'islamisme. Il convertit beaucoup de Kalmouks, et fut enseveli en grande pompe, près du Kazzachi-Bughor (colline des Ḳozzaks), à un mille d'Astraḳân, où l'on montre encore le tertre de sa tombe.

Digitized by Google

bisaïeul Tchenguiz Ḳân, dans leurs manteaux d'or. — J'ai vu Ḳara-Ḳân, et Buraḳ Ḳân, et Ḳalḳman-Gurgan, et Yuchi Ḳân et Ostamir-Ḳân, ce ḳân sans égal. Lorsque j'allai à Ḳiva, j'y ai vu vingt ḳâns, et trois à Orgundj. J'ai vu, dans Boḳârah, Abul-Ḳaïr Ḳân, et dans Samarkande le Ḳân Jeibak. A Dachkend, j'ai vu un Ḳân vraiment grand. J'ai été témoin de la puissance du Ḳân Djani-Beg; il a bâti dans le désert un palais richement orné, avec mille anneaux dans les murs, pour y attacher mille chevaux. Son fils, Berdy-Beg, était un Ḳân magnifique, et je l'ai connu. Mais à quoi bon nommer tous ceux que j'ai vus? — Tu ne diras pas que mes lèvres ont prononcé une fausse prophétie.

» Votre noble cheval, aux mâchoires saillantes, avec sa crinière éparse et flottant sur son cou, quand il court au grand galop, dévore l'espace et dépasse le vent. D'après ce que je sais, l'homme blanc fugitif montera un jour ce noble coursier.

» Tirez sur lui autant que vous voudrez, le dard ne le percera pas. Essayez de lui lancer un javelot, la pointe ne le pénétrera pas. Que la pluie tombe à torrents; que l'ouragan souffle, il est à l'abri du vent et de l'eau. — L'homme blanc fugitif s'emparera de votre puissante cotte de mailles et s'en revêtira.

» L'homme blanc fugitif déracinera de terre les arbres les plus élevés, sans avoir besoin de hache.

» L'homme blanc fugitif peut jeter bas neuf rangs de murs de pierres, sans canon.

» O mon ḳân! votre trône a quatre pieds et cinq têtes surmontées d'un rubis à chaque extrémité. — Le seuil de votre tente, fait d'acier poli, brille comme un miroir. Toutes les cordes sont de soie. Le sommet de la tente est couvert de satin, le faîte est d'hermine bordée de fourrure noire. Le pilier central est d'or pur. — Cette tente principale, on la verra là, avec sa tête découverte, comme si elle était chauve. — Le fugitif s'installera dans votre tente.

» Avec leurs fronts brillants, comme la lune; avec leurs doigts rouges repliés sur leurs mains de lis, comme des crochets de cuivre, Djani-Bika et Ḳazzaï-Bika, reposent sur le sofa, toutes deux belles et vermeilles, comme la douce lumière après le coucher du soleil. — O mon ḳân! écoutez ma prophétie : le fugitif homme blanc peut, pour rien, les prendre toutes deux, comme son butin.

» Les saules pâles croissent sur le sable; le fugitif homme

Digitized by Google

blanc peut en choisir un et en faire des kuruks (1) pour son haras.

» Les coursiers de vos haras sont nombreux et de couleurs variées; le fugitif homme blanc peut les chasser tous devant lui.

» O mon kân ! ne persécutez pas l'homme blanc. — On vous dira que vous avez de nombreux alliés; cependant, ne l'humiliez pas. — Ici finit mon discours. Il n'y a pas de malice sur mes lèvres. — Je désire que mes prophéties ne s'accomplissent jamais; — je souhaite qu'elles s'attachent aux herbes desséchées du désert aride, et qu'elles y pourrissent ensemble. Mais prenez garde que l'homme blanc ne foule votre tête sous ses pieds.

» C'est ainsi, ô prophète de Dieu! que vous habitiez toujours l'esprit de cet homme si libéralement doué des grâces d'Allah. Vous y étiez placé comme la sentinelle, et lui-même, pendant ses actes d'adoration, se tenait droit, ceint de la ceinture d'Ali, ce lion du Seigneur. Dans la bataille, il montait le *Duldul* d'Ali. Retiré dans la solitude, il attendit la nuit des kadir (2) et, lorsqu'elle arriva, veillant et priant toute sa durée, il acquit la vraie sagesse, fruit du savoir qui lui fut donné par des hommes religieux. Élias et Esdra lui révélèrent leurs miracles.

» Avec les rames, il traversa, comme l'aigle, les vagues bleues où s'ébattent les esturgeons. Dans les contrées inconnues, dans les déserts immenses, Dieu lui-même accompagna le voyageur; du coucher du soleil jusqu'à l'aube, pareil au loup affamé, il courait contre le vent, sans clore les yeux de toute la nuit. Son front lisse comme le cuir de daim, était glacé de gelée blanche.

» Enfin il s'est fait connaître au monde, semblable au campement du riche, pareil à la lune au quatorzième jour de son cours, lorsqu'elle brille aux cieux le quatorze du ramadân.

» Étant ainsi reparu, il a dispersé ses ennemis aux quatre coins de l'Univers. Digne rejeton (faon) à la fois du meilleur couple de dromadaires, unique poulain de deux nobles chevaux (Argamaks), aiglon de deux vautours, tel le Tout-Puissant l'a créé. Il l'a procréé *de la lumière*.

(1) Perche avec une corde au bout pour attacher les chevaux sauvages, semblable à *l'orkân* des Circassiens.

(2) La nuit des miracles, d'après le Korân. Elle se célèbre tous les ans, le 13 de silkadeh.

Digitized by Google

» Et il semblait dire : J'apparus à l'heure où les hommes de Dieu ont coutume de prier sur le mont Lumineux (le Sinaï). Je vins au monde sur la fin de la nuit de Ḳadr, au point du jour, alors que les anges nous visitent (1).

» La nuit de Ḳadr entendit mon premier soupir; les premiers mots de mes lèvres furent ceux-ci : Je confesse qu'il n'est pas d'autre Dieu que Dieu. Mon renom s'étendit de lui-même sur le monde. J'appris les voies de la sainteté en écoutant la parole des hommes de science. Les savants avaient coutume de m'interroger, et la justesse de mes réponses les réduisit bientôt au silence. Je suis né sage et inspiré, mon érudition a étonné les hommes versés dans les lettres arabes. Je devinais à première vue le mot de l'énigme des talismans les plus mystérieux, et j'en révélais les vertus moi-même aux Mollahs. La tête enveloppée d'un turban en mousseline blanche, les pieds dans de grossières sandales, j'implorais la grâce du Seigneur avec des lamentations et des gémissements, et le Seigneur a exaucé mes prières.

» J'avais pour nourriture la plante aromatique du basilic et je buvais l'eau du Kaucer (2).

» J'ai choisi pour monture un des chevaux du Paradis.

» J'ai accompli le Sunnet et les deux Ferz (3), pour ne pas omettre un seul mot utile dans mon Namaz. J'ai prié à Kerbella, me servant de sable pour mes ablutions. Ma demeure ordinaire était dans les montagnes, au milieu des pâles absinthes. Je n'ai pas connu la fatigue que donne la rudesse des voyages à travers les monts, et

---

(1) Les musulmans d'Asie partagent la croyance commune que la nuit est consacrée aux excursions des esprits sur la terre. Depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, les mauvais génies, comme les dives, les péris, les djinns, etc., parcourent notre globle, chargés de tâches différentes; mais ils doivent ensuite faire place aux êtres supérieurs, et, depuis minuit exclusivement jusqu'au lever du soleil, les anges et toute l'armée des bons esprits descendent pour protéger les humains. C'est là le motif qui rend matinal l'homme pieux, et qui fait que les prières du matin sont réputées plus efficaces.

(2) Rivière du Paradis de Mahomet, dans le huitième ciel. Un des surates du Ḳoran porte le même nom.

(3) Sunnet veut dire : « code religieux des sunnis » et aussi « circoncision. » Ferz signifie : « le rite, cérémonies à observer et dont la pratique est de rigueur pour un bon musulman. » La moindre omission de ferz est réputée exposer les vrais croyants aux dangers d'une damnation éternelle.

Digitized by Google

j'ai franchi les déserts tachetés comme la peau d'un tigre. J'ai visité la maison du Seigneur; pendant cinq ans je l'ai servi, sans relever ma face inclinée vers la terre. Je me suis choisi dans le Paradis un pavillon d'or pur et j'y ai passé trois cents ans dans les délices avec les houris. Mon âme ne pouvait supporter autant de bonheur, je m'évanouis et retombai sur le sol comme un homme mort, et lorsqu'au lever du jour les muezzin commencèrent à chanter leur Ezan matinal, je m'éveillai sur la terre (1).

» Je suis allé visiter les palais de marbre près d'Arafat (2). J'ai vu Pehlevan-Hamza livrant une grande bataille, je me suis empressé de lui prêter assistance, et j'ai gagné à ce combat un sabre d'acier damasquiné à garde d'or. J'ai rencontré le prophète Salomon et lui ai demandé de me bénir. Je voulais de lui l'onction royale et il me donna un trône que j'acceptai de sa main. Seulement, habitué à tout commencer par Dieu, je n'aurais pas aimé à monter sur ce trône sans prier d'abord. Le Dieu tout-puissant entendit mes prières, l'archange Gabriel s'écria : Amen ! amen !

» M'étant ainsi rendu le Seigneur favorable, je m'assis sur le trône du Kanat le Lundi, et commençai mes voyages afin de visiter toutes les parties du monde. Je me rendis à Tebriz où je pensais que l'on trouvait des savants en nombre. A Tebriz, dans cette ville si vaste, je servis Dieu pendant trois ans au milieu de la mosquée.

» Mon cher compagnon Kudaï-Koul vint me voir. Je voyageai pendant deux ans sans descendre de mon cheval, qui égalait en blancheur l'âme de l'homme vertueux. Je traversai le pays, depuis la rivière boisée de Samara jusqu'à Altâ-Uzen (3), et j'arrivai au campement de Aïr-Agadji. Je visitai Atchula-Togay (4), et fus ensuite

---

(1) Toute cette partie donne une idée des rêves et des visions des musulmans en extase et des fumeurs d'opium. Le *vieux de la montagne*, le fameux Hassan Sabbah et ses successeurs surent tirer parti de cette disposition mystique de leurs compatriotes.

(2) Arafat, nom d'une montagne aux environs de la Mekke, où Adam, selon une tradition arabe, rencontra Ève 200 ans après leur exil du paradis.

(3) C'est-à-dire du Caucase à l'embouchure de la rivière Ural. Le cours d'eau Alty-Uzen, rappelant par son nom une autre rivière que les Persans appellent Kizzil Uzen, inonde les campements d'été des Kirghiz de Russie, qui habitent les plaines entre le Volga et l'Oural.

(4) Atchulu-Togay est le nom du campement d'été des Darbat-Kalmuka, sur la

Digitized by Google

à Allabas (1). J'allai dans la ville de Sayah, puis au campement de Boz-Agadji et à Ḳuntchak où le sol est imprégné de sel. De l'autre côté de Djiguit-Ahra, on trouve dans le désert le lac de Boḳsuntchaḳ.

» C'est en ce lieu même que j'ai terrassé mon ennemi (2).

» Adiga monta son coursier nommé Ḳarantach, et accourut avec une telle hâte que la poussière et la sueur ternissaient son visage. Il ordonna de fixer de solides anneaux (pour y attacher les chevaux qu'il aurait enlevés aux Mogols). Il choisit les chevaux les plus rapides et réunit autant de guerriers qu'il lui fut possible.

» Toktamich Ḳân, enflé d'orgueil, vint à son tour avec ses troupes. Adiga le joignit, le blessa à la tête avec la pointe de sa lance émoussée et le mit en déroute.

» Ce guerrier (Adiga), ne commit qu'une seule faute, il s'inclina humblement, très-humblement devant la volonté de son beau-père Ḳodja-Ḳotla, qui était resté dans la tente de Toktamich Ḳân, et demanda son pardon pour avoir combattu son ancien maître. »

II.

TOLGAW SUR LA PRISE DE KAZAN PAR LES RUSSES, EN 1552.

Le héros de ce chant est le prince tatâr Battyr-Chora, qui, apprenant que Ḳazân était assiégé par les troupes d'Ivan le Sévère, accourut au secours de ses compatriotes; mais avant d'avoir pu atteindre la ville, il se noya dans les marais.

« La ville de Ḳazân nous appartenait. Nous avons tressailli en apprenant qu'elle était assiégée par les ennemis. Nous serons sous ses murs avant qu'ils ne l'aient prise. Nous irons jusqu'au fort, jusqu'au seuil de sa porte; comme une barre de fer nous forcerons

---

rive gauche du Volga, près des ruines d'une ancienne ville tatâre, Jaghitazzi, la ville du salpêtre.

(1) Allabas, dans le voisinage de Krasnoyar.

(2) Les Tatârs d'Astraḳân se plaisent à indiquer ce lieu aux voyageurs, comme le champ de bataille où Adiga abattit la puissance des Mongols leurs maîtres, et par cette victoire assura l'indépendance des Tatârs d'Astrakân. Je n'ai pu découvrir aucune trace de ce fait chez les historiens que j'ai consultés.

Digitized by Google

notre chemin à travers murailles. Mais il y a de noirs marais devant Ķazân, leurs eaux stagnantes ont l'odeur du sang (1), ordidinairement ils ont peu de profondeur. N'importe! pensai-je en mon cœur, je les traverserai à la nage, je m'y jetterai en piquant mon cheval de l'éperon. De nombreux guerriers me suivent, pensai-je aussi; mais quand je regardai en arrière, il ne restait plus un seul homme de cette vaillante troupe. Ne connaissant pas ces maudites fondrières, je suis tombé dans l'eau profonde. O fangeux abîme! où sont donc maintenant les gués? qu'est devenue notre domination sur Ķazan aux quatre portes? Sous les pieds d'Argamack, les fers brillent comme la lune nouvelle, sa queue et sa crinière sont peintes avec le henneh; sur sa croupe pendent des housses de soie; sur son cou est une prière de grand prix renfermée dans un talisman rond comme une bague. Prenons en main une hache à deux tranchants et montons à cheval.

» Les innombrables troupes russes poussent des cris en apprenant que Chora approche de Ķazân. Hélas! nous ignorions que tant de guerriers devaient tomber là, et que le jour de deuil était venu pour Ķazân. Dans les prisons souterraines, sous les verroux de fer, nos beautés aux yeux noirs, aux sourcils teints de surmeh, par leurs fenêtres s'entretiennent de nous avec chagrin; et nous ne pouvons les entendre! Les petits enfants et les vieillards sont condamnés à l'opprobre de l'esclavage! »

III.

FRAGMENT D'UN AUTRE TOLGAW SUR LA PRISE DE ĶAZAN.

« Les petits oiseaux se dispersent quand l'épervier fond du haut des airs. Quand apparaît le lévrier les lièvres éperdus cherchent partout un refuge.

» Là, dans Ķazan, il y a bien des précieuses âmes à sauver, mais nous ne pouvions pas le savoir. » Dans cette ville de Ķazan il y a bien des beautés aux yeux bleu foncé, avec leurs sourcils teints de surmeh. »

---

(1) Karamsin (*Hist. de Russie*, vol. VIII, chap. 4) dit qu'environ 5,000 Tatârs, attaqués par Gliuski et Cheremeter, furent noyés dans ces marais, ou passés au fil de l'épée.

Digitized by Google

IV.

LE VOLEUR DE MOUTONS.

« J'ai un petit ruisseau, mais je n'ai pas de troupeau. Je happerai quelque brebis dans un troupeau. — Le berger voudra courir après moi, mais je grimperai sur la colline escarpée — je prendrai en main une épée affilée, et, advienne que pourra, je ne quitterai pas la place sans une bonne bataille. »

V.

CHANT DIDACTIQUE.

» Dans cette verte vallée l'herbe pousse haut ; mais l'homme riche ne s'y arrêtera pas, parce qu'il n'y a pas d'eau.

» Cette épée est faite de bon acier ; d'or est sa poignée ; les guerriers n'en voudront pas ; elle n'a pas de fourreau.

» La vitesse de cet Ozgan (1) est connue dans le monde entier ; mais l'homme riche ne voudra pas le monter ; il a la queue tronquée, il est déshonoré.

» Les deux armées ennemies se préparent au combat ; les guerriers se tiennent en file comme autant de piliers — bouclier contre bouclier — le moment est solennel. Les lâches compagnons qui se tiennent au logis dédaigneront de se rappeler l'homme qui dans le combat a rompu les rangs ennemis — voulez-vous savoir pourquoi ? — Cet homme n'était pas riche ! »

VI.

L'HOMME ORGUEILLEUX.

« Colline, ô colline herbue ! ne deviens-tu pas stérile quand les chacals et les renards creusent leurs terriers en rejetant la terre.

---

(1) *Ozgan* est le nom donné au cheval vainqueur dans plusieurs courses. Couper la queue d'un cheval était jadis, chez les Tatârs, comme c'est encore, parmi les Persans, la plus grave insulte qu'on puisse faire au propriétaire de l'animal.

Digitized by Google

» Cheval, ô cheval aux longues jambes! est-ce que tu ne meurs pas, quand tu as laissé ton maître à pied dans les steppes?

» Armure, blanche armure à haubert d'or! n'éclates-tu pas quand ton guerrier crache le sang?

» Homme — homme égoïste! est-ce que tu ne meurs pas quand ta robe d'or et de brocart devient si roide de métaux précieux, qu'elle ne peut plus plier sur toi?

» Reste pour toujours avec le renom d'un homme insatiable, toi qui ne veux jamais secourir le pauvre! »

VII.

LES VANTARDS.

« Quand quelque bidet veut se vanter, il dit : — J'ai traîné après moi un argamak (1) par la tête.

» Quand les argamak veulent se vanter, ils disent : — J'ai atteint l'ennemi en fuite, avant l'aurore, sur la route raboteuse et glacée.

» Quand l'épervier veut se vanter, il dit : — J'ai ravi une oie posée sur le sable.

» Quand un faucon veut se vanter, il dit : — J'ai attrapé un lièvre sans le secours d'un lévrier.

» Quand un hibou veut se vanter, il dit : — J'ai attrapé des souris sur le bord de leur trou.

» Quand les chevaux tatârs veulent se vanter, ils disent : — Après avoir trotté tout le jour, nous avons pris le galop à minuit.

» Quand le sot fils de son père veut se vanter, il dit : — J'ai saisi un homme brave au collet.

» Quand le sage fils de son père veut se vanter, il dit : — J'ai racheté mon honneur d'un méchant homme qui m'insultait. »

VIII.

UN AVIS.

« On compose un philtre pour guérir les blessures des lames turques en mélangeant de la bière et du miel.

(1) Argamak, cheval pur sang.

Digitized by Google

» Quand le père gouverne le peuple, son fils veut avoir le droit de condamner au gibet (droit de mort).

» Quand deux hommes vertueux sont unis, aucun méchant ne saurait l'emporter sur eux.

» Après la perte d'un homme de bien, le méchant aura aussi son mauvais jour. »

IX.

A CHACUN LE SIEN.

« L'épervier est l'oiseau le plus rapide et le plus noble; il suivra l'oie après avoir dédaigné le moineau.

» En jetant une mince baguette avec une plus grande force qu'une flèche, on ne percera pas pour cela un bouclier.

» Nous n'avons pas de plus grand oiseau que le berkout (grand aigle) (1), mais le plus adroit de ces oiseaux manque quelquefois sa proie.

» Si un homme vertueux se lie avec des méchants, ceux-ci le calomnieront et conspireront sa perte.

» Quand un tel homme se trouve en face du malheur, l'infortune ne l'abattra pas, quoiqu'elle s'acharne à le poursuivre. »

X.

CHANT DIDACTIQUE.

« Un quadrupède, le cerf-trois-cors, étanche sa soif dans les eaux basses. — On reconnait un véritable argamak quand il n'est encore qu'un poulain. Le vrai fils d'un noble père aura la valeur de ses ancêtres. — Jetez-vous en chemise au milieu des ennemis, Dieu sait mieux que vous quand vous devrez mourir. »

(1) Cet oiseau de chasse, qui jouit d'une grande faveur parmi les Kalmouks et les Kergèzes, habite les monts Oural. On s'en sert surtout contre les cygnes, les hérons et les autres grands oiseaux.

Digitized by Google

XI.

LA MORT D'UN GUERRIER.

« Un argamak fut blessé au cou par une flèche. Un dard transperça les trente-deux jointures des reins d'un homme brave, — le noble sang jaillit des belles veines, comme une rouge chevelure.

» Je suis gisant sur la terre, et le dard empoisonné, garni des plumes du milan, m'a ravi le repos. Je frappe en vain l'acier contre le caillou, la mauvaise amorce ne veut pas prendre l'étincelle. Les blessures sont douloureuses. L'âme est douce. Le sang se coagule dans les blessures. N'y a-t-il ici aucun bon chirurgien pour sonder ma plaie, pour en retirer le fer, et la garnir ensuite de charpie? Personne ne meurt d'une si légère blessure, il me faut pourtant mourir, parce que je n'ai là auprès de moi ni famille ni amis. »

XII.

LES PAUVRES SOLDATS.

Quelques pauvres soldats entrent dans une auberge où se célèbre une fête, — et n'étant pas invités, ils chantent ce qui suit :

« Il y a quelque temps, nous combattions l'ennemi au premier rang. Notre front était de roc. L'armée des guiaours prit la fuite. Nous entrons dans cette auberge où de riches hommes sont assis autour des tables et boivent l'hydromel. Il n'y a pas ici de place pour nous asseoir et nous sommes obligés de rester debout. Allez trouver ma maîtresse, qu'elle vous donne les bijoux qui parent son front, — nous les mettrons en gage et nous aurons de l'hydromel. — Nous Ķozzaķs, à cinq que nous voilà, nous trouverons bien quelque chose pour nous. Nous pillerons, nous rapporterons les dépouilles, et avec ce butin, nous rachèterons les colifichets engagés de notre maîtresse. »

Digitized by Google

XIII.

L'INÉVITABLE.

« Que les vagues battent tant qu'elles pourront contre le vaisseau couvert de bordages, — que feront-elles ?

» Quand un gras sanglier est frappé d'une flèche, qu'il grince des dents, — que peut-il faire ?.

» Quand un loup brun, à large poitrine, reçoit une flèche au cœur, et que sa bouche écume, — que peut-il faire ?

» Si un homme conquiert une bonne renommée et que ses ennemis veuillent intriguer contre lui, — que pourront-ils faire ? »

XIV.

LES VRAIS ĶOZZAĶ.

« Hourra, Ķozzaķ ! pour ceux-là dont nous sommes, — mais pas pour les Ķozzaķ Russes. Nous amènerons un cheval maigre de l'Ilmen (Novogrod russe), et nous l'engraisserons.

» Lorsque nous serons revenus de notre heureuse excursion, nous mériterons alors de nous appeler Ķozzaķ. Alors nous voulons dormir nus entre les bras de beautés qui n'ont jamais été exposées à aucun rayon du soleil ou de la lune ! »

XV.

LE DERNIER ADIEU.

« Mon cheval bai raffolait du tolgaw que je chantais en le montant. Mon cheval bai restera dans l'écurie. — Mes jeunes épouses tatâres, belles comme les vagues, resteront dans la tente.

» Mes belles jeunes amies tatâres trouveront un époux ; — mon cheval bai trouvera un autre cavalier ; — ma vieille mère, elle, après la perte d'un guerrier tel que moi, succombera sous le poids du chagrin et cherchera l'abri d'une tombe noire. »

Digitized by Google

XVI.

LES CONSEILS.

« Lorsque vous voulez choisir des moyens de transport, prenez un chameau. Cet animal franchira quarante montagnes sans paraître fatigué.

» Lorsque vous voulez être bien approvisionné de lait, prenez une jument. Cet animal ne cesse pas d'avoir du lait jusqu'au milieu des gelées.

» Lorsque vous voulez prendre femme, choisissez une belle fille. Qui donc refusera d'épouser ensuite une belle veuve, quand elle pleurera votre perte ? »

XVII.

LA GUÉRISON DU PRINCE DE CRIMÉE.

Suivant l'explication qui m'a été donnée par le Djeïran qui chantait ce tolgaw, c'est l'événement que nous allons raconter qui l'aurait inspiré. Un pauvre Tatâr du Volga servait à la cour de l'un des Ghirays de la Crimée. Il y passa trois ans sans pouvoir trouver l'occasion de se distinguer, d'attirer les regards de son maître, et ayant dépensé tout ce qui lui restait jusqu'au dernier altîn, il retourna à Astrakan. Sa sœur lui fournit de nouveau quelque argent et le détermina à retourner en Crimée au service du Ghiray. Il arriva donc à la cour de Bagtchéseray où le Ḳân, affligé d'un abcès à la poitrine, était gisant, sans aucun espoir de rétablissement. Les djéïrans, les poëtes et les fous de la cour s'efforçaient en vain de distraire leur maître souffrant. Quelques années à peine étaient écoulées depuis la conquête de Ḳazan par les Russes; et la Crimée était dans l'appréhension continuelle d'un semblable destin. Notre Tatâr demanda la permission de chanter à son tour auprès du Ḳân malade. Son chant, celui que nous donnons ici, était un tolgaw allégorique relatif à la destinée des Tatârs établis en Europe. Ce chant mystique saisit immédiatement l'attention du Ghiray. Il se souleva sur son lit et s'appuyant sur son coude, il écouta attentivement. A ces mots : « *Deux*

Digitized by Google

aigles laissent tomber leurs plumes sur les bords de l'Ytill, » il tressaillit, et fut si agité que son abcès creva et qu'il se trouva soulagé de ses souffrances. A compter de ce moment le jeune Tatâr devint le serviteur favori du Ghiray, dont la libéralité l'enrichit bientôt.

Les troupes tatares mises en déroute par les Russes sont représentées dans ce chant par la daine épouvantée fuyant à travers les marais. Le faucon Terlan symbolise le fameux prince circassien Ghazi-beg. Le vautour représente le tzar, Ivan le sévère Il est appelé, dans le langage tatâr, Akmenkar « au bec blanc, » parce que les Russes, récemment encore, appelaient leur empereur *le tzar blanc* (béloï tzar), et enfin les deux aigles, aux ailes déplumées, figurent Mamay Kân, roi de Kazan, et Urak Kân, roi d'Astrakan, chez qui Mamay Kân trouva un refuge après la conquête de Kazan.

« Quand la daine effrayée court de tous côtés avec ses faons elle laisse sa trace sur les marais fangeux.

» Le faucon Terlan élève la voix sur la montagne du Caucase.

» Un vautour solitaire, au bec blanc, perché sur le sommet d'un roc, pousse un cri, et répand la terreur sur le vaste lac.

» Deux aigles laissent tomber leurs plumes sur les bords de l'Ytill (le Volga) et la crainte gagne le cœur de l'ennemi. »

TROIS CHANTS KALMOUKS.

Les Kalmouks, comme leurs voisins les Tatârs d'Astrakan, ont leurs bardes nationaux, appelés dans leur langue Djongra. Un de leurs chants, entremêlé de poésie et de prose, se prolonge quelquefois pendant un jour entier. J'en ai entendu exécuter plusieurs, dans l'hiver de 1830, lors de ma visite au prince kalmouk Tumen sur les bords du Volga; mais, dans mon ignorance de la langue, je me suis vu contraint de me contenter des pièces suivantes, dont je dois la traduction à la courtoisie de mon hôte.

Digitized by Google

I.

DJERGALLA.

Pour bien comprendre ce chant, il est nécessaire de savoir qu'il a trait à deux ghéluns ou prêtres. L'un, devenu amoureux de Djergalla, et donne à l'autre les insignes de son caractère sacré; après s'en être ainsi dépouillé, il s'enfuit avec Djergalla.

« Il galope à l'embouchure du Kara-Zukan (1) sur son rapide cheval bai. Il abandonne sa foi sacrée pour sa chère maîtresse Djergalla.

» Il donne sa ceinture toungouze (2) à son compagnon Tabka. Je vous donne ma ceinture ô Tabka! pourquoi rire ainsi de moi? que faut-il que je fasse? les moutons sont tués pour les noces et le festin est préparé.

» Quand je ne vois plus Djergalla, je m'assieds, seul et triste, loin d'elle. Oh! qu'il me serait doux de m'asseoir avec elle sous la tente blanche!

» Quand je porte à mes lèvres ma tasse à thé vermeille, je pense aux joues roses de ma Djergalla, et c'en est fait du doux repos.

» Quand, à travers une fente, mon regard perçant la contemple dans sa tente, elle m'apparaît belle comme un paon.

» Quand on appuie sa tête sur les genoux de Djergalla, c'est un oreiller plus doux que le duvet du cygne. »

---

(1) Kara-Zukan est le nom d'un campement de Kalmouks et d'une rivière coulant près de là, entre Astrakan et la terre des kozzak du Don.

(2) C'est-à-dire une ceinture fabriquée au Thibet, ancienne patrie des Kalmouks. Dans l'année 1770 de notre ère, 70,000 familles kalmoukes s'enfuirent au Thibet pour échapper à la domination russe. De semblables migrations se renouvelaient souvent tant que l'on conserva l'usage de faire confirmer le chef de leur sacerdoce, le *dalaï-lama*, par les autorités spirituelles du Thibet. Mais enfin, en 1800, un ukase envoyé de Saint-Pétersbourg interdit aux Kalmouks d'entretenir aucunes relations, soit civiles, soit religieuses, avec le Thibet. Précisément à cause de cela, ils accueillent avec une grande faveur tout souvenir de leur ancienne patrie.

Digitized by Google

II.

SOGONDA.

« Après avoir attaché mon chameau près de la source dont les flots sont amers, j'aime à m'asseoir près de ma Sogonda, et, folâtrant avec elle, lui ravir sa pipe vaporeuse.

» La marque de mon sauvage coursier gris a la forme d'un fusil. Si, après l'avoir bien bridé, je puis m'enfuir avec ma Sogonda, serai-je donc coupable ?

» Les corneilles et les hiboux se tiennent en rang sur les buissons. J'aime jouer avec Sogonda à la douce parole, et lui dérober sa pierre et son briquet (1).

» L'herbe ondoie sur la prairie. L'image de la belle Sogonda me revient à l'esprit. Que fait-elle en ce moment, elle qui partage avec moi son cœur et sa pensée ? »

III.

CHANT DIDACTIQUE.

« On ne peut connaître la bonté de l'excroissance d'érable (2) avant de l'avoir essayée. — On ne peut se faire une idée de l'amour et de l'amitié qu'après les avoir ressentis.

» Le sac pesant offense les épaules. — L'amour sans partage blesse le cœur.

» Rends son petit à la chamelle languissante : réunis deux cœurs qui souffrent d'amour.

» Le toit de la tente doit être attaché avec des cordes ; — deux cœurs doivent être liés par de mutuelles tendresses. »

ALEXANDRE CHODZKO.

Traduit par ADOLPHE BREULIER.

---

(1) Les femmes kalmoukes, aimant passionnément à fumer, ne consentent jamais à céder leur tabac, leur pierre à fusil ni leur briquet à qui que ce soit.

(2) Les Kalmouks, pour prendre le thé, etc., se servent de soucoupes ou écuelles faites avec les excroissances maladives du bouleau ou de l'érable. Les excroissances de couleur rouge sont préférées à toutes les autres.

Digitized by Google

ALÎ EL-MARHOÛN,

CONTE ARABE

RECUEILLI DANS UN CAFÉ DU KAIRE.

Il y avait jadis au Kaire deux frères qui vivaient dans une condition bien différente. Tous deux avaient hérité de leur père d'une assez belle fortune; mais l'aîné, ami du plaisir et du bien-être, avait tout dissipé, tandis que le cadet, parcimonieux et avare, avait continué le commerce paternel et était devenu un des premiers marchands de la capitale.

Abou Alî, l'aîné, après avoir mangé les trois quarts de son patrimoine et perdu le reste en folles spéculations, végéta longtemps dans la misère. Un jour, en errant à l'aventure sur les bords du Nil, il trouva une peau de bouc : comme il ne savait plus que devenir, l'idée lui vint de se faire porteur d'eau, métier bien pénible, mais qui n'exigeait point d'apprentissage, — et de la peau, il fabriqua une outre ou kirbeh. Toute la journée, il allait de la ville au fleuve et du fleuve à la ville : il gagnait peu, mais cela suffisait à nourrir sa nombreuse famille, jusqu'à ce que l'outre recousue, rapiécée, laissa échapper l'eau de toutes parts. Obligé de suspendre son travail, il essaya vainement de se procurer une outre nouvelle. Enfin, fatigué des cris de ses enfants, il résolut d'implorer la pitié de son frère. Il l'alla trouver et lui demanda 20 réales pour acheter une kirbeh. — Ne t'ai-je pas assez prêté, lui dit le marchand, et me demanderas-tu toujours? Dernièrement encore, alléguant ta mauvaise santé, tu as su tirer de ma bourse 50 réales pour acheter un âne qui pût porter ton outre : l'âne est mort, dis-tu; je crois plutôt que tu l'as vendu. Aux dernières couches de ta femme, je t'ai encore donné

Digitized by Google

15 réales, et en maintes reprises, plus de 200, tout compte fait. Tu promets toujours de me rembourser, mais jamais l'argent ne me revient. Je ne puis rien faire pour toi. Le commerce ne va pas, et je ne prêterais pas aujourd'hui une piastre sans gage. — Quel nantissement pourrais-je te donner? répartit le sakka, je ne possède rien que des enfants qui pleurent en demandant du pain. — Eh bien! je vais t'aider encore; voici la somme que tu demandes, et je prendrai en échange ton fils aîné Alî, pour me servir jusqu'à ce que tu m'aies rendu tout ce que tu me dois ou que ton fils ait acquitté ta dette par ses services. — Le marché fut conclu.

A peine âgé de dix ans, Alî qui, depuis cet infâme marché, avait été surnommé El-Marhoûn ou *le mis en gage*, était remarquable parmi tous les enfants par sa belle figure et surtout par son esprit. On raconte de sa sagacité maints traits surprenants : un seul suffira pour cette histoire (1).

Un jour de fête, Alî se réunit à quelques jeunes gens de son âge qui allaient se baigner dans le Nil. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent pour abattre des dattes. Tout en les ramassant, en les mangeant, Alî aperçut l'empreinte des pas d'un chameau et s'amusa à les examiner. Dans l'entrefaite, survint un Arabe qui s'informa près de ses compagnons s'ils n'avaient point vu passer une de ses chamelles. N'est-ce pas la rousse, demanda Alî? — Précisément, reprit le chamelier. — Elle est borgne de l'œil droit, elle a la queue coupée et boite de la jambe de derrière, ta chamelle de malheur. — N'importe, dit l'Arabe, où est-elle passée? — Je n'en sais rien, répliqua Alî, je ne l'ai pas vue. — Le chamelier se récrie, n'en veut rien croire, et saisit le gamin qu'il traîne chez le kâdî. — En ramassant des dattes, dit Alî, pour se justifier, je remarquai qu'un chameau s'était accroupi sous les arbres; l'empreinte du pied gauche de derrière était plus fortement marquée que les autres; à l'endroit où il s'était assis, toutes les herbes étaient mangées d'un côté, tandis que de l'autre elles étaient intactes; en outre, tout à l'entour de la place qu'il occupait, les plantes épineuses retenaient

(1) Sous le titre de Châter Alî, on raconte aussi, dans les cafés du Kaire, une autre historiette composée uniquement d'une foule de traits de la merveilleuse perspicacité attribuée à notre héros. Nous donnerons plus tard ce joli conte qui, traduit en plusieurs langues orientales, est parvenu jusqu'en Europe, et dont Voltaire a tiré parti dans *Zadig ou la destinée*.

Digitized by Google

des poils roux : de tous ces faits réunis, j'ai conclu que la chamelle boitait de la jambe gauche, qu'elle était borgne de l'œil droit, qu'elle avait le poil roux, enfin, qu'elle devait avoir la queue coupée, parce que près des crotins, on ne voyait point de trace du mouvement de la queue que les chameaux ont coutume d'agiter constamment en pareil cas. Voilà tous les renseignements que je puis donner sans l'avoir vue. Sur ces judicieuses observations, Alî fut acquitté.

Châter Alî entra chez son oncle qu'il ne connaissait pas et fut placé parmi les domestiques dont il devait partager les fonctions. Bientôt son activité, son intelligence, ses soins prévenants, lui attirèrent l'amitié de toute la maison ; son oncle le choisit préférablement aux autres serviteurs pour faire ses commissions. C'était Alî qui apportait du harem le dîner du marchand, et qui accompagnait Zahrah, sa jeune cousine, quand elle sortait.

Un jour que Zahrah était en visite chez une de ses parentes, et qu'au sortir de la maison elle se trouvait fort embarrassée pour monter sur son âne, Alî s'agenouilla, se voûta et lui offrit son dos pour marchepied. La jeune fille y avait à peine posé sa babouche brodée, qu'un vieux cheïk qui passait s'arrêta devant elle. « O fille de Toûmân, dit-il, n'avez-vous point honte de vous servir de votre cousin comme d'un esclave? Il faut que votre père ait bien peu de dignité et de cœur pour vous permettre d'en agir de la sorte avec le fils de son frère. Que Dieu maudisse l'égoïste! » Et le vieux cheïk s'éloigna en murmurant encore des malédictions. Zahrah, qui ignorait jusqu'alors qu'Alî fût son cousin, toute confuse du reproche, descendit et voulut retourner à pied au logis. Alî El-Marhoûn, que cette révélation avait rendu plus empressé, eut beau prier la jeune fille de monter, elle ne lui répondait pas et marchait devant lui en sanglotant. Arrivée à la maison, elle raconta la scène à sa mère, en lui reprochant de laisser son cousin confondu parmi les domestiques pour quelques réales prêtés à son père. Depuis ce jour, grâce à Zahrah, Alî, traité avec plus d'égards, entra en quelque sorte dans la famille, et la jeune fille, qui n'avait éprouvé que de l'attachement pour le zélé serviteur, ressentit bientôt quelque chose de plus doux pour le cousin. Quand Alî venait chercher le dîner de son oncle, Zahrah avait toujours quelques douceurs à lui donner, et les jours de fête, toujours quelques cadeaux à lui faire. De son côté, Alî était encore aussi prévenant, mais moins respectueux qu'autrefois : il ne sentait plus de distance, s'abandonnait

Digitized by Google

aux sentiments de son cœur, et bientôt l'amour prit, à leur insu, la place de toutes les passagères affections de l'enfance.

Ils grandirent ainsi : Zahrah, dont la figure attrayante charmait tous les yeux, dont les manières affables captivaient tous les cœurs, était devenue svelte, gracieuse et souriante comme une fleur qui s'ouvre au soleil du printemps, comme une fleur qui parfume l'âme et enivre les sens ; Alî, dont le père était mort, la famille dispersée, s'était développé aussi de corps et d'esprit. Sans cesse au milieu des affaires et dans la boutique de son oncle, il s'était rendu habile dans le commerce ; il avait appris, sans y penser, à lire, à écrire, à chiffrer, et même assez du Koran et de ses commentaires pour embarrasser un fakhî. Des pensées d'avenir le préoccupaient déjà, et toutes ses pensées étaient pour sa belle cousine, dont les charmes portaient le trouble dans son cœur et dans ses sens.

Le temps était venu pour Zahrah de prendre un époux, et ses parents y songeaient pour elle. Un soir, la jeune fille revint triste et rêveuse du bain où sa mère l'avait accompagnée avec quelques amies. Quand Alî voulut l'interroger, elle détourna la tête et se mit à pleurer. Une scène qui venait de se passer lui avait révélé son amour pour Alî. Le malheureux jeune homme apprit enfin, à travers maints sanglots, que Huceïn, le fils du chef des marchands, la recherchait, et que ce mariage venait de se conclure au bain. Alî El-Marhoûn était atterré : c'était la première fois que l'idée de sa pauvreté se présentait comme un obstacle à la possession de sa bien-aimée. Éperdu, tremblant de douleur, il s'enfuit courant les bazars, heurtant la foule, ne sachant où il voulait aller, quand le vieux cheik, qui avait si durement apostrophé sa cousine, l'appela de sa boutique. « Qu'as-tu, Alî ? tu passes et repasses tout hébété, regardant le monde d'un air stupide. Ton oncle t'aurait-il battu ? Es-tu mécontent de lui ? Si tu veux quitter son service, je t'offre une place dans ma maison. » Et Alî restait muet, essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues. « Assieds-toi, mon fils, prends une tasse de café, et conte-moi ton chagrin. » Enhardi par les prévenances du vieillard, Alî lui avoua son amour pour Zahrah, le prochain mariage de sa bien-aimée avec Huceïn, puis prenant la barbe blanche du cheik d'une main qu'il porta aussitôt à ses lèvres, il le supplia de l'aider de ses conseils. « Ne crains rien, mon fils, reste près de ton oncle, redouble de zèle, de dévouement, et le jour des fiançailles, viens me prévenir, si je ne

Digitized by Google

suis pas invité. Celui qui cache son secret atteint son désir. Va, ton rival est un mauvais sujet, chacun sait que tu es un brave garçon, et Dieu te bénira. »

Alî revint au logis sans trop compter sur les paroles du vieillard, qu'il répéta cependant à sa cousine comme matière à consolation. Zahrah saisissant avec avidité cette lueur d'espérance, se laissait aller aux rêves de sa jeune imagination qui lui présentait les plus ravissants mirages. Le jour des noces est enfin fixé; les principaux marchands sont invités pour les fiançailles. Alî court chez le vieux cheïk lui porter, de la part de Zahrah, un dekkah et un mouchoir brodé de ses mains; il le conjure de faire rompre ce fatal mariage. «Les plus riches personnages de notre connaissance sont réunis, lui dit-il, et les parentes et amies encombrent le harem. » Le vieillard monte sur sa mule et arrive à l'assemblée.

Le vieil Abd El-Ḥaḳ était un ancien syndic des marchands, que sa probité, ses richesses et son grand âge faisaient respecter et chérir de tous ses confrères. Si quelque démêlé s'élevait parmi eux, ils s'en rapportaient à son jugement plutôt qu'à une sentence du ḳâdî. Aussi, quand il parut dans l'assemblée, tout le monde se leva, et le maître du logis s'empressa de lui offrir sa place et d'y ajouter deux coussins pour en faire un siége d'honneur.

Après les compliments d'usage, on lui expliqua le motif de la réunion. — Que Dieu vous éclaire, dit le vieillard, car les actes les plus importants de la vie ne sont pas toujours le résultat de la réflexion. Ainsi, tu n'as vu dans ce mariage, ô Toûman, que les richesses du père de Ḥuceïn; mais avant de choisir un étranger, n'as-tu personne dans ta famille qui puisse assurer le bonheur de ta fille unique, qui recherche son alliance; n'as-tu pas un neveu que tu élèves comme un gendre? — Mon frère était un afioûnî (1) qui est mort dans la misère, et dont les enfants abandonnés n'ont appris aucun métier et ne savent vivre que d'aumônes. — Quant à cela, n'en parlons pas, reprit le vieillard, car la honte retomberait aussi sur toi, et le mort t'impose aujourd'hui d'autres charges. Aie pitié des infortunés qui sont assis dans le désert de la pauvreté. Si tu as recueilli Alî, il t'en a bien récompensé par son zèle et son dévouement. C'est un fils que le ciel t'a donné pour honorer et peupler ta maison : ne l'en chasse

(1) Opiophile, mangeur d'opium.

Digitized by Google

pas par le désespoir. Enfin tu sais, Toûmân, que suivant l'usage, ton neveu pourrait enlever la fiancée lorsque, le soir, on la conduit chez son époux, sans qu'aucun des assistants puisse y trouver à redire. Tu risques d'éprouver un pareil affront; car Alî, ton neveu, est amoureux de sa cousine; il a été élevé dans le champ des vertus difficiles; il est probe, actif, instruit; sa conduite est connue de nous tous; tandis que Ḥuceïn n'a ni mœurs ni retenue, et malgré son éducation, n'a pas su garantir son cœur de la lèpre du libertinage et de la corruption. — Mais que faire, répondit l'oncle, les choses sont trop avancées, je ne puis me dédire. — Il n'est jamais trop tard pour réparer une faute, surtout quand elle n'est pas consommée,—et vous n'avez pas encore scellé votre contrat par la parole de Dieu, répartit Abd El-Hak. Suis la voix droite, ô Toûmân; prends la balance de l'équité et remets le reste à la volonté de Dieu. Écoute! et agrée mes paroles. Éprouve ces deux jeunes gens : donne à Alî, ton neveu, mille réales, dont je me porte garant, si tu crois que ses longs services ne valent pas cela; que le père de Ḥuceïn en donne autant à son fils; jurez sur le Ḳoran de ne les favoriser que de vos conseils, et d'ici à un an, celui des deux prétendants qui aura le mieux fait valoir cet argent sera l'époux de ta fille. — Presque tous les assistants acclamèrent à la proposition du vieux cheïk, dont la sagesse se révélait encore en cette circonstance. Il fut convenu qu'on donnerait une somme égale aux deux rivaux, et que dans un an, aux fêtes du Beiram, on s'assemblerait pour juger leur conduite et la manière dont ils avaient employé et fait prospérer leur petit capital. Alî, qui, pendant toute cette discussion, était resté les mains croisées sur la poitrine, pâle de jalousie et de désespoir, portant ses regards sur le vieux cheïk, sur son oncle et sur son rival, vint se jeter aux pieds de Toûmân, lui baisa les mains, en fit autant à Abd El-Hak, et sortit pour donner un libre cours à sa joie.

Les deux compétiteurs reçurent chacun mille réales et firent immédiatement les préparatifs de leur départ.

L'heureuse Zahrah réunit en cachette quelques souvenirs pour son ami et, en l'embrassant, lui passa au cou un petit sachet de velours brodé contenant une amulette qui devait le préserver de tous les maux. Que Dieu te protége, ô mon bien-aimé: Le cœur attire le cœur, le mien m'abandonne pour te suivre. Si mon corps reste, mon âme part avec toi. Que Dieu soit notre sauvegarde! — Et la jeune

Digitized by Google

fille s'échappa pour lui dérober ses pleurs et tout ce que la pudeur lui commandait de taire.

Alî alla remercier Abd el-Hak qui ajouta quelques conseils à ses bénédictions. Tu es jeune et robuste, mon fils, suis le chemin le moins battu, entreprends un voyage dans le Soudan dont les caravanes deviennent de plus en plus rares. Là, tu pourras facilement tripler ton capital dès la première opération et le tripler encore au retour; partout ailleurs, tu trouveras peu de profits. La Syrie est fréquentée par tous les riches marchands; l'Arabie est le lieu d'échange de tous les pèlerins de l'Islâm; l'Inde est trop éloignée et le voyage trop dispendieux. Crois-moi, remonte le fleuve béni, et à la grâce de Dieu. — En toutes circonstances souviens-toi de mes préceptes. — Pour réussir dans le commerce, cache ton or, tes transactions et ta foi.

Alî partit ayant moitié de son argent dans sa ceinture, moitié en pacotille d'objets variés : verroteries de toutes espèces, ciseaux, aiguilles, miroirs et autres affiquets de même genre, d'un transport facile et peu coûteux. Il remonta le Nil, franchit ses nombreuses cataractes, puis s'aventura encore plus loin avec une caravane qui allait à la recherche des esclaves et de la poudre d'or.

Après avoir traversé des déserts brûlants et de vastes plaines marécageuses, l'infatigable Alî arriva dans une oasis magnifique environnée de hautes montagnes dont les pentes étaient garnies d'arbres, dont les prairies et les champs émaillés de fleurs offraient des couleurs variées comme celles des tapis d'Hormuz. Des singes nombreux se jouaient sur les branches des azedaraks, des éléphants se reposaient sous l'ombrage des baobabs et des oiseaux innombrables couverts de riches parures, faisaient un concert délicieux. Ce lieu enchanté, au sortir du désert, invitait le voyageur au repos, comme le fait pour l'enfant le sein de la mère. Alî résolut de s'y reposer. Arrivé au milieu d'une riche vallée, il s'arrêta dans une ville immense dont toutes les maisons, construites comme des cages, étaient élevées sur pilotis pour se défendre des reptiles et des eaux souterraines qui inondaient la terre au printemps. Il y entra en récitant le takbîr, Dieu est grand, et cela lui porta bonheur. Il y échangea sa pacotille contre de l'ambre gris, des minerais d'or et des pierres précieuses dont les indigènes faisaient moins de cas que des verroteries zonées et bigarrées de Venise et de Kutâya.

Digitized by Google

Les habitants de ce paradis terrestre n'étaient cependant pas heureux. Depuis plusieurs années une mortalité effrayante ravageait le pays, les femmes devenaient stériles, les hommes impuissants, chacun dépérissait atteint d'une maladie de langueur qui se manifestait par une dégoûtante salivation. Tout le monde, hommes, femmes et enfants, bavaient toujours en parlant et portaient sur leurs vêtements une longue bavette de cuir ou d'étoffe plucheuse. Alî, à qui rien n'échappait, apprit bientôt que, depuis longues années, le pays manquait de sel, et que, à partir de cette époque, tous les habitants avaient été affligés de cette triste maladie. Depuis la guerre désastreuse qui coupa toute communication avec le pays des Takroûr, nul n'avait été assez heureux, lui dit-on, pour retrouver cet aliment essentiel à la vie. Cette particularité fit réfléchir Alî et une idée subite l'illumina en songeant à la nature des pays qu'il avait parcourus. Il se remit en route aussitôt, retourna sur ses pas, et un mois après, revint chez les *baveurs* avec une longue file de chameaux chargés de sel gemme. Il montra peu à peu sa marchandise, qu'il ne voulut vendre qu'au pesant d'or, et en peu de temps eut échangé tout son sel contre de la poudre, des pepites, des lingots, des pierres précieuses, et des parfums inconnus.

Il aurait pu s'enrichir encore, mais à l'ivresse du succès se mêlait l'agitation de son cœur, il ne se sentait plus la force de supporter l'absence et ne songeait qu'aux moyens d'atteindre le plus tôt possible au terme de ses désirs. Il se rendit en Abyssinie, s'embarqua dans un port de la Mer Rouge pour Moka, où il descendit, libre enfin de souffrances et de peines. Il y échangea avec avantage une partie de son or contre des perles et de l'encens de Socotra, du corail d'Aden, des bafta de Surate, des mousselines de Daka et des chites indiennes de toutes couleurs.

Passant un jour dans un des bazars les plus riches de Moka, il aperçut devant la boutique d'un marchand de fouîir (1), un jeune homme sale, maigre, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau d'étoffe autour des reins, et qui était occupé à chauffer le four. Il fut tout surpris de reconnaître Huceïn, son rival, le fils du riche marchand, le randoûr, le chélébî (2) des rues du Kaire. Alî el-Marhoûn s'était développé pendant ses voyages; sa barbe avait crû, le soleil de l'équa-

(1) Espèce de pâtisserie feuilletée sans sucre. (2) Muscadin, petit-maître.

Digitized by Google

teur avait bruni son teint, la fatigue avait accentué sa physionomie : puis il était magnifiquement vêtu, suivi d'un jeune esclave qui portait son **nârdjîleh**. Ḥuceïn ne reconnut point dans ce riche marchand l'humble domestique qui lui disputait sa fiancée. Alî entra dans la boutique, commanda des foutîrs, fit prendre des **kabâb** (1) chez le rôtisseur, et dit au pâtissier qu'il paya largement, de faire porter le tout par son aide à l'okel qu'il habitait. Alî rentra chez lui, suivi de Ḥuceïn portant le plateau ; il se mit à table, puis ordonna à son rival de lui chasser les mouches pendant qu'il mangeait. Le pauvre diable s'empressa d'obéir et répondit d'un ton piteux aux questions d'Alî qui affectait un langage barbare. — Combien gagnes-tu, garçon, au métier que tu fais ? — O mon maître ! bien peu de chose, la nourriture et 20 paras (2) par jour. — Mais ne sais-tu faire autre besogne ? — Hélas ! j'ai été élevé dans le commerce ; mon père, qui était négociant, me mit au courant de ses affaires, mais sans argent, on ne peut rien. — Et comment, repartit Alî, te trouves-tu donc dans une si triste situation ? — Enhardi par l'intérêt que le marchand prenait à son sort, et espérant obtenir quelque chose de sa libéralité, Ḥuceïn lui raconta que son père l'avait fiancé à une jeune fille, unique héritière d'un des plus riches marchands du Kaire. Zahrah, dit-il, était un ange de beauté ; mais le jour du contrat, un maudit cheïḳ revendiqua les droits d'un cousin de ma fiancée, d'un certain Alî el-Marhoûn, — Dieu lui torde les entrailles ! — qui était en otage pour quelques réales chez son oncle et lui servait de domestique. Après de longs débats, on convint de nous donner à chacun 1,000 réales ; et la plus belle des fleurs qui s'épanouit dans le parterre du monde, doit épouser celui qui aura le mieux fait valoir son argent. Je partis pour la Syrie ; arrivé à Damas sans guide, sans expérience, j'y dissipai tout mon avoir en malheureuses spéculations. Je fus réduit pour vivre à me mettre au service d'un riche pèlerin qui me promit de me ramener au Kaire après le pèlerinage, mais il mourut à la Mekke. Je trouvai là une occasion de m'employer avec un marchand de l'Yémen qui trafique à Suez, mais au lieu de m'aider, il me laissa sans ressources à Moḳa où je vis, comme vous voyez, bien misérablement, consacrant chaque jour à gagner le pain de la journée. Dieu est miséricordieux et clément !

(1) Viande de mouton coupée par morceaux et dont on fait des brochettes pour les rôtir et les manger avec le riz en pilau.

(2) Environ 10 centimes.

Peut-être trouverai-je un homme puissant et généreux, quelque riche marchand comme vous qui me donnera de quoi me vêtir et retourner implorer la pitié de mon père. Mais l'heure finale approche, et plongé dans la mer du chagrin, je m'afflige de la rigueur de ma destinée.

En homme habile, Ạlì reconnut tout de suite le profit qu'il y avait à faire en cette circonstance. Écoute, lui dit-il, ta franchise me plaît, et je veux t'aider à revoir ta fiancée, tes parents et tes amis. Pour cela, je te donnerai 2,000 réales que tu me rembourseras à volonté, et de plus un habit complet afin de te mettre immédiatement en voyage. Je n'exige seulement qu'une garantie de ce que je fais pour toi, c'est que tu portes une marque, un tatouage quelconque, pour justifier au besoin une réclamation toujours contestable, qu'elle soit verbale ou écrite, faite avec ou sans témoins Cependant, par égard pour ta naissance et ta position, je te marquerai sur une partie peu apparente, au lieu de le faire sur la joue comme un esclave ou sur la main comme un matelot. Réfléchis, toi dont tout le bagage est sur le dos : ta destinée est dans un *oui* ou un *non*. Quant à la somme la voilà. Avec cet or, tu retrouveras tes parents, tes amis, et ta fiancée sans doute. Tout avec l'or dans ce monde, rien sans lui.

Ḥuceîn était trop avili par la misère pour ne pas saisir avec empressement une telle proposition. Quelle humiliation l'homme ne supporte-t-il pas par désespoir ! Qui le saurait ? Et puis, quand il atteindrait le Ḳaire, ne serait-il pas à l'abri de toute recherche, de toute réclamation ? — Comptez les 2,000 réales, et j'en jure par le Ḳoran glorieux, j'en jure par le Prophète, je suis à vous si vous n'êtes pas remboursé dès mon arrivée. Et le misérable donna l'argent comptant de sa vie comme des arrhes au malheur.

Ạlì, le cœur palpitant, la poitrine serrée, étale lestement la somme promise, et pendant que Ḥuceîn, fasciné par la vue de l'or, compte et recompte tout ce métal brillant, n'en pouvant croire ses yeux, Ạlì avait envoyé chercher un barbier, l'avait gagné par un baḳchich et lui avait indiqué ce qu'il devait faire. Ạlì rentre, peu après arrive le barbier auquel il explique que ne voulant point signer d'une manière ostensible l'engagement que cet homme venait de contracter envers lui, il désirait cependant le faire tatouer sur une partie quelconque du corps. Le barbier observa que la piqûre serait moins douloureuse sur les fesses que partout ailleurs, puis que les femmes exi-

Digitized by Google

gent quelquefois de semblables marques d'amour dans l'espoir de s'attacher à jamais un amant volage. Le pauvre Ḥuceïn consentit à tout et se découvrit pensant que nul n'irait regarder là, puis que cette marque n'était pas indélébile. Alî traça lui-même quelques signes; le barbier prit son paquet d'aiguilles, sa poudre d'antimoine et termina en peu d'instants l'opération. Ḥuceïn, partagé entre le contentement et la honte, s'empressa de revêtir ses nouveaux habits, de baiser la main qui l'immolait et de sortir sans s'informer davantage des clauses du marché.

Elle est à moi! elle est à moi! répétaient les deux rivaux en se séparant. Pour quelques misérables pièces d'or, disait l'un, je me suis assuré ma belle cousine, j'ai acheté aujourd'hui l'opprobre d'un rival qui portera aussi désormais le nom d'*El-Marhoûn* que lui et ses pareils m'ont prodigué en l'accompagnant de tant de sarcasmes. La mer peut tout engloutir maintenant. Si les biens sont la rançon de la vie, il me restera toujours les moyens d'atteindre la coupe de mes désirs que je poursuis depuis un an sans avoir vu la face du repos. — J'ai dissipé tout mon argent, disait l'autre, en baisers, en bombances; j'ai savouré le joyeux matin de la jeunesse, j'ai mangé le fruit de la vie, et voilà que j'ai doublé mon capital avec ce sot marchand qui ne sait même pas qui je suis et pense me revoir. J'ai conquis la perle des femmes. J'ai gagné, j'ai gagné le belle Zahrah.

Après s'être assuré du départ de son rival, Alî s'empressa de terminer ses affaires et fréta un bâtiment pour transporter ses marchandises à Suez. Il arriva au Kaire la veille des fêtes du Beiram, se logea dans un ḳân d'où il s'empressa d'écrire à son vieil ami pour le prier de venir le trouver. Le vieux cheïḳ arriva et ne reconnut Alî el-Marhoûn que lorsque celui-ci lui baisa les mains, les porta sur sa tête, en le remerciant de tout ce qu'il avait fait pour lui. Il raconta au vieillard ébahi tout ce qui lui était arrivé excepté l'aventure de Moḳa et le pria de taire son arrivée. Abd el-Haḳ lui apprit que Zahrah avait envoyé plusieurs fois chercher de ses nouvelles, que Huçeïn était aussi de retour après avoir effectué le pèlerinage de la Mekke, et que les fiançailles devaient avoir lieu le surlendemain.

Au jour fixé, la fiancée, abritée sous un tendelet de soie rouge frangé d'or, parcourut la ville à pas lents soutenue par deux femmes, précédée d'une troupe de musiciens, de danseuses, et suivie d'une foule joyeuse et bruyante. Zahrah, couverte de magnifiques cachemires, la tête chargée d'or et de pierreries, marchait d'un air triste,

Digitized by Google

cachant sous ses longs voiles les pleurs du chagrin. Elle songeait au malheureux Alî qui n'était pas de retour, qui peut-être était mort en voulant trop faire pour la mériter, quand tout à coup un jeune nègre, traversant le cortége, passa devant elle, tenant entre ses mains un petit sachet de velours vert brodé d'or et criant : Voilà l'amulette de mon maître. Zahrah la reconnut, poussa un cri de joie et de bonheur. Et le noir repassa encore disant : Voilà les arrhes de la fiancée; son bien-aimé est de retour. Convaincue que ce n'était point un rêve, Zahrah mêla pour la première fois ses bruyants zarârî aux longues ululations de ses compagnes.

Quand le chant grave et harmonieux du mouezzin annonça l'âsr, le vieux cheïk, qui cette fois avait été invité afin d'assister au triomphe de Hadjî Huceîn, vint chercher son jeune ami pour le mener chez son oncle à la signature du contrat. Alî s'était vêtu richement, un jeune nègre portant son nârdjîleh et deux vigoureux esclaves le suivaient. Tout retentissait dans la maison du bruit des instruments et des chansons, tout respirait la joie et l'allégresse. La salle était remplie, et de nombreux serviteurs allaient, venaient portant pipes, café et sorbets. Le vieil Abd el-Hak alla s'asseoir près du maître du logis tandis que Alî prenait une place vacante en face de ces petites galeries pleines d'ornements et sculptées à claire-voie d'où les femmes arabes observent tout sans être vues. Zahrah reconnut le négrillon qui présentait le nârdjîleh d'Alî et n'osait en croire ses yeux que le contentement retenait sur son bien-aimé. Huceîn, qui avait reconnu son patron, perdait toute contenance : son esprit était troublé; son sang arrêté dans sa course paralysait tout mouvement, toute volonté.

La conversation, qui était d'abord divisée, devint bientôt générale : on parla des chances du commerce, de la sage conduite de Huceîn, qui avait su en si peu de temps *tripler* son capital, et sacrifier sans doute des intérêts majeurs aux soins religieux du pèlerinage sacré. — Voyez, disait l'oncle à Abd el-Hak, Alî n'est pas revenu; il aura probablement dissipé tout son argent : quand on n'est pas accoutumé à en manier, on fait mille folies. S'il vit encore, que Dieu le bénisse et nous le ramène quand même. — Dieu n'abandonne pas celui qui marche dans ses voies, et si Alî n'est pas mort, nous le reverrons, j'espère, riche et content. — Puisqu'il n'est pas de retour à cette heure, ajouta Toûmân, il est trop tard pour lui, et nous allons écrire le contrat. Le vieux cheïk, qui ne comprenait plus rien à la

Digitized by Google

conduite de son protégé, branlait la tête et faisait maints signes qu'Alî semblait ne pas comprendre.

Un écrivain s'approcha du Ḳâdî qui commença à dicter le protocole religieux du contrat : toute l'assemblée était attentive, et lorsqu'il en vint à demander les noms de Ḥadjî Ḥuceîn, le mahr (1) qu'il donnait à sa fiancée : — Cent bourses, s'écria Alî en se levant et s'avançant près du ḳâdî aux pieds duquel il jeta deux sacs sonores. — Écrivez cent bourses et le nom d'Alî el-Marhoûn, répéta-t-il d'une voix forte. Toute l'assemblée étonnée le regardait; Zahrah poussait de bruyantes ululations, Ḥuceîn restait coi comme une victime qui attend le dernier coup. — Vous arrivez trop tard, dirent à la fois le ḳâdî et les parents de Ḥuceîn : le contrat est déjà fait verbalement, l'écriture et le sceau ne le sanctionneront pas davantage devant Dieu. — On ne vient jamais trop tard réclamer son bien, répartit Alî, et se tournant, il fit un signe. Deux vigoureux esclaves noirs s'emparent à l'instant de Ḥuceîn, qui se débattait vainement ; en un coup de main, ils troussent son djubbeh, son ḳaftân, font glisser ses caleçons, et avant qu'aucun des assistants soit venu à son secours, ils exposent aux regards de l'assemblée un cercle tatoué, où on lisait en toutes lettres : Abd el-Marhoûn, l'esclave de Marhoûn, c'est-à-dire de celui qui fut surnommé *le mis en gage*.

Voilà, dit Alî, comme j'ai employé la fortune que j'ai acquise. Après avoir tout dépensé, ce malheureux s'est vendu pour deux mille réales, et je l'ai acheté. La rançon de ce misérable vaut à elle seule les profits qu'il étale : j'en puis montrer mille fois autant, et en outre des marchandises de quoi charger une caravane de cent chameaux.

Ḥuceîn, tout confus, s'échappa furtivement pour ne plus reparaître. Alî, dont la fortune passait toutes les prévisions, raconta en peu de mots son histoire. L'aventure de son rival fit rire toute l'assemblée, qui déclara qu'Alî el-Marhoûn avait bien mérité la belle Zahrah.

P. DU BOULERY.

---

(1) Chez les Orientaux, la femme ne doit jamais se marier *pour rien*. Le mari acquiert son épouse par un don nuptial qu'il remet au père et qui varie selon les qualités de la femme et de sa famille. En arabe, ce cadeau s'appelle mahr ou ṣadḳâ.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

TEMACÎN. — M. Berbrugger, membre correspondant de l'Institut, dont nous avons publié dans le cahier du mois de mai une intéressante notice sur la ville de Temacîn, a bien voulu nous adresser des détails nouveaux qui complètent son premier travail. Le savant voyageur essaye d'initier les lecteurs, par quelques indications biographiques et statistiques, à la constitution du gouvernement et de l'administration de cette oasis. Temacîn est la rivale de Tougourt dont le nouveau cheiḳ, — Slimân, et non Selmân, comme nous l'avions imprimé par erreur, — ne paraît pas avoir réalisé encore les espérances que son avénement avait fait concevoir; le parti français, qui semblait d'abord avoir son principal foyer à Tougourt sous Abd-el-Raḥman-ben-Djellâb, pourrait bien aujourd'hui se porter à Temacîn. Le brillant fait d'armes accompli contre le chérif d'Ouargla par la garnison de Biskra, et dont nous rendons compte, aura sans doute pour résultat de faire prendre une position nette vis-à-vis de nous par les grands chefs du Saḥara.

TEMACÎN est gouvernée par le cheiḳ Alî qui appartient à l'ancienne famille des Oulâd-Bou-Saîd. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années dont la figure commence à peine à se couvrir de quelques poils follets; il est mulâtre, mince et de petite taille. Plus enfantin que son âge ne le comporte, il manque de dignité et de tenue, même en public. Il a d'ailleurs le défaut, trop commun parmi les grands per-

Digitized by Google

[illegible] des oasis, de s'enivrer de vin ou d'eau-de-vie de palmier (el-sugmi et el-bouka). Cheik Ali est mené par sa daïra où le parti des Souafa de l'Oued domine. De même que son voisin de Tougourt (c'était, lors de mon séjour dans ces contrées, Abd el-Rhamân ben-Djellâb), il a été élevé par une mère ambitieuse qui songeait à conserver le pouvoir au delà des limites de la Régence. Leurs défauts à tous deux ont été les résultats naturels de cette éducation féminine dirigée dans un but égoïste.

La mère du cheik Ali s'appelle Lella-Chouika-bent-Tahâr. C'est la fille d'un cheik de Tougourt ; car les familles souveraines de Tougourt, de Temacin et du Zab, quoique se détestant cordialement, s'allient toujours entre elles. Lella Chouika est très-brune de peau et paraît avoir une cinquantaine d'années. On lui attribue quelque influence, mais elle en a moins que Lella Aïchouche (mère de l'ancien cheik de Tougourt), parce que celle-ci n'a pas à lutter contre une daïra puissante, tandis qu'à Temacin l'entourage du cheik Ali possède à peu près tout le pouvoir. Lella Chouika habite en face de son fils sur la *senga* ou place de la Kasbah. Sa demeure est moins belle que celle du plus modeste *hadri* algérien. Il en est ainsi de toutes les habitations royales des oasis : ce sont des châteaux ruinés où l'on ne s'occupe jamais de réparer les ravages du temps et dont le mobilier n'est pas moins misérable et délabré que l'immeuble lui-même.

Hamaouïa, le métouar ou premier ministre du cheik Ali, n'offre rien de particulier dans son caractère et ses antécédents.

Les principaux personnages de la daïra sont : Hamida-ben-Boubakeur, originaire du Nefta, et El-Hadj Kelil, originaire des Bou-Azid du Zab.

J'ai déjà dit que les Souafa de la ligne de l'Oued ont une grande prépondérance dans la daïra ; ils soutiennent le chef de Temacin comme les Oulad-Seuoud de Kouinin, Zgoum et Tarzout soutiennent celui de Tougourt. Ils sont maîtres du négoce et occupent toutes les boutiques. Temacin est leur principale étape commerciale sur la ligne Est-Ouest qui côtoie à faible distance la ligne rivale dont Tougourt est le jalon le plus important. Dans le mémoire consacré spécialement à la question du commerce saharien, je développe avec détail ce fait curieux où la politique et le négoce se mêlent et jouent un rôle très-important.

A l'époque de mon séjour à Temacin, Abd el-Rahman ben-Djellâb

Digitized by Google

entretenait un oukil ou espèce de consul à Temacîn. C'était Si Bechir-ben-Ḳoder, homme intelligent, très-fin et d'une extrême obligeance. J'ai eu par lui un extrait du registre des impôts, et j'ai pu m'assurer que le chiffre de 450,000 dattiers que M. Prax accorde à l'oasis de Temacîn est singulièrement exagéré. La reproduction de ce document officiel est nécessaire pour résoudre avec certitude une question locale qui n'est pas sans importance.

Le registre se subdivise en six parties : quatre se rapportent aux quartiers de la ville, la cinquième concerne les gens de la daïra ou du maḳzen, la sixième est consacrée aux Arabes. Les plantations de dattiers des établissements religieux ou du cheiḳ et de sa famille n'étant pas imposés, ne figurent pas sur les registres, mais on en connaît approximativement le chiffre.

L'unité imposable est le *cent de dattiers*, de sorte qu'en langage fiscal, quand on dit *cent dattiers*, cela veut dire *dix mille*. L'énonciation de l'impôt se fait en rial ŝḥah ou réal entier, monnaie de compte qui, dans la zone méridionale de notre Saḥara de l'Est, représente le *rïalin* ou double réal de Tunis, c'est-à-dire 1 fr. 60 c. de notre monnaie. Voici maintenant l'extrait dont il s'agit :

Registre de l'impôt des dattiers.

1° Zmâm el Foḳani, registre du quartier Foḳani, première subdivision des Mindj (une des deux tribus qui habitent la ville de Temacîn).	111 rial ŝḥah
2° Zmâm Ḥammou, registre de Ḥammou, deuxième quartier des Mindj.	80 1/4 et 1/8
3° Zmâm Boudjerâr, registre de Boudjerâr, le premier des deux quartiers des Tazât (une des deux tribus de Temacîn).	70
4° Zmâm Doḳelâni, registre du quartier Doḳelâni, le deuxième des Tazât.	80 1/2
5° Zmâm ed daira ou âhl el maḳzen, registre de la daïra et des gens du maḳzen.	150
6° Zmâm el Ạreub, registres des Arabes. . . .	90
Total.	581 7/8

Comme chaque *réal entier* représente l'impôt dû pour *un cent de palmiers*, le chiffre ci-dessus indique en nombre rond 58,000 dat-

Digitized by Google

tiers imposés à Temacin. On évalue au tiers de ce chiffre la quantité de ceux qui sont possédés par des établissements religieux et non imposés. Ce sera 19,000 à ajouter aux 58,000, soit 77,000. Cheïk Ali, sa mère Lella Chouïka, sa grand'mère, sa tante maternelle Lella Kodoudja et sa dernière femme, Lella Yamna, possèdent entre eux 4,450 palmiers qui ne figurent pas non plus sur le registre de l'impôt. Toutes ces quantités réunies nous donnent un total de 81,500 palmiers. Nous voici bien loin des 450,000 que M. Prax accorde à cette oasis, sans citer, il est vrai, à quelles sources il a puisé ses renseignements. On a vu d'où proviennent les miens, et leur nature officielle doit disposer à la confiance. Si-Bechir, qui me les a communiqués, était l'homme des Ben-Djellâb et non celui du chef de Temacin; il ne paraît donc pas qu'il ait pu avoir aucun intérêt à diminuer sciemment dans son extrait les chiffres inscrits au registre.

BERBRUGGER.

DÉFAITE DU CHÉRIF D'OUARGLA. — Les correspondances de l'Algérie nous ont fait connaître un événement important et qui donne une belle page de plus à l'histoire de notre brave armée. Le 21 mai dernier, M. Collineau, chef de bataillon au 2e régiment de la légion étrangère, commandant supérieur du cercle de Biskra, fut prévenu que le faux chérif connu à Ouargla sous le nom de Mohammed Ben Abd-Allah s'avançait à la tête d'environ 3,000 Arabes. Bien que le commandant français ne disposât que de 52 cavaliers du 3e régiment de chasseurs d'Afrique et de 32 spahis du 3e régiment, il n'hésita pas à sortir de la place afin de couvrir les oasis du Zab du Sud et de protéger l'importante communication de Biskra à Batna. 500 cavaliers indigènes, appartenant aux tribus nomades soumises, se joignirent à sa faible troupe.

On rencontra, le 22 au matin, l'armée du chérif à Melili, au delà de l'Oued Djeddi, à 20 kilomètres environ, au Sud de Biskra. Elle se composait de 630 cavaliers, et de 2,100 fantassins montés sur 480 chameaux et 40 dromadaires (Mehara). Ces contingents se composaient des Saïd-Ouled Amar de Temacin, des Atatcha, des Chamba, Atba, Mekadma, Mekalif, Arba et Harazlia. Les cavaliers étaient rangés en bataille sur une ligne développée de plus de 500 mètres. Les fantassins étaient placés derrière les chameaux; couverts par ce retranchement mobile, ils attendaient sans tirer, chacun réservant

son coup de fusil pour sa défense personnelle. Le commandant Collineau ne voulut pas accepter le combat dans l'ordre où l'ennemi l'avait prévu. Il se porte d'abord en avant au petit trot; mais arrivé à une certaine distance, il fait un mouvement de conversion et fond au galop de charge sur le flanc droit de l'armée du chérif. L'ennemi tint bon, et les deux troupes s'abordèrent et se mêlèrent vivement Mais bientôt, étonnés de l'impétuosité et de la bravoure de nos cavaliers, les hommes du chérif, sabrés jusque sous le ventre des chameaux, lâchent pied et cèdent le terrain; ils se jettent les uns sur les autres, s'embarrassent dans la masse confuse des chameaux et se débandent enfin dans toutes les directions. Poursuivis le sabre dans les reins, ils laissent 180 morts sur le champ de bataille, abandonnent plus de 600 fusils et tous leurs bagages. 158 chameaux sont restés en notre pouvoir. Nos pertes s'élèvent à 11 tués et 6 blessés pour les chasseurs et 1 tué et 1 blessé pour les spahis. Les goums (contingent des tribus soumises) n'ont eu que 4 tués et 7 blessés. Comme on le voit, l'effort principal de ce brillant fait d'armes a porté sur les chasseurs; l'honneur de la journée leur revient. Ils étaient commandés par le brave lieutenant Andrieux.

Les conséquences de ce beau succès peuvent être très-considérables. L'influence du chérif reçoit une mortelle atteinte. Le parti français à Ouargla et dans les oasis méridionales va regagner le terrain qu'il avait perdu l'année dernière. La puissante tribu nomade des Arba qui, depuis quelques mois, a suivi la fortune de l'agitateur, ne peut manquer de rentrer bientôt dans le devoir. Le nouveau cheik de Tougourt, dont les allures ont été jugées suspectes, reconnaîtra que la vraie force est de notre côté. Enfin cet heureux événement assure pour plusieurs mois la sécurité des routes dans le Sahara et nous permettra d'organiser des mesures de répression contre les bandes, fanatiques ou pillards, qui voudraient entraver nos relations commerciales avec le Sud.

Les Védas. — Le *Benares Recorder* rapporte qu'il s'est formé dans l'Inde du Nord une société qui a le désir de populariser chez les natifs la connaissance des Védas. Dans cette intention, elle doit publier le texte entier des Védas, d'après les ouvrages de Max. Müller, Weber, Benfey, etc., avec une traduction hindoustanie en petit texte au bas des pages.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

ÉTUDES SUR LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES,

ET SUR CELLE DE L'ALGÉRIE PAR LES FRANÇAIS.

Par M. V. THOMAS, colonel au 11e léger.

DE L'ÉTAT ACTUEL ET DE L'AVENIR DE L'ISLAMISME

DANS L'AFRIQUE CENTRALE,

Par M. G. d'EICHTHAL.

En rapprochant ces deux ouvrages qui se rapportent à des époques bien différentes, nous avons voulu mettre en présence deux assertions fort opposées sur l'influence exercée par les Arabes et aider le lecteur à se former une opinion en dehors de la nôtre. L'établissement de la France en Algérie donne à ces études une utilité et une importance qu'on ne pourrait méconnaître. Nous commencerons par celui de ces deux livres qui traite de l'arrivée des Arabes en Europe !

On sait que M. Louis Viardot a publié une *Histoire des Arabes en Espagne*. Dans ce travail remarquable, fruit de consciencieuses et savantes recherches, l'auteur n'a pas dissimulé une sympathie et une admiration très-vives pour la domination des Arabes dans la Péninsule. Il s'est attaché à démontrer que la civilisation européenne devait beaucoup, au point de vue des arts, des sciences et du perfectionne-

ment des relations sociales, aux exemples puisés dans les cours de Séville, de Cordoue et de Grenade. En comparant cet empire musulman avec les peuples chrétiens qui l'entouraient, M. Viardot a été dans la nécessité de constater une supériorité évidente, manifeste du côté des Arabes.

Ces conclusions ont paru à M. le colonel Thomas basées sur l'erreur et la partialité. Il a vu dans M. Viardot un champion de l'école philosophique qui, pour apprécier les faits historiques, ne fait appel qu'à la raison; et se rangeant dans le camp des écrivains qui acceptent la puissance providentielle comme unique mobile de l'histoire, il entreprend la réfutation du livre de M. Viardot.

Afin de recommander aux lecteurs ses opinions et ses jugements, en ce qui concerne les Arabes et l'islamisme, M. le colonel Thomas rappelle qu'il a servi longtemps en Algérie; qu'il y a commandé un bataillon exclusivement composé de soldats musulmans; qu'il a été attaché pendant plusieurs années à l'ambassade française à Constantinople; qu'il parle la langue arabe et qu'il a pu puiser ses documents dans les sources originales, en compulsant les manuscrits arabes de nos bibliothèques nationales. Or voici quelle est la thèse que M. le colonel Thomas développe, en opposition à celle soutenue par l'auteur de l'*Histoire des Arabes en Espagne*.

Le Ḳorân n'est qu'une brillante rapsodie de l'Ancien Testament et de l'Évangile; il contient les doctrines les plus cruelles et les plus inhumaines; il a, en sanctionnant la loi du talion, fondé une justice barbare et impitoyable; il a confirmé l'esclavage et frappé le travail de discrédit. L'islamisme est un mensonge dont les siècles commencent à faire justice; il ne s'est répandu que par le sabre et la violence; la corruption et l'ignorance des Arabes leur interdisent des nouvelles conquêtes; ils ne peuvent propager que l'abjection et la barbarie. Tout ce qu'on a dit de la civilisation arabe en Espagne n'est qu'une vaine fantasmagorie. Jamais ce peuple, aux mœurs brutales et honteuses, n'a cultivé la science proprement dite; il n'étudiait et ne connaissait que les commentaires du Ḳorân et les traités d'une théologie fanatique; il n'avait pas d'écoles, dans le sens large et élevé du mot, encore moins des académies; il ne possédait pas, comme on l'a cru, des bibliothèques précieuses, puisque Amrou avait fait brûler celle d'Alexandrie. La médecine était proscrite par le Prophète, et les écrivains arabes qui ont laissé des traités sur cette

Digitized by Google

matière sont considérés comme des impies. Les établissements charitables étaient inconnus et pas un hôpital n'avait été créé. L'architecture arabe elle-même, que des imaginations ardentes ont tant exaltée, n'existe pas par le fait, puisque l'ogive, qui en est le fondement, a été retrouvé dans les monuments les plus anciens de l'Asie et même de l'Amérique.

Les Arabes n'ont rien fait — nous continuons à exposer les opinions de M. le colonel Thomas — rien laissé après eux en Espagne. Le nom même de Sarrasin qu'on leur a donné, vient du mot arabe serak, voleur, qui fait au pluriel serakin. On parle du système d'irrigation si ingénieux dont les traces subsistent encore dans le royaume de Valence; mais comparez ces travaux au pont du Gard ou à l'aqueduc de Roquefavour, sur lequel passe le canal de la Durance, dans le département des Bouches-du-Rhône, et osez soutenir leur supériorité! ces mosquées qu'ils ont élevées, ils en ont puisé les plans dans leurs relations avec l'Asie; ces travaux hydrauliques, si vantés, étaient indispensables à leur vie dans cette région brûlante, ils sont l'œuvre de la nécessité. M. Viardot fait honneur au kalife Abd el-Raḥmân II de l'invention des postes, parce qu'il avait ordonné qu'un homme fût désigné dans chaque district pour porter les dépêches du gouvernement. Mais est-ce que dans les régions les plus barbares, chez les tribus de l'Afrique septentrionale, comme au Soudan et au Darfour, des cavaliers n'ont pas toujours été employés comme courriers? Est-ce qu'avant l'entrée des Français en Algérie, le dey d'Alger ne communiquait pas avec le bey de Constantine en vingt-quatre heures? Est-ce que l'émir Abd el-Ḳâder n'avait pas installé dans chaque tribu un service de cavaliers toujours prêts à lui faire connaître les nouvelles importantes? Mais comparer ces relations à l'administration actuelle des postes, quelle incommensurable distance!

Les Arabes ont conquis l'Espagne; ils ont respecté les vaincus et leur ont permis de conserver leurs croyances moyennant l'accomplissement de certaines conditions. Ils firent bien, — c'est toujours M. le colonel Thomas qui parle; — il eût été trop absurde, en effet, de détruire la prospérité d'une aussi riche contrée en massacrant les habitants chrétiens et juifs. Dieu se servait des Arabes pour châtier les populations schismatiques et dégénérées de l'Espagne. Mais il serait injuste et illogique de reprocher aux Espagnols de n'avoir pas

Digitized by Google

usé de la même tolérance lorsqu'ils rangèrent les Arabes sous leur joug. Le roi saint Ferdinand eut raison de chasser de la Péninsule les vaincus qui ne voulurent pas embrasser le christianisme. Philippe III prit également une bonne mesure politique, quoique sévère, en expulsant, en 1610, tous les Arabes convertis, au nombre d'environ un million. Leur départ causa un préjudice véritable à l'Espagne; mais la découverte de l'Amérique compensa ce dommage; et d'ailleurs l'agriculture seule souffrit.

M. le colonel Thomas expose aussi ses idées sur la politique générale des grandes puissances. La nation anglaise, chrétienne schismatique, domine le monde par son commerce; mais elle ne peut porter plus haut sa gloire et son génie. La Russie, également chrétienne schismatique, est essentiellement passive et patiente; elle paraît destinée à assurer le développement du panslavisme; c'est en Asie qu'elle se montre supérieure. Les États-Unis sont aussi une nation chrétienne protestante; ils sont appelés à refouler les peuplades sauvages et à féconder le Nouveau-Monde par l'association. La France, enfin, État purement chrétien et catholique, a pour mission providentielle de combattre l'islamisme; car le christianisme et l'islamisme, bien que nés dans des contrées voisines, sont deux religions inconciliables. Malgré les utopies de quelques philosophes surannés, il n'y a pas d'alliance possible entre la croix et le croissant. Il est écrit que l'un des deux éléments doit absorber l'autre.

Le travail de M. le colonel Thomas se termine par quelques considérations sur les efforts faits par la France pour consolider sa domination en Algérie. Oubliant qu'il vient de signaler la France comme l'ennemie providentielle de l'islamisme, il déclare qu'il est convaincu que notre position en Algérie nous donnera une influence prépondérante au Maroc, à Tunis, en Égypte et dans ce qu'on appelle la question d'Orient.

Nous croirions faire injure à nos lecteurs si nous entreprenions de relever les erreurs, les appréciations fausses, les théories dangereuses contenues dans l'écrit de M. le colonel Thomas. Il n'est pas nécessaire de réfuter de pareilles doctrines; il suffit de les faire connaître pour en obtenir justice : nous nous contentons d'en appeler à l'histoire et au bon sens de ceux qui nous lisent.

Mais lorsqu'on pense que l'auteur du mémoire dont nous venons de rendre compte a exercé une autorité sur les indigènes de l'Algé-

Digitized by Google

rie, et que le grade élevé qu'il occupe dans l'armée peut le faire appeler encore au commandement des populations musulmanes, nous ne pouvons que le supplier d'oublier les funestes théories qu'il a exposées et de relire avec attention les documents que le ministère de la guerre a publiés sur le gouvernement et l'administration des Arabes. Il y trouvera des pensées plus élevées, plus libérales, plus sagement tolérantes, plus impartiales. Il se convaincra surtout que la France ne s'est pas posée vis-à-vis des musulmans en ennemie irréconciliable.

Comme un correctif salutaire à la brochure de M. le colonel Thomas, nous voudrions engager toutes les personnes qui concourent en Algérie à l'œuvre de civilisation et de pacification que la France y accomplit à lire un excellent travail publié, depuis quelques années déjà, par M. Gustave d'Eichthal, dans le *Recueil des mémoires de la société ethnologique de Paris.* Ce savant ethnologue, à la suite d'études approfondies sur les races, et particulièrement sur les populations noires de l'Afrique, a été amené à constater l'influence considérable que l'islamisme a exercée et exerce encore, dans l'Afrique centrale, pour la moralisation et l'éducation religieuses de ces contrées. Son mémoire est appuyé de témoignages nombreux puisés dans les ouvrages des auteurs qui ont visité le continent africain ou qui en font l'objet de recherches spéciales; ce sont : Denham, Clapperton, Mac-Queen, Ritter, Mollien, Caillié, Balbi, Mungo-Park, Winterbottom, les frères Lander, Buxton, Mathews, Burckhardt, etc. Une opinion qui se produit avec la garantie d'une élaboration aussi complète, et qui peut invoquer tant de documents appréciés et respectés par les savants, mérite d'être examinée avec soin et doit inspirer quelque confiance.

M. Gustave d'Eichthal s'est proposé de faire connaître la révolution profonde et bienfaisante que la prédication du Korân a produite dans l'Afrique centrale, de contribuer à répandre des notions plus vraies sur le caractère et les tendances de l'islamisme et à faciliter les mesures de conciliation que les puissances européennes et la France en particulier ne peuvent tarder à adopter à l'égard de ce culte. L'auteur, comme pour justifier l'utilité du but qu'il poursuit, fait observer que la population indigène de l'Algérie, tout entière musul-

Digitized by Google

mane, ne peut accepter d'une manière durable la domination de la France que si on lui donne toute sécurité pour l'avenir de sa foi religieuse. Au Sénégal, les établissements français, sur un nombre total de 18,000 habitants, comptent 15,000 musulmans. Les peuplades voisines les plus importantes, les Foulahs, les Mandingues, une partie des Ghiolofs, sont aussi musulmans; derrière ces peuplades, à l'Est, l'islamisme domine jusque sur les côtes de la mer Rouge. Cette religion s'étend aussi à travers tout le continent asiatique, depuis la Turquie jusque dans l'Inde et dans la Chine, et depuis l'Arabie jusqu'à l'extrémité de l'archipel Indien. La sympathie de ces nombreuses populations musulmanes est une force qu'une politique prévoyante ne doit pas négliger de se concilier.

La France, ajoute l'auteur du mémoire, a établi la première, à l'époque de sa révolution, le principe du libre exercice de tous les cultes; elle a consacré l'égalité constitutionnelle de tous les cultes chrétiens et du culte israélite lui-même. Maintenant qu'elle commande à des sujets musulmans, l'intérêt de sa politique en Algérie et en Orient ne lui conseille-t-il pas d'accorder la même prérogative au culte islamique? Personne n'ignore aujourd'hui que, par ses dogmes, l'islamisme se rapproche du christianisme au moins autant que le judaïsme. L'illustre comte de Maistre lui-même écrit, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Le chevalier Jones a remarqué quelque part » que le mahométisme est une secte chrétienne, ce qui est incontes- » table et pas assez connu. La même idée avait été saisie par Leibnitz, » et avant ce dernier par le ministre Jurieu. On peut ajouter le témoi- » gnage de Nicole à ceux déjà cités. »

En sanctionnant donc l'existence légale de l'islamisme, la France pourrait provoquer des réformes désirables dans les mœurs et dans les habitudes sociales. De même que le protestantisme et le judaïsme ont dû renoncer au divorce que la loi française n'admet pas, les musulmans devraient sacrifier la polygamie, qui constitue chez eux moins un précepte qu'une concession faite aux mœurs. Comme signe précurseur d'une grande réconciliation entre la civilisation européenne et l'islamisme, M. d'Eichthal fait très-judicieusement remarquer que l'année 1840 a vu l'empire ottoman admis comme sixième puissance dans le conseil européen, fondé en 1815 sous le nom de sainte alliance et placé sous l'invocation de la sainte Trinité. Ce conseil s'est interposé pour garantir au chef de l'islamisme la possession

Digitized by Google

de la *Terre sainte* que pendant des siècles l'Europe n'avait épargné ni sang ni trésor pour arracher aux musulmans. Cette fois, c'est l'islamisme qui a fait sa paix avec les chrétiens d'Orient et d'Occident, et son accession a complété le cercle de la grande famille des peuples bibliques.

Abordant plus directement son sujet, l'auteur rappelle qu'aujourd'hui, dans toute la partie supérieure du continent africain, depuis la Méditerranée jusqu'à l'équateur, l'islamisme est la religion la plus généralement répandue et que son introduction au milieu des peuplades du centre de l'Afrique a produit d'immenses changements dans l'état de ces sociétés informes. A mesure que l'islamisme s'avance, on le voit renverser les idoles, abolir les sacrifices humains, restreindre la polygamie, consacrer les droits des femmes, fonder les liens de la famille, jusque-là à peu près inconnus, faire de l'esclave un membre de cette famille et souvent l'appeler à la liberté. Avec l'usage de la langue arabe et de l'écriture, il répand la connaissance du Ḳorân et celle des doctrines et des traditions bibliques; il initie le noir à la notion et au respect du droit, et en même temps au sentiment de la dignité personnelle et de l'indépendance politique. Il combat chez ces peuples encore enfants leur amour inné des plaisirs matériels. Les voyageurs commerçants ou missionnaires circulent de Tripoli, quelquefois même de la Turquie et de l'Égypte, jusqu'à la Sénégambie et à la côte de Guinée, et à son ordre le pauvre noir, jusque-là invinciblement attaché à la glèbe où il prit naissance, ne craint pas de se lancer à travers d'immenses espaces, pour aller à la Mekke saluer la maison de Dieu. Là où il n'y avait que des barbares dont les idées, comme les croyances, ne dépassaient pas l'horizon du pays natal, l'islamisme a fait des hommes, des hommes rattachés par lui à la grande famille abrahamique; et avec ces idées d'une famille humaine, d'une providence immuable, bienveillante et rémunératrice, il a doté l'Afrique d'un bienfait qu'elle n'a pu recevoir que de lui, celui de l'unité religieuse. Certes, comme le dit M. d'Eichthal, c'est là un tableau auquel on ne saurait refuser quelque admiration.

L'influence de l'islamisme est particulièrement remarquable sous le rapport de la condition des esclaves en Afrique. Le Ḳorân, il est vrai, ordonne la guerre contre les idolâtres et approuve qu'ils soient réduits en servitude. C'est le prétexte de continuelles expéditions que

Digitized by Google

les musulmans d'Afrique, Arabes foulahs ou noirs, dirigent contre les infortunés Kafirs qui les environnent. Ceux-ci sont traités par eux comme le furent les Saxons par Charlemagne, les Slaves germaniques par les Allemands du moyen âge. Mais ces maux ont leur terme assuré dans le développement même et l'affermissement de l'islamisme dans ces régions. Car si la loi musulmane est rigoureuse à l'égard de l'idolâtre, elle est tutélaire à l'égard du musulman, soit libre, soit esclave. L'esclavage, chez les musulmans, n'est, en effet, qu'un mode de domesticité, et la religion recommande l'affranchissement comme une pratique sanctifiante. La propagation de l'islamisme dans l'Afrique centrale a été propice à l'Européen lui-même; et, si depuis cinquante ans nos voyageurs ont pu visiter ce continent, qui jusque-là leur était demeuré fermé, c'est qu'ils y ont été protégés par les sentiments de charité et de fraternité introduits par la doctrine musulmane. Le témoignage des voyageurs est unanime à cet égard. Voilà donc un théâtre où l'islamisme est vivant, où il se développe, où il sert les progrès de la civilisation humaine.

Comme la plupart des religions, et des institutions sociales, l'islamisme est aujourd'hui arrivé à un état de crise; il subit une transformation. Sa régénération s'opère en Égypte, à Damas, à Constantinople, à Tunis, en Algérie. Le musulman, vaincu à la fois par l'attrait des jouissances et par l'ascendant de la force, abjure le rigorisme qui le rendait étranger à nombre de sentiments saints et légitimes; en même temps il perd cet orgueil qui l'isolait du reste des hommes. Cette régénération qui s'accomplit aux principaux foyers de la vie islamique, offre un moyen simple, facile et assuré pour corriger les abus qui déparent l'action salutaire de cette religion en Afrique. C'est beaucoup pour une population d'avoir, en un ou en quelques siècles, subi une transformation aussi profonde que le passage de l'idolâtrie à la doctrine unitaire du Ḳorân; pourquoi ne pas essayer d'améliorer ce qui est, au lieu de chercher à détruire ce présent pour y substituer un ordre entièrement nouveau? Laissons l'islamisme coopérer au perfectionnement de la civilisation africaine, dont lui-même a jeté les bases. Le perfectionnement de l'un entraînera le perfectionnement de l'autre.

On oublie trop souvent, dans ces critiques acerbes contre la religion des Arabes, que si l'auteur du Ḳorân a été, sous quelques rapports, l'adversaire du christianisme, le christianisme, à cette époque, n'était

Digitized by Google

pas ce qu'il est devenu aujourd'hui. Les tendances idolâtres que Mohammed reprochait avec tant d'amertume aux dogmes et aux rites des chrétiens de son temps, les réformateurs du XVI[e] siècle n'ont pas été moins ardents que lui à les condamner. Il est permis de croire qu'il sera facile de rallier l'islamisme aux grandes idées qui servent de lien à la société européenne, qui font sa force, pourvu toutefois qu'on renonce à employer les formes d'un prosélytisme blessant, pourvu surtout qu'on rende hommage au bien que l'islamisme a fait, à celui qu'il peut faire encore et qu'on cherche à le convertir, non pas aux distinctions mystiques qui séparent et soulèvent les sectes chrétiennes les unes contre les autres, mais aux principes civils et religieux qui sont la base de la civilisation européenne.

Telles sont les pensées développées par M. d'Eichthal dans l'écrit remarquable que nous analysons. On nous pardonnera d'avoir exposé avec quelque étendue des opinions auxquelles nous applaudissons et que nous serions heureux de voir se propager pour combattre l'influence funeste des appréciations historiques et des principes émis dans la brochure de M. le colonel Thomas. La France, par sa position en Algérie, est surtout appelée à recueillir le bénéfice de cette nouvelle manière d'envisager le rôle actuel et l'avenir de l'islamisme dans l'Afrique centrale. Mieux qu'aucun peuple de l'Europe nous sommes placés pour exercer une action efficace sur les progrès à accomplir par les musulmans; nous pouvons aussi, mieux que tous, diriger et éclairer le mouvement de civilisation qui s'opère par les musulmans chez les peuplades de l'intérieur du continent africain. C'est en Algérie que se formera ce musulman nouveau qui, sans abandonner la partie essentielle de sa foi religieuse et de ses mœurs traditionnelles, sera digne d'être admis dans la grande famille européenne et qui nous donnera, dans toutes les questions où l'Orient et l'islamisme seront intéressés, une influence prépondérante.

Mais pour atteindre cet important résultat, il ne faut pas proclamer que la France a reçu mission de la Providence de combattre les musulmans; il ne faut pas déverser l'injure et le mépris sur leurs croyances; il ne faut pas flétrir leurs mœurs et leur caractère. De pareilles théories, nous aimons à le répéter, sont démenties par ce qui se passe journellement en Algérie, et par les actes mêmes de l'autorité française. Un article spécial, consacré dans ce numéro de la *Revue* à signaler les souvenirs laissés en Égypte par l'armée fran-

Digitized by Google

çaise, constate qu'entre les musulmans et les Français, il peut exister des relations amicales et de très-vives sympathies. Le général Bonaparte s'était, il est vrai, annoncé comme l'ami et le libérateur des Arabes, et les fréquentes révoltes qu'il eut à réprimer ne lui firent pas maudire les Égyptiens. Quand son administration n'obtenait pas les résultats qu'il avait espérés, il commençait à rechercher dans les procédés mêmes qu'il avait employés, la cause de l'insuccès, et il essayait mieux. Ce sont les impuissants qui songent à cacher leur faiblesse en déclarant les choses impossibles. Grâces à Dieu, l'excellente institution des bureaux arabes, montre tous les jours en Algérie qu'il est possible de civiliser les Arabes, de modifier leurs habitudes et de combattre même la puissance du fanatisme religieux. Le succès est plus prochain que certains pessimistes ne l'imaginent. Les bons esprits et les cœurs généreux que M. le colonel Thomas appelle des philosophes surannés et des utopistes peuvent se réjouir, la France travaille en Algérie à la réalisation de leurs espérances.

PRISSE D'AVENNES.

SPECIMENS OF THE POPULAR POETRY OF PERSIA,

As found in the Adventures and Improvisations of Kurroglou the Bandit-Minstrel of Northern Persia, and in the Songs of the People inhabiting the shores of the Caspian Sea. Orally collected and translated by A. CHODZKO, Esq. 8° London, 1842.

Nous donnons aujourd'hui, sous le titre de — Tolgaws ou Chants populaires des Tatârs d'Astrakân — la première partie de la traduction de ce livre remarquable publié aux frais du comité de traductions orientales de la Société Asiatique d'Angleterre. Chaque numéro de la *Revue* contiendra une autre portion des chants divers et de l'histoire de Kurroglou jusqu'à traduction complète de l'ouvrage. A l'époque de la publication anglaise, M. Chodzko n'avait pu se procurer qu'un très-petit nombre de textes, il est parvenu aujourd'hui à les réunir tous. La traduction de M. Breulier est faite avec l'approbation de M. Chodzko, revue et collationnée par ce dernier sur les textes originaux.— Toute autre traduction du livre de M. Chodzko et toute reproduction des articles de la *Revue orientale*, soit en France, soit à l'étranger, est expressément interdite, conformément aux lois et aux dernières conventions internationales.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et C°, rue Racine, 26.

Digitized by Google

LIVRES SACRÉS DE L'ORIENT.

LE DÉÇATIR

CODE RELIGIEUX DES MAHABADIENS.

En 1760, Kaous, archiprêtre des guèbres de Bombay, rapporta de son voyage en Perse, un vieux manuscrit qu'il avait acheté à Ispahan. Il ne savait pas lui-même de quel trésor il allait enrichir le monde littéraire. Ce manuscrit, qu'il avait d'abord pris pour quelque traité relatif au culte ignicole, était tout un recueil des écrits de seize souverains pontifes et prophètes persans, dont le premier, Mahabâd, vivait environ neuf siècles avant Jésus-Christ, et le dernier, Saçân (1), fut contemporain de l'empereur Héraclius. Cet ouvrage était depuis longtemps connu aux théologues musulmans. Nos orientalistes du XVIII[e] siècle le voyant souvent cité chez les auteurs arabes

(1) Il traduisit en persan le *Déçâtir*, et c'est sur sa version que Molla Firouz a fait la traduction anglaise.

et persans, après des recherches infructueuses, l'avaient compté au nombre des ouvrages perdus. Il y a trente-quatre ans, le savant Molla Firouz, fils dudit archiprêtre guèbre, le mit au jour sous ce titre : *The Desâtîr, or sacred writings of ancient persian prophets in their original tongue, together with the ancient persian translation and commentary, etc., by Molla Firooz bin Kaus.* 2 vol. in-8°, Bombay, 1818.

Une publication aussi extraordinaire mit en émoi tous les orientalistes de l'Europe. Sans le secours de la traduction persane attribuée à Saçân, personne ne pouvait comprendre la langue du texte du Déçâtîr, bien qu'écrit en caractères arabes. Elle n'a aucune analogie avec le Zend, ni avec le Péhlévi, ni avec le Déri, les trois dialectes le plus en usage dans l'ancien Irân. M. Sylvestre de Sacy ne sut pas le comprendre, malgré sa vaste érudition et, en désespoir de cause, il déclara que ce texte était une langue de convention. M. von Hammer, au contraire, prétendit pouvoir prouver que c'était du persan le plus pur : il n'a pas réussi.

La question quant au texte en est restée là ; il était également difficile d'en fixer la date. Ce qu'il y a de presque certain c'est que la traduction de Saçân est de cinq siècles plus ancienne que le *livre des Rois* (chah-namé), épopée de Ferdouçy, poëte de XIe siècle de notre ère. Si nous disons « à peu près certain, » c'est qu'en examinant attentivement cette traduction attribuée à Saçân, il est facile de s'apercevoir que le langage appartient à une époque postérieure à Ferdouçy, tandis que les idées qu'elle contient et la manière dont elles sont exprimées remontent sans contredit à des temps bien plus anciens. Malheureusement, on ne connaît qu'un seul et unique exemplaire du Déçâtîr qui aura été retouché et modernisé pour en faciliter l'intelligence à ceux qui ignoraient la langue antique.

Le fond et la forme des prophéties du Décâtîr témoignent eux-mêmes de sa haute antiquité. Son style offre des analogies frappantes avec celui des livres de Moïse. Inspiré, mais calme et grave, il n'a rien de l'emphase des auteurs de la Perse musulmane. Mezdam, dieu, parle à son prophète Mahabâd (*Abâd le Grand*, ou *Abâd la lune*) comme Jéhova parlait à Abraham et à Moïse. C'est en une langue inconnue, *céleste*, que le prophète écrit les ordonnances qui lui sont dictées, et qui serviront de code religieux et moral aux générations à venir. Comme le David des Hébreux, Abâd est en même temps prophète et roi de sa nation, un roi complet, car dans la pensée des

Digitized by Google

Orientaux le pouvoir temporel fait partie intégrante du pouvoir spirituel. Après la mort d'Abâd, le premier élu, toutes les fois que les hommes dévient du chemin tracé dans son livre, Dieu envoie d'autres Abâds ou prophètes. Ils dirigent les hommes égarés, mais ils ne peuvent plus rétablir le règne de la loi divine dans sa pureté primitive.

Voici la liste des prophètes qui ont écrit le Déçâtir : 1. Abâd le Grand (*Mah*), — 2. Djey Efrâm, — 3. Châï Keliv, — 4. Yaçân, — 5. Guilchâh, — 6. Seyamek, — 7. Houcheng, — 8. Téhmourès, — 9. Djemchîd, — 10. Fereïdoun, — 11. Ménoutchehr, — 12. Key Kosrôou, — 13. Zerducht (Zoroastre), — 14. Sekender (Alexandre), — 15. Saçân Ier, — et enfin, 16. Saçân V.

Le titre des révélations de tous ces prophètes est invariablement *nâmé*, « épître, livre, » excepté celui d'Alexandre qui est intitulé Pend nâmé, « Livre des conseils. » Quant au titre que les Mahabâdiens donnaient à la collection des prophéties, il est inconnu. Celui de Déçatir fut attribué postérieurement ; c'est le pluriel du substantif arabe destoûr, « règle de conduite, ordonnance. »

L'état social que le Déçâtir recommande à ses sectateurs, n'est pas encore la république du Christ et de son peuple de frères, dont le royaume n'est plus de ce monde, et chez lesquels les droits de Dieu ne sont plus confondus avec les droits du César. Ici la société, telle que Mahabâd l'a voulue, offre beaucoup d'analogies avec la société des Hindous régis par le code de Manou. Il y a un royaume, dans l'acception orientale de ce mot, et, comme nous l'avons déjà dit, il y a un souverain (châh) absolu, dont le pouvoir émane du ciel. A côté du droit divin, on y voit quatre castes plus ou moins privilégiées : prêtres, guerriers, marchands et serfs cultivateurs. Cependant toutes ces distinctions, arbitraires ou injustes au premier coup d'œil, ne le sont que provisoirement. Une idée de la justice suprême, qui leur sert de base, console les faibles et met un frein à l'insolence du plus fort : c'est la métempsycose. Elle donne à Mahabâd le mot de l'énigme politique des privilèges. Les gouvernants vivants aujourd'hui deviennent gouvernés dans une autre vie, et *vice versâ*, car tous les êtres créés sont autant de membres d'une seule et même famille, et leur père, Mezdam le créateur, veut que chacun d'eux soit heureux en son temps et lieu, selon ses œuvres.

Pythagore avait, dit-on, connu personnellement Zoroastre (Zer-

Digitized by Google

ducht), le treizième des prophètes du Déçâtîr. Voici une esquisse du système de la métempsycose mahabâdienne que les Grecs ont imitée:

L'âme est un feu sacré, un jet de flamme émané de Dieu. Elle émigre d'un corps pour séjourner dans un autre, et lors de son pèlerinage, va hanter successivement les trois royaumes de créatures mondaines, savoir, minéral, végétal et animal, pour arriver à la dernière étape entre le ciel et la terre, je veux dire dans le corps de l'homme. A partir de là, l'âme entre dans les régions des esprits, il lui faut en subir toutes les métamorphoses, et d'échelon en échelon, s'élever, devenir de plus en plus pure et parfaite, afin de pouvoir se rapprocher de son essence première et rentrer dans le sein du dieu Mezdâm.

Ce travail de l'âme s'accomplit pendant la durée d'un certain nombre de siècles qu'on appelle collectivement « évolution, » guerdich, ou cycle, période. Les mythes des travaux d'Hercule et des souffrances de Prométhée ne sont qu'un bien faible écho de luttes de Revane (1) unie à la matière et contaminée par ce contact impur, matière qu'elle doit spiritualiser et diviniser. Encore de nos jours, il y a des Orientaux qui entendent l'âme se plaindre et gémir dans le roucoulement d'une colombe, dans le bruit d'une vague qui se brise sur la plage, dans les cris d'un forcené, dans le rugissement d'un lion, dans le fracas d'un rocher qui s'éboule, etc.

Souvent il arrive que l'âme parvenue déjà à la moitié de son chemin hérissé d'angoisses, se voit obligée de revenir sur ses pas. L'âme d'un homme qui cherche la pierre philosophale et se livre à l'étude des sciences prohibées, rétrograde dans les minéraux. Les débauchés et les irréligieux deviennent herbe. Un sort plus cruel encore attend l'âme d'un prince qui a fait tuer beaucoup d'hommes. Son âme, redescendue dans le corps d'un tigre, d'un ours ou d'un lion, en est arrachée par ceux mêmes qui jadis étaient complices ou exécuteurs de ses ordres sanguinaires. « Tout ce qui nous arrive, dit Mahabâd, » n'est qu'une rétribution. »

La matière en général et le corps humain en particulier est un

(1) Revâne, que je rends par « âme » faute de meilleure expression, est un adjectif verbal de reften « aller, » marcher, se porter d'un endroit à l'autre. Il faudrait le traduire plutôt « courant d'âme » ou « courant de vie » de même qu'on dit « courant d'air, courant d'électricité, » etc.

Digitized by Google

agent puissant et un auxiliaire précieux dans l'œuvre de l'affranchissement de l'âme. Ils la perfectionnent et ils en sont perfectionnés; sans être revêtue d'aucun corps élémentaire ni aidée par lui, elle souffre des tortures atroces. Les passions dont elle n'a pas su se purifier, lorsqu'elle quitte son enveloppe terrestre, deviennent ses bourreaux, et changées en un feu inextinguible, en glace, en serpents, ou scorpions, etc., la dévorent continuellement. Une âme bienheureuse qui parachève sa dernière vie ici-bas, se réfugie dans le corps d'un zindébar ou dans le corps d'un Hertasp, c'est-à-dire se métamorphose en « animal innocent » ou en « cénobite contemplatif. » Zindébar est un substantif persan composé de zindé «vivant» et bâr « fardeau, » et veut dire, ce me semble, « un être auquel sa vie est à charge. » C'est pourquoi le Déçâtir recommande souvent de ne pas molester les zindébars, afin sans doute de ne pas les empêcher de conduire à bon port cette existence en chair et en os qui pèse aussi lourdement et répugne à leur nature toute de feu et d'esprit. L'âme ascétique de Herstap dans ses moments d'extase, peut être ravie au ciel et y contempler les gloires de Mezdam, avant même que la mort ne vienne la délivrer, une fois pour toutes, des entraves du corps, moment ardemment désiré par l'homme saint. Ce désir et cette tristesse d'une âme qui rêve en anticipant sur la félicité d'une meilleure vie à venir, caractérisent encore aujourd'hui la poésie persane et lui impriment un je ne sais quoi de solennel, de profond et de sévèrement beau.

Laissons donc les prophéties du Déçâtir plaider elles-mêmes leurs titres à la sainteté et à l'antiquité. Une pareille œuvre ne saurait sortir que du cœur d'un homme inspiré. Elle est marquée au sceau d'une fièvre sacrée que des esprits profanes d'aucun pays ne sauraient comprendre et à plus forte raison imiter.

Le fait le plus remarquable, unique dans les fastes du monde religieux antérieur à la venue du Christ, est l'idée que ces prophéties nous donnent de Dieu. Ce n'est point le terrible, le vindicatif, le colère et l'envieux Jéhova de l'Ancien Testament, qui parle du milieu des nuages sillonnés d'éclairs et de foudres. Mezdam, dans le Déçâtir, est avant tout le dieu d'amour. Il n'est puissant qu'à force d'aimer. Selon le livre qu'il fait écrire à son élu, toutes les créatures ne sont qu'autant d'enfants d'un même père : « Tu seras obéi par trois fils : le royaume des minéraux, le royaume des végétaux et le

Digitized by Google

royaume des animaux. » — Il recommande continuellement de ne pas les molester.

Le Déçâtir n'a jamais été traduit en français et c'est à peine si quelques-uns de nos savants en connaissent le nom. On a entièrement omis dans le recueil intitulé *Livres sacrés de l'Orient*, ce bel ouvrage qui comble une lacune importante dans l'histoire des religions de l'antiquité. Nous allons réparer en partie cet oubli.

Le livre de prophéties d'Abâd le Grand fait la base du système religieux du Déçâtir. Les livres de quinze autres prophètes, successeurs d'Abâd, ne sont qu'autant de recueils de prières et de révélations partielles annexées à celui-là pour en faciliter l'intelligence et la pratique. C'est pourquoi nous reproduisons ici le livre d'Abâd presque entièrement, sauf quelques détails qui seraient déplacés dans un article de Revue. Quant aux autres livres du Déçâtir nous nous bornerons à quelques citations moins étendues. Tous nos extraits sont traduits du texte de la version persane de Saçân qui y a ajouté des commentaires, des gloses et des notes explicatives d'un grand intérêt.

EXTRAITS DU LIVRE D'ABAD LE GRAND (MAHABAD).

...... Un jour le prophète Abâd le Grand, cette âme pleine de joie — que la bénédiction de Mezdam (1) plane sur lui et sur ses disciples vertueux ! —, fit à Mezdam la demande suivante ; « Dis-moi, ô dieu d'amour et de justice, instruis-moi, souverain Créateur, comment se fait-il que les rois, les conquérants et autres puissants du monde inférieur (la terre), soient assujettis à des maladies du corps, que leur âme souffre pour son propre compte et pour ce qui arrive de pénible aux amis et aux parents de l'individu ? Pourquoi les fais-tu souffrir ainsi, est-ce juste ? » — Mezdam, le souverain du monde et de tout ce qui existe, répondit :

(1) Nous verrons dans la suite que Dieu a plusieurs noms dans le *Déçâtir* : on l'y appelle Mezdâm, Lâreng, Yezdân, Dâi, Chemta, etc., etc. Tous ces noms ont une valeur mystique, et il n'y a que les hommes saints qui en comprennent la portée. Le vrai nom de Dieu n'est connu qu'à lui seul. Les anges l'appellent autrement que les démons de l'enfer, et ceux-ci autrement que les hommes.

Digitized by Google

« Les malheurs et les souffrances qui viennent visiter les hommes au milieu de leur prospérité, ne sont qu'autant de moyens d'expiation due pour les œuvres et les paroles dont ils s'étaient rendus coupables dans leur vie antérieure. Le châtiment que, dans ma justice, je leur fais endurer, les purifie, les exalte et les prépare aux stations plus élevées de leur vie à venir. »

AU NOM DE LARENG!

Dieu punit les malfaiteurs, dès le moment où ils sont à l'état de l'embryon, dans le sein de leurs mères. Alors, déjà, différentes incommodités et malaises viennent frapper le fœtus qui grandit en souffrant. La chaîne d'afflictions qu'il doit endurer se déroule peu à peu, il la traîne depuis le jour de sa naissance jusqu'à sa mort: les maladies et infirmités, les blessures faites par les bêtes féroces, le suicide ou les angoisses du trépas! Tout ceci n'est que la juste rétribution des actes de sa vie antérieure. Ses bonnes œuvres lui sont comptées avec tout autant d'exactitude et le conduisent à des résultats opposés.

Commentaire. Le sens de ce verset est celui-ci : Chacune de nos actions porte en elle-même un germe qui doit fructifier. Tout ce qui nous arrive, heur ou malheur, n'est qu'une rétribution.

Le lion, le léopard, le tigre, la panthère, le loup et autres animaux carnassiers dont la mission est de répandre du sang et de faire souffrir; quadrupèdes, oiseaux ou reptiles, tous avaient jadis été autant d'hommes puissants sur la terre, entourés d'une foule de flatteurs et d'esclaves exécutant leurs ordres. Le monarque devenu bête féroce, fait une guerre impitoyable à tous ses sbires, favoris, ambassadeurs, généraux, maîtresses et autres complaisants ou complices des méfaits de sa vie antérieure. Sans leur coupable assistance il n'aurait pas été dégradé à l'état de brute. Aussi s'en venge-t-il cruellement. Un homme dévoré ou blessé par une bête n'est qu'un serviteur jadis coupable, puni par son maître d'autrefois. Dieu lui fait maintenant expier le crime de connivence. Voilà le mot de l'énigme.

Ils souffrent à leur tour, ces potentats métamorphosés en animaux carnassiers, en reptiles. Maudits et persécutés par les hommes, jour et nuit sur le qui vive, ils endurent des privations de toute es-

Digitized by Google

pèce, des maladies, des blessures, chacun selon ce qu'il a mérité. S'il leur reste, après leur mort nouvelle, des péchés à expier, Dieu les fera reparaître encore une fois sur la terre, pour recevoir, eux et leurs complices, une juste punition.

Commentaire. L'expiation pleine et entière doit s'accomplir n'importe quand, dans la première, dans la dixième ou dans la centième vie du coupable.

AU NOM DE LARENG !

Voici ce que Yezdân ordonne à son élu Abâd le Grand : Gardez-vous bien de tuer les *zindébar !* (1) Ne les privez point de la vie, car ce n'est pas à vous qu'appartient de leur faire expier les fautes qu'ils auront commises lors de leurs existences antérieures. L'homme bien avisé se servira du cheval pour monture et se fera aider par le bœuf, le chameau, le mulet ou l'âne pour le transport des fardeaux ; les bêtes de trait et celles de somme n'étant que des tyrans qui, dans leur vie antérieure, imposaient des charges onéreuses à leurs subordonnés.

Un homme jouissant de toutes ses facultés morales qui, de propos délibéré, aurait tué une créature innocente, et qui n'en serait pas aussitôt puni par son ange tutélaire ou par ses autorités visibles, le serait immanquablement après sa mort.

Tuer un zindébar équivaut au meurtre d'un homme idiot qui ne fait aucun mal.

Sachez que la main du Très-Haut s'appesantit sur tout homme coupable d'avoir tué une créature innocente. Craignez la colère de Dâï.

AU NOM DE LARENG !

Toutes les fois qu'une bête carnassière, poussée par son instinct à répandre du sang et à torturer, tue un animal quelconque, elle ne fait qu'infliger la peine du talion pour un meurtre antérieurement commis par cet animal. Elles obéissent ainsi à la mission qu'elles ont à remplir sur la terre.

---

(1) Les *zindébars* sont des animaux granivores, comme le cheval, le bœuf, l'âne, etc. qui ne se nourrissent pas de la chair de leurs semblables.

Digitized by Google

Détruire les animaux féroces est un acte licite, convenable et méritoire. Ces animaux sont des criminels qui répandaient le sang et tuaient autrefois. Or quiconque les tue, fait une œuvre pieuse en détruisant des ci-devant malfaiteurs coupables du meurtre des innocents.

AU NOM DE LARENG !

Ceux d'entre les hommes qui ne veulent pas s'instruire, qui préfèrent le mal au bien et la méchanceté à la bienveillance, passeront dans le corps des végétaux et y resteront emprisonnés en punition de leur ignorance et de leur méchanceté.

Les minéraux serviront de prison aux hommes coupables d'avoir voulu apprendre les sciences *non louables* (prohibées), et d'avoir commis des actions criminelles.

Et ils demeureront dans ces enveloppes végétales ou minérales jusqu'à ce que leurs péchés leur soient remis. Après quoi, ils rentreront encore une fois dans des corps humains, pour y recevoir le prix qu'ils auront mérité par leurs souffrances et leur expiation.

AU NOM DE LARENG !

L'homme qui, sachant discerner le bien, ne fait que du mal, après être dépouillé de son enveloppe charnelle, ne sera plus revêtu d'aucun corps élémentaire. Les mauvais penchants de son âme, métamorphosés en feu brûlant, en neige glacée, en serpents, en scorpions, etc., continueront à torturer son âme jusqu'au moment où dégagée de ses impuretés antérieures, elle pourra prendre l'essor vers les régions sublimes.

Certes, c'est le plus pénible d'entre tous les châtiments de l'enfer : éloignée de Dieu, repoussée du séjour des bienheureux, des esprits et des anges, ne trouvant pas de place ni parmi les habitants de la terre, ni au milieu des éléments, l'âme de cet homme brûlera dans un feu ardent.

Dieu dit à Abâd, le bienheureux : « Prie que Mezdam vous délivre, « toi et tes amis, de ces poignantes angoisses ! »

AU NOM DE LARENG !

Que de béatitudes toutes les fois qu'à jeun et ne dormant pas, tu

Digitized by Google

élèves ton cœur pour l'unir à Yezdân! — Tu sors de ton enveloppe terrestre et tu contemples face à face le ciel, les astres et Dieu lui-même.

Ensuite tu rentres dans ton corps; il s'use, il dépérit, il se fane, et toi, après l'avoir rejeté à tout jamais, tu reviens séjourner éternellement dans cette demeure que tu n'avais qu'entrevue.

Chaque coupable doit recevoir un châtiment égal à sa faute.

Commentaire. Dieu ordonne que la peine encourue corresponde à la gravité du délit. Les crimes majeurs seront punis sévèrement *et vice versa*. Celui qui tue avec une pierre doit être lapidé, et celui qui donne la mort avec un glaive doit périr par le glaive.

Dieu, le maître, créa l'homme, son serviteur, en lui octroyant le droit du libre arbitre (*tévancune*, littéralement : tu peux agir). Libre à vous de faire le bien ou le mal; mais le premier conduit au paradis et le second à l'enfer.

Commentaire. Puisque Dieu, dans sa justice, nous a permis d'opter entre le bien et le mal, et qu'il nous a doués des forces nécessaires à l'exécution de notre volonté, il s'ensuit que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes pour tout ce qui nous arrive dans l'autre vie. Les bons iront occuper le ciel et le paradis. Les méchants seront condamnés à habiter les différents étages de l'enfer, selon la gravité de leurs péchés. Dieu, en donnant à ses créatures le libre arbitre, les ordres et les avertissements qu'il leur fait parvenir par la bouche de ses prophètes peuvent se comparer aux prescriptions d'un médecin. Un malade qui observe le régime prescrit par le docteur parvient tôt ou tard à se rétablir de son infirmité. Au contraire, celui qui désobéit ou qui cherche à éluder la volonté de son médecin, ne fait qu'aggraver son mal et le rendre de plus en plus incurable. Dans les deux cas, le médecin savant et consciencieux n'est pas responsable de ce qui arrive à ses malades; il a fait son devoir, qu'ils fassent le leur.

Le mal ne saurait émaner de l'essence de Dieu qui ne veut et ne fait jamais ce qui n'est pas bien.

AU NOM DE LARENG!

L'existence des êtres de la sphère et des régions inférieures ne sont qu'un don de la libéralité de Dieu. Ils ne peuvent pas être séparés de Lui. Ils ont existé, ils existent et ils existeront.

Commentaire. Le Donateur divin ne retire jamais le bienfait accordé, comme le font des hommes avares ou avides.

Digitized by Google

Le monde n'est qu'un rayon émané du soleil de l'essence de Dieu, le Très-Puissant. Il ne peut pas en être séparé et ne le sera jamais.

Le monde inférieur est subordonné au Verbe du monde supérieur et aux évolutions des sphères de celui-ci.

Au commencement de la première rotation, la souveraineté de la terre se trouve sous l'influence immédiate d'une étoile au mouvement lent.

Cette étoile dirige les affaires d'ici-bas, seule et sans compagnon ni associé ou satellite quelconque, pendant mille ans.

Pour les millénium suivants, elle s'associe une étoile, soit au mouvement lent, soit au mouvement accéléré, elle en prend une nouvelle tous les mille ans.

Son dernier associé est la lune.

Commentaire. La lune, de même que d'autres astres, aide l'étoile en s'associant à elle durant mille ans.

Après quoi, le premier associé de l'étoile descend sur la terre, métamorphosé en un kosrôou, un châh.

Commentaire. L'astre qui arrive au pouvoir avant les autres est appelé par les hommes ; *tel roi Ier*. L'astre que l'étoile s'était associé pour le millénium suivant, porte sur la terre le nom d'*un tel roi II*, et ainsi de suite. Après la mort du souverain, son grand-visir lui succède et devient roi.

Le deuxième souverain agit comme le premier en se choisissant un associé.

Le nombre de ces souverains ci-devant astres étant épuisé, le roi premier devient associé du roi second, et ainsi de suite.

Sache qu'il en est de même avec tous les astres appelés à régner sur la terre.

Commentaire. Chaque étoile au mouvement lent ou accéléré gouverne pendant mille ans de son propre chef et pendant les milléniums suivants, à l'aide de co-associés.

La lune, métamorphosée en roi, règne la dernière. Quand tous les astres ont été associés, l'un après l'autre, la grande période finit.

Après quoi, la suprématie revient au premier souverain.

Digitized by Google

Au commencement de chaque grande période, commence un nouvel ordre de choses pour les habitants de la terre.

Les lois, les connaissances et les actions d'une grande période révolue, ne resteront pas telles qu'elles ont été dans le courant de la période suivante; il y en aura de nouvelles quoique semblables celles-là.

Commentaire. L'œuvre de la combinaison des éléments doit recommencer à nouveau avec le commencement de chaque grande période. De cette combinaison, il émanera des êtres dont l'extérieur et l'intérieur, ainsi que les mouvements, les actions, les paroles seront semblables à ceux des êtres de la période précédente. Mais il ne faut pas que cette apparence de similitude fasse croire que le passé se répète ou qu'il garde son *statu quo*. Si Dieu voulait ramener les choses à l'état de leur existence antérieure, pourquoi les en eût-il privées? La reproduction n'est pas la répétition, et Dieu, cette sagesse suprême, ne fait rien dont il pourrait se repentir ensuite, ou qu'il serait obligé de refaire.

Chaque grande période qui arrive offre des traits de ressemblance avec la période précédente, depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Toi Abâd, mon élu, toi et ton épouse, vous seuls êtes resté en vie après la fin de la période précédente. Personne n'a survécu que vous. Tous les hommes de la période actuelle proviennent de vous.

Commentaire. Il faut savoir qu'à la fin de chaque grande période, tous meurent, excepté un homme et une femme que Dieu épargne afin de continuer la race humaine sur la terre. C'est pourquoi Dieu annonce à son élu Abâd qu'il sera père des populations de toute une période.

AU NOM DE LARENG!

Dieu dit : ô Abâd, les meilleurs d'entre les hommes sont ceux qui obéissent à tes ordres et qui te suivent.

L'homme le plus agréable à Dieu est celui qui prend tes paroles pour règle de sa conduite.

L'homme que tu poursuivras, moi, Mezdam, je le poursuivrai aussi.

Tu es le chef dont j'ai gratifié les hommes.

Pendant un grand nombre d'années, tes disciples seront les souverains du monde.

Digitized by Google

Jamais le monde n'a joui et ne jouira d'autant de bonheur, de joie, de tranquillité et de justice que sous le règne des souverains qui professent ta religion.

Aussi longtemps que les hommes feront abstention d'injustice, de péchés et de crimes, ta religion qui n'est autre chose que l'amour de Dieu, continuera à éclairer leurs voies.

Les rois oublieux des devoirs prescrits par ta religion, deviendront les bourreaux de leurs sujets.

AU NOM DE LARENG!

Personne ne connaît l'origine de Dieu (Mezdam). Il n'y a que Lui-même qui puisse la comprendre.

L'existence, l'unité et l'identité, sont des qualités inhérentes à son essence, elles ne sont point accidentelles.

Il est sans commencement, sans fin. Il n'a aucun associé, ni ennemi, ni rival, ni ami, ni père, ni mère, ni femme ou enfant, ni place, ni position, ni corps, ni quoi que ce soit de matériel, ni couleur, ni odeur.

Il est vivant, et sage, et puissant, et indépendant, et juste. Son omniscience embrasse tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend, tout ce qui existe.

Par son seul amour du bien, sans espoir d'en être rétribué, Il créa avant tous *Behnâm* (le chef des anges). Création parfaite et bonne, indépendante, immatérielle et non assujettie à l'influence du temps.

Commentaire. Behnâm est le nom de la première intelligence (hoûch). Moyennant Behnâm, Dieu créa la seconde intelligence, et ainsi de suite, il fit naître, les unes des autres, les intelligences de différents degrés. Ensuite, il a créé une âme (djân) et un corps. Ces intelligences ou anges sont innombrables.

Il existe un grand nombre de planètes. Subordonnées à la surveillance des anges tutélaires, chacune d'elles possède à elle une intelligence et un corps. Le ciel est divisé en plusieurs étages et compartiments, chacun d'eux contient des étoiles, des intelligences et des âmes qui lui sont propres. Dieu seul en connaît le nombre.

Dieu subordonna le monde inférieur (la terre) au monde supérieur (le ciel).

Digitized by Google

AU NOM DE LARENG!

L'intelligence ne dépend pas du corps, mais c'est dans le corps que l'âme acquiert sa perfection.

Le ciel est la demeure des anges, la cité des âmes et la place des sphères. Approchez des anges et vous verrez aussi Dieu, le Souverain de l'Univers.

L'extase et le ravissement que l'on éprouve en Le contemplant, sont bien au-dessus des plus parfaites jouissances d'ici-bas : la langue ne saurait exprimer, ni l'oreille entendre, ni les yeux voir une pareille joie! Ceux qui en jouissent peuvent seulement s'en faire une idée.

Le degré le plus bas de cette extase du ciel correspond au sentiment qu'éprouverait le plus pauvre des hommes, en recevant un don équivalent à la valeur de toute la terre.

Chacun des quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre, se trouve placé sous la surveillance d'un ange tutélaire.

Un ange à part est préposé à la garde de chaque produit de ces éléments. Le brouillard, la neige, la pluie, la foudre, les minéraux, les plantes et les animaux, Yezdân n'a rien oublié dans sa miséricorde, autant de créatures, autant d'anges gardiens.

Viennent après les végétaux, divisés aussi en plusieurs espèces, et confiés à la tutelle des anges.

Suivent les animaux : l'ange gardien de la race chevaline se nomme Feravech, et l'ange gardien de l'espèce humaine, Ferzenram.

Chaque enfant de ces trois familles, minérale, végétale et animale, est douée d'une âme active, intelligente et libre.

AU NOM DE LARENG!

Mezdam a distingué l'homme d'entre tous les animaux, en lui donnant une âme essentiellement libre et indépendante. L'âme ne relève pas de la position ni de la place qu'elle occupe. Elle ne s'amalgame point avec la matière ni avec les éléments. Elle est indivisible. Ce n'est que par l'âme unie au corps que les hommes peuvent s'élever à la dignité glorieuse des anges.

Mezdam, par l'organe de son omniscience et de la sagesse suprême, a réuni l'âme au corps élémentaire.

Tout homme qui, lors du séjour de l'âme dans son corps élé-

Digitized by Google

mentaire, fait ce que doit faire un *Hertasp* (1), à savoir : posséder des connaissances utiles, et les pratiquer en évitant de faire de la peine aux créatures innocentes, Dieu l'en récompensera.

Mezdam dit : « Après qu'un Hertasp aura laissé ce corps inférieur terrestre), je le ferai parvenir au séjour des Esprits, afin qu'ensemble, avec les anges, il puisse me voir et me contempler de près.

» L'homme qui, sans parvenir à la perfection d'un Hertasp, aurait cependant connu le bien et fui le mal, je l'éleverai aussi à la dignité d'un ange. »

Ainsi chacun, selon son savoir et ses actions méritantes, occupera la place qui lui est due dans (la sphère) de l'intelligence, de l'âme ou du ciel. Il demeurera dans le séjour des bienheureux, en y jouissant des félicités éternelles.

Celui qui (dans sa vie antérieure) affectionnait le monde d'ici-bas y renaîtra encore une fois pour devenir roi, vizir, chef ou magistrat grand ou petit, selon le degré de son savoir et la valeur de ses paroles et de ses œuvres de la vie précédente.

AU NOM DE LARENG !

O mon élu, tu verras tes disciples divisés en différentes sectes.

Il y aura une troupe de gens avisés, faisant du bien et mortifiant les sens. Ceux-ci marchent sur le chemin de bénédiction.

D'autres, tout en ayant la connaissance du bien et du mal, commettront des actions blâmables et feront souffrir des créatures innocentes.

Croyez-moi, sans user de la bienveillance envers les créatures innocentes et sans mortifier ses propres passions, il est impossible de parvenir jusqu'aux anges.

Et il y aura des guerres entre tes disciples.

Commentaire. Il avertit qu'il s'élèvera des conflits parmi ces innovateurs en matière de religion. Ils se haïront les uns les autres, ils s'entr'égorgeront pour prouver la prééminence de leurs dogmes.

---

(1) L'épithète Hertasp appartient de droit à ceux d'entre les adorateurs de Mezdam qui, par l'amour de Dieu, font abstinence de nourriture et de sommeil, en évitant de donner de la peine aux créatures innocentes (Zindébar).

Digitized by Google

Et il surgira autant de sectes et autant de princes qu'on écrira de gros volumes sur ce sujet.

O Abâd, élu chéri de Mezdam! Excepté le tien, il n'y a pas d'autre chemin qui conduise à Dieu. Guerriers ou magistrats, ouvriers ou agriculteurs, suivez-le et vous ne manquerez pas d'arriver au ciel et d'y trouver un accueil selon le degré du mérite de vos actions.

AU NOM DE LARENG!

Ayez peur du péché. Dans une faute la plus légère que vous auriez commise, voyez un crime atroce. Souvent un malaise, apparemment insignifiant, dégénère en une maladie mortelle.

Ne désespérez jamais de SA miséricorde.

Commentaire. Il dit qu'il faut étouffer le mal dans son berceau. Au moment même où tu t'aperçois d'avoir mal fait, arrête-toi, renonces-y et repens-toi. Ne désespère jamais de la clémence de Yezdân, car il aime et il pardonne. Il n'afflige pas son serviteur par colère. Dieu ressemble à ce maître d'école qui ne châtie ses élèves qu'afin de les rendre meilleurs.

Lisez le livre de Dieu (Déçâtir) sur le chevet d'un enfant nouveau-né et faites l'aumône pour l'amour de Dieu.

Quant à la manière de vous comporter envers ceux qui ont cessé de vivre, on peut indifféremment jeter le cadavre dans un vase rempli d'acide nitrique, le brûler sur un bûcher ou l'enterrer.

Commentaire. Voici ce qu'ordinairement font les disciples d'Abâd en cas de mort d'un des leurs. On commence par laver le cadavre et l'habiller avec des robes propres et parfumées. On le plonge dans un vase plein d'eau-forte, et, après avoir constaté la dissolution du cadavre, on va jeter le contenu du vase dans un endroit éloigné de la ville. Ici, après avoir lavé et habillé le cadavre, on le jette dans le feu. Là, on fait creuser, sous le dôme d'un mausolée bâti à cet effet, un puits profond dont l'intérieur est recouvert de briques et enduit avec du plâtre. Le cadavre est déposé dans une niche ou sur la plate-forme construite près de la margelle du puits. Ailleurs, d'autres enferment leurs cadavres dans une urne ou dans un cercueil, et les font enterrer. Le meilleur de tous ces procédés est celui de la dissolution du corps dans de l'eau-forte.

Après le décès de chacun de vous, lisez le Déçâtir et donnez quelque chose à ceux qui adorent Dieu, afin que l'âme du trépassé puisse arriver à la béatitude.

Il n'y a rien de plus agréable à Mezdam que la charité et l'aumône.

Digitized by Google

Pour chaque péché que vous aurez commis, faites pénitence et repentez vous.

Faites du bien et secourez vos coreligionnaires.

Prenez au voleur le double de la valeur des choses qu'il aura volées, et, après l'avoir fouetté avec des verges, jetez-le dans une prison pour quelque temps.

Mais s'il ne se corrige pas, faites-le promener avec ignominie autour de la ville et employez-le comme portefaix.

Commentaire. La loi d'Abâd le Grand veut qu'un voleur convaincu d'avoir volé pour la seconde fois soit ignominieusement promené autour de la ville. Après quoi on le fait fouetter avec des verges, on lui met des chaînes aux pieds, et on l'emploie à porter des briques et de la boue pour les maçons. Cette peine infamante dure jusqu'à la mort du voleur.

Le coupable du crime d'adultère sera puni d'une bastonnade et on le promènera ignominieusement autour de la ville. S'il retombe dans sa faute on en fera un eunuque. Sa complice, si elle est mariée, doit être emprisonnée.

Commentaire. La loi veut qu'une femme coupable d'adultère soit fouettée de verges et subisse la peine de l'exposition publique. Si elle ne se corrige pas, elle sera emprisonnée à vie.

Après avoir adoré Mezdam, adorez les planètes et allumez des feux en leur honneur.

Faites-vous faire des simulacres de ces planètes et adorez-les convenablement.

Une troupe d'hommes d'ici-bas s'imagine présomptueusement être plus heureux que ceux qui habitent les cieux. Évitez-la. Ce qui est de la terre ne peut pas égaler ce qui est du ciel.

L'âme d'un homme, malgré son origine céleste, ne peut entrer dans le séjour des bienheureux qu'à force de piété et d'adoration.

Commentaire. L'âme d'un homme qui connaît le bien et qui le pratique, ne devient *semblable* aux habitants du ciel qu'après s'être séparée de sa dépouille mortelle. Elle n'en est pourtant pas plus parfaite ni plus heureuse que ceux-là. Tant qu'elle reste ici-bas, il lui est impossible d'égaler leur perfection. Aussi tous ceux d'entre les hommes qui prétendent à une supériorité quelconque ne sont qu'autant d'imposteurs.

Digitized by Google

O Abâd! c'est bien la parole de Mesdam que l'ange a déposée sur ton cœur.

C'est bien cette parole que tu as recueillie de ma bouche pendant tes jeûnes et tes veilles, lorsque, sorti de ton enveloppe terrestre, tu venais avec le chef de mes anges pour Me contempler et pour M'écouter.

Commentaire. La parole de Dieu ne se communique pas comme un souffle ni comme un son que l'on puisse sentir ou entendre. C'est une inspiration qui descend sur notre cœur par l'intermédiaire d'un ange. L'homme saint qui jeûne et qui veille peut, comme nous l'avons déjà remarqué, dans ses moments d'extase, laisser son corps sur la terre et prendre l'essor vers le ciel pour y écouter ce que Dieu dit. Redescendu sur la terre, vous traduisez en langue humaine ce que vous avez entendu là-haut.

Tu m'as vu, tu m'as entendu parler! Communique mes paroles à mes serviteurs d'ici-bas.

Commentaire. Tous les bienheureux, habitant le ciel, qui approchent Yezdan, obéissent à ce qu'Il leur dit, et pour cette raison n'ont aucun besoin des prophètes de la terre.

Après toi, mon prophète Djey Efrâm fera revivre ta religion sur la terre.

II.

EXTRAITS D'AUTRES LIVRES DE PROPHÉTIES DU DÉÇATIR.

UNE PRIÈRE A LA PLANÈTE DE VÉNUS.

..... Dieu dit : O Djemchîd, fils de Tehmourès! fais revivre sur la terre la religion du grand Abâd. Tu es un puissant prophète.

Je t'ai appris tous les arts qui font l'ornement et les délices du monde.

Ma lumière se reflète sur ta personne.

Mes paroles vivent sur tes lèvres.

C'est Moi qui parle aux hommes par l'organe de ta langue, et

Digitized by Google

tu me parles à Moi et non pas à eux, comme ils se l'imaginent.

Adore l'astre de Ferchendjivam (Vénus). Toutes les fois que tu voudras lui adresser tes dévotions, prie ainsi :

AU NOM DE MEZDAM !

Exauce ma prière, ô toi puissante et admirable maîtresse des sciences et souveraine des actions humaines.

Tu es pure et immaculée, sois bénie par le Seigneur.

Reine du monde des planètes !

Auguste dispensatrice de lumière !

Vénérée et brillante, aimant et aimée; joie, amitié et bonté mêmes.

Humble servante du créateur, radieuse de Son amour. Par la toute-puissance de Son amour, tu planes dans la troisième sphère au-dessus des anges et des astres.

Entends-moi ! Dis à ton père, l'ange-intelligence libre; prie-le qu'il fasse parvenir mon vœu au trône de celui qui commence le temps et qui existe par Lui-même.

Mon vœu n'est pas indigne du monde éternel.

Que Dieu illumine mon âme; qu'il fasse disparaître mes difficultés; qu'Il m'approche de Lui et que j'y reste à jamais dans les siècles des siècles !

PENSÉES DÉTACHÉES.

..... AU NOM DE MEZDAM, LE CRÉATEUR DES ARTS,

On te demandera : par quel signe reconnais-tu Dieu ? Réponds : par ce qui descend sur mon cœur. Sans ce témoignage de la présence divine en nous, il n'y aurait plus de bonheur, plus de repos pour les âmes.

Ton âme apporte avec elle de certaines sciences qui, révélées au commun des hommes, les aurait fait trembler comme des branches agitées par le vent.

..... Dieu dit : j'ai créé le monde comme un individu.

Commentaire. En effet, le monde est un animal, un individu dont le corps est un composé de tous les corps existants, c'est pourquoi on l'appelle téhime, l'univers.

Digitized by Google

Son âme est un composé de toutes les âmes, elle porte le nom de réwañguird, « la cité des âmes. » Son intelligence est un résumé composé de toutes les intelligences créées, elle est nommée ķérède guird, la cité de la raison. En un mot, le monde est un individu, un homme collectif, adorant Dieu à lui seul comme toute autre créature. Ouvrez les yeux de votre cœur et vous verrez que ce que nous appelons le ciel n'est que la *peau* de l'individu en question. La planète de Saturne lui sert de *rate;* Jupiter de *foie;* Mars de *fiel;* le soleil de *cœur;* Vénus d'*estomac;* Mercure de *cerveau*, et la lune de *poumons*. Les étoiles fixes et les étoiles filantes en sont autant de *veines* et de *nerfs*. Le calorique n'est que la *chaleur animale* de l'individu; il devient plus ou moins intense selon les mouvements que l'individu fait en marchant sur la voie de Dieu. L'eau est sa *sueur*. La terre lui sert de *piédestal*. L'éclair, c'est son *sourire*, le tonnerre sa *voix*, et la pluie ses *larmes*. Tous les animaux de la terre, y compris l'homme, sont comme des *vers* dans le ventre du grand individu. Cependant chaque homme peut et doit ennoblir, c'est-à-dire spiritualiser son enveloppe matérielle : à force de vertu et de piété, le corps devient âme. Tel est le but et le dernier mot de notre existence.

Le monde est un homme, et l'homme est tout un monde.

Il y a une multitude infinie de mondes visibles et invisibles qui ne font qu'un grand tout, car Dieu est Un et Indivisible.

O Djemchîd! tu vois Dieu dans chacun de ses serviteurs, et Dieu, par effet de son immense amour est notre serviteur à nous tous.

Dis aux hommes : Ne cherchez pas à voir Dieu avec vos yeux du corps; priez-le de vous donner d'autres yeux plus clairvoyants que ceux-là.

L'homme qui dit : « je ne puis pas voir Dieu » est un aveugle-né.

L'homme parfait arrive à Dieu en suivant l'impulsion de son instinct naturel, comme la périphérie d'un cercle aboutit au point de son départ.

Certes, la connaissance de soi-même est la connaissance de Dieu.

Maintenant les hommes ne font que du mal; ils poursuivent la route des rapines et des crimes.

Et ils méconnaissent la mission dont je t'ai investi, ô Djemchîd! Or, je te prendrai du milieu de ces malfaiteurs pour te rapprocher de Moi, et tu demeureras à jamais avec Moi.

Et ils resteront sous la domination des tyrans étrangers.

O mon prophète! ton âme est un ange, fille de l'ange nommé intelligence (hoûch).

Tous les sens moyennant lesquels un animal reçoit des impressions : la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût, sont autant d'anges infé-

Digitized by Google

rieurs subordonnés à l'âme, qui est aussi *une* ange et reine souveraine du royaume de matière.

Ceux qui s'efforcent de voir Dieu par l'organe de leur intelligence, se troublent et marchent dans les ténèbres.

L'âme est un feu émané du foyer des splendeurs de la toute-puissance de Mezdam.

Ceux qu'il aura sauvés demeureront éternellement dans le ciel, et les malfaiteurs iront habiter un enfer affreux (Le monde des esprits dégradés).

Commentaire. Remarquez bien l'épithète *affreux.* Dieu, dans sa miséricorde, ne punit personne sans lui laisser le moyen de se réhabiliter. Il n'y a pas de peines éternelles.

Dieu dit : O Siâmek, tu es le prophète obéi par trois fils (c'est-à-dire le royaume minéral, le royaume végétal et le royaume animal).

Et tu ordonnes à quatre mères (c'est-à-dire les quatre éléments).

Tous les jours, et plusieurs fois par jour, tu sors de ton enveloppe terrestre pour prendre l'essor vers moi.

Je te délivrerai de ta prison charnelle, et tu viendras t'asseoir à mes côtés, pour y rester à jamais. Le monde d'ici-bas n'est point ta place.

L'âme émigre d'un corps pour séjourner dans un autre.

Les êtres libres et entièrement affranchis hantent le siége de lumière, ils voient Dieu face à face. Les êtres dégradés peuplent les différents étages du ciel. Enfin, les êtres encore plus inférieurs passent d'un corps élémentaire dans un autre, et par ce moyen, se préparent à un avenir plus digne de leur origine céleste.

Commentaire. Les jouissances et les peines de l'âme sont plus fortes et plus permanentes que celles du corps ; les dernières cessent avec la vie, tandis que les premières se perpétuent et durent éternellement. Il en est du degré de leur intensité respective ce qu'il en est de leur durée. Les sens du corps lui font distinguer la variété des couleurs, des sons, etc. Les facultés de l'âme lui font percevoir Dieu et toutes les nuances des êtres du monde spirituel.

Digitized by Google

LES COMMUNISTES PERSANS DU Ve SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

..... Et il viendra un homme, soi-disant prophète, qui détournera tes disciples du chemin de la vérité.

Commentaire. Le texte prédit ici la venue de l'imposteur Mani, qui vivait sous le règne du chah Ardéchir, et qui excellait dans l'art de la peinture. Entre autres choses, il avait publié la description de différents anges, accompagnée des figures explicatives. Un de ces anges était représenté comme un homme à tête d'éléphant. Mani recommanda aux hommes de hâter la fin du monde ; pour arriver à ce but, disait-il, et par conséquent pour en finir avec les malheurs qui nous accablent dans ce vallon des pleurs, il faut s'abstenir du commerce avec les femmes et tuer les animaux. Interrogé par Ardéchir pourquoi il prêchait des doctrines aussi subversives, Mani répondit : « En tuant les animaux, on délivre leurs âmes pures des entraves de la matière qui les gênent et les abrutissent, et, en même temps, on leur facilite les moyens de retour dans une demeure plus analogue à leur origine éthérée. Or, pour sauver l'âme, il faut détruire le corps. Quant aux femmes, je recommande à mes disciples de s'en abstenir, afin de faire cesser la propagation de l'espèce humaine. Quand il n'y aura plus d'hommes, les âmes ne viendront plus se contaminer au contact de nos corps qui polluent et dégradent leurs habitants spirituels. »

A cela le roi répondit :

« Comment s'imaginer pouvoir parvenir un jour à la destruction complète de tous les êtres créés ? Ne sais-tu donc pas qu'il y a beaucoup d'animaux qui se reproduisent sans le concours des deux sexes. Les moucherons, par exemple, n'ont pas d'organes sexuels : ils naissent des feuilles mortes et des plantes aquatiques. La chaleur printanière fait éclore des essaims de mouches et tant d'autres créatures sans mâles et femelles. L'homme aurait beau vouloir détruire des millions d'habitants qui peuplent l'univers. Le feu, l'air, l'eau, la terre, chacun des éléments, les plantes et minéraux eux-mêmes, sont doués d'une âme qui leur est propre. Présumes-tu pouvoir détruire tout cela ? Et le moyen d'étouffer ce sentiment qui fait battre nos cœurs à la vue d'une femme qui nous plaît ? Tu oublies donc que les âmes, dont tu plaides la cause, n'entrent dans le corps qu'afin de pouvoir s'y perfectionner, à force de pratiques et de vertu, et, par ce moyen, redevenir libres et capables de prendre l'essor vers les régions célestes. »

Mani ne se tenant pas pour battu, citait d'autres preuves à l'appui de ses assertions. Les débats, traînant en longueur, finirent par impatienter le roi. « Enfin, fit-il, dis-moi, en un mot, vaut-il mieux bâtir ou dévaster ? »

Mani répondit : « Dévaster le royaume de la matière, n'est autre chose que de construire celui des âmes. »

— « Mais si je te fais tuer, toi ? »

— « Il n'y a que la destruction de mon corps qui puisse permettre à mon âme d'aller peupler un meilleur monde. »

Digitized by Google

— « Soit, j'agirai selon tes paroles. » Et il livra Mani entre les mains de la populace de la ville de Balk qui, après avoir lapidé l'imposteur, en écartela le cadavre.

Un autre faux prophète prêchera la communauté des biens et des femmes.

Commentaire. Dieu avertit ici ses fidèles d'un événement qui eut lieu en Perse, sous le règne de Gaubad, père de Nouchirvan. Le faux prophète se nommait Mezdek. Il invitait les hommes à s'unir dans le but de jouir en commun de toutes les bonnes choses de la terre, y compris les femmes. « Ceux qui professent une » même religion, disait-il, ont un même droit à participer également à l'usufruit » des biens de la communauté. La propriété doit être partagée en lots égaux entre » tous les coreligionnaires. Es-tu mari d'une jolie femme? envoie-la pour quelque » temps dans le domicile de celui d'entre tes voisins qui en a une laide, et contente-» toi de cette dernière pendant l'absence de la tienne. » A cette époque, la Perse victorieuse au dehors et riche au dedans, n'avait pas de pauvres manquant des premières nécessités de la vie. Mais il y avait beaucoup de prolétaires besogneux dans les États des souverains limitrophes; aussi accouraient-ils en foule se ranger sous le drapeau de Mezdek. Les débauchés indigènes et étrangers goûtaient beaucoup ses doctrines. Un des premiers qui s'élevèrent contre l'influence de cette secte devenant tous les jours plus nombreuse, fut le prince royal Nouchirvan. Toutefois, il ne voulait pas la briser avant que d'avoir démontré tout ce que les principes de Mezdek avaient d'irrationnel et de nuisible en même temps. Profondément versé dans les dogmes de la religion abadienne, le prince proposa à Mezdek un combat spirituel. Le défi fut accepté. Dans une assemblée solennelle tenue dans la salle d'audience du palais du chah, et en présence des hommes les plus instruits et les plus éloquents des deux partis, le jeune Nouchirvan démantela, pièce à pièce, tous les arguments de Mezdek. Le roi fit livrer la personne du vaincu entre les mains du vainqueur. Il finit ses jours dans un cachot.

Il n'y a que Dieu qui connaît ce qui est vrai!

Ces derniers extraits sont empruntés au livre de Zerducht. C'est dans ce livre aussi qu'il est question de la visite qu'un philosophe ou sage Ionien fit à Balk, ville capitale de l'empire de Perse, pour y discuter des questions théosophiques avec les sages de l'Irân. On y donne beaucoup de détails sur la conversation de Zerducht avec le philosophe grec qui, selon l'opinion de quelques auteurs, ne serait autre que Pythagore. Il est remarquable qu'à côté de ce passage, on lit dans le Déçâtir les lignes suivantes qui offrent beaucoup d'analogie avec les ***prototypes*** ou idées de Platon :

Digitized by Google

« Tout ce qui est *sur la terre* est une ressemblance ou une ombre de quelque chose qui est *dans la sphère* (en persan sipehr, qui veut veut dire aussi *ciel*).

» Lorsqu'une *chose lumineuse* est en bon état, son *ombre* l'est aussi.

» Lorsque cet objet lumineux s'éloigne de son ombre, la vie s'éloigne (dévie) à une certaine distance.

» Cet objet lumineux est l'ombre d'une chose encore plus lumineuse que lui.

» Et ainsi de suite jusqu'à Moi (Mezdam) qui suis — Lumière des lumières.

» Tourne tes yeux vers Mezdam qui fait projeter l'ombre. »

Alexandre CHODZKO.

Digitized by Google

RÉSULTATS

DE L'IMMIGRATION EUROPÉENNE

EN ALGÉRIE.

A la fin de juin 1850, le département de la marine chargea un de ses agents d'aller recueillir, en Algérie, les renseignements qui pouvaient éclairer l'étude de l'immigration européenne aux colonies. M. Mélinon, qui fut désigné pour cette mission, est un botaniste distingué. Il a exercé dans la Guyane française les fonctions de commissaire commandant le quartier de Mana, où il a dirigé des travaux de colonisation très-importants ; aujourd'hui encore il est chargé de l'organisation de la partie agricole des pénitenciers qui viennent d'être créés auprès de Cayenne. Ses études spéciales et sa longue expérience le signalaient comme un juge tout à fait compétent pour apprécier les efforts tentés par le ministère de la guerre en faveur de la colonisation européenne en Algérie. Ayant eu communication du travail dans lequel M. Mélinon a consigné ses observations, nous pensons devoir en reproduire les principales parties. Nons sommes persuadés que les personnes qui s'intéressent au progrès de la colonisation algérienne nous sauront gré de cette publication.

Après avoir exposé les difficultés de tous genres que la France eut à surmonter pendant les premières années de l'occupation, et les fautes commises, soit par l'administration, soit par les particuliers

Digitized by Google

pendant cette période de tâtonnements et d'incertitude, au milieu des embarras d'une guerre acharnée, M. Mélinon aborde plus directement le sujet qu'il entreprend de traiter.

« Ces interruptions violentes du travail agricole par les prises d'armes, ces échecs accélérés et multipliés par l'inexpérience, cette crise financière si intense qui se déclara en 1845 (1) constituent un de ces enseignements sévères que subissent toutes les colonisations nouvelles, composées d'éléments de population plus aventureux que sages, et que l'effort des administrations ne saurait prévoir ni gouverner, sans porter une atteinte très-grave à l'œuvre qu'elles poursuivent. Mais pendant que la fièvre des spéculations sur les maisons agitait les populations urbaines de la province d'Alger, l'administration, persévérant dans la pensée d'asseoir notre domination en Algérie par la colonisation européenne, étudiait les moyens de créer des villages agricoles. La guerre, qui sévissait alors dans un rayon assez rapproché des villes, l'engagea à arrêter les bases de ces établissements sur un plan raisonné d'occupation générale et de fortifier chaque village, pour assurer un refuge aux colons assez hardis qui répondraient à son appel.

C'est à ce moment que commencèrent les véritables difficultés de la colonisation; en effet, on entend en général par colonisation, l'établissement de familles venues d'un pays dans un autre pour y chercher des biens qu'il leur est difficile ou même impossible d'acquérir chez elles.

Ce désir du bien-être établit un mouvement volontaire qui entraîne l'excédant des populations à immigrer vers les contrées où elles peuvent réaliser ce bien-être. Mais pour que ce mouvement se fasse, il exige des conditions de sécurité pour les hommes et pour les choses, sans lesquelles il demeure incomplet; car alors il n'y a que deux classes d'individus qui entrent dans ce mouvement, les gens hardis qui cherchent les aventures, et les esprits inquiets qui ne se trouvant bien nulle part portent leur inconstance sur tous les nouveaux points où ils croient être mieux parce qu'ils n'y sont pas. Ces deux classes d'individus ne fondent pas les colonies, mais elles y précèdent l'immigration des hommes sérieux. L'Algérie a subi cette loi com-

(1) Voy. *Revue Orientale*, t. I, p. 461, nº d'avril.

Digitized by Google

mune, avec cette différence que le mouvement s'est arrêté après l'arrivée des deux premières classes sans être suivi de la dernière, parce que la population agricole de la France, qui devait en faire le fonds principal, sait par expérience ce que coûtent les écoles en agriculture; elle n'osa pas courir volontairement les chances de la guerre, de l'inexpérience des choses et des lieux, sans y être engagée par des avantages suffisants. C'est au milieu de ces nécessités que l'administration, pour asseoir sa domination dans l'Algérie par la colonisation agricole, avec l'élément français, dut recourir à la voie des encouragements, pour attirer ces éléments sur les lieux où ils ne voulaient pas venir à leurs risques et périls. C'est le résultat de cette immigration européenne, obtenue en Algérie au prix de sacrifices considérables, que j'appellerai *colonisation forcée*, pour la distinguer de celle qui se produit par le mouvement volontaire et sans encouragements.

Les premières familles qu'on établit ainsi furent peut-être les meilleures qui, dans toute la période de la colonisation forcée, répondirent à l'appel du gouvernement, parce qu'un grand nombre d'hommes intelligents furent entraînés vers ce pays par la triple pression que produisit sur eux l'engouement résultant de nos triomphes et de la conquête, de la réputation de fertilité du sol, et des avantages promis à ceux qui voudraient s'y établir.

Malheureusement, ni les colons ni l'administration, quoique animés des meilleurs désirs, n'étaient préparés aux nouvelles luttes qui les attendaient dans cette guerre d'un nouveau genre, non moins dangereuse que l'autre, mais moins brillante. C'est ainsi que ces colons, étrangers au sol qu'ils attaquaient hardiment et auquel ils confiaient intempestivement des semences qui, d'après sa fertilité présumée, devaient rendre 50 ou 60 pour 100, n'eurent d'abord rien à récolter. Des fléaux de toute nature, parmi lesquels la guerre contre les indigènes était le moindre, semblaient s'attacher à ruiner toutes leurs espérances et à rendre leurs efforts infructueux, afin de les dégoûter de cette terre et les engager à l'abandonner à sa stérilité apparente. Il n'est pas jusqu'aux liens par lesquels l'État a voulu s'attacher les colons et les soustraire à l'emprunt usuraire, qui ne se soient tournés contre cette œuvre.

C'est malgré toutes ces difficultés que la colonisation a continué à grandir et à se développer sous l'énergique impulsion de l'admi-

Digitized by Google

ministration de la guerre qui, après avoir épuisé toutes les combinaisons possibles d'encouragements, sans que son esprit fût satisfait d'aucune, eut la persévérance de continuer ses soins après l'application de chaque système nouveau, à toutes les créations faites sous l'empire des systèmes auxquels elle avait renoncé; en sorte qu'après une période de huit années elle se trouve avoir créé, dans la seule province d'Alger, vingt-sept villages agricoles; savoir, dix-neuf dans le Sahel et huit dans la plaine de la Mitidja.

Ces villages sont peuplés de quarante-cinq à cinquante ménages en moyenne, possédant tous une bonne maison et vivant aujourd'hui des seuls produits de leur terre. Tous ne sont pas à leur aise; mais ils travaillent à le devenir et à assurer le sort de leurs enfants; plus heureux qu'eux, ceux-ci reconnaîtront l'Afrique pour leur patrie, sans mélange des regrets qui en rendent le séjour si pénible à beaucoup de leurs parents, quoiqu'ils y soient bien établis.

Le voyageur qui d'Alger se rend à Blidah par la route ouverte sur les mamelons du Sahel, est charmé de découvrir de tous les côtés où peut se porter la vue, des centres de population européenne et de recueillir, par les défrichements qui les entourent, la preuve du travail de ces premiers colons; mais l'étonnement du voyageur redouble lorsqu'il arrive sur le versant du Sahel descendant vers la Mitidja et qu'il peut saisir à la fois tous les grands travaux d'art, tels que routes et canaux de desséchement qui sillonnent cette plaine et qu'il a fallu faire pour réunir ces centres de population et les rendre habitables. On reconnaît, en voyant tant d'efforts, que l'action de l'administration a été partout active, persévérante, et remplie de sollicitude pour ses œuvres.

Je ne me rends pas compte des accusations accumulées contre l'administration qui, à travers tant d'embarras, a su mener à terme la colonisation que j'appelle forcée et atteindre l'époque de l'immigration volontaire, base essentielle de toute vraie colonisation. Je ne m'explique ces accusations que par l'insouciance de l'administration à se défendre; celle-ci est-elle libre de ne pas répondre? Je ne le crois pas; il est de son devoir, dans l'intérêt de la chose publique, principalement quand il s'agit d'une colonisation comme celle de l'Algérie, de répondre, sans commentaires, par l'exposé des faits accomplis et de répandre ces exposés dans les campagnes, où se trouvent surtout les populations colonisatrices, afin de ne pas laisser accréditer des

Digitized by Google

idées qui, une fois enracinées dans l'opinion publique, la prédisposent contre les actes de l'autorité ayant trait à la colonisation. Je considère la publicité en matière de colonisation, comme le plus grand levier de cette œuvre difficile : j'entends par publicité moins ces gros livres de statistique qui sont lus par quelques savants et qui restent ignorés de tout le monde, que la publicité des résultats obtenus par certains colons expérimentés. Les Anglais, si connaisseurs des moyens pratiques, sont très-sobres de statistiques étendues sur ces matières, parce qu'ils savent qu'elles ne peuvent offrir un grand degré de confiance, le mouvement qui est le caractère essentiel d'une colonie, se prêtant peu à l'exactitude de ces documents; mais ils répandent à profusion, dans leur pays, de petits ouvrages adressés aux classes laborieuses, faisant ressortir les avantages qu'offrent les colonies aux individus qui veulent y aller; ils indiquent les moyens d'établissements, signalent les difficultés et les premiers obstacles contre lesquels les immigrants auront à se prémunir. C'est à l'aide de cette publicité que cette nation habile est parvenue à diriger annuellement plus de 100,000 immigrants anglais dans l'étendue de toutes ses colonies. C'est un genre de publicité analogue que je voudrais voir adopter chez nous, par le Gouvernement, avec les réserves que lui impose sa position officielle.

Je viens d'indiquer comment l'État fut amené à provoquer l'immigration en Algérie, des populations françaises, par des avantages et des encouragements sans lesquels ces populations n'y seraient pas venues. Je rappellerai aussi que j'ai désigné le résultat de cette immigration par le nom de colonisation forcée.

L'administration divisa les encouragements en quatre systèmes, qu'elle appliqua séparément aux diverses fondations de villages agricoles.

Le premier de ces systèmes consiste à former une petite propriété, composée d'une maison d'habitation évaluée à 1,500 fr., avec un terrain pour cour et jardin; une concession gratuite de 7 hectares de terre était attachée à chaque maison ; l'administration se proposait de faire défricher 4 hectares sur chaque lot, mais elle n'en fit préparer ainsi que deux. Ces travaux terminés, on cédait la maison à un colon au prix d'évaluation, avec la faculté de n'en payer le montant que sur les récoltes des trois premières années. Si, à l'expiration de ce terme, les obligations du colon n'étaient pas remplies, l'administration rentrait dans sa propriété purement et simplement.

Digitized by Google

Le colon était en outre aidé par des prêts de semences et de bestiaux.

Il n'existe que deux exemples de l'application de ce système, ce sont les villages de Saint-Ferdinand et de Sainte-Amélie, situés dans le Sahel, à quelques lieues d'Alger.

Le deuxième système d'encouragement s'appliqua surtout aux colonies militaires de Béni Méred et de Fouka, fondées par le maréchal Bugeaud, la première dans la Mitidja, entre Boufarik et Blidah, la seconde sur le littoral. L'administration créait tout, comme dans le premier système, avec ces différences notables qu'elle employait les futurs colons aux travaux de premier établissement, et qu'elle ne leur demandait aucun remboursement. L'obligation du mariage fut imposée à tous les militaires qui demandèrent à s'établir dans ces deux villages, le titre définitif de la concession ne pouvant s'acquérir que par ce moyen.

Ce deuxième système prévalut encore dans les entreprises des colonies agricoles de 1848.

Le troisième système d'encouragement diffère complétement des deux premiers; il consiste à donner aux colons une prime en matériaux s'élevant à une valeur de 800 fr. Ils étaient encore aidés par des avances remboursables en semences et en bestiaux.

L'administration exigea en retour de cette prime que le concessionnaire bâtit une maison sur son terrain situé dans l'intérieur du village, dans les premiers six mois de sa mise en possession, sous peine de se voir retirer la concession si cette condition n'était pas exécutée dans le délai prescrit. Le titre de propriété n'était définitif qu'après l'exécution de cette obligation et le remboursement des avances de semences, etc.

Le quatrième système d'encouragement consiste en une prime accordée au défrichement, variant de 40 à 100 fr. par hectare, suivant les difficultés vaincues. Ce système s'étendit peu à peu à tous les efforts utiles des colons.

Avant d'étudier chacun de ces systèmes d'encouragements, je crois utile d'indiquer comment l'administration procéda à la formation des villages agricoles, et l'aspect que présentent ces derniers.

La création des villages agricoles, dont la conception remonte au commencement de la grande guerre, c'est-à-dire vers 1840, fut conçue sur un plan d'occupation générale, qui devait aider à établir

Digitized by Google

notre domination sur le pays, en frappant les indigènes par notre audace, et en offrant des points de ralliement et de défense à nos colonnes. Ces motifs engagèrent l'administration à placer ces villages dans l'intérieur du pays, autour des villes soumises, sur les étapes de l'armée et sur toutes les futures grandes voies de communication. Ce plan, tout déplorable qu'il fût pour la colonisation, dont il plaça les premiers noyaux dans des conditions d'isolement très-nuisibles au développement rapide d'une pareille œuvre, avait cependant, à cette époque, une raison d'être, d'une part, dans la nécessité de convaincre les indigènes de nos intentions définitives sur l'usage de notre conquête, et de l'autre, dans les difficultés résultant de l'état de la propriété sur le littoral. On constata cependant, dans le pays, que ces créations permanentes produisirent, sur les indigènes, un effet très-avantageux à notre domination, en lui donnant un caractère définitif qu'elle n'avait pas jusque-là.

On comprend d'après ce qui précède que l'emplacement des villages ne fut pas toujours arrêté sur les points les plus salubres, ni sur les meilleures terres; mais on y a toujours eu égard, autant qu'on l'a pu. Quoi qu'il en soit, le choix du lieu étant fait, le génie militaire traçait le plan du village qui représente presque partout un parallélogramme, plus ou moins grand, pouvant contenir de quarante à soixante concessions de 5 à 10 ares. Ce carré était placé sur une éminence, dans le voisinage de quelques sources, au milieu d'un terrain domanial pouvant offrir des concessions de culture de 7 à 12 hectares pour chaque colon. Il était entouré par un fossé de deux mètres de profondeur sur trois de large à peu près, dont la terre jetée intérieurement formait un parapet. Ainsi défendu, le village était ensuite coupé par deux rues, se croisant au milieu et y formant une petite place, elles avaient issue sur la campagne par des portes et des ponts placés sur les fossés. Ce simple fossé d'entourage a toujours suffi pour protéger les habitants contre les agressions des indigènes; il est inutile de dire que tous ces travaux sont abandonnés et que le pays jouit aujourd'hui, sur tous ces points, de la plus grande sécurité. L'aspect des villages, comme on le voit par ce que j'ai dit, est à peu près le même pour tous, cette uniformité est monotone et n'attache pas l'homme au lieu qu'il habite, mais cette régularité disparaîtra bientôt par l'accroissement de la population, en même temps que les arbres dont chaque colon entoure sa maison en changeront

Digitized by Google

complétement la physionomie un peu roide. Ayant ainsi fait connaître la forme des villages et l'aspect qu'ils présentent, je vais étudier chacun des systèmes d'encouragements appliqués à la colonisation forcée qui ont contribué à les peupler.

Le premier, comme je l'ai indiqué, consistait à former une petite propriété et à la céder à un colon; ce qui le mettait dans la position d'un acquéreur vis-à-vis d'un vendeur. Il semble qu'une combinaison aussi naturelle devait réussir complétement, ce fut tout le contraire qui arriva. Je me suis attaché à bien connaître les causes qui avaient déterminé ce résultat inattendu. On doit les attribuer aux colons, à l'administration et aux choses elles-mêmes. Les colons qui vinrent habiter les villages de Saint-Ferdinand et de Sainte-Amélie appartenaient principalement à la race allemande que des motifs qui lui sont particuliers et que je constaterai plus loin rendent moins propre à la colonisation en Algérie, malgré ses habitudes d'immigration, que d'autres races d'origine plus sédentaire; mais en outre de ces motifs, il y en avait un plus général qui s'appliquait à tous les colons de ces villages, c'est le défaut d'ordre et de prévoyance dans les affaires, qualité indispensable qui ne s'acquiert que par la pratique et la connaissance des choses, et dont ces premiers colons étaient dépourvus. Ces hommes qui n'avaient jamais rien possédé se trouvèrent éblouis en quelque sorte par la nouvelle position qui leur était faite; ils crurent avoir tout gagné et pouvoir facilement s'acquitter de leurs obligations envers l'administration. Ils vécurent ainsi d'illusions, faisant de folles dépenses et renvoyant d'une année sur l'autre le payement des obligation échues, jusqu'au jour où ils durent compter définitivement.

L'administration avait eu le tort de mettre l'individu en jouissance immédiate de la propriété, sans exiger à l'avance, soit une partie du prix de vente, ou un fermage d'une ou deux années, afin d'apprendre à cet homme à quel titre il entrait dans les avantages de la propriété et de lui enseigner à s'en servir; d'un autre côté, l'administrationd étruisait l'avantage de ses premières faveurs, en enlevant tous moyens d'émulation par une clause rigoureuse du contrat, qui disait que l'immeuble ferait retour au domaine purement et simplement, au terme expiré, si, à cette époque, toutes les obligations n'étaient pas remplies. On privait ainsi le concessionnaire de la plus-value de son travail.

Digitized by Google

La cause majeure qui, à mon avis, s'opposa à la prospérité de Sainte-Amélie et de Saint-Ferdinand, réside dans les choses, dans la maison que le colon trouva bâtie, dans les deux hectares qu'il trouva défrichés et dans la promesse qu'on lui fit de lui en défricher deux autres. Sans expérience des choses, sans pouvoir apprécier la valeur des avantages qu'on lui accordait, puisqu'il n'avait jamais possédé, il trouva naturel de jouir de ce qu'on lui mettait dans les mains, et non content de ces faveurs, il se plaignit que l'administration n'en avait pas assez fait. Au lieu d'étendre lui-même ses défrichements, il attendit qu'elle vînt compléter les quatre hectares qu'elle avait promis de faire défricher.

Ce système avait contre lui de tout donner à des concessionnaires inhabiles et de les laisser à eux-mêmes, sans encouragements, sans direction jusqu'au terme fatal de leurs engagements, sans qu'ils eussent compris préalablement à leur entrée en jouissance à quel titre ils devenaient propriétaires.

Ces colons ont été remplacés par quelques hommes intelligents qui se sont rendus adjudicataires de leurs concessions, et qui emploient les premiers possesseurs comme fermiers, ouvriers ou manœuvres.

Le second système d'encouragement fut appliqué à la colonisation militaire. Cette idée vaste et féconde du maréchal Bugeaud, qui aurait dû produire de grands résultats, tomba après un premier essai pour avoir été trop exclusive. Le maréchal voulait créer dans le pays une ligne de colonies militaires, qui aurait formé un cordon de défense contre l'incursion des Arabes, et qui eût assuré la tranquillité de notre conquête. Ce projet devait s'exécuter aux frais de l'État. D'après ce système, toutes les terres comprises entre le littoral et la ligne des colonies militaires, étaient réservées à la colonisation civile, sans secours de l'État. La colonisation militaire fut appliquée à Béni-Méred et à Fouka. Le maréchal Bugeaud fit choisir des hommes de bonne volonté parmi les militaires habitués au climat par un séjour en Afrique de plusieurs années; on les réunit sur l'emplacement désigné pour les villages où on les occupa, en commun, au défrichement du sol et aux travaux de premier établissement; on les aida dans ces diverses occupations par des corvées; le génie fut chargé de construire les maisons et d'assurer les moyens de défense. Les futurs colons étaient exemptés de service et jouissaient des indemnités de vivres

Digitized by Google

de campagne : rien n'avait été négligé par l'auteur du projet, pour le faire réussir. Les colons furent engagés à se marier; les femmes devaient recevoir la ration pendant une année; mais le mariage devait être contracté dans la colonie, sans que le colon pût se rendre dans ses foyers pour y chercher sa compagne. Cette condition accomplie lui donnait le titre définitif de propriété qui y était en quelque sorte attaché.

La colonie militaire, ainsi entendue et appliquée, portait en elle des germes d'impuissance qui la firent abandonner après le départ du maréchal. Cependant, si cette idée avait été modifiée, comme n'aurait pas manqué de le faire son auteur, je suis convaincu qu'elle aurait donné des résultats immenses. C'est à mon avis le mode le plus sûr et le plus efficace de colonisation forcée. Mais il fallait introduire dans la réunion des individus qui la composent, des éléments essentiels, qui ne se rencontrent pas dans notre organisation militaire. Ces éléments se trouvent dans la famille et on devait l'implanter auprès des colonies militaires, pour faciliter des unions morales et lier entre elles immédiatement et intimement toutes les individualités de cette société naissante. Il aurait fallu réserver une part assez forte, dans ces fondations, à l'élément civil qui serait devenu pour les colons militaires le plus puissant encouragement à se fixer sur le sol.

Je crois qu'il ne convenait pas de choisir les colons à l'avance, mais qu'il valait mieux faire appel à toutes les bonnes volontés, auxquelles on aurait donné à défricher un terrain suffisant pour le nombre de familles à établir, calculé sur une moyenne de dix hectares pour chacune d'elles, en abandonnant aux travailleurs de bonne volonté une part dans le produit des récoltes ou en leur donnant une petite indemnité journalière. L'excédant du produit eût été applicable à la construction des maisons pour loger les colons, ou mis en réserve pour acheter des matériaux propres à ces constructions et qui eussent été délivrés aux colons, pour qu'ils les missent eux-mêmes en usage. Ces travaux préliminaires achevés, on aurait ménagé un tiers des concessions à délivrer, pour les distribuer à des familles connues, les deux autres tiers seraient restés pour les militaires de bonne volonté qui se seraient présentés. Les familles civiles auraient pu être choisies parmi celles des militaires colons, qui l'auraient demandé. En procédant de cette manière on arrivait à donner à ces

Digitized by Google

jeunes sociétés plus d'homogénéité et des facultés immédiates d'accroissement graduel.

Les unions qui seraient résultées de la combinaison de ces deux éléments, dans la formation des colonies militaires, auraient présenté des gages de moralité qui eussent fait supporter avec plus de résignation les difficultés que les colons eurent à traverser pendant les premiers temps où ils durent commencer à vivre avec leurs propres ressources. Ce moment fut fatal aux colonies de Fouka et de Béni Méred; des désordres ne tardèrent pas à s'introduire dans ces unions forcées; le dégoût suivit ces symptômes de démoralisation, et cette expérience, si près de réaliser les vues du fondateur, manqua par l'effet des causes restrictives du mariage obligatoire, sous la condition déterminée, qu'il se ferait dans la colonie.

Cette crise ne fut pas de très-longue durée pour Béni Méred; les plus découragés quittèrent le village au nombre de quinze ou vingt; ils furent remplacés par des colons civils; les autres peu à peu reprirent leurs travaux accoutumés. Ce village est aujourd'hui un des plus prospères de la province d'Alger; il se composait à l'époque de sa fondation de soixante-six colons militaires, il compte aujourd'hui quatre-vingt-treize familles ou feux, parmi lesquelles cinquante appartiennent aux colons fondateurs. Fouka n'a pas eu le même bonheur, presque toute la population primitive, composée de colons militaires, a quitté le village; elle est aujourd'hui remplacée par des colons civils qui profitent de ce qui a été fait par leurs prédécesseurs.

Le troisième système d'encouragement procédait d'une idée toute différente de celle des deux premiers systèmes et beaucoup plus féconde dans ses résultats. Il consistait, ainsi que je l'ai dit, en une prime de matériaux, en prêts de bestiaux et de semences, et dans le don gratuit d'une concession de terre de 7 à 10 hectares. Le concessionnaire était tenu de construire une maison dans les six mois de sa mise en possession.

Au moyen de cette prime en nature, l'administration vient également en aide aux colons, mais d'une manière plus judicieuse; elle le met à même de faire quelque chose, s'il est intelligent, mais elle ne lui constitue pas sans connaître sa capacité, un moyen assuré d'existence, qui a pour inconvénient de l'éloigner de tout travail pénible et de l'habituer à toujours compter sur les ressources de l'administration.

Digitized by Google

La condition de rigueur, imposée dans le principe au colon pour le forcer à construire sa maison dans un délai très-rapproché, avait été adoptée par l'autorité supérieure, dans l'intérêt des familles qui venaient s'établir en Afrique, afin de les soustraire plus vite à l'insalubrité et aux effets pernicieux d'un climat nouveau. Cette mesure utile devint pour un grand nombre de colons la cause de leur ruine, par l'application rigoureuse qu'en firent les employés subalternes, dans tous les cas où l'esprit qui avait dicté cette mesure aurait dû l'adoucir. C'est ainsi que les colons, arrivant quelque temps avant la saison pluvieuse, furent contraints de construire immédiatement leurs maisons, dont les murs s'écroulèrent, avant qu'elles ne fussent terminées, sous la violence des pluies torrentielles qui tombent dans cette saison. Presque tous les malheureux qui, après avoir dépensé la meilleure partie de leurs ressources, furent ainsi éprouvés au début de leur établissement, quittèrent la colonie, emportant à la place de leurs espérances déçues la haine du pays, théâtre de leur ruine. Les plus heureux d'entre eux, c'est-à-dire ceux qui, dans cette saison, parvinrent malgré les pluies, à élever leurs maisons, furent obligés d'y employer tous leurs moyens, et se trouvèrent dans la nécessité de recourir à des emprunts usuraires, pour se procurer des moyens d'existence et la faculté de mettre en valeur. Cette ressource momentanée, offerte aux colons par l'usure, ne pouvait leur profiter, et lorsque par un travail pénible, ils étaient parvenus à mettre leurs terres en état d'être cultivées, le prêteur venait réclamer ses avances, et faisait exproprier le propriétaire s'il ne pouvait satisfaire à sa demande.

Les colons jouissaient aussi, sous ce système, des avances de bestiaux et de semences.

Ce fut sous l'action de ce troisième système d'encouragement, modifié quelquefois, mais conservant toujours le caractère des primes en nature, accordées à des travaux à faire, que s'élevèrent presque tous les villages agricoles établis dans le Sahel et dans la plaine de la Mitidja.

La prime en argent qui constitue le quatrième système d'encouragement s'appliqua d'abord au défrichement; l'administration satisfaite des résultats qu'elle obtenait, l'étendit peu à peu à tous les travaux utiles entrepris par les colons, et arriva à former un vaste système qu'elle appliquait partout où il était nécessaire de stimuler

Digitized by Google

l'énergie des colons contre les difficultés premières, ou bien de les engager à entrer dans des voies nouvelles. Les exemples les plus surprenants de l'effet de ce système, sur les développements de quelques villages, se rencontrent dans la plaine de la Mitidja; le plus remarquable est donné par Mouzaïa-ville, situé à quelques lieues de Blidah. Ce village, fondé en 1848, a été peuplé par une réunion de familles, qui n'apportèrent que leur bonne volonté dans l'entreprise et l'espoir de se créer un établissement sous l'empire des avantages de la prime accordée aux défrichements.

L'administration les employa aux travaux de défense de leur village; elle fit construire un aqueduc pour conduire l'eau d'une petite source, assez éloignée, dans l'enceinte du village. Ces gens commencèrent par se bâtir des huttes en terre et en feuilles, et se mirent avec ardeur à leurs défrichements. Quand le besoin les pressait trop ils allaient faire quelques journées au loin, puis rentraient avec leurs petites économies et se remettaient à travailler à leurs maisons et à leurs champs. En moins de trois années, chaque famille se trouva pourvue d'une maison bien bâtie, d'un jardin enclos, avec un puits en pierres sèches et d'une concession de six hectares défrichée et cultivée aux deux tiers de son étendue.

La population de Mouzaïa-ville est de 350 individus, formant un total d'environ 150 feux, sur lesquels on compte 17 étrangers, 13 Alsaciens, 37 habitants des départements du Nord, et 83 des départements du Midi; parmi ceux-ci, les riverains du Rhône et de la Saône sont en plus grand nombre. Le maire me disait que sur 900 hectares défrichés dans les concessions du village, il y en avait 350 cultivés en céréales et près de 250 qui l'étaient en petites cultures, telles que tabac, fèves, haricots, etc. Malgré ce travail énorme, la propriété n'a aucune valeur dans ce village, et il en est à peu près de même dans tous les villages de la Mitidja et quelques-uns de ceux du Sahel, en raison de l'éloignement de ces établissements des villes du littoral, où se concentre tout le mouvement commercial de la colonisation européenne. Chacun espère que cet état changera avant peu, par suite des avantages nouveaux donnés à l'Algérie, par la loi des douanes. Je doute que ces villages éloignés participent d'ici à longtemps à ces avantages autrement que par le meilleur prix donné à leurs produits. Le fonds lui-même ne recevra pas une plus-value sensible, parce que la concurrence se portera principalement sur les pro-

Digitized by Google

priétés du littoral, où beaucoup sont incultes, encore aujourd'hui.

On voit par ce qui précède tout ce que ce dernier système d'encouragement avait de supérieur aux autres, sans qu'il soit nécessaire de le faire ressortir, et comment l'administration en étendit le bénéfice à tous les efforts des colons, qui trouvent dans les avantages temporaires qu'il leur procure, un soulagement à leurs débours, qui leur permet de lutter contre la concurrence des pays plus anciennement constitués, où la propriété n'a plus les embarras incombant à la première mise en valeur d'un sol vierge.

L'administration de la guerre, en persévérant dans son œuvre, malgré tous les obstacles, toutes les difficultés, et malgré toutes les déceptions qui tiennent au vice primordial de ce système de colonisation, est parvenue à créer dans la seule province d'Alger, en moins de huit années, vingt-six villages agricoles, que j'ai presque tous visités.

Ces villages sont, dans le Sahel :

Saint-Ferdinand et Sainte-Amélie, créés sous l'empire du premier système d'encouragement.

Béni-Méred et Fouka, colonies militaires dont j'ai rapporté l'histoire en rendant compte du deuxième système d'encouragement.

Chéraga, Ouled-Fayet, Saoula, Baba-Hassen, Crescia, Douaouda, Zéralda, Mahelma, Sidi-Ferruch : ces neuf villages, ainsi que ceux de la plaine de la Mitidja, ont tous été fondés à l'aide des encouragements en nature du troisième système.

Le premier de ces villages, Chéraga, fondé en 1842, renferme avec le hameau de Aïn-Benian, qui en dépend, une population de soixante feux, quarante pour Chéraga lui-même et vingt pour Aïn; la population totale est de 600 âmes dont la moitié appartient au département du Var. C'est un exemple d'aptitude collective très-important fourni par une population agricole de France très-peu portée à l'immigration, quoiqu'elle jouisse à un très-haut degré des qualités nécessaires pour s'établir dans les pays chauds.

On compte, dans la plaine de la Mitidja, neuf villages agricoles créés à l'aide des mêmes encouragements en nature :

Fondouk, l'Arba, Souma, Dalmatie, Joinville et Montpensier à la porte de Blidah, Chiffa, Mouzaïa-Ville, dont j'ai parlé et le Fort-de-l'Eau, création toute récente, dont je parlerai plus loin.

Parmi ces villages, les plus remarquables sont Souma et Dalmatie. Le premier de ces villages fut formé par une réunion fortuite de colons

Digitized by Google

ayant en moyenne des ressources pécuniaires s'élevant à 2 à 3000 fr. Toutes les maisons y sont à un étage; la plupart des colons y cultivent des orangers et des mûriers; ils y greffent beaucoup d'oliviers. La population est très-mélangée d'origine; elle se compose de vingt-cinq chefs de famille, et forme un total de soixante personnes, neuf du Nord, dix du centre, quarante-quatre du Midi, trois Italiens et six familles espagnoles engagées sur des fermes.

Le second village, Dalmatie, reçut à son origine un grand nombre d'Alsaciens et d'Allemands, qui furent obligés de l'abandonner pour les motifs que j'ai déjà rapportés en parlant des colons de Saint-Ferdinand. C'est à peine si on rencontre encore le tiers des colons fondateurs parmi les habitants actuels de Dalmatie.

Si les débuts de cette population ont été pénibles, la suite a bien répondu à la persévérance de ceux qui y sont restés; je ne connais pas de village plus joli et où toutes choses soient de meilleure apparence. Les concessions y sont de 10 hectares tous défrichés et cultivés en partie. La population totale est de 280 personnes formant environ 56 familles composées de 20 Allemands, Flamands et Francs-Comtois; de 19 des bords du Rhône et 17 du centre de la France et du Languedoc.

En dehors de ces villages agricoles, l'État encouragea par des concessions gratuites et les subventions déjà indiquées, la fondation de maisons religieuses dont les membres se livrent à l'agriculture. C'est ainsi que les pères Trappistes ont fondé, en 1840, un magnifique établissement de leur ordre, à Staouëli, sur une concession de 1,000 hectares. Après avoir beaucoup souffert du climat et des défrichements, ils parvinrent, à l'aide des modifications indispensables apportées à la rigueur de la règle, à supporter parfaitement le travail en plein air.

D'autres établissements religieux se sont fondés aux environs d'Alger, dans le but d'élever aux travaux de l'agriculture les orphelins de France et de la colonie, d'une part, et les jeunes détenus de l'autre; dans le but de préparer pour ce pays des éléments de colonisation tout formés, habitués au climat, qui se considéreront comme les enfants du sol sans avoir jamais le désir de le quitter. Les résultats obtenus à l'orphelinat de Ben-Aknoun, par le révérend père Brumault, ont, à mon avis, décidé la question de l'application de ces jeunes forces dans l'intérêt de la colonisation, à la condition que

Digitized by Google

l'État leur fera les mêmes faveurs qu'il accorde aux immigrants. Un des résultats les plus remarquables obtenus dans cet établissement, c'est l'absence de mortalité parmi les 400 enfants qui y sont élevés, quand, de toutes parts, on accuse le pays de leur être fatal. Dans les derniers dix-huit mois, il n'était mort qu'un enfant non vacciné, atteint de la petite vérole.

A Elbiar, le même succès a été obtenu avec un élément moins bon : la maison est consacrée à l'éducation et à la réforme des jeunes détenus.

Les institutions pour les orphelines présentent les mêmes avantages de santé, mais il paraît que ces enfants n'y sont point élevées dans les pratiques du ménage et des travaux ruraux qui incombent à leur sexe, dans les petites fermes, où ces orphelines finiront par s'établir. Il serait dangereux de les laisser continuer dans la voie de couture et autres travaux d'aiguille, car on les éloignerait de leur destination et on élèverait pour les villes des éléments de prostitution et de misère. De nouvelles créations religieuses se forment partout ; elles portent toutes en elles un principe d'utilité publique qui les recommande particulièrement à l'autorité supérieure du pays et qui fait désirer que le bienfait de pareils établissements soit étendu à toutes les colonies de la France, où l'État peut disposer de grands domaines.

En outre de ces villages et des établissements religieux, dix ou douze villages se sont successivement formés dans la banlieue d'Alger à des époques diverses ; la plupart sont étrangers à la période de colonisation et appartiennent à celle de l'occupation. Ils sont, en général, plus peuplés que les villages agricoles que j'ai passés en revue. La culture maraîchère y est à peu près dominante ; cependant, Dély-Ibrâhîm, Birkadem, Boufarik et quelques autres sont des centres de grande culture.

Je terminerai ici l'étude des quatre systèmes d'encouragements appliqués par l'État pour attirer l'immigration européenne dans l'Algérie par l'appréciation succincte des chiffres des familles agricoles qui sont définitivement établies dans la seule province d'Alger. J'ai dit que la moyenne des familles par village était de 50 qui, pour les vingt-sept villages du Sahel et de la Mitidja, donnent un chiffre de 1,350 familles, calculées à 5 personnes en moyenne et formant un total de 6,750 individus.

Les dix villages situés dans la banlieue d'Alger, d'une création

Digitized by Google

antérieure aux villages agricoles, sont plus peuplés que ces premiers quoique le chiffre des familles soit le même; la différence en plus provient de la population flottante qui y est plus considérable. La moyenne de 7 individus par famille m'a été donnée comme la plus vraie. On trouve 500 familles pour la composition de ces villages, donnant 3,500 individus formant, avec les 6,750 d'autre part, un total de 10,250 personnes de tous âges s'occupant d'agriculture et vivant exclusivement des produits du sol. Résultat bien satisfaisant, à mon avis, quelles que soient les pertes et les déceptions qu'on ait pu éprouver pour l'obtenir.

Les premières familles qui répondirent à l'appel du gouvernement appartiennent aux races européennes qui, à travers tous les temps, ont conservé l'habitude de l'immigration, en la modifiant suivant les circonstances; passant successivement de l'état d'immigration conquérante à celle de modestes pionniers de la civilisation; marquant d'ailleurs toutes les phases de ce mouvement par le sacrifice perpétuel des individus, soit qu'ils meurent victimes de la guerre contre les hommes, soit qu'ils succombent dans la lutte contre les éléments avec lesquels seulement, aujourd'hui, ils ont à compter. Ces races appartiennent à l'Allemagne septentrionale qui, annuellement, fournit des immigrants pour les terres vierges, situées à l'ouest, sur le continent américain, comme si la marche de la civilisation était fixée dans un éternel mouvement d'Orient en Occident, portant ainsi sur toutes les parties du monde l'influence de la civilisation chrétienne appelée à devenir la loi universelle. Ce fut une fraction de ce mouvement qui, dès 1832, se rendit en Algérie à l'appel du gouvernement et qui se fixa sur plusieurs points de la conquête, notamment aux environs d'Alger, à Dély-Ibrâhîm, Douera, Boufarik. Cette population se trouva là hors de sa voie; au lieu de rencontrer des familles d'une même origine déjà établies, un climat semblable à celui du pays natal, elle y trouva une population ennemie, une vive lumière, peu ou pas d'humidité, et au lieu du travail paisible d'un défrichement dans la forêt, les craintes de la guerre, l'incertitude sur la propriété qu'il fallait élever, jointes à des difficultés d'acclimatement, rendu plus incertain par la différence des usages et des objets de consommation auxquels elle n'était pas habituée. Je ne crois pas, comme on le suppose, que l'Algérie soit la limite méridionale où les races du Nord, et surtout celles de l'Allemagne, puissent se déve-

Digitized by Google

lopper. Je suis persuadé, au contraire, qu'elles réussiraient bien partout si les habitudes qu'elles apportent avec elles ne constituaient un premier obstacle très-sérieux La preuve de ceci, c'est que leurs enfants orphelins, et le nombre en est grand, qui sont élevés dans les orphelinats de l'Algérie, sont tout aussi bien portants que les enfants d'une origine plus méridionale.

Les deux causes qui amenèrent l'insuccès de l'immigration allemande de 1832 et qui arrêtèrent le mouvement de ce peuple vers l'Afrique, furent, d'une part, les habitudes hygiéniques qu'elle apportait, et, de l'autre, l'instabilité de la propriété. La rigueur des climats qu'habitent ces peuples les porte à faire un usage fréquent des boissons fermentées, moins excitantes que le vin, que ces contrée sne produisent pas; comme ces boissons n'ont pas un excitant immédiat, ces populations y joignent les liqueurs distillées, dont l'action, tempérée par le climat, ne leur occasionne pas d'incommodités graves. Il naît de ces circonstances, des habitudes de consommation qui nuisent à l'acclimatement dans les colonies méridionales, où ces besoins sont surexcités par un travail pénible, sous une chaleur élevée. La qualité des boissons auxquelles ils ne sont pas habitués et qui entretiennent leurs penchants, les expose à tous les dangers de l'ivresse, dans ces contrées, tels que l'insolation résultant du sommeil au soleil, les dyssenteries occasionnées par un sommeil sur le sol, à la fraîcheur des nuits, accidents qui conduisent à la misère, aux maladies et à la mort. Les hommes de ces races sont d'ailleurs laborieux lorsqu'ils sont revenus du premier étonnement dans lequel les jette la vive lumière et les extrêmes d'aridité et de fécondité par lesquels passe le pays chaque année. Telle est la cause première qui s'est opposée à l'acclimatement immédiat des races allemandes du Nord, en Algérie.

Mais il est une autre cause qui a nui à l'établissement particulier de beaucoup d'individus et qui a jeté le découragement chez tous. On sait combien était vague la délimitation de la propriété; il en est résulté qu'après avoir établi ces familles allemandes sur des terrains que l'administration croyait appartenir au domaine public, on fut obligé de les déposséder en faveur de propriétaires qui vinrent en réclamer plusieurs parties en justifiant de leurs droits. Cette espèce d'expropriation de quelques portions de concessions déjà travaillées ne fut pas autrement indemnisée que par des compromis passés entre

Digitized by Google

les parties intéressées. Cette incertitude sur leurs droits ébranla le courage et la confiance de ces colons, qui cherchèrent dans une autre voie moins hasardeuse une existence plus assurée. La concentration des troupes dans des camps aux environs d'Alger leur en fournit les moyens : ils se firent cabaretiers. Depuis, ils ont dû reprendre le travail des champs par suite de l'éloignement des troupes; la plupart vivent misérablement sur la portion de terre qui leur est restée après les nombreuses restitutions auxquelles ils furent condamnés.

Après cette race qui vint en corps chercher à s'établir en Algérie, dont les membres isolés se rencontrent dans tous les villages agricoles et qui en définitive forment encore un noyau très-considérable dans la population européenne de la province d'Alger, arrivèrent, à l'incitation du gouvernement, après la pacification du littoral de la Mitidja, de nouveaux éléments de population composés par les nombreuses nationalités locales de la France, parmi lesquelles se distinguent les riverains du Rhône et de la Saône, depuis Châlons jusqu'à la Méditerranée. Le village de Chéraga offre l'exemple le plus complet de cette nouvelle immigration, par l'unité d'origine des colons provenant presque tous du département du Var, par la rapidité de ses développements, par l'étendue des terres défrichées et mises en culture et par la santé générale de la population. Puis vinrent les Béarnais, dont la colonie de Beni Méred est l'expression collective la plus complète comme aptitude des Basques à la colonisation en Algérie. Ce village, placé au milieu de la Mitidja, entre Boufarik et Blidah, ayant par conséquent à subir les influences miasmatiques des marécages de cette plaine, n'a eu aucun de ses fondateurs emporté par suite des fièvres malignes occasionnées par ces miasmes. Chéraga et Beni Méred furent peuplés, le premier par un propriétaire du Var, établi dans ce village, qui appela autour de lui une population de son pays; Beni Méred par le commandant militaire chargé de la conduite de cette colonie; Béarnais lui-même, il réunit autour de lui soixante-six militaires basques. En dehors de ces deux exemples, les nationalités qui les fournissent se rencontrent dans tous les autres villages où elles forment presque toujours majorité. Dans tous les cas elles se rangent parmi les colons qui ont réussi.

Pour se rendre bien compte de ces faits, qui détruisent l'idée exclusive de l'aptitude individuelle, pour admettre près d'elle l'aptitude

Digitized by Google

collective, que plusieurs personnes repoussent, il faut rechercher dans les habitudes hygiéniques des populations, les causes déterminantes de leur prompte assimilation aux exigences d'un pays nouveau. On en a une preuve très-remarquable dans les deux origines que je signale comme particulièrement propres à la colonisation de l'Algérie. On trouve chez les Basques des habitudes d'émigration qui les portent à quitter leur pays; les populations méridionales avoisinant la Méditerranée au contraire sont particulièrement sédentaires et préfèrent le pays natal à tout autre. Les uns et les autres sont cependant remarquables par des habitudes de sobriété et par l'ambition de la propriété qui les possède; ils sont également propres à la colonisation. En comparant les habitudes de ces deux races, et en y ajoutant les conditions de climatologie sous lesquelles elles vivent, on saisit immédiatement tous les avantages qu'ont ces dernières sur la race allemande du Nord, en comprenant dans cette désignation toutes les origines en dehors de la zone où la vigne est cultivée pour ses produits œnophiles. Ces deux races mêlées à des origines diverses, constituent la classe des colons qui, sans autre ressource que ses aptitudes et les secours de l'État, a su par le travail, et la persévérance, se créer une position satisfaisante dans la colonie. A côté de cette classe, s'en trouve une autre d'origines très-mêlées, composée par des petits propriétaires et des fermiers de France, occupés à faire valoir eux-mêmes leurs propriétés ou celles d'autrui, qui pour profiter des faveurs de l'État et s'agrandir tout d'un coup, vinrent après avoir réalisé quelques avances, se fixer dans les villages agricoles où plusieurs reçurent des concessions plus étendues que celles qui étaient communément données. Ces colons habitués à compter et à ne rien laisser de ce qu'on pouvait prévoir au caprice du hasard, parvinrent, à force de persévérance et de soins, à développer leurs établissements. On doit à leur méthode d'examen, à leur intelligence aidée par les expériences pratiques faites au jardin d'essai, sous l'habile direction de M. Hardy, d'avoir fixé les opérations de l'agriculture en Algérie sur des bases rationnelles, qui éviteront dans l'avenir à tous les nouveaux colons les fautes de l'inexpérience.

A côté de ces faits d'aptitudes collectives ou individuelles fournis par ces deux classes de colons sérieux, se rencontrent des faits opposés d'inaptitudes collectives données par des populations qu'à tous égards on jugerait propres à la colonisation. Ces faits sont fournis

Digitized by Google

par les Ariégeois et les Gascons, qui, après s'être rendus en Algérie en grand nombre, sont rentrés en France découragés par l'insuccès de leurs efforts.

Auprès des Français, qu'on accuse à tort de ne pas savoir coloniser, il se trouve d'autres nationalités qui, quoique étrangères à la nôtre, ont cependant des affinités avec nous par une parenté de race et par une religion commune. Ce sont les Italiens et les Espagnols, qui plus voisins que nous de notre possession, ont aussi plus d'aptitudes pour s'y établir; ils sont sobres, ils connaissent les cultures propres au climat de l'Algérie. Je crois qu'on doit faire une grande place à ces peuples dans notre colonie, aujourd'hui surtout que débarrassée de la colonisation forcée, arrivée à une heureuse fin, l'État devra consacrer ses moyens d'action aux travaux d'utilité générale, laissant à l'intérêt privé le soin de féconder le reste. Il faut appeler tous les peuples de la Méditerranée à se fixer en Algérie avec les mêmes avantages que nos nationaux. Par cette mesure, l'État attirerait non-seulement des hommes, mais encore des capitaux. L'île de Minorque fournit une population remarquable par des qualités essentielles, sobre, active, intelligente, douce de mœurs et sincèrement religieuse; on peut dire qu'elle est exempte de vices.

L'administration, qui pour la première fois s'est départie en 1849 de son système exclusif contre les étrangers, a fondé sur le bord de la mer, au Fort-de-l'Eau, un village de ce nom composé de soixante familles mahonnaises, auxquelles elle se contenta de donner la terre, d'ouvrir une route et d'avancer des bestiaux et des semences. On a pu juger le mérite de cette concession par les excellents résultats obtenus par cette population; en dix-huit mois, chaque famille avait élevé une maison, construit un puits et défriché les deux tiers d'une concession de 10 hectares. Des faits de cette nature parlent plus haut que toutes les théories; il est vrai de dire que la plupart de ces familles habitaient l'Algérie depuis plusieurs années, où elles vivaient comme fermières sur des biens aux environs des villes; leur exemple excitera l'émulation chez leurs compatriotes, et je suis sûr que l'immigration qui en résultera, si elle est sollicitée aux mêmes conditions, procurera une population d'élite à cette province.

Il est vrai qu'à côté des Mahonnais, les Espagnols du continent qui en temps ordinaire abordent dans la colonie, présentent des habitudes contraires, et la paresse et l'apathie semblent le trait principal

Digitized by Google

de leur caractère ; cependant tous ne sont pas ainsi et l'immigration qui suivit la disette de 1849 avait amené à Alger environ deux mille Espagnols dont l'exemple aurait entraîné un plus grand nombre. Parmi les familles qui vinrent alors chercher des secours contre la famine, se trouvaient beaucoup de cultivateurs et de gens laborieux qui se répandirent dans les villages agricoles où ils se fixèrent, soit comme fermiers, soit comme journaliers. Ce nombre considérable d'ouvriers jetés subitement dans la campagne fit baisser immédiatement la main-d'œuvre, qui de 2 francs où elle était fixée, descendit à 1 fr. Ce prix de la main-d'œuvre ne dura pas longtemps ; l'administration effrayée du premier chiffre d'immigrants, craignant qu'ils ne restassent à sa charge, prit la résolution d'arrêter le mouvement qui devait en amener un plus grand nombre ; elle voulut savoir avant ce que deviendraient les premiers arrivés ; en conséquence elle écrivit aux agents consulaires de France, dans les ports d'Espagne, de s'opposer à cette émigration. La baisse des prix de journée s'arrêta, et remonta bientôt à 1 fr. 50 c. et 1 fr. 75 c.

On voit par tout ce qui précède combien l'administration de la guerre a dû apporter de persévérance et de sollicitude pour faire grandir la colonisation forcée dans l'Algérie; j'ai indiqué les moyens qu'elle employa et les résultats satisfaisants qui en furent la fin. L'étude de ces renseignements ne serait pas complète, si je n'indiquais aussi l'opinion générale des colons consciencieux qui après avoir passé par toutes les péripéties de la colonisation ont pu en apprécier les défauts. Je dois dire d'abord, qu'aucun d'entre eux ne s'est rendu bien compte de l'obstacle primitif inhérent au système forcé que l'État avait été amené à suivre, ne pouvant décider autrement l'immigration des populations dont il avait besoin ; cet obstacle primitif est senti lui-même très-légèrement par les employés secondaires de l'administration.

Il est résulté du faux point de vue d'où colons et employés secondaires voyaient les choses, des effets déplorables pour les suites de cette opération ; les premiers attribuaient au mauvais vouloir ou à l'ignorance des employés ce qui souvent dépendait des choses elles-mêmes, tandis que les derniers taxaient les colons d'exigences et de méchanceté.

Un habitant du Sahel, très-recommandable, me disait : « Il est difficile de rencontrer plus de bonne volonté de la part d'une administra-

Digitized by Google

tion supérieure et plus d'inhabileté pratique de la part de ses agents. Toutes les mesures étaient bien conçues théoriquement, elles manquaient souvent dans leurs applications par la faute des agents chargés de les mettre à exécution. Je suis venu, ajoutait-il, ainsi que plusieurs autres avec quelques capitaux que je désirais ne pas compromettre. L'habitude de l'agriculture en me donnant l'expérience, m'avait fait connaître la valeur de l'opportunité et de la régularité dans les opérations agricoles; l'obligation de vivre par nos produits et de sauver notre argent, nous rendaient pressants à solliciter pour que les avances de l'État nous fussent faites en temps opportun et pour qu'on exécutât tout ce qui nous avait été promis. Nos demandes réitérées étaient importunes à certains agents avec lesquels nous étions en rapport, ils nous signalaient comme des gens brouillons n'étant jamais satisfaits. Les titres de concessions devaient nous être délivrés immédiatement après que les conditions qui nous étaient imposées étaient remplies; ils ne nous furent remis que dans ces derniers temps. On nous laissa ainsi exposés au danger d'être expulsés de nos propriétés comme cela avait eu lieu à Dély-Ibrâhim, en faveur de propriétaires ayant des titres réguliers, au mépris des droits que nous avions acquis, par la mise en valeur de ces terres en friche. C'est à travers toutes ces peines, toutes ces incertitudes et malgré les embarras que nous suscitaient les organes trop multipliés d'une administration trop compliquée, que nous sommes parvenus à nous établir. »

J'ai recueilli les mêmes observations, dont il faut excuser la vivacité, dans plusieurs villages que j'ai visités; je n'ai entendu nulle part une plainte sérieuse ni contre les mesures elles-mêmes, ni contre les intentions de l'autorité; mais partout on m'a répété ce que j'ai rapporté contre les applications pratiques et contre l'antagonisme qui s'éleva entre les employés appelés plus immédiatement à s'occuper de la colonisation, dont les attributions mal définies, en se heurtant, amenaient des rivalités préjudiciables aux intérêts qu'ils étaient chargés de diriger en les éclairant.

Si j'examine les choses que les colons considèrent comme les plus indispensables à leur premier établissement, je reconnais qu'elles se rattachent à tout ce que j'ai passé en revue. Cependant les plus importantes à leurs yeux sont : Allotissement et bornage exact du lot de concession, délais intelligents pour l'exécution de leurs obligations,

Digitized by Google

prêts de semences et de bestiaux en temps opportun, avec un bon système d'encouragements.

A ces quatres choses principales ils en ajoutent une cinquième, le droit de parcours sur un terrain communal évalué au cinquième des concessions de la commune, afin de pouvoir cultiver toutes les terres qui leur ont été données, sans en réserver pour le pâturage de leurs bestiaux, et ensuite pour qu'ils puissent étendre un jour leur propriété par l'achat de ces terres.

D'après ce qui précède, je considère la colonisation forcée comme arrivée au terme de l'action qu'elle doit exercer sur le développement de la population européenne en Algérie. Maintenir ce système même dans ses termes les moins onéreux, serait une faute qui éloignerait l'immigration volontaire pendant la durée de l'expérience. A l'État désormais la part qui lui incombe, aux immigrants celle qui leur revient. Au premier les travaux d'un intérêt général, tels qu'ouverture de grandes routes, allotissements, canaux et un bon système d'encouragements. Aux seconds, la garantie de la propriété, acquise par le capital à un maximum fixé à l'avance pour les terres en friches, et par le travail, sans lequel l'État aura toujours le droit de la reprendre. Je propose de passer par-dessus le dernier terme de la colonisation forcée qui est le don gratuit du sol, et de lui substituer le premier acte de la vraie colonisation, qui est la vente à un maximum fixé à l'avance pour toutes les terres en friches dans le rayon des centres agricoles. Je voudrais qu'on profitât ainsi tout de suite de la confiance répandue chez toutes les populations par la loi de douanes et par des conditions économiques nouvelles.

Cette vente de la propriété aura pour avantage certain, si on a le soin d'en exiger l'exploitation par des mesures particulières, d'appeler dans le pays des hommes sérieux qui, engagés avec eux-mêmes par le capital placé, emploieront tous leurs efforts pour en tirer bon parti. Cette vente fera procéder la colonisation volontaire, d'un point de départ d'égalité parfaite : la fortune de chacun, source de bonne harmonie et d'association entre les individus. Cette égalité de point de départ est rigoureusement nécessaire au développement d'une colonie nouvelle où la population a besoin de toute l'énergie que donnent la fierté et l'indépendance pour vaincre les difficultés d'un premier établissement.

La vente enfin enlèvera à l'administration ce caractère protecteur

Digitized by Google

que lui attribue le don gratuit des concessions; elle fera cesser ces soupçons de faveur qui s'attachent toujours aux dons considérables qu'on est obligé de faire à quelques personnes, bien que ces dons soient justifiés d'ailleurs par les garanties que présentent les donataires.

L'histoire des faits qui ont accompagné l'immigration européenne en Algérie, dont j'ai désigné le résultat sous le nom de colonisation forcée, pour la distinguer de celle qui se fait naturellement sans le secours d'avances ni d'encouragements; l'histoire de ces faits, dis-je, offre pour toutes les entreprises analogues, quoique dans des conditions de lieux et de climats différents, des enseignements qui leur sont applicables en tout point. Car je ferai remarquer que dans le cas qui nous occupe, tout dépend du gouvernement. Ces enseignements se classent sous trois titres différents : 1° moyens pécuniaires, 2° direction habile, 3° persévérance opiniâtre.

Je n'ai rien à dire sur les moyens pécuniaires, si ce n'est qu'ils doivent être suffisants, mais ne jamais être trop abondants.

La direction habile, voilà l'âme d'une colonisation forcée, car elle l'embrasse dans toutes ses parties; elle choisit les colons; elle les guide dans les voies les plus rapides et les plus avantageuses; elle les protége contre les choses et contre eux-mêmes, soit par des primes de toutes natures, s'appliquant à leurs travaux et à leurs ambitions légitimes, soit en les punissant de leur paresse ou de leur inconduite, en leur retirant l'objet même pour lequel ils sont venus, mais en sauvegardant par la faculté de vendre leurs droits à une plus-value donnée. Elle leur garantit la propriété définitive lorsque par le travail, ils en sont devenus les possesseurs légitimes.

C'est autant, et je dirais même, c'est plutôt par suite des fautes commises contre ces principes de bonne colonisation, que cette œuvre a rencontré tant d'obstacles en Afrique qui en ont retardé les développements, que par suite de l'insécurité du pays; mais elle a été sauvée, malgré les nombreuses chs ancecontraires, par la bonne volonté et la persévérance opiniâtre du département de la guerre. Cette administration ne recula pas devant son œuvre; elle la poussa à fond malgré les malheurs de la colonisation allemande et les pertes énormes faites dans les desséchements de Boufarik. Ce bourg, aujourd'hui si sain, avait vu sa population composée de près de 2,000 individus, disparaître et se renouveler trois fois dans l'espace de six années; un régiment entier, le 12e de ligne, avait été décimé, il ne resta, dit-on,

Digitized by Google

que douze hommes en état de conduire le drapeau jusqu'au chef-lieu; plusieurs bataillons d'armes différentes y furent aussi maltraités par les mêmes causes d'insalubrité. Enfin, il faut citer également les malheurs et les sacrifices d'hommes qui eurent lieu dans les travaux de la route taillée dans le roc pour joindre Médéah à Blidah. Toutes ces œuvres ne pouvaient s'accomplir que sous l'administration et la direction d'hommes habitués à exposer chaque jour leur vie pour la patrie et qui poursuivent sans se décourager les avantages futurs à travers les pertes du moment. C'est certainement à cette qualité supérieure qui a dominé dans toute cette œuvre que nous devons de voir notre domination en Algérie assise sur les bases solides du travail et de l'agriculture française.

(Communiqué par le ministère de la guerre).

Digitized by Google

RELATION

DE

LA PRISE DE TEBESSA

PAR L'ARMÉE ARABE, EN L'AN 45 DE L'HÉGIRE,

EXTRAITE ET TRADUITE D'UN MANUSCRIT INÉDIT.

Lorsque l'émîr Oḳba dirigea son armée sur Tebessa, cette ville, capitale d'une vaste contrée, obéissait à un prince très-puissant. Ses forces s'élevaient à 180,000 combattants, et aucun des chefs du pays n'osait lui tenir tête. Il était très-considéré à la cour du grand roi (Malek el-Akbar), Tirâf fils de Setnâne, qui régnait alors à Mallaga, et il allait le visiter au commencement de chaque année. Son père et celui de Tirâf étaient frères. Cette parenté explique les excellentes relations qui existaient entre eux.

Oḳba dit à Abd Allah ben-Djafar : « J'enverrai à ce prince une députation pour lui annoncer la capitulation du pays de Ḳastala. »

Abd Allah répondit : « Ce prince, à mon avis, est l'ennemi le plus redoutable que vous ayez encore eu à combattre. Nul dans toute l'Ifriḳia ne l'égale en courage et en succès. Avant de l'attaquer, implorez contre lui l'assistance divine. »

Aussitôt que le général en chef de l'armée eut donné le signal du

départ, l'air retentit de cris de joie. Les princes alliés s'avancèrent, tenant en main leurs bannières déployées. Dans cette journée, brillaient au premier rang les Beni Ḥachem et les Béni Makzoum.

Les ennemis de Dieu ayant appris que les musulmans arrivaient, mirent sur pied les guerriers des villes et des campagnes. Le prince de Tebessa leur demanda ce qu'ils pensaient du traité conclu entre les gens de Ḳastala et les Arabes. Ils répondirent : « Ḳastala a ouvert ses murs aux sectateurs de Moḥammed; elle a subi la loi du Ḳoran, elle a laissé abattre la croix du Messie par les hordes sauvages de l'Arabie. Serons-nous assez lâches pour suivre son exemple? Courberons-nous la tête devant le livre de l'imposture? Laisserons-nous souiller le seuil de nos églises par ces conducteurs de chameaux? »

Le prince échauffa leur ardeur par un discours énergique : « Les plus minces projets, dit-il, sont trop grands pour les âmes faibles et pusillanimes; les entreprises les plus difficiles sont petites aux yeux de l'homme courageux. L'orage de la destruction nous menace, mais vos poitrines serviront de remparts aux murs de Tebessa. Si l'ennemi parvenait à forcer cet obstacle, nous l'écraserions entre les battants de nos portes comme la mort écrase les humains entre ses cils. La capitale de mes États, purifiée par la grâce du Christ, servira de digue aux flots de l'invasion. Aux armes, mes vaillants sujets! aux armes, fervents adorateurs du Messie! Mon fils commandera vos légions; n'oubliez pas que vos glaives sont la terreur de l'Ifriḳia. »

A peine le prince avait achevé ces paroles, que les guerriers vinrent en foule se rassembler sous les drapeaux de leurs chefs.

L'armée sortit de l'enceinte de Tébessa, et grossie par les contingents des villes voisines, déploya dans les campagnes 100,000 combattants sous les ordres du jeune prince.

Les musulmans étaient campés dans leurs retranchements. Abd Allah, Fodaïl, Refạ et Soleimân, qui commandaient les troupes de l'avant-garde, aperçurent au loin flotter les bannières de l'ennemi de Dieu. « Par le Seigneur de la Ka'bah, s'écrièrent-ils, ce jour est le jour des forts! Le nuage de poussière qui s'épaississait à l'horizon vient de s'ouvrir. Voici venir les enfants maudits du Messie! Ils arrivent tout bardés de fer. On dirait que leurs chevaux n'ont point de jambes. L'éclat que jette leur armure ne permet point de distinguer le guerrier de son casque, de sa cuirasse et de la lame de son sabre. Le mouvement de leurs innombrables escadrons a ébranlé la terre au levant et

Digitized by Google

au couchant. Un péril inévitable menace nos jours. A cheval, enfants d'Abd el-Menâf ! Que celui qui désire l'honneur d'un triomphe éclatant, sache que ce n'est qu'avec le tranchant du sabre qu'on ouvre les portes de la victoire ! En avant, en avant ! Que ces superbes mécréants servent de pâture, cette nuit, aux chacals de la plaine ! »

Cependant l'impétuosité des Tébessiens et l'élan donné à la cavalerie avaient effacé la distance. Déjà les héros de Ḥachem et de Makzoum avaient été ébranlés comme les rochers d'un torrent par le choc d'une première rencontre. Portée par le fils du prince, la croix avait pénétré dans les escadrons de l'Islam. Les chevaux disputaient le terrain aux chevaux. Le cliquetis des armes, dominé par les cris des combattants, faisait pâlir les plus braves. Des ruisseaux de sang glissaient entre les herbes de la prairie. La victoire désigna enfin ses élus. Après avoir broyé 5,000 cavaliers africains, comme la meule fait le grain, les vrais croyants restèrent maîtres du champ de bataille. Le jeune et bouillant Fodaïl se lève sur ses étriers, et brandissant le tronçon de son épée, crie à ses compagnons : « Allah akbar (Dieu est grand) ! Moḥammed nous regarde ! » C'est en vain que l'ennemi se dérobe au carnage, c'est en vain qu'il cherche son salut derrière les remparts de la ville. Les Arabes s'élancent à sa poursuite, portés dans les airs par ces coursiers agiles auxquels il ne faut d'autre nourriture que le vent du désert, et qui se contentent, pour étancher leur soif, de la vapeur des oasis. La bannière du Messie tombe à terre, le jeune prince qui la soutenait expire sous la pointe des lances.

Lorsque le prince de Tebessa vit rentrer les débris de ses légions, il dit aux officiers : « Honte à vous ! que le Messie vous maudisse ! Qu'avez-vous fait des soldats confiés à votre honneur ? Qu'est devenu mon fils, l'espoir de ma race ? Avez-vous eu la lâcheté d'abandonner l'emblème sacrosaint de la foi ? »

— « Seigneur, répondirent-ils, nous avons vu planer la mort sur nos têtes. Nos ennemis préféraient la mort à la vie. Leur ardente jeunesse a terrassé les vieux champions de ton royaume. »

Le désespoir et la fureur comprimaient le cœur du prince. Il dit : « Si j'avais pu craindre une défaite, j'aurais marché contre eux en personne. Aucun d'eux n'aurait échappé à mes coups. »

Les chefs de l'armée étendirent vers lui, en signe de prière, leurs bras cicatrisés, et dirent : « Héros du christianisme, venez donc nous conduire au combat ! »

Digitized by Google

Le souverain de Tebessa avait une fille jeune et belle; le gouverneur de Ḳastala l'avait demandée en mariage. Il avait offert pour sa dot mille chevaux de race renommée, mille onces de musc, mille négresses et mille pages des familles les plus illustres. Vainement on eût cherché dans toute l'Ifriḳia une personne qui pût l'égaler en beauté. Sa taille était plus déliée que l'haleine des zéphirs. Ses mains blanches et fines ressemblaient au lis qui se balance sur sa tige. Ses sourcils, gracieusement courbés, surpassaient en élégance le portique d'une mosquée. Telle la rose s'épanouit à la brise printanière, telle s'entr'ouvrait sa bouche lorsqu'elle murmurait ses prières. Quand elle se promenait dans les parterres du roi, on eût dit que ses pieds ne posaient que sur la pointe des herbes. Sa chevelure qui descendait jusqu'à sa ceinture, enveloppait son visage comme les nuages jaloux de l'éclat de la lune. Elle se revêtait de robes en drap d'or sur lesquelles ruisselaient des tuniques plus transparentes que l'eau. Son père dit aux chefs de l'armée : « Celui qui tuera Ậbd Allah ben-Djậfar, je lui donnerai ma fille en mariage. » Et il jura, la main étendue sur l'Évangile.

Au même instant, les clairons retentirent sur la place publique et les soldats défilèrent par troupes innombrables devant le souverain, que la jeune princesse accompagnait, entourée de ses dames d'honneur. Ils étaient encore en vue de Tebessa, lorsque les musulmans s'avancèrent en rang de bataille. Le prince se tourna vers l'élite de ses guerriers et dit d'une voix ferme : « Qui d'entre vous proposera un combat singulier au général arabe? » Son neveu, jeune encore, sortit des rangs. La fille du roi l'aperçut et lui dit : « Si tu veux devenir mon époux, montre nous ta force et ton courage! » Animé par ces paroles, le chevalier, couvert d'une cotte de mailles rayonnante, s'élança dans l'espace qui séparait les deux armées. « Où est Ậbd Allah, fils de Djậfar? » s'écria-t-il.

Plus prompt que l'éclair, Ậbd Allah se présenta monté sur un cheval blanc, qui jetait au vent sa crinière tressée avec des bandelettes de soie verte, et un chelil à franges d'or. Dès qu'ils furent face à face, ils se provoquèrent en ces termes :

— Est-ce toi qu'on appelle Ậbd Allah ben-Djậfar, descendant du Prophète?

— C'est moi qui suis Ậbd Allah.

Digitized by Google

— Eh bien! apprends que je suis venu pour te tuer et mériter par ta mort la main de la fille de notre prince.

— Son père te l'a-t-il promise?

— Il me l'a promise, et ta mort est la condition.

— Chrétien, tu a mal agi; permets-moi de te donner un conseil.

— Ce conseil, quel est-il?

— Retourne auprès de ta cousine, et prie-la de venir assister au combat. Tu as rougi sans doute de lui laisser voir ta faiblesse, et tu te seras vanté d'être plus vaillant que moi.

Avant d'entendre d'autres provocations, le prince s'éloigna et revint accompagné de sa cousine. Abd Allah regarda la jeune fille et dit avec ironie: « Nous accordera-t-on la faveur de contempler ce beau visage? » A ces mots la princesse écarta son voile et laissa le héros musulman ébloui par ses charmes. Tandis qu'Abd Allah, les yeux au ciel, murmurait: « Dieu garde la plus belle fille d'Adam, » la fiancée cria à son cousin: « Charge-le! » Au même instant le prince fondit sur son ennemi et balança au-dessus de sa tête une massue en fer qui pesait soixante livres. Abd Allah esquiva le coup avec adresse, et l'arme retomba lourdement sans l'avoir atteint. Puis, revenant à la charge, il abattit la main du prince d'un coup de sabre, comme les Beni Hachem savent si bien les asséner, et lui plongea en même temps la lame dans la poitrine. Le corps chancela, s'affaissa et roula sous les pieds des chevaux.

Pendant que les serviteurs d'Abd Allah ramassaient les dépouilles du vaincu, évaluées à soixante mille dinars d'or, les femmes de Tebessa, rangées sur le haut des murailles, faisaient retentir les airs de leurs lamentations lugubres. Cent guerriers voulurent venger sa mort; tous mordirent la poussière. Le fils de Djâfar saisit aussitôt par la bride le cheval de la princesse et dit: « Tel est le sort que je réservais à ton fiancé téméraire. C'est moi qui serai ton époux. » Le roi le vit et l'entendit. « Chargez de front! » cria-t-il à ses soldats. Les rangs s'ébranlèrent de part et d'autre; puis chrétiens et musulmans, chefs et soldats se précipitèrent en avant. Le choc fut terrible et la mêlée impénétrable. L'acharnement des deux armées prolongea l'action jusqu'au coucher du soleil. Alors l'arrière-garde des Arabes, lancée à fond de train sur le champ de bataille, culbuta et poursuivit l'ennemi jusque dans l'enceinte de la ville, dont les lourdes portes se refermèrent. Les chrétiens laissaient cinq mille morts. Du côté

Digitized by Google

d'Abd Allah on n'eut à relever que deux cents martyrs de la foi.

La nuit fut employée à fortifier le camp, et l'on fit les préparatifs du siége. Le lendemain Oḳba, général en chef de l'armée musulmane, réunit les principaux guerriers de chaque tribu pour combiner avec eux le plan d'attaque. Mais les vieux remparts de Tebessa, construits en pierres de taille colossales et défendus par une population nombreuse, devaient opposer une longue résistance. Le siége avait déjà duré vingt jours, lorsqu'on vit arriver un cavalier coiffé d'un turban vert. On se porta à sa rencontre. C'était Aouisse qui venait du Ḥedjaz, chargé d'une lettre au sceau du ḳalife.

En entrant dans la tente d'Oḳba, Aouisse lui dit : « A toi le plus précieux des amis, cette lettre d'Osman, fils d'Affân ! » Le général prononça la formule : Bismillah el-raḥmân el-raḥîm (au nom de Dieu clément et miséricordieux), prit la missive et la lut avec attendrissement. Son émotion se communiqua aux assistants, dont l'imagination se reportait vers la terre natale. Aouisse présenta encore une lettre à Oḳba. Elle venait d'Ali, fils d'Abou-Ṭaleb. Il célébrait en termes pompeux les exploits d'Abd Allah, le comblait d'éloges au nom des compagnons de Moḥammed, et lui prodiguait les titres glorieux d'*épée de l'islam* et *de père des cavaliers*.

Quand la lecture fut achevée, le fils de Djâfar se leva et dit avec le ton d'un homme inspiré : « En exterminant les ennemis de Dieu et du Prophète par excellence, nous n'avons fait qu'exécuter les décrets de l'Éternel, qui n'a point d'égal, qui n'a point enfanté et qui n'a point été enfanté. Ceux qui associent d'autres divinités à Dieu sont immondes. Le livre de la révélation nous prescrit nos devoirs dans la sourate *du repentir* :

« Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez ; faites-les prisonniers, assiégez-les et guettez-les à toute embuscade ; mais, s'ils se convertissent, s'ils observent la prière, s'ils font l'aumône, alors laissez-les tranquilles : car Dieu est indulgent et miséricordieux. »

Édifiée par la modestie du héros, l'assemblée se dispersa en silence. Abd Allah, rentré dans sa tente, fit la prière de l'âcha ; et après avoir pris le repas du soir, accomplit rigoureusement ses ablutions. Puis il se prosterna, la face contre terre, en invoquant le nom du seigneur des mondes. Sa femme était auprès de lui. Le voyant ceindre son épée de combat, elle lui demanda avec inquiétude, où il voulait aller par une nuit impénétrable comme un buisson. La

Digitized by Google

pluie tombait à torrents, et les chrétiens faisaient le tour des remparts en poussant des cris terribles. Abd Allah sortit sans répondre; à la faveur de l'obscurité, il se glissa dans un groupe d'hommes, qui réunissaient leurs efforts pour rentrer dans la ville un énorme madrier. Couvert d'une étoffe grossière qui lui cachait en partie le visage, il passa, sans être remarqué, devant les gardes de la porte, s'enfonça dans des rues désertes et réussit à trouver un abri sous le portique d'une maison. On entendait au fond de cette demeure des chants funèbres interrompus par des gémissements. Des gens entraient et sortaient. Abd Allah pénétra jusque dans la cour et attendit que la foule se fût dispersée. Quand il fut à peu près seul, il s'avisa de questionner une vieille négresse qui était assise auprès de lui.

— Quel malheur, lui dit-il, a pu plonger cette famille dans l'affliction?

— Ils pleurent la perte de plusieurs guerriers que les Arabes ont fait prisonniers. Le comble de leurs vœux serait d'entrer en pourparler avec Abd Allah fils de Djâfar. Ils espèrent qu'il acceptera leur rançon.

— Qui habite cette maison?

— C'est un vieillard courbé sous le poids des ans et qui, dans des temps meilleurs, occupa une place importante à la cour.

— Introduis-moi auprès de lui, pour l'amour de Dieu.

— Qui donc es-tu?

— Ne conçois aucune crainte à mon égard; Conduis-moi à son appartement.

La servante se leva. A peine eût-elle informé le vieillard du désir exprimé par l'étranger, qu'il accourut au-devant d'Abd Allah, fils de Djâfar. Celui-ci l'aborda en ces termes:

— Adorateur du Christ, je prends une part bien vive à ta douleur.

— Et toi, qui es-tu donc? car ton extérieur révèle un étranger.

— La terre des Arabes est ma patrie. Errant autour de votre ville, j'y suis entré cette nuit par hasard et m'y suis mis à l'abri. Malheureusement, la première maison où se portent mes pas retentit de lamentations.

— As-tu aperçu dans le camp des Arabes de jeunes captifs?

— Je les ai vus.

— Ce sont mes fils! Que dois-je faire pour leur rendre la liberté?

Digitized by Google

Parle....., conseille-moi..... Veux-tu aller toi-même auprès d'Abd Allah, fils de Djâfar?... Il est aussi clément que brave. Tu lui offriras tous mes biens pour la rançon de mes fils!

Abd Allah s'inclina respectueusement et dit, la main appuyée sur le cœur : A toi mon amitié, à toi mon dévouement.

Le vieillard s'éloigna et revint presque aussitôt, accompagné de sa femme, dont le visage flétri par le chagrin avait repris une vive teinte d'espérance. En présence de l'étranger, la pauvre femme tomba à genoux ; ses mains étreignirent celles d'Abd Allah.

— Mon Dieu! dit-elle avec une voix déchirante, si j'étais sûre que le général arabe consentît à me rendre mes enfants!...

— Réjouissez-vous d'avance, reprit l'étranger avec une émotion mal comprimée. Bientôt vous embrasserez vos enfants : car je veux que vous voyez Abd Allah ben-Djâfar cette nuit même.

— Seigneur des mondes, s'écrièrent les deux vieillards, donne-nous la force de supporter tant de joie!...

— Eh bien! sachez qu'Abd Allah ben-Djâfar est devant vous!

— Est-ce vrai?

— Je suis Abd Allah.

La mère des captifs se releva précipitamment et frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre.

Une négresse parut un flambeau à la main. « Approche-toi, lui dit-elle, approche la lumière. »

« Je saurai le reconnaître, car je l'ai vu, plus terrible qu'un lion, terrasser nos héros sur le champ de bataille... Lui!... C'est lui!... »

Ces derniers mots furent un cri. Ému jusqu'au fond de l'âme et les yeux fixés sur la jeune figure du guerrier musulman, le vieillard parla d'un ton solennel : « Sectateur du Prophète, ta générosité m'a fait ton esclave. Une religion qui transforme les vainqueurs en anges de bonté est la meilleure des religions. Je déclare qu'*il n'y a d'autre Dieu que Dieu, l'unique, l'incomparable, et que Mohammed est l'envoyé de Dieu.* »

Abd Allah crut triompher une seconde fois : mais la victoire qu'il remportait en ce moment, sans éclat et sans témoins, lui paraissait d'autant plus belle qu'elle n'avait pas coûté une goutte de sang.

— Tranquillisez-vous, dit-il à ses nouveaux prosélytes; demain

Digitized by Google

vous verrez vos enfants libres. Mais avant que je retourne au camp, avez-vous encore une grâce à me demander?

— La faveur que nous implorons, reprit le vieillard, intéresse la vie d'un seigneur qui fut le père du peuple. Desservi par de lâches courtisans, le ḥâdjeb (chambellan) a perdu l'amitié du roi, et demain sa tête doit tomber sous la hache du bourreau.

— Peut-on m'introduire auprès de lui, interrompit Abd Allah?

— Cette nuit-même j'irai le voir, et je lui demanderai un moment d'entretien.

— Hâte-toi donc et reviens?

Le père des captifs sortit; à la faveur de l'obscurité, il parvint jusqu'à la demeura du ḥadjeb. Plusieurs jeunes pages veillaient debout sous le portique. Un d'eux entra et dit au ḥâdjeb : « Seigneur, il y a ici un vieillard qui demande à vous parler. » — « Qu'on l'amène, dit le ḥâdjeb, avec une émotion visible.

Un instant après, celui-ci était dans la salle. Il aperçut des secrétaires qui écrivaient à côté de leur maître : mais le papier disparut presqu'au même moment.

C'était une lettre à l'adresse d'Abd Allah ben-Djafar.

« Que désires-tu, dit le ḥadjeb d'une voix altérée.

— Une affaire de la plus haute importance m'amène en ces lieux. »

Un signe du maître invita les secrétaires à se retirer. Lorsque l'épais rideau qui servait de portière se fut replié sur les pas du dernier, le vieillard s'approcha respectueusement et dit d'une voix mystérieuse : « Seigneur, Abd Allah Ben-Djâfar désire avoir une entrevue avec vous. Votre position l'intéresse. Il vous sauvera.

— De grâce ne m'abuse pas, reprit le ḥadjeb tressaillant de joie. Où est-il? où le trouverai-je?

— Au sein d'une famille qui est devenue la sienne, » fit le vieillard avec importance.

La tête du ḥadjeb retomba sur sa poitrine : il eut la douleur de penser que ses démarches étaient épiées par des satellites du prince, et que sortir de chez lui à cette heure c'était hâter l'instant de sa mort... « Un des hommes que tu as vus auprès de moi, dit-il tristement, rédigeait une lettre pour le général arabe... Nous l'avons cachée, parce que nous étions loin de supposer que tu travaillais avec tant de zèle à mon salut. »

Digitized by Google

Et le ḥadjeb baisa avec reconnaissance les cheveux blancs de son interlocuteur.

Puis il continua en ces termes :

« Mais je ne puis sortir sans éveiller les soupçons du tyran. Le temps presse... Comment faire ?... Ạbd Allah consentira-t-il à venir dans ma demeure ?

— Il y consentira, interrompit le vieillard. Son cœur est magnanime. Il vole au-devant des malheureux. »

Cependant on entendait résonner dans la rue les pas lents et mesurés de la garde qui veillait à la sûreté de la ville. La conversation fut arrêtée et les deux hommes se regardèrent. Le bruit s'éloigna peu à peu, et la figure du ḥadjeb prit une expression passagère de soulagement.

« Seigneur, je vais aller prier votre libérateur de se rendre ici, dit le vieillard. Vous le verrez tout à l'heure, s'il plaît à Dieu. »

Il serait difficile de décrire les sentiments qui agitaient intérieurement le cœur du ḥadjeb. Sur le point de toucher à la réalisation de ses espérances, tantôt il doutait, tantôt il espérait : mais le doute l'emportait. Il comptait les minutes ; il eût voulu arrêter la marche du temps. A la fin, ne pouvant modérer son impatience, il sortit jusque sous le portique de sa maison. Ses yeux inquiets semblaient percer l'ombre. La pluie n'avait pas cessé.

En ce moment deux passants s'arrêtèrent. C'étaient Ạbd Allah et son compagnon. Saisir Ạbd Allah par la main, lui souhaiter la bienvenue, l'attirer dans la salle de réception et lui arracher son vêtement tout humide, fut pour le ḥajeb la durée d'un clin d'œil.

Pendant ce temps, les serviteurs, qui avaient compris l'importance du personnage aux prévenances que leur maître lui prodiguait, apportèrent une robe de soie, et la lui jetèrent sur les épaules ; d'autres serviteurs apportèrent des plateaux chargés de mets.

Le nouveau venu prononça gravement les mots : « Bismillah (au nom de Dieu), » et prit un peu de nourriture, moins par appétit que pour se conformer à l'usage des Arabes, qui regardent comme une insulte de refuser le repas de l'hospitalité. Quand il eut fini ; il fit ses ablutions et adressa des louanges au Créateur. « C'est moi, interrompit le ḥadjeb, qui achèverai la prière : *Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Dieu, que Mohammed est son serviteur et son envoyé, et qu'aucun prophète ne l'égale en mérite.* »

Digitized by Google

La joie d'Abd Allah était à son comble. Il obtenait d'avance la récompense de sa bonne action. L'objet de son dévouement était un nouveau prosélyte conquis à la foi de l'islam.

— Héros du peuple arabe, dit le ḥâdjeb, daignez écrire de votre main une lettre au général en chef de votre armée. Priez-le de nous envoyer, à la pointe du jour, mille cavaliers d'élite. Mes affidés leur ouvriront la porte de la ville. Je vous réponds du succès.

— A toi mon amitié et ma foi, répondit le fils de Djâfar.

Il prit un kalam et du papier, et écrivit la lettre suivante :

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Il est l'unique et n'a point d'associé dans son royaume. De la part d'Abd Allah, fils de Djâfar, au général en chef, à nos amis El-Fodaïl, Refâ, fils de Ḥarets et à toute l'armée musulmane, salut !

» Après avoir rendu gloire à Dieu, le maître des mondes, et avoir imploré l'intercession de Moḥammed (que Dieu le comble de grâces et lui accorde le salut !), je vous déclare que les décrets de l'Éternel m'ont ouvert les portes de la ville ennemie. J'y ai eu une entrevue avec le second personnage de la principauté. Si vous voulez une victoire sans effusion de sang, dirigez vers la porte orientale de Tebessa mille cavaliers d'élite. Nous les recevrons; et dans la matinée, le gouverneur de la contrée sera conduit vers vos tentes. Salut. »

Après avoir expliqué au ḥadjeb le sens de cette missive, il la ferma et apposa le sceau de l'envoyé de Dieu. Un serviteur fidèle reçut l'ordre de se rendre au camp et de la remettre à Fodaïl fils d'Abbas. Guidé par les feux du bivouac, le courrier arriva jusqu'aux sentinelles avancées de l'armée musulmane. Dès qu'il eut expliqué l'objet de sa mission et montré la lettre dont il était porteur, on le conduisit à la tente de Fodaïl. Celui-ci prit la lettre et s'écria, en reconnaissant l'écriture de son ami : « Dieu seul peut récompenser ce noble guerrier, dont l'absence nous a tant inquiétés ! » Après avoir achevé la lecture, il ajouta : « Dieu est grand ! » puis il se leva et entra dans la tente d'Okba.

— Sait-on enfin ce qu'est devenu Abd Allah? dit le général en chef?

— Voici une lettre de sa main, répondit Fodaïl avec vivacité. Impatient du danger, il a pénétré comme l'eau dans le sol ennemi. Lis et admire.

Okba parcourut ces lignes tracées par l'émule de sa gloire. « Tout

Digitized by Google

ce que nos bras et nos lances n'ont pu abattre, a été vaincu par son génie et ses artifices, dit-il. Descendant de héros, héros lui-même, il a été touché par le doigt du Très-Haut. Gloire au Prophète! »
Après avoir prononcé ces paroles inspirées par l'enthousiasme, le général en chef fit appeler Refạ, et lui ordonna de prendre les cavaliers des Makzoum et des Ḥachem, et de se diriger vers Tebessa. Refạ fit monter à cheval mille soldats choisis parmi les plus braves et se mit à leur tête, tenant en main l'étendard de son oncle Ḳâled, fils d'Oulid.

Le fidèle courrier partit et annonça leur arrivée au fils de Djậfar ainsi qu'au ḥadjeb. Ce dernier, malgré sa disgrâce, avait un parti puissant dans la ville; et la nouvelle d'un secours inespéré s'y répandit avec la rapidité de l'éclair. Plus de six mille hommes, tant de la ville que de l'armée, prirent les armes et coururent au-devant des cohortes musulmanes. La porte orientale fut ouverte sans résistance, car les gardiens étaient du complot.

Alors le silence de la nuit fut troublé. Aux cris mille fois répétés de : La ilâha illallah, Moḥammed raçoul Allah (il n'y a de Dieu que Dieu, Moḥammed est l'envoyé de Dieu), les Arabes parcoururent les rues, enfoncèrent les maisons et les casernes, passèrent au fil de l'épée tout ce qui se défendait, et parvinrent à la porte du palais.

Déjà les courtisans avaient prévenu le prince de la trahison du ḥadjeb. Déjà le ḥadjeb, sûr de la vengeance, avait renversé la porte de la ḳaṡbah, et pénétrait dans la salle du trône. Mais elle était déserte : le prince avait disparu.

Le lendemain, au lever du soleil, Ọḳba entra triomphalement dans la ville. Il planta le drapeau de l'islam sur le rempart de la ḳaṡbah et prit possession du gouvernement. Abandonné par les siens, n'ayant plus d'espoir que dans la clémence du vainqueur, le prince se décidạ à quitter sa retraite et vint se prosterner aux pieds du général en chef.

— Est-ce toi qui régnais sur ce pays? lui dit Ọḳba, en regardant tour à tour le suppliant et le ḥadjeb pour s'assurer de la vérité.

— Hier encore ce pays m'obéissait; mais le souverain de l'Univers m'a renversé de mon trône, répondit le prince.

— Où donc étais-tu, lorsque nous sommes entrés?

Digitized by Google

— Dans l'endroit où me retenait la volonté de Dieu le Tout-Puissant. Je confesse qu'*il n'y a de Dieu que Dieu et que Mohammed est son envoyé.*

Un geste bienveillant du vainqueur invita le nouveau sectateur du Prophète à s'asseoir sur le tapis étendu à ses côtés. Cette conversion venait en quelque sorte cimenter et sanctifier la victoire. La journée se passa en prières et en lectures sacrées. Dans la soirée le général en chef convoqua le conseil de l'armée, dont les membres étaient des chefs de tribus importantes, des officiers aguerris et des vieillards habiles dans l'interprétation du livre révélé (le Ḳorân). Il s'agissait de délibérer sur le point de l'Ifriḳia où seraient dirigées les troupes après avoir été ravitaillées. Les uns voulaient qu'on marchât immédiatement sur Mạllaga, qui était la résidence du Malek el-Akbar, afin de s'emparer de la clef du pays; d'autres regardaient comme plus sage une manœuvre qui tendait à paralyser la puissance du chef par la conquête successive de toutes les places qui lui obéissaient. Quelques-uns étaient d'avis que, sans quitter la position de Tebessa, on envoyât des émissaires au patrice qui commandait Constantine.

Ils discutaient ainsi quand les soldats amenèrent devant le conseil un prisonnier qu'ils venaient d'arrêter à une lieue de la ville. Ọḳba l'interrogea. C'était un habitant du Ẓâb. Il avait rencontré la garnison de Constantine campée dans les plaines voisines. Pressé de questions, il fit en peu de mots la description de cette ville : le nid d'un aigle, dit-il, est moins inaccessible. Les habitants l'ont surnommée la cité aérienne. Les nuages groupés à l'orifice de ses citernes viennent y verser leurs eaux. Assise sur un immense bloc de rocher que la baguette d'un magicien semble avoir détaché des masses environnantes, elle se contente d'opposer aux assaillants le tumulte torrentiel du fleuve qui lèche ses fondements, en s'engouffrant dans un abîme profond de mille coudées. L'archer le plus robuste ne saurait atteindre le rempart avec ses flèches. Elle obéit à un chef riche, puissant et courageux.

Ạbd Allah, fils de Djậfar (que Dieu le reçoive dans sa sainte miséricorde) saisit cette occasion pour faire prévaloir son avis, et les musulmans marchèrent sur Constantine.

CHERBONNEAU,

Professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

Digitized by Google

VOYAGE EN ASIE MINEURE.

BROUSSE.

TROISIÈME ARTICLE.

Bains de Tchékirkeh, d'Eski-Kaplidja, de Kukurtlu et de Bademli-Baktché. — Mosquée et médrécé de Mourâd Ier. — Son tombeau. — Aspect de l'Olympe et de la ville. — Mosquée de Mourâd II. — Le cimetière impérial. — Château de Brousse. — Le vin de l'Olympe. — Mosquée d'Orkân, son tombeau. — Origine de la dynastie ottomane. — Le Daoul Monastir. — Tombes d'Osman et de sa famille. — Cérémonie du sunnet — Les derwiches. — Conspiration de Bedr el-Din.

Les sources thermales de Brousse sont toutes situées à 3 kilomètres de la ville, au pied du Kalabak-Daghy (Mont-Kalabak), sur le côté oriental de l'Olympe. Au nombre de sept, et voisines les unes des autres, elles surgissent d'un terrain calcaire argileux, dont l'élévation varie de 200 à 430 pieds au-dessus du niveau de la mer. La plus haute et la plus basse, Tchekirkeh et Kara-Moustafa, malgré la distance qui les sépare, ont entre elles la plus grande analogie sous le rapport de la température de la composition chimique et de l'action médicale. Leurs propriétés sont à peu près les mêmes que celles des bains de Tœplitz, d'Ems et de Vichy.

1° La source de Tchékirkeh, située à l'ouest du village de même nom, jaillit à gros bouillons dans une sorte de petit bassin entouré de murs qui a 6 pieds de profondeur; elle s'écoule par un large tuyau en terre cuite, jusqu'au Taxim, endroit situé dans la rue du village, à quelques pas de la source. C'est de ce réservoir que partent

Digitized by Google

les différents conduits qui servent à alimenter les bains de Boïguzel, de Yéni-Ḳân, de Vani et d'Eski-Ḳaplidja, ainsi que les maisons particulières de Tchékirkeh et jusqu'à la fontaine située devant la mosquée. Dans les deux premiers établissements, on ne trouve qu'une salle d'entrée et le hammâm proprement dit.

Le bain de Vani a reçu son nom d'un prédicateur célèbre qui vivait sous le règne de Mohammed IV. Les traditions populaires lui attribuent des cures miraculeuses.

Les bains particuliers du village sont pourvus de bassins qui permettent aux malades de s'en servir à toute heure et sans se déranger. Mais le plus beau de tous ceux qu'alimente la source de Tchékirkeh, est le bain de d'Eski-Ḳaplidja (vieux bain chaud). Il est situé à gauche de la mosquée, sur la pente du chemin qui conduit à Brousse. Par sa grandeur et sa richesse il tient le second rang. Son Djamékian est immense et communique avec de petits appartements en bois destinés aux malades, appartements dont la position au-dessus de la plaine de Brousse est fort belle, mais ne remédie en aucune façon à leur petitesse et à leur incommodité.

De la première pièce, on entre dans le Soouklouḳ; puis en face, s'ouvre la grande salle du hammâm, au milieu de laquelle est creusé le superbe bassin de marbre blanc qui sert de piscine. Il a 50 pieds de tour et 4 de profondeur; on y descend par trois marches. Un autre bassin plus petit se trouve dans une salle voisine, et servait jadis de bain de vapeurs. Ce hammâm et le Soouklouḳ passent pour être de construction byzantine et bien antérieurs à la conquête musulmane. Ils sont surmontés de coupoles soutenues par seize colonnes en marbre blanc. Les autres parties de l'édifice, toutes différentes de style, sont dues au sultan Mourâd Ier, qui les fit construire vers 1450 avec une grandeur et une solidité remarquables. L'inscription mise au-dessus de l'entrée indique la date de cette réédification et le nom du prince qui les ordonna. L'eau thermale de Tchékirkeh qui fournit tous ces bains, possède à la source une température de 36° Réaumur, et arrive à sa destination avec une chaleur de 33, 34 et 35 degrés, suivant le volume d'eau et la distance parcourue. En sortant de terre, elle est légèrement piquante, agréable à boire et parfaitement limpide. L'analyse chimique y trouve de la soude, de la magnésie, du bicarbonate de soude et de chaux, du chlorure de sodium, de l'acide carbonique et quelque peu d'oxyde de fer.

Digitized by Google

L'efficacité de ces eaux est remarquable surtout pour les maladies de la peau, des yeux, du foie, pour toutes les irritations et engorgements des organes internes. On ne l'emploie cependant qu'extérieurement, l'eau de Kukurtlu étant plus convenable comme boisson; aussi leur réunion complète-t-elle un traitement qui satisfait à presque toutes les maladies relevant de ce genre de médication.

2° Le bain de Ḳara-Mouśṭafa doit son nom au grand vizir Mouśṭafa le Noir, qui le fit élever. Il est situé au pied même de la montagne, et par conséquent au niveau de la plaine de Brousse. Le Djamékian est en bois, et dans le hammâm on trouve un bassin carré qui permet de se baigner par immersion en même temps que par la vapeur. L'ensemble de cet établissement est fort petit, mais d'une gracieuse proportion. Autour de la première salle sont disposés des logements; et c'est là sans doute ce qui, en attirant les malades, a donné à ces bains l'ancienne réputation d'efficacité qu'ils possèdent à un plus haut degré que les autres.

La source de Ḳara-Mouśṭafa est située juste au-dessous du bain de Yéni-Ḳaplidja. Un conduit souterrain amène ses eaux pures de tout contact avec l'air extérieur et de toute infiltration jusqu'à l'établissement qu'elles alimentent. De la sorte, elles ne perdent rien de leurs principes volatils et de leur efficacité.

Cette source, dont la chaleur est de 36° Réaumur, diffère d'une façon insensible de l'eau ordinaire; et cependant, ses propriétés curatives sont incontestables. Si l'on voulait calculer l'action médicale des bains d'après les substances contenues dans leurs eaux, on s'exposerait à de graves erreurs. Ainsi l'analyse de la source de Ḳara-Mouśṭafa ne présente, nous le répétons, rien de particulier dans sa composition; à cela près de sa haute température, elle ressemble à de l'eau de puits. C'est donc l'expérience seule qui prouve son efficacité. Nous avons l'exemple d'une source analogue à Chaudfontaine, entre Liége et Spa. Ce contraste frappant entre l'action curative et la pauvreté des matières qu'on y découvre, doit faire supposer que ces eaux contiennent des substances qui échappent jusqu'à présent à tous les moyens d'analyse et aux instruments les plus sensibles. Il semble que ces sources qui jaillissent des entrailles embrasées du globe, immense foyer des forces vitales de la nature, nous apportent avec elles une portion de cette chaleur vivifiante, de cette puissance créatrice qui répare l'épuisement des corps et rallume la flamme

Digitized by Google

presque éteinte de la vie. C'est que le grand laboratoire où se préparent et se combinent les propriétés des substances organiques et primordiales est bien autrement disposé que tous ceux des chimistes; c'est que le temps est un maître qui travaille avec patience, et le temps c'est la force; il donne à ces eaux des vertus exceptionnelles et mystérieuses que ne saurait remplacer aucune préparation artificielle. Cette chaleur naturelle, les chimistes ne l'expliquent que par des hypothèses qui le plus souvent se contredisent. Pourquoi n'y pas voir le résultat d'une électricité, ou pour mieux dire, d'un de ces courants magnétiques qui échappent à l'analyse et produisent des guérisons merveilleuses dans des cas qui semblaient désespérés? et justement parce que les principes en sont subtils comme le fluide vital, il devient impossible de les analyser et de les saisir.

D'ailleurs l'instinct qui a toujours poussé les hommes souffrants à recourir aux eaux chaudes naturelles, n'est-il pas un indice suffisant de leur puissance? Sans doute notre corps, formé de limon, comme dit l'Écriture, reçoit là, et de manière à ce que l'affinité se produise, quelques atomes des matières organiques qui le constituent. Beaucoup de maladies, et particulièrement les rhumatismes et la goutte invétérée, trouvent dans cette source une guérison presque infaillible.

3° Le bain sulfureux de Buyuk-Kukurtlu, le grand Kukurtlu, est fort ancien, assez grand, bien construit, mais sans aucun luxe. On reconnaît l'œuvre d'époques diverses dans l'assemblage de ses bâtiments. Son Djamékian est spacieux et comme toujours orné d'une fontaine d'eau froide. A côté du hammâm qui est fort petit, et n'offre qu'un étroit bassin carré placé dans l'angle, se trouve un réduit voûté : c'est le bain de vapeurs extrême, le sudatorium ou bokoulouk, dans lequel les gaz sulfureux condensés font monter le thermomètre jusqu'à 38° Réaumur.

Le Kutchuk-Kukurtlu, ou petit Kukurtlu, a aussi un sudatorium, et la salle principale est mieux construite que celle du grand bain.

La source minérale qui les alimente tous deux est placée à égale distance de chacun des établissements. Entourée d'un mur qui lui forme un bassin, on la voit sortir en jet vigoureux de la grosseur du bras, d'un terrain calcaire de troisième formation. Elle donne environ 100 litres d'eau par minute. Cette abondance a permis de la diviser de telle façon qu'elle fournit un tiers au petit bain, et les deux autres tiers au grand.

Digitized by Google

Tout à côté de la source thermale se trouve une fontaine froide qui sert à en tempérer la chaleur. L'eau sulfureuse parcourt dans un canal ouvert la salle du Boḳoulouḳ afin d'y répandre sa chaude température et le gaz hydrogène sulfureux qu'elle contient.

En sortant du sol, l'eau de Kukurtlu est limpide et claire, mais elle se trouble en refroidissant et devient légèrement jaunâtre. Elle a une saveur sulfureuse et une odeur hépathique très-prononcée.

Cette source, par son abondance et sa chaleur de 60 à 65 degrés, a une importance extrême que ne mettent pas suffisamment en valeur ces deux bains, fort mal disposés pour y recevoir les malades. Cependant leur renommée s'étend au loin, et les guérisons remarquables qui s'y opèrent justifient pleinement tout ce que promet l'analyse chimique. Contenant de l'hydrogène sulfureux par excellence, de l'acide carbonique et des sels, elle réunit aux merveilleuses propriétés des eaux alcalines acidules d'une haute température naturelle, celles non moins remarquables du soufre marié à l'hydrogène, c'est-à-dire sous la forme la plus favorable; combinaison qui en permet l'usage interne et externe tout à la fois. Aussi leur action médicale est-elle d'une grande énergie et du plus salutaire effet dans une foule de cas, tels que : les maladies de peau et les inflammations de toute espèce, les scrofules dans leurs ravages si divers et si compliqués, enfin les paralysies, les épuisements et les douleurs de tout genre.

La source de Kukurtlu est sacrée pour la population grecque qui, deux fois par an, y vient en pèlerinage. Une légende raconte que le proconsul de Brousse fit jeter saint Patrice tout vivant dans le réservoir où s'épanchait l'eau bouillante, pour le punir de n'avoir pas voulu sacrifier à ses dieux. Il est inutile d'ajouter que c'est à cet événement que les Grecs font remonter cette puissance merveilleuse des eaux de Kukurtlu.

4° La source abondante de Bademli-Baḳtché, qui sort à cent pas de là, alimente aussi deux bains : celui de Yéni-Ḳaplidja (nouveau bain) et de Ḳaïnardja (bouillonnant). Le premier est remarquable par ses dômes, par le luxe de son architecture intérieure et le soin avec lequel il est tenu. C'était autrefois un bain fort petit et de la plus mesquine apparence; mais le grand vizir Rustem Pacha, sur l'ordre de son beau-père Soléïman le Magnifique, en fit construire un nouveau, et y ajouta de sa bourse une somme considérable, afin de le rendre digne du sultan qui s'y était guéri de la

Digitized by Google

goutte. Ces circonstances sont relatées sur une plaque en émail qui orne la porte par laquelle on passe du Soouklouk au hammâm.

Ce bain magnifique se compose de trois salles immenses et de plusieurs petits appartements adjacents qu'on loue aux malades infirmes. La salle tiède est remarquable par sa voûte à rinceaux entre-croisés d'une singulière hardiesse, et par l'abondante fontaine d'eau froide qui jaillit au milieu et retombe dans un beau bassin de marbre blanc. La salle chaude, de forme octogonale, est surmontée d'une immense coupole qui a 240 pieds de circonférence; elle est en dehors couverte par des lames de plomb, et percée d'un grand nombre de trous en forme d'étoiles qui scintillent dans la voûte sombre et éclairent cet intérieur de leurs jets lumineux.

Chaque pan de l'octogone, ouvert par un arc cissoïde, forme une alcôve ou sorte de divan élevé d'une marche, au fond duquel se trouvent les fontaines d'ablution. Les murs en marbre blanc sont à leur base revêtus de faïence bleu de Perse; puis enfin le milieu de la salle est rempli par un immense bassin de marbre, profond de 5 pieds, large de 44, et d'une circonférence à peu près égale à la coupole au-dessous de laquelle il se trouve. C'est un véritable lac où les baigneurs s'ébattent et nagent tout à leur aise. Vis-à-vis le portique d'entrée, la source verse continuellement des eaux dont le courant a 3 pouces de diamètre et 35 degrés de chaleur. La vapeur sulfureuse dont la salle est remplie varie entre 26 et 30 degrés, tempérée qu'elle est par les fontaines d'eau froide qui coulent à l'entour dans des vasques attachées aux murs et sculptées avec élégance. A côté de cette grande salle se trouve une petite étuve pourvue d'un bassin où le baigneur peut s'établir commodément.

Le petit bain de Kaïnardja, voisin de celui-ci, n'a rien qui attire l'attention. Son nom de *bouillonnant* lui vient sans doute de ce que l'eau thermale n'y est mitigée par aucune source froide. Comme ce bain est réservé aux femmes de toute condition, les dames de qualité n'y vont jamais, préférant attendre le jour où il leur est permis d'entrer dans les grands bains.

Les quatre sources de Bademli-Baktché (jardin des Amandiers), sortent d'un rocher formé par des concrétions de carbonate de chaux. Le tuf qui sert de base à ce jardin et domine la plaine comme une terrasse, date de l'époque où les sources, en se faisant jour, commencèrent à y déposer leurs sédiments.

Digitized by Google

Quatre jets différents, qui sont évidemment une seule et même source, surgissent très-près les uns des autres, et à quelques pas seulement des bains où ils arrivent par des ruisseaux ouverts; système fâcheux qui leur fait perdre une portion de leurs substances volatiles. L'eau est limpide et faiblement colorée par le soufre; son goût hépathique et salé la fait aisément reconnaître comme sulfureuse. Le sulfate de soude, de magnésie et d'alumine, le bicarbonate de chaux en grande quantité, l'acide carbonique et l'hydrogène sulfuré sont les principaux éléments de sa composition chimique. On voit que l'eau thermale du jardin des Amandiers et celle de Kukurtlu ont de grandes analogies; et puisqu'elles traversent les mêmes directions souterraines, il semble que leur origine doit être identique. Cependant Bademli-Baktché contient du sel de soude en dose plus forte. Leur haute température, les substances sulfureuses et gazeuses qu'elles possèdent, et leurs propriétés médicales, nous les feront classer dans la catégorie des bains d'Aix-la-Chapelle, d'Aix en Savoie, de Baréges, de Bagnères-de-Luchon, et de Baden.

L'excellente disposition du grand bain de Rustem-Pacha et la puissance de ses eaux en fait un des plus agréables de Brousse et des plus efficaces en même temps.

On trouve encore, à deux cents pas de la source de Kara-Moustafa, un autre bain, le Békiar-hammâm, situé dans la plaine. Il est en ruine et depuis longtemps abandonné. Indépendamment de ces sources et de plusieurs autres d'un intérêt médiocre, on voit près du grand bassin et au bord de la route, une petite source chaude minérale qui jouit à Brousse d'une grande renommée pour la guérison des maux d'yeux.

On la nomme Gueuzayasma, *source sacrée des yeux*. Peu abondante, elle sourd dans un creux de rocher dont les bords sont revêtus de couches lamelleuses de sels d'un beau vert clair; ce sont des carbonates de soufre, de chaux, de soude et de magnésie, des sulfates de protoxyde de fer; substances qui expliquent la composition de cette eau et sa vertu médicale dans une foule d'inflammations, d'engorgements et d'affaiblissements des diverses parties de l'œil. On ne l'emploie qu'en lotions extérieures. Les chrétiens s'y rassemblent chaque année à la fête du patron de cette source et y font des prières.

A Vichy, la source des Acacias passe pour jouir des mêmes propriétés.

Digitized by Google

Rien ne manque, on le voit, à ce beau pays pour l'adoucissement des misères humaines. Admirable et bienfaisante nature que celle-ci, qui cherche par la beauté de son climat, par le charme de ses paysages, à vous faire oublier les souffrances du corps, les tristesses de la vie, la fuite de la jeunesse qui s'envole si rapidement, l'arrivée de la vieillesse avec son cortége de maux destructeurs, comme pour habituer peu à peu aux apprêts funèbres du dernier jour.

Lorsqu'on voit en Orient le nombre des bains de vapeur et le luxe avec lequel ils sont construits, on s'étonne du degré de barbarie dans lequel, chez nous, les établissements de ce genre se traînent encore. Le nombre en est excessivement restreint, le prix très-élevé, la construction vicieuse; de plus, on semble ignorer complétement l'efficacité médicale, ou pour mieux dire hygiénique, de cette méthode orientale. Et cependant, l'Afrique et l'Asie tout entière, la Russie, la Suède, la Finlande et la Laponie même, emploient généralement ce système de bains comme un des moyens thérapeutiques les plus puissants.

Pour moi, qui ai vu ces divers établissements de bains, qui me suis occupé assidûment de toutes ces questions d'hygiène, je regarde cette médecine de frictions, cette science du *massage* sous l'action chaude de la vapeur, comme la méthode la plus simple, la plus pratique, et dont les résultats sont les plus sûrs et les moins dangereux, non-seulement dans des cas de maladie, mais comme entretien ordinaire et continuel du corps, comme préservatif d'une foule de souffrances. Cette médecine d'attouchement, qui a été pratiquée de tout temps et chez toutes les nations, et qui est actuellement négligée par les savants comme tous les moyens simples et reléguée par eux parmi les préjugés populaires, a cependant des propriétés salutaires incontestables. Nous regrettons de le dire, mais la science moderne a trop souvent détruit l'instinct, parce que au lieu de se mettre en contact avec la nature et de l'observer sans cesse, elle n'étudie plus que dans les livres et perd ces moyens de comparaison, de pratique, qui seuls peuvent donner un résultat certain, sortant des entrailles mêmes du fait, et non un système déduit des trompeuses données de l'hypothèse.

Nous sommes entré dans ces détails sur les propriétés chimiques des bains de Brousse, parce que nous avons voulu faire connaître aux médecins à quel genre de maladies et de malades ces eaux puissantes peuvent convenir. Aujourd'hui, où la vapeur anéantit les distances, ce pourrait être un but nouveau de voyage, lorsqu'on saura

Digitized by Google

que ces eaux ne le cèdent en rien aux plus estimées, et que la beauté du pays et du climat ajoute encore à leurs bienfaits. Certes, il y a ieu de s'étonner que ces sources précieuses, si voisines d'une des plus importantes capitales du monde, soient à peu près inconnues de 'Europe, et que leur ancienne réputation dans tout le pays n'ait pas encore attiré quelque entrepreneur qui, en faisant construire près des bains un hôtel pour les étrangers, réaliserait ainsi une belle et honorable fortune. A Brousse, c'est l'habitation qui manque, non-seulement dans le voisinage des eaux, mais dans la ville même; c'est là ce qui a empêché jusqu'ici les malades et les voyageurs de se fixer dans ces montagnes, dont l'air vif et balsamique suffirait à lui seul pour rétablir le calme et l'harmonie dans une organisation troublée.

Après cette longue visite aux bains, après ces renseignements quelque peu techniques sans doute, nous prendrons pour revenir à Brousse la route supérieure qui traverse le village de Tchékirkéh et le faubourg de Mourâd. En suivant cette direction, on trouve immédiatement au-dessus d'Eskikaplidja, la mosquée du sultan Mourâd Ier, surnommé Ghazi-Houdavendkiar, c'est-à-dire vainqueur et seigneur. Le pachalik de Brousse conserve encore, à cause de cela, le nom de Houdavendkiar.

Cette mosquée s'élève sur une terrasse qui domine toute la plaine, jusqu'aux montagnes de Moudania et de Muhalitch, ainsi que le cours du Niloufar dont on voit les eaux se mêler à celles du Rhyndacus avant de se perdre dans le golfe d'Érégli. Mourâd Ier la fit bâtir près du lieu où il voulait être enseveli. Ce monument, construit vers 1350, est très-simple et d'un style original qui le rend intéressant pour l'archéologue. Son plan ressemble beaucoup à celui des mosquées qui se trouvent à l'Est de la ville. Le porche qui précède le monument est formé de cinq arcades cissoïdes, soutenues par quatre piliers et deux colonnes, dont les tympans sont en briques disposées de façon à former des dessins géométriques. La porte d'entrée est découpée dans le style persan, et l'intérieur de la nef couvert par deux coupoles à la suite l'une de l'autre, ainsi que nous l'avons déjà observé dans les mosquées de Baiâzid et de Mohammed; système de construction qni ne se retrouve dans aucune mosquée de Constantinople. Aussi insistons-nous sur ce genre spécial aux premières mosquées turques, et qui les distinguent de la mosquée byzantine. Cet essai d'art tout particulier au pays fut abandonné lors de la conquête de Byzance, Sainte-Sophie étant devenue le modèle accepté de tous.

Digitized by Google

Dans ces intérieurs, la lumière est habilement ménagée de façon à ne laisser qu'un demi-jour favorable au recueillement; partout des nattes, partout des tapis amortissent le bruit des pas, et d'ailleurs on n'y entre que déchaussé, pour ne pas souiller de poussière et de boue l'enceinte sacrée; méthode plus rationnelle et aussi respectueuse que celle qui oblige à quitter sa coiffure dans nos églises. On ne trouve nulle part ici de bancs ou de chaises qui entravent la circulation, nuisent à l'ensemble architectural en cachant les bases de l'édifice ou le pavement, et, chose plus grave, deviennent le prétexte d'un commerce dans le temple et d'une continuelle distraction. La première fois que je pénétrai dans une mosquée, je fus frappé du décorum des fidèles, de leur respect pour la parole des imâms (1), de la dignité de leur maintien; et à quelque point de vue qu'on se place pour juger ce culte, il est impossible d'y trouver un sujet de moquerie. Les mosquées des *sunnites* (2) sont ornées de tapis précieux, de lustres, de flambeaux et de parfumoirs habilement travaillés, de pupitres et de coffres où se placent les Ḳoran, puis enfin d'une chaire élégante et pyramidale qui leur donne cet air d'habitation et de bien-être qu'on ne trouve plus dans les mosquées des sectateurs d'Ali. Ce minbar, au haut duquel se place le prédicateur, a été dès le principe adopté par le culte sunnite, sous cette forme de pyramide dont le but et l'intention ne sont pas expliqués; sans doute, c'est là le modèle du trône ancien, du piédestal où se plaçaient les grands prêtres pour instruire et dominer la foule. Sa forme est, du reste, aussi élégante que rationnelle; c'est l'idée première d'un escabeau, d'un tabouret élevé et de l'escalier droit pour en atteindre le sommet. Qu'on se représente, en effet, un siége couronné par une flèche aiguë, ou par un petit dôme qui se termine en pointe, auquel on arrive par vingt ou vingt-cinq marches. Une petite porte surmontée d'un léger portique sous lequel

(1) Le mot imâm est arabe et signifie littéralement : « être à la tête des autres. »

(2) On appelle ainsi les musulmans qui reconnaissent pour chefs les trois premiers ḳalifes compagnons de Mahomet, chargés de fixer les questions de doctrine, les lois, les paroles et traditions diverses du prophète dont se compose le Ḳoran. Les partisans d'Ali, le quatrième ḳalife, n'acceptèrent pas ces traditions et recoururent à d'autres interprétations. De là cette seconde secte des chiites qui n'admet de véritable autorité que dans la maison d'Ali, gendre de Mahomet, d'où sont sortis les seuls descendants directs. Les Turks et les Arabes sont sunnites, tandis que les Persans sont chiites pour la plupart.

Digitized by Google

on passe, ferme l'entrée de cette chaire, tantôt en marbre, tantôt en bois précieux. Ses élégantes balustrades à jour, ses sculptures, les arabesques qui l'ornent, peintes et dorées, en font un des meubles les plus pittoresques et les plus riches qu'on puisse voir.

A la voûte de la mosquée de Mourâd, on remarque, comme ornement, un faucon sculpté; la légende raconte que c'était l'oiseau favori du sultan. Un jour, affolé par le passage d'une bande de perdrix, il prit son vol; et désobéissant pour la première fois à la voix de son maître, ne voulut pas revenir. Le sultan, furieux, fit alors une invocation magique, qui l'attacha à cette voûte et le changea en pierre.

En face de la mosquée se trouve une fontaine très-ingénieusement construite; de ses deux coupes superposées, jaillissent des gerbes d'eau thermale, tandis qu'au milieu sort un flot d'eau glacée, qui se perd, sans se mélanger, dans des tuyaux invisibles.

Dans le voisinage de son tombeau, ce prince fit encore élever un médrécé ou école religieuse, avec une fondation pour l'entretien d'un certain nombre de docteurs. Cet édifice du XIVe siècle, est construit en briques, avec une simplicité pleine d'élégance. Le plan se compose d'un carré parfait, dont l'intérieur, disposé en jardin, est entouré, sur trois côtés, d'une galerie à arcades, tandis que le quatrième, faisant face à la porte, est destiné à la salle d'école, qui s'ouvre par une seule et large ouverture sur le jardin. Cette salle elle-même est carrée, aussi bien que les douze cellules des softas qui correspondent à chacune des arcades de la galerie. Toutes sont surmontées de coupoles. Ouverte comme les divan-kâneh, chambre de réception des Persans, cette pièce est garnie de faïences bleues et noires, disposées de manière à former des dessins géométriques; c'est là, assis sur des nattes, que les jeunes garçons gazouillent en mesure leurs leçons, d'après cette méthode connue en France sous le nom de M. Jacotot, qui passe pour être l'inventeur d'un système qu'il a emprunté tout simplement à l'Orient, où il se pratique depuis des siècles. La beauté de tous ces enfants, leurs costumes si variés de couleur, les poses en quelque sorte artistiques qu'ils prennent, ainsi qu'il arrive chez les peuples dont le vêtement ne gêne en rien les membres, puis cette disposition théâtrale du divan-kâneh, surélevé de trois pieds au-dessus du jardin; puis encore ce parterre rempli de roses, cette fontaine jaillissante au milieu, ces jasmins et ces vignes, dont les sarments noirs et vieillis se tordent et grimpent

Digitized by Google

comme des serpents jusqu'à la cime des arbres, tout cela est plein de charme et d'une beauté vraiment pittoresque. Ajoutons, pour compléter les renseignements archéologiques, que la porte d'entrée, les pilastres et les colonnes de la cour sont en travertin; que les arcs ont la forme orientale proprement dite, ou, pour rendre notre pensée plus claire, la forme cissoïdale, qui n'est autre que le plein cintre, outre-passé par en bas et surélevé en pointe à son sommet. Les tympans de la façade sont en mosaïque de briques avec et sans émail, formant des losanges, des rayures, des octogones, où la disposition des lignes et la division des espaces sont comprises avec ce sentiment de proportion qu'indiquent sans cesse les œuvres de la nature.

Si les Orientaux n'ont pas de colléges où ils étudient le grec et le latin, où ils apprennent le culte païen avec plus de soin et de temps que la religion du vrai Dieu, ils ont au moins un grand nombre d'écoles de différents degrés, les unes pour le peuple, d'autres plus élevées pour ceux qui se destinent à être *savants*. Dans les premières, où les enfants ne viennent qu'aux heures de leçon, on apprend à lire, à écrire, à compter; ils étudient aussi la partie religieuse du Korân et s'en tiennent là, pour la plupart; car ils ne se croient pas appelés à régénérer le monde en taillant des habits ou en tournant des tuyaux de pipe, ainsi que cela se voit chez nous.

Les secondes, qui portent alors le nom de médrécé, sont, comme celui que nous venons de décrire, des espèces d'universités, destinées à l'étude du droit et de la théologie et réservées spécialement aux oulémas (docteurs en droit ou lettrés). Ces médrécés sont bâtis en pierres et renferment de dix à trente hudjret ou cellules pour les élèves qu'on désigne sous le nom de softa ou danichmend (étudiants). Les mudderis, directeurs des études, ont pour suppléants les kodja, qui assistent toujours aux leçons. Ces études se divisent en dix branches : la grammaire, la logique, la théologie et la philosophie, la morale, la science des allégories, la jurisprudence, les langues persanes et arabes, le Korân et ses commentaires, enfin les lois orales du Prophète, ou traditions.

Ainsi, de ce que les Turks n'ont pas une littérature combattante, pleine d'activité fiévreuse et de turbulence comme celle d'Europe, on en conclut qu'ils sont des ignorants; parce que leur enseignement est limité, on les regarde comme des barbares. Le temps nous

Digitized by Google

apprendra laquelle des deux méthodes est la meilleure, laquelle est la plus sage, la plus morale surtout. Ceux qui voudront les observer de près seront frappés du sentiment poétique, de la grâce du récit, de la raison et de l'habileté d'expressions dont sont capables les hommes de la dernière classe, ceux-là même qui, chez nous, ne peuvent suivre un raisonnement, si simple qu'il soit.

En sortant du médrécé, nous nous arrêterons devant la tombe de Mourâd Ier. Avant de parler de la mort tragique de ce prince, qu'on nous permette un mot sur sa vie.

Mourâd Ier, houdavendkiar, l'agent du Seigneur, le prince grand et tout-puissant, miroir de justice et d'honneur, était fils d'Orkan et lui succéda. Ce prince, aussi fin politique qu'habile général, fit de nombreuses conquêtes en Europe. Après un long séjour à Andrinople, sa nouvelle capitale, il revint à Brousse, afin d'y célébrer le mariage d'Ildirim Baïâzid, son fils, héritier de la couronne, avec la fille du prince de Kermian. Les noces furent magnifiques, et, suivant l'usage, les grands dignitaires offrirent au sultan les plus riches cadeaux. Un renégat grec, à lui seul donna cent esclaves des deux sexes, de la plus parfaite beauté. Chacun de ces esclaves présentait, en passant devant le prince, une assiette d'or et une d'argent, des coupes et des vases émaillés, des tasses et des verres de cristal de roche enrichis de saphirs, de topazes, d'émeraudes et de rubis. C'était, comme le dit l'historien turk, « le paradis dépeint par le Prophète, où les bienheureux sont entourés d'enfants d'une jeunesse et d'une beauté éternelles, portant des bassins d'or, des aiguières et des coupes. »

Ce sultan, guerrier infatigable, mourut sur le champ de bataille qu'il venait de conquérir. Superstitieux à l'excès, il se félicitait et s'étonnait de sa victoire, ayant rêvé la nuit précédente qu'il serait tué pendant le combat. Le soir même, parcourant le terrain où la bataille avait eu lieu, il remarqua que tous les morts étaient des jeunes gens. La vieillesse est sage, lui répond le vizir. Au même instant, un des cadavres qu'il examinait et foulait aux pieds se relève tout sanglant, et lui plonge un poignard dans le cœur. C'est ainsi qu'il expira, l'an 791 de l'hégire. Son corps, embaumé, fut transporté à Brousse et placé dans cette tombe qui fait face à la mosquée. Ses armes l'entourent, et les imâms, gardiens du tombeau, vous font remarquer la cuirasse, encore tachée de sang, qu'il portait sur le champ de bataille de Cassova au moment où le Servien Milo l'assassina. Ils

Digitized by Google

montrent aussi, avec une sorte d'orgueil, le casque pesant, entouré du turban de mousseline, que gardait tout un jour, sans fléchir, cette fière tête de guerrier, et que nos mains peuvent à peine soutenir. Près du cercueil brûlent, jour et nuit, d'énormes cierges dans des flambeaux magnifiques.

En quittant la mosquée, la route élevée en terrasse au-dessus de la vallée, ombragée de clématites et de chèvrefeuilles, rafraîchie par des fontaines abondantes, devient à chaque pas plus intéressante pour l'artiste. C'est là qu'il faut se placer pour comprendre la merveilleuse position de la ville ; de là se déroulent les monts Olympiens dans une perspective pleine de grandeur. Puis au pied et sur leur versant, un amas de mosquées et de maisons, entremêlées de cyprès et de platanes, les uns élancés comme des minarets, les autres, véritables dômes de verdure, arrondis comme la coupole des bains et des temples ; il semble que de là soit venue l'idée du contraste de ces deux systèmes de construction. Au centre et au-dessus de cette ville pittoresque, s'élève, étincelante comme l'émeraude, la tombe de Méhémet Tchélébî, couverte du haut en bas de sa robe d'émail. Puis en avant, se détache, sombre sur ce fond lumineux, le roc élevé que couronnent les murs ruinés du château. Enfin, au premier plan, est la route, qui s'enfonce à droite dans une épaisse forêt. C'est là un paysage complet, où le peintre n'a rien à supprimer, rien à ajouter pour l'arrangement de sa toile. J'y suis revenu souvent et je quittais toujours à regret ce site merveilleux.

A quelque pas de là se trouve le village de Mourâdié. Il se rattache à la ville, que protége de ce côté la forteresse, et en est réellement le faubourg. Son nom lui vient de la mosquée de Mourâd, autour de laquelle il est groupé, et qui fût construite l'an 850 de l'hégire. Le caractère byzantin de ce monument a fait supposer que l'architecte, dont on ignore le nom, devait être chrétien. Cela ne nous paraît pas démontré ; depuis le quinzième siècle bien des mosquées ont été bâties à Constantinople dans un style analogue, Sainte Sophie étant restée le type par excellence de l'édifice religieux. La galerie d'entrée, au lieu d'être en avant-corps, ainsi que nous le voyons dans le porche d'Ildirîm, est au niveau de la façade et ressemble au narthex byzantin. Au-dessus, le premier étage, éclairé par des fenêtres géminées, peut être considéré comme la galerie des femmes ou gynécée. La façade se compose de cinq arcades ogivales, forme reproduite

Digitized by Google

dans la plupart des arcs du monument. L'arcade de gauche a été bouchée, afin de soutenir le minaret qui s'élève au-dessus et dont le poids faisait fléchir le pilier. Des balustres de pierre, d'un beau dessin géométrique, ferment ces arcades dont le soubassement est en travertin, tandis que leurs tympans sont en briques et pierres, combinées comme celles du médrécé que nous avons décrit plus haut.

L'entrée de la mosquée, semblable à celle de Baiâzîd, est occupée par un double rang de constructions massives, de portes étroites et de corridors sombres comme ceux d'une forteresse ou d'une prison. A droite et à gauche s'ouvrent quatre cellules qui ne reçoivent la lumière que du haut de leur voûte entr'ouverte. C'était là, sans doute, le logement des gardiens du temple. Cette double enceinte une fois franchie, on trouve un vestibule qui donne accès dans la mosquée par une petite porte haute de deux mètres et large d'un mètre 70 centimètres; c'est comme pour rendre plus mystérieuse l'arrivée dans le lieu saint. En effet, on est frappé du contraste, en voyant la hauteur et l'étendue de ce vaisseau, dont le transsept se termine par une coupole. La nef, qui s'élève du rez-de-chaussée jusqu'à la hauteur du dôme, laisse, au-dessus des impostes du premier étage, un vide rempli par douze cellules, communiquant entre elles au moyen d'un corridor percé de doubles arcades. Ce couloir, qui tourne tout autour de l'édifice, aboutit, du côté de l'entrée, à plusieurs petites salles qui servaient jadis de bibliothèques et sont maintenant abandonnées. A l'extrémité opposée, au-dessus du mihrâb, on trouve une sorte d'oratoire recouvert aussi par un dôme. A l'intérieur, l'arc plein-cintre alterne avec l'ogive; ce mariage est continuel dans l'art oriental qui accepte toutes les courbes, cherche toutes les combinaisons de lignes, et obtient ainsi une variété prestigieuse.

L'aspect général de ce temple, dépourvu d'ornements, est imposant par ses proportions grandes et sévères. A voir tous les détails du plan de cet édifice, contenant à la fois un collége, une habitation pour les prêtres, une mosquée et ses dépendances, à voir sa solidité, il semble que l'architecte songeait plutôt à imiter le temple et le collége sacré de l'Égypte, que la mosquée musulmane.

Et à bien dire, c'est là un usage qui a existé de tout temps en Orient : édifier pour l'avenir, seulement lorsqu'il s'agit des monu-

Digitized by Google

ments religieux et publics. La pensée orientale enseigne aux hommes qu'il leur suffit d'une tente pour s'abriter durant cette vie si courte, et qu'ils doivent réunir leurs forces, employer leurs richesses, mettre leur orgueil, en un mot consacrer tous leurs soins, à la splendeur du pays, aux temples de la religion et à ces asiles de la mort qui sont la seule habitation durable de l'homme.

Le devant de la mosquée de Mourâd II est surélevé en terrasse qu'ombragent des arbres séculaires, que rafraîchit une fontaine limpide; à l'angle de gauche, se trouve un groupe de cyprès d'une force et d'une grandeur extraordinaires.

Autour de la mosquée on a construit des écoles, un ḳan et un mâret ou cuisine pour les pauvres. Puis, à droite de l'entrée, dans une enceinte spacieuse, s'élèvent les onze turbeh ou chapelles qui renferment les cercueils du sultan, de ses femmes et de ses enfants. Elles sont construites sur un plan carré, octogonal ou hexagonal, recouvertes de coupoles et jetées sans ordre au milieu des fleurs. Des gazons magnifiques, des fontaines jaillissantes et dormantes, des ombrages épais, font de ce séjour un des lieux les plus romantiques du monde, un vrai paradis dans le sens antique du mot. Là, vous êtes transportés dans des temps qui respirent la gloire et la poésie, où le roman se mêle à l'histoire d'une époque véritablement grande et chevaleresque.

Des six sultans enterrés à Brousse, Moḥammed Ier a la plus belle tombe et son fils Mourâd II la plus poétique. Le kiosk où il repose, fort simple d'architecture, a cela de remarquable que sa coupole est ouverte au sommet, ainsi que le cercueil, afin, selon son désir, que le soleil et la pluie du ciel viennent féconder ses cendres. Les autres tombeaux sont couverts de porcelaines éclatantes, garnis de toits sculptés et peints comme des manuscrits, ornés de portiques en marbre découpés à la mode arabe et persane. A l'une des extrémités de ce champ repose la princesse Servienne, dont Mourâd II vainquit le père et qu'ensuite il épousa par amour. Elle est la seule des quatre princesses chrétiennes dont fasse mention l'histoire turque, qui, restée fidèle à sa religion, repose comme chrétienne à côté de son époux, de ses enfants et de ses rivales, dans le tombeau des islâmites.

Non loin de là se trouve la tombe de Djem-Sultan, mieux connu par son surnom de Zizim, et qui disputa le trône à son frère Baïâzid. Rien n'est plus romanesque que les aventures de ce prince qui,

Digitized by Google

ayant échoué dans ses tentatives, erra d'asile en asile, passa six ans en France, à Bourganeuf, près d'Amboise, où il était l'hôte ou plutôt le captif de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et mourut subitement sur la route de Rome à Naples, où il accompagnait Charles VIII. On mit sa mort sur le compte d'Alexandre VI, qui fut accusé de l'avoir fait empoisonner à la requête de Baïâzîd.

Le sultan fit partir un ambassadeur, pour redemander au roi chrétien le corps de son frère, afin de l'enterrer dans le pays des croyants. A côté repose le sultan Mouça, le rival de Moḥammed Tchélébi. Ce titre de sultan, qu'on donne indifféremment à tous les enfants de souverain, doit être pris dans le sens de prince impérial.

Les deux filles de Baïâzîd, Aïnicha et Gueuzlu, ainsi que deux autres princesses dont les noms ne sont pas inscrits sur les tombes, sont aussi déposées dans ce jardin royal. Enfin, un saint derwiche eut les honneurs de cette sépulture privilégiée; plus connu par le sobriquet de Tchékirk̤é-sultan, prince des Sauterelles, que sous son nom véritable de Ḳaïgoulou. Ce fut en souvenir de ses vertus que le village des Bains reçut la même dénomination.

Amurat ou Mourâd Kân II, fils de Moḥammed Ier, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il vint à Brousse, prendre la couronne que lui laissait son père, dont la mort, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était encore un secret pour le peuple. Son règne commença par une guerre avec l'empereur grec Emmanuel Paléologue. Après divers combats, Mourâd vint avec ses troupes camper sous les murs de Byzance. Il fit annoncer que la ville et toutes ses richesses seraient abandonnées aux musulmans qui prendraient part au siége. Cette promesse doubla son armée. On remarqua surtout, le nombre considérable de derwiches voyageurs, sortes de mendiants adonnés à toutes les débauches; ils réclamèrent pour leur part de butin les couvents de femmes de la ville. Dans le but de les contenir et de les discipliner, se mit à leur tête le grand cheïḳ Émir-Sultan Boḳari, dont nous avons visité le tombeau. Vénéré à l'égal d'un saint, les soldats se couchaient devant lui, le forçant à marcher sur leur corps et obéissant à ses moindres paroles comme s'il eût été le grand prophète. Il annonça solennellement que, d'après l'ordre de Mahomet, il monterait à cheval le 24 août 1422, à une heure après midi, puis qu'à peine aurait-il poussé son cri de guerre, et agité trois fois son sabre, Constantinople vaincue ouvrirait ses portes à l'ar-

Digitized by Google

mée turque. Le sultan, plein de confiance dans cette prédiction, attendit patiemment le jour indiqué; alors le derwiche, monté sur un cheval superbe, s'avança jusqu'aux pieds des murailles, tira son glaive en poussant le cri de — Allah — Moḥammed — répété trois fois comme une étourdissante clameur par quarante mille soldats. Les Grecs y répondirent par le *Christos et Panagia*, le Christ et la Vierge; puis la lutte s'engagea terrible des deux parts. Déjà le soleil allait disparaître, la victoire restait indécise, lorsqu'une vierge rayonnante apparut dans le ciel, et frappant de terreur les assiégeants, les mit en déroute complète.

De retour à Broûsse, Mourâd soutint de nombreuses batailles contre les Hongrois, qu'il défit jusqu'au moment où Jean Hunyade, leur célèbre général, plus connu en Orient sous le nom de Yango, parut sur la scène et reprit au sultan toutes les provinces dont il s'était emparé. La paix fut alors signée au moment où Mourâd venait d'apprendre la mort d'Ala El-Dîn son fils bien-aimé. Accablé de chagrins, il abdiqua et fit proclamer son second fils Moḥammed, âgé seulement de quatorze ans. Retiré dans un palais, au milieu de ses beaux jardins de Magnésie, il cherchait dans les jouissances de la vie l'oubli de ses maux.

Mais bientôt appelé à la tête des troupes par les dangers que courait la patrie, il soutint des luttes terribles et de tous les côtés en même temps. Son lieutenant le plus habile et le plus aimé, Iskanderbey, se tourna contre lui, et pendant sa longue révolte d'Albanie, le tint constamment en échec. Cependant Mourâd releva la gloire de ses armes par la mémorable victoire de Kossova en 1448. Cette bataille dura trois jours. Le sultan y fit des prodiges; imitant l'habile tactique de son ennemi, il le mit en déroute complète. Dix-sept mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, et Yango disparut, abandonnant les restes de son armée.

Deux ans après, Mourâd frappé d'apoplexie au milieu d'un festin, mourut dans une de ses villas, aux environs d'Andrinople. Son fils Mahomet II lui succéda. Il prit plus tard le surnom de El-Fatyḥ, le Conquérant, pour rappeler la prise de Byzance où il tranféra le siége de l'empire. Depuis ce moment Brousse, déchue de son rang de capitale, fut abandonnée de tous ceux qui soutenaient sa splendeur.

Du faubourg de Mourâd, la route descend de terrasse en terrasse jusqu'au pied du rocher, dont la cime est couronnée par les ruines

Digitized by Google

du château. On gravit alors un chemin taillé dans le roc et qui paraît antique. C'est sur ce coteau que se récolte ce vin de l'Olympe qui deviendra célèbre lorsqu'il sera mieux connu. Réunissant les qualités du champagne à l'arome si fin des vins de Tokai, il est blanc et limpide comme le Sauterne. Une maison de commerce suisse s'est établie à Brousse, pour cultiver la vigne et manipuler ses produits, d'après les principes vinicoles les plus recommandés. Déjà on en exporte une assez grande quantité dans la Russie méridionale, et quelques échantillons de fantaisie en Allemagne et en Angleterre.

Du haut des fortifications, l'œil embrasse toute la plaine; c'est sur ce rocher, taillé à pic du côté du Nord, que s'élevait la ville d'Annibal dont les murailles subsistent encore. On y pénètre par quatre portes en briques, revêtues de marbre blanc. La ville, du côté sud, faisant face à l'Olympe, était défendue par une fortification complète de murailles, de tours et de fossés à demi comblés aujourd'hui par des plantations de vignes et de mûriers. Ces tours carrées, sont construites en marbre; les trois portes du Sud furent élevées par les musulmans. Près de celle du milieu, on voit un puits immense qui servait de prison souterraine. Dans cette enceinte fortifiée, surgit une abondante source, dont les eaux sont pétrifiantes. On remarque encore dans ces murailles quelques fragments de sculptures romaines, et c'est là tout ce qui reste de cette époque. Au-dessus d'une des portes, celle qui regarde Brousse, est sculptée sur un blason l'aigle romaine, s'il faut en croire quelques archéologues du pays. Ne serait-ce pas l'aigle des empereurs byzantins, ou plutôt des Sassanides, puisqu'on le retrouve dans toute l'ornementation de cette époque, et plus tard sur les armes et les monnaies des différents sultans d'Asie et d'Égypte? Le dessin nous le ferait croire, mais nous ne l'affirmons pas. C'est dans l'enceinte fortifiée du château que se trouve la mosquée d'Orkân, le second sultan de la monarchie ottomane et le conquérant de Brousse. Cette mosquée, la plus ancienne de toutes, est bien conservée, mais elle n'offre aucun intérêt archéologique. A côté on voit le Daoul-Monastir, cathédrale grecque de la fin de l'empire byzantin. Elle contient maintenant les vingt cercueils de la famille d'Orkân, déposés sous le porche. Ce monument, construit dans le style ordinaire des églises grecques, ne manque pas d'élégance. Il se compose d'une nef avec deux bas côtés; au centre est la coupole, supportée par quatre colonnes de marbre

Digitized by Google

gris. Les murs sont revêtus de plaques de marbre blanc veiné, et séparées par des filets denticulés. La croix grecque, en marbre noir, se trouve partout incrustée dans les murs. Au sommet de l'abside demi-sphérique, trois fenêtres sont ouvertes pour jeter abondamment la lumière dans cette partie de l'édifice. Quatre degrés de marbre en demi-cercle et six colonnes de vert antique désignent encore la place qu'occupait l'autel.

Dans le jardin où est placé ce monastère, d'autres mausolées sont construits; nous citerons particulièrement le Gumuchli-Goumbed, le dôme argenté qui recouvre la dépouille du sultan Osmân et de son second fils Ala El-Din, chargé des fonctions nouvelles de grand-vizir, sous le règne de son frère Orkân. Puis enfin, à côté, se trouve la tombe de Suleimân, son petit-fils, pour lequel fut créé le titre de pacha.

Osmân ou Oṭmân, autrement dit *le briseur d'os*, selon la racine arabe de ce nom, eut aussi les titres de victorieux, refuge des fidèles, de Ḳ a r a, le Noir, épithète regardée en Turquie comme le plus grand éloge qui se puisse faire de la beauté d'un homme. Ce prince, dont les cheveux, la barbe et les sourcils étaient d'un noir d'ébène, avait un aspect imposant. Il mourut à soixante-neuf ans, après vingt-six années d'un glorieux règne. Il était petit-fils de Suleimân Châh, général de l'armée de Djenghiz-Ḳân.

Lorsque ce grand dévastateur d'empires fut fatigué de ravager les plus belles provinces de l'islamisme, d'avoir éteint en partie ce foyer de la civilisation arabe, il reprit le chemin de son empire de Chine. C'est alors qu'une des hordes mongoles qu'il avait amenées, sous le commandement d'Ertogroul, fils de Suleimân, le quitta pour s'avancer vers le centre de l'Anatolie. Errant avec sa tribu dans les États d'Ala El-din, sultan d'Iconium, Ertogroul aida ce prince à chasser les Tatars de ses États. Celui-ci, en récompense, lui assigna les terres situées à l'est du mont Olympe de Bythinie. Ce mince apanage féodal fut le berceau de la puissance ottomane, et c'est autour de ce petit noyau que s'agglomérèrent avec une rapidité merveilleuse les éléments de force et de durée qui ont rendu cette dynastie une des plus puissantes et des plus glorieuses parmi celles qui ont régné sur la terre.

Après la mort d'Ertogroul le sultan d'Iconium, en souvenir des services du père, donna à son fils aîné, Osmân, le commandement

Digitized by Google

de son armée et lui envoya le Tabl et le Alem, le tambour et l'étendard qui en sont les insignes suprêmes. Le jeune chef resta fidèle à son souverain et battit complétement tout le reste de ces hordes sauvages venues de la haute Asie pour s'établir dans ces riches contrées. Peu de temps après, une révolte des grands du royaume menaça les jours du sultan; il crut trouver un refuge assuré près de Michel Paléologue, empereur de Byzance, qui le retint prisonnier et le fit traitreusement périr dans un cachot.

C'est ainsi que le trône devint vacant par la mort du dernier prince de la dynastie des Seldjoukides. On l'offrit à Osmân, qui l'accepta et fut déclaré sultan l'année 699 de l'hégire ou 1300 de notre ère. Il prit le titre de Padichahi Ali Osmân, premier empereur des Otmânlî ou Ottomans. Sa mémoire est en grande vénération chez les Turcs. Bon, simple, entreprenant, plein de courage et d'intelligence, il avait toutes les qualités nécessaires aux princes fondateurs d'empire. Son fils en lui succédant ne trouva pour héritage qu'un kafetân brodé et des armes, aujourd'hui placées au seraï, parmi les reliques; tous ses trésors avaient été distribués au peuple et aux soldats.

Près du cercueil de ce prince on voit son chapelet dont les grains sont plus gros que des noix. L'étendard et le tambour donnés par Ala El-Dîn ont été détruits par le grand incendie de 1804 qui a si cruellement ravagé la ville. C'est ce tambour conservé dans ce lieu qui lui fit donner le nom de Daoul-Monastir, couvent du tambour.

Dans une des tombes voisines du dôme argenté repose la fille du grand cheik Édébali, femme d'Osmân et mère d'Orkân; elle était si charmante qu'on l'avait surnommée kamériié, lune de beauté.

La tradition nous apprend encore que les restes de la princesse grecque Niloufer, dont l'histoire est des plus romanesques, se trouvent aussi dans cette enceinte.

Osmân, qui n'était alors que le favori d'Ala El-Dîn et déployait déjà un luxe royal, devint à cause de cela un objet de haine et d'envie pour les grands de la cour. Ils résolurent donc de s'en défaire par le poison ou le poignard. Une occasion favorable s'offrit bientôt: on le pria aux fêtes de fiançailles d'un jeune seigneur avec la fille du gouverneur d'une forteresse voisine. Prévenu du complot par un de ses amis, que les conjurés avaient mis dans leur confidence, Osmân accepta l'invitation comme s'il ignorait tout et pria

Digitized by Google

le maître du château de lui permettre d'amener avec lui son harem et ses trésors, afin de les mettre à l'abri d'une surprise pendant son absence. Alors il habille en femmes quarante jeunes guerriers et les fait transporter dans des chariots qui, au lieu d'or, cachaient des armes. Une fois entré, il s'empare de la forteresse, tue le gouverneur et enlève la belle Niloufer, qu'il garde comme esclave jusqu'au moment où son jeune fils Orkân fut en âge de l'épouser. Cette princesse, mère des sultans Suleïmân et Mourâd, donna son nom à ce fleuve qui descend de l'Olympe et arrose la plaine de Brousse.

Le château, le Kreml, ou pour mieux dire, l'enceinte fortifiée, renfermait deux palais que Mourâd et Mohammed, premiers du nom, avaient fait construire à chaque extrémité de ce plateau naturel. Dans ces ruines on retrouve encore le plan général, l'ordre des appartements, des bains, du harem, des kiosk et des jardins. L'imagination peut en reconstruire l'ensemble et se reporter au temps où ces rois somptueux de l'Asie jouissaient dans ce lieu de tout ce que la plus belle nature, de tout ce que l'art le plus recherché peuvent répandre de joie sur l'existence. C'est là où se célébrèrent les noces somptueuses de Baïâzîd Ildîrîm.

Du château on descend par un sentier rapide, sorte d'escalier taillé en plein roc, dans la rue des forgerons que nous avons déjà suivie pour aller aux bains. Ce rocher, sorte de tuf, de sédiment très-friable, est formé par les dépôts successifs de la source du château. On y trouve un grand nombre de débris végétaux. Ces eaux filtrent partout et recouvrent peu à peu la colline de couches pierreuses, en l'exhaussant toujours. Aussi, grâce à l'humidité constante du terrain, une luxuriante végétation de fleurs et d'herbacées pousse et s'accroche dans les mille cavités de cette pierre spongieuse, qui sert de piédestal à la forteresse et s'étend jusqu'à Tckékirkéh, où le calcaire, qui prend à Tivoli le nom de *Travertin*, le remplace dans le reste du plateau. Ce rocher verdoyant se dresse tout à coup comme un mur à une hauteur de 150 pieds.

En revenant un jour de cette promenade des bains, je trouvai les rues et les ponts de la ville obstrués par une longue procession qui se dirigeait vers la grande mosquée. C'était la cérémonie de circoncision du fils de Kalil-Pacha, gouverneur de Brousse et beau-frère du sultan, aujourd'hui pacha de Trébizonde, qui mettait ainsi en mouvement toute la population. Ne pouvant rentrer chez moi, et cu-

Digitized by Google

rieux d'ailleurs d'observer un si étrange spectacle, je suivis le flot.

C'est en général vers l'âge de sept ans que les enfants sont soumis à cette opération du sunnet. Un des motifs qui donne le plus d'importance à cet acte, qu'on ne saurait en aucune façon comparer au baptême, puisqu'il n'est pas jugé indispensable pour être musulman, mais que les parents regardent toutefois comme un devoir impérieux, c'est la crainte de priver leurs enfants de sépulture, si, tués à la guerre, on les trouvait sur le champ de bataille, confondus avec les cadavres d'ennemis chrétiens, comme cela arrivait souvent au temps des croisades. Alors la marque du sunnet suffirait à les faire reconnaître.

Chez les grands seigneurs cette cérémonie, qui a toujours lieu dans la maison paternelle, est un jour de fête et de libéralité ! On invite les enfants des familles indigentes à se réunir au jeune Tchélébi, pour accomplir avec lui l'acte religieux. Comme tout se fait à ses frais, les parents, dans le but de profiter de cette faveur, retardent ou accélèrent l'époque, et il en résulte que des enfants de tout âge sont soumis au glaive du sunnetji (le circonciseur).

Ici c'était le fils d'un pacha, le neveu d'un sultan, qui était le héros de la fête et promettait des plaisirs et un luxe inusités. Cinq cents jeunes garçons du pays, ayant subi avec lui ce douloureux sacrement oriental, l'accompagnaient. Ils étaient tous à cheval, dans les plus riches costumes, le turban orné de diamants, de perles et d'émeraudes, leurs longs cheveux nattés d'or et semés de monnaies brillantes. Le fils du pacha étincelait comme un soleil au milieu des étoiles, pour nous servir du langage oriental.

Afin de faire diversion aux souffrances qu'entraîne l'opération du sunnet, on entoure les nouveaux circoncis de tout ce qui peut les étourdir et les charmer : cadeaux, festins, danses et jeux de toute sorte. Si c'est le fils d'un sultan, les grands seigneurs, invités par lettres, font les plus riches présents au jeune prince ; cet usage est descendu jusqu'au moindre chef ou employé du gouvernement. Citons en passant, ne serait-ce que pour faire apprécier le style hyperbolique des Turcs, quelques phrases de la lettre d'invitation de Mourâd III aux pachas et aux souverains étrangers, à propos de la circoncision de son fils.

« Au plus illustre, etc., etc.... faisons savoir que nous avons résolu d'accomplir le précepte relatif à l'acte de la circoncision, dans

Digitized by Google

la personne du prince Mohammed, notre fils bien-aimé, etc., etc...., de ce prince qui est la plus belle des fleurs du parterre de l'équité et de la souveraine puissance; le rejeton le plus précieux du jardin de la grandeur et de la majesté, la perle la plus fine de la monarchie et de la félicité suprême, etc., etc.... Ainsi l'auguste personne de ce prince, la jeune plante de son existence, ayant eu déjà d'heureux accroissements dans le verger de la virilité et de la force, et le tendre arbrisseau de son essence faisant déjà un superbe ornement dans la vigne des prospérités et des grandeurs, il est indispensable que le vigneron porte sa serpe tranchante sur la pousse nouvelle de ce rosier charmant, qu'il la dirige vers le bouton qui est le principe des facultés reproductives et le germe des fruits précieux et des rejetons fortunés dans le grand jardin du kalifat et de la puissance suprême. »

Mais suivons ce brillant cortége avec toute la foule bariolée qui l'entoure. Ici, ce sont des danseurs, des comédiens et des faiseurs de tours, des poëtes improvisateurs et des musiciens; ils accompagnent de danses, de chants et d'instruments sauvages les vers emphatiques qu'ils improvisent en l'honneur de l'émir. Là, le spectacle est plus étrange encore, plus curieux surtout : ce sont les bayoûmî ou charmeurs de serpents, les fâkirs de l'Inde et les santons de la Mekke, les bektâchî ou derwiches mendiants et les seyyaḥ ou derwiches voyageurs, sorte de fous débauchés, portant les costumes les plus excentriques. Leur titre de ḥadji, pèlerins de la Mekke et de Médine, leur concilie le respect et les autorise à faire tout ce qui leur plaît, à se mettre, en un mot, complétement en dehors des lois. Ils vivent dans le plaisir et l'abondance, n'ayant à se préoccuper de rien, car la population fanatisée, soit pour obtenir la grâce de Dieu par leurs prières, soit par la crainte de quelque maléfice, s'empresse de satisfaire à tous leurs désirs. J'ai vu de ces santons vénérés se promener entièrement nus, dans les rues des villes, au milieu de la multitude qui non-seulement tolère, mais excite leurs fantaisies les plus étranges; alliant aussi parfois les pratiques austères à la débauche effrontée, ils exploitent la superstition du peuple au profit de leur paresse et de leur cynisme.

De là ces fanatiques qu'on emploie aisément dans les cas politiques pour assassiner les chefs ambitieux et faire de fausses prophéties, afin de soulever les multitudes. C'est là un des côtés les plus saillants, les plus originaux de l'histoire d'Orient.

Digitized by Google

Les meulewis ou derwiches tourneurs, si étranges déjà par leur manière de rendre hommage à Dieu, ne sont que des dévots bien simples à côté de ces dévots composés; véritables bigots dont les pratiques ne ressemblent en rien à celles si sages, si dignes, du pur et sincère musulman.

Toute cette foule hurlante et dansante arriva bientôt sur la place d'Olou-Djâmi', et tandis que la troupe d'enfants circoncis pénétrait à l'intérieur, les derwiches commencèrent en dehors leurs bizarres prières, qui se partagent en cinq scènes, dont une s'exécute à chaque station.

Comment décrire cet état de délire maniaque, de folie momentanée où se jettent ces hommes? Je les ai vus parfois, deux ou trois mille ensemble, se livrer en plein air à ces danses épileptiques, à ces hurlements sauvages, qui ressemblent bien plutôt à la ronde du sabbat qu'à un exercice pieux.

La première scène consiste dans le salut qu'ils font, chacun à leur tour, au chef assis devant eux. Après ce défilé, ils se rangent en cercle et se mettent à genoux; puis ils chantent à l'unisson le premier chapitre du Ḳoran. Ensuite, le cheiḳ se lève et entonne alors les paroles : la Ilah ill'allah répétées sans cesse, auxquelles la foule répond Allah, en se balançant et portant les mains sur le visage, le ventre et les genoux.

La seconde scène s'ouvre par un hymne en l'honneur du Prophète, qui se chante en jetant le corps en avant et en arrière; puis ils se rapprochent, se serrent les coudes, et s'appuyant les uns contre les autres, se balancent de droite, de gauche et dans tous les sens, le pied droit ferme, l'autre dans un mouvement opposé au corps, tous en mesure et en cadence, hurlant en même temps les mots : ya-allah et ya-hou. Les uns gémissent, les autres sanglottent, ceux-ci versent des larmes, tous suent à grosses gouttes, ont les yeux fermés, le visage pâle, et semblent de vrais possédés.

Après une pause, ou parfois une promenade, le troisième acte commence au milieu d'un Ilahy, cantique spirituel en poésie persane. Alors les mouvements augmentent de vitesse, suivant un crecendo que marque le chef.

A la quatrième scène, l'accélération devient encore plus vive, la voix dégénère en cris sourds, nerveux et saccadés, sorte d'aboiement convulsif qui fait mal à entendre. Puis leurs mouvements, à droite,

Digitized by Google

à gauche, en avant, en arrière, les bras appuyés sur les épaules les uns des autres, et si bien liés qu'on dirait les ondulations d'un serpent, acquièrent une telle rapidité et une souplesse si grande, que le spectateur lui-même en est ébloui et étourdi tout à la fois. Si, épuisés de fatigue, ils semblent ralentir la dewar, ainsi se nomme cette danse exorbitante, le cheik les ranime par ses contorsions plus violentes; alors ils frappent des pieds, sautent en l'air tous à la fois, comme si l'étincelle électrique circulait d'un bout à l'autre de la chaîne; et leurs affreux cris de : ya hou, ya allah, redoublent d'intensité. — Peu à peu les moins forts succombent, le cercle se rétrécit, jusqu'à ce qu'enfin un seul reste, ayant continué les exercices sans les suspendre un instant.

Les délires de nos danses françaises dans les folies masquées de l'Opéra ou dans les jardins publics, ce fameux galop infernal qui entraîne toute la salle dans son fantastique tourbillon, ressemblent aux contorsions des derwiches, mais n'en approchent pas.

Ces fureurs amènent à la dernière scène, la plus effrayante de toutes. Écumants comme des épileptiques, épuisés, haletants, cette fatigue et cette extension des muscles, les met dans un état d'extase et d'insensibilité qu'ils appellent ḥalet. C'est arrivés à ce dernier paroxysme de délire qu'ils commencent l'épreuve des fers rouges; le chef les tire du brasier et les remet à ceux qui les demandent avec le plus d'ardeur et de colère. Ces hommes excités par le fanatisme, transportés d'allégresse et voyant déjà le paradis ouvert devant eux, saisissent ces fers, les mordent, les serrent entre leurs dents et les éteignent sur leur langue. D'autres prennent des couteaux et de grosses aiguilles et s'en percent le flanc, les bras et les jambes. Ces pratiques sanglantes viennent du fondateur de l'ordre, Aḥmed Rufayi, qui, dans un de ses transports, se mit les pieds dans un brasier ardent et fut, dit-on, guéri au même instant par une fervente prière; aussi ces fers portent-ils le nom de gul, rose, pour dire qu'ils sont aussi agréables à Dieu que le parfum de cette fleur. Nos possédés d'autrefois, nos convulsionnaires de Saint-Médard étaient, comme ceux-ci, des fanatiques que l'exaltation de l'âme rendait insensibles. Sans doute, parmi ces hommes, il y a des jongleurs; mais la plupart ont un tel transport au cerveau, sont dans un état d'ivresse, dans un engourdissement magnétique si profond, qu'ils acquièrent dès lors une insensibilité semblable à celle des cataleptiques et des somnam-

Digitized by Google

bules, ou comme en procure l'inhalation de l'éther, du chloroforme ou autres substances.

L'homme, pour augmenter ses jouissances ou pour étourdir ses chagrins, cherche l'extase de mille façons. Là, c'est l'ivresse des liqueurs fortes; ici, celle que donne l'opium, le chanvre ou le tabac. La danse, cet exercice qui procure une autre sorte d'enivrement, si naturel, si nécessaire même à l'organisation humaine, et qui se retrouve chez tous les peuples, qu'ils soient encore sauvages ou depuis longtemps civilisés, la danse est regardée par les Turcs comme indigne d'un caractère sérieux; et cependant un de leurs plaisirs favoris est de voir danser les jeunes garçons grecs et arméniens. A la moindre occasion, pour un dîner, pour un bain, pour une réunion d'amis, ils les font venir chez eux et les applaudissent en connaisseurs. C'est donc sans doute par instinct qu'ils ont cherché dans la valse pieuse des derwiches tourneurs et dans les contorsions des hurleurs ce besoin d'excitation, d'exercice physique, qu'un singulier respect d'eux-mêmes leur fait interdire sous une forme profane. Quelle qu'en soit l'intention, il est inutile de dire ce qu'éprouve le voyageur en présence de scènes aussi étranges. Il se croirait plutôt au milieu des montagnes rocheuses, assistant aux drames sauvages des Peaux-Rouges, que dans les vallons de l'Olympe, ce berceau de a poésie antique.

Au reste, on comprend aisément que Brousse, capitale d'une dynastie nouvelle et puissante, devenue rapidement une des plus splendides cités de l'Orient, dût voir affluer de toutes les parties de 'Asie et de l'Afrique les Mollahs, les Kodjas et les derwiches, célèbres par leurs poésies, leur science ou leur piété. Cette ville charmante, avec ses retraites ombreuses, devait plaire aux ermites et aux moines. Aussi y compte-t-on un nombre considérable de Tékiés ou couvents, et c'est de là que sortent, dans les jours de fête, ces troupes nombreuses qui se chargent d'exciter le fanatisme des populations.

Deux de ces couvents méritent d'être visités. Le plus important est le Mewlana Djelal el-Din ou Téhié des Meulewis. Ces moines ont pris le nom de Hasreti Mewlana, leur fondateur; et leur titre de derwiche est un mot persan dont l'étymologie annonce *le seuil de la porte*, et par métaphore (la langue persane est, moralement parlant, une langue hiéroglyphique), esprit d'humilité, de retraite et de

Digitized by Google

persévérance. Il serait fastidieux d'entrer ici dans le détail des pratiques de ces ordres, dont les plus marquants sont au nombre de trente-deux, et portent généralement le nom de leurs fondateurs.

Tous, d'ailleurs, n'ont pas, comme les derwiches tourneurs, droit au respect et à l'attention; leur danse peut être une manière bizarre d'honorer Dieu, mais elle n'offense ni les yeux ni les oreilles, et loin d'être des fanatiques grossiers ou stupides, comme les représente un préjugé répandu en Europe, ils sont, au contraire, instruits, tolérants, charitables et amis du progrès; bien différents en cela de ces fakirs et de ces derwiches vagabonds dont nous venons de voir les horribles ébats.

Cette valse, qui leur a valu le surnom de tourneurs, se nomme semâ, et la salle de danse, semâ-kâneh. L'intérieur de ce local diffère, par sa construction, de tous les autres; c'est un véritable salon en forme de dôme, soutenu par sept ou neuf colonnes de bois. Des inscriptions où se lisent les noms d'Allah, du fondateur et des quatre premiers kalifes, ainsi que des sentences de morale, sont placées sur les murs et dans des cadres dorés. Les Meulewis gardent le silence et ne dansent que neuf, onze ou treize ensemble devant le public. Les chrétiens sont admis à ce spectacle aussi bien que les musulmans. Leur valse se fait sur un parquet ciré, pieds nus et sur le talon droit, les yeux fermés et les bras étendus. Rien n'est plus étrange que de voir ces hommes graves tourner pendant une heure comme des totons, avec leur long bonnet de feutre gris et leur tunique blanche qui, taillée en rond, sur le modèle de la *fustanelle* grecque, se gonfle d'air et s'étend autour d'eux, leur servant ainsi de parachute. Un orchestre composé de tambourins et de flûtes traversières marque la mesure et soutient la vivacité des mouvements. La plupart des Meulewis sont musiciens et jouent avec talent de plusieurs instruments, qui sont le psaltérion, le sistre, la basse de viole, le tambour de basque, la flûte ou naï et le tambourin. Ils sont les seuls dont les exercices soient accompagnés de musique d'une expression douce, pathétique, originale par-dessus tout et admirablement appropriée à leur danse. La flûte représente particulièrement *le souffle de l'amour vivifiant l'âme du monde*, ainsi que l'explique le Mesnevi, grand poëme mystique de leur fondateur, dont les musiciens chantent à demi-voix les strophes, en s'accompagnant. La symphonie de Beethoven, *les Ruines d'Athènes*, peut donner une

Digitized by Google

idée de ces mélodies, dont, bien évidemment, le grand artiste avait eu connaissance. Cette musique, la seule en Orient qui mérite ce nom, charme à tel point, qu'après deux ou trois auditions, on se sent, comme les derwiches, pris du désir de tourner et qu'on s'associe, sans s'en apercevoir, à l'engourdissement extatique qu'ils paraissent éprouver. Cette valse, lente et continue, excitée par la musique, les jette dans un délire véritable qui les met, disent-ils, en rapport avec les astres dont ils imitent le double mouvement, tournant sur eux-mêmes en tournant autour de la salle. Cette rotation agit évidemment sur le cerveau, et soit par compression, soit par une autre cause, elle crée une sorte de stupeur, de suspension de l'existence pendant laquelle l'âme nage dans le vague et devient étrangère aux choses de ce monde. Les tourneurs se sont interdit le tabac, le café, en un mot les excitants habituels aux Orientaux.

L'autre tékié, célèbre à Brousse par sa sainteté, est celui d'Abdal-Mourâd, Mourâd le fou, situé derrière le château, à l'endroit même où vivait ce saint homme. Il est particulièrement honoré par les fidèles musulmans qui s'y rendent en pèlerinage. Ce sont les Bektâchis qui l'habitent; leur ordre fut fondé sous le règne d'Orkân, par le derwiche Bektâch, qui créa le corps des Yeni-Tchéri (troupe nouvelle), dont nous avons fait *janissaire*.

On comprend aisément que les pratiques mystiques de ces moines, leur science et leur moralité, les fassent regarder par les masses comme des saints et des êtres puissants. Aussi dit-on que la secte des Meulewis est toute politique; et comme ses membres exercent, par devoir religieux, des professions qui les mettent en rapport avec le peuple, les gens bien informés assurent qu'ils sont les instruments secrets de la police du gouvernement. En effet, s'agit-il d'une expédition guerrière, ils acccompagnent les armées et sont pour les soldats une force morale indispensable. Ils interprètent les songes et guérissent par des remèdes spirituels les souffrances de l'âme et du corps. Il ne saurait donc y avoir de fête et de cérémonie importante sans qu'on y trouve de ces derwiches, qui prêtent ainsi une grande force au pouvoir.

Une seule fois, sous le règne de Mohammed Ier, on vit une insurrection ourdie par des religieux contre le gouvernement et dans le but d'exploiter à leur profit le fanatisme des masses. Le derwiche Bedr el-Dîn, savant auteur d'ouvrages de théologie et de jurisprudence, fut

Digitized by Google

le chef de cette conspiration religieuse, la plus vaste et la plus dangereuse qui ait jamais ébranlé l'empire ottoman.

Cet homme, nommé, à cause de sa science, ḳâdi-aske̤r, juge de l'armée, était un réformateur à la manière des communistes et des égalitaires de tous les temps. Il prépara avec une patience et une habileté profondes ce vaste complot contre le pouvoir et la vie du sultan. Exilé à Nicée, il s'en échappa bientôt pour prêcher sa doctrine nouvelle, ayant avec lui un juif apostat, prédicateur fougueux, et un jeune musulman plein de fanatisme et d'énergie. Il parcourut l'Asie, traînant à sa suite les faibles et les vagabonds, s'adressant même aux chrétiens en leur disant qu'il adorait le même dieu et pratiquait ses doctrines. Ces réformes, on doit le croire, étaient aussi contraires à l'esprit de l'Évangile qu'à celui du Ḳoran. Après un combat où six mille d'entre eux luttèrent vaillamment et mirent en fuite les troupes du sultan, ces enthousiastes redoublèrent d'audace et proclamèrent hautement la réforme. Enfin, après diverses luttes, deux corps d'armée agissant de concert anéantirent les factieux dans une bataille décisive aux portes de Smyrne. Bedr el-Dîn fut pendu ainsi que le juif Torlaḳ-Kemal, tandis qu'on réserva au jeune chef Moustafa la torture la plus horrible, sans obtenir l'abjuration de sa fausse doctrine.

Bedr el-Din Abou-Moḥammed a laissé un poëme célèbre qui porte le titre de Neçîm el-Sabaḥ, *Zéphire du matin*; ouvrage mêlé de vers et de prose, d'un style élégant, ingénieux, et plein de descriptions charmantes. C'est à Brousse qu'il le composa.

« Les nuits, dit-il, sont des sources paisibles, où l'homme puise » le repos et la santé; mais aussi sa vie s'écoule rapidement au milieu de leur succession continuelle. Lorsqu'il souffre, la plus courte » lui paraît éternelle : il semble que cette nuit *soit ivre d'obscurité.* » Est-il livré à la joie, au contraire, la plus longue fuit comme une » vapeur légère au souffle du matin. »...

ADALBERT DE BEAUMONT.

VUE DE L'HINDOUSTAN

A VOL D'OISEAU.

EXTRAIT DE L'ALBUM D'UN GRAND VOYAGEUR.

Suivant les géographes nationaux, l'Hindoustan proprement dit ne s'étend que depuis le versant méridional des montagnes du Thibet, jusqu'à la rive du Nerbouddha, c'est-à-dire vers la moitié de la péninsule; les Européens ont l'habitude de désigner ainsi toute la prétendue presqu'île qui se dessine en deçà et au delà du Gange, depuis les Alpes thibétaines au Nord jusqu'à l'extrémité Sud du royaume de Travancore, fermé à l'Ouest par le cours de l'Indus, qui lui a donné son nom, et à l'est par celui du Bramahpoutre. Nous demanderons la permission d'élargir le cercle et d'appeler Hindoustan toute cette masse de territoire, close au Nord par la haute ceinture de l'Himalaya, depuis Sirinagor jusqu'à Péking : bornée au midi par la mer qui baigne le cap Comorin, jusqu'à celle qui lave les côtes dorées de l'antique Chersonnèse; tellement qu'en se figurant un de ces Génies hindous, dont la taille se mesure par lieues, placé à Bénarès, la ville métropolitaine de Bramah, on le verra toucher à la Perse d'une main et à la Chine de l'autre.

Pour ne pas trop nous égarer à travers cette immense région, nous suivrons, ou à peu près, dans nos excursions, la distribution géographique de ses divers États. Entrés par Cachemire, nous visi-

Digitized by Google

terons le Mogol et ses antiques dépendances. Nous pénétrerons dans le Malabar, que nous redescendrons jusqu'au promontoire qui le termine. Après avoir fait le tour de Ceylan, nous remonterons la côte de Coromandel jusqu'à Calcutta, en visitant sur notre chemin les curiosités du Dékhan. Nous traverserons le Bengale du Midi au Nord. Après un coup d'œil dans le Népaul et le Boutan, nous nous frayerons un passage chez les Birmans. Qu'on jette de là les yeux sur une carte, il sera facile de s'ouvrir avec nous une route jusqu'à Malacca, de Malacca à Siam, pour aborder enfin la Cochinchine et le Tonquin, qui nous serviront de transition entre les Indes et le plus vaste empire de l'univers, la patrie de Confucius.

Quelques voyageurs ont l'habitude, en arrivant dans une ville, d'établir leur observatoire sur une des élévations qui la dominent. Cette méthode a un grand avantage : celui de pouvoir juger de chaque chose dans son rapport avec le tout, de mieux comprendre plus tard le concours de chaque détail à l'harmonie générale. C'est commencer sa revue par la synthèse, et l'achever par l'analyse. Nous voudrions procéder aujourd'hui de la même manière, et envelopper tout notre Hindoustan d'un regard, avant d'en explorer les divisions. L'embarras est d'avoir la vue assez longue, car les hauteurs ne manquent pas, soit le cratère éteint du Langour, soit le cône audacieux de Dhavaladgiri, dont la cime s'élance où jamais peintre n'est monté. Il faudrait seulement, pour en profiter, que l'ange de Milton vînt toucher nos yeux, comme il toucha ceux d'Adam. De tels miracles sont bien loin! tâchons que la poésie les remplace. Puissance dénigrée, mais féconde, ce n'est pas dans les Indes qu'on peut en méconnaître la magie, au centre d'un religion tout épique, qui résout les problèmes par des hymnes, qui a presque autant de symboles pour expliquer la nature, que la nature a de merveilles. Qu'on se rappelle ce char mystérieux, qu'elle nomme Vimana, char intelligent qui sillonne, attelé par les vents, l'hippodrome des cieux, et dont les roues vivantes obéissent au mouvement de la pensée : ce navire de l'âme, qui rapproche de lui, comme un télescope, les objets les plus lointains, qui efface ou transforme les nuages qu'il traverse! L'allégorie est assez diaphane. Infatigable aéronaute, l'Imagination parcourt à son gré le cirque illimité des airs, voit aussi loin sous ses pieds qu'au-dessus de sa tête. Ne dédaignons pas ce talisman; mais que, au lieu d'inventer des vérités, il nous serve à les rassembler, à

Digitized by Google

les ramasser sous nos yeux ! Ne voyons que ce qui est : d'autres verront ce qui peut être.

S'il est facile, grâce au secours que nous empruntons, de contempler en Dieu mille tableaux à la fois pour n'en faire qu'un seul au fond de sa pensée, il ne l'est pas autant de le peindre et de l'exprimer en homme, d'ordonner successivement le spectacle, qu'on vient de saisir d'un coup d'œil. Tout ce qu'on peut faire, c'est de suppléer, par la rapidité du discours, cette insuffisance de l'expression, d'enfermer en quelques mots ce qui ne veut pas tenir dans un seul. C'est un changement de difficultés, mais ce n'est pas une ressource.

Quelque concision accélérée qu'on imprime au langage, que de paroles ne faut-il pas encore pour embrasser l'Hindoustan ! Ici, la vallée de Cachemire avec son lac de perle et son ciel de saphir, ses champs de fruits et ses plants de rosiers, paradis de délices, où les Indiens disent qu'il pleut des rossignols et des fleurs : ici, les mines d'or et d'argent de Golconde et les mines de fer du Dékhan : des défilés d'arbres gigantesques qui montent le long des montagnes, ou d'étroits et arides cachots qui serpentent entre des murs de neuf à dix mille pieds : plus loin, les vallons luxuriants du Népaul, avec leurs grands décors de rochers, sentinelles de granit, coiffées, comme dit le poëte sarmate, d'un turban d'éclairs et d'avalanches : plus haut, les marécages boisés du Boutan, et leurs solitudes malsaines, où rampent autant de maladies que de reptiles. Là se développent des palais que vous prendriez pour des villes; là, des tombeaux que vous prendriez pour des palais. Vous voyez, d'un côté, des fourmilières de minarets qui ressemblent à des forêts pétrifiées : de l'autre, des forêts vivantes, contemporaines de la création, labyrinthes inextricables, où l'on ne peut passer qu'une hache à la main. Au sortir d'un désert écorché par le soleil, comme le sol pétré de l'Arabie, tout sablé de sel par les fuites et les campements de l'Océan, il s'allonge devant vous des prairies éblouissantes d'humidité et de fraîcheur, des savanes nourricières, où croissent à l'envi les moissons herbeuses de tous les climats. Des fleuves sauvages roulent perdus à travers des landes, et n'arrosent que du gravier : des fleuves apprivoisés fertilisent des empires. Ceux-ci, comme des volcans d'eau, semblent surgir et tomber des Alpes, secouant, au lieu de cendre, leur poussière d'albâtre et leurs flocons d'écume : ceux-là s'abordent, se combattent et s'enfoncent entrelacés dans les

Digitized by Google

plaines qu'ils ravagent. Les uns, majestueux et solitaires, coulent pacifiquement sous leurs dais de bambous, à l'ombre de roseaux qu'on prendrait pour des chênes : les autres charrient jusqu'à la mer leurs légions commerçantes de barques et de gondoles, ou, comme le dieu fluide et révéré du Gange, se promènent entre des quais d'arbustes, tout étincelants d'offrandes illuminées.

Vous passez incessamment des plus vastes beautés de la nature aux plus vastes monuments qu'aient tentés les hommes. Abattus ou debout, intacts ou mutilés, leur grandeur nous atterre. On dirait que l'Égypte a passé la mer, pour venir déposer dans ces contrées les germes de sa puissante et robuste architecture. Ce sont des colonies de marbre, couchées tout entières dans la poudre, de sourdes provinces taillées dans le roc, qui serpentent dans la nuit sous le plancher des royaumes : le Panthéon souterrain d'Ellora, les catacombes de dieux d'Éléphanta, la cité sous-marine de Baly, où l'on aborde par le naufrage. Eussiez-vous les quatre têtes de Brahma, comment compter toutes ces ruines : et, au milieu de ces débris, ces pépinières de mosquées, d'églises, de pagodes, qui dressent de toutes parts leurs crêtes dorées, leurs aiguilles de bronze, leurs flèches de porcelaine ! L'œil s'y perd, la mémoire éblouie recule.

Que si vous redescendez du temple aux adorateurs, dénombrez, si vous pouvez, cette foule bigarrée de prêtres et de dévots, qui se pressent sur les avenues de tous les cultes, les brahmes, les fakirs, les bonzes, les talapoints, les muftis, les rabbins, et les Guèbres ! terre encombrée de divinités, où le fanatisme idolâtre et sanglant coudoie l'humanité chrétienne, où le char pieux de Jaggernaut écrase un enfant ou une fleur, près du Christ qui multiplie sa mort pour le salut du monde ! On retrouve dans l'Inde un abrégé presque complet de toutes les religions de l'univers ; c'est qu'on y retrouve aussi des fractions de tous les peuples, un échantillon de tous les costumes, un spécimen de toutes les formes de l'humanité. Livre d'histoire, écrit dans toutes les langues, on y peut suivre pas à pas le cours et les décours de la civilisation. Innocentes ou cruelles, âpres ou luxurieuses, jeunes ou décrépites, c'est un rendez-vous de toutes les mœurs des nations. Vous y avez des danses de bayadères et des festins de cannibales, des colléges de savants et des gymnases de bourreaux. De quelque côté qu'on se tourne, qu'on interroge le présent ou qu'on creuse le passé, on est sûr de rencontrer une leçon et un

Digitized by Google

souvenir. La marche des sciences y est partout inscrite en lettres aussi lisibles que la guerre, les excursions de Pythagore, comme celles de Bacchus et d'Alexandre. Poëte, astronome, navigateur ou brigand, l'Inde a des échos pour toutes vos pensées. Timour et Gengiskân y ont dessiné leur route avec des ruines, comme la philosophie avec des lois, la dévotion avec des temples, la poésie avec des vers. Quel cercle à parcourir entre les débordements de sang commandés par Nadir, et les débauches lyriques du Mahabharrat, entre les exactions des caravanes armées de la Tartarie et les comptoirs anglais de Madras et de Calcutta, entre le sage de Tarente et Vasco, Calidasa et Camoens!

Faut-il retomber du monde moral dans le monde physique : repasser, des catastrophes de l'histoire, aux convulsions du globe? elles se ressentent ici du théâtre qu'elles ont à tourmenter : elles semblent se mesurer à sa résistance. Aussi dévastateur que l'ouragan des Antilles, l'ouragan malabare bouleverse ses mers, arrache les fleuves de leurs lits, et renverse à la course des forêts, des villages, des villes. Si l'on n'y craint pas les volcans, ces espèces de typhons sédentaires, dont le contre-coup porte si loin, on y redoute les trombes, espèces de volcans nomades, qui se dressent tout à coup dans l'air, et foudroient, en marchant, tout ce qu'ils rencontrent.

Que ces orages, grandioses comme le ciel où ils s'allument, comme la terre qu'ils ébranlent, ne vous empêchent pas d'admirer cette nature si belle, si variée, si féconde, qui rapporte tout et de tout, des sucs précieux et des poisons, des prodiges de grâce et des monstres de laideur, du porphyre et de la tourbe, des diamants et du plomb! L'Inde étale à la fois la livrée de toutes les zones. Toutes les populations forestières de l'Europe et des tropiques sont mariées dans ses bois par les guirlandes de notre lierre et les lianes américaines. Nos arbres compatriotes y mêlent leur grêle chevelure aux éventails du palmier, aux voiles tombants du tallipot, aux diadèmes de fleurs de l'angolan, aux énormes bouquets du markarékau. Nos hêtres, nos sapins, nos peupliers, nos cyprès, y fraternisent avec le ponna toujours vert et le tek incorruptible, avec le nagassa qui remplace le fer, l'azédarach et le dragonnier. Le chêne qui bâtit la carène de nos vaisseaux s'y rencontre près du palissandre qui construit nos meubles, près du sandal qui les parfume, du citronnier qui les festonne. Un arbre est à lui seul un palais végétal tout entier, qui dé-

roule au loin ses ondoyantes colonnades, ses mobiles portiques, ses murailles de feuilles, ses volutes de fruits, ses frises où les oiseaux forment des arabesques qui chantent, et ses dômes ombreux, découpés comme les lambris de dentelle du Généraliff et de l'Alhambra.

Tantôt ses forêts sont sévères et sombres comme ces antres druidiques, où séjournaient la terreur et la mort, tantôt riantes et parfumées comme nos jardins et nos serres, où n'habite que la volupté. C'est à qui embaumera le mieux les airs, de l'amyris qui fournit le benjoin, ou du curcuma qui donne le safran : du kadsumaliga, que nous nommons ici le jasmin grandiflorum, ou du pandarus odoratissima : à qui réjouira mieux nos regards, de l'ixore à fleurs rouges, dont les langues de flamme dardillent dans la verdure, ou du mussœnda à feuilles blanches semées de grappes de sang. L'Inde a des bois de myrtes et de lauriers, des couronnes pour le plaisir, des palmes pour tous les arts.

Comment compter toutes les récoltes de ces climats prédestinés : soit les plantes qui viennent épicer nos banquets, le gingembre, le nard, le cardamum et la canelle : soit celles qui passent la mer pour soulager ou guérir nos maux, le jalap et la scammonée, le nerium et le strychnos, la cassie, le tamarin, l'aloès et le camphre? et qui pourrait négliger, dans cette énumération de simples salutaires, le pavot du Bengale, plus actif encore peut-être que celui de la Thébaïde, tige souveraine et magique, d'où distillent pour nos chagrins les extases narcotiques de l'opium? Tous les fruits de nos vergers décorent les siens : mais elle a de plus que nous l'amande laiteuse du coco, la banane onctueuse, le sucre farineux de la mangue, la pulpe framboisée des poires du goavier, l'âcreté aromatique de l'arec, qui relève la fadeur du bétel, la crème figée des pommes de l'ateira, la chair suave et fondante de l'ananas, la pâte acidulée de la pastèque ou de la mélongène, les fruits du dillenia, qui ont l'odeur du lis, et la triple moisson de l'averrhoe-carambola qui sent la tubéreuse, la maîtresse de la nuit, comme l'appellent les Malais.

Les Indiens, qui placent des dieux partout, qui voient des divinités dormir dans les lits de nacre des plus petits coquillages, n'ont pas oublié les fleurs dans leur théologie. Chacune d'elles pour eux est une pagode odorante, où repose une invisible idole. Et quel panthéon fut jamais plus riche, plus animé que leurs parterres! Vous

Digitized by Google

y verrez, près des boutons d'azur de l'atimuca, s'ouvrir les cloches rayées du sindrimal, les pétales de feu de la sauge du Cap, les cornets violacés de la stramoine, les roses blanches de Kaboul et de Delhi. Il y a plus de fleurs dans l'une de leurs corbeilles, qu'il n'y a de mots dans l'hymne botanique de Jayadéva, dont chaque vers est un bouquet. Leurs noms indiens sont aussi doux que leurs couleurs; c'est le nagatalli qui suspend ses feuilles rouges aux espaliers des jardins pour en écarter les serpents, et se mêle aux guirlandes argentées du bétel. C'est le palaja, dont les grappes de pourpre se marient aux ombelles noires du tamala. Les coupes brunes du patali sont remplies d'abeilles comme un carquois de flèches. Le campac prête son or aromatique aux Indiennes pour en semer l'ébène de leurs cheveux. Les touffes ambrées du tchambaga parfument leurs soieries. Les épines du cétasa sont les dards qui blessent leurs amants. Les jeunes filles séparées des leurs voient l'Amour, roi du monde, voguer nuit et jour sur les flots de l'Yamoun, dans les gondoles balsamiques du nymphæa-nelumbo : l'Amour lui-même n'a d'autres traits à lancer que les tiges enivrantes du nagacesara. Le malliki solitaire séduit par son encens jusqu'au cœur désabusé de l'ermite. Les tresses de l'amara se baignent et se déroulent dans le cristal des ruisseaux; et, si les fleurs de camalata, par lesquelles on obtient dans le ciel tout ce qu'on y désire, n'ont pas le même pouvoir sur la terre, elles semblent au moins le promettre. On y croit en les voyant, on en est sûr en les respirant. Et, pour ne pas sortir des fleurs, que de papillons brillants semblent, le jour, raviver, en les caressant, la poussière d'écailles qui diamante leurs ailes! Que d'insectes, la nuit, viennent y suspendre leurs bourdonnantes illuminations! toutes les espèces de fulgores ou de lampyres, l'humble luciole, qui luit dans les gazons comme une petite étoile, et le riche acudia, qui nage dans l'air, comme une émeraude tombée des cheveux d'une comète.

Si la nature, en les produisant, subordonne les végétaux au service des êtres plus puissamment organisés, jamais nulle part la profusion des plantes n'impliqua une plus étonnante variété d'animaux. Certes, les Hindous, qui ont tant de respect pour la vie, qu'ils entretiennent des hôpitaux pour les plus ignobles rebuts de la création, doivent se louer d'une terre, qui fournit si largement à leur besoin de vénération. Que de richesses vivantes à parcourir depuis le rouge écureuil, qui se balance, comme un fruit soyeux, aux rameaux verts des arbres,

Digitized by Google

jusqu'au sale rhinocéros, au pesant hippopotame, ces fangeux insulaires du Gange ! A part la populace animale, qui se presse autour de la populace humaine, que d'êtres à recenser! Le lion mogol, souverain des forêts, qui a le singulier privilége de n'être tué que par des rois; le tigre du Bengale, qui franchira d'un bond plus de cent pieds d'espace, impitoyable égorgeur, bien digne de figurer dans le blason d'un despote, dans les armoiries d'Hyder-Alî ou de Tippou-Saïb; le serval ou chat-panthère du Dékhan; le lynx aux oreilles noires, qui vit, comme l'hyène, de la desserte des tombeaux; le dromadaire et le chameau, compagnons sobres et infatigables du pèlerin, taillés à la longueur des voyages qu'on leur impose; la gazelle, qui fuit nos caresses; l'antilope aux pieds blancs, qui ne peut vivre qu'en liberté; le bison, que Chateaubriand compare aux dieux limoneux des fleuves; l'orang-outang et le poungo, vigoureuses caricatures de l'homme, nation muette et grotesque, qui combat dans le Ramayana sous les ordres d'Hurooman, bataillons velus que l'armée d'Alexandre prit jadis pour un peuple; et, à la tête de l'espèce, ce vaste et lourd colosse, que l'on révère à Siam, dont les Hindous ont donné la tête à Ganesa, leur dieu de la sagesse, l'éléphant, coursier informe et gigantesque, qui porte tour à tour à l'arçon de sa selle la forteresse du soldat ou le boudoir des sultanes. Sans doute il en est des Indes comme des autres parties du globe : tout n'y est pas admirable, pas plus chez les animaux que chez les humains, où il y a des tyrans et des esclaves, des nains et des géants, des perles et de la boue; mais cette échelle de contrastes est imposante à monter. La laideur disparaît dans l'immensité, ou sert de repoussoir à la majesté du tableau. Si l'on redoute de près le hideux crocodile, qui se traîne le long des lacs et des rivières, ou qu'on place dans les fossés des citadelles comme une palissade vorace; le cobra manilla, qui se tortille dans les halliers comme un ruban de poison; le rubdira-mandali, dont la morsure fait sortir le sang de la peau; le féroce caïman; le boa, qui déroule ses anneaux dans les bois comme l'Adisséchen de Wishnou, ils ajoutent de loin à l'effet de la peinture, ils la complètent : puis on n'a qu'à lever les yeux, les merveilles aériennes vous consolent des monstruosités terrestres.

La moisson de l'ornithologie n'est pas plus stérile que celle des autres règnes. Le peuple des oiseaux a aussi ses monstres, descendus des mêmes montagnes qui ont vomi tant de féroces conquérants dans

Digitized by Google

l'Hindoustan. L'air, comme dit Bossuet, a son lion dans l'aigle et son tigre dans le vautour; mais, je ne sais, le meurtre qui vole a quelque chose de moins repoussant que le meurtre qui marche : il ressemble moins au nôtre. Négligeons au reste ce qui épouvante, ne voyons que ce qui nous charme. Au pied du même arbre où repose le noir nocte de Siam, la girafe de l'air, scintille le prisme du colibri. Le paon à aigrette d'azur déplie sa roue d'argus sous tous les horizons. L'oiseau de paradis, comme un arc-en-ciel de plumage, voltige de Ceylan au Bengal. Kamadéva, l'Eros indien, prend pour coursier le perroquet à cravate noire, coiffé de pourpre et de lapis : ou se berce, comme en un hamac, dans les nids flottants du loxia. Les kakatoès d'argent, avec leurs huppes de rubis, le disputent de beauté aux reflets métalliques des faisans. On dirait que tous ces oiseaux, non contents de saupoudrer leur robe de l'émail irisé des fleurs, ont encore, en rasant la terre, emporté l'éclat de ses diamants. Là vous voyez s'ébattre, sous des formes qui chantent, toutes les pierreries de vos écrins, la spinelle rouge de Ceylan, la cimophane jaunâtre, l'euclase verte et transparente. Ces plumes ont l'air détrempées dans une fusion d'opale, celles-ci délavées des couleurs violâtres de la cordiérite. Le pidaramkoli du Malabar est un saphir qui a des ailes. La terre, qui ne peut étaler, aux yeux qui la parcourent, les richesses qui dorment dans son sein, en a moucheté ses bengalis, ses rolliers, ses tourterelles, pour qu'ils puissent, dans leur vol, nous instruire de ses trésors. Ils sont, comme les hérauts de ses mines, chargés de promener dans l'air le prospectus étincelant de leurs magnificences. Si nous nous arrêtons ici, ce n'est pas que les Indes ou l'univers nous manquent; mais il faut une borne à ce panorama préliminaire. Nous ne voulons qu'avertir l'attention : il ne faut pas la distraire, en l'éblouissant. La nature confond, elle n'étourdit jamais.

Si ce n'est à vol d'aigle, tel est à peu près, à vol d'oiseau ordinaire, l'aspect général de ce pays complexe, qui semble être à lui tout seul la moitié de l'ancien monde. Et qu'on ne nous reproche pas ces longues descriptions jetées çà et là dans un album, où nous tâchons toujours de donner la première place à la pensée! La réponse serait facile. Il y a autre chose que des mots, plus ou moins sonores, dans ces phrases plus ou moins bien faites, dont l'Inde est le prétexte ou le sujet. Qu'on nous permette, pour excuse, d'indiquer l'idée qui s'y cache.

Digitized by Google

Un des hommes qui ont jeté le plus de jour sur la science un peu vacillante de la philosophie de l'humanité, Herder, imagina de chercher dans la configuration du sol, dans la nature du terrain, dans son exposition, une raison du drame qui s'y joue : et il a su établir, avec toutes les apparences de la vérité, d'admirables relations entre les décors du théâtre et les diverses scènes de cette désolante bouffonnerie, dont nous sommes les acteurs. La plus humble sagacité peut apercevoir en un clin d'œil les innombrables corollaires d'une pareille idée. Tel pays, tel caractère : tel caractère, telles mœurs : telles mœurs, telles lois. Cette action reconnue, il nous paraît indispensable d'examiner la terre, avant de juger les habitants. La géographie est la préface de l'histoire. La préface est écrite, et il n'y a plus que le livre à faire. Si nous ne le faisons pas, qu'on le devine !

JULES LE FEVRE-DEUMIER.

Digitized by Google

CHANTS POPULAIRES TURKOMANS

TRADUITS DES DIALECTES

TURKOMAN ET TURK ORIENTAL.

INTRODUCTION.

Les douze chants qui suivent ont été recueillis, particulièrement à Nardîn, pendant une excursion que je fis en 1833 au nord du Ķorâçân. Bien qu'ils soient très-populaires chez les Turkomans et attribués aux poëtes en renom parmi les nomades d'Etek (1), il est assez probable qu'ils ont été importés par les Ąchiķs (2) des Chiites Persans qui sont toujours des hôtes bien venus dans ces contrées. J'exclurais cependant de cette supposition les premier, deuxième et sixième chants qui sont, sans aucun doute, d'origine turkomane.

Quoi qu'il en soit, les sentiments de pure morale que l'on trouve

(1) Etek (pan d'une robe) est un nom turc qu'on donne en Perse à une vaste contrée qui s'étend tout le long des derniers versants de la chaîne des monts Albourz, de son côté septentrional, depuis les campements de la tribu turkomane des Goklans jusqu'à Merv. La dénomination d'Etek chez les Asiatiques, appliquée à un pays montagneux, correspond à celle de *Piémont* chez les Européens.

(2) Ąchiķs, espèce de bardes, de conteurs qui parcourent les villes, les villages, les campements et amusent le peuple par leurs récits et leurs chants.

Digitized by Google

dans ces morceaux méritent une attention toute particulière. Des poésies de ce genre sont réellement un bienfait de la Providence dans un pays où toutes les garanties d'ordre social sont, ou inconnues ou foulées aux pieds.

I.

LA VICTOIRE DES TURKOMANS TÉKÉS.

En 1782, Riza-Ḳouli Ḳân, fils d'Émîr-Gunah Ḳân, Ilḳani (1) de Kurdistân dans le Ḳorâçân, fut fait prisonnier à l'âge de douze ans par un parti de Turkomans-Tékés, en cherche de butin. Ils pillèrent la métropole Ḳoutchan et emmenèrent ses habitants. Lorsqu'Émîr-Gunah Ḳân, qui se trouvait alors à Tchénéran, apprit la nouvelle, il il se mit à leur poursuite et les atteignit à Moyoun près d'Abiverd (2). La bataille qui s'engagea dura trois jours et les Kurdes furent entièrement défaits. Émîr-Gunah Ḳân se réfugia à Budjnourd (3). Les

(1) Ilḳani, composé de Il (une tribu) et ḳân (chef, commandant), signifie : le chef d'une tribu nomade. C'est une des plus hautes dignités actuellement connues en Perse; elle n'est conférée qu'à deux personnes : l'ilḳani de Fars ou le chef de la tribu persane de Kelhour, et celui que l'on vient de citer. Le titre est héréditaire.

(2) Abiverd, dans l'Etek, chef-lieu du district d'Abiverd, est située dans une plaine arrosée par les eaux du Djordjân, de l'Etek et du Tedjen (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le Tedjen du Mazendéran), rivières qui toutes ont leurs sources dans les monts Albourz. Les villes nombreuses, jadis répandues à profusion dans tout ce pays, n'offrent plus aujourd'hui que des monceaux de ruines, parmi lesquelles on rencontre çà et là les tentes noires de quelque tribu turkomane. Parmi les grandes cités ruinées dont nous parlons, nous citerons principalement Astrab, Djordjân, Nyssa, Abiverd, Darun et Enou dont on rencontre les débris sur le chemin qui conduit de la ville d'Astérabad à celle de Merv.

(3) Budjnourd, la ville la plus importante après Ḳoutchan, la principale place du Kurdistân ḳorâçânien. Les autres villes remarquables dans cette province sont Chirvan et Semulgan. On sait qu'en établissant là quelques tribus kurdes, les châhs de la dynastie séfévienne n'avaient d'autre but que de tenir en respect les Turkomans et les Usbeks. Le résultat fut pourtant l'opposé de ce que l'on devait attendre. Ces mêmes Kurdes devinrent le fléau du Ḳorâçân, fléau plus terrible que les ennemis contre lesquels ils avaient mission de protéger le pays. Pour mettre un terme à leurs déprédations, Abbas Mirza, héritier présomptif de Feth Alî châh, fit contre eux, en 1830, une expédition, qui est encore considérée comme le plus glorieux et le plus utile de tous les exploits de ce prince. On trouve à ce sujet des détails complets dans les ouvrages de Fraser, Burnes, etc. Riza-Ḳouli Ḳân, dont

Digitized by Google

deux chants qui suivent ont été composés en commémoration de cet événement. Ils offrent une ressemblance frappante avec deux chants fournis par Sir Alexandre Burnes. (*Voyages en Bokharie*, III, page 92.)

« En avant, Aghas! en avant, sus à l'ennemi! Il faut qu'Ali-Chiraslan parte. Bartché, si habile à guérir les maux, et sage comme Lokman, doit partir aussi. Du désert de Moghân viendra le Mollah-Bagendj, le ferme croyant aux dogmes enseignés par le lion de la foi (Ali), le descendant des Aghas (nobles) de Tékés. A sa suite marchera Zeman. O mes Aghas! puissiez-vous voir sa valeur au jour du combat, son sabre à deux tranchants, son coursier arabe. Généreux, comme Hâtem, il tombe sur l'ennemi comme un loup affamé sur un troupeau.

» Monté sur un cheval frémissant d'ardeur, la lance au poing, le premier à la poursuite de l'ennemi, le premier à l'atteindre; intrépide guerrier, fidèle serviteur, Kemer Kân le héros sera des nôtres! Et voyez! un kodja, un kodja pur sang nous accompagne, le Kân Mohammed, le rude sanglier; le père et le chef des nombreuses tribus d'Ozenles; il a les griffes du loup et quand vient la bataille il déchire en lambeaux ses ennemis (1). »

II.

CHANT D'EMIR-GUNAH KAN, APRÈS LA DÉFAITE DE MOYOUN.

« Les troupes des Turkomans-Tékés m'ont enlevé Mohammed-Kân-Seftéry (2). Elles ont fait prisonnier Mohammed-Hussein, kân

---

nous avons cité le nom, fut expédié à Tauris pour être emprisonné, mais il mourut en route, à Miana, en 1833.

(1) Pour comprendre ce chant, il est nécessaire de savoir comment les Turkomans se préparent pour leurs expéditions qu'ils nomment tchapôou. Les vieillards et les chefs de familles s'assemblent sur une colline, et, assis en cercle, après s'être entendus sur la nécessité de l'expédition, ils appellent par leurs noms les guerriers qui doivent y prendre part. Après quoi ils élisent le serdar, ou le chef de partage du butin. C'est lui qui exerce l'autorité suprême sur tous ceux qui commandent les tribus composant l'armée. Ses ordres, tant que dure l'expédition, doivent être aveuglément exécutés.

(2) Mohammed-Kân-Seftéry, un des hommes influents de la cour de Feth Aly-Chah, qui a été tué à la bataille de Moyoun.

Digitized by Google

de la tribu des Kadjars. J'ai perdu mon Açou-Beg. Je perds Hadji, ķân de la tribu de Cheiķ-Amirlu, fameux entre les héros, qui montait un coursier arabe et était bardé de fer. Mon cyprès vivant! Je l'ai perdu.

» Émir-Gunah Ķân continue ainsi sa plainte : Oh! quand donc pourrai-je prendre ma revanche. J'ai perdu ce rempart de fer dans le combat, mes Djezaïrtchi (1). Que l'on m'amène un cheval dont la queue soit teinte de henné, nous le monterons à deux. Nous exterminerons les Turkomans Tékés jusqu'au dernier. J'ai perdu mon neveu à Moyoun sur le versant d'une montagne. Écrivez une lettre à Ibrâhîm-Ķân (2), et dites-lui qu'Ilķani est tombé aux mains des Turkomans. J'ai perdu celui qui faisait les délices de mon cœur (3).

» Malheur sur nous, ô Begs (hommes d'épée, chevaliers), malheur sur nous! J'ai perdu mes *Héros-Béliers* (4), forts comme des lions, agréables d'entretien comme des Begs (gentishommes, chevaliers); j'ai perdu mes *Héros-Chameaux* (5). Mes *Héros-Lions* ne sont plus, eux qui n'ont jamais fui devant quatre ni cinq adversaires.

Émir-Gunah Ķân versa des larmes et dit : « Nos cœurs sont cautérisés. Oh! puissent les champs de Moyoun être infertiles à jamais. J'ai perdu tout ce qui m'était précieux, tout! »

---

(1) Djezaïrtchi est le nom donné aux hommes armés de chámķals ou djézaïrs, longues arquebuses au canon cannelé; elles ont environ un pied de plus en longueur que les canardières anglaises et portent fort juste à quatre et cinq cents pas. Mohammed-Ķân-Ķaraï, dont Abbas Mirza fit tomber la puissance en 1832 et 1833, avait toujours autour de lui quelques centaines de ces arquebusiers. Leurs chamķals sont si lourds que les soldats sont obligés d'avoir sur l'épaule une sorte de bourrelet de cuir pour les supporter.

(2) Ibrahim Kân, le gouverneur de Boudjnourd, père du commandant actuel Nedjef-Ali ķân.

(3) C'est-à-dire Riza-Ķouli Ķân, l'héritier présomptif de son titre.

(4) Les Turkomans, aussi bien que les Turks du nord de la Perse, trouvent du charme à comparer leurs braves combattants à quelques animaux; les premiers donnent même à leurs enfants les surnoms de Bélier, Renard, Sanglier, Loup, Tigre, etc.

(5) Le Héros-Chameau, dans l'original : Esrik. Les chameaux, quand ils sont irrités, et particulièrement dans la saison du rut, deviennent d'humeur belliqueuse. Il y a plusieurs espèces de chameaux, distinguées par des noms spéciaux : begger, ervané, louk-mayé, mayé-ķoioun, belķy, nertché.

III.

(Les trois chants suivants sont attribués à Ḳaradjoglan, de la tribu des Turkomans-Téké, et dont les productions poétiques sont très-estimées dans le Ḳorâçân.)

Lui. « La belle fille qui vous tenez à la source, donnez-moi une goutte d'eau; j'ai soif. Dieu vous bénisse, jeune fille, ne me retardez pas, j'ai besoin de partir. »

Elle. « Je ne donne jamais d'eau à ceux que je ne connais pas, ni aux gens d'aussi mauvaise mine que vous. N'êtes-vous pas de race kurde (c'est-à-dire un bâtard)? Buvez et n'interrompez pas votre voyage. Notre tribu n'est pas dépourvue de sens : vous ne trouverez rien de bon pour vous à cette source. Le renard qui passe ne saurait se faire prendre pour un lion; buvez et passez votre chemin. »

Lui. « Je ne puis descendre de mon cheval arabe, je ne saurais rétracter ce que vous m'avez entendu dire. Je suis fatigué et je ne puis mettre pied à terre. Donnez-moi un peu d'eau, jeune fille. Que je puisse étancher ma soif. Dieu vous bénisse; ne me retenez pas plus longtemps. »

Elle. « Le rossignol exhale mieux ses chansons au printemps; je chante avec plus de douceur que les rossignols. L'homme fatigué se repose dans sa demeure. Bois si tu veux et pars avec les bénédictions du Seigneur. »

Lui. « Je veux devenir l'hôte de votre campement, je serai votre bouclier (défenseur), chère jeune fille! Je serai le serviteur de votre père (1). Donnez-moi un peu d'eau à boire, oh ma toute chère! »

Elle. « Il y a de nombreux voyageurs sur ces routes. L'un est affamé, l'autre ne l'est pas. Pour moi je suis orpheline, je n'ai plus de père. Buvez et continuez votre chemin. »

Lui. « Vos sourcils sont arqués aussi finement que s'ils étaient tracés à la plume. Vos dents brillent comme une rangée de perles.

---

(1) Idée tout à fait biblique; Burckhardt l'a retrouvée chez les Arabes. — Un jeune garçon pauvre, amoureux de la fille d'un homme ayant quelque bien, doit le servir plusieurs années avant qu'il ne lui soit permis de réclamer la main de sa fille comme récompense. Ainsi Jacob servit quatorze ans avant de pouvoir dire à Laban : « Donnez-moi ma femme, car mes jours de tâche sont accomplis. »

Digitized by Google

Je consentirai à me faire le serviteur de votre frère ; oh ! mon enfant, donnez-moi un peu d'eau à boire, etc.

Elle. « Nos champs ont de nombreux bosquets ; nous avons abondance de roses et de violettes. Mon frère a un esclave noir pour le servir. Bois, ne t'attarde pas davantage. »

Lui. « Il pleut souvent dans notre campement ; les hommes de la tribu portent des kapaneks (1) de feutre. Ils échangent souvent des baisers au bord de l'eau. Donnez-moi un peu d'eau à boire, etc. »

Elle. « Maintenant, puisque vous me comprenez enfin, allons vers un lieu solitaire, prenez ma main, sucez mes lèvres et oubliez tout, excepté l'amour. »

Lui. « Vous avez d'abord détourné de moi votre face, vous étiez inexorable et froide comme le fer, vous vous êtes jouée de Ḳaradjoglan ; pour quel motif lui faites-vous accueil à présent ? »

IV.

« Que le monde entier se soulève contre moi et je ne me séparerai pas de vous, douce jeune fille ! Vienne sur la terre le jour du jugement et je ne me séparerai pas de vous. Des cimes neigeuses des montagnes, le Prophète peut faire descendre ses ordres au milieu des éclats du tonnerre ; Arzou peut abandonner Gamber (2) ; je ne me séparerai pas de vous, jeune fille ! Jeune comme je suis, j'arrive de mon campement. La saveur du sucre s'épand de vos lèvres. Le rossignol peut abandonner sa rose aimée ; mais moi, jeune fille ! je ne me séparerai pas de vous. J'ai de bonne heure laissé ma couche ; j'ai invoqué l'aide des saints. Oh ! Ferhâd pourra bien oublier son Chirîn, jeune fille, je ne me séparerai pas de vous. C'est Ḳaradjoglan qui le dit : Dieu permet que mes vœux soient remplis : je jure ma foi, jeune fille, que jamais je ne me séparerai de vous. »

---

(1) Ḳapanek, sorte de manteau fait de feutre et sans couture. L'allusion contenue dans cette stance n'est pas facile à comprendre pour les lecteurs européens. Dans les campements des tribus nomades, les jours de brume et de pluie sont ceux choisis pour les rendez-vous. Dans ces occasions, l'amant entoure avec lui sa maîtresse des plis de son manteau. Dans l'*Iliade*, la brume est recommandée aux voleurs et aux amants comme leur plus sûr abri.

(2) Arzou et Gamber, de même que Ferhâd et Chirîn, sont les noms d'amants parfaits dont la fidélité et le dévouement sont passés en proverbe chez les Turkomans. Ce sont les Abeilard et Héloïse, les Pétrarque et Laure de ces parages.

Digitized by Google

V.

« Ma bien-aimée, le visage rayonnant de sourires arrive de la source du frais ruisseau ; elle est entourée de quatorze ou quinze *ordek* (1) qui toutes viennent ici, la main dans la main. La sueur perle sur sa figure, l'ivresse de l'amour fait étinceler ses yeux. Elle a cueilli un bouquet de narcisses, et les gouttes de sueur ruissellent de son front. Il y a dans l'année douze mois et trois jours consacrés (2). Je suis émerveillé de votre beauté ; ma bien-aimée est une gazelle à l'œil noir. Elle est venue d'une vallée pour aller dans une autre. Est-ce une houri, est-ce un ange ? N'est-ce pas un ciel qui, avec sa sphère céleste, tourne autour de moi ? Est-ce une ordek de passage, émigrant de vallée en vallée ? Ḳaradjoglan s'est déjà dit : Je n'ai nul souci des richesses terrestres. Je veux poser mon front sur l'empreinte des pas de ma bien-aimée. La voici venir ; une ceinture de perles ruisselle sur ses habits. »

VI.

CHANT SUR AGHA-MOḤAMMED ḲAN,

Fondateur de la dynastie des Ḳadjars actuellement régnante en Perse, lors de son départ pour combattre Memich Ḳân, le chef kurde de Tchéhéran, en 1210 (A. D. 1796).

« Le bruit se répand dans le Ḳorâçân que le vaillant roi Agha Moḥammed Ḳân s'approche. Il est né dans Astérabad ; il est de la tribu de Ḳadjar, du rite chéah Les provisions destinées à ses troupes ont traversé les prairies du Bestam. Des vapeurs s'élèvent et s'étendent, tout est enveloppé dans le brouillard. Ils tournent les rochers et tombent sur les villages. Le tonnerre gronde à coups répétés. La pluie tombe à flots. Il a quarante mille chevaux attachés dans ses écuries ; leurs selles sont ornées de pierres précieuses ; à

(1) Femelles de canards — cela désigne les blanches compagnes de la jeune fille. La colombe est en Europe l'oiseau de l'amour et de la beauté ; tel est le perroquet chez les Persans, et le canard chez les Turks orientaux.

(2) C'est-à-dire trois principaux jours de fête célébrés par les cheas ou chiites ; la fête du sacrifice (ḳurban), la fête de l'équinoxe de printemps (nourouz) et le premier jour qui suit le jeûne du Ramadân (aïd-fitr).

Digitized by Google

leurs cous sont suspendus des talismans (1); leurs queues, de la nuance des rubis (peintes en rouge avec du *henné*), étincellent de nœuds de diamant (2). On croirait que, par une nuit étoilée, l'on voit le ciel se mouvoir. Il a quarante mille artilleurs pour faire tonner ses canons (3). Il a quarante mille hommes en embuscade, qui gardent les défilés des montagnes, et de plus quarante mille Afchars et quarante mille Tatârs. Le châh a commandé, chacun doit obéir. Il a quarante mille plats remplis de mets exquis, et quarante mille ardents coursiers dans ses écuries; il a soumis le Kurdistân, qu'est-ce pour lui que de vous vaincre (Memich Kân?). Le châh ordonne, vous devez le suivre. »

TROIS CHANTS DU TURKOMAN MEKDOUM-KOULY.

Le père du poëte qui a composé les trois chants suivants était Turkoman Téké et a vécu en vrai Turkoman. Il pillait les provinces persanes rapprochées de son campement, il faisait des prisonniers, les vendait à Kiva, et par ces moyens, il amassa de grandes richesses. A sa mort, son fils unique Mekdoum Kouly, se voyant possesseur d'une fortune aussi considérable, abandonna le métier des armes, qu'exerçait son père, et au lieu de courir les dangers des expéditions lointaines (*tchapôou*), il préféra goûter avec des amis les joies du foyer et il consacra une grande partie de son temps à la philosophie

---

(1) Talisman; dans l'original, nighin (sceau). C'est une pierre gravée, un cachet, quelquefois un rond de cristal percé par le milieu, que les Asiatiques mettent au cou de leurs enfants et de leurs animaux, pour les défendre contre le mauvais œil.

(2) Le chant fait allusion ici à la manière dont le châh fait parer ses chevaux. Un collier de turquoises ou d'autres pierres précieuses pend à leur cou pour les garder des maléfices du mauvais œil. Si le cheval est blanc, sa queue et parfois ses quatre jambes et son ventre sont peints de tons orange vif, au moyen du *henné*. La queue est attachée au centre avec une boucle d'or garnie de pierreries. Sur sa tête, entre les oreilles, brille une aigrette de diamants mêlée à des plumes d'autruche. C'est ainsi qu'était équipé le cheval de Mohammed-Châh, le père du roi de Perse actuel, quand il fit son entrée à Téhéran pour son couronnement, en 1835.

(3) Les Européens peuvent à peine se faire une idée de la frayeur que l'explosion d'une pièce de canon produit sur les Turkomans. Pendant la dernière expédition faite par le père du châh actuel sur les bords du Gurgan, la simple vue d'une pièce d'artillerie fit prendre subitement la fuite à un détachement considérable de Yémoutes.

Digitized by Google

contemplative et à la poésie. Ce genre de vie ne pouvait trouver d'approbateurs parmi des bandits nomades. Sa mère le gourmanda pour ses ruineuses dissipations avec ses amis, ses compatriotes lui reprochèrent sa vie efféminée et mirent en doute son courage. Nous donnons ici la réponse qu'il fit à sa mère. Quant aux soupçons sur sa valeur, ils pesaient lourdement sur son âme. Aussi un jour, à la grande surprise de ses compatriotes, on le vit s'armer et monter à cheval, puis il disparut. Il rôda, pendant plusieurs jours, autour de quelques villages persans et réussit enfin à faire un prisonnier. L'ayant lié avec une corde, il se décida à l'emmener dans sa demeure, afin de prouver à ceux de sa tribu que, pour devenir aussi entreprenant qu'eux, il n'avait qu'à vouloir.

En revenant au campement, il arriva près d'une petite rivière, le Summar, qui prend sa source dans l'Etek chez les Turkomans Tékés. Fatigué du voyage, il s'était endormi au bord de l'eau, quand tout à coup le sol miné par le courant, céda sous lui. C'en était fait de Mekdoum Kouly sans l'intervention du prisonnier. Ce dernier, bien qu'ayant les jambes et les mains liées, et couché à quelque distance, s'aperçut du danger que courait son maître. Il se fit rouler jusqu'à lui, réussit à saisir avec les dents le bord de son manteau et l'empêcha ainsi d'avoir l'onde pour tombeau.

Cette noble action ne fut pas perdue. Mekdoum Kouly conduisit son prisonnier au campement, et non-seulement il refusa une assez ronde somme que celui-ci avait offerte pour rançon, mais il lui rendit la liberté, le combla de présents et l'escorta personnellement pour le rendre sain et sauf à son lieu natal.

A son retour de cette excursion, il mit pied à terre au même endroit dont nous avons parlé et il s'y endormit de nouveau. Alî, le gendre du Prophète, lui apparut alors en rêve, et lui versa un divin nectar. Mekdoum Kouly à son réveil, se sentit rajeuni, et, pour me servir des paroles de l'achik qui m'a fourni ces détails, « son cœur déborda, sa langue devint une source inépuisable d'expressions de flammes et de mouvements d'éloquence. » Tel fut le point de départ de l'inspiration de Mekdoum Kouly. Depuis ce moment, de sunnite qu'il était, il devint un chiîte enthousiaste; il prêcha cette doctrine aux Turkomans, en même temps que la cessation du commerce des esclaves, et il mourut, adoré comme un saint. C'est un des poëtes les plus populaires dans le Korâçân et chez les Turkomans. Les morceaux que nous

Digitized by Google

allons traduire donneront une idée du génie de cet homme remarquable. L'amour de la nature, si rare parmi les poëtes de l'Asie, est l'un des traits distinctifs de sa poésie; on y rencontre des réflexions philosophiques sur la vanité des choses terrestres. Dans un pays comme la Perse où la religion et la poésie sont presque les seules sources de la civilisation, Mekdoum Kouly a rendu d'importants services.

VII.

MEKDOUM-KOULY A SA MÈRE.

« O vous, filles d'un esclave noir et d'une roche (de race maudite), ne m'adressez pas de blâme amer! On vient pour écouter les accords de ma guitare, on vient pour se rassasier de ma vue (littéralement: « ils sont hôtes de mes yeux »). On vient, on savoure quelques gouttes de vin, puis on s'éloigne pour ne plus revenir. Pourquoi froncer le sourcil? ce n'est pas de pain qu'on a besoin, on vient se rassasier de mes paroles. »

« Oh! les cités immenses, quels mystères profonds elles contiennent! Que les monts sont sublimes! Que de forêts géantes! Voyez ces vergers où les arbres alignés et revêtus d'un splendide feuillage portent, comme autant de perles, des fruits de soixante et de soixante dix nuances variées. Ce sont les hôtes de l'automne. Pensez à Dieu, craignez Dieu, chassez de votre cœur le mauvais esprit, c'est là ce qu'il vous faut apprendre. »

« Jeune homme, ne mettez pas votre confiance dans votre force. Songez-y, vous deviendrez vieux, vous n'êtes que l'hôte de vos genoux (1). L'homme qui n'est pas apte à se procurer le cheval et la selle qui lui conviennent, celui-là, croyez-m'en, n'a pas de valeur. Oui, vous deviendrez vieux; votre force s'anéantira, votre robuste jeunesse n'est que l'hôte de vos genoux. Le sort impitoyable n'a jamais fait et ne fera jamais grâce à aucun être vivant; la rigueur, l'outrage et l'injustice sont sa loi. Dussiez-vous vivre un siècle, la mort un jour viendra. Notre pauvre âme n'est que l'hôte de notre corps. »

« Mekdoum Kouly dit: « Mes paroles sévères remettent la mort en

(1) Vous ne jouissez que pour un temps de la vigueur de vos genoux, et ils ne pourront plus supporter votre corps lorsque l'âge l'aura affaibli.

mémoire et réveillent de salutaires craintes. Non! je ne profère pas de mensonges : le fils de l'homme n'a que cinq jours à vivre, il n'est que l'hôte de son corps. »

VIII.

SES SAGES AVIS.

» Prêtez-moi l'oreille, oh Mollahs, Derviches, gens riches et Begs (chevaliers)! Les voies du destin sont tortueuses. La prière sans contrition n'est pas efficace. Fonder son espoir sur la richesse est folie. Oh mes amis! votre corps n'est qu'une poignée de poussière, il n'a reçu le souffle que pour l'espace d'un moment. Étudiez-vous mentalement; vos fins ne sont que vanité; votre vie est un lieu de halte pour la nuit, votre corps n'est qu'une cage. Votre âme est un faucon dont les yeux sont bandés. Oh mes amis! celui-là pour moi est un homme, qui dirige son âme dans les sentiers du Seigneur; qui sait trouver un moment propice pour fondre sur l'ennemi, qui sait répandre les largesses. Celui-là pour moi est un homme qui donne du pain à ceux qui ont faim. Oui, mes amis; nourrir l'homme qui meurt de besoin vaut autant que d'accomplir un pèlerinage à la Mekke! Les narines se contractent, la face devient terreuse, les lèvres se dessèchent et la parole s'arrête. Hâtez-vous! Les ongles, aux belles teintes rosées de la jeunesse, deviennent déjà bleus. Les yeux se cavent. Les croyances apportées des régions étrangères ne sont pas choses sérieuses, oh mes amis!

» Meḳdoum-Ḳouly nous le dit (je foule aux pieds cette vie passagère) : l'existence dure à peine cinq jours, ne vous égarez pas hors du droit sentier. Pensez à cela seulement, oh mes amis! Est-il raisonnable de s'approvisionner pour un siècle quand il s'agit d'une traversée de cinq jours? »

IX.

SES SOUVENIRS D'HIVER.

» Les nuages descendent des sommets sourcilleux des montagnes neigeuses; la pluie tombe à torrents et les fleuves débordent. Le rossignol amoureux cherche un abri dans les bocages. L'automne accourt. Les feuilles de la rose pâlissent et se fanent. La soupe de plus

Digitized by Google

d'un sordide avare va attirer bien des parasites, plus sordides encore que celui-ci. Ne tendez jamais votre main vers lui, vous essayeriez en vain de tirer une étincelle d'un pareil caillou. Les tribus nomades plantent leurs tentes sur la cime des monts. Les arbres sont verts. Les grands chemins s'obstruent et la route disparaît sous les touffes exubérantes d'une végétation printanière. Goûtez le sorbet dans cette coupe que vous tend une main amie et votre cœur s'enflammera : des flots d'éloquence jailliront de vos lèvres. Il n'est pas d'homme qui ne doive quitter ce monde trompeur. Savant, seigneur, roi ou esclave, personne ne doit être épargné. »

« Mekdoum-Kouly vous le dit : qui donc s'attache à trouver le droit chemin, on fait à peine quelques pas sur la terre ; on marche au hasard, on s'écarte de sa route. Une poignée de sable vous voilera la face. Les lèvres se flétrissent, les dents tombent, la langue devient muette et il ne reste plus de vous qu'un crâne béant. »

X.

CHANT DE SERDIAM (1).

« Ferruk traverse fièrement le bazar. J'aperçois son costume rouge. J'ai peur qu'elle ne se dirige vers moi. Malheur à moi ! Ferruk a allumé un incendie dans mon âme ! Oh ne sois pas cruelle, ne me force pas à verser mon sang.

» Le vêtement de Ferruk est écarlate ; son visage resplendit, et brûle ! Ferruk est un chevreau venu précoce, au printemps (2). Oh ne sois pas cruelle, etc.

» Les yeux de Eerruk me fascinent, je m'égare, de fantastiques rêveries tourbillonnent dans mon esprit. Sa beauté ferait un musulman d'un guiaour (infidèle). Oh ne sois pas cruelle, etc.

» J'écrirai votre nom sur un morceau de papier ; je le placerai contre mon cœur et je l'y garderai. Je veux vous enlever à votre père ! Malheur à moi ! oh ne sois pas cruelle, etc. »

---

(1) District dans le Koraçân septentrional.

(2) Littéralement : kurpé, « né avant le temps ; » ou bien : « cueilli avant d'être mûr. »

Digitized by Google

XI.

LES AVIS DE KÉMINÉ.

« C'est le devoir d'un Aḳ saḳal (barbe blanche) de gouverner lui-même sa tribu : il ne conviendrait pas de confier à un esclave des libres nomades à gouverner. Les crues d'eau du printemps ne sauraient durer. Que peut faire d'une forteresse celui qui n'a pas le bonheur d'avoir d'amis (1)? L'homme qui gouverne doit avoir bonne naissance et bonne piété. Une rosse ne peut ni galoper ni trotter comme un brave cheval. N'appelez pas un esclave maître, ni une domestique maîtresse : un fil de soie ne peut se comparer à un fil d'étoupe. Les sarcelles sauvages, à la tête émaillée de vert, nagent avec délices sur les lacs profonds mais ils ne veulent pas même jeter un regard sur les marais encombrés d'herbes immondes. De nombreux animaux parcourent la terre, mais la gazelle seule est faite pour le désert. Ḳartchigaï-Tugan est le nom du faucon royal. Les princes chasseurs ne prennent pas de milans sur leur poing. S'énamourer d'une rose est le destin du rossignol, mais le corbeau, fut-il revêtu des plumes du rossignol, n'est pas fait pour la rose. Croyez-moi, quiconque a goûté le sucre candi n'apaise pas tout son désir, il soupire alors après le sorbet. Nourrissez trop bien un âne, il ruera contre son maître. Un mauvais serviteur n'a pas droit à un bon traitement. Chantez dans une douce ivresse pendant les cinq jours de votre vie, oh Keminé! Le temps marche et passe bien vite. Respectez votre maître, et aimez votre tribu. Ne donnez pas sujet de plaintes à vos serviteurs. »

XII.

CHANT D'ADYN, LE DÉRÉGUÉZY (2).

« N'offrez pas le sel à tout venant, oh ma chère âme! Un corbeau noir ne sera jamais un pigeon. Croyez-moi bien, chaque homme se

---

(1) Le poëte dit : ilsiz (sans tribu), ceux qui n'ont personne pour les protéger.

(2) Dérégués est le nom d'un district montagneux du Ḳoràçân, au nord de Mechhed, lieu de naissance du poëte.

Digitized by Google

règle forcément sur sa tribu ; vous ne ferez jamais que le vulgaire caillou devienne argent ou or. Quiconque meurt dans les plaines désertes ne devient pas pour cela (1) un martyr du désert de Kerbela. Tous ceux qui portent de longs cheveux ne sont pas des Séïds (2) ; tous ceux qui se revêtent de peaux ne sont pas des Kalanders ! Il est midi ; Mehdi fait retentir le chant d'èzân (3). N'adorez pas les noms de *Lât* et de *Menât* (4). Eussiez-vous reçu du ciel l'élixir de vie, pouvez-vous tenter de créer une canne à sucre d'un roseau ? Tous ceux qui portent le nom d'Hamza ne combattent pas comme Hamza (5). Tous ceux qui tendent les bras vers le ciel ne sont pas dignes pour cela de tomber martyrs et de goûter les joies du paradis. Chacun de ceux qui soulèvent une coupe n'est pas un Djemchîd. Chacun de ceux qui regardent dans un miroir n'est pas un Alexandre (6). Ạchiḳ Adyn dit : « Voici ce que je pense : toutes celles dont la joue est fraîche n'ont pas pour cela le grain de beauté de ma Reyhana. Quiconque s'appelle Ạlî est-il pour cela Ạlî ? quiconque porte une aigrette est-il vaillant ? »

ALEXANDRE CHODZKO.

Traduit par ADOLPHE BREULIER.

(1) Allusion à la mort tragique de l'imâm Ḥusséin.

(2) Les pieux Séïds laissent croître leurs cheveux à dater du premier jour de moharrem, et ils les portent pendant quarante jours sans les couper.

(3) Quand le dernier imâm Mahdi (l'Anté-Christ des musulmans) viendra sur la terre, il commencera sa mission en chantant l'ézân assez haut pour être entendu du monde entier.

(4) Lât, Menât, noms d'idoles détruites à la Ka'bah par Moḥammed ; le Ḳorân y fait souvent allusion.

(5) Hamza, oncle de Mahomet, qui fut tué à la bataille de Hoûd. Sa valeur et ses victoires sont célébrées dans le poëme de *Hamza-Nâmé*.

(6) Djemchid. Il est fait allusion ici à la coupe miraculeuse que possédait ce prince, ainsi qu'au miroir merveilleux dont Alexandre le Grand se servait pour consulter le sort.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

DÉCOUVERTE DES RUINES DE SUZE.

Nous recevons presque en même temps une lettre d'un de nos correspondants qui voyage sur les frontières de la Perse et le *Journal de Téhéran* qui nous annoncent tous deux la découverte des ruines de Suze, près de Chouchter dans le Kouzistân.

Hammâmi Ali, 5 mai.

« Le voyage de Zohab à Howyza et Dizfoul par le désert de la rive gauche du Tigre s'est fait mieux que je ne pensais. Nous n'avons eu à nous plaindre que de l'eau saumâtre. La température était admirable; des pluies fréquentes, mais légères, et qui ne tombaient que pendant nos haltes de la nuit, rafraîchissaient l'air. Par ce printemps charmant, le plus riche gazon couvre la terre, des milliers de fleurs embaument l'air; des gazelles broutent par troupeaux de cinq cents à la fois; enfin nous trouvons du gibier de toute espèce.

» Pour la fête de l'équinoxe du printemps, le fameux Nourouz, nous campâmes à Suze sur les ruines du palais de Xerxès, tout nouvellement découvert par un naturaliste anglais, M. Loftus. C'est bien là cette fameuse Suze d'Artaxerxès, d'Esther, d'Alexandre. Pour s'en

Digitized by Google

convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur les murs et les nombreux fragments de colonnes, dont la disposition et le nombre rappellent la grande colonnade de Persépolis, sur les taureaux semblables à ceux de cette ville sainte, enfin sur les énormes briques faïencées couvertes d'inscriptions ou d'ornements colorés et parfois en relief dont l'émail est encore assez frais. M. Loftus a lu, sur ces briques ornées de caractères cunéiformes, les noms de Darius et d'Artaxerxès. C'est un événement du plus grand intérêt pour la science. »

Correspondance de la Revue.

Extrait de la Gazette gouvernementale qui se publie à Téhéran sous le titre de : Roûz nâméi Wekâyè ittifâkyeh, *Journal des événements du jour*, n° 64, du 2 redjeb 1268 de l'hégire — 22 avril 1852.

Mirza Djéafer kân (1), conseiller de l'empire, nous écrit que dans les ruines de Chouch (la Suze des Grecs), éloignée de quatre fersek (2) de la ville de Chouchter, on vient de déterrer un monument des plus remarquables, à savoir le palais du roi Azdéchîr Dirâzdest (Artaxerxès Longue-Main). Un intervalle de sept zera (3) sépare les unes des autres trente-six colonnes monolithes, renversées et brisées au point que je n'ai pu en déterminer la hauteur primitive. Elle a dû être fort considérable à en juger par le volume des bases et des chapiteaux. Les pierres de cette construction ont dû être apportées de fort loin, le palais se trouvant au milieu des déserts où il y a si peu de rochers qu'on ne trouve pas même des cailloux. Vis-à-vis le monument, du côté septentrional, on a trouvé six bases des colonnes qui avaient probablement soutenu le fronton d'une salle d'audience. Le plan et la disposition générale de l'édifice rappellent ceux du Takti Djemchîd de Persépolis, et la ressemblance de ces deux chefs-d'œuvre de notre ancienne architecture est frappante. Quelques colonnes sont revêtues d'inscriptions syriaques (siriâni) et chaldéennes (kaldi) relatives on ne sait à quels événements. On y trouve beaucoup de

(1) Mirza Djéafer kân, ancien chargé d'affaires de Perse à Constantinople, actuellement chef des officiers persans faisant partie de la commission mixte chargée de tracer la délimitation des frontières de la Turquie et de la Perse.

(2) Un fersek répond exactement à quatre milles anglais.

(3) Le zera ou coudée persane correspond à 94 centimètres.

Digitized by Google

briques pesant jusqu'à 68 mènes (1), couvertes de dessins avec des caractères explicatifs. En faisant des fouilles au-dessus du monument, on a découvert aussi quelques monnaies koufiques bien conservées et probablement enfouies lors de la première invasion arabe. Voici le nom des villes où ces monnaies ont été frappées : Baçrah, Damas, Wâcit, Merv, Hérat, Nichapoûr, Darabdjird et Istekr.

Exploration du palais de Korsabad. — Les fouilles entreprises par M. Place, consul de France à Mossoul, amènent journellement la découverte de nombreuses antiquités qui promettent d'enrichir la collection assyrienne du Musée du Louvre. Outre un premier envoi qui est déjà parvenu à la direction des Musées, M. Place a aussi adressé au ministère de l'intérieur des épreuves photographiques des bas-reliefs de Maalthai représentant une série de divinités assyriennes.

Imprimerie de Téhéran.— On vient de publier à Téhéran, au moyen de la lithographie, une traduction de l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*, par Voltaire, accompagnée du portrait de ce monarque, gravé sur cuivre par Miran-Aboul-Ḩaçan-Kacheni, et de plusieurs cartes des campagnes de Pierre Ier et de Charles XII, dressées par Moura-Siminou, c'est-à-dire *monsieur Simino*, ingénieur géographe français qui réside à Téhéran.

On a publié également un *Abrégé de l'histoire d'Alexandre le Grand* en persan, par Meḥémet-ben-Ḩuçeïn, avec cartes exécutées par M. Simino.

L'Itinéraire d'El-Abdéri, dont les bibliothèques de l'Escurial et de Leyde possèdent chacune un exemplaire, et qui figure parmi les *desiderata* de la Bibliothèque nationale, est un ouvrage d'un style très-élégant et qui renferme des documents précieux sur l'Afrique septentrionale à la fin du XIIIe siècle. Un de nos collaborateurs, M. Cherbonneau, que ses recherches sur la géographie et l'histoire de

---

(1) C'est-à-dire 272 kilos de France. Le mène dont on se sert ordinairement en Perse équivaut à 4 kilos. On le nomme aussi meni-tebrizi ou mène de Tauris, pour le distinguer du mène de la ville de Rey qui pèse 34 kilos, et du mène royal meni-châhi qui correspond à 17 kilogrammes.

Digitized by Google

'Algérie ont amené à découvrir plusieurs manuscrits arabes intéressants, est parvenu à se procurer deux copies complètes de ce livre si rare : l'une d'elles, assez bien conservée, quoique fort ancienne, a été écrite à Merrâkech, en 745 de l'hégire (de J.-C., 1344), sur le manuscrit de l'auteur ; l'autre a été copiée récemment sur l'exemplaire de la mosquée de l'Olivier, à Tunis. Nous espérons offrir à nos lecteurs, dans un des prochains numéros, la traduction des passages relatifs à notre colonie.

Malle-poste des Indes.— Abbas-Pacha vient de conclure avec l'Angleterre un traité relatif au transit des dépêches en destination pour les Indes. A partir du 1er juillet, le bureau de la poste anglaise remettra à Alexandrie toutes les dépêches de la Grande-Bretagne pour les Indes au gouvernement égyptien, qui les fera transporter à Suez à ses frais et se chargera également de Suez à Alexandrie des dépêches venant des possessions anglaises.— Cet arrangement met fin au service de transit que le gouvernement de la Compagnie faisait exécuter par ses propres agents à travers l'Égypte.

Cette mesure importante centralise entre les mains du gouvernement égyptien tous les moyens de transport, et lui rend de ce côté toute sa liberté d'action entravée si souvent par les prétentions de l'Angleterre. Les conséquences de ce traité seront appréciées par tous ceux qui ont fait une étude sérieuse du grand problème de la question d'Orient, et qui ont vu avec peine notre influence séculaire décroître journellement en Égypte.

Imprimerie de livres hébreux.— On vient de fonder à Goritz (Illyrie) une imprimerie de livres hébreux. Cette entreprise est destinée, selon toutes les probabilités, à prendre une grande extension. Le nombre des ouvrages écrits en langue hébraïque qui sont annuellement expédiés en Orient est très-considérable. Jusqu'à présent, ils avaient été imprimés à Livourne et à Amsterdam ; les provinces les plus civilisées de l'Orient ne présentent aucunes ressources pour ce genre d'industrie.

Journal arabe de la Société littéraire de Beyrout. — Cette société, dirigée par des missionnaires protestants, vient de publier le pre-

Digitized by Google

mier numéro de son journal littéraire en langue arabe. — Après la partie consacrée à l'organisation et aux statuts de la société, on lit divers articles parmi lesquels on remarque les suivants : — Instruction des femmes, par Boutros Bestani.—De la Littérature des Arabes, par Nassif el-Yaridji. — De la ville de Beyrout, son histoire, par B. Bestani. — De la rivière Sabbatique, par M. Tompson. — Notice sur Hariri, par B. Bestani. — Un Makama ou séance, conte en prose rimée, par Nassif el-Yaridji.

Outre cette société, il en existe à Beyrout deux autres; l'une dirigée par les pères jésuites qui compte dans son sein un grand nombre de membres, l'autre par les Grecs orthodoxes.

Musée des anciens costumes ottomans. — On vient d'ouvrir à Constantinople, place de l'At-Meydan ou de l'Hippodrome, un musée de costumes ottomans nommé El-Bieéï Atika.

On y voit exposés avec ordre tous les costumes que les sujets ottomans, depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux classes les plus inférieures, ont portés à partir des premiers temps de la monarchie jusqu'à l'an de l'hégire 1261. Environ cent quarante mannequins revêtus de ces dépouilles exhumées de toutes parts, permettent de voir exactement la forme, les détails et les ornements des divers costumes portés par les musulmans et les rayas, soit les jours de cérémonie, soit les jours ordinaires.

Cette première collection amènera infailliblement à s'occuper des antiquités nationales, à former un véritable musée qui présentera plus d'intérêt que celui qu'on vient de créer, mais par lequel il fallait débuter pour faire apprécier l'importance des collections historiques et en donner le goût.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE.

LIVRES PUBLIÉS EN FRANCE

PENDANT LE PREMIER SEMESTRE DE 1852.

L'ALGÉRIE, par DUREAU DE LA MALLE, membre de l'Institut. — Histoire des Guerres des Romains, des Byzantins et des Vandales, accompagnée d'examens sur les moyens employés anciennement pour la conquête et la soumission d'une partie de l'Afrique septentrionale, nommée aujourd'hui l'Algérie. — Manuel algérien in-18, format anglais, de 10 feuilles. — Didot. Prix : 3 fr.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA COLONISATION FRANÇAISE EN ALGÉRIE. — In-8° de 4 feuilles.

DE L'INFLUENCE DE L'EXPLOITATION DES MINES SUR LA COLONISATION DE L'ALGÉRIE, par ALFRED POTHIER. — In-8°.

DE LA PROPRIÉTÉ EN ALGÉRIE. Commentaire de la loi du 17 juin 1851, par DARESTE, avocat à la Cour de cassation. — 1 vol. in-12. — 2 fr. 50 c.

MALADIES DE L'ALGÉRIE, par A. HASPEL. — 1 vol. in-8°. — 6 fr.

CHALDÉE, ASSYRIE, MÉDIE, BABYLONIE, MÉSOPOTAMIE, PHÉNICIE, PALMYRÈNE, par M. Ferdinand HOEFER. — 1 vol. in-8°, 27 planches et une carte (collection de l'*Univers pittoresque*). — 4 fr. 50.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR NINIVE ET PERSÉPOLIS, par F.-G. Eichhoff professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — 1 vol. in-8°. — Lyon. — Supplément, in-8° de 22 pages.

ÉTUDES SUR LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES, ET SUR CELLE DE L'ALGÉRIE PAR LES FRANÇAIS, par M. Victor Thomas, colonel du 11° léger. — In-8°. — Dumaine.

HISTOIRE DE LA DOMINATION DES MAURES EN ESPAGNE, d'après Conde, de Marlès, don Ferreras, Cardonne, par Amand Biéchy. — In-12. — (Collection de la Bibliothèque chrétienne et morale).

NOTICE SUR ABOU-IOUSOUF HASDAI IBN-SCHAPROUT, médecin juif du x° siècle, ministre des khalifes omeyyades d'Espagne Abd-al-Rahman III et Al-Hakem II, et promoteur de la littérature juive en Europe, par Philoxène Luzzato (de Trieste). — In-8°.

ÉTUDES SUR LES FRAGMENTS COPTES DES CONCILES DE NICÉE ET D'ÉPHÈSE, par Ch. Lenormant, membre de l'Institut. — In-4°.

LES ACTES DES APOTRES MODERNES, relations épistolaires et authentiques des voyages, entrepris par les missionnaires catholiques pour porter le flambeau de l'Évangile chez tous les peuples et civiliser le monde, publié sous la direction de l'abbé P.-A. Bousquet, curé de Vanves, officier de l'Université, etc., etc., l'abbé Giraud, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, etc., et Gabriel Grimaud de Caux.

Cette publication formera 20 volumes grand in-18, composé chacun de 360 pages et 40 gravures. Prix du volume, 3 fr.— Les tomes 1 et 2 sont publiés : il en paraît un tous les deux mois.

Le 1er vol. renferme : Voyages aux lieux saints, au mont Liban, à Alep et à Damas.

Le 2° vol. : Voyage à Damas (suite), voyages d'Alexandrette à Bassora, de Constantinople à Smyrne, de Constantinople à Salonique et dans la Crimée.

LES MARONITES, d'après le manuscrit arabe du R. P. Azar, vicaire général de Saïda (Terre-Sainte), délégué du patriarche d'Antioche et de la nation marounite. — 1 vol. in-12.

LES FRANCISCAINS EN TERRE SAINTE. — In-8° d'une feuille. (Extrait d'une brochure intitulée : *Les établissements de bienfaisance en Orient*, par M. Ernest Chaudé).

Digitized by Google

SOLUTION NOUVELLE DE LA QUESTION DES LIEUX-SAINTS, suivie d'une notice sur **LA VÉRITABLE ROSE DE JÉRICHO.** — 1 vol in-18, orné de deux plans coloriés du Saint-Sépulcre, indiquant l'état présent de possession des Lieux-Saints et l'état de possession avant l'incendie de 1808, par M. l'abbé J. H. MICHON.

HISTOIRE DE L'ISLAMISME et des sectes qui s'y rattachent, par LEBLANC D'HACKLUYA. — In-12.

LE KORÂN. — Traduction nouvelle, faite sur le texte arabe, par M. KASIMIRSKI, interprète de la légation française en Perse. — *Nouvelle édition*, entièrement revue et corrigée, augmentée de notes, commentaires et d'un index. — 1 vol. in-18 (Charpentier). — 3 fr. 50 c.

PRÉCIS DE JURISPRUDENCE MUSULMANE, ou principes de législation musulmane, civile et religieuse, selon le rite mâlekite, par KHALIL IBN-ISH'AK. — Traduit de l'Arabe, par M. Perron.—T. V.

VOYAGE AU SOUDAN ORIENTAL ET DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE pendant les années 1847 et 1848, comprenant une exploration dans l'Algérie, la régence de Tunis, l'Égypte, la Nubie, le Sennar, le Fazaglou et dans les contrées inconnues de la Nigritie; avec un atlas de vues pittoresques, de scènes de mœurs, etc., par Pierre TRÉMAUX. — L'ouvrage aura 15 à 18 livraisons, composées chacune de 5 planches avec plusieurs feuilles de texte. Il en paraît une livraison tous les deux mois. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

LE NOUVEAU GUIDE DE LA CONVERSATION EN FRANÇAIS ET EN TURC, à l'usage des voyageurs français dans le Levant et des Turcs qui viennent en France. Suivi de la collection complète des capitulations ou traités de paix, de commerce et d'amitié entre la France et la Porte Ottomane, depuis 1535 (origine des relations entre les deux États), jusques et y compris la dernière convention de Constantinople du 25 novembre 1838 et du khaththi chérif ou acte constitutif du Gulkhanè du 3 décembre 1839, accompagné de notes, commentaires, etc., par T.-X. BIANCHI, ancien secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales. — 2e édition, formant un fort volume in-18 oblong. — 17 fr.

NUMISMATIQUE DE LA GÉORGIE AU MOYEN ÂGE, par Victor

Digitized by Google

Langlois, membre de la Société Asiatique de France. — 1 vol. in-4° avec 5 pl.

VOYAGE EN PERSE, par MM. E. Flandin et Coste, attachés à l'ambassade de France en Perse, pendant les années 1840 et 1841; publié sous la direction d'une commission de l'Institut de France. — 2 vol. in-8. — 15 fr.

L'INDE ANTIQUE. Extrait d'un ouvrage inédit sur les grandes nationalités des temps anciens, par A Du Chatellier. — In-8° à deux colonnes. — (1er livre d'un travail qui embrasse toute l'histoire de l'Inde et de ses institutions dans les anciens âges).

RIG-VÉDA, ou **LIVRE DES HYMNES**, traduit du sanscrit, par M. Langlois, membre de l'Institut. — Tome IVe et dernier. 1 vol. gr. in-8°. Didot. — 10 fr.

KRICHNA ET SA DOCTRINE, composé en Hindoui, par le poète Lalatch Kab de Dehli, traduit en français par Théodore Pavie. — 1 vol. in-8°. — 7 fr. 50.

RADJATARANGINI, histoire des rois du Kachmir, traduite du sanscrit et commentée par M. Ant. Troyer, membre des sociétés asiatiques de Paris, Londres et Calcutta, etc., et publiée aux frais de la Société asiatique. — Tome III. *Traduction, éclaircissements historiques et chronologiques relatifs aux septième et huitième livres.* In-8°. 6 fr. — (L'ouvrage complet, texte sanscrit et traduction, 3 vol. in-8°, 42 fr.).

VOYAGE DANS L'ARCHIPEL INDIEN, par V. Fontanier, ancien consul à Singapor, membre correspondant de l'Institut. — In-8°. — 6 fr. 50 c.

MIROIR DE L'ORIENT, tableau historique des croyances, mœurs, usages, sciences et arts de l'Orient musulman et chrétien, ouvrage rédigé et illustré d'après des documents inédits et authentiques, par une société d'orientalistes, de voyageurs, d'artistes, sous la direction de M. Prisse d'Avennes.

Le *Miroir de l'Orient* sera composé de 6 volumes subdivisés en 300 livraisons, chaque livraison, format grand in-4°, renfermée dans une couverture imprimée, contiendra : 1° huit pages de texte enrichies de vignettes sur bois ; 2° une planche gravée sur métal ou litho-

Digitized by Google

graphiée ; 3e une chromolithographie. — Prix de chaque livraison : 1 fr. 75 c. sur papier blanc ; 2 fr. 50 c. sur papier de Chine.

La première livraison a paru comme *spécimen* chez V. Didron, rue Hautefeuille, 13.

ICONOGRAPHIE.

ALBUM D'ORIENT, costumes, paysages et monuments dessinés d'après nature, par MM. A. de Beaumont, A. Bida, Ch. de Chassiron, Decamps, Maxime Du Camp, Le prince Gagarine, K. Girardet, Hédouin, Marilhat, Mérimée, Montfort, Prisse d'Avennes, le prince A. Soltikoff, Tesson, H. Vernet, etc. ; lithographiés par Mouilleron et E. Leroux — 1re livraison.

Le volume, composé de 24 planches, paraîtra en 6 livraisons : la dernière sera accompagnée du texte descriptif. — Paris, chez Goupil, Gihaut, etc.

SOUVENIRS D'ÉGYPTE, par Alex. Bida et E. Barbot. — Album in-folio composé de 25 planches, costumes et paysages lithographiés à deux teintes, par Bida et E. Cicéri.

SOUVENIRS DE VOYAGE en France, Suisse, Italie, Sicile, Grèce, Turquie et Égypte, par Édouard Bertin, accompagnés d'un texte explicatif par Laurent-Pichat. — 24 planches publiées en 6 livraisons formeront un volume.

ÉGYPTE, NUBIE, PALESTINE ET SYRIE. Dessins photographiques recueillis pendant les années 1849, 1850 et 1851, et accompagnés d'un texte explicatif, par Maxime Du Camp, chargé d'une mission archéologique en Orient, par le ministère de l'instruction publique.

L'ouvrage sera divisé en 25 livraisons de 5 planches format petit in-folio qui paraîtront régulièrement chaque semaine. Il sera terminé au mois d'octobre 1852.

Prix de la livraison 20 fr. ; chaque planche séparément 5 fr.

Les 6 premières livraisons sont en vente.

Digitized by Google

PLANS ET CARTES GÉOGRAPHIQUES.

CARTE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE ET DU BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE, publiée par ANDRIVEAU-GOUJON.

CARTE DE LA GRÈCE, rédigée et gravée au dépôt de la guerre, d'après la triangulation et les levés exécutés par les officiers du corps d'état-major, à l'échelle de $\frac{1}{200,000}$. — 6 feuilles.

CARTE DE LA GRANDE KABYLIE, et d'une partie de la Medjana, d'après les reconnaissances des officiers d'état-major et autres documents, publiée par le dépôt de la guerre.

CARTE DE LA PETITE KABYLIE, d'après les reconnaissances des officiers d'état-major et autres documents, publiée par le dépôt de la guerre.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, rue Racine, 26.

Digitized by Google

LE NATURALISME DU RIG-VÉDA ET SON INFLUENCE SUR LA SOCIÉTÉ INDIENNE.

Depuis qu'elle fut prononcée, la sublime parole : *iei aur* (fiat lux)! et du moment qu'il y eut des hommes sur la terre, la lumière devint le centre, où convergèrent toutes les aspirations de l'âme et autour duquel se groupèrent, selon leur mérite, tous les actes de la conscience et de la vie. Pour les uns, cette lumière resta longtemps ce que naturellement elle devait être, le symbole de la lumière invisible, de la pureté incréée, de Dieu, et, du même coup, l'image du soleil intérieur, qui est la morale; de ce nombre fut le peuple zend. Pour les autres, elle devint promptement une réalité toute-puissánte, une puissance directrice de l'existence humaine, un être ayant droit aux hommages des mortels, un *dêva*, et de ce nombre fut le peuple védique. Le peuple zend eut horreur d'un tel culte, et comme il était de la même race que le peuple védique, qu'il habitait avec lui le même pays, il tint à marquer nettement la grande distance qui l'en séparait dans l'ordre religieux, et il nomma *daêva* (dêva) le génie des ténèbres, l'esprit malfaisant, le menteur, le diable.

Il est probable que cette opposition dans les croyances contribua

Digitized by Google

puissamment à la séparation géographique de ces deux peuples, issus l'un et l'autre de Japhet, et que les Ariens, qui prétendaient descendre de Manou, fils de Vivasvat, ou le Soleil, furent forcés d'émigrer de la Haute-Perse pour en laisser la possession aux Ariens, leurs frères, gardiens plus intelligents de la tradition et nullement enclins à se forger une origine mythologique. Sans doute, dans la suite des temps, le peuple zend ou sacré ne sut pas non plus conserver le culte si pur des premiers âges; ses idées sur Dieu s'embrouillèrent en quelque sorte par l'effet de l'éblouissement que lui causèrent les flammes de l'astre puissant en qui tout ce qui se meut ici-bas puise sa force et sa vie, et la lumière de la Loi de nature, n'étant ravivée par aucun enseignement positif et divin, s'obscurcit enfin devant le torrent d'éclat que ne cessait de verser sur lui le roi du ciel visible; mais il est constant du moins que s'il adora la lumière, la plus immatérielle des choses après la pensée, il ne tomba jamais dans l'idolâtrie proprement dite. A Dieu ne plaise que je veuille dire que l'adoration de quelque chose que ce soit, le Créateur excepté, ne soit une idolâtrie très-prononcée; non: j'ai devant la pensée ce que dit un sage contemporain de ces âges reculés: « Si en contemplant le soleil et son éclat éblouissant, si en suivant du regard la marche superbe de la lune, mon cœur s'était enflammé en secret, si je lui avais jeté un baiser de ma bouche, j'aurais commis un forfait horrible, j'aurais renié le vrai Dieu du ciel! (1)» Mais il y a des degrés dans l'idolâtrie comme en toute autre chose, et l'on peut dire que le peuple zend, lors même qu'il se fut plongé dans le magisme, ne descendit point jusqu'à adorer des images (2), jamais non plus il ne rendit un culte aux démons. Plutarque, trompé sur ce point par ce qui se passait en Grèce, est dans l'erreur quand il affirme que les Mages invoquaient le dieu des enfers et les ténèbres (3). Loin de l'invoquer, et quelle que fût d'ailleurs la fausseté de leur système théologique, basé sur le dualisme, ils ne cessaient d'exprimer des vœux pour la destruction de l'esprit malfaisant. Qu'Ahriman disparaisse! telle était leur prière de tous les jours, et

(1) Job, XXXI, 26, 27, 28.

(2) Voy. Herodot., I, c. 131; Strab. Geogr., XV, p. 732, éd. Casaubon.

(3) Τὸν ᾅδην ἀνακαλοῦνται καὶ τὸν σκότον (Plutarchi scripta moralia, I, 452, éd. Dübner).

Digitized by Google

l'unique objet de leur culte était Ormuzd (Ahoura-mazda), la *lumière puissante*, né de la plus pure lumière (ἐκ τοῦ καθαρωτάτου φάους), resplendissant, très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, très-intelligent et très-beau, éminent en pureté et le plus accompli des sept Amshaspands, ou êtres intelligents (1), dont il est

---

(1) Anquetil-Duperron, Zend-Avesta, I, II, 81; Burnouf, Yaçna, 146.

En écrivant ces deux noms célèbres, nous ne pouvons nous empêcher de relever l'erreur (erreur étrange, je dirais *étrangère*) d'un savant biographe qui traite Anquetil-Duperron fort lestement en l'appelant un « soldat, presque sans lettres. » Il ne faudrait pas que, pour rehausser la gloire de l'un, on abaissât celle de l'autre. Le mérite de M. Burnouf est assez éminent par lui-même sans qu'il soit besoin de le placer sur un piédestal, et le nom d'Anquetil-Duperron s'accommoderait mal à ce rôle subordonné. C'est qu'Anquetil-Duperron est une des illustrations les plus pures de la France. En Allemagne, il ne manquerait pas de gens (« presque sans lettres » me direz-vous) qui se découvriraient en prononçant son nom. En effet, personne ne surpassa jamais son amour désintéressé pour les lettres; il endura pour elles des souffrances inouïes.

Un homme « presque sans lettres ! » Je n'en reviens pas. Car, quelque accoutumé qu'on soit, par la lecture habituelle des journaux, aux énormités de tout genre qui s'y débitent, celle-ci cependant est tellement gigantesque qu'elle vous ferait bondir sur votre chaise. Il n'y a peut-être que quelques savants d'Oxford, aux rancunes séculaires, qui l'auront goûtée, et pour cause. — Sachez donc le grec, le latin, le persan ancien et moderne, l'hindoustani, le tamoul et tant d'autres langues encore, écrivez de gros volumes in-4° et in-folio, destinés à fonder toute une science nouvelle, et après cela entendez-vous qualifier d'homme « presque sans lettres » ! Comme c'est encourageant. N'importe; soyons savants à la manière d'Anquetil-Duperron. Acquérons d'abord un savoir solide et classique, sacrifions ensuite tout pour l'amour de la science : liberté, patrie, famille, bien-être; bravons les fatigues d'un voyage aussi long que périlleux, soyons en butte, pendant des années, à toutes les souffrances de l'esprit et du corps, confessons, au danger de notre vie, la morale et la foi chrétienne, n'ayons ni trêve ni repos avant d'avoir atteint notre but; — rembarquons-nous ensuite pour l'Europe sur un vaisseau ennemi, subissons les outrages les plus sensibles à tout cœur bien né, ceux qui blessent l'honneur national; mourons enfin accablés d'années et de privations de toute sorte, à l'âge de quatre-vingt trois ans, sur un grabat, sans feu, au milieu de l'hiver, n'ayant pour tout soutien qu'un peu de pain et d'eau : — en un mot, soyons un autre Anquetil-Duperron et remportons avec nous la certitude qu'il y a une justice, tardive il est vrai, mais immanquable; une justice qui inscrira votre nom dans le livre de l'immortalité, à la tête de tous les autres, et qui, quoi qu'on fasse, ne permettra pas que l'éclat pur et victorieux en soit jamais amoindri.

Redisons donc qu'Anquetil-Duperron fut savant et lettré dans la plus haute et la plus noble acception du mot, qu'il eut la plénitude de ce feu sacré que Dieu ne donne qu'aux âmes vraiment grandes.

Digitized by Google

le créateur et le chef, comme Jéhovah l'est à l'égard des Élohim. A un être d'une si haute spiritualité, il fallait un culte analogue et qui reposât sur la pureté et la sainteté. « Le Seigneur, dit l'Avesta, doit être vénéré par tout acte de pureté, et ceux-là seuls dont les pensées sont pures, la langue juste et la conduite conforme à la vérité, peuvent se flatter de lui plaire (1). Un acte d'impureté, tel que, par exemple, avoir commerce avec une femme malgré elle, est un crime si grand qu'on ne peut l'expier (2). Ainsi la doctrine zende dénote une vie morale très-développée, une vie où le spiritualisme occupe une place prépondérante, et c'est par là qu'elle tranche d'une manière saillante sur les croyances toutes sensuelles du védisme.

Les Aryas de l'Inde, sans tomber dans le fétichisme proprement dit, ne reconnurent jamais comme dieux que ce qui est visible ou palpable. Leur entendement se refusait à admettre un dieu invisible, ou, pour mieux dire, ils ne concevaient l'invisible que comme une chose malfaisante, de manière que l'idée de l'*invisible* et le phénomène des *ténèbres*, dont ils demandaient instamment à être délivrés comme d'un être diabolique, s'exprimaient par un seul et même mot (3). C'est cette prière et celle qui demande d'abondantes provisions, de bons pâturages, des vaches robustes et fécondes, de superbes chevaux, de riches récoltes, de l'or, de l'opulence, une fortune large, grande et solide, la santé, la force physique, la beauté, une vigueur toujours nouvelle, de la famille, une race vigoureuse, une longue vieillesse, la sécurité matérielle, la renommée et la gloire, ce sont, dis-je, des prières de cette nature et non celles qui dénotent une croyance suprasensible, la spiritualité de l'âme, par exemple, ou la précellence de la vertu morale, qui remplissent le fameux *Rig-Véda* depuis la première page jusqu'à la dernière. Certains passages, à la vérité, contiennent quelque chose comme l'indice d'une autre vie; mais ils sont si clair-semés que je suis porté à les considérer comme interpolés par les prêtres de l'âge suivant. M. Langlois signale un hymne entier (4) comme ne faisant pas partie du Véd

(1) Les Perses, rapporte Strabon, « dicunt deum nihil velle, præter hostiæ animam (Strab., *loc. cit.*). »

(2) Voy. Anq.-Dup., Vendidad-sadé, ch. VII.

(3) Rig-Véda, sect. II, lect. V, hym. VIII.

(4) Voy. Rig-Véda, VIII, IV, V, l'hymne à Pourousha.

Digitized by Google

primitif. On sait que ce fut chez eux une habitude de compléter les textes sacrés suivant les exigences du moment et de leurs intérêts. Il y a, je crois, plus de douze mille stances (1) dans le Rig-Véda; eh bien! dans ce nombre, je n'en trouve que cinq ou six qui se rapportent à une autre vie, et elles sont analogues à celles-ci : Puissé-je arriver à cette demeure de Vishnou (2), où vivent dans les plaisirs les hommes qui lui ont été dévoués! Celui qui fait des libations en l'honneur de Vishnou aux larges pas (3) devient son allié dans cette région supérieure. Nous souhaitons que vous alliez tous deux dans ce séjour où paissent les vaches légères aux cornes merveilleusement allongées (4). Que nous soyons immortels comme l'est le soleil (5)! — Qu'on lise le Rig-Véda, le Véda vraiment védique (grâce à l'élégante traduction qu'en a faite un indianiste distingué, M. Langlois, il est rendu accessible à tout le monde), et qu'on me dise si l'homme, pour me servir d'une expression locale, n'y apparaît pas sans cesse « comme enchaîné dans sa pensée » terrestre (6). Oh! je sais bien qu'on y trouve des passages de la nature de ceux-ci : J'ai recours à l'adoration. Elle soutient la terre et le ciel. J'adore les dieux. L'adoration efface par sa vertu souveraine le péché que l'on commet. J'ai recours à l'adoration (7). O Poûchan! donne-nous la direction d'un sage, qui nous conduise dans la voie droite et qui nous indique le bien que nous avons perdu (8). — Mais qu'on lise l'ensemble, et l'on verra que les mots *adoration*, *voie droite*, *bien*, etc., n'ont pas du tout le sens élevé et métaphysique que nous y attachons, que cette adoration est, pour ainsi dire, une adoration toute charnelle, c'est-à-dire qu'elle a pour but unique les biens matériels; on verra

(1) Je ne les ai pas comptées; c'est par estimation.

(2) On désigne par *Vishnou* le soleil. Ce mot paraît dériver de *viç*, pénétrer, qui pénètre par ses rayons, et non de *vi*, protéger, comme le veut l'illustre Lassen.

(3) Plus tard, Vishnou reçut l'épithète de *trivikrama*, le dieu aux trois pas. Ici, ces trois pas sont les trois stations du soleil, le lever, le midi, le coucher.

(4) Ces cornes sont les rayons du soleil. Rig-Véda, II, II, XVIII, 5, 6, traduct. Langlois.

(5) Rig-Véda, II, III, VII, 37.

(6) Rig-Véda, II, V, VIII, 10.

(7) Rig-Véda, IV, VIII, IV, 8.

(8) Rig-Véda, IV, VIII, VII, 1.

Digitized by Google

que cette voie droite désigne tout bonnement la direction qu'il faut prendre pour retrouver un objet égaré, une vache, par exemple, ou un cheval. « Si je pouvais m'abstenir, dit le chantre dans le cinquième hymne de la huitième lecture, d'honorer le ciel et la terre, si je me dispensais du sacrifice et des œuvres pieuses, je mériterais que les nuages me fissent faute, » c'est-à-dire que je perdisse mon bien-être, mon opulence, etc.

Certes, si l'on consent à se payer de mots et d'images, on n'en fera nulle part une moisson plus ample que dans le Rig-Véda; mais vouloir tirer de ce langage, souvent magnifique, l'indice d'une croyance spiritualiste, ce serait se tromper du tout au tout. Les seuls biens durables que les Aryas connussent (1), c'étaient ceux qui sont relatifs à l'état de bonheur que procure l'opulence; ils demandaient la pleine jouissance de la nature, de cette Aditi « qui anime tout (2), » et les mots félicité, vertu, justice, sagesse, immortalité, s'y rapportent continuellement. « O Agni! tu règnes sur l'opulence; tu es le maître de la félicité! (3) »

Il en est de même des termes crime, mal, impie, méchant et d'autres analogues. Chez le peuple zend, Ahriman était le mal moral; il n'avait pas toujours été méchant (*darvand*); il s'était perverti par ses pensées; il était *tombé* (4); rien de pareil dans les croyances védiques. Vritra, le démon des Aryas, était le sombre nuage qui retient la pluie ou qui intercepte le soleil, voilà tout. Piprou, Pani, Sambara et la foule des autres Asouras, remplissent le même rôle; c'est pour celà qu'on les appelait impies, méchants, etc., et qu'on prie Indra, le dêva armé de la foudre, de leur dresser des embûches (5). Le criminel, le pécheur, c'est encore l'Aborigène, l'ancien maître du sol indien, repoussé par les Aryas et contraint à leur disputer sa subsistance, « à convoiter l'offrande réservée aux dieux (6); » on l'assimile à l'Asoura, l'adversaire né des dêvas (7); il est impie,

(1) Rig-Véda, IV, III, VII, 13.
(2) Rig-Véda, VIII, V, VI.
(3) Rig-Véda, VI, III, XIII, 18.
(4) Voy. Rhode, über Alter und Werth einiger morgenländischen Urkunden, 82.
(5) Rig-Véda, IV, VII, IX.
(6) Rig-Véda, II, VI, XV, 16.
(7) Rig-Véda, II, VI, XII.

Digitized by Google

parce qu'il est étranger à l'Arya (1), parce qu'il n'allume pas le feu du sacrifice ; il est hôte incommode (*hostis*, *hospes*), *Dasyou*, voleur brigand. « L'impie Dasyou, ennemi des dieux, suit d'autres lois que nous : il hait les enfants de Manou (2). O Indra ! lance ton trait sur le Dasyou ! (3) En faveur de Manou, Indra a soumis les impies à l'obéissance ; il a donné la mort à l'ennemi qui a la peau noire (4) ! »

Telle est, je pense, l'origine de la croyance aux troupes rougeâtres et terribles des Pisâtchas, altérés de sang, et de ces méchants Rakshasas, qui rôdent la nuit et se nourrissent de la mort des Aryas. L'imagination des Hindous en peuple encore aujourd'hui les forêts et les montagnes, et ils redoutent leurs attaques comme aux temps védiques (5).

Enfin veut-on connaître quel est ce mal et ce crime, contre lesquels les chantres sacrés implorent le secours de Soûrya (soleil) et des autres dieux ? C'est la pauvreté, la mort ou bien la maladie, la jaunisse, la fièvre, la lèpre, ou bien encore l'ennemi. Voilà le mal qui rongeait leur cœur, faisait pâlir leur visage, les consumait de soif ou détruisait leur fortune ; c'est de lui qu'ils demandent à être délivrés, et nullement du mal moral : « Préviens le crime que Nirriti (6) prépare contre nous ; détourne sa face (7). Terrassez Nirriti ; chassez le mal attaché à nos corps (8). On l'appelle *Grahî*, qui *saisit* de ses *griffes* (9). » Un autre génie malfaisant s'appelle *Yâtoumâvân* ; c'est le malheur qui renverse l'opulence et la belle race des enfants et des serviteurs (10). Un troisième, c'est *Aghâ*, qui trouble l'esprit des combattants (11). Le mal, c'est encore l'obscurité, les ténèbres de la nuit, parce qu'elles sont *invisibles* et qu'elles couvrent les Rakshasas et les Rakshasîs,

(1) Rig-Véda, v, ii, iii, 7.
(2) Rig-Véda, vi, v, iii, 11.
(3) Rig-Véda, iv, vii, ix.
(4) Rig-Véda, ii, i, ix, 8.
(5) Voy. Jacquemont, Journal, iii, 171.
(6) Le génie de la maladie. Voy. le Comment. de Sâyanâtchârya, éd. Müller, i, p. 247, 377 seq., et *alibi*.
(7) Rig-Véda, iv, ii, v.
(8) Rig-Véda, v, i, xiii.
(9) Rig-Véda, viii, viii, xix.
(10) Rig-Véda, v, i, xv, 5.
(11) Rig-Véda, viii, v, ix.

Digitized by Google

êtres horribles qui se nourrissent de chair et de sang (1); ils sont appelés les déités de la mort (2). Aujourd'hui, comme jadis, la nuit cause à l'Hindou une impression de terreur qu'il ne peut vaincre. Jamais il ne voyage la nuit, et quand on l'y force, il fait tout ce qu'il peut pour faire naître un obstacle; enfin il marche, mais lentement, en silence, la bouche et la tête étroitement couvertes et comme résigné aux plus grands malheurs (3).

On pourrait, pour prouver que le naturalisme des Aryas ne fut pas dépourvu d'idées suprasensibles, m'opposer des passages comme ceux-ci : « O Varouna, roi prudent, délivre-nous de nos fautes (4)! O Agni, que notre faute soit effacée (5)! O Sôma, délivre-nous de l'imprécation! garde-nous contre le mal (6). Eaux purifiantes, emportez tout ce qui peut être en moi de criminel, tout mal que j'ai pu faire par violence ou par libertinage (7)! La libation qui sent le péché n'est qu'un simple ornement (8). Il est deux choses qui passent vite : le sommeil et les mauvais riches (9). L'homme qui honore Indra peut être ébranlé; mais il ne périt point (10), etc. On ne peu nier que les passages de cette espèce n'aient une couleur morale très-prononcée, et à Dieu ne plaise que je veuille dire que les Aryas manquassent de notions morales; autant vaudrait leur dénier la conscience. Non; mais ce que je soutiens, c'est que leur morale était toute naturelle, toute sociale (11), qu'on n'y trouve aucune trace visible, quoi qu'en puisse dire parfois l'apparence, de ce qui forme la tradition de la révélation proprement dite (12), et que les enseignements

---

(1) Râmâyana, I, XXXVI, 18; Rig-Véda, VIII, IV, II, 2, 19; Rig-Véda, V, VII, IV, 17 seq.

(2) Rig-Véda, V, VII, IV, 24.

(3) Jacq., Journ., I, 271.

(4) Rig-Véda, I, II, VI.

(5) Rig-Véda, IV, VII, III.

(6) Rig-Véda, I, VI, XI.

(7) Rig-Véda, I, II, IV.

(8) Rig-Véda, VIII, II, X.

(9) Rig-Véda, hym. VIII, 12.

(10) Rig-Véda, V, III, I, 6.

(11) Voy. les beaux hymnes à la libéralité et à la bienfaisance (Rig-Véda, VIII, VI, II et hym. XII).

(12) Ce n'est pas sans dessein que j'accole au mot de révélation les termes « proprement dite, » car la conscience aussi est une révélation, et la preuve, c'est que

Digitized by Google

de ce genre, qui existent dans le brahmanisme, n'y ont pris place que dans un âge postérieur, lorsque le pur védisme n'exista plus, c'est-à-dire lorsque les traditions consignées dans les livres anté-bibliques eurent, par le contact des peuples, commencé à reprendre leur cours et à raviver dans la mémoire des Aryas le souvenir effacé des choses primordiales. Qu'on lise, par exemple, l'hymne 10 de la VIIe lecture du VIIIe livre, et on se convaincra que l'esprit qui a dicté les autres hymnes ne pourrait pas en concevoir un comme celui-ci; évidemment c'est comme un chapitre de notre Genèse. Et que penser de l'hymne à la Parole (VIII, VII, VI), sinon qu'il est l'expression d'un ordre de choses tout autre que celui qui a engendré les invocations à la nature? C'est encore le produit d'un âge postérieur, l'âge brâhmanique.

Quant aux fautes dont on parle dans les textes précités et ailleurs, elles sont synonymes, non de ce que nous entendons par péché, dans le sens révélé, mais de maladresse, de mauvaise chance ou d'infériorité physique. « Purifie notre fortune, ô Agni (1)! c'est-à-dire rétablis-la; donne-nous la force et l'habileté, afin que nous puissions obtenir la victoire (2). La demande d'être préservé des imprécations a encore pour but l'obtention de la prospérité matérielle, et jamais le sens moral que nous attachons au mot de malédiction ne fut connu dans la religion védique, ni même, je crois, dans la religion brâhmanique. Partout on y parle de l'effet matériel de ces imprécations; nulle part, que je sache, il n'est question d'effet moral. Manou, en avertissant de ne pas irriter un brâhmane, dit : « Qui pourrait ne pas être détruit après avoir provoqué la colère de ceux par les malédictions desquels Agni a été condamné à tout dévorer, l'Océan à rouler des eaux amères, et la lune à voir successivement s'éteindre et se ranimer sa lumière (3)? Il me serait facile de citer un grand nombre d'exemples de ces imprécations toujours suivies de la seule dégradation physique. Mais avec ce texte de Manou, déjà si concluant, il suffira d'un seul, et le lecteur le trouvera dans la légende

---

jamais les bêtes n'en ont eu et n'en auront. La doctrine de la perfectibilité pourra bien produire des animaux savants, mais jamais des animaux consciencieux.

(1) Rig-Véda, IV, VII, III.

(2) Rig-Véda, IV, VII, III.

(3) Lois de Manou, l. IX, 314, trad. Loiseleur Deslongchamps.

Digitized by Google

qui termine cet aperçu. Il y verra que l'effet moral de la malédiction est tellement inconnu aux Hindous, qu'ils continuent à appeler « très-heureux » les maudits eux-mêmes.

Maintenant, pour ce qui est des eaux qui emportent le crime et le mal, on aurait tort de se figurer que ce fussent les eaux spirituelles des larmes ou du repentir. Ce sont tout simplement les eaux de quelque fontaine ou étang, et cela donne la mesure du sens des mots crime et péché. Encore aujourd'hui, après avoir fait, pendant tant de siècles, de la métaphysique transcendantale, les Hindous, du moins dans la généralité, n'attachent au mot péché aucune idée bien distincte de souillure morale; c'est toujours plutôt une souillure matérielle qu'une ablution ou quelque autre pratique extérieure suffit pour effacer. Aujourd'hui, comme aux temps védiques, ils pensent que « dans les eaux sont tous les remèdes, que les eaux guérissent tous les maux (1). » Et il n'y a ici aucun sens symbolique; c'est à la lettre. Seulement (et ceci vient encore à l'appui de ma thèse) il faut que l'eau dont ils se servent ne soit touchée par aucun homme qui n'ait pas de caste, par un paria, et les mahométans comme les chrétiens sont de cette race impure. Après cela, elle peut être d'une saleté horrible, ressembler, comme l'a observé Jacquemont (2), à la vase liquide et empestée d'un cloaque; n'importe, ils la boivent avec délice et elle enlève du premier coup tous les péchés. Et comme si les eaux que leur offrent les mares n'étaient pas suffisamment immondes, il s'en fabriquent une spéciale où l'urine de vache entre pour une notable partie; ils l'appellent *pantcha-gavya* (3), et elle efface, comme une éponge, les crimes les plus noirs, excepté pourtant le meurtre d'une vache (4).

Quant à la libation qui sent le péché, c'est ou un sacrifice parcimonieux, insuffisant pour « désaltérer » le dieu qu'il doit « enivrer (5), »

---

(1) Rig-Véda, I, II, IV.

(2) Jacq., Journ., III, 441, 447 seq.

(3) Dubois, Mœurs et inst. de l'Inde, I, 43, 44. Ce mot veut dire : les cinq choses bovines, c'est-à dire qui viennent du corps de la vache : lait, caillé, beurre, fiente, urine. Jacq., Journ., II, 458.

(4) Voy. Jacq., Journ., II, 459. Dubois, ouvr. cit., I, 43, 44, 262.

(5) Parmi les passages sans nombre où il est parlé d'enivrer les dieux, ainsi que de leur ivresse, remarquons celui-ci, à cause de l'image : « Dans l'ivresse du Sôma,

Digitized by Google

et dont il doit «augmenter la force et la grandeur,» ou c'est un sacrifice qui viole quelque règle liturgique. Nul peuple ne fut jamais plus sévère en fait d'observation des règles établies que les Hindous. La moindre irrégularité dans les actions, en elles-mêmes les plus indifférentes, mais consacrées par la loi ou par l'usage, est un péché aussi grave qu'un crime proprement dit. Si l'on veut s'en faire une idée, il faut lire les commentateurs. C'est incroyable à quelles arguties, j'allais dire niaiseries, ils ont recours pour déterminer le sens de tel ou tel mot, employé dans telle ou telle cérémonie, sa vertu, sa forme, sa place avant ou après d'autres mots, sa prononciation, son rhythme, etc., etc. Nous y reviendrons un autre jour, parce que c'est une page de la vie hindoue qu'il faut connaître, si l'on veut avoir une juste idée de la société indienne.

Une autre preuve du caractère tout humain (1) de la religion védique, et celle-là me paraît décisive, c'est le silence absolu qu'elle garde relativement à l'immortalité de l'*âme*. Il n'y a pas dans tout le Rig-Véda un seul passage qui énonce, je ne dis pas clairement, il ne faut pas en demander trop, mais qui énonce de loin, confusément, cette croyance si importante, la plus importante, parce que sans elle l'homme n'est homme qu'à moitié. «Tous les êtres sont à la terre (2); après la mort on demeure dans la tombe (3),» voilà ce que dit le Rig-Véda, et voici les raisons qui me font regarder ces paroles comme étant l'expression sincère des croyances de ce temps-là. C'est, en premier lieu, le langage qui, d'un bout du Véda à l'autre, représente les dieux comme des êtres finis et dépendants; en second lieu, l'opinion nettement exprimée que l'homme, après sa mort, renaît sur la terre. Ceux qui professaient ces deux croyances, ne

Indra, le col allongé, le ventre gonflé, le bras tendu, menace de mort ses ennemis» (Rig-Véda, VI, I, VI, 8).

(1) Je prie le lecteur de faire attention au sens que j'attache au mot *humain* quand je le fais servir de qualificatif au mot *religion*. Au fond aucune religion ne procède des facultés de l'homme, toutes ont une origine suprasensible qui n'est pas, il s'en faut, toujours divine. Ainsi, en qualifiant une religion d'humaine, je veux dire seulement qu'elle occupe l'homme principalement, sinon uniquement, des intérêts de la vie terrestre.

(2) Rig-Véda, sect. I, lect. IV, hym. XI.

(3) Voy. l'hymne à Mrityou (la mort), sect. VII, lect. VI, hym. XIII.

Digitized by Google

pouvaient admettre celle de l'immortalité, et aujourd'hui encore elle n'est admise ni par le brahmanisme ni par le bouddhisme.

Il n'y a plus même, dans ces deux religions, l'idée d'une immortalité physique telle que l'admettaient les peuples védiques.

Pour le bouddhisme, le terme de tout c'est la matière, le *dharma*, c'est le néant, le *nirvâna;* pour le brahmanisme, c'est la destruction, le *pralaya,* le *mahâpralaya.* Et je ne sais vraiment si l'on parviendra jamais à démontrer que la tradition primitive de l'immortalité de *l'âme* se soit conservée chez quelques autres peuples de l'antiquité, excepté chez les Juifs (1), à qui les prêtres de l'Égypte et les sages de la Grèce me paraissent l'avoir empruntée. Prenons les choses comme elles sont et ne faisons pas de systèmes. Les systèmes, en fait d'histoire de l'esprit humain, me font l'effet des fourches caudines : on y fait défiler tout le genre humain comme il peut et comme il ne peut pas. Qu'il s'arrange, ça ne me regarde pas, j'ai ma théorie, ma théorie avant tout, vive ma théorie ! — Mais l'évidence, mais les monuments ? — L'évidence, les monuments y passeront aussi. Du reste, ma théorie c'est l'évidence, c'est l'exégèse infaillible de tous les monuments, j'en ai la conviction, j'ose l'affirmer, et vous, qui paraissez avoir envie de le nier, vous n'avez qu'à bien vous tenir : *Quos ego...* (2).

Comment pouvaient-ils croire qu'ils eussent en eux un principe immortel, ceux qui disaient des êtres suprêmes, des êtres qu'ils ado-

(1) Dieu, disaient-ils, prit Enoch *avec lui* (Gen., v, 24). Élie monta ou fut ravi dans le Ciel (II Rois, II, 11; I Mach., II, 58). Dieu, dit David, recevra mon âme dans sa demeure (Ps. XLIX, 16). Moi, le Seigneur, je la sauverai de la mort (Os., XIII, 14). Ils connaissaient le *pays des vivants* (Ps. XXVII, 13; Is., XXXVIII, 11). Dieu, disaient-ils, leur avait préparé une cité, et ils confessaient qu'ils n'étaient sur cette terre que comme des hôtes, des étrangers ou des voyageurs (I Chron., XXX, 15; Ps. XXXIX, 13; *ib.*, CXIX, 19 et *alibi*). Malgré ces textes, on peut douter cependant que le peuple juif ait eu une idée bien nette de l'immortalité de l'âme. Elle était le partage de quelques *voyants ;* la masse était assujettie aux premières et plus grossières instructions, et Dieu, selon saint Paul (Ep. ad Gal., IV, 3, Ep. ad Coloss. II, 22), paraît n'avoir donné d'abord au monde que celles-là.

(2) Voilà les allures de l'esprit de système dans une science qui après tout est purement humaine en ce que le sort de la vérité n'en dépend point. Mais les intentions des hommes qui se vouent à cette science sont dignes de respect, car elles tendent vers un but qui est d'un intérêt vraiment philosophique, et par conséquent supérieur à celui des sciences pratiques.

Digitized by Google

raient, des dieux, qu'ils naissaient sous leur souffle (1), que les prêtres les engendraient au moment du sacrifice (2), qu'ils étaient alimentés par les libations (3), que le sôma les excitait et les soutenait (4), qu'ils devaient le jour à Manou (5)? Voici, au reste, des citations textuelles: Agni naît au sein des libations (6); prêtres pieux, enfantez Agni, le premier des êtres adorables (7); Agni s'engraisse des libations de son père (le maître du sacrifice) (8); Agni naît et croît au milieu des hommages des mortels (9); Indra, ton pouvoir éclate dès l'instant de ta naissance, quand tu as bu notre sôma (10); Indra, bois pour augmenter ta force (11); nous aimons, par nos offrandes, à augmenter ta vigueur (12); tu es déjà né bien des fois, ô robuste Indra (13), etc., etc., etc.

Mais, dira-t-on, ces paroles ont évidemment un sens mystique et allégorique. — Ah! et la preuve? où la prendra-t-on? La prendra-t-on dans le Véda même, ou dans d'autres livres religieux? Je suis curieux de connaître celle qu'on tirera du Véda. Tout plein de métaphores qu'il est, et sans disconvenir qu'un grand nombre de mots sanskrits porte le cachet d'une origine spiritualiste, ce qui s'explique suffisamment, il me semble, par le contact primitif des Aryas de l'Inde avec ceux de la Perse, je ne sache cependant pas, en accordant tout ce que l'on peut accorder, que ce langage, tour à tour magnifique, monotone, naïf ou familier, ait servi d'in-

---

(1) Rig-Véda, I, IV, XIV.
(2) Rig-Véda, I, IV, XIV.
(3) Rig-Véda, I, I, XVI.
(4) Rig-Véda, II, I, IX. La libation, appelée sôma, est le suc de la plante qui porte le nom d'asclepias acida, mêlé d'eau et de lait. Ils avaient une si haute idée de ce breuvage et de son efficacité, qu'ils disaient que les dieux ne sauraient en boire gratuitement, qu'en la buvant ils se constituaient les débiteurs de ceux qui la leur offraient (voy. Rig-Véda, VI, III, I, 16).
(5) Rig-Véda, VII, IV, VIII.
(6) Rig-Véda, I, VII, I.
(7) Rig-Véda, III, I, XXIII.
(8) Rig-Véda, II, II, IV.
(9) Rig-Véda, III, I, II.
(10) Rig-Véda, III, II, III.
(11) Rig-Véda, I, I, XVI.
(12) Rig-Véda, III, II, VIII.
(13) Rig-Véda, IV, VI, II.

Digitized by Google

strument à un culte autre que celui qu'on pratiquait en plein air, à la face du jour ou du soleil. Jamais culte ne fut moins mystérieux. Point d'édifices ; tout se passait en rase campagne, autant que possible sur le bord d'une eau courante ou d'un étang, sous la libre voûte du ciel, au lever de l'aurore. Une pierre brute, couverte de gazon et tournée vers l'Orient, formait l'autel, c'est-à-dire servait de foyer principal. Il occupait le centre d'une ligne serpentante (1) aux deux bouts de laquelle il y avait des trous ou des vases de terre pour servir de foyers secondaires. L'un de ces trous était rond, l'autre carré (2). On chantait l'hymne, on murmurait la prière, on préparait l'offrande, tout cela avec grand bruit ; puis le feu recevait la libation et le gâteau d'orge; après quoi l'assistance, placée autour sur le gazon, « telle qu'une troupe d'oiseaux (3) », se retirait pour revenir à midi, et, une troisième fois, le soir.

Et puis, n'est-ce pas une forte preuve de l'absence de toute religion suprasensible que ce langage sans façon dont ils usaient envers leurs dieux ? Évidemment ils ne les conçoivent pas comme des êtres d'une nature supérieure et, par conséquent, ils ne peuvent pressentir cette nature en eux-mêmes, ceux qui disent à leurs dieux : Il dépend de vous que l'hommage dû à vos bontés ne soit jamais interrompu (4) ; — nous vous célébrons par nos hymnes ; en récompense nous attendons les trésors de votre libéralité (5) ; — pourquoi célèbre-t-on votre antique activité, si aujourd'hui vous êtes lents comme des vieillards (6) ? — Indra, montre-toi généreux, ne sois pas pour nous un marchand (7) ; — Quand nous donnerez-vous l'abondance et la richesse ? méritez nos louanges, ô Asvins (8) ; — Varouna, acquitte les dettes que tu as contractées avec moi (9) ; — vous êtes heureux, ô Marouts, de mouiller vos langues à nos liba-

(1) Ligne symbolique pour indiquer le char du sacrifice, dont le foyer était le siége et les flammes les chevaux.

(2) Voy. Sanhita of the Sama-Véda, by Stevenson, pref. VIII.

(3) Rig-Véda, VI, II, I, 5.

(4) Rig-Véda, I, II, VIII.

(5) Rig-Véda, I, III, X.

(6) Rig-Véda, VI, V, VI.

(7) Rig-Véda, I, III, I.

(8) Rig-Véda, II, IV, XVI.

(9) Rig-Véda, II, VII, V. Voy. note 4 de la page précédente.

Digitized by Google

tions (1); — que ton amitié, ô Agni, ne nous soit pas inutile (2); — La terre, ô Indra, n'a point encore retenti de la renommée d'aucun fait qui soit digne de toi (3); — Indra est toujours prêt à prouver sa force dans le combat pour mériter nos louanges; pour prendre part à nos libations, il accourt avec l'impétuosité du taureau (4); — enhardi par nos louanges, Indra se revêt pour le combat d'une force terrible (5); — ô Indra et Varouna, où est la glorieuse assistance que vous donnez à vos amis? Que ces soins empressés que nous mettons à vous honorer ne soient pas perdus pour votre serviteur (6); — fais, ô Agni, que nous n'ayons pas lieu de rougir de notre confiance en toi (7); — que cette piquante liqueur (sôma) soit, avec nos éloges, comme la pointe d'un dard qui te stimule (8); — dieux, prenez place sur ce gazon et livrez-vous au plaisir (9); — qui sait où prennent en ce moment leurs ébats ces dieux, issus du sacrifice (10), etc., etc., etc.

Les Hindous des âges suivants ont merveilleusement développé cette disposition qu'avaient leurs ancêtres d'exciter, d'encourager et de gourmander les dieux. Aujourd'hui il n'est pas rare, dit Dubois, qui les a fréquentés trente ans, d'entendre les brahmanes parler, avec le plus souverain mépris, des objets de leur culte : lorsqu'ils sont mécontents de leurs idoles, ils ne craignent pas de leur adresser en face les reproches les plus amers, les injures les plus grossières, accompagnées des gestes expressifs de la colère et du ressentiment; il n'est sorte de blasphèmes, d'imprécations, d'injures atroces, qu'ils ne vomissent en pareil cas (11).

Maintenant pour ce qui est des autres livres religieux de l'Inde, et ils le sont tous plus ou moins, je doute que par leur moyen on parvienne à donner au naturalisme védique ce caractère surnaturel

(1) Rig-Véda, II, IV, I.
(2) Rig-Véda, I, VI, XIV.
(3) Rig-Véda, VI, III, XIV.
(4) Rig-Véda, I, IV, IX.
(5) Rig-Véda, III, I, VII.
(6) Rig-Véda, III, IV, VII.
(7) Rig-Véda, III, V, I.
(8) Rig-Véda, III, VI, IV.
(9) Rig-Véda, II, VII, XIII.
(10) Rig-Véda, IV, III, XV.
(11) Dubois, ouvr. cit., I, 416, 417.

Digitized by Google

auquel, par lui-même, le Véda se refuse absolument, et que la Bhagavad-Gita lui refuse aussi (1). Ce n'est pourtant pas faute de connaître le mysticisme et de l'appliquer à l'exégèse des anciens textes que les Hindous sont toujours restés dépourvus du sentiment de l'immortalité de l'âme proprement dite. Mais quel que soit le développement que les Pourânas, par exemple, aient donné aux conceptions des temps védiques, par rapport à l'état futur de l'homme ils n'ont pas su sortir du cercle matériel des renaissances que le Véda leur avait tracé. L'homme enveloppé dans le sein de sa mère, et sujet à plusieurs naissances, est au pouvoir de Nirriti (mal, maladie, malheur) (2). Donnez, ô Asvins, l'*immortalité* à mon *corps mortel* (3). Antique Agni, j'ai chanté tes naissances éternelles, tes naissances toujours nouvelles (4). Voilà leur premier mot; et voici leur dernier : l'homme qui persévère dans la quiétude jusqu'à la mort parvient à l'anéantissement de son être dans le Grand Tout (5), qui à son tour disparaîtra dans le cataclysme final (6).

Ainsi chez nul peuple et dans aucun pays le naturalisme n'a été plus franchement et plus constamment pratiqué que chez les Ariens de l'Inde. En cela il leur est arrivé le contraire de ce qui arriva aux Ariens de la Perse. Le spiritualisme des mages se corrompit promptement par le dualisme, le gnosticisme et le manichéisme, et, au ve siècle de notre ère, on vit surgir de « la terre du soleil », du Ḳorâçân, le fougueux Mazdek (7), le premier apôtre du communisme et aussi le plus heureux. Alors se réalisèrent tous les rêves de nos imitateurs d'aujourd'hui, et cela se fit d'autant plus aisément que le roi de Perse d'alors, Kobad, se mit de la partie. Chacun, dit l'historien arabe Thabari, vécut au gré de ses désirs. Plus de propriété, plus de mariage. Tout le royaume fut sous la main des voleurs et des scélérats; une horrible

(1) Bhag.-Gita, II, 42, 43, 45.

(2) Rig-Véda, II, III, VII.

(3) Rig-Véda, VIII, VI, I, 6.

(4) Rig-Véda, II, VIII, VIII. Je crois, et M. Langlois, si j'ai bien compris, croit aussi, que l'hymne à l'âme (VIII, I, XIII et XIV) s'applique à Agni, et non à l'âme humaine. Le refrain semble l'indiquer assez : Nous la rappelons ici (l'âme d'Agni, la flamme), à ton habitation (au foyer), à la vie (à la manifestation de la vertu ignée).

(5) Bhag.-Gita, II, 72.

(6) Voy. Man., I, 54, 55, 57, 72, note 2.

(7) Voy. Alex. Chodzko, le Déçatir, Revue Orient., II, 279.

Digitized by Google

promiscuité jeta les mères dans les bras de leurs fils et les filles dans la couche de leurs pères. La *réhabilitation de la chair* fut complète.— Un des premiers qui s'élevèrent contre l'influence de Mazdek, fut le prince royal Nouchirvan. Il proposa à l'apôtre socialiste un combat spirituel, et, en présence des hommes les plus instruits des deux partis, il démantela ses arguments, pièce à pièce. Le faux prophète finit ses jours dans un cachot.

Le védisme ne suivit pas ces errements. Les doctrines du naturalisme lui firent prendre une route tout opposée; elles le préservèrent des folies destructrices de la société. Précisément parce qu'il s'attacha étroitement à la terre, la propriété devint pour lui de bonne heure sacrée et inviolable, et les hommes suivirent la démarcation rigoureuse de la propriété. De là, la division par tribus, par familles, par classes, enfin ce que nous appelons *castes*, terme que les Hindous ne connaissent pas. Ceux qui possédaient beaucoup, les chefs, se constituèrent les *gardiens, les maîtres de la terre*; de là leur nom de *kshatriyas* (1). Ceux qui n'avaient que leur demeure et un champ, mais suffisant à leur entretien, formèrent la classe *des hommes à demeure fixe, les* agriculteurs, les *vaïsyas*. Ceux qui n'avaient absolument que leurs bras et qui, par conséquent, étaient dans un état de dépendance continuelle, se trouvèrent classés sous le nom de *soûdras*. Ceux enfin qui, dans l'intérêt de tous, allumaient le feu du sacrifice, préparaient l'offrande et la libation et invoquaient les puissances de la nature; ceux par l'intervention desquels on s'attendait à obtenir la pluie et le beau temps, nécessaires pour conserver et augmenter la prospérité de tout le monde, ceux-là étaient honorés avant tous; et le Véda les représente déjà comme tels en les appelant *les premiers nés de Rita* ou du sacrifice (2). Ils formèrent, sous le nom de *brahmanes*, de *brahman, homme de l'infini*, du Tout, de Dieu, la classe sacrée, par conséquent la première. Et cela n'aurait certes pas

---

(1) M. Langlois a très-bien fait de traduire les mots *Brâhmana, Kshatra* et *Vaïsya* de *Brahman*, *Kshatra* et *Vis*, par prêtre, héros et peuple. S'il ne l'avait pas fait, on aurait pu en conclure que les castes existaient déjà à l'époque védique. Il n'en est rien, quoiqu'on ne puisse nier que la tendance à cet état social n'y soit clairement exprimée (voy. Rig-Véda, VI, III, IV, 16, 17, 18). Cette société avait même déjà ses parias, les *Vrichalas* (VII, VIII, II, 11). Quant à l'hymne V de la IV[e] lect. de la VIII[e] section, qui parle de l'existence des quatre castes, il n'est pas de l'âge védique (voy. p. 406, note).

(2) Rig-Véda, VIII, I, XVI, 19.

Digitized by Google

été un mal ; au contraire. Mais le malheur de l'Inde voulut que les brahmanes ne sussent pas résister aux inspirations d'une ambition effrénée et du plus fol orgueil, et qu'à l'imitation des prêtres védiques, qui s'intitulaient modestement les pères des dieux (1), et ne cachaient pas que par leurs prières ils faisaient tourner le grand Indra ainsi qu'une roue (2), ils se donnassent de par la loi la qualité divine : instruit ou ignorant, dit le code de Manou, un brahmane est une divinité puissante (3). Ils surent si bien inculquer cette croyance dans l'esprit de plus en plus affaibli des Hindous, que bientôt toute l'Inde répéta sans sourciller : « L'univers est au pouvoir des dieux ; les dieux sont au pouvoir des *mantras* (4) ; les mantras sont au pouvoir des brahmanes : donc les brahmanes sont nos dieux. » (5). Conclusion triomphante, et qui montre bien quel trésor de stupidité peut contenir l'âme d'un peuple.

Ainsi, tandis que d'une part le naturalisme védique constitua logiquement et sans effort les peuples de l'Inde en corps de nation, de l'autre, les brahmanes, exagérant ce mouvement salutaire, emprisonnèrent les esprits dans leurs formules dogmatiques, et lorsqu'ils furent parvenus à en extirper, jusque dans son germe, toute cette vie si largement poétique et si intéressante des pasteurs védiques, la société hindoue, enchaînée dans l'immobilité, vint à ressembler, non à une pyramide, l'image serait trop gracieuse, mais à une de ces pagodes lourdes et massives qui se composent d'un grand nombre de cubes superposés et couverts d'ornements monstrueux.

Elle n'est donc point digne d'admiration, cette longévité de la société hindoue qui brave les siècles : le temps ne peut rien sur un bloc de granit. Mais ce n'est pas une raison pour la miner autrement que par des moyens que peut avouer la conscience chrétienne, et ceux qu'emploient les Anglais ne sont pas de cette espèce.

Nous avons vu que l'obtention des biens matériels était le but exclusif du culte védique. La pureté, en tant qu'elle est utile aux bonnes mœurs et à la santé, faisait nécessairement partie de ces biens, et

(1) Rig-Véda, v, I, XIV, 9, 10.
(2) Rig-Véda, VI, VI, XVI, 12.
(3) Lois de Manou, IX, 317.
(4) On appelle *mantras* les prières védiques.
(5) Dubois, ouvr. cit., I, 186.

Digitized by Google

les brahmanes, puissamment aidés en cela par les exigences sans cesse renaissantes du climat et la division des castes, l'ont prise ensuite pour sujet d'un code très-compliqué et tellement détaillé que la législation de Moïse, quelque minutieuse qu'elle soit sur ce point, n'offre qu'un parallèle fort imparfait. Ainsi les Nombres (1) marquent la souillure dont sont frappés et la maison où quelqu'un est mort et ceux qui y entrent ainsi que tout ce qu'elle contient, ensuite la manière de purifier les hommes et les choses ; jusque là ils peuvent soutenir le parallèle avec les lois hindoues qui régissent cette matière. Mais ces dernières n'en restent pas là ; elles ajoutent que celui qui apprend la nouvelle de la mort d'un de ses parents, ce parent fût-il mort à cent lieues de là, devient impur tout comme si le décès eût eu lieu dans sa propre maison et sous ses yeux (2). Ensuite, pour ce qui regarde la nourriture, les prescriptions brahmaniques dépassent infiniment celles du Lévitique. Les Juifs pouvaient manger sans crainte de tous les végétaux ; il paraît même qu'ils faisaient leurs délices des oignons. Eh bien ! l'Hindou qui aurait le malheur d'en goûter seulement une seule fois serait expulsé de sa caste à l'instant même (3). Le préjugé contre ces pauvres tubercules prit un tel empire sur l'esprit hindou que les bouddhistes mêmes ne purent s'en défaire. Il y a à ce sujet une légende dont voici le résumé. Açôka, roi bouddhiste, étant atteint d'une grave maladie, la reine lui dit : Seigneur, mange de l'oignon et tu seras rétabli. Reine, lui répondit le roi, je suis un kshatriya, comment pourrais-je manger de l'oignon? Seigneur, reprit la reine, c'est comme médicament que tu dois prendre cette substance, afin de sauver ta vie. Alors le roi mangea de l'oignon et guérit (4). — Horace, qui exhala contre l'ail les véhémentes imprécations de sa muse (5), eût été charmé d'apprendre que son opinion sur cette herbe « au suc de vipère » était partagée par un peuple entier. En effet, l'ail est en horreur aux Hindous, ainsi que les poireaux, les champignons et, en général, tous les végétaux qui poussent au milieu de matières impures. Et comme il peut arriver qu'on en mange, sans le

(1) Nomb., XIX, 14, 15, 16, 17, 18, 19.
(2) Dubois, ouvr. cit., I, 244.
(3) Manou, V, 19.
(4) Voy. Burnouf, Intr. à l'hist. du Boudd., I, 150.
(5) Hor., Epodes, III.

Digitized by Google

savoir, la loi dit que, pour effacer cette souillure, on doit se soumettre, chaque année, à une purification spéciale (1).

On sait quelle est l'extrême sévérité des Hindous pour la nourriture animale. Ici, on peut fort bien comprendre le sentiment qui les a guidés, car pour l'expliquer on a, d'une part, la tradition antédiluvienne, de l'autre, la violence du climat. La permission que Dieu donna à Noé et à ses fils de manger de tout ce qui a vie et mouvement (2), ne fit pas oublier si tôt, j'imagine, la loi première qui ne permettait que la nourriture végétale (3). Les fils de Japhet, en s'en allant vers l'Est, pouvaient donc emporter avec eux la tradition du commandement primitif, et comme il est constant que les peuples, ainsi que les individus, sont plus tenaces à se défaire de leurs habitudes extérieures, de leurs usages et coutumes, que des choses purement spirituelles, que du reste l'ardeur implacable du soleil dans leur nouvelle patrie convenait au maintien de la tradition, ils durent s'y attacher avec persistance. Les énergiques paroles de Bossuet, que tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables, suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir (4); ces paroles, dis-je, sont justes surtout pour les climats des tropiques. La décomposition dans l'Inde suit promptement la mort, et à peine la victime est-elle à terre qu'il faut la disputer à la plus hideuse vermine. Quoi d'étonnant alors que l'idée d'impureté se soit si fortement attachée à la nourriture animale, et que la défense de chasser compte dès les temps védiques parmi les sept commandements (5)? Plus tard la superstition est venue compliquer de ses absurdités, ce qui au fond n'était peut-être qu'une règle d'hygiène fort rationnelle (6). Tuer une vache, n'était point un crime aux temps védiques, on en immolait pour les sacrifices (7), et il est plus que probable qu'en ces jours on en mangeait la chair;

(1) Man., v, 21.
(2) Gen., ix, 3.
(3) Gen., i, 29.
(4) Bossuet, Disc. sur l'hist. univ., ii, ch. i.
(5) Voy. Langlois, iv, 231.
(6) Si le Bouddhisme ordonne de ne tuer rien de ce qui vit (Burnouf, Intr. à l'hist. du Boudd., 339), c'est à cause de la bienveillanc dont le disciple de Çakya doit être animé envers tous les êtres; c'est par conséquent un commandement basé sur la morale.
(7) Rig-Véda, viii, iv, iv, 14.

Digitized by Google

on en mangeait surtout lorsqu'il s'agissait de traiter un hôte. L'usage de tuer la génisse en honneur de cet être cher à tous les peuples primitifs, était tellement établi qu'il laissa sa trace dans la langue et que l'hôte fut appelé *gòghna*, de *gô*, bœuf, vache (1).

Il n'est pas si aisé de dire, comment, en partant de cet état de choses, les Hindous ont pu arriver à considérer comme une suprême souillure de manger de la chair de bœuf, souillure qui à leurs yeux égale l'impression que nous ferait éprouver la vue d'un repas de cannibales (2). Voici ce que j'en sais. Dès les premiers temps la vache jouissait d'une grande considération; elle était la principale richesse des pasteurs ariens, c'était leur mère nourricière. De là, les images aussi variées que hardies qu'elle inspire aux chantres védiques; ils la voient partout, dans tout ce qui est fécond en résultats désirés : dans les nuages à cause de la pluie, dans la terre à cause des moissons, dans les flammes du foyer, parce qu'elles servent à préparer la nourriture, dans les rayons du soleil, parce qu'ils murissent les récoltes, dans l'aranî (3) parce qu'elle engendre le feu, dans le sacrifice parce qu'il est le producteur par excellence, dans la prière qui rend les dieux favorables, dans la parole parce qu'elle enseigne les devoirs, etc., etc. (4). De cet état de symbole universel, état qui marque si visiblement le point de départ de la superstition d'aujourd'hui, il a dû cependant s'écouler un grand nombre de siècles pour arriver à considérer la vache comme un être divin. Car quoiqu'on ne puisse formuler en chiffres l'espace de temps qu'il y a entre le Rig-Véda et le Mânava-Dharma-Sâstra, il y a cependant certitude philologique pour le dire très-considérable. Eh bien, à l'époque où fut rédigé ce code, l'action de tuer une vache n'était point encore qualifiée de crime, c'était seulement un délit secondaire (5), et assimilé à ce que nous appelons homicide par imprudence. Aussi, une pénitence de quelques mois, renforcée par une amende, suffisait-elle pour expier le fait (6). Mais ensuite, au temps de Koullouka, qui vivait

(1) Wilson, Dict. sansc., 275.

(2) Jacquemont, Journ. III, 331.

(3) Ce sont ces deux morceaux de bois dont l'un tournant dans l'autre, en fait jaillir la flamme. Manière d'allumer le feu de tous les peuples primitifs.

(4) Rig-Véda, *passim*.

(5) L. de Man., XI, 59, 66.

) L. de Man., XI, 108, 116.

Digitized by Google

au XVe siècle, la chose se présentait presque déjà sous la face qu'elle a prise depuis : tuer une vache était devenu une très-grosse affaire, et comme, avec la meilleure volonté possible (celle des légistes, on le sait, est souvent extrême), on ne lisait pas cela dans Manou, d'autres législateurs, et l'Inde en compte un grand nombre, pas autant toutefois que nous, se chargèrent de suppléer Manou, et alors les commentateurs se mirent à l'expliquer dans le sens voulu. Ainsi Manou avait dit que celui qui tue une vache commet une faute secondaire ; le commentateur lui fait dire, celui qui tue une vache *par mégarde* ; le législateur sacré avait dit que celui qui sauve la vie à un brahmane expie le crime d'en avoir tué un autre ; le légiste qui trouve la superstition de la vache dans toute sa floraison, interpole (1) le mot vache, de sorte que Manou est censé dire : celui qui a sauvé *une vache ou* un brahmane expie, etc. Aujourd'hui enfin, ainsi que nous l'avons déjà dit, le meurtre d'une vache est devenu un crime irrémissible et inexpiable, et une des causes les plus puissantes de l'aversion des Hindous pour les Anglais.

---

(1) Les interpolations sont le fléau de la littérature hindoue ; il n'est pas un seul livre qui en soit exempt. J'ai déjà dit que M. Langlois en signale dans le Rig-Véda (I, 573 ; III, 237, 243 ; IV, 499, 509). Grâce à ce procédé et au manque absolu de chronologie, un grand nombre d'ouvrages paraissent occuper le même plan, quoiqu'en réalité il y ait souvent entre eux plusieurs siècles. Chaque école brahmanique, voire chaque copiste, ajoutait un peu du crû de son pays, et comme ces ouvrages, écrits sur une matière excessivement fragile (feuilles de palmier) ou sur un papier fortement chargé de colle, étaient, pour ces raisons, très-exposés aux ravages des vers ou des insectes, et, par conséquent, susceptibles d'être copiés fort souvent, on peut juger de l'état d'infidélité dans lequel nous sont parvenus plusieurs œuvres littéraires, soit des premiers siècles, soit des âges suivants. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul exemple, le code de Manou est loin d'être d'une seule pièce ; le premier livre n'y appartient en aucune manière. — Et qu'on ne dise pas que l'état de la langue est un critérium qui puisse toujours guider le philologue dans les perplexités sans nombre d'une recension. On sait l'usage habile qu'on a fait des centons. Il y a dans le Rig-Véda des hymnes composés de cette manière (voy. Langlois, III, 482). Et ne nous a-t-on pas engendré un Ossian de la plus pure race celtique ? Manque-t-il des érudits qui imiteraient Villehardouin et Joinville au point de tromper les plus clairvoyants ? Et que possédons-nous d'Homère ? Où est le savant qui oserait dire : c'est ici qu'il parle lui-même, et c'est là que parlent les rapsodes, les critiques ou les copistes ? Questions éternellement insolubles dans leur ensemble, et bien propres à ne point nous faire prendre pour de l'ironie, comme au temps de

Digitized by Google

Ainsi on voit déjà, par ce seul exemple, combien les idées de pureté et de souillure ont fait de chemin depuis les temps védiques. Cependant comme ce sont les hommes d'alors qui, par le culte exclusif de la nature, les ont ainsi largement constituées, Manou a raison de dire que le Véda est la source de toute connaissance et de toute pratique, passées, présentes et à venir (1). En effet, si l'on veut y mettre quelque attention, il n'est pas difficile d'en suivre la filiation. Comment ne pas rattacher à l'extrême importance que les Aryas attribuaient aux sacrifices, sacrifices dont le but principal était invariablement l'obtention d'une nourriture abondante, et qui, en fin de compte, n'étaient que des repas qu'on donnait aux dieux, comment ne pas rattacher à cette pratique le culte superstitieux que professent pour la nourriture les Hindous d'aujourd'hui? Je ne sais si l'acte de manger était considéré déjà par les Aryas comme un acte sacré, je sais seulement qu'ils avaient une divinité de la nourriture : Anna-Dêvatâ (2). C'est pourquoi Manou dit sans hésiter qu'il faut révérer la nourriture, et la prendre dans un parfait recueillement (3). De là, à voir dans cette nourriture, un dieu, le dieu Vishnou en personne (4), il n'y avait pas bien loin. Ainsi l'action de manger reçut un sens tout mystique, et fut considérée comme la plus haute purification. Cela explique l'extrême soin avec lequel les Hindous évitent, lorsqu'ils préparent leur repas, le contact de quiconque n'est pas de leur caste, ou réputé impur, le silence qu'ils gardent pendant qu'ils mangent et la crainte que quelque profane ne vienne souiller de ses regards leur cuisine, ou même y entrer; aussi est-elle toujours dans le lieu le plus reculé de la maison. Qu'il ne reçoive pas, dit le législateur, la nourriture sur laquelle a jeté les yeux un homme qui a causé un avortement, celle qui a été touchée par une femme ayant ses règles (5), celle qu'un oiseau a becqueté, celle qui

---

Socrate, l'aveu d'ignorance que pourraient faire ceux qui passent pour les plus savants.

(1) Man., XII, 97.

(2) Rig-Véda, II, V, IV.

(3) Man., II, 53.

(4) Annaṅ Vishnouḥ svayam (Koull., II, 54).

(5) L'influence nuisible de la femme, qui est dans cet état, sur certaines préparations culinaires, en particulier sur toutes celles où il entre du lait, nourriture favorite des Hindous, n'est peut-être pas si difficile à expliquer; mais en tous cas,

Digitized by Google

s'est trouvée en contact avec un chien, la nourriture d'un malade, d'un médecin, d'un chasseur, d'un homme pervers, d'un forgeron (1), d'un saltimbanque, d'un blanchisseur, d'un tanneur, d'un marchand de boissons spiritueuses, etc., etc., et les restes d'un autre (2). Après cela il n'est pas étonnant que Jacquemont avec sa curiosité de jeter les yeux partout, même sur le repas d'un Hindou, fut cause un jour qu'un de ses gens se prit d'un beau désespoir. Son palefrenier n'était pourtant qu'un homme de la plus basse classe, mais surpris par son maître, paria à ses yeux, au moment où il allait prendre le repas du soir, il lui cria avec l'accent de l'effroi : Monsieur! Monsieur! je vous en prie; ah! Monsieur, prenez garde, je suis Hindou, Hindou, Monsieur, Hindou (3)! Et sa voix d'expirer d'angoisse. Un autre de ses domestiques refusa un jour de recevoir de sa main son parasol, prétendant qu'il mangeait. Cependant comme il fallait obéir, il s'enveloppa la main du coin de sa ceinture comme d'un gant pour ramasser le parasol qu'il lui dit de déposer à terre. Jacquemont qui n'entendait pas de cette oreille, le déposa vivement sur ses épaules.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les idées qui se sont développées du naturalisme védique par rapport à la pureté des mœurs, qui est la morale proprement dite. C'est même la morale par excellence, et, quoiqu'on ait tout fait, dans ces derniers temps, pour détourner le mot de son acception vulgaire et lui donner un sens politique, il continuera à s'entendre, nous l'espérons bien, de la continence et de la régularité des mœurs. Homme immoral sera toujours le terme consacré pour désigner un homme débauché et non un homme qui met en pratique telle ou telle opinion politique. C'est que, sans connaître en rien la valeur étymologique de ce mot, l'instinct des masses com-

---

elle est très-réelle et très-visible. Il n'est donc pas étonnant que les Orientaux, principalement les Hindous et les Hébreux, aient consacré à ce phénomène un article spécial dans leur législation.

(1) Chez les Abyssins aussi, le forgeron est regardé comme impur. On le suppose en relation avec les esprits infernaux. C'est pourquoi ce métier, ainsi que la plupart des autres, y sont exercés, de même que dans l'Yémen, par la dernière classe de la société. En Arabie ce sont les Akhdam, tribu qui paraît descendre des habitants primitifs de cette contrée, les Hamyarites (voy. Jour. Asiat., xv, 383).

(2) Voy. Manou, IV, 207-217.

(3) Jacq., Journ., I, 266.

Digitized by Google

prend fort bien que ce qui fait qu'un peuple *demeure* lui-même, c'est la *morale* de ses *mœurs* et non les opinions qui peuvent, quelquefois sans inconvénient, changer du jour au lendemain.

Pour ce qui est des relations de l'homme avec la femme dans les temps védiques, je ne puis produire aucun document précis; mais si j'en juge par l'impression morale de divers hymnes, où les deux époux apparaissent présidant en commun le sacrifice au moyen duquel ils espèrent obtenir une belle et nombreuse famille, je suis porté à croire que ces relations étaient dignes et d'une grande pureté. La polygamie, ce cancer de l'Orient, paraît n'avoir point été connue alors, car il me semble que, si elle avait existé, on l'aurait dit, ou, du moins, on y aurait fait quelque allusion. La preuve que la monogamie fut la loi primitive, c'est que Manou, tout en admettant comme légal l'état de polygamie, le rabaisse cependant bien au-dessous de l'autre, en disant : « Celui-là seul est un homme parfait qui se compose de sa femme, de lui-même et de son fils (1). » Il n'aurait pas pu parler ainsi si la tradition, fortement établie dans les mœurs, ne l'y avait autorisé. Aujourd'hui encore l'immense majorité des Hindous se contente de prendre une seule femme.

Ce n'est pas à dire cependant que ce qui domine et règle les relations des sexes dans la société indienne soit l'idée du bien et du mal, telle que la conçoivent les adorateurs d'un Dieu unique; non, les devoirs religieux et moraux dans l'Inde n'ont leur raison d'être que parce que ce sont des devoirs qui découlent de l'etat de nature tel que la théocratie brahmanique l'a formé ou déformé. Ainsi l'adultère est un crime; mais ce n'est pas un crime indépendamment de toute circonstance extérieure et pour lui-même; c'est un crime, d'abord, parce qu'il y a chance très-forte qu'il mette en contact des êtres qui se souilleraient déjà, quoiqu'à un degré inférieur, en ne se touchant que du bout des doigts; en second lieu, parce que de cette liaison il peut naître un enfant qu'on ne sait où placer, qui n'est d'aucune caste, et, par conséquent, un être plus ou moins impur. « C'est de l'adultère, dit Manou, que naît dans le monde le mélange des classes, et du mélange des classes provient la violation des devoirs qui cause la perte de la race humaine (2). » Ainsi l'adultère qui ne cause pas ce

(1) Lois de Manou, IX, 45.
(2) Man., VIII, 353.

Digitized by Google

mélange n'est plus, aux yeux des Hindous, un adultère, et, ce qui le prouve, c'est que la femme d'un homme qui n'a pas d'enfants, pour une raison ou pour une autre, peut légalement cohabiter avec un autre homme, un des parents de son mari, jusqu'à ce qu'elle en ait un ou plusieurs fils (1). Un fils engendré de cette manière s'appelle *né dans le champ du mari* (kshêtradja) (2). On conçoit que cela puisse aller loin. N'importe; comme la possession d'une belle et nombreuse progéniture était le vœu permanent des hommes du naturalisme, le brahmanisme, qui en est le développement tel que le comporte le génie indien (3), a hérité de ce vœu, et il a permis tout ce qui pouvait contribuer à le réaliser. « O Agni! ne nous livre pas au malheur d'être privés d'enfants, » disaient les Aryas (4). « L'homme qui se retire du monde avant d'avoir engendré un fils va dans le séjour infernal, » dit Manou (5). Cela explique suffisamment pourquoi on n'entend jamais un Hindou se plaindre qu'il est surchargé d'enfants, à quelque degré de dénûment qu'il soit d'ailleurs réduit et quelque nombreuse que soit sa famille (6). Car non-seulement les enfants empêchent que leur père ne tombe dans l'enfer, ils lui assurent encore le ciel: « Par un fils, un homme gagne les mondes célestes; par le fils d'un fils, il obtient l'immortalité; par le fils de ce petit-fils, il s'élève au séjour du soleil (7). »

On pense bien qu'avec une telle législation la société indienne se trouve dans une atmosphère morale tout autre que la nôtre. Elle préconise, il est vrai, la chasteté; elle édicte même les peines les

---

(1) Man., IX, 60, 61. Il y a comme une réminiscence de cette coutume chez les Juifs en ce que la cohabitation de la femme avec un parent était obligatoire après la mort du mari (voy. Gen., XXXVIII, 8; Deut., XXV, 5). Il n'est peut-être pas illogique de rapporter à cet usage cette forme de mariage si étrange qu'on nomme Polyandrie, et qui, dans l'Inde, paraît avoir existé dès la plus haute antiquité. On le remarque surtout dans le Malabar et dans l'Himalaya. Là, une femme est l'épouse de tous les frères d'une même famille, quelque nombreux qu'ils soient.

(2) L. de Manou, IX, 167.

(3) Le Véda tout entier est la source du devoir: Vêdô' khilô dharma-moûlam (Man., II,6). Toute action qui intéresse la société est védique: sarvan karma laûkikañ vaidikam (Koull., II, 4).

(4) Rig-Véda, V, I, XV, 19; *passim*.

(5) Lois de Man., VI, 35, 37.

(6) Dubois, ouvr. cit., I, 118; II, 365.

(7) Man., IX, 137.

Digitized by Google

plus sévères contre l'infidélité conjugale, à ce point qu'une femme des premières castes, qui est prise sur le fait, sera dévorée par des chiens dans la place publique et son complice brûlé sur un lit de fer chauffé à rouge (1). Mais quelle valeur peut-on attribuer à cet article? N'est-il pas suivi de celui qui permet à la femme mariée de cohabiter avec un autre homme et précédé de celui-ci : « L'homme qui jouit d'une jeune fille parce qu'elle y consent, et s'il est de la même classe qu'elle, ne mérite pas de châtiment (2). » Ce n'est pas que notre société européenne, avec ses dix-huit siècles de christianisme, ait, sur ce point, grand sujet de jeter la pierre à celle de l'Inde; nous avons des *bureaux de mœurs*, institution déplorable et pire, quoi qu'en disent les politiques. Cependant, tout bien considéré, cette œuvre inqualifiable n'est pas écrite dans nos Codes, et c'est en effet le point important; car rien de ce qui est digne d'être conservé n'est perdu tant que le principe est debout, tant que les mots Dieu, vertu, honneur, ne sont pas des ombres vaines. Alors la société a toujours un point d'appui à l'aide duquel, comme un autre Lazare, elle peut se soulever sur son lit de pourriture et se replacer d'emblée dans une position normale.

Rien de semblable ne peut être espéré pour les Hindous : la débauche est consacrée par leur religion. L'état de fille publique, loin d'être déshonorant, devient même honorable et saint si le métier s'exerce en l'honneur de Dourgâ ou de Kâli, déesses de la lubricité et de la prostitution. Le nombre des pagodes, servant de lieux de débauche, est très-considérable (3), et celui des filles qui y sont attachées est impossible à supputer : il y a telle ville où plus de la moitié des femmes d'âge à faire cet état s'y adonnent sans que personne y trouve à redire (4). Les Hindous ne comprendraient pas celui qui les en blâmerait. Ils ont le sens moral tellement dévoyé, par suite du culte de la nature surchargé d'un grossier mysticisme, qu'il court parmi eux un distique qui dit que le commerce avec une prostituée de pagode est une vertu qui efface les péchés (5), et qu'ils répondent à

(1) Man., VIII, 371, 372.

(2) Man., VIII, 364.

(3) Bernier, Voyages, II, 94, 95; Dubois, ouvr. cit., II, 369 sqq.

(4) Jacquemont, Journ., III, 25, 47; Dubois, I, 437 sqq.; Anquetil-Duperron, Zend-Avesta, I, I, CCCXLV.

(5) Dubois, *loc. cit.*

Digitized by Google

ceux qui expriment de l'étonnement au sujet de ce dévergondage : « Il faut que chacun en ait à son goût. »

Est-ce par suite de ce goût qu'ils regardent d'un œil indifférent la pratique d'une prostitution bien autrement coupable que celle des filles, et que nous ne voulons pas nommer ? Anquetil lui-même, tout Français qu'il était, c'est-à-dire protégé par le nom redouté de M. de Bussy, n'échappa à cette abomination qu'au péril de sa vie (1).

Mais c'est assez que d'indiquer ces infamies et d'autres plus exécrables encore. Disons, pour être juste, que ces crimes, par là même qu'ils sont hors de la nature, ne sont pas d'invention indienne ; ce sont les musulmans qui en ont infecté le pays, et les sectateurs de Mahomet en ont hérité des adorateurs de Molach et d'Astarté. Chacun sait que la race chamite y montra de tout temps une disposition vraiment étrange, et que, pour en préserver les Israélites qui allaient demeurer au milieu de cette race, Moïse dut dicter les lois les plus terribles (2).

Si maintenant, et à cause de toutes ces immoralités, on voulait conclure qu'il ne doit pas y avoir de pays au monde où la décence extérieure soit moins observée que dans l'Inde, on se tromperait. Le maintien, les allures de l'Hindou sont simples, graves et modestes, et ne trahissent en aucune manière des mœurs faciles ou corrompues. Les prostituées mêmes n'affichent aucune effronterie ; au contraire, elles se montrent si convenables, si décentes, que le voyageur, peu au fait des mœurs de ce pays, les prendrait pour les femmes de la meilleure société. Ce n'est que dans l'intérieur des maisons et en public, les jours de fête, qu'on peut voir le véritable état des choses. Alors, s'il faut en croire ceux qui l'ont vu, la fureur de leur licence, la brutalité de leurs turpitudes sont telles qu'on les voit descendre jusqu'à des profondeurs d'ignominie incompréhensibles (3). Et sans l'avoir vu,

(1) Anq. Dup., ouvr. cit., I, I, LVI, CCXXX sqq.; voy. aussi Dubois, *loc. cit.*

(2) Exod., XXII, 19; Levit., XVIII, 22, 23; *ib.*, XX, 13, 15, 16; Deut., XXVII, 21.

(3) Il paraît que ces orgies remontent bien haut, si ce qu'en disent Hérodote et Ctésias est vrai : Indi feminis miscentur palam, veluti pecudes (Her., III, 101), coeunt cum feminis quadrupedes, etc. (Ctesias, fragm. de reb. ind. XXIII). Mais il est à croire que ces deux auteurs étaient mal renseignés sur les Hindous, et qu'ils prenaient des singes pour des hommes : caudam habent omnes viri et mulieres, supra nates, canum more, dit Ctésias, et cela, je crois, est suffisant pour mettre en doute la véracité de ses autres récits.

Digitized by Google

on ne peut se refuser à y croire. L'œil ne rencontre-t-il pas partout l'emblème de la débauche, le *Linga?* Son caractère est tracé sur les fronts; on le porte suspendu au cou, il est sculpté sur les murs de toutes les pagodes, exposé sur la voie publique; il s'étale dans les airs (1), il est célébré dans les livres du peuple. Il y a un Pourâna entier rédigé en son honneur, et qui porte son nom, Linga-Pourâna. Le mythographe y raconte l'origine de ce culte; l'histoire est trop obscène pour pouvoir être rapportée (2). Elle ressemble beaucoup, pour la mise en scène, à celles de Mars et de Vénus, d'Acis et de Galathée, surpris par Vulcain et par Polyphème. La morale des Grecs et des Romains était absolument au même niveau que celle des Hindous. Eux aussi étaient partis du naturalisme, et les résultats auxquels ils arrivèrent sont identiques, pour le fond et très-souvent aussi pour la forme, à ceux où sont arrivés leurs coreligionnaires de l'Inde. Partout les dieux ont cessé de veiller à la prospérité de leurs adorateurs; ils ne veillent plus qu'à la vengeance (3). Si nous avions les hymnes orphiques et les fescennins, nous verrions que les faunes et les devins de ces temps-là étaient aussi près de la nature que les dêvâs et les rishis de l'époque védique. La seule différence, c'est que le naturalisme des Grecs et des Romains prit tout d'abord des allures plus libres, un essor plus rapide, et que, par suite, il atteignit longtemps avant celui des Hindous les sommets de la poésie de Saturne, les Saturnales. Aussi fut-il dévoré plus tôt.

Arrêtons-nous ici. La société a ses abîmes, ses *mystères* d'infamie qu'il n'est ni bon ni utile de sonder et de révéler. Personne n'y puise des enseignements salutaires; bien au contraire. La nature humaine est ainsi faite que le laid a pour elle des charmes auxquels elle ne sait guère résister, qui la corrompent et pervertissent par la terreur qu'ils lui inspirent. On dit que Louis XV aimait à contempler des cadavres, c'est-à-dire la mort sous sa forme la plus hideuse et la

(1) Le haut de la pagode de Maddol, par exemple, non loin de Goa, en a la forme (Anq.-Dup., ouvr. cit., I, I, CCXVI).

(2) Les Hindous n'ont pas de poésie érotique proprement dite. Car il est impossible de donner ce nom à des poésies où l'amour apparaît toujours sous la forme la plus cynique, et avec un langage qui, si on le traduisait fidèlement, révolterait la pudeur la moins scrupuleuse. Les poésies de ce genre qui peuvent se lire appartiennent à l'école persane.

(3) Taciti Hist., I, 3.

Digitized by Google

plus terrible. En fut-il moins luxurieux ? ferma-il le Parc-aux-Cerfs ? Nullement :

> .... recenti mens trepidat metu,
> Plenoque Bacchi pectore turbidum
> Lætatur (1).

Je termine ce long discours par un conte qui est un tableau de mœurs, et, à ce titre, une pièce à l'appui de ce que j'ai voulu faire voir.

1° Que les mœurs des Hindous se rattachent au naturalisme védique;

2° Que ce naturalisme, religieux et moral dans l'âge védique autant que peut l'être une religion naturelle, loin de se purifier et de s'élever dans les âges suivants, s'est de plus en plus corrompu;

3° Que les mœurs ont suivi la dégénération religieuse.

LA MALÉDICTION DE GAUTAMA.

Le magnanime ascète Gaûtama habitait avec sa femme Ahalyâ un ermitage au fond d'une forêt. Les arbres qui entouraient sa cabane, l'embellissaient en toute saison par un riche mélange de fleurs et de fruits, mais les austérités que l'anachorète y pratiquait depuis des milliers d'années, troublaient le repos du roi des dieux (2). Aussi se tint-il constamment à l'affût d'une faute dans la conduite du solitaire, et, croyant enfin en apercevoir un jour, il prit le costume du pénitent, et aborda Ahalyâ : « Femme au port gracieux, » lui dit-il, « je sais que le moment n'est pas convenable pour demander tes faveurs, mais mes désirs sont si ardents que je ne saurais attendre un jour de plus. »

Ahalyâ reconnut fort bien le roi des dieux sous son vêtement d'emprunt, mais son empressement pour lui fut si grand qu'elle res-

---

(1) Horat., Carm., lib. II, ode XIX. Toute mon âme frémit de terreur, et, palpitant encore de la vue du dieu redoutable, je me livre à une joie désordonnée.

(2) Ce trouble provenait de ce qu'Indra devait céder la royauté du Ciel à l'ascète qui pendant un nombre d'années déterminé surpassait en sainteté la vie d'Indra, pendant qu'il avait été ascète lui-même.

Digitized by Google

semblait à un être privé d'intelligence. Quand Indra eut atteint le but de sa visite, elle lui dit : O seigneur dieu, maintenant que tu as obtenu de moi ce que tu désirais, va-t-en promptement et fais que personne ne te voie. C'est ainsi seulement que tu pourras te garantir de tout malheur et moi aussi.

Le meilleur des dieux sourit, et lui dit : « Femme aux belles hanches, tu m'as comblé de bonheur : je m'en vais, pardonne-moi.

Le dieu sortit alors de la hutte du solitaire, mais sa frayeur de rencontrer Gaûtama fit qu'il se pressa trop, et il advint qu'il se rencontra face à face avec celui qu'il voulait éviter. A l'aspect de l'ascète, Sakra tomba dans un extrême découragement, et, en effet, la vue de Gaûtama était difficile à soutenir, même pour les dieux. Car, par suite de ses mortifications, l'anachorète était devenu en quelque sorte un tabernacle de toute force morale et physique, et sa vertu l'entourait d'une splendeur sans pareille. Il arrivait en hâte, tout ruisselant de l'eau d'un étang pur, comme le feu arrosé par le beurre sacré.

Aussitôt qu'il eût vu le roi des dieux couvert du vêtement de solitaire et d'une mauvaise action, il entra en colère, et de sa bouche sortit cette malédiction : O insensé ! parce que tu as revêtu ma forme et que tu as fait ce qui ne doit pas être, sois frappé d'impuissance ! Au même instant le dieu aux mille yeux (1) se vit dépouillé de sa force virile, et, dompté par la terrible énergie de l'austérité, toute sa splendeur s'évanouit dans un abattement physique complet.

Puis le meilleur des solitaires maudit aussi son épouse, en lui disant : Femme coupable, parce que tu as fait une mauvaise action reste seule et sans appui dans ce bois. Constamment couchée sur la cendre et invisible pour tous les êtres, sois consumée par la douleur, pendant un nombre d'années incalculable, jusqu'au jour où Râma, le fils de Dasaratha, viendra dans cette forêt. Alors seulement, ô femme à l'intelligence pervertie, et après lui avoir rendu les devoirs de l'hospitalité, sans aucune arrière-pensée d'intérêt, tu seras débarrassée de tes péchés, et tu reviendras, pénétrée de joie, en ma présence.

Quand Gaûtama, à la face fulgurante, eut ainsi parlé, il s'éloigna

(1) Appelé ainsi à cause du firmament étoilé.

Digitized by Google

de son épouse entachée d'impureté, et, étant allé dans un lieu pur, sur le sommet de l'Himavat, il pratiqua, visité par les Siddhas, les austérités les plus rudes.

Cependant l'impuissant Indra ayant l'esprit tout troublé, revint vers les dieux qui étaient précédés d'Agni, et avec lesquels se trouvaient les Siddhas, les Rishis et les Tchâranas (1), et leur dit : « La difformité que vous me voyez est l'œuvre de Gaûtama. J'ai excité sa colère par le désir de faire le bien des Souras. Il m'a rendu impuissant ; pour sa femme, il l'a défigurée. Mais, par cette malédiction, il a mis un obstacle à ses mortifications ; c'est ce que je voulais. Puisque donc j'ai été mutilé par suite de l'intérêt que je vous porte, vous devez faire en sorte de me rendre ma virilité. »

Les dieux précédés d'Agni, ayant entendu la parole de Sakra, dirent aux Pitris (2) qui venaient d'accourir : Le grand Indra a été rendu impuissant : prenez donc sa virilité à un bélier (3) et donnez-la lui. Quant au bouc, il profitera de son service et vous aussi (4), car il deviendra très-gras. C'est d'ailleurs une occasion pour vous d'être agréable aux Souras.

Les Pitris firent ce que les dieux leur demandaient, et ôtant sa virilité à un bélier, ils la présentèrent à Indra (5). C'est à partir de ce moment que les mânes mangent en offrande le bélier privé de testicules.

Cependant un nombre d'années incalculable s'étant écoulé, il arriva que Râma vint à passer par la forêt où Ahalyâ demeurait sous le coup de la malédiction de l'ascète. Il entra dans l'ermitage et vit cette femme grandement fortunée comme enflammée de splendeur. Les dieux mêmes, avec Indra à leur tête, n'auraient pu la distinguer face à face, car elle était en quelque sorte faite de magie divine,

---

(1) Les Siddhas, esprits parfaits, sont devenus ensuite une espèce d'alchimistes ou de sorciers, commandant à la nature. Les Rishis sont les Voyants, les Prophètes d'autres peuples. Les Tchâranas sont les panégyristes des dieux.

(2) Les Pitris sont les ancêtres, les mânes ; on les appelle aussi les Grand-pères.

(3) Les expressions du texte sont plus crues.

(4) Le sacrifice pour les Pitris se fait avec un bouc coupé.

(5) La tradition qui donne à Indra la forme du bélier est fort ancienne, et se trouve déjà dans les hymnes du Rig-Véda, parce qu'il est censé conduire les nuages qui ressemblent quelquefois à un troupeau. Voy. Rig-Véda, I, IV, V, 1 ; V, VII, VI, 40 ; VI, VI, XVI, 12 ; VII, VII, IX, 17.

Digitized by Google

comme une œuvre sur laquelle le créateur aurait épuisé tous ses efforts. Elle ressemblait à la flamme que voile à demi la fumée, à l'éclat de la pleine lune qu'entoure la brume, au disque étincelant du soleil que reflètent les profondeurs des eaux. Certes, il était difficile de la saisir par l'organe de la vue, et en vertu de la parole de Gaûtama, personne, dans les trois mondes, excepté Râma, n'y serait parvenu. A peine le héros l'eut-il vue, qu'il la prit par les pieds (1). Et elle, se souvenant de ce qu'avait dit le solitaire, honora son sauveur, pleine de joie et suivant la règle, par toutes les offrandes de l'hospitalité. Elle lui donna un siége, de l'eau pour laver ses pieds et des fleurs. Et au même instant on entendit retentir une musique divine, on vit tomber du ciel une pluie de fleurs odorantes, et en descendre le chœur des dieux entourés de toutes les nymphes du Paradis. Les immortels rendirent hommage à la pureté d'Ahalyâ, par des acclamations répétées, et le magnanime Gaûtama ayant vu de son regard divin l'arrivée de Râma, ne tarda pas à venir l'honorer aussi. Ensuite il s'approcha de son épouse purifiée, pour continuer avec elle les exercices ascétiques qui devaient les affranchir de la loi des naissances successives, et leur donner la suprême gloire du ciel.

C. SCHŒBEL.

(1) C'est dans l'Inde la marque du salut respectueux. La manière de saluer tient une place considérable dans les habitudes des Hindous ; nous y consacrerons un prochain article.

Digitized by Google

ELBICÉI ATIKA.

MUSÉE DE COSTUMES OTTOMANS

A CONSTANTINOPLE.

La place d'At-meydan dont nous traverserons une partie pour nous rendre à l'Elbicéi Atika ou Musée des anciens costumes ottomans, le premier, à Constantinople, qui ait été ouvert au public, n'est réellement belle aujourd'hui que par les souvenirs qui la peuplent encore. C'était autrefois l'Hippodrome des Byzantins, et son nom moderne est la traduction exacte du mot grec. Cet Hippodrome, commencé par Sévère et achevé par Constantin le Grand, était entouré de magnifiques portiques dont il n'existe plus aucun vestige et sur lesquels les historiens ont placé à tort les quatre chevaux dorés qui, transportés de Corinthe à Rome par Néron, de Rome à Constantinople par Constantin, de Constantinople à Venise par les Vénitiens, furent pris à ces derniers, lors de la campagne d'Italie, par les Français, et revinrent à Venise sous la Restauration, en 1815. Nous pourrons un jour prouver que ces chevaux occupaient un autre emplacement, hors de l'Hippodrome.

Des nombreuses colonnes, des statues qui ornaient cette immense place, il ne reste plus que l'Obélisque de granit enlevé à Héliopolis et érigé dans l'Hippodrome par Théodose le Grand, le Colosse, colonne

Digitized by Google

en pierres carrées qui indiquait la limite de l'arène, et la colonne serpentiforme de cuivre, prise à Delphes par Constantin le Grand. Cette colonne supportait le trépied consacré à Apollon par les Grecs, après la victoire de Platée. Coupée à sa moitié, elle n'a plus aujourd'hui qu'une hauteur de trois mètres et demi environ, c'est-à-dire qu'autrefois elle en comptait sept au moins. L'exactitude de ce chiffre, que nous avons nous-même vérifiée sur place, dément une tradition qui a cours encore aujourd'hui et qui prétend que Mahomet II, vainqueur des Grecs et se rendant à Sainte-Sophie par l'Hippodrome, abattit d'un coup de sabre une de trois têtes du Serpent. Or, il est bien difficile d'admettre qu'un homme, si grand qu'il soit, puisse, même à cheval et avec un long cimeterre, atteindre à une hauteur de vingt et un à vingt-trois pieds.

Les seuls monuments qui existent maintenant dans l'Hippodrome, sont la mosquée de sultan Ahmed où le Grand Seigneur se rend en pompe, aux fêtes du Baïram, et qui s'élève sur l'emplacement du fameux palais de Daphné, et le Mecter-kâné (dépôt de tentes) qui s'étend sur une partie du terrain qu'occupait le palais construit, en 1524, par le vizir Ibrâhim pacha et dans lequel ce favori du sultan Soleïmân avait fait transporter les siéges et les bancs de marbre de l'ancien Hippodrome.

A côté du Mecter-kâné se montre une charmante habitation précédée d'une cour toute fleurie et rafraîchie par un bassin où s'élève et retombe un jet d'eau murmurant. C'est l'intérieur de cette demeure, semblable à un cottage, que les directeurs du nouveau musée, ouvert, le jeudi 27 mai, pour la première fois, ont converti en deux vastes galeries d'exposition. Nous devons le dire, on ne pouvait, pour un musée d'antiquités ottomanes, mieux choisir qu'un édifice situé sur l'At-meydan, cette place qui touche presque à Sainte-Sophie et qui domine le sérail et toute l'enceinte de l'ancienne Byzance. Il n'est pas dans tout Constantinople de site plus rempli de souvenirs, et c'est l'esprit déjà préparé par cette excursion à travers les ruines du passé et par la vue des monuments qui se rattachent à l'histoire de cette grande ville, qu'on pénètre dans les galeries du musée.

Cependant, il faut l'avouer, la première impression n'est pas favorable. Rangées dans des vitrines établies sur quatre rangs, les figures, revêtues des anciens costumes ottomans, n'offrent pas un ensemble qui saisisse tout d'abord le spectateur. Il faut aller d'une figure à

Digitized by Google

l'autre, les contempler une à une, et, ce défaut d'ensemble nuit à l'intérêt que présentent ces costumes et les empêche de ressortir. Nous aurions préféré à ce mode d'arrangement une suite de groupes variés ; par exemple, nous aurions voulu voir autour d'un grand-vizir tous les personnages que leurs fonctions attachaient à sa suite; le musée aurait, de cette manière, été une leçon d'histoire, pour ainsi dire, vivante.

Pour nous, dans l'excursion que nous allons entreprendre à travers ces galeries qui se trouvent au premier et au second étage, nous essayerons de rendre à cette exposition l'aspect que nous lui désirerions, et nous rassemblerons, autant que possible, par groupes ces diverses et nombreuses figures.

Disons d'abord que le musée compte de cent-trente à cent-quarante figures. On comprendra, par le simple énoncé de ce chiffre, que nous ne pouvons les décrire toutes, d'autant plus qu'il s'en trouve beaucoup qui ne se distinguent que par de fort légères différences dans la couleur ou l'arrangement des étoffes.

Signalons, en entrant, un Yenitchéri koullouk néféri (janissaire d'un corps de garde). Comme on le sait, les janissaires, après avoir, par leur bravoure, aidé les sultans à conquérir et à défendre leur empire, en étaient arrivés à un tel point d'audace et d'indiscipline qu'ils étaient, en quelque sorte, maîtres de la ville ; si bien qu'il était presque impossible de passer devant un corps de garde (koullouk) sans y laisser une rançon plus ou moins forte, selon l'humeur des soldats. Celui qui garde l'entrée du musée, figure goguenarde et inoffensive, est assis, une jambe sur l'autre, et joue du laouta, sorte de guitare à trois cordes ; devant lui se trouve une table couverte de vieilles monnaies turques, et à ses pieds un gril où rôtissent des grains de maïs, espoir de son déjeuner. Son costume est simple : un pantalon bleu à grands plis flottants et serré à la cheville, une robe brune à manches larges et dont les pans de devant se retroussent et se rentrent dans une ceinture où s'entassent mouchoir, serviette, poignards et pistolets, un turban, c'est-à-dire un fez rouge, haut de forme autour duquel s'enroule une pièce de toile grossière, enfin pour chaussure des mocassins en cuir rouge. Deux autres soldats debout et costumés à peu près de la même façon, lui font face. Nous reviendrons bientôt et avec plus de détails sur le corps des janissaires qui a envoyé de nombreux représentants à cette exposition.

Digitized by Google

Commençons par le séraï du Grand Seigneur; il est représenté, dans ce musée, par une foule d'employés dont nous mentionnerons les principaux.

C'est d'abord le Ḳislar aghaci (chef des filles) ou chef des eunuques. La nature de ses fonctions lui acquérait une grande influence; aussi était-il considéré comme un des plus grands fonctionnaires de l'empire. Son costume se compose d'un kurklu-ḳaftân (pelisse d'honneur) de brocart à fleurs rouges et bleues, avec une frange de riche fourrure, d'un pantalon large, d'une tunique en soie rouge croisée sous la pélisse, d'une épaisse ceinture de cachemire, d'un large turban rouge avec mousseline blanche, et de babouches jaunes.

Ce sont, ensuite, plusieurs aghas du palais. Ces fonctionnaires, tous d'un grade supérieur et attachés plus ou moins directement à la personne du sultan, étaient généralement choisis parmi les Itchoṛlân (pages, littéralement, enfants d'intérieur) qui eux-mêmes étaient pris parmi les fils des personnages distingués de l'empire et se recommandaient surtout par leur beauté et l'élégance de leur tenue. Cinq d'entre eux portent des costumes qui méritent une assez longue description. — Un Siliḥtar aghaci (chef des porte-glaive impériaux) est revêtu d'une grande dalmatique en tissu d'or avec des fleurs d'or et d'argent en relief sur le fond ; sa coiffure se compose d'un bonnet en forme de fez, en velours brodé d'or; sur le derrière de ce bonnet s'élève une tablette oblongue, haute d'un pied et demi et recouverte de satin violet; cette coiffure rappelle assez, dans son ensemble, celle des rois des bas-reliefs égyptiens. Le Siliḥtar aghaci tient à la main et reposant sur son épaule le sabre du sultan enveloppé dans un fourreau de satin violet. — La seconde figure qui le suit est celle d'un Bach tchoḳadar (chef des serviteurs chargés de prendre et de porter sur l'épaule les vêtements de dessus du Grand Seigneur, dans ses sorties). Ce costume est plus simple; il se compose d'un djubbé (robe à manche fendue à la saignée) en soie noire brodée d'or, et d'un fez recouvert de soie violette. Les trois autres sont — un Tchaouch aghaci, sorte de grand huissier impérial, revêtu d'une robe en tissu d'or serrée à la taille par une ceinture de cachemire que retiennent sur le devant deux larges plaques de métal ciselé et d'où s'échappe le manche de plusieurs poignards; il porte sur la tête, en guise de coiffure, une espèce de bonnet d'or en forme de

Digitized by Google

croissant, une pointe saillant sur le devant de la tête, l'autre s'élevant par derrière, et tient à la main une verge d'huissier dont le pommeau se partage en deux branches d'acier recourbées; — un Agha du palais sans désignation de fonctions : sa robe est en soie blanche plissée à la taille par la pression de deux plaques d'or qui s'agrafent l'une à l'autre sur le devant; son bonnet, à fleurs d'or, a la forme d'un cylindre; — un muet du palais, Dilciz : sa robe est en soie blanche également avec une ceinture semblable; sa coiffure est un bonnet carré en or et dont les angles s'évasent au sommet.

Ce sont enfin des Serikdji-bachi (fonctionnaire préposé à la surveillance des turbans du Grand Seigneur); des cuisiniers, Achdji; — des jardiniers, Bartchévane : on les distingue à un long fez rouge sans gland et retombant sur le derrière du cou, sans toucher, cependant, au corps; — des portiers Kapoudji; — des Zuluflu-baltadji (hallebardiers, littéralement bucherons) : ils portent les cheveux frisés, un bonnet en feutre dans la forme du bonnet persan; — des Soulak, revêtus d'une longue tunique couleur abricot, d'un pantalon rouge, à long plis retombant sur une babouche jaune, et coiffés d'un bonnet rond surmonté d'une aigrette; — des Beyik, en robe violette retroussée à la ceinture, leur coiffure est un bonnet sur le côté duquel s'élève un éventail de plumes. Ces trois dernières classes comprennent les gardes qui entourent le sultan dans les grandes cérémonies. — Deux nains du palais sont d'un aspect fort original; l'un d'eux porte une robe jaune avec une ceinture d'or, et sur la tête un bonnet doré en forme de diadème plein; le second a le vêtement ordinaire des Ottomans, un benich (large robe aux manches tombantes), le turban de couleur sombre et le pantalon flottant sur les babouches. Ces nains, hauts de deux pieds et demi tout au plus, ont une physionomie fort réjouissante. Le sculpteur chargé de les modeler, a fort bien saisi ce type de difformité. Citons, enfin, avant de sortir du palais impérial, un agha du séraï, malade et traîné par deux de ses serviteurs dans une voiture revêtue d'étoffe brune, à deux roues, ouverte seulement sur le devant et sans vitrage.

Un Sadrâzam (grand-vizir) porte un kurklu kaftân en brocart à fleurs rouges et vertes; son turban, excessivement élevé, forme en bas quatre angles qui s'arrondissent et se recourbent un peu vers le front; la partie supérieure, moins large, est cylindrique, la mousseline blanche qui le recouvre est traversée en ligne diagonale par une

Digitized by Google

bande d'or; à sa ceinture de cachemire étincelle le manche ciselé d'un poignard. Son itch-agha (sorte d'intendant) et son tchokadar ont le costume ordinaire. L'habillement du Cheik-ul-islam et du Capitan-pacha est semblable à celui du grand-vizir; leur turban n'offre pas la même singularité, c'est un fez autour duquel s'enroule plusieurs fois une pièce de riche étoffe. Parmi les gens de leur suite on remarque leur tchokadar et le tchaouch du dernier. Un matelot du temps d'Hucein pacha, et dont le nom turc ne peut guère mieux se traduire que par le mot *débraillé*, se distingue par un gilet étroit, brodé en or sur drap noir et laissant la poitrine nue, un pantalon bleu arrêté au genou, une ceinture bourrée de yatagans, de poignards et de pistolets; ses bras nus portent des figures de poissons incrustées à la poudre. Le tchaouch a un gilet rouge, brodé en or et à manches échancrées; un pantalon couleur sang de bœuf, des guêtres semblables et un turban penché de côté.

Avant de passer aux janissaires, nous devons, pour bien faire comprendre les désignations de grades que nous aurons à traduire, faire précéder cette nomenclature de quelques détails préliminaires sur l'organisation de cette milice.

Le corps ou ortâ des janissaires fut institué par le sultan Amurat IV (Mourâd) qui les choisit parmi ses propres esclaves. Afin de rendre cette milice plus considérable, il y fit entrer le cinquième des prisonniers de guerre et le dixième des villages chrétiens et tributaires. Le plus célèbre santon du siècle, Bektach Emin Baba, bénit le nouveau corps, lui donna le nom de Véni-tchéri (nouvelle troupe) dont, avec cette facilité qu'ont les Français à altérer les mots d'origine étrangère, nous avons fait *janissaire*, lui dicta des règlements de discipline et devint, par la suite, son protecteur céleste. Les janissaires invoquaient son nom dans les combats et l'invoquaient aussi dans leurs terribles révoltes. Une solde plus forte que celle des autres troupes, une nourriture meilleure et plus abondante furent les premiers priviléges de cette milice qui depuis sut, le cimeterre en main, en obtenir de plus importants, lorsque ce corps devint, en quelque sorte, une seconde nation au cœur de la nation ottomane et inscrivit sur ses registres une foule de volontaires qui ne faisaient aucun service et ne briguaient l'honneur d'être janissaires que pour s'assurer l'impunité. L'ortâ se divisait en oda ou régiments. Les noms distinctifs des chefs étaient inspirés par l'organisation primitive de la mi-

Digitized by Google

lice; c'étaient le Tchorbadji (faiseur de soupe) chef de l'oda, l'Odabachi (chef de chambrée) et le Vékil-ḳadj (dépensier), ses lieutenants; l'Achdji(cuisinier) chef d'une compagnie, le Ḳaracoullouḳdji (marmiton) et le Saḳḳa (porteur d'eau), ses lieutenants. Outre l'enseigne confiée au Bairaḳtar (porte-drapeau), chaque compagnie se distinguait par une marmite dont le numéro formait son numéro d'ordre. Que l'on ne s'étonne pas, du reste, de la singularité de ces dénominations. Elles existaient à la cour de Byzance; elles ont existé, à peu de différence près, sous la monarchie, en France, et ê me actuellement, les divers titres de noblesse des boyards moldo-valaques sont empruntés à diverses professions qui n'ont aucun rapport avec la dignité que leur nom désigne. Ajoutons que les janissaires tenaient plus à leurs marmites qu'à leurs étendards et que, dans leurs révoltes, ils les rangeaient, par ordre de compagnies, sur la place d'At-meydan : c'était le signal de la guerre civile.

L'état-major général de l'ortâ des janissaires se composait du Yénitchéri-aghaci, chef suprême de la milice; du Seymen-bachi, chefs des oda ou régiments compris dans la classe des Seymani (les janissaires se divisaient en trois classes : Yaya-bey, Beulaki, Seymani); du Yénitchéri kéḳia bey, second lieutenant de l'aga des janissaires, chargé de recevoir les rapports; du Yénitchéri éfendi, juge de l'ortâ; du Muḥzour-aghaci, agent de l'ortâ auprès de la Sublime-Porte; du Bach-tchaouch, chargé des registres du corps; de l'Ortâ-tchaouch, prévôt général.

L'Aga des janissaires, en sa qualité de chef suprême du corps, remplissait une des plus grandes fonctions de l'État; aussi le costume que nous voyons au musée est-il semblable à celui des plus hauts fonctionnaires de l'empire ottoman : pelisse ruisselante d'or avec fourrures, turban de mousseline, babouches jaunes, ceinture de cachemires armes éblouissantes.

Un des plus curieux costumes de l'exposition est celui d'un Yénitchéri-oustaci, officier supérieur des janissaires, marchant entre deux bas-officiers. Le Yénitchéri-oustaci porte une espèce de dalmatique rouge recouverte de plaques et de boules de métal; en dessous une robe en étoffe simple descend jusqu'à la ceinture qui se compose de cachemires roulés et retenus par d'énormes plaques de métal, rondes et contre lesquelles, au moindre mouvement, viennent résonner trois autres plaques carrées curieusement ciselées. Pour

Digitized by Google

ajouter à ce luxe d'ornement, le yatagan, passé à la ceinture, a, comme dragonne, une longue chaîne d'acier terminée par une cloche de métal, sans marteau, il est vrai, mais ornée d'aiguillettes d'acier. La coiffure de cet officier se compose d'un bonnet rond et plat du haut, brodé en or; une large baguette de cuivre le sépare dans toute sa hauteur sur le devant; de son sommet s'échappe, par derrière, une large pièce d'étoffe grise qui vient se rejoindre à la dalmatique et former manteau sur les épaules. Ce costume, complété par un large pantalon rouge et une jupe semblable à la dalmatique, est celui des grandes cérémonies; nous retrouvons plus loin le même officier en petite tenue, sans tout cet attirail et n'en ayant conservé que les deux plaques en métal agrafées à la ceinture.

En donnant ainsi aux janissaires une place considérable dans cette exposition, on ne pouvait certes oublier leur chef spirituel, Bektach Emîn Baba. Ce santon a les jambes nues, une robe de bure blanche, une ceinture en étoffe commune, un fez bas en feutre blanc sans flot et bordé, à sa partie inférieure, d'une bande d'étoffe brunâtre et pelucheuse; il tient à la main une espèce de cornet à bouquin.

Nous aurions trop à faire, si nous voulions énumérer tous les janissaires qui se trouvent à l'Elbicéi Atika; nous nous contenterons, comme nous avons fait jusqu'ici, de choisir les principaux, c'est-à-dire ceux qui se distinguent par un costume particulier et original.

Ce sont d'abord des janissaires de diverses compagnies; on les reconnaît surtout à la coiffure: — un janissaire Adjemi oṛlou (novice, littéralement: fils de persan) porte un bonnet de feutre en forme de cône; — un janissaire Eyri Kalpakle (au bonnet de travers) porte un fez vert tombant sur l'épaule. — Un Agha, chef des aghas, c'est-à-dire le chef du premier régiment, — un Ortâtchaouchi, — un agha des janissaires Serden-ketchdi (avant-garde, littéralement: il a fait l'abandon de sa tête), — un Bach-tchaouchi, — un Oda-bachi, — un Ḳoul-kéḳiaci sont revêtus du costume ordinaire ottoman. Nous signalerons plutôt un Bach-ḳaraḳoulloukdji (chef marmiton), lieutenant d'une compagnie; il porte sur l'épaule une longue cuiller à pot dont l'extrémité du manche se termine en fer de lance; — un Châtir (coureur) dont le turban se compose d'un fez rouge autour duquel s'enroule un ruban étroit et blanc dont tous les tours se superposent les uns aux autres, absolument comme une pièce de passementerie roulée; ce

Digitized by Google

ruban, ainsi posé, forme autour du fez un bord circulaire d'un demi-pied de large, et la coiffure ressemble, à distance, à un chapeau de feutre à larges bords.—Citons encore un Serek-hammale, portefaix chargé du long bâton avec lequel il soulève les fardeaux; — un Toulombadji (pompier) en tenue ordinaire, c'est-à-dire avec un turban éclatant de couleurs, des pièces d'étoffe brillante roulées autour de son corps, une veste brune et un large pantalon bleu; — un Toulombadji en tenue d'incendie, c'est-à-dire une veste blanche, un caleçon étroit et blanc, les jambes nues, et sur la tête, pour coiffure, une espèce de vase en fer-blanc; — un Bekdji (veilleur de nuit) armé de sa lance; — un Harbadji (hallebardier) de la Sublime Porte; — un Bairaktar (porte-étendard), — un Momdji (faiseur et allumeur de chandelles) d'un oda; — un Divandé kicè-alane (comptable chargé de recevoir la paye des troupes) : sa coiffure se compose d'un fez avec une draperie grise tombant, par derrière, sur les épaules; — un Sebildji (qui donne de l'eau ou porteur de sébile) de l'agha des janissaires. Ce serviteur se tenait à ses côtés en temps de marche et lui donnait à boire; son costume se composait d'une veste brune, d'une large écharpe aux couleurs variées, attachée à l'épaule droite et au côté gauche, d'un fez gris avec une draperie brillante, formant manteau par derrière; il portait en bandoulière une outre avec robinet remplie d'eau et une tasse en métal.

Un Oriâ sakkaci (porteur d'eau), officier des janissaires, a un vêtement des plus remarquables : c'est une large veste sans taille en étoffe épaisse et couverte de petites plaques de cuivre; une pointe de croissant, en étoffe pareille et avec des plaques semblables, s'élève roide et menaçante sur chacune de ses épaules; il porte derrière le dos une espèce de cabas en cuir qu'il tient par une courroie, et à sa ceinture un long fouet à pomme d'ivoire et à longues lanières. N'oublions pas les deux officiers qui soutiennent sur l'épaule un long bâton dans lequel est passée l'anse de la marmite de la compagnie; ces deux officiers portent le fez moderne, bas de forme et à demi recouvert d'un flot de soie bleu.

Nous trouvons plus loin un groupe de deux janissaires portant le baklava (patisserie turque) enveloppée dans un tissu noué et passé dans un long bâton dont les bouts reposent sur leur épaule. Les janissaires avaient le privilége, la quinzième nuit du Ramadân, d'aller

Digitized by Google

prendre dans les jardins du séraï du baklava que leur fournissaient les cuisines du palais impérial.

Citons enfin, pour en finir avec la série nombreuse des janissaires, un chef sellier, saroudji-bachici de l'agha des janissaires, des tchokadar d'officiers supérieurs et un loustic de régiment, coiffé d'un bonnet à poil et jouant du tambourin.

Le second corps qui vient après l'ortâ des janissaires est celui des Kombaradji (bombardiers). Ce corps, formé par le célèbre comte de Bonneval qui embrassa l'islamisme sous le nom d'Ahmed pacha, a laissé peu de souvenirs dans l'armée ottomane; il est représenté au Musée par un petit nombre de figures : un muhendès, ingénieur, porte un long bénich de couleur foncée et un turban sombre; — un Tchaouch de bombardiers à cheval porte un djubbé, le turban et un large pantalon rouge tombant sur des bottines jaunes.

Nous trouvons également dans cette exposition plusieurs costumes appartenant au corps de Nizam djedid. Le sultan Sélim voulant former une nouvelle milice pour l'opposer à celle des janissaires dont les envahissements lui donnaient à craindre pour le salut de l'empire ottoman, chargea de ce soin le célèbre Huceïn pacha. Ce ministre réunit les débris des défenseurs de Saint-Jean-d'Acre et les fit manœuvrer quelquefois en sa présence. Le peuple assistait à ces manœuvres et se plaisait à contempler la belle tenue, la vivacité et la régularité des mouvements de ces hommes. Huceïn pacha habitua ainsi la population musulmane à voir le système européen se substituer aux manœuvres sans discipline des janissaires, et organisa le nouveau corps (nizam djedid). Il fut formé d'après le modèle des régiments français, et l'uniforme fut adopté, pour la première fois, d'une manière absolue dans l'armée ottomane. L'habillement des nizam djedid se composait, comme nous pouvons le voir par les figures exposées, d'une veste rouge étroite, d'un pantalon bleu serré à la jambe, large entre les cuisses, et d'un fez rouge long et semblable à celui des bostandji du sérail. On compte au Musée un Topdji bachi (chef de l'artillerie), deux soldats, un capitaine et un colonel; plus deux canonniers, l'un à pied et l'autre à cheval, faisant partie de la nouvelle armée; comme on le sait le sultan Sélim avait détaché l'artillerie du corps des janissaires pour la réunir à celui des nizam djedid. Le colonel porte un costume presque en tout semblable à celui sous lequel on représente le général Murat, c'est-à-dire une pelisse

Digitized by Google

rouge avec fourrure, un sabre recourbé, une giberne au flanc et des bottes molles en maroquin rouge.

Un Déli bachi (chef du corps de cavalerie appelé Déli, fou) tenant à la main une longue lance, porte un costume qui a de l'analogie avec celui du cosaque; c'est un large pantalon rouge arrêté à la cheville, une veste à demi cachée par un djubbé, un fez rouge haut et à peine recouvert, à sa partie inférieure, d'une légère mousseline. Ce corps de cavalerie faisait la guerre de partisans et devait son nom au courage brillant et à l'allure sauvage des hommes qui le composaient.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à énumérer quelques figures prises au hasard parmi celles que nous n'avons pas encore mentionnées, pour donner une idée assez exacte de cette exposition.—C'est un Réis éfendi (ministre des affaires étrangères, fonction moins importantes autrefois qu'aujourd'hui) revêtu du kurklu ḳaftân; c'est un Stamboul ḳadîci, juge de Constantinople, couvert d'une pelisse d'honneur et suivi de son Ḳoulorlane (conseiller, assesseur); — ce sont un Divan terdjéman (interprète du divan), — un Divan-tcha-ouchi (huissier du divan), — un Devellerin ḳapou-orlane (drogman de légation), — un Tepdîl (espion) de la S. Porte, — un Katib éfendi (écrivain) de la S. Porte : on remarque à sa ceinture un encrier passé dans ses plis en guise de poignard; — un Ḥékim-bachi (médecin en chef du sultan) en bénich et portant pour coiffure un bonnet à poil; — un Tuddjar-capıtan (capitaine de bâtiment marchand); — un Yol ḳacékici (inspecteur des chemins, pendant les promenades du sultan) en robe et en pantalon rouges, — enfin un Aflâḳ bey (prince de Valachie) portant un bonnet fourré et un épais ḳaftân dont la bordure est formée, sur le devant et tout le long du vêtement, de plaques de métal séparées les unes des autres par une bande carrée de fourrure.

Un petit compartiment du Musée est réservé à quelques rayas: un Juif, un Grec et un Arménien, reconnaissables à leur coiffure, et à quelques corps de métier dont l'habillement n'a rien de remarquable.

Nous avons terminé la description des figures exposées dans ce musée et nous avons essayé, comme nous le disons plus haut, de la faire aussi complète que possible. Sans doute, dans le nombre, quelques figures nous auront échappé; mais la faute en est moins à

Digitized by Google

nous qu'à l'arrangement du musée même. Nous l'avons déjà dit, les figures, disposées par groupes, auraient produit plus d'effet, et chacune d'elles aurait ainsi attiré l'œil du spectateur qui est obligé de les chercher une à une et qui, par conséquent, ne peut, sans un grand effort de mémoire, se les rappeler toutes. Un second reproche que nous adresserons à cette exposition, c'est de ne point assez déterminer les personnages par des accessoires indispensables et servant à désigner leurs fonctions; nous aurions voulu voir, par exemple, entre les mains d'un k̤ombaradji, une grenade, entre celles d'un ḥarbadji, une hallebarde, etc.

Quoi qu'il en soit, ce Musée sera toujours intéressant pour ceux qui aiment à lire l'histoire d'un peuple dans les antiquités qu'il possède : c'est à ce titre que nous avons vu avec plaisir les encouragements qui lui sont venus de toutes parts. Les costumes sont d'une grande exactitude, et beaucoup en sont fort riches; les mannequins qui les portent font, en général, honneur aux artistes qui les ont sculptés et qui ont su leur donner le caractère de physionomie des personnages qu'ils représentent.

Georges NOGUÈS.

Digitized by Google

RELATION DU VOYAGE

DES

CHEFS ALGÉRIENS EN FRANCE,

RÉDIGÉE

PAR SI-SLIMÂN-BEN-SIÂM, HÂKEM DE MILIÂNAH (*).

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux! Nous implorons son assistance.

Nous rendons à Dieu les hommages qui lui appartiennent et la reconnaissance qui est due à sa bonté et à ses grâces. Louange à l'Être suprême qui nous a faits maîtres de la terre et nous a permis d'en parcourir toutes les contrées et de jouir de toutes leurs productions! Louange à lui qui, mettant les navires à notre service, leur a donné l'ordre et les moyens de courir sur la mer! Nous le prions pour Sa Majesté le sultan Napoléon, qu'il lui assure la victoire et qu'il remplisse le monde, de l'Ouest à l'Est, du bruit de sa gloire et de sa renommée.

(*) Nous avons promis de donner des détails sur le voyage que viennent d'accomplir en France les chefs arabes appelés à assistèr à la cérémonie de la distribution des drapeaux : nous ne croyons pouvoir mieux faire que de traduire littéralement le récit d'un de ces voyageurs, Si-Slimân-ben-Siâm, ḥâkem de Miliânah. Nous n'avons *rien* voulu changer à sa relation, qui ne peut que paraître intéressante à plusieurs égards.

Digitized by Google

Pour entrer en matière, l'humble serviteur de Dieu, celui qui a besoin de la miséricorde céleste, Slimân, fils de Siâm, dit :

Le Tout-Puissant ayant décidé que je devais aller visiter les pays du Nord, remplis de nombreuses beautés et de perfections, je reçus un ordre à cet effet d'une personne envers laquelle l'obéissance est un devoir, diamètre et pôle de l'Algérie, le possesseur du jugement droit et de la bonté infinie, le vaillant combattant, le gouverneur général Randon. Puisse la Providence veiller toujours sur lui et le préserver de la méchanceté des envieux !

Le jour où cet ordre me fut transmis, fut pour moi un jour de fête. Partant aussitôt de Miliânah, lieu de mon séjour, j'arrivai à Alger la brillante, que Dieu la protége, le 23 avril de l'an 1852 de l'ère messiaque, d'après laquelle je compterai dans le courant de ce récit.

Je trouvai à Alger un grand nombre de Chefs arabes qui avaient reçu le même ordre que moi. Ceux des provinces d'Oran et de Constantine avaient été également conviés. Je faisais donc partie de cette noble réunion dont la mission était d'assister à la distribution des drapeaux faite aux chefs de l'armée, dans une journée solennelle.

Nous partions dès le lendemain pour Cette. Nous obtînmes auparavant de présenter nos devoirs à S. E. le Gouverneur général, dont la bonté est inépuisable. Elle se manifesta par une dernière faveur, en plaçant à notre tête, pendant le voyage que nous allions accomplir, M. le colonel Durrieu, signalé entre tous par sa sagesse et ses qualités éminentes.

Quand, après notre embarquement, je me vis sur la plaine liquide, je me rappelai les vers du poëte :

Vois le navire dont l'aspect est ravissant et qui devance les vents par la rapidité de sa course,

On le dirait un oiseau qui, les ailes déployées, vient du Ciel pour se poser sur la surface de l'eau.

Nous arrivâmes à Cette, dans la soirée du 27 avril, et nous y passâmes la nuit. Il nous fut impossible de voir les beautés qu'elle renferme, parce qu'il fallut en partir dès le matin pour Montpellier, en voiture à vapeur, sur le chemin de fer. J'en donnerai une description abrégée. Sur toute l'étendue de la route on a posé bout à bout des barres de fer, solidement maintenues par des crampons de même nature, et parfaitement de niveau, sur lesquelles les voitures

Digitized by Google

sont entraînées à l'aide d'un procédé fort ingénieux. Elles sont placées sur les deux côtés de la voie, un peu élevées au-dessus du sol, recourbées dans leur partie inférieure et dans la partie supérieure, munies d'une rainure calculée de façon que les roues des voitures viennent s'y emboîter exactement.

L'aspect de ce genre de route est une chose admirable. L'art des ingénieurs les maintient dans le niveau le plus exact, et quand une montagne s'oppose à leur tracé, ils le font passer en dessous. Nous avons vu, à notre retour de Paris, un de ces passages souterrains, dont les parois et la voûte sont revêtues en pierre de taille. La voiture, lancée à grande vitesse met six minutes pour le franchir. Elle le parcourt sans faire éprouver la moindre fatigue aux voyageurs, avec la rapidité de l'éclair que la vue ne peut suivre; un cavalier aurait une heure et demie à marcher pour faire le même chemin, car l'espace qu'il mettrait une journée entière à franchir, peut l'être en une heure par ces voitures. Celle qui donne l'impulsion est comme les autres, mais en fer, et munie d'une machine semblable, à ce que l'on dit, à celles qui mettent en mouvement les bateaux à vapeur. On se sert pour la chauffer d'une pierre noire, particulière à certains pays, extrêmement lourde, à laquelle on donne le nom de charbon de terre. C'est la même substance qu'on emploie pour les bateaux à vapeur de l'Océan et des rivières. Cette première voiture en entraîne après elle plus de soixante autres, qui peuvent contenir chacune jusqu'à seize personnes. Elle marche, sans le secours des chevaux, par le seul moyen de la vapeur, et avec une rapidité extrême. C'est une admirable invention, mais qu'on ne peut bien apprécier qu'en la voyant.

Dès le même jour, 28 avril, nous fûmes présentés par M. le colonel Durrieu au général qui y commande et qui nous accueillit avec une grande bienveillance. Il nous fit conduire par un de ses officiers dans un jardin délicieux, endroit charmant, que nous trouvâmes rempli d'arbres, de fleurs, de kiosques et d'eaux jaillissantes; on le nomme Pérou. Nous y remarquâmes un courant d'eau, qui est porté sur des arcades à une grande hauteur, et s'alimente à une montagne que le gardien du jardin nous fit voir, et nous dit éloignée de trente-six heures de la ville. Nous ne quittâmes ces lieux que pour rentrer à notre logement, et reprîmes le lendemain le chemin de fer d'Avignon où nous arrivâmes dans la même journée. Cette ville renferme

Digitized by Google

un édifice d'une solidité extraordinaire, où se trouve une salle affectée jadis à la réunion des papes et des docteurs de la religion chrétienne. L'imagination est éblouie par l'aspect de cette construction non moins remarquable par la solidité que par la hauteur des murailles.

Le 1er mai, nous partîmes d'Avignon pour Valence, en bateau à vapeur, sur un fleuve large de plus de mille coudées et dont les bords sont protégés par des travaux d'art. On y voit des ponts nombreux, assez élevés pour laisser passer des bateaux, et construits en fils de fer avec un art admirable. Nous ne restâmes qu'une nuit à Valence; mais nous eûmes le temps d'y voir une partie de cette armée sur laquelle nul ennemi ne saurait l'emporter. Il nous fut d'ailleurs impossible de visiter en détail cette localité. De cette ville jusqu'à Lyon le fleuve présente le même encaissement des rives, la même grande quantité de ponts, de bateaux à vapeur, de châteaux forts sur les bords. Cette série d'objets se reproduisait sans interruption à nos regards.

Lyon, où nous sommes entrés le 2 mai, est très-vaste et très-riche, et peut être considérée comme la seconde capitale de la France. Elle renferme des palais, des églises, des jardins; elle est traversée par deux rivières qu'on franchit sur de nombreux ponts en fer. Les yeux n'ont vu jamais, les oreilles n'ont jamais entendu rien de semblable. Les habitants nous y ont fait l'accueil le plus parfait; leurs paroles, leur empressement nous témoignaient du plaisir qu'ils avaient à nous recevoir. Nous y avons visité une vaste église, ornée avec une rare magnificence, d'une construction très-solide et très-élevée. Un autre établissement, appelé Musée renferme des figures sculptées en marbre précieux, des peintures si parfaites, qu'il ne leur manque que la parole, et que, par un singulier effet de l'art, elles semblent vous suivre du regard partout où l'on se place. Il s'y trouve aussi dans un coffre de verre, un homme mort, dont les cheveux, la barbe et les dents sont parfaitement conservés, bien que la peau soit desséchée jusqu'aux os. On nous apprit qu'il avait été trouvé en Égypte, où il était enterré depuis plus de trois mille ans.

Nous visitâmes également le Palais de Justice, qu'à lui seul on prendrait pour une ville, s'il était isolé. Sa grandeur, son élévation, sa beauté, l'excellence de ses ornements, de ses salles, de ses membres, passera tout ce qu'on pourrait dire.

Digitized by Google

Malgré la grande population de Lyon, on n'y remarque pas un individu oisif, et l'aisance de ses habitants est fort grande. Cela tient à ce qu'ils s'occupent des arts utiles, tels que la filature de la soie et de l'or, pour laquelle ils font usage de métiers très-compliqués. On sait du reste que ce peuple est célèbre par ses fabriques.

Nous quittâmes cette ville le 4 mai, dans un bateau à vapeur remontant jusqu'à Châlons une rivière semblable à celle que nous avons décrite précédemment, et qui charme le cœur par la beauté de ses rives. Nous nous rendîmes ensuite de Châlons à Paris par le chemin de fer. Pendant le voyage, je remarquai, sur le bord de la route, cinq ou six fils de fer, plus minces que le petit doigt, suspendus à environ deux coudées de hauteur, et soutenus par des poteaux de place en place. Je m'informai de ce que ce pouvait être. On me dit que l'une des extrémités de ces fils était à Paris, l'autre à Lyon, et qu'ils servaient à faire passer, de l'une à l'autre de ces deux villes, des nouvelles en un clin d'œil. De sorte que deux amis qui s'y trouveraient placés pourraient entretenir une conversation, bien que séparés par une distance de 119 lieues françaises. J'ignore comment cela se peut faire, n'ayant point remarqué sur ces fils les mouvements qu'on observe sur le télégraphe dans notre pays d'Alger.

L'aspect de ces merveilles me pénétrait plus que jamais de la puissance de Dieu, par qui tout arrive.

En somme, depuis notre entrée en ce pays, nous n'avions pas traversé un seul endroit qui ne fût planté ou ensemencé, couvert de nombreux arbres fruitiers, de vastes ombrages, plein des beautés les plus douces et les plus accomplies. Il s'y joignait l'état florissant, la propreté, la multiplicité des villes et villages, dont le nombre est tel que la plume et la langue se fatigueraient à compter ce que nous en rencontrions en une heure. Ce n'était qu'une chaîne de villes touchant les unes aux autres, et que par un effet de la rapidité de notre course nous étions portés à confondre en une seule. Ajoutez à cela l'apect des grandes routes sur lesquelles les voyageurs cheminent constamment à l'ombre des rangées d'arbres qui les bordent. Ces arbres, ces fleurs, ces ombrages, ces jardins me rappelaient les vers du poète El-Bohtori décrivant la ville de Damas :

Damas nous a montré toutes ses beautés, elle a pleinement rempli les promesses que nous en faisaient ses admirateurs.

Celui qui le veut peut rassasier ses regards de l'aspect d'une ville

Digitized by Google

charmante et s'enivrer d'un climat aussi plein de charmes qu'elle.

Les nuages passent en légères bandes sur ses montagnes; les plantes s'élancent par touffes jusque dans ses déserts.

On n'y voit qu'une végétation luxuriante, des fruits savoureux, des oiseaux mélodieux.

On croirait que c'est le printemps et l'été qui se succèdent et se confondent.

Quand on considère à quel point les habitants de la France sont adonnés à la culture des terres et aux plantations d'arbres, combien ils recherchent la propreté et l'élégance dans leurs constructions, avec quels soins ils cultivent le commerce et les arts, on y trouve une preuve éclatante de la sagesse de leur esprit et de l'impulsion de leur gouvernement, dont l'équité est célèbre. Un ami, d'une véracité connue, m'a assuré qu'une femme pouvait seule, entreprendre le voyage d'une extrémité à l'autre du pays, par terre comme par eau, sans avoir à redouter d'insulte ni de vol, alors même qu'elle serait couverte d'or et de rubis. Nul n'y songe à dépouiller le voyageur sur les routes; la tranquillité, la paix et la prospérité règnent partout.

Ce fut le 4 mai que nous entrâmes à Paris. Il nous apparut supérieur à toute description, rempli de beautés qu'il serait impossible de célébrer dignement, quand on y emploierait des années. Nous y trouvâmes les chefs arabes des provinces d'Oran et de Constantine, et nous fûmes logés tous ensemble dans un hôtel vaste et opulent que le gouvernement avait désigné pour nous recevoir, et qu'on nomme *Hôtel des Princes.*

A peine arrivé, je commençai à visiter la ville. Sa forme remarquable, sa superbe construction, ses habitants de toutes classes, son fleuve, ses ponts, ses jardins, ses arbres, ses fontaines, la pureté de son atmosphère attiraient tour à tour mon attention. J'étais frappé de la hauteur des maisons et de leur beauté, de l'aspect des palais des souverains, de l'hôtel où l'on frappe les monnaies, des théâtres, maisons d'agrément et d'amusement pour la population, du local où sont rassemblées et entretenues toutes les espèces d'animaux, de toutes les merveilles enfin que renferme cette ville. Je demandais des renseignements sur les bibliothèques si célèbres par la variété des ouvrages qui y sont réunis, sur tous les sujets et dans toutes les langues. Je m'informais des soins qu'on donne à la guerre, du nombre des

Digitized by Google

troupes, de la soumission du peuple aux ordres de l'autorité, de l'administration de la justice envers tout le monde.

La forme de Paris m'a paru allongée; son étendue permet de regarder cette ville comme une des plus populeuses de la terre, elle compte en effet 1,200,000 habitants. Elle est, pour le moment, la plus grande ville et la capitale de la France. Le peuple qu'elle renferme se distingue par la finesse d'esprit, la netteté d'intelligence, l'aptitude générale à toutes les affaires.

Les discours des voyageurs nous en avaient fait connaître les grandes qualités;

Mais Dieu m'est témoin qu'en les voyant, nous avons reconnu que nos oreilles ne nous avaient pas appris la moitié de ce qui s'offrait à nos yeux.

Peu disposés à admettre sans discussion les traditions de leurs devanciers, ils se montrent en tout désireux de connaître la nature réelle des choses et d'en étudier les causes. C'est à ce point que les gens du peuple, bien différents chez eux de ceux des autres nations, s'y occupent des questions les plus graves et cherchent à les approfondir autant que leur permet leur capacité. Toutes les sciences, tous les arts, jusqu'aux arts manuels, y étant l'objet de nombreux traités, les artisans eux-mêmes sont obligés de connaître la lecture et l'écriture, pour se perfectionner dans celui qu'ils cultivent. Chacun d'eux s'efforce d'ailleurs d'y introduire quelque invention nouvelle ou quelque perfectionnement à ce que d'autres ont inventé, afin de mériter des éloges pendant sa vie, et de laisser après sa mort une belle renommée. C'est l'idée qu'a si bien exprimée Ibn-Dorcid dans son poëme appelé le Maksoura lorsqu'il dit :

L'homme après sa mort n'est qu'un souvenir : sois donc un beau souvenir pour ceux qui doivent te survivre.

Telle est l'impression générale que nous avons rapportée de cette glorieuse nation; nous y joindrons quelques mots sur le caractère de celui qui la gouverne, notre seigneur le Sultan. Nous dirons que c'est un grand prince, branche de princes, célèbre pour sa justice et sa bravoure, d'une si éminente dignité qu'il serait superflu de le rappeler, d'une gloire qui se passe d'éloges. CAVALIER ACCOMPLI, brave et habitué à revenir à la charge, renommé pour ses inspirations audacieuses, et pour la fermeté de ses résolutions, telle est, Son

Digitized by Google

Excellence, le Sultan Louis-Napoléon Bonaparte : que Dieu prolonge sa vie et fasse durer sa fortune.

Il a hérité de la bravoure de son oncle et de son père, au point qu'on dirait que ces princes sont encore vivants parmi nous.

La faveur divine a réuni en lui la générosité, la supériorité imposante, la libéralité, l'intrépidité et la noblesse d'âme.

Il a droit à tous les genres de gloire.

Aussi puisse Dieu récompenser la nation française d'avoir fait monter sur le coursier celui qui sait le faire courir, et confié l'autorité de l'empire à celui qui sait l'exercer dans toute sa plénitude!

Parmi les ministres et les principaux personnages de l'État, hommes de bien, esprits d'élite, nous citerons le ministre de la guerre, M. le général de Saint-Arnaud, dont nous avons vu briller au milieu de nous les grandes qualités militaires, la résolution, l'habileté administrative, les talents de commandement. Libéral, doux de parole, aimant la gloire et aimé d'elle, puisse Dieu lui accorder une longue carrière!

Il est de ces hommes qui savent donner à leurs paroles la réalité des faits, accorder leur appui à qui les implore et leurs bienfaits à qui les mérite.

De pareils hommes impriment à leurs actions un cachet que le talent même ne saurait imiter.

Les noms d'autres personnages éminents trouveront naturellement leur place dans le cours de notre récit; nous reprendrons pour un moment la description de la ville.

Une grande rivière la traverse; on l'appelle la Seine. Ses eaux excellentes et salubres forment trois îles dans l'intérieur même de la ville, et portent de grands bateaux lourdement chargés. Ses bords sont revêtus de murailles solides et bien entretenues formant parapet du côté de la ville, et s'élevant deux tailles environ d'homme audessus de l'eau. On la franchit par seize ponts, dont l'un, appelé le pont du Jardin-des-Plantes, n'a pas moins de 400 pieds de longueur sur 37 de largeur. Sa construction exigea, à ce qu'on prétend, cinq années de travaux et 30 millions de francs de dépense. Il fut érigé pour consacrer la mémoire d'une victoire que Napoléon remporta, le jour anniversaire de son couronnement, sur les puissants empereurs de Russie et d'Allemagne. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi *pont d'Austerlitz*, du nom de la bataille dont il éternise le souvenir.

Digitized by Google

En face se trouve le Jardin des Plantes, destiné par le gouvernement à recevoir toutes les espèces d'animaux, d'arbres et de plantes. Nous allâmes les visiter. D'un côté sont les animaux sauvages, éléphants, lions, tigres, rhinocéros, hyènes et nombre d'autres qu'il serait trop long de nommer. Plus loin, une serre immense, vaste jardin couvert d'une toiture en verre, réunit tous les arbres inconnus aux pays froids, tels que palmiers et autres. Afin de leur procurer la chaleur nécessaire à leur végétation, on entretient dans l'intérieur de ce local des feux qui y maintiennent une température comparable à celle de nos bains. Nous restâmes dans cette serre assez longtemps pour voir tout ce qu'elle renferme et pour nous convaincre qu'il est peu de choses aussi admirables.

On nous fit visiter tour à tour les établissements où se donnent les jeux publics. Le premier où l'on nous conduisit est un grand édifice, très-vaste et très-solide. Les spectateurs en garnissaient l'intérieur, hormis une partie, moins élevée que le reste du local et réservée pour les acteurs. Ceux-ci attendirent pour commencer que le peuple fût assemblé. Nous y vîmes un arbre qui sortit graduellement de terre jusqu'à ce qu'il eût atteint toute sa hauteur; il se garnit de branches et de feuillages, et nous montra, en guise de fleurs, des femmes qui riaient, jouaient et gazouillaient entre elles. Ce n'était qu'une fiction, mais elle nous parut ravissante.

Dans un autre endroit, nommé l'Hippodrome, nous assistâmes à des exercices équestres extraordinaires. Debout sur deux d'entre eux, une femme guidait six chevaux lancés au galop; et pendant cette course rapide, dont leur ordre n'était point dérangé, elle passait alternativement sur le dos des uns aux autres. Nous vîmes ensuite trois hommes qui montèrent dans les airs assez haut pour disparaître à nos yeux. Assis dans une nacelle, suspendue au-dessous d'un globe de forte étoffe qu'on avait rempli de gaz tandis qu'il était à terre, ils s'élevèrent à la vue de tout le peuple qui les suivit des yeux aussi longtemps qu'ils restèrent visibles. Je ne pouvais m'empêcher de les chercher du regard et de m'inquiéter de leur sort; un de nos amis me rassura, en m'apprenant qu'ils pourraient redescendre à terre quand ils le voudraient. C'est assurément une des choses les plus merveilleuses que nous ayons vues.

Nous avions obtenu l'autorisation de visiter l'Hôtel des Monnaies. Tout dans cet établissement se fait au moyen de machines; on n'y

Digitized by Google

emploie des hommes que pour les seules opérations du pesage. Il s'y trouve quatorze balanciers, admirables par la facilité de leur travail et la puissance de leurs effets. Une personne digne de foi m'assura que chacun d'eux pouvait frapper cent mille pièces en une seule journée. Que le lecteur songe à cela, et s'il est tenté de m'accuser d'exagération, je lui répondrai avec le poëte :

Si l'on voyait la belle Leila, chacun reconnaîtrait sa beauté et avouerait même que je ne l'ai pas assez louée.

A peu de distance de la ville se trouve un château appelé Versailles, ancienne demeure des souverains. Le chemin de fer nous y transporta en un quart d'heure. Comme il n'est pas permis de le visiter en tout temps, un grand nombre d'hommes et de femmes se joignirent à nous pour y entrer. Nous fûmes frappés d'admiration à l'aspect de cet édifice. Ses murailles qui s'élèvent jusqu'au ciel, ses colonnes du marbre le plus rare, ses tableaux, ses statues, ses galeries, dont les balcons s'ouvrent sur un jardin couvert d'arbres et de fleurs, nous remplissaient d'étonnement. Rien au monde ne saurait être comparé à la partie qu'habitait jadis le roi. Les meubles, les fauteuils, les lits, tout est en or pur et massif. Ajoutez à cela les mosaïques, les tableaux, les dorures, les glaces rayonnantes, les statues du marbre le plus précieux et qui paraissaient vivre. On nous apprit que c'étaient les images des anciens rois de France. Nous y restâmes trois heures sans en voir la dixième partie; il y faudrait consacrer plusieurs journées. Les jardins sont également au-dessus de toute description. Notre plume ne suffirait pas à en retracer les beautés, la grandeur et la régularité de leurs allées d'arbres dont les branches s'entrelacent de toutes parts. Nous citerons seulement plusieurs grands bassins, d'une remarquable construction, dans lesquels l'eau jaillit à la hauteur de 30 coudées. La beauté de ce palais, la vue de ces eaux et de ces bocages qui nous entouraient, que les vents agitaient et que remplissaient des chants d'oiseaux, me rappelèrent les vers d'un poëte qui décrivait la ville de Damas :

C'est un pays dont chaque lieu fixe nos désirs, un pays où se trouvent réunis et séparés tous les plaisirs de la terre;

Quand les oiseaux gazouillent dans ses bocages, les yeux et les oreilles sont également ravis.

Toutes ces splendeurs font apprécier le haut degré de civilisation de la France, en même temps que ses villes nombreuses, ses ports

Digitized by Google

remplis de navires, son appareil guerrier et ses armées innombrables donnent une idée de sa puissance et prouvent la sagesse et la bonté avec lesquelles elle est gouvernée. Ce n'est point par l'oppression et la tyrannie qu'on serait arrivé à la doter de cette prospérité dont tout ce que nous voyions était une nouvelle preuve, et dont les récits de tous les voyageurs portent témoignage. C'est à cette sollicitude des souverains pour tout ce qui peut être utile au pays qu'il faut attribuer la création de ces bibliothèques où sont rassemblés et conservés depuis des siècles tous les livres qui ont été écrits en quelque langue et sur quelque sujet que ce puisse être. Là se trouvent même les ouvrages les plus estimés de la littérature musulmane, jusqu'aux plus rares, jusqu'à ceux même qu'on chercherait en vain dans les pays islamiques. Chaque bibliothèque en renferme des quantités innombrables, et l'étranger même est admis sans difficulté à venir les consulter. D'autres établissements témoignent encore de l'action bienfaisante du gouvernement. Ce sont les hospices ouverts aux pauvres, aux aveugles, aux sourds-muets. Ces malheureux y reçoivent les soins les plus parfaits et n'y sont occupés que dans la limite de leurs forces et de leur propre volonté. Aussi, pendant tout notre séjour en France, n'avons-nous pas vu un seul homme demander l'aumône. Ce sont de telles institutions, dont nous pourrions multiplier les exemples à l'infini, qui nous ont remplis d'une admiration inexprimable.

Mais l'espace et le talent nous manquent pour aborder cette matière; il est temps de parler de nos visites chez les grands de l'État, de notre présentation à notre seigneur le Sultan victorieux, de l'honneur que nous eûmes d'assister à ses côtés aux fêtes de la distribution des drapeaux.

Avant tout nous devions désirer voir l'homme éminent dont l'esprit de sagesse et d'équité a laissé de si vifs souvenirs parmi nous, M. le général Daumas. Il nous reçut avec un plaisir et un empressement marqués, et s'entretint longuement avec nous, choisissant pour chacun le sujet qu'il savait devoir lui être plus particulièrement agréable. Il nous conduisit ensuite chez M. le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre. L'accueil le plus bienveillant, les témoignages de l'intérêt le plus véritable nous y attendaient. Les paroles que le général nous adressa furent pleines de bonté et nous causèrent une vive émotion. Il nous dit, puisse Dieu prolonger son bonheur, que la fête à laquelle nous allions assister devait être une des plus solennelles qui

Digitized by Google

ussent jamais eu lieu; qu'on y trouverait rassemblées les députations le toutes les classes de la population et de tous les corps de l'armée; que la plupart d'entre nous lui étaient connus depuis longtemps, et que c'était à la favorable opinion que le gouvernement avait de notre idélité que nous devions d'avoir été choisis pour représenter notre pays dans cette solennité. Il termina en nous annonçant qu'il allait nous présenter à notre seigneur le Sultan.

Il ne tarda pas en effet à nous conduire au palais. La salle où nous fûmes introduits était remplie des grands de l'État, ministres, hommes du conseil, chefs de l'armée. Au milieu d'eux était notre seigneur le Sultan Nous lui fûmes présentés tour à tour par S. E. le ministre, et chacun de nous put lui offrir les hommages dus à sa grandeur. Après qu'il nous eut exprimé la satisfaction qu'il éprouvait à nous voir, nous sortîmes, pénétrés de joie d'avoir été admis en sa glorieuse présence.

Le 10 mai, jour de la fête, on mit des chevaux à notre disposition, et nous nous rendîmes au palais. Nous y trouvâmes une foule de généraux auxquels nous nous joignîmes pour attendre la sortie du Prince. Il parut enfin, monté sur une jument sans égale, et se dirigea vers le lieu de la cérémonie. Le ministre de la guerre et les grands de l'empire l'accompagnaient; nous marchions immédiatement après eux. Pendant le trajet, le canon ne cessait point de tonner, et la foule à travers laquelle nous passions, de souhaiter à haute voix, victoire et longue vie au Sultan.

Ces marques d'enthousiasme se reproduisirent jusque sur le terrain de la fête, qui nous apparut couvert d'une multitude innombrable de spectateurs et de masses de troupes des diverses armes rangées sur plusieurs lignes qui s'étendaient à perte de vue. En arrivant à la hauteur de celles-ci, le Sultan partit au galop, entraînant à sa suite maréchaux, généraux et nous-mêmes. Après avoir parcouru leurs rangs, au milieu de leurs acclamations répétées, déployant dans sa course rapide l'habileté d'un cavalier incomparable, il gagna, avec ses ministres, une estrade élevée, se fit apporter les drapeaux et les distribua aux chefs des divers corps. Il se rendit alors, entouré d'eux, vers l'endroit où l'attendaient les principaux ministres de la religion. Puis revenant, après une courte cérémonie, au point où il se tenait auparavant, il ordonna le défilé de l'armée. Aussitôt les troupes s'ébranlèrent, chefs en tête. Chacune d'elles, en passant devant le

Digitized by Google

Sultan, l'acclamait, lui souhaitant victoire, gloire et longue vie. C'étaient des fantassins, des cavaliers innombrables, de l'artillerie et un corps de troupes portant des habits de fer, non point tels que les cottes de mailles que nous connaissons, mais chaque habit fait d'une seule pièce et brillant comme une glace. Cette troupe était portée par des chevaux de race et passa rapidement devant le Prince, en faisant éclater son enthousiasme.

La cérémonie achevée, le Sultan regagna son palais au milieu des chefs de l'armée. Après l'avoir suivi pour lui présenter nos hommages, nous escortâmes chez lui le ministre de la guerre. Quand nous nous retrouvâmes entre nous, ce fut pour nous entretenir de toutes les merveilles que nous avions vues dans cette journée. Cette armée innombrable, cette variété d'uniformes, la quantité de canons, l'aspect martial des figures et l'habileté de la cavalerie, nous remplissaient d'admiration. Mais ce qui nous avait le plus frappés, était la cavalerie cuirassée de fer. Nous apprîmes qu'il se trouvait à cette fête quatre-vingt mille hommes de troupes, et plus de deux cent mille étrangers, accourus même de pays éloignés, et à leurs propres frais, pour y assister. Sur tant de spectateurs, pas un ne se rappelait avoir jamais vu une si imposante cérémonie.

Le 11 mai, nous assistâmes à une nouvelle fête, organisée par les officiers de l'armée, dans une salle dont la richesse, l'élégance et la grandeur étaient vraiment extraordinaires. Il suffira, pour s'en faire une idée, de savoir qu'il s'y trouvait dix-huit mille personnes, tant hommes que femmes, trente mille bougies, et que d'une extrémité à l'autre, on n'aurait su reconnaître l'ami le plus cher. La musique ne cessait d'y retentir; la joie et le plaisir brillaient sur tous les visages. Nous ne nous retirâmes que fort avant dans la nuit, et ravis de ce spectacle. Le lendemain, jour fortuné, nous apporta une des plus grandes faveurs dont nous ait honorés la bonté de notre seigneur le Sultan. Sur une invitation écrite qu'il nous adressa, nous nous rendîmes au palais, où se trouvaient réunis les principaux ministres et les grands de l'armée. Tous nous firent un accueil très-gracieux et nous entretinrent avec une aimable bienveillance. Après un repas auquel nous prîmes part à leurs côtés, le Sultan nous conduisit dans une partie du palais réservée pour des jeux scéniques. Notre ignorance de leur langue ne nous permettait pas de comprendre les paroles des personnes qui se trouvaient et causaient sur la scène; mais l'atten-

Digitized by Google

tion et les rires fréquents de tant de grands personnages qui les écoutaient nous faisaient supposer que cela devait être extrêmement intéressant. Ces jeux alternèrent avec la musique jusqu'à minuit. Nous pûmes alors nous retirer, pleins de joie et de satisfaction, énumérant entre nous avec reconnaissance toutes ces marques de bonté qui nous étaient prodiguées.

Le ministre de la guerre voulut aussi nous recevoir à sa table; nous nous y rencontrâmes avec un grand nombre de hauts dignitaires de l'État, qui nous reçurent avec des égards difficiles à décrire. Après le dîner le ministre nous conduisit dans un autre appartement, où nous attendaient des cadeaux dignes du rang et de la libéralité de celui qui nous les destinait. Au nombre des paroles agréables qu'il nous adressa, nous remarquâmes les suivantes : « Sachez, nous dit-il, que » que vous êtes à nos yeux comme nos frères les Français; la consi- » dération que nous vous accordons ne laisse aucune distinction entre » eux et vous. » Nous lui répondîmes que toutes les bontés dont on nous avait comblés ne nous permettaient point d'en douter; nous lui renouvelâmes nos remerciments, et nous l'accompagnâmes ensuite chez notre seigneur le Sultan glorieux. Le Prince reçut nos saluts avec cet air de douceur et ces discours charmants dont il possède seul le secret. Il daigna nous témoigner sa sympathie, nous combla de présents, et accorda la décoration de la Légion d'honneur à plusieurs d'entre nous. Puis il nous autorisa à partir pour notre pays. Nous lui fîmes nos adieux, et nous sortîmes d'auprès de lui en y laissant notre raison et nos cœurs. Mais on ne se réunit que pour se séparer. Nous fîmes nos préparatifs pour quitter le brillant Paris. Ce ne fut pas sans regrets que nous nous éloignâmes, le 18 mai, car les habitants de cette ville sont comme l'aimant qui attire le cœur. Toutes nos pensées restaient attachées à ses monuments, à ses jardins, à ses splendeurs, aux souvenirs de notre réunion avec tant d'hommes excellents. Toutes les fois que, pendant la route, mon imagination m'entraînait à la réflexion et à la rêverie, je voyais repasser devant moi tous ces tableaux qui remplissent les yeux de fraîcheur et qui consolent le voyageur de l'absence du pays natal. Que Dieu arrose de ses bénédictions cette terre, prodigue de bonté et de bienfaisance, qu'il lui conserve ces beautés pour lesquelles soupirent toutes les âmes, dont la description charme l'oreille, dont les récits des voyageurs parlent en tous lieux avec enthousiasme! Qu'il est difficile de ne pas désirer

Digitized by Google

revoir ce séjour de délices, qui produit sur l'âme l'effet du vin pur, qui offre à l'esprit généreux et cultivé la matière de la plus brillante récolte! Puissent ses plaisirs comme ses charmes conserver leur éclat; il restera toujours pour moi le pays par excellence, dont l'aspect enchanteur guérit de tout souci! Si le poëte l'avait pu voir, c'eût été à lui, non à Djilik (Damas), qu'il eût consacré ces vers :

C'est un séjour où les graviers ont l'éclat des perles, la terre, le parfum de l'ambre gris, le souffle de la brise, la vapeur enivrante du vin;

Ses eaux sont enchaînées bien que libres, le zéphir de la prairie y est sain bien que languissant.

Nous arrivâmes à Lyon le 19 mai, et y fûmes accueillis avec une haute distinction. M. le général de Castellane réunit toutes les troupes sur un vaste emplacement en dehors de la ville, et poussa la bienveillance jusqu'à nous y faire transporter en voiture, avec une escorte de cavalerie. Puis, nous ayant fait placer dans un lieu élevé d'où la vue s'étendait de tous côtés, il fit commencer les manœuvres. L'artillerie, l'infanterie, la cavalerie, les troupes revêtues de fer se pressaient en masses innombrables. Les feux de l'artillerie et des soldats, la rapidité des mouvements, l'excellente tenue et l'instruction des troupes dépassaient tout ce que nous avions vu jusqu'à ce jour. C'était un spectacle admirable. Ces jeux guerriers continuèrent jusqu'au soir; nous accompagnâmes alors le général à son hôtel, et lui adressâmes nos remercîments et nos adieux. — Le 21 mai, nous descendions le fleuve, en bateau à vapeur, jusqu'à Avignon; de là, le chemin de fer nous emportait vers Marseille, où nous entrâmes le 22. Nous y fûmes reçus avec plaisir, et y passâmes quelques jours. C'est une ville très-populeuse et très-commerçante; son port est constamment rempli de navires. Le 23 mai, nous nous retrouvions sur la mer salée, et le jeudi 27, nous arrivions à Alger. Cette ville était pleine d'amis qui nous attendaient et qui vinrent à notre rencontre jusque dans le port. Le lendemain nous allâmes faire la visite d'usage à S. E. le gouverneur général, et lui offrir, avec nos meilleurs souhaits, nos remercîments les plus sincères, car c'était à lui, c'était à son initiative que nous devions tous les plaisirs de cet agréable voyage. Que Dieu, dans sa bonté, le comble de jours fortunés!

Fini, le vendredi 11 juin 1852.

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MOHAMMED BEN BOU-DIAF,

MOUFTI DE CONSTANTINE (*).

La vie de l'homme est encore assez heureuse, s'il en reçoit le prix dans la maturité de l'âge, et si la gloire de ses derniers jours l'entoure de repos après l'agitation de ses premières années.

Moḥammed Ben bou-Ḍiaf naquit dans le pays des Oulad-Ḳâled, sous le règne de Salaḥ-Bey, l'an de l'hégire 1195 (de J.-C. 1780). Peut-être n'est-il pas hors de propos de dire que les Oulad-Ḳâled sont une fraction de la grande tribu des Seguenïa (1), et que les

(*) Nous croyons qu'on lira avec intérêt cette notice biographique, sinon à cause du personnage obscur dont elle retrace la vie, du moins comme spécimen des mœurs politiques et des habitudes gouvernementales de l'Algérie avant la conquête de ce pays par la France.

(1) Cette tribu, de race chaouïa, et divisée en douze fractions, habite le Guérioun et les revers méridional et oriental de cette montagne. Elle est limitée au Nord par les Zmoul, au Sud par les Ḥarakta, à l'Est par les Oulad-Ḁziz et les Ḁmer-Cheràga, et à l'Ouest par les Zmoul. La montagne connue sous le nom de Guérioun a deux contre-forts principaux, dont l'un s'appelle Bou-Sebbaḥ et l'autre Forias.

Digitized by Google

Seguenïa, dont le territoire comprend les ruines de l'ancienne Sigus, tirent sans doute leur nom du nom de la cité romaine.

A l'âge de quinze ans, Ben bou-Ḍiaf fut envoyé à Tunis pour y faire des études sérieuses sur la théologie et la jurisprudence. Ce fut alors qu'il entra dans la célèbre mosquée dite El-Zeïtouna (*de l'Olivier*).

Dix ans plus tard, son père l'appela à Constantine. Ses études étaient achevées; il fut nommé naïb (*suppléant*) du kadi Maléki. Les fonctions de naïb n'avaient rien qui fût au-dessus de la gravité précoce de son caractère. Il les remplit avec honneur durant plusieurs années; mais un secret désir le sollicitait à revoir son pays natal. Il postula la charge de kadi des Seguenïa et des Zmoul (1). Ses démarches eurent un heureux succès. Le bey Moḥammed Ben-Naman lui accorda sa demande, et dans l'année 1226 (de J.-C. 1811), Ben bou-Ḍiaf reçut le taba, c'est-à-dire le sceau de kadi avec son diplôme d'investiture. Ici commence la suite de traverses qui partagèrent son existence entre la persécution et l'exil. Quelques cheik des Sellâoua (2), essayèrent, dit-on, de corrompre sa loyauté. Leurs tentatives échouèrent; Ben bou-Ḍiaf oublia bientôt qu'ils l'avaient cru capable d'une trahison, mais ceux-ci n'oublièrent pas qu'il avait dédaigné leurs séductions; de là, une secrète rancune. Ben bou-Ḍiaf n'y prit pas garde. Homme d'étude et de savoir, qu'avaient abusé de vagues souvenirs d'enfance, et qui se trouvait transporté parmi des populations ignorantes et grossières, il se soucia peu sans doute de s'y rendre populaire.

Un parti se forma contre lui. Ses ennemis se liguèrent pour sa perte. Il ne s'agissait plus que d'inventer un prétexte à l'accabler. L'accuser sur sa religion, l'accusation tombait d'elle-même, et la pratique habituelle de Ben bou-Ḍiaf lui donnait un éclatant démenti.

---

(1) Zmoul est le pluriel de Zmala. Cette tribu se divise en deux fractions, et occupe tout le pays compris entre le Nif-el-Necer et le Guérioun. Elle est limitée au Nord par les Barrânia, au Sud par les Sebka, à l'Est par les Seguenïa, à l'Ouest par les Sebka et les Barrânia. Son origine est très-peu homogène : elle fut composée dans le principe de cavaliers pris dans toutes les tribus, pour le service du Makzen.

(2) Les Sellâoua forment une des vingt-deux fractions de l'importante tribu des Zerdeza, laquelle peut être rangée sans aucune distinction dans la race kabile. Le territoire des Zerdeza se trouve au N.-E. de Constantine.

Digitized by Google

Chaque jour, devant sa tente, le kadi faisait les cinq prières et les ablutions prescrites par le livre sacré. Les pauvres publiaient que l'aumône tombait de sa main comme la pluie salutaire. On l'accusa de prévarication. Ses envieux insinuèrent dans les tribus que le kadi recevait la djala, le don corrupteur.

Il faut l'avouer, le piége était habilement tendu. La prévarication peut se cacher sous les dehors de la vertu la plus austère, et l'accusation semble déjà prouvée par l'absence même de preuves. La société musulmane, j'entends la société moderne, a pris à tâche de se détruire et s'est détruite en effet par la calomnie (1). Cependant les ennemis de Ben bou-Diaf ne réussirent pas encore cette fois à accréditer leur mensonge.

Le bey Namân était mort étranglé; ses deux successeurs Mohammed Ben-Tchakeur et Kara-Moustafa l'avaient suivi tour à tour dans son supplice comme dans sa fortune. Ahmed-Bey le Mamlouk régnait sur la province de Constantine. C'était l'année 1233 (de J.-C. 1818). Si le kadi des Seguenïa avait perdu son premier protecteur, il en retrouva un second. Ahmed-Bey ferma l'oreille aux accusations qui s'élevaient contre Ben bou-Diaf et le maintint dans sa charge. Ben bou-Diaf triomphait donc de ses ennemis : mais leur haine s'accrut du chagrin de leur défaite; ils cherchèrent de nouveaux alliés. Ibrâhîm le Crétois, kaïd des Aouâssi, entra dans leur ressentiment On ajourne aisément la vengeance sur cette terre musulmane, où les révolutions se précipitent, et où le pouvoir passe sitôt des vainqueurs aux vaincus. Ibrâhîm jura sur le Koran que, s'il devenait bey de Constantine, son premier soin serait de faire prendre Ben bou-Diaf et de le faire piler vif dans un mortier. Les choses allèrent plus vite que ne pouvait l'espérer Ibrâhîm lui-même. En moins de sept années, la rapidité des événements le porta sur le trône, après quatre changements de souverains.

Dix mois après son investiture, Ahmed-Bey tomba du pouvoir, et le pacha d'Alger lui assigna Blida (2) pour lieu d'exil. Mohammed

(1) Les Arabes de Constantine ont créé, pour désigner ce genre de calomnie, le verbe cheïten, faire ou dire des *chitaneries*, des méchancetés diaboliques, *sataniques*.

(2) Blida est une petite ville située au pied du versant septentrional de l'Atlas, à 51 kilomètres d'Alger.

Digitized by Google

Bey El-Mili (de Mila) régna un mois de plus et fut relégué à Miliâna (1). En deux ans, Ibrâhîm el-Ḡarbi reçut le kaftân d'honneur et le fatal cordon. Un caprice du pacha tira Ahmed-Bey de l'exil et lui rendit le gouvernement de la province de l'Est. Ce fut l'affaire de trois ans; un nouveau caprice le rejeta destitué à Miliâna.

Ibrâhîm le Crétois s'assit alors au but de son ambition. Revêtu de la suprême autorité, l'ancien kaïd des Aouâssi (2) put se tenir parole. Il envoya des spahis dans la tribu des Seguenîa : Ben bou-Diaf fut arrêté par ses ordres. Le malheureux kadi rentra dans Constantine, les mains liées derrière le dos, ainsi qu'un malfaiteur. Il espérait encore être conduit devant le bey; il s'apprêtait à présenter sa justification au divan; cette dernière consolation lui fut refusée. Les chaouch s'emparèrent de lui et le jetèrent dans la prison de la Kasba.

Quatre mois s'écoulèrent. Le prisonnier compta les jours, suspendu entre la vie et la mort. Quels étaient les desseins du bey? A quel supplice le réservait-on? Aucune nouvelle ne parvenait jusqu'à lui; son cachot était déjà fermé comme une tombe. Ses parents, venus des Oulad-Kâled, n'avaient pas même obtenu la grâce de le voir et de lui montrer le visage de l'homme. Il pouvait se croire oublié de tous, excepté de son gardien; cependant, l'heure de la délivrance approchait. Mahmoud Ben-Tchakeur, fils du bey de ce nom, cousin et kalifa d'Ibrâhîm, s'était promis d'apaiser la colère du bey. Les portes de la prison s'ouvrirent : Ben Bou-Diaf recouvra la liberté, mais non pas sans payer une rançon. Le grand trésorier exigea une somme de 500 riâl bacéta, c'est-à-dire 1,000 fr. de notre monnaie.

Ibrâhîm le Crétois fit une faute : il perdit par son avarice le fruit de sa générosité; mais le kadi en fit une autre, lorsqu'il se crut quitte de la reconnaissance. Le cœur encore ému de son injure, il se hâta de se rendre à Alger afin de porter sa plainte aux pieds du pacha. Ce

(1) Miliâna est l'antique Malliana. Cette cité romaine fut restaurée par Zeïri ben Menâd, qui en donna le gouvernement à son fils Balkin. Le nom de la puissante tribu des Beni-Menâd s'est perpétué dans une des tribus voisines de Miliâna (*Exploration scientifique de l'Algérie*, t. VI, page 402).

(2) La tribu des Aouâssi est chaouïa. Un renseignement fourni par le bureau arabe de Constantine prouve qu'elle n'est pas autre que celle des Harakta. Elle se divise en quatre grandes fractions : les Kanfar, les Oulad-Saïd, les Oulad-Siouân et les Oulad-Amar.

Digitized by Google

n'était pas pour cela que Maḥmoud Ben-Tchakeur avait sauvé sa tête. Il le comprit sans doute, car il ne poussa pas son dessein jusqu'au bout. Mais ce fut une faute nouvelle; car il avait inquiété le bey de Constantine, et Ibrâhîm le Crétois ne devait pas lui pardonner cette menace. Après s'être rendu à Alger pour perdre son persécuteur, il fallait que le ḳadi des Seguenïa le perdît en effet et le mît hors d'état de lui nuire. Ben Bou-Ḍiaf manqua de courage. Il demeura trois mois à Alger sans oser mettre les pieds dans le palais du pacha. Ce temps passé, il ne pouvait plus le faire.

Maḥmoud Ben-Tchakeur vint lui-même à Alger verser dans les caisses du pacha le donouch (1), qui est l'impôt des provinces. Il rencontra le ḳadi. Ben Bou-Ḍiaf n'avait rien à lui refuser, et l'on juge si Maḥmoud Ben-Tchakeur le dissuada d'ébranler la fortune d'un parent auquel la sienne propre était attachée. Ben Bon-Ḍiaf s'engagea donc à ne pas s'approcher du pacha; mais, vers la même époque, il fut tenu un midjlès, autrement dit cour d'appel, et l'on y convoqua tous les docteurs présents à Alger. L'ex-ḳadi des Seguenïa y brilla par son talent d'orateur autant que par son érudition dans la jurisprudence. Le bruit de son mérite se répandit hors du midjlès. Le pacha désira voir le célèbre savant et le manda auprès de lui. Ben Bou-Ḍiaf ne manqua pas à sa renommée. Il parut digne d'elle, et le pacha lui offrit de le nommer ḳadi dans une ville importante de la province d'Alger, où il ferait venir toute sa famille.

Ben bou-Ḍiaf refusa cet honneur. Peut-être avait-il appris à se défier de la fortune; peut-être, après avoir promis à Maḥmoud ben-Tchakeur de ne pas voir le pacha d'Alger, voulait-il au moins lui tenir parole en n'acceptant aucune faveur; peut-être encore espérait-il que toute sa conduite fléchirait Ibrâhîm le Crétois, et qu'il pourrait un jour se rapprocher de Constantine, la ville de la science; quoi qu'il en soit, il se décida bientôt à sortir d'Alger, et alla prendre congé du pacha, qui lui donna une mule blanche équipée, une gandoura en drap vert, deux burnous sousti, et une bourse contenant soixante solṭanis (720 fr).

D'Alger il se rendit à Médéa (2). Il y trouva son ami Ḥadj Aḥmed

(1) De là le verbe dennech, idennech, qui signifie porter au pacha l'impôt des provinces.

(2) Médéa est une ancienne forteresse bâtie par les Romains sur la partie supé-

Digitized by Google

ben Mohammed el-chérif, qui le garda auprès de lui durant plusieurs semaines. Ben bou-Diaf se rappela la promesse que lui avait faite Ibrâhîm le Crétois, sept ans avant de devenir bey de Constantine; il voulut que son hôte lui promît à son tour de ne pas l'oublier, s'il arrivait au même degré de pouvoir. Six ans après, Hadj Ahmed était en mesure de lui tenir parole.

Pour le moment, Ben bou-Diaf se dirigea vers Constantine. Évidemment, il s'y sentait attiré par une force mystérieuse, peut-être par le pressentiment de sa future destinée. Cependant, la prudence l'avertissait de ne pas se livrer aux mains de son ennemi. Il arrêta sa mule sur le plateau du Koudiat-Ati, en face de la porte dite Bab el-Djedid (1) et de la porte appelée Bab el-Oued, aujourd'hui porte Vallée. Sur la pointe du Koudiat-Ati et sur le bord Nord-Est, existe encore aujourd'hui une petite chapelle que l'on aperçoit de toute la ville, la Karrâba de Sidi Abd el-Kader, mauley de Bagdad (2). Ben bou-Diaf s'y tint d'abord caché pendant deux mois; quelques-uns de ses parents, qui étaient à Constantine, venaient l'y visiter secrètement et lui apportaient de la nourriture. Au bout de deux mois, il les emmena avec lui et se retira dans son douar des Oulad-Kâled, au pays des Seguenïa.

Il vivait si simple, si obscur, si oublié, il le croyait du moins, que la mort seule semblait devoir le découvrir : mais la haine a les yeux perçants comme la mort. Ibrâhîm le Crétois surprit par ses espions l'asile de son ennemi ; « Ben bou-Diaf a osé aller vers le pacha, disait toujours le bey, je le ferai piler vivant dans un mortier ! » Le malheureux ex-kadi des Seguenïa s'aperçut qu'il était trahi. Ne voulant pas entraîner sa famille dans sa ruine, il lui fit ses adieux, au milieu des sanglots, et s'enfuit vers les montagnes de l'Aurès (3), seul

rieure d'un mamelon que bordent les affluents du Chelif. Dans sa partie basse, elle renferme une fontaine très-abondante où l'on reconnaît des traces de travaux antiques.

(1) Aujourd'hui cette porte est condamnée. Elle se trouve à côté de Dar el-Kalifa, l'hôtel du Kalifa dont on a fait le nouveau Trésor.

(2) Le saint Abd el-Kader est le patron de Bagdad.

(3) Le kaïdat de l'Aurès est montagneux; on y trouve beaucoup de ruines romaines. Il se divise en seize fractions, parmi lesquelles il faut distinguer les Beni-Maf, qui viennent exercer quelques industries à Constantine, où ils tiennent des

Digitized by Google

refuge où les soldats du bey ne pussent l'atteindre. Il compta d'abord trois ans et apprit que son persécuteur venait d'être exilé à Médéa; il compta trois ans encore, et apprit que Moḥammed ben-Manamânni, successeur d'Ibrâhîm le Crétois, était appelé à Alger. La fortune changeait. Ḥadji Aḥmed ben-Moḥammed el-chérif montait sur le trône de Constantine (1). L'amitié cette fois se trouvait fidèle comme la colère. Le nouveau bey envoya une escorte d'honneur au-devant de son protégé, et l'accueillit comme on accueille un frère de retour.

Sa faveur ne cessa pas d'environner Ben Bou-Ḍiaf; il le nomma d'abord ḳadi à Mila, l'ancienne Milevum des Romains, puis moufti à Constantine, où il eut successivement pour collègues Si-Ammar el-chérif, Si-el-Abbassi et Si-Ali-Ben-cheïk-el-Eulmi. Le bey lui donna deux mosquées, celle de Sidi-Rached (2) et celle que l'on nomme Arbeïn-Chérif (3). Ce que personne ne lui donna, si ce n'est Dieu qui donne toute vertu et toute sagesse, ce fut la vénération du peuple et la gloire de la sainteté. La mort seule consacre le bonheur et la renommée de l'homme en ne permettant plus que rien l'altère. Il ne manquait donc plus à Ben Bou-Ḍiaf que de mourir à propos. Deux mois avant l'entrée des Français à Constantine, c'est-à-dire au mois d'août 1837, il trouva le repos éternel dans son douar des Oulad-Ḳâled, où il était allé surveiller les travaux de la moisson. Il laissa deux fils, l'un nommé El-Zauâni, l'autre Ben-Moḥammed-Ben Bou-Ḍiaf. Le premier passa la meilleure part de sa vie à la campagne et mourut à l'âge de quarante ans. L'autre portait le titre de ḳadi des Seguenïa, au mois de février 1848, lorsque je visitais les ruines de Sigus (4), en compagnie

---

boucheries et des bains. Ses limites sont : à l'Est, les Nemamcha; à l'Ouest, le Belezma; au Sud, le Saḥara; au Nord, les Ḥarakta.

(1) Quoique le bey ne fût, à proprement parler, qu'un des lieutenants du pacha d'Alger, on appelait cependant Constantine Beled Koursi, ville du trône, ville royale.

(2) Mosquée sans minaret, située à l'extrémité inférieure de la ville, au-dessus de l'endroit où le Roummel s'engouffre dans le ravin.

(3) Petite mosquée, au milieu de laquelle on voit le tombeau du marabout qui lui a laissé son nom. Elle est située dans la rue appelée autrefois Ferâm-Berroum, et aujourd'hui Perrégaux.

(4) En construisant un bordj (maison militaire) pour le ḳaïd des Seguenïa, à une

Digitized by Google

du colonel Desveaux, un des officiers supérieurs qui ont illustré leur nom à l'armée d'Afrique.

A. CHERBONNEAU,

Professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

---

petite distance et en vue des ruines de Sigus, les officiers du génie ont découvert, sur une pierre parfaitement conservée, une inscription qui révèle le nom de l'ancienne colonie romaine. Ce précieux monument a été encastré dans le mur du bordj, à droite de la porte. On y lit :

VICTORIAE SACRVM CVLTORES QVI SIGVS CONSISTVNT.

« Monument consacré à la Victoire par les colons établis à Sigus. »

Digitized by Google

LES COLONIES ALLEMANDES

DANS L'ARMÉNIE RUSSE.

La Russie, on le sait, est loin d'être peuplée selon son étendue ; mais c'est surtout dans le midi de ce pays que l'absence de population et de culture frappe douloureusement le voyageur, et lui inspire une mélancolie vague comme les horizons infinis du désert et profonde comme cet océan d'azur, où brille le soleil dans toute sa gloire et dans toute son ardeur.

Si l'on se figurait les steppes de la Russie méridionale semblables aux plaines sablonneuses de l'Arabie, on tomberait dans une grave erreur; les steppes russes offrent généralement une épaisse couche d'excellente terre végétale, et le blé qu'on sème sur le littoral de la mer d'Azof y pousse avec une rapidité surprenante, bien que les moyens de culture soient fort au-dessous de ce qui s'emploie en Allemagne, en Angleterre et en France; mais, dans cette terre généreuse, il semble qu'il suffise à l'homme d'entr'ouvrir un sillon, pour voir s'élever, comme par enchantement, les gerbes dorées des épis.

Si donc il arrive en ce pays de traverser des espaces immenses sans rencontrer aucun vestige d'habitation, ce n'est point au sol qu'il faut s'en prendre, mais à la folie humaine, qui fait que l'on s'agglomère dans d'étroits espaces, entre les froides murailles des cités, là où l'on manque d'air et de pain; au lieu de s'en aller à la conquête de ces

Digitized by Google

déserts dont la terre semble n'attendre, pour produire, que l'attouchement mystérieux de la Divinité.

Les Allemands sont presque les seuls parmi lesquels se soit perpétuée cette vieille coutume de colonisation agricole, source de richesses plus réelles que toutes les mines de l'Orient et de l'Occident réunies.

Quand le Français consent à s'expatrier, c'est pour se faire perruquier ou maître de danse; l'Anglais, pour mettre en action la fable de la lice et de sa compagne; le Russe, pour se donner l'occasion de dénigrer ce qu'il voit ailleurs au profit de ce qui se fait chez lui; l'Allemand seul, peu disposé à l'habile exercice de certains métiers, ayant trop d'honnêteté dans le cœur pour songer à s'approprier le bien d'autrui, même sous le prétexte de dispenser les bienfaits de la civilisation; d'un esprit trop lourd et d'une imagination trop flottante pour se faire une occupation et un bonheur de la critique; l'Allemand ne se déplace, ainsi que le faisaient nos ancêtres, qu'alors que la famille est devenue trop nombreuse pour trouver à vivre dans le pays où elle est née.

Ce jour venu, pères, enfants, aïeux, se lèvent comme pour accomplir une mission sainte, et, le cœur plein de foi, ils se livrent au courant d'un fleuve et arrivent là où ne se voient que l'espace et le vide; mais qu'importe? Ils ont en eux la confiance qui édifie et enfante, et bientôt les champs se dessinent, les maisons s'élèvent, les arbres balancent dans les airs leurs panaches verdoyants, les rigoles se creusent, les sources d'eaux vives jaillissent et les prairies se couvrent de troupeaux. A côté de la ferme, le moulin ne tarde pas à faire mouvoir ses grands bras, en même temps que, du temple, se fait entendre une voix argentine appelant aux actions de grâce la petite colonie industrieuse et paisible qui, d'un champ stérile et désolé, a su faire un éden.

La Russie méridionale a des colonies allemandes (de Souabe) à Sarepta, sur le Volga, et à Guéndjé ou Élisabethpol, sur les rives du Kour en Géorgie. Plusieurs de ces établissements prospères se trouvent dans le gouvernement d'Ekatérinoslaw, non loin de la ville de Rostoff sur le Don, et prouvent, avec une évidence irrécusable, quel parti merveilleux l'on pourrait tirer des steppes russes.

Un fait digne de remarque, c'est que ces transformations rapides étonnent le paysan russe, sans lui inspirer la plus légère émulation.

Ne travaillant point pour lui, n'ayant pas à créer d'héritage à ses

Digitized by Google

enfants, pourquoi améliorerait-il ses instruments de labour? Pourquoi irait-il arracher du sol l'eau vive et pure qui y coule en paix? Pourquoi sèmerait-il des forêts qui, peut-être, n'abriteraient point sa tombe? Il est vrai que souvent il doit demander aux flots peu limpides de la petite mer d'Azof, l'eau qui rafraîchit et désaltère; mais cette eau est à peu près potable, les troupeaux s'en accommodent, les hommes peuvent s'en accommoder aussi. Il est vrai qu'il est privé de tout ombrage, et qu'aucun arbre n'étend sa feuillée entre sa tête et un ciel de feu; mais son père a vécu comme cela et n'a eu, dans sa vie, que trois ou quatre accès de fièvre chaude. Il est vrai encore que, hors la Crimée et les provinces caucasiennes, soumises à l'immédiate et bienfaisante influence du prince Voronzoff, le pays ne donne ni les fruits du printemps, ni les riches présents de l'automne, mais vaudraient-ils la peine qu'on prendrait à les cultiver? Et n'a-t-on pas l'arbouze (melon d'eau), l'arbouze exquis, à la croûte verte et luisante comme l'émeraude, à la chair rose, juteuse, savoureuse, fondante et fraîche, ayant à lui seul les qualités réunies de la pêche, de l'ananas et du raisin, et ne se vendant que deux sous? Pourquoi donc tremper le sol de ses sueurs, afin d'en obtenir ce dont on ne sent pas le besoin? — On creuse le sillon jusqu'à l'endroit que le seigneur a marqué; on y jette le froment. Quand vient le temps de la moisson, on y récolte le blé aux jours fixés par le seigneur. Les autres jours, on en fait autant pour soi dans le champ où l'on a sa part; ce travail suffit au pain noir qui assouvit la faim, et à l'eau-de-vie qui donne de beaux rêves; que pourrait-on désirer encore? Si la moisson manque, le maître y pourvoira; chaque homme lui coûte 1,000 francs, il ne le laissera pas mourir de faim; on n'a donc nul besoin de s'agiter comme ces étrangers qui, n'appartenant à personne, sont obligés de pourvoir, non-seulement au pain d'aujourd'hui, mais encore à celui de demain!

C'est à l'aide de ces raisonnements que le paysan russe, loin d'être entraîné par l'exemple, regarde en pitié la colonie laborieuse, et repousse de toutes les forces de son apathie orientale, toute amélioration qui tenterait de pénétrer dans son village ou dans son champ.

Si nous étions de cette phalange d'élite qui remonte aux sources des choses, et pour laquelle la nature n'a point de mystères, nous

chercherions la cause de ce mot, venu sous notre plume, apathie orientale, et nous voudrions trouver la raison d'un fait reconnu, mais non expliqué.

C'est qu'en effet, la gravité du maintien, la lenteur des mouvements, la sobriété de paroles que l'on rencontre en Orient, dont la Russie méridionale, bien moins européenne qu'asiatique, offre de fréquents exemples, et qui donne à l'homme une certaine dignité d'aspect, vient beaucoup moins, il nous semble, de la profondeur des pensées que d'une insurmontable indolence? Mais pourquoi cette indolence? Est-ce au climat qu'il faut s'en prendre? Est-ce aux coutumes, à la nourriture, au tabac, au bétel, à l'absence d'un vin généreux? Était-ce ainsi du temps d'Alexandre? et comment cela n'exclut-il pas le courage? et pourquoi, à côté des populations entières, endormies presque dans le repos éternel, s'en trouve-il d'autres, comme les Tartares, par exemple, remuantes, âpres au gain, voyageuses, trafiquantes? C'est pourtant le même ciel.

Ces doutes, qui n'en sont point pour de plus savants que nous, nous les voudrions voir lever par quelqu'une de ces plumes claires et logiques, propres à remuer les questions les plus ardues, à porter la lumière au milieu de ces différences de types, de génie, de coutumes qui séparent l'Occident de l'Orient; à nous dire, enfin, à nous autres qui ne savons pas, mais qui avons soif de connaître, la raison de ces tendances diverses, sous des latitudes presque les mêmes.

Cette léthargie de l'intelligence, qui fait que le paysan russe se blottit dans sa peau de mouton et ses vieilles coutumes, comme la chrysalide dans son œuf; cette indifférence qui lui fait, à vingt ans, accepter une femme de trente-cinq, parce que le seigneur ou son intendant l'a trouvé bon; il est pourtant des occasions où elles font place à la plus sauvage énergie, et où ces grands enfants, au sourire naïf, deviennent des hommes terribles dans leur fureur. C'est lorsqu'on leur propose les colonies allemandes pour modèles, et qu'on veut les amener à les imiter.

Cette chose arriva, vers le milieu de l'été de 1850, dans un village russe des Slobodes de l'Oukraine, sur les limites du pays des cosaques du Don.

L'intendant allemand, tiré d'une de ces petites colonies, qui se font, là-bas, des patries nouvelles, tout en conservant à l'ancienne un

Digitized by Google

culte sacré dans leurs cœurs, essaya à plusieurs reprises et avec une ténacité toute germaine, d'introduire dans le village de nouvelles charrues, d'y faire creuser un puits artésien, et d'utiliser le sol en jachère.

D'abord, on lui opposa cette force d'inertie devant laquelle les plus grands enthousiasmes se brisent; il ordonnait, et l'on ne faisait point ou l'on faisait mal; il se fâchait, on courbait la tête, mais on n'en faisait pas davantage; il menaçait, on paraissait bien effrayé, mais le travail n'avançait point; enfin, exaspéré de rencontrer une opposition stupide, à des améliorations qui eussent triplé les revenus de son patron, et desquelles tous auraient ressenti les bienfaits, il infligea cinquante coups de corde aux plus récalcitrants, et, ce soir-là, rentra chez lui bien tranquille, et fermement convaincu que sa rigueur allait produire un excellent effet.

Cependant, à l'heure même où il s'endormait paisible, rêvant déjà de beaux arbres, d'eaux vives, de foin odorant, de maïs aux larges feuilles; ceux qui avaient été condamnés au fouet, et ceux qui devaient le leur administrer, étaient réunis autour d'un flacon d'eau-de-vie de grains, dans la salle d'un *kabak*, et, à leurs gestes rapides, à leurs regards brillants et sombres, à leurs paroles pressées et ardentes, on n'eût pu reconnaître les paysans insouciants et lourds, qui commencent, au matin, leurs refrains monotones, pour ne les terminer que le soir.

Plus le flacon se vidait, plus les regards devenaient farouches et les voix menaçantes.

Je ne sais si nous trouverions, en nous, autant d'énergie pour défendre les bienfaits précieux de la civilisation, que ces hommes en dépensaient pour s'y soustraire.

Quand les libations eurent pris fin, et que le sinistre projet ne trouva plus d'opposant, on se dirigea vers la maison du pauvre novateur et, sans remords aucun, croyant presque accomplir une mission sacrée, on le fit passer du sommeil à la tombe!

Et qu'on ne s'imagine point que ce soit là un fait unique, apparaissant de siècle en siècle. De tels crimes se voient plus fréquemment qu'on ne le dit, et, le plus souvent, restent à peu près impunis. Si le seigneur veut sévir, les paysans élèvent la voix, les autorités supérieures interviennent, les coupables et, parfois, le village entier est condamné aux mines, et le seigneur est ruiné.

Digitized by Google

Les paysans le savent et en abusent; il ne reste donc au seigneur qu'à prévenir d'aussi tristes événements, et, pour cela faire, il se résigne à habiter les villages, et à en changer les intendants, dès qu'il voit s'élever entre eux et les mougiks quelque fermentation de haine.

Mais ces pays sont donc à jamais frappés d'immutabilité?

Nous aimons à croire que, tôt ou tard, chacun doit se soumettre aux bienfaisantes lois du progrès; seulement il faut attendre que l'heure sonne, et que le besoin s'en fasse sentir aux peuples, plutôt que de le leur imposer.

Si les colonies agricoles se multipliaient dans le midi de la Russie, et le gouvernement les favorise; si de tous côtés leur prospérité frappait les yeux du peuple russe, il n'est pas possible qu'à la fin il n'aperçoive le contraste, et n'abandonne peu à peu la routine.

Il n'y aurait, du reste, qu'à imiter le général Kakochkine, gouverneur de Karkoff, dont tous les soins tendent à élever, dans son propre esprit comme dans celui de tous, le paysan russe qui produit les plus belles céréales. Son nom est cité, une médaille lui est décernée, on lui fait goûter le fruit enivrant d'une gloire justement acquise; en un mot, on éveille son âme, et on le met à la hauteur de son siècle. Arrivé là, il n'est plus besoin de le pousser aux améliorations, il les recherche, il les prévient et bénit la main qui les lui signale.

Nous le répétons, avec ces mesures qui encouragent et les colonies agricoles qui joignent l'action au précepte, il n'est pas possible que ces belles contrées ne soient bientôt les plus florissantes de l'empire; et qui sait, alors, si la Perse et la Turquie ne suivraient point d'aussi nobles traces!

E. BOISGONTIER.

Digitized by Google

L'ARRIVÉE EN ÉGYPTE.

FRAGMENT

D'UN VOYAGE DE DEUX ARTISTES PHILOSOPHES.

Voici l'Égypte, ce nord brûlant de l'Afrique, cette vieille terre de Sésostris, toute hérissée des grandeurs de la vie, toute sillonnée des merveilles de la tombe : contrée mystérieuse, où les lois atteignaient l'homme par delà l'existence, où les morts tenaient autant de place que les vivants, où les cimetières étaient des villes de silence, serpentant sous des villes de bruit : région dévastée, mais superbe, dont les colonnes décapitées, dont les palais en friche et les dieux en morceaux parlent tout bas une langue qu'on n'entend plus, mais qu'on regarde.

Symbole rapide et sinueux de l'humanité, voici le Nil, ce fleuve sacré dont on ignore la source, courant d'obstacles en obstacles se perdre dans la mer, chargé de divinités féroces, qui représentent si bien nos passions et nos vices : et à droite et à gauche de ses rives, voici ces océans pétrifiés et mobiles, où sombrent les caravanes, ces sables convulsifs que tourmente l'ouragan, image aride de ces siècles incultes qui s'agitent, pour ne rien produire.

Voici là-bas les Pyramides, ces alpes de maçonnerie, bâties par des esclaves pour les reliques de leurs maîtres, ces espèces de tentes

Digitized by Google

royales, commandées par l'orgueil, qui dominent un camp où tout doit être de niveau : et plus loin, sentinelles avancées des générations endormies, les statues escarpées de quelques fils de l'aurore, rochers à front d'homme, qu'on aperçoit de quatre lieues, colosses maintenant sans voix, jadis harmonieux, qui projettent tranquillement leur ombre sur le versant des monts de la Libye.

Voici l'hécatompyle d'Homère, reconnaissable à ses grands ossements, la ville aux cents portes élargies par les ravages, la ville des rois, reine encore par ses débris : cirque immense et sauvage, où le temps achève de lutter avec des murs, avec un tas d'obélisques, de pylones, de cariatides mutilées : sénat confus de spectres et d'idoles présidé par l'ombre d'Hermès : solitude monumentale, où s'allongent des rues de sphinx et des avenues de lions à têtes de béliers, chaos étrange mais sublime de tous les caprices de la religion, désert de sculptures, où la curiosité, la science et la philosophie viennent de toutes parts établir leur prétoire.

Députés d'eux-mêmes à ce congrès perpétuel, c'est là le panorama que Scévole et Aurèle devançaient de leurs souvenirs, en mettant le pied sur la côte. Avant de les avoir vus, ils saluaient de leur mémoire ces champs tout palpitants d'une muette éloquence, où, ne pouvant s'immortaliser, l'homme s'est efforcé d'éterniser son cercueil. Ils se faisaient entre eux le dénombrement de tous ces squelettes d'édifices, qu'ils venaient consulter de si loin; ils s'en montraient la place, et, témoins en pensée du drame silencieux des ruines, ils se préparaient au spectacle par l'enthousiasme.

N'ayant guère en Égypte d'autre but que le passé, ils ne demeurèrent que peu de jours au Caire, et reprirent bientôt leur rôle de pèlerins. Nous ne retracerons pas leurs excursions, dont les détails se retrouvent dans les nombreux récits de leurs émules, mais nous nous arrêterons avec eux dans les plaines de la Thébaïde. Héritiers voyageurs des Pharaons, ils s'établirent dans leur capitale, et, conquérants pacifiques de leur trône écroulé, ils soumirent en quelques mois à la royauté de l'art ce vaste empire de décombres.

Il y a, dans le désert qui fut Thèbes, quelque chose de plus admirable que l'imposante désolation de ses temples et de ses propylées, que ces gigantesques tronçons de porphyre et de granit, qui se pavanaient autrefois dans l'air à des hauteurs démesurées, que ces miettes de monuments qui suffiraient à décorer toutes les métro-

Digitized by Google

poles de l'Europe : c'est ce qu'on ne voit pas, ce sont ses catacombes, les cités immobiles où résident ceux dont le mouvement s'est retiré. C'est sous terre qu'on peut le mieux s'instruire de ce qui s'est passé à sa surface, car les Égyptiens donnaient plus à leurs sépulcres qu'à leurs maisons, et, gardiens religieux de leurs ancêtres, ils avaient fait de la mort le précepteur inamovible de l'humanité.

Les hypogées sont le dépôt de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les coutumes de l'Égypte. Indifférents à ces toits viagers où l'on ne reste qu'un jour, le peuple épuisait ses efforts à orner ces retraites moins éphémères où l'âme séjournait, suivant ses prêtres, tant que subsistait quelque lambeau du corps. La piété s'appliquait à y accumuler les trésors de la peinture et les prodiges du ciseau. Ces richesses sont encore intactes : on dirait que le temps a fléchi devant le culte de la mémoire. Satisfait d'abattre tout ce qui tient à l'existence, il a respecté ce qui n'est plus de son domaine : il n'a touché qu'avec égard au royaume impérissable des morts. Les demeures de la vie, qui n'ont pas entièrement disparu, se taisent : les nécropoles parlent, et racontent à la postérité les actions et les mœurs des populations qu'elles renferment. Les cryptes sont des archives, où, tableau par tableau, se déroulent les fastes d'autrefois : où les hommes qui ne sont plus servent, pour ainsi dire, de pièces justificatives à leur histoire.

Pour être plus à même d'interroger ces précieux sanctuaires, les deux artistes s'étaient fixés au village moderne de Gournah, qui, près de Thèbes, au pied des monts de la chaîne Libyque, s'élève du milieu des ruines, comme un bouquet de ronces d'un monceau de démolitions. C'est, dans les flancs de ces collines, que se tordent en tous sens les mornes galeries des hypogées. Elles courent les unes au-dessus des autres comme des étages de cavernes. Les plus riches sont au bas de la montagne, les plus simples près du sommet, comme s'il était convenu que les pompes de la terre doivent s'évanouir à mesure qu'on s'en éloigne, et que la nudité de la mort domine les magnificences du monde. Ces sépulcres superposés, qui s'ouvrent du côté de l'aurore, sont tous situés sur la rive occidentale du Nil : on n'en voit pas ici un seul sur la rive opposée. Quand la mort nous frappe, c'est bien au couchant que l'on tombe, mais c'est au levant qu'on regarde.

Ces antres funéraires, qui, dans les premiers siècles de l'Église,

Digitized by Google

servirent de refuge aux anachorètes, sont habités aujourd'hui par les Fellahs de Gournah. Ces troglodytes, autrefois nombreux, réduits maintenant à trois ou quatre cents âmes, sont des Arabes superstitieux et cupides, des brigands endurcis que le voisinage de tant de cadavres a rendus presqu'aussi insensibles qu'eux, qui, là où les saints vivaient d'austérités et de prières, vivent de vengeance et de rapines. Ils demeurent à l'entrée de ces catacombes, qui leur servent d'étables, avec leurs buffles, leurs brebis et leurs chèvres. Pasteurs plus sauvages que leurs troupeaux, ils se sont constitués les fermiers de ces vieux ossuaires, et ils sont aussi jaloux de leurs morts que les seigneurs musulmans de leur sérail. Ils ne livrent pas facilement l'accès de leurs grottes, et il faut aplanir bien des difficultés avant de pénétrer dans ces cimetières fossiles, dont la possession leur assure, comme un fief, le trafic des antiquités.

Le temps, que ces bandits ne passent pas à cultiver un bout de champ pierreux, ils l'emploient à fouiller leur ténébreux empire, à poursuivre leurs conquêtes sépulcrales. Le soir, ils se rassemblent dans l'antichambre de ces tombeaux, et se distribuent le butin du jour. Les lots faits, les uns se racontent leurs aventures, étendus sur des lambeaux de suaires et de bandelettes, les autres font cuire leurs viandes à un feu de vieilles nattes et de mauvaises planches de cercueils : puis tous bien repus, ils s'endorment au milieu de leurs dépouilles, rêvant aux trouvailles du lendemain, à côté de ces dormeurs éternels qui ne rêvent plus à rien.

Nos pèlerins s'étaient si bien ménagé leur faveur, qu'ils vivaient familièrement avec ces étranges cénobites, partageant avec eux cette sorte de commensalité des morts, qui était, surtout pour Scévole, une source intarissable de réflexions. Ils passaient des journées entières à visiter sur leurs pas cette immense contrée souterraine, où la méditation trouve plus à s'enrichir que le négoce, à étudier, en quelque façon, la géographie tumulaire de l'Égypte. Leur curiosité parcourait avec une patiente lenteur ces régions cinéraires où trop de voyageurs se sont perdus, tant il est difficile de s'orienter dans ce dédale de corridors qui se mêlent les uns dans les autres, dans ce réseau de salles qui s'enchaînent comme des anneaux. Ici des gradins à pic qui montent tout à coup à un plateau supérieur, là des rampes abruptes qui plongent dans un abîme. On se sent à chaque instant sur le point de s'égarer, et l'on serait souvent tenté de demander à quelqu'une

Digitized by Google

de ces momies, qui dorment le long des murs, si elle ne pourrait pas s'éveiller pour vous servir de guide. Il n'est pas sûr pourtant qu'elle sût vous conduire; car, malgré leur état de conservation, ces sourdes provinces du sommeil ont eu aussi leurs révolutions, et elles ont été à plusieurs reprises bouleversées par les Arabes, qui, faute de nouveaux morts, se rejetaient sur les anciens. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces lieux ne sont pas faits pour les vivants, et qu'il faut y être poussé par une soif irrésistible de voir et de connaître, pour les explorer en détail. Çà et là le ciel des galeries est si peu élevé, qu'on ne peut avancer qu'en rampant. La température y est constamment presqu'aussi haute qu'en plein air, et la chaleur devient parfois insupportable. Cet air étouffant et sec est saturé d'émanations délétères, chargé d'une poussière cadavéreuse qui semble injecter de la cendre dans vos poumons. Des milliers de corps desséchés encombrent les avenues. Les ornements qui les entourent tombent en lambeaux, et les pieds qui les foulent s'embarrassent dans les ossements. Ce hideux tableau est éclairé par la lueur rougeâtre et fumeuse des torches, qui fait lever, à chaque angle du chemin, des essaims de chauves-souris. Ces animaux nocturnes se plaisent dans cette tiédeur souterraine, au milieu de cette obscurité silencieuse, et, quand ils s'envolent, on dirait les nuées du passé qui se réveille, et menace, en criant, de rentrer dans la vie.

Ce sont des mines inépuisables de pensées que ces sépultures populeuses où gisent les secrets pétrifiés d'un autre âge, et ces richesses retenaient nos voyageurs, dont l'imagination avide et jamais satisfaite était toujours en quête de ce qui l'excite. Aurèle ressuscitait, pour les peindre, les siècles expirés, dont il scrutait les restes. Il relevait les autels, il y ramenait les processions des initiés et des pontifes, il repeuplait les villes rebâties des générations dont il vidait les tombes. Scévole, de son côté, ajoutait à sa collection de comparaisons et de rapports tout ce qu'il voyait voltiger d'images autour de ces caveaux. Sa parole pittoresque et vibrante donnait un corps à toutes ces émanations de vie, qui s'échappaient pour lui de la poudre des nécropoles.

« As-tu remarqué, disait-il une fois à Aurèle, les entrées de ces dortoirs funèbres, disposées les unes à côté des autres comme les uyaux d'une flûte de Pan? C'est peut-être à cette ressemblance qu'est dû leur nom de syringes, et peut-être aussi à quelque invention sa-

Digitized by Google

cerdotale, comme le chant de Memnon. En soufflant dans ces ouvertures parallèles, le vent devait produire une suite de sons analogues à ceux de nos harpes éoliennes. Dans cette terre natale des mystères et des symboles, n'était-ce pas, pour ceux qui les entendaient de loin, comme le chœur sacré des morts, qui s'élevait dans la vie? J'aurais presque envie de traduire pour toi cette énigme d'harmonie, dont le mot est immortalité. »

Il y avait près d'un mois qu'ils habitaient avec les Fellahs le vestibule des hypogées, et quoique l'occasion leur fût propice, ils n'avaient point encore renoué leur entretien d'habitude. Tout occupés de la vie présente, ils ne songeaient pas à discuter de quelle manière ils vivraient après leur mort. Ils n'avaient cependant ni l'un ni l'autre oublié leur thème favori, et ils ne tardèrent pas à le reprendre.

Un soir qu'ils étaient moins fatigués que de coutume de leurs excursions du jour, ils allèrent, pour respirer le frais et le silence, s'asseoir sur le sommet solitaire d'une des collines de Gournah. C'était une de ces nuits qui ne sont connues que de l'Orient, où les ténèbres limpides ont presque la transparence de nos jours : où une manne de pensées lumineuses semble tomber des étoiles pour nourrir l'âme affamée par le doute, et à jeun d'espérance. La lune éclairait au loin de ses flammes d'argent l'univers de ruines étendues à leurs pieds, et ranimait, en les transfigurant, les témoins délabrés d'un monde évanoui. La mort au-dessous d'eux, le ciel vivant sur leur tête, ils restèrent quelques instants comme absorbés dans leur extase : puis l'enthousiasme rêveur de Scévole se fit jour par quelques paroles pleines d'onction et de mélancolie.

. . . .

JULES LE FÈVRE-DEUMIER.

Digitized by Google

CHANTS POPULAIRES PERSO-TURCS.

INTRODUCTION.

En général, la littérature des Persans et particulièrement leur poésie écrite, est très-supérieure à celle des Osmanlis. — Les plus grands poëtes turcs, tout en imitant les modèles persans et en empruntant souvent le même langage, n'ont jamais pu produire aucune création capable de rivaliser avec les ouvrages de la Pleïade poétique persane. — Mais il n'en est plus de même si nous comparons la poésie populaire et non écrite de chacune de ces deux nations. La passion, l'indépendance, l'esprit et la vigueur qui éclatent dans les improvisations de Kurroglou, aussi bien que dans les chants tatârs ou turcomans et dans les spécimens suivants, sont d'un degré bien supérieur aux qualités de même espèce, que nous rencontrerons dans la partie persane de notre collection. La raison en est que les spécimens que nous donnons appartiennent à l'époque la moins favorisée de la nationalité persane.

Faible, découragée, pauvre et énervée, la Perse, aujourd'hui, défend une existence précaire contre ses deux formidables voisins, la Russie au Nord et l'Angleterre au Sud. — La poésie populaire étant le miroir fidèle de l'état moral d'une nation, ne pouvait pas manquer de réfléchir l'image de celui que nous venons de décrire. Aussi ne trouvons-nous plus aucun souffle viril dans les chants des Persans modernes. — Plongés dans les excès sensuels, ils ne célèbrent que les amoureux tourments; ils semblent s'efforcer d'oublier dans ces fadeurs leur ancienne gloire, leur puissance et

Digitized by Google

leurs richesses passées, et d'étouffer toute velléité de les reconquérir.

Ceux des sujets persans qui sont d'origine turque subissent la même influence. Cependant leur vie guerrière sous la tente, exposée aux intempéries de l'air et à d'incessants dangers, leur conserve une continuelle fraîcheur de sensations, et leur procure une excitation morale inconnue à leurs maîtres dégénérés, vautrés dans la corruption des villes et des palais; circonstances favorables qui reflètent naturellement leurs propres couleurs sur les chants populaires.

I.

CHANT DE MOHAMMED GUERGUÈR.

« *Elle.* — Viens, viens, ô chanteur! je veux apprendre de toi quelle est cette tache noire que je vois sur ton visage? — De quoi est fait l'homme? — Où Adam trouva-t-il un refuge, quand il fut chassé du paradis?

» *Lui.* — Viens et écoute, ma Péri! je vais te le dire. Il y a aussi deux taches noires sur tes blanches joues. L'homme est composé de quatre éléments (1). Adam, chassé du paradis, s'enfuit à Ceylan (Serendib).

» *Elle.*—Comment peut-on être rassasié sans manger? Quelle chose est différée jusqu'au jour du jugement? Pourquoi Nâcir (2) fut-il écorché? Qui a été pendu?

» *Lui.*— On peut repaître ses yeux de la seule vue de la beauté. — Le jugement des hommes est différé jusqu'au jour du jugement dernier. — Nâcir fut écorché vif parce qu'il s'écriait : « Je suis Dieu! » Mansoûr a été pendu au gibet d'Alep.

» *Elle.* — Quelle est la digue capable d'être opposée au confluent

---

(1) L'argile dont Dieu créa l'homme était composée d'eau, de terre, de feu et d'air.

(2) Nâcir et Mansoûr sont deux musulmans déistes punis pour leurs doctrines philosophiques en dissidence avec celles du Koran. L'exclamation favorite du premier était « Analhak, » mot qui a une double signification : — Je suis la vérité ou je suis Dieu. Les Mollahs le condamnèrent à être écorché vif, comme un imposteur qui usurpait les attributions de la Divinité. — Mansoûr périt également par les ordres des muftis d'Alep.

Digitized by Google

de deux rivières? — Qui fera le tour du monde? — Où trouve-t-on les ordres de Dieu? A qui le Korân est-il échu?

» *Lui.* — La foi peut servir de digue au confluent de deux rivières. Le serpent fera le tour du monde et reparaîtra (1). Dieu révèle ses volontés dans l'Évangile, la Bible, les Psaumes et le Korân. Le Korân est échu à Mohammed.

» *Elle.* — Un bel homme n'atteindra pas son menzil (relais) sans dommage. Un vrai chanteur n'oubliera plus jamais ce qu'il aura appris une fois. Quiconque n'embrassera pas la foi musulmane sera jeté au feu jusqu'au jour du dernier jugement.

» *Lui.* — Un rossignol fou d'amour ne veut pas détourner la vue de sa rose chérie. — J'ai cent soixante prières sur ma langue. — Quiconque ne suit pas la foi de l'imâm Jaffar tombera sous les coups de l'épée d'Ali.

» *Elle.* — Châhzâdé (nom de la jeune fille) parle, pleure et rit à la fois. — Dieu lui est révélé, — elle a désormais la vraie croyance, — chaque corps a son guide céleste. Mon âme passe de l'enfer des infidèles au paradis des saints!

» *Lui.* — Je vais m'efforcer d'obtenir la grâce de Mohammed et d'Ali. Quiconque se conduit ainsi habitera éternellement le paradis. — Guerguer (2) est mon pays natal, — mon nom est Mohammed, — mon chemin est celui-ci. »

II.

DÉBAT D'UN ACHIK ET D'UNE JEUNE FILLE.

« *Elle.* — Je suis l'herbe du sommet d'une montagne. — Je suis un poignard affilé de fin damas. — Taisez-vous, Âchik, ou sinon, je vous piquerai. Je me change en serpent, en dragon.

» *Lui.* — Bah! Je foulerai d'un pied sûr le gazon du sommet de la

(1) Les Persans croient que l'ancien séducteur de nos parents, Satan, après avoir fait un voyage à pied autour du monde, reviendra devant Dieu au jour du dernier jugement en lui demandant la permission d'avaler tous les hommes. Dieu accédera à sa demande en les lui livrant tous, excepté les musulmans du rite chéa. En attendant Satan fait encore sa tournée sous la forme d'un serpent, selon les uns, et sous celle d'un chameau, selon les autres.

(2) Sur les bords de l'Araxe, près des ruines de l'ancienne Julfa.

Digitized by Google

montagne. Je puis jeter un charme au serpent. — Je sais comment je pourrai me rendre maître de vous. Je me métamorphose en une puissante formule magique.

» *Elle.* — Ne me parlez pas, Âchik impie. Je deviens une sainte; je me change en dragon... Prends pour toi les bénédictions que j'ai méritées du ciel; mais donne-moi une réponse. — Me voilà transformée en Nâkir et Munkir (1).

» *Lui.* — Ne me parle pas, chèvre impure. — C'est moi qui deviens un saint : je me fais Keibar (2). Prends les mérites que j'ai devant le ciel, mais réponds-moi.

» *Elle.*— Je pose une flèche sur mon arc; un couard ne l'emportera pas sur moi. — Je vais me mêler à un groupe de beautés. — Je me métamorphose en rubis de la plus belle eau.

» *Lui.* — Je serai l'esclave des sourcils de mon amante et des tresses de la brune chevelure qui tombe gracieusement sur ses épaules. Je me suis frotté à une pierre de touche. — Je deviens une pièce de l'or le plus pur.

» *Elle.* — Le cœur d'une femme qui aime est le jardin du Paradis.— Combien d'Âchik soupirent après lui. — Mais il n'est pas accessible à tout le monde. — Je me change en forteresse de Keibar. Me voici imprenable.

» *Lui.* — Ah ! je mets ma tête sous vos pieds (je vous salue). Je vais implorer l'aide de mon patron Héider (un des noms d'Alî), et j'emporte d'assaut la forteresse de Keibar. Je me change en Allahou Akbar (3).

---

(1) Nâkir et Munkir, deux anges inquisiteurs les exécuteurs de Dieu. Aussitôt qu'un musulman vient de mourir, ils visitent son corps dans la tombe, et armés d'énormes massues, ils le questionnent sur les principaux articles de la foi islamique. — Malheur au coupable qui ne peut pas répondre d'une manière satisfaisante!

(2) Place forte juive en Syrie, fameuse par sa vaillante résistance aux troupes du Prophète dans le septième siècle. Elle finit par tomber aux mains d'Alî, le gendre de Mohammed.

Le nom de kéiber a été quelquefois donné par les Cheahs à des endroits que la nature ou l'art avaient rendus inaccessibles. — C'est ainsi que ce nom est porté par la célèbre montagne située entre Jellabad et Pechavour, dont il est souvent question dans les annales de l'armée anglaise dans l'Afganistân.

(3) Allahou Akbar. Quand les Turcomans, et particulièrement les Afgans, sont sur le point de se lancer sur l'ennemi, ils retroussent les manches de leurs chemises et tirent leurs épées; puis la main droite armée, étendue au-dessus de leur

Digitized by Google

» *Elle.* — Seyjâdi (le nom de la jeune fille; il signifie *je brûle*) dit : Oh! je brûle. — Comme un feu follet, tantôt je m'élève, tantôt je m'abaisse. — Je brûle dès l'aurore. — Vrai! je me sens changer en lanterne, en flambeau (1).

» *Lui.* — Âchik dit : O malheur! malheur ! ta beauté se raille. — Tu es une chamelle aux beaux yeux. — Je vais me faire chameau enragé... gare à toi! »

III.

DISCUSSION ENTRE UN JARDINIER ET UN BERGER.

« L'Âchik. — Deux seigneurs se vantaient de leurs richesses, car la richesse est agréable à l'âme. Une fois il s'éleva une discussion entre un jardinier et un berger. Je vais tâcher de vous la raconter.

» *Le jardinier.* — Je raffole de fruits. J'ai des figues, des grappes et des raisins secs. Mes verres sont remplis de vin. — Je nage dans les flots de liqueurs. — N'est-il pas pas plaisant de boire avec une belle à ses côtés?

» *Le berger.* — J'ai des agneaux à la mamelle. — Je possède du lait et de la crème aussi douce que du miel. — Ma crème peut aller avec tous les mets.

» *Le jardinier.* — Au nombre de mes bois de haute futaie, j'ai du bois de sandal. — Il y en a assez pour faire des piliers de maisons, et des châssis de fenêtres aussi. J'ai de quoi fabriquer des arcs. — J'ai du bois pour les épieux nécessaires aux vaillants béliers au jour de la bataille.

» *Le berger.* — Je chemine sous les frais ombrages en cueillant les boutons des roses vermeilles. — Seul, j'expédie mon beurre du couchant à l'orient, en quantité suffisante pour la Russie, l'Europe et le Turkestan.

» *Le jardinier.* — Parmi mes arbres j'ai des grenadiers, des peupliers, des platanes qui répandent une ombre délicieuse. J'ai de l'eau de quatre côtés et des bosquets de fleurs à l'entour. Il n'y

---

tête, la gauche placée sur les yeux, ils crient Allahou Akbar (Dieu est grand) et chargent alors hardiment.

(1) Comparaison favorite des poëtes persans. Celui qui aime ressemble, y dit-on, à une bougie allumée : sa flamme est le feu qui consume un amoureux, et la bougie en combustion coule comme les larmes.

Digitized by Google

manque qu'une belle jeune fille pour rendre mes parterres plus fleuris encore.

» *Le berger.* — Un jardinier n'est qu'un propre à rien. — Il boit du vin ; il est condamné au feu éternel de l'enfer. Un homme doit vivre suivant les commandements de Dieu.

» *Le jardinier.* — Pas tant de vanité, ô berger ! Chaque matin voit des boutons éclore dans mes jardins. — Que les jeunes beautés viennent les voir et cueillir des bouquets. Marcher au milieu des fleurs convient aux belles jeunes filles.

» *Le berger.* — Quand, l'hiver, on porte nos fourrures, on les sent si chaudes et si commodes, qu'avec elles on peut aller défier le sultan lui-même. — Un brouillard épais tombe sur l'armée. — Les cotes de maille et les manteaux ne peuvent se passer de mes laines imperméables !

» *Le jardinier.* — Les soieries que font produire mes mûriers couvrent nos beaux fils de la tête aux pieds. — Les femmes en tissent des étoffes et du brocart. Une noire chevelure est plus belle quand on la laisse libre, parce qu'elle imite alors la soie écrue de mes magnanières.

» *Le berger.* — De ma laine on fait des châles de cachemire, — jaunes, verts, écarlates ; on en fait des tapis avec des fleurs brodées aux quatre coins. — Ils sont enviés en Russie, en Europe et au Turkestan.

» Le fermier arrivant vers la fin de cette dispute, dit : « Cessez de vous tant vanter l'un et l'autre ; je suis votre sultan, et votre khân. — Que je disparaisse un instant, et tous tant que vous êtes, vous mourriez de faim. Avant tout, il faut manger. »

IV.

CHANT DU BERCEAU.

« Dors, dors, disais-je en m'inclinant vers toi. J'ai entendu ta voix dans la nuit. Que Dieu te sauve de la variole ou de la rougeole. Mon cheval s'est élancé avec moi, mon étape est encore loin d'ici ; mon cheval m'éreinte, j'ai les os rompus... Oh ! que ton père l'ignore ! mon menzil (étape) est loin d'ici. Je montais un cheval revêche, à la bouche insensible. J'ai traversé une rivière dont le lit vaseux n'était

Digitized by Google

pas garni de cailloux; j'ai passé à cet endroit où un étranger périt, abandonné par ses compagnons.

» Dors, dors, mon enfant! parle avec Dieu — Dieu est toujours avec toi. Mère dit : *li*, *li*; dis-moi, maman! et je te chanterai *li*, *li*; et répétant, *li*, *li*, il s'est endormi. Comme le sommeil descend doucement sur mon loulou chéri! »

V.

CHANT BAYAT (1).

« Un Âchik n'a ni convention ni contrat sur papier. — Mon pays maintenant est une étrange contrée.

» O mon Âchik, — quand j'étais auprès d'elle, cent journées me semblaient passer en un clin d'œil. — J'avais coutume de voir ma bien-aimée cent fois par jour. — Une fois je ne pus la voir, et cet instant me parut comme cent jours de tristesse.

» Âchik! les fleurs sont pour vous; — le rossignol est pour vous; pour vous est la rose. Quand vous serez loin, je vous enverrai de nos fleurs du pays.

» O mon Âchik! n'emportez pas ma maîtresse; — je prierai Dieu pour vous; — prenez mon âme, mais ne m'emmenez pas ma bien-aimée.

» Les étoiles du ciel clignotent et me saluent... J'achèterai une chemise pour ma Réihâna; — quoique je sois laid, pour suppléer à ce défaut, je veux prendre une belle femme, afin de m'embellir.

» Je n'irai pas sur l'Araxe, cette rivière est profonde, je ne veux pas boire de son eau; elle est froide. — Mes yeux, ne pleurez pas; le Seigneur est miséricordieux.

» Il n'y a ici qu'un Âchik : il n'y a qu'une perle dans une coquille d'huître. — Quoiqu'il y ait bien des belles, je n'en aime qu'une seule. »

---

(1) Ce chant et le suivant ont trait à la vie aventureuse des Achiks. Comme jadis les trouvères, comme aujourd'hui les vendeurs des chansons dans les rues de nos grandes villes, ils ne s'arrêtent que là où il y a des oreilles pour les écouter et ils s'éloignent aussitôt qu'on ne veut plus de leurs chants. L'Achik persan, fidèle à son nom « d'amoureux, » est censé avoir un cœur toujours

Digitized by Google

VI.

CHANT ADERBEDJANIEN (1).

« La neige tombe sur les montagnes, elle couvre les clochettes bleues et les hyacinthes. — Dieu merci, notre maîtresse va venir à nous.

» Ne jetez pas de pierres (2); je suis blessé. Ma bien-aimée est habillée de rouge et moi je suis vêtu de noir. — Là croissent trois rosiers sous les murs de la ville; — laissez leurs feuilles tomber, mais préservez leurs branches. Je suis pris d'amour pour vous; et mon mal poignant est sans remède. Vous portez dans votre main un baklava (3) plus doux que le miel : une maîtresse est plus chérie que père et mère.

» J'ai attelé mon cheval au kotan (4). Puissé-je mourir pour celle qui traverse le chemin : viens, je veux m'enfuir avec toi vers mon pays.

» Elle a un éventail dans la main et elle s'en évente. La vue de la bien-aimée rafraîchit l'âme de l'amoureux.

» J'ai attaché mon cheval à un arbre; il s'est détaché et s'est embarrassé dans les buissons de roses. — Que tous vos ennemis soient pendus!

» Sur les sommets des montagnes, la neige se plaît à séjourner (5). Où croissent les roses, les épines ne sont pas plus rares; pressée chaque nuit sur mon sein, ma maîtresse n'en est pas moins aimante. »

---

ouvert aux impressions de l'amour; aussi change-t-il souvent d'affection comme l'année change de saisons et les saisons de fleurs.

(1) Ce morceau est un des chants les plus populaires de la Perse septentrionale, et, comme le suivant, on a coutume de l'accompagner de danses.

(2) En Perse, les maisons étant entourées de murs élevés et n'ayant qu'une seule entrée, les amoureux, pour avertir leurs maîtresses de leur présence, jettent des pierres par-dessus les murs.

(3) Baklava, une sorte de talisman fait de fleur de farine, de sucre et d'épices.

(4) Kotan, char à deux roues tournant avec l'essieu. On l'appelle arabah en Géorgie et en Turquie.

(5) Littéralement : « La neige ne descend pas plus bas. » C'est-à-dire la ligne ou limite des neiges éternelles est toujours la même, malgré les chaleurs de l'été qui accablent les habitants du vallon.

Digitized by Google

» Il n'est pas permis de récolter des grenades sous les murs du château. Tout le monde n'a pas la hardiesse de parler à cette jeune beauté, elle est fière comme une sarcelle à tête verte. Je ne puis pas vous appeler ma bien-aimée avant que je ne vous aie pressée sur mon cœur.

» Je l'ai vue sous les murs de la ville, — elle m'a parlé avec son charmant babillage; — je suis amoureux d'elle. Elle porte une écharpe bleue et une robe neuve.

» Lève-toi, et viens avec moi, jeune fille. — Pour l'amour de Dieu ne jette pas ces pierres, je suis blessé. »

VII.

CHANT D'AMOUR.

» L'oignon de Ḳarabagh (1) a l'intérieur plus blanc que le cristal; — levez-vous et venez. Oh ! je brûle d'amour pour vous, je suis ravi quand je marche à vos côtés. Que la rivière de Bagdad se tarisse, je n'en prends point souci : — venez, et parlez-moi de la destinée de Chîrîn et de ce qu'il advint de son amour pour Ferhâd. Vos yeux me fascinent et mon cœur rêve. — Je sais maintenant que vous êtes une fille arménienne, que vous êtes un monceau de roses. — Oh ! levez-vous, et venez avec moi ! »

ALEXANDRE CHODZKO.

Traduit par ADOLPHE BREULIER.

---

(1) Le district de Ḳarabagh, sur l'Araxe, produit des oignons qu'on prise beaucoup dans la Perse septentrionale.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

NOUVELLES DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES;

CORRESPONDANCE.

MORT DU GÉNÉRAL SEMINO. — Le général français B. Semino, qui a été plus de vingt ans au service du châh de Perse, et qui avait quitté ce pays pour aller se fixer en Turquie, est décédé à Smyrne, le 14 juillet dernier, à l'âge de cinquante-six ans. Il laisse, dit-on, des manuscrits et des dessins du plus haut intérêt.

Un de ses compagnons d'armes nous communique quelques détails biographiques que nous nous empressons de publier.

M. Semino est né aux îles d'Hyères; et jeune encore il suivit son père en Chypre où ce dernier occupait la place de vice-consul de France. A l'âge de dix-sept ans, il s'enrôla comme volontaire au service de Joachim Murat, roi de Naples, et fit les malheureuses campagnes de 1813 et 1814, dans le nord de l'Italie. A la chute de l'empire, il retourna dans son pays et y demeura jusqu'en 1819; à cette époque il s'embarqua pour passer en Russie. Arrivé à Odessa, il fut employé comme calligraphe dans une imprimerie lithographique. Lors de la tentative d'insurrection des provinces danubiennes, il quitta cette position pour aller s'enrôler dans le bataillon sacré que commandait Alexandre Ypsilanti. La défaite des Hétéristes par les troupes turques et la fuite d'Ypsilanti mirent en désarroi tous les volontaires. Rassemblés aux bords du Pruth sous les ordres du capitaine Anastase.

Digitized by Google

ils furent massacrés par les Turcs, à l'exception de ceux qui, comme Semino, trouvèrent leur salut dans le fleuve. Ayant gagné le rivage à la nage, il passa sur le territoire russe où il arriva dans le dernier dénuement, après avoir souffert la faim, la soif, et toutes les calamités qui signalèrent cette guerre désastreuse.

Les Grecs d'Odessa ayant fait une collecte en faveur des Philhellènes, Semino, muni d'une modique somme, partit pour la Géorgie, où il vécut en donnant des leçons de français. Le colonel Montis, officier anglais de la Compagnie des Indes, qui s'occupait d'une carte générale de l'Aderbeidjân et du Guilân, l'employa pour le tracé de ses triangulations. Il eut aussi quelques élèves parmi les officiers de la Compagnie; enfin il obtint l'emploi d'interprète de l'ambassade d'Angleterre en Perse, car il parlait très-bien le grec, le russe, l'italien, et commençait déjà à savoir le turc et le persan; mais sa passion pour l'art militaire ne lui permit pas de conserver longtemps cette position. Il entra bientôt au service du prince Malek-Kacim Mirza, fils de Feth Alî Châh, alors gouverneur d'Ourmia. Ce prince, qui avait appris le français d'une vieille dame, nommée madame de la Marinière, et avait conçu une véritable passion pour tout ce qui venait de notre pays, retint Semino, et s'en fit accompagner au camp de son frère Abbâs Mirza, après la malheureuse expédition de Chucha.

Semino s'attacha au prince Abbâs Mirza et le suivit partout. Ne recevant pas de solde, il dépensa toutes ses économies, supportant avec stoïcisme, pendant des hivers entiers, toutes les rigueurs du climat dans de mauvais campements. En dédommagement de tant de peines et de privations lors de la paix de Turcomantchoi, il fut reçu au service de la Perse en qualité d'ingénieur. Comme il parlait déjà correctement le persan, il fut adjoint aux commissaires nommés pour la délimitation de la frontière russo-persane, ce qui lui valut l'Ordre du Lion de la 3e classe et de Saint-Wladimir de Russie.

Après l'assassinat de Grebaiedoff et de toute l'ambassade russe à Téhéran, Semino fut chargé d'accompagner Kosrev Mirza fils d'Abbâs Mirza, à Saint-Pétersbourg. Là, il fut comme toute la suite décoré de l'Ordre de Sainte-Anne, 3e classe. A son retour, il suivit Abbâs Mirza dans une entreprise contre un kân rebelle de Yezd. S'étant brouillé avec le kaïmacam ou premier ministre, il fut renvoyé du service lors d'une expédition qu'il fit au Korâcân. Après la mort

Digitized by Google

de son protecteur Abbâs Mirza, et tant que le kaïmacam gouverna, Semino resta à Tébriz, vivant dans son intérieur.

Lorsque Hadji Mirza Agaci devint premier ministre, il fit appeler Semino à Téhéran, et l'employa au ministère comme traducteur des dépêches européennes, puis lors de la guerre contre les Turcomans, lui enjoignit d'accompagner les troupes. En 1837, s'ouvrit la campagne de Hérat, à laquelle il prit une part active; c'est même la batterie qu'il dirigeait qui ouvrit la brèche. Cette expédition toute politique n'eut pas le résultat désiré; néanmoins les services de Semino furent récompensés du titre de général. — Bientôt, il tomba dans la défaveur du nouveau ministre; cependant, on lui confia quelques missions lointaines qui ne manquent pas d'intérêt par les notes qu'il a dû recueillir. En 1844, notre compatriote épousa une géorgienne, veuve du général polonais Borowski.

La mort de Méhémed Châh, l'avénement au ministère de Mirza Tarî Kân, avec qui il avait fait le voyage de Saint-Pétersbourg, lui donnaient l'espoir d'être employé plus efficacement. Il fut en effet envoyé dans le Koràcân contre les troupes du Salar sous les ordres d'Iskender Kân, chef de cette expédition. Là, une suite d'intrigues dans lesquelles il se trouva mêlé, l'ayant complétement dégoûté du service, il voulut exécuter le projet qu'il avait conçu depuis longtemps, d'aller finir ses jours dans les îles de l'Archipel. Il demanda son congé et se rendit à Constantinople, de là à Smyrne où la mort l'attendait.

Le général Semino était un homme d'un grand courage et d'une patience extrême dans la douleur. Il devait à ses seuls efforts les connaissances militaires qu'il avait acquises; il aimait l'étude et aurait pu rendre de grands services s'il eût eu ce qui lui manquait, le don de la persuasion. — Ses conseils, souvent excellents, n'étaient presque jamais suivis des Orientaux, à qui son extrême simplicité n'imposait pas suffisamment. C'est probablement à cette disposition et au manque d'à-propos dans ses démarches, qu'il dut le malheur de se brouiller successivement avec tous les premiers ministres qui ont gouverné la Perse, pendant les vingt-six ans de son séjour. La parfaite droiture de son caractère put seule lui conserver des fonctions, qu'il aurait méritées à tous égards, par ses talents et ses services.

Le colonel Colombari.

Digitized by Google

INCENDIE DU COUVENT DES DERVICHES-TOURNEURS, A CONSTANTINOPLE. — Notre correspondant nous annonce par une lettre, datée du 1er août, que dans l'espace de trente-six heures, cinq incendies ont ravagé Stamboul, Péra et Scutari. Trois de ces feux, si fréquents avec des maisons de bois peintes à l'huile qui, desséchées par un soleil ardent, s'enflamment comme des allumettes, ont causé des dommages fort considérables.

L'incendie de Péra entre autres, a détruit le Tekié ou couvent des Derviches-tourneurs. C'est une véritable perte pour le faubourg, car cette secte, remarquable par son esprit de charité, de tolérance et de progrès, est le soutien des pauvres et des malheureux qui les entourent. Le couvent des Mewlewis occupait une des plus ravissantes positions de la ville : situé sur la droite, au sommet de la montagne de Galata, à l'entrée de la rue de Péra et au-dessus du faubourg de Topkana, il dominait tout le Bosphore, la pointe du sérail et l'entrée de la Corne-d'Or. La mosquée où s'exécutaient deux fois par semaine la valse des tourneurs, ressemblait à une élégante salle de bal, bien plutôt qu'à un oratoire (1). L'entrée avec ses grillages pittoresques et ses fleurs, puis le Champ des morts, jardin des cyprès séculaires, entremêlés de roses et de tombes dorées, uniquement consacré aux derviches Mewlewis, en faisaient un lieu plein de charme et de poésie. L'incendie n'a laissé debout que le sébil, fontaine dont l'eau fraîche se distribuait aux passants altérés, puis, à côté, la tombe du comte de Bonneval qui abjura la religion chrétienne et devint, sous le nom d'Ahmed pachà, un des chefs vénérés de la secte des tourneurs.

NAVIGATION DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE. — Le gouvernement turc paraît décidé à organiser une nouvelle expédition, dans le but de rendre l'Euphrate navigable jusqu'à Alep. C'est un ingénieur anglais, M. Thompson, qui doit tracer les plans et diriger les travaux. On dit qu'il a déjà reçu l'ordre de faire construire à Londres deux petits bateaux à vapeur, destinés à cette navigation. — Le gouvernement anglais vient d'ordonner aussi d'expédier un steamer de plus sur le Tigre, pour faciliter les communications entre Bagdad et Bassora.

L'Angleterre, comme on le voit, n'abandonne pas ses projets : ce

---

(1) Voyez *Revue orientale*, tome II, page 347, numéro de juillet.

Digitized by Google

qu'elle ne peut réaliser en Égypte, elle le prépare ailleurs. En politique habile, elle fait déblayer le sol, en attendant l'occasion de mettre à exécution les plans du colonel Chesney et ceux que le capitaine W. Allen vient de présenter récemment à la Compagnie des Indes.

Exercice de la médecine en Turquie. — La Porte a fait remettre aux ambassadeurs des puissances européennes une note dans laquelle elle leur fait part, qu'à l'avenir, tout médecin étranger qui voudrait exercer son art à Constantinople, devra se soumettre à un examen devant l'École de médecine.

Différent arméno-catholique. — On parle toujours à Constantinople des déplorables différents qui divisent la communauté arméno-catholique. Un correspondant respectable et désintéressé dans cette affaire, nous affirme que la majorité de la nation et un grand nombre de prêtres, rejettent tous les torts sur monseigneur Hassoun. Tout rentrait dans l'ordre, les esprits se calmaient, quand un odieux pamphlet anonyme vint remettre tout en question et rallumer le feu. La nation arménienne n'a pas besoin d'être poussée par les Mékitaristes pour demander satisfaction des accusations qui s'y sont formulées. Elle s'en remet à cet égard à la sagesse de la Porte, et pour ce qui est des questions ecclésiastiques à la décision de la cour de Rome, seul juge en pareille matière.

On trouvera dans notre Bulletin bibliographique un article qui résume tout ce débat.

Découvertes faites a Moussoul. — D'importantes fouilles ont dernièrement été faites à Moussoul, par M. Place, consul de France, et ont produit de magnifiques résultats.

M. Place, après de longues et difficiles recherches, a découvert : 1° Quatre taureaux dont deux servaient d'ornement à une porte monumentale; — 2° Une porte de la ville voûtée en briques, avec un long chemin d'allée, dont les montants sont en pierre de taille; — 3° Des souterrains et de doubles souterrains en briques voûtées en plein cintre et à ogive; ce genre d'architecture était inconnu aux Assyriens; — 4° Des figures en marbre, peintes en vermillon, en bleu d'outremer, en noir et en blanc, et toutes parfaitement conser-

Digitized by Google

vées; — 5° Un rang de colonnes; des degrés en marbre de 16 pieds de long; — 6° Une grande quantité de cubes, de jarres, de vases en verre; — 7° Des salles en marbre dans le mur d'enceinte de la ville, formant aujourd'hui une grande plaine cultivée; — 8° Des cylindres, des pièces gravées, des objets divers en ivoire, des cachets, des figurines, des inscriptions, des gonds et pivots de porte en cuivre, d'autres objets en même métal, des clous à tête argentée, etc.

Dans toutes ces recherches, M. Place a été admirablement secondé par M. Tranchand dont les vues, prises sur les lieux, donnent, grâce au procédé photographique, à toutes ces découvertes, une certitude incontestable que ne présentent pas toujours les dessins embellis et souvent inexacts d'un peintre.

Comme on le voit, le résultat des fouilles est d'une immense valeur; c'est un nouveau champ ouvert à la science dans ce pays le plus ancien de la terre et le plus nouveau pour l'archéologie. Les recherches si bien réussies de M. Place prouvent que ce sol antique renferme dans son sein les documents du plus grand intérêt pour l'histoire; c'est maintenant aux hommes de la science à s'en emparer pour écrire cette belle page laissée en blanc ou inexacte et incomplète jusqu'à présent dans l'histoire des peuples. Espérons que ces découvertes en amèneront d'autres, et que la France leur devra un musée qui pourra rivaliser avec celui de Londres.

NOUVELLE DÉCORATION TURQUE. — Le sultan vient de créer une nouvelle décoration qui a reçu le nom de *Nichân Medjidieh*. Cette décoration, qui est accordée au mérite personnel et non au grade, comme l'ancienne, est en or, argent et émail. Elle a la forme d'un soleil dont les rayons sont en argent. Au milieu est le chiffre impérial entouré d'une ligne d'émail sur laquelle on lit : *honneur, zèle, fidélité.*

L'ordre de première classe se compose de deux décorations : l'une, grande, portée sur la poitrine, du côté gauche; l'autre, petite, suspendue au cou.

L'ordre de seconde classe se compose également de deux décorations, l'une plus grande que l'autre, mais de moindre dimension que celles de la première classe. La plus grande se porte sur la poitrine, côté droit; la plus petite, au cou.

L'ordre de troisième classe n'a qu'une décoration et se porte au cou.

CORRESPONDANCE. — PRISE DE TÉBESSA.

Constantine, le 12 août 1852.

Monsieur le Directeur,

La composition aussi bien que le style romanesque du récit que vous avez bien voulu insérer dans le numéro de juillet, sous le titre de *Relation de la conquête de Tébessa par les Arabes*, etc..., ont peut-être causé quelque surprise aux personnes habituées à lire des chroniques musulmanes, qui sont pour la plupart dépourvues de méthode, de goût et de descriptions. C'est pourquoi je viens vous prier d'accueillir une explication qui, pour être tardive, n'en est pas moins intéressante. Il existe en Algérie, et particulièrement à Constantine, un livre intitulé, par les uns, Fotouḥ Ifriḳia (conquête de l'Afrique septentrionale), par les autres *Histoire des sept châteaux*, dont j'ai eu beaucoup de peine à me procurer un exemplaire. C'est une œuvre de pure invention, composée, dans l'origine, par quelque demi-savant pour la glorification de l'islamisme, quoique le style soit bien loin d'égaler en force et en couleur la langue du Ḳoran. J'en connais ici plusieurs copies qui m'ont été montrées par MM. de Neveu, Brosselard, Limbéri, Babauri et Saad, fils du kaïd Ali. A l'instar des *Mille et une Nuits*, du roman de Sif Dou'l-ïasel et de l'histoire chevaleresque de Sif el-tidjâne, ce recueil de combats gigantesques, de conquêtes fabuleuses et d'événements inouïs, varie pour la rédaction suivant le caprice ou l'inspiration des copistes. Le respect du texte disparaît, disent les ṭolba de notre ville, là où l'imagination a ouvert la carrière.

Mon exemplaire forme un grand in-4° de 302 pages. La *Conquête de Tébessa* occupe tout le chapitre compris entre le fol. 127, vers., l. 10, et le fol. 136, rect., l. 9.

Je n'aurais pas manqué de vous envoyer la *Prise de Constantine* si je n'y avais pas vu le général arabe triompher à l'aide d'une supercherie aussi puérile. D'ailleurs M. Limbéri a pris les devants en publiant ce morceau dans une petite brochure imprimée chez F. Guende vers la fin de 1847. Acceptez donc mon article comme un spécimen du génie, d'autres diraient du fanatisme arabe.

A. Cherbonneau.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

ANALYSES CRITIQUES ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

KRICHNA ET SA DOCTRINE.

BHAGAVAT DASAM ASKAND,

TRADUIT SUR LE MANUSCRIT HINDOUI DE LALATCH KAB,

PAR THÉODORE PAVIE.

Les nombreuses analogies qui existent entre les légendes des principaux héros ou demi-dieux de l'antiquité païenne ont fait dire à quelques mythologues que toutes ces légendes avaient une source commune. En effet, elles concordent sur les points essentiels : le héros ou le demi-dieu est toujours fils du dieu suprême ou Jupiter; à peine venu au monde, il est persécuté par un tyran ou par un mauvais génie; dès l'âge le plus tendre, il se signale par des exploits remarquables ou par des prodiges; sa vie est une longue suite d'actes éclatants, de victoires et de miracles; il descend aux enfers pour voir les morts fameux ou pour en retirer quelque ombre chérie; sa mort est tantôt une apothéose, tantôt un affreux supplice. Les Indiens ont une divinité dont les aventures semblent taillées sur ce patron, c'est Krichna. Krichna est la huitième incarnation de Vichnou le Dieu conservateur, l'ennemi de Civa le destructeur. L'incarnation de l'Être suprême est une idée indienne, peut-être même égyptienne, adoptée ensuite par les autres nations. Krichna, quoique fils d'une princesse, vient au monde chez de simples bergers; le tyran Kansa, son oncle, à qui on avait prédit que le fils de sa sœur lui ôterait la vie, envoie des émissaires pour

Digitized by Google

tuer l'enfant et même tous les enfants mâles nouvellement nés. Cet ordre s'exécute, mais Krichna échappe au massacre en se tenant caché chez son père putatif le berger. C'est ainsi que dans la mythologie grecque et latine les jours de Bacchus, d'Hercule, de Persée, de Romulus sont menacés par Junon, par Prætus, par Amulius, et sauvés par une divinité favorable ou par des bergers. Devenu grand, il tue le tyran, il combat les monstres comme Thésée, Hercule et Bellérophon ; il épouse dix mille femmes dont il a une multitude d'enfants ; il ressuscite les morts, il prodigue ses bienfaits à ses fidèles, puis il remonte au ciel après avoir légué sa doctrine à Ardjouna. Les héros grecs Hercule, Ulysse, Énée, visitent les royaumes souterrains avant de mourir ; c'est un trait qui manque à la légende de Krichna, l'idée des enfers n'ayant pas été connue des Indiens.

La vie de Krichna se trouve racontée dans le dixième livre des Pouranas qui est encore inédit. Les Hindous ont fait de ce livre de nombreuses traductions ou imitations dans leurs dialectes modernes. Les deux plus importantes sont le Premsagar et le *Bhagavat dasam Askand* ou dixième chapitre des Bhagavat-Pouranas (livres par excellence) qui vient d'être traduit pour la première fois en français d'après le manuscrit original faisant partie de la riche bibliothèque orientale de M. Garcin de Tassy. L'auteur de ce poëme, Lalatch Kab, vivait vers les premières années du XVI[e] siècle ; il a rédigé son ouvrage dans le dialecte hindoui, l'un de ceux qui se rapprochent le plus du sanscrit.

M. Théodore Pavie, à qui l'on doit déjà les *Contes chinois*, l'*Histoire des trois royaumes*, la *Chronique d'Assam* et un choix de morceaux du Mahâbhârata, vient d'acquérir de nouveaux titres à l'estime et à la reconnaissance du monde savant par la publication que nous annonçons. Le *Bhagavat dasam Askand* est un livre essentiel pour l'étude des religions indiennes, et en attendant que le dixième Bhagavat soit traduit, il forme avec le *Premsagar* et le *Harivansa* (1), le principal document que nous possédions sur le culte de Krichna. La traduction du texte hindoui faite avec le soin et l'attention que M. Théodore Pavie apporte à tous ses travaux, est précédée d'une excellente préface qui présente un tableau intéressant et complet des systèmes religieux de l'Inde et un aperçu substantiel du poëme de Lalatch où la

(1) Traduit par M. Langlois.

Digitized by Google

doctrine krichnaïte est exposée avec une lucidité qui ne laisse rien à désirer. C'est de l'introduction que nous extrayons les passages suivants qui donneront à nos lecteurs une idée de l'ouvrage et du style du traducteur.

« A mesure que Krichna grandit, il se manifeste plus visiblement sous sa double forme héroïque et divine. Vainqueur d'une foule d'asouras qui représentent à peu près tous les animaux de la création, il charme par les accents de sa flûte les êtres *mobiles* et *immobiles*, la création entière ; comme Amphion, comme Orphée, il touche les rochers et civilise les filles de Bradje. Les *gopis* (bergères) le suivent dans la forêt, où il se livre à mille jeux folâtres. Le lecteur croit que le poëte a perdu de vue la divine nature de Krichna ; les jeunes filles elles-mêmes semblent l'avoir oubliée. A travers les descriptions rapides de cette région tropicale, où le printemps remplace l'hiver, brillent, comme un vif rayon sous l'ombre mystérieuse, des peintures charmantes, passionnées, mélancoliques même. Ces femmes qu'il a fascinées, Krichna les enivre de son amour, puis les laisse dans la tristesse. Elles dansent avec lui, puis se lamentent assises à ses pieds. Tantôt il se multiplie pour se donner à chacune d'elles, tantôt il leur reproche de ne voir en lui qu'un amant ; il veut apprendre à ces cœurs troublés que, pour posséder la divinité, il faut se sacrifier à elle, faire abnégation de soi-même, imposer silence aux désirs des sens. L'abnégation ! voilà une doctrine bien nouvelle dans l'Inde en apparence. Cependant elle est contenue en germe dans l'union avec Dieu par la méditation, qui est une idée brahmanique. Mais Krichna la pousse à ses dernières limites en proscrivant l'orgueil et l'égoïsme, le sentiment du moi, *aham-kâra* (1). Une des *gopis* croit avoir touché son cœur plus que toutes ses compagnes ; le dieu s'égare avec elle dans la forêt, et les voilà comme deux amants seuls au sein de cette solitude embaumée par les fleurs du printemps. Après s'être arrêté un instant : « Marchons, » dit Krichna. La jeune fille fa-

(1) Dans le cours de cette histoire, on doit remarquer ceci : Krichna ne prétend pas avoir apporté sur la terre le dogme de l'absorption en Dieu par la méditation, mais celui de cette absoption absolue, efficace par elle-même, sans les œuvres. Si l'homme y joint les œuvres, il y a *ahamkâra*, sentiment égoïste, orgueil de son propre mérite.

Digitized by Google

tiguée monte sans façons sur l'épaule du dieu, qui disparaît aussitôt et la laisse seule dans l'épaisseur des bois. Ainsi se retrouve dans l'aridité une âme qui avait trop compté sur la grâce. »

« La doctrine renfermée succinctement dans cet ouvrage est celle de la Bhâgavad-Guîtâ, celle du *djoguisme* : l'union de l'homme avec la divinité par la méditation. Le milieu dans lequel vivent et se meuvent les créatures n'est qu'une illusion; peu importent donc les œuvres. Les œuvres n'ont pas plus d'efficacité que les actions auxquelles l'homme se livre pendant son sommeil; ce qui revient à ce mot de Calderon : *La vida es un sueño, y hasta los sueños sueños son!* L'illusion est à la fois une manifestation et une émanation de l'âme suprême (Vichnou, selon les sectaires); voilà le panthéisme poussé jusqu'au matérialisme. Mais, d'autre part, Vichnou-Krichna est descendu parmi les mortels pour *soulever le fardeau de la terre*, pour sauver le genre humain, en lui apprenant le moyen d'éviter les naissances successives; il demande qu'on l'aime par-dessus toutes choses : voilà la croyance à une autre vie, le spiritualisme! contradiction flagrante que les plus grands écrivains de l'Inde ne peuvent éviter; nonsens assez consolant après tout, puisqu'il prouve les efforts de la conscience humaine pour arriver à l'idée d'un dieu puissant et miséricordieux, partout présent à la fois, connaissant tous les cœurs et désireux de se communiquer aux créatures qu'il a formées à son image! »

Nous terminerons par quelques détails curieux sur la trinité indienne.

« Dans le Véda, la trinité n'existe pas; Sourya, Indra et Roudra y sont considérés comme des emblèmes des puissances naturelles plutôt que comme des divinités égales entre elles et ne formant qu'un tout Cependant ces trois êtres, ces trois principes devinrent de bonne heure pour les philosophes rationalistes de l'école sânkhyâ les trois *qualités* propres à toute créature : la passion, la bonté et l'obscurité, principes abstraits que les philosophes plus orthodoxes transformèrent en dieux et nommèrent Brahma, Vichnou et Çiva. Cette seconde école appliqua à chacune des trois grandes divinités les trois *qualités* correspondantes. Brahma, qui a créé le monde, eut en partage la passion, c'est-à-dire l'action, le mouvement; Vichnou,

Digitized by Google

qui conserve, eut pour attribut distinctif la bonté, c'est-à-dire l'amour des créatures; à Civa, le destructeur, fut dévolue l'obscurité, c'est-à-dire tout ce qui trouble l'âme, obscurcit l'intelligence et produit en nous l'image du chaos. Ces trois dieux, considérés au point de vue des qualités qui leur sont propres, eurent chacun leur histoire, histoire poétique, légendaire et théologique à la fois, dont on attribue à Vyâsa, — toujours Vyâsa! — la rédaction ou la compilation : ces poëmes sacrés, ce sont les Pourânas. En les attribuant à Vyâsa, le compilateur supposé des Védas, les brahmanes plaçaient les Pourânas sous le patronage de la plus haute antiquité. Il leur importait de paraître renouer la chaîne de leurs systèmes par delà le bouddhisme. Cependant ils avouent que les anciens Pourânas ont été détruits; ceux qui existent aujourd'hui, disent-ils, ont été écrits pour les remplacer. Il est donc permis de croire que le brahmanisme, redevenu maître du terrain après la destruction du bouddhisme, comprit qu'il y avait lieu de refondre, d'augmenter ces longs poëmes sacrés et sans doute aussi d'en modifier le sens. »

Toute l'introduction est écrite avec la même élégance de diction et la même abondance de traits ingénieux, de remarques judicieuses et savantes. Dans la traduction du poëme sacré, M. Théodore Pavie a visé avant tout à être fidèle, et quiconque parcourra cet intéressant travail ne pourra s'empêcher d'admirer la patience et le soin infinis qu'il a apportés à cette rude tâche. Il a moulé son style sur le texte indien, de manière à en reproduire exactement toutes les formes dans leurs moindres détails et avec tous leurs défauts, car un traducteur consciencieux doit respecter et calquer jusqu'aux défauts mêmes de son modèle surtout quand il s'agit d'un livre historique ou religieux. C'est ce que M. Théodore Pavie a parfaitement compris et parfaitement exécuté, nous ne saurions trop l'en féliciter ni trop l'encourager à persévérer dans cette voie qui est la seule bonne, la seule salutaire.

Louis Delatre.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES ET SUR CELLE DE L'ALGÉRIE PAR LES FRANÇAIS;

Par M. VICTOR THOMAS, colonel au 11e léger.

En lisant la brochure de M. Victor Thomas, notre premier mouvement fut d'y noter les passages qui nous semblèrent les plus étranges, pour ne rien dire de plus. Nous avions eu la pensée de donner une courte analyse de ce petit travail dans la *Revue orientale*, mais nous fûmes devancé par un des collaborateurs qui, de son côté, ayant eu connaissance de cet écrit, s'était empressé de le réfuter, au point de vue des intérêts de la France vis-à-vis des musulmans de l'Algérie, et subsidiairement de notre politique en Orient. M. Prisse d'Avennes, par son long séjour en Égypte, par ses études sur les mœurs et le caractère des Arabes, était plus à même que personne de relever des idées injustes et erronées pour tous ceux qui, comme nous, ont pu visiter avec soin ces beaux pays et les étudier sous tous les aspects.

Nous ne nous occuperons donc plus de ce côté déjà traité de la question; notre intention est seulement d'ajouter aux observations de notre prédécesseur celles que nous suggèrent les incroyables hérésies de M. Thomas en matière d'art.

Il ne nous a pas été aussi facile que le pense l'auteur (page 73) d'apercevoir le but qu'il se propose dans cette petite brochure. Il dit bien en commençant qu'il vient critiquer le point de vue philosophique où se place M. Viardot dans son *Histoire des Arabes d'Espagne* (1); mais peut-être serait-il possible d'y voir un autre motif. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas une raison pour se jeter dans l'exagération contraire, et, abstraction faite du côté philosophique de la

(1) *Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne traitant de la constitution du peuple arabe-espagnol, de sa civilisation, de ses mœurs et de son influence sur la société moderne ;* par L. Viardot. 2 vol. in-8°. Paris, 1851.

Cet ouvrage remarquable, publié il y a une vingtaine d'années et dont la deuxième édition entièrement refondue vient de paraître chez Pagnerre, a été traduit en espagnol. Nous rendrons compte incessamment de ce livre qui jouit en France comme dans la Péninsule d'un succès mérité, et a valu à son auteur, dans le pays de Sa Majesté Catholique, le titre de membre de l'académie espagnole.

(Note du D. de la Revue.)

Digitized by Google

question, contredire magistralement le sérieux travail de M. Viardot.

Personne ne doute de la supériorité de la religion chrétienne sur celle de Mahomet ; personne, ou bien peu de gens assurément ; mais on se méprendrait étrangement si on voulait en conclure que ces peuples de tant de races diverses, qui obéissent à une philosophie religieuse bien inférieure à la nôtre, nous le disons aussi haut que M. Thomas, sont dès lors dépourvus de tout mérite. Hélas ! nous le savons trop en France, ce ne sont pas les lois qui font les mœurs ; et lorsqu'on a visité les pays musulmans (je ne parle pas seulement de ce coin de l'Afrique française, qui est justement le côté sauvage de l'islamisme), il faut reconnaître que ces peuples obéissent aux préceptes de morale et de religion que le Korân leur enseigne bien plus fidèlement que nous n'obéissons aux préceptes de l'Évangile. Dans les grandes villes, les vols et les assassinats sont fort rares. Au bazar de Constantinople, par exemple, qui renferme cent fois plus de richesses que notre Palais-Royal, les marchands, lorsqu'ils sortent pour aller à la mosquée ou tout autre part, laissent leur boutique entièrement ouverte, sans porte ni devanture pour garantir l'étalage, et se contentent d'une simple corde tendue en travers pour indiquer leur absence. Je ne conseillerais pas à nos riches joailliers du Palais-Royal d'imiter cette confiance ; je crois qu'ils auraient à s'en repentir.

Nous avons été aussi fort étonnés de ce passage (page 26) relatif à l'état d'abjection des femmes en Orient :

« Réduites au rôle de femelles, dit M. Thomas, elles peuplent le » foyer d'enfants animés pour elles de sentiments altérés ; en vieil- » lissant, elles se voient remplacées dans la couche du maître par de » plus jeunes épouses qui règnent là où elles régnèrent ; et, oubliées » dans la maison, réduites aux dernières fonctions, elles y perdent » ce prestige de la maternité, etc., etc. »

Ceci est avancé bien légèrement, et ceux qui se sont donnés la peine d'observer le rôle de la femme en ces pays savent à quoi s'en tenir sur ce lieu commun. Qu'il nous suffise de dire, sans entrer dans de plus longs détails, que les femmes grecques, catholiques, arméniennes ou juives, nées dans le pays, ont toutes la même manière de vivre et les mêmes usages que les femmes musulmanes. Cette vie, non pas renfermée, car elles sortent autant que cela leur plaît, mais entre elles et isolée des hommes, cette existence soumise au chef de la

maison, et toute consacrée à l'éducation des enfants et aux soins du ménage, est inhérente à l'Orient, se retrouve dans l'antiquité la plus reculée, et notamment dans cette civilisation hellénique à laquelle M. Thomas ne contestera pas d'avoir jeté quelque éclat dans le monde. Ce système n'empêche ni l'influence de la femme sur l'homme, qui est partout la même, parce que partout les passions humaines se ressemblent singulièrement, ni son amour maternel qui ne varie guère avec les climats. Et si le Ḳoran, après avoir conseillé aux croyants de n'avoir qu'une femme, permet légalement à ceux qui sont assez riches pour les entretenir d'en épouser plusieurs (exception plus rare qu'on le croit), y a-t-il donc une si grande différence avec certains chrétiens trop nombreux, à qui la loi ne permet qu'une femme et qui se font peu scrupule d'afficher une illicite polygamie?

Nous aimons mieux la loi chrétienne, sans contredit; mais, nous le répétons, ce ne sont pas les lois qui font les mœurs; et pour apprécier avec justice le caractère et les usages d'un peuple, il faut étudier le fait plus encore que la théorie.

« Est-ce qu'un peuple n'est pas jugé et classé à la queue de la civilisation (ajoute M. Thomas) lorsqu'il emploie encore les femmes, ces faibles et nobles créatures, à remuer péniblement des moulins à bras pour réduire le grain en farine? » Ces moulins à bras ne sont guère plus lourds que nos moulins à café, et certes la plupart de nos paysannes vaquent journellement à des travaux plus rudes et plus pénibles. Cependant nous passons pour le peuple le plus civilisé de la terre.

Si les limites d'un article de bibliographie permettaient d'entrer dans des détails plus développés sur la vie des Orientaux, on pourrait réfuter mot à mot les assertions du colonel Thomas, assertions vraiment surprenantes dans la bouche d'un homme qui est resté, à ce qu'il paraît, longtemps en Afrique. On croirait lire les notes d'un voyageur qui a visité à la hâte et n'a fait qu'entrevoir. Comme cet Anglais qui, jugeant les femmes de Blois sur son hôtesse, les avait proclamées toutes rousses et acariâtres.

Ce n'est pas notre seule opinion que nous émettons, mais celle de tous ceux qui connaissent l'Orient et qui ont lu la brochure dont il est ici question.

Nous opposerons surtout à M. Thomas un de ses chefs, un des

Digitized by Google

plus illustres, et qui, lui aussi, est Africain. Son point de vue est tout différent. M. le général Daumas n'est pas, que nous sachions, moins bon catholique qu'un autre; nous sommes convaincus, sans avoir l'honneur de le connaître, qu'il trouve l'Évangile supérieur au Koran, et cependant il ne se croit pas pour cela obligé d'être injuste envers les Arabes. Il a quelque peu étudié leurs mœurs, à ce qu'il nous semble; ses ouvrages, importants et remarquables à tous les points de vue, en sont les preuves. Il leur accorde de la sympathie, et c'est, avec les Arabes, un moyen certain de conquête.

Nous nous plaisons à citer cette phrase d'une charmante anecdote publiée dernièrement par lui dans la *Revue des Deux-Mondes* (1):

« Qui rendra plus fièrement cette chevalerie à laquelle sont sou-
» mises encore les mœurs arabes, que cette autre strophe sortie aussi
» toute vivante des souvenirs du Chambi :

Mon coursier devient rétif devant ma tente;
Il a vu la maîtresse des bagues prête à partir.
C'est aujourd'hui que nous devons mourir
Pour les femmes de la tribu.

« Tous ceux qui ont assisté à quelques combats en Afrique savent
» le rôle que jouent les femmes dans toutes les scènes guerrières.
» C'est pour elles que parle la poudre. La réponse de tous les chefs
» aux ouvertures de paix qui leur sont faites, c'est : « Que diraient
» nos femmes, si nous ne nous battions pas? Elles ne voudraient
» plus nous préparer le couscoussou. » C'est une grande erreur de
» croire que l'islamisme maintient la femme dans un état d'abjection
» d'où pourraient seuls la tirer les miracles de la foi chrétienne. La
» femme musulmane, au contraire, a conservé chez des hommes
» que sa parole précipite dans les combats ce prestige qu'avaient
» les reines des tournois aux jours amoureux et guerriers du moyen
» âge. »

Ce récit contredit singulièrement ce que nous raconte M. Thomas de l'état d'abjection des femmes en Orient.

M. Thomas (page 23) dit : « Que les Arabes, empreints de la science et de la tradition gothique (2), ont laissé quelques beaux monu-

---

(1) *Le Chambi à Paris*. Revues des 15 février et 1er juin 1852.

(2) Nous voudrions savoir ce que c'est que la tradition gothique? Est-ce celle des Visigoths? Alors c'est la tradition romane dont tout le midi est empreint et qui

» ments d'architecture en Espagne. » Mais, ajoute-t-il : « Il est un » fait digne de remarque, c'est que ces mêmes Arabes livrés à eux-» mêmes en Afrique et *dans l'Orient*, n'ont plus produit un seul de » ces grands monuments qui indiquent à la postérité le génie du » peuple qui y a passé. » — Puis en note, et comme pour bien prouver à quel point il ignore tout ce qui a rapport à cette grande époque, il ajoute : « Les mosquées du Kaire, de Damas et de Bagdad » ne peuvent faire époque en architecture. Ce ne sont pas les modèles » d'un style. »

C'est en lisant ce passage que nous avions renoncé à réfuter l'*étude* du colonel Thomas. A quoi bon? C'était, ou un parti pris de paradoxe, ou bien l'aveugle disputant des couleurs; dès lors, la chose n'était plus sérieuse. Mais tout ce qui touche à l'Orient touche aussi de si près à notre religion d'artiste, que nous avons senti le besoin de réclamer.

Assurément, nous concevons que les devoirs et les travaux de M. Thomas, au milieu des Arabes, doivent lui laisser peu de temps pour étudier l'art, et rien n'est plus simple que de voir un officier fort instruit, du reste, dans son métier, être fort peu apte à parler archéologie; étude qui demande non-seulement une organisation spéciale, mais qui, en outre, est entièrement basée sur l'esprit de comparaison. Nous avions donc cru jusqu'ici, que pour porter un jugement de ce genre, il fallait avoir vu et comparé; et si nous comprenons que notre contradicteur n'ait pas eu le temps d'aller au Kaire ou à Damas, à Brousse, à Ispahan, à Bagdad, à Agra, à Delhi, au Maroc ou même à Cordoue et à Grenade, villes toutes remplies d'une civilisation dont il n'a pas la moindre idée et qui s'étendait à toutes choses, nous comprenons moins bien qu'il tranche aussi hardiment de pareilles questions, parce qu'en Algérie il n'a rien trouvé qui mérite l'attention. Et c'est là justement ce qui induit continuelle-

---

n'a presque rien de commun avec l'art appelé gothique; ou bien si par tradition gothique, M. Thomas veut parler de la science des francs-maçons du moyen âge, il oublie que cette époque du moyen âge est postérieure de plusieurs siècles à la brillante civilisation arabe. Qu'au moment de la première croisade nous étions en Europe de vrais barbares, tandis que l'Orient florissait depuis des siècles. Nous aurions bien des détails et renseignements à lui donner sur cette civilisation-là et sur l'origine de la nôtre. Mais c'est un sujet qui nous entraînerait ici trop loin et qui trouvera sa place ailleurs.

Digitized by Google

ment en si lourde erreur le colonel Thomas, c'est qu'il veut juger de l'Orient par l'Afrique française. Il répète continuellement, à l'appui de son opinion : « Quiconque connaît l'Orient, peut juger de la vérité » de ce que nous avançons. » Mais, monsieur, vous ne connaissez pas l'Orient. Vous paraissez ne l'avoir jamais vu autre part qu'en Algérie, où vous faites la guerre; guerre glorieuse et acharnée, mais qui par cela même vous fait voir peut-être la population avec les préjugés d'un soldat qui lutte contre un ennemi.

Nous aurions voulu que M. Thomas prît au moins la peine d'ouvrir les ouvrages d'art publiés sur ces contrées et de les examiner un peu ; il n'aurait pas avancé des hérésies qui nuisent à la cause qu'il prétend servir; attendu que si par hasard il avait raison sur un point, le public lui donnera nécessairement tort sur tous, parce que le public a mieux étudié que lui, en sait plus long sur la matière, et se sent révolté par de telles énormités.

M. Thomas prétend (page 22) que « Mahomet était opposé à la médecine. » — S'il avait compulsé avec plus de soin *les manuscrits des bibliothèques nationales*, il aurait vu qu'il existe un *traité de médecine* écrit d'après les prescriptions du Prophète, traité dont M. le Dr Perron a entrepris la traduction, qui paraîtra incessamment.

Il dit encore (page 21) ; « Que les Musulmans sont généreux, hospitaliers, mais qu'aucun grand édifice d'utilité publique n'a été » créé par eux ; et qu'aucune tradition n'a dit que les kalifes fondèrent des hôpitaux en face des mosquées. »

Véritablement, il faut ou qu'il y ait là une faute d'impression, ou que M. Thomas n'ait rien lu de tant d'ouvrages qui concernent l'Orient. Non-seulement la tradition, les livres, l'histoire, le disent à chaque instant; mais bien mieux, un grand nombre de ces édifices existent encore, et sont parfois construits avec une magnificence dont on ne trouve aucun exemple chez nous. Au Kaire, par exemple, le célèbre *Môristan* (maison des malades, hospice), surnommé El-Kébyr, le Grand, fut construit par le sultan Mohammed ibn Kalâoûn, avec une grandeur et un éclat qui a rendu cet hôpital célèbre entre tous. Il y en eut au Kaire un grand nombre d'autres, et avant la fondation de cette ville, au IXe siècle, le célèbre Ahmed ibn Touloûn avait consacré des sommes considérables à l'érection d'un hôpital.

Le grand Môristan du Kaire, élevé sur le modèle d'un hôpital célèbre de Damas ou de Bagdad, dans le plus beau style arabe, est

Digitized by Google

divisé en divers bâtiments où chaque maladie avait son département et un médecin spécial. Il serait superflu de décrire tous les soins qu'y recevaient les malades, tout le luxe avec lequel était tenu cet hospice. La consommation de chacun d'eux avait été fixée par le sultan à 15 fr. par jour. On voit figurer dans les dépenses de cet établissement des sommes allouées aux musiciens chargés de distraire de leurs souffrances les aliénés, de ranimer les sens flétris des insouciants et des fiévreux.

Aujourd'hui, cet hôpital sert encore, mais ses revenus ont subi de grandes diminutions, par suite des révolutions et des désordres de l'administration.

A Damas, à Constantinople, dans toutes les villes enfin, il n'y a pas de grande mosquée qui n'ait dans ses dépendances quelques-unes de ces fondations pieuses : hospice, cuisine pour les pauvres, école gratuite, etc., etc. Ces établissements se nomment, en turc et en persan, Tymar-ḳâneh.

Disons aussi un mot des ḳân, des karavan-seraï, ou maisons hospitalières pour les voyageurs; institution dans laquelle se montre l'esprit d'hospitalité et de charité des Orientaux. Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait citer et décrire tous les établissements utiles de l'Orient, et nous sommes étonnés d'apprendre cela au colonel Thomas, qui a compulsé tant de manuscrits, ainsi qu'il se plaît à le dire.

Prétendre aussi (page 24) que les Arabes, en Espagne, n'ont pas marqué une époque de travail, d'intelligence supérieure et de prospérité considérable, c'est nier la lumière du jour. L'Espagne est encore toute imprégnée de cette civilisation si profonde. Des efforts pour prouver le contraire, ne peuvent être que malheureux et surtout bien inutiles au catholicisme. Si, comme vous le dites (ce sur quoi nous ne pouvons vous contredire, n'ayant pas lu l'ouvrage et ayant la mauvaise habitude de ne parler que de ce que nous savons), si M. Viardot met le Ḳorân au-dessus de l'Évangile, attaquez-le sur ce point, mais ne vous en prenez pas à une époque merveilleuse et de véritable renaissance pour les arts. Pour nous, nous affirmons que les Arabes ont été de puissants civilisateurs, ont eu de grands et admirables artistes; nous l'affirmons, preuves en main, envers et contre M. Thomas. Le christianisme, grâce au ciel, n'a rien à voir dans ces questions artistiques, pas plus que dans les arts et les sciences de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de l'Italie.

Digitized by Google

M. Thomas parle aussi avec un dédain superbe de la poésie de l'Orient. Et qu'est-ce donc que la poésie antique? Qu'est-ce donc que la Bible, cétte source orientale, si abondante et si forte? Ces prophètes au lyrisme desquels ne s'éleva jamais le timide langage des occidentaux; ce poëme philosophique de Job qui resterait un modèle d'inspiration, quand ce ne serait que par son inimitable description du cheval; et s'il savait, s'il voulait se rappeler sous quel soleil le christianisme a pris naissance, il ne renierait pas ainsi la vraie patrie des grandes idées et des conceptions immortelles. Qu'il lise les poëmes d'Antar et autres, il saura où l'Arioste a puisé bon nombre de récits et d'inspirations.

Mais en voici bien long déjà sur ce sujet, que nous ne faisons qu'effleurer toutefois. Encore un mot cependant. M. Thomas qui, pendant son séjour en Afrique, a dû parler l'arabe, nous dit qu'il a consulté les *textes* et *compulsé les manuscrits des bibliothèques nationales*. Nous ne doutons pas de ses connaissances, mais les manuscrits orientaux sont nombreux, fort difficiles à expliquer pour les plus savants orientalistes; c'est donc là un rude labeur, pour quelqu'un qui n'en fait pas son métier. En tout cas, parmi des erreurs qui nous semblent nombreuses et déplorables, nous devons encore en citer une, un peu trop forte pour un *orientaliste* aussi habile (1). «Aben-

(1) Malgré les savantes recherches de M. Thomas, nous l'engageons à consulter : 1° la bibliographie de Hadji-Ḳalfah, gros volume in-4° rempli seulement d'indications des ouvrages arabes. Il en trouvera une certaine quantité sur l'histoire, la géographie, la médecine, la pharmacie, la chimie, les sciences mathématiques; d'autres contenant des récits de voyage, des romans, des contes et des poésies.

2° La biographie des auteurs arabes, par Ibn-Ḳillikân, un gros volume in-4°;— 3° Les notices et extraits des manuscrits arabes, dont la publication, commencée en 1787, continue toujours et comprend déjà 10 ou 12 gros volumes in-4°; il y verra les immenses travaux de ce peuple, qui, selon lui, n'a rien fait. Il saura à qui on est redevable de l'algèbre, de la chimie, de nombreuses découvertes astronomiques et de tant d'autres choses.

5° Je n'ose indiquer ici le catalogue bibliographique des ouvrages arabes par le baron S. de Sacy, d'illustre mémoire, en 3 vol. in-8° de 500 pages. M. Thomas ne consulte que les *textes*.

6° Citons encore Maḳrîzî, qu'il n'a sans doute pas lu, à en juger par ce qu'il dit sur les mosquées, les hospices et autres monuments utiles. Bien entendu, il n'est question dans ces catalogues que d'un fort petit nombre d'ouvrages; nous laissons aussi de côté les travaux encore plus nombreux des Persans et autres peuples de

Digitized by Google

Serrâdj, dit M. Thomas (dans une note de la page 45), signifie mot à mot *fils du sellier*. A la cour des kalifes et des émirs, une des premières charges était celle de serrâdj, *sellier*, ou pour mieux dire *grand veneur*. » M. Thomas ne nous indique pas où il a puisé ce renseignement. Nous ne voyons pas comment *sellier*, par analogie revient à dire *grand veneur*. Quel rapport y a-t-il entre le *confectionneur de cuirs* et le *chasseur?* Ce que nous avions su en lisant l'histoire des Abencerages et ce que depuis, nos études sur l'Orient ont confirmé, c'est que ce mot vient de ibn *fils*, et serâdj *lumière*, *flambeau*, et non pas serrâdj. De là nous est venu le mot *cierge*, *cire*. Ainsi, au lieu d'Abencerage, on aurait dû prononcer Ibnaserâge. La prononciation a été quelque peu altérée. Telle est la racine arabe de ce nom bien digne de la tribu brillante qui le portait. Il y a loin de là à cette traduction de *fils de sellier* qui, par contre-coup, voudrait dire *grand veneur*.

Terminons par un dernier trait. « *Amrou*, dit le colonel Thomas (page 9), n'a-t-il pas incendié la bibliothèque d'Alexandrie? »

Amrou, ou plutôt Amr (comme l'écrirait un véritable orientaliste, et surtout un homme qui trouve beaucoup de mots mal orthographiés dans le livre de M. Viardot), Amr, disons-nous, n'aurait fait, si l'incendie était bien avéré, que porter le dernier coup au reste des immenses collections de livres conservés à Alexandrie; mais cette catastrophe est précisément celle qui offre le moins d'authenticité. Le patriarche Eutychius, qui a raconté l'invasion des Arabes à Alexandrie, ne parle pas de l'incendie de tous ces trésors littéraires. Gibbon, dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain*, a démontré combien le fait qu'on reproche à Amr est douteux. De tous les auteurs orientaux, l'Arménien Aboul Faràdj, dans son *Histoire des dynasties*, écrite vers le milieu du XIIIe siècle, 600 *ans après la conquête d'Omar*, est le seul qui ait raconté l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Si l'on admet le récit de cet auteur, dont l'opinion est repoussée par Gibbon, Ansse de Villoison, Heyne, Reinhard, etc., il est certain que cet acte de barbarie n'atteignit pas les débris de la véritable bibliothèque des Lagides, mais une collection toute nouvelle des écrits qui parurent dans les deux siècles

---

l'Orient. M. Thomas, s'il avait étudié la langue persane comme la langue arabe, n'y trouverait probablement ni beauté ni poésie.

Digitized by Google

et demi qui séparent l'évêque Théophile du prophète Mahomet.

Lors du siége d'Alexandrie par César, l'an 46 de J.-C., la bibliothèque du *Brucchium* fut réduite en cendres. Le peu de volumes qui échappèrent furent, à l'instigation de Cléopâtre, réunis aux trésors littéraires des rois de Pergame, que Marc-Antoine fit transporter à Alexandrie. Cette nouvelle collection, enrichie encore d'un grand nombre d'ouvrages ainsi que de la bibliothèque attachée au temple de Sérapis, fut anéantie et dispersée par les fanatiques patriarches d'Alexandrie vers l'an 389 de J.-C.

Les premiers chrétiens et les Francs, à l'époque des croisades, détruisirent plus de livres qu'Amr n'en fit brûler, si toutefois ce lieutenant d'Omar, homme d'un esprit élevé et adonné aux lettres, en livra, comme on le dit, aux bains d'Alexandrie.

Une des plus belles bibliothèques dont les écrivains orientaux fassent mention était celle de Tripoli de Syrie; elle renfermait plus de trois millions de volumes sur la théologie musulmane, l'histoire et la littérature arabes, enfin la traduction de presque tous les ouvrages grecs. Une salle entière contenait des exemplaires du Korân; une autre ne renfermait que des commentaires sur ce livre, etc. L'an 503, lorsque Raimond, comte de Saint-Gilles, s'empara de Tripoli, un prêtre, étant entré dans cette bibliothèque, fut frappé de cette immense collection. La salle où il se trouvait était précisément consacrée au Korân; ayant ouvert un de ces manuscrits, il reconnut cet ouvrage, en prit un second, puis un troisième; enfin, trouvant toujours le même texte, il déclara que cet édifice ne contenait que la loi du Prophète, et que ces livres des infidèles méritaient les flammes. Les Francs incendièrent cet immense dépôt des connaissances, et pas un volume n'échappa à cette destruction digne d'Omar. Chaque siècle a vu se renouveler les mêmes persécutions et la même intolérance.

En résumé, nous craignons que, tout entier à ses glorieux devoirs, M. le colonel Thomas n'ait pas beaucoup plus approfondi l'histoire que l'étude des langues et des arts de l'Orient; et s'il se propose de publier quelque nouvel ouvrage, c'est un conseil chrétien et charitable que nous nous permettons de lui donner, en l'engageant à un peu plus de circonspection dans ses jugements et de soin dans ses recherches.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ÉGYPTE,

PAR ALEX. BIDA ET E. BARBOT,

Album in-folio composé de 25 planches, costumes et paysages lithographiés à deux teintes, par Bida et E. Cicéri. Paris, 1852, Gihaut et Hauser.

L'Orient est depuis longtemps la terre de prédilection des artistes. Ils vont chercher dans ces contrées privilégiées la lumière, la couleur, des costumes majestueux ou pittoresques, des paysages fantastiques ou grandioses, des ruines dont on suppute à peine l'âge et auxquelles ce climat béni a conservé toute la splendide grandeur de leur jeunesse; enfin des monuments historiques où se mêlent les traditions religieuses communes à tous les peuples méditerranéens. Chaque année des peintres, des dessinateurs se mettent en campagne et explorent une partie de ce pays de l'aurore si différent du nôtre. Tous reviennent avec un riche butin; mais tous ne sont pas assez généreux pour faire jouir le public des dépouilles opimes de leurs lointaines pérégrinations. Les croquis, les études qu'ils rapportent de leurs excursions restent souvent enfouis dans leurs portefeuilles et arrivent presque toujours à être dispersés sans profit pour la réputation de l'auteur ou les jouissances du public. Quand on songe à tout ce que ce pauvre Marilhat avait fait en Orient, à tout ce qui a été gaspillé après sa mort, on regrette qu'il n'ait pas lithographié un Album de son voyage qui resterait aujourd'hui comme une œuvre à portée de tous, tandis qu'un millier de croquis et d'esquisses sont allés se perdre dans les cartons des amateurs, ou, sort plus déplorable encore, enrichir des plagiaires qui s'en parent sans vergogne.

Aujourd'hui que la lithographie permet aux artistes de reproduire eux-mêmes leurs études, que le crayon se prête à les rendre éclatantes, colorées et vigoureuses comme une peinture, nous ne connaissons guère de bonnes raisons à donner pour garder ces trésors.

Mieux inspirés que beaucoup de leurs prédécesseurs, MM. Barbot et Bida livrent au public leurs souvenirs de voyage, résultat d'une récente excursion sur les rives du Nil. L'un, M. Barbot, paysagiste distingué, a dessiné les sites et les monuments; l'autre, M. Bida,

Digitized by Google

dont on a admiré les beaux dessins à l'exposition qui vient de finir, a reproduit les types et les costumes du pays.

Une analyse succincte des planches que renferme ce bel Album fera mieux comprendre qu'un long discours la variété et l'importance de cette publication.

Une vue de la *mosquée d'Abou-Leila*, à Boulak, donne l'aspect des rues si pittoresques du Kaire, dont on voit dans la planche suivante une des portes les plus remarquables, *Bab el-Nasr*, ou la porte de la Victoire. — Les *tombeaux des sultans*, dits des kalifs, reproduisent bien la physionomie de cette plaine aride et désolée où l'on admire les plus beaux monuments de l'art arabe, entre autres le tombeau du *sultan Barkouk*, sujet d'une autre planche dont les détails d'architecture, par trop négligés, enlèvent à ce monument grandiose une partie de sa riche ornementation. — Dans la mosquée d'*Ibrâhîm Agha* et la *Rue de la Citadelle*, on retrouve tout entier l'aspect ruiné de cette portion du Kaire, d'où la vie et le mouvement se retirent chaque jour. — Le *quartier de la mosquée de Touloûn*, le plus vieux de la ville, donne l'idée de la cité des Toulounides, jadis si splendide, aujourd'hui abandonnée aux classes les plus pauvres. Les principales époques de l'histoire et de l'art sont représentées par ces diverses vues; cependant on regrette de n'en pas avoir un plus grand nombre, afin de mieux saisir l'ensemble et les détails de cette vieille capitale des kalifs et des sultans, où tout rappelle encore les scènes des *Mille et une Nuits*.

Du Kaire, M. Barbot nous fait remonter à *Minieh*, petite ville de la haute Égypte; puis à *Syout*, la capitale du Sayd, dont il a dessiné un des plus jolis points de vue; ensuite à *Girgeh*, dont les minarets forment les seuls monuments d'architecture. Enfin, sans s'arrêter aux splendides et gigantesques constructions de la capitale des Pharaons, le paysagiste nous transporte à *Assouan*. Sa vue des ruines de l'ancienne Syène, de l'entrée de la première cataracte et d'une partie de l'île d'Éléphantine, est charmante, elle rend bien l'aspect de cette localité, une des plus pittoresques du Nil. Une *vue de l'île de Philæ* termine la série des paysages et monuments de la vallée d'Égypte.

Aujourd'hui que la photographie représente avec une merveilleuse vérité les édifices et l'aspect du sol, l'ensemble et les détails, l'artiste ne saurait lutter avec quelque avantage qu'en donnant à ses vues tout le mouvement et l'animation que le daguerréotype ne peut en-

Digitized by Google

core rendre. C'est le seul reproche que pourrait faire un critique sévère à cette partie de l'Album, où la vie ne se révèle çà et là que par quelques maquettes insignifiantes. Les beaux costumes de M. Bida viennent bien suppléer en partie à cette lacune; mais là encore nous regrettons de ne voir que de simples figures au lieu des groupes agencés avec tant de réalité, des scènes si caractéristiques que M. Bida nous a fait admirer au salon.

Du reste, il est difficile de mieux saisir le type, la *desinvoltura*, les poses habituelles de tous les habitants de l'Égypte, depuis l'humble *Fellah*, courbé sous le bâton d'un vil pacha, jusqu'au fier *Arnaoute*, ou soldat albanais, qui sert d'instrument à l'oppresseur; — depuis le *Copte* et le *Nubien*, rejetons plus ou moins purs de l'ancienne race autochthone, jusqu'à la race conquérante asservie à son tour par les descendants d'Osman; — depuis le pauvre *ânier*, au service de tout passant juif ou chrétien, jusqu'à l'*Arabe du Hedjâz* qui ne reconnaît que Dieu pour maître, et menace constamment les sectateurs de Mahomet et d'Alî.

A ces divers types masculins succèdent les types féminins des races qui peuplent l'Égypte, depuis la pauvre *Fellah*, qui court les rues du Kaire à demi-nue, jusqu'à la *Dame du Harem* couverte de soie et de cachemires. Des deux figures intitulées *Femme fellah*, l'une, vêtue d'une robe à larges manches et d'un voile, portant sur sa tête une ballas vide, appartient à la souche égyptienne (je substituerais volontiers ici et à coup sûr, sans me tromper, le titre de *Femme copte*, race dont la tête présente un des types les plus frappants); l'autre, la Fellah portant un enfant sur ses épaules, est un excellent portrait de la paysanne de la basse et de la moyenne Égypte. — Une *Femme du Kaire voilée* de son long bourko et du melayeh rayé de toutes couleurs représente bien la démarche maniérée des femmes arabes de la classe aisée. — Trois planches reproduisent le costume que les femmes de la haute classe portent dans l'intérieur des appartements, dans le harem. — La *Dame du Kaire*, la *Joueuse de Daraboukka* et la *Danseuse*, étalent un costume plus simple et plus élégant que la toilette guindée des dames européennes. L'almée a bien le mouvement lascif de cette danse érotique consacrée jadis au culte d'Hâthor, pantomime amoureuse qui passa des anciens Égyptiens aux Arabes, aux Mores, et survit encore en Espagne sous le nom de *fandango*.

Digitized by Google

En terminant, nous regrettons pour tous ceux qui n'ont point parcouru l'Égypte que ce bel Album ne soit pas accompagné d'un texte descriptif. La paresse de notre esprit nous porte à rechercher les choses toutes faites, et nous aimons à savoir à quoi nous en tenir sans étude comme sans examen. Une esquisse, un simple croquis en apprennent toujours plus qu'un long discours; cependant l'un et l'autre nous semblent nécessaires pour arriver à rendre l'image complète d'un pays où tout est différent du nôtre.

Ce que nous avons dit suffira, nous l'espérons, pour faire apprécier l'œuvre de MM. Bida et Barbot. A ceux qui connaissent l'Égypte, cet Album sera cher comme des visages et des sites qu'on revoit après une longue absence : quant aux personnes qui n'ont pas encore fait ce voyage, elles trouveront dans ces beaux dessins les prémices des jouissances que l'Orient leur tient en réserve.

PRISSE D'AVENNES.

IL MECHITARISTA DI SAN-LAZZARO DI VENEZIA.

Osservazioni critiche sopra l'opuscolo intitolato : Memoria diretta a sviluppare i motivi delle imputazioni che si riproducono a carico della congregazione dei monaci armeni mechitaristi. — *Livorno* (Costantinopoli), 1852.

Il y a à Constantinople des Arméniens unis et des Arméniens dissidents ou, comme on le dit plus communément parmi nous, des Arméniens catholiques et des Arméniens schismatiques. Les uns et les autres ont leur clergé propre et des églises particulières.

A la tête du clergé catholique sont les élèves de la propagande, les religieux mékitaristes et les religieux antoniens.

Les fidèles catholiques sont depuis longtemps divisés en deux partis. L'un d'eux est formé par ceux qui sont disposés à modifier leur rit et leurs usages pour se rapprocher de plus en plus des pratiques latines, et qu'on peut, à raison de cela, appeler Arméniens latinisant; et l'autre, par ceux qui tiennent à conserver pur de tout mélange le rit qu'ils ont reçu de leurs pères, et tendent à rejeter les usages latins qui s'y sont introduits. Nous les appellerons Arméniens arménisant.

Les Arméniens arménisant montrent un esprit de nationalité qui est dans la nature de l'homme.

Digitized by Google

De plus, comme il nous paraît certain que la puissance civile défendit, au VIe siècle, l'usage de la langue grecque en Arménie, pour isoler plus sûrement cette contrée des autres nations chrétiennes, et que ce fut là ce qui détermina le clergé arménien à inventer un alphabet particulier pour une langue qui est devenue depuis lors langue liturgique, nous pensons que l'aversion des usages latins peut tenir, pour le moins, autant à des considérations politiques fort prudentes, qu'à un respect extrêmement louable et très-canonique pour le principe d'administration ecclésiastique qui défend d'innover sans une nécessité urgente.

Au lieu de se supporter mutuellement avec charité et de vivre en paix, les deux partis se détestent réciproquement. Chacun d'eux fait une guerre acharnée à l'autre, et ne recule devant aucun sacrifice pour devenir seul maître du terrain. Nous avons, sur ce point, un témoignage qui ne saurait être suspect, c'est celui de l'auteur d'un libelle intitulé : *Il Mechitarista di San-Lazzaro di Venezia.*

Ainsi qu'on doit le présumer, les élèves de la propagande se sont déclarés pour les Arméniens latinisant.

Les religieux antoniens et les Mékitaristes de Vienne ont suivi leur exemple, tandis que les Mékitaristes de Venise soutiennent les Arméniens arménisant; en quoi nous croyons qu'ils servent utilement l'Église catholique, car non-seulement ils retiennent ainsi dans son sein tous ceux qui ont l'âme essentiellement arménienne, mais encore ils empêchent qu'on ne multiplie les obstacles déjà assez nombreux qui s'opposent à une réunion désirable et qui, il faut bien l'espérer, aura lieu quelque jour.

Soumis comme les autres missionnaires à la propagande et surveillés par des rivaux jaloux de la confiance qu'ils ont obtenue et conservée jusqu'à ce jour, ils ont besoin de montrer autant de patience que de prudence. Il paraît que ces deux vertus ne leur ont pas encore fait défaut.

Sans cesse dénoncés pour des faits qui contrarient souvent les opinions ou les vues de la sacrée congrégation, ils ont toujours répondu avec modération. C'est en particulier ce qu'ils ont fait dans le mémoire justificatif qui a servi de prétexte au libelle diffamatoire dont nous venons de donner le titre.

L'auteur de cette odieuse publication a gardé l'anonyme. Il prétend s'être donné beaucoup de peine pour rechercher et recueillir les

Digitized by Google

documents qu'il cite. Il fait entendre qu'il n'habite plus Constantinople, lorsqu'il dit que « les derniers faits se sont passés sous ses yeux à Constantinople, dans le temps où il y demeurait. » Il *proteste* être totalement étranger à la cause dont il prend en main la défense. Il dit qu'il n'est ni d'un parti ni de l'autre. Son livre porte en titre l'indication de Livourne, sans nom d'imprimeur.

Comme son apparition a causé du trouble et de l'agitation au sein de la nation arménienne catholique, ainsi que nous l'apprend Mgr. Hillereau, archevêque de Pétra et vicaire apostolique de Constantinople (*Lettre* du 26 juin 1852), le patriarche civil de cette nation, auprès de qui l'on s'était porté en foule pour demander raison de l'insulte faite à des religieux que l'on révère et que l'on aime, a répondu que cette affaire ne le regardait pas, parce que l'auteur du libelle était un Latin, et il a nommé un certain dom Gasparo Vuccino.

Celui-ci, interrogé par Mgr. Hillereau, a reconnu qu'il avait en effet rédigé le libelle, mais il a ajouté qu'il ne l'avait fait qu'à la prière de quelques membres du clergé arménien et sur les documents fournis par eux, ce dont il a laissé une déclaration écrite en date du 24 juin.

Ainsi, le rédacteur et les auteurs de ce libelle ont menti sciemment, volontairement et avec dessein. Ils demeuraient à Constantinople, lorsqu'ils annonçaient ne plus y demeurer. Non-seulement ils ne sont pas totalement étrangers à la cause, ainsi qu'ils le protestent, mais ils sont au contraire, du moins les Arméniens, partie intéressée, et même la plus intéressée, comme le prouve la nature des documents qu'ils ont pu fournir au rédacteur, sans les chercher bien loin et longtemps, et l'indique assez clairement Mgr. Hillereau dans la lettre où il menace le patriarche civil des Arméniens catholiques de faire une enquête pour constater la vérité, s'il persiste à la dissimuler lui-même (*Lettre* du 29 juin). On sait positivement que l'impression a été faite à Constantinople et non à Livourne.

Il y a sur le frontispice de ce libelle, entre le titre et la fausse indication du lieu où il a été imprimé, une vignette représentant une plume qui écrit sur une feuille de papier. Au-dessus sont une bourse bien nourrie, des balances, une main qui sort d'un demi-cercle de nuages, et des rayons de lumière. La main qui tient la bourse tient en même temps les balances et fait pencher l'un des plateaux du côté de la plume, symbole ingénieux sous lequel on a voulu sans doute nous apprendre quel est le motif qui a pu déterminer le ré-

Digitized by Google

dacteur du libelle à se charger d'un rôle aussi méprisable, et la raison pour laquelle il a accumulé tant d'injures sur une communauté religieuse à laquelle ses torts, si elle en avait, n'enlèveraient pas le droit qu'elle a d'être respectée, même par ceux que son influence gêne et contrarie, et à plus forte raison par ceux qui n'ont rien à démêler avec elle.

Un libelle diffamatoire, composé par des personnes qui n'osent pas se faire connaître et qui, pour donner le change au lecteur, se disent hors d'une ville au milieu de laquelle ils demeurent, se déclarent totalement étrangers à une cause qui est la leur propre, annoncent avoir recherché péniblement les documents qu'ils avaient sous la main, et indiquent, comme venant de loin, ce qui sort de leur foyer propre, est jugé d'avance : il porte avec lui sa réfutation, comme le dit fort bien Mgr. Hillereau.

Quand des hommes de cette espèce donnent à d'autres les qualifications d'insubordonnés, d'ignorants, d'arrogants, caffards et turbulents, de boute-feu, de rêveurs, de fourbes, de menteurs impudents, de parjures, d'imposteurs, de diffamateurs intéressés, de membres corrompus, de fauteurs de schisme et d'hérésie, on sent très-bien que, par malice, ils les couvrent de leur propre manteau, afin de les faire honnir. S'ils les assimilent aux jansénistes, c'est afin de provoquer contre eux une sentence de condamnation, et s'ils disent qu'il faudrait les brûler, comme on fit autrefois des Templiers, c'est parce que leur jalousie est parvenue à un tel point d'exaspération, qu'elle ne reculerait devant aucun moyen d'extermination.

Les accusations qui se trouvent mêlées à ce déluge d'invectives et d'exécrations reposent toutes sur un seul point, celui de savoir si les Arméniens dissidents sont ou ne sont pas schismatiques et hérétiques, et en conséquence si on peut ou si on ne peut pas communiquer avec eux *in divinis*, c'est-à-dire assister à leur service religieux et y prendre part.

Les élèves de la propagande, les Mékitaristes de Vienne, et les Antoniens du mont Liban, pensent que les Arméniens sont schismatiques et hérétiques opiniâtres, et qu'on ne doit entretenir avec eux aucune espèce de rapports religieux, tandis que les Mékitaristes de Venise infatués, dit le libelliste, de leurs idées de nationalité et poursuivant une union imaginaire, prétendent que leurs erreurs ne sont que matérielles, que leur séparation tient moins à leurs convic-

Digitized by Google

tions qu'aux prétentions réciproques des prélats des deux partis. Ils enseignent que les fidèles de cette communion peuvent se sauver dans le schisme et mille autres sornettes de cette nature : *e mille simili barzellette.*

Depuis la fondation de leur ordre jusqu'à ce jour, ils ont toujours été convaincus que dans des cas extrêmes et pour des raisons graves, on peut aller dans les églises arméniennes dissidentes, et y célébrer le service divin ou y participer à sa célébration.

En conséquence, l'auteur du libelle, après les avoir accusés d'être enclins au schisme et à l'hérésie, finit par insinuer qu'ils sont réellement schismatiques et hérétiques. « Si les vôtres sont vraiment catholiques dit-il, en s'adressant à un de leurs abbés, pourquoi prennent-ils sans cesse la défense des schismatiques? Pourquoi désirent-ils si ardemment de s'unir avec eux, de se trouver avec eux? Pourquoi, quand il est question d'eux, vont-ils en biaisant? Pourquoi ont-ils toujours les yeux tournés vers le patriarcat schismatique, et soupirent-ils après le moment de s'y voir installés, comme les Hébreux soupiraient après la terre promise? Tout païen aime ses coreligionnaires, tout musulman aime les siens, tout hébreu aime les siens, tout Grec aime les siens; le Mékitariste seul qui est catholique, catholicissime, aime mieux les schismatiques que les catholiques. »

Ces reproches adressés à des missionnaires par les auteurs et par le rédacteur du libelle, nous font souvenir de ces paroles de l'Évangile : « Les Pharisiens et leurs scribes murmuraient et disaient à ses disciples : « Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains » et les pécheurs? » Jésus leur répondant, dit : « Ce ne sont pas ceux » qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont » malades. Ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler à la » pénitence, mais les pécheurs. » (Saint Marc, 5, 30 à 32.)

Ils paraissent croire que le chemin le plus court pour arriver auprès de ceux qu'ils sont chargés d'instruire et de ramener à la vérité, c'est de leur tourner le dos, et que rien n'est plus propre à gagner leur confiance que d'affecter pour eux du dédain, du mépris, et le plus profond éloignement.

Quand il y a à la tête d'une mission des personnes qui pensent ainsi, tous leurs efforts pour ramener à Dieu ceux à qui ils sont envoyés, consistent à ne point les fréquenter, à ne point leur parler, à éviter même de se rencontrer avec eux. Ils se tiennent au milieu du

Digitized by Google

petit troupeau que d'autres ont formé, et là, ils passent une partie de leur temps à déclamer contre les brebis égarées, et quelquefois à invectiver contre ceux qui, cherchant à les ramener au bercail, font ce que notre divin maître nous invite à faire, lorsqu'il dit : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était péri. » Que vous en semble? Si quelqu'un avait cent brebis, et que l'une d'elles se fût égarée, ne laisserait-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes pour aller chercher celle qui s'est égarée? (Saint Mathieu, 18, 11 et 12.) On ne peut aller chercher la brebis égarée que là où elle est, là où on peut la trouver et d'où l'on espère pouvoir la ramener.

Aussi voyons-nous que Pierre et Jean, pendant qu'ils étaient encore à Jérusalem, allaient au temple à l'heure de la prière (act. 3, 1) et ne cessaient, ainsi que les autres apôtres, d'y aller chaque jour pour évangéliser (ib., 5, 42); saint Paul allait de synagogue en synagogue (act.); il n'est pas douteux que les autres apôtres n'aient fait de même, Jésus-Christ leur en avait donné lui-même l'exemple. (Saint Jean, 1, 60, etc.) Il entendait bien qu'ils le suivraient lorsqu'il leur disait : « Ils vous flagelleront au milieu de leurs synagogues. » (Mathieu, 10, 17, etc.) Quelle différence les auteurs du libelle mettent-ils entre les synagogues juives après la publication de la loi nouvelle, et les églises des schismatiques ou des hérétiques, eux qui imputent à crime aux pères Mékitaristes de faire ce qu'ont fait les apôtres, et ce qu'ils ont fait, on peut le dire, conformément à la volonté de notre divin maître?

Le père Roux, jésuite, dit dans un mémoire sur la mission d'Érivan, qu'il se retira bien content d'une audience dans laquelle le patriarche dissident « lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte messe, de prêcher et de faire les autres fonctions dans les églises arméniennes. » (*Lettres édif. et cur.*) Si les auteurs du libelle avaient été là, ils auraient vraisemblablement profité de l'occasion pour devancer l'abbé Gioberti, et écrire sous le titre de *il Jesuita* quelque chose de semblable à l'odieux pamphlet auquel ils ont eu l'étourderie de donner pour titre *il Mechitarista*, indiquant par là quels sont les Pères de l'Église dans lesquels ils vont puiser leurs inspirations.

Puisqu'ils ont un zèle si pur, si éclairé, si orthodoxe, si conforme aux instructions de la propagande, nous leur dénonçons l'apôtre saint Paul pour leur procurer l'occasion d'en donner une nouvelle

Digitized by Google

preuve à l'Église, en composant un second libelle qu'ils pourront intituler : *l'Apostolo.* Cet apôtre dit : « Je me suis montré Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs ; je me suis montré sous la loi avec ceux qui étaient sous la loi, afin de gagner ceux qui étaient sous la loi. A ceux qui étaient sans loi, je me suis montré sans loi, quoique je ne fusse pas sans loi de Dieu, mais dans la loi du Christ, afin de gagner ceux qui étaient sans loi. Je me suis fait infirme avec les infirmes, afin de gagner les infirmes. Je me suis fait tout à tous, afin de les gagner tous. » (Épître aux Corinthiens, 3, 20 à 23.)

Mais, disent les auteurs du libelle, ceux que les Mékitaristes, par une coupable indulgence, présentent comme de simples dissidents, sont de vrais schismatiques, de vrais hérétiques. Quand même les Arméniens dissidents seraient de vrais schismatiques, de vrais hérétiques, ce qu'il y a de plus schismatique et de plus hérétique, serait-ce une raison de penser qu'un missionnaire doit les ramener a la vérité sans les voir, sans les fréquenter, sans gagner leur estime et leur confiance? Serait-ce un motif de prononcer que leurs réunions sont des assemblées de perdition, loin desquelles l'homme de Dieu doit avoir soin de se tenir, et que leurs églises sont le temple de Bélial, dans lequel aucun prêtre catholique ne doit entrer? Est-ce que les païens au milieu desquels se rendaient les apôtres, et ceux dont ils défendaient aux femmes fidèles de se séparer (Épître aux Corint., 7, 13), n'étaient pas de vrais païens, tout ce qu'il y avait de plus païens? Est-ce que les Juifs dans les synagogues desquels ils allaient prêcher, aux prières desquels ils assistaient, n'étaient pas de véritables Juifs, tout ce qu'il y avait de plus Juif au monde? Mais les Arméniens dissidents ne sont pas tels que le disent ceux qui ne les fréquentent pas, ceux qui évitent d'entretenir avec eux des relations bienveillantes, ceux qui voudraient les dénationaliser au profit de leur ambition ou de celle des autres, ceux qui affectent pour eux, pour leurs traditions les plus respectables et pour leurs usages les plus orthodoxes un mépris insensé, et qui se sont ainsi rendus suspects parmi eux, au point de ne pouvoir plus travailler avec succès à leur réunion. « Les Arméniens, dit Hasselquist, sont plus sages et plus rassis que les autres Grecs. » (Voyage de 1749 à 1752, page 78.) « Ce qui est infiniment édifiant, dit le père Monier, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de religion et dans les lieux saints. » (*Lettres édif.*, mém., chap. 5.) Un de nos plus

Digitized by Google

anciens missionnaires, qui a eu le bonheur de travailler pendant bien des années, et avec de grands fruits, en Arménie et en Perse, continue le même père, nous a laissé d'excellentes règles pour traiter avec les Arméniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes missionnaires que de leur faire part de ces avis importants.

« Les ouvriers, appelés de Dieu pour annoncer son royaume aux Arméniens, *doivent commencer par gagner leur estime et leur confiance*. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur et de bonté dans les instructions qu'ils leur feront. *Il faut leur faire bien entendre qu'ils ne prétendent leur enseigner que la doctrine de l'Église et* CELLE DE LEURS ANCÊTRES. Ils vous écouteront alors volontiers, et se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui, bien loin de jeter de la méfiance dans leur esprit, attireront doucement leurs cœurs, et les disposeront à recevoir avec docilité les vérités de la foi que vous leur expliquerez.

» *Il faut faire une grande différence des Arméniens qui ne sont, pour me servir des termes de l'école, que matériellement hérétiques*, d'avec ceux qui le sont formellement. *La classe des premiers est la plus nombreuse*; car c'est celle du peuple qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connaissance légère ou confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières; *ils croient bonnement ne différer de nous que par le rit*, et ils se font honneur d'être aussi séparés des protestants que nous le sommes....

» Enfin notre missionnaire finit ses excellentes règles par un avis, qui est de conserver toujours avec les différentes nations du Levant, *un air de gravité, de modestie, et en même temps de douceur et de charité*, qui gagne leur estime et leur confiance. »

Ne dirait-on pas que cet homme de Dieu, dont le père Monier a recueilli respectueusement les paroles, prévoyait qu'il pourrait un jour se rencontrer en Orient des hommes tels que le sont évidemment ceux qui ont écrit le libelle intitulé : *il Mechitarista ?*

Lorsque les Mékitaristes de Venise disent que les erreurs de leurs conationaux ne sont que matérielles, ils se trouvent d'accord avec deux pieux missionnaires qui les avaient vus de près, qui les avaient étudiés sérieusement, qui ont puissamment contribué à former cette Église qu'on trouve aujourd'hui plus commode de gouverner que d'augmenter. Ils sont d'accord avec tout ce que l'histoire nous ap-

Digitized by Google

prend des mœurs et de la conduite de ce bon peuple si pieux, si fidèle à sa religion, et toujours si bien disposé à accueillir ceux qui viennent vers lui avec zèle et dévouement lui enseigner la vérité. Que peuvent contre un pareil témoignage les pasquinades d'un mauvais plaisant et les dénégations d'hommes jaloux?

Une erreur malheureusement trop répandue de nos jours, c'est de croire que, pour être bon catholique, il faut cesser d'être de son pays et prendre les mœurs et les usages d'Italie. On reproche aux Mékitaristes de ne pas la partager. C'est sous ce prétexte qu'on les dénonce journellement à Rome, et c'est du dépit de n'avoir pas réussi encore à les faire éloigner de leur conationaux qu'est découlé le fiel que la calomnie la plus effrontée vient de répandre sur eux. Nous les félicitons de penser ainsi. L'Église ne veut pas qu'on innove sans raison. L'Église commande de respecter les bonnes et louables coutumes. L'Église veut que la religion soit en chaque lieu accommodée aux besoins des fidèles. Ceux qui lui prêtent d'autres sentiments ne la connaissent pas. Ceux qui la font parler autrement, ne sont pas avoués par elle : ils parlent en leur propre nom et nullement au sien. Il ne faut donc pas les écouter.

De cette erreur en est sortie une autre non moins préjudiciable, selon nous, aux progrès de l'Évangile, c'est de croire qu'un pasteur venu de l'étranger est plus propre à gouverner une église que ne le serait un pasteur choisi sur les lieux par les membres de cette église. Les apôtres pensaient autrement, et quiconque se donnera la peine d'examiner attentivement d'où vient qu'il n'y a plus aujourd'hui ces liens d'affection, qui ne faisaient du pasteur et du troupeau qu'un seul corps, dont tous les membres se respectaient, s'aimaient, s'entr'aidaient et tenaient profondément les uns aux autres, découvrira sans peine que l'imposition des pasteurs et surtout de pasteurs jusque-là étrangers au troupeau et inconnus de lui, est la première cause de cette indifférence qui a déjà fait tant de mal à la religion et qui, si on n'y prend garde, achèvera bientôt de la tuer.

Personne au monde n'aime à être dominé, et sur ce point les sociétés sont peut-être plus susceptibles que les particuliers. Elles subissent le joug qu'elles ne peuvent pas secouer, mais elles font alors ce que font les esclaves qui ont un caractère énergique, elles se condamnent à la stérilité.

Nous croyons que l'Église arménienne catholique serait plus unie

Digitized by Google

qu'elle ne l'est en ce moment et plus féconde qu'elle ne l'est depuis longtemps, si elle n'était pas dominée. Nous sommes convaincu aussi que l'Église arménienne dissidente serait aujourd'hui moins éloignée de rentrer dans le sein de l'unité d'où la politique ombrageuse des Perses la força autrefois de sortir si, au lieu de travailler à la latiniser, ainsi qu'on le fait, on lui garantissait au contraire tous ses droits, priviléges et coutumes, la laissant régler elle-même son culte et s'administrer conformément aux canons, sous la simple surveillance du Saint-Siége.

Cette réflexion nous est inspirée, comme celles qui précèdent, par l'amour de la vérité et par les sentiments d'estime que nous avons conçus pour une nation qui, dans tous les temps, s'est fait remarquer par sa piété et par un désir sincère d'être et de persévérer dans l'orthodoxie.

L'abbé J.-H.-R. PROMPSAULT,

Chapelain de la maison des Quinze-Vingts.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

SOMMAIRE

DU SECOND VOLUME.

N° 1. — MAI.

N° 2. — JUIN.

Digitized by Google

N° 3. — JUILLET.

N° 4. — AOUT.

Digitized by Google

INDEX.

Digitized by Google

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et C[e], rue Racine, 26.

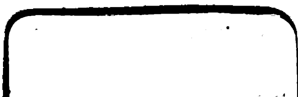
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google